H

I

N (
I

QU

Ce qu

To

A V
LE

POU

L'E

DE P
I

Revu
pr

Mais
de

Ch

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS, ET, DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue sur l'Original Anglois, *& où l'on a non-seulement rétabli avec soin ce qui a été* supprimé *ou* omis *par le Traducteur; exactement distingué ses* Additions *du Reste de l'Ouvrage; & corrigé les Endroits où il s'est écarté du vrai Sens de son Auteur;*

Mais même dont les Figures & les Cartes ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. XLVII.

Avec Privilege de Sa Majesté Imperiale.

& de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.

LETTRE
DE
M. BELLIN,
INGÉNIEUR DE LA MARINE,
A
M. L'ABBÉ PREVOST.

MONSIEUR,

VOICI *des Epreuves de toutes les Cartes qui doivent entrer dans le second Volume de votre Recueil des Voyages. Quoique j'aye employé tous mes soins pour répondre à l'empressement que le Public a marqué pour cet Ouvrage, je n'ôserois assûrer qu'il ne me soit échappé quelque chose; & je crains, malgré toute ma bonne volonté, de ne pas satisfaire assez parfaitement aux engagemens que vous m'avez fait prendre dans la Préface de votre premier Volume. Cependant je vous avouerai que j'ai fait tous mes efforts pour n'être pas tout-à-fait indigne de la façon dont vous vous exprimez sur mon zèle pour le progrès d'une Science que je cultive dès ma première jeunesse, avec* (*) *des secours que personne n'a eus jusqu'ici, & qui en d'autres mains auroient sans doute un succès plus brillant que dans les miennes.*

VOUS *serez peut-être surpris que je n'aye pas toûjours suivi les*

(*) *Le Dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine.*

les Cartes & les Plans que les Auteurs Anglois nous ont donnés pour ce second Volume ; mais je ne leur ai pas trouvé l'éxactitude nécessaire. Il me paroît qu'ils ont pris de côté & d'autre sans beaucoup de choix, & que leur critique s'est bornée à la narration. Ils n'ont pas même remarqué qu'il leur manquoit beaucoup de Cartes pour l'intelligence de leur Collection, & qu'il étoit impossible, avec celles qu'ils donnoient, de suivre les Navigateurs dans toutes les Parties de leurs Voyages ; que ces Cartes étoient mal distribuées, & fatiguoient un Lecteur attentif qui veut tout avoir sous ses yeux.

CES *défauts se remarquent aisément dans le premier Volume. Mais il n'a pas été possible d'y remédier assez promptement. Cette entreprise me demandoit un tems qui auroit empêché le Libraire de satisfaire aux engagemens qu'il venoit de prendre avec le Public : mais comme vous sçavez aussi-bien que moi qu'il n'épargne rien de tout ce qui peut contribuer à la perfection de l'Ouvrage, je suis convenu avec lui de donner un Supplément de Cartes pour le premier Volume, qui seront finies & délivrées au mois de Décembre prochain avec le troisième Volume.*

PARMI *ces Cartes, on en trouvera une générale de tout l'Univers, qui m'a paru absolument essentielle dans un pareil Recueil. Cette Carte ne sera pas une Mappemonde telle qu'on nous les présente ordinairement. Cette Projection circulaire embarrasse & les yeux & l'esprit du plus grand nombre, & ne leur permet pas de comparer les grandeurs & les distances des diverses Parties de la Terre & des Mers. Je me servirai de la Projection usitée pour nos Cartes marines, qui représente les Méridiens & les Paralleles par des lignes droites, en faisant du Globe de la Terre un Cylindre, qui devient alors une surface plane, dont le développement ne présente aux yeux de tout le monde qu'une Carte semblable à celles auxquelles on est accoutumé, & d'un usage facile, tant pour suivre les Journaux des Navigateurs, & pointer sur la Carte les mêmes routes qu'ils ont faites à la mer, que pour marquer celles qu'il convient de faire pour toutes les Parties connues de notre Globe.*

A *l'égard de l'ordre dans lequel les Cartes du premier Volume sont distribuées, & dont je ne suis pas content, je sens qu'il ne*

seroit

seroit guères possible d'y remédier, si l'on vouloit suivre dans la distribution des Cartes le cours historique du Recueil; car on trouve différens Voyages & en différens tems pour les mêmes Parties du monde, ce qui met le Lecteur dans la nécessité de revenir aux mêmes Cartes. Ainsi dans quelque endroit qu'on les plaçât par préférence, on trouveroit qu'elles manquent dans d'autres, où elles sont aussi nécessaires.

On *ne peut éviter cet inconvenient, qu'en retirant toutes les Cartes Géographiques (& c'est le conseil que je donne à mes amis) dont on formera un Volume séparé, qui aura l'avantage d'offrir un corps de Géographie assez singulier & curieux, d'autant que dans la suite je puis donner des morceaux qui ne sont pas communs. Il sera aisé d'y arranger toutes les Parties de proche en proche, au moyen de la Carte générale dont nous venons de parler. Nous ferons plus; nous donnerons à la fin de l'Ouvrage une Liste de toutes les Cartes, dans l'ordre qu'on les doit ranger, & l'on ajoûtera un Frontispice convenable pour un tel Volume. C'est-là l'unique moyen de lever toute difficulté sur la manière d'arranger & distribuer les Cartes; mais il est indispensable de continuer à les mettre dans chaque Volume qui paroîtra, en y apportant le plus d'ordre qu'il sera possible* (a).

Voilà, *Monsieur, les observations dont j'ai cru devoir vous faire part, pour répondre à la confiance que vous avez eue en moi, en me chargeant de la Partie Géographique de votre Ouvrage, & je ne serois pas fâché que le Public en eut connoissance.*

Il *ne me reste plus qu'à vous prier de faire quelque attention aux additions & aux changemens que j'ai faits dans les Cartes destinées pour ce second Volume.*

1°. J'ai *fait cinq Cartes de parties assez considérables, & qui manquoient dans la Collection Angloise; la première contient le Golfe de Bengale, c'est-à-dire, l'Isle de Ceylan, les Côtes de Coromandel,*

(a) *Par la même raison, quelques Figures particulières d'Animaux & de Plantes, qui se trouvoient dispersées sans ordre à l'occasion de quelque incident passager, sont renvoyées à l'Histoire Naturelle de chaque Région, où tout ce qui appartient à la Physique est recueilli, suivant la méthode annoncée dans les Préfaces.*

romandel, de Golconde, d'Orixa, de Bengale, d'Aracan, d'Ava, de Pegu; celles de Tenasserim, & de Queda, jusqu'à la presqu'Isle de Malaca, avec la partie septentrionale de Sumatra, & les Isles qui en sont au Nord. La seconde comprend les Isles de Sumatra, Java, Borneo; les Détroits de la Sonde & de Banca, celui de Malaca & sa presqu'Isle, avec le Golfe de Siam. Cette Carte est extrêmement nécessaire pour l'intelligence de plusieurs Voyages rapportés dans ce second Volume. La troisième contient les Côtes de la Cochinchine, celles de Tunquin, & partie de celles de la Chine jusqu'à Canton. La quatrième comprend la suite des Côtes de la Chine, la Corée & les Isles du Japon. La cinquiéme renferme les Isles Philippines, les Moluques, l'Isle Célèbes, &c. J'ai dressé ces Cartes avec tout le soin possible: les latitudes & les longitudes de beaucoup d'endroits sont déterminées par des observations astronomiques; & lorsqu'elles me manquoient, les remarques des plus habiles Navigateurs m'ont servi de guide pour ne me point égarer dans la position, le gissement & les différences de ce grand nombre d'Isles.

CES *cinq Cartes, avec les sept que les Anglois ont mises dans le premier Volume, & qui sont tirées des Cartes Hydrographiques que j'ai dressées depuis quelques années pour le service des Vaisseaux du Roi, forment une suite de Côtes depuis le Détroit de Gibraltar jusqu'aux Parties les plus Orientales de l'Asie; au moyen de laquelle il sera facile de suivre les Voyageurs dans les divers Pays qu'ils ont parcourus, & pour rendre cette suite complette, nous joindrons une Carte des Côtes depuis le Nord de l'Europe jusqu'au Détroit de Gibraltar.*

2°. J'AI *dressé une Carte des Isles Canaries. Si vous la comparez avec toutes celles qui ont paru, vous serez étonné des erreurs dans lesquelles leurs Auteurs sont tombés. Ils n'ont pas placé ces Isles dans leurs latitudes. On ne trouve aucune vérité dans les distances & les gissemens. Les contours & la grandeur des Isles sont sans aucunes proportions. En voici quelques exemples. Ces Cartes placent l'Isle Canarie Est & Ouest, avec l'Isle Fortavanture, au lieu qu'elles gissent Nord-Est & Sud-Ouest; Palme & Gomère*

Gomère à 14 lieuës l'une de l'autre, au lieu de 8 à 9 lieuës au plus; Sainte Croix dans l'Isle de Ténérife, & la Gate dans l'Isle de Canarie, Nord-Ouest quart de Nord, & Sud-Est quart de Sud, à 16 lieuës de distance; au lieu que les relevemens faits par les Navigateurs à la vûe de ces deux lieux, donnent 10 lieuës de distance de l'un à l'autre, & leur gissement Sud-Est & Nord-Ouest. Je ne finirois point si je voulois entrer dans la discussion de tous les points. C'est des Journaux de Navigation qui sont au Dépôt de la Marine, tant des Vaisseaux du Roi, que de ceux de la Compagnie des Indes, que j'ai tiré le nombre prodigieux de remarques nécessaires pour constater ma Carte, & me donner la hardiesse de m'éloigner ainsi de tous ceux qui m'ont précédé dans ce genre de travail.

3°. J'AI donné une Carte particulière de l'Isle de Ténérife, toute différente de celle des Anglois, qui n'est qu'un morceau très-informe, & duquel on ne peut tirer aucune lumière, tant pour la grandeur, que pour la forme de cette Isle. Les Bayes & la configuration des Côtes y sont sans aucunes proportions, de même que le Pic & les autres Montagnes de l'Isle. Pour en être convaincu, il suffit de remarquer qu'ils n'y ont mis ni Graduation ni Echelle.

ILS ont traité de même l'Isle de Madère. J'en ai fait aussi une petite Carte, où j'ai tâché de rassembler toutes les connoissances que l'on en a. J'y ai ajoûté l'Isle de Porto-Santo, que les Anglois avoient oublié; & j'ai donné aux Isles Désertes la grandeur & la position qui leur convient.

4°. J'AI fait beaucoup de corrections & de changemens à la Carte des Isles du Cap-Verd, & à presque toutes les diverses Parties de la Côte Occidentale d'Afrique.

5°. J'AI refait en entier la Carte du cours du Sénégal que les Anglois ont tirée de ce qui en a été publié par le Père Labat, mais qu'ils n'avoient pas bien éxécutée. J'y ai ajoûté les degrés de latitude & de longitude, pour plus de précision, & j'ai retranché des Plans particuliers, pour les placer ailleurs. Les Anglois en avoient chargé la même Carte, ce qui faisoit une espèce de confusion qu'on ne sçauroit trop éviter en Géographie.

6°. J'AI

6°. J'AI *donné une petite Carte de l'Isle d'Arguim & de la Côte voisine, avec un détail assez précis des bancs de sable & des fonds qui l'environnent.*

7°. J'AI *donné un Plan de la Ville & du mouillage de S. Jago, ou Ribeiro Grande, Capitale des Isles du Cap-Verd, qui a été levée sur les lieux par un Ingénieur François; & je le mets ici avec d'autant plus de plaisir, que les Anglois ont donné une mauvaise petite Vûe ou Plan de la Rade & Ville de S. Jago, qu'ils ont tiré des Voyages de Dampierre, & que j'ai laissé subsister, pour que l'on puisse faire la comparaison & se convaincre de la nécessité où nous nous trouvons de ne les pas copier aveuglément.*

8°. J'AI *donné un Plan de l'Isle de Gorée & de ses fortifications. On peut y avoir quelque confiance. Il m'a été communiqué par Messieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes. On le trouvera différent de celui que les Anglois ont donné, que j'ai laissé subsister dans le même esprit de comparaison dont je viens de parler. J'ai ajoûté à mon Plan, les détails de la Mer, c'est-à-dire, les Sondes & les Mouillages, qui sont autour de l'Isle.*

JE *pourrois pousser ce détail beaucoup plus loin, mais ceci me paroît suffisant pour prouver que je tâche d'entrer dans vos vûes, & que je n'épargne ni travail ni soins pour approcher de ce degré de perfection si desirable, & dont je sens que je suis encore fort éloigné.*



HISTOIRE



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIÈME.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS AUX INDES ORIENTALES, ENTREPRIS PAR UNE COMPAGNIE DE MARCHANDS.

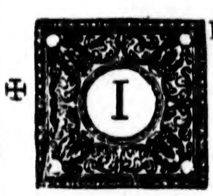
CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Capitaine James Lancaster en 1601. (*a*).

§. I.

LANCASTER. 1601.

Nouvelles idées des Anglois & leurs préparatifs.



IL étoit tems pour les Anglois de recueillir le fruit de tant de dépenses extraordinaires & de périlleuses entreprises. [La Relation de *Davis*, qui fut publiée immédiatement après son retour, ne laissant plus de lumières à desirer, & devenant un nouveau motif pour les mettre en usage,] il se forma aussi-tôt une puissante Société de Marchands, sous le nom de *Compagnie des Indes Orientales*, avec tous les avantages qu'elle pouvoit en espérer de la protection de la Cour, & de l'expérience

(*a*) La relation de ce Voyage se trouve dans *Purchass 's Pilgrims*. Vol. I. pag. 147. Il paroît par divers passages que celui qui l'a écrite a été à bord de l'Amiral; & c'est-là tout ce qu'on en fait.

périence de ses propres Chefs. Elle donna ce titre à Lancaster & à Davis. Le premier, qui avoit fait le Voyage de l'Inde en 1591, avec les circonstances qu'on a vû dans sa propre Relation, fut choisi pour premier Capitaine, ou pour Amiral de la Flotte qu'on se hâta de faire équiper. Davis, [encore rempli des idées qu'il venoit de publier, & sur lesquelles on fondoit les principales espérances de l'entreprise,] fut nommé premier Pilote. La Reine accorda des Lettres Patentes, qui ouvroient sans exception le Commerce des Indes Orientales à la Compagnie; & les Négocians dont elle étoit composée firent un fond de 72000. livres sterling, pour l'équipement des Vaisseaux & pour l'achat des marchandises.

Lettres patentes accordées à la Compagnie des Indes Orientales.

La Flotte consistoit en quatre gros Bâtimens, *le Dragon* de six cens tonneaux & de deux cens deux hommes, commandé immédiatement par *Lancaster*; l'*Hector* de trois cens tonneaux & cent huit hommes, par le Capitaine *Jean Middleton*; l'*Ascension* de deux cens soixante tonneaux & trente-deux hommes, par *William Brand*; la *Susane* de [deux cens cinquante] tonneaux & quatre-vingt-quatre hommes, par *Jean Hayward*. Chaque Vaisseau eut trois Facteurs, qui devoient remplacer successivement chaque Capitaine en cas de mort. On joignit à cette Flotte un Bâtiment de cent trente tonneaux, nommé le *Guest*, pour le transport des vivres. Toute la cargaison, en y comprenant des provisions pour vingt mois, ne montoit qu'à la valeur de 27000 livres sterling; mais le reste du fond avoit été employé à l'armement des Vaisseaux & des Soldats. Comme les grandes actions demandent une autorité absolue dans les Chefs, la Reine revêtit Lancaster de toute la sienne, sans en excepter le droit de vie & de mort. [Elle lui donna aussi des Lettres de recommendation pour divers Princes des Indes, à qui elle offroit de contracter alliance avec eux.]

Flotte de quatre Vaisseaux.

Il partit de Woolwich le 13 de Février 1601. Mais faute de vent il fut arrêté si long-tems dans la Tamise & aux Dunes, qu'il ne put arriver que vers Pâques à Darmouth, où il employa cinq ou six jours à prendre du biscuit & d'autres provisions. Il remit à la voile le 18 d'Avril jusqu'à Tolbay, où l'on convint d'une méthode de navigation, & de divers rendez-vous, dans la supposition des tempêtes qui pouvoient séparer les Vaisseaux. Les principaux lieux furent les Calmes de Canane, la Baye de Saldanna, si l'on ne parvenoit point à doubler le Cap de Bonne-Espérance, le Cap *S. Roman* dans l'Isle de Madagascar, l'Isle de *Cirne* ou *Diégo Rodrigues*, & *Sumatra*, qui étoit le terme.

Projet de navigation.

Le 22 d'Avril, on partit d'un fort bon vent pour les Isles Canaries, & le 5 de Mai au matin on eut la vûe de celle d'*Allegranza*, qui est la plus Septentrionale. Mais ayant pris entre *Forte-Ventura* & la grande Canarie, on fut arrêté au Sud de celle-ci par un calme, qui vient ordinairement de la hauteur des terres au long de cette Côte. Le 7 de Mai un vent Nord-Est vint lever cet obstacle, & l'on avança Sud-Ouest par Sud & Sud-Sud-Ouest, jusqu'au vingt-unième degré & demi. Depuis le vingtième jusqu'à l'onzième, on porta presque toûjours au Sud, & l'on changea peu jusqu'au huitième, parce que le vent souffla toujours du Nord ou du Nord-Est.

Route de la Flotte.

A cette latitude, les calmes & les vents contraires devinrent successivement fort incommodes. C'est le propre des Côtes de Guinée dans cette saison.

X

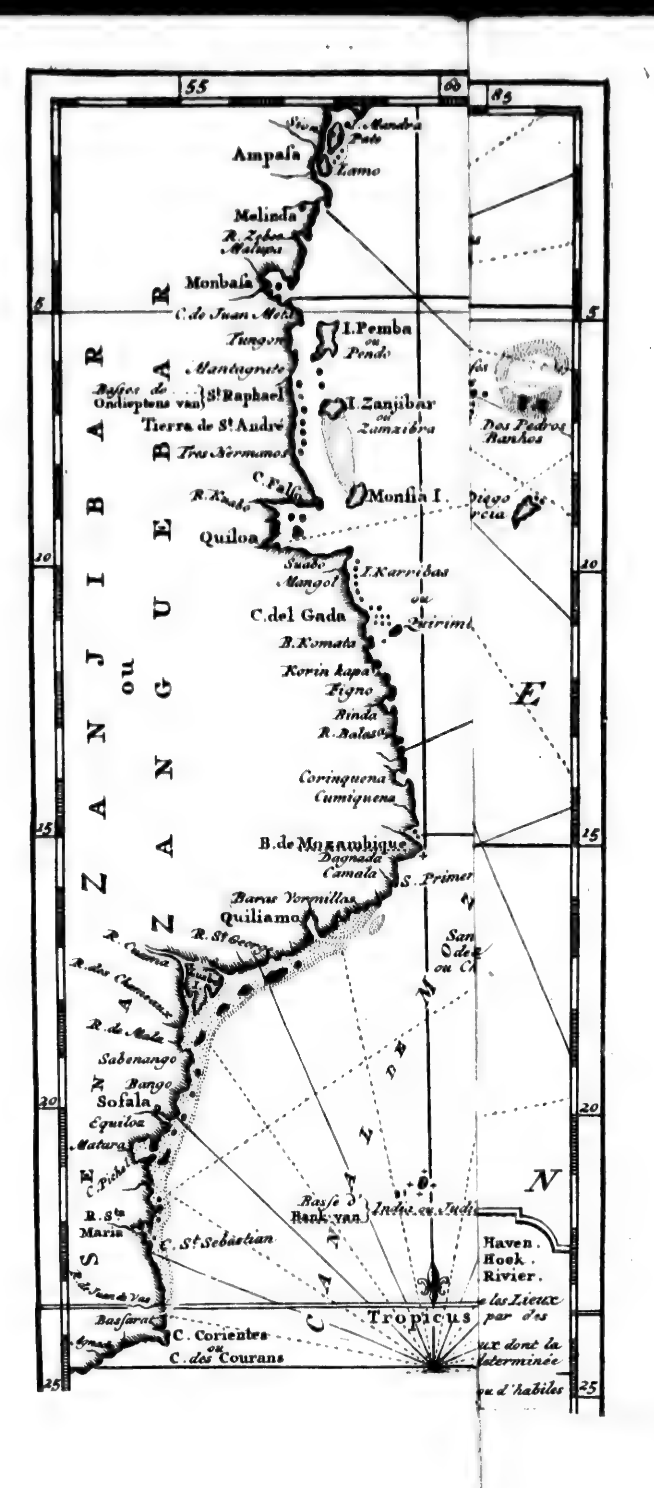
& à Davis.
les circon-
emier Capi-
r. Davis,
on fondoit
Pilote. La
n le Co[illegible]
nt elle étoit
ement des

cens ton-
par *Lan-*
e Capitaine
rente-deux
tonneaux
aiſſeau eut
pitaine en
tonneaux,
on, en y
valeur de
armement
ndent une
te la ſien-
auſſi des
elle offroit

vent il fut
river que
dre du biſ-
il juſqu'à
rs rendez-
Vaiſſeaux.
danna, ſi
e Cap *S.*
s, & *Su-*

aries, &
ſt la plus
de Cana-
ordinaire-
e Mai un
t par Sud
e vingtiè-
n changea
ord ou du

ſucceſſive-
cette ſai-
ſon.



for
yar
dan
arr
que
arr
qu'
déc
la
Eta
été
mui
fort
une
E
[Da
Enf
Sain
il fe
jour
Bâti
n'av
poui
prop
Trop
fut c
nes t
voier
cienn
trois
lène,
Ch
Sud;
lagea
affreu
fourn
lieuës
ra co
menc
fette
l'épui
de fai
contra
Lanca

(b)

Lancaster. 1601.

ſon. Les tonnerres, les éclairs, les ouragans y cauſent des révolutions effrayantes. Auſſi-tôt que ces accidens ſe font preſſentir par quelque altération dans l'air ou dans le Ciel, on ſe hâte de baiſſer toutes les voiles; mais il arrive ſouvent, malgré la vigilance des Pilotes, que le mal eſt plus prompt que tous les ſoins. Depuis le 20 de Mai juſqu'au 21 de Juin, la Flotte fut arrêtée par un calme ſi profond, ou repouſſée par des vents ſi contraires, qu'elle eut beaucoup de peine à parvenir au ſecond degré du Nord. Elle y découvrit un Vaiſſeau, dont elle ſe ſaiſit, après lui avoir donné long-tems la chaſſe. Il appartenoit à quelques Particuliers de Viane en Portugal. Etant parti de Lisbonne avec deux Caraques, & trois Galions, il en avoit été ſéparé par la tempête. Sa cargaiſon conſiſtoit en cent quarante-ſix muids de vin, cent cinquante barils d'huile, & cinquante-cinq de pluſieurs ſortes de liqueurs (*b*). Ce ſecours imprévû fut diſtribué ſur la Flotte avec une parfaite égalité.

Elle prend un Vaiſſeau Portugais.

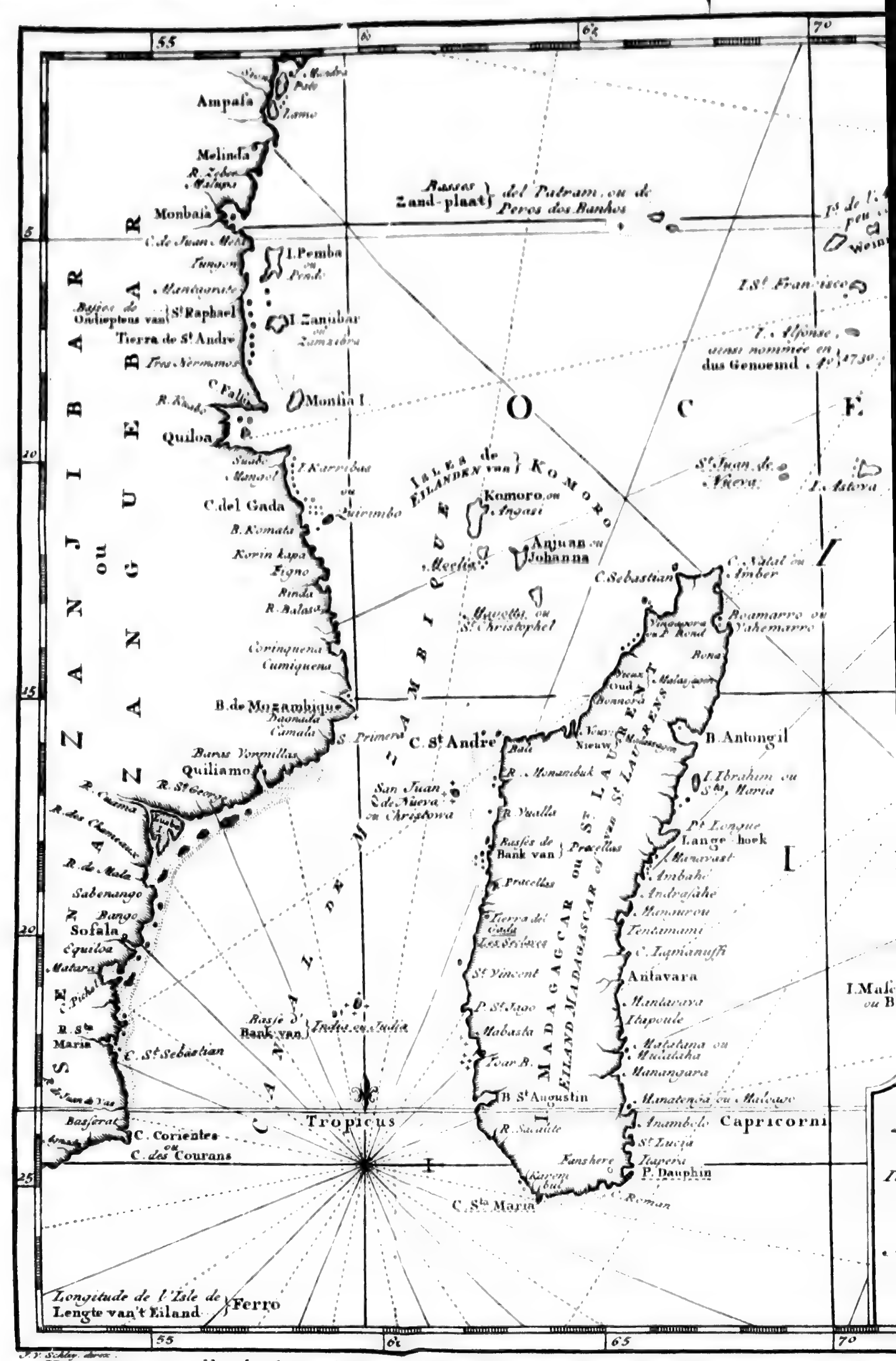
Elle paſſa la Ligne le dernier jour de Juin avec un vent Sud-Eſt, & ✠[Davis obſerva comment] on perdoit par degrés la vûe de l'étoile du Nord. Enſuite portant au Sud-Sud-Oueſt avec un vent Sud-Eſt, il doubla le Cap Saint Auguſtin à la diſtance de vingt-ſix lieuës en mer. Le 20 de Juillet, il ſe trouva pouſſé à 19 degrés 40 minutes de latitude du Sud, & de jour en jour le vent s'élargiſſoit vers l'Eſt. Ce fut-là qu'il réſolut de décharger le Bâtiment de tranſport, ſur lequel on avoit embarqué toutes les proviſions qui n'avoient pû trouver place dans les quatre Vaiſſeaux; après quoi l'ayant dépouillé de ſes voiles & de ſes mâts, & s'étant accommodé de tout le bois propre au chauffage, il l'abandonna aux vents & aux flots. Le 24 il paſſa le Tropique du Capricorne avec un vent Nord-Eſt par Nord, & la navigation fut continuée Eſt-Sud-Eſt. Pour être parti d'Angleterre cinq ou ſix ſemaines trop tard, on avoit été ſi long-tems ſous la Ligne que les maladies avoient commencé à ſe répandre dans chaque bord. Lancaſter à qui ſon ancienne expérience faiſoit redouter ce terrible obſtacle, donna ordre à ſes trois Capitaines de relâcher à la Baye de Saldanna ou dans l'Iſle Sainte-Hélène, pour y prendre le tems de ſe rafraîchir.

Cependant ils ne ſe trouvèrent, le premier d'Août, qu'à 30 degrés du Sud; mais ils eurent le bonheur d'y voir lever un vent Sud-Oueſt, qui ſoulagea beaucoup les Equipages. Le ſcorbut commençoit à faire un ravage ſi affreux, qu'à peine ſe trouvoit-il aſſez de Matelots en bonne ſanté pour fournir à la manœuvre. Le même vent dura juſqu'à deux cens cinquante lieuës du Cap de Bonne-Eſpérance. Enſuite changeant à l'Eſt, il y demeura conſtamment pendant douze ou quinze jours, que ceux qui avoient commencé à ſe rétablir devinrent beaucoup plus malades; ✠[ſans parler de la diſette d'eau qui augmenta de jour en jour juſqu'à forcer] les Facteurs, dans l'épuiſement abſolu de tous les Matelots, de mettre la main à la voile, & de faire les plus vils éxercices du Vaiſſeau. Enfin le vent étant devenu moins contraire, toute la Flotte arriva le 9 de Septembre à la Baye de Saldanna. Lancaſter y jetta l'ancre le premier, pour ſe hâter d'envoyer ſa Chaloupe, avec

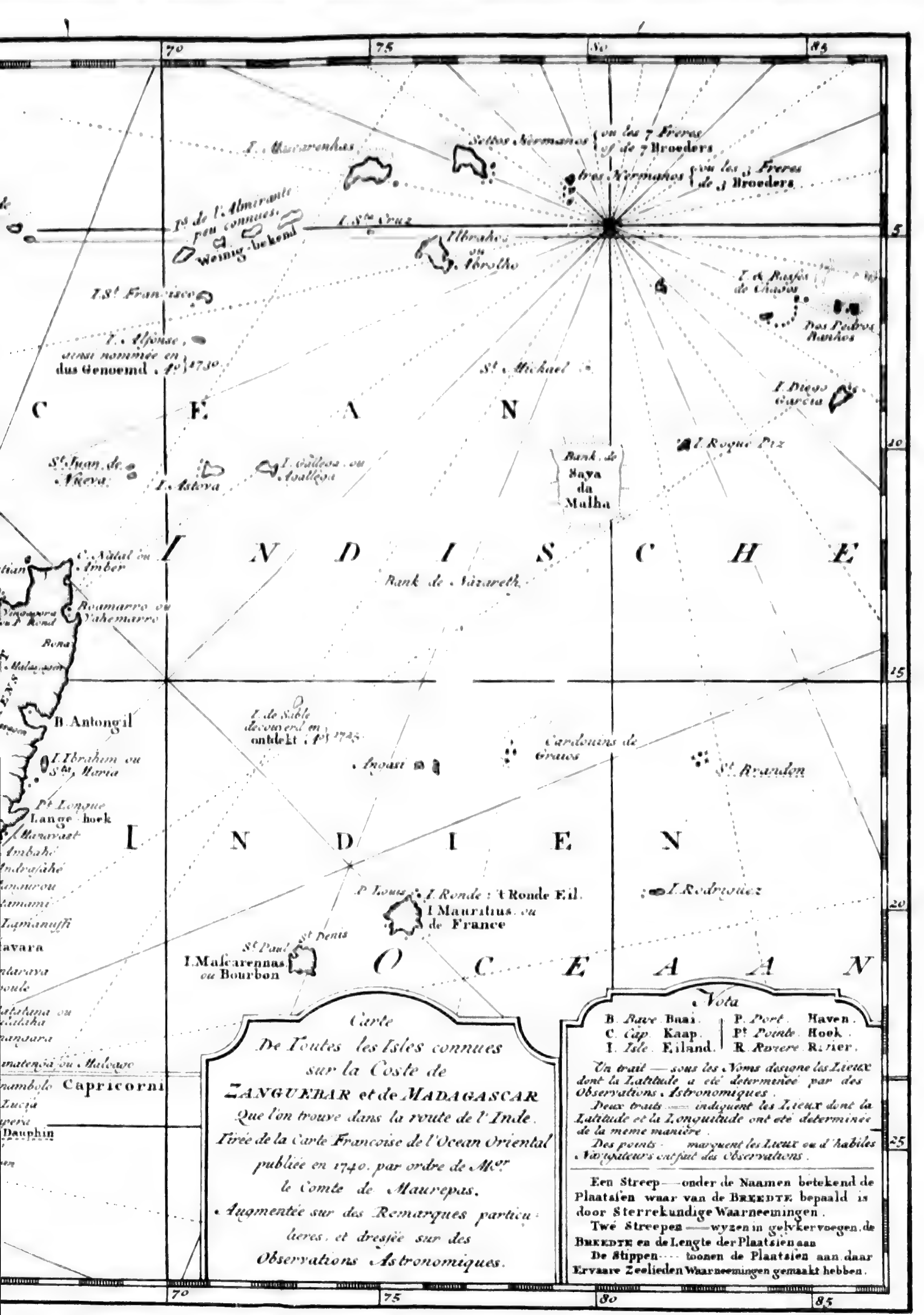
Maladies qui ſe répandent ſur la Flotte.

Elle arrive à la Baye de Saldanna.

(*b*) *Angl.* cinquante-cinq muids de farine. R. d. E.



KAART van alle de bekende EILANDEN op de KUST van ZANGUEBAR en va…
Gemaakt na de Fransse Kaart van den Ooster-Oceaan, uitgegeeven. A…
Vermeerderd op byzondere Aanmerkingen; en geschikt …



...an ZANGUEBAR en van MADAGASCAR, welke op den VAARD naar INDIE gevonden worden.
...-Oceaan, uitgegeeven, Ao. 1740., op Bevel van den Mre. Grave de Maurepas:
...merkingen; en geschikt volgens Sterrekundige-Waarneemingen.

LANCASTER. 1601.

avec une partie de ses gens, au-devant des trois autres Vaisseaux, dont le Matelots n'étoient plus capables de se remuer. Ceux de l'Amiral avoient conservé plus de force, & devoient leur santé au jus de limon, dont il avoit apporté d'Angleterre un grand nombre de bouteilles. Il leur en avoit fait avaler tous les matins une cuillerée à jeun, en leur défendant de prendre la moindre nourriture jusqu'à midi. Ce régime les avoit garantis presque tous du mal, quoique son Equipage fût plus nombreux du double que tous les autres; & l'on est persuadé qu'avec un préservatif si simple il y auroit peu de Matelots attaqués du scorbut, s'ils pouvoient se réduire au biscuit & se priver de chair salée.

Régime contre le Scorbut.

L'INDUSTRIE de Lancaster fit bientôt régner sur la Flotte toutes sortes de rafraîchissemens. Il descendit lui-même à terre pour chercher les Sauvages. Avec des clouds, des couteaux & de petits morceaux de fer, il se procura des bœufs & des moutons en abondance. Sans entendre le langage des Négres, il trouva le moyen de leur faire comprendre ses besoins, en imitant le cri des animaux qu'il leur demandoit. Mais étant résolu de ne se remettre en mer qu'après avoir rétabli la santé de tous ses gens, il fit apporter les voiles à terre, pour en faire des tentes, qui devinrent comme l'Hôpital de la Flotte. Il les fit environner d'un retranchement contre les attaques imprévûes des Négres; & tandis que ceux qui se portoient bien s'occupèrent à la chasse, ou à commercer avec les Sauvages, il prit un soin paternel de ses Malades.

Les Anglois se rétablissent.

SES précautions s'étendirent particuliérement sur la méthode du Commerce. Il sçavoit par le récit de Davis avec combien de facilité les Négres se livroient à leurs défiances, & ce qu'il en avoit coûté aux Hollandois dans le Voyage précédent, pour les avoir allarmés mal-à-propos. Le reméde qu'il y apporta fut de donner à cinq ou six de ses gens la commission de traiter pour les bestiaux, & de défendre à tous les autres, sous de rigoureuses peines, d'approcher des Négres dans le tems du marché. Cependant, pour tenir aussi ces Barbares en respect, il donna ordre que pendant la vente, & dans toutes les occasions où l'on souffriroit qu'ils s'approchassent, il n'y eût jamais moins de trente Anglois sous les armes. Ces deux Réglemens furent observés avec tant de soin, que pendant tout le séjour qu'il fit dans la Baye, ses gens n'osèrent attaquer un Négre sans sa permission, ni les Négres s'approcher des Tentes & des Chaloupes sans y être appellés par son ordre. Aussi conserva-t-on la paix avec eux jusqu'au dernier moment. Douze jours après l'arrivée de la Flotte, on s'étoit déja procuré mille moutons & quarante-deux bœufs. Il n'auroit pas été plus difficile d'en obtenir davantage, si l'on en avoit eu besoin dans le même tems. Lancaster n'en ayant acheté un si grand nombre que pour les engraisser dans un Parc, autour de lui, il se passa quelques semaines sans qu'il parût en desirer d'autres. Mais lorsqu'il recommença les signes pour se faire amener quelques bœufs de plus, les Négres lui montrèrent de la main ceux qu'il avoit encore dans le Parc, en lui faisant entendre qu'ils pénétroient son dessein, qui étoit sans doute de s'établir dans leur Pays. Telle fut du moins l'explication qu'il crut devoir donner à ce signe, & à l'obstination qui les empêcha de revenir. Leurs bœufs sont aussi gros que ceux d'Angleterre. Les moutons sont beaucoup plus

Leurs précautions contre les Négres.

Réglement de Lancaster.

Défiance des Négres.

Lancaster. 1601.

plus gras, & d'un goût plus fin que ceux des Dunes d'Essex, dont on vante la bonté. La couleur des Habitans de cette Côte est fort bazannée, sans être noire. Ils sont communément de fort belle taille, agiles dans tous leurs mouvemens, & très-légers à la course. Leur langage est si guttural & si mal articulé, que pendant sept semaines que la Flotte passa dans leur Baye, aucun Anglois ne put en distinguer une seule sillabe. Cependant ils répétent assez facilement les mots des Langues de l'Europe (c).

Leur langage.

L'air & les alimens du Pays furent si salutaires aux Malades, qu'à la réserve de quatre ou cinq, ils recouvrèrent tous leurs forces. On en comptoit néanmoins, à leur arrivée, cent cinquante-quatre, qui étoient à peine en (d) état de se remuer. [La joye qu'ils ressentirent de leur guérison, & la nouvelle vigueur qu'ils reprenoient dans un climat si chaud, les fit tomber dans un déréglement qui faillit de ruiner toutes les précautions de l'Amiral. Les Convalescens, moins assujettis à ses loix, avoient la liberté de se promener & de se faire des amusemens convenables à leur situation. Ils en abusèrent pour attirer quelques femmes Sauvages, qui ne firent pas payer trop cher la complaisance qu'elles eurent pour eux. Mais les Négres s'en apperçurent; & les marques de leur mécontentement firent juger à l'Amiral que ses gens les avoient offensés dans quelque occasion qu'il ignoroit. Il n'en fut informé qu'après avoir levé l'ancre. Quoique cette raison n'eut pas contribué à son départ, il ne fut pas fâché que ses résolutions se fussent accordées avec un si juste sujet d'abandonner leur Côte.]

Facilité des Femmes Sauvages.

(e) Le 24 d'Octobre, après avoir renouvellé sa provision d'eau & de bois, il fit publier l'ordre de retourner à bord, pour mettre à la voile au premier vent. Dès la nuit suivante (f) il sortit de la Baye, en côtoyant une petite Isle qui est l'entrée, & qui fourniroit seule des rafraîchissemens à la Flotte la plus nombreuse, tant il s'y trouve de veaux marins & de *Pengouins*. Au-dessus de la Baye, on trouve une montagne fort haute, dont le sommet est si plat qu'on lui a donné le nom de *Table*. Il n'y a point d'endroit sur toute cette Côte qui puisse être si facilement distingué, car on l'apperçoit de dix-sept ou dix-huit lieuës en mer.

Le Dimanche 1 de Novembre, la Flotte doubla le Cap de Bonne Espérance avec un bon vent Ouest-Nord-Ouest. Le 26, elle tomba vers la pointe de l'Isle de Madagascar, un peu à l'Est du Cap S. Sebastien. Elle ne trouva pas moins de vingt brasses d'eau à cinq ou six mille du Rivage. La variation de l'Aiguille étoit d'environ 16 degrés. Cette observation est d'un grand usage dans les Voyages à l'Est & à l'Ouest, mais sur-tout dans celui des Indes Orientales.

Observation importante.

Depuis le 26 de Novembre jusqu'au 15 de Décembre, on s'efforça toûjours de porter à l'Est, pour gagner l'Isle de *Cirne*, qui porte dans quelques cartes le nom de Diégo Rodrigues. Mais depuis qu'on fut arrivé à la vûe de Madagascar, le vent ne cessa point d'être Est, ou Est-Sud-Est, ou Est-Nord-Est;

(c) *Angl.* ils comprennent dabord les signes qu'on leur fait. R. d. E.

(d) *Angl.* Ces 4 ou 5 qui moururent, joints à ceux qu'on avoit perdu avant que d'arriver en cet endroit, faisoient cent-cinq hommes. Le reste de l'Equipage se trouva plus sain & plus fort en quittant cette Baye, qu'en partant d'Angleterre. R. d. E.

(e) Ici commence la 2de. Section de l'Original. R. d. E.

(f) *Angl.* Il sortit de la Baye le 29. R. d. E.

LANCASTER. 1601.

Baye d'Antongile.

Nord-Eſt; de ſorte qu'il fut impoſſible de tenir cette route. D'un autre côté, comme il auroit été dangereux de lutter perpétuellement contre le vent, dans l'eſpérance de le voir changer, parce que le ſcorbut recommençoit ſes ravages, on prit la réſolution de relâcher dans la Baye d'Antongile, pour ſe délivrer de cette fâcheuſe maladie avec le ſecours des oranges & des limons.

On découvrit le 17, la partie méridionale de Iſle de Sainte-Marie, & le jour ſuivant on jetta l'ancre entre cette Iſle & celle de Madagaſcar. Les Chaloupes qui furent envoyées à Sainte-Marie en rapportèrent une fort bonne proviſion de limons & d'oranges; mais à peine furent-elles revenues, qu'une furieuſe tempête enlevant les quatre Vaiſſeaux de deſſus leurs ancres, les agita pendant ſeize heures avec la dernière violence. Cependant ils n'eurent pas de peine à ſe rejoindre lorſque le vent fut appaiſé. L'Iſle de Sainte-Marie eſt une terre haute & couverte de bois. Ses Habitans ſont noirs; mais ils ont le viſage agréable & la taille fort haute. Leurs cheveux ſont friſés, & le ſoin qu'ils prennent de leurs toupets leur rend le front ſemblable à celui des femmes de l'Europe. Ils ſont nuds, excepté vers le milieu du corps. Leur caractère eſt fort humain, quoiqu'ils paroiſſent vifs & courageux. Ils ſe nourriſſent de ris & de poiſſon; mais comme ils étoient à la veille de leur moiſſon, & que leurs proviſions étoient épuiſées, on ne put obtenir du ris d'eux, qu'en fort petite quantité. Ils ont de l'eau fraîche en pluſieurs endroits de l'Iſle (*g*). Les chèvres y ſont en abondance, & les Habitans en aiment le lait; mais à la vûe de la Flotte, ils eurent ſoin d'écarter leurs chèvres & leurs autres beſtiaux, ſans que les offres des Anglois fuſſent capables de les faire conſentir aux échanges ordinaires. [Il auroit été dangereux d'y employer la force.] Ainſi voyant peu d'avantage à tirer d'eux, l'Amiral ſe hâta de gagner la Baye d'*Antongile*; d'autant plus qu'étant à la fin de la bonne ſaiſon, les vents d'Eſt & les maladies de ſes gens lui faiſoient craindre beaucoup d'embarras.

Iſle de Sainte-Marie, ſes Habitans & ſes productions.

Les Anglois entrent dans la Baye d'Antongile.

Il entra dans la Baye le 25 de Décembre. Les quatre Vaiſſeaux y jettèrent l'ancre ſur huit braſſes de fond, entre une petite Iſle & la Côte, qui forme en cet endroit une Rade ſûre & commode. [Ceux qui mouillèrent le plus près de l'Iſle furent à l'abri d'un gros tems qu'on eut à eſſuyer.] Quelques Anglois étant deſcendus dans l'Iſle y trouvèrent ſur les rocs une inſcription en langage Hollandois, qui leur apprit que deux mois auparavant, quelques Bâtimens de cette Nation avoient perdu dans la Baye, environ deux-cens hommes, par diverſes maladies. [Cet avis portoit encore que les Hollandois avoient trouvé beaucoup de ſecours dans l'humanité des Habitans.]

Inſcription qu'ils trouvent ſur des rocs.

Il ne ſe paſſa pas deux jours ſans qu'on vît paroître pluſieurs Négres; & ſur la foi de l'Inſcription, l'Amiral fit avancer quelques-uns de ſes gens pour les recevoir. On comprit par leurs ſignes que les Vaiſſeaux Hollandois étoient au nombre de cinq, & qu'ils avoient acheté la plus grande partie des proviſions du Pays. Cependant ils apportèrent du ris, des poules, des oranges, des limons, & d'autres fruits, mais en petite quantité; & paroiſſant fort exercés

Commerce avec les Négres.

(*g*) *Angl.* en deux ou trois endroits, où l'on peut s'en pourvoir mais avec peine. R. d. E.

exercés au commerce, ils les mirent à fort haut prix. Le marché étoit sur les bords d'une grande Rivière; les Anglois y étoient venus dans leurs Chaloupes; mais ils n'avoient fait descendre que leurs Marchands, & les autres étoient demeurés à vingt ou trente pas du rivage, armés & prêts à recevoir ou à défendre leurs Compagnons dans le besoin. Il se passa plusieurs jours, sans qu'on pût s'accorder pour le prix des marchandises. L'adresse des Sauvages consiste à faire avantageusement leur premier marché, parce qu'ensuite ils ne donnent jamais la même chose à plus bas prix, quoique sous divers prétextes ils trouvent souvent l'occasion de le hausser; & s'il arrive que plusieurs Européens achétent à la fois, c'est toûjours celui qui offre le plus, qui devient la régle de tous les autres. L'Amiral ayant pénetré l'artifice des Négres, trouva le moyen de s'en défendre, en faisant faire une mesure pour le ris, qui étoit son principal besoin, & réglant combien de grains de verre on donneroit pour cette quantité (*b*). Il fit de même un réglement pour les oranges & les limons; &, d'un air ferme, il déclara qu'il ne vouloit point de trafic autrement. Après quelques marques d'incertitude, les Négres y consentirent, & le commerce se fit de bonne-foi dans ces termes. Les Anglois achetèrent ainsi quinze tonneaux de ris, cinquante boisseaux de pois, un grand nombre d'oranges & de limons, huit bœufs & quantité de poules.

Lancaster. 1602.

Pendant le séjour qu'ils firent dans cette Baye, ils construisirent une Pinasse de dix-huit tonneaux, dont ils avoient apporté tous les matériaux d'Angleterre. Les arbres du pays leur fournirent encore des planches pour la revetir d'un double fond. Elle devoit servir dans l'Inde, à précéder la Flotte lorsqu'elle approcheroit de quelque Port. Mais tous ces avantages n'approchèrent point des pertes que les Anglois essuyèrent dans la Baye d'Antongile. Soit que l'air y fut pernicieux à leur tempérament, soit qu'ils ne s'y fussent point assez ménagés dans l'usage des alimens, qu'ils trouvoient en abondance, ou que l'eau ne fût pas aussi saine qu'ils se l'étoient figurés, la plûpart furent attaqués d'un flux qui devint mortel pour un grand nombre. Le Chirurgien, le Ministre, le Contre-Maître & dix Matelots, moururent en peu de jours dans le Vaisseau de l'Amiral. Les trois autres Bâtimens ne perdirent pas moins de monde. Un accident encore plus triste fit périr le Capitaine & le Contre-Maître de l'Ascension. Ils s'étoient mis dans leur Chaloupe pour accompagner quelques morts à la sépulture; & comme c'est l'usage en mer de tirer quelques piéces d'artillerie à l'enterrement des Officiers, un Canonier mit le feu aux siennes sans avoir fait attention qu'elles étoient chargées à boulet. Le Capitaine eut la tête emportée, & le Contre-Maître fut coupé en deux par le milieu du corps: étrange coup du hazard, qui les fit descendre au tombeau en y conduisant les autres. La maladie qui attaqua la Flotte, venoit apparemment de la mauvaise qualité des eaux du Pays. On étoit en hiver. Les pluies continuelles avoient grossi les Rivières & chargé l'eau d'un limon fort mal-sain. On remarqua aussi qu'il étoit dangereux sur cette Côte de se tenir l'estomac nud, comme il arrive aux Matelots lorsqu'ils sont échauffés par le travail.

Les Anglois construisent une Pinasse.

Accidens fâcheux dans la Baye d'Antongile.

L'Amiral

(*b*) Pour n'avoir pas pris cette précaution, on a beaucoup nui au commerce des Plantations de la Virginie. Quelques personnes, soit par néccessité, soit par une trop grande facilité, y ayant trop payé certaines choses, les ont fait monter à un prix excessif. *Purchass.*

LANCASTER. 1602. Isle de Roquepiz & ses agrémens.

L'AMIRAL ayant quitté la Baye d'Antongile le 6 de Mars, se trouva le 16 à la vûe de l'Isle *Roquepiz*, vers le 10e. degré 30 minutes du Sud. Il y envoya sa Chaloupe pour chercher une Rade commode; mais la profondeur extraordinaire de l'eau lui faisant trouver peu de sûreté sur ses ancres, il côtoya l'Isle sans s'y arrêter. En observant la terre, il trouva la perspective si agréable, qu'il regretta que la difficulté d'y jetter l'ancre ne permît point d'en faire un lieu de rafraîchissement. Il s'en exhaloit une odeur aussi douce que si l'Isle entière n'eût été qu'un jardin de fleurs. Les Cocotiers & quantité d'autres arbres couvroient la campagne jusqu'au bord du rivage. Les oiseaux de toute espèce y étoient en si grand nombre, que venant voltiger au-dessus des Vaisseaux, les Matelots en tuèrent plusieurs avec leurs crocs & leurs rames. Pendant tout le Voyage, ils n'en avoient point encore trouvé de si gras ni d'un goût si délicieux.

Dangereuses chaînes de rocs.

LE 30 de Mars, ils tombèrent vers le 6 degré du Sud, sur une chaîne de rocs, qu'ils découvroient clairement à moins de cinq brasses. Ce danger leur causa d'autant plus d'effroi qu'il n'avoit pas été prévû; mais s'étant avancés avec beaucoup de précaution, ils trouvèrent bientôt huit brasses, & la crainte s'évanouit à mesure qu'ils s'avançoient à l'Est. Un Matelot apperçut du haut de son mât, une Isle vers le Sud-Est, à cinq ou six lieuës de distance. La disposition de la terre, qui étoit fort basse, la fit prendre pour *Candu*, quoique par estimation les Pilotes ne se crussent point si avancés à l'Est. Treize ou quatorze lieuës plus loin, on tomba sur une nouvelle chaîne de rocs. On en trouva d'autres encore à douze lieuës de-là, vers le Sud; de sorte qu'en examinant bien tous les rapports de cette chaîne, on ne douta point que la Flotte n'en fût environnée, dans un espace qui n'avoit pas moins de cinquante brasses de fond. Le danger parut d'autant plus grand qu'on ne voyoit aucune voye pour l'éviter. Cependant, après deux jours d'inquiétude, pendant lesquels la Pinasse alloit en sondant sans cesse, à la tête des quatre Vaisseaux, on trouva une sortie vers le Nord, sur six brasses d'eau, à 6 degrés 3 minutes. [Lancaster se crut si heureux d'être délivré de ce péril, qu'il fit éclater sa joye par une fête publique.]

On se rafraîchit aux Isles Nicobar.

LA navigation fut lente, & les vents fort variables jusqu'au 9 de Mai, qu'on eut à quatre heures après midi la vûe des Isles *Nicobar*. On porta droit au Nord du Canal, où l'on mouilla dès le même jour. Mais le vent ayant changé au Sud-Ouest, on fut forcé de lever l'ancre, & de gagner le côté du Sud, où l'on se mit à couvert sous une petite Isle, qui est contre le rivage. On trouva, dans ce lieu, moins de rafraîchissemens qu'on ne s'en étoit promis. Cependant les Insulaires s'approchèrent de la Flotte dans de longs Canots, dont chacun pouvoit contenir plus de vingt hommes. Ils apportèrent des gommes, qu'ils vendirent aux Anglois pour de l'ambre; car tous ces Peuples du Levant ne cherchent qu'à tromper. Ils avoient aussi des poules & des noix de cocos; mais ils les firent si cher qu'on en prit fort peu. Comme on ne se croyoit plus fort éloignés du terme, l'inquiétude étoit médiocre pour les provisions. L'Amiral ne pensa qu'à réparer un peu ses Vaisseaux, & qu'à disposer son artillerie à tout événement.

APRÈS y avoir employé dix jours, il partit le 20 de Mai, pour faire voile droit à Sumatra. Mais la force des courans & le vent Sud-Sud-Ouest lui préparoient de nouveaux obstacles. Pendant que tout l'art de ses Matelots s'employoit

LANCASTER. 1602.

ployoit à les vaincre, un de ses Vaisseaux courut le dernier danger, par deux voyes d'eau qui s'y firent subitement. Il se vit forcé de relâcher dans l'Isle de *Sombrero* (*i*), à dix ou douze lieuës au Nord de Nicobar. En mouillant sur la Côte, qui est parsemée de rochers, il perdit une de ses ancres. Cependant il fut consolé de toutes ces disgraces par les secours qu'il tira des Habitans de l'Isle. Ils sont si doux & si timides, qu'ils furent quelque tems sans oser prendre confiance aux signes qu'on leur fit pour les rassurer. Mais lorsque cette première crainte fut dissipée, ils ne refusèrent aucun service à la Flotte. Ils sont nuds, à l'exception d'une pièce de toile qui leur sert de ceinture, & de laquelle il se détache une autre pièce qui leur passe entre les jambes. Leur couleur est fort noire; mais ils la relèvent par diverses peintures dont ils ont le visage bigarré. L'Amiral n'ayant pas fait difficulté de pénétrer dans leur Isle, avec une bonne escorte, vit quelques-uns de leurs Prêtres, qui étoient couverts d'habits, mais si serrés sur leur corps qu'ils y paroissoient cousus. Ils avoient deux cornes sur la tête, le visage peint de verd & de jaune, & par derrière, une queuë qui pendoit jusqu'à terre; ce qui les rendoit fort semblables à nos images du Diable. [Quand il leur demanda la raison de cet équipage, ils lui répondirent qu'ils étoient ainsi habillés, parce que le Diable, dont ils étoient les serviteurs (*k*), leur apparoissoit sous cette forme, dans les sacrifices qu'ils lui offroient.] L'Isle est remplie d'arbres, qui par leur hauteur & leurs autres proportions, pourroient servir de mâts aux plus grands Vaisseaux. Les Anglois découvrirent sur le sable du rivage une petite plante, qui croît assez pour devenir un arbre, mais qui se retire dans la terre lorsqu'on y touche, & qui s'y enfonce assez pour n'en être arrachée qu'avec effort. Lorsqu'on l'en a tirée, on trouve avec admiration que sa racine est un ver, qui diminue à mesure que la plante s'élève, & qui prend par degrés la consistence du bois. L'Auteur ajoûte que cette transformation est un des plus étranges phémomènes qu'il ait vûs dans tous ses Voyages; & le reste n'est pas moins merveilleux, car si l'on arrache la plante dans sa jeunesse, elle acquiert en séchant la dureté d'une pierre, jusqu'à devenir tout-à-fait semblable au corail blanc; de sorte que le ver se change successivement en deux natures essentiellement différentes. Il ne paroît pas que la vérité de cette observation puisse être suspecte (*l*), puisque les Anglois de la Flotte prirent plusieurs de ces plantes, & les rapportèrent en Angleterre.

Isle de Sombrero, & ses Habitans.

Affreuse figure de leurs Prêtres.

Plante singulière.

(*m*) A la distance où la Flotte Angloise étoit de Sumatra, elle n'avoit besoin que d'un vent favorable, pour gagner en peu de tems le Port d'Achin. Elle remit à la voile le 29 de Mai; & découvrant les Côtes de l'Isle le 2 de Juin, elle mouilla, le 6, dans la Rade, à deux milles de la Capitale. Il s'y trouvoit dix-huit ou vingt Bâtimens de divers Pays, tels que *Bengale*, *Calécut*, *Guzarate*, *Pégu* & *Patan*. A la vûe de quatre Vaisseaux Européens, deux

Arrivée des Anglois au Port d'Achin.

(*i*) Elle est ainsi nommée parce qu'à la pointe méridionale de la plus grande des Isles, qui sont là en assez grand nombre, il y a une montagne qui ressemble à la figure d'un Parasol.

(*k*) Cette réponse peut bien être une invention ou une erreur de Lancaster, qui n'aura pas entendu le langage de ces gens-là.

(*l*) Cette réflexion n'est point dans l'Original, qui dit au contraire que c'est-là vrai-semblablement une Fable, qui tire peut-être son Origine de ce qu'on voit quelques-fois du Corail croître sur des coquillages. R. d. E.

(*m*) Ici commence la 3e. Section. R. d. E.

LANCASTER. 1602.

deux Hollandois qui avoient été retenus l'année précédente, & qui avoient appris dans cet intervalle la langue & les usages du Pays, se hâtérent de venir à bord, & n'y apportérent que d'heureuses nouvelles. Ils avoient été traités par le Roi beaucoup plus favorablement qu'ils ne l'avoient espéré. Ce Prince souhaitoit de voir des Etrangers dans ses Ports. La réputation de l'Angleterre s'y étoit répandue, depuis les grandes victoires que cette Couronne avoit remportées sur l'Espagne, & les Anglois devoient s'attendre à toutes sortes d'avantages pour leur Etablissement & pour leur Commerce.

Dès le même jour, l'Amiral fit descendre le Capitaine Middleton, accompagné de cinq ou six Officiers de la Flotte, pour informer le Roi que l'Amiral d'Angleterre, chargé d'une Lettre de sa glorieuse Reine au puissant Roi d'Achin & de Sumatra, demandoit la liberté d'entrer dans sa Ville, & l'honneur de faire une étroite alliance avec lui. Middleton devoit obtenir un sauf-conduit pour tous les Anglois de la Flotte, ou convenir de recevoir & de donner des ôtages, suivant les Loix établies dans toutes les Nations.

Ils sont bien reçus du Roi.

Il fut reçu du Roi avec de grands témoignages de joye & d'amitié. Non-seulement ses demandes furent accordées; mais après lui avoir fait quantité de questions, ce Prince ordonna qu'on lui servît des rafraîchissemens, & lui fit présent, à son départ, d'une robe & d'un turban brochés d'or. Il le chargea de dire à l'Amiral qu'après les fatigues d'un si long voyage, il devoit prendre un jour pour se reposer à bord; mais que le jour suivant il étoit libre de venir à l'Audience, & qu'il pouvoit compter d'etre aussi tranquille dans ses Etats qu'au centre de l'Angleterre; que s'il doutoit néanmoins de sa parole royale, on lui donneroit des ôtages, & toutes les sûretés qu'il pourroit desirer.

L'Amiral attendit trois jours pour se rendre au rivage. Il y descendit avec une escorte de trente hommes. Les Hollandois s'y trouvérent pour le recevoir, & le conduisirent à la maison qu'ils avoient dans la Ville, parce qu'il n'en voulut point accepter d'autre avant que d'avoir vû le Roi. Il lui vint aussi-tôt un Seigneur de la Cour, pour le saluer de la part de ce Prince, & lui demander la Lettre de la Reine. Mais l'Amiral refusa de la remettre, en s'excusant sur l'usage de l'Europe, qui oblige un Ambassadeur de rendre ses Lettres au Prince même à qui elles sont adressées. Le Seigneur Indien demanda là-dessus à voir la suscription, qu'il lut à haute voix, & dont il tira une copie. Il prit aussi par écrit le nom de la Reine, & sa curiosité s'attacha particuliérement à observer le Sceau. Ensuite renouvellant ses civilités à l'Amiral, il l'assûra que le Roi son Maître recevroit avec joye les éclaircissemens qu'il alloit lui porter.

Difficultés pour la Lettre de la Cour d'Angleterre.

Accueil fait aux Anglois.

En effet, le Roi n'eut pas plutôt reçu la réponse qu'il attendoit, que donnant divers ordres à ses Officiers, il fit partir six grands éléphans, avec quantité de trompettes & de tymbales, & un cortége fort nombreux, pour aller au-devant de l'Amiral. Le moindre (n) des éléphans avoit treize ou quatorze pieds de hauteur, & portoit sur le dos un petit château, de la forme d'un carosse, couvert de velours cramoisi. Au milieu du château, on avoit placé un grand bassin d'or, couvert d'un drap de soye fort richement travaillé, sous lequel on mit la Lettre de la Reine. L'Amiral monta sur un autre éléphant. Une

(n) *Angl.* le plus grand. R. d. E.

Lancaster. 1602.

Une partie de sa suite fut invitée à monter aussi sur les autres, & le reste le suivit à pied. Mais lorsque le cortège fut arrivé à la Cour, un Seigneur pria l'Amiral d'arrêter, pour se donner le tems de prendre les ordres du Roi. Il revint presqu'aussi-tôt, en apportant la permission d'entrer.

Cérémonie de l'Audience.

L'Amiral se présenta devant le Roi d'un air ferme & modeste (o). Il lui déclara qu'il étoit envoyé par la très-puissante Reine d'Angleterre, pour le féliciter de sa grandeur, & lui proposer un Traité de paix & d'amitié. Sa harangue devoit être plus longue, mais le Roi l'interrompit, pour lui dire qu'il le croyoit fatigué du long voyage qu'il venoit de finir heureusement, & qu'il le prioit d'accepter des rafraîchissemens. Il ajoûta qu'il pouvoit compter d'être traité favorablement à sa Cour, par considération pour la Reine sa Maîtresse, dont le mérite & la gloire s'étoient répandus jusqu'aux Indes. L'Amiral comprit que le Roi s'ennuyoit de lui entendre parler une Langue étrangère. Il lui présenta la Lettre de la Reine, que ce Prince reçut avidement, & qu'il remit à quelques Seigneurs Indiens qui étoient derrière lui. Les présens furent apportés. C'étoit un bassin d'argent, avec une fontaine, du poids de deux cens cinq onces, une grande couppe de même métal, un riche miroir; un bonnet orné de plumes; quelques belles épées avec leurs ceinturons, & plusieurs éventails. Toutes ces richesses furent reçues par des Seigneurs de la Cour; mais le Roi prit entre ses mains un éventail, & l'ayant considéré avec plaisir, il le remit à une de ses femmes, pour en faire aussitôt l'essai. Les Anglois crurent s'appercevoir que de tous ces divers présens, c'étoit celui qui lui plaisoit le plus.

Alors on proposa au Général Anglois de s'asseoir à terre, suivant l'usage du Pays. Il le fit, à l'imitation du Roi & de toute sa Cour. On servit aussitôt un grand festin, dans des plats d'or, où d'un autre métal fort estimé aux Indes, qui est un mélange d'or & de cuivre, & qu'on nomme *Tombak*. Pendant ce repas, le Roi qui étoit assis un peu plus loin, sur une estrade élevée de deux ou trois pieds, but plusieurs fois à la santé de l'Amiral. Sa liqueur favorite étoit l'*Arrack*, espèce d'eau-de-vie dont j'ai déja expliqué la composition. L'Amiral la trouva si forte, qu'il se fit donner de l'eau pure avec la permission du Roi.

Tombak, métal Indien.

Arrack, liqueur.

Chanteuses & Danseuses.

Après un grand nombre de cérémonies, le Roi donna ordre qu'on fit entrer les Danseuses; & ses propres femmes commencèrent à jouër des airs de danse sur divers instrumens. Elles étoient richement vêtues, & parées de bracelets & de pierreries. C'étoit une faveur extraordinaire pour l'Amiral, car le Roi n'accorde la vûe de ses femmes qu'à ceux qu'il honore d'une considération distinguée. Il lui fit ensuite présent d'une robe de calico, brodée en or, d'une belle écharpe de Turquie, & de deux *Cresses*, qui sont une espèce de poignards, dont un Seigneur arme sur le champ celui que le Roi distingue par cette faveur. L'Amiral fut ainsi congédié, avec de nouvelles caresses, & la permission de se choisir dans la Ville une maison de son goût. Mais il ne jugea point à-propos d'accepter cette offre, & retournant à bord, il laissa au Roi le tems de faire ses réfléxions sur la Lettre de la Reine.

Dans

(o) *Angl.* l'Amiral se présenta devant le Roi, en faisant la révérence à la manière du Pays. R. d. E.

LANCASTER. 1602.

Seconde Audience & ses effets pour le commerce.

DANS la seconde Audience qu'il eut de ce Prince, il s'expliqua fort au long sur l'objet de son voyage. [Les réponses avoient été préparées comme les demandes.] Le Roi protesta que si les sentimens de la Reine étoient aussi sincères qu'elle l'en assûroit dans sa Lettre, elle trouveroit un retour fidèle dans les siens; que pour le Traité d'Alliance qu'elle lui proposoit, il y consentoit avec joye: enfin, qu'à l'égard du Commerce, il avoit déja donné ordre à deux de ses principaux Officiers d'en conférer avec l'Amiral, & d'entrer sans exception dans toutes les intentions de la Reine. Cette réponse fut suivie d'un nouveau festin. Le jour suivant, l'Amiral envoya demander aux deux Seigneurs que le Roi lui avoit nommés, quel tems ils avoient choisi pour la Conférence. L'un étoit le grand Pontife du Royaume, homme d'esprit & d'honneur; qui méritoit l'estime que le Roi & toute la Nation avoient pour lui. L'autre étoit un des Chefs de la Noblesse, personnage fort grave, mais moins propre aux affaires que le Prélat.

Commissaires Indiens, & leur conférences.

ON prit un jour pour s'assembler. La Conférence se tint en Langue Arabe, que le Prélat & le Seigneur Indien entendoient parfaitement. L'Amiral se servit pour Interprête, d'un Juif qu'il avoit amené d'Angleterre, & qui parloit fort bien cette Langue. Sa première proposition regarda la liberté du Commerce pour les Marchands Anglois. Le Prélat, sans répondre directement, lui demanda quels motifs il avoit à faire valoir pour engager le Roi à lui accorder cette grace. L'Amiral saisissant volontiers cette idée, allégua d'abord les offres d'amitié de sa Reine, le mérite éclatant de cette Princesse, son courage & ses forces pour résister au Roi d'Espagne (*p*), qu'elle regardoit comme l'Ennemi commun de l'Angleterre & des Rois de l'Inde; [la générosité avec laquelle elle avoit refusé les offres qu'il lui avoit faites (*q*), de la mettre en possession des pays qui lui obéissoient dans ces contrées;] la considération extrême qu'elle s'étoit acquise dans toute l'Europe, & qui avoit déja porté l'Empereur de Turquie à rechercher son Alliance. Il s'étendit ensuite sur les raisons tirées en général des avantages mêmes du Commerce. Le Roi ne pouvoit ignorer que c'étoit pour tous les Princes une source continuelle de richesses & de prospérités; que la puissance d'un Etat croissant à mesure que les Sujets devenoient plus riches, il n'y avoit que le Commerce qui pût augmenter leurs biens & leurs commodités; & que pour rendre le Commerce florissant, il falloit recevoir & traiter favorablement les Etrangers; qu'à l'égard d'Achin en particulier, la situation du Port étoit admirable pour le Commerce de Bengale, de Java, des Moluques & de la Chine; que l'espérance d'y vendre leurs marchandises y améneroit bientôt tous les Négocians de ces diverses Régions; qu'en peu de tems le Roi d'Achin verroit croître ses forces, & diminuer celles des Espagnols & des Portugais: que s'il avoit besoin d'Ouvriers & d'Artistes, il pouvoit s'assûrer d'en recevoir d'Angleterre, à la seule condition de leur faire recueillir quelque fruit de leur voyage, & de leur laisser la liberté de retourner dans leur Patrie, lorsqu'il seroit satisfait de leurs services: qu'il trouveroit de même toutes sortes

tes

☞(*p*) Il étoit alors Roi de Portugal, & par conséquent Maître de leurs possessions dans les Indes.

☞(*q*) Ceci fait allusion aux propositions de mariage du Roi Philippe II. avec la Reine Elizabeth, auxquelles celle-ci ne voulut pas consentir.

Lancaster. 1602.

tes de commodités & de secours dans les Etats de la Reine, qui consentiroit volontiers à toutes ses propositions, lorsqu'elles n'auroient rien de contraire à son honneur, aux loix de son Royaume, & à ses Traités avec les Princes Chrétiens.

Demandes de l'Amiral Anglois.

L'Amiral demanda de plus, que le Roi fît défendre à tous ses Sujets par une proclamation publique, de causer le moindre trouble aux Anglois dans leurs usages & dans le cours des affaires. Cet article fut accordé sur le champ, avec si peu de réserve, que malgré les Loix du Pays qui ne permettent point aux Habitans de sortir pendant la nuit, il fut permis aux Anglois d'aller nuit & jour sans aucun obstacle; assujettis seulement, lorsqu'ils seroient rencontrés par la Justice après une certaine heure, à se voir conduire chez leur Amiral, entre les mains duquel ils seroient remis.

En finissant la Conférence, les deux Commissaires Indiens demandèrent par écrit à l'Amiral un Mémoire des raisons qu'il leur avoit exposées & des privilèges qu'il demandoit au nom de la Reine. Ils lui promirent d'en faire leur rapport au Roi dès le même jour, & que la réponse de ce Prince ne seroit pas long-tems différée. Quelques jours se passèrent. L'Amiral fut invité à voir un combat de cocqs, qui faisoit un des principaux amusemens du Roi. Il prit cette occasion pour le supplier par son Interprète de ne pas faire traîner les affaires en longueur. Cinq ou six jours après il reçut de sa propre main un Traité auquel il ne manquoit rien pour la forme. Tous les articles du Mémoire avoient été copiés fort proprement par un Sécretaire. Le Roi les avoit revêtus de son autorité & de son seing. En les remettant à l'Amiral, il y joignit un compliment fort civil, & de nouveaux témoignages de satisfaction & d'amitié. Il seroit inutile de faire entrer ici la traduction de cette piéce. Elle contenoit en substance, 1°. que les Anglois jouiroient dans le Royaume d'Achin d'une entière liberte pour leurs personnes, leurs biens & leur commerce. 2°. Qu'ils seroient éxempts des Droits d'entrée & de sortie. 3°. Que s'il arrivoit à leurs Flottes quelque accident qui les mît en danger, ils seroient secourus, eux & leurs marchandises, par les Vaisseaux du Pays. 4°. Qu'en cas de mort, ils auroient la liberté de disposer de leurs biens & de leurs effets par un Testament. 5°. Qu'ils éxerceroient la Justice, suivant leurs Usages, sur les Criminels de leur Nation. 6°. Qu'on recevroit leurs plaintes, & qu'on leur accorderoit satisfaction, lorsqu'ils seroient offensés par les Habitans du Pays. 7°. Qu'on ne mettroit jamais de prix forcé à leurs marchandises. 8°. Enfin, qu'ils jouiroient perpétuellement de la liberté de conscience.

Traité confirmé par le Roi d'Achin.

Exercice du commerce & ses difficultés.

Les Facteurs Anglois commencèrent aussi-tôt à rassembler du poivre pour la cargaison: mais la stérilité de l'année précedente l'avoit rendu fort rare. Ayant appris de quelques Habitans qu'il s'en trouvoit d'avantage dans un Port nommé *Priaman*, à cent cinquante lieuës d'Achin, vers le Sud de l'Isle, ils y envoyèrent la Suzane, un de leurs moindres Vaisseaux, commandé par le Capitaine Middleton. Ils avoient trouvé beaucoup à rabattre aux promesses de Davis, leur premier Pilote, qui les avoit assûrés en partant de Londres que le quintal de poivre ne leur reviendroit qu'à quatre réaux d'Espagne. Ils le payoient presque vingt. Cette erreur jetta l'Amiral dans un grand embarras. Ses marchandises & les sommes qu'il avoit apportées ne paroissant pas suffire pour rendre sa cargaison complette, il considéroit combien

LANCASTER. 1602.

Artifice des Portugais, qui leur réussit mal.

bien il lui seroit difficile de conserver à sa Nation une certaine estime qui est le fondement du Commerce, & quel désagrément ce seroit pour lui de retourner presqu'à vuide. D'un autre côté, il avoit à combattre les intrigues d'un Ambassadeur Portugais, qui étoit depuis quelque tems à la Cour d'Achin, & qui n'y demeuroit vrai-semblablement que pour observer ses démarches. Ce n'est pas qu'il y fût regardé de fort bon œil. Il avoit demandé au Roi dans sa dernière Audience, la permission, non-seulement d'établir un Comptoir de sa Nation, mais encore de bâtir un Fort à l'entrée du Port, sous prétexte que la Ville étant fort sujette aux incendies, les Portugais auroient besoin d'une retraite pour y mettre leurs marchandises à couvert. Le Roi, pénétrant son artifice, lui avoit répondu : „ Votre Maître pense-t'il „ à marier une de ses filles avec mon fils, lorsqu'il marque tant d'inquiétude „ pour la conservation de ma Ville capitale ? Dites-lui qu'il n'a pas besoin „ pour cela d'un Fort, & que je donnerai à ses gens pour leur Comptoir une „ bonne maison à deux lieuës de ma Ville, où ils n'auront à craindre ni le „ feu, ni leurs Ennemis, sous ma protection. „ L'Ambassadeur s'étoit retiré fort mécontent, & le Roi s'étoit fait un amusement du chagrin qu'il lui avoit causé par sa réponse.

Espion des Portugais, & ses entreprises.

(r) IL arriva, quelque tems aprés, dans le Port, un Vaisseau Portugais chargé de ris. Il venoit de Bengale. Le Capitaine se logea chez l'Ambassadeur de sa Nation. Entre les gens de son Equipage, il y avoit plusieurs Indiens qui éxerçoient aussi un commerce proportionné à leur état, suivant l'usage de ces Régions, où tout le monde se pique de la qualité de Marchand. Il s'en présenta un chez l'Amiral Anglois, avec des poules qu'il offroit à vendre. L'Amiral ne douta point que ce ne fût un espion des Portugais. Il acheta ses poules & les paya libéralement. Ensuite, prenant occasion de son trafic pour le faire parler, il lui marqua quelque regret de voir un homme d'une figure telle que la sienne, avili par un emploi qui lui convenoit si peu. L'Auteur, en rapportant cette conversation, prend soin d'avertir que le récit est précieux par sa fidelité.

L'INDIEN répondit: Je sers ce Capitaine Portugais, sans sçavoir si je suis libre ou esclave, quoique je sois né de condition libre : car il y a si longtems que je le sers qu'il s'est accoutumé à me regarder comme un bien qui est à lui; & les gens de cette Nation sont si puissans qu'on ne peut rien leur disputer.

L'Amiral Anglois pénétre les vûes de l'Espion.

SI tu connois le prix de la liberté, lui dit l'Amiral, il est certain que tu parois digne de l'obtenir. Que ferois-tu pour quelqu'un qui te l'offriroit, & qui t'épargneroit la peine d'avoir là-dessus des disputes avec ton Maître? Ma liberté, repliqua l'Indien, me seroit plus chère que ma vie, & j'exposerois hardiment ma vie pour celui qui me donneroit la liberté. Mettez-moi là-dessus à l'épreuve, & vous verrez que je vous tiendrai parole.

EH bien, reprit l'Amiral, tu me fais naître l'envie d'éprouver effectivement si tu parles de bonne-foi, J'ai une question à te faire. Que dit l'Ambassadeur Portugais de moi & de ma Flotte, & qu'elles sont ici ses vûes?

IL vous observe continuellement, répondit l'Indien, sans que vous puissiez vous appercevoir qu'il vous regarde. Il a pour espion autour de votre Flotte

(r) Ici commence la 4e. Section dans l'Original. R. d. E.

Flotte, un Chinois, qui s'est familiarisé avec vos gens. Il a fait tirer le plan de tous vos Vaisseaux. Il connoît non-seulement leur forme & leur grosseur, mais le nombre & le calibre de votre artillerie jusqu'à la moindre piéce. Il sçait combien vous avez de Matelots, ceux qui se portent bien & ceux qui sont infirmes. Il trouve que vos Vaisseaux sont forts & bien équipés; mais il est persuadé qu'ayant un grand nombre de malades, vous n'etes point à couvert d'une surprise, ou meme d'une attaque ouverte par des forces médiocres; & dans cette idée, il doit envoyer ses plans à Malaca, pour engager le Gouverneur à vous causer de l'embarras à votre départ.

Réponse qu'il lui fait.

L'Amiral lui dit, en affectant de rire, ton Ambassadeur n'est pas si ridicule que tu le représentes; car il sçait assez que je crains peu les forces de sa Nation dans cette Mer. Il veut te faire croire, à toi & à ceux qui l'écoutent, que les Portugais sont aussi redoutables qu'ils souhaiteroient de l'être. Va, sois tranquille pour ma Flotte. Mais viens m'apprendre néanmoins dans quelques jours si l'Ambassadeur a fait partir ses plans; & quoique je m'en embarrasse fort peu, je te promets la liberté, pour récompenser tes bonnes intentions.

L'Indien partit fort satisfait. Cette occasion parut si singulière à l'Amiral, que ne balançant point à la saisir, il se promit de faire tourner la trahison contre ceux qui avoient voulu l'employer. Son espérance ne fut pas trompée. Tout ce que l'Ambassadeur faisoit pendant le jour, lui étoit rapporté le soir ou le jour suivant. L'Indien étoit un Traître exercé, hardi, subtil, capable de tromper également & l'Ambassadeur Portugais, & les Anglois de la suite de l'Amiral; le premier, en le repaissant de fausses nouvelles, pour lesquelles il étoit récompensé; ceux-ci en feignant de ne venir si souvent dans leur Comptoir que pour les entretenir dans la disposition d'acheter ses poules, & les conjurant même de garder le silence sur un commerce par lequel il sembloit craindre de déplaire à ses Maîtres. L'Amiral étoit le seul avec lequel il fît un rôle sincère; encore affectoit-il de lui parler d'un air simple, attendant toûjours qu'il fût interrogé, comme s'il n'eût fait que répondre à ses questions. Ce détail étoit nécessaire, non-seulement pour expliquer comment l'Amiral se défendit contre les mauvais offices des Portugais, mais encore pour faire connoître le caractère des Indiens, qui est naturellement artificieux & trompeur.

Perfidie des Indiens.

Le Roi faisoit appeller souvent l'Amiral pour s'entretenir ou pour boire avec lui. Un jour, il lui parla d'un Ambassadeur que le Roi de Siam lui avoit envoyé, pour lui proposer la conquête de Malaca. L'Isle de Sumatra est capable d'armer un grand nombre de Galères, quand le tems ne lui manque point pour ses préparatifs; & le Roi de Siam faisoit demander à celui d'Achin quelles forces il vouloit joindre aux siennes. L'Amiral ne manqua point de seconder les dispositions qu'il voyoit à ce Prince pour déclarer la guerre aux Espagnols. Il lui représenta la hauteur avec laquelle ils se conduisoient au milieu de sa Cour, & le droit qu'ils s'attribuoient de mettre tous les Rois Indiens dans leur dépendance. Il les traita d'Ennemis publics de la liberté & du Commerce. Enfin, n'épargnant rien pour rendre le change à leur Ambassadeur, il ne fit pas difficulté d'assûrer qu'il n'étoit qu'un Espion, chargé d'approfondir les forces & les secrets de la Cour d'Achin. Le Roi surpris de ce discours, voulut sçavoir quel en étoit le fondement. Alors s'ouvrant sur

Les Anglois rendent un fort mauvais office aux Portugais.

LANCASTER. 1602.

ſur tout ce qu'il avoit appris de ſon Indien, il en conclut que les Eſpions de l'Ambaſſadeur n'obſervoient pas moins le Roi que les Anglois. Quoique cette preuve n'eut point la force d'une démonſtration, elle ſuffiſoit pour aigrir un Prince ſoupçonneux. Il répondit qu'il connoiſſoit les Eſpagnols pour ſes Ennemis, & qu'il leur rendoit leur haine au double; mais qu'il apprehendoit peu les forces qu'ils avoient à Malaca. L'Amiral, ſatisfait de le voir irrité, réſolut d'employer une ruſe innocente, pour ſoûtenir tout à la fois ſa réputation & ſe garantir des périls qui menaçoient la Flotte Angloiſe à ſon départ. Il dit au Roi que ce qui l'inquiétoit dans les deſſeins de l'Ambaſſadeur Portugais n'étoit pas la crainte d'être attaqué par les Vaiſſeaux de Malaca, mais celle au contraire de ne les pas rencontrer dans ſa courſe, parce qu'infailliblement les plans & les avis qu'ils devoient recevoir de leur Ambaſſadeur, ou plûtôt de leur Eſpion, leur ôteroient la hardieſſe de venir à ſa rencontre; que dans le deſir de les rencontrer, & dans la certitude de les battre, il prioit ſa Majeſté de faire arrêter deux domeſtiques de l'Ambaſſadeur, qui devoient partir dans trois jours avec ſes avis & ſes plans. Outre l'effet qu'il paroiſſoit deſirer, il fit entendre encore au Roi, qu'en ſe ſaiſiſſant des Meſſagers de l'Ambaſſadeur, il ne manqueroit point de tirer quelques nouvelles lumières de leur bouche ou de leurs Lettres.

Artifice de leur Amiral.

CETTE contremine fut pouſſée avec tant de ſoin & d'adreſſe, que l'Amiral informé par ſon Eſpion du départ des deux Meſſagers, en apprit au Roi le tems & les circonſtances. Ils s'étoient rendus dans un Port, à vingt-cinq lieuës d'Achin; & payant leur paſſage ſur le premier Vaiſſeau qui mit à la voile, ils s'y embarquèrent en qualité de Marchands étrangers. Mais, ſur l'ordre ſecret du Roi, une Frégate, qui fut envoyée après eux, arrêta leur Bâtiment preſqu'à la ſortie du Port. Les Officiers d'Achin feignirent de vouloir examiner ſi les marchandiſes avoient ſatisfait aux droits du Prince. Ils découvrirent les deux Portugais en montant à bord. Ils affectèrent de la ſurpriſe, & leur demandèrent qui ils étoient, d'où ils étoient venus, quel étoit leur deſſein & le motif de leur voyage. Toutes ces queſtions les ayant troublés, en vain répondirent-ils qu'ils venoient d'Achin & qu'ils appartenoient à l'Ambaſſadeur Portugais. On feignit de reconnoître à leur trouble qu'ils étoient des ſcélérats, qui prenoient la fuite après avoir volé leur Maître. Le principal Officier ſe ſaiſit d'eux, & ſe chargea de les remettre à l'Ambaſſadeur. Mais ſous prétexte de vérifier leur vol, on leur enleva leurs plans & leurs Lettres. Ils furent en effet renvoyés à l'Ambaſſadeur, ſur une nouvelle réflexion de l'Amiral, [qui crut cette voye plus ſûre pour déguiſer ſon artifice, & qui trouva le moyen de la faire goûter au Roi.

Deux Portugais arrêtés avec leurs papiers.

QUELQUE jugement que l'Ambaſſadeur pût porter de cette avanture, il n'eut aucun prétexte pour faire éclater ſes plaintes, ſur-tout lorſqu'en lui préſentant ſes deux domeſtiques avec tous leurs effets, on affecta de faire valoir le ſervice qu'on lui avoit rendu. Il ſe diſpenſa même de réclamer ſes plans & ſes Lettres; ce qui fit juger à l'Amiral qu'ayant quelque ſoupçon de la vérité, il ne vouloit pas s'expoſer à des railleries plus humiliantes que l'outrage. L'Auteur ne nous apprend point ce que contenoient ſes Lettres.] Mais le chagrin de voir manquer ſon projet par cette voye, lui fit prendre la réſolution de partir lui-même, pour ſuppléer apparemment à l'interception

Chagrin des Portugais; ils veulent quitter Achin, leur départ eſt retardé.

Lancaster. 1602.

tion de ses Messagers. L'Amiral, qui fut informé de ce nouveau dessein, résolut encore d'en arrêter l'éxécution. Il représenta au Roi que la saison l'obligeant de se remettre en mer avec sa Flotte, il alloit perdre tout le fruit de leur ruse commune, si l'Ambassadeur partoit avant lui. Il le pressa de faire naître quelque raison, qui suspendît seulement le départ des Portugais pendant dix jours. Cette proposition n'étoit pas sans difficulté, parce que le ressentiment de l'Ambassadeur lui ayant fait abréger les formalités, il avoit déjà pris congé du Roi & fait ses adieux à toute la Cour. Cependant l'envie d'obliger l'Amiral, ou, si l'on veut, la passion de nuire aux Portugais, en lui donnant l'occasion de les battre, sur laquelle il ne cessoit pas de tenir le même langage, porta ce Prince à supposer quelques sujets de plaintes contre les Matelots de l'Ambassadeur. Avant que cette accusation fût éclaircie, les Anglois eurent le tems de mettre ordre à leurs affaires.

Départ des Anglois.

Il ne restoit à l'Amiral qu'à prendre congé du Roi, parce que dans l'embarras où je l'ai représenté pour sa cargaison, il s'étoit déterminé à laisser derrière lui quelques-uns de ses principaux Facteurs, sous prétexte que le poivre étant si rare, ils prendroient soin d'en ramasser jusqu'au retour de la Flotte. D'ailleurs, de ses quatre Vaisseaux, il n'y avoit que l'Ascension qui ne fut point assez chargé pour quitter le Port avec honneur. [Lorsqu'il prit congé, le Roi lui recommanda de ne pas revenir sans lui amener quelque jolie Portugaise.] Un Bâtiment Hollandois qui étoit arrivé depuis peu, sous le Commandement du Capitaine *Spilberge*, & que la rareté ou la cherté du poivre avoit mis, comme les Anglois, dans la nécessité de partir sans achever sa cargaison, s'offrit à les accompagner. L'Amiral accepta si volontiers cette offre, que pour l'affermir dans sa résolution, il lui céda la huitième partie de ses marchandises. Enfin la veille de son départ il présenta au Roi Messieurs *Starkey* & *Styles*, deux honnêtes Facteurs qu'il laissoit sous la protection de ce Prince; & s'étant confirmé dans l'opinion de sa bonne-foi par les nouveaux témoignages qu'il en reçut, il mit à la voile le 11 de Septembre.

Bravade des Portugais.

On a sçû dans la suite que le Roi soûtenant la dissimulation, continua de retarder l'Ambassadeur Portugais, malgré l'empressement qu'il avoit de partir. Un jour, embarrassé de ses instances, il lui dit qu'il s'étonnoit de lui voir cette ardeur pour se mettre en mer, tandis que les Anglois, qui ne pouvoient être fort éloignés, l'attendoient peut-être à son passage & ne pouvoient manquer avec des forces supérieures, de lui faire courir un grand danger. L'Ambassadeur répondit qu'il les craignoit peu, parce que sa Frégate étoit si légère, que s'il pouvoit gagner le devant sur eux, seulement de sa longueur, il les défioit avec tous leurs efforts de pouvoir jamais la joindre. Eh bien, lui dit le Roi, je vous laisse donc partir d'autant plus volontiers, que je n'aurai rien à craindre pour votre sûreté. En effet il lui en accorda la liberté; mais il y avoit déja vingt-quatre jours que les Anglois avoient mis à la voile. Ils n'avoient pû recevoir une marque plus signalée des favorables dispositions du Roi d'Achin; car la Frégate Portugaise étoit si bonne, qu'en partant même quelques jours après eux, elle eût été capable de se rendre à Malaca, avant qu'ils eussent gagné les Détroits, & de faire sortir par conséquent de ce Port toutes les forces des Portugais pour leur couper le passage; au lieu que personne n'y étant informé de leur approche, ils relâchèrent tranquille-

LANCASTER. 1602.

ment à vingt-cinq lieuës de la Ville sans qu'elle en eût la moindre connoissance.

Les Anglois s'arrêtent près de Malaca.

Le 3 d'Octobre, étant entrés dans les Détroits de Malaca, ils découvrirent un Vaisseau vers l'entrée de la nuit. L'ordre fut donné aussi-tôt pour s'assûrer de cette proye. Ils se séparèrent l'un de l'autre à la distance d'un mille, dans la crainte qu'elle ne profitât des ténèbres pour trouver un passage. Elle tomba près l'*Hector*, qui la salua brusquement d'une volée de canon. Les autres Vaisseaux s'étant rassemblés autour d'elle, on continua quelque tems le feu de l'artillerie; mais la crainte de la couler à fond fit prendre le parti d'interrompre le combat jusqu'au jour. A peine commençoit-il à paroître que le Capitaine se mit dans sa Chaloupe avec quelques gens de son bord, & vint se rendre volontairement. Il étoit parti de Saint-Thomas, dans la Baye de Bengale, pour transporter des marchandises & quantité de Passagers à Malaca. Il avoit à bord plus de six cens personnes des deux séxes & de toutes sortes de conditions. Son port étoit de neuf cens tonneaux. L'Amiral fit passer sur sa Flotte ce qu'il avoit de plus précieux. C'étoient de riches étoffes, de la porcelaine, des perles & d'autres pierreries. Le ris & toutes les marchandises grossières, furent négligées. Il fallut beaucoup de fermeté, & les plus rigoureuses ordonnances, pour empêcher le pillage. L'Amiral laissa sa prise sur ses ancres, sans avoir fait la moindre insulte aux Passagers.

Ils prennent un Vaisseau.

Un butin si riche le mettant en état, non-seulement de rendre sa cargaison complette au Port d'Achin, mais de faire honneur à la Nation Angloise en y reparoissant avec les fruits de sa victoire, il ne balança point à prendre la résolution d'y retourner. [Son espérance étoit encore de rencontrer l'Ambassadeur Portugais, & de lui faire payer fort cher toutes les marques qu'il avoit reçu de sa haine. Il fut privé de cette dernière satisfaction.] Mais le vent lui fut si favorable qu'il rentra le vingt-quatre d'Octobre dans le Port d'Achin. [Dans la route il craignit d'être submergé par un Torrent d'eau, qui tomba fort près de lui. Ces sortes de pluies tombent, non goute à goute, mais comme une seule masse, & cela avec tant d'impétuosité, que si elles rencontrent un Vaisseau, elles peuvent le couler à fond en un instant. Elles durent quelques fois plus d'un quart d'heure, & elles frappent la Mer avec une telle force qu'elles la font écumer.]

Ils retournent à Achin.

(s) Les deux Facteurs Anglois, agréablement surpris de son retour, se présentèrent sur le rivage pour le recevoir. Il y descendit sans attendre la permission du Roi, sur-tout lorsqu'il eut appris avec combien de bonté ce Prince n'avoit pas cessé de protéger le Comptoir, & de favoriser les Facteurs. Dans l'abondance des richesses qu'il venoit d'acquerir par les armes, il se crut obligé de lui faire un présent considérable. Cette galanterie fut reçue avec tant de reconnoissance, qu'après avoir beaucoup loué la valeur des Anglois, le Roi offrit à l'Amiral le choix de tout ce qui pouvoit lui plaire dans ses Etats. [Mais il lui dit en riant, qu'il avoit oublié la commission la plus importante dont il l'eut chargé, c'étoit de lui amener une jolie Portugaise. L'Amiral répondit qu'il n'en avoit vû aucune qui méritât de lui être

(s) Ici commence la 5e. Section. R. d. E.

Lancaster. 1602.

tre présentée.] La seule faveur qui pût flatter des Marchands, étoit de pouvoir amasser beaucoup de poivre, de canelle & de girofle. Mais il étoit si vrai que l'année avoit été stérile, qu'en joignant à tout ce que la Flotte avoit emporté, ce que les Facteurs avoient recueilli depuis son départ, on ne put faire une cargaison complette. L'Amiral résolut de se rendre à Bantam dans l'Isle de Java, où il avoit appris que ces marchandises étoient en abondance & à meilleur marché. Il communiqua son dessein au Roi, qui ne put le désavouër. Dans une longue conférence qu'il eut avec lui, ce Prince lui remit une Lettre en Arabe pour la Reine d'Angleterre, avec un riche présent. [On en peut conclure que le premier départ de l'Amiral avoit été simulé, & qu'il n'avoit fait voile vers Malaca que pour y chercher l'occasion qu'il en avoit trouvée d'enlever quelque Bâtiment aux Portugais; sans quoi l'on ne concevroit point pourquoi la Lettre & les présens auroient été remis à son retour.] Le Roi d'Achin envoyoit à la Reine Elisabeth trois piéces de drap d'or curieusement travaillées, avec un gros rubis enchassé à la mode du Levant. Il fit présent aussi d'un fort beau rubis à l'Amiral. En recevant ses derniers adieux, il lui demanda si l'on avoit en Angleterre les Pseaumes du *Roi David*. „ Oui, répondit l'Amiral; & nous les chantons tous les jours. Je veux donc, reprit le Roi, en chanter un pour la prospérité de votre voyage, avec ces Nobles qui sont autour de moi. „ Là dessus, il entonna un Pseaume, & les Seigneurs de sa Cour le chantèrent avec lui fort solemnellement. Après avoir fini, il fit connoître à l'Amiral qu'il lui feroit plaisir d'en chanter un, suivant l'usage de l'Angleterre, avec les gens de sa suite. Les Anglois du cortége, étoient au nombre de douze, qui se mirent aussi à chanter avec l'Amiral.[Enfin les caresses & la bonne-foi du Roi d'Achin se soûtinrent si constamment, qu'on en peut tirer une confirmation pour le doute que j'ai marqué sur sa querelle avec les Hollandois.]

Intelligence des Anglois & du Roi d'Achin contre les Portugais.

Le Roi fait chanter des Pseaumes aux Anglois.

L'Amiral partit d'Achin le neuf de Novembre. Deux jours après, il dépêcha l'*Ascension* en Angleterre, avec des Lettres; & tournant le dos à ce Bâtiment, qui prit vers le Cap de Bonne-Espérance, il suivit les Côtes de Sumatra pour se rendre à *Bantam*. Dans sa course, il tomba pendant la nuit entre certaines Isles, qui lui causèrent d'autant plus d'embarras qu'il s'y trouvoit engagé sans s'en être apperçu. Les bas-fonds dont elles sont environnées le mirent plusieurs fois en danger. Ayant passé la Ligne pour la troisiéme fois depuis son départ de l'Europe, il arriva au Port de *Priaman*, où la *Susanne* avoit déja fait une partie de sa cargaison. Le hazard fit qu'à son arrivée il s'y trouva du poivre pour l'achever. Comme il n'en croît point aux environs de ce Port, les Habitans en avoient fait venir une nouvelle provision d'un lieu plus éloigné dans les terres, qui se nomme *Manangcabo*. Mais le Canton de Priaman porte de la poudre d'or, qui se trouve mêlée dans le sable de plusieurs Rivières. L'air y est d'ailleurs excellent, quoiqu'à moins de quinze minutes de la Ligne. L'Amiral se voyant offrir de quoi charger entièrement la Susanne, prit le parti de saisir l'occasion, & de renvoyer encore ce Bâtiment en Angleterre.

On étoit au 4 de Décembre, lorsqu'il remit à la voile pour Bantam. Il s'engagea le 15 dans les Détroits de la Sonde, où il mouilla l'ancre sous une Isle nommée *Polo Panja*, à trois lieuës de cette Ville. Le lendemain étant entré dans la Rade de Bantam, il y fit connoître son arrivée par une dé-

LANCASTER. 1602.

☞[Les Anglois arrivent à Bantam dans l'Iſle de Java].

charge de ſon artillerie, telle que les Habitans n'en avoient jamais entendu. Le 17, il envoya le Capitaine Middleton dans une Chaloupe, pour déclarer au Roi qu'il étoit venu avec des Lettres de la Reine d'Angleterre, & qu'il lui demandoit la permiſſion de deſcendre dans ſes Etats pour les lui préſenter. On répondit à Middleton que les Anglois ſeroient reçus volontiers; & ſans éxiger d'autres explications, un Seigneur Indien ſe rendit à bord avec lui, pour inviter au nom du Roi l'Amiral à deſcendre librement. Le Roi étoit un enfant de dix ou onze ans, [qui ne laiſſoit pas de gouverner, avec le ſecours d'un Conſeil. L'impatience qu'il eut de voir les Anglois lui fit abréger les formalités de l'Audience; & l'Amiral que ſon caractère rendoit ſupérieur à toutes ſortes de craintes, ne fit pas difficulté de ſe laiſſer conduire ſans précautions.]

☞[Leur Réception à la Cour du Roi].

Il trouva le jeune Monarque aſſis dans un cabinet, dont la forme étoit ronde, avec ſeize ou dix-huit Seigneurs qui l'environnoient à quelque diſtance. Après une courte harangue, à laquelle ce Prince fit une réponſe gracieuſe, il lui préſenta les Lettres de la Reine. Il avoit fait apporter divers préſens, qu'il y joignit auſſi-tôt, & qui furent reçus avec les marques d'une vive ſatisfaction. Le Roi ſe les fit apporter ſucceſſivement, & prit long-tems plaiſir à les conſidérer. Enſuite, aſſûrant l'Amiral de ſon amitié & de ſa protection, il le remit, pour l'explication des affaires, entre les mains d'un Seigneur de l'Aſſemblée, qui étoit le Chef de ſon Conſeil.

On fit paſſer l'Amiral dans un autre appartement, où ſa conférence dura près de deux heures avec ce grave Indien. Elle finit par de nouvelles aſſûrances de protection au nom du Roi, & par la permiſſion d'acheter ou de vendre toutes ſortes de marchandiſes dans les Etats de ce Prince. L'Amiral demanda la liberté de choiſir une maiſon commode. Elle lui fut accordée, & dans l'eſpace de deux jours les Facteurs Anglois ſe trouvèrent en état de commencer leur vente. Mais un Seigneur de la Cour vint avertir l'Amiral que l'uſage du Pays étoit de fournir le Roi avant ſes ſujets. Cette préférence parut d'autant plus juſte aux Anglois, qu'on les aſſûra que leurs marchandiſes ſeroient vendues plus cher à la Cour qu'aux Particuliers.

1603.

☞[Commerce des Anglois établi à Bantam].

Lorsque le Roi fut ſatisfait, les Facteurs commencèrent publiquement leur vente. La preſſe y fut ſi grande, qu'en moins de cinq ſemaines ils firent de quoi ſuppléer abondamment à la cargaiſon des deux Vaiſſeaux. Le poivre qu'ils avoient acquis dans cet intervalle, montoit déja à deux-cens ſoixante-ſeize ſacs, chacun de ſoixante-deux livres de poids, au prix de cinq réaux & demi de huit; chaque réale revenant à quatre ſchellings & demi d'Angleterre. On n'y comprend point les droits de l'ancrage & de la Douanne; car par une convention particulière avec le *Scha Bandar*, c'eſt-à-dire, le principal Officier du Port, on devoit payer pour l'ancrage des deux Bâtimens, quinze-cens réaux de huit; & pour les droits de la Douanne, une réale par ſac. Quoique les Habitans de l'Iſle de Java paſſent pour une Nation inquiéte & livrée au vol, le commerce s'éxerça fort paiſiblement. Sur une ou deux inſultes que les Anglois avoient reçues d'abord, l'Amiral fut autoriſé par le Roi à faire main-baſſe ſur tous ceux qui s'approcheroient de ſa maiſon pendant la nuit. Quelques éxemples de ſévérité devinrent un frein pour les plus indociles; & l'on continua ſeulement de faire une garde éxacte aux environs du Comptoir.

A

LANCASTER. 1603.

A mesure qu'on achetoit le poivre, l'Amiral avoit ordonné qu'il fût transporté à bord; de sorte que le 10 de Février 1603, la cargaison fut achevée, & la Flotte prête à partir. Mais le Capitaine Middleton tomba malade sur le Vaisseau qu'il commandoit. L'Amiral ayant établi pour régle que l'un ou l'autre seroit toûjours à bord, se hâta d'y retourner. Il le trouva beaucoup plus mal, qu'on ne le craignoit d'une attaque si récente. L'expérience qu'il avoit de la nature du climat lui fit juger tout d'un coup qu'une fiévre violente, accompagnée d'une furieuse oppression de poitrine, ne laisseroit pas vivre long-tems son Collegue. En effet Middleton, qui se croyoit encore autant de force que de courage, ne laissa pas de mourir le lendemain.

[Mort de Middleton.]

Cette perte fut une nouvelle raison de hâter le départ. Cependant l'Amiral ne voulut point retourner en Europe, sans s'être établi quelque relation aux Isles Moluques. Il fit charger sa Pinasse, qui étoit d'environ quarante tonneaux, d'une quantité de marchandises choisies, & la confiant à douze de ses Anglois, il l'envoya aux Moluques, pour y jetter les fondemens du commerce jusqu'à son retour. Il laissa aussi à Bantam, trois Facteurs, ausquels il donna pour Chef M. *William Starkey*, avec la commission de vendre les marchandises qui restoient à terre, & de tenir des épices pour une autre cargaison. Ensuite il prit congé du Roi, qui lui remit une Lettre pour la Reine d'Angleterre, & quelques belles piéces de Bézoar. Le présent qu'il reçut pour lui-même fut un beau poignard de Java, avec quelques pierreries (t), qu'il estima beaucoup moins que les distinctions dont elles furent accompagnées.

Lancaster laisse trois Facteurs à Bantam.

Présens du Roi.

(u) Tous les Anglois de la Flotte s'étant retirés à bord le 20 de Février, les deux Vaisseaux saluèrent l'Isle de Java d'une décharge de leur Artillerie, & mirent sur le champ à la voile. Ils employèrent les deux jours suivans à traverser le Sond. Le 24, ils perdirent la vûe des Isles, & dirigeant leur course au Sud-Ouest, ils se trouvèrent dès le 28 au huitiéme degré quarante minutes du Sud. Le Dimanche 13 de Mars, ils passèrent le Tropique du Capricorne, en tenant toûjours la même course. Le 14 d'Avril, se trouvant à trente-quatre degrés, ils jugèrent qu'ils avoient l'Isle de Madagascar au Nord. Le 28, ils eurent à combattre une furieuse tempête, qui les força pendant vingt-quatre heures de s'abandonner aux flots, sans faire aucun usage de leurs voiles. Cependant ils ne reçurent aucun dommage qui ne pût être réparé par leurs soins, à la réserve de quelques voies d'eau auxquelles il fallut remédier par un travail continuel pendant tout le reste du voyage.

La Flotte part de Java pour retourner en Europe.

Tempête furieuse.

Mais la tranquillité qui suivit cette tempête fut troublée trois jours après par un autre orage. Le battement des flots fut si violent contre la prouë de l'Amiral, que l'ouvrage de fer s'étant détaché, le bec (x) du Vaisseau fut emporté, & s'abîma sans ressource. L'effroi s'empara de tous les cœurs. Il ne se présentoit aucun reméde aux Matelots les plus expérimentés. Le Vaisseau n'ayant plus la force de résister aux vents ni aux flots, étoit emporté, comme l'auroient été ses débris après un naufrage. Il s'approcha jusqu'à trois ou quatre lieuës du Cap de Bonne-Espérance, & bien-tôt un vent contraire le jetta presqu'au quarantiéme degré du Sud, au milieu de la grêle & de la nége.

Autre orage & ses effets.

(t) *Angl.* avec une belle pierre de Bézoar. R. d. E.

(u) Ici commence la 6e. Section. R. d. E.

(x) *Angl.* le Gouvernail.

LANCASTER. 1603.

nége. Ce passage presque subit de la chaleur au froid, fut un autre mal qui acheva d'accabler les Anglois.

Désespoir des gens de l'Amiral.

DANS cette cruelle extrémité, l'*Hector* ménagea sa course avec tant d'art, qu'il ne s'éloigna point de l'Amiral. *Sander Cole*, qui avoit été nommé pour commander ce Vaisseau après la mort de Middleton, fit construire sur son bord une machine (y) qu'il crut capable de remédier au malheur de son Collegue. Mais après quantité d'efforts, & lorsqu'on croyoit avoir rendu l'ouvrage propre à sa destination, un furieux coup de mer fit quitter prise à ceux qui l'attachoient, & l'ensevelit aussi dans les flots. Tous les gens de l'Amiral, consternés de cette nouvelle disgrace, demandèrent à passer sur l'Hector. Les plus hardis avoient perdu l'espérance, & se disposoient à changer de bord sans attendre l'ordre de leur Chef. Au milieu de cet abbatement public, l'Amiral prit une résolution qui n'a point d'exemple dans l'Histoire. Il assembla ses gens, & composant son visage à la joie, il les assûra que par des moyens qu'il venoit d'imaginer, il ne désespéroit pas de sauver le Vaisseau. Ensuite étant entré dans sa chambre, il écrivit cette Lettre en Angleterre à la Compagnie qui l'avoit employé.

Exemple d'un courage héroïque.

„ MESSIEURS, vous apprendrez par le Porteur de ma Lettre ce qui „ s'est passé dans le voyage que j'ai entrepris par vos ordres, les éta- „ blissemens que j'ai faits pour votre commerce, & les autres événemens „ qui méritent votre attention. Je vais employer tous mes efforts pour sau- „ ver mon Vaisseau & ses marchandises. Vous n'en douterez pas quand vous „ sçaurez que je n'épargne dans ce dessein, ni ma vie, ni celle des gens qui „ sont sous mes ordres. Je ne puis vous dire où vous devez envoyer un au- „ tre Vaisseau pour me secourir; car je suis le jouët des vents & des flots. „ Adieu. Je prie le Ciel qu'il m'accorde le plaisir de vous revoir avec quel- „ que sujet de satisfaction pour vous & pour moi.

IL datta cette lettre „ *Du retour des Indes Orientales en Europe* ; „ & pour se rendre utile en périssant, il ajoûta, sur les lumières qu'il croyoit s'être procurées, *que le passage aux Indes Orientales*, étoit à soixante-deux degrés & demi par Nord-Ouest, du côté de l'Amérique. Après quoi faisant venir Sander Cole dans sa Chaloupe, il lui donna ordre en secret de partir la nuit suivante pour l'Angleterre, & de remettre sa Lettre à la Compagnie. [Sa pensée étoit que le courage pourroit renaître à ses gens lorsqu'ils auroient perdu la ressource de l'Hector, ou du moins que ce qu'ils seroient forcés de faire pour conserver leur vie, serviroit peut-être à la conservation des marchandises.]

L'Amiral trouve heureusement de la résistance à ses ordres.

SANDER Cole feignit de céder à ses volontés; mais il lui étoit trop attaché pour l'abandonner dans son infortune. L'Amiral le voyant le lendemain presqu'à la même distance, dit à l'Auteur même de cette Relation: „ Ces „ gens-là n'ont aucun égard pour mes ordres. „ On étoit fort éloigné sur son bord

(y) *L'Original dit que* ce fut l'Amiral même, qui après avoir essayé inutilement de suppléer au Gouvernail en se servant d'un mât, en fit faire un comme il put; on l'attacha, mais fort mal, parce qu'on manquoit de ce qui étoit nécessaire pour cela; de sorte qu'au bout de trois ou quatre heures, ce nouveau gouvernail fut aussi emporté. R. d. E.

bord d'entendre le sens de cette plainte. Cependant l'espérance qu'il avoit donnée la veille servit du moins à réveiller ses gens pour le travail. Le fer lui manquant, ou la commodité de le forger, il avoit concerté pendant toute la nuit avec le Charpentier du Vaisseau, un moyen d'y suppléer par des entrelassemens de cordes (z) & de solives. [Cet expédient supposoit à la vérité que la Mer deviendroit plus tranquille ; mais quelle apparence au si qu'une tempête qui avoit duré plus de quinze jours pût être fort éloignée de sa fin ! En effet] dès le jour suivant, la Mer prit une face moins terrible ; & l'ouvrage fut poussé si vivement, qu'il fut bientôt en état de servir au soulagement du Vaisseau. [Il arriva cependant un nouveau malheur, mais ce fut le dernier ; la grande vergue tomba, & précipita dans la Mer un homme, qui y perdit la vie.] On ne put douter, par la hauteur où l'on étoit, qu'on n'eût doublé le Cap de Bonne-Espérance. Malgré l'éloignement de l'Isle de Sainte Hélène, ce fut le lieu qu'on crût devoir chercher pour azile. Le 5 de Juin, on passa le Tropique du Capricorne ; & le 16 au matin, on découvrit heureusement l'Isle où l'on brûloit d'arriver.

Lancaster. 1603.

Il est délivré du péril.

La joie fut si excessive dans les deux Vaisseaux, qu'oubliant tous les maux passés, Capitaines & Matelots ne songèrent qu'à célébrer leur délivrance par des fêtes, jusqu'à perdre l'idée du péril qu'ils devoient encore appréhender dans le Port. La vûe d'une petite Chapelle que les Portugais avoient bâtie depuis long-tems sur le rivage, fit croire au Pilote de l'Hector qu'il pouvoit s'en approcher [sans précaution. Il toucha contre un rocher qui le mit dans la nécessité de recevoir de l'Amiral une partie des services qu'il lui avoit rendus.] Cependant ils jettèrent l'ancre tous deux dans le même lieu, sur douze brasses de fond. Personne ne se présentant à terre, ils se hâtèrent d'y descendre. Divers écrits, qu'ils trouvèrent sur les rocs du rivage, leur apprirent que les Caraques des Indes Portugaises n'étoient parties que depuis huit jours.

Ils courent un nouveau danger en abordant à Sainte Hélène.

Quoique le défaut des provisions ne fût pas la plus pressante nécessité des Anglois, tant de fatigues les firent penser d'abord à se procurer des rafraîchissemens. L'eau ne manque point à Sainte Hélène, & l'on y trouvoit aussi des fruits de toute espèce que la terre produisoit naturellement. Mais dans un tems où l'Isle étoit encore déserte, il n'y avoit point d'autres vivres à espérer que la chair des animaux sauvages. Si les chèvres y étoient en abondance, il falloit des peines infinies pour les tuer dans les bois & les montagnes. L'Amiral se fit une méthode pour cette chasse. Il plaça au milieu de l'Isle quatre Tireurs fort habiles, accompagnés chacun de quatre hommes pour faire lever le gibier, & pour le recueillir vingt autres hommes alloient tous les soirs au rendez-vous, & rapportoient à bord tout ce qui avoit été tué pendant le jour. En peu de tems, les deux Vaisseaux furent abondamment pourvus. Le reste de l'Equipage s'occupoit d'un autre côté à les radouber. Tous les malades se rétablirent ; & le nombre n'en pouvoit être médiocre, après une navigation qui avoit duré trois mois.

Methode de l'Amiral pour se procurer des vivres.

[Les Chasseurs trouvèrent dans les bois un Hermite Portugais, qu'ils prirent d'abord pour une bête farouche parce qu'ils le surprirent étendu sur l'herbe. Ils faillirent de le tuer dans cette situation. C'étoit un vieillard d'environ soixante-dix ans qui vivoit depuis plusieurs années dans la solitude, pour accomplir

Hermite Portugais à Sainte Hélène.

(z) *Angl.* Il fit un nouveau gouvernail. R. d. E.

LANCASTER. 1603.

complir le vœu qu'il en avoit fait au milieu des flots. Son Vaiſſeau ayant péri par un naufrage, il ſe croyoit redevable de ſa vie au ſecours du Ciel, qui l'avoit conduit à la faveur d'une planche ſur le rivage de Sainte-Hélène. Il y étoit arrivé depuis ce tems-là cent Vaiſſeaux de différentes Nations, qui lui avoient offert de le prendre à bord. Mais dans la réſolution de mourir fidèle à ſa promeſſe, il n'avoit accepté que les matériaux néceſſaires pour ſe bâtir une cabane au milieu des bois. Il y vivoit des ſimples productions de la nature, ſans avoir jamais pris la peine d'allumer du feu pour cuire ſes alimens. C'étoient des figues qui faiſoient ſa principale nourriture, avec du lait de quelques chèvres qu'il avoit apprivoiſées. Son embonpoint étoit admirable, ſa ſanté ferme & vigoureuſe. Il n'avoit point d'autre marque de vieilleſſe que la blancheur de ſa barbe, qui lui tomboit juſqu'à la ceinture. Ses cheveux avoient été de la même couleur; mais il les avoit perdus depuis deux ans, & ſa tête étoit ſi nue juſqu'au menton, qu'elle paroiſſoit avoir toujours été ſans chevelure. Les Anglois lui firent la même offre qu'il avoit conſtamment rejettée. Il les remercia ſans affectation; & l'unique préſent qu'il conſentit à recevoir, fut celui de deux jeunes chèvres qu'ils avoient ſurpriſes & arrêtées vivantes.]

Départ de Sainte-Hélène.

APRÈS un mois de ſéjour dans l'Iſle de Sainte-Hélène, l'Amiral crut ſa Flotte en état d'achever le voyage, ſans relâcher ſur aucune Côte. Il partit le 5 Juillet, en tournant ſes voiles au Nord-Oueſt. Le 13 il paſſa près de l'Iſle de l'*Aſcenſion*, dont la vûe ne le tenta point de changer ſon projet. Elle eſt abſolument ſtérile, & ſans eau. La Mer y eſt ſi profonde & la Côte ſi eſcarpée, que dans les tems les plus tranquilles, l'accès en eſt fort difficile aux Vaiſſeaux. L'Amiral continua ſa navigation avec un vent Sud & Sud-Eſt, juſqu'au 19, qu'il paſſa la Ligne. Le 24 il étoit à ſix degrés du Nord; &, ſuivant le calcul des Pilotes, à cent cinquante lieuës des Côtes de Guinée. Enſuite portant Nord quart à l'Oueſt & Nord juſqu'au 29, il eut la vûe de l'Iſle de *Fuego*. Mais il y fut ſurpris d'un calme qui dura cinq jours entiers. Envain s'efforça-t-il de paſſer à l'Eſt de cette Iſle. Le vent ne recommença que pour changer au Nord-Eſt, de ſorte qu'il fut obligé de porter Oueſt & Nord-Oueſt.

L'Aſcenſion Iſle déſerte.

Iſle de Fuego.

LE 7 d'Août 1603, il étoit à ſeize degrés, & le 12 il paſſa le Tropique du Cancer, à vingt-huit degrés & demi; en portant directement au Nord. Le vent redevint Oueſt, & ne changea point juſqu'au 29, que la Flotte eut la vûe de l'Iſle Sainte-Marie. Le 7 de Septembre, on ne ſe crut guère à plus de quarante lieuës de Lands'End. On commença joyeuſement à faire uſage de la ſonde, & l'on eut dès le lendemain la vûe des Côtes d'Angleterre. L'onze du même mois on arriva heureuſement aux Dunes.

Iſle Sainte-Marie.

La Flotte arrive aux Dunes.

Variation.

LE 21 Novembre 1601, un peu à l'Eſt du Cap Saint-Sébaſtien dans l'Iſle de Madagaſcar, la variation de l'Eguille fut de 16 d. 00.

Latitudes.

ISLE de Roquepiz, 10 degrés 30 ſec. Iſle de l'Aſcenſion, 8 degrés

[NB. Les Latitudes ne paroiſſent pas avoir été priſes avec beaucoup d'exactitude]

(*a*) *LETTRE*

(*a*) *LETTRE de la Reine* Elisabeth *au Roi* d'Achin.

Lancaster. 1603. Lettre au Roi d'Achin.

ELISABETH (*b*), par la grace de Dieu, Reine d'Angleterre, [de France] d'Irlande, &c. Protectrice de la Foi & de la Religion Chrétienne, au grand & puissant Roi d'Achin, &c. dans l'Isle de Sumatra, notre frère bien aimé, salut & prospérité.

„ Le Dieu éternel & tout-puissant, par sa sagesse & sa providence divine, a tellement disposé ses bénédictions & les bons ouvrages de sa création pour l'usage & la nourriture du genre humain, que malgré la diversité & l'éloignement des lieux où les hommes prennent naissance, l'inspiration de ce Créateur bienfaisant les disperse dans toutes les parties de l'Univers; afin non-seulement qu'ils reconnoissent la multitude infinie de ses merveilleuses productions qui se trouvent répandues de telle manière qu'un pays abonde souvent de ce qui manque à l'autre, mais encore afin qu'ils puissent former ensemble le lien de l'amitié, qui est une chose toute divine.

„ C'est par ces considérations, noble & puissant Roi, & tout à la fois par la haute idée que nous avons de votre générosité & de votre justice à l'égard des Etrangers qui vont commercer dans vos Etats, en satisfaisant aux justes droits de votre Couronne, que nous sommes portés à nous rendre aux desirs de plusieurs de nos Sujets, qui se proposent de visiter votre Royaume dans de bonnes & louables intentions, malgré les dangers & les fatigues indispensables d'un voyage qui est le plus long qu'on puisse entreprendre au monde. Si l'exécution de leur dessein est approuvé de votre Hautesse, avec autant de bonté & de faveur que nous le desirons & qu'il convient à un si puissant Prince, nous vous promettons que loin d'avoir jamais sujet de vous en repentir, vous en aurez un très-réel & très-juste de vous en réjouir. Nos promesses seront fidèles, parce que leur conduite sera prudente & sincère; & nous espérons qu'étant satisfait d'eux, vous souhaiterez vous-même que leur entreprise devienne le fondement d'une amitié constante entre nous, & d'un commerce avantageux entre nos sujets. Votre Hautesse peut s'assûrer d'être bien fournie de marchandises, & mieux qu'elle ne l'a jamais été par les Espagnols & les Portugais, nos Ennemis, qui sont jusqu'à présent les seuls Peuples de l'Europe qui ayent fréquenté les Royaumes de l'Orient, sans vouloir souffrir que les autres fassent le même voyage, se qualifiant dans leurs écrits, de Seigneurs & Monarques absolus des Etats & des Provinces qui vous appartiennent. Car nous avons reconnu par le témoignage de plusieurs de nos sujets, & par d'autres preuves incontestables, que vous êtes légitime possesseur & héritier d'un grand Royaume qui vous est venu de votre Père & de vos Ancêtres, & que non-seulement vous avez glorieusement défendu vos possessions contre ces avides usurpateurs, mais que vous leur avez porté justement la guerre dans les Pays dont ils se sont rendus les maîtres. C'est ainsi qu'à leur honte extrême & à la gloire de vos invincibles armes, vos Soldats les ont atta-

„ qués

(*a*) Ici commence la 7e. Section. R. d. E.

(*b*) Outre les raisons historiques qui obligent de placer ici cette Lettre & la suivante, on trouvera que le style mérite quelque attention; sans parler de l'adresse avec laquelle Elizabeth tâche de rendre les Espagnols & les Portugais odieux au Roi d'Achin. R. d. T.

LANCASTER. 1603.

„ qués (c) à Malaca, l'an 1575 de la redemption humaine, ſous la conduite du vaillant *Ragamekoten*, votre Général.

„ S'il plaît donc à votre Hauteſſe d'honorer de ſa faveur & de recevoir ſous ſa protection Royale ceux d'entre nos Sujets qui partent chargés de notre Lettre dans une ſi douce eſpérance; le Chef de cette Flotte de quatre Vaiſſeaux a reçu ordre de nous, ſous la permiſſion de votre Hauteſſe, de laiſſer dans vos Etats un certain nombre de Facteurs, & de leur procurer une maiſon de Comptoir, où ils puiſſent demeurer dans l'exercice du commerce juſqu'à l'arrivée d'une autre de nos Flottes, qui fera le même voyage après le retour de celle-ci. Ces Facteurs ont ordre auſſi d'apprendre le langage & les coutumes de vos Sujets, afin qu'ils puiſſent vivre & converſer plus doucement avec eux. Enfin pour confirmer notre amitié & notre alliance, nous conſentons, ſous le bon plaiſir de votre Hauteſſe, qu'il ſe faſſe une Capitulation que nous autoriſons le Chef de cette Flotte à ſigner en notre nom; donnant notre parole Royale de l'exécuter entièrement, auſſi-bien que tous les autres articles qu'il eſt chargé de communiquer à Votre Hauteſſe. Nous deſirons donc qu'on l'écoute avec confiance, & que Votre Hauteſſe accorde à lui & à nos autres ſujets qui l'accompagnent, toutes les faveurs qu'ils peuvent attendre de ſa bonté & de ſa juſtice. Nous répondrons dans le même degré à tous ſes déſirs dans l'étendue de nos Etats & de notre puiſſance; & nous demandons pour témoignage de ſon conſentement royal, qu'il lui plaiſe de nous faire une réponſe par le Porteur de notre Lettre; n'ayant rien plus à cœur que de voir commencer heureuſement notre Alliance, & de la voir durer pendant un grand nombre d'années.

LETTRE du Roi D'ACHIN *à la Reine* ELIZABETH. (*d*)

Réponſe à la Lettre précédente.

„ GLOIRE ſoit rendue à Dieu qui s'eſt glorifié lui-même dans ſes ouvrages, qui a établi les Rois & les Royaumes, & qui eſt exalté ſeul en pouvoir & en Majeſté. Son nom ne peut être exprimé par les paroles de la bouche, ni connu par la force de l'imagination. Ce n'eſt point un vain Phantôme, quoiqu'il ne puiſſe être repréſenté par aucune comparaiſon, comme il ne peut être compris dans aucunes bornes. Sa bénédiction & ſa paix ſont ſupérieures à tout. Il a répandu ſes bontés ſur l'ouvrage de „ ſa

(*c*) L'avantage que le Roi d'Achin avoit remporté dans cette occaſion pouvoit faire la matière d'un compliment; mais, ſi l'on en croit Faria, il eſt ici pouſſé un peu trop loin. Cet Hiſtorien rapporte que dans l'année dont parle la Reine, la Flotte d'Achin, forte de quarante Galères, & d'environ cent autres Bâtimens, vint mettre le ſiége devant Malaca; Triſtan Vas de Vegas, qui commandoit dans cette Place, fit monter trois braves Capitaines, Jean *Pereyra*, Bernardin *de Sylva*, & Ferdinand *de Pallares*, chacun ſur un Vaiſſeau, avec la meilleure partie de la Garniſon. Mais ils furent battus ſi entièrement qu'ils périrent tous trois dans l'action, & qu'il ne ſe ſauva que cinq hommes de leur ſuite. A peine reſtoit-il cent cinquante Portugais dans Malaca pour ſe défendre, la plûpart âgés, malades & ſans munitions. Un état ſi triſte les tint dans le ſilence & dans l'inaction. Mais cette langueur, qui venoit de leur déſeſpoir, produiſit un effet des plus étranges. La Flotte d'Achin s'imaginant qu'ils étoient occupés de quelque ſtratagême, qui ne tarderoit point à paroître, furent ſaiſis d'une terreur panique qui les fit retourner dans leurs Ports. *Aſie Portugaiſe*, vol. III. page 334.

(*d*) Cettre Lettre a été traduite de l'Arabe par William *Bedwel*, le ſeul Profeſſeur que l'Angleterre eut alors dans cette Langue.

LANCASTER. 1603.

„ sa création. Il a été proclamé de bouche par son Prophéte. Il l'est encore par ses écrits. [Sa révélation est destinée à la Ville, qui n'est pas lâche quand il s'agit de donner des preuves de son Amour envers lui: par elle il entretient cette société qui remplit avec joie l'Horizon; & c'est en sa faveur qu'il a fait des signes qui en perpetueront le souvenir. Il bénit ceux dont la requête est juste; qui se conduisent honnêtement, & qui donnent des preuves de leur bon naturel, en faisant du bien; en aidant aussi bien ceux qui sont dans la prospérité que ceux qui se trouvent dans l'adversité; en donnant libéralement aux pauvres, & à ceux qui sont dans le besoin; en secourant avec empressement ceux qui sont dans le danger. C'est en leur considération qu'il s'est fait connoître dans l'*Inde* & dans l'*Arach* (*e*) en suscitant des hommes distingués, pour appeller à lui les meilleures de ses Créatures.]

„ CETTE Lettre est à la Sultane qui régne sur les Royaumes d'Angleterre, de France, d'Irlande, de Hollande & de Frizeland. Que Dieu conserve son Royaume & son Empire dans une longue prospérité.

„ Et comme celui qui a obtenu cette Lettre du Roi du Royaume d'Achin (*f*), régnant avec un absolu pouvoir, a répandu de vous un glorieux témoignage, qui a été reçu avec joie de la bouche du Capitaine Jacques Lancaster; Dieu veuille lui accorder long-tems ses bienfaits. Et comme vos Lettres parlent de recommandation, de privilèges & d'amitié; Dieu tout-puissant veuille avancer le succès d'une si honorable Alliance, & confirmer une si digne Ligue.

„ ET pour ce qui regarde le Sultan d'*Afrangiah*, (*g*) que vous nous déclarez pour votre ennemi & pour l'ennemi de votre Peuple, dans quelque lieu qu'il soit depuis le commencement jusqu'aujourd'hui. En vain s'éleve-t-il orgueilleusement, & se donne-t-il pour le Roi du monde. Qu'a-t-il de plus que son orgueil? C'est un surcroît de joye pour moi, & une confirmation de notre Alliance, qu'il soit notre ennemi commun dans ce monde & dans l'autre. En quelque lieu que nous puissions le rencontrer, nous lui ôterons la vie par un supplice public.

„ VOUS assûrez de plus que vous desirez notre amitié & notre Alliance. Que Dieu soit béni & remercié pour la grandeur de ses graces. Notre intention & notre desir sont qu'il vous plaise d'envoyer vos Sujets à notre *Bandar*, (*h*) pour exercer un honorable trafic; & que quiquonque viendra dans cette vûe de la part de Votre Hautesse, soit admis à la même société & aux mêmes privilèges; car aussi-tôt que le Capitaine Jacques Lancaster & sa Compagnie sont arrivés, nous leur avons permis de former une société libre, & nous les avons revêtus de la dignité convenable à leur entreprise. Nous leur avons accordé des privilèges; nous les avons instruits des meilleures méthodes du commerce, & pour leur faire connoître la fraternité & l'amitié que nous voulons entretenir avec vous dans ce monde,

(*e*) Ce mot désigne apparemment quelque contrée voisine des Indes; peut-être est-ce l'*Iran* ou la *Perse*; ou peut-être aussi s'agit-il de *Irak*, ou *Erak*, qui est l'ancienne Chaldée.

(*f*) [Il y a dans l'Original Ashey.] Si c'est-là le véritable nom de ce Royaume, *Achen* en est une corruption.

(*g*) C'est un nom que les Arabes donnent en géneral à toute l'Europe, dont les Espagnols se donnoient alors pour les Maîtres.

(*h*) [Principal Officier du] Port d'Achin.

LANCASTER. 1603.

„ de, nous vous envoyons par les mains du Capitaine, suivant l'usage de „ la fameuse Ville (i), une bague d'or, enrichie d'un rubis, & deux piéces d'étoffe tissues & brodées d'or, enfermées dans une boëte rouge de „ *Tzin* (k). Donné l'an de Mahomet 1011 (l). La paix soit avec nous. (m)

(i) Il paroît incertain si le Roi parle de Londres ou d'Achin, ou peut-être de la Mecque, d'où tous les Princes Musulmans font gloire de tirer la source de leurs usages. R. d. T.

(k) Bedwell prétend que c'est la Chine.

(l) Cette année de l'Hégire [est nommée dans l'Original *Tarikh*, &] répond à 1602 de l'Ere Chrétienne.

(m) Il est étonnant que le nom du Roi d'Achin, ne se trouve point dans la Traduction de cette Lettre; car vray-semblablement il est dans l'Original.

CHAPITRE II.

Voyage du Capitaine Middleton en 1604, au nom de la Compagnie des Indes Orientales.

HENRI MIDDLETON. 1604. Disposition des Anglois par raport au commerce des Indes Orientales.

[LE retour du Capitaine Lancaster mit comme le sceau à l'établissement de la Compagnie d'Angleterre. Il n'y manquoit rien dans l'opinion des Anglois, lorsqu'elle étoit également fondée sur l'autorité de leur Reine & sur le consentement des Monarques Indiens, dont les Etats faisoient l'objet de leur commerce. Les privilèges de l'Espagne & du Portugal, fondés sur la donation du Saint-Siége, ou sur le droit de possession, leur parurent également chimériques; les uns parce que s'étant séparés de l'Eglise Romaine, ils ne reconnoissoient plus ses loix; les autres, parce que ne pensant point à s'établir aux Indes par des usurpations & des conquêtes, ils se persuadèrent, sur les simples principes de la nature, que tous les biens du monde sont proposés à l'honnête industrie des hommes, & doivent être la récompense du plus habile & du plus laborieux. Cependant comme ils ne s'attendoient point à faire goûter aisément ces maximes aux Sujets de l'Espagne & du Portugal, ils prirent la résolution de se tenir toûjours sur leurs gardes, moins pour attaquer que pour se défendre, comme il convient à des Négocians, qui cherchent leurs avantages sans s'opposer à ceux d'autrui, & de rendre tous les Vaisseaux de la Compagnie également propres à la guerre & au commerce.

Récompense de Lancaster.

LANCASTER avoit mérité par ses longs travaux, non-seulement la dignité de Chevalier qu'il obtint de la Cour, mais encore le privilège de jouir désormais de sa réputation & de ses richesses à la tête d'une Compagnie qui le reconnoissoit pour son fondateur.] Elle choisit pour commander sa Flotte, *Henry Middleton*, proche parent de celui qui étoit mort à Bantam. Les Vaisseaux furent les mêmes qui avoient déja fait le voyage avec Lancaster.

La Compagnie choisit Middleton pour commander sa Flotte.

Ils partirent de Gravesend le 25 de Mars 1604. Comme ils avoient différens ordres, & qu'ils se séparèrent dans le cours de leur navigation, il nous est resté deux Relations de ce Voyage; l'une écrite à bord de l'Amiral, qui se borne aux négociations de Middleton dans l'Isle de Java, & aux Moluques; l'autre composée suivant les apparences, à bord de l'*Ascension*, où l'on trouve

ve des circonstances qui ont un rapport plus géneral à toute la Flotte. Purchass nous a conservé l'une & l'autre (*a*). HENRI MIDDLETON. 1604.

La première (*b*) passe sur tous les accidens de la route, en faisant observer seulement qu'ils eurent moins de danger que de fatigue, & d'ennui. Middleton arriva le 20 de Décembre dans la Rade de Bantam. Il y trouva plusieurs Bâtimens Hollandois, qui le saluèrent civilement de toute leur artillerie, & qui lui donnèrent dès le lendemain un festin magnifique, avec tous ses Officiers. Il ne les traita pas moins somptueusement le dernier jour de l'année; & descendant à terre le jour suivant, il présenta les Lettres du nouveau Roi d'Angleterre au jeune Monarque de Bantam, qui étoit encore sous la tutelle de son Conseil.

Elle arrive à Bantam.

Après avoir reglé les affaires du commerce, Middleton fit partir l'Hector pour l'Angleterre, avec les marchandises qui s'étoient trouvées prêtes à l'embarquement; & diverses raisons le pressant de se rendre aux Moluques, il mit à la voile pour ces Isles dès le seize de Janvier. Les vents ayant mal secondé son impatience, il n'arriva que le 7 de Février à *Veranula*. Les Habitans de ce lieu, dans la haine mortelle qu'ils portoient aux Portugais, avoient appellé les Hollandois à leur secours, après leur avoir promis de se soûmettre à leur Domination, s'ils les délivroient de leurs Ennemis. [Quoique les Marchands de Hollande fussent peu disposés à la guerre, ils n'avoient pu rejetter des offres si favorables à leur commerce.] En un mot, s'étant approchés du Château d'*Amboyne*, ils avoient sommé les Portugais, au nom du Prince d'Orange de leur remettre cette Place avant la fin du jour. Le Château n'avoit pas laissé de soûtenir plusieurs attaques; mais s'étant rendu par composition, les Hollandois s'y étoient établis; & le premier usage qu'ils avoient fait de leur puissance, après en avoir chassé les Portugais, avoit été d'exiger des Habitans qu'ils n'entreroient dans aucun commerce avec les Anglois.

1605. Middleton fait voile aux Moluques.

Guerre entre les Hollandois & les Portugais.

La guerre avoit continué entre les Hollandois & les Portugais, mais toûjours moins en leur propre nom, que sous celui des Nations Indiennes auxquelles ils prêtoient leur assistance. Les premiers avoient pris parti pour le Roi de Ternate, & les Portugais pour celui de Tydor. Ils étoient dans la plus vive chaleur de ce différend, lorsque les Anglois arrivant à Veranula, découvrirent entre *Pulocasially* & *Tydor*, deux Galères de Ternate qui s'avançoient vers eux à force de rames & de voiles, avec un Pavillon blanc, & d'autres signes pour les engager à les attendre. En même tems il parut sept Galères de Tydor, qui ne faisoient pas moins de diligence pour couper celles de Ternate, en s'efforçant de se mettre entr'elles & la terre. Middleton ignorant quel étoit leur dessein, se présenta sur le pont, pour écouter le Roi de Ternate qui parut avec plusieurs de ses Nobles & trois Marchands Hollandois. Ce Prince implora son secours [en Langue Portugaise,] & pour sa Galère & pour celle qui le suivoit. Il avoit à faire, lui dit-il, à des Ennemis cruels, qui abusoient de l'avantage du nombre, & dont il n'espéroit aucun quartier. La seconde Galère avoit à bord plusieurs Hollandois, qui couroient le

Les Anglois y prennent part.

(*a*) Ces deux Relations se trouvent séparées dans la collection de Purchass, parce que cet Auteur n'a pas pu avoir l'une assez-tôt.

(*b*) Voyez la Collection de Purchass Vol. I. pag. 703.

HENRI MIDDLETON. 1605.

le même danger. [Enfin le Roi de Ternate ne croyant pas les Anglois capables de se déterminer uniquement en sa faveur, fit beaucoup valoir l'intérêt d'une Nation à laquelle il supposoit des liens plus étroits avec l'Angleterre.] Middleton fit tirer aussi-tôt quelques piéces de canon sur les Galères de Tydor: mais elles n'abordèrent pas moins la seconde de Ternate, où tout le monde fut passé au fil de l'épée, à la réserve de trois [Marchands Hollandois,] qui se jettèrent à la nage, & qui furent reçus par les Chaloupes Angloises.

Plusieurs Hollandois massacrés à la vûe des Anglois.

Le dessein de Middleton ayant été d'aller à Tydor, [& sa jalousie d'ailleurs n'étant déja que trop allumée contre les Hollandois par les informations qu'il avoit reçues à Bantam, il ne paroîtra point surprenant qu'il eût marqué si peu d'ardeur à les secourir. Cependant] le Roi de Ternate, & les trois Marchands qui l'accompagnoient, le supplièrent, avec tant d'instances, de ne pas les abandonner à la fureur de leurs ennemis, qu'il leur accorda plus efficacement sa protection. L'Auteur avoue qu'ils l'achetèrent à force de promesses, c'est-à-dire, en s'engageant à fournir aux Anglois des monts de girofle & de canelle; mais il ajoûte qu'après le péril le service fut oublié. Il reproche même au Roi de Ternate une bassesse indigne de son rang: La frayeur l'ayant fait trembler de tous ses membres en passant sur la Flotte Angloise, Middleton, qui le crut tremblant de froid, lui mit sur les épaules une fort belle robe de damas verd, galonnée d'or & doublée de velours. Le Monarque, trop occupé apparemment de ses réflexions, oublia de la rendre, & l'emporta même sans aucun remerciment. Il joignit à cette lâcheté une ingratitude beaucoup plus odieuse, [quoique l'Auteur en accuse encore plus particulièrement les Hollandois.] Middleton s'étant rendu à Tydor, après les avoir sauvés de leurs ennemis, apprit, avec étonnement, qu'il avoient fait avertir le Roi de Tydor, par des voies indirectes, de se défier des Anglois, parce qu'on ne devoit attendre d'eux que des noirceurs & des trahisons. Un récit de cette nature auroit à peine trouvé foi dans l'esprit de Middleton, si quelques affaires l'ayant obligé d'envoyer trois de ses gens au Commandant Hollandois, il n'eût apprit d'eux qu'on le chargeoit à Ternate d'avoir pris parti pour les Portugais, & qu'on ne s'y souvenoit plus de l'important service que la générosité & la pitié lui avoit fait rendre au Roi.

Les Anglois accusent les Hollandois d'ingratitude.

[Il n'eut pas de peine à se justifier par le témoignage même des Prisonniers qu'il avoit fait sur les Portugais. Alors les Hollandois dirent pour s'excuser, qu'ils tenoient ce fait d'un Renégat de *Guzarate*, mais qu'ils n'y ajoutoient pas foi. Pour comble d'ingratitude, peu de tems après le Roi de Ternate témoignant quelque bonne volonté pour les Anglois, les Hollandois le menacèrent de l'abandonner, & de se joindre au Roi de Tydor, son Ennemi, s'il accordoit quelque liberté de commerce aux Anglois, qu'ils disoient n'être que des Pyrates, au lieu que le Roi de Hollande étoit plus puissant par Mer que tous les autres Princes de l'Europe (c). Middleton donna un démenti

(c) L'Auteur de la Relation conclut de ce fait qu'on a tout à craindre des Hollandois, si une fois ils viennent à s'établir dans les Indes Orientales; & il accompagne ce qu'il dit, d'Epithètes injurieuses, qui, suivant une remarque de Purchass, ne tombent que sur les Marchands, qui sont toûjours animés les uns contre les autres, & non sur toute la nation Hollandoise.

démenti à quiconque tenoit un tel langage, d'autant moins convenable dans la bouche des Hollandois, que si la Reine d'Angleterre n'avoit pas eu pitié d'eux, ils auroient été entiérement ruinés, & réduits dans l'esclavage par le Roi d'Espagne. Mais il n'y auroit point de fin si l'on vouloit rapporter tous les demêlés que les Anglois eurent avec les Hollandois.]

Lettres des Rois de Ternate & de Tydor.

L'AUTEUR n'ajoûte à cette Relation du voyage de la Flotte aux Moluques que deux Lettres, traduites par *Bedwellos*; l'une du Roi de Ternate, & l'autre du Roi de Tydor. Quoiqu'elles ne contiennent aucun fait historique, on en peut conclure que ni la faveur des Hollandois à Ternate, ni celle des Portugais à Tydor, n'empéchèrent point Middleton de fonder, dans ces deux Isles, des espérances considérables pour son commerce. C'est par cette raison sans doute; autant que par leur qualité de piéces originales, que Purchass les juge dignes d'être conservées précieusement.

LETTRE du Roi de Ternate au Roi d'Angleterre. (*d*)

« JE me souviens d'avoir entendu vanter votre réputation par le grand Capitaine *François Drake*, qui passa dans ces Mers il y a trente ans, sous le régne de mon Père. Il fut chargé, par mon Père & mon Prédécesseur, d'une bague pour la Reine d'Angleterre. Si François Drake vivoit encore il pouroit vous informer de l'étroite amitié qui subsistoit alors entre la Reine & nous; car Drake agissoit au nom de la Reine; & mon Père non-seulement en son propre nom, mais encore au nom de ses Successeurs. Depuis le départ du Capitaine nous avons attendu impatiemment son retour. Mon Père a continué de vivre plusieurs années, & j'ai vêcu, après sa mort, dans la même espérance, jusqu'à ce que je suis devenu pere d'onze enfans. Dans les premiers tems, on nous avoit assûrés que les Anglois étoient une Nation fort méchante, qui venoit moins pour éxercer paisiblement le commerce que pour s'emparer de nos Etats. Mais nous apprenons, du Capitaine Middleton, porteur de cette Lettre, que c'étoit un faux rapport, & nous en avons beaucoup de joie. Après avoir long-tems attendu les Vaisseaux que le Capitaine Drake nous avoit fait espérer, il en est arrivé plusieurs que nous avons pris d'abord pour des Anglois. Cependant ils étoient au Prince d'Hollande, & n'ayant plus aucune espérance d'être secourus par ceux d'Angleterre, nous nous sommes vûs dans la nécessité d'écrire au Capitaine de Hollande pour lui demander son assistance contre les Portugais nos anciens ennemis. Il s'est rendu à notre prière, & par la force de ses armes il a chassé nos ennemis des Forts qu'ils avoient à Amboyne & à Tydor. Comme vous m'avez écrit une Lettre fort affectionnée, par votre sujet le Capitaine Henri Middleton, je vous proteste qu'elle ne m'a pas causé peu de joie. Le Capitaine Henri Middleton m'a témoigné beaucoup d'envie d'établir ici un Comptoir. J'étois fort disposé à lui accorder sa demande. Mais le Capitaine des Hollandois ayant appris son dessein, est venu me faire un reproche d'avoir oublié la promesse que j'ai faite au Prince d'Hollande de ne permettre

(*d*) J'ai conservé, comme le Traducteur Anglois, toute sa simplicité à cette Lettre. R. d. T.

HENRI MIDDLETON. 1605.

„ mettre ici le commerce à aucune autre Nation que la sienne, s'il me secou„ roit assez puissamment pour chasser les Portugais. Ainsi je me suis trouvé „ obligé, contre mon inclination, de me rendre aux remontrances du Ca„ pitaine des Hollandois. J'en demande pardon à Votre Hautesse, & je lui „ promets que si elle m'envoye d'autres Vaisseaux à l'avenir ils seront bien „ reçus, quoique le Capitaine de Hollande me sollicite beaucoup de n'en re„ cevoir aucun de votre Nation. Et pour marquer à votre Hautesse le de„ sir que j'ai d'entretenir son amitié, je lui envoye un petit présent, qui „ consiste dans un tonneau de girofle; car ce Pays est pauvre & ne produit rien „ de meilleur. Plaise à votre Hautesse de le recevoir de bonne part. *Signé* „ Ternata.

LETTRE du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre.

„ CEt Ecrit du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre est pour faire con„ noître à Votre Hautesse que le Roi de Hollande a fait passer dans nos „ Mers une Flotte qui s'est jointe au Roi de Ternate notre ancien ennemi, „ & qu'étant venu nous attaquer ensemble, ils ont ravagé une partie de nos „ Etats, avec la résolution de nous détruire, nous & nos sujets. Apprenant „ aujourd'hui que Votre Hautesse a cessé d'être en guerre avec le Roi d'Es„ pagne, nous la prions de prendre pitié de nous, & de ne pas souffrir que „ nous soyons opprimés par les Rois de Hollande & de Ternate, à qui nous „ n'avons fait aucun mal, quoiqu'ils employent toutes sortes de moyens pour „ nous dépouiller de notre Couronne. Comme tous les grands Rois de la „ terre sont établis en puissance par le Ciel pour assister ceux qui sont injuste„ ment persécutés, je demande à votre Hautesse son secours contre mes en„ nemis, dans la confiance d'y trouver le secours dont j'ai besoin. S'il plaît „ à Votre Hautesse d'envoyer ici une Flotte, je lui demande en grace que „ ce soit sous le commandement du Capitaine Henri Middleton ou de son „ frère, avec lesquels je suis lié d'amitié. Que Dieu augmente l'étendue de „ vos Royaumes, & qu'il accorde sa bénédiction à Vous & à tous vos con„ seils. *Signé*, Tydor.

LETTRE du Roi de Bantam au Roi d'Angleterre.

„ CETTE Lettre est écrite par votre ami le Roi de Bantam, à vous „ le Roi d'Angleterre, d'Ecosse, de France & d'Irlande, avec une „ prière à Dieu tout-puissant, afin qu'il conserve votre santé, & qu'il „ vous agrandisse de plus en plus, vous & vos conseils. Votre Général „ Henri Middleton étant venu à ma Cour en bonne santé, j'ai appris de lui „ que Votre Hautesse est parvenue à la Couronne d'Angleterre, je m'en ré„ jouis dans la sincérité de mon cœur. C'est à présent que Bantam & l'An„ gleterre ne seront qu'un. J'ai reçu aussi de Votre Hautesse un présent dont „ je la remercie. Je lui envoye deux pierres de Bézoar, dont l'une pèse „ quatorze mass, & l'autre trois. Que Dieu vous accorde sa protection. „ *Signé*, Bantam.

§. I.

Voyage du Capitaine Colthurst de Bantam à Banda.

Séparation de la Flotte Angloise à Bantam.

TANDIS (*a*) que l'Amiral se rendit aux Moluques, l'*Ascension* partit de Bantam par ses ordres, pour faire voile à Banda, & les deux autres Vaisseaux de sa Flotte, l'*Hector* & la *Susanne*, ayant achevé promptement leur cargaison, retournèrent en Europe (*b*).

Colthurst, Capitaine de l'Ascension, après avoit lutté quelques jours contre le vent, ne trouva point de parti plus sûr, que de rejoindre son Amiral, avec lequel, continuant sa navigation jusqu'à la vûe d'Amboyne, il fut témoin du malheur des deux Galères de Ternate. Mais ayant remis à la voile aussi-tôt vers son terme, il découvrit les Isles de Banda le vingt de Février, & dès le même jour il mouilla l'ancre à Nera, qui en est la principale Ville. On compte environ trente lieuës de la partie méridionale d'Amboyne à Banda. La latitude de cette Isle est de quatre degrés quarante minutes. L'entrée du Port est du côté de l'Ouest. Elle est si étroite qu'elle ne peut être apperçue qu'à la distance d'un demi mille. A gauche, il se présente une montagne fort haute, qui jette continuellement des flammes, au long de laquelle on trouve d'abord vingt brasses d'eau; mais cette profondeur diminue par degrés jusqu'à cinq brasses, & ne change point ensuite jusqu'au Port. Vis-à-vis le Volcan sont deux petites Isles, nommées *Pulouay* & *Pu-[illegible]in*, qui rétrécissent ainsi le Canal; mais elles en forment un autre du côté opposé, & l'on assûra Colthurst que le passage n'en est pas moins sûr que le premier, quoiqu'il soit encore plus étroit; de sorte que le choix en est fort indifférent pour l'entrée & pour la sortie.

Situation de l'Isle de Banda.

Double entrée du Port.

[L'Auteur s'étend fort peu sur les motifs & les circonstances de son séjour dans l'Isle de Banda. Il y avoit été envoyé par Middleton pour y jetter les fondemens du commerce, & sa commission ne peut avoir été sans succès, puisqu'il y passa cinq mois entiers. Le caractère doux & sociable des habitans contribua presqu'autant à l'y retenir que le soin de sa cargaison. Dans le dessein qu'il avoit de recommencer plus d'une fois le voyage des Indes, il prit cette occasion pour apprendre la Langue; & quoiqu'il se confesse bien éloigné d'y avoir réussi parfaitement, il fit assez de progrès pour se croire en état de voyager désormais sans interprête. Les Anglois de son bord ne trouvèrent point dans les femmes de Nera cette aversion pour leurs caresses qu'ils avoient

Séjour de Colthurst à Nera.

Il apprend la langue du Pays.

(*a*) Thomas Clayborne, Auteur de cette Relation, [étoit un des Facteurs du Vaisseau, & n'écrivoit rien sans le communiquer à ses Compagnons de voyage.] Cette Relation est dans la Collection de Purchass. Vol. I. pag. 185.

(*b*) Le Traducteur supprime ici le Journal du Voyage depuis l'Angleterre aux Indes, mais qui ne contient rien d'intéressant. En voici l'Essentiel. La Flotte partit d'Angleterre au commencement d'Avril 1604. Le 24 elle se trouva près de l'Isle de Mai. L'on descendit à terre, & un Marchand fut enlevé par les Habitans; le lendemain on voulut aller apprendre de ses nouvelles, mais il n'y eut pas moyen de s'approcher de l'Isle. Le 16 de Mai on passa la Ligne, & le 13 de Juillet on fut à 15 lieuës du Cap de Bonne-Espérance. Le 17 on jetta l'ancre dans la rade de *Saldanna*, où seize malades, attaqués du scorbut, recouvrèrent leur santé. Cole, Pilote du Hector, se noya dans cet endroit. L'on en partit le 20 d'Août, & le 23 de Décembre l'on jetta l'ancre dans la rade de *Bantam*, où l'on trouva sept Vaisseaux Hollandois & trois ou quatre Pinasses. R. d. E.

HENRI MIDDLETON. 1605.

avoient remarquée jusqu'alors dans les autres lieux qu'ils avoient visités, ni dans les maris & les péres autant de délicatesse ou de jalousie qu'à Bantam, & dans l'Isle de Sumatra. L'Auteur laisse entendre que, pour se faciliter l'étude de la Langue, Colthurst forma des liaisons fort étroites avec plusieurs femmes Indiennes, sans que personne lui fit un crime de ses galanteries. Mais il ne cache point qu'elles étoient beaucoup plus sensibles à l'intérêt qu'à la tendresse, & que la facilité des pères & des maris paroissoit venir de la même cause. Les vents contraires favorisèrent aussi l'inclination de Colthurst pour la Langue ou pour les femmes du Pays.] Ils furent extrêmement variables depuis le milieu de Mars jusqu'au milieu d'Avril. Ensuite ils se fixèrent, pendant quatre mois, entre l'Est & le Sud-Ouest. Les Habitans assûroient qu'ordinairement cela duroit cinq mois; que pendant cinq autres mois, ils n'étoient pas moins constans entre l'Ouest & le Nord-Ouest, & que les deux mois de reste sont sujets à des variations continuelles. Dans l'absence de la Lune, l'air est fort humide à Banda, & les pluies très-fréquentes. Quelques qualités qu'on veuille leur attribuer, il est certain, suivant l'observation de l'Auteur, qu'elles sont capables de causer des maladies dangereuses aux Européens. Les Anglois s'en ressentirent. [Mais comme l'Auteur avoue qu'ils se livrèrent à toutes sortes d'intempérances, il semble que, sans accuser la pluie, cette cause suffit seule pour expliquer la perte d'un] grand nombre de Matelots Anglois, qui moururent presque tous de la dissenterie.

Vents & climat de Banda.

Maladie des Anglois.

Ils quittent Banda.

COLTHURST partit enfin de Banda le 21 de Juillet. Le lendemain il tomba vers l'extrémité méridionale de *Burvo*. Quatre jours après, il commença à découvrir l'Isle de *Deselem*, au Sud de laquelle il s'approcha, en laissant de l'autre côté sept petites Isles. Il continua de côtoyer Deselem à l'Ouest jusqu'au sixiéme degré dix minutes de latitude. Ensuite, sans changer de vent & de course pendant dix-huit lieuës, ils allèrent tomber près des Bas-fonds, qui sont à la pointe Sud-Ouest des Isles Célèbes. Ils se dégagèrent heureusement de ce dangereux passage, dont l'extrémité méridionale est au sixième degré de latitude, & leur navigation fut continuée vers l'Ouest.

Isles Célèbes.

Colthurst revient à Bantam.

Il y retrouve deux Vaisseaux de la Flotte.

LE 16 d'Août ils arrivèrent dans la rade de Bantam, où ils furent surpris de retrouver l'Amiral. [Colthurst ayant amené de Banda une Indienne qui l'avoit suivi volontairement, les Officiers du Port lui firent un crime de cette liberté, qu'ils traitèrent d'enlèvement, & l'affaire fut portée devant le Roi. Mais ce jeune Prince, après avoir entendu l'Indienne, décida qu'on ne pouvoit l'empêcher de suivre son inclination. Elle avoit paru désespérée de se voir éloignée, pendant quelques jours, des Anglois, & sa joie ne fut pas moins vive lorsqu'elle leur fut rendue.]

LES trois Vaisseaux s'arrêtèrent encore jusqu'au 6 d'Octobre pour achever parfaitement leur cargaison. [Colthurst devenu fort cher aux Indiens depuis qu'il s'étoit mis en état de leur parler & de les entendre, fut vivement pressé de demeurer parmi eux. Leurs instances devinrent si fortes que malgré les apparences d'amitié dont elles étoient couvertes, elles lui firent soupçonner des vûes plus profondes. Il s'imagina qu'ayant marqué de la curiosité pour approfondir leur gouvernement & leurs usages, il pouvoit leur avoir fait naître quelque défiance de ses intentions; ou du moins que leur politique étoit capable de leur faire souhaiter qu'il ne portât point en Europe trop d'éclaircissemens & de lumières sur la situation & les propriétés de leur Pays. La crainte

Soupçons de Colthurst.

crainte d'être arrêté malgré lui, contribua autant que le succès de sa cargaison à lui faire lever l'ancre deux ou trois jours avant l'Amiral.] Ils se rejoignirent le 15 de Novembre, au trente-unième degré quarante-huit minutes de latitude. Le même jour il se trouvèrent, par la négligence des Pilotes, à moins de deux toises d'un rocher qui leur causa beaucoup de frayeur. Il n'étoit pas couvert d'une brasse d'eau. Dans tout l'espace qu'il occupoit, l'eau paroissoit brune & bourbeuse, mais autour des deux Vaisseaux, elle étoit aussi noire & aussi épaisse que si elle eût été mêlée de terre; &, dans quelques endroits, elle sembloit bouillonner. La variation de ce lieu est de trente-un degrés, en diminuant du Nord à l'Ouest.

Henri Middleton. 1605. Les Anglois partent de Bantam.

Le 16 de Décembre, aux premiers rayons du jour, la Flotte eut la vûe des Côtes d'Ethiopie, à la distance d'environ douze lieuës. Le 26, ils arrivèrent au trente-quatrième degré treize minutes de latitude, où l'impétuosité du vent sépara Colthurst de l'Amiral. Il continua sa navigation fort heureusement, & doublant de même le Cap de Bonne-Espérance, il prit la résolution de relâcher dans la Baye de Saldanna, pour y attendre ses Compagnons: mais sa surprise fut égale à sa joie, lorsqu'après y avoir apperçu deux Vaisseaux à l'ancre sans avoir pû d'abord les reconnoître, il découvrit enfin que c'étoient l'Amiral & l'Hector.

La tempête les sépare.

Ils se retrouvent à la Baye de Saldanna.

Celui-ci, qui étoit parti de Bantam avec la Susanne, il y avoit plus de six mois, avoit essuyé toutes les disgraces de la Mer; mais plus heureux néanmoins que la Susanne: il l'avoit vûe périr, sans qu'il s'en fût sauvé un seul homme (c). Ensuite ayant continué d'être le jouët des vents, il avoit été jetté à quatre ou cinq lieuës du Cap de Bonne-Espérance, avec dix hommes qui lui restoient de cinquante-trois. [Ces dix malheureux, épuisés de maladie & de fatigue, ignoroient dans quel lieu du monde ils étoient, lorsqu'un bonheur presqu'incroyable leur avoit fait rencontrer l'Amiral à la hauteur du Cap. Ils étoient arrivés depuis deux jours dans la Baye de Saldanna, où l'extrémité de leurs besoins les avoit fait descendre aussi-tôt dans la petite Isle qui est à l'entrée de cette Baye. Les veaux marins, qui s'y trouvent en abondance, avoient été leur premier rafraîchissement. Colthurst, dont les provisions commençoient aussi à manquer, profita de celle qu'ils avoient déja faite d'un grand nombre de ces animaux.

Naufrage de la Susanne.

Extrémité de l'Hector.

On étoit au six de Janvier. L'Amiral délibéra s'il devoit pénétrer avec sa Flotte réunie, jusqu'au fond de la Baye, ou remettre à la voile pour gagner l'Isle de Sainte-Hélène. Sa pitié pour les malheureux restes de l'Hector lui fit prendre le premier de ces deux partis. Des dix hommes qui composoient encore ce triste Equipage, il en mourut deux dès les premiers jours. L'Amiral & Colthurst prirent chacun sur leur bord une partie des malades, & mirent à leur place un nombre suffisant d'autres Matelots. La facilité qu'ils trouvèrent à lier commerce avec les Négres du Pays, leur procura bientôt des alimens & d'autres secours. Dans l'espace de dix jours, ceux qui paroissoient mourans à leur arrivée, furent assez rétablis pour demander eux-mêmes, d'aller respirer un meilleur air à Sainte-Hélène.]

1606.

La Flotte se rétablit dans la Baye.

Elle part pour l'Isle de Sainte-Hélène.

On leva l'ancre le 16 au matin, [& l'on passa entre l'Isle de *Penguin* & le Continent.]

(c) *Angl.* il perdit de vûe la Susanne, dont on n'eut plus aucune nouvelle. R. d. E.

Continent.] L'Amiral étant sorti le premier de la Baye, fut rejoint le jour suivant par l'Ascension: mais après avoir vû quelque tems l'Hector à leur suite, ils furent surpris de le voir disparoître. Ils passèrent inutilement tout le jour à s'attendre. Cependant comme le vent n'avoit rien de redoutable, ils remirent à la voile sans inquiétude, jusqu'au 31 de Janvier. Se trouvant au seizième degré de latitude, ils conçurent qu'ils devoient être peu éloignés de Sainte-Hélène. L'Amiral qui commençoit à s'allarmer pour l'Hector, jetta l'ancre à cette hauteur sur vingt-huit brasses de fond. Après y avoir passé le reste du jour & la nuit suivante, il continua d'avancer à petites voiles, jusqu'à une heure après midi, qu'il découvrit l'Isle de Sainte-Hélène. Il en étoit à douze ou treize lieuës. L'impatience qu'il avoit de revoir l'Hector, lui fit encore mouiller l'ancre jusqu'au lendemain. Il ne concevoit point ce qui avoit pû retarder sa course dans un tems si favorable. Enfin n'espérant plus rien de ses soins, il s'approcha du Nord de l'Isle, & vers midi il jetta l'ancre dans la Rade, sur dix-sept brasses de profondeur.

Inquiétude de l'Amiral pour l'Hector.

L'Isle présente au Nord-Est une pointe de terre, & au Nord-Est quart à l'Est une montagne qui se termine en pointe, au sommet de laquelle on a planté une Croix. La Chapelle que les Portugais ont bâtie depuis long-tems, est dans une vallée remplie d'arbres, qui regarde le Sud-Est. L'autre pointe est au Sud-Ouest. [C'est dans les bois qui sont au dessus de cette dernière pointe, qu'un Hermite Portugais fait sa demeure. L'Amiral qui l'avoit connu dans le voyage de Lancaster, ne put résister à la curiosité de le revoir. Il le retrouva dans sa cabane, mais si changé, que ne le croyant pas éloigné de sa fin, il lui proposa de venir recevoir sur la Flotte des sécours qui pouvoient rétablir sa santé. Ses préventions contre la Religion des Anglois ne lui permirent point d'accepter cette offre. Dans l'état de langueur où ils le laissèrent à leur départ, sa vie ne pouvoit être de longue durée.]

L'Hector rejoint l'Amiral; son retour en Europe.

Le 3 de Février, on découvrit vers le soir un Vaisseau qui s'approchoit au Sud de l'Isle, & qu'on reconnut enfin pour l'Hector. Le vent étant à l'Est, il eut beaucoup de peine à gagner la Rade. [L'accident qui l'avoit arrêté, étoit une voie d'eau, dont les Matelots ne s'étoient apperçus qu'après le départ, & qui l'avoit forcé de retourner à l'Isle de la Baye, où il avoit eu besoin de trois jours pour se mettre en état de supporter la navigation.] Après avoir pris de nouveaux rafraîchissemens à Sainte-Hélène, la Flotte en partit le 11 avec un vent Est-Nord-Est, & porta directement au Nord-Ouest. [A la reserve de plusieurs calmes, qui l'arrêtèrent quelquefois quatre jours entiers, elle fut si heureuse dans le reste de sa course, que sans avoir mouillé dans aucun Port,] elle arriva aux Dunes le 6 de Mai.

Latitudes & Variations.

	Deg.	Min.
Rade de Saldanna	33	56
Pointe Sud-Ouest des Célèbes	6	00
Roc sous l'eau	31	48
Variation près du Roc	21	00
Nord-Ouest de Sainte-Hélène	16	00
Variation à Sainte-Hélène	7	45

§. II.

§. II.

Supplément aux deux Rélations précédentes (a).

Edmond Scot. 1602.

Edmond Scot Facteur à Bantam y écrit ses observations.

Lancaster qui commandoit la Flotte Angloise dans le premier des deux Voyages, avoit laissé pour Facteur à Bantam, *Edmond Scot*, avec ordre de prendre adroitement toutes les informations qui pouvoient être utiles au commerce des Anglois. Scot étant revenu avec Middleton, son Mémoire ne fut point imprimé à Londres avec les deux Relations précédentes, [parce que l'intérêt de la Compagnie ne permettoit point encore de publier des lumières dont elle vouloit recueillir tout le fruit.] Mais Purchass (b) n'a pas fait difficulté de l'insérer dans son Recueil, comme une piéce d'autant plus curieuse, qu'elle contient l'origine & les circonstances des différends qui s'élevèrent aux Indes entre les Anglois & les Hollandois, & qui portèrent un coup irréparable au commerce d'Angleterre. [On y trouve aussi plusieurs particularités très intéressantes sur l'Isle de Java, & sur les mœurs, le caractère, & le génie de ses Habitans; de sorte qu'on peut la regarder comme un excellent supplément aux deux Voyages précédents.]

Situation & qualité de l'Isle de Java.

La *Grande Java*, où Bantam est situé, est une Isle dont le centre est au neuvième degré de latitude. Elle a cent quarante-six lieuës de longueur de l'Est à l'Ouest, & nonante de largeur, du Sud au Nord. Son centre ne contient guères que des montagnes, mais d'une hauteur médiocre, & qui n'empêche pas qu'en plusieurs endroits [on ne puisse y monter à pied ou à cheval & qu'elles] ne soient habitées, du moins celles qui ne sont pas éloignées de la Mer. Les autres servent de retraite à toutes sortes de bêtes farouches, qui descendent souvent dans les plaines, & jusques sur le rivage, où elles dévorent toûjours quelques Habitans. Vers les Côtes, la plus grande partie des terres est basse & marécageuse. Les principales Villes pour le commerce, ont leur situation au Nord & au Nord-Est de l'Isle. On nomme pour les plus célèbres, *Chiringin*, *Bantam*, *Jacatra* & *Jortan* ou *Greesy*. Les marais où elles sont situées rendent l'air fort mal-sain, sur-tout pour les Etrangers, & ne produisent point d'autres marchandises précieuses que le poivre. C'étoit à Bantam qu'il se rassembloit de toutes les parties de l'Isle, [avant que les Hollandois l'achetassent indifféremment par-tout.] On y en apportoit même de divers autres pays; ce qui rendoit le marché fort supérieur à celui d'Achin, & sans exception le plus considérable de toutes les contrées de l'Inde.

Description de Bantam.

Bantam a dans sa longueur environ trois milles. Il est fort peuplé. Il s'y tient chaque jour trois marchés; un le matin, & deux dans l'après-midi. La presse y est fort grande, sur-tout à celui du matin. Cependant il ne s'y vend aucune sorte de bestiaux, parce qu'il n'y en a point de privés dans l'Isle. La nourriture commune est le ris, la volaille & le poisson. Les édifices de Bantam sont de bois & de cannes, c'est-à-dire fort légers; mais ornés, chez les Seigneurs, de sculptures & de vernis qui leur donnent de l'éclat.

(a) Le Chapitre III commence ici dans l'Original Anglois. R. d. E.

☞ (b) Voyez *Purchass's Pilgrims* Vol. I. pag. 164.

EDMOND SCOT. 1602.

clat. On voit dans quelques maisons une grande chambre de brique, dont le seul usage est pour mettre les meubles à couvert dans le cas d'un incendie. Il coule dans la Ville quantité de petits ruisseaux. Le Port est sûr & commode. Enfin si l'industrie ne manquoit point aux Habitans, on pourroit faire de Bantam une des plus belles Villes des Indes. Elle est environnée d'un mur de brique, qui est flanqué par intervalles de tours & de boulevards. Les Habitans assurent que cette muraille a été bâtie par les Chinois; & si l'on en juge par ses ruines, qu'on néglige de réparer, elle doit être fort ancienne.

Ville Chinoise, près de Bantam.

LES Chinois ont à l'extrêmité de Bantam un quartier, qui porte le nom de Ville Chinoise. Elle n'est séparée de l'autre que par une Rivière, qui coule de-là au Palais du Roi, d'où elle se répand dans la grande Ville. Cette Rivière est assez grande pour recevoir avec la marée, des Galères & des Barques chargées. La Ville Chinoise est bâtie presqu'entièrement de briques entremêlées de cannes qui se croisent. Les maisons sont quarrées, & plates au sommet. Mais aussi-tôt que les Anglois y eurent porté leur architecture, les plus riches Habitans s'empressèrent de la suivre. [Les Hollandois & les Anglois ont aussi leurs logemens dans cette Ville; leurs Maisons ne diffèrent des autres qu'en ce qu'elles sont plus grandes & plus hautes. Les Hollandois en ont bâti une qui est toute de brique; elle leur a couté beaucoup.]

LE Roi de Bantam jouit d'un pouvoir absolu. Depuis la déposition & la mort de l'Empereur de *Damake*, il est regardé comme le plus puissant Roi de l'Isle. Ses Sujets sont d'une fierté extrême, quoique la plûpart soient fort pauvres. C'est la paresse qui cause leur indigence. Les Chinois plantent, cultivent & recueillent le poivre. Ils sément aussi le ris; & l'avantage qu'ils tirent de ces emplois sous des maîtres indolens, leur fait compter pour rien d'être regardés comme leurs esclaves. Un Javan pousse l'orgueil si loin qu'il ne souffriroit pas que son égal fût assis d'un pouce plus haut que lui. Le caractère général de la Nation est la lâcheté & la vengeance. Quoique tous les naturels de l'Isle soient grands & robustes, s'ils prennent querelle, ils employent ordinairement toute leur adresse à saisir l'avantage du tems ou du lieu; & fondant sur leur adversaire, ils l'assassinent sans lui laisser le moyen de se reconnoître. Leur Loi pour le meurtre est de payer une amende au Roi. N'ayant pas d'autre frein, les parens & les amis du mort ne manquent point de tuer aussi le meurtrier, tandis que le Roi s'afflige rarement d'une multiplication de crimes qui augmentent son revenu. L'arme ordinaire des Javans est un poignard qu'ils appellent *crise*, long d'environ deux pieds. La plûpart en empoisonnent le fer dans la trempe, de sorte que de mille blessures, il n'y en a presque pas une qui ne soit mortelle. La poignée ou le manche de ce funeste instrument est de corne ou de bois, travaillé assez habilement pour représenter la forme du Diable, à qui la plûpart des Javans rendent des adorations. A la guerre, ils sont armés de piques, de dards & de targettes; [quelques-uns ont appris depuis peu à faire usage du Mousquet, mais ils le manient assez mal-adroitement].

Lâcheté des Javans dans leur vengeance.

Leurs armes sont empoisonnées.

Leurs mariages & leurs habits.

LA Loi des mariages borne les hommes à trois femmes: mais cet usage est resserré par une autre Loi, qui oblige les hommes de naissance libre à donner à chacune de leurs femmes dix Esclaves pour la servir. Aussi la poligamie

ligamie

Edmond Scot. 1602.

ligamie n'est-elle commune que parmi les Seigneurs & les plus riches Marchands, qui ont d'ailleurs la liberté d'user indifféremment de toutes les Esclaves qu'ils donnent à leurs femmes. [si celles-ci sont convaincues d'adultére, elles sont dabord punies de mort aussi-bien que leurs galants. L'autorité des Maîtres sur les Esclaves est telle, qu'ils peuvent les faire mourir pour une legére faute.] L'habit des personnes de distinction, est un turban sur la tête, & une simple piéce de calico autour des reins. Ils ont le reste du corps entiérement nud; quoique dans certaines occasions ils portent une sorte de robe ou de casaque, qui est de velours ou de quelqu'autre étoffe de soye. Le Peuple a la tête couverte d'une tocque de velours, ou de taffetas. Autour des reins, ils ont en forme de ceinture un *pagne*, ou une piéce de deux couleurs, large d'une aune, dont l'étoffe vient de *Clyn*, où l'on en fabrique de plusieurs sortes. Ils ont dans l'Isle même de Java, l'invention d'une toile épaisse, de cotton ou de feuilles d'arbre, dont ils pouroient tirer beaucoup d'utilité; mais leur paresse fait qu'ils s'en trouve fort peu. La vanité des hommes les fait aller souvent tête nue, pour montrer leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort épais & fort bouclés. Les femmes se donnent aussi cette sorte d'agrément; & leur chevelure étant beaucoup plus longue que celle des hommes, elles la portent flottante, & nouée comme la queuë des chevaux l'est en Europe. Elles ont à la ceinture une piéce d'étoffe comme les hommes, mais elles y joignent une sorte d'écharpe, qui leur passe sur l'épaule, & qui tombe négligemment par derrière.

Leur Religion.

La Religion dans l'Isle de Java n'est guères respectée que des Grands & des personnes riches. Ils fréquentent peu les Temples; mais ils entretiennent dans leurs maisons des Prêtres Mahométans. Ils honorent Jesus-Christ comme un Prophéte, sous le nom Arabe de *Nabi-Isa*, qui signifie *le Prophéte Jesus*. Le Peuple se borne à reconnoître un Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui est si bon qu'il ne peut causer aucun mal. Mais ils admettent aussi un Diable, qui est le principe de tout mal, & si porté à nuire, qu'ils se croyent obligés de lui rendre autant d'adoration pour calmer son humeur maligne, qu'à Dieu pour obtenir ses bienfaits.

Ils sont sans mœurs.

Les excès d'incontinence sont également communs à Bantam dans les deux séxes. [Un homme riche se procure aisément les objets de l'amour d'un autre, en cherchant quelque prétexte pour lui prêter de l'argent; parce que] la pauvreté, qui est commune à tous les Habitans, fait accepter les prêts avec avidité, & que la Loi autorise le Créancier à saisir la femme & les enfans de son Débiteur. [Tous ceux qui éxercent quelqu'emploi, se laissent corrompre par des présens.] Le penchant au vol est un vice presque général dans l'Isle de Java. Les premiers Seigneurs n'en sont pas plus exempts que le Peuple; & l'étude d'un Etranger doit être continuellement de veiller au soin de sa bourse & de son bagage. A l'arrivée des Anglois, on ne comptoit pas plus d'un siécle jusqu'au tems où les Chinois avoient apporté dans l'Isle une partie de leurs goûts & de leurs usages. Avant cette communication, les Javans étoient si barbares, qu'à peine vivoient-ils en société (*c*). Ils ont conservé de

Voleurs.

(*c*) *l'Original dit que* la Barbarie des Javans consistoit en ce qu'ils se nourrissoient de chair humaine. Sur cela les Auteurs de cette Collection remarquent que Scot avance ce fait un peu trop légèrement; car outre qu'il n'est pas encore bien décidé, s'il y a réellement des peuples

EDMOND SCOT. 1602.

Pareſſeux.

Gourmands.

de leur ancienne barbarie une extrême averſion pour le travail. [Ils aiment fort la Muſique.] La plûpart paſſent le jour aſſis à terre, & les jambes croiſées, à couper un petit bâton, ou à perfectionner le manche de leur criſe, ce qui les rend preſque tous fort bons Sculpteurs. Leur indolence & leur oiſiveté n'empêche pas qu'ils ne mangent prodigieuſement. Mais elle les réduit au ris, aux racines & à la pêche pour ſatisfaire leur gourmandiſe; tandis que la chaſſe, ou quelque travail pour la nourriture & l'entretien des beſtiaux, pouroit leur procurer de meilleurs alimens. Entre les fruits de la terre, ils ont les feuilles d'un arbriſſeau qu'ils nomment *Betel*, & qui préparées avec la noix de (d) *Pinango*, forment une compoſition dont ils font leurs délices. La qualité en eſt fort chaude. Ils en mâchent continuellement pour s'échauffer l'eſtomac & ſe préſerver de la diſſenterie. Ils n'ont pas moins de paſſion pour le tabac & pour l'opium.

Sans génie pour la politique.

Leurs emplois & leurs richeſſes ſont la proie des Etrangers, ſur-tout des Chinois,

COMME ils manquent de génie pour le Gouvernement & pour les affaires politiques, la plûpart des grands emplois ſont occupés à Bantam par des Indiens de *Clyn*, qui ne réuſſiſſent pas moins à s'enrichir qu'à s'élever aux honneurs. Cependant les plus grandes richeſſes tombent entre les mains des Chinois, par l'extrême habileté qu'ils ont pour le commerce. Il n'y a point de fineſſes & de ruſes dont l'uſage ne leur ſoit familier. Ils ſont humbles, modeſtes, inſinuans, capables de ſouffrir toutes ſortes d'injures & de ſupporter toutes ſortes de travaux. Mais s'ils deviennent Javans, comme ils y ſont quelquefois forcés pour éviter le ſupplice après avoir commis quelque crime, ils contractent alors toute la fierté & la pareſſe de ceux dont ils prennent l'habit, & dont ils embraſſent les principes & les uſages. Il eſt difficile d'ailleurs de juger quelle eſt leur Religion. Ils ſont partagés en pluſieurs ſectes; mais dans chaque parti, la plûpart ſont Athées. Ceux qui ſe diſtinguent le plus par leurs pratiques religieuſes, font profeſſion de croire qu'après la mort ils doivent paſſer dans d'autres corps, pour être riches & honorés s'ils ont bien vécu, & pour exercer les plus vils métiers, ou pour animer quelque bête mépriſable (e), s'ils ont irrité le Ciel par leurs crimes. Aux nouvelles Lunes, ils font divers ſacrifices par le feu, où toute la victime eſt conſumée. Leurs prières ſont une eſpèce de chant, accompagné du ſon d'une petite Cloche, qu'ils ſonnent enſuite de toutes leurs forces lorſqu'ils ſont à la fin de la cérémonie. Ce qu'ils brûlent néanmoins n'eſt ordinairement que du papier qu'ils taillent en diverſes figures, car ils mangent les viandes qu'ils ont offertes au Ciel, & l'holocauſte ne ſe fait parfaitement que dans les cas d'une néceſſité preſſante, où le Ciel leur paroît ſourd à leurs invocations. L'Auteur leur ayant demandé pluſieurs fois à qui ils les adreſſoient, ils répondirent toûjours que c'étoit à Dieu. Mais les Mahométans prétendent que c'eſt le Diable qu'ils invoquent, & que la honte les empêche d'en convenir. Pluſieurs d'entre eux ſont fort verſés dans l'Aſtronomie & dans la Chronologie. Ils n'obſervent point de Sabbat, ni d'autre jour

Religion des Chinois de Java.

Leurs ſacrifices.

peuples Antropophages, il n'eſt guères apparent que ſi les Javans euſſent été réellement tels, l'éxemple de quelques étrangers les eut changé au point que de leur faire perdre en peu de tems leur ancienne habitude, & de les engager à renoncer preſque à toutes ſortes de viandes, pour ne ſe nourrir que de ris. R. d. E.

(d) Je ne change rien à l'Anglois; car nos Relations nomment cette noix *Areka*. R. d. T.

(e) Ceux qui ſont dans ces idées ſont de la ſecte de Fo.

Edmond Scot. 1602.

Leur usage pour les morts.

jour privilégié. Seulement lorsqu'ils entreprennent quelque affaire difficile, ou qu'ils jettent les fondemens d'un édifice, ils célèbrent leur entreprise par un jour de fête. L'usage, pour les Chinois riches, qui meurent à Bantam, est qu'on brûle leurs corps, & qu'on envoye leurs cendres à leurs amis de la Chine dans des urnes de porcelaine. Les cérémonies funébres consistent en fumigations de différentes sortes, auxquelles ils ne peuvent donner d'explication. Pour réponse à ceux qui en demandent, ils assûrent que c'est l'usage de la Chine.

Leurs spectacles.

Ils prennent beaucoup de plaisir aux spectacles, & quoiqu'ils chantent fort mal, ils aiment la musique avec passion. Leurs Comédies semblent faire partie de leur Culte religieux, car elles ne se représentent que dans les mêmes occasions où j'ai remarqué qu'ils consument toutes leurs victimes par le feu. Si le tems est mauvais, par exemple, au départ des Vaisseaux qu'ils envoyent à la Chine, ou de ceux qu'ils en attendent, ils joignent la Comédie à l'holocauste pour solliciter les faveurs du Ciel. Leurs spectacles sont publics. Ils élèvent des théâtres au milieu des rues, & le divertissement dure quelquefois depuis midi jusqu'au jour suivant. Ils ont aussi des Prophètes ou des Devins, qui dans l'agitation de l'esprit qui les inspire courent souvent comme des furieux dans les rues & les places publiques, l'épée nue à la main, & menaçant de mort ceux qui manquent de respect pour leurs inspirations. On s'adresse à eux pour sçavoir le sort des Vaisseaux qu'on met en mer, & l'événement des affaires les plus intéressantes. Si le succès ne répond point à leurs prédictions, ils ne manquent pas de rejetter le mal sur le doute ou l'indévotion de ceux qui les consultent.

Leurs Prophètes.

Bassesse de leur caractère.

L'habit des Chinois de Bantam est une longue robe, avec une casaque par dessus. [Ils se couvrent la tête d'une espèce de bonnets, faits de soie ou de poil. Ceux que portent les gens de qualité, sont de différentes façon; il y en a qui ressemblent à un chapeau, & d'autres n'ont point de bord. Ils ont les cheveux longs, mais ils les nouent au dessus de la tête.] Ils sont les plus efféminés de tous les hommes, & les plus capables d'une action lâche & honteuse. Le vol & l'infamie ne leur coûtent rien lorsqu'il est question de s'enrichir. Ils sont hauts & robustes, les yeux petits & noirs, sans poil au visage. Ils achétent des Esclaves qui leur tiennent lieu de femmes; car ils n'ont pas la liberté d'en amener de la Chine. Lorsqu'ils y retournent, ils emmenent avec eux leurs enfans, & vendent les méres. S'ils meurent à Bantam, le Roi hérite de tous leurs biens. [Si une fois ils se coupent les cheveux, ils ne peuvent jamais retourner dans la Chine; sans que cependant cela ôte à leurs enfans la liberté d'y aller, s'ils ont toûjours conservé entière leur chevelure.]

Histoire d'un Chinois.

[On fit à Scot un récit qu'il a cru digne d'entrer dans son Mémoire. Un Chinois qui avoit passé plusieurs années à Bantam, & qui avoit acquis d'immenses richesses, se trouvoit père d'un prodigieux nombre d'enfans. On lui en connoissoit soixante, qu'il avoit eus de vingt différentes méres. Il se disposoit à quitter Bantam pour retourner à la Chine, & ses femmes étoient déja vendues. Mais le Roi de Bantam apprit qu'au lieu d'emmener ses enfans, il cherchoit aussi à se défaire du plus grand nombre, & qu'il n'en destinoit que quatre au voyage. Sa conduite fut observée. Au premier enfant qu'il eut la dureté d'exposer en vente, un Javan chargé secrétement des ordres du Roi,

EDMOND SCOT. 1602.

se présenta pour l'acheter. D'autres achetèrent successivement tout le reste. Enfin le Roi fit paroître le père devant lui, & feignant d'ignorer ses dispositions, il lui demanda, entre plusieurs questions sur son départ, s'il avoit déja fait partir ses enfans pour la Chine. Le Chinois confus du reproche auquel il s'attendoit, crut devoir saisir l'occasion qu'il avoit de l'éviter. Il répondit que toute sa famille étoit embarquée. Le Roi prenant une contenance furieuse, le traita d'imposteur, qui avoit sans doute des vûes pernicieuses à l'Etat dans lequel il s'étoit enrichi puisqu'il ôsoit employer le mensonge pour déguiser sa conduite, & le fit charger de fers. En même tems se faisant présenter une Requête au nom des cinquante-six enfans qui avoient été vendus pour l'esclavage, quoique nés dans une condition libre, il feignit de se réjouir pour l'intérêt du Chinois que ce crime ne fût pas digne de mort; mais il lui fit déclarer que c'étoit une raison de se confirmer dans la défiance qu'il avoit de ses intentions, parce qu'un père capable de vendre ses enfans sans y être forcé par l'indigence, ne pouvoit avoir que des vûes criminelles, & qu'un soupçon si juste le feroit retenir en prison, jusqu'à ce que le tems ou d'autres preuves servissent à l'éclaircissement de la vérité. Le Chinois offrit envain de reprendre ses enfans. On lui répondit qu'un père capable de les vendre, le feroit peut-être de les tuer. Enfin comprenant qu'on en vouloit à ses richesses, il prit le parti d'offrir une somme considérable pour appaiser le Roi. Mais, soit que le chagrin de son avanture eût altéré sa santé, soit qu'on eût avancé la fin de ses jours par quelqu'autre voie, il mourut dans sa prison. Le Roi se mit en possession de tous ses biens, suivant le droit établi; & pour justifier ses intentions, non-seulement il rendit la liberté aux enfans qu'il avoit fait acheter, mais après leur avoir accordé une portion de l'héritage, il les fit élever dans la Religion & les usages de sa Nation.]

Ordres que Lancaster avoit laissés à son départ de Bantam.

(*f*) L'AMIRAL Lancaster, en partant de Bantam le 21 de Février 1602, avoit laissé neuf Anglois dans cette Ville, sous le commandement de *William Stackey*. Il y avoit laissé aussi sa Pinasse sous les ordres de *Thomas Keith*, avec treize Matelots & un Facteur nommé *Tudde*, pour se rendre à Banda. Ce Bâtiment chargé de différentes marchandises, s'étoit hâté de mettre à la voile; mais il avoit trouvé les vents si contraires, qu'après avoir lutté contre eux pendant deux mois, il avoit été forcé de retourner à Bantam. Ainsi les Anglois se trouvèrent au nombre de vingt-quatre, dans deux maisons que l'Amiral leur avoit procurées. Elles étoient si remplies de marchandises depuis le retour de la Pinasse, qu'ils se virent obligés d'en mettre une petite partie chez les Hollandois qui s'étoient ouvert aussi l'entrée de l'Isle de Java, & qui avoient obtenu une maison à Bantam.

Querelle des Anglois avec les Javans.

AVANT le départ de Lancaster, il s'étoit élevé une querelle entre ses gens & quelques Indiens. Sa prudence l'avoit appaisée. Mais à peine eut-il levé l'ancre, & la Pinasse eut-elle mis à la voile, que les Javans cherchèrent les moyens de se venger. Leur première entreprise fut de mettre le feu pendant la nuit à la principale maison des Anglois par le moyen de plusieurs flèches enflamées. Il n'y eut qu'une vigilance extrême & des soins continuels qui purent la garantir de sa ruine. Cependant le retour de la Pinasse arrêta

(*f*) Ici commence la 2e. Section du Chap. III. de l'Original. R. d. E.

Edmond Scot. 1602.

arrêta (*g*) les plus téméraires. Mais leur ressentiment s'étant communiqué jusqu'à divers Seigneurs, il arriva malheureusement pour les Anglois que le Protecteur que la Cour leur avoit nommé (*h*) vint à mourir, & que celui qui fut substitué, se trouva rempli des préventions que les mécontens s'étoient efforcés de répandre. *Stackey*, Chef du Comptoir, avoit commencé à bâtir un magasin de soixante-douze pieds de long, & large de 36. Le nouveau Protecteur, sans faire connoître ouvertement sa haine, apporta tant d'obstacle à la continuation de cet ouvrage, qu'il jetta les Anglois dans des dépenses & des embarras presqu'insurmontables. Pour comble d'infortune Stackey se figura mal-à-propos que ses plus précieuses marchandises avoient besoin d'air, & les fit exposer dans sa cour avec trop peu de précaution; ce qui les altéra beaucoup en ternissant leur couleur.

Autres sujets d'embarras.

Avec toutes ces disgraces, les Anglois avoient à se défendre des mauvaises qualités du climat, qui se faisoient déja sentir à plusieurs par des maladies fort dangereuses; lorsqu'il arriva un malheur commun à toute la Ville, dont ils eurent particulièrement à souffrir. Un Capitaine Chinois mécontent de la Cour, déchargea sur Bantam quelques volées de canon qui y causèrent un furieux incendie. Quantité de Maisons & de magasins furent consumés par les flammes. Le Comptoir des Hollandois, où Stackey avoit mis quelques marchandises, ne put être sauvé par tous leurs soins. Il perdit de même une grande provision de poivre, qu'il avoit retiré dans une maison Chinoise. Mais ces deux pertes n'égaloient pas celle dont il fut menacé dans sa propre maison. Le feu s'en approcha si furieusement, que les barres de fer qui défendoient les fenêtres, en devinrent brûlantes, jusqu'à n'y pouvoir toucher avec la main. Cependant la diligence de ses gens arrêta le progrès des flammes. Mais son inquiétude fut encore plus vive pour se garantir des insultes & du pillage des Javans, qui l'environnoient nuit & jour.

Incendie de Bantam.

Dans le cours du mois d'Avril, de l'année suivante, il arriva dans la Rade de Bantam neuf Vaisseaux Hollandois, commandés par *Wiborne Van Warwik*. Cette Flotte se divisa presqu'aussi-tôt. Deux des plus gros Bâtimens mirent à la voile pour la Chine; deux pour les Moluques, & trois pour Sortan. La Pinasse Hollandoise fut envoyée au Port d'Achin, pour rappeller à Bantam quelques Vaisseaux qui étoient revenus de Ceylan, où ils étoient allés s'emparer d'un Fort Portugais, sous la conduite du Capitaine Spilberg. L'Amiral demeura seul avec son Vaisseau, pour les attendre. Pendant le séjour qu'il y fit, les Anglois eurent beaucoup à se louër de ses civilités & du secours qu'il eut la générosité de leur accorder. Il leur devoit cette reconnoissance pour ceux qu'il avoit reçus du Chevalier *Richard Luson*, dans une tempête où il avoit été menacé du naufrage. Aussi n'épargna-t'il rien pour s'acquitter, par les soins qu'il prit des Anglois malades, avec lesquels il partagea jusqu'à sa provision de biscuit & de vin. Ses discours ne furent pas moins respectueux pour la Cour d'Angleterre. Mais l'Auteur remarque que les Hollandois de son Equipage ne traitèrent pas l'Angleterre, & la Reine même, avec tant de ménagemens. Ils s'efforcèrent de rendre cette Princesse & sa Nation odieuse

1603. Arrivée de neuf Vaisseaux Hollandois.

(*g*) *l'Anglois dit* au contraire que les insultes qu'on eut à souffrir de la part de cette canaille durèrent près de deux ans. R. d. E.

(*h*) *Angl.* le Protecteur ou le Tuteur du Roi. R. d. E.

EDMOND SCOT. 1603.

se aux Javans, par des récits, où la vérité, suivant les termes de Scot, n'étoit pas moins blessée que la bienséance.

Les maladies continuoient d'affoiblir de jour en jour les Anglois. Ils perdirent *Thomas Morgan*, leur second Facteur. Stackey fut lui-même attaqué dangereusement. Les Matelots qui étoient revenus de Banda avec la Pinasse, se ressentoient presque tous du même mal. [L'art des Chirugiens de l'Europe ne suffisoit pas pour des maladies qui leur étoient inconnues, & personne n'avoit la hardiesse d'employer les remédes Indiens qu'ils connoissoient encore moins]. *William Chase* un des Facteurs de la Pinasse, mourut dans des convulsions violentes, dont on ne put pénétrer la cause. Vers le même tems quelques Officiers du Roi vinrent leur défendre de travailler davantage à leur édifice; apparement parce qu'ils n'avoient point encore fait de présent au nouveau Protecteur. Mais apprenant que cet Officier & le Scha Bandar ne jouissoient point d'une faveur assûrée, ils portèrent leurs plaintes à *Kay Tamongone Gobay*, Amiral, qui étoit par sa bonté le père de tous les Etrangers. Il fut touché de leur situation. La voye qu'il prit pour les secourir fut de donner une grande Fête, à laquelle il invita les principaux Seigneurs de la Cour. Là, dans la chaleur du plaisir, il fit tourner l'entretien sur l'affaire des Anglois, en représentant combien il étoit honteux pour le Roi & pour toute la Nation de traiter avec si peu de bonne-foi des Marchands étrangers. Il protesta que si quelqu'un les empêchoit d'achever leur maison, il étoit résolu de leur abandonner la sienne, & de se loger plutôt dans une cabane que de violer sa promesse. Enfin ses discours firent tant d'impression sur l'Assemblée, que tout le monde s'engagea par serment à laisser finir leur ouvrage, & l'édifice fut bientôt porté à sa perfection.

L'Amiral de Bantam favorise les Anglois.

Leur Comptoir s'achéve.

Stackey craignant que l'arrivée des Hollandois, & l'attente de quelques autres Vaisseaux de la même Nation, n'augmentât beaucoup le prix du poivre, en avoit acheté une quantité considérable; mais comme son Magasin n'étoit point encore fini, il avoit payé la marchandise avant qu'elle fût livrée. Les Hollandois commencèrent bientôt leur cargaison. Dans l'empressement avec lequel ils achetoient tout ce qui leur étoit offert, il se crut obligé de retirer ce qu'il avoit acheté; sans quoi, peut-être auroit-il risqué de perdre son poivre & son argent. Mais la même raison le mettant dans la nécessité de prendre le poivre au hasard, il s'en trouva beaucoup d'une mauvaise qualité.

Ils perdent sur le poivre.

La maladie de Stackey sembloit s'irriter par les remèdes. Il tomba dans une langueur, qui finit le dernier jour de Juin par sa mort. L'Amiral Hollandois, constant dans ses généreux principes, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe qu'il pût s'imaginer. Le 4 de Juillet, quelques Javans mirent le feu au grand Marché qui étoit à l'Est de la Rivière, dans la vûe de piller les effets des Chinois. Cette infame entreprise leur réussit si bien, que non-seulement les Chinois y perdirent des biens considérables, mais que les Anglois eurent beaucoup de part à leur perte. L'incendie recommença le 27, & ne causa pas moins de dommage.

Mort du Facteur Stackey.

Le 5 d'Août, à dix heures du soir, *Spilberg*, *Powlson*, & quelques autres Capitaines Hollandois vinrent avertir les Facteurs d'Angleterre, qu'ayant été le même jour à l'Audience du Protecteur, il leur avoit demandé si la Flotte de

Danger qui menace les Anglois.

[l]e Hollande prendroit parti pour les Anglois dans les démêlés que les Javans [p]ouroient avoir avec eux. Spilberg avoit répondu que les Hollandois étant [l]es plus proches voisins de l'Angleterre, il étoit juste que les deux Nations [s]'entr'aidassent à repousser les violences. Le Protecteur n'avoit pas laissé d'in[si]ster sur le dessein qu'il avoit de mortifier les Anglois; & faisant beaucoup de plaintes vagues, il l'avoit prié de ne pas s'offenser de ce qui devoit arri[v]er. Un avis de cette importance obligea l'Auteur de cette Relation, qui étoit [d]evenu le Chef du Comptoir, depuis que les Anglois avoient perdu Stackey, [d]e se rendre aussi-tôt chez le Protecteur, & de lui faire un présent. Il fut [r]eçu à l'Audience, & son présent fut accepté; mais le Seigneur Javan dé[d]aignant de répondre à ses plaintes, se contenta de lui dire qu'il le feroit a[v]ertir le lendemain de ses intentions. Scot encore plus allarmé de cette [c]onduite, eut recours à l'Amiral Hollandois, qui envoya sur le champ son [f]ils chez le Protecteur, pour lui demander des explications sur les menaces qu'il faisoit aux Anglois. Il les désavouä. Mais ayant fait appeller Scot le matin, il voulut sçavoir de qui il avoit appris que son dessein fût de nuire au Comptoir d'Angleterre. Scot ne balança point à lui dire qu'il l'avoit appris des Hollandois. C'est donc de quelque Esclave, répondit le Protecteur. Non, répliqua Scot; c'est de plusieurs braves Capitaines. Le Javan parut se faire violence pour déguiser sa colère; mais il ajoûta: si c'étoit quelque Chinois ou quelque Javan, je le ferois amener sur le champ & poignarder à vos yeux. Après s'être un peu composé, il se plaignit avec plus de douceur de ce que les Anglois ne s'adressoient point à lui dans leurs affaires, & sembloient donner toute leur confiance au Scha Bander ou à l'Amiral. Scot s'excusa sur sa qualité d'Etranger, qui ne lui permettoit pas de connoître encore tous ses devoirs. Il promit qu'à l'avenir les Anglois n'épargneroient rien pour mériter ses bonnes graces. Cet entretien finit par des protestations mutuelles d'amitié & de bonne-foi; mais il n'y entroit que de la dissimulation de la part du Protecteur, qui songeoit à tirer de l'argent des Facteurs Anglois. Quelques jours après, on avertit Scot que le dessein du Roi étoit de lui emprunter cinq mille réaux de huit. Il comprit que c'étoit un artifice pour l'engager à les offrir volontairement: mais sans s'informer d'où cet avis étoit venu, il prit le parti d'attendre que le Roi les lui fît demander ouvertement.

Scot appaise le Protecteur.

Apparence trompeuse.

Spilberg ayant vendu ses marchandises & chargé ses Vaisseaux de poivre, mit à la voile pour retourner en Europe. [L'Amiral Warwick fit remarquer aux Anglois que ce départ le rendoit beaucoup plus foible, & que ne pouvant attendre de lui le même secours, ils devoient se conduire avec beaucoup plus de précautions. Cependant ils furent forcés d'oublier ce conseil.] Le 17 d'Août, ayant mis à l'air quelques marchandises qui avoient besoin de ce préservatif, un Javan, Esclave d'un des principaux Seigneurs du Pays, y jetta quelques méches souffrées, qu'ils n'éteignirent point sans peine. Dans le premier ressentiment de cette insulte, ils le poursuivirent, l'arrêtèrent, & le conduisirent devant Kay Tomongone, Amiral de Bantam, qui le fit aussi-tôt charger de fers. Une heure après il s'assembla près de sa prison un grand nombre d'autres Esclaves, qui entreprirent de le délivrer. Les gens de l'Amiral parurent avec leurs armes. On se battit avec chaleur. Mais les Esclaves ayant été mis en fuite, l'Amiral fit conduire son prisonnier

Malignité d'un Esclave qui cause de l'embarras aux Anglois.

EDMOND SCOT. 1603.

Effet fingulier de la vengeance.

nier au Palais du Roi. Les Anglois balancèrent s'ils devoient porter leurs plaintes jufqu'à la Cour. Ils n'ignoroient pas qu'il n'y a guères d'autre punition à Bantam que celle de mort, parce que le defir de la vengeance eft fi vif dans la Nation, qu'un Efclave même regardant tout autre châtiment comme un outrage, ne manque point d'attenter enfuite à la vie de fon Maître ou de fon Juge. D'ailleurs le crime dont ils avoient à fe plaindre fembloit expié par la prifon; ou s'il étoit devenu capital par fes fuites, c'étoit l'Amiral que la pourfuite regardoit comme l'offenfé. Ils furent délivrés de ce doute par les follicitations du Maître de l'Efclave, qui étoit un des Favoris du Roi, & qui ne fut pas long-tems fans obtenir grace. Il étoit lui-même ami des Anglois; de forte qu'à la fin ils s'unirent à lui pour fauver le coupable.

Les Anglois fe défient du Protecteur.

[DANS tous ces différends, ils n'étoient embarraffés qu'à trouver la fource des chagrins qu'on ne ceffoit pas de leur fufciter; car malgré la mauvaife opinion qu'ils avoient des Javans, ils ne pouvoient fe figurer que de fimples Efclaves, avec lefquels ils n'avoient aucun démêlé, fe portaffent à fouhaiter leur ruine, s'ils n'y étoient pouffés par quelque reffort fecret. Leurs foupçons ne pouvoient tomber que fur le Protecteur.] Au milieu d'une nuit fort obfcure, tandis qu'ils étoient à chanter les Pfeaumes de l'Eglife Anglicane, une troupe de Voleurs vint brifer leurs fenêtres, & feroient entrés dans le Magafin s'ils n'euffent tiré quelques coups de fufil pour les écarter. Scot n'ignorant point les difcours injurieux de quelques Hollandois, auroit fait tomber fur eux fes défiances, s'il ne les avoit quelquefois vûs fouffrir eux-mêmes de l'infolence des Javans. Prefque dans le même tems ils eurent avec eux une querelle fi violente, qu'elle aboutit de part & d'autre à la mort de plufieurs perfonnes. A la vérité les Hollandois l'avoient fait naître, par des excès de débauche, que l'Auteur traite de fcandaleux pour le nom chrétien. Il ajoûte que le caractère des Matelots Hollandois, lorfqu'une fois ils ont pris terre dans quelque Port, eft de ne plus connoître aucune régle de foûmiffion ni même de refpect pour leurs Officiers. Quoiqu'il en foit, s'ils tuèrent quelques Javans dans le tumulte, ils perdirent deux hommes, qui furent poignardés de fang-froid par les amis ou les parens des Morts. Ils s'en plaignirent au Protecteur, [en prétendant qu'il devoit mettre beaucoup de différence entre les fautes qui leur étoient échappées dans l'ivreffe, & des affaffinats prémédités.] Il leur demanda quelles Loix ils reconnoiffoient dans leurs Voyages de Commerce, c'eft-à-dire, s'ils en avoient entr'eux, ou s'ils fe foûmettoient à celle du Pays où ils étoient reçus. Leur réponfe ayant été que fur mer ils fe gouvernoient par les Loix de leur propre Pays, & qu'à terre ils étoient fujets à celles du lieu de leur féjour: Hé bien, leur dit le Protecteur, voici les nôtres. Pour la mort d'un Efclave, on paye vingt réaux de huit; pour celle d'un homme libre, cinquante, & cent pour celle d'un Noble. [Ainfi (*i*), pour vos deux hommes il vous reviendroit deux fois cinquante réaux: mais comme vous nous avez tué trois Javans qui n'étoient

Infultes qu'ils reçoivent.

Les Hollandois s'attirent des querelles.

Plaifante réponfe que leur fait le Protecteur.

toient

(*i*) Ce bon mot du Protecteur ne fe trouve point dans l'Original, qui ne parle que d'un feul homme de tué, & qui dit que toute la fatisfaction qu'on accorda aux Hollandois, fût de les prier de tenir ce fait fecret, en leur offrant cependant de leur faire avoir les cinquante réaux qui leur revenoient. R. d. E.

toient point Eſclaves, c'eſt encore cinquante réaux que vous nous devez, & que nous voulons bien vous laiſſer à compte.]

Assaſſins de l'Iſle de Lampon.

Le 5 de Septembre, il arriva au Port de Bantam un *Jonc* de l'Iſle de Lampon, qui eſt ſituée dans les détroits du Sond. Les Habitans de cette Iſle ſont ennemis jurés de celle de Java, & particuliérement de Bantam, quoiqu'il ſe trouve quantité de Javans qui s'aſſocient à eux. Leur occupation continuelle eſt le meurtre & le brigandage. Ils entrent audacieuſement dans les Villes & dans les maiſons, ils volent en plein jour, & coupent la tête à ceux qui leur réſiſtent. Pendant plus d'un mois qu'ils paſſèrent aux environs de Bantam, les Anglois furent troublés continuellement par les lamentations des Habitans. Un jour qu'ils étoient à dîner, ces perfides aſſaſſins entrèrent dans une maiſon voiſine du Comptoir, où ne trouvant qu'une femme, ils lui coupèrent la gorge; mais les cris du mari, qui arriva au même moment, les forcèrent de prendre la fuite ſans qu'ils euſſent le tems d'emporter la tête. En vain les Anglois ſe mirent à les pourſuivre. Ils ſont fort prompts à la courſe; ſans compter que leur reſſemblance avec les Javans leur donne la facilité de ſe mêler dans la foule, & de ſe contrefaire avec tant d'adreſſe, que ſouvent ils reviennent parmi les curieux au lieu même d'où la crainte du châtiment vient de les chaſſer. Scot raconte que pluſieurs femmes de la Ville prirent cette occaſion pour ſe défaire de leurs maris, en leur coupant la tête pendant la nuit, & la vendant aux Lampons. Il ajoûte la raiſon qui portoit ces Brigands à couper tant de têtes. Ils étoient gouvernés par un Roi qui leur donnoit une femme pour chaque tête d'Etranger qu'ils lui apportoient; de ſorte, continue l'Auteur, qu'ils déterroient quelquefois les Morts, pour tromper leur Roi par un faux préſent.

Raiſon qui les porte à couper des têtes.

Les Anglois craignent les Lampons & ſe muniſſent.

Les Anglois ne furent pas exempts de crainte. Ils s'apperçurent ſouvent que les Lampons rodoient pendant la nuit autour du Comptoir, & qu'ils en vouloient à leurs têtes ou à leurs marchandiſes. Les allarmes de Scot devinrent bien plus vives, ſur un avis ſecret qu'il reçut de quelques perſonnes de diſtinction, & particuliérement de l'Amiral, dont l'amitié ne ſe réfroidiſſoit point pour les Anglois. Il fut averti que pluſieurs Seigneurs Javans, qui avoient plus de faſte que de bien, & qui tâchoient de ſuppléer par leurs brigandages à ce qui manquoit à leur fortune, avoient formé le deſſein de fondre pendant la nuit ſur le Comptoir, de faire main-baſſe ſur le petit nombre d'Anglois que les maladies avoient épargnés, de ſe ſaiſir de toutes leurs richeſſes, que la renommée groſſiſſoit beaucoup, & de publier le lendemain que c'étoit l'ouvrage des Lampons. Scot ne trouva point d'autre reſſource que d'allumer chaque nuit autour du Comptoir quantité de feux, non-ſeulement pour inſpirer de la crainte aux plus hardis, mais pour ſe mettre en état de pouvoir les diſtinguer malgré leur couleur. D'un autre côté tous les Anglois eurent ordre de paſſer le tems de l'obſcurité ſous les armes, & les Trompettes de ſonner lorſqu'ils verroient paroître quelque Indien. Les Lampons & les Javans qui n'appréhendent rien tant que les armes à feu, ne purent douter qu'avec ces précautions les Anglois n'euſſent leurs fuſils prêts à les recevoir. La même garde fut continuée aſſez long-tems. Enfin, par les meſures que l'on prit dans la Ville, il y eut un grand nombre de Lampons arrêtés, & punis du dernier ſupplice. Mais les reſtes de cette dangereuſe troupe ſe jettèrent dans la Ville Chinoiſe. C'étoit un nouveau péril pour les Anglois,

EDMOND SCOT. 1603.

glois, qui avoient de grandes liaisons de Commerce avec les Chinois, & quantité de marchandises entre leurs mains. Ils entendirent du Comptoir les cris d'une infinité de maisons, désolées par le pillage ou par la mort des Marchands. Ce bruit & ces inquiétudes perpétuelles firent sur eux tant d'impression, qu'en songe, dit l'Auteur, ils se figuroient être attaqués par les Javans ou les Lampons, & que malgré la profondeur de leur sommeil, après tant de veilles & de fatigues, ils se levoient tout endormis pour courir aux armes, [& une fois il arriva qu'ils se blessèrent les uns les autres avant que quelqu'un eut eu le tems de les venir éveiller. Pour prévenir dans la suite de pareils accidens, on pensa à éloigner les armes de ceux d'entr'eux qui dormiroient; mais on réfléchit en même-tems, qu'en cas d'attaque, ils ne seroient pas alors si prêts à se défendre; ainsi on résolut de se contenter d'avoir toûjours quelqu'un qui veillât éxactement, & comme ils étoient en petit nombre, Scot veilla à son tour comme les autres, & souvent le bruit que ses gens faisoient entr'eux lui causa autant de peur que les Javans.] La crainte du feu agissoit encore plus fortement sur leurs imaginations. Ils en avoient vû des exemples si terribles, & les circonstances en rendoient le souvenir si vif, qu'à la moindre allarme ils se croyoient environnés de flammes. O feu! s'écrie Scot dans sa Relation, ton seul nom, dans quelque Langue qu'il eût été prononcé près de moi, m'auroit tiré de la plus profonde létargie. Il fut obligé, dit-il, pour se garantir des tressaillemens mortels où ce mot le jettoit, de défendre à tous ses gens de le prononcer autour de lui, s'ils n'y étoient forcés par l'occasion. Au reste il assûre que cette disposition étoit celle de tous les autres Anglois, & qu'aussi-tôt que les soins du Gouvernement eurent dissipé les sujets de tant de craintes, tous les gens du Comptoir dormirent pendant plusieurs jours d'un sommeil si profond, que les tambours & les trompettes n'avoient point la force de les réveiller.

Impressions extraordinaires de la crainte & du bruit.

Si l'on est surpris qu'une Ville, telle que l'Auteur a représenté Bantam, fût sujette à des désordres de cette nature, il fait considérer qu'elle avoit alors un Roi fort jeune, & que les Seigneurs du Conseil, occupés de leurs intérêts, fermoient les yeux à tout ce qui n'intéressoit que le Peuple. Dans l'espace de trois mois la Ville essuya cinq incendies considérables, mais à l'Est de la rivière, c'est-à-dire, dans un Quartier qui n'étoit habité que par la Populace, ou par des Chinois, que les Javans cherchoient à piller. Quoique le Comptoir des Anglois en fût fort voisin, & que la flamme s'en fût plus d'une fois approchée, leur vigilance & la faveur du vent le garantit autant de fois de sa ruine.

Pourquoi il régnoit tant de désordre à Bantam.

(k) A peine étoit-on revenu de ces allarmes, qu'il s'éleva de nouveaux différends entre les Naturels du Pays & les Hollandois. La source en fut encore un excès de débauche, dans lequel ceux-ci insultèrent mal-à-propos quelques Javans. Bientôt la vengeance éclata par des effets fort tragiques. Plusieurs Hollandois furent assassinés le soir, sans qu'on pût reconnoître les meurtriers. Le péril s'étendit jusqu'aux Anglois, par une raison qui n'est pas sans vrai-semblance, dans un Ecrivain même de cette Nation. Jusqu'alors ces deux Peuples avoient été confondus par les Javans sous le nom d'Anglois; soit, comme l'assûre Scot, que les Hollandois, à leur arrivée, eussent trouvé de

Hollandois assassinés.

Les Anglois fâchés d'être confondus avec les Hollandois.

(k) Dans l'Original la 3e. Section du Chap. III. commence ici. R. d. E.

EDMOND SCOT. 1603.

de l'avantage à prendre le nom de leurs voisins, soit que la ressemblance de leur habillement eût fait naître cette erreur. Souvent le Peuple de Bantam faisoit retentir ses plaintes contre les Anglois, quoiqu'il fût certain, dit l'Auteur, que ceux-ci n'ayant rien à se reprocher, elles ne pouvoient tomber que sur les Hollandois. Enfin, craignant les mal-entendus à l'occasion de cette dernière querelle, les Chefs du Comptoir Anglois commencèrent à chercher quelque marque pour se faire distinguer. On approchoit du 17 de Novembre, qui étoit la Fête anniversaire du Couronnement de la Reine Elisabeth; car on ignora pendant le reste de l'année à Bantam, & même une partie de l'année suivante, que l'Angleterre eût changé de Maître. Scot fit prendre aux Anglois des habits neufs de soye, avec des écharpes de taffetas blanc & rouge. Il fit faire aussi un nouveau Pavillon, qui portoit une croix rouge sur un fond blanc; & pour différence entre les Maîtres & les Valets, il fit border leur écharpe aux premiers d'une frange d'or.

Ce qu'ils font pour être distingués.

Le jour de la Fête étant arrivé, ils arborèrent l'étendart de Saint-George au sommet de leur maison. Ensuite ayant annoncé leur joye par quelques décharges de leur mousqueterie, ils se rangèrent en fort bel ordre sur leur propre terrain, & firent plusieurs marches au son des timbales & des trompettes. Le bruit attira aussi-tôt le Scha Bandar & plusieurs autres Seigneurs, qui s'informèrent curieusement du sujet de cette réjouissance. Scot leur apprit que c'étoit la Fête de sa Reine, ou plûtôt le renouvellement d'une Fête qui avoit été célébrée quarante-sept fois, parce qu'il y avoit autant d'années que cette grande Princesse étoit sur le Trone; & que tous les Anglois, dans quelque lieu du Monde qu'ils pussent se trouver, ne manquoient point à ce devoir. Le Scha Bandar loua beaucoup une pratique qui marquoit dans un Peuple autant d'attachement que de respect pour son Souverain. Les Javans s'étant assemblés en grand nombre, ils demandèrent pourquoi les Anglois de l'autre Comptoir ne témoignoient pas le même zèle. On se hâta de leur répondre que ce n'étoient point des Anglois, mais des Hollandois, qui loin d'être Sujets de la même Reine, n'étoient même gouvernés par aucun Roi; qu'il étoit aisé de les distinguer, puisque si l'on y vouloit faire attention, ils ne parloient pas le même langage, & que leurs usages mêmes étoient assez différens. Scot n'oublia point de faire paroître ses gens pendant l'après-midi dans tous les Quartiers de la Ville, avec ordre de répéter les mêmes discours à ceux qui auroient la curiosité de les entendre. Leurs écharpes & leurs cocardes firent une figure brillante. Le Peuple apprit ainsi à distinguer les deux Nations; & [Scot, fort prévenu en faveur de la sienne, ajoûte avec complaisance pour la supériorité qu'il paroît s'attribuer, que] les enfans de Bantam s'écrioient, en voyant passer les Anglois: *Oran Engaees bagh*; *oran Hollanda jahad*, les Anglois sont bons, les Hollandois ne valent rien.

Fête des Anglois.

Discours qu'ils tiennent aux Javans.

L'Amiral Warwick partit dans cet intervalle pour Patama, dans le dessein de se rendre ensuite à la Chine. Les deux Vaisseaux qu'il y avoit envoyés six mois auparavant arrivèrent le 6 de Décembre à la Rade de Bantam. Ils avoient trouvé à l'ancre, dans l'Isle de *Macao*, une Caraque Portugaise, chargée de soie crue, de musc & d'autres marchandises précieuses, dont ils s'étoient saisis presque sans résistance, tandis que l'Equipage étoit à terre. Après en avoir tiré de quoi composer leur cargaison, ils avoient

Deux Vaisseaux Hollandois s'emparent d'une riche Caraque.

EDMOND SCOT.
1603.

Ils attaquent un Vaisseau du Roi de Siam leur Allié.

brûlé le reste, qui de leur propre aveu faisoit encore le double de ce qu'ils avoient enlevé. Dans leur retour ils avoient rencontré un *Jonc* de Siam (*l*), qu'ils avoient attaqué. Ils ne s'étoit rendu qu'après avoir perdu trente-trois (*m*) hommes & leur en avoir tué plusieurs. Mais en le reconnoissant pour Siamois ils l'avoient laissé libre, parce qu'ils se proposoient d'établir un Comptoir dans cette Nation. Le Capitaine, qui périt dans le combat, avoit refusé de leur dire à quel Prince il appartenoit. Telle fut du moins l'excuse des Hollandois, pour justifier l'insulte qu'ils avoient faite aux Sujets d'un Roi dont ils recherchoient l'amitié. Ils ignoroient encore la valeur du muse; de sorte qu'ayant rencontré un Vaisseau Japonois, ils lui avoient cédé presque pour rien ce qu'ils avoient enlevé à la Caraque. Dans l'espace d'environ quarante jours, qu'ils passèrent à Bantam, ils prodiguèrent de même la plus riche partie de leur butin.

1604.

Le 17 Janvier, ils levèrent l'ancre, avec deux autres Bâtimens de leur Nation; l'un, qui avoit chargé à Bantam; l'autre, arrivé deux mois auparavant de la Chine, & parti de Hollande depuis quatre ans. Il en avoit passé quatorze mois à la Cochinchine, où par une trahison dont l'histoire n'appartient point à cet Ouvrage, ils avoient d'abord été retenus prisonniers.

Un Capitaine Hollandois pris pour Espion & comment traité.

Leur Capitaine, que les Cochinchinois soupçonnoient d'être moins un Marchand qu'un Pyrate ou un Espion, avoit été forcé de se tenir à genoux pendant vingt-quatre heures, le col nud sous un sabre, dont on feignoit à tout moment de lui vouloir couper la tête, pour lui faire confesser le dessein de son voyage. Mais il se trouva heureusement que la plus grande partie de l'Equipage étoit composée de Hollandois Catholiques; ce qui leur attira la protection de quelque Religieux Portugais, sans lesquels ils étoient tous menacés de perdre la vie. Ils furent traités ensuite avec plus de douceur, mais obligés néanmoins de racheter leur liberté par une grosse somme.

Les Anglois de Bantam se croyoient depuis quelques mois à couvert de toutes leurs anciennes craintes. Ils n'avoient eu que les maladies à combattre; & l'expérience leur ayant appris qu'elles venoient particulièrement de la chaleur du poivre, dans le soin qu'ils prenoient eux-mêmes de l'éplucher & de le sasser, ils s'étoient déterminés à louër des Chinois pour leur rendre ce service sous l'inspection de leurs domestiques. Dans cette heureuse situation de leurs affaires, ils virent arriver ce qu'ils avoient redouté depuis long-tems, sans pouvoir s'en garantir.

Le Protecteur veut leur extorquer de l'argent.

Le Protecteur fit prier Scot de lui prêter deux mille piéces de huit, ou, s'il n'avoit point cette somme, de lui en fournir du moins la moitié. Il falloit choisir entre le danger d'un refus, ou le désagrément de voir souvent renouveller cette fâcheuse demande; car on ne proposoit ni conditions ni terme pour la restitution.

Réponse de Scot.

Scot prit le parti de répondre que l'Amiral Lancaster lui avoit laissé beaucoup de marchandises, mais peu d'argent; que les Javans lui devoient de grosses sommes dont il ne pouvoit se faire payer; enfin qu'il étoit encore tres-éloigné d'avoir acheté autant de poivre qu'il en auroit besoin pour les Vaisseaux dont il attendoit l'arrivée. Ces excuses furent mal-reçues. Il fut aisé de prévoir que les Anglois n'auroient jamais un ami sincère dans le Protecteur; tandis que

(*l*) L'Auteur de la Relation dit *Sion*.

(*m*) *Angl.* soixante-quatre. R. d. E.

Edmond Scot. 1604.

que les Hollandois, qui l'avoient corrompû en lui prodiguant les richesses qu'ils avoient enlevées aux Portugais, en obtenoient toutes sortes de faveurs. Il leur avoit accordé depuis peu la permission de se bâtir une maison magnifique; quoiqu'ils en eussent déja trois, sous le nom d'autant de Marchands qui ne cessoient point d'acheter tout le poivre qu'on leur offroit. Les Chinois profitoient de cette avidité pour mêler dans leurs marchandises de l'eau, du sable & d'autres corps étrangers, qui en augmentoient tellement le poids, que ceux qui éxerçoient cette friponnerie, achetant eux-mêmes le poivre plus cher qu'ils ne le vendoient, ne laissoient pas d'y gagner douze ou quinze pour cent. Les Anglois se trouvoient forcés de le prendre avec ces altérations, parce qu'il y auroit fallu renoncer entièrement s'ils en avoient attendu d'une autre espéce.

Friponnerie des Chinois de Bantam.

Cependant le Protecteur s'étoit si peu rebuté des excuses de Scot, que sous de nouveaux prétextes il lui fit demander mille piéces de huit. Les instances dont cette proposition fut accompagnée, ne firent que trop connoître aux Anglois le péril qu'il y avoit à la rejetter. Ils sçavoient d'ailleurs que les Hollandois souhaitoient ardemment de les voir mal avec les principaux Officiers du Roi, & qu'ils y contribuoient peut-être par des voies indirectes. Ainsi ne pensant plus qu'à se faire un mérite du sacrifice dont ils ne pouvoient se dispenser, ils protestèrent que c'étoit l'ardeur de leur zèle qui les portoit à s'incommoder beaucoup pour satisfaire le Protecteur, & que dans l'impossibilité de fournir mille piéces, ils en donneroient volontiers cinq cens qu'ils retrancheroient à leurs propres besoins. Cette somme fut acceptée.

Les Anglois sont forcés de satisfaire l'avarice du Protecteur.

On vit arriver à la fin de l'année, un Jonc chargé de Hollandois, qui venoient de quitter, avec leurs biens, le Comptoir qu'ils avoient à *Jabor*. Le Roi du Pays attaqué & vivement pressé par les Portugais, qui lui offroient la paix, à condition de leur livrer les Hollandois qu'il avoit dans ses Etats, avoit mieux aimé s'exposer à toutes les extrémités de la guerre que d'en acheter la fin par ce honteux Traité; mais il avoit prié ses hôtes de se retirer volontairement. Leur entrée à Bantam fut signalée par deux incendies, qui consumèrent une partie de la Ville, sans nuire encore aux Anglois.

Hollandois fugitifs de Jahor.

L'année 1604, n'offre que des meurtres, des vols, des guerres, des incendies & des trahisons. Pour commencer par une tragédie: les Anglois avoient dans le Comptoir un Mulâtre de Pégu, qui étoit venu d'Achin sur leurs Vaisseaux. Un jour que plusieurs Matelots Hollandois, arrivés de Patama, étoient à se réjouir avec les Domestiques Anglois, le Prévôt du Bâtiment voulant retourner à bord donna ordre au Mulâtre de l'y conduire. La fête étoit échauffée par le vin & les liqueurs. [Deux Courtisanes que les Domestiques y avoient appellées, contribuoient encore à rendre la débauche plus vive.] Le Mulâtre refusa brusquement d'obéir, & le Prévôt choqué de sa réponse, le maltraita de plusieurs coups. Cette querelle n'eut pas d'abord d'autre suite. [Mais à mesure que le Mulâtre (*n*) continua de boire, il ressentit plus vivement l'insulte d'un homme qui n'avoit aucune autorité

Accidens funestes.

(*n*) Suivant l'Anglois ce ne fut pas le Mulâtre maltraité par le Prévôt, qui commit tous ces meurtres, mais un de ses compatriottes qui avoit résolu de venger l'affront fait à son ami. R. d. E.

EDMOND SCOT. 1604.

té sur lui. Sans s'ouvrir aux Matelots ni aux Anglois,] il confia ses plaintes à un Esclave du Scha Bandar, qui étoit son ami intime, & capable comme lui d'une action violente. Dès le même jour ils cherchèrent l'occasion d'éxercer leur vengeance, mais le Prévôt étant déja retourné au rivage, ils passèrent la nuit à l'attendre, sans que ce délai changeât rien à leur résolution. Le Prévôt ne manqua point de revenir le jour suivant avec un homme du pays, qu'il avoit pris pour interprête & pour guide. Ils le tuèrent de mille coups. Mais le Mulâtre effrayé de son action après l'avoir commise, prit le parti désespéré de tuer aussi, non-seulement le Guide (o) du Prévôt, mais l'Esclave même qui avoit partagé son crime. Ce furieux dessein lui réussit pour le Javan, tandis que l'Esclave découvrant à ses yeux de quelle récompense il étoit menacé, se déroba par la fuite. [Cependant le Mulâtre ne jugeant sa perte que plus certaine, s'il laissoit échapper son Complice, courut si promptement après lui, qu'il le joignit à l'entrée de la Ville où il le tua d'un seul coup. Mais il perdit le fruit d'une précaution si cruelle, en commettant ce dernier crime à la vûe de quelques Javans qui se hâtèrent de l'arrêter. En vain reclama-t-il les Anglois.] Le Protecteur informé de son action, se le fit amener; & faisant appeller le Chef du Comptoir, il éxigea sur le champ cinquante piéces de huit pour la mort du Javan, & vingt pour celle de l'Esclave. [A cette condition le Mulâtre leur fut rendu.

Divers meurtres d'un Mulâtre.

Les Hollandois le punissent.

CEPENDANT les Hollandois qui n'étoient point compris dans cette satisfaction, résolurent de s'en procurer une plus sérieuse pour la mort de leur Prévôt. Ils firent demander le Criminel aux Anglois. Scot prétendit que l'ayant racheté des mains du Protecteur, il étoit absous par cette espèce de Sentence. Il s'éleva là-dessus une querelle si vive entre les deux Nations, que dans les premiers ressentimens, on fût prêt d'en venir aux armes. Mais les Anglois étoient en si petit nombre, qu'ils ne pouvoient rien gagner par leur obstination. Il ne leur restoit que dix hommes. Le courage fut forcé de céder au nombre.] Les Hollandois firent enlever le Mulâtre par une Compagnie de Matelots armés, & le firent éxécuter sur le rivage, dans le lieu même où le crime avoit été commis.

[Le même jour, qui étoit le 16 d'Avril, leur Vice-Amiral partit pour la Hollande avec deux autres Vaisseaux. Le 22 il arriva un grand Jonc de la Chine, qu'on avoit cru perdu, parce que les Vaisseaux qui partent de ce pays-là arrivent ordinairement en Février ou en Mars. L'arrivée de ce Bâtiment rendit les Lashes communs & les Réaux rares, ce qui nuisit beaucoup au commerce des Anglois; qui, pour surcroît de malheur, eurent plusieurs Marchandises gâtées par l'humidité de leurs Magazins.]

Détestable entreprise contre les Anglois.

(p) AINSI le triste état du Comptoir Anglois l'exposoit à toutes sortes de violences & d'affronts, sans aucune ressource pour s'en défendre. Un Chinois, qui avoit embrassé la Religion des Javans, se trouvoit établi près du Comptoir, dans une maison où il vendoit de l'arrack. La vûe du magasin, dont il n'étoit séparé que par une cour, lui fit naître l'envie de trouver quelque moyen pour s'y introduire. Ce ne pouvoit être par des voies extérieures. La cour étoit exposée aux yeux pendant le jour, & ne demeuroit jamais sans Garde

(o) Le Guide, suivant l'Anglois, étoit le Mulâtre même maltraité par le Prévost. R. d. E.

(p) Ici commence la 4e. Section du Chap. III. de l'Original. R. d. E.

Edmond Scot. 1604.

Garde pendant la nuit. Il s'associa huit autres Chinois, avec lesquels il entreprit d'ouvrir un soûterrain, qui devoit les conduire, dans leurs idées, jusqu'au centre du magasin. L'invention paroissoit d'autant plus sûre, qu'ayant une brasserie d'arrack dans la partie de sa maison qui touchoit à la cour, on ne pouvoit être surpris d'y voir un certain mouvement que demandoit le travail. Avant que de commencer l'entreprise, il fut obligé de creuser un puits fort profond sur son propre terrain, pour sécher la cour des Anglois que sa situation rendoit fort humide. Il eut soin, pour déguiser ses vûes, de planter du tabac dans la sienne; comme si le puits n'eut été creusé que pour l'arroser, & tandis que ses Associés ouvroient le chemin sous terre, on le voyoit continuellement occupé de ses plantes. L'ouvrage fut poussé avec tant de vigueur qu'ils arrivèrent au dessous du Magasin. Mais ils y furent arrêtés par l'épaisseur des planches qui en faisoient le fond. Le moindre bruit pouvant les trahir, il étoit question de s'ouvrir un passage au travers de cette charpente. Après avoir tenté toutes sortes d'expédiens, un Serrurier du complot leur promit d'y réussir. Il fit rougir un fer, avec lequel il n'eut pas de peine à percer une planche (*q*); & son espérance étoit qu'à force de répéter cette opération, il rendroit le trou assez grand pour y faire passer un homme. Ce dessein pouvoit produire quelque effet s'il eût été conduit avec plus de précaution. Mais en prenant soin que le feu n'agît point trop vivement sur le bois, ils ne firent point attention que le plancher étoit chargé de balots enveloppés de nattes, & que le bout du fer y communiquoit son ardeur. En effet quelques nattes prirent feu, & l'incendie auroit bientôt fait d'autres progrès si les balots eussent été moins humides.

On fait un souterrain pour voler le Comptoir.

Fer brûlant pour en percer les planches.

Pendant ce tems-là les Anglois étoient sans soupçon. Le magasin étoit bien fermé, & la Garde éxacte pendant la nuit. On avoit porté les précautions contre le feu jusqu'à faire plâtrer les fenêtres; ce qui empêchoit de sentir la fumée, quoiqu'elle n'eût pas tardé à se répandre. Scot venoit faire lui-même la première garde, & s'étoit retiré tranquillement. Mais à la seconde, quelqu'un crut sentir une odeur de fumée, qui augmentoit sans cesse. On entra dans le magazin: il en étoit rempli. Cependant après avoir jetté les yeux de toutes parts, on ne remarqua aucune trace de feu. Ce ne fut qu'à force de remuer une infinité de balots qu'on découvrit quelques nattes qui brûloient sans flamme; mais on se défioit encore si peu de l'artifice, que les plus entendus n'attribuèrent cet accident qu'à la fermentation du poivre qu'ils crurent capable de prendre feu dans un lieu si bien fermé. Scot averti du danger vint joindre ses recherches à celle des autres. Avec une immense quantité de poivre, il avoit dans le magasin trente mille piéces de huit. Cependant son premier soin fut de faire transporter dans la cour deux tonneaux de poudre qui y étoient aussi. L'épaisseur de la fumée augmentant jusqu'à obscurcir la lumière des chandelles, on fut obligé de lier ensemble douze grands flambeaux de cire pour éclairer toutes les parties du magasin. Les Hollandois avertis de ce qui se passoit envoyèrent une Garde armée pour arrêter d'autres désordres, & des Ouvriers fidèles qui éteignirent enfin les nattes embrasées. Il se présenta quantité de Chinois, dont on ne voulut point accepter les secours; & parmi eux étoient les Auteurs mêmes de l'incendie.

On découvre le feu.

Circonstances de l'incendie.

Il

(*q*) *l'Anglois dit* qu'il se servit pour cela d'une chandelle. R. d. E.

EDMOND SCOT. 1604.

On en découvre la cause.

Il restoit à sçavoir quelle pouvoit être la cause d'un accident de cette nature. Scot rejettant l'explication que j'ai rapportée, panchoit beaucoup à soupçonner les Portugais; mais il ne pénétroit pas mieux les moyens qu'ils avoient employés; car le trou du plancher étoit encore si petit, que dans la fumée, & la confusion, personne ne l'avoit apperçu. Le matin, un Briquetier Chinois qui travailloit au Comptoir Hollandois, assûra que le mal venoit de quelques gens de sa Nation, & qu'en cherchant avec soin, il étoit impossible qu'on n'en decouvrît pas la source. Il ajoûta pour confirmer son témoignage, que les Ouvriers de la maison voisine avoient déja pris la fuite. On recommença aussi-tôt les recherches. Enfin l'on apperçut le trou qui étoit au plancher. Un bâton qu'on y fit entrer ne trouvant rien qui lui résistât, Scot prit une hache avec laquelle il rendit l'ouverture assez large pour lui faire découvrir le souterrain. Il aggrandit encore le passage. Deux hommes y descendirent armés, & marchèrent jusqu'à l'entrée, qui répondoit à la maison du Chinois. On avoit envoyé dans l'intervalle une Garde, pour s'assûrer de ceux qui pouvoient encore s'y trouver. Il n'y restoit que trois Chinois, dont l'un y logeoit habituellement; mais les deux autres y étoient par hazard & n'avoient aucune connoissance de ce qui s'étoit passé. Scot les fit arrêter tous trois & charger de fers. Il députa sur le champ au Protecteur pour lui expliquer son avanture, & lui demander justice. On promit de le satisfaire, mais dans des termes qui lui donnèrent peu d'espérance.

On arrête quelques coupables.

Les Hollandois qui se crurent intéressés à pénétrer le fond de cette terrible entreprise, & qui avoient assez de forces dans le Port pour s'attirer des ménagemens, interrogèrent les trois Chinois qu'on avoit arrêtés. Celui qui logeoit dans la maison justifia les deux autres, en reconnoissant qu'ils étoient venus pour la première fois. Mais sur le refus qu'il fit de s'expliquer davantage, on le menaça d'un fer brûlant qui le rendit plus sincère. Il confessa que le crime avoit été commis par le Maître de la maison & six autres Chinois qui s'étoient évadés, sans avouër qu'il eût été leur complice. On le mit sérieusement à la torture. Il reconnut enfin qu'il étoit coupable. Scot voyant qu'il avoit peu de justice à espérer du Protecteur, résolut de se la faire à lui-même, & fit tuer ce malheureux, sans que les Javans parussent s'en plaindre. Au contraire, dans la haine & le mépris qu'ils ont pour les Chinois, ils lui reprochèrent son crime, en le voyant conduire au supplice; & le Protecteur qui n'avoit pas voulu se charger de sa punition, ne fit pas difficulté de l'approuver. A quelques injures qu'il reçut des Javans au lieu de l'éxécution, il répondit: „ Les Anglois sont riches & je suis pauvre: pourquoi ne leur prendrois-je point ce qui leur est moins nécessaire qu'à moi? „

Scot se fait justice à lui-même.

Excès de vengeance.

L'Amiral Hollandois envoya le lendemain à Scot un autre Chinois, du nombre des Complices, que ses gens avoient arrêtés sur le rivage. La torture lui fit confesser qu'il étoit l'Auteur de l'invention du fer rouge, & qu'il avoit abusé de son art dans d'autres occasions pour altérer les monnoyes. La facilité que Scot avoit trouvé dans les Javans à lui laisser prendre l'autorité de Juge, lui fit porter peut-être ses ressentimens trop loin. Il n'y eut point de cruautés qu'il n'éxercât contre le Coupable. Le récit en est affreux dans sa propre Rélation. [Il fit insinuer un fer rouge sous les Ongles de ce Misérable. Voyant qu'à peine il donnoit quelque signe de sensibilité, il lui fit tordre les oncles, brûler les mains, les bras, les épaules, & le col; il ordon-

na

Edmond Scot. 1604.

na qu'avec une rape de fer on lui enlevât la chair de dessus le Corps, qu'on lui raclât la peau des os avec un fer chaud; qu'on lui enfonçât une vis dans les os des bras pour la retirer ensuite tout d'un coup, & enfin qu'on lui brisât avec des pinces tous les os des doigts & des orteils; malgré tous ces tourmens (r), il ne répandit pas une seule larme, & quand on lui faisoit quelque question, pour ne pas répondre il mettoit sa langue entre ses dents, & frappoit du menton contre ses genoux pour la couper. Enfin Scot le fit remettre aux fers: alors les fourmis, qui sont en très grand nombre dans ces quartiers, s'introduisant dans ses plaies lui causérent enfin plus de mal que les Anglois ne lui en avoient fait.] Après deux jours de cette cruelle vengeance, il le fit tuer à coups de fusil; [& cela à la sollicitation des Officiers du Roi, à laquelle il ne se rendit qu'après plusieurs instances.] Mais pour justifier sa conduite, il prétend que sans un éxemple de la dernière sévèrité, il auroit pû craindre que les Chinois n'eussent formé quelque nouveau dessein contre les Anglois. Ce fut dans la même idée qu'il promit une récompense considérable à ceux qui remettroient entre ses mains les autres Complices.

Affreux caractère des Javans & des Chinois de Bantam.

On peut douter si c'est le ressentiment de tant d'inquiétudes & de pertes, qui fait faire à l'Auteur une affreuse peinture des Javans & des Chinois de Bantam. Il les représente comme les plus lâches & les plus scélérats de tous les hommes, sans en excepter les Seigneurs, entre lesquels il ne fait grace qu'au Scha Bandar, à l'Amiral, & à deux ou trois autres, qui n'étoient pas même de l'Isle, & qui étoient venus s'y établir de Clyn. Il racónte à l'occasion du danger que le Comptoir avoit couru, qu'un des Complices ayant trouvé un azile chez un Seigneur Javan, nommé *Pangram Mandelike*, proche parent du Roi, il avoit été le supplier lui-même au nom du bien public, & par tous les motifs qui pouvoient faire impression sur un honnête-homme, de ne point accorder sa protection à des misérables qui devoient être regardés comme l'opprobre du pays. Le Seigneur Javan lui répondit qu'il pouvoit garder ses représentations pour ceux qu'il croyoit capables d'en être touchés, s'il en connoissoit quelqu'un; mais que pour lui, il confessoit naturellement qu'il ne s'embarrassoit ni du bien, ni de l'honneur de son Pays.

Discours d'un Seigneur Javan.

Quelque tems après, le même Seigneur ayant besoin de plusieurs marchandises Angloises, vint les acheter au Comptoir, en demandant crédit de sept à huit-cens piéces de huit. Scot trop bien instruit de ses principes, s'excusa sous divers prétextes. En quittant le Comptoir, Pangram dit assez haut pour être entendu; il est bien fâcheux que cette maison soit destinée à périr par le feu. [En effet, pendant plus de six semaines, toute la vigilance des Anglois ne put empêcher que de deux ou trois jours l'un, ils ne reçussent sur leurs toits ou contre leurs fenêtres, des fléches enflammées & d'autres feux d'artifices, qui les mirent plusieurs fois dans le dernier danger. N'ayant pû réussir par l'incendie, Pangram employa un artifice sans éxemple à Bantam, & dont le succés lui parut certain, par l'impression que sa singularité même devoit faire sur le Roi & sur toute la Nation. Quoique l'usage tienne les femmes resserrées chez leurs maris

Moyen qu'il employe pour se venger des Anglois.

(r) On ne croiroit jamais qu'un Anglois eut pu pousser la Barbarie aussi loin. Scot semble avoir été un Monstre de cruauté élevé dans l'Inquisition. Est-il possible qu'un homme soit capable d'inventer, & de raconter lui-même de pareils tourmens.

EDMOND SCOT. 1604.

ris ou leurs pères, il envoya au Comptoir Anglois deux des siennes, d'un âge & d'une beauté qui pouvoient donner du crédit à l'imposture qu'il méditoit. Elles y arrivèrent portées à la mode du pays, dans des palanquins, sur les épaules de quantité d'Esclaves. Scot apprenant que c'étoient des femmes de distinction qui avoient la curiosité de voir son magasin, & qui vouloient acheter des bijoux de l'Europe, se crut obligé de répondre à cette faveur par toutes sortes de galanteries. Après leur avoir fait voir ce qu'il avoit de plus précieux en marchandises d'Angleterre, il les introduisit dans un cabinet où il avoit fait préparer des rafraîchissemens. Elles reçurent ses civilités avec complaisance; mais lorsqu'il les croyoit prêtes à goûter ce qu'il leur offroit de si bonne grace, elles jettèrent des cris qui attirèrent tous les Anglois du Comptoir, & les Esclaves qu'elles avoient amenés à leur suite. Scot n'avoit alors avec lui que *Towtson*, autre Facteur Anglois. Il ne comprit rien à ces marques de douleur & de crainte. Mais voyant les deux Javanes, qui continuoient leur grimaces, & qui pressoient leurs gens de les faire sortir, il fit peu d'efforts pour les arrêter. Elles le quittèrent brusquement. Le seul soupçon qu'il forma de cette avanture tomba sur quelques mets qu'il leur avoit fait servir à la manière de l'Europe, & dont il jugea que la vûe pouvoit les avoir choquées.

Les Anglois se justifient devant le Roi.

Le lendemain il reçut ordre de se rendre à la Cour. Le Roi, quoique fort jeune, prit un air sévère en le voyant paroître, & lui demanda par quels détestables principes il se croyoit autorisé à violer les femmes d'autrui. Dans le premier étonnement de ce reproche, Scot marqua de l'embarras à répondre. Cependant après s'être rappellé ce qui pouvoit y donner occasion, il expliqua au Roi d'un air si simple les circonstances de son avanture, que ce Prince, connoissant le caractère de Pangram, n'eut pas de peine à démêler la vérité. Le Scha Bandar, qui assistoit à cette explication, & qui avoit été surpris du crime dont les Anglois avoient été accusés, aida beaucoup à leur justification, en rendant témoignage que depuis qu'ils étoient à Bantam, il avoit admiré plusieurs fois leur continence. En effet Scot assûre, à l'honneur de la sienne, qu'il n'avoit eu jusqu'alors que du dégoût pour les plus belles femmes du Pays, & que veillant à la conduite de ses gens, il avoit toûjours éloigné du Comptoir cette sorte de débauche.

Cependant Pangram comptant à la Cour sur l'effet de son artifice, avoit fait répandre dans toute la Ville, que les Facteurs Anglois étoient convaincus d'avoir violé ses femmes. On s'attendoit à les voir punir si rigoureusement, qu'en sortant du Palais, Scot trouva une foule de peuple, qui demandoit quel seroit son supplice. Il passa d'un air si tranquille, qu'on remarqua aisément qu'il avoit satisfait le Roi; & ce Prince prit soin lui-même de dissiper la calomnie. Pangram, quoique décrié par son caractère & par ses mœurs, avoit acquis tant de crédit dans une longue minorité, que le Conseil de Régence osoit à peine lui résister. Mais le Roi commençoit à tenir de ses propres mains les rênes du Gouvernement; & s'il avoit quelque indulgence pour les injustices & les emportemens d'un homme qui lui appartenoit de fort près par le sang, il étoit fort éloigné de les autoriser par son (s) approbation.] (t) Il

(s) Au lieu de cette longue Addition du Traducteur, l'Original dit que Mandelike tâcha d'engager

Edmond Scot. 1604.

Plaisant événement.

(t) Il arriva dans le même tems aux Anglois une avanture assez plaisante pour les réjouir beaucoup, si la liaison qu'elle avoit avec celle qu'ils venoient d'essuyer ne les avoit obligés de la regarder d'un autre œil. Un Chinois qui demeuroit dans le voisinage du Comptoir, ayant enlevé la femme d'un autre, fut poursuivi de si près par le Mari, que cherchant à cacher sa proie, il ne vit point de ressource plus présente que de la faire passer par dessus l'enclos du Comptoir. Les Anglois avoient sassé nouvellement leur poivre, & la chaleur excessive du magasin les obligeoit d'en tenir la porte ouverte. Dans la crainte où la femme du Chinois étoit encore de retomber entre les mains de son Mari, elle se glissa promptement par la porte du magasin; & la difficulté ne fut pas grande à s'y cacher. Cependant n'ayant pû supporter long-tems la chaleur du poivre, elle revint prendre l'air à la porte. Un Anglois qui l'apperçut dans l'obscurité crut le danger fort grand, & répandit aussi-tôt l'allarme. Scot parut avec son activité ordinaire. Il prit ses armes pour commencer lui-même les recherches. Enfin ne trouvant qu'une femme, il voulut sçavoir quel motif l'avoit amenée. Elle répondit pour sa défense, que son Mari l'avoit voulu battre, & qu'elle n'avoit point eu d'autre azile à choisir. Les Chinois sont accoutumés à battre leurs femmes, sur-tout lorsqu'elles sont d'un pays étranger. Celle-ci étoit une Esclave Cochinchinoise, qui n'avoit point de parens à Bantam. On ne laissa point de continuer la visite du magasin; &, tout y étant tranquille, on employa le reste de la nuit à rire de cette fausse allarme. Le Mari se présenta le lendemain pour demander des nouvelles de sa femme; mais il ne fit cette question qu'en tremblant, comme si l'éxemple du Chinois que Scot avoit fait mourir dans les supplices, lui eût fait redouter le même sort. On lui rendit ce qu'il cherchoit, sans lui souhaiter d'autre mal que celui de vivre avec une telle femme.

Les Anglois élargissent leur terrein à Bantam.

Le Protecteur affectant quelquefois du zèle pour la justice, avoit donné aux Anglois, en forme de confiscation, la maison & le terrain du Chinois qui avoit conspiré contre eux; mais quoique ce présent eût passé pour gratuit, jamais les Anglois n'ont payé si cher un si petit espace de terre dans aucun Pays du monde. Cependant il leur devint extrêmement utile; & dans la suite ayant acheté une autre maison qui n'étoit pas moins proche du Comptoir, ils se trouvèrent logés fort avantageusement. Leurs satisfactions étoient toûjours courtes, ou mêlées de quelques désagrémens. Le 9 de Septembre, on publia par l'ordre du Protecteur une Proclamation qui défendoit aux Chinois de vendre du poivre aux Etrangers. Scot dîna le même jour avec les Chefs du Comptoir Hollandois, qui ne lui parurent point aussi inquiets qu'ils devoient l'être de cette innovation. Ils lui dirent avec le même air d'indifférence, que le Protecteur leur devoit dix mille sacs de poivre. Sa réponse fut qu'il les croyoit trop fins pour avoir été capables d'une si folle confiance. [Mais avec un peu de réflexion sur tous ces incidens, il jugea que le dessein du Protecteur étoit de véxer les Anglois par une espèce de Monopole, dans lequel

Monopole du Protecteur.

d'engager un Chinois à mettre le feu au logement des Anglois; mais que ceux-ci en ayant été avertis par le Chinois même, s'en plaignirent inutilement au Roi & au Protecteur; & que cependant ils réussirent à se garantir de toutes les tentatives qu'on fit pour réduire leur Magasin en cendres. R. d. E.

(t) Ici commence la 5e. Section du Chap. III. de l'Original. R. d. E.

EDMOND SCOT. 1604.

quel il y avoit beaucoup d'apparence que les Hollandois entroient pour quelque chose. En effet ayant appris qu'on achetoit quantité de poivre au nom du Roi, & par conséquent à moindre prix, suivant le droit du Souverain, il ne put douter que ce ne fût dans l'intention de le vendre plus cher aux Anglois, lorsqu'on l'auroit rendu plus rare. Il conçut aussi que les dix mille sacs dont les Hollandois lui avoient parlé n'étoient qu'un artifice concerté, pour les mettre à couvert de l'augmentation du prix. Dans le chagrin de cette nouvelle injure,] il résolut de ne rien épargner pour faire entrer dans ses intérêts une vieille Dame de la Cour, qui gouvernoit si absolument le Protecteur, que sans être de la Famille Royale, on l'appelloit communément la Reine de Bantam. Elle étoit demeurée veuve d'un Seigneur Javan, qui lui avoit laissé d'immenses richesses; & son esprit joint à beaucoup de fermeté dans le fond du caractère, lui avoit acquis une considération générale dans toute la nation. Scot n'avoit plus besoin d'interprête pour s'expliquer dans la langue du Pays. Il exposa ses plaintes [avec cette noble simplicité, qui est également éloignée de la bassesse & de l'artifice. Il y joignit les flatteries qui sont toûjours impression sur le cœur d'une femme, & l'offre de ce qu'il avoit de plus précieux entre ses marchandises.] Elle fit prier aussi-tôt le Protecteur de se rendre chez elle. Et dans la présence même de Scot, elle lui demanda pourquoi il ôtoit la liberté du commerce aux Anglois? Il répondit qu'il se trouvoit dans la nécessité d'acheter dix mille sacs de poivre pour le Roi. Scot ne balança point à lui dire, que suivant ce qu'il avoit appris des Hollandois mêmes, cette quantité de poivre étoit pour eux, & leur étoit due. Le Protecteur parut embarrassé, & ne se sauva que par des excuses sans vrai semblance. La *Reine de Bantam*, éxigea de lui qu'il cesseroit de chagriner les Anglois, en lui promettant de leur part beaucoup de respect & d'attachement. Cette réconciliation produisit des effets de quelque durée. Les Chinois charmés de voir le commerce rétabli, s'empressèrent d'apporter leur poivre aux Anglois; & Scot assûre que s'il avoit eu huit ou dix mille ducats de plus, les Hollandois auroient eu peine cette année à faire leur cargaison. Il ajoûte, [d'un ton que la concurrence des deux Nations rend un peu suspect,] que les Hollandois étoient alors détestés à Bantam, & qu'ils ne devoient les faveurs qui leur étoient accordées, qu'au grand nombre de leurs Vaisseaux, dont toutes ces Régions de l'Inde étoient remplies.

Caractère d'une Dame Javane.

Elle prend parti pour les Anglois.

LE 15 de Septembre, un accident, dont on ne peut accuser que le hazard, causa dans la Ville un si furieux incendie, que toutes les précautions des Anglois ne purent garantir leur maison de l'impétuosité des flammes. Il n'y eut que le magasin de sauvé. A peine leur resta-t-il un lieu pour placer le lit de Scot, & tous les autres furent obligés de camper sous des tentes au milieu de leur cour. Le Scha Bandar vint leur offrir son secours dans le tumulte. L'Amiral leur envoya un grand nombre d'Ouvriers fidéles. Les Chinois les plus riches accoururent pour les servir, ou du moins pour veiller à la conservation de leurs meubles; & d'une partie de leurs marchandises, qui étoient exposées comme au pillage. Le Comptoir Hollandois échappa fort heureusement, & les Anglois ne firent pas difficulté d'en recevoir diverses sortes d'assistances. Scot remarque de bonne-foi, que sur tous les points qui n'avoient pas de rapport au commerce, les deux Nations étoient fort unies, & n'auroient pas balancé, pour s'entr'aider, à s'exposer aux derniers périls.

La maison des Anglois est brûlée.

Pendant

Edmond Scot. 1604.

Pendant plus de deux mois, qui furent employés à réparer les édifices, la nécessité de veiller continuellement sous les armes, fit mener aux Anglois une vie militaire. Ils n'auroient pas résisté à la multitude de Brigands qui les observoient sans cesse, s'ils n'eussent été soûtenus par la Garde du Scha Bandar & celle du Comptoir Hollandois.

Mandelike pille les provisions de la Ville.

Le territoire de Bantam ne fournissant point assez de vivres pour la moitié de la Ville, elle recevoit le reste de ses provisions de plusieurs endroits de l'Isle, & des Pays voisins, par un grand nombre de Jones qu'on y voyoit aborder tous les jours. Un commerce si nécessaire s'éxerçoit sans armes & sans précautions. *Mandelike*, ce même Prince Javan, dont j'ai rapporté les violences, entreprit de piller les Jones, pour suppléer à sa fortune, qui s'altéroit de jour en jour par ses débauches. Avec le secours de ses Esclaves qu'il avoit soin d'élever dans les mêmes principes, il attaqua un Jone chargé de ris, & d'une multitude de Passagers des deux séxes; & son impudence alla jusqu'à faire vendre publiquement le ris & ses Prisonniers. C'étoit le moyen d'affamer la Ville, en répandant l'effroi parmi ceux qui apportoient des vivres. Le Roi & le Protecteur lui envoyérent ordre de restituer ce qu'il avoit pris. Il rejetta fièrement leurs Messagers; & paroissant disposé à toutes sortes d'excès, il se fortifia dans sa maison, comme s'il eut compté d'y être assiégé. Tous les Seigneurs qui avoient dissipé leur bien, & qui espéroient de rétablir leur fortune dans la confusion d'une guerre civile, se déclarérent pour lui. Le Scha Bandar & l'Amiral avertirent les Anglois de se tenir sur leurs gardes. En effet le nombre des Rebelles augmentant de jour en jour, le commerce fut interrompu, & les Habitans du Pays ne s'allarmérent pas moins que les Etrangers. Chacun pensant à sa sûreté, Scot emprunta plusieurs petites Piéces d'artillerie de quelques Chinois affectionnés, & se retrancha dans le Comptoir avec des chaînes & de grosses poutres. Il voyoit les Espions des Rebelles roder sans cesse autour de lui, & quelques-uns eurent la hardiesse de lui demander quel étoit le but de tant de précautions. Il leur répondit ouvertement que s'attendant chaque nuit à se voir attaquer par des gens de leur espèce, il se mettoit en état de les bien recevoir.

Il menace Bantam d'une guerre civile.

Le Roi de Jacatra vient au secours de Bantam.

[Dans la crainte d'une révolution qui pouvoit ébranler les fondemens de l'Etat, le Conseil résolut de s'adresser au Roi de Jacatra, oncle du jeune Roi de Bantam. Ce Prince avoit été forcé d'armer lui-même pour se défendre contre une partie de sa Noblesse. Après avoir fait entrer ses Ennemis dans la soûmission, il conservoit encore une partie des Troupes qu'il avoit employées à les réduire.] Sur les instances de son Neveu, il vint se présenter le 20 d'Octobre aux portes de Bantam, avec quinze-cens hommes, suivis d'un corps plus nombreux qu'il avoit laissé à quelques lieuës de la Ville. Il fit défier les Rebelles au combat; mais les trouvant peu disposés à quitter leurs retranchemens, il envoya chercher les principaux Anglois du Comptoir, pour leur demander si par quelques secrets de l'Europe ils ne pouvoient pas brûler Mandelike & ses Associés, dans leur retraite, sans nuire aux autres édifices. Scot lui répondit que s'il eût été question d'un Vaisseau dans la Rade, il auroit pû rendre ce service au Roi de Bantam, mais qu'avec quantité de secrets inconnus aux Indiens, il n'avoit pas celui d'arrêter l'action des flammes. Cependant il ajoûta qu'en faisant abbatre à quel-

EDMOND SCOT. 1604.

que distance les édifices qui servoient de communication, il ne désespéroit pas de sauver la Ville; & quant aux Rebelles, il promit de les réduire en cendres en moins de vingt-quatre heures, avec tous leurs retranchemens, sans exposer un seul homme de l'Armée de Jacatra. Son dessein étoit de tirer à boulets rouges sur leurs maisons de canne. Le Roi ne fit pas difficulté d'accepter ses offres. On commença aussi-tôt à démolir quelques édifices par où le feu pouvoit se communiquer. Les Anglois, que Mandelike avoit si souvent menacés de l'incendie, se réjouissoient de lui faire éprouver les mêmes terreurs. Mais le bruit en fut porté jusqu'aux Rebelles, & leur causa tant d'épouvante, qu'ils demandèrent un accommodement dès le même jour. Scot conseilla aux deux Monarques de ne recevoir aucune condition qui ne commençât par l'éxil perpétuel de Mandelike. Ce fier Javan se vit contraint d'accepter sa grace à ce prix. Il fut chassé du Royaume avec ses femmes, & trente Esclaves dont on lui permit de se faire accompagner. Pendant dix jours entiers, les Anglois s'étoient attendus à voir les deux Partis aux mains, & se croyoient menacés d'une scéne fort sanglante. Mais tant de mouvement ne produisit pas la mort d'un seul homme. Outre la lâcheté naturelle aux Indiens, Scot donne une autre raison de cette modération apparente. Leur principale richesse consistant dans leurs Esclaves, ils craignent l'occasion de se battre parce qu'elle les expose à les perdre. La tranquillité étant rétablie dans la Ville, les Anglois donnèrent le 17 de Novembre un grand festin pour célébrer le couronnement de la Reine Elisabeth, qu'ils croyoient encore sur le Trône; & leur artillerie, qui avoit été chargée jusqu'alors, fut éxercée sans regret dans une si douce occasion. Ils reçurent des complimens sur leur conduite, non-seulement de tous les Etrangers qui se trouvoient à Bantam, mais des Seigneurs mémes de la Cour, à qui leur courage inspiroit autant d'admiration que leur prudence. On étoit surpris que dans le petit nombre auquel ils étoient réduits, & parmi tant de dangers qui les avoient menacés continuellement, ils se fussent soûtenus avec une fermeté qui les avoit fait triompher de tous leurs ennemis. Ils étoient les seuls Etrangers qui eussent accoutumé les Javans à recevoir d'eux, ou des censures ou des punitions. La querelle sanglante qu'ils avoient eue avant le départ de leurs Vaisseaux, avoit fait douter s'ils pourroient soûtenir cette fierté lorsqu'ils seroient sans aucun autre appui que les palissades de leur Comptoir. Mais ceux qui en avoient mal auguré, se virent démentis par les événemens. D'ailleurs, autant qu'ils temoignoient de fermeté à repousser les injures, autant paroissoient-ils doux & civils dans les devoirs de la société & dans les affaires du commerce; fort différens des Hollandois, répéte l'Auteur, qui se faisoient haïr mortellement des Javans & des Chinois. [Ils ne négligeoient rien pour amasser du Poivre; mais les Chinois ne vouloient pas leur en vendre dès que les Anglois vouloient le payer au même prix; & quand ceux-ci n'eurent plus de réaux, les Chinois leur firent crédit jusqu'à l'arrivée de leurs Vaisseaux, qui étoit incertaine, pendant qu'ils auroient pû avoir de l'argent comptant des Hollandois.]

Scot offre un moyen de brûler les Rebelles.

Ils demandent un accommodement.

Mandelike est chassé du Royaume.

Bonne conduite des Anglois.

L'Empereur de Damak assassiné par son fils.

VERS le même tems l'Empereur de *Damak*, que sa tyrannie avoit fait déposer quelques années auparavant par les Rois voisins, & qui s'étoit procuré un azile à Bantam, fut assassiné par un de ses fils, dans un voyage fort court qu'il faisoit par mer, dans un autre lieu de l'Isle. [On porta divers

jugemens

EDMOND SCOT. 1604.

gemens de ce parricide. Les uns prétendirent que le jeune Prince gagné par l'espérance de remonter sur le Trône après la mort de son père, avoit promis sa mort à cette condition, au Roi de *Clyn*, son principal ennemi. Mais ceux qui avoient pénétré dans leurs affaires domestiques, assurèrent qu'il n'étoit question entre le père & le fils, que d'une concurrence d'amour pour une Esclave que le jeune Prince avoit achetée à grand prix, & que son père lui vouloit enlever. Les circonstances parurent s'accorder avec cette opinion ; car après s'être souillé du sang de son père, le Prince se retira dans l'Isle de Sumatra avec les femmes qu'il avoit à bord, sans marquer la moindre prétention aux autres parties de son héritage.]

Les Anglois apprennent la mort de leur Reine.

LE 14 de Décembre, une Pinasse Hollandoise, qui arriva au Port de Bantam, apporta aux Anglois les premières nouvelles de la mort de la Reine, & de l'Avénement du Roi Jacques d'Ecosse au Trône d'Angleterre. Mais elle ne leur apprit rien de leur Flotte ; & leur inquiétude dura jusqu'à l'arrivée de celle de Hollande, où ils trouvèrent trois Lettres dans le Vice-Amiral. [L'une étoit de la Compagnie de Londres, adressée à M. Stackey, ancien Chef du Comptoir de Bantam, & mort depuis près de deux ans. Scot y trouva le départ de Middleton annoncé, mais sans aucune certitude du tems. La navigation des Hollandois avoit été retardée par tant d'accidens, qu'en supposant la Flotte Angloise partie dans la saison favorable, elle ne pouvoit être long-tems à paroître. Cette espérance consola Scot du triomphe de ses Rivaux, qui répandirent dans l'intervalle des bruits peu honorables pour l'Angleterre.] Il eut la consolation d'apprendre que certains Chinois de ses amis avoient découvert & fait arrêter *Uniete*, Chef des Incendiaires qui avoient miné le Comptoir. Ce Brigand s'étoit retiré dans les montagnes, d'où la faim & la soif l'avoient forcé de revenir aux environs de la Ville ; & les plus honnêtes-gens de sa Nation s'étoient fait un devoir de le livrer aux Anglois. Scot en fit donner avis au Protecteur, mais ce fut pour lui déclarer qu'il se chargeoit de la punition & qu'il ne la feroit point attendre long-tems. Il vouloit seulement tirer du coupable quelque éclaircissement sur la retraite de ses autres Complices. Son imagination n'avoit point été tranquille, depuis que cette troupe de scélérats s'étoit dérobée à sa vengeance. Il n'avoit perdu qu'une seule fois le Comptoir de vûe ; & dans cette courte absence, il avoit été troublé par tant d'allarmes, qu'à son retour il avoit crû trouver son Magasin en proie aux flammes. Trois fois la semaine, il ne manquoit pas de faire la visite de toutes les maisons Chinoises qui étoient voisines de la sienne, & d'observer sur-tout s'il n'étoit pas menacé de quelque nouvelle mine. [Cet air d'autorité ne lui auroit peut-être pas réussi avec les Javans ; mais à qui les Chinois auroient-ils adressé leurs plaintes, lorsque les Javans mêmes prenoient plaisir à les voir humiliés ?]

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

Chef des Incendiaires arrêté.

Allarmes de Scot.

Une Flotte Angloise arrive à Bantam. Son triste état.

ENFIN, le 22 de Décembre, on découvrit vers le soir la Flotte Angloise qui entroit dans la Rade. Mais l'empressement & la joie que Scot fit éclater à cette heureuse nouvelle, furent bien tempérés par l'état déplorable où il trouva l'Amiral Middleton, & la plus grande partie de ses gens. A peine restoit-il cinquante hommes sains sur la Flotte. Loin d'espérer leur rétablissement à Bantam, l'air n'étoit propre qu'à redoubler les maladies. Aussi la plûpart de ceux qui en étoient atteints y moururent-ils misérablement ; & parmi ceux qui jouissoient de la meilleure santé, un grand nombre essuya le

 même

EDMOND SCOT. 1604.

même fort. Middleton étoit si foible qu'à peine eut-il la force d'écouter le récit des affaires du Comptoir. Cependant la nécessité ranima son courage, lorsqu'il eut compris de quelle importance il étoit pour l'honneur de sa Nation, & pour le succès de ses espérances, de partager du moins le champ avec les Hollandois. Il chargea immédiatement *Colthurst*, son Vice-Amiral, de descendre au Rivage avec quelques-uns des principaux Facteurs, pour annoncer son arrivée à la Cour; & dans la vûe de relever le nom Anglois, Schot choisit le même jour pour faire exécuter l'Incendiaire qu'il retenoit dans les fers. Il en restoit quatre à punir; deux qui s'étoient sauvés dans le Royaume de Jacatra, un qui avoit accompagné Mandelike dans son éxil & le quatrième qui vivoit encore à Bantam sous la protection de *Kiti Sanapati Lama*, Seigneur Javan fort opposé à l'établissement des Anglois.

Scot fait éxécuter l'Incendiaire.

Conseil tenu entre les Anglois.

DANS un Conseil qui se tint le 23 à bord de l'Amiral, diverses raisons firent prendre le parti d'envoyer deux des quatre Vaisseaux de la Flotte aux Moluques, le *Dragon* & *l'Ascension*, tandis que *l'Hector* & la *Susanne* feroient leur cargaison de poivre à Bantam, pour retourner directement en Angleterre. Les rafraîchissemens du Pays ayant fait reprendre à l'Amiral une partie de ses forces, il se trouva capable, dès le 25, de donner à dîner sur son bord aux Chefs de la Flotte & du Comptoir de Hollande. [Là, dans la chaleur du vin & de la bonne chère, on convint de bonne grace que tous les sujets de plainte seroient mutuellement oubliés, & que pour le bien commun on remettroit à d'autres tems la discussion des intérêts publics ou particuliers. Cette précaution étoit d'autant plus sage, que les Javans mêmes s'attendoient à voir éclater des jalousies funestes aux deux Nations, & s'en promettoient d'avance un spectacle amusant.] Le 31, Middleton, accompagné de tous les Marchands à qui leur santé permit de le suivre, se rendit au Palais, où il remit au Roi la Lettre de Jacques I. & les présens. C'étoit une aiguière & un bassin de vermeil, deux coupes & une cuillière de même métal, avec six mousquets. Ces témoignages de l'amitié d'un grand Roi furent bien reçus. Middleton employa le jour suivant à visiter les principaux amis des Anglois, tels que le Scha Bandar, l'Amiral & les riches Chinois. Il leur fit aussi des présens, auxquels ils parurent fort sensibles. Ses soins se tournèrent ensuite à séparer les marchandises qu'il destinoit aux Moluques. Mais à mesure que ses gens guérissoient du scorbut, ils étoient saisis d'une diarrhée presque aussi dangereuse; de sorte que manquant d'Ouvriers, il vit peu d'apparence à pouvoir remplir ses vûes avant la fin de la saison. Les Vaisseaux Hollandois qui étoient au nombre de neuf sans y comprendre les Pinasses & les Chaloupes, partirent le 7 de Janvier pour Amboyne & les Moluques; tandis que les Anglois demeuroient presque sans espoir de finir cette année leur cargaison. Cependant ceux qui étoient nommés pour Banda se déterminèrent le 18 à mettre à la voile. Scot qui continua son office à Bantam, laissa le soin d'écrire leur voyage à ceux dont on a lû les Relations. A peine eurent-ils quitté le Port, que le Protecteur abusant de l'état des deux Vaisseaux qui devoient retourner en Europe, augmenta les droits de sortie. Scot résista d'abord à cette tyrannie; mais voyant que toute sa fermeté ne serviroit qu'à retarder la cargaison des deux Vaisseaux, il prit le parti de payer les marchandises présentes, en remettant la conclusion du différend au retour de l'Amiral.

L'Amiral se présente à l'Audiance du Roi.

Les Anglois sont accablés de maladies.

1605.

LA

EDMOND SCOT. 1605.

Départ de la Susanne & de l'Hector.

La Susanne & l'Hector perdirent une si grande partie de leur Equipage avant qu'ils fussent en état de mettre à la voile, que les Facteurs furent obligés de louër des Chinois & des Guzarates, non-seulement pour aider au travail du Port, mais pour suppléer à la manœuvre dans le cours de la navigation. C'étoit une dépense fort onéreuse. Enfin, par mille fatigues, on parvint à charger les deux Bâtimens; mais on ne put les mettre en état de partir avant le mois de Mars. Ils quittèrent Bantam le 4. L'Hector avoit à bord soixante-trois hommes de différentes Nations. La Susanne en avoit quarante-sept. Dans l'un & dans l'autre, la plûpart des Anglois n'étoient point encore rétablis.

Riche prise des Hollandois.

Le 6 de Mai, il arriva au Port de Bantam un Vaisseau de Hollande, qui s'étant joint sur la Côte de Goa avec deux autres Bâtimens de la même Nation, avoient pris quatre Vaisseaux Portugais, dont trois étoient chargés d'immenses richesses. Le quatrième ne portant que des chevaux, les Hollandois l'avoient brûlé avec sa cargaison. Ce premier Vaisseau de Hollande étoit parti d'Amsterdam au mois de Juin 1604, c'est-à-dire, depuis que Middleton avoit quitté Londres; mais il n'apportoit pas de nouvelles aux Anglois de Bantam qu'ils n'eussent déja reçues par leur Flotte. Le Capitaine, qui se nommoit *Cornelius Syverson*, étoit un homme grossier & sans esprit, qui n'avoit aucune teinture d'humanité. Son arrivée ruina le commerce d'amitié & de politesse que l'Amiral Warwick s'étoit efforcé d'établir entre les deux Nations. On cessa bientôt de se voir; & les plus pénétrans comprirent que ce refroidissement annonçoit une rupture éclatante.

Semence de haine entre les deux Nations.

Circoncision du Roi de Bantam.

(v) La Ville de Bantam faisoit alors les préparatifs d'une Fête qui paroissoit intéresser vivement toute la Nation. Le jeune Roi n'avoit pas encore été circoncis. Cette Cérémonie devoit être célébrée au mois de Juin; & depuis l'arrivée des Jones de la Chine, qui commence à la fin de Février, on n'avoit pas cessé de travailler aux ornemens d'un si grand jour. On voyoit déja dans une grande place verte, devant la première Porte du Palais, un vaste théâtre environné de palissades. Au front, paroissoit une figure monstrueuse, qui répréfentoit le Diable; & sur le theâtre on avoit placé trois espèces de trônes: l'un, qui étoit élevé plus haut de deux pieds, pour le jeune Monarque, & les deux autres, pour les fils du *Pangram Goban*, qui étoient les plus proches héritiers de la Couronne.

Divers usages de cette Fête.

C'est l'usage, dans tous les Royaumes Mahométans des Indes, de faire un présent au Roi, le jour de son Avenement au Trône ou de sa Circoncision. Ce devoir solemnel s'éxécute avec toute la magnificence possible; & ceux à qui leur fortune ne permet pas de faire une dépense considérable, Etrangers ou Naturels du Pays, s'associent à leurs semblables pour s'acquitter du tribut commun. La Fête commence ordinairement le 15 de Juin, & continue non-seulement le reste du mois, mais tout le mois suivant, parce qu'il ne faut pas moins de tems à tous les Députés des Compagnies pour apporter leur présent au pied du trône. Le Protecteur commença la Cérémonie. Tous les autres vinrent successivement, sans distinction de rang & de noblesse, suivant que chacun avoit été plus prompt à faire ses préparatifs;

(v) Ici commence la 7e. Section de l'Original. R. d. E.

EDMOND SCOT. 1605.

tifs; de sorte que certains jours étoient employés du matin jusqu'au soir, & que dans d'autres jours il ne se présentoit que trois ou quatre Compagnies. Comme les Javans avoient encore peu d'armes à feu, le Protecteur avoit prié les Anglois & les Hollandois de faire les décharges de mousqueterie. Il s'éleva une querelle entre les deux Nations, pour le rang dans l'ordre de la marche. Le petit nombre des Anglois fit donner la préférence à leurs concurrens. Mais pour se venger par une autre sorte de distinction, Scot fit habiller ses gens avec la dernière propreté, & voulut qu'ils fissent l'arrière-garde du cortège; tandis que les Hollandois, qui affectoient de marcher à la tete, n'y parurent, dit-il lui-même, que pour exciter la risée, par leurs grands chapeaux pointus, leurs habits tarodés & leur hautes chausses pendantes, & leurs chemises qui tomboient entre leurs jambes.

Dispute pour le rang entre les Anglois & les Hollandois.

CHAQUE jour au matin, la Garde du Roi, qui étoit d'environ trois cens hommes, venoit se ranger autour du théâtre. Elle se place en plusieurs rangs de files, suivant la discipline de l'Europe, mais la marche en est fort differente. Tous les Gardes défilent l'un après l'autre, en serrant le plus qu'il est possible, & tenant la pique élevée. Ils ne connoissent point encore l'exercice des armes à feu; de sorte que ceux mêmes qui paroissoient en petit nombre avec des arquebuses ou des mousquets, s'en servoient de mauvaise grace. Leurs tymbales sont de larges bassins, d'un métal qu'ils appellent *Tombago*, & rendent un son fort désagréable. Ils ont leurs Compagnies & leurs Enseignes, comme la Milice de l'Europe; mais leur Etendart royal est d'une forme extrêmement bizarre. C'est une perche fort longue, dont le sommet se courbe en arc, à l'extrémité duquel sont suspendues les couleurs, qui descendent presque jusqu'à terre, sans avoir plus d'une aune de largeur.

Discipline de la Garde du Roi.

LE premier jour de la Fête, qu'on s'efforça de rendre le plus magnifique, on représenta vis-à-vis le théâtre plusieurs châteaux de cannes, qui furent attaqués & défendus par des Javans. Tandis que le Roi & toute sa Cour étoient occupés de cette scène badine, les Anglois & les Hollandois renouvellèrent leur querelle, avec une chaleur qui leur fit employer sérieusement leurs mousquets. Le Protecteur, informé du désordre, les fit prier instamment de suspendre leurs animosités ce jour-là. Le soir du même jour, Scot demanda à quelques-uns de leurs Marchands si leurs prétentions supposoient que la Hollande fût capable de se mettre en comparaison avec l'Angleterre, & s'ils avoient oublié que sans le secours des Anglois ils auroient été la plus vile Nation de l'Univers. Quelque amertume qu'il y eût dans cette question, les Marchands Hollandois se contentèrent de répondre que les tems & les situations étoient changés, [& il ne faut pas douter qu'il n'y en eut plusieurs parmi eux qui se croyoient en état de résister à toute autre Nation. Mais je ne sçaurois dire, ajoute Scot, quel est là-dessus le sentiment de ceux qui sont à la tête (x) du Gouvernement.]

Les Anglois & les Hollandois en viennent aux mains.

LE Roi de Bantam se faisoit transporter chaque jour au théâtre sur les épaules d'un homme robuste, [dans la posture où l'on peint Anchise sur celles d'Enée,] & faisoit quelquefois le tour de la Place dans la meme situation. Plusieurs Esclaves soutenoient autour de lui & sur sa tête de riches parasols; si

Jeux & spectacles de la Cérémonie de la Circoncision.

☞ (x) Purchass remarque ici que comme cette faute des Hollandois n'est pas nationale, mais personnelle, il a adouci les expressions dures de l'Auteur.

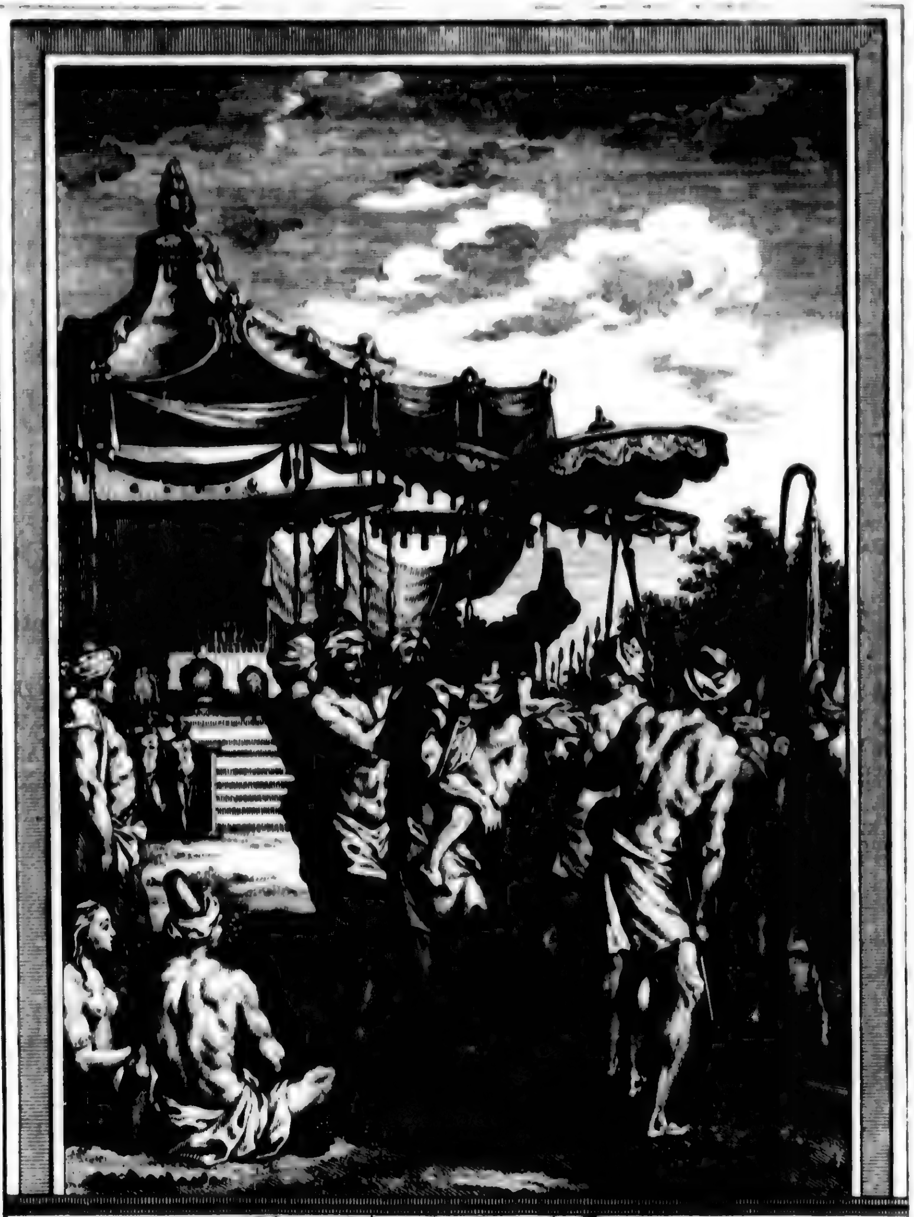
AUX

ſqu'au ſoir, &
e Compagnie
ſteur avoit pri
eterie. Il s'é
l'ordre de la
e à leurs con
n, Scot fit ha
t l'arrière-gar
marcher à la
ar leurs gran
pendantes, &

iron trois cens
pluſieurs rang
eſt fort diffé
e plus qu'il eſt
encore l'éxer
en petit nom
auvaiſe grace.
ent *Tombago*,
& leurs Enſei
eſt d'une for
e fommet ſe
, qui deſcen
ur.
plus magnifi
nnes, qui fu
toute ſa Cour
ndois renou
ſérieuſement
r inſtamment
ur, Scot de
ppoſoient que
gleterre, &
été la plus
ette queſtion,
ems & les ſi
pluſieurs par
Mais je ne
ux qui ſont à

re ſur les é
iſe ſur celles
ne ſituation.
es paraſols;
ſa

les expreſſions



Circoncision du ROY de Bantam.

BESNYDENIS des KONINGS van *BANTAM.*

Cochin fil. inv — *J.V. Schley sculp.*

Edmond Scot. 1605.

sa Garde, qui avoit marché devant lui, se plaçoit autour du théâtre, dans l'intérieur de la balustrade. A sa suite venoient grand nombre de Courtisans, qui avoient leur jour marqué pour s'approcher successivement de lui. Lorsqu'il s'étoit placé sur son trône, les jeux commençoient par une marche de la Compagnie des Mousquetaires, qui étoit suivie de celle des Piquiers, chacun avec leurs instrumens de musique, [qui consistoient en des bassins de tombago, que deux personnes frappoient avec des petits batons.] Ensuite paroissoit la Compagnie des Porte-boucliers, Corps plus distingué que les deux précédens par leurs fonctions auprès du Roi. On voyoit passer ensuite sur les épaules d'une infinité d'Esclaves plusieurs sortes d'arbres avec leurs fruits. A ce spectacle succédoit une procession d'animaux de toute espèce; les uns vivans, d'autres artificiels, mais si bien représentés, qu'ils ne paroissoient pas différens de la nature. Cette scène faisoit place à quantité d'hommes & de femmes dont la profession étoit de danser, de chanter, & de faire des tours de force ou d'agilité. Ils éxerçoient leurs talens devant le Roi, qui les honora souvent de quelques marques d'approbation. Ils étoient suivis de trois cens jeunes femmes, qui portoient des présens, avec une vieille matrone à chaque dixaine, pour les contenir dans l'ordre. Ces présens étoient de peu de valeur, mais ils étoient portés dans de petits paniers fort galans. On commençoit alors à voir paroître des présens plus riches, tels que des turbans brodés en or, des étoffes d'or & d'argent, des perles, & d'autres pierreries pour l'usage du Roi. C'étoient encore des femmes qui portoient toutes ces richesses; & quantité d'esclaves marchoient à leurs côtés, avec des parasols qui les tenoient à couvert. [Après elles, marchoient les hommes qui avoient leur propre tribut à présenter, & les Députés des Compagnies que l'indigence avoit formées pour satisfaire à l'usage.] Enfin l'on voyoit venir les enfans & les héritiers de ceux qui faisoient un présent en leur propre nom, assez galamment vêtus, en étoffes peintes ou brodées, avec des bracelets & des ceintures où les pierreries éclatoient au milieu de l'or. Ils étoient accompagnés d'Esclaves de l'un & de l'autre séxe, qui les garantissoient aussi de la chaleur avec des parasols. A mesure que les présens étoient offerts au Roi & rangés au pied du théâtre, ceux qui les avoient apportés s'asseyoient par terre sur des nattes.

Après cette longue procession, un Crieur public qui s'introduit dans la figure du Diable, crie par la bouche de cet hideux colosse, que le Roi impose silence à toute l'assemblée. Alors la musique se fait entendre seule, avec un mélange de la mousqueterie par intervalles. Ensuite les Piquiers & les Porte-bouciers commencent le jeu du dard & de leurs autres armes. Ils s'en servent fort adroitement. Leur attaque se fait avec divers pas de danse, au milieu desquels l'habileté consiste à choisir un moment pour lancer le dard, & rarement manquent-ils leur coup. Entre plusieurs autres spectacles on voit des Jones chargés de ris & d'autres marchandises, qui voguent par l'effet de certains ressorts. Il se fait aussi des représentations historiques, dont le fond est tiré des Chroniques de Java, & des Livres de l'ancien Testament, dont la communication doit leur être venue des Arabes, des Turcs, des Persans & des Chinois, mais qu'ils ont altérés par cent chimères de leur propre imagination.

Présens des Anglois dans la Cérémonie.

Les Anglois présentèrent au Roi un beau grenadier, couvert de son fruit.

EDMOND SCOT. 1605.

Ils l'avoient enfermé dans une espèce de cage où les ornemens n'étoient point épargnés; & sur le gazon verd qui couvroit ses racines, ils avoient mis trois lapins blancs. Ces animaux sont fort rares aux Indes. Entre les branches ils avoient attachés plusieurs petits oiseaux, qui dans l'agitation de tant de bruit & de mouvemens, firent entendre fort à-propos leur ramage. Ils avoient aussi quatre furieux serpens, ou plutôt quatre représentations, dont ils étoient redevables à l'industrie des Chinois, & qui contrefaisoient la nature jusqu'à causer de l'épouvante aux spectateurs. Ces présens étoient suivis de cinq piéces d'étoffe pour l'usage du Roi, & de plusieurs autres pour les Officiers de sa suite. Ils y joignirent une paire de pistolets damasquinés, avec les fourreaux de velours cramoisi relevé de feuilles d'or battu. Comme [leur qualité d'Etrangers ne leur permettoit point de se mêler dans la marche des présens,] & qu'ils n'avoient point de femmes qu'ils pussent charger de cette commission, ils se procurèrent trente des plus jolis enfans qu'ils purent trouver, & deux Piquiers Javans, pour les accompagner en qualité d'Huissiers ou de Gardes. Le Chef de cette petite Troupe étoit un jeune Chinois, dont le père avoit été tué au service de Scot dans une attaque de quelques Voleurs. Il étoit vêtu presqu'aussi bien que le Roi. Dans le petit discours qu'il devoit prononcer à ce Prince, les Anglois faisoient remarquer que si leur nombre avoit répondu à leurs desirs, ils n'auroient pas manqué de paroître avec beaucoup plus d'éclat. [Le Roi, & ceux qui étoient autour de lui, prirent beaucoup de plaisir à contempler les lapins & à voir quelques Feux d'Artifice dont on accompagna le présent. Les Femmes en furent épouvantées & poussèrent des cris, comme si le Palais alloit être réduit en cendres.]

Inégalité des Anglois & des Hollandois.

Les Hollandois, accoutumés à faire valoir leurs moindres avantages, relevèrent beaucoup ce qu'ils firent dans cette occasion. Ils vantèrent extrêmement leur Roi; car c'est le nom qu'ils donnoient continuellement au Comte Maurice. Leur querelle avec les Anglois se renouvella plusieurs fois, & c'étoit toûjours après avoir bû qu'ils la recommençoient. Scot qui avoit à répondre d'une grande quantité de marchandises, & qui voyoit ses gens en si petit nombre, cherchoit continuellement à rapprocher les esprits. Les Anglois n'étoient que treize. [Middleton avoit eu besoin de tout son monde en partant pour Banda; & loin que la Susanne ou l'Hector eussent pû laisser quelques-uns de leurs gens au Comptoir, ils s'étoient vûs dans la nécessité d'employer des Etrangers pour leurs propres besoins.] Au contraire, soit au Port ou dans la Ville, les Hollandois étoient plus de cent.

Le Roi de Jacatra vient prêter hommage à celui de Bantam.

Le 18 de Juillet, on vit arriver à Bantam le Roi de Jacatra, qui venoit faire ses présens & rendre son hommage. Cette Cérémonie se fit encore avec éclat. Dès la pointe du jour, les Gardes de Bantam [habillés en rouge] se rangèrent sur la Place du Palais. Scot & les autres Facteurs, que la curiosité y avoit conduits, se tenant debout près du théâtre, il leur vint successivement plusieurs Officiers du Roi, pour les presser de s'asseoir à terre; car il n'est pas permis de demeurer dans une autre posture devant le Roi, & les personnes de marque. Mais Scot répondit qu'il falloit donc lui faire apporter (y) des siéges; [sans quoi il prendroit le parti de retourner chez lui, contre

(y) Il y avoit de l'imprudence dans cette conduite, car si ces Etrangers ne vouloient

contre l'intention du Roi & du Protecteur, qui avoient souhaité qu'il assistât à leurs Fêtes.] Les Hollandois firent la même réponse. On n'entreprit point de leur faire violence; mais dans l'usage établi pour tout le monde, de s'asseoir à terre lorsqu'on se trouve dans le même lieu que le Roi, fût-ce au milieu des boues les plus noires & les plus épaisses, ceux qui ne purent supporter que les Anglois & les Hollandois parussent autrement, s'éloignèrent d'eux; & les Gardes mêmes qui en étoient proche, changèrent de poste. Il arrivoit souvent, dans des occasions domestiques, que les Javans s'offençoient de voir un Facteur de l'un ou de l'autre Comptoir, prendre place sur un coffre ou sur quelque autre meuble, tandis qu'ils étoient à terre suivant leur usage; & leur fierté leur faisant regarder la supériorité de posture comme une insulte, ils auroient poignardé volontiers ceux de qui ils croyoient recevoir cet affront.

EDMOND SCOT. 1605.

A neuf heures le Roi de Bantam se fit porter sur son trône. Bientôt on entendit un grand bruit, qui annonçoit l'approche de celui de Jacatra, à la tête de deux-cens de ses propres Gardes. Lorsqu'il fut arrivé à la Garde de Bantam, il laissa ses gens derrière lui pour la traverser. Mais s'étant apperçu qu'il devoit passer aussi au milieu de plusieurs petits Princes voisins, qu'il connoissoit pour ses mortels Ennemis, il s'arrêta tout-d'un-coup, dans la crainte qu'ils ne prissent cette occasion pour l'assassiner. Ce n'est pas qu'il manquât de courage, il passoit au contraire pour un des plus braves Princes de l'Inde. Mais dans l'impossibilité qu'il voyoit à se défendre, s'il étoit lâchement attaqué, il prit le parti de faire avertir le Roi de Bantam qu'il attendoit ses ordres; & dans l'intervalle il s'assit sur une piéce de cuir, telle que la plûpart des spectateurs en avoient apporté; [cependant les Gardes de Bantam apprêtèrent leurs Armes, pour le défendre, au cas qu'il fut attaqué]. Le Roi de Bantam apprenant qu'il étoit si proche, envoya aussi-tôt deux de ses principaux Officiers pour le conduire jusqu'au trône. Il le reçut avec de grandes marques de distinction. Il l'embrassa; & la cérémonie de l'hommage étant achevée, il le fit asseoir près de lui, sur une petite estrade beaucoup moins élevée que son trône, qui sembloit avoir été préparée dans cette vûe. Les petits Princes rendirent leur hommage après lui, & prirent place ensuite dans un rang fort inférieur. Vers midi, on vit paroître les présens, dans l'ordre que j'ai déja représenté. Entre une infinité d'animaux, on admira beaucoup une sorte de lion, que les Indiens appellent *Machan*, & qui passe pour la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il est marqueté de blanc, de rouge & de noir. Sa force & son agilité sont si extraordinaires, qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds sur sa proye. Il s'en trouve un assez grand nombre dans l'Isle de Java, & les ravages qu'ils y font dans certains tems, obligent les Rois mêmes d'armer pour les détruire. Cette chasse est si dangereuse, qu'elle coûte ordinairement la vie à plusieurs Soldats. Elle se fait quelquefois la nuit, [parce que le Machan n'apperçoit rien dans l'obscurité, quoiqu'il sorte de ses yeux des traits de flamme qui le font découvrir.] Celui que le Roi de Jacatra avoit pris vivant, fut apporté dans une

Machan, bête extrêmement féroce.

loient pas se conformer aux coutumes du pays ils auroient pu ne pas s'approcher de si près du Théatre, ou se dispenser d'assister à cette fête.

EDMOND SCOT. 1605.

une cage traînée par deux bufles, & laissoit voir dans cette situation dequoi sa fureur l'auroit rendu capable en liberté. On vit paroître encore avec plus d'admiration un jardin tout entier, couvert non-seulement de fleurs & de légumes, mais chargé d'arbres; sans parler d'un étang, rempli de poissons, qui nageoient dans l'eau. [Mais Scot a soin d'ajoûter que tout étoit artificiel, & que cette machine n'avoit point au fond d'autre mérite que celui d'une grandeur prodigieuse, qui demandoit une infinité d'hommes & d'animaux pour la traîner. La plûpart de ces ouvrages venoient de l'industrie des Chinois; car la grossièreté des Javans les rend peu capables d'invention. Il est surprenant, suivant la remarque de Scot, qu'ils puissent traiter avec le dernier mépris une Nation qui sert ainsi presqu'également à les amuser & à les faire vivre.] [On apporta ensuite un magnifique lit complet. Les couvertures étoient brodées en Or, les Oreillers étoient de soie, & galonnés d'or; le bois du lit étoit doré & orné d'ouvrages de sculpture.] La marche fut fermée par le fils du Roi de Jacatra, qui parut sur un char traîné par des bufles. Cet attelage eut peu d'agrément pour l'Auteur. Mais il remarque que l'Isle de Java est mal fournie de chevaux, & qu'ils n'y sont pas d'une taille avantageuse. Aussi ne les y employe-t'on jamais à tirer, ni même à d'autres exercices que ceux de la course, qui se font le Samedi au soir, & qui ressemblent beaucoup à ceux de Barbarie.

Jour de la Circoncision.

ENFIN, le dernier jour des Fêtes, qu'on avoit fait tomber exprès à leur Sabbat, le Roi fut porté au Temple, sur l'échaffaut même d'où il avoit veu tous ces spectacles, & fut circoncis avec un grand nombre de cérémonies bizarres. On assûra Scot que plus de quatre cens personnes avoient été employées à porter l'échaffaut; mais à juger par la grandeur même de cette machine il trouva de l'éxagération dans ce récit.

Retour de Midleton à Bantam.

(z) LE 24 de Juillet, Middleton, rentrant dans le Port de Bantam avec une riche cargaison de Girofle, apprit à Scot les tristes marques qu'il avoit reçues de la reconnoissance des Hollandois, après les services qu'il leur avoit rendus. [En comparant cette conduite avec celle qu'ils tenoient depuis long-tems dans l'Isle de Java, il ne fut pas difficile aux Anglois de prévoir ce qu'ils en devoient attendre à l'avenir. Cependant Middleton ne cessa point de répéter aux Facteurs du Comptoir qu'il falloit éviter toutes les occasions de querelle, & se faire un appui de la considération que leur honnêteté même & leur modération ne manqueroient pas de leur attirer de la Cour. En effet ils continuèrent de recevoir du jeune Roi des témoignages d'une estime distinguée;] & le Roi de Jacatra, qui passa quelques semaines à Bantam, fit l'honneur à Middleton de le visiter sur son bord. [Mais ces apparences de distinction devinrent un nouveau sujet de jalousie pour les Hollandois.] Le premier d'Août, tandis que Scot travailloit ardemment au Magasin, avec une partie de ses gens, il vit arriver deux Anglois du Vaisseau de Middleton qui étoient poursuivis par quelques Hollandois, & qui en avoient reçu plusieurs blessures. Dans le ressentiment de cette insulte, il sortit avec la première arme qui tomba sous ses mains, & ses gens le secondèrent si bien, que non-seulement il fit prendre la fuite à ses Ennemis, mais qu'il en tua un & coupa

Jalousies des Hollandois.

Leur effet tragique.

(z) Ici commence la 8e. Section de l'Original. R. d. E.

coupa les bras à deux autres. Il n'étoit encore rien arrivé de si vif entre les deux Nations. Le Chef du Comptoir Hollandois en porta aussi-tôt ses plaintes à Middleton; mais il le trouva si bien informé, qu'ayant été obligé de reconnoître que l'injustice & la violence étoient du côté de ses gens, il prit le parti de boire pendant le reste du jour avec les Anglois du Vaisseau. Le Roi de Bantam, à qui l'on fit le récit de ce combat, se réjouït beaucoup que le mort fût un Hollandois, & déclara publiquement qu'il s'affligeroit peu que tous les autres eussent le même sort. Edmond Scot. 1605.

[Deux ou trois jours auparavant il étoit arrivé de Ternate un Vaisseau Hollandois nommé le grand *Enchuisen*. Le 11 d'Août deux Vaisseaux partis de Camboye amenèrent dans le port une riche prise qu'il avoient faite sur les Portugais. Le même jour il arriva un autre Bâtiment de Ternate.]

L'Ascension n'ayant pas tardé long-tems à suivre l'Amiral, [les Anglois se trouvèrent en état de faire face à leurs Ennemis, pendant que ces deux Vaisseaux demeurèrent à Bantam. Aussi trouvèrent-ils les Hollandois beaucoup plus humains dans cet intervalle.] Le 8 de Septembre, les principaux Marchands de Hollande donnèrent à Middleton & à ses Facteurs un magnifique festin, où l'amitié parut se renouveller avec une parfaite franchise. Cependant deux jours après cette réconciliation, il s'éleva une nouvelle querelle, où plusieurs personnes furent blessées dans les deux partis.

[Le 15 deux Vaisseaux Hollandois chargés de poivre, de clouds de girofle, & de ce qu'ils avoient enlevé aux Portugais, firent voile pour la Hollande. Le 21 l'Amiral Hollandois arriva de Banda, & le lendemain le Général envoya quelques Marchands pour le complimenter.]

[Le retour de cet Amiral, nommé Syverson, & la grossièreté de son caractère, devinrent encore l'occasion de plusieurs combats.] Un jour que Middleton étoit assis à la porte du Comptoir Anglois, dans un entretien fort tranquille avec quelques Portugais, un yvrogne du Vaisseau de Syverson vint s'asseoir impudemment à ses côtés. Il le força de se retirer. Au même moment plusieurs Matelots du même bord parurent avec leurs couteaux, pour soûtenir leur Compagnon. Les Anglois sortirent du Comptoir, dans la seule vûe de se défendre. On en vint aux mains avec la dernière chaleur, & les Hollandois furent poussés jusques dans la maison d'un Chinois, où ils ne parvinrent à se mettre à couvert qu'après avoir eu plusieurs de leurs gens blessés. Mais à peine les Anglois se furent-ils délivrés de ces Ennemis, qu'il en revint une autre Troupe, avec lesquels il fallut recommencer le combat. Comme la plûpart étoient yvres, & que la curiosité en amenoit d'autres sans aucun dessein de prendre part à la querelle, Middleton parut lui-même, pour garantir les plus sensés de la fureur de ses gens, & leur offrir un azile dans le Comptoir. Ainsi rien n'étoit plus étrange que d'en voir une partie aux mains avec les Anglois, tandis que les autres en étoient traités avec autant de civilité que d'amitié. Enfin les yvrognes furent assez maltraités pour se repentir de leur insolence, & chercher leur salut dans la fuite. Syverson, malgré son arrogance naturelle, se vit obligé de reconnoître le tort de ses Matelots, & prit le parti d'en faire des excuses à Middleton. Autres sanglans démêlés.

EDMOND SCOT. 1605.

Menaces encore plus terribles.

MAIS (a) ce qui commença bientôt à causer de plus justes allarmes aux Anglois, ce fut d'apprendre de quelques Matelots de leur Nation qui servoient sur les Vaisseaux de Hollande, que le Contre-maître de l'Amiral Syverson avoit conseillé à tous les Hollandois, de ne jamais sortir sans armes, & de poignarder sur le champ le premier Anglois qui donneroit devant eux quelque marque de fierté ou de résistance. Cet avis parut d'autant plus sérieux, que ceux dont on l'avoit reçu étoient retenus à bord avec de grandes précautions, & que pour le donner, ils avoient été obligés d'employer un stratagême qui avoit fort heureusement réussi. A la vûe de quelques Anglois qui avoient passé dans une Chaloupe auprès de la Flotte Hollandoise, ils avoient jetté dans l'eau une petite boëte qui contenoit une Lettre en Anglois. Ce ne fut pas sans peine qu'elle fut pêchée par les gens de la Chaloupe; & loin de s'attendre à ce qu'elle contenoit, il n'auroient pas jugé qu'elle méritât les mouvemens qu'ils se donnerent pour la prendre, s'ils n'avoient entendu crier dans le même tems, *have a care*, c'est-à-dire, *prenez garde*. Après avoir reçu ce terrible avis, ils furent tentés de faire main-basse sur tous les Hollandois qu'ils rencontrèrent en allant au Comptoir. Mais ne voulant rien entreprendre sans l'ordre de Middleton, il lui remirent la boëte & la Lettre. On tint Conseil aussi-tôt. Les Hollandois avoient alors sept grands Vaisseaux dans le Port, & le nombre des Anglois se réduisoit à deux. Il n'étoit pas question d'attaquer, sur-tout lorsqu'au milieu des ressentimens on n'avoit que des vûes de paix & de commerce; mais des craintes si pressantes obligeoient de ne rien négliger pour se défendre. Après avoir pourvû à la garde du Comptoir, Middleton envoya ordre sur les deux Vaisseaux de ne laisser sortir personne pendant le reste du jour; & faisant la même défense aux gens du Comptoir, il prit le parti de se rendre chez les Commandans Hollandois, sans autre suite que son Sécretaire & deux domestiques. Là, sans faire connoître les lumières qu'il avoit reçues, il témoigna beaucoup de chagrin des semences de haine qu'il voyoit croître tous les jours entre les deux Nations; & ne balançant point à prétendre que la faute venoit des Hollandois, puisqu'on ne pouvoit pas supposer raisonablement que dans une si grande inégalité de forces les Anglois fussent les agresseurs, il pria les Commandans de s'expliquer avant son départ sur leurs véritables intentions, afin qu'il n'eût point à se reprocher d'avoir abandonné le Comptoir Anglois

Stratagême de quelques Matelots Anglois.

Middleton termine les différens par composition.

☞ (a) Tout ce paragraphe est autrement dans cette Traduction que dans l'Original. Voici ce qui se lit dans le dernier. „ Ce qui avoit augmenté l'Animosité des Anglois, étoit un avis „ qu'ils avoient reçus de quelques-uns de leurs „ Compatriottes qui étoient sur la Flotte Hollandoise, qui leur avoient appris que le Pilote de l'Amiral étoit allé de Vaisseau en „ Vaisseau pour exhorter l'équipage à sortir „ toûjours armés & à tuer tous les Anglois „ qu'ils rencontreroient. Ainsi les Hollandois „ loin d'avoir raison de se plaindre, devoient „ au contraire se louër d'avoir été traités si „ doucement par les Anglois, qui en auroient „ pu tuer plusieurs dans cette dispute, si leur „ Général avoit voulu le permettre. Au reste „ ce fut un sujet d'étonnement pour tous les „ habitans de Bantam, de voir que les Anglois qui n'avoient que deux Vaisseaux osassent en venir aux Mains, avec des gens „ qui en avoient sept. Après cette affaire, l'Amiral Hollandois, accompagné de plusieurs „ Capitaines & Marchands, vint au logement „ des Anglois, & après qu'on eut un peu parlé de la dispute, l'Amiral reconnut le tort de „ ses gens, & promit d'y mettre ordre, ensuite après plusieurs politesses de part & d'autre on se sépara bons amis. R. d. E.

Edmond Scot. 1605.

Anglois à la discrétion de ses Ennemis, tandis qu'il croyoit au contraire la Hollande unie d'intérêts & d'amitié avec l'Angleterre. Un discours si sérieux réveilla toute l'attention des Hollandois. Ils convinrent des excès où l'yvrognerie avoit quelquefois emporté leurs Matelots ; mais ils se plaignirent qu'au lieu de demander de justes satisfactions, par les voyes qui convenoient au bien commun, les Anglois s'attribuassent le droit de se faire justice par leurs propres mains. Middleton répondit adroitement que ce n'étoit donc qu'un mal-entendu, puisqu'il n'avoit jamais eu d'éloignement pour les termes qu'on lui proposoit, mais que l'équité demandoit qu'il y eût des régles établies, sur lesquelles les Anglois pussent compter. Cette ouverture fut reçue de bonne grace. Syverson reconnut lui-même que l'intempérance de ses Matelots devoit être retenue par quelque frein. On convint d'établir des châtimens exemplaires pour les mutins & les querelleurs. Les cas & les peines furent réglés de concert ; & Middleton promit au nom des Anglois qu'ils n'employeroient point les voyes de fait pour se venger, sans avoir demandé justice & trouvé de la difficulté à l'obtenir. Ce Traité fut publié sur les Vaisseaux des deux Nations & dans les deux Comptoirs. Middleton en prit une copie, pour l'emporter en Angleterre, avec la satisfaction de pouvoir prouver par les articles & les termes mêmes de la Transaction, que la source des querelles étoit toûjours venue des Hollandois. Syverson, & tous ses Facteurs, l'accompagnérent quelque tems dans la rue, pour faire éclater leur réconciliation. Le jour suivant, qui fut choisi pour la publication du Traité, ils acceptèrent un festin au Comptoir Anglois, où les promesses furent solemnellement ratifiées. Middleton fut traité de même au Comptoir Hollandois, & l'on ne se quitta qu'après avoir scellé l'amitié par de nouvelles protestations.

Accord entre les deux Nations.

Elle fut confirmé par un événement qui sembloit intéresser les deux Nations. Quelques Javans qui appartenoient au plus grand Seigneur de la Cour, trouvérent le moyen de dérober neuf mousquets à bord de l'Ascension. [Une hardiesse de cette nature parut d'une si dangereuse conséquence aux deux Amiraux, qu'avant d'en porter leurs plaintes à la Cour, ils feignirent pendant quelques jours de l'ignorer, dans l'espérance que l'impunité ramenant les mêmes Voleurs, qu'on ne connoissoit point encore, on pourroit les prendre sur le fait. Les Chaloupes des deux Flottes veillèrent pendant plusieurs nuits. Enfin l'on découvrit une Barque du Pays, qui s'avançoit dans l'obscurité, & qui s'approcha de l'Amiral Anglois. Mais au moment que les Javans, encouragés par le silence & les ténébres, alloient appliquer une échelle qu'ils avoient apportée, le bruit des Chaloupes qui fondirent brusquement sur eux, leur fit prendre le parti de se sauver à la nage.] On ne laissa point d'en arrêter deux. Ils furent interrogés aussi-tôt par les deux Amiraux (b). L'espérance qu'on leur donna d'être traités avec douceur, leur fit confesser le premier vol, & l'intention dans laquelle ils étoient venus d'en commettre un nouveau. Ils déclarèrent le nom de leur Maître & l'usage qu'ils avoient fait des neuf fusils. Middleton prit le parti de les envoyer au Protecteur, en se contentant de lui faire redemander ses armes. Mais le bruit de cette avanture

Vol fait aux Anglois.

Les Voleurs sont arrêtés par artifice.

(b) *Angl.* par Scot. R. d. E.

EDMOND SCOT. 1605.

avanture étant allé jusqu'au Roi, le Seigneur même à qui ils appartenoient crut son honneur intéressé à solliciter leur punition. Ils furent condamnés à mort avec tant de considération pour les Anglois, que d'autres raisons ayant fait différer le supplice d'un jour ou deux, le Protecteur leur en fit faire des excuses. Middleton s'imagina d'abord que c'étoit un artifice pour sauver les coupables, & ne desirant point leur mort, il étoit résolu de se borner à cette satisfaction. Cependant il apprit, deux jours après, qu'on les conduisoit au lieu de l'éxécution. La pitié le pressa de s'y rendre. Il arrêta le cortège, en protestant qu'il ne demandoit point d'être vengé. Mais le Bourreau lui répondit qu'après l'ordre du Roi, il n'étoit au pouvoir de personne de les sauver, & que toutes les offres du monde ne lui feroient pas suspendre son devoir. Les deux coupables souffrirent la mort avec beaucoup de patience. C'est le caractère des Javans, d'être aussi fermes lorsqu'ils voyent la mort inévitable, qu'ils sont lâches & timides à la vûe d'un péril qu'ils peuvent éviter par la fuite. Ils tremblent dans une bataille, & meurent tranquillement par la main d'un Bourreau.

Leur punition.

Le 26 de Septembre, la moitié de Bantam fut ruinée par un Incendie, dont les Hollandois ne purent sauver leur Comptoir. Les Anglois furent plus heureux; & devant leur sûreté à la faveur du vent, ils eurent la liberté de s'employer avec zèle au secours d'autrui. Ils aidèrent à préserver des flammes le grand Magasin de Hollande; mais tous les édifices extérieurs furent consumés, avec tant de dommage pour les Particuliers, que plusieurs Marchands Hollandois qui éxerçoient le Commerce depuis l'origine de l'Etablissement, perdirent tout ce qu'ils possédoient. Le feu reprit deux fois dans l'espace de quatre jours, & mit les Anglois à leur tour dans le besoin d'être assistés. Cependant ils en furent quittes pour des frais de transports & pour des inquiétudes qui ne furent nuisibles qu'à leur repos. Middleton ne voyant plus rien qui dût retarder son départ, prit congé de l'Amiral & de tous les Officiers Hollandois par un grand festin, où l'éxécution du Traité fut jurée au milieu de la bonne chère & de la joye.

Incendies à Bantam.

Le 4 d'Octobre, tous les Marchands Anglois, qui devoient partir avec la Flotte, se rendirent à la Cour avec Middleton. Ils y reçurent du Roi de nouveaux témoignages de la protection dont il n'avoit pas cessé de les honorer. Scot qui étoit de ce nombre eut la satisfaction de voir sa conduite approuvée de ce Prince & de tous les Seigneurs, & d'entendre former à tout le monde des vœux ardens pour son retour. On se rendit à bord le 6, & le lendemain à trois heures après midi, on leva l'ancre, au bruit de quelques coups de canon dont on salua la Ville & la Flotte Hollandoise.

Départ de la Flotte Angloise.

La nuit suivante, entre onze heures & minuit, on aborda dans une Isle où Middleton s'étoit fait devancer par quelques Matelots pour y couper du bois. [Tandis qu'on étoit à l'embarquer, il arriva une petite Barque Indienne, qui n'avoit pour conducteur qu'un jeune Hollandois, accompagné de deux femmes de Java. Scot, qui étoit à terre, s'étant présenté à leur débarquement, reconnut le Hollandois, pour l'avoir vû plusieurs fois avec son père, qui étoit un Facteur de leur Comptoir. Aussi s'apperçut-il que sa présence lui causoit de l'embarras; ses questions le troublèrent encore plus. Enfin soupçonnant du mystère dans l'état où il le voyoit, avec deux femmes, dont l'une étoit fort jeune, & quelques males qui annonçoient le dessein d'un

Fuite d'un jeune Hollandois avec une fille Javane.

d'un plus long voyage, il lui demanda au hazard s'il vouloit retourner en Europe. Le jeune homme prit cette demande pour une offre, & ſerrant affectueuſement la main de Scot, il l'aſſûra que s'il obtenoit de lui cette faveur, il croiroit lui être redevable de la vie. Ses vûes, proteſta-t'il, étoient innocentes. Il vouloit retourner à Midelbourg où il étoit né, pour revoir ſa mère qu'il aimoit beaucoup. C'étoit malgré lui que ſon père lui avoit fait faire le voyage des Indes. La jeune Javane qui étoit avec lui vouloit bien l'accompagner en Europe, & l'autre étoit une Eſclave qui avoit conſenti volontairement à les ſuivre. Scot, embarraſſé de cette prière, s'excuſa ſur le peu d'autorité qu'il avoit ſur la Flotte, & lui conſeilla de s'adreſſer à l'Amiral. Mais le jeune homme, l'embraſſant avec ardeur, le conjura de ſe rendre lui-même ſon protecteur auprès de Middleton. Quoiqu'on ſe diſpoſât à lever l'ancre, Scot lui promit de faire ſuſpendre le départ en ſa faveur. Il ſe rendit à bord de l'Amiral, fort perſuadé que le fond de cette avanture étoit quelque galanterie de jeuneſſe, & doutant déja s'il convenoit aux Anglois de s'y prêter, Middleton s'en fit encore plus de ſcrupule. C'étoit offenſer les Hollandois dans la perſonne d'un de leurs principaux Facteurs; & s'il étoit queſtion d'un enlevement, comme ils étoient portés l'un & l'autre à le croire, c'étoit irriter tout à la fois les Javans, qui ſont extrêmement ſenſibles à l'honneur de leurs femmes & de leurs filles. Dans cet embarras, l'Amiral réſolut d'être inſenſible aux prières du jeune homme, & lui fit dire par Scot que diverſes raiſons ne lui permettoient point de le recevoir. Cependant ſes larmes, qui commencèrent à couler en abondance, & celles de la jeune Javane, qui ſe déſeſpéroit de la penſée de reparoître à la vûe de ſon père, firent tant d'impreſſion ſur Scot, qu'il entreprit de les ſervir par une autre voye. La Flotte n'étoit qu'à cinq ou ſix lieuës de Bantam. Il obtint de l'Amiral la permiſſion de s'y rendre dans une Chaloupe, avec l'aſſûrance, ſinon de faire agréer leur départ à leurs parens, du moins de faire goûter au Roi, & même aux Hollandois, la conduite de Middleton, qui n'avoit pas voulu ſans leur participation, favoriſer une fuite dont ils pouvoient être également choqués. L'offre d'un ſi grand ſervice rendit le jeune Hollandois tout-à-fait ſincère, d'autant plus que devant attendre le retour de Scot ſur la Flotte, il ſuppoſoit que ſi les repréſentations de ſon interceſſeur ſe trouvoient inutiles, les Anglois ne feroient plus difficulté de le recevoir. Il avouä donc que la jeune Javane étoit fille de *Manmack*, Seigneur de la Cour; qu'il l'avoit vûe pour la première fois à la Fête de la Circonciſion, & que par l'entremiſe de l'Eſclave, qu'il avoit gagnée à force de préſens, il avoit trouvé le moyen de s'en faire aimer: que c'étoit elle-même qui avoit eu le courage de lui propoſer leur fuite, & que ne pouvant douter avec cette preuve d'affection qu'il n'en fût aimé parfaitement, il perdroit mille fois la vie plûtôt que de l'abandonner. Ce détail augmenta le zèle de Scot à les ſervir. Etant retourné à Bantam, il commença ſa négociation par les deux pères, qu'il trouva également affligés de la perte de leurs enfans; mais loin d'avoir leur colère à vaincre, il comprit que ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, étoit de les revoir. Cette ouverture lui fit eſpérer de finir l'avanture par une prompte réconciliation. La difficulté n'étoit que pour les deux Amans, qui étoient menacés de ne ſe revoir jamais. Scot preſſentit là-deſſus les deux pères. Ils firent la même réponſe; c'eſt-à-dire, que n'ayant point entr'eux de

EDMOND SCOT. 1605.

reproche à se faire, & ne croyant point leurs enfans indignes l'un de l'autre, ils ne proposèrent point d'autre obstacle que celui de la Religion. Scot s'imagina que c'étoit un article qu'on pouvoit leur laisser le soin de démêler, & que si l'un des deux Amans étoit capable d'abandonner la sienne, il y avoit beaucoup d'apparence que le changement feroit à l'avantage du Christianisme. Après cette réflexion, dit-il lui-même, il ne fit pas difficulté d'apprendre aux deux pères dans quel lieu il avoit laissé leurs enfans. Ils le remercièrent tous deux de cet important service, & se mettant dans une Pinasse Hollandoise, ils l'accompagnèrent jusqu'à la Flotte. Scot n'ajoûte rien à ce récit; mais on trouvera dans une des Relations suivantes, quelques circonstances qui semblent regarder le même événement.]

LE 9, Middleton remit à la voile, & sa navigation ne fut point interrompue jusqu'en Angleterre.

CHAPITRE III. (a)

Voyage du Chevalier Edouard Michelburne à Bantam, en 1605.

MICHELBURNE. Flotte indépendante de la Compagnie des Indes.

[IL paroît que les Privilèges de la Compagnie Angloise des Indes Orientales n'étoient point exclusifs, puisqu'on trouve plusieurs Voyages entrepris sous la protection du Roi d'Angleterre, sans aucune dependance de la Compagnie pour le Commerce.] *Michelburne*, dont Purchass nous a conservé la Relation (*b*), étoit un Gentilhomme opulent, à qui le goût des avantures & le desir d'augmenter ses richesses, firent équiper deux Vaisseaux avant le retour de l'Amiral Middleton. Il en prit le commandement lui-même, & partant de *Cowes*, dans l'Isle de Wight, le 5 de Décembre 1604, [il déclara dès le premier jour à ses gens, que n'étant pas fort entendu dans les affaires du Négoce, il n'attendoit rien que de la fortune & du courage. Il parle de sa cargaison, sans nous apprendre de quoi elle étoit composée; mais le nom de ses deux Vaisseaux étoient le *Tygre* & le *Whelp*. Il étoit accompagné du Capitaine Davis, qu'on a déja vû paroître dans deux Voyages, l'un avec les Hollandois, l'autre avec Lancaster. [Un autre Jean Davis fut aussi de ce Voyage; c'est le même qui publia en 1615 (*c*) quelques directions curieuses pour ceux qui voyageroient en différentes parties des Indes Orientales.]

1604. Départ de Michelburne & sa résolution.

MICHELBURNE arriva le 23 de Décembre à l'Isle de Ténérife, où il jetta l'ancre dans la Rade d'*Aratana*; & jusqu'au 16 de Janvier, qu'il passa la Ligne, il eut beaucoup à souffrir de l'excès de la chaleur & de divers orages. Son premier dessein étoit de gagner l'Isle de *Loronha*. A trois degrés du Sud, il trouva une quantité incroyable de Poissons, & sur-tout de Bonites & de Dauphins. La facilité de les prendre lui parut aussi surprenante que l'abondance

Rade d'Aratana.

Abondance de poissons & d'oiseaux.

(*a*) C'est le Chap. IV. de l'Original. R. d. E.

(*b*) Voyez *Pilgrims*, *Vol. I. pag.* 132. Cette relation y est intitulée *Second Voyage du Capitaine Davis*; mais mal-à-propos, puisque Davis avoit déja fait auparavant deux fois ce même Voyage, & que par conséquent celui-ci étoit son troisième.

(*c*) Voyez *Purchass's Pilgrims* Vol. I. pag. 440 & 444.

Michelburne. 1605.

dance du nombre & des espèces. Quoiqu'il fût en pleine mer, il vit d'épaisses nuées d'oiseaux, auxquels les Matelots ont donné le nom de *Pecharaboves* & d'*Alcantrazes*. Les premiers viennent se reposer sur les Vaisseaux pendant la nuit, & s'effrayent si peu de la vûe des hommes, que si on leur tend le bras, ils se perchent dessus. L'Alcantraze est une sorte d'oiseau de proye, qui se nourrit de sa pêche, & qui fait particulièrement la guerre au Poisson volant.

Isle de Loronha.

La Flotte aborda le 22 de Janvier à l'Isle de Loronha, au 4e degré de latitude méridionale. L'agitation des vagues y est si violente, que la Chaloupe fut renversée en s'approchant du rivage. Richard Michelburne, parent de l'Amiral, eut le malheur de se noyer, sans pouvoir être secouru. Trois jours après, le même accident arriva à la Barque longue, & fit périr deux Matelots. Quoique cette Isle soit commode aux Voyageurs par sa situation, rien n'est si dangereux que ses bords. Peu de jours auparavant, un Vaisseau Hollandois, que le besoin d'eau & de bois y avoit amené comme Michelburne, y avoit perdu sa Chaloupe avec quantité de Matelots, qui s'étoient brisés contre un rocher.

Ses bords sont fort dangereux.

Elle n'est habitée que par six Négres.

Les Anglois qui descendirent dans l'Isle n'y trouvèrent qu'un Pays désert, dont tous les Habitans se réduisoient à six Négres. Elle étoit autrefois remplie de Chèvres & de Vaches sauvages; mais ces animaux ont été détruits par les Caraques Portugaises, qui s'y rafraîchissent en allant aux Indes. Les Portugais y ont laissé un petit nombre de Négres, pour tuer des Chèvres, dont ces malheureux Esclaves boucannent la chair & la tiennent prête au passage des Vaisseaux. Cependant Michelburne ne put s'en procurer qu'une quantité médiocre. Mais, ses gens tuèrent une multitude de Tourterelles, d'Alcantrazes, & d'autres oiseaux dont la chair leur parut délicieuse. Ils trouvèrent aussi du Maïs ou du bled d'Inde en abondance; du coton, des gourdes sauvages & des melons d'eau.

Etrange Phénoméne.

Le 12 de Février, vers le 7e. degré de latitude méridionale, ils furent tout-d'un-coup effrayés par un étrange phénomène. La mer jetta des flammes si vives au milieu de la nuit, après que la Lune eût quitté l'horison, que la lumière ne le cédant guéres à celle du jour, on lisoit facilement les plus petits caractères d'impression.

La Flotte passa, le 13 au matin, à la vûe de l'Isle, ou plûtôt du Roc de l'Ascension, au 8e. degré 30 minutes du Sud. Le premier d'Avril, elle découvrit la terre d'Afrique, en portant au Sud-Sud-Est; quoique, suivant le calcul des Pilotes, on s'en crût éloigné de quarante lieuës. Le lendemain on se trouva fort près du rivage, dix ou douze lieuës au-dessous de la Baye de Saldanna; & le jour suivant on tomba près d'une petite Isle que le Capitaine Davis prit pour celle qui n'est qu'à cinq ou six lieuës de Saldanna. L'Amiral, curieux d'y descendre, se mit dans la Chaloupe avec trois de ses amis & quatre rameurs. Mais tandis qu'il étoit à terre, il s'éleva une tempête, qui fit perdre, pendant deux jours, la vûe de l'Isle à son Vaisseau. Il y trouva dans cet intervalle un si grand nombre de Lapins, qu'il lui donna le nom de *Coney Island*, ou *Isle des Lapins*. Le 8, on alla jetter l'ancre dans la Baye de Saldanna, & tout le monde eut la liberté de descendre au rivage.

Isle des Lapins.

Le Pays qui environne cette Baye est si bien fourni de toutes sortes de provisions,

Michelbourne. 1605.

Baye de Saldanna.

viſions, que les Sauvages ne jouiſſent nulle part d'une ſi parfaite abondance. Il eſt rempli de Bœufs & de Moutons, dont on rencontre de grands troupeaux comme en Europe, de Chèvres, de Daims, d'Antilopes, de Renards, de Liévres, de Grues, d'Autruches, de Hérons, d'Oyes, de Canards, de Faiſans, de Perdrix, & d'autres ſortes d'excellens Oiſeaux. Il eſt arroſé par une infinité de fontaines & de ruiſſeaux d'une eau très-pure, qui deſcendant du ſommet de pluſieurs hautes montagnes, rendent les vallées agréables & fertiles. On y trouve au long des Côtes un arbre qui reſſemble beaucoup au *Buis*, mais beaucoup plus dur. Les Palmiers y ſont en abondance. A peine les Anglois eurent-ils pris terre, qu'ils virent les Habitans du Pays empreſſés à leur apporter toutes ſortes de proviſions. Un Veau gras ne leur coûtoit qu'une demie-livre de fer; & pour deux ou trois clouds ils achetoient un Mouton. Mais le Monde n'a peut-être point d'hommes auſſi groſſiers & d'un eſprit auſſi borné que ces Négres. Ils n'ont pour habillement qu'une peau de Bête, paſſée ſur les épaules, & vers la ceinture une autre piéce qui couvre à peine leur nudité. Pendant que la Flotte demeura dans leur Baye, ils ſe nourriſſoient des inteſtins de toutes les parties des animaux que les Anglois rejettoient, ſans les nettoyer & ſans y apporter d'autre préparation que de les couvrir un moment de cendre chaude; après quoi ſe contentant de les ſecouër un peu, ils mangeoient avidement cette viande à demi-crue & mêlée de cendre. Ils ſe nourriſſent auſſi de racines, que le Pays produit abondamment.

Groſſiéreté des Négres de Saldanna.

La bonté des rafraîchiſſemens rendit la ſanté & les forces à tous les Matelots, qui avoient beaucoup ſouffert du ſcorbut depuis qu'ils avoient paſſé la Ligne. On remit à la voile le 3 de Mai, après avoir employé vingt-cinq ou vingt-ſix jours dans la Baye de Saldanna. Le 7, on ſe trouva douze lieuës au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, & l'on paſſa heureuſement pendant la nuit les écueils du Cap *das Aguillas*. Le 9 il s'éleva une tempête qui ſépara les deux Vaiſſeaux pendant quarante-quatre heures, & qui fut accompagnée d'un tonnerre épouvantable. Les Portugais appellent cet endroit *le Lion de la Mer*, non-ſeulement parce que les orages y ſont preſque continuels, [mais à cauſe d'une eſpèce de rugiſſement que l'agitation des flots y produit, & qui répand la terreur dans les ames les plus intrépides.] Au fort de la tempête, on vit ſur le grand mât une flamme de la groſſeur d'une chandelle, qui parut ſucceſſivement pendant deux nuits. Ce Phénoméne n'a rien d'effrayant. Les Portugais l'appellent *Corpo ſanto*, & croyent qu'il annonce la fin du péril. On l'a regardé long-tems comme un Eſprit, qui s'intéreſſe au ſort des Vaiſſeaux mal-traités. Mais depuis qu'on ſe borne à des cauſes moins éloignées, on n'a pas cherché d'autre explication que les vapeurs qui s'élevent de la Mer dans une violente agitation des flots. [Suivant quelques Voyageurs] l'expérience a fait connoître que la tempête n'eſt point alors éloignée de ſa fin; & lorſqu'elle finit, il eſt naturel que le beau tems lui ſuccède.

Tempête.

Feu que les Portugais appellent Corpo ſanto.

Iſle de Diego Raiz.

La Flotte pouſſée par un vent favorable, découvrit, le 24, à la diſtance de ſept ou huit lieuës, l'Iſle de *Diego Raiz*, qui eſt ſituée au 19e. degré quarante minutes de latitude du Sud; 98 degrés trente minutes de longitude. On ſe propoſoit d'y relâcher; mais le vent, qui augmenta pendant la nuit, fit abandonner ce deſſein. Les environs de l'Iſle ſont peuplés d'un

grand

grand nombre d'oiseaux blancs, qui n'ont pour queuë que deux grandes plumes de la même couleur. Ils suivirent long-tems les Vaisseaux, malgré la force d'un vent si contraire, que les voiles furent brisées en plusieurs endroits. On avança si peu pendant neuf ou dix jours, que le 3 de Juin, lorsqu'on s'imaginoit gagner l'Isle de *Cirné* (*d*), on apperçut encore celle de Diego Raiz. Michelburne reprit le dessein d'y aborder, dans la résolution d'y attendre un meilleur vent; mais la multitude de rochers qui s'y présente lui fit craindre de ne pouvoir jetter l'ancre en sûreté. On prit le parti de continuer la navigation pour les Indes. Le 15, on eut la vûe des Isles de *Banbas*, à six degrés trente-sept minutes, de latitude du Sud, & cent neuf degrés de longitude. C'est une erreur dans la plûpart des Cartes que de les placer beaucoup plus à l'Ouest. On en compte cinq. Elles abondent en oiseaux, en poisson & en cocos. Mais en cherchant au Sud & à l'Ouest, il fut impossible de trouver un bon ancrage. Dans certains lieux, on ne trouva point de fond; & dans d'autres, la pointe des rocs effraya les Pilotes. Le 19 on se trouva proche l'Isle *Diego Graciosa*, au 7e. degré trente minutes de latitude du Sud, & cent dix degrés quarante minutes de longitude. Sans y relâcher, on reconnut à la perspective que le Pays en est fort agréable, & capable de fournir toutes sortes de rafraîchissemens, si l'accès en étoit moins difficile. Mais le vent & la marée se trouvant contraires, il ne parut pas possible de vaincre les obstacles. Michelburne donne à l'Isle Graciosa dix ou douze lieuës de longueur. Elle est couverte de Cocotiers, & si remplie d'oiseaux, qu'ils y forment continuellement une espéce de nuée. Le 12 de Juin on repassa la Ligne, où le calme, la chaleur, le tonnerre & les éclairs causérent beaucoup de fatigue & d'inquiétude à la Flotte.

Isles de Banbas.

Isle Graciosa.

(*e*) Le 19 on découvrit une terre qui parut suivie d'une infinité d'autres, que Michelburne reconnut pour autant d'Isles, situées sous la haute terre de Sumatra, [à deux degrés de latitude du Nord.] La Mer s'y brise avec tant de violence, que les Pilotes n'osérent y aborder, quoique les Habitans eussent allumé sur la Côte un grand nombre de feux, pour les encourager par cette invitation. [Le 25 on jetta l'ancre près d'une petite Isle, remplie d'arbres de Cocos, mais qui avoient peu de fruit.] Les Anglois y virent quelques habitans qui [les appellérent par des signes, & qui étant tout-à-fait vêtus,] sembloient être des Européens qu'on avoit apparemment laissés dans ce lieu, pour y recueillir des noix de coco, & les tenir prêtes à l'arrivée des Vaisseaux de leur Nation. Le 26, on mouilla l'ancre près d'une grande Isle déserte, qui se nomme *Bata* (*f*), à 20 minutes du Sud. Elle a des bois & des Rivières en abondance. Les singes y sont en fort grand nombre, avec une espéce d'oiseaux qu'on appelle la chauve-souris de cette Isle. Michelburne en tua une de la longueur d'un lièvre, & de la taille d'un écureuil. Seulement il lui pend de chaque côté une forte de peau, qu'elle étend en sautant de branche en branche, & qui ressemble véritablement à des aîles. Elle

Grand nombre d'Isles.

Isle de Bata.

(*d*) Quelques-uns la prennent pour l'Isle de *Diego Rodriguez* & d'autres pour celle de *St. Maurice*.

(*e*) Dans l'Original la 2de. Section du Chap. IV. commence ici. R. d. E.

(*f*) On la appellée dans la suite *China Bata*.

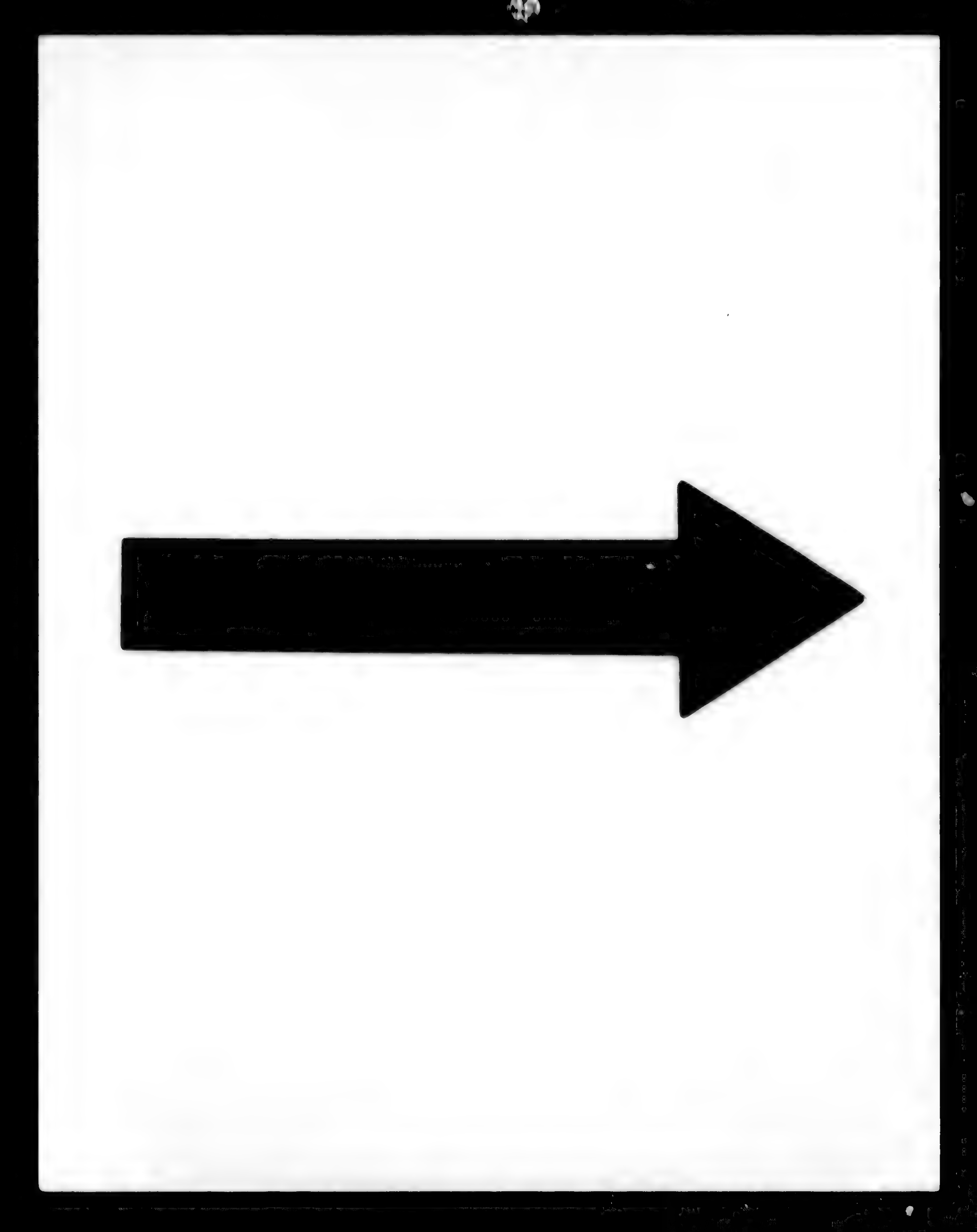
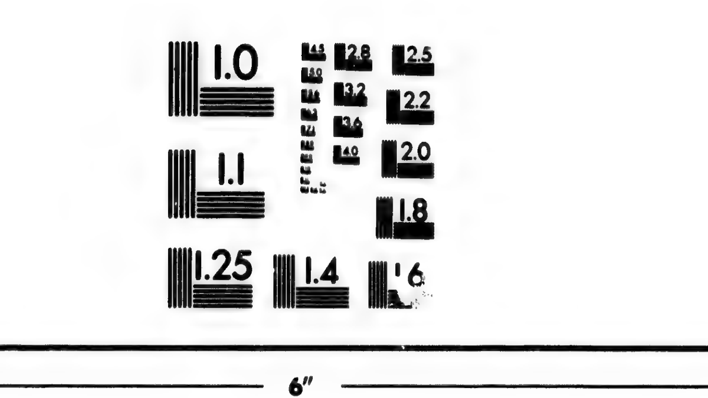


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



MICHELBURNE. 1605.

Rencontre de trois Barques Portugaises.

Elle est d'une agilité extrême; & souvent pour parcourir toutes les branches d'un arbre, elle ne s'appuie que sur sa queue.

Le 29, Michelburne étant à se promener au long du rivage, crut découvrir un Vaisseau, sous une petite Isle qui n'est qu'à quatre lieuës de celle de Bata. Il le prit pour son second Bâtiment, qui ne l'avoit point encore rejoint, depuis que la tempête les avoit séparés. Il y envoya aussi-tôt le Capitaine Davis, qui trouva trois Barques à l'ancre; mais se défiant que ce fussent des Portugais, il n'approcha qu'autant qu'il falloit pour les observer. On l'invita par des signes à s'approcher, en lui offrant des poules & d'autres alimens. Ses soupçons ne firent qu'augmenter. Il retourna vers son Vaisseau, dans le dessein de s'armer assez pour ne rien craindre, & le lendemain il s'avança si proche des trois barques, que jugeant de ses intentions, elles levèrent aussi-tôt l'ancre. [Il ne balança point à les poursuivre, quoiqu'il n'eût que dix hommes dans sa Chaloupe, & qu'ensemble elles n'en eussent pas moins de vingt. Outre les mousquets & sabres, il avoit apporté deux petites piéces de canon, dont il les salua si heureusement qu'au premier boulet il tua deux hommes à la dernière & la força de s'arrêter. Elle contenoit encore six Portugais de Priaman, qui étoient chargés de cocos, d'huile, de nattes, & de provisions de bouche. Ils assurèrent Davis que Priaman n'étoit éloigné que de quatre ou cinq jours de navigation, & qu'à leur départ ils y avoient laissé un Vaisseau Anglois. Cette heureuse nouvelle fut recompensée par les bons traitemens du Vainqueur, qui se contenta de leur prendre leurs poules & leurs autres provisions fraîches.] Ayant rejoint aussi-tôt Michelburne, il le pressa de remettre à la voile le 4 d'Août. Trois jours après ils découvrirent au long des Côtes, les deux autres barques que la crainte avoit fait retourner vers Priaman (g). Ils les pressèrent si vivement qu'il les forcèrent de se faire échouër volontairement sur le rivage, d'où tous les Portugais gagnèrent les montagnes. Davis, envoyé avec la Chaloupe, n'y ayant trouvé que des cocos, de l'huile, & des nattes, dédaigna un butin si vil, & n'en prit qu'une petite quantité.

Les Anglois en arrêtent une.

Ils joignent aussi les deux autres.

Le 9, Davis ayant continué de ranger le rivage dans la Chaloupe, apperçut huit Pares, près d'une Ville nommée *Tico*; & dans l'espérance d'y trouver le Vaisseau qu'il cherchoit, il ne balança point à s'en approcher. C'étoient des Indiens qui lui confirmèrent du moins que le Vaisseau Anglois étoit à Priaman, & que cette Ville n'étoit plus éloignée que de six lieuës.

Les Anglois retrouvent leur Vaisseau.

Il se hâta de porter cette agréable certitude à l'Amiral. On mit toutes les voiles au vent, pour arriver au Port de Priaman avant la nuit. Mais à peine eut-on fait une lieuë, qu'on donna contre un banc de sable, sous un rocher qu'on auroit pris à sa couleur pour du corail blanc. Le chagrin des Anglois fut égal à leur impatience. Cependant à force de travail & de soins, ils se dégagèrent assez tôt pour entrer le même jour dans la Rade de Priaman, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut le *Whelp*, qui leur avoit causé tant d'inquiétude. Dans le mouvement de leur joie, ils le saluèrent de toute leur artillerie. Le Capitaine vint dans son Esquif au devant de l'Amiral,

(g) *Angl.* Ils découvrirent une Barque. R. d. E.

Michelburne. 1605.

miral, & lui raconta toutes les disgraces qu'il avoit essuyées depuis leur séparation. [Il avoit rencontré un Vaisseau Portugais de quarante piéces de canon, qui lui avoit donné la chasse pendant deux jours, & dont il avoit essuyé plusieurs volées qui l'avoient mis dans un extrême danger.] Michelburne jetta l'ancre à la vûe de Priaman, sur un excellent fond. Cette Ville est située à quarante minutes de latitude du Sud.

L'Amiral arrive à Priaman.

Après avoir fait demander au Gouverneur la permission d'acheter du poivre, & de prendre des rafraîchissemens dans son Pays, il lui envoya un présent considérable, dans l'intention de le voir lui-même, & de régler avec lui quelques articles qu'il jugeoit nécessaires pour la sûreté des Anglois. Mais quoique son présent & ses Députés fussent bien reçus, il ne put obtenir la conférence qu'il faisoit demander. Le Gouverneur répondit à cette proposition, que la guerre où le Royaume d'Achin étoit malheureusement engagé, l'obligeoit de s'observer beaucoup. Le Roi d'Achin, qui avoit alors deux fils, s'étoit déterminé à faire entr'eux pendant sa vie, le partage de sa succession. Il avoit donné le Royaume de *Pedir* au second, en réservant celui d'Achin pour l'aîné. Mais celui-ci choqué, de voir entrer tout-d'un-coup son cadet en possession d'une Couronne, tandis qu'il étoit condamné à demeurer dans la dépendance de son père pour attendre son héritage, s'étoit fait un parti considérable entre les Grands; & sous prétexte que l'âge ne permettoit plus au Roi de gouverner, il s'étoit saisi de sa personne, & l'avoit resserré dans une étroite prison. Ensuite, déclarant la guerre à son frère, il avoit prétendu que le Royaume de Pedir étoit une partie de ses Etats, qui ne pouvoit être démembrée, ou du moins, que son frère ne devoit posséder qu'à titre de Vassal & de Tributaire. Les Anglois jugèrent sur ce récit qu'ils n'avoient rien à se promettre dans un lieu si peu tranquille; & le 21, ils partirent pour Bantam.

Guerre entre les deux Princes d'Achin.

Le même jour, ils rencontrèrent deux Pares, dont les hommes sautèrent aussi-tôt dans l'eau. Michelburne, surpris de voir cette facilité à s'effrayer dans les Indiens, qui devoient être accoutumés à la vûe des Nations de l'Europe, donna ordre à ses gens de visiter leurs Barques. Quelques Anglois s'avancèrent dans la Chaloupe avec trop peu de précaution. Il étoit resté derrière les voiles plusieurs Indiens, qui blessèrent dangereusement ceux qui se présentèrent les premiers, & qui se jettant à la nage évitèrent le châtiment auquel ils devoient s'attendre. [Cependant Davis qui avoit été lui-même atteint d'une flèche au bras, pressa les rameurs de les suivre. On en prit deux malgré l'adresse avec laquelle ils se déroboient en plongeant; & Davis, qui avoit eu l'occasion, dans ses voyages précédens, d'apprendre quelques mots de leur langue, n'attendit pas l'Interprête pour les interroger. Ils ne lui déguisèrent point qu'ils étoient en mer pour enlever sans distinction tout ce qui leur paroissoit plus foible qu'eux, & qu'ils vivoient de cette pyraterie. Davis n'étant point encore satisfait de cette réponse, parce qu'ils avoient commencé à fuir avant qu'ils fussent attaqués par les Anglois, les conduisit à la Flotte, & leur fit faire d'autres questions par l'Interprête. Les menaces dont elles furent accompagnées, leur arrachèrent une confession fort étrange. Ils avouèrent que dans une des petites Isles qui sont en grand nombre aux environs de celle de Sumatra, ils avoient les débris d'un Vaisseau Européen qui avoit fait naufrage sur leurs Côtes, & qu'en ayant sauvé plusieurs hommes

Indiens pris sur mer, & leur confession.

Plusieurs Portugais arrêtés par les Indiens.

MICHELBURNE. 1605.

mes & quelques femmes, ils les retenoient depuis long-tems parmi eux. Michelburne fut le plus ardent à vouloir approfondir ce récit. Il crut qu'indépendamment de la guerre ou du commerce, il n'y avoit point de Nation de l'Europe qu'il ne fut obligé de secourir dans une si triste situation. Quatre hommes, qu'il fit entrer dans une Pare avec deux Indiens, servirent de guides à la Flotte; & remontant au dessus de Priaman, il arriva le soir au travers de plusieurs autres Isles, à celle d'où les Indiens étoient partis. Entre plusieurs Habitans qui se présentèrent sur le Rivage, il parut deux hommes vêtus à l'Européenne, que les Anglois reconnurent aisément pour des Portugais. Ce fut une raison de balancer s'il leur offriroit du secours; mais le motif qui avoit déterminé Michelburne eut la force de soûtenir sa générosité. Il fit jetter l'ancre à cinquante pas du rivage, & Davis fut envoyé dans la Chaloupe pour recevoir des informations.

Ils implorent le secours des Anglois.

Il revint bien-tôt à bord avec les deux Européens qu'on avoit reconnus. C'étoient des Portugais, qui n'ignorant point les justes plaintes que les Anglois avoient à faire de leur Nation, supplièrent d'abord l'Amiral de considérer moins leur Pays que leur qualité d'hommes, & de se laisser toucher à la pitié de leurs infortunes. Ils lui racontèrent qu'étant partis de Ternate pour Calecut, leur Capitaine s'étoit obstiné à vouloir relâcher au Port d'Achin, par la seule curiosité d'aborder dans un lieu qu'il n'avoit jamais vû; & qu'en traversant les petites Isles qui bordent la Côte Méridionale de Sumatra, il n'avoit pû se garantir de la force des courans, qui l'avoient fait briser contre celle de *Fiurma*; que de trente deux hommes dont l'Equipage étoit composé, il ne s'en étoit sauvé que sept, avec trois femmes, dont l'une étoit Maria *Pratencos*, jeune veuve du Gouverneur Portugais de *Brancor*: que les Habitans de l'Isle ne leur avoient pas refusé les secours nécessaires à la vie; mais que les trois femmes avoient payé l'hospitalité fort cher: que le Gouverneur de l'Isle, Chef d'une troupe de Pyrates, sous la protection du Roi de Pedir, avoit forcé la jeune Veuve de devenir sa femme; & que deux de ses Officiers avoient fait la même violence aux deux autres Portugaises: que depuis plus de cinq mois, ils languissoient tous dans le plus triste esclavage, cherchant sans cesse le moyen de gagner l'Isle du Sumatra, pour se réfugier dans les Etats du Roi d'Achin: qu'à si peu de distance, ils n'auroient pas désespéré du passage, s'ils n'avoient pas été retenus par un sentiment de compassion pour les trois femmes, qui les conjuroient tous les jours de ne pas les abandonner à leur misérable sort; que le Gouverneur Indien, brûlant d'une vive passion pour la sienne, ne la perdoit pas un moment de vûe; qu'ils avoient formé plusieurs fois le dessein de le tuer, sans en avoir encore trouvé l'occasion; que l'Isle contenoit environ quatre-vingt Indiens, dont la moitié ne le quittoit jamais, tandis que le reste écumoit la Mer, ou pilloit les Côtes voisines, & faisoit peu de quartier aux sujets du Roi d'Achin: que si la pitié touchoit les Anglois en faveur des trois Dames, il ne doutoit pas qu'au seul bruit des armes à feu, les Pyrates n'acceptassent toutes sortes de compositions; que pour lui & ses Compagnons, l'Amiral pouvoit disposer de leur vie, mais que s'il étoit assez généreux pour oublier qu'ils étoient Portugais, & les délivrer d'une si malheureuse situation, il ne devoit pas douter qu'ils n'employassent volontairement tout leur sang à son service.

Triste situation de trois Dames Portugaises.

MICHELBURNE

Michelburne. 1605.

Michelburne fut si touché de ce discours, qu'oubliant en effet pour qui son cœur étoit attendri, il se disposa sur le champ à faire sa descente. Cent douze hommes qu'il avoit sur ses deux Vaisseaux, ne lui laissoient rien à craindre dans son entreprise; mais il falloit assûrer le sort des trois femmes & de tous les Portugais, contre les précautions qu'on pouvoit avoir déja prises pour les éloigner. Aussi-tôt que l'obscurité fut venue, cinquante Anglois bien armés descendirent sous la conduite de Davis; & suivant les instructions des deux Portugais, ils s'avancèrent jusqu'à la maison du Gouverneur, qui n'étoit bâtie que de cannes, à la mode du Pays. Tous les Indiens s'y étoient rassemblés, & leurs mouvemens sembloient marquer quelque résolution de se défendre. Davis ayant placé ses gens sur deux lignes, leur donna ordre de se tenir prêts à tirer, mais successivement; de sorte qu'il n'y en eût jamais qu'une partie dont les armes se trouvassent vuides. Ensuite renvoyant les deux Portugais aux Indiens, pour s'assûrer de leur situation, il prit le parti d'attendre le jour, qui étoit déja prêt à paroître. Un des deux Portugais revint bien-tôt avec deux autres de ses Compagnons. Ils rapportèrent que sans pénétrer l'intention des Anglois & par le simple mouvement de sa défiance, le Gouverneur se disposoit à passer dans une Isle voisine, avec les femmes Indiennes & Portugaises; mais que ne pouvant gagner leurs Pares avant le jour, il seroit aisé de les couper en chemin. Davis ne vit aucun risque à suivre le conseil des Portugais, après avoir fait réflexion qu'ils étoient les plus intéressés au succès de son entreprise. Il se laissa conduire sur le passage du Gouverneur. Bien-tôt il le vit paroître avec un grand nombre de femmes; & se montrant à lui de fort près, il jetta tant de frayeur dans toute la troupe, que le Gouverneur fut le premier à fuir, avec toutes ses femmes & ses Indiens. Il ne resta que les trois Portugaises, accompagnées de deux hommes de la même Nation. Davis, pour augmenter l'effroi des fuyards, fit tirer quelques coups de fusil sans aucun dessein de leur nuire. Il amena ainsi fort tranquillement les trois femmes à bord; tandis que deux autres Portugais, qui avoient feint de demeurer avec le gros des Indiens pour favoriser l'évasion du Gouverneur, se rendirent aussi à la Mer par un autre chemin.

Elles sont délivrées par les Anglois.

Conduite de Davis pour assûrer son entreprise.

Il délivre les Portugais.

Michelburne, après avoir consolé les trois femmes par ses politesses, leur offrit de les débarquer à Priaman, où elles pouvoient se promettre de trouver quelques Portugais; ou de les conduire jusqu'à Bantam. Elles choisirent le dernier de ces deux partis, comme le plus sûr; quoique, suivant les apparences, elles n'eussent rien à redouter dans le Port de Priaman, qui étoit une Ville régulière & dévouée au Roi d'Achin.]

☞ [Le 25 on apperçut un Bâtiment qu'on envoya reconnoître, mais comme il ne voulut pas amener, on l'attaqua, & après un combat assez long, on s'en empara. C'étoit une Barque de quarante tonneaux équipée pour Priaman, & chargée de sel, de ris, & de marchandises de la Chine. On apprit qu'elle appartenoit à des Marchands de Bantam; & cela fut cause qu'on lui laissa continuer son Voyage, sans lui rien enlever; parce que les Anglois avoient alors un Comptoir dans cette Ville.]

Le 2 de Septembre, la Flotte rencontra un petit Vaisseau Guzarate, d'environ quatre-vingt tonneaux. Elle s'en saisit sans résistance; [& le butin, quoique médiocre, fut utile aux trois Portugaises, parce que la plus grande

Prise d'un Vaisseau Guzarate.

MICHELBURNE.

Rade de Sillibar.

partie consistoit en étoffes des Indes, dont Michelburne leur offrit généreusement les plus belles Piéces pour se faire des robes.] Il mouilla le même jour à quatre degrés de latitude du Sud, dans la Rade de *Sillibar*, où le grand nombre de Pares qu'il y vit sans cesse arriver, lui causa de l'étonnement. Les Indiens y étoient attirés par l'abondance des provisions; eau fraîche, bois, ris, chair de busle & de chèvre, poules, racines & poisson de toutes sortes d'espèces; [mais tout y est fort cher.] Les Habitans prennent en échange des toiles & des étoffes, qu'ils préférent beaucoup à l'argent; mais ils passent pour les plus grands voleurs de cette Côte, & les Etrangers ont besoin d'une vigilance continuelle (*b*), pour s'en défendre. La facilité que les Anglois tirèrent de leur prise pour se procurer des rafraîchissemens qui ne leur coûtoient rien, les fit demeurer à l'ancre jusqu'au 28. [Le 23 d'Octobre ils jettérent l'ancre à la Rade de *Marrbab* dans le détroit de la Sonde. Ils y trouvèrent de l'eau, & autant de provisions qu'à *Sillibar*.] Ayant remis à la voile, ils arrivèrent deux jours après à trois lieuës de Bantam, d'où ils envoyèrent la Chaloupe au Port de cette Ville. Ils s'attendoient d'y trouver encore la Flotte de Middleton; mais elle étoit partie depuis trois semaines.

Michelburne arrive à Bantam.

LES Facteurs du Comptoir s'empressèrent de venir au devant de leurs Compatriotes. Ils leur apprirent que depuis le départ de Middleton, les Hollandois n'avoient pas cessé de leur rendre toutes sortes de mauvais offices, en les représentant au jeune Roi de Bantam comme des Pyrates & des Scélérats, qui ne cherchoient que l'occasion de nuire par l'artifice ou par la violence. Ils avoient encore sept (*i*) Vaisseaux dans la Rade, dont l'un étoit de sept ou huit cent tonneaux; mais la plûpart des autres étoient fort inférieurs. Michelburne échaufé par ce récit, & comptant sur la bonté de son artillerie, résolut de les traiter sans ménagement. Il envoya un de ses gens à leur Amiral pour lui faire des plaintes au nom de la Nation Angloise, & lui déclarer que si, dans le dessein où il étoit d'aller jetter l'ancre à ses côtés, il s'appercevoit que les Hollandois en voulussent user mal avec lui, il le couleroit à fond. L'Amiral ne fit aucune réponse à ce brusque compliment; ce qui n'empêcha point les Anglois d'entrer dans la Rade, & de mouiller à la portée du canon. Pendant plus d'un mois qu'ils y demeurèrent, ils trouvèrent tant de retenue & de modération dans les Hollandois, qu'à peine en virent-ils descendre un sur le rivage.

Ils traite les Hollandois sans ménagement.

APRÈS avoir chargé quelques marchandises qui convenoient à ses projets de commerce, Michelburne quitta Bantam pour se rendre à Patane. Entre Malaca & Podra Branca, il rencontra trois Pares, à qui la crainte fit gagner aussi-tôt le rivage. Les ayant invitées inutilement à s'approcher, il mit dix-huit hommes dans sa Chaloupe, avec ordre de les suivre jusqu'à terre, & de leur demander en payant, un Pilote, qui fût capable de le conduire à *Pulo Timacu*. Mais les Indiens qui étoient en grand nombre dans les Pares, voyant les deux Vaisseaux sur leurs ancres à plus d'un mille, rejettèrent fièrement toutes sortes de propositions. Davis prit aussi-tôt le parti de les attaquer, & dans l'espace d'une demie-heure, il en força une de se rendre. Une autre prit la

Il part de Bantam, & se saisit de trois Pares.

(*b*) Dans l'Original ceci est dit des Habitans de *Marrbab*. R. d. E.

(*i*) *Angl.* cinq Vaisseaux. R. d. E.

Michelburne. 1605.

la fuite. La troisième fit une longue défenfe, & ne fe rendit que le lendemain à la pointe du jour; c'étoit la plus riche. Elle étoit chargée de *benjoin*, de *ftorax*, de poivre, & de porcelaine de la Chine. Michelburne [défefpéré, pendant le combat, de ne pouvoir s'approcher avec fes Vaiffeaux, envoya tout ce qu'il put mettre de gens fur les Efquifs. Sans ce fecours, l'action auroit duré plus long-tems. Il n'y perdit néanmoins que deux hommes; &] lorfqu'il eut appris que les Indiens étoient des Javans, il leur reftitua toutes leurs marchandifes, en fe contentant de prendre parmi eux deux Pilotes. Ils venoient de *Palimbam*, pour fe rendre à *Grify*, Ville maritime de l'Ifle de Java au Nord-Eft. [Les Javans font fort courageux dans le danger. Leurs armes font des javelines, des dards, des poignards, & une efpèce de fléches empoifonnées qu'ils lancent avec des farbacanes; Ils fe fervent auffi de boucliers, & ils ont quelques arquebufes mais qu'ils manient mal. Ils font la plûpart Mahométans.]

Ifles abîmées.

Le 26, les Anglois découvrirent, au Nord-Oueft, certaines Ifles, dont leurs nouveaux Pilotes ne purent leur apprendre le nom; & le vent fe trouva fi contraire à leur courfe, que fans les connoître mieux, ils fe virent forcés d'y relâcher. Cependant à mefure qu'ils s'en approchoient, la perfpective leur en parut fi trifte, qu'ayant jetté l'ancre à la diftance d'un mille, du côté du Sud, ils envoyèrent une Chaloupe pour reconnoître les Côtes. Elle trouva que ce qu'ils avoient pris pour des Ifles, étoit un refte de quelque terre abîmée dont on ne voyoit plus dans quelques endroits que le fommet des arbres, & dans d'autres lieux, des collines nues & défertes. Il ne s'y préfenta d'ailleurs aucune forte d'animaux. Cependant comme le vent ne devenoit pas plus favorable, les deux Vaiffeaux s'approchèrent du côté qui leur parut le plus élevé. On y jetta l'ancre fur un fort bon fond; & la curiofité, plûtôt que le befoin, porta Michelburne à defcendre. Il trouva fur la Côte une fource d'eau très pure, avec diverfes traces, qui lui firent juger que ce lieu n'avoit pas toûjours été défert. [Mais il admira beaucoup que dans l'efpace de plus de deux lieuës, qu'il prit plaifir à parcourir, il ne parut point un oifeau, ni le moindre animal. Il ouvrit la terre dans plufieurs endroits, fans y trouver non plus aucun infecte.] Le mauvais tems l'obligea néanmoins de paffer fept ou huit jours dans ce trifte lieu. Dans cette faifon, les vents ne ceffent point fur cette mer d'être Nord, Nord-Oueft, ou Nord-Eft.

Vents qui régnent dans cette faifon.

(*k*) On leva l'ancre le 2 de Décembre, en s'efforçant, avec beaucoup de difficulté, de porter conftamment vers Patane. Le 12, en paffant près de *Pulo Laor*, le Whelp découvrit trois Bâtimens dont il ne put reconnoître la grandeur. Il détacha fa Chaloupe pour les obferver; mais dans l'impétuofité des courans & du vent, elle fut bientôt perdue de vûe; & toute la nuit fe paffa dans l'inquiétude de fon fort. Cependant elle étoit montée de quinze hommes réfolus (*l*), qui s'étant approchés d'un des trois Bâtimens, avoient eu le bonheur

Hardieffe de quinze Anglois.

(*k*) Ici commence la 3e. Section de l'Original. R. d. E.

(*l*) L'Original ne dit point le nombre des hommes qui étoient dans la Chaloupe; & il n'attribue pas à elle feule l'honneur de cette prife; car il remarque qu'elle avoit été détachée avec la Pinaffe. R. d. E.

MICHELBURNE. 1605.

bonheur de s'en rendre maîtres, quoiqu'il fut d'environ cent tonneaux, [& qu'il eût dix-huit hommes à bord.] Ils reparurent le lendemain avec leur proie. C'étoit un Jonc de *Panhang*, chargé de ris & de poivre, qui faisoit voile à Bantam. Michelburne ne jugea pas que ce butin fut digne de lui. Il n'en prit que deux petites piéces de fonte, dont il paya même la valeur aux Indiens; & tirant peu d'utilité des Pilotes qu'il avoit enlevés aux Javans, il en demanda un, pour prix de sa générosité, au Capitaine du Jonc, en lui donnant les deux autres comme en échange.

Observation sur les vents & les courans.

LE 13, en voulant s'approcher de *Pulo Timacu*, Isle voisine de Panhang, on eut beaucoup à combattre les vents & les courans. La Mer, depuis le commencement de Novembre jusqu'au commencement d'Avril, se porte continuellement vers le Sud; & depuis Avril, jusqu'au mois de Novembre, elle retourne au contraire vers le Nord. De même, le vent pendant les cinq premiers mois, est ordinairement Nord, comme il est Sud pendant les sept autres. Tous les Vaisseaux de la *Chine*, de *Patane*, de *Jor*, de *Panhang*, & des autres lieux au Nord, prennent la mousson du Nord pour venir à *Bantam*, ou à *Palimbam*, & celle du Sud, pour leur retour. On est sûr, en suivant ces observations, d'avoir toûjours les vents & les marées favorables; au lieu que les Anglois, à qui ces lumières manquoient encore, trouvoient tant d'obstacles à vaincre, qu'en trois semaines de navigation, ils n'avançoient pas plus d'une lieuë.

Panhang Pays fertile.

PANHANG (m) est un Pays extrêmement fertile, & distingué par la politesse de ses Habitans. Il est situé entre Jor & Patane, s'étendant au long de la Côte jusqu'au Cap Tingeren. Ce Cap s'avance beaucoup. C'est la première terre qui se présente aux Caraques de Macao, aux Jones de la Chine & aux Pares de Kamboya, dans leur route pour *Malaca*, *Java*, *Sumatra*, *Jambo*, *Jor*, *Palimbam*, & les autres lieux de commerce vers le Midi.

Pyrates Japonois pris par les Anglois.

EN s'approchant de Patane, la Flotte Angloise rencontra un Jonc chargé de Pyrates Japonois, qui avoient éxercé leurs brigandages sur les Côtes de la Chine & de Kamboya. Ayant perdu leur Pilote, ils s'étoient trouvés dans un si grand embarras pour se conduire, qu'ils avoient été jettés sur les bancs de la grande Isle de *Borneo*. Mais la haine qu'on porte à leur Nation dans toutes ces contrées de l'Inde, ne leur avoit pas permis d'aborder dans l'Isle. Ils s'étoient sauvés dans leur Chaloupe après avoir perdu leur Vaisseau, ils avoient trouvé un Jonc de Patane chargé de ris, dont ils avoient massacré l'Equipage; & l'ayant équipé de leurs débris, ils se proposoient de retourner au Japon, lorsqu'ils tombèrent entre les mains des Anglois. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-dix, & beaucoup trop pour un Bâtiment qui pouvoit à peine les contenir. La plûpart étoient habillés trop galamment pour des Matelots. Quoiqu'ils eussent un Chef, qui étoit chargé de l'autorité, ils paroissoient tous égaux; ce qui fit encore juger aux Anglois que ce n'étoient pas des gens d'une condition vile. Ils n'avoient pour cargaison qu'une grosse provision de ris, mais fort corrompue par l'humidité, parce que leur Jonc faisoit eau de toutes parts.

LES

(m) Il faudroit peut-être prononcer *Pauhang*; car c'est le même pays qui est appellé par d'autres Voyageurs *Pahaung* & *Pam.*

Les Anglois ayant jetté l'ancre avec leur prise, sous une petite Isle proche de celle de Bantam, y passérent deux jours, pendant lesquels ils traitérent fort civilement leurs prisonniers. Ils espéroient tirer d'eux la connoissance de divers lieux, & du passage de certains Vaisseaux de la Chine, pour régler là-dessus leur propre voyage. Mais ces hardis Avanturiers ne voyant aucune apparence de pouvoir retourner au Japon dans un aussi mauvais Bâtiment que celui qu'ils avoient, prirent entr'eux la résolution de hazarder leur vie pour se saisir du meilleur des deux Vaisseaux Anglois. Quoiqu'il n'y en eût que cinq ou six à qui l'on eût laissé leurs armes, Michelburne conçut quelque défiance en les voyant profiter de l'honnêteté avec laquelle il avoit voulu qu'ils fussent traités, pour venir quelquefois sur son bord au nombre de vingt-cinq ou trente. Il donna ordre à Davis de faire éxactement la visite de leur Jonc, pour s'assûrer s'il n'y cachoient point d'autres armes, & de leur ôter même le peu qu'on leur avoit laissé. Mais Davis se laissa tromper par leurs fausses démonstrations d'amitié & de tranquillité. Il visita légérement le Vaisseau, où il ne trouva qu'une petite quantité de storax & de benjouin. Il s'en saisit, & ce fut comme le signal auquel ils entreprirent de faire éclater leur dessein. Ceux qui étoient sur le Jonc y tuérent ou précipitérent dans les flots, le petit nombre d'Anglois qui étoient à le visiter. Davis fut presque le seul qui fût assez prompt pour se jetter dans la Chaloupe; mais le désordre n'étoit pas moindre sur le bord de l'Amiral, & lorsqu'il pensoit y rentrer pour y mettre tout le monde sur ses gardes, il fut percé de cinq ou six coups, dont il mourut presqu'aussi-tôt. C'étoit environ trente Japonois qui se trouvant dans les différentes chambres du Vaisseau, lorsqu'ils avoient entendu du bruit sur leur Jonc, s'étoient jettés sur les premières armes qu'ils avoient apperçues, & sembloient menacer tous les Anglois de leur perte. Cependant Michelburne s'étant trouvé heureusement sur les ponts avec plusieurs de ses gens, avoit eu la présence d'esprit de sauter vers l'écoutille, où il pouvoit les empêcher facilement de passer. Quatre ou cinq, qui l'avoient prévenu, & qui se trouvérent en tête sur les ponts une multitude d'Anglois, n'eurent point d'autre ressource que de se jetter à la nage; mais ce ne fut point sans avoir massacré le malheureux Davis au moment qu'il rentroit. Michelburne tenoit les autres en respect au passage de l'écoutille, quoique leur impétuosité fût si violente qu'ils saisissoient d'une main le bout des piques Angloises, pour allonger de l'autre leurs coups d'épée. On en tua cinq ou six des plus furieux. Cette sorte de combat auroit duré plus long-tems, si l'on ne s'étoit apperçu que dans la chambre du Capitaine, où le plus grand nombre étoit resserré, ils s'efforçoient de mettre le feu au Vaisseau. Alors aucun remède ne paroissant trop dangereux pour un mal extrême, Michelburne se souvint qu'il avoit, sous le demi-pont, deux petites couleuvrines qu'il avoit enlevées à d'autres Indiens. Il les fit charger de morceaux de fer, de bales & de tout ce qui se présenta. Au hazard de se perdre lui-même, il voulut qu'elles fussent bracquées à bout portant contre les ais de séparation. Le fracas fut terrible. Rien ne put défendre les Japonois, non-seulement contre la charge des deux piéces, mais contre les éclats même du bois, qui en écrasérent une partie, & qui estropiérent les autres de mille maniéres. Leur rage ne laissa pas d'être si obstinée, qu'ils se firent couper en piéces, sans offrir de se rendre. Il n'y en eut qu'un, qui se voyant sans blessure, trouva le moyen de gagner le

Michelburne. 1605.

Résolution désespérée des Corsaires Japonois.

Le Capitaine Davis est tué de plusieurs coups.

Les Japonois sont coupés en piéces.

MICHELBURNE. 1605. Obstination barbare d'un Corsaire.

le bord du Vaisseau & de se jetter dans la Mer; mais qui perdant l'espérance d'arriver au Jonc, lorsqu'il le vit déja fort éloigné, revint à la nage, & demanda quartier. Michelburne empêcha ses gens de le tuer. Il le fit reprendre à bord, & lui reprochant sa trahison, il lui demanda quel avoit été son dessein: „ de vous couper la gorge à tous, répondit-il fièrement, „ & de prendre votre Vaisseau. „ Il refusa de répondre à toutes les autres questions, & la seule grace qu'il demanda fut d'être poignardé promptement.

Le lendemain, après avoir un peu réparé le désordre du Vaisseau, Michelburne ordonna que ce furieux Japonois fut pendu. Il se laissa pendre sans résistance; mais ses mouvemens furent si furieux lorsque l'Exécuteur l'eut abandonné, qu'ayant rompu sa corde, il tomba dans la Mer, sans qu'on pût sçavoir s'il se noya dans les flots, ou s'il eut le bonheur de se sauver à la nage. Ses Compagnons (*n*) avoient pris leur course vers une petite Isle à l'Ouest, où l'on ne pensa point à les poursuivre.

1606. Dessein de Michelburne sur les Vaisseaux de la Chine.

Michelburne rencontra le jour suivant un petit Bâtiment de Patane, de qui il s'informa si les Vaisseaux de la Chine étoient arrivés dans ce Port. Apprenant du Capitaine qu'on les y attendoit dans peu de jours, il le prit pour lui servir de Pilote, dans la résolution de ne pas s'écarter avant l'arrivée des Vaisseaux Chinois. Le 12 de Janvier, les Anglois découvrirent du haut des mâts, deux Vaisseaux qui venoient vers eux. Il continuèrent aussi de s'avancer; & se trouvant à l'entrée de la nuit fort près du plus grand, ils l'attaquèrent avec peu de précaution. Après un combat fort court, ils l'abordèrent & s'en rendirent maîtres. L'ancre fut jettée pendant la nuit. Le lendemain Michelburne ayant visité sa prise, en tira quelques balots de soye crue, ou travaillée; mais il prit le parti de la payer au-delà de sa valeur, & de ne pas toucher à l'or & à l'argent. Cette modération, & le bon traitement qu'il fit aux vaincus, venoient du chagrin de ne pas trouver sa proye conforme à ses espérances, & de la crainte que le bruit de son entreprise ne lui fît manquer des Vaisseaux plus considérables. Il vouloit gagner *China-Batta*; mais les vents étant devenus plus contraires que jamais, il fut repoussé le 22 vers deux petites Isles à l'Ouest, [que les Javans nomment *Pulo-Sumatra*,] & se vit forcé d'y relâcher. [Quelques hommes vêtus à l'Européenne, qu'il apperçut sur le rivage, lui firent envoyer sa Chaloupe, pour les reconnoître. Il apprit bientôt, par l'empressement même de plusieurs de ces malheureux, qui vinrent à bord avec ses gens, qu'ils étoient les restes d'un Bâtiment Portugais, parti de Macao, qui avoit fait depuis quinze jours un triste naufrage à la vûe de cette Isle. Le Capitaine qui se nommoit *Perez Diatriz*, ou *Diatriz Perez*, avoit perdu la vie dans les flots avec-trente-deux de ses gens; & le reste, au nombre de dix-huit, s'étoit sauvé contre toute espérance, avec le secours de la marée qui les avoit poussés vers le rivage. Dans une Isle déserte, où ils n'avoient trouvé que de l'eau fraîche & quelques animaux sauvages, ils étoient devenus si maigres par un jeûne presque continuel, qu'à peine conservoient-ils la figure humaine. Un jeune homme

Ils prennent un Chinois, & payent ses marchandises.

Naufrage d'un Bâtiment Portugais.

(*n*) *L'Original dit que* ce furent les Anglois qui prirent leur course vers cette petite Isle, où il s'arrêtèrent trois jours pour faire provision de bois & d'eau. R. d. E.

me de quinze ou seize ans, fils du Capitaine, étoit à l'extrémité. Enfin leur misère parut si excessive aux Anglois, qu'elle les toucha de compassion. Michelburne leur fit porter aussi-tôt quelques rafraîchissemens, qu'il les avertit de ne pas prendre avec trop d'avidité. Ce conseil étoit si nécessaire, que pour avoir négligé de le suivre, deux des Portugais furent trouvés morts le lendemain, de plenitude & d'indigestion.

Michelburne. 1605.

Misères des restes de l'Equipage.

Cependant Michelburne étant descendu dans l'Isle avec une partie de ses gens, jugea sur le témoignage de ses Chasseurs, qu'elle ne manquoit point d'oiseaux, ni d'autres animaux, & que les Portugais n'avoient été réduits si bas, que faute d'armes ou d'industrie. Il fit prendre tant de soin du jeune homme, qu'ayant rétabli ses forces en peu de jours, il reconnut à sa figure & ses excellentes qualités qu'il méritoit un meilleur sort. Le service qu'il avoit reçu des Anglois le porta naturellement à s'ouvrir sur son infortune. Elle étoit d'autant plus irréparable, qu'étant né à Macao d'un commerce d'amour, il ne connoissoit ni la famille de son père, ni personne de qui il pût espérer le moindre secours. Cependant, non-seulement il avoit été élevé depuis sa naissance dans la Religion & les Usages des Portugais; mais son pére, qui l'avoit aimé fort tendrement, & qui l'avoit eu d'une femme du Pays, avec laquelle il avoit vécu pendant seize ou dix-sept ans qu'il avoit été Facteur à Macao, l'avoit légitimé en épousant sa mère à l'heure de sa mort. Il se nommoit François Diatriz. C'étoit en sa faveur que son Père avoit pris la résolution de quitter Macao, & de retourner en Portugal pour lui assûrer tout son bien qu'il apportoit sur le même Vaisseau, & pour le reconnoître dans le sein de sa famille avec la qualité de son fils. Son malheur étoit si grand qu'il ne lui restoit pas même de quoi prouver la vérité de son histoire, ou du moins qu'il n'avoit que le témoignage des Portugais qui étoient échappés comme lui à la fureur de la mer, & qui l'avoient vû dans les droits de sa naissance à Macao & sur son Vaisseau.

Histoire d'un jeune Portugais.

Michelburne, pénétré de tendresse & de pitié, lui conseilla de ne pas remettre plus loin à tirer de tous ceux qui l'avoient connu à Macao une attestation de naissance & de fortune, qu'il signeroit lui-même avec ses principaux Anglois en qualité de témoins. Ensuite il lui offrit le choix, ou de s'arrêter dans quelque Ville de l'Inde avec les Portugais, ou de le suivre en Europe.]

Le 24, il s'éleva un si furieuse tempête, que les deux Vaisseaux Anglois furent enlevés de dessus leurs ancres, au milieu même de la Rade, [& poussés sur le rivage avec une impétuosité qui les y fit échouër. Cependant ils en furent quittes pour quelques dommages faciles à réparer.] Peu de jours après, une Flotte Hollandoise de cinq Vaisseaux, qui avoit été fort mal-traitée par la même tempête, entra dans la Rade pour s'y radouber. Elle étoit commandée par l'Amiral *Wibrantz van Warwick*. Ce Général prit des manières fort civiles avec les Anglois. Il invita les principaux à dîner; & dans un entretien plein de confiance & d'amitié, il leur apprit que le Roi de Bantam informé du dessein qu'ils avoient d'attaquer les Vaisseaux Chinois, & regardant cette entreprise comme une insulte pour lui, parce qu'elle devoit le priver des avantages que ces Bâtimens apportoient dans ses Ports, paroissoit disposé à maltraiter les Anglois. On peut supposer que Warwick faisoit entrer

Tempête furieuse.

Avis que Michelburne reçoit d'un Amiral Hollandois.

Michelburne. 1606.

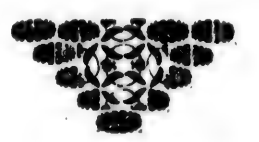
trer auſſi dans cette crainte les intérêts de ſa Nation. Mais de quelque ſource que puſſent venir ſes conſeils, il donna aux deux Capitaines Anglois celui de renoncer à leur deſſein, & de mettre à la voile avec lui pour retourner enſemble en Europe. Michelburne crut entrevoir dans cette exhortation quelque autre vûe que celle de l'amitié; & ce ſoupçon lui fit déclarer nettement que n'ayant point encore atteint au but de ſon Voyage, il ne penſoit pas ſitôt à l'interrompre. Cependant après le départ de la Flotte Hollandoiſe, qui fut le 3 de Février, il fit des réflexions plus ſérieuſes ſur les intérêts de ſa Patrie. Elles ſe trouvèrent fortifiées par l'état de ſon Vaiſſeau, qui n'avoit plus que deux ancres, avec des cables auxquels on ne pouvoit prendre de confiance. Enfin il prit la réſolution de partir, en ſe bornant au médiocre profit qu'il avoit tiré juſqu'alors de ſon Voyage. Il mit à la voile le 5 de Février; &, le 7 d'Avril, il eut la vûe du Cap de Bonne-Eſpérance, après avoir eſſuyé une furieuſe tempête.

Retour de Michelburne en Angleterre.

Le 17, il relâcha dans l'Iſle de Sainte-Hélène, où ſes gens l'auroient arrêté fort long-tems, s'il n'avoit conſulté que le beſoin qu'ils avoient de rafraîchiſſemens, & le goût qu'ils prirent pour un ſi beau ſéjour. Mais ne préférant rien à ſa Patrie depuis qu'il avoit manqué le but de ſon Voyage, il ſe remit en mer le 3 de Mai, il paſſa l'Equateur le 14; &, le 27 de Juin, il arriva au Port de Mildfort dans le Pays de Galles. Le 9 de Juillet, il jetta l'ancre à Portſmouth, après une abſence de 19 mois.

TABLE DES POSITIONS.

	Latitudes				Longitudes.	
Iſle de Loronha. . . .	4	00	Sud,			
Iſle de l'Aſcenſion. . .	8	30				
Iſle de Diego Ratz. . .	19	40		. . . .	98	3
Iſle dos Banhos. . . .	6	37		. . . .	109	00
Iſle Graciosa.	7	30		. . . .	110	40
Iſles près de Sumatra. .	2	00	00	Norſt.		
Iſle Bachina Bata. . .	00	20	20	Sud.		
Rade de Priaman. . .	00	40	40			
Rade de Sillibar. . . .	4	00	00			
Bantam.	6	40	40			



CHAP.

CHAPITRE IV. (a)

Voyage du Capitaine William Keeling, à Bantam & à Banda, en 1607.

Keeling. 1607. Ressentimens des Anglois contre les Hollandois.

☞[APRÈS s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, malgré l'opposition des Couronnes d'Espagne & de Portugal, les Anglois ne devoient pas s'attendre que les obstacles qui leur restoient à vaincre, & qui devoient faire avorter une partie de leurs entreprises, vinssent d'une Nation de qui leurs services & leurs bienfaits les mettoient en droit d'attendre de la reconnoissance à plusieurs titres. Cependant on va s'appercevoir par degrés, qu'ils n'eurent pas de plus dangereux Ennemis que les Hollandois.] Keeling, qui a composé lui-meme l'Histoire de son Voyage, dont il ne reste néanmoins que l'abrégé dans Purchass (b), confesse qu'avec les vûes ordinaires du Commerce, dans une entreprise à laquelle il étoit employé par la Compagnie, il emporta une vive curiosité d'approfondir les intentions de ces nouveaux concurrens de l'Angleterre, & de s'opposer à leurs progrès; mais que ses forces ne répondant point à son courage, il ne put exécuter que le premier de ses deux desseins. Il partit des Dunes le premier d'Avril 1607, avec trois Vaisseaux, le *Dragon*, l'*Hector* & le *Consent*, qui avoient à bord trois cens-dix hommes. Il montoit le Dragon avec la qualité d'Amiral. *Hawkins* commandoit l'Hector, & *David Middleton* le Consent. Cette Flotte commença par

Départ de Keeling avec trois Vaisseaux.

☞essuyer divers désastres, [qui firent craindre aux trois Capitaines pour le succès d'un Voyage si peu favorisé du Ciel.] Elle passa la Ligne au commencement de Juin; mais en arrivant vers le 5e. degré de latitude du Sud, elle fut forcée par la fureur des vents & des orages, par l'impétuosité des courans, & par la multitude des maladies, de retourner vers le Nord, après avoir perdu de vûe le Consent. L'espérance des Pilotes étoit de gagner l'Isle de Loronha. Ils eurent le malheur de la manquer, sans pouvoir deviner la cause de leur erreur; de sorte que, perdant l'espérance de remonter contre le vent, ils se crurent dans la nécessité de reprendre vers l'Angleterre. Keeling se rappella d'avoir lû dans Hackluyt, qu'après une disgrace telle que la sienne, un Vaisseau Anglois avoit pris le parti de se rendre à *Sierra Leona*, pour s'y mettre à couvert. Il se fit apporter ce Livre (c), où il trouva d'autres éxemples qui le confirmèrent dans la même idée. Cependant une

Disgraces de sa Flotte.

(a) C'est le 5e. Chap. de l'Original. R. d. E.

☞(b) Voyez *Pilgrims* Vol. I. pag. 188. Cette Relation, est écrite d'une manière très obscure, & le stile en est peu correct. Mais peut-être faut-il mettre ces défauts sur le compte de Purchass, qui gâtoit presque tout ce qu'il abrégeoit. On devra nous pardonner les endroits qui nous paroîtront un peu secs, en se souvenant que notre dessein étant de donner une suite complette des Voyages des Anglois, nous devons éviter également d'être trop longs & trop courts dans nos Extraits.

☞(c) Purchass remarque ici que *Thomas Smith* lui a assûré que ce Livre a sauvé vingt-mille livres à la Compagnie, qui auroit perdu la valeur de cette somme, si la Flotte étoit retournée en Angleterre. Les Livres de Voyages sont presque autant utiles sur la Mer que les Cartes; & cette considération n'a pas peu contribué à nous faire entreprendre cette Collection.

KEELING. 1607.

une partie de ses Officiers panchoient pour *Mayo*. Ces deux sentimens furent pesés, avec d'autant plus d'attention que tout le monde reconnoissoit la nécessité de renoncer à pénétrer plus loin vers le Sud. Enfin l'on se détermina pour l'idée de l'Amiral, & tous les Matelots en témoignèrent beaucoup de joye.

Il prend le parti de gagner Sierra Leona.

Le 4 d'Août, on apperçut le matin, sur la surface de l'eau, une grande quantité de fleurs; signe qu'on croit presque certain pour marquer qu'on abproche de la terre; &, vers le soir, on trouva un fort bon fond, depuis vingt-deux jusqu'à dix-huit brasses. Cependant on ne découvrit aucune abparence de Côte. Plusieurs Matelots expérimentés furent envoyés dans un Esquif à quelque distance de la Flotte, pour observer la qualité des courans. Ils trouvèrent qu'ils alloient contre le vent, Sud-Est par Est. On porta le jour suivant à l'Est, & à l'Est par Sud, avec la sonde à la main. Elle faisoit trouver depuis trente & vingt jusqu'à dix brasses; mais on passa le jour entier & la nuit suivante sans appercevoir encore la terre. Enfin, vers neuf heures du matin, elle se fit voir, à la distance d'environ dix-huit lieuës (*d*). C'étoit une sorte de Promontoire, médiocrement élevé, & rond dans sa forme. A midi, les observations firent trouver 7 degrés 56 minutes de latitude. On porta le reste du jour à l'Est, tournant quelquefois un peu au Nord ou au Sud, suivant que la sonde trouvoit plus ou moins de fond; car s'il étoit souvent de dix brasses, presqu'au même moment il diminuoit à sept, ou même à six. On se crut fort proche des bas-fonds & des bancs de *Madeira Bomba*, ou de *Sainte-Anne*. Depuis midi jusqu'au soir, on fit environ quatorze lieuës dans cette incertitude. A l'entrée de la nuit, on jetta l'ancre sur vingt brasses de fond au Sud du Promontoire, qu'on reconnut ensuite pour *Illa Verde*. Le Cap de Sierra Leona, qui n'est qu'une pointe assez basse, en est à huit lieuës. Il se présente Nord par Est; mais quoiqu'il ne puisse être apperçu de fort loin, les terres, qui sont au-dessus, s'élèvent assez pour se faire reconnoître, dans un jour serain, à plus de quinze lieuës.

Bancs de Sainte-Anne.

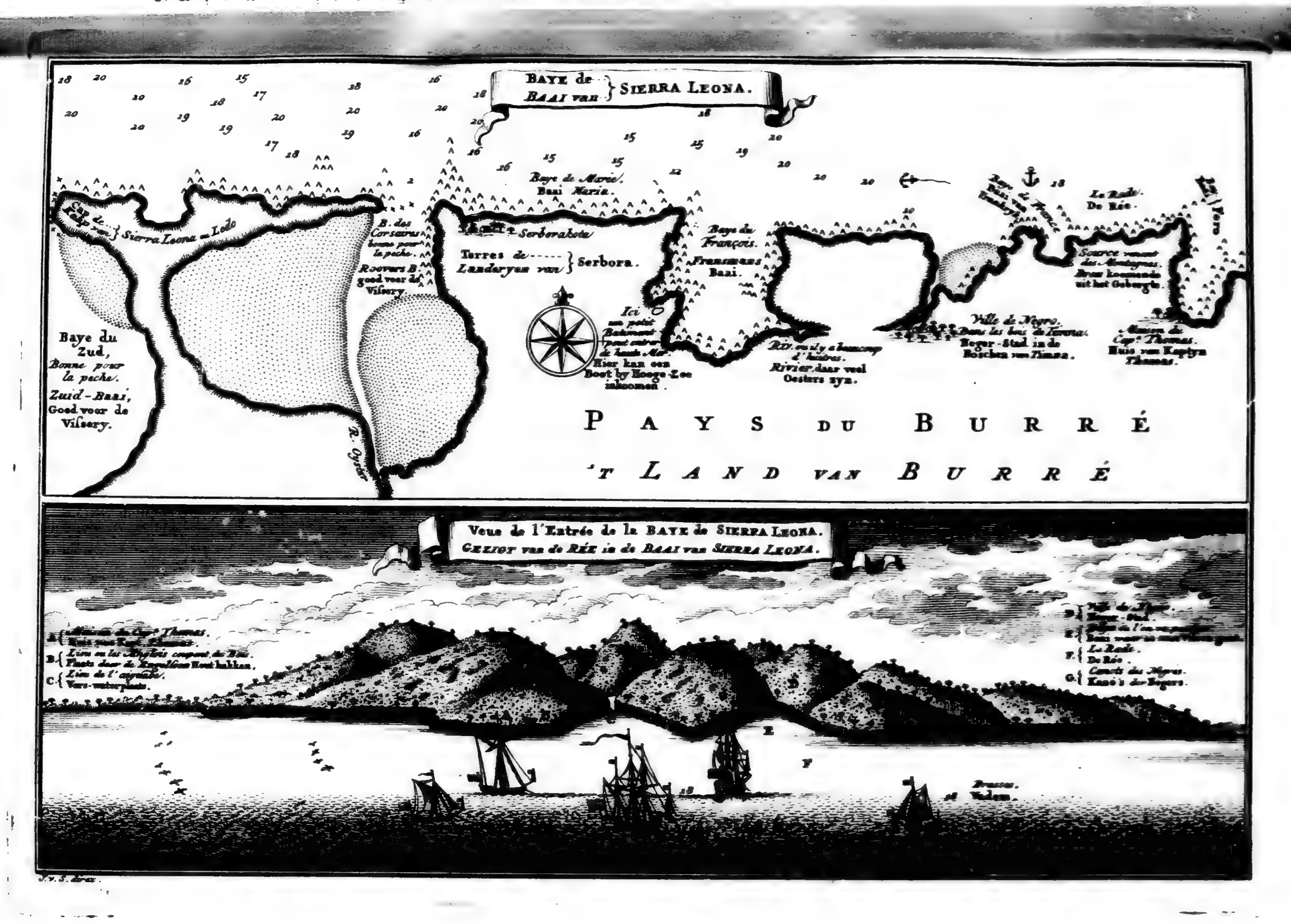
Situation du Cap & des lieux voisins.

Vers six heures du matin, on se remit en mouvement pour gagner la Rade. Le fond fut toûjours entre seize & dix brasses, jusqu'à ce qu'on fût au Nord & au Sud du lieu, c'est-à-dire, à un mille & demi d'un roc, qui se trouve à un mille du Cap, & qui n'est pas plus proche d'aucun autre endroit du rivage. On ne trouve là que sept brasses; mais l'ancrage ne cesse pas d'être excellent; & lorsqu'on a passé le roc, on retrouve vingt brasses, dix-huit, seize, douze & dix jusqu'au rivage, quoiqu'au Nord, à la distance d'une lieuë on apperçoive un banc de sable, contre lequel la mer vient battre impétueusement. La pointe de Sierra Leona porte Ouest-Nord; la partie Septentrionale de la Baye porte Nord-Ouest; & le banc de sable, Nord-Nord-Est.

Dans l'après-midi, l'Amiral découvrant sur le rivage quelques hommes qui l'appelloient par des signes, y envoya sa Chaloupe avec deux ôtages. Elle lui amena quatre Négres, qui lui promirent toutes sortes de rafraîchissemens. Il est fort remarquable que toutes les observations sur les variations de l'Eguille depuis le 2e. degré de latitude du Nord jusqu'à ce lieu, furent trouvées fausses;

Observations reconnues fausses.

(*d*) *Angl.* huit lieuës. R. d. E.



BAYE de } SIERRA LEONA.
BAAI van
Baye du Zud, Bonne pour la peche.
Zuid-Baai, Goed voor de Vissery.
Sierra Leona ou Lolo
B. des Corsaires bonne pour la peche.
Roovers B. goed voor de Vissery.
R. Oyster
Terres de } Serbora.
Landeryen van
Serberabote
Baye de Marie.
Baai Maria.
Baye du François.
Fransmans Baai.
Rivier daar veel Oesters zyn.
Ville de Negro.
Neger-Stad in de Bosschen van Timna.
Huis van Kaptyn Thomas.
La Rade.
De Rée.
Source venant des Montagnes.
Bron komende uit het Geborgte.
PAYS DU BURRÉ
'T LAND VAN BURRÉ
Veue de l'Entrée de la BAYE de SIERRA LEONA.
GEZIGT van de RÉE in de BAAI van SIERRA LEONA.
F. La Rade.
De Rée.
G. Canots des Negres.
Kanó's der Negers.

fauſſes;
il faut a
Oueſt,
à la ter
les obſe
que les
Le 7
quelque
ſieurs N
& préſe
d'or, q
qui étoi
pas diffi
pour le
cher l'e
& d'un
cours au
Le te
miral ſe
d'un gra
la Flotte
leurs alla
cer trop
me s'ils
des Mat
rent ave
tité de l
ché régl
Les jour
que la p
Cavallos,
cinq aut
léphant
intervall
& ſe ren
tèrent d
mais en
pour che
de ce pe
plus fune
la moind
Les Nég
ſe hâtère
auroit co
payer le
le. Ses o
de quatre
ment ſi

fausses; car à chaque distance qui se rapporte à quelque Méridien Oriental, il faut ajoûter trente lieuës; & de celles qui ont rapport à des Méridiens Ouest, il faut retrancher le même nombre. En un mot la Flotte, en touchant à la terre, se trouva trente lieuës plus à l'Ouest qu'elle ne l'avoit supposé par les observations. L'expérience, ajoûte l'Auteur, est une régle sûre; au lieu que les instrumens trompent souvent les plus habiles. Keeling. 1607.

Le 7 d'Août, la Chaloupe étant retournée à terre avec deux ôtages & quelques petits présens, on vit approcher dans quelques Barques du Pays plusieurs Négres de meilleure apparence. Les ôtages Anglois revinrent le soir, & présentérent à l'Amiral, de la part du Chef des Négres, un petit anneau d'or, qui fut estimé sept ou huit schellings. Comme il étoit tard, les Négres qui étoient venus à bord ne voulurent point retourner au rivage, & ne firent pas difficulté de passer la nuit au milieu des Anglois, sans aucune précaution pour leur sûreté. Le lendemain, on employa tranquillement le jour à chercher l'eau la plus pure, entre plusieurs ruisseaux qui se trouvérent excellens & d'un accès fort aisé. Les Négres s'empressérent même de prêter leur secours aux Matelots Anglois.

On lie commerce avec les Négres.

Le tems devint si beau, qu'en attendant qu'on pût se fier à sa durée, l'Amiral se fit un amusement de la pêche au long du rivage. Il eut le spectacle d'un grand nombre de femmes, que les Négres y avoient amenées pour voir la Flotte. Mais quoiqu'ils eussent marqué peu de défiance pour eux-mêmes, leurs allarmes parurent excessives lorsqu'ils voyoient quelque femme s'avancer trop vers les Chaloupes. Ils les forçoient brusquement de se retirer, comme s'ils eussent appréhendé qu'elles ne se rendissent trop facilement aux signes des Matelots. L'Amiral leur fit distribuer quelques bagatelles, qu'elles reçurent avec une avidité extrême. Il reçut d'elles en échange une grande quantité de limons, qui doivent être fort communs sur cette Côte, puisqu'à marché réglé, on en pouvoit obtenir deux cens pour un petit couteau d'un sol. Les jours suivans devinrent pluvieux jusqu'au 14; ce qui n'empêcha point que la pêche ne fût abondante. On prit dans l'espace d'une heure six mille *Cavallos*, petit poisson, mais d'un excellent goût. L'Amiral acheta, pour cinq aunes de toile, [& sept ou huit livres de fer en barre] une dent d'Eléphant qui pesoit soixante-trois livres. Le 15, Hawkins profita d'un court intervalle de beau tems pour descendre à terre avec une escorte convenable, & se rendre à l'habitation la plus voisine. [Quelques gens de sa suite affectérent de s'approcher des femmes, sous prétexte de se procurer des limons, mais en effet pour mettre à l'épreuve la jalousie des Négres, ou peut-être pour chercher l'occasion de se réjouir aux dépens des maris. L'inquiétude de ce peuple jaloux fut si visible, que le Capitaine en redoutant des marques plus funestes, défendit à ses gens, sous les plus rigoureuses peines, de faire la moindre caresse aux femmes. Il en retira néanmoins quelque avantage. Les Négres, pour ôter à leurs femmes tout prétexte d'écouter les Anglois,] se hâtérent d'offrir au Capitaine une grosse provision de limons, qui ne lui auroit couté que la peine de les emporter, s'il n'avoit mieux aimé leur en payer le prix en bagatelles de plusieurs sortes. Il en compta jusqu'à trois mille. Ses observations dans ce petit Voyage ne lui firent pas découvrir plus de quatre ou cinq arpens semés de ris. La surface de la terre est généralement si pierreuse, qu'à peine peut-elle être ouverte avec le fer. [Cependant

Leurs allarmes pour leurs femmes.

Hawkins visite l'habitation voisine.

Qualités du Pays.

KEELING. 1607.

on voit dans l'éloignement une grande abondance de Palmiers, qu'on croiroit plantés en allées régulières, tant la perspective en est agréable, & qui font juger que le terrain est plus doux à quelque distance du rivage.] [Lorsqu'on y a trois heures de sécheresse dans un jour, on est fort content de la beauté du tems.]

Il se trouvoit tant de Limons sur les deux Vaisseaux, que l'Amiral donna le 16, à tous ses Matelots, une Fête, [où le *Pounch* (e) fut distribué avec profusion. Comme cette partie de joye se faisoit sur le rivage, les Négres jugeant que la chaleur de la débauche pouvoit exposer leurs femmes à quelque insulte, les tinrent fort resserrées, & s'assemblèrent même avec leurs armes à quelque distance de leur habitation. Mais le bon ordre que l'Amiral entretint parmi ses gens rendit cette précaution inutile.]

Observations de Jean Rogers sur les Négres de Sierra Leona.

Un des ôtages qu'il avoit envoyés d'abord aux Négres, & qui se nommoit *Jean Rogers*, s'étoit déterminé volontairement à profiter de l'occasion pour pénétrer dans le Pays. Il revint en bonne santé, le 20, chargé de divers présens qu'il avoit reçus des Sauvages, & fort satisfait de la douceur de leur caractère. Entre plusieurs curiosités, il apportoit à l'Amiral une piéce d'or, en forme de croissant, de la valeur à peu près d'un ducat. Il raconta qu'ayant été jusqu'à la principale habitation, qui étoit à huit ou neuf lieuës de la mer, il y avoit vû le Chef de la Nation. [C'étoit un Souverain sans Cour & sans faste, qui n'étoit distingué de ses Sujets que par la supériorité du rang. Sa Ville paroissoit contenir environ six cens maisons. Le Pays ne manquoit pas de culture; & contre l'usage ordinaire des Négres, les champs étoient entourés d'une sorte de haye. C'étoient les femmes qui prenoient soin d'y planter des racines & d'y semer du ris. Ce travail presque continuel, joint à la chaleur extrême du climat, les rendoit si dégoutantes, qu'il falloit être Matelot pour les trouver aimables, & Négre pour en être jaloux. Rogers ne s'apperçut point qu'elles fissent d'autre usage de leur industrie que pour la préparation des alimens. Elles n'ont aucun art propre à leur séxe, ni aucun éxercice qui puisse les occuper. Les hommes vont à la chasse des Eléphans, & laissent en paix les autres animaux, quoique le nombre en soit fort grand dans leurs montagnes. Ne mangeant point de chair, à la réserve de quelques poules qu'ils nourrissent dans leurs maisons & dans leurs jardins, ils ne tuent les bêtes sauvages qu'autant qu'ils ont besoin de peaux pour revêtir leurs cabanes dans certaines saisons, & pour se couvrir le corps vers la ceinture. Ceux qui habitent le rivage joignent à leurs racines l'usage du poisson; mais leur adresse est si bornée pour le prendre, que ce mêts ne leur est pas fort ordinaire. Rogers ne put découvrir s'ils avoient quelques traces de Religion; car en leur voyant lever souvent les yeux vers le Soleil, il est difficile de juger si c'est pour lui rendre un culte, ou pour en tirer les pronostics ordinaires du tems. L'or n'est pas assez commun parmi eux pour faire supposer qu'ils en connoissent des mines, ou que leurs rivières en charient beaucoup. Cependant la petite piéce que Rogers avoit rapportée, & qu'il avoit obtenue de leur Chef pour un couteau, fit regretter à l'Amiral de n'avoir point d'Interprête qui pût lui procurer plus de lumières.]

Le

(e) Liqueur Angloise, composée de sucre, d'eau-de-vie & de limons. R. d. T.

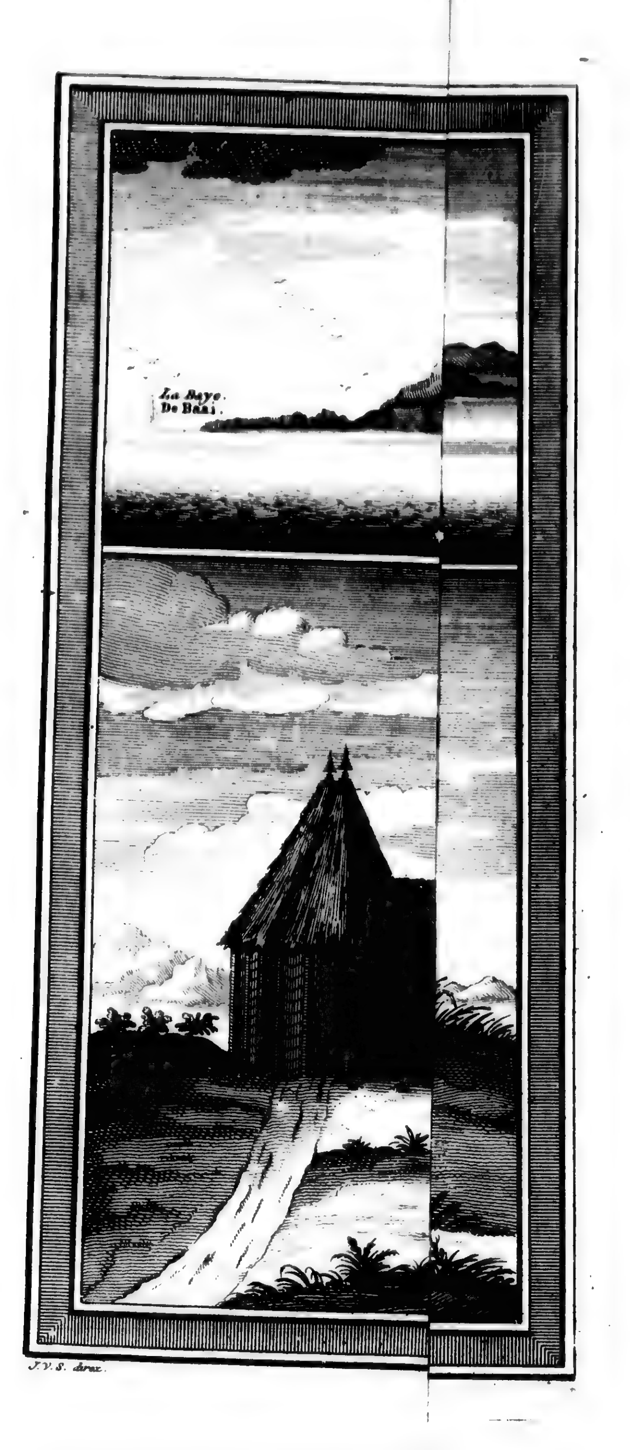
qu'on croi-
ple, & qui
ge.] [Lorf-
ntent de la

niral donna
ribué avec
es Négres
nes à quel-
avec leurs
ne l'Amiral

e nommoit
afion pour
de divers
eur de leur
piéce d'or,
a qu'ayant
de la mer,
our & fans
rang. Sa
nquoit pas
toient en-
t foin d'y
uel, joint
falloit être
t. Rogers
ue pour la
, ni aucun
Eléphans,
fort grand
e quelques
ls ne tuent
r leurs ca-
ceinture.
ffon; mais
t pas fort
Religion;
cile de ju-
s ordinai-
pofer qu'ils
oup. Ce-
t obtenue
point d'In-

LE

d. T.



LE 7 (
Elephans.
fut que v
de tirer t
la nuit,
proye. [
Côte jusq
du comm
il paroît p
une Natio
par une r
même que
re, il en
grossiéren
se d'une i
pourroit s
qu'on lui
Rade, &
te peine,
aussi que l
[LA m
dans ces q
Sierra Lec
rées l'eau
L'AUT
danna, où
Il eut d'ab
de Nord,
& Sud-Est
malades,
dit à leurs
ge, qui n'
[sur cinq
Pengouins
de Sable,
Est.] L'A
vec beauc
Matelots.]
leur Lang
Capitaine
te heureus
tems pour
tons, dou
dant plusie
provision.
(f) ILS

(f) La 2d

Le 7 de Septembre, huit Chasseurs Anglois entreprirent de tuer quelques Elephans. Ils en virent plusieurs, dont ils ne purent s'approcher. Ce ne fut que vers le soir qu'ils en surprirent deux à la portée du fusil. Ils convinrent de tirer tous sur le plus proche; & tous se flattèrent de l'avoir blessé. Mais la nuit, qui commençoit à devenir obscure, les obligea d'abandonner leur proye. [Keeling ne rend point d'autre compte de ce qui l'occupa sur cette Côte jusqu'au 14 de Décembre; ce qui fait soupçonner à Purchass qu'il tira du commerce des Sauvages quelque profit qu'il affecta de cacher. En effet, il paroît peu naturel qu'il eût passé près de trois mois dans l'oisiveté avec une Nation qui connoissoit l'or & les dents d'élephans. Cependant il finit par une remarque qui semble détruire ce soupçon. Après avoir admiré lui-même que les Négres de Sierra Leona fussent si mal pourvûs d'or & d'yvoire, il en rejette la cause sur leur indolence naturelle, qui les borne à vivre grossièrement de leurs racines, & qui va jusqu'à leur faire négliger la chasse d'une infinité d'animaux qui viennent souvent ruiner leurs jardins.] On pourroit s'imaginer que la paresse est un vice contagieux dans ce Pays, lorsqu'on lui voit confesser qu'il se proposa souvent d'observer la latitude de la Rade, & qu'il partit sans l'avoir éxécuté. Son Pilote prit néanmoins cette peine, & trouva qu'elle est à 18 degrés 36 minutes du Nord. Il vérifia aussi que la variation est d'un degré 50 minutes à l'Est.

Keeling. 1607. Chasse d'Elephans.

Keeling est soupçonné d'avoir caché ses profits.

Latitude de Sierra Leona.

[La meilleure Rade & la place la plus commode pour se pourvoir d'eau dans ces quartiers, est la quatrième Baye, qui est à l'Est de la pointe de Sierra Leona. Elle est située Ouest Sud-Ouest, & dans les plus hautes marées l'eau y monte 12 pieds.]

L'Auteur se transporte, sans autre liaison, à la vûe de la Baye de Saldanna, où il arriva le 17 de Décembre, [après trois jours de Navigation; Il eut d'abord un Vent d'Est qui fut suivi d'un calme & ensuite d'un vent de Nord, qui le retarda beaucoup.] Son dessein étoit de porter Est-Sud-Est, & Sud-Est quart à l'Est, pour doubler le Cap. Mais tous ses gens, sains & malades, demandèrent si ardemment de relâcher dans la Baye, qu'il se rendit à leurs instances. Ils passèrent entre la petite Isle des Pengouins & le rivage, qui n'en est qu'à sept milles. Ils jettèrent l'ancre au fond de la Baye, [sur cinq brasses & demi d'eau. La Pointe occidentale & l'Isle des Pengouins est située Sud quart à l'Ouest. Au Sud de l'Isle il y a un Banc de Sable, à un mille de distance, & un autre à une demi-lieuë au Sud-Est.] L'Amiral permit à ses gens de descendre à terre. [Ils furent reçus avec beaucoup de caresses par quantité de Négres, qui reconnurent deux Matelots.] Le premier objet qui frappa les Anglois fut une inscription dans leur Langue, qu'ils apperçurent sur un roc. Elle portoit que Middleton, Capitaine du Consent, étoit entré dans la Baye le 24 de Juillet 1607. [Cette heureuse rencontre les délivra de l'inquiétude où ils étoient depuis longtems pour ce Vaisseau.] Ils achetèrent dès le premier jour cent deux Moutons, douze Bœufs & trois Veaux. Ce trafic continua si heureusement pendant plusieurs jours, que les deux Bâtimens n'eurent rien à désirer pour leur provision.

Les Anglois relâchent à Saldanna. Inscription qu'ils y trouvent.

(*f*) Ils remirent à la voile, le premier de Janvier 1608, avec un tems si

Ils remettent à la voile.

(*f*) La 2de. Section du Chap. V. de l'Original commence ici. R. d. E.


Vuë des Montagnes nommées
Gezigt van 't Gebergte
La Baye
De Bani
Maisons de
Huizen op
SIERRA L
Grisgris,
Idole du Païs.
Afgod.

J.V.S. direx.



Vuë des Montagnes nommées
Gezigt van 't Gebergte } SIERRA LEONA.
Maisons de
Huizen op } SIERRA LEONA.
Maison du Capitaine
(Paleis van Kaptyn)
THOMAS.
Grisgris,
Idole du Païs.
Afgod.

KEELING. 1608. Malheurs qu'ils essuyent.

si favorable, qu'ils n'avoient aucune défiance des deux malheurs qui les menaçoient. Le premier fut une voye d'eau qui se fit à l'Hector (g), & dont on ne s'apperçut que le 19, c'est-à-dire, lorsqu'il étoit déja fort difficile d'y remédier. L'humidité avoit gagné jusqu'aux balots de draps, dont la plûpart furent endommagés. L'embarras fut extrême, soit à vuider le Vaisseau, soit à faire sécher les draps. Ensuite, lorsqu'on se crut en repos après une occupation si fatiguante, on tomba dans d'autres inquiétudes, en découvrant la terre à douze lieuës de distance au Nord-Nord-Ouest. L'Amiral fut moins surpris que les autres, parce qu'il connoissoit la force imperceptible des courans. Cependant comme on se trouvoit au 34°. degré de latitude, il eut peine à comprendre que la terre pût être si voisine; & suivant ses propres calculs, il conclut que l'erreur devoit être au moins de cent lieuës. [Le 22, à 34 degrés 4 minutes de latitude, l'Auteur comptoit qu'on avoit fait 33 lieuës Est quart au Nord, par un vent de Sud, & Sud-Sud-Ouest; mais par son calcul on devoit se trouver à une latitude différente de cinquante minutes. Les Courans étoient encore cause de cette variété, & jusqu'au 26, de semblables différences firent comprendre qu'on pouroit tomber dans des erreurs très dangereuses, si l'on s'en fioit uniquement au calcul, sans faire attention à la force des Courans.] Le 17 de Février, on découvrit encore la terre, à sept ou huit lieuës; &, vers le soir, on se trouva près de deux petites Isles, que la nuit empêcha de reconnoître; d'autant plus qu'avec le dessein de jetter l'ancre, on ne trouva point de fond à deux mille du rivage. Le lendemain les observations ne purent se faire avec éxactitude, parce qu'il étoit arrivé quelque désordre aux instrumens (h). On s'approcha d'une autre Isle qui n'est qu'à trois lieuës des deux premières, en laissant celles-ci au Sud. Le Pilote de l'Amiral reconnut la Baye de S. Augustin. On prit la résolution d'y relâcher. [Dans cet endroit la variation fut de 15 degrés 30 Minutes, & par une autre observation faite le même matin, on l'a trouva de 15 degrés 26 Minutes.

Erreur causée par les courans.

Baye de Saint-Augustin.

Le 19 on mit à la voile, & l'on eut le malheur de rompre une Ancre.] La Baye se présenta si favorablement que les deux Vaisseaux y entrèrent à pleines voiles. On mouilla contre le rivage du Sud, sur un fond de dix-sept brasses; *Hawkins* fut chargé par l'Amiral, qui se trouvoit indisposé, de descendre à terre avec les deux Chaloupes bien armées. Il revint à bord le soir, sans avoir rencontré un seul Habitant; mais il avoit remarqué un grand nombre de traces qui lui avoient paru fort fraîches; & trouvant une petite Barque abandonnée, il y avoit laissé des grains de verre & quelques petits couteaux. Ce rapport donna peu d'espérance à l'Amiral de se procurer des rafraîchissemens. Cependant quelques Matelots qu'il avoit envoyés d'un autre côté à la pêche, dans un Esquif, l'assûrèrent qu'en s'approchant du rivage ils y avoient vû de grands os de Bêtes, auxquels ils restoit encore de la chair. [Dans ce tems-là un nommé *George Evans* fut mordu dangereusement par un *Alligator*.] Le 21, on apperçut quatre Sauvages, qui ne marquèrent aucun effroi en voyant approcher d'eux une Chaloupe. L'Amiral leur envoya divers petits présens, qui achevèrent de les rendre si familiers,

Sauvages de cette Baye.

(g) *Angl.* au Dragon. R. d. E.

(h) *Angl.* le lendemain on se trouva à 23 degrés 37 minutes de latitude. R. d. E.

X

qui les me-
),& dont on
le d'y remé-
la plûpart
e Vaiſſeau,
s après une
découvrant
ral fut moins
ble des cou-
e, il eut pei-
propres cal-
s. [Le 22,
voit fait 33
t; mais par
uante minu-
qu'au 26, de
r dans des
, ſans faire
uvrit encore
rès de deux
s qu'avec le
e du rivage.
, parce qu'il
a d'une autre
celles-ci au
On prit la
5 degrés 30
l'a trouva de

me Ancre.]
entrèrent à
l de dix-ſept
oſé, de deſ-
a bord le ſoir,
n grand nom-
e petite Bar-
e petits cou-
curer des ra-
és d'un autre
nt du rivage
encore de la
dangereuſe-
qui ne mar-
e. L'Amiral
dre ſi fami-
liers,

R. d. E.

Jeune
Jonge K



1. *Crapeau de Mer*
Zee-Padde.

liers, q
coup de
rien. L
breux p
des arm
Un Ang
découvr
de Veau
qu'on ne
rent au-
bien fait
portoien
un mout
de l'autr
deux pa
ques mo
abandon
gnons en
même p
L'Am
qu'il avo
ment qu'
dans sa C
différenc
tinua d'a
& compt
ron deux
satisfait
ayant vû
soient tra
le voisina
qu'il fit d
trois mou
gner avec
ral descen
Il fut enc
avoient p
donner le
ries qui
vers leque
l'eau extr
remonta
plus vive
voient s'a
d'eau.
[En re
gator, esp
Quoique

liers, qu'ils promirent aussi-tôt, par des signes, d'amener au rivage beaucoup de bestiaux. Cependant il en parut quantité d'autres qui n'amenèrent rien. L'Amiral, impatient, descendit lui-même avec un cortège assez nombreux pour n'avoir rien à redouter. Les Sauvages [prirent la fuite à la vûe des armes. On les suivit, mais sans marquer trop d'ardeur à les poursuivre. Un Anglois, qui eut la hardiesse de s'avancer seul près d'un petit Bois, y découvrit douze ou quinze de ces Barbares avec environ le même nombre de Veaux & de Chèvres. Ils étoient armés d'arcs & de flèches; mais voyant qu'on ne paroissoit pas disposé à les attaquer, il s'en détacha deux qui vinrent au-devant de l'Amiral, chacun avec l'animal qu'il avoit amené.] Ils étoient bien faits & robustes. Quoiqu'ils eussent le corps ceint d'une peau, ils apportoient peu de soin à cacher leur nudité. L'un menoit un veau & l'autre un mouton. L'Amiral tira quelques schellings de sa poche, & leur présenta de l'autre main plusieurs petits couteaux, pour leur laisser le choix de ces deux payemens. Ils entendirent ce langage muet. Après avoir balancé quelques momens, ils prirent tous deux un schelling & un couteau, qu'on leur abandonna volontiers. A peine furent-ils retournés au Bois, que leurs Compagnons en sortirent avec ardeur, & vinrent offrir leur marchandise pour le même prix.

Keeling. 1608.

Commerce des Anglois avec eux.

L'Amiral fort satisfait de cette ouverture, & des apparences de douceur qu'il avoit remarquées dans les Sauvages, résolut d'attendre sans empressement qu'ils continuassent de lui apporter des provisions. Il se fit conduire dans sa Chaloupe au long du rivage, pour observer le fond de la Baye. La différence des flots lui fit bientôt juger qu'il y entroit quelque rivière. Il continua d'avancer jusqu'à l'embouchure, qui n'a pas plus d'un mille de largeur, & comptant d'y trouver bientôt l'eau douce, il la remonta l'espace d'environ deux lieuës. Son escorte le rassûroit contre toutes sortes d'accidens. Il fut satisfait de l'eau, qui se ressentoit de la mer dans toute cette étendue; mais ayant vû plusieurs troupeaux de trente & de cinquante moutons, qui paissoient tranquillement sur le panchant d'une colline, il ne douta pas que dans le voisinage il n'y eût quelque source d'eau vive. Quelques-uns de ses gens, qu'il fit descendre, rencontrèrent plusieurs Sauvages, qui leur vendirent trois moutons, pour autant de schellings, [mais qui s'obstinèrent à s'éloigner avec leurs troupeaux lorsqu'ils eurent apperçu la Chaloupe. L'Amiral descendit lui-même & s'efforça en vain de les rappeller par ses signes. Il fut encore étonné d'apprendre de ses gens que non-seulement les Barbares avoient préféré des schellings à tout autre prix, mais qu'ils n'eussent voulu donner leurs moutons que pour de l'argent. En jettant les yeux sur les Prairies qui étoient entre la rivière & les collines, il apperçut un gros ruisseau vers lequel il s'avança au travers d'un terrain fort humide, & dont il trouva l'eau extrêmement fraîche. Cette découverte lui causa beaucoup de joye. Il remonta jusqu'au ruisseau avec la Chaloupe, & sa satisfaction fut encore plus vive lorsqu'il se fût assûré, avec la sonde, que ses deux Bâtimens pouvoient s'avancer jusqu'au même lieu pour faire immédiatement leur provision d'eau.

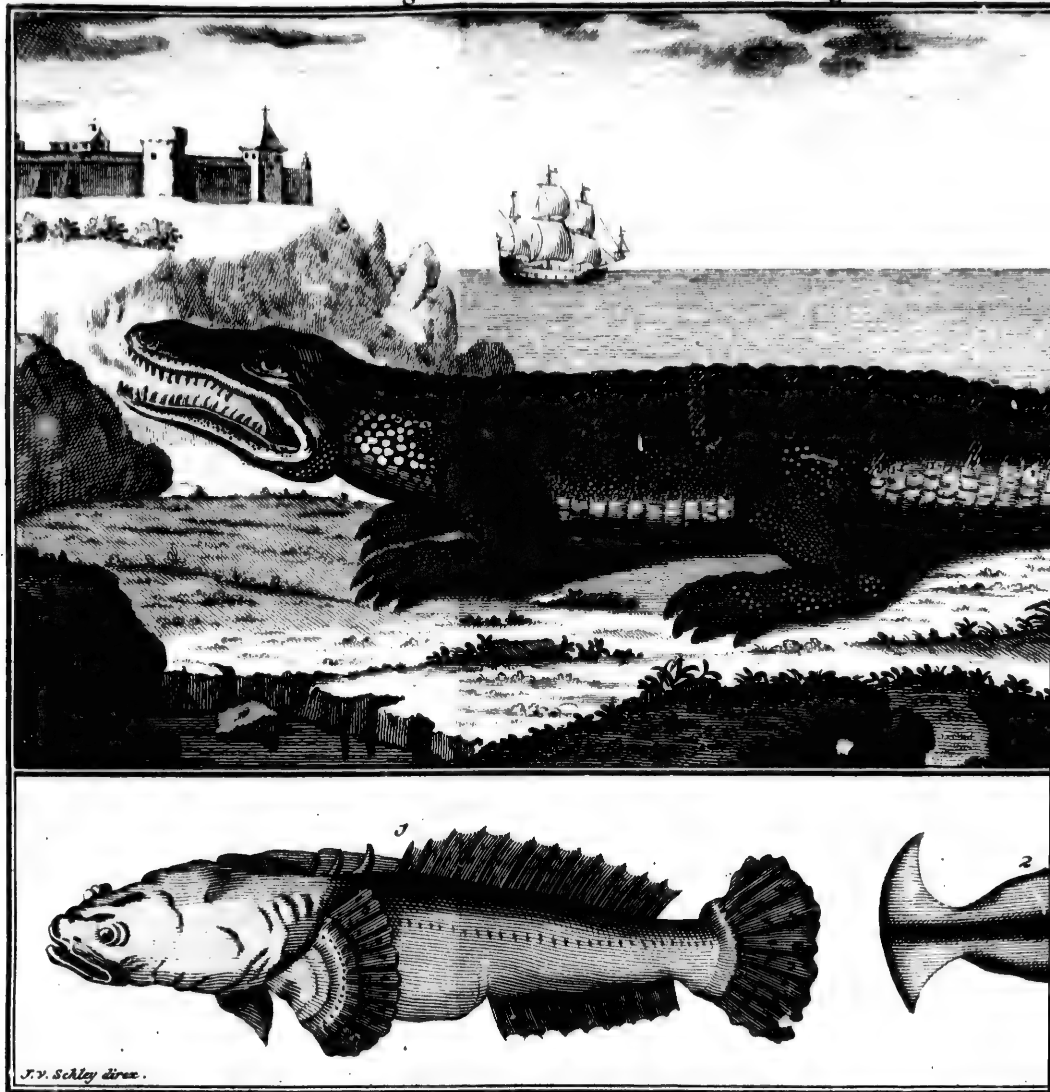
L'Amiral découvre une Rivière dans la Baye.

Sauvages qui aiment l'argent.

[En retournant vers la Baye, ses gens tuèrent, à coups de fusil, un *Alligator*, espèce de Crocodile qu'ils virent marcher fort lentement sur la rive. Quoique mort d'un grand nombre de coups, les mouvemens convulsifs qui lui

Alligator, espèce de crocodile.

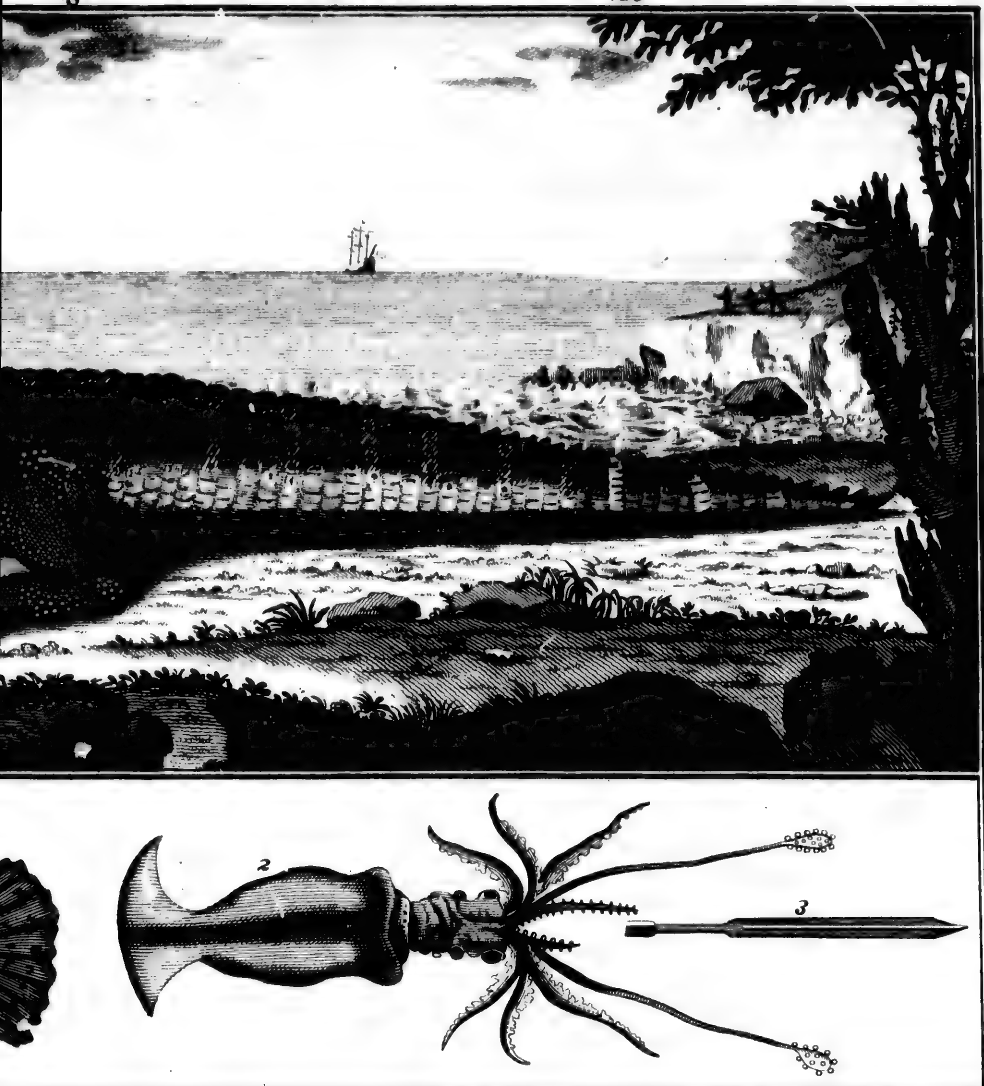
Jeune CROCODILE, *dessiné vivant à Londres*
Jonge **KROKODIL**, na 't Leeven afgetékend te Lond



1\. *Crapeau de Mer*
Zee-Padde.

2\. *Ancornet, ou Scuttle Fish.*

vivant à Londres au Mois d' Octobre 1739.
en afgetékend te Londen, in de Maand Octob. 1739.



tle Fish.

3. La seule Arrete de l'Ancornet, toute transparente.
De eenige Graat van den Ancornet, gants doorschynend.

KEELING. 1608.

lui restoient encore, étoient capables d'inspirer de la frayeur. Il avoit seize pieds de long, & sa gueule étoit si large, qu'il ne parut point surprenant qu'elle pût engloutir un homme. Keeling fit transporter ce monstre jusqu'à son Vaisseau, pour en donner le spectacle à tous ses gens. On l'ouvrit. L'odeur qui s'en exhala parut fort agréable; mais quoique la chair ne le fût pas moins à la vûe, les plus hardis Matelots n'osérent en goûter.]

Le 24, Keeling fit remonter la Riviére à ses deux Bâtimens, pour faire leur provision d'eau. Les Sauvages, qui observoient sans doute tous ses mouvemens, eurent soin d'éloigner leurs troupeaux des lieux voisins; ce qui n'empêcha point qu'il ne s'en présentât quelques-uns avec des moutons & des chèvres. Les Anglois trouvérent leurs moutons d'un meilleur goût que ceux de la Baye de Saldanna, quoique la figure en soit assez difforme; car ils ont sur le dos une masse de chair comme les chameaux, avec la seule différence qu'elle est plus avancée vers le col. Dans la familiarité qui augmentoit de jour en jour avec les Sauvages, on s'apperçut que leur Nation est circoncise. Mais Keeling n'ajoute rien qui puisse expliquer une observation si étrange. Il en fait une autre sur les araignées du Pays, qui sans avoir rien d'extraordinaire en elles-mêmes, font des toiles beaucoup plus luisantes que les nôtres, & d'un tissu si fort & si moëlleux qu'il ne doute point qu'elles ne puissent être filées comme la soye.

Sauvages circoncis.

Toile d'araignées qui peut être filée.

Le 25 il s'éleva du Nord-Ouest un orage si violent, que le Vaisseau de Hawkins fut enlevé de dessus ses ancres, & perdit la plus grosse. Le danger étoit d'autant plus redoutable, que le rivage, dans la plus grande partie de la Baye est bordé d'une chaîne de rocs, entre lesquels & la terre, on trouve continuellement deux brasses d'eau. Le poisson y entre en abondance; & comme il est facile d'y employer les filets, on en prenoit tous les jours une quantité prodigieuse. Cette espéce de digue est aussi fort avantageuse pour les Chaloupes & les autres petits Bâtimens, qui y demeurent fort à couvert, tandis qu'on descend au rivage. Mais rien n'est si dangereux pour les grands Vaisseaux qui sont poussés par le vent, ou qui s'approchent de la terre sans précaution.

On quitta la Baye le 28. Malgré les secours que la Flotte s'y étoit procurés, Keeling regarde cette Rade comme un lieu où la nécessité seule doit faire chercher des rafraîchissemens. Outre que les Naturels ne veulent de commerce que pour de l'argent, & que les bestiaux n'y sont point en fort grande abondance, l'eau y est trop profonde, le rivage dangereux, & le fond si dur qu'à la moindre agitation il coupe les cables.

Qualités de la Baye de Saint Augustin.

Le 12 de Mars, vers le 15ᵉ. degré cinquante minutes de latitude, la sonde ne trouva point de fond à quatre-vingt-dix brasses, quoique deux heures auparavant on l'eût trouvée à dix-sept & à seize brasses. Dans l'après midi, on trouva depuis vingt-quatre jusqu'à dix-neuf. Ensuite, vers le soir, on fut effrayé de se voir sur neuf & huit brasses; lieu fort dangereux, sans doute, si l'on s'y trouvoit engagé pendant la nuit. Avec le secours d'un vent frais, on gagna un peu vers le Nord, & l'on se trouva le lendemain à quinze degrés quarante-cinq minutes. Un calme incommode fit perdre la moitié du jour. Il fut suivi d'un vent impétueux, qui jetta les deux Vaisseaux si loin vers le Sud, qu'à l'entrée de la nuit, ils se virent à trois lieuës de la terre. Le 14, on ne se retrouva qu'à quinze degrés quarante-deux

Passage dangereux.

Keeling. 1608.

deux minutes; de forte qu'on étoit avancé de trois lieuës au Nord, tandis que par les calculs on croyoit l'être au moins de quinze au Nord-Nord-Eft. L'Auteur conclut que les courans font fort rapides, & portent au Sud plus qu'au Sud-Oueft.

Embarras caufés par les courans.

Le jour fuivant, il fut impoffible de découvrir la terre, quoiqu'on fût certain de n'en être qu'à neuf ou dix lieuës. L'Amiral embarraffé de la force des courans, cherchoit par quels moyens il pourroit s'en dégager. En s'éloignant de la terre, il craignoit des dangers prefque inévitables vers l'Ifle de *Nueva*. D'un autre côté, il ne fe croyoit point en fûreté fi près des Côtes. Le 17, fe trouvant à quatorze degrés cinquante-fept minutes de latitude, il jugea par les calculs, que les courans étoient diminués. Entre plufieurs opinions de fes gens fur ces viciffitudes, celle de fon Pilote fut toûjours qu'elles devoient être attribuées aux différences de la Lune; & pour preuve décifive, il prétendoit avoir remarqué que la grande force des courans fe faifoit fentir quelques jours après & devant la pleine Lune. Mais l'Amiral demeura perfuadé que la fource de ces mouvemens irréguliers, vient de la profonde Baye (*i*) qui eft entre le Cap Corientes & Mozambique, [& débite là-deffus une doctrine, dont le détail feroit peu convenable à cet Ouvrage.] Cependant il en tire une conclufion que je dois rapporter, parce qu'il en vante beaucoup l'utilité. C'eft que pour éviter les courans dans une courfe telle que la fienne, il faut bien fe garder de s'approcher de la terre avant ☞ que d'avoir gagné la pointe de Mozambique, [qui avance au loin dans la Mer, & depuis laquelle les côtes du côté du Nord courent Nord & Sud, & du côté du Sud s'étendent Sud-Oueft quart à l'Oueft.]

Opinions fur les courans qui retardent la Flotte Angloife.

Rade de Delifa.

(*k*) L'Auteur fe tranfporte avec tant de viteffe dans fa courfe, qu'on n'a pû trouver que de l'obfcurité dans fes derniers récits, jufqu'à *Delifa* ou *Delifcha*, Rade au Nord de Socotora, où il prit le parti d'attendre la *Mouffon*, pour entrer dans la Mer de l'Inde. Là, fans rendre aucun compte de fa navigation, il raconte deux ou trois faits qu'il apprit des Mores. Depuis quelques années, dit-il, on avoit trouvé fur les Côtes de Mombaffa, de Magadoxo, de Pata & de Brava, de prodigieufes maffes d'ambre gris, dont quelques-unes pefoient jufqu'à vingt quintaux, & fi groffes enfin, qu'une feule pouvoit cacher plufieurs hommes. Les Mores l'affurérent qu'ayant fait plufieurs voyages aux Ifles de Comore pour acheter des Efclaves, ils avoient trouvé les Habitans de ces Ifles rufés & perfides; que cinquante de leurs gens y avoient été maffacrés par furprife, & que la crainte du même fort leur avoit fait tourner leur commerce vers d'autres lieux. Enfin ils dirent à Keeling qu'ils avoient vû à Pemba huit Hollandois, qui y étoient depuis trois ou quatre ans, & deux defquels avoient embraffé le Mahométifme.

Etranges maffes d'ambre gris.

Tems de la Mouffon du Sud.

La Mouffon des vents du Sud commence ordinairement le premier de Mai, & dure cent jours. Les vents les plus impétueux fe déchaînent pendant les mois de Juin & de Juillet. Ils commencent à devenir moins violens le 10 d'Août; & ceux du Nord, qui viennent immédiatement après, & qui amenent

☞(*i*) Il prétend que les Courans qui partent du Nord-Oueft de l'Ifle de Madagafcar, rencontrant le rivage de Mozambique, font repouffés, & forcés à fuivre les Côtes jufqu'au Cap Corientes.

(*k*) La 3e. Section du 5e. Chap. de l'Original commence ici. R. d. E.

KEELING. 1608.

nent beaucoup de pluies, régnent ensuite trois ou quatre mois. C'est dans ce tems qu'on fait l'*aloes*, qui n'est que le jus du *semper vivens*, qu'on fait congeler dans des peaux de bouc.

Fabrique de l'Aloes.

LE 23 de Mai, Keeling envoya sa Chaloupe au rivage, pour y faire payer une grande quantité d'aloes, dont il avoit déja fait le prix. Il en prit mille huit cent trente-trois livres qu'il paya fidélement: ce qui n'empêcha point le Chef des Mores de lui faire demander en emprunt cinq cens piéces de huit, qu'il refusa de lui prêter: mais pour adoucir ce refus, il lui fit présent de quelques armes, d'une fort belle étoffe & d'un couteau. Ensuite il prit encore cinq cens soixante-quinze livres d'aloes, qui lui coutèrent cent quinze dollars.

Diverses informations de l'Amiral Anglois.

IL apprit le 24 que les vents avoient commencé le dernier d'Avril, & que tous les ans ils viennent plus tard d'onze jours (*l*); de sorte que dans l'espace de trente-trois ans, leur commencement se retrouve au même jour du même mois; que comme la Mousson de l'Ouest vient des vents du Sud, celle de l'Est vient des vents du Nord; qu'il n'y a que deux Moussons dans toute l'année; que dans celle où se trouvoit l'Auteur, la Mousson de l'Est devoit commencer le 13 d'Octobre, & durer jusqu'au mois d'Avril, pendant lequel le tems est ordinairement assez beau jusqu'à la Mousson de Mai; que le *Neuruz*, c'est-à-dire, le nouvel an du Pays commence le premier jour de la Mousson de l'Est: qu'après le vingt-cinq de Septembre, on ne peut plus naviguer de la Mer Rouge à l'Est; que *Chaul*, *Dabul*, & *Danda Rajipari*, sont des Ports sûrs & commodes, & des Villes d'un commerce fort riche sur la Côte de l'Inde; qu'à *Saada*, *Ilbuk*, *Anzaame* & *Mutu*, quatre des Isles Comores, il se trouve continuellement du ris en abondance, & que les Habitans y sont d'un caractère plus humain que dans les autres Isles; mais qu'à *Jugherjisi* & *Malale*, deux autres des mêmes Isles, le ris est rare, & le Peuple perfide; que dans l'une des deux dernières, un Vaisseau Anglois, dont le Capitaine se nommoit Lancaster, avoit été fort maltraité quinze ans auparavant.

KEELING apprit encore que le jour auquel on lui faisoit tous ces récits, c'est-à-dire, le 26 de Mai, étoit le deux cens vingt-quatriéme jour de l'année du Pays; qu'il n'y a point de pluie sur la Côte d'Arabie jusqu'au dix-septiéme jour de cette Mousson; que le trois cens-cinquiéme jour de l'année du Pays, étoit le meilleur pour faire voile de-là vers *Surat*, & que ce voyage ne prenoit que dix ou douze jours; que *Burrum*, *Makella* & *Kassan*, sont de bons Ports pour les deux Moussons, sur la Côte d'Arabie, mais de peu d'utilité pour le commerce; que *Schael* ou *Schaer* n'a ni Port, ni Rade, où l'on puisse se retirer, mais qu'on y trouve du fer & du plomb; qu'on en fait venir par terre ces marchandises à Kassan, & que la distance n'est que d'une journée de chemin; que pendant les deux Moussons, la Mer est extrêmement agitée sur la Côte d'Arabie, & que les courans suivent le vent; qu'il n'y a point de sûreté contre la Mousson de l'Ouest à l'entrée de Surate, parce

☞(*l*) L'Auteur ne croit point ce fait: ce prétendu retard ne pourroit-il point venir de ce que les Mahométans comptent par mois lunaires, ce qui fait que leur année différe de l'année solaire.

Keeling. 1608.

ce que le fond est fort mauvais pour l'ancrage, & que les marées y sont si violentes, qu'elles sont capables seules de renverser les Vaisseaux.

Rade de Delischa.

La Rade de Delischa, où Keeling étoit depuis si long-tems, est un excellent azile contre la Mousson de l'Ouest; mais ce qui paroît fort étrange, c'est qu'à deux milles de-là, au Levant comme à l'Ouest, le vent soufle avec tant de violence, qu'il n'y a point de Vaisseau qui s'y puisse arrêter. On n'en apporte point d'autre raison que la distance des hautes montagnes, & le large intervalle de terres basses qui sont entr'elles & la Mer.

Keeling se remet en mer.

Keeling remit à la voile le 24 de Juin. Il apperçut le 23 de Juillet une Isle escarpée dont il lui parut fort difficile d'approcher. [Cependant il en auroit cherché les moyens, dans les besoins pressans qu'il commençoit à sentir,] s'il n'en eut apperçu deux autres au Nord, & une plus grande au Sud, à quatre degrés deux minutes de latitude. [Il prit le parti de relâcher dans celle-ci,] après avoir observé qu'entre ces Isles, qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de dix lieuës, il y a un grand banc de sable qui rend le passage fort dangereux, [pour ceux qui sans le connoître passent-là de nuit. Il l'évita en dirigeant sa course à deux lieuës de l'Isle du milieu. Il crut voir un autre passage entre cette Isle & celle qui est au Nord; mais à peine avoit-il une lieuë de largeur.] [La Rade où ses deux Vaisseaux entrèrent, est assez sûre contre toutes sortes de vents; mais le fond, qui n'est que de petites pierres de différente forme, est dangereux pour les cables. La Flotte trouva de l'eau & quelques mesures de ris, qui étoient fort éloignées de suffire pour sa provision. L'année avoit été si mauvaise, que loin de chercher à se défaire de leur ris & de leurs denrées, les Habitans s'efforçoient de les cacher.] Le 26, étant presqu'à la même distance de Priaman & de Tekoa, à deux ou trois lieuës du rivage, on découvrit un banc de sable entre les deux Vaisseaux & la Côte. En s'approchant au Nord-Est par Est de la Rade de Priaman, on eut presque toujours quarante cinq brasses d'eau jusqu'à deux lieuës & demi du rivage. A quatre lieuës de la même Rade, il y a une Isle au Nord-Est; & plus proche on en trouve trois autres, Sud-Sud-Est & Nord-Nord-Ouest, qui ne sont éloignées entre elles que d'un mille.

Arrivée de la Flotte à Priaman.

La Flotte entra l'après-midi dans la Rade de Priaman, & salua la Ville de cinq coups de canon. Aussi-tôt le Gouverneur envoya un chevreau à l'Amiral, qui paya cette galanterie par un présent de trois aunes de drap, d'une piéce de calico bleu, d'un mousquet, & de deux épées. Il donna aussi une piéce de calico bleu au Messager, qui parloit fort bien la langue Portugaise. Il arriva le même jour un Bâtiment d'Achin, dont le Capitaine eut avec Keeling une longue conversation en Arabe; & les Anglois formèrent sur ses récits des espérances fort avantageuses pour leur commerce.

Réglemens de commerce avec les Commissaires Indiens.

Keeling ne tarda point à descendre au rivage. S'étant fait conduire au Palais du Gouverneur, il proposa de régler d'abord le prix du poivre. On lui donna soixante Commissaires, avec lesquels il eut de longues discussions avant que de pouvoir s'accorder. La principale regardoit le poids des marchandises; Keeling demandant qu'on lui laissât la liberté de les faire peser dans chaque lieu de l'Isle, où l'occasion se présenteroit de les acheter, & les autres voulant qu'elles fussent pesées dans la Ville. D'ailleurs ils en demandoient un prix exorbitant. Ce n'étoit pas moins que cinquante dollars pour chaque bahar; tandis que le Capitaine d'Achin avoit conseillé aux Anglois de n'en offrir

Keeling. 1608.

offrir que seize. Mais ils conçurent bien-tôt, que ce Capitaine qui étoit lui-même un Marchand, n'avoit pensé qu'à les tromper à son avantage, parce qu'il espéroit enlever la plus grande partie du poivre, avant que les Anglois fussent d'accord avec le Gouverneur, & les réduire ensuite à l'acheter de lui au prix qu'il y voudroit mettre. Après quelques débats on convint de vingt-deux dollars & demi par bahar, sans y comprendre le droit royal de six pour cent. Keeling se vit comme forcé de payer deux autres droits, ou plutôt deux éxactions, dont il ne reconnoissoit point la justice; l'un de cent soixante dollars, & l'autre à peu près de la même somme. Cette convention fut couchée par écrit & signée respectivement par les Commissares.

Production annuelle de Priaman.

La Ville & le territoire de Priaman ne produisent pas chaque année plus de cinq cens bahars de poivre; mais en y joignant les productions des Cantons voisins, tels que *Passaman*, *Tekoa*, *Parouse*, & les montagnes qui sont au-dessus de la Ville, toute la quantité peut monter à deux-mille cinq-cens bahars, qui suffisent pour la cargaison de deux Vaisseaux. On les achete à fort bon marché, quand on laisse pendant toute l'année dans la Ville des Facteurs qui sçachent saisir les occasions. Mais le tems de la moisson est au mois d'Août & de Novembre; & si l'on n'a pas pris des précautions avant cette saison, les Vaisseaux d'Achin & de Java ne manquent guères alors de venir enlever tout ce qui se trouve à vendre. Ceux de Guzarate sont exclus de ce commerce par un ordre exprès du Roi d'Achin. Keeling conclut qu'un Bâtiment peut toucher dans une année à Surate, où il achete des calicos & d'autres étoffes, passer ensuite à Priaman pour y laisser des Facteurs, & jetter ainsi les fondemens d'un commerce fort avantageux pour l'année suivante.

Disposition d'un commerce avantageux.

Mais il ne voit pas, dit-il, comment un Vaisseau pourroit toucher à Cambaye & se rendre assez-tôt à Priaman dans la même année. D'ailleurs, si l'on ne veut rien donner au hazard, il est à-propos, pour la sûreté du commerce, de se procurer des lettres de permission du Roi d'Achin.

On offre à Keeling de le rendre maître de Priaman.

Tandis que la Flotte Angloise étoit tranquillement à l'ancre, il vint à bord un More qui parloit fort bien le Portugais, & qui demanda un entretien secret à l'Amiral. Après des préludes fort recherchés, il lui dit qu'il étoit envoyé par la Veuve du dernier Gouverneur de Priaman, femme riche & puissante, qui offroit aux Anglois des secours assûrés pour se rendre maîtres de la Ville, à condition qu'elle demeureroit maîtresse absolue de la moitié de leur conquête. Cette proposition ne séduisit point l'Amiral. Il ne s'étoit pas proposé de prendre des Villes aux Indes; & connoissant d'ailleurs les artifices des Mores, il ne douta point qu'une offre de cette nature ne fût le voile de quelque perfidie. Sa réponse fut un refus sans exception. [Cependant il lui resta quelque curiosité de voir la Dame Indienne, autant peut-être pour vérifier le discours du More, que pour connoître une femme d'un caractère si hardi. Il proposa au More de lui ménager cette faveur. Les mesures furent prises pour la nuit suivante; car malgré la liberté que les Veuves Indiennes ont de disposer d'elles-mêmes, Keeling ne vouloit pas risquer de faire naître des soupçons par sa visite. Le More fut fidéle à le venir prendre dans une petite barque, au commencement de l'obscurité. Il n'étoit conduit que par deux Matelots, & l'Amiral ne se fit accompagner aussi que de deux de ses gens. Ils abordèrent au rivage avec beaucoup de précautions. Ils traversèrent de même une partie de la Ville, jusqu'à la maison de l'ancien-

Caractère singulier d'une Dame Indienne, & visite que l'Amiral lui rend.

ne

Keeling. 1608.

ne Gouvernante, qui donnoit du côté des montagnes. Keeling s'apperçut aisément qu'il étoit attendu, & qu'on observoit le mystère, comme il l'avoit recommandé au More. Il fut introduit par un seul Esclave, dans un appartement dont il nous a dérobé la description; mais il le représente en général fort riche & fort galant. Il y trouva la Dame Indienne, qui étoit seule à l'attendre. Le More demeura pour servir d'interprète. A juger de l'âge par les traits, Keeling s'imagina que cette femme n'avoit pas moins de quarante ans. Cependant elle avoit encore de la fraîcheur & de la beauté. Ses premiers discours tombèrent sur le projet de son ambition; car le More persuadé que le refus de l'Amiral n'étoit venu que de ses défiances, l'avoit entretenue dans les mêmes idées, & l'avoit même assûrée qu'une visite nocturne ne pouvoit s'expliquer autrement. Aussi parut-il fort étonné d'entendre tenir à Keeling le même langage que sur le Vaisseau; & par les raisons qu'il apporta pour le faire changer de sentiment, il lui donna lieu de juger que c'étoit lui-même qui avoit inspiré à la Gouvernante le projet dont elle s'étoit remplie.

Il refuse d'entrer dans les vûes qu'on lui propose.

L'Amiral se défendit par des objections si fortes, qu'on ne put le soupçonner de mauvaise-foi. Il offrit d'ailleurs de si bonne grace son bien & ses services, que la Gouvernante prenant du goût pour sa personne, lui fit servir ce que le Pays a de plus délicieux. Une partie de la nuit se passa dans cette fête; & lorsqu'il parut penser à son retour, il fut pressé de demeurer quelques jours dans un lieu où sa présence étoit agréable. Il s'en excusa par la nécessité de paroître le lendemain aux yeux de ses gens; mais il promit volontiers de renouveller quelquefois sa visite. Comme les Marchands Anglois s'arrêtent peu à la description de leurs plaisirs, il ne nous apprend point si ce commerce tourna en galanterie; mais ayant continué de voir la Gouvernante avec les mêmes précautions, il sçut d'elle les moyens qu'elle avoit eu dessein d'employer pour lui assûrer la conquête de Priaman. Elle étoit proche parente de la Maison Royale d'Achin; & dans la guerre que les deux Princes, fils du vieux Roi, s'étoient déclarés mutuellement pour la succession de leur père, elle avoit embrassé avec son mari, les intérêts de l'aîné, qui avoit enfin remporté l'avantage. Ce service étoit demeuré non-seulement sans récompense, mais si peu considéré, qu'après la mort de son mari elle n'avoit pû obtenir le Gouvernement de Priaman pour un Seigneur de la Cour qu'elle s'étoit proposé d'épouser à cette condition. Elle avoit amassé de grands biens, & son crédit parmi les Habitans l'emportoit encore sur celui du nouveau Gouverneur. Elle ne doutoit pas que les plus puissans n'entraînassent tout d'un coup dans sa vengeance, d'autant plus que son mari avoit eu besoin de beaucoup d'adresse & d'efforts pour les attacher au parti du jeune Roi, & que leur panchant s'étoit toûjours déclaré pour le Prince son frère. En effet, on a vû dans une autre Relation que l'aîné s'étoit rendu odieux par sa cruauté. La Gouvernante comptoit qu'il ne lui seroit pas moins facile de gagner les petits par ses libéralités; & le secours qu'elle vouloit obtenir des Anglois en leur cédant une partie de la Ville, étoit moins pour s'en mettre en possession que pour s'y soûtenir ensuite contre le Roi d'Achin. Elle se promettoit aussi que le frère de ce Prince, quoiqu'alors chassé de son partage & banni de l'Isle de Sumatra, reparoîtroit au premier bruit de son entreprise, & viendroit se joindre à elle pour faire revivre ses droits. Enfin ce grand projet,

Moyens qu'on veut employer pour lui livrer Priaman.

KEELING. 1608.

projet, dont elle paroissoit craindre peu de devenir la victime, l'occupoit si vivement qu'elle y ramenoit sans cesse l'Amiral, jusqu'à lui offrir à la fin de se soûmettre entièrement aux Anglois. Il fut obligé, pour se délivrer de ses instances, de lui promettre son secours, s'il trouvoit à Bantam quelques Anglois qui voulussent l'écouter, & se joindre à lui pour augmenter ses forces. Cette promesse la satisfit, mais elle souhaita que le More fit le voyage de Bantam avec la Flotte Angloise, dans la seule vûe de faire souvenir Keeling de son engagement. Il lui auroit été difficile de trouver un prétexte pour s'en défendre, si de justes frayeurs ne l'eussent sauvé de cet embarras. Quelque soin qu'il eut apporté à cacher son commerce avec la Dame Indienne, il fut observé par les Espions du Gouverneur. Cette femme s'étoit rendue suspecte par des plaintes & par d'autres marques de mécontentement. Le Gouverneur, qui se regardoit comme le principal objet de sa haine, prit de mauvaises impressions de ce commerce nocturne. Il témoigna ses allarmes à l'Amiral, en lui faisant un portrait désavantageux de l'ancienne Gouvernante. Il le menaça même d'en informer le Roi, dont il ne répondoit pas que le ressentiment ne retombât sur tous les Vaisseaux qui paroîtroient dans ses Ports.

Embarras où tombe l'Amiral Anglois.

KEELING ne balança point à faire entendre que la galanterie avoit eu plus de part à ses visites que la politique. Mais, sans se payer de cette réponse, le Gouverneur qui avoit fait arrêter son Guide, le fit amener sur le champ, dans l'espérance que ce malheureux confesseroit ce qu'il pouvoit s'imaginer que l'Amiral avoit déja déclaré. Keeling, qui comprit le dessein du Gouverneur, commençoit à ressentir des inquiétudes sérieuses, & se reprochoit amèrement son imprudence. Mais le More, accoutumé à l'artifice, entrevit tout-d'un-coup, à son embarras, qu'il ne lui étoit rien échappé. Il se vanta du moins de cette pénétration lorsqu'il fut délivré du péril. Toutes les menaces du Gouverneur n'ayant pû l'ébranler, Keeling prit à son tour le ton du reproche pour faire honte au Gouverneur de ses soupçons, & l'accuser même d'avoir violé par son emportement un article de la capitulation.]

Pénétration des Mores dans leurs artifices.

CEPENDANT il jugea qu'ayant fini sa cargaison, rien ne devoit l'arrêter plus long-tems dans la Rade. Il en partit le 18 de Septembre, après y avoir passé près de deux mois. Le lendemain à midi, se trouvant à dix lieuës Ouest-Nord-Ouest, de la pointe qui est au Sud de Priaman, il porta vers l'Est d'*Ilha de Tristezza*. Le 20, à la pointe du jour il tomba à l'extrémité de cette Isle, & ne put l'éviter qu'en prenant à l'Est-Sud-Est. Il vit les jours suivans, plusieurs petites Isles, qui sont aux environs de Sumatra; & plus loin à l'Ouest une autre Isle beaucoup plus grande. Il remarque qu'on ne peut naviguer avec trop de précautions sur cette Côte, parce que la plûpart de ces Isles ne sont point marquées sur les Cartes.

Dangers entre Sumatra & Java.

LE 1 d'Octobre, à 5 degrés 30 minutes de latitude, en continuant sa navigation au long de la terre, quoiqu'à dix ou douze lieuës de la Côte, il trouva que son Vaisseau avançoit plus vîte vers le Sud qu'il ne l'auroit dû suivant ses calculs. Le jour suivant, il découvrit une Isle, qu'il prit d'abord pour l'Isle de *Sel*, mais ce n'étoit qu'un roc de figure ronde, que les Cartes ne font point observer. Quoique la Flotte se crût peu avancée, on se trouvoit à midi, au 5e degré 55 minutes du Sud. Le 3 on apperçut à découvert l'Isle de Sel, qui n'étoit éloignée que de quatre ou cinq lieuës. Sa situation

Isle de Sel.

tuation est à 6 degrés 6 minutes. C'est la plus haute & la plus ronde de toutes les Isles qui sont à l'entrée des Détroits de la Sonde. Sa distance jusqu'à la plus proche partie de l'Isle de Sumatra, n'est que de treize ou quatorze lieuës. Le 4 au matin, on n'étoit plus qu'à cinq ou six lieuës de la pointe qui ferme la Baye de Bantam. On découvre de ce lieu deux Rocs couverts d'arbres, l'un au Nord, & l'autre au Sud, entre lesquels la Flotte passa sans aucun obstacle. [Le Pilote de l'Amiral, ayant déja fait cette dangereuse route, se fioit beaucoup moins aux Cartes qu'à son expérience.]

Keeling arrive à Bantam.

On entra le 5 dans la Rade de Bantam. Il s'y trouvoit à l'ancre six Vaisseaux Hollandois, dont deux avoient leur cargaison presqu'entière de girofle, & deux travailloient à se charger de poivre; mais l'Amiral ne put se défendre d'une vive douleur, en apprenant des Facteurs Anglois qui vinrent au devant de lui, qu'il ne restoit dans leur Comptoir que treize personnes vivantes. Il y trouva une Lettre de Middleton, Capitaine du *Consent*, qui fut pour lui un sujet de consolation dans ce désastre. [Cependant plus il prit d'informations sur l'état du Comptoir, plus il reconnut de véritables sujets de s'affliger. Les Anglois s'étoient vûs depuis plusieurs mois dans l'esclavage, non-seulement des Hollandois, qui n'avoient cessé de les insulter que par dedain pour leur foiblesse; mais des Chinois mêmes, qui sous prétexte de zéle pour leur service, s'étoient rendus comme les Arbitres de toutes leurs affaires. *Uniete* & *Tegin*, deux domestiques Chinois du Comptoir, avoient pris tant d'ascendant sur leurs Maîtres, qu'ils leur avoient persuadé de prendre autant de Chinois chez eux qu'il leur étoit mort d'Anglois; & par degrés, ils étoient devenus plus forts que ceux dont il n'étoient que les Esclaves. En vain *Herne* & *Saris*, les deux principaux Facteurs, avoient entrepris de secouër le joug. On avoit été plusieurs fois au moment d'en venir aux mains; & lorsque les Anglois avoient porté leurs plaintes à la Cour, ils y avoient trouvé contre eux de fâcheuses préventions, que les plus fortes apologies n'avoient pû leur faire surmonter, Dans cet intervalle la plus grande partie de leur commerce s'étoit fait au nom & par les mains des Chinois. Les plus riches Marchands de cette Nation, qui avoient marqué tant d'attachement pour le Comptoir sous le gouvernement de Scot, voyoient cette tyrannie sans s'y opposer; & les Javans, toûjours lâches & malins, s'en faisoient un sujet de joie.

Déplorable état du Comptoir Anglois.

Désordre des Anglois du Comptoir.

Keeling, pour remédier à tous ces désordres, voulut commencer par délivrer le Comptoir de cette multitude de Chinois; mais il fut arrêté par deux raisons qui les lui fit trouver moins coupables. Uniete & Tegin, en confessant qu'ils avoient quelquefois abusé de l'indulgence de leurs Maîtres, lui firent connoître par des témoignages certains, que sans ces mêmes Chinois que Herne & Saris accusoient, le Comptoir auroit été pillé plusieurs fois par les Javans. D'ailleurs ils soûtinrent que la source du mal venoit beaucoup moins d'eux que des Anglois, qui s'étant fait un amusement de séduire ou d'enlever les femmes de plusieurs pauvres Chinois, s'étoient mis dans la nécessité, pour appaiser les Maris, de leur ouvrir l'entrée du Comptoir, où ils s'étoient établis par degrés. La preuve en étoit claire, puisque les femmes continuoient encore leur commerce avec les Anglois. Herne & Saris mêmes n'étoient point à couvert du reproche; & s'ils avoient porté leurs plaintes à l'Amiral, c'étoit parce que l'âge commençoit à réfroidir le premier

pour

pour les plaisirs, & que l'autre étoit piqué de se voir abandonné, depuis peu, par une femme dont l'affection s'étoit déclarée pour un autre. Les deux Domestiques en appellèrent au témoignage de tous les autres Anglois, sans en excepter *Savage*, qui étoit le plus considéré après Herne & Saris.

L'Amiral y remédie avec douceur.

L'Amiral comprit que la justice demande quelquefois un frein comme la colère. Il se fit conduire dans les divers logemens du Comptoir, où il n'avoit point encore penetré. Il les trouva peuplés de femmes, dont la plus agréable, dit-il, auroit paru fort dégoûtante en Europe. La plûpart des Anglois lui firent l'aveu des liaisons qu'ils avoient avec ces misérables Créatures. Il les chassa sans dureté, & sa douceur alla jusqu'à leur faire quelques présens. Il banit de même tous les Chinois, sans leur faire un crime des desordres que la mauvaise conduite des Anglois avoit comme autorisés. Uniete & Tegin ne furent point exceptés du banissement; mais il leur paya fidelement leurs gages; & loin d'approfondir trop rigoureusement l'abus qu'ils avoient fait de leur situation, il joignit à ce qui leur étoit dû une honnête récompense pour leurs services. Cette conduite lui fit beaucoup d'honneur à la Cour de Bantam, & dans les deux Nations Chinoise & Javane. Le plein pouvoir qu'il avoit de la Compagnie de Londres, & les forces dont il étoit accompagné pour faire éxécuter ses ordres, mirent tous les Anglois du Comtoir dans la nécessité d'obéir. Il ne réussit pas moins dans ses procédés avec les Hollandois. Loin de leur faire un reproche du passé, il feignit de l'ignorer. *Jacques* l'*Hermite*, qui commandoit leur Flotte étoit un homme modéré. Il le prévint par une visite de civilité & d'amitié. La bonne intelligence fut d'autant plus facile à rétablir entre les deux Nations que l'Hermite après en avoir jetté le fondement par ses promesses, reçut un ordre qui le mit en état de les éxécuter. Un Bâtiment arrivé de Hollande le 15 de Novembre, lui apporta la Commission de premier Directeur du Comptoir, ou, comme les Hollandois commençoient déja à s'en donner le titre, celle de Gouverneur de Bantam. Il arriva heureusement que le jour même de son installation,] Uniete & Tegin, soit pour justifier leur ancienne conduite, soit par reconnoissance pour la générosité de l'Amiral, vinrent lui découvrir un horrible complot de quelques Javans, pour brûler les Vaisseaux Européens qui étoient dans le Port. Cette entreprise paroissoit aisée depuis que les Anglois s'étant reconciliés avec les Hollandois, les deux Flottes s'étoient rapprochées, & passoient presque toutes les nuits en fêtes & en réjouissances. Keeling se fit un nouveau mérite auprès des Hollandois d'un avis si important [Leur Flotte étoit fort riche. On prit la résolution, sans faire éclater les lumières qu'on avoit reçues, d'attendre avec de justes précautions que les Javans se présentassent pour éxécuter leur dessein. Keeling & l'Hermite passèrent toutes les nuits sur les deux Flottes. Enfin le 19, à dix heures du soir, quelques Espions qui faisoient la garde sur le rivage, virent plusieurs Barques Javanes qui se rassembloient, & comptèrent jusqu'à trente-sept Incendiaires, dont les mouvemens & les préparatifs déclaroient assez leurs intentions. Les deux Amiraux furent avertis. S'étant munis contre toutes sortes de craintes, ils mirent environ cent hommes bien armés dans huit Chaloupes, avec ordre de laisser avancer les Javans, pour leur couper la retraite entre le rivage & les Flottes. Mais la nuit n'etoit pas si obscure, qu'ils ne vissent blanchir la Mer sous les rames. Cette découverte les fit avancer avec

Réconciliation des Anglois & des Hollandois de Bantam.

Conspiration les Javans pour brûler leurs Flottes.

tant

Keeling. 1608.

tant de défiance, qu'ils découvrirent le péril où ils alloient se précipiter. Ils retournérent brusquement au rivage, sans que les Chaloupes en pussent arrêter un seul. Cependant comme elles les poursuivirent avec beaucoup de diligence, & qu'en arrivant à terre, ils ne pensérent qu'à prendre la fuite, on trouva dans leurs barques toutes les machines à feu qu'ils avoient eu l'espérance d'employer. Le fruit que les deux Flottes tirérent de cette avanture, fut d'apprendre aux Javans, qu'on étoit toujours en garde contre leur haine.]

Les Javans manquent leur entreprise.

Keeling s'étoit d'abord proposé de retourner directement de Bantam en Angleterre; mais ensuite, il avoit changé de résolution, pour faire construire une Pinasse qui étoit déja presqu'achevée. Il assembla les Facteurs Anglois au Comptoir, & leur communiquant ses vûes, il nomma *Brown* & *Sidal* pour faire le voyage de Banda avec la Chaloupe. *Jean Herne*, *Jean Saris*, & *Richard Savage*, obtinrent d'être laissés à Bantam, [par la bonté extraordinaire de l'Amiral, à qui ils persuadérent qu'il ne pouvoit leur ôter leur emploi sans les déshonorer.] Cependant il ordonna qu'aussi-tôt que la Pinasse seroit revenue de Banda, Saris la prendroit pour se rendre à *Sequedana*, dans l'Isle de Borneo. Pendant qu'il tenoit ce conseil, il reçut la visite de l'Ambassadeur de Siam à la Cour de Bantam, qui venoit lui proposer diverses ouvertures de commerce. Il assûra les Anglois qu'ils pouvoient vendre en deux jours mille piéces de drap rouge dans son Pays; & que le même débit se soutiendroit tous les ans, parce que les Siamois aiment à parer leurs élephans & leurs chevaux de cette couleur; qu'il se trouvoit de l'or en abondance dans les Etats du Roi de Siam; que les pierres précieuses y étoient fort communes & à bon marché; enfin que son Roi desiroit ardemment de faire Alliance avec un Prince aussi puissant que le Roi d'Angleterre, dont il avoit appris que la réputation & la puissance surpassoient beaucoup celles des Hollandois. [Keeling répondit qu'il n'avoit point actuellement la quantité de draps rouges qui convenoit aux besoins des Siamois; mais que lui-même, ou tout autre Amiral qui viendroit dans la suite avec une nouvelle Flotte, ne manqueroit pas de répondre par ses services aux bontés du Roi de Siam. Cette préférence que l'Ambassadeur avoit donnée au commerce d'Angleterre, jetta de nouvelles semences de jalousie dans l'esprit des Hollandois.]

Dispositions de Keeling.

Il reçoit la visite d'un Ambassadeur de Siam.

Jalousie des Hollandois.

Le 28, après avoir réglé toutes les affaires du Comptoir, Keeling prit congé de la Cour de Bantam, & résolut de demeurer à bord en attendant que toute sa cargaison fût achevée. [Il n'explique point les raisons qui lui firent prendre ce parti; mais il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour éviter les querelles qui commençoient à renaître dans la Ville entre les Matelots des deux Nations. Un jeune Hollandois vint le supplier avec les plus vives instances de lui accorder le passage en Europe, & se plaignit beaucoup de la dureté de son pére qui le retenoit malgré lui dans un Pays (m) qu'il détestoit. Keeling, sans rejetter sa prière, lui demanda la liberté d'en parler seulement au Chef du Comptoir de Hollande, en lui représentant qu'il ne pouvoit se dispenser de cette conduite, sans donner quelque atteinte à l'amitié qu'il venoit de rétablir entre les deux Nations. Mais cette difficulté fit verser beaucoup

Keeling demeure à bord, pour éviter les querelles.

(m) Il y a quelque apparence que c'étoit le même jeune-homme dont Scot parle dans sa Relation. R. d. T.

KEELING. 1608.

coup de larmes au jeune Suppliant, comme s'il eut jugé qu'il n'avoit rien à se promettre par cette voie. Cependant il consentit à l'explication que l'Amiral desiroit avec le Chef du Comptoir. Mais elle n'aboutit qu'à le faire resserrer si étroitement, qu'il ne parut plus avant le départ de la Flotte.]

Députation du Roi à l'Amiral Anglois.

Le 2 de Décembre, les Sentinelles de la Flotte virent approcher le soir à la lumière de plusieurs flambeaux, une Barque dont ils ne reconnurent pas tout-d'un-coup les Conducteurs. Mais lorsqu'ils pensoient à donner l'allarme, ils distinguèrent les principaux Facteurs du Comptoir Anglois, accompagnés d'un Officier de la Cour de Bantam, ou plutôt lui servant de cortège pour l'exécution des ordres du Roi. Ce Prince envoyoit à l'Amiral une Lettre pour le Roi d'Angleterre, avec deux *Picols* de Canton pour présent. [Il paroît que cette démarche de la Cour avoit été retardée par quelques obstacles que l'adresse des Facteurs avoit surmontée; & que la même raison avoit fait suspendre son départ à l'Amiral; car dès le jour suivant, l'ordre fut donné pour mettre incessamment à la voile.] Le 12, en sortant des Détroits, on rencontra la Pinasse (*n*), qui étant malheureusement tombée entre les mains des Portugais, avoit perdu non-seulement la meilleure partie de sa cargaison, mais encore dix-huit de ses hommes qui avoient été faits prisonniers. Il ne lui restoit que six Matelots fort âgés, & le Facteur Tiffering, que sa vieillesse avoit fait regarder aussi comme une prise fort vile. La perte des marchandises montoit à neuf mille dollars. Cette disgrace fit prendre aux Anglois le parti de retourner à Bantam, autant pour soûtenir leur honneur, en méditant sur les moyens de se venger, que pour éviter la rencontre des Portugais, qui ne pouvoient être fort éloignés. Cependant à peine furent-ils rentrés dans la Rade, qu'ils furent encore obligés de changer de résolution, à l'arrivée d'un Vaisseau Hollandois, qui apportoit la nouvelle de la paix entre la France, l'Espagne & la Hollande, [& qui étoit venu pour avertir les Hollandois d'abandonner leur entreprise sur Malaca.] [Ils jugèrent qu'étant désormais les seuls Ennemis de l'Espagne, il n'y auroit point de sûreté, avec si peu de forces, à chercher querelle aux Portugais.] L'Amiral résolut au contraire de mettre sur l'un de ses deux Vaisseaux tout ce qu'il avoit rassemblé de plus précieux dans son Voyage, & de le renvoyer directement en Angleterre. Il choisit pour cela le Dragon, qui étoit le plus considérable, & passa sur l'Hector, il confia la conduite du Dragon, & les principales espérances de la Compagnie, au Capitaine Towtson, qui partit le dernier jour de Décembre.

Perte que les Portugais font essuyer aux Anglois.

Les deux Vaisseaux Anglois se séparent.

1609. L'Amiral part pour Banda.

(*o*) L'Amiral leva l'ancre aussi dès le jour suivant, [dans le dessein de réparer le malheur de la Pinasse, en faisant lui-même le Voyage de Banda.] Le vent devint si contraire au moment qu'il sortoit de la Rade, que pour éviter la nécessité d'y rentrer, il porta entre l'Isle de Java & celles de Tonda, qui n'en sont qu'à cinq lieuës, s'exposant ainsi à tous les dangers qui le menaçoient dans les détroits de Tanara & de Laski. Cependant, [avec le secours d'un Pilote Javan, qu'il avoit engagé à le servir par une grosse récompense,] il parvint heureusement à la pointe Ouest de Jacatra; & se dégageant, avec le même bonheur, d'un banc de sable qui est à cette Pointe, il

(*n*) *Angl.* on rencontra le Hector. R. d. E.

(*o*) La 4e. Section du 5e. Chapitre de l'Original commence ici. R. d. E.

Keeling. 1609.

il jetta l'ancre le 8 devant la Ville même de Jacatra. Depuis son départ de Bantam, il n'avoit pas compté moins de trente ou quarante Isles.

Il mouille devant Jacatra.

✠ [A peine avoit-il eu le tems d'être apperçu de la Ville, qu'il vit sortir du Port une Barque fort ornée, qui s'approcha de son Vaisseau sans précaution. Elle portoit le Scha Bandar, accompagné de plusieurs Indiens, sans armes, qui paroissoient ses domestiques. Les Anglois ne pouvant douter à son cortège que ce ne fût un Officier de considération, se hâtèrent de le prévenir par leurs civilités. L'Amiral se présenta pour le recevoir à bord. Il apprit de lui-même son rang & les ordres dont il étoit chargé.] Le Roi jugeant qu'un Vaisseau Européen qui jettoit l'ancre si proche de son Port, ne se proposoit pas d'y entrer, avoit député aussi-tôt un de ses principaux Officiers pour en faire un reproche honnête à l'Amiral, & le prier du moins de lui faire présent de quelques livres de poudre & d'un paquet de méche. Keeling sensible à cette politesse Indienne, fit mettre dans la Barque du Scha Bandar trente ✠ livres de poudre avec un rouleau de méche. [Ensuite lui ayant offert quelques rafraîchissemens, qu'il se défendit d'accepter, il lui témoigna que dans la confiance qu'il avoit à la générosité du Roi, il souhaitoit beaucoup que ce Prince lui accordât la permission d'entrer dans sa Ville. Le Scha Bandar parut charmé de cette proposition, & loin de demander du tems pour la faire agréer au Roi, il protesta que rien ne pouvoit lui causer plus de plaisir. Il ajoûta que depuis l'occasion que ce Prince avoit eue de voir les Anglois à Bantam, lorsqu'il s'y étoit rendu pour la cérémonie de la Circoncision, il avoit toûjours regretté qu'aucun de leurs Vaisseaux ne se fût encore arrêté dans ses Ports; que si le Pays de Jacatra portoit peu de poivre & d'autres richesses, il ne manquoit point de provisions, & sur-tout de ris & d'animaux fort curieux. Keeling trouva plus de franchise dans l'air & le compliment du Scha Bandar, qu'il n'en avoit remarqué à la Cour de Bantam. Il se souvint d'avoir entendu parler avantageusement du Roi aux anciens Facteurs du Comptoir. Enfin, ne consultant que sa propre droiture, il ne crut pas devoir souhaiter plus de sûreté que le Scha Bandar n'en avoit éxigé.

Le Roi lui fait demander de la poudre.

Civilités du Scha Bandar.

Il se mit dans sa Chaloupe avec huit de ses gens & six rameurs; & quoiqu'il eût donné ordre à son Vaisseau d'entrer dans le Port à sa suite, il fit valoir au Seigneur Indien la confiance qu'il marquoit pour son Prince & pour sa Nation. La vûe d'une Chaloupe étrangère, qui arrivoit avec le Scha Bandar, attira un grand nombre d'Habitans sur le rivage. Keeling n'en parut pas moins tranquille & moins ferme. Il fut conduit à la Cour par le Scha Bandar. Cette visite imprévûe causa tant de satisfaction au Roi, que n'en pouvant déguiser l'excès, il combla l'Amiral de présens & de caresses. Il le pressa de laisser à Jacatra, comme à Bantam, quelques Anglois pour l'entretien de l'amitié & du Commerce. Keeling, sans le refuser, s'excusa sur le petit nombre de ses gens, & sur les nécessités d'un Voyage dont il ignoroit encore la durée; mais il promit qu'à l'arrivée de la première Flotte, les Anglois ne manqueroient pas de répondre à des offres si obligeantes.] Entre les Indiens qui furent employés à le servir, il distingua un jeune Portugais, qui trouva le moyen d'implorer secrétement sa générosité. Il apprit de lui en peu de mots qu'ayant été vendu au Roi par les Hollandois, il avoit sans cesse à se défendre contre les Prêtres du Pays, qui s'efforçoient de lui faire abandonner le Christianisme. La qualité d'homme de mer n'empêchoit pas

Keeling descend à Jacatra.

Keeling délivre un Portugais de la persécution des Prêtres.

KEELING. 1609.

pas Keeling de respecter la Religion. Il employa tout le crédit qu'il avoit auprès du Roi, pour délivrer un Chrétien de la persécution, & malgré la résistance des Prêtres, il obtint la liberté du Portugais pour la somme de quarante-cinq dollars.

Situation de Jacatra.

La Ville de Jacatra est située au pied de plusieurs Montagnes, qui paroissent désertes & stériles. [Elle ne contient pas plus de douze cens maisons; mais les Jardins, dont la plûpart des édifices sont environnés, donnent beaucoup d'étendue à la perspective, & font trouver la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'est effectivement. A l'exception de quelques Seigneurs, qui sont en possession de toutes les richesses du Pays, les Habitans sont fort pauvres. Ils vivent, comme la plûpart des Indiens, de ris, de racines & de poisson. Leur Commerce se borne à Bantam, où ils portent tous les ans quelques bahars de poivre, & presque toutes les semaines une certaine quantité de ris & d'autres provisions.] Keeling partit le 12 (p), après avoir renouvellé au Roi la promesse de former une liaison plus étroite avec lui. A deux lieuës de la Pointe Orientale de Jacatra, Nord-Ouest, il découvrit, à fleur d'eau, une Isle abîmé, sur laquelle il reste encore un grand nombre d'arbres. C'est ce reste de terre, & cette Pointe Orientale, qui forment la Baye. Le 14, à midi, après avoir fait environ trente lieuës, on tomba sur une Isle qui a vers le Sud & le Nord trois grands bancs de sable, auxquels les Portugais ont donné le nom de *tres Hermanos*, ou des *trois Frères*. Ils s'étendent jusqu'à trois lieuës de l'Isle de Java, mais moins à l'Est qu'ils ne sont marqués dans les Cartes. Le 17, on se trouva proche de l'Isle *Madura*; ce qui étoit fort éloigné de l'attente du Pilote, qui conclut, ou que l'Isle de Java n'est pas si longue qu'elle est représentée dans les Cartes, ou que le Vaisseau avoit été jetté à l'Est, par les courans. Les deux jours suivans on découvrit deux autres Isles, dont on ne put connoître ni le nom ni l'étendue. Mais le 20, à midi, on se trouva fort près d'une des Isles *Nossasceres*, ou *Nuinsira* (q), à 5 degrès 30 minutes de latitude. Elle est longue d'environ trois lieuës, du Nord-Ouest au Sud-Est. [L'Amiral n'auroit pas eu plus de raisons d'y relâcher que dans un si grand nombre d'autres, si, lorsqu'il n'en étoit qu'à deux milles, quelques-uns de ses Matelots n'eussent distingué sur le rivage plusieurs personnes qui levoient les mains vers le Ciel, & qu'il avoit d'abord pris lui-même pour des arbres. Il s'en approcha, sur un fond de vingt-quatre brasses, qui diminuèrent par degrés jusqu'à sept. Ayant jetté l'ancre à deux portées de fusil, il apperçut plus distinctement onze personnes, qui continuoient de remuer les bras avec divers signes. Il envoya la Chaloupe remplie de gens armés. *Stretcher*, qui les commandoit, aborda au milieu des cris & des gémissemens de ces onze malheureux, qui étoient des Indiens de l'Isle Célèbes, à demi-morts de faim & de misère. Quoiqu'il ne comprît rien à leur langage, il jugea par quelques planches fracassées & d'autres débris rassemblés autour d'eux, qu'ils avoient été jettés dans cette Isle déserte par un naufrage.

Isle abîmée.

Tres Hermanos.

Isle Madura.

Isles Nossaceres.

Naufrage d'un Vaisseau Indien.

(p) L'Original dit qu'*il partit le* 10, & cette différence est cause que dans la suite, les dattes jusqu'au 3e. de Février, sont plus avancées de deux jours dans la Traduction que dans l'Original. R. d. E.

☞ (q) Ces Isles s'appellent aussi les Isles de *Pater noster*.

frage. Leur ardeur fut extrême à se précipiter dans la Chaloupe, & leurs signes faisoient entendre qu'ils étoient pressés par une faim dévorante. Stretcher, qui n'avoit avec lui aucune provision, ne jugea point à-propos de les conduire à bord sans l'ordre de l'Amiral. Mais prenant pitié de leur situation, il fit descendre avec eux une partie de ses gens, tandis qu'il retourna lui-même au Vaisseau pour en apporter des vivres & s'assûrer des intentions de Keeling. Il revint bientôt avec ordre de prendre les onze Indiens, pour les jetter sur la première terre habitée. Rien ne peut représenter l'avidité avec laquelle ils s'élancèrent sur les alimens qui leur furent présentés. Un Interprête, que Stretcher avoit amené, comprit à peine, sur le récit qu'ils lui firent dans un jargon fort obscur, qu'ils étoient partis de Célèbes pour Sumatra, au nombre de trente, & que leur Vaisseau s'étant brisé contre un rocher voisin, qu'ils montroient en versant des larmes, ils avoient perdu dix-neuf de leurs Compagnons, avec leur Vaisseau & tout leur bien. On les avoit pris d'abord pour autant d'hommes; mais ils se trouvoit parmi eux trois femmes, qui ne paroissoient pas les plus foibles de la troupe; soit que leur séxe puisse résister plus long-tems à la faim, soit que les hommes se fussent retranché quelque chose pour leur donner les premiers soins. Il y avoit sept jours que leur naufrage étoit arrivé, & dans un si long intervalle ils n'avoient vêcu que de Poissons morts que la mer avoit laissés sur le rivage.

Imbécillité d'onze Indiens.

Les Anglois eurent bientôt lieu d'admirer l'imbécillité de ces Barbares; car s'étant répandus dans l'Isle, ils y trouvèrent quantité d'oiseaux; & Stretcher, surpris que des hommes eussent pû souffrir la faim dans une telle abondance, prit plaisir à faire abandonner leurs armes à ses gens, pour essayer pendant quelques heures quel seroit le succès d'une chasse où l'adresse seroit seule employée. Avec de longs bâtons, & même à coups de pierres, les Anglois tuèrent avant la fin du jour un grand nombre de toutes sortes d'oiseaux; &, le lendemain, lorsqu'ils eurent la liberté de se servir de leurs armes, ils en firent une provision qui suffit pour quelques jours à la subsistance du Vaisseau. Quoique l'Isle eût plusieurs bois fort touffus, les Chasseurs n'y trouvèrent aucune sorte de venaison. Mais ils découvrirent deux sources d'eau fraîche, qui avoient échappé aux Indiens, ou plûtôt que l'abbatement dans lequel ils étoient demeurés sur le rivage, ne leur avoit pas permis de chercher.]

Le 22, on fit dix-huit lieuës vers l'Est, avec un fort bon vent; & le lendemain on ne découvrit aucune terre, quoique depuis les Nossaferes on eût parcouru plus d'espace que les Cartes n'en marquent entre ces Isles & celle de Célèbes. Vers le soir, on apperçut trois petites Isles au Nord, à quatre ou cinq lieuës de distance. La terre en parut fort basse, & la longueur assez considérable de l'Est à l'Ouest. Enfin le 24, à midi, on reconnut l'Isle Célèbes, & l'Amiral faisant entrer dans son calcul le détour qu'il avoit fait à l'Est, trouva que les Nossaferes & cette Isle sont éloignées entr'elles de vingt-neuf lieuës, [& que la plus Orientale des Isles qu'il avoit vû en dernier lieu n'en étoit qu'à vingt-trois]. Avec tous les efforts imaginables, il fut impossible aux Anglois de gagner *Macassar*, parce que le vent ne cessa point d'être Nord & Nord-Ouest. Ils mouillèrent sur onze brasses d'eau, à six lieuës de la Pointe Méridionale de Célèbes. L'Auteur juge que la distance entre

Distance des Nossaferes, & des Célèbes.

KEELING. 1609.

tre Bantam & Célèbes est d'environ deux-cens trente-cinq lieuës; & que si les Célèbes sont plus éloignées des Nossaseres qu'il ne l'a fait observer, il faut que l'Isle qu'il prit pour une des Nossaseres n'en soit point effectivement.

Isle de Desolam.

[Le vent n'ayant point changé pendant toute la nuit, l'Amiral se détermina vers la pointe du jour à relâcher au Sud-Ouest de *Desolam*. Il ne lui manquoit que de l'eau, parce que les deux sources de Nossaseres s'étoient trouvées trop foibles pour fournir à la provision du Vaisseau. La Rade où il entra n'offroit que des bords inhabités. Cependant le fond n'étant pas moins que de seize brasses jusqu'à trente pas du rivage, il mouilla dans cette position, jusqu'au retour de la Chaloupe & de l'Esquif, qui partirent aussi-tôt avec les tonneaux. A peine Stretcher eut-il mis le pied à terre, & se fut-il dérobé à la vûe du Vaisseau, derrière quelques arbres qui bordoient le sable, que l'Amiral fut surpris d'entendre plusieurs coups de fusil. L'allarme fut si vive sur le Vaisseau, qu'une partie de ses gens fut tentée de se jetter à la nage, pour secourir leurs Compagnons. Mais ils virent bientôt paroître Stretcher, accompagné de plusieurs autres, qui traînoient dans la Chaloupe un Bufle d'énorme grosseur, qu'ils avoient tué presqu'en débarquant. L'Amiral leur cria de son bord, d'où il pouvoit aisément se faire entendre, qu'ils n'avoient qu'à l'éventrer sur le rivage. Mais Stretcher doutoit si c'étoit un Bufle sauvage ou domestique, parce qu'à diverses marques il paroissoit avoir servi au travail. Cette observation méritoit d'être approfondie, dans un lieu où l'on ignoroit à quel accueil il falloit s'attendre. L'Amiral prit le parti de descendre lui-même. Dans l'intervalle, plusieurs Insulaires attirés par le bruit des armes à feu, s'approchèrent des Anglois, & voyant leur Bufle mort, ils parurent fort afligés de cette perte. Cependant ils marquèrent si peu de surprise à la vûe d'une troupe d'Etrangers, que l'Amiral ne douta point qu'ils ne fussent accoutumés au commerce des Européens. Après leur avoir fait quelques excuses de la mort de leur Bufle, & leur avoir offert un présent pour les appaiser, il donna ordre que les onze Indiens de Nossaseres fussent amenés au rivage. Ils n'avoient pas reconnu cette Rade, & l'on s'étoit déterminé par compassion à les mettre à terre dans quelque autre lieu. Mais lorsqu'ils eurent apperçu des hommes de leur espèce, ils n'attendirent point le retour de la Chaloupe, & se jettant à la nage, ils témoignèrent leur joye par toutes sortes de marques. Ils racontèrent aux autres le service qu'ils avoient reçu des Anglois, & l'Amiral s'en apperçut bientôt au changement de leur visage. L'amitié & la familiarité s'établirent tout-d'un-coup. Ils offrirent aux Anglois de les conduire à leur habitation, en leur faisant entendre que la principale Ville n'étoit pas fort éloignée. Mais Keeling qui ne pensoit point à s'arrêter dans leur Isle, se contenta de leur faire connoître le besoin qu'il avoit d'eau. Ils s'empressèrent de conduire ses gens vers une petite Rivière, qui passoit assez près de la Baye sans s'y décharger. On fit faire sur le champ quelques traîneaux, qui abrégèrent beaucoup les difficultés du chemin. Pendant qu'on étoit occupé de ce travail, l'Amiral consentit que Stretcher allât jusqu'à l'habitation, accompagné d'un fort petit nombre d'Anglois, & de trente ou quarante Insulaires, qui paroissoient charmés de leur visite. Il y fut reçu avec des caresses & des témoignages de reconnoissance qu'on ne seroit pas sûr de trouver, après le même

Les Anglois y relâchent.

Ils tuent un buffle qui leur cause de l'embarras.

Ils mettent à terre les onze Indiens de Nossaseres.

Caresses qu'ils reçoivent des Habitans.

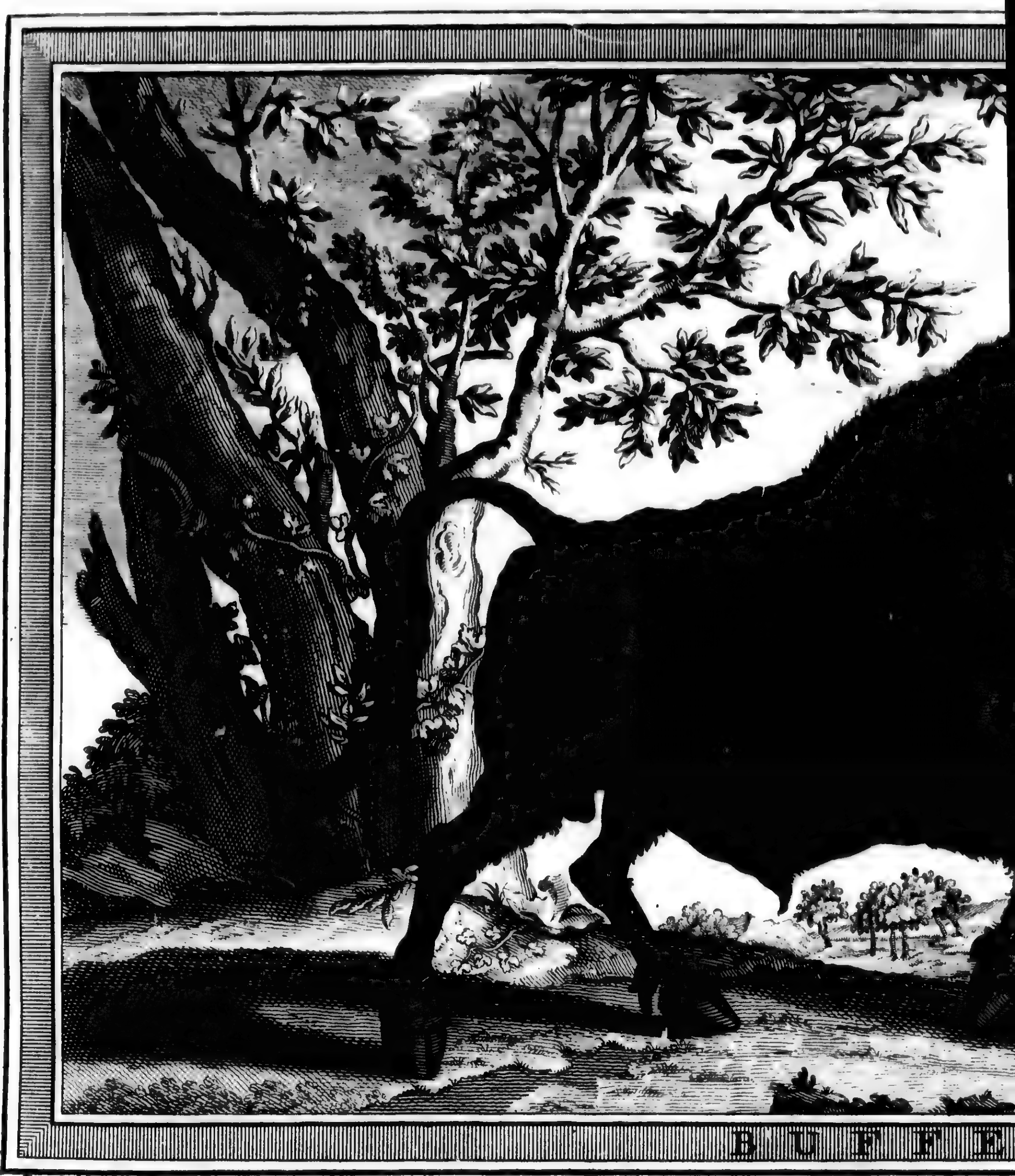
X

lieuës ; &
fait obſer-
t point eſ-

ral ſe déter-
. Il ne lui
es s'étoient
La Rade où
nt pas moins
cette poſi-
ent auſſi-tôt
& ſe fut-il
oient le ſa-
L'allarme
de ſe jetter
entôt paroî-
ans la Cha-
débarquant.
e entendre,
utoit ſi c'é-
es il paroiſ-
pprofondie,
. L'Amiral
rs Inſulaires
, & voyant
ependant ils
, que l'Ami-
Européens.
& leur a-
onze Indiens
nu cette Ra-
dans quel-
eur eſpéce,
la nage, ils
ntérent aux
en apperçut
s'établirent
habitation,
rt éloignée.
contenta de
t de condui-
a Baye ſans
abrégérent
é de ce tra-
accompagné
ſulaires, qui
eſſes & des
r, aprés le
même



BUFFLE.



J. V. Schley, direx.


BUFFLE.
BUFFEL.

même
rent ch
jusqu'à
☞ [Le
cidenta
une dif
la basse
tent S
tre. L
le, ave
bes, p
En
té de l'
suivant
troit de
☞ Nord,
haute r
Est qua
distance
fort pe
jours a
quoiqu'
na. A
Nord-E
Nord,
lieuës a
Nord-E
quart à
✠ de long
Gioailia
glois av
ze lieuë
quatre
de l'Isle
Ver
ment *Ca*
envoyo
Prince.
✠ reconnu
avoient
premier
mode a
mais K
sens. I

(r) ...
(s) I...
étoit auss

même ſervice, dans les Nations les plus policées de l'Europe. Ils revinrent chargés de préſens, & ces tranſports d'amitié ne ſe démentirent point juſqu'à leur départ.] Keeling. 1609.

[Les côtes méridionales & les plus hautes de Célèbes, & la pointe Occidentale de Deſolam, s'étendent Nord-Nord-Oueſt & ſont ſéparées par une diſtance de 10 ou 12 lieuës. L'extrémité Occidentale de Deſolam, & la baſſe pointe Orientale de Célèbes, qui eſt la plus proche du détroit, portent Sud quart à l'Oueſt, & ſont éloignées 12 ou 14 lieuës l'une de l'autre. La côte de Deſolam eſt à peu près Sud-Oueſt, ſon extrêmité Orientale, avec les Iſles qui forment le détroit, & l'extrémité Orientale de Célèbes, paroiſſent être dans une ligne droite, portant preſque Sud & Nord.]

En ſortant de la Baye, on continua de ranger le rivage juſqu'à l'extrémité de l'Iſle, & le 26 au matin, on découvrit *Cambina*, qui ne peut être, ſuivant le calcul de l'Auteur, à plus de vingt lieuës au Nord-Eſt, du Détroit des Célèbes. A une heure après-midi, ils étoient Nord-Eſt quart au Nord, à huit lieuës de la Pointe Occidentale de cette Iſle, [où il y a une haute montagne ronde. Ce qu'ils virent du côté Occidental, s'étend Sud-Eſt quart au Sud, & la partie Orientale porte Sud-Eſt, quart à l'Eſt, à une diſtance qui eſt pour le moins de 8 lieuës.] Le lendemain, ils avancèrent fort peu; mais ils découvrirent la terre au Nord ſans la connoître. Deux jours après, ils apperçurent beaucoup plus diſtinctement la même terre, quoiqu'ils ne fuſſent point encore à plus de douze lieuës à l'Eſt de Cambina. A force de s'approcher, ils diſtinguèrent d'abord deux Iſles à l'Eſt-Nord-Eſt. La plus grande, qui n'étoit déja qu'à cinq lieuës, Eſt quart au Nord, préſente trois ou quatre Promontoires. L'autre Iſle eſt à ſept ou huit lieuës au Sud de ces hauteurs; mais de la Pointe Eſt de l'une juſqu'à la Pointe Nord-Eſt de l'autre, il n'y en a pas plus de trois. A huit lieuës au Sud-Eſt quart à l'Eſt on apperçoit un banc de ſable, qui n'en a pas moins de dix (*r*) de longueur. [Il y a beaucoup d'apparence que ces Iſles ſont celles de *Gioailiam*; à moins qu'on n'aime mieux donner ce nom à celles que les Anglois avoient apperçues entre les Noſſaſeres & les Célèbes.] Le 30, à douze lieuës de la dernière Pointe du Nord, ils virent l'Iſle de *Tikabaſſa*; & quatre lieuës au Nord-Eſt quart au Nord, ils découvrirent la Pointe Eſt de l'Iſle de Button.

Iſle de Cambina.

Diverſes Iſles, priſes pour celles de Gioalliam.

Iſle de Button.

Vers la nuit, ils virent arriver une grande Barque, que les Indiens nomment *Caracol*, chargée de quarante ou cinquante hommes que le Roi de Button envoyoit à la découverte. Ils étoient conduits par l'oncle (*s*) même de ce Prince. *Sidall* & *Spalding*, qui avoient déja paſſé dans cette Iſle, furent reconnus de la plûpart de ces Indiens, [& vantant à Keeling l'accueil qu'ils avoient reçu de leur Prince, ils le déterminèrent à mouiller l'ancre au premier Port. On ſuivit la Barque Indienne, qui entra dans une Rade commode au Sud-Eſt de l'Iſle. Ce lieu n'étoit point éloigné de la demeure du Roi, mais Keeling ſe contenta d'y envoyer Sidall & Spalding avec quelques préſens. Pendant leur abſence, il trouva que les richeſſes de l'Iſle ne valoient pas

Les Anglois y relâchent.

(*r*) *Angl.* de ſix. R. d. E.

(*s*) L'Original ajoute que le fils du Roi étoit auſſi dans cette barque, ce qui ne s'accorde pas avec que dit le Traducteur, dans l'addition qui ſuit immédiatement. R. d. E.

KEELING. 1609.

pas la peine qu'il avoit prise d'y relâcher. Ce détour inutile l'exposa encore aux importunités du Roi, qui accompagna Sidall & Spalding à leur retour, pour solliciter les Anglois de lui prêter leur secours contre les Insulaires de Tikabessa, dont il avoit reçu plusieurs outrages. La cause de leur querelle venoit d'un accident fort singulier. Le Roi de Button étoit sans enfans, quoique dans l'espérance de s'en procurer il eût pris un grand nombre de femmes. Quelques Devins qu'il avoit consultés sur cette disgrace de la nature, lui avoient déclaré qu'il ne pouvoit devenir père qu'avec une femme Etrangère qu'il auroit enlevée à son mari. Il n'avoit pas balancé à suivre cet Oracle, & passant dans l'Isle de Tikabessa, avec un petit nombre de gens fidèles, il y avoit vecu caché pendant quelque tems, pour chercher l'occasion de choisir une femme agréable & de l'enlever sans bruit. Son choix étoit tombé sur celle d'un des plus proches parens du Roi, & la Fortune l'avoit secondé si heureusement, qu'il l'avoit amenée à Button. Mais par d'autres incidens, dont l'Auteur ne fut point informé, l'Indienne qui regrettoit apparemment son premier mari, se déroba au Ravisseur & trouva le moyen de repasser dans sa Patrie Elle étoit grosse alors de plusieurs mois. Etant accouchée dans la suite, de deux fils, le Roi de Button qui s'en croyoit le père, les fit demander au Roi de Tikabessa. Sa prière fut rejettée, non-seulement pour le punir de la violence qu'il avoit employée dans les Etats d'autrui, mais pour satisfaire aussi le premier mari & sa femme, qui prétendoient avoir eu ces deux enfans l'un de l'autre. Les reproches insultans, dont ce refus avoit été accompagné, étoient devenus un juste prétexte pour employer ouvertement les armes. Le Roi de Button avoit tenté plusieurs descentes qui lui avoient mal réussi. Il avoit eu recours ensuite à l'artifice, en faisant passer secrétement à Tikabessa quelques gens armés, qui lui avoient promis d'enlever l'Indienne & ses enfans. Mais les uns avoient péri dans l'entreprise, & les autres étoient encore prisonniers dans l'Isle ennemie. Tels étoient les outrages dont le Roi de Button fit des plaintes aux Anglois, & pour la vengeance desquels il leur demandoit le secours de leurs armes.

Embarras singulier du Roi de Button.

KEELING qui ne vit aucun avantage à se mêler dans cette querelle, & qui n'en reconnut pas clairement la justice, apporta au Roi toutes les raisons qu'il avoit pour s'en dispenser. Elles ne le délivrèrent pas de quantité d'instances, qui se réduisirent enfin à la prière de lui vendre de la poudre & quelques fusils. Les Anglois n'avoient pas fait jusqu'alors assez d'usage de leur poudre pour craindre d'en manquer. Ils en donnèrent au Roi cinquante livres, qui leur furent payées fort libéralement. Mais comme ils marquoient moins de facilité à se défaire de leurs armes, ce Prince offrit à Keeling, pour en obtenir deux, un collier de grosses perles, qui surpassoit la valeur des deux meilleurs canons du Vaisseau. Ce prix rendit l'Amiral Anglois si traitable, que se croyant obligé à quelque retour de justice autant que de générosité, il donna au Roi quatre fusils pour son collier.]

Les Anglois laissent ce Prince fort content de leurs échanges.

LE 3 de Février, les Anglois se trouvèrent par leurs observations à 4 degrés 25 minutes de latitude. Le 4, au matin, ils apperçurent l'Isle de *Burro*, à sept lieuës de distance. Le vent n'étant pas favorable pour Banda, on délibéra s'il ne valoit pas mieux gagner les Isles Moluques (*i*), sur-tout lorsque

Isle de Burro; sa distance des Moluques.

(*t*) *Angl.* Le vent n'étant pas favorable pour les Moluques, on résolut de gagner Banda. R. d. E.

Keeling. 1609.

que de la Pointe Orientale de Burro on commençoit à découvrir Amboyne, qui n'en est qu'à douze lieuës. On voyoit en meme tems, fort à découvert, l'Isle *Cloy*, qui est à quatre lieuës au Sud de Burro. [Le soir on jetta l'ancre dans cette résolution. Mais le vent ayant changé pendant la nuit, on revint au dessein de se rendre directement à Banda.] Le 6, après avoir découvert clairement Amboyne, qui est située à l'Est quart au Nord de Burro, & qui présente environ dix lieuës de longueur vers l'Est, [où elle est environnée de plusieurs autres Isles,] on apperçut la haute terre de Banda. Elle n'est pas à moins de vingt-cinq lieuës de la Partie Orientale d'Amboyne. Le 7, on vit *Pulo Rin*, ou l'Isle de *Rin*, & *Puloway*, qui n'en est qu'à trois lieuës. Enfin l'on entra, le 8, dans la Rade & dans le Port de Banda, en observant, [suivant l'avis du Pilote Indien,] de s'approcher, du côté du Nord, aussi près qu'il fût possible des plus hautes montagnes, au pied desquelles on trouve toûjours au moins six brasses & demi d'eau. [Au Nord de la pointe Orientale de Pulo Rin, il y a une petite Isle basse. Puloway, & l'entrée de la Rade s'étendent à l'Ouest, tirant au Nord, & sont à trois lieuës de distance.]

Pulo Rin. Puloway.

Les Anglois arrivent à Banda.

Les Facteurs du Comptoir Hollandois, & la plûpart des Habitans de la Ville, accoururent sur le bord du rivage, pour féliciter l'Amiral de son arrivée. [Il répondit à leurs complimens par une décharge de toute l'artillerie du Vaisseau.] Dès le lendemain, étant descendu à terre, il fut conduit au Palais du Roi par le Seha Bandar. Il remit à ce Prince une Lettre du Roi d'Angleterre, & ses présens, qui étoient une belle coupe de vermeil doré avec son couvercle, un casque fort orné & un très-beau mousquet, qui avoit couté seul vingt-cinq dollars. L'accueil qu'il reçut du Roi fut aussi gracieux que l'appareil en fut magnifique. Les Hollandois confessèrent eux-memes qu'ils n'avoient rien vû de si pompeux dans cette Cour.

Présens de l'Amiral au Roi.

Keeling s'occupa les jours suivans à régler les conditions pour l'établissement d'un Comptoir Anglois & pour la construction de l'édifice. Il ne remarqua point, dans ces premiers jours, que son arrivée causât de la jalousie aux Hollandois. Il reçut même leurs conseils pour le succès des vûes qu'il avoit déclarées. Mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que dans tous les lieux où ils sont établis, la prudence sert peu à prendre de bonnes mesures, si elle n'est soûtenue par une grande profusion de présens. Dans les Voyages qu'il fit à *Urtatan* & à *Lantor*, pour conférer avec les Marchands du Pays sur le prix des marchandises, il fut continuellement obsedé par *Nakhada* (v) *China*, Espion des Hollandois, qui sous prétexte de le servir en lui procurant les moyens de faire promptement sa cargaison, lui suscita au contraire mille sortes de difficultés. A Lantor, on lui demanda cent quatre-vingt (x) piéces de huit pour le droit qui se nomme *Serepinang*. Ensuite, lorsqu'il proposa du moins qu'il lui fût permis de mettre à son drap le meilleur prix qu'il pouroit, on lui parla d'un autre droit, nommé *Rouba Rouba*, qu'il falloit payer avant que de commencer sa vente. L'Amiral protesta qu'il ne refuseroit aucune demande, lorsqu'elle lui paroitroit juste, ou d'un usage établi; mais à

Il se défie des Hollandois.

Difficultés qu'ils lui suscitent.

(v) Nakhada signifie Capitaine ou Chef de Vaisseau.

(x) *Angl.* cent-quarante. R. d. E.

KEELING. 1609.

à son retour il voulut que tout le Pays s'engageât à lui faire dans l'espace de quatre mois sa cargaison de noix & de fleur de muscade, à cent dollars le *Kati*. Et voyant que les difficultés ne faisoient qu'augmenter, il déclara que puisqu'on ne cherchoit qu'à prolonger le tems, dans l'espérance apparemment de l'arrivée d'une Flotte Hollandoise, qui lui paroissoit néanmoins fort douteuse, parce que la Mousson étoit presque passée, & que les vents d'Est commençoient déja, il ne donneroit pas plus de quatre-vingt piéces de huit. On se dispensa froidement de répondre à cette déclaration, mais ce ne fut pas sans donner quelques marques de dépit & d'aversion.

Arrivée de trois Vaisseaux Hollandois, & leur disgrace.

Le 16, il arriva trois grands Bâtimens Hollandois, qui sans avoir jetté l'ancre, firent une décharge de toute leur artillerie; l'un de trente, l'autre de seize, & le troisième de neuf piéces de canon. Deux de ces trois Vaisseaux venoient de Ternate, où ils avoient perdu *Paul van Carden*, leur Amiral, avec soixante-dix hommes, pris par les Espagnols. Les Hollandois offrirent 50000 dollars pour sa rançon; mais la seule composition que leurs Ennemis voulurent accepter, fut la restitution du Fort de Machian que cet Amiral avoit pris sur eux. [Les trois Vaisseaux entrèrent dans le Port, après s'être ainsi présentés à l'entrée de la Rade. Cette montre de leurs forces fit prendre aux Hollandois du Comptoir des apparences encore plus affectées de politesse & d'amitié pour les Anglois.] Ils envoyèrent visiter Keeling par un de leurs principaux Chefs; & les Officiers des deux moindres Vaisseaux l'étant venu voir le lendemain sur son bord, y demeurèrent à souper. Cependant un Soldat Anglois, [qui sçavoit fort bien leur Langue, & qui s'étoit mêlé avec leurs Matelots,] rapporta le même jour à son Amiral que leur dessein étoit de le surprendre & de se saisir de son Vaisseau avant la fin du mois.

La fermeté de Keeling lui fait obtenir ce qu'il desire.

On vint renouveller à Keeling la demande du *Rouba Rouba*. Il persista dans son refus. On revint lui déclarer que le Conseil s'étoit assemblé, & que par une Délibération irrévocable on avoit résolu de lui ôter la liberté du Commerce, s'il s'obstinoit à ne vouloir pas donner plus de cent dollars. Sa réponse fut qu'il partiroit sans avoir chargé un grain de poivre, plûtôt que d'aller au-delà de cette somme. On reparut bientôt pour lui dire qu'on consentoit enfin à prendre cent dollars pour le *Kati* d'épices, trois cens quatre-vingt dollars pour le *Rouba Rouba*, & cinquante dollars pour le *Serepinang*; sans y comprendre néanmoins le droit des quatre *Scha Bandars*, qui se nomme le *Pissalin*, & quatre pièces de *Serrassa*, ou de Pintade Malayenne. Après cette convention, on régla la valeur des monnoyes; ce qui fit naître encore des embarras, parce que le trebech & les réales de huit se trouvoient trop légères. Enfin cet obstacle étant levé par des évaluations fort justes, on commença à peser les épices. Pendant que les Anglois pressoient ce travail, les Hollandois des trois Vaisseaux firent leur prix, qui fut de cent dollars pour le Kati d'épices, trois cens (y) pour le *Rouba Rouba*, & cinquante pour le *Serepinang*, avec quatre piéces de drap.

Vaisseau Portugais échappé à la tempête.

[Il arriva dans cet intervalle un Vaisseau Portugais de Goa, qui avoit été si maltraité, le jour & la nuit d'auparavant, par une affreuse tempête, que n'ayant

(y) *Angl.* quatre cens. R. d. E.

Keeling. 1609.

n'ayant point eu d'autre azile à choisir, il venoit se radouber à Banda. Sa cargaison n'étoit pas précieuse ; il portoit du ris & des étoffes de la Côte de Canara ; mais il avoit à bord quantité de Passagers, entre lesquels on comptoit plusieurs Officiers de distinction avec leur famille. Ils étoient déja informés de la paix entre la France, l'Espagne & la Hollande ; cependant leur haine pour les adversaires de la Religion Romaine leur fit éviter presqu'également le commerce des Anglois & des Hollandois. Comme ils étoient dans le besoin de mille choses qu'ils ne pouvoient espérer des Naturels du Pays, Keeling, sans s'arrêter à leurs préventions, prit un jour l'occasion de leur offrir ses services. Leur Capitaine les refusa, dans des termes qu'il n'avoit pas choisis pour les plus civils. Il se nommoit *Dom Blas d'Argentra* ; mais un Gentilhomme, qui étoit à terre avec lui, parut plus sensible à des honnêtetés si gratuites. Il suivit l'Amiral Anglois, & l'ayant remercié au nom de ses Compagnons, il lui demanda s'il se proposoit de retourner bientôt en Europe. Keeling lui dit qu'il n'attendoit que la fin de sa cargaison. Je m'appelle *Barbesés*, reprit le Portugais, je cherche à regagner ma Patrie avec ma famille & les débris de ma fortune. Le Vaisseau l'*Annonciade*, où mes chagrins m'ont forcé de m'embarquer, est en si mauvais état que je tremble à lui confier plus long-tems ce que j'ai de plus cher. Si vous vouliez me recevoir sur le vôtre, & me jetter, soit à Madère, soit sur les Côtes de Portugal, je ne ferois pas difficulté de me fier à un homme dont les manières m'inspirent de l'estime, & qui commande un Vaisseau de la Compagnie d'Angleterre. L'Amiral, encore plus porté à le servir, acheva de lui gagner le cœur, en lui apprenant que lui & la plûpart de ses Matelots étoient Catholiques. Il lui déclara néanmoins qu'irrité comme il devoit l'être contre les Portugais, qui lui avoient enlevé dix-huit hommes & la cargaison d'une Pinasse, il auroit été peu porté à prévenir sa Nation par des politesses, dans tout autre cas que celui où il avoit vû son Vaisseau. Enfin loin d'être rebuté par la grossièreté du Capitaine, il l'assûra que le désir d'obliger un honnête-homme se joignant à ses principes naturels de générosité & d'honneur, il ne balançoit point à lui promettre de le débarquer à Madère.

Keeling oublie ses ressentimens à la vûe de leurs misères.

Il fait une action généreuse.

Cet Officier, suivant le récit de Keeling, qui continua de le voir familièrement pendant plus de six semaines, étoit un des hommes du Monde à qui il eût connu le plus d'esprit & de vertu. Il avoit été Commandant du Fort de Saint-Philippe à Goa. Sa disgrace avoit commencé par une querelle de sa femme avec celle du Viceroi, qui étant d'un orgueil insupportable, quoique fort inférieure à la sienne par la naissance & les agrémens du corps, exerçoit une tyrannie dont les autres femmes étoient révoltées. Le Viceroi avoit éxigé que Barbesés fît des réparations à cette fière Vicereine, pour quelques défauts de respect & de soûmission dont elle accusoit la Commandante. Le différend étoit passé d'un séxe à l'autre. Barbesés, qui ne croyoit pas sa femme coupable, avoit pris ses intérêts avec tant de chaleur, que le Viceroi l'accusant à son tour de désobéïssance & de révolte, l'avoit fait arrêter, & lui avoit fait faire son procès. Il en auroit coûté la vie à ce malheureux Commandant, si les emportemens de la Vicereine eussent été suivis. Mais le Conseil de Goa, pesant son mérite & sa vertu, avoit borné sa Sentence à deux années de prison, qu'il avoit subies dans son propre Fort. Son Office

Malheurs d'un Officier Portugais.

 avoit

KEELING. 1609.

avoit été rempli par un homme dévoué à la Vicereine, qui s'étoit efforcé par ses mauvais traitemens, de suppleer à la rigueur dont elle se plaignoit que le Conseil avoit manqué. Ses biens avoient beaucoup souffert dans cet intervalle. En sortant de sa prison, où il n'avoit pas même eu la liberté de voir sa femme, il l'avoit trouvée réduite à vivre avec ses enfans, des libéralités d'un parent fort riche, dont le Ciel avoit ensuite permis la mort, pour rendre par son héritage une partie de son éclat à cette famille affligée. Il n'avoit rien eu de si pressant que de convertir toute sa succession en or & en pierreries, & de monter sur le premier Vaisseau qui étoit sorti du Port.

KEELING joint ici plusieurs réfléxions sur l'abus du pouvoir dans les Régions éloignées. Mais cet exemple lui paroît moins odieux que celui dont le même Officier fut encore le sujet. Il sembloit qu'étant libre sur le Vaisseau, il ne lui restât plus qu'à faire passer sa famille & ses biens à bord de l'Amiral Anglois. Cependant à peine eût-il fait l'ouverture de son dessein à Blas d'Argentra, qu'il trouva des ordres donnés pour arrêter sa femme & ses enfans; & lorsqu'il en porta ses plaintes à ce Capitaine, il n'obtint pour réponse que des reproches & des menaces. Non-seulement on lui fit un crime d'espérer plus de sûreté sous le Pavillon Anglois que sous celui du Portugal, mais soupçonnant que ses chagrins lui avoient fait naître la pensée de s'établir en Angleterre, on porta la dureté jusqu'à lui faire craindre d'être accusé de trahison. Il se crut obligé de justifier ses intentions par la facilité même avec laquelle il affecta d'abandonner son entreprise; & pour effacer des soupçons encore plus dangereux, il engagea Keeling à rendre une visite au Capitaine d'Argentra, dans laquelle il le pria de déclarer à tous les Portugais du Vaisseau, que lui-même & la plûpart de ses gens étoient de la Religion Romaine. Mais si cette démarche adoucit le Capitaine, elle ne lui rendit point assez de confiance pour accorder à Dona de Barbesés & à ses enfans la liberté de descendre sur le rivage. Keeling fut si irrité de cette tyrannie, qu'il offrit à Barbesés de lever l'ancre après le Vaisseau Portugais, & de suivre d'Argentra, pour lui faire entendre raison par la supériorité des armes.]

LE 23, Keeling fit un Traité secret avec le Chef de Puloway, pour établir un Comptoir dans cette Isle; mais il fut obligé d'acheter cette faveur, en lui prêtant trois cens piéces de huit, & d'en donner cent pour le Serapinang, avec quatre Pintades Malayennes. Les Hollandois n'eurent pas plutôt appris cette convention, qu'ils employérent toutes sortes de moyens pour la traverser. Ils devinrent beaucoup plus redoutables le 29, lorsqu'il leur fut arrivé dans la Rade, six gros Vaisseaux & deux Pinasses. Cependant l'Amiral Anglois, qui ne vouloit rien avoir à se reprocher, les salua de neuf coups de canon, auxquels ils ne répondirent que de trois.

Démêlés des Anglois avec les Hollandois.

IL continua de régler ses intérêts, sans paroître sensible à leur mauvaise humeur. Ayant reçu de Puloway deux cens vingt-cinq Katis de fleur de muscade, & treize cens sept Katis de noix, qu'il paya fidélement, il marqua les sacs de la lettre *B*, pour les distinguer. On reconnut, quelques jours après, combien cette précaution avoit été nécessaire. Il arriva, le 4 d'Avril, deux petits Vaisseaux Hollandois, [qui se voyant soûtenus par le grand nombre de Bâtimens qu'ils avoient dans le Port, & faisant valoir des affaires qui les obligeoient de se presser, entreprirent de charger toute la muscade

Keeling 1609.

de qu'ils trouvérent prête à leur arrivée. Celle des Anglois n'auroit point été respectée, si les Gardes que l'Amiral y avoit laissés eussent été capables de se rendre aux promesses & aux menaces, ou d'être trompés par la supposition d'un accord entre les Amiraux des deux Nations. Heureusement Keeling se rendit à terre dans ces circonstances. Il prit un ton si ferme, qu'on cessa de le presser.] Le même jour (z), *Pierre Williamson Vanhoof* (a), Amiral de la grande Flotte Hollandoise, étant descendu pour la première fois sur le rivage, les Vaisseaux de Hollande le saluerent de trente coups de canon; mais Keeling ne le salua que de cinq.

Vanhoof remit à la Cour une Lettre du Comte Maurice, qui ne fut accompagnée d'aucun présent. A l'étonnement que le Scha Bandar en témoigna, il répondit que le présent avoit été oublié sur son Vaisseau. La Lettre étoit en Portugais. Keeling fit remarquer au Scha Bandar que c'étoit moins une Lettre de civilité & d'amitié, qu'un ordre de ratifier tout ce que l'Amiral & son Conseil régleroient en vertu de leurs pouvoirs. Elle étoit écrite sur du papier ordinaire, scellée au-dessous & toute ouverte. [En effet il parut bientôt que les Hollandois n'étoient point arrivés en si grand nombre avec de simples vues de Commerce, & qu'ils croyoient les priéres peu nécessaires lorsqu'ils avoient dessein d'employer la force.]

Dessein des Hollandois sur Banda.

(b) Le 11, ils conseillérent aux Anglois de finir promptement leur cargaison, sans leur expliquer le sens de ce conseil; mais Keeling croyant découvrir à leurs mouvemens qu'ils méditoient quelque entreprise extraordinaire, hâta l'ouvrage par des ordres fort pressans. Ainsi, non-seulement les Anglois ne purent apporter beaucoup de choix à leurs marchandises; mais la fleur & les noix de muscade n'ayant point le tems nécessaire pour suer, furent exposés à s'altérer beaucoup dans le voyage. [Pendant deux jours qu'ils employérent à ce travail, ils observérent peu les démarches des Hollandois.] Le 12 au soir, Keeling reçut un Messager du Scha Bandar, qui le pressoit de se rendre à terre avec une puissante escorte. L'obscurité de cette priére, & les embarras qui l'occupoient, lui firent remettre sa réponse au lendemain; mais ayant été supplié par un autre Message de ne pas attendre que la nuit fût passée, il prit le parti, vers la pointe du jour, de se mettre dans sa Chaloupe avec quinze de ses plus braves gens. Le Scha Bandar se trouva sur le rivage pour le recevoir; [& l'ayant conduit jusqu'à sa propre maison, il commença un discours dont Keeling étoit fort éloigné de prévoir la conclusion. Après avoir fait des plaintes améres de la violence & de la hauteur des Hollandois, qui n'étoient venus jusqu'alors à Banda que pour y régner par la force, il assura qu'ayant pénétré leurs nouveaux desseins, il ne doutoit pas que tant de Vaisseaux qu'ils avoient rassemblés dans le Port, n'y fussent pour achever de mettre la Ville & l'Isle entière sous le joug. Enfin dans la nécessité de recevoir des Maîtres, ou de répandre beaucoup de sang pour s'en garantir, il offrit à Keeling de soumettre le Pays au Roi d'Angleterre. Cette

On offre aux Anglois de les rendre maîtres de Banda.

(z) *Angl.* le 9. R. d. E.

(a) Le nom de cet Amiral Hollandois a été défiguré par les Auteurs Anglois qui l'écrivent *Verhoef*; mais il est encore défiguré davantage dans cette Traduction: dans *Vorhoof* reconnoitroit-on *Verhoeven* qui est le véritable nom dont il s'agit?

(b) La 5e. Section du Chap. 5. commence ici dans l'Original. R. d. E.

KEELING. 1609.

Propositions de Keeling au Scha Bandar.

Cette propofition furprit l'Amiral Anglois. Dans l'état de fes offres, avec un feul Vaiffeau & une pinaffe, il ne voyoit aucune apparence de pouvoir contefter l'empire aux Hollandois, qui n'avoient pas moins de deux mille hommes fur leur Flotte. Cependant, après avoir réfléchi quelques momens fur une conjoncture de cette importance, il prit une réfolution dont on a beaucoup vanté la fageffe.] Il s'efforça de faire comprendre au Scha Bandar que dans l'inégalité préfente il ne falloit rien efpérer par la voye des armes. Banda étoit fans fortifications, les Habitans peu propres à la guerre, & les Anglois trop foibles pour les foûtenir contre une Flotte auffi puiffante que celle de Hollande. Mais avant que les Hollandois commençaffent leurs hoftilités, l'Ifle pouvoit fe mettre fous la protection de l'Angleterre, par une foûmiffion tranquille qu'il offroit de recevoir, [& contre laquelle il étoit perfuadé que l'Amiral Vanhoof n'auroit pas la hardieffe de réclamer. Ce feroit dans la fuite au Roi d'Angleterre à faire valoir fes droits, que la République de Hollande n'entreprendroit pas légérement de contefter. Le Scha Bandar ne defiroit apparemment qu'une défenfe préfente; & peut-être ne demandoit-il le fecours des Anglois contre la Flotte de Hollande, que dans l'efpérance de fe délivrer d'eux facilement, lorfqu'il auroit employé leurs forces à repouffer des Ennemis plus redoutables. Il feignit de compter peu fur le parti que Keeling lui propofoit, & de ne pas même concevoir qu'un droit acquis par une foûmiffion volontaire pût être de quelque poids contre la force des armes.] Cependant après avoir paru fi impatient de voir Keeling, & preffant dans fes follicitations, il demanda deux jours pour délibérer fur fa réponfe. Le 14 fe paffa tranquillement. Mais le 15 au matin, à la furprife extrême des Anglois & des Indiens, l'Amiral Hollandois débarqua douze cens hommes, qui s'avancérent auffi-tôt vers la Ville. Non-feulement il ne parut perfonne pour s'oppofer à leur approche, mais tous les Habitans ayant pris la fuite, [Vanhoof affecta de garder beaucoup de modération dans fa victoire. Il défendit à tous fes gens, fous de rigoureufes peines, de caufer le moindre défordre; & fans marquer d'inquiétude de la part des Infulaires, il fit jetter à fa vûe les fondemens d'un Fort dans un lieu dont il n'avoit pas attendu jufqu'alors à prendre les dimenfions.]

Les Hollandois fe faififfent de Banda.

Ils y élèvent un Fort.

KEELING effuya ce fpectacle fur fon bord, fans aucune marque de regret; mais s'étant rendu au rivage le 18, il fit prier quelques Hollandois d'un rang diftingué de le venir voir dans fa Chaloupe. Là, fans toucher à l'entreprife de leur Nation, il leur fit des plaintes fort vives des torts continuels que les Anglois avoient reçus d'eux depuis que l'arrivée de tant de Vaiffeaux les avoit rendus fupérieurs en nombre. Il ne demandoit que la fin de tant de violences; car ce n'étoit point à Banda, leur dit-il, qu'il pouvoit éxiger des fatisfactions: mais il les pria de fe fouvenir que l'Europe n'étoit point un Pays auquel ils euffent renoncé les uns ni les autres, & que le Roi d'Angleterre étoit affez puiffant pour venger des injures qui ne le regardoient pas moins que fes Sujets. En même tems, pour faire connoître que rien ne balançoit les devoirs de l'humanité dans le cœur d'un Anglois, il les avertit que les Indiens étoient réfolus d'empoifonner les eaux, & qu'ils lui avoient fait confeiller eux-mêmes de n'en plus boire. Un procédé fi noble parut faire quelque impreffion fur les Officiers Hollandois. Ils promirent d'en relever le mérite aux yeux de leur Amiral; & quelques heures après, ils revinrent

Keeling fe plaint des violences que fes gens effuyoient d'eux.

rent effectivement avec la commission de faire des remercîmens à Keeling, & des promesses pour l'avenir. Cependant les Anglois ayant besoin de ris, & comptant d'en recevoir une provision de *Daton Puti*, riche Indien avec lequel ils avoient des liaisons de commerce, ils apprirent avec autant d'indignation que de surprise que les Hollandois leur avoient enlevé ce secours. Leur ressource étoit du moins dans les Marchands Javans de Banda, de qui ils comptoient d'en acheter ; mais ils les trouvèrent si tremblans, dans la crainte d'être insultés par les Hollandois, que toutes leurs instances n'en purent rien obtenir.

Deux partis proposés à Keeling pour chasser les Hollandois.

[Daton Puti, qui étoit attaché aux Anglois par une sincère inclination, & qui ne se ressentoit pas moins qu'eux de leur perte commune, vint trouver Keeling pendant la nuit. Entre plusieurs projets qu'il avoit imaginés pour rendre le Commerce libre, & délivrer sa Patrie du joug Hollandois, il en proposa deux sur lesquels il insista fort vivement. Le premier regardoit Keeling, à qui il conseilloit de se retirer dans quelqu'une des Isles voisines, jusqu'au départ de la Flotte Hollandoise, & de revenir alors, avec la certitude de se trouver en état, soit par ses propres forces, soit par le secours des Indiens, de raser le Fort des Hollandois & de les chasser de l'Isle. Il falloit que ce conseil vînt du Scha Bandar, & peut-être du Roi-même ; car outre la promesse d'armer les Indiens pour son retour, Daton Puti s'engageoit à fournir secrétement des provisions aux Anglois, dans l'Isle qu'ils choisiroient pour retraite, & leur offroit jusqu'à des femmes pour leur faire passer le tems avec moins d'ennui. Le second projet, qui ne regardoit que les Indiens, étoit de les empêcher pendant toute la saison suivante de recueillir la muscade, & de leur persuader qu'il valoit mieux laisser pourir le fruit sur les branches que de le préparer pour leurs Ennemis. Keeling trouva cette idée puérile, & fit sentir à Daton combien il seroit difficile de réunir, dans la même vûe, une infinité de gens, qui s'embarrassoient peut-être fort peu à quels Maîtres ils étoient soûmis, pourvû qu'ils vendissent leur muscade ; sans compter que les Hollandois, à qui cette conduite ne pourroit être cachée, en prendroient droit de rendre le joug beaucoup plus rigoureux. Mais il auroit eu moins d'éloignement pour la première, s'il n'eût cru que les Hollandois, en bâtissant un Fort, s'étoient mis dans le droit où il avoit souhaité de mettre les Anglois par la soûmission volontaire des Habitans. C'étoit une espèce de possession, dont il ne lui appartenoit pas d'examiner la justice, & qu'il ne pouvoit combattre par aucun titre. D'ailleurs ils avoient un autre Etablissement aux Moluques, d'où ils pouvoient tirer assez de secours pour l'emporter bientôt sur un seul Vaisseau, qui faisoit toutes les forces des Anglois. Enfin, ils avoient commencé à faire passer tous les ans aux Indes Orientales des Flottes fort supérieures à celles de l'Angleterre ; & ces Commerçans si tranquilles, qui affectoient, dans l'origine, de vouloir ménager tous les intérets & tous les droits d'autrui, ne faisoient plus difficulté d'employer les armes & de mêler les vûes de l'ambition à celles du commerce. Keeling n'ajoûtoit point une autre objection, qui étoit peut-être la plus forte : c'est qu'après tant d'expériences de l'infidélité des Mores, il n'ôsoit s'y fier assez pour former une si grande entreprise sur la seule foi de leurs promesses.]

Il en rejette une qui lui paroît puérile.

Il balance sur la seconde.

Cependant le Fort des Hollandois s'avançoit de jour en jour, sans que les

Keeling. 1609.

Fierté des Hollandois après la construction de leur Fort.

Ils continuent de maltraiter les Anglois.

les Habitans du Pays entrepriffent de s'y oppofer; & la tyrannie de Vanhoof fembloit augmenter à mefure qu'il voyoit croître fon ouvrage. A *Lantor*, à *Labakata*, à *Kemby*, & dans tous les autres lieux où Keeling cherchoit de la mufcade, il avoit le chagrin de voir arriver les Hollandois prefqu'auffitôt que lui, comme s'ils euffent pris plaifir à l'obferver dans toutes fes démarches, & qu'ils euffent réfolu de lui enlever toutes fes efpérances. [Ils alloient fouvent jufqu'à l'infulter par des railleries, & le reffentiment des Anglois avoit befoin à tous momens d'être réprimé par de nouveaux ordres. Keeling apprit non-feulement de Daton Puti, mais du Scha Bandar même, que] l'Amiral Hollandois avoit offert la paix aux Habitans, à la feule condition qu'ils fermaffent l'entrée de leur Ifle aux Anglois, [& que même ils leur donneroient pour cela 12000 Dollars. Ces offres furent rejettées.] Il falloit dévorer ces outrages, en attendant la fin d'une cargaifon dont les Hollandois mêmes caufoient toutes les difficultés. Quoique les Indiens n'euffent point de troupes raffemblées, & qu'ils paruffent foûmis à toutes les loix de Vanhoof, il arrivoit mille occafions où leur haine éclatoit. Keeling ne manquoit point alors de prendre parti pour les Hollandois, du moins par les voies de la douceur & de la conciliation. [Six de leurs Matelots ayant conduit une Chaloupe à *Kampon Aurat*, pour y prendre quelques Marchandifes dans le Comptoir que Vanhoof y avoit établi, l'abondance des liqueurs qu'ils y trouvèrent les jetta dans une débauche qui les rendit capables de toutes fortes d'excès. Ils forcèrent une femme & deux filles, en fe croyant quittes pour les avoir récompenfées affez libéralement; & fous prétexte qu'elles devoient les fouffrir fans peine après avoir été fi bien payées, ils fe prétendoient en droit de les retenir pendant le féjour qu'ils avoient à faire dans ce lieu. La femme étoit veuve & paffoit pour libertine. Mais les deux filles, qu'on la foupçonnoit d'avoir entraînées dans cette infâme partie, firent entendre des cris & des plaintes qui attirèrent un Officier de la Juftice Indienne. Les Matelots, choqués de voir troubler leurs plaifirs, maltraitèrent cet Officier de plufieurs coups, & tuèrent un autre Indien qui fe préfentoit à fon fecours. Keeling étoit arrivé le même jour à Kampon Aurat. Quoique fon cortège fut fi peu nombreux qu'il ne pouvoit prétendre à rien par la force, les Facteurs du Comptoir Hollandois vinrent le fupplier de fauver leurs Matelots de la fureur du Peuple. Ils étoient déja faifis & renfermés. Dans le mouvement qui portoit toute la Ville à la vengeance, il fembloit que leur fupplice fût infaillible avant la fin du jour. Cependant Keeling repréfenta fi vivement l'indulgence qu'on devoit à l'yvreffe, & tous les motifs qui pouvoient défarmer la Juftice, que par la force de fes raifons autant que par une fomme d'argent qu'il fit agréer aux Parens du Mort, il obtint la vie & la liberté des Coupables. Il avoit avancé la fomme dont il il étoit convenu avec les Juges Indiens; & ce ne fut pas fans difficulté qu'il fe la fit rembourfer.

Débauche de fix Matelots.

Keeling les fauve du fupplice.

Les Hollandois entreprennent de fe faire aimer.

Vanhoof ne laiffoit pas de fentir que ne pouvant demeurer fans ceffe à Banda, ni laiffer dans fon Fort une Garnifon affez nombreufe pour tenir les Infulaires dans une foûmiffion forcée, il avoit befoin de regagner leur confiance & leur affection par la douceur. Son intention n'avoit jamais été de conquérir Banda pour y établir la domination des Hollandois; mais dans la vûe même qu'il fe propofoit, d'y faire un fimple magazin d'armes, & d'y laiffer

Keeling. 1609.

ser assez de monde pour former une Colonie, il étoit à craindre que cet établissement ne fût pas de longue durée, s'il n'étoit soûtenu que par la force. Ce fut apparemment cette réflexion qui le fit changer subitement de conduite. Il voulut que ses gens se mêlassent sans affectation avec les Habitans de Banda, & qu'ils cherchassent à s'en faire aimer. Il renonça au droit qu'il s'étoit attribué de régler le prix des marchandises, & laissa aux Négocians la liberté ordinaire du commerce. Il invita le Scha Bandar à dîner dans son Fort; & pour ne pas l'exposer à violer ses usages, il lui donna une fête à l'Indienne. Enfin, il lui déclara que tous les Hollandois qui demeureroient à la garde du Fort, auroient la liberté de se marier avec des femmes du Pays. Cette déclaration servit également à persuader aux Indiens qu'il commençoit à traiter de bonne-foi, & à faire desirer à ses gens de demeurer à la garde du Fort. Cependant, de peur sans doute qu'ils ne prissent tous le parti d'épouser des Indiennes, il promit que la première Flotte n'arriveroit point sans apporter quelques Européennes, s'il s'en trouvoit qui voulussent faire le voyage des Indes pour trouver des Maris.

Loix que leur Amiral établit.

Keeling admire que dans ce projet de Colonie, la Religion fut comptée pour si peu de chose, qu'on ne laissa pas même un Ministre pour la célébration des mariages & pour les autres exercices du Christianisme. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il n'en restoit que deux sur toute la Flotte; soit qu'elle n'en eût pas apporté davantage, ou qu'ils fussent morts pendant la navigation.]

Il falloit malgré toutes ces attentions, que les Matelots ou les Soldats Hollandois, qui commençoient à vivre assez librement dans Banda, n'y fussent pas vûs plus volontiers, & qu'ils entraînassent mal dans les intentions de leur Amiral; car la haine des Habitans s'anima contre eux jusqu'à former une conspiration pour les massacrer tous dans un seul jour. Ils n'eurent l'obligation de leur salut qu'à *Nackada Goa*, c'est-à-dire au Capitaine d'un Vaisseau Indien de Goa, qui étoit depuis quelques semaines dans le Port. *Nackada China* & *Nackada Bantam*, signifient de même les Capitaines ou les Patrons de Bantam & de la Chine, qui ne sont pas distingués par d'autres ✠ noms. [Il se trouvoit environ soixante Hollandois répandus dans la Ville, sans y comprendre les autres Facteurs du Comptoir, qui étoient au nombre de douze. Un grand nombre d'Habitans s'associèrent pour les surprendre en différens lieux; & s'étant divisés en plusieurs bandes, suivant le nombre d'Ennemis que chacun avoit dans son quartier, il auroit été difficile qu'il en fût échappé un seul à leur vengeance. Comme la plus grande partie de ces Hollandois étoient des Soldats du Fort, les Conspirés se proposoient ensuite de fondre sur ce nouvel établissement qu'ils comptoient de trouver mal défendu, & de le détruire avant qu'il fût achevé.]

Conspiration contre les Hollandois.

Nackada Goa se trouvoit lié avec les Hollandois, parce que n'ayant pas moins d'aversion qu'eux pour les Portugais, ils s'entretenoient ensemble de leur haine. Il découvrit la conspiration, dans le commerce familier qu'il avoit avec les Habitans. Il se hâta d'avertir les Facteurs Hollandois. L'ordre fut donné aussi-tôt à tous leurs gens de retourner au Fort; & les Facteurs mêmes se rendirent sur leur Flotte pour tenir conseil avec leur Amiral. ✠ [Dans un danger si pressant, Vanhoof résolut d'en imposer aux Habitans par sa

Ils doivent leur salut à un Capitaine Indien de Goa.

KEELING. 1609.

sa fermeté (*c*). Il se rendit à terre avec une escorte de cinquante hommes, & passant au travers de la Ville pour aller jusqu'à la maison du Scha Bandar, il salua les Indiens d'un air aussi tranquille que s'il n'avoit eu rien à leur reprocher. Si le Scha Bandar fut surpris de sa visite, il le parut encore plus de ses explications. Vanhoof profita de son trouble pour éxiger qu'il fît venir sur le champ un certain nombre d'Habitans dont il avoit appris les noms, de Nackada Goa. La crainte retenant le plus grand nombre, ce ne fut pas sans difficulté qu'on parvint à les rassembler. Cependant il en parut plusieurs, accompagnés d'une foule de peuple, qui sembloit disposé à les défendre. Mais l'Amiral qui se fioit au courage & aux armes de ses gens, ne mit pas moins de fierté dans sa contenance à la vûe de cette Assemblée. Il pressa le Scha Bandar de déclarer pour lui, qu'il n'ignoroit pas les sanglans desseins qu'on avoit formés contre sa Nation, & qu'il connoissoit jusqu'au nom des coupables; mais que dans le pouvoir qu'il avoit de se venger, il aimoit mieux faire connoître, par l'oubli de cette offense, qu'il n'avoit que des sentimens d'amitié pour le Peuple de Banda; que cet éxemple apprendroit enfin quelle avoit été l'intention des Hollandois en bâtissant un Fort; que loin d'en vouloir à la liberté du Pays, ils ne pensoient à s'y établir que pour la défendre & la conserver: que les loix qu'il avoit imposées à ses gens seroient fidélement observées; qu'il promettoit d'en punir les infracteurs, & d'écouter les plaintes; mais qu'il demandoit aussi que le Peuple de Banda reconnût les Hollandois pour ses alliés, ses amis, ses frères, & que dans les devoirs de la société comme dans ceux du commerce, il répondît à l'affection qu'on ne cesseroit jamais de lui marquer.

Discours que Vanhoof fait prononcer au Scha Bandar.

Ce discours que la crainte arracha de la bouche du Scha Bandar, beaucoup plus que l'inclination, ne laissa pas de faire impression sur le Peuple. Vanhoof dût être satisfait du témoignage présent qu'il en reçut par des caresses & de longues acclamations. Elles allèrent jusqu'à lui offrir de faire rechercher tous les Coupables, & de lui en abandonner la punition. Il répéta qu'il oublioit leur crime, dans la confiance qu'il ne feroit jamais renouvellé. Cette réconciliation feinte ou sincère, se soutint si constamment que non-seulement les Hollandois eurent la liberté d'achever leur Fort, mais qu'ils recommencèrent à se lier plus étroitement que jamais avec les Indiens. L'effet n'en fut désagréable que pour les Anglois, à l'égard desquels Vanhoof se crut en devoir de garder moins de ménagement.] Keeling lui avoit fait offrir de se borner au commerce de Puloway & de Pulorin, à la seule condition que les Hollandois lui payassent environ douze cens dollars qui lui étoient dûs à Banda. Vanhoof (*d*) y consentit; mais abusant de cette condescendance, il éxigea que les Bâtimens Anglois qui feroient désormais ce commerce, fussent

Vanhoof abuse de sa puissance pour chagriner les Anglois.

(*c*) Dans l'Anglois il n'est pas parlé de cette fermeté de l'Amiral Hollandois; au contraire il y est dit qu'on vit arriver à Puloway, où étoit alors Keeling, plusieurs barques de Banda, qui raportèrent que cet Amiral avoit été tué avec les principaux de sa suite, ce qui est conforme avec ce qui est dit dans la Relation du Voyage de ce *Vanhoof*, ou plûtôt *Verhoeven*, qui se trouve dans le *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies. Tom. IV.* R. d. E.

(*d*) *l'Anglois dit que* ce fut le Vice-Amiral *Simon Hoen*, qui eut ce nouveau démêlé avec Keeling. *Vanhoof* avoit été tué, comme il a été dit dans la note précédente. R. d. E.

Keeling. 1609.

☞ fussent soûmis à la visite des Hollandois, [pour que ceux-ci fussent assûrez qu'ils ne porteroient pas des armes ou des provisions à leur Ennemis.] Une tyrannie si violente révolta Keeling. Il protesta que l'infériorité de ses forces ne l'empêcheroit pas de s'y opposer, au péril même de sa vie, & que s'il périssoit dans une querelle si juste, il laisseroit la vengeance de sa mort au ☞ Roi son maître ; [qu'il n'avoit d'autres provisions à vendre que quelques sacs de ris; & que tout ce qu'il avoit d'armes sur son bord consistoit en une vingtaine de Mousquets, qui appartenoient à un pauvre homme, à qui il n'ôteroit point la liberté de les vendre, & qu'eux pouvoient les acheter à un prix raisonnable.] Cependant après avoir délibéré avec son Conseil sur la nécessité de sa situation, il envoya le 2 de Juin, Spalding à l'Amiral Hollandois, pour lui demander un accommodement. L'état de ses forces lui permettoit si peu de contester, qu'il ne pensoit plus qu'à sortir de cette difficulté avec honneur. Mais les Hollandois, résolus de le mortifier, insistèrent absolument sur leurs prétentions. Il leur écrivit dans les termes les plus pressans, en joignant aux motifs de l'honnêteté & de l'amitié, des offres qui devoient passer à leurs propres yeux pour un juste équivalent. Leur réponse fut qu'ayant tenu quatre fois conseil sur cette affaire, ils s'étoient accordés autant de fois à croire leur résolution indispensable. Il fallut céder avec autant de regret qu'ils firent éclater de fierté & de joie. Soixante-deux hommes, qui composoient alors tout l'Equipage du Vaisseau Anglois & de la Pinasse, ne pouvoient entreprendre de résister à deux mille, ni même espérer de sortir du Port malgré eux, depuis que leur Fort le commandoit entièrement.

Les Anglois sont assujétis à la visite des Hollandois.

Ainsi Keeling se vit forcé de subir une loi fort humiliante; & l'occasion de plier sous le joug se renouvellant à chaque voyage que la Pinasse faisoit à Puloway, à Labakata, à Lantor, à Rumber, & dans les autres lieux voisins, l'impatience de ses gens faillit plus d'une fois de produire des scénes sanglantes. Lui-même, étant allé à Lantor, pour y porter des draps & rapporter des épices, il ne put supporter la hauteur avec laquelle on éxigeoit qu'il s'approchât de la Garde Hollandoise qui devoit le visiter. Il continua de faire ramer, malgré la menace qu'on lui fit de tirer sur lui. Enfin les Hollandois se mirent en mouvement pour se rendre à sa Chaloupe; & satisfait alors de leur politesse, il ne fit pas difficulté de les attendre.

Regret qu'ils ont de s'y soûmettre.

Mais il fut extrêmement surpris de les voir partir le 2 de Juillet avec toutes leurs forces, sans lui avoir donné le moindre avis de leur départ. Ne pouvant s'imaginer qu'ils abandonnassent Banda sans avoir achevé d'y établir leur pouvoir, & moins encore qu'ils l'y laissassent comme le maître, lorsqu'ils n'avoient pas plus de cinquante hommes dans le Fort, il n'attendit pas sans inquiétude à quoi ce mouvement devoit aboutir. Mais il apprit dès le même jour, que, sur quelques sujets de mécontentement qu'ils avoient reçus à Labakata, ils étoient allés punir les Indiens de cette malheureuse Ville. L'Auteur assûre que quarante hommes auroient suffi pour cette entreprise. Les Habitans firent si peu de résistance qu'à peine en restoit-il quinze ou vingt, que les Hollandois tuèrent à genoux. Tous les autres avoient pris la fuite à leur approche, abandonnant leurs familles & leurs biens. Aussi le pillage ✠ dura-t-il beaucoup plus que le combat. La Ville fut brûlée, [& les jeunes femmes emmenées pour l'esclavage, avec les enfans capables de marcher. L'Amiral Hollandois observa néanmoins quelque apparence de justice dans

Les Hollandois pillent & brûlent Labakata.

 cette

KEELING. 1609.

cette confusion. Il voulut que les femmes mariées eussent la liberté de suivre leurs maris fugitifs. Mais il s'en trouva plusieurs qui refusèrent d'accepter cette grace, dans le chagrin d'avoir été abandonnées. Il est aisé de se figurer quelle fut la licence du Soldat. A peine l'Amiral pût-il mettre à couvert quelques Dames Indiennes, femmes des plus riches Marchands de la Ville dont il espéroit tirer un profit considérable, soit par la rançon qu'il recevroit de leurs Maris, soit par la vente qu'il en feroit faire aux Portugais de Goa & de Malaca. Il tua de sa main deux Soldats qui menaçoient de la dernière violence une jeune Indienne fort éplorée. La compassion qu'il eut pour elle, se changea dans d'autres sentimens qui ne lui permirent point ensuite de la vendre.]

Licence du Soldat.

LES Hollandois furent moins heureux dans une autre expédition qu'ils tentèrent contre *Salomo*. Quoiqu'ils s'y fussent présentés en fort grand nombre, ils furent reçus avec tant d'ordre & de courage par les Habitans, que n'ayant pû faire leur descente, ils se retirèrent après avoir perdu plusieurs de leurs gens. L'Auteur ignore quel étoit le crime de ces malheureux Indiens, & ne leur en suppose point d'autre que d'avoir refusé de vendre leurs marchandises au prix que les Hollandois vouloient leur fixer. *Jacob* de *Bitter*, Gouverneur du Fort, & *Mathieu Porter*, deux hommes dont Keeling vante beaucoup la probité, le firent avertir secrétement qu'il étoit soupçonné par leur Amiral, d'avoir contribué à la disgrace des Hollandois par les avis qu'il avoit fait donner aux Habitans de Salomo. Quoique cette accusation ne fût soûtenue d'aucune preuve, on prétendoit s'être apperçu que pendant les deux nuits précédentes, les Anglois avoient fait des signes extraordinaires, auxquels on avoit vû répondre du rivage; & , sur cette folle imagination, l'Amiral ne pensoit à rien moins qu'à se saisir des Anglois & de leur Vaisseau. Keeling dans une juste allarme, rappella tous ses gens à bord, & fit éclater ouvertement la résolution où il étoit de se défendre. Cependant il députa Spalding (*e*) à l'Amiral pour lui marquer l'étonnement qu'il avoit de ses préventions. Cette démarche mit les Hollandois dans la nécessité de désavouer leur dessein. Mais leur Amiral demanda fièrement à Spalding, quand les Anglois se proposoient de partir, & quelle pouvoit être la raison qui les arrêtoit depuis si long-tems. Spalding répondit qu'ils étoient forcés de demeurer pour satisfaire à leurs dettes. L'Amiral crut lever tout-d'un-coup cette objection en s'offrant à les payer. Mais Keeling lui fit dire aussi-tôt qu'il ne s'exposeroit jamais aux reproches qu'il devoit attendre de sa Compagnie, s'il manquoit aux plus saints engagemens du Commerce; & qu'il n'étoit pas moins obligé de soûtenir la réputation de l'Angleterre aux yeux des Indiens. [Il fut aussi parlé dans cette entrevûe des prétendus signes qu'on avoit faits aux Indiens; les Hollandois soûtenoient qu'ils en avoient des informations sûres; & qu'entr'autres un Anglois à qui l'on avoit demandé le jour auparavant pourquoi l'on avoit fait ces signes, avoit répondu qu'on avoit eu raison d'en agir de la sorte, parce que le pays devoit beaucoup aux Anglois & que les Hollandois s'opposoient constamment à toutes leurs entreprises. Keeling nia le fait, & défia qui que ce fut de lui prouver ce qu'on avançoit.] Enfin pour

Les Hollandois échouent devant Salomo.

Ils accusent les Anglois de les avoir trahis.

(*e*) L'Original dit que ce furent les Hollandois qui envoyèrent *Van Bergel* & *Samuel King*, à bord de l'Hector, pour avoir des éclaircissemens avec Keeling. R. d. E.

Keeling. 1609.

pour dissiper tous les soupçons, il offrit de se retirer dans le Port de *Labonn Java*, d'où il ne pouvoit pas être soupçonnné d'observer les Hollandois, ni de vouloir préjudicier à leurs intérêts.

Résolution des Hollandois.

(*f*) Cette offre demeura sans réponse, mais le 18 après-midi, il vint à bord plusieurs Officiers Hollandois, qui demandèrent d'abord à Keeling, avec beaucoup d'honnêteté, s'il persistoit dans le dessein de faire un plus long séjour aux Indes. Ils répondit que ses affaires demandoient encore environ vingt jours, & qu'il espéroit les passer en paix avec les Hollandois. On entra dans un grand nombre d'explications; mais Keeling paroissant ferme dans sa premiére réponse, les Officiers de Hollande lui remirent un Mémoire qui contenoit la résolution de leur Conseil, [& qui renfermoit autant de mensonges que de lignes.] Je le rapporterai dans ses propres termes.

Ordre de la Flotte Hollandoise signifié à l'Amiral Anglois.

„ M. William Keeling, Géneral Anglois, nous fera la justice de „ se souvenir que nous lui avons offert par nos Députés de payer les det„ tes qui lui restent à Banda sous la seule condition qu'il lui plût de sortir de „ la Rade avec son Vaisseau. Quoique nous n'ayons point eu d'autre vûe „ dans cette proposition, que d'éviter les querelles, il a refusé de l'accep„ ter. Nous n'avons néanmoins que trop de raisons d'éxiger qu'il s'éloigne „ de notre Flotte & de notre Fort de Nassau. Et pour faire connoître au„ dit Général par quels motifs nous nous sommes arrêtés à cette résolution, „ il nous paroît juste de les lui communiquer par écrit.

„ Le 8 d'Avril 1609, notre vénérable Amiral *Pierre Williamson Vanhoof*, „ ayant jetté l'ancre avec sa Flotte dans le Port des Isles de Banda, il apprit „ des Marchands de notre Compagnie des Indes, qu'ils étoient sans cesse in„ quiétés & chagrinés par les Habitans de Banda qui leur enlevoient quel„ quefois leurs draps & leur marchandises, ou qui les prenoient au prix „ qu'il leur plaisoit de régler, se rendant les Arbitres du tems & de la for„ me du payement; ce qui les avoit endettés avec nos Marchands jusqu'à „ la somme de vingt mille piéces de huit, sans aucune apparence qu'ils eus„ sent jamais l'intention de s'acquiter. Il apprit encore que les Sujets de „ leurs Hautes Puissances les Etats de Hollande étoient continuellement dans „ une situation fort incertaine, menacés sans cesse de leur ruine, effrayés „ par l'éxemple de plusieurs de nos Marchands, qui avoient été massacrés, „ ou pris par force, & réduits à la nécessité d'embrasser l'Idolâtrie. Sur „ ces avis, notre-dit Amiral se crut obligé, pour la sûreté de nos Marchands „ & de nos effets, contre les Portugais & nos autres Ennemis, de penser „ sérieusement à construire un Fort. La proposition qu'il en fit aux Prin„ cipaux Oran Rajas fut agréée; & lorsque l'ouvrage commençoit à s'avan„ cer, ledit Amiral Vanhoof (*g*) ayant convoqué une assemblée des Oran „ Rajas & du Conseil de l'Isle, il y jetta avec eux les fondemens d'une al„ liance perpétuelle. Ensuite il nomma le Fiscal de la Flotte pour demeu„ rer à Koyakke & pour y soûtenir le régne de la justice & de la bon„ ne-foi.

„ Après

(*f*) Ici commence la 6e. Section dans l'Original. R. d. E.

(*g*) l'Anglois dit *le susdit Amiral van Hoen*, ce qui est sans doute une faute. R. d. E.

KEELING. 1609.

„ APRÈS ces sages préliminaires, ils ne restoit plus qu'à faire confirmer „ le Traité par tous les Rajas, & dans cette vûe l'Amiral se rendit à Katu, où il avoit marqué l'Assemblée générale. A son arrivée, un Bandanois „ sortit de la forêt pour lui dire que tous les Rajas étoient assemblés dans „ un lieu voisin, mais que la crainte qu'ils avoient des Soldats, les empêchant „ de s'avancer, ils le prioient de se rendre près d'eux avec son Conseil. Il „ donna dans le piége avec tant de confiance, qu'il fit demeurer ses Soldats „ fort loin derrière lui; & pénétrant dans les bois, il fut étrangement surpris de les trouver remplis de Négres armés, de Bandanois, & d'Oran-Rajas, qui l'environnèrent aussi-tôt, & qui le massacrèrent lui & tous ses gens „ avec tant de barbarie, que chacun se trouva percé de plus de vingt coups. „ Cette trahison ayant si bien réussi, ils se promirent de traiter de même „ tous les Soldats de l'escorte; mais ceux-ci se tenant sur leurs gardes, trompèrent l'attente des Meurtriers, & les forcèrent de rentrer dans leurs „ bois; ce qui ne mit point à couvert le Fiscal, & quantité de malheureux „ Hollandois, qui s'occupant sans défiance à ramasser des noix de cocos dans „ la campagne, furent tués impitoyablement jusqu'au nombre de quarante. „ C'est par ces cruels & sanglans outrages que nous avons été provoqués „ contre une Nation parjure, & que nous nous trouvons engagés dans une „ guerre dont nous leur avons déja fait ressentir les effets. (*b*).

„ AU milieu de tant d'ennemis, nous jugeons à-propos, en vertu de notre Commission & de nos Patentes, d'ordonner audit Géneral Keeling de „ sortir du Port dans l'espace de cinq jours, pour s'éloigner de notre Flotte & de notre Port de Nassau. Ayant conquis l'Isle de Nayra par la force „ des armes, notre victoire nous donne de justes droits sur toutes les Rades „ qui en dépendent, telles que *Labakata*, *Lantor*, &c. & jusqu'à la fin de „ la guerre, nous ne permettrons point qu'aucun Navire étranger y vienne „ jetter l'ancre.

„ EN conséquence de cette résolution, le Conseil de la Flotte de Hollande a nommé ses Députés pour signifier son ordre audit Géneral Keeling, „ le 28 de Juillet 1609. Signé par *Simon Hoen*, *Jacob de Bitter*, *Henri van* „ *Bergel*, *Jean Cornelisson Vyst*, *William Jacobson*, *Simon Martens*, *Rutger* „ *Tomassens*, *Henri Marlaben*, *Peter Babuec*, *William Wandervort*, Secretaire.

Réponse des Anglois.

KEELING, après avoir lu ce Mémoire avec attention, répondit de bouche, en peu de mots, que sa cargaison étoit achevée, & que rien ne s'opposoit plus à son départ; mais que pour l'honneur de sa Compagnie & pour le sien, il ne pouvoit se résoudre à partir d'une manière honteuse; enfin que s'il n'étoit forcé par quelque chose de plus puissant que des paroles, il étoit résolu de demeurer encore vingt jours. On lui représenta que l'ordre qu'il avoit reçu par écrit suffisoit pour sa justification. Qui ne sçait pas, repliqua-t-il hardiment, que la témérité fait quelquefois hazarder des menaces dont on n'oseroit entreprendre l'exécution! Cependant pour marquer qu'il pensoit de bonne-

Les Anglois veulent partir librement.

(*b*) *Ici suivent diverses raisons sur lesquelles on accusoit les Anglois d'avoir donné du secours aux habitans de Banda; je ne crois pas qu'il soit nécessaire de les rapporter.* Ces mots se trouvent dans le Texte d'où nous tirons cet Extrait, & vrai-semblablement ils y ont été mis par Purchass, qui mêle souvent ses réflexions avec celles de son Auteur.

bonne-foi à lever l'ancre vers le terme qu'il s'étoit imposé, il annonça son dessein par une décharge de cinq piéces de canon. Les Hollandois consentirent entre eux à lui accorder ce terme; mais ayant appris qu'il avoit envoyé son Esquif à Puloway, pour y reconnoître une bonne Rade, ils témoignérent encore quelque étonnement. C'étoit l'occasion qu'il cherchoit, pour leur déclarer qu'en cas de contrainte, il laisseroit des Facteurs à Puloway. [Le lendemain l'Esquif revint, mais sans avoir rien pû retirer de ce qui étoit dû. Tout ce qu'il rapporta fut que les habitans s'acquiteroient de leurs dettes, si les Anglois pouvoient s'arrêter encore une vingtaine de jours dans leur Rade, où ils les invitoient à venir jetter l'Ancre.]

Keeling. 1609.

Paix entre les Hollandois & les Insulaires.

La paix fut publiée le 1 d'Août entre les Hollandois & les Insulaires. Il étoit aisé d'en conclure que les Anglois ne seroient plus soufferts long-tems à Puloway. [Ils avoient payé leurs dettes à Banda, & c'étoient eux-mêmes qui se trouvoient créanciers d'une grosse somme à Puloway.] Le jour même de la publication, ils reçurent du Conseil Hollandois une lettre de change, payable à Bantam. [Ce soin d'acquiter les dettes des Indiens, fut une déclaration dont le sens ne pouvoit être obscur pour Keeling. Cependant les Officiers de la Flotte Hollandoise affectant de le traiter avec politesse, il ne refusa point de prendre part à leurs réjouissances.] Leur artillerie fut si peu ménagée pour la célébration de la paix, qu'ils tirèrent plus de cent cinquante coups pendant le festin. Ils en donnèrent un dans le Fort, & Keeling ne fit pas difficulté d'y assister. Le Gouverneur se fit une joye maligne de lui montrer avec soin tous les ouvrages de cette Place. Ils étoient munis de trente piéces de canon, dont huit étoient de fonte. [Mais on se garda bien de raconter à Keeling quels droits les Hollandois avoient violés pour former cet établissement. Il l'avoit appris du Scha Bandar même, qui ne lui avoit pas caché que c'étoit la principale cause de la guerre. Aux environs de Banda, les Hollandois n'avoient pas trouvé de lieu plus favorable pour la construction de leur Fort que celui des Sépultures publiques, auquel non-seulement le Peuple attachoit une haute idée de religion, mais où le Roi même & tous les Oran Rajas avoient coutume de se rendre une fois chaque semaine pour honorer les cendres de leurs parens & de leurs amis. Outre l'intérêt de leur défense, il avoit paru par l'événement que les Hollandois n'avoient pas moins cherché à satisfaire leur avarice, en pillant plusieurs riches mausolées. Quoiqu'il n'y eût point de sépulture particulière qui ne leur eût offert de précieuses dépouilles, parce que l'usage étoit pour les plus pauvres d'ensevelir quelque piéces d'or ou d'argent avec les morts, les Bandanois avoient regreté particulièrement deux tombeaux qui n'étoient pas moins riches au dehors qu'au dedans, & qui passoient dans la Nation pour un monument si curieux, que les Anglois à leur arrivé, n'avoient rien eu de si pressant que de se procurer la vûe de ce spectacle. L'un étoit la sépulture d'un Raja, dont le nom étoit fort respecté par l'opinion qu'on avoit eue de sa sainteté pendant sa vie. On y venoit depuis plus d'un siécle en pélerinage, non-seulement de Banda, mais de toutes les Isles voisines; & chacun y signaloit sa piété par des présens & des offrandes. L'autre tombeau étoit celui d'une femme, qui dans une guerre contre le Roi de Macassar, s'étoit sacrifiée généreusement pour la Patrie. Elle étoit jeune & belle. Il lui étoit venu dans l'esprit, de faire usage de ses charmes pour gagner l'Ennemi de sa Nation, ou pour trouver le moyen

Les Anglois prennent part aux réjouissances.

Fort de Nassau & son origine.

Histoire de deux tombeaux Indiens.

de

KEELING. 1609.

de le perdre. Mais son entreprise avoit tourné à sa propre ruine. Ses charmes ayant eu d'abord le succès qu'elle s'en étoit promis, elle avoit communiqué ses espérances à Banda par des Messagers infidèles, ou par quelque lettre qui fut interceptée. Son amant n'eut pas plûtôt découvert sa trahison que tout l'amour qu'il avoit pour elle s'étant changé en fureur, il la poignarda de sa propre main; ensuite il avoit envoyé le cadavre à Banda, avec des reproches insultans pour ceux qu'il accusoit d'avoir employé cette ruse. Les Habitans de Banda avoient reçu le corps de leur Héroïne avec des sentimens de reconnoissance & de vénération qui avoient produit dans la suite une espéce de culte.]

Le commerce est interdit à Keeling.

KEELING envoya quelques jours après, sa Chaloupe à Puloway, pour y prendre quelques marchandises qu'il y avoit en dépot. *Nackada Guzarate*, lui fit dire par cette occasion qu'il ne devoit plus espèrer d'épices de cette Isle, mais que les Habitans avoient regret d'être forcés à ce refus par les menaces des Hollandois. [Un Domestique du Nackada vint à bord le lendemain, dans une petite Barque que les Hollandois visitèrent sur son passage, avec la dernière rigueur. Il apportoit à Keeling, de la part de son Maître, quelques perles dont il avoit différé jusqu'alors à fixer le prix, & qu'il abandonnoit enfin pour celui que les Anglois en avoient offert. L'Officier Hollandois, qui l'avoit visité, avoit marqué tant de goût pour les Perles, qu'apprenant à quel prix on les laissoit aux Anglois, il avoit fait des instances pour en faire accepter de lui la même somme. Mais le Négre du Nackada s'étoit défendu par des raisons d'honneur & de fidélité, qui avoient dû couvrir les Hollandois de confusion.]

Keeling part de Banda.

KEELING n'ayant pas d'autre raison pour différer son départ, que l'honneur de sa Nation, le crut désormais à couvert par le consentement qu'il avoit obtenu des Hollandois, & résolut de lever l'ancre au premier vent. [Il fit tirer cinq coups de canon pour rappeller son monde à bord; & renvoya sa Chaloupe à Puloway pour en retirer *Brown* & *Spalding*. *Brown* revint seul, mais on retint *Spalding*, qu'on ne voulut pas laisser partir sans que Keeling vint lui-même le chercher. Cela l'obligea de s'approcher de la Ville & alors le Roi de Macassar vint le trouver, en amenant Spalding avec lui]. Il lui restoit quelques balots de poivre à pèser. C'est la seule occasion où l'on apprenne par son récit, que le *Kati* pèse cinq livres quatorze onces & demi. Il mit à la voile le 10 du mois d'Août, & le jour suivant, il jetta l'ancre près de Macassar. Son dessein étoit de s'arrêter dans l'Isle de Célèbes, pour y prendre du girofle. Le 12 quelques gens qu'il envoya dans son Esquif [pour s'informer où ils étoient, lui firent perdre l'idée de s'arrêter dans cet endroit, car ils] lui rapportèrent que depuis peu de jours (*i*) un Vaisseau Hollandois avoit fait naufrage sur cette Côte, [& qu'il ne s'en étoit sauvé que sept hommes, qui le conjuroient de les prendre à bord jusqu'à Bantam. Le ressentiment qu'il conservoit contre les Hollandois de Banda ne diminua point sa compassion pour ces malheureux. Il leur envoya sa Chaloupe, pour apporter avec eux quelques débris de leur cargaison que la Mer avoit poussés sur le rivage.

Naufrage d'un Vaisseau Hollandois.

LE

(*i*) *Angl.* depuis trois mois. R. d. E.

Keeling 1609.

Keeling prend quelques Hollandois à bord.

Le principal d'entr'eux étoit le Pilote de leur Bâtiment. Il avoit évité la fureur de la Mer sur un coffre vuide, à la serrure duquel il avoit lié une corde fort mince, qu'il avoit attachée par l'autre bout à sa ceinture. Ce secours l'avoit soûtenu pendant sept ou huit heures sur les flots. Il se nommoit *Van Cingel*. Son Vaisseau venoit de Macao, dont il avoit fait quatre fois le voyage; & ce n'étoit pas la première disgrace qu'il eût essuyée dans ses différentes navigations. Il raconta aux Anglois, qu'ayant mouillé à Siam deux ans auparavant, il avoit été arrêté avec tous les Officiers de son Vaisseau, par l'artifice de *Manuel Cabos*, Capitaine Portugais, qui les avoit représentés comme des Pyrates, aussi dangereux pour les Européens que pour les Peuples de l'Inde. Ils avoient été renfermés au nombre de six dans une étroite prison, tandis que le Roi de Siam avoit fait garder leur Bâtiment par une troupe de Soldats qui y avoient causé beaucoup de désordre. Les formalités de leur procès avoient duré fort long-tems. On les avoit menacés du dernier supplice, pour tirer d'eux la confession de leurs desseins. Au milieu de leurs souffrances, un Indien attendri de leur sort trouva le moyen de leur parler sans témoins & de leur offrir une voie pour se procurer la liberté. Dans la certitude qu'ils avoient de leur innocence, ils refusèrent un secours qui ne mettoit que leur vie à couvert, sans aucune espérance de se faire restituer leur Vaisseau. Cependant, cette apparence de courage, qui n'étoit au fond que l'effet du désespoir, fit tant d'impression sur le Roi, qu'il cessa de les croire coupables. Il leur rendit la liberté, avec le pouvoir de vendre & d'acheter diverses marchandises. S'étant remis en mer ils avoient eu le malheur, en sortant du Port, de toucher contre un rocher, qui leur avoit fait une large voie d'eau. Cet accident les ayant forcés de retourner au rivage, ils étoient retombés dans un embarras beaucoup plus dangereux que le premier. Les Prêtres du Pays, qui s'appellent Talapoins, avoient représenté au Roi qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit prise de leur innocence, puisque le Ciel en les punissant lui-même à la vûe du Port, déclaroit assez visiblement qu'ils étoient coupables. Ainsi, la superstition l'emportant sur la justice & la compassion naturelle, ils avoient été saisis pour la seconde fois par ceux qu'ils croyoient prêts à les secourir. Les mêmes Prêtres qui avoient empoisonné l'esprit du Roi, furent nommés pour leurs Juges. Ils furent conduits à quelques lieuës de la Ville, dans l'enceinte d'une Pagode, & renfermés plus étroitement que jamais. En les examinant avec une sévérité extraordinaire, on leur fit entendre que la seule manière de prouver leur innocence, étoit d'assister au culte de la Pagode, & de la prendre à témoin de leurs sermens. On leur fit là-dessus cent récits extravagans de la puissance de cette Idole. Comme ils étoient renfermés dans le même lieu, ils tinrent conseil ensemble sur une proposition qui pouvoit terminer tout-d'un-coup leurs peines. De six qu'ils étoient, quatre se persuadèrent que sans blesser le Christianisme, ils pouvoient paroître dans un Temple & devant des Idoles auxquelles ils n'attribuoient aucune vertu. Jurer par la Pagode, c'étoit, disoient-ils, un serment tel que l'usage l'a introduit, lorsqu'on prend à témoin la Lune, les Etoiles, ou d'autres corps inanimés. Mais le Pilote plus éclairé & plus délicat sur les devoirs de sa religion, soûtint que c'étoit un crime, & que toute invocation de l'objet d'un faux culte ne pouvoit passer que pour un culte d'Idolâtrie. Son opinion l'emporta, quoiqu'il ne fût secondé

Histoire d'un Pilote.

KEELING. 1609.

dé que d'une seule voix pour la faire valoir. Enfin les Prêtres n'osant pousser leur zèle impie jusqu'à porter une Sentence de mort contre des Etrangers qu'ils ne pouvoient convaincre d'aucun crime, & ne voyant pas non plus d'apparence à les retenir éternellement captifs, proposérent au Roi un tempéramment qui fut accepté. Comme on s'étoit rendu maître de leur Vaisseau, ils demandérent qu'une partie de leurs biens fut consacrée à la Pagode, pour expier le refus que les Hollandois avoient fait de l'adorer. On leur enleva, suivant cette sentence, une portion de chaque marchandise qu'ils avoient à bord. Ils souffrirent cette injustice sans murmurer, mais en jurant au fond du cœur de s'en dédommager bientôt. A l'égard des Siamois, l'occasion s'en présenta sur leurs propres Côtes, où le Batiment Hollandois se saisit de toutes les Barques qu'il rencontra. Mais il n'y avoit trouvé que des provisions de bouche, ou des étoffes de peu de valeur: au lieu que peu de jours après, il tomba sur un Vaisseau Portugais richement chargé, qui le paya fort avantageusement des pertes & des injustices qu'il avoit essuyées.

Avis donné à Keeling sur divers intérêts à la Chine.

L'IMPORTANT service que le Pilote Hollandois recevoit de Keeling l'engagea par reconnoissance à d'autres ouvertures, qui devinrent ensuite fort utiles aux Anglois. Il lui apprit que les Portugais étoient détestés à Macao, & que toute autre Nation de l'Europe, dont les Chinois pouroient espérer les mêmes services, y seroit préférée aux mêmes conditions. On s'y plaignoit moins de leur avarice que de leur orgueil. Comme ils y étoient toûjours en assez grand nombre, ils éxigeoient des égards & des considérations qui sembloient convenir mal à des Négocians, & dont la fierté Chinoise étoit souvent choquée. Les Hollandois au contraire, dont le principe est de paroître peu sensibles à l'humiliation dans les lieux où ils ne se croyent pas les plus forts, avoient accoutumé les Chinois à leur voir compter pour rien les petites délicatesses de la vanité; & cette simplicité de mœurs leur attiroit des caresses & des préférences dont le Pilote tiroit des conclusions à leur avantage. Les Portugais qui ont le caractère assez tourné à la galanterie, n'étoient pas non plus fort longtems à terre sans mêler le plaisir aux affaires du Commerce; d'autant plus qu'avec les Marchands il arrivoit toûjours sur leurs Vaisseaux quelques jeunes Voyageurs que la curiosité seule attiroit aux Indes. L'empressement qu'ils marquoient pour les femmes blessoit la jalousie des Chinois; au lieu que les Hollandois renfermés dans leurs affaires d'intérêt & de calcul, ne pensoient à troubler le repos de personne. Enfin les Portugais s'attachoient aux conversions. Leurs Missionaires se répandoient dans les villes & les campagnes. Ils avoient déja fait embrasser le Christianisme à tant d'Habitans, qu'une Nation éclairée & politique commençoit à prendre ombrage de leurs progrès: tandis que les Hollandois vivant pour eux-mêmes laissoient à chacun le soin de sa conscience. Ainsi Keeling comprit, sur les raisonnemens du Pilote, que pour plaire aux Chinois, il ne falloit ni fierté, ni galanterie, ni zèle de religion.]

Les Anglois relâchent à Jacatra.

LE 21 de Juillet, les Anglois jettèrent l'ancre devant Jacatra, [sans autre dessein que d'attendre s'il se présenteroit quelque Barque, pour faire remercier le Roi des civilités qu'ils en avoient reçues à leur passage. Mais, au lieu d'une Barque Indienne,] ils furent surpris de voir sortir du Port, une Chaloupe Européenne. Elle leur apprit qu'il y étoit arrivé depuis peu de jours deux Bâtimens Hollandois, qui ramenoient à Bantam les Facteurs Anglois d'Amboyne.

Ils y trouvent deux Vaisseaux Hollandois.

Keeling. 1609.

✠ boyne. [Cet incident, qui sembloit supposer quelque nouveau démêlé entre les deux Nations, allarma d'abord Keeling; mais il apprit avec joie que c'étoient les Facteurs mêmes, qui, rebutés de perdre leur tems dans une année stérile, avoient pris le parti de s'embarquer avec tous leurs biens pour venir s'exercer plus utilement à Bantam, & qui avoient obtenu des Hollandois toutes sortes de faveurs dans leur passage. L'Echange se fit avec une égale reconnoissance entre les Anglois d'Amboyne & les sept Hollandois que Keeling avoit pris dans l'Isle Celèbes. Le Roi de Jacatra reconnut facilement des Hôtes dont il avoit éprouvé la politesse, & leur fit présent d'un *Macan*, rare & belle espéce de lion, dont j'ai déja eu l'occasion de parler. Keeling paya cette galanterie par deux beaux mousquets.]

Ils arrivent à Bantam.

Le 26, étant arrivé à la pointe de Bantam, il rencontra une Pare conduite par *Ralph Hearne*, que Saris, Chef du Comptoir de Bantam, envoyoit au devant de lui. Entre plusieurs témoignages de l'heureux état du Comptoir, Hearne lui apprit qu'il étoit attendu par trois mille quatre cens quatre-vingt sacs de poivre. Il entra le soir dans la Rade, où Saris vint lui con-✠firmer cette agréable nouvelle; [mais avec des plaintes amères de la conduite des Hollandois, qui n'avoient pas cessé de lui susciter des embarras & des contradictions. Il ajoûta que malgré les effets continuels de leur jalousie, il s'étoit soûtenu dans la faveur de la Cour; & que les Anglois étoient si bien dans l'esprit du Roi, que ce Prince avoit remis jusqu'à l'arrivée de leur Vaisseau à célebrer une singulière espèce de victoire qu'il avoit publiée nouvellement. C'étoit celle qu'il avoit remportée sur les résistances d'une jeune femme qu'il venoit d'épouser. Le combat & la victoire seroient obscurs, si l'Auteur n'ajoûtoit que l'usage des femmes Indiennes est de disputer long-tems les premières faveurs de l'amour à leurs Maris. Cette agréable guerre dure quelquefois des semaines entières; & comme la gloire des femmes est de la prolonger long-tems, les hommes se font un honneur de la rendre courte. (*k*)

Heureuses nouvelles.

Fête à l'occasion d'un usage des femmes Indiennes.

Keeling se rend fort agréable au Roi dans cette occasion.

Keeling pour faire sa cour au Roi, donna quelques jours à ses préparatifs avant que de se présenter à l'audiance. Il choisit entre tous les Anglois du Comptoir & du Vaisseau vingt-cinq hommes assez bien-faits, qu'il habilla fort galamment. Il les arma de même; & se mettant à la tête de la troupe, il obtint du Roi la permission de paroître devant lui avec ce cortège. Le jour fut pris pour la fête. Elle eut moins de magnificence que d'agrément, par les courses qui se firent à pied & à cheval, & par la liberté qui régna pendant quelques jours dans toute l'étendue du Palais. Keeling, à qui le Roi demanda quelle récompense il souhaitoit pour sa galanterie, réduisit toute son ambition à deux prières fort simples. Il supplia ce Prince d'accorder à la Nation Angloise la continuation de ses faveurs, & à lui la vûe de cette belle Reine qui avoit fait le sujet de la fête; afin, dit-il, que retournant au premier jour en Europe, il y portât la renommée de ses vertus & de ses charmes. Son compliment fut reçu de si bonne grace, qu'avec des promesses pour

(*k*) Dans l'Original tout ce détail se réduit à ceci. *Le 13 de Septembre, Keeling envoya à terre vingt-cinq hommes armés, que le Roi lui avoit demandés, pour augmenter les divertissemens d'une Fête qu'il donnoit à la Cour, parce que la nuit précédente, il étoit parvenu à faire la conquête de la virginité de son Epouse.* R. d. E.

KEELING. 1609.

pour la première de ces deux faveurs, il obtint sur le champ la seconde. L'Indienne, qu'il appelle la Reine de Bantam, étoit fille d'un Raja, & méritoit effectivement l'amour du Roi par sa beauté. Elle n'étoit pas plus brune qu'on ne l'est communement en Portugal. Ses yeux étoient d'une vivacité éblouissante, sa taille noble & dégagée. Il falloit que le Roi fût touché particulièrement de son port & de l'air de sa marche, car il lui fit faire quelques pas à la vûe de Keeling. Une faveur de cette nature rendit les Hollandois si jaloux, que ne pouvant satisfaire autrement leur mauvaise humeur, ils cherchèrent querelle le soir du même jour à quelques Matelots du Vaisseau Anglois. Le combat fut vif & sanglant. Keeling qui devoit passer la nuit au Comptoir, fut averti de ce désordre, & courut lui-même pour empêcher qu'il n'eût d'autres suites. Les Combattans se séparèrent à son arrivée; mais un des Hollandois mourut le lendemain de ses blessures. Comme il étoit certain, par le témoignage de tout le monde, que les Hollandois avoient commencé la querelle, les Anglois ne reçurent aucune plainte de cette mort. Cependant Keeling se rendit au Comptoir Hollandois, où l'Hermite, qui n'avoit pas cessé d'en être le Chef, le reçut d'un air fort tranquille. Après quelques explications, ils convinrent tous deux de renouveller le dernier réglement, & d'y joindre des punitions beaucoup plus rigoureuses; avec cette stipulation particulière, qu'à chaque querelle où le tort paroîtroit douteux entre les deux Nations, les Chefs s'assembleroient pour en décider de concert. A l'égard des torts ouverts & reconnus, on s'engageoit de part & d'autre à faire justice suivant les termes du réglement. Comme la mort d'un Hollandois étoit une expiation suffisante pour la dernière querelle, Keeling demanda grace pour le reste des Coupables.

Portrait de la Reine de Bantam.

Querelle sanglante entre les Anglois & les Hollandois.

A son retour au Comptoir, il éxécuta le dessein qu'il s'étoit proposé de le renouveller presqu'entièrement. On auroit peine à se figurer que plusieurs Anglois qui étoient à Bantam depuis quelques années, se fussent fait une si forte habitude du séjour de cette Ville, qu'il fallut une espèce de violence pour les en arracher. Outre que la plûpart y avoient pris des femmes, dont quelques-uns avoient des enfans, ils étoient presque tous liés fort étroitement avec divers Marchands de la Ville Chinoise, au commerce desquels ils s'étoient associés. D'ailleurs ils étoient faits à l'air & aux alimens du Pays, qui loin d'être nuisibles à ceux qui l'habitent constamment, rendent la santé ferme & produisent même de fort longues vies.] Keeling n'ayant égard qu'aux intérêts de sa Compagnie, nomma pour premier Facteur *Augustin Spalding*, avec cinquante livres sterling d'appointemens; [somme médiocre pour l'importance de cet emploi, mais qui ne doit passer aussi que pour un simple honoraire dans des lieux où sans blesser le devoir, un peu d'industrie faisoit bientôt parvenir à d'immenses richesses.] Les autres au nombre de douze, furent assujetis à recevoir, chaque mois, leurs appointemens du Chef. On nous a conservé leurs noms: *François Kelly*, Chirurgien, eut 45 chelins, *Jean Parsons* [30, *Robert Neal*, 29] *Augustin Adwell* 24, *Ethered Lampre*, & *William Driver* 20 chelins chacun, *William Wisson* 22, *William Lamuel* & *Philipp Badneg* 16 chelins chacun, *François Domingo* 12, *Jean Seraan*, *Adrian*, & un Valet du Chef 10 chelins chacun. Après cette nomination, Keeling exhorta les Facteurs à souffrir patiemment les hauteurs des Hollandois, aussi long-tems du moins que la Nation

Keeling renouvelle le Comptoir.

Regret de quelques Anglois à quitter Bantam.

Retour de Keeling en Europe.

Keeling. 1609.

tion Angloise n'auroit pas plus de forces à Bantam. Ensuite ayant réglé les droits de la Douäne, il mit à la voile le 3 d'Octobre.

Observations.

Dans l'espace de vingt-quatre jours, jusqu'au premier de Novembre, ☞ ayant fait environ [six cens] cinquante lieuës, il se trouva au 35e. degré (*l*) de latitude du Sud. Il observa qu'à ce point la variation étoit de 24 degrés. Le 29 du même mois, il eut pendant tout le jour un vent fort violent, qui se tourna vers la nuit en orage, du Nord à l'Ouest-Sud-Ouest. Il reconnut dans cette occasion, comme d'autres l'avoient déja fait plusieurs fois, la vérité d'une observation de Linschoten: c'est que généralement lorsqu'un vent d'Est se met vers le Nord, si la pluie survient, il tourne à l'Ouest-Sud-Ouest, où il demeure fixe. Keeling étoit au 32e. degré & demi du Sud lorsque l'orage commença, & la variation étoit d'environ 30 degrés.

Tierra de Natal.

Le 8 de Décembre, il tomba vers la pointe du jour près de la *Tierra de Natal*, à cinq ou six lieuës à l'Ouest; & la variation y étoit d'environ 8 degrés & demi. A midi, il se trouvoit au 31e. degré 27 minutes de latitude. Il y rencontra un Bâtiment Hollandois, de qui il apprit que l'*Erasmus*, Vaisseau de la Flotte Hollandoise qui étoit partie de Bantam lorsqu'il y étoit arrivé la première fois, avoit couru tant de danger par les voies d'eau, qu'il avoit été forcé de relâcher à l'Isle (*m*) Maurice; qu'il y avoit déchargé ses marchandises & son Equipage, dont une partie étoit demeurée à la garde de sa cargaison au nombre de vingt-cinq hommes, & le reste s'étoit embarqué sur ce Bâtiment qui faisoit voile aux Indes; que dans l'Isle Maurice, il y avoit deux Ports; l'un nommé le *Nord-Ouest*, un peu moins qu'à 20 degrés; l'autre nommé le *Sud-Ouest*, à 20 degrés 15 minutes: qu'on trouvoit dans cette Isle toutes sortes de rafraîchissemens & de provisions, tels que des tourterelles, des manatos, une infinité d'oiseaux de Mer, du poisson dans la même abondance, des chèvres que les Hollandois y avoient transportées nouvellement, & qui avoient déja commencé à multiplier, des porcs & de la volaille; enfin l'air & le terroir fort sains; que l'Isle a trente ou quarante lieuës de circuit, & que la variation de l'Aiguille y est de 21 degrés: que la Flotte Hollandoise étant partie de Bantam au mois de Mai, elle avoit employé un mois à gagner l'Isle Maurice, elle s'y étoit arrêtée quatre mois & demi, & n'en étoit partie que depuis six semaines.

Isle Maurice & ses propriétés.

Observations sur le Cap das Agullas.

Le 22, Keeling se trouvant à 35 degrés 28 minutes de latitude, découvrit à sept lieuës le Cap *das Agullas*, qui s'éleve dans la forme de deux Isles: mais à mesure qu'on est plus directement à l'opposite, on s'imagine en découvrir trois, parce que les deux Bayes, qui sont au Nord, forment trois pointes fort distinctes, quoique peu élevées. La sonde donna soixante-dix-sept brasses d'eau, sur un fond limoneux, à cinq lieuës au Sud du rivage. ☞ La latitude, 35 degrés 26 minutes; [La variation de l'Aiguille aimantée étoit peu considérable.] Un Vaisseau, qui passe sur cette Côte à son retour en Europe, & que le tems empêche d'observer la latitude & la variation, peut risquer hardiment de continuer sa navigation sur soixante brasses d'eau & sur un fond de coquillages. Ensuite, lorsqu'il commence à trouver le fond limoneux,

(*l*) *Angl.* au 25 degré. R. d. E.

(*m*) C'est aujourd'hui l'Isle Bourbon. R. d. T.

KEELING. 1609.

limoneux, il doit ſe croire fort proche du Cap *das Agullas*. Mais lorſqu'il perd fond à cent vingt braſſes, il peut conclure qu'il a doublé le Cap, pourvû qu'il ſe trouve dans la latitude de 36 degrés. Le jour ſuivant, après avoir vogué toute la nuit Oueſt quart au Nord, & Oueſt-Nord-Oueſt, avec un vent d'Eſt aſſez frais, on découvrit le matin une terre haute, à neuf ou dix lieuës; &, vers midi on ſe trouva fort près du Cap de Bonne-Eſpérance. On n'avoit point employé plus de dix-ſept heures depuis le Cap *das Agullas*. Keeling ayant jugé à-propos de s'avancer à trois lieuës du *Pain de Sucre*, y mouilla pendant la nuit. Mais il doubla le Cap dans le cours du jour ſuivant; [& quoiqu'il ne fût pas preſſé par d'extrêmes beſoins, il ne voulut point paſſer ſi près de Saldanna ſans y relâcher.

Keeling relâche à la Baye de Saldanna.

CETTE fameuſe Baye n'eſt guères ſans quelque Vaiſſeau de l'Europe, que la néceſſité ou le plaiſir ne manque point d'y faire entrer.] Les Anglois y trouvèrent un Bâtiment Hollandois, qui envoya civilement ſa Chaloupe au-devant d'eux, avec ſix Moutons, les plus gras que l'Auteur ait jamais vûs. Il s'en trouva un, dont la queuë ſeule avoit vingt-huit pouces de large, & peſoit trente-cinq livres. Les Hollandois accordèrent auſſi à Keeling une grande voile, dont il avoit un beſoin extrême, & reçurent de lui pour payement un billet de douze livres ſterling ſur la Compagnie d'Angleterre. Après quelques jours de repos, il ſe diſpoſa le 7 de Janvier à continuer ſon voyage; mais ce ne fut pas ſans avoir laiſſé, ſuivant l'uſage du lieu, des inſcriptions qui rendoient témoignage de ſon arrivée dans cette Baye, & de l'état de ſon Vaiſſeau. [Entre pluſieurs monumens de cette nature, qui étoient gravés ſur divers rochers, il lut avec compaſſion les plaintes d'un Equipage Portugais qui ayant été réduit par le ſcorbut & d'autres maladies au nombre de ſept hommes, n'avoit pas laiſſé de remettre courageuſement en mer pour ſe rendre à Mozambique. L'Ecrivain avertiſſoit ceux qui pouroient eſſuyer la même diſgrace, que toutes ſes careſſes & toutes ſes offres n'avoient pû lui faire obtenir des Négres, ſept ou huit hommes qu'il leur avoit demandés, pour achever ſa navigation. Quoiqu'une longue habitude eût dû familiariſer ces Barbares avec les Européens, leur férocité ne diminuoit pas; non qu'ils fuſſent dangereux par leur cruauté ou leur perfidie, lorſqu'on traitoit avec eux de bonne-foi; mais ils conſervoient un fond de défiance que toutes les civilités & les promeſſes ne pouvoient leur faire ſurmonter. Keeling en mit pluſieurs à l'épreuve, en leur offrant de l'or & des habits pour les engager à le ſuivre. Ils recevoient joyeuſement le prix des marchandiſes qu'ils apportoient au Vaiſſeau; mais ils rejettoient avec une eſpèce de crainte tout ce qui étoit au-deſſus de leurs conventions, comme s'ils euſſent appréhendé de prendre des engagemens qui les effrayoient.]

1610.

Continuation de ſa route.

KEELING partit de Saldanna le 10 au matin. Il obſerve que pendant tout le ſéjour qu'il y avoit fait, le vent avoit toûjours été Oueſt & Sud; au lieu que les deux premières fois qu'il s'étoit arrêté dans la Baye, & dans la même ſaiſon, il l'avoit eu conſtamment Eſt, & fort orageux. Le 20, il paſſa le Tropique du Sud. Le Vaiſſeau Hollandois l'ayant accompagné juſqu'alors, le quitta en le ſaluant de trois coups de canon.

LE 30 au lever du Soleil, il apperçut l'Iſle de Sainte-Hélène, après avoir fait ſoixante-ſix lieuës [à l'Oueſt] dans cette latitude. L'ancre fut jettée du côté du Nord-Oueſt à un mille du rivage, & au Nord-Oueſt

Keeling. 1610.

Ouest de la Chapelle, sur vingt-deux brasses de fond. Cette Isle est située à deux-cens soixante-dix ou quatre-vingt lieuës à l'Ouest de la Côte d'Afrique.

On remit à la voile le 9 de Février, pour retourner directement en Angleterre. Le 16, on découvrit à sept ou huit lieuës l'Isle de l'Ascension. Le 28, la surprise des Anglois fut extrême de rencontrer le même Vaisseau Hollandois qu'ils avoient quitté sous le Tropique, mais dans un état si triste qu'il ne lui restoit que huit ou neuf hommes capables de travail. Les maladies en avoient emporté quarante-six, & tout le reste étoit accablé de langueur. Ils en avoient si bien usé avec Keeling que s'il avoit pû leur offrir quelques-uns de ses Matelots, il leur auroit volontiers offert cette marque de reconnoissance. Mais quoique tous ses gens fussent en fort bonne santé, il auroit eu besoin lui-même d'en avoir un plus grand nombre, pour les nécessités de son propre Vaisseau, qui faisoit eau de toutes parts. Les Hollandois, qui voyoient sa situation, rendirent justice à ses sentimens, & ne le pressèrent pas même de leur tenir compagnie. Ils le prièrent seulement, s'il rencontroit quelque Bâtiment de leur Nation, d'avertir qu'ils étoient dans un extrême embarras, & de leur procurer une prompte assistance. Il les quitta vers la nuit, avec les témoignages du plus vif regret, à 45 degrés 6 minutes de latitude.

Arrivée de Keeling aux Dunes.

Le 1 de Mai, se trouvant à 49 degrés 13 minutes, il eut un si beau tems qu'il se croyoit fort proche du terme. Mais, le lendemain, un affreux orage, & le vent qui tourna au midi, le rejetta fort loin de ses espérances. Cependant, après avoir lutté quatre jours contre les flots, il rencontra un Bâtiment de Lubeck, qui l'assûra que Scilly n'étoit qu'à cinquante lieuës, à l'Est quart au Nord du même point. Keeling apprit au Capitaine de ce Vaisseau le besoin que les Hollandois avoient de son secours. Le 9 au matin, il découvrit *Beachy* à trois lieuës au Nord-Nord-Est; &, vers le soir, il jetta l'ancre aux Dunes.

LATITUDES.

Rade de Sierra Leona.	8	36N.	Isle de Sel.	6	6
Variation Est.	1	50	Isle de Nossaseres.	5	30
Deux petites Isles.	23	37 S.			
Variations Est.	15	30	Isle Maurice. N.-Ouest.	20	00
ou	15	26	Isle Maurice. Sud-E.	20	15
Isle près de Priaman.	4	2			



CHA-

CHAPITRE V. (a)

Voyage du Capitaine David Middleton à Bantam & aux Moluques en 1607.

MIDDLETON. 1607.

IL doit rester de la curiosité aux Lecteurs attentifs pour le sort du *Consent*, troisième Vaisseau de la Flotte de Keeling. On a vû qu'après avoir été séparé par la tempête, il avoit laissé des marques de son passage à Saldanna, & qu'il avoit paru ensuite à Bantam. Mais dans l'impatience de retrouver l'Amiral, il risqua le Voyage des Moluques sous ses propres auspices; [&, le Capitaine même en ayant été l'Ecrivain, on doit souhaiter de trouver ici son récit.]

Il arrive à Saldanna après la tempête.

Il le commence à son entrée dans la Baye de Saldanna, où malgré les périls d'une longue tempête, il arriva sans autre perte que celle d'un Matelot, qui avoit été tué d'un coup de tonnerre au sommet du grand mât (b). Dans le besoin pressant de toutes sortes de provisions, il se rendit lui-même, avec quelques-uns de ses gens, à l'Isle des *Pengoins*, qui n'est qu'à trois lieuës de la Rade. Il y vit avec étonnement une si prodigieuse quantité de Veaux marins & de Pengoins, qu'il en compta des troupeaux de cinq cens. Cette Isle n'a pas plus de trois milles de long sur deux de large. Mais l'Auteur doute qu'il y en ait une au monde où l'on trouve plus d'animaux marins, sans parler d'un nombre surprenant de Canards, d'Oyes, de Pélicans, & d'autres sortes d'Oiseaux.

Merveilleuse quantité d'animaux de Mer.

Après avoir pourvû aux premières nécessités de la vie, [Middleton chercha le moyen de se lier avec les Habitans du Pays, dans la seule vûe d'acheter d'eux quelques bestiaux. Plus heureux que la plûpart de ceux qui avoient fait le même commerce, non-seulement il obtint les mêmes avantages, mais il fit consentir volontairement un Sauvage à le suivre. Cette faveur dont il fut obligé à quelque mécontentement que le Négre avoit reçu de sa Nation, lui parut d'autant plus utile, que voulant chercher avec soin l'Amiral & le Vice-Amiral, il avoit besoin d'un Interprête pour le langage d'Afrique. Le Négre entendant d'ailleurs quelques mots d'Anglois, tout l'Equipage s'empressa de lui en apprendre davantage, avec beaucoup d'admiration pour la facilité de sa mémoire.] On quitta la Baye le 30. [Tout l'équipage étoit en bonne santé. Ce ne fut pas sans répugnance qu'on mit à la voile avant l'arrivée de l'Amiral & du Vice-Amiral; mais comme il n'étoit pas sûr qu'ils relâcheroient en cet endroit, on crut que le meilleur parti étoit de faire voile pour l'Isle de Madagascar.] La nuit suivante, on doubla heureusement le Cap de Bonne-Espérance, avec quelque envie d'y relâcher, si le vent n'eût changé lorsqu'on n'en étoit plus qu'à quatre lieuës; mais il s'éleva de terre avec tant de violence que Middleton revint au projet de s'avancer vers Madagascar. Le tems redevint fort beau jusqu'au 35e. degré de latitude, que le vent

Middleton emméne un Négre de Saldanna.

(a) C'est le Chapitre VI. de l'Original. R. d. E.

(b) *Angl.* qui s'étoit tué en tombant du haut du grand mât. R. d. E.

Middleton. 1607.

Il arrive à Madagascar.

vent s'étant mis au Nord-Ouest, on porta Est quart au Sud pour éviter les courans. Enfin le 27 d'Août, à deux heures après-midi, on découvrit l'Isle de Saint-Laurent ou de Madagascar. On n'en étoit qu'à six lieuës. Les observations firent trouver à midi 24 degrés 40 minutes de latitude ; &, le soir, la variation étoit de 16 degrés 23 minutes.

Deux Isles à la Baye de Saint-Augustin.

Le 30, à cinq heures après-midi, on mouilla l'ancre dans la Baye de Saint-Augustin, à six brasses & demi d'eau, sur un fond de gravier. Il avoit fallu des précautions pour choisir le véritable Canal, parce qu'à l'entrée de la Baye il se trouve deux Isles, qui forment différentes ouvertures. Middleton eut la curiosité de se mettre dans sa Chaloupe pour visiter ces Isles. L'une, qui est fort petite, ne lui parut qu'un banc de sable. L'autre, à laquelle il donne un mille de longueur, & la moitié moins de largeur, est couverte de quelques Bois, mais déserte & stérile. Aucun Habitant ne s'étant fait voir sur les bords de la Baye, le Vaisseau s'avança trois lieuës plus loin, jusqu'à deux milles au-dessus de l'embouchure d'une Rivière. L'eau & le bois lui manquoient. Middleton ayant fait jetter l'ancre, le cable rompit, sans qu'on pût s'en imaginer la cause. [La Chaloupe fut détachée avec dix hommes armés, pour entrer dans la Rivière. *Davis*, qui étoit chargé de la conduire, remonta l'espace d'une lieuë, en basse marée, sans trouver que l'eau devînt plus douce. Quelques Cabanes, qu'il découvrit à deux ou trois cens pas de la rive, lui firent prendre le parti de descendre. Il s'en approcha sans précaution, avec six de ses gens. Les Habitans, qui étoient au nombre de douze prirent la fuite à sa vûe. Il les rappella par ses signes, mais inutilement.

Davis entre dans une Rivière avec la Chaloupe.

Informations qu'il reçoit d'un jeune Négre.

La pauvreté de cette Habitation ne lui auroit pas fait naître l'envie d'y entrer, s'il n'eût été pressé par les cris d'un enfant, qui ne tarda point ensuite à se faire appercevoir. Ce petit Négre paroissoit âgé de douze ou quinze ans, & sa douleur venoit d'être arrêté par un mal de jambe, qui l'avoit empêché de suivre les autres. Il donna des marques extraordinaires de frayeur, en voyant les Anglois si près de lui. Cependant comme ils avoient avec eux le Négre de Saldanna, il se rassûra tout-d'un-coup lorsqu'il le vit parler familièrement à ceux qui l'effrayoient. Davis lui ordonnoit de caresser cet enfant & de lui faire diverses questions. Quoique la Langue de Madagascar soit fort différente de celle des Négres du Continent, il s'y trouve des ressemblances ; & les Négres d'ailleurs ont d'autres conformités qui leur facilitent beaucoup le moyen de s'entendre. Ainsi Davis apprit, par l'entremise du sien, qu'il y avoit à peu de distance deux sources fort abondantes, d'où l'eau pouvoit se transporter aisément à la rivière. Il sçut aussi qu'à moins d'un mille du même lieu il y avoit une Habitation fort peuplée, ou une Ville nommée *Rota* ; que depuis six semaines ou deux mois, il étoit échoué sur la Côte un Bâtiment de l'Europe, dont il étoit sorti quantité de gens armés qui s'étoient répandus fort loin dans le Pays ; qu'ils en avoient emporté beaucoup de gingembre : qu'après avoir traité fort humainement les Insulaires, ils leur avoient fait une guerre sanglante, dans laquelle ils avoient eux-mêmes perdu beaucoup de monde. Il fut impossible à Davis de juger quel étoit ce Vaisseau, & l'intérêt de sa Patrie le portoit à craindre que ce ne fût celui de l'Amiral Keeling. Mais tandis qu'il s'entretenoit de ses conjectures, le petit Négre fit voir à l'autre

MIDDLETON. 1607.

quelques morceaux d'un habit déchiré, que les Anglois crurent reconnoître, au drap & à la forme, pour un monument de leur Pays. Ce foible indice eut la force auſſi de confirmer les ſoupçons de Davis. Cependant comme il ne pouvoit ſe croire en ſûreté dans un lieu où l'on étoit ſi peu ſatisfait des Européens, il regagna ſa Chaloupe, après avoir fait aſſûrer le petit Négre qu'il ne penſoit point à lui nuire, & l'en avoir convaincu par ſes careſſes & ſes préſens.

Le Vaiſſeau Anglois s'approche de la Rivière.

CE récit fit balancer Middleton s'il devoit s'arrêter dans un lieu ſi dangereux. La néceſſité d'eau l'y forçant, il prit ſeulement des meſures pour n'avoir rien à redouter des Barbares. Le ſoir même, on apperçut pluſieurs Barques qui s'avancérent comme à la découverte, ſans ſe fier aux ſignes qu'on faiſoit pour les attirer. Malgré tant de mauvais pronoſtics, le Vaiſſeau s'approcha de l'embouchure de la rivière, où la nature a formé, dans l'angle même de la Côte, une ſorte de petit Port. C'eſt un enfoncement d'environ deux cens pieds de diamétre, que l'eau de la mer ſemble avoir creuſé, & qui eſt capable de contenir deux Vaiſſeaux fort au large ſur dix braſſes de profondeur. Middleton s'y logea, après l'avoir fait ſonder dans toutes ſes parties. Le lendemain, il renvoya la grande Chaloupe & l'Eſquif, chargés de tonneaux & de gens armés. Davis, qui fut encore nommé pour les conduire, étoit homme d'eſprit & de courage, mais qui jugeoit trop mal de la ſtupidité des Négres, & qui s'étoit perſuadé mal-à-propos que dans toutes les occaſions où l'adreſſe pouroit être employée contr'eux, elle étoit capable de ſuppléer au nombre.

Danger dont les Anglois ſe ſauvent à peine.

IL remonta la rivière juſqu'aux Cabanes qu'il avoit viſitées la veille, & loin d'y remarquer rien d'effrayant, il vit ſur la rive où il étoit deſcendu, deux Négres, avec le jeune Malade, qu'ils ſembloient y avoir apporté. Davis le reconnoiſſant, ſe hâta de lui faire des ſignes d'amitié, & ne fit pas difficulté de deſcendre. Le Négre de Saldanna entretint quelque tems les deux autres, & leur fit beaucoup eſpérer de l'affection des Anglois. Ils parurent ſatisfaits de ſes aſſûrances, & ſe diſpoſant à ſervir de guides, ils prirent le chemin des ſources. De vingt hommes que Davis avoit amenés, quatorze étoient occupés à tirer les traîneaux. On arriva aux ſources, qui étoient telles que le jeune Négre les avoit repréſentées. Elles formoient, preſqu'en ſortant, un baſſin de cinq ou ſix pieds de profondeur, qui n'en avoit pas moins de dix ou douze de diamétre; & l'eau fuyant par un petit ruiſſeau, alloit ſe perdre dans un Marais bourbeux qui s'étendoit juſqu'à la rivière. Les Anglois avoient commencé le travail, lorſque Davis, qui leur donnoit ſes ordres, apperçut à cent pas, ſur le ſommet d'une petite Colline, pluſieurs Sauvages, qui paroiſſoient un moment, & qui ſe retiroient auſſi-tôt. L'allarme ſe mettant dans ſa Troupe, il commença par ſe ſaiſir des deux Négres qui l'avoient conduit. Il recommanda qu'il fuſſent gardés ſoigneuſement, tandis qu'à la tête de dix de ſes gens il monta d'un air ferme juſqu'au ſommet de la Colline. Le bruit d'onze coups de fuſils, dont on vit en même tems la fumée, & quelques fléches, qui vinrent tomber juſqu'au bord de la ſource, firent connoître à ceux qui y étoient reſtés qu'on étoit ſurpris par les Inſulaires. Ils ne balancérent point à voler au ſecours de leurs Compagnons. Les Barbares, qui n'avoient ôſé s'en approcher, mais qui continuoient de les harceler à coups de fléches, n'eurent pas plûtôt vû paroître le ſecours qui

leur

MIDDLETON. 1607.

leur arrivoit, que le croyant sans doute beaucoup plus nombreux, ils prirent la fuite avec beaucoup de frayeur. Ils étoient plus de deux cens. Davis emporta les arcs de ceux qui avoient été tués des premiers coups. Il croyoit retrouver, aux sources, les deux Guides qu'il y avoit laissés; mais leurs Gardes les ayant abandonnés dans la première confusion, ils n'avoient pas manqué de prendre la fuite. Le Malade même avoit disparu du bord de la rivière; & quoiqu'il ne pût être bien loin, les Anglois dédaignèrent de le chercher. Ils rapportèrent à bord quelques tonneaux d'eau fraîche, pour rendre témoignage que la crainte n'avoit point été capable de les arrêter. Mais quoiqu'une si petite quantité fût fort éloignée de suffire pour la provision du Vaisseau, Middleton jugea que la prudence l'obligeoit de chercher du remède à ses besoins dans des lieux plus sûrs.] Il remit à la voile le 7, avec un vent fort frais d'Est quart au Nord. Le lendemain, continuant de s'avancer au long des Côtes, il fut surpris de voir partir du rivage plusieurs petites Barques qui s'approchèrent du Vaisseau sans précaution. L'une portoit quatre Chevreaux. Une trois Moutons. La troisiéme, une Genisse. Une quatriéme, de la chair fraîche de Bœuf ou de Vache. Il acheta tout, à fort bon marché. [Un Anglois de l'Equipage, à qui ce changement de dispositions parut suspect de la part des Insulaires, voulut faire craindre à Middleton que toutes ces viandes ne fussent empoisonnées. Mais il fut aisé de juger par la naïveté de ceux qui les apportoient qu'ils avoient même ignoré les querelles de leurs voisins. Cette persuasion porta le Capitaine à relâcher dans une petite Baye d'où les Barques étoient sorties. Il y trouva de l'eau & du bois, deux secours dont le besoin étoit devenu fort pressant.]

Middleton leve l'ancre.

Il trouve des Négres plus humains.

LA navigation du Consent fut heureuse jusqu'au 12 de Novembre, qu'on découvrit le matin une fort belle Isle à 5 degrés ½ de latitude. La variation se trouva de 4 degrés 13 minutes. [Middleton avoit perdu l'espérance de rencontrer l'Amiral; mais attiré par la quantité d'arbres & d'oiseaux qu'il voyoit devant lui, & ne pouvant douter que ce ne fût l'Isle d'*Inganna*, dont il avoit entendu vanter les bestiaux & les pâturages, il prit la résolution d'y relâcher. Quoique celle de Sumatra en soit fort voisine, il n'avoit point d'affaires qui pussent l'y conduire; & les rafraîchissemens d'Inganna suffisoient pour rendre sa course aisée jusqu'à Bantam.] En approchant de l'Isle, il jugea que sa longueur est d'environ cinq lieuës, Est par Sud, & Ouest par Nord. Le côté de l'Est ne paroît composé que de terres hautes, dont la perspective n'a rien d'extraordinaire. Mais la Partie occidentale est un des plus agréables lieux du Monde par la beauté de ses Paysages, & des plus abondans en toutes sortes de bestiaux. Les Anglois abordèrent dans celle-ci (c). [La Rade qu'ils choisirent pour y mouiller l'ancre n'a point de Ville sur ses bords, mais elle est environnée d'un grand nombre de maisons riantes, qui se ressentent de l'opulence des Habitans. Le commerce qu'ils font de leurs bestiaux dans l'Isle Sumatra, leur rapporte un profit si considérable, qu'un

Isle d'Inganna.

Ses agrémens & ses richesses.

(c) *L'Original dit que* les Anglois profitant d'un vent d'Ouest-Nord-Ouest ne s'arrêtèrent point, & que le lendemain, ils passèrent à la vûe de Sumatra, qui n'étoit qu'à quatre lieuës d'eux. R. d. E.

MIDDLETON. 1607.

qu'un Roi de *Pedir*, qui avoit besoin d'argent pendant la guerre qu'il soûtenoit contre le Roi d'Achin, ne trouva point d'expédient plus sûr & plus prompt que d'épouser la fille unique d'un des plus riches Particuliers d'Inganna. Aussi l'Isle jouit-elle d'un des principaux fruits de l'opulence & du luxe, qui est la douceur & la politesse. Quoiqu'il y arrive peu d'Etrangers, les Habitans paroissent charmés de les recevoir, & se font comme une étude de leur plaire. Middleton reçut à son arrivée des rafraîchissemens qu'il offrit en vain de payer; &, pour les provisions qu'il demanda, on se contenta d'un prix fort médiocre. Il fut invité à descendre au rivage. Enfin tous les Anglois du Vaisseau furent également satisfaits de l'Isle & des Insulaires.

Le jour même de leur départ, ils passèrent à la vûe de Sumatra. La multitude de petites Barques qu'on découvre au long des Côtes, forme un spectacle agréable pour ceux qui n'ont point encore pénetré dans ces Mers.] Deux jours après, ils arrivèrent dans la Rade de Bantam, [qu'ils trouvèrent ✝ remplie de Bâtimens Indiens, Chinois, Hollandois, & de plusieurs autres Nations; mais le Dragon & l'Hector, c'est-à-dire, l'Amiral & le Vice-Amiral Anglois, ne se présentèrent point à leurs yeux.]

Ils arrivent à Bantam.

Towtson, qui étoit le Chef du Comptoir Anglois depuis le retour de Scot, *Sarris*, & les autres Facteurs, s'empressèrent de visiter Middleton sur son bord. Comme il n'étoit chargé d'aucun pouvoir, les Instructions & les Comptes qu'ils lui apportoient furent réservés pour l'arrivée de l'Amiral. Cependant ils l'assurèrent que les affaires de la Compagnie étoient en fort bon ordre & le Comptoir florissant, [ce qui ne ressembloit guéres aux tristes ✝ vérités que l'Amiral Keeling devoit bientôt découvrir.] Middleton descendit, pour faire transporter au Comptoir le fer & le plomb qu'il avoit apporté. Ensuite ayant employé le tems, jusqu'au 6 de Décembre, à radouber son Vaisseau, il quitta Bantam pour se rendre aux Moluques. C'étoit sans doute le projet de la Compagnie, puisque Towtson ne lui refusa ni les secours ni les marchandises qui convenoient à ce nouveau Voyage. Le vent étoit si bas à son départ, qu'ayant eu beaucoup de peine à sortir de la Rade, il fut obligé la première nuit de jetter l'ancre à la vûe des hauteurs de Bantam. Des tourbillons de flamme & de fumée qu'ils apperçurent dans les ténébres, leur firent juger que par quelqu'un des accidens ordinaires à cette Ville, le feu en consumoit une partie. Le lendemain ils continuèrent leur navigation avec un bon vent, qui les conduisit au travers d'un grand nombre d'Isles, parmi lesquelles ils en virent plusieurs d'abîmées. La pluie, le tonnerre & les éclairs ne furent pas pour eux des choses nouvelles dans ces Mers.

Etat du Comptoir Anglois.

Middleton part pour les Moluques.

1608.

Ils arrivèrent à Tidor au commencement de Janvier. Les Isles Moluques étoient dans le mouvement d'une guerre qui duroit depuis plusieurs mois entre les Hollandois & les Espagnols. Ceux-ci, qui avoient alors moins de Vaisseaux que les Hollandois, refusèrent à Middleton la permission du Commerce, à moins qu'il ne voulût les assister contre leurs Ennemis, ou du moins qu'il ne leur prêtât son Vaisseau pour donner plus d'apparence à leur Flotte, en se contentant de l'accompagner. Les Anglois ayant déclaré nettement que cette demande étoit contraire à leur Commission, il furent réduits au Commerce nocturne qu'ils éxerçoient secrétement avec les Insulaires. Pendant le jour, ils affectoient de prendre part aux divertissemens des Espagnols & des Princes du Pays, comme s'ils eussent attendu l'arrivée d'un nouveau Général d'Espagne, dont ils espéroient plus de faveur. [Ces

On refuse aux Anglois la permission du commerce aux Moluques.

Middleton. 1608.

Artifice des Espagnols pour s'attacher les Princes Indiens.

[Ces réjouissances étoient des courses & des représentations théâtrales. Les Espagnols avoient inventé cet artifice, pour attacher à leurs intérêts une Noblesse molle & voluptueuse, qui craignoit le travail autant qu'elle aimoit le plaisir. Il n'y avoit point de comparaison, dans l'esprit d'un Prince des Moluques, entre un Espagnol richement vêtu, qui donnoit des fêtes galantes, & le Marchand Hollandois, qui sous un habit aussi grossier que sa figure & ses manières, ne paroissoit occupé que de ses marchandises & de ses comptes. Middleton, à qui le goût du plaisir n'étoit pas étranger, trouva l'art de plaire également aux Espagnols & aux Indiens, en se prêtant à tout ce qui pouvoit les amuser. Cependant sa complaisance ne les disposa point à lui accorder la liberté qu'il desiroit.

Fête des Moluques.

Entre les plaisirs auxquels il contribua, il fait l'histoire d'une marche célébre, où les femmes furent admises, mais sans communication avec les hommes; de sorte que le plaisir de la fête n'étoit proprement que pour les spectateurs. Chaque femme néanmoins portoit les Enseignes du Cavalier qui avoit fourni à la dépense de son train, comme chaque Cavalier portoit quelque marque de la Dame à laquelle il répondoit. Cette fête ayant été annoncée dans toute l'Isle de Tidor, qui n'a pas plus de cinq lieuës de circuit, mais qui est fort peuplée dans cette étendue, la plus grande partie des Habitans s'étoit assemblée dans la Capitale, jusqu'à faire craindre que les Hollandois, dont les principales forces étoient à Ternate & à Bachan, ne profitassent de cette occasion pour former quelque entreprise. Mais tandis que les Insulaires étoient amusés par des spectacles, les Troupes Espagnoles avoient ordre de faire une garde exacte dans les Ports.]

Middleton part mécontent.

Au commencement de Mars, l'amitié que les Espagnols avoient conçue pour Middleton les fit consentir à lui permettre quelque commerce ouvert; mais sur d'autres délibérations, cette liberté lui fut ôtée peu de jours après. Ensuite il reçut l'ordre de partir au moment qu'il s'y attendoit le moins. Le ressentiment de cette conduite lui fit prévenir le jour même qu'on lui avoit fixé pour son départ. Il mit à la voile le 14 de Mars, [& fit quelque petit commerce sur (d) la route.]

Isle de Bangaye.

Le 20, étant entré dans les Détroits de *Bangaye*, où il se proposoit de chercher de l'eau, une Pare Indienne, qui vint de l'Isle au-devant de lui, offrit de le conduire au ruisseau le plus pur & le plus abondant. C'étoit sur la Côte de l'Est. On suivit la Pare, qui montra effectivement aux Anglois un lieu commode pour aborder avec la Chaloupe. Le Vaisseau ayant jetté l'ancre sur soixante-six brasses d'eau, malgré l'agitation d'un courant fort vif, on se disposoit à faire partir les tonneaux, lorsqu'on vit paroître un grand nombre de Pares qui s'avançoient successivement des deux côtés de l'Isle. Dans la première inquiétude, Middleton se crut trahi, & donnoit déja des ordres pour sa défense. Mais on reconnut aussi-tôt que c'étoient des Pêcheurs, ou d'autres Insulaires, qui apportoient du poisson & quelques épices,

(d) Ce paragraphe, & celui qui précède immédiatement l'addition du Traducteur, est imprimé en caractères Italiques dans Purchass, qui avertit le Lecteur, qu'il a abregé ici le Texte de l'Auteur qui est fort long, comme il a fait dans d'autres endroits qui lui paroissoient ennuyants. Mais malheureusement il lui est arrivé souvent de regarder comme ennuyantes des choses, qui, si elles ne sont pas amusantes, sont du moins fort utiles.

MIDDLETON. 1608.

ces, dont ils offrirent l'échange pour des plats de porcelaine. Le soir, on vit revenir la Chaloupe avec une fort petite quantité d'eau; non qu'elle manquât dans le lieu où ils l'avoient cherchée; mais l'eloignement de la source, qui étoit à cinq milles, n'avoit pas permis d'en apporter davantage.

Les Insulaires caressent les Anglois.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il arriva autour du Vaisseau plus de cent Pares, chargées d'hommes & de femmes, qui venoient offrir aux Anglois quantité de poisson sec & frais, de volailles, de porcs, de fruits & de racines. Ils ne demandoient en échange que du drap & de la porcelaine. Le Vaisseau se fournit ainsi de provisions à très-vil prix. Mais il fut exposé à beaucoup d'embarras de la part de tous ces Insulaires, qui y montérent de toutes parts, & qui s'y trouvèrent en si grand nombre, qu'à peine les Anglois pouvoient-ils se remuer. [Les femmes, aussi traitables que leurs maris, ne refusoient rien à ceux qui les tiroient à l'écart.] Dans le cours de l'après-midi, le Roi de l'Isle envoya au Capitaine, du *Plantain*, avec une sorte d'eau ou de liqueur fort estimée des Indiens, qu'ils appellent *Irea Pote*. Middleton, pour reconnoissance, envoya au Roi une piéce d'étoffe. Cette députation du Prince, & le départ de ses Messagers, furent comme un signal qui rappella tous les Insulaires dans leur Isle. Ils descendirent du Vaisseau avec précipitation, & dans l'espace d'un quart d'heure ils disparurent entièrement. Middleton fit lever l'ancre pendant la nuit, avec si peu de vent, que tous les efforts des Matelots eurent beaucoup de peine à surmonter la violence du courant. Il couroit risque d'être jetté plus loin, par cet obstacle, qu'il n'auroit avancé dans trois jours.

Présent que le Roi fait à Middleton.

Isle Button.

Le 19 d'Avril, en passant proche de l'Isle Button, (*e*), il vit partir du rivage une Barque qui vint droit au Vaisseau, avec de grandes marques de confiance. C'étoit le frère du Roi, qui avoit ordre de témoigner au Capitaine l'empressement que le Roi son frère avoit de voir les Anglois & leur Bâtiment. Middleton répondit qu'il jetteroit volontiers l'ancre pour lui donner cette satisfaction, & qu'il se croiroit fort honoré de sa présence. Le Roi sortit bientôt de la Rivière dans une vaste *Caricole*, qui étoit conduite au moins par cent Rameurs. Elle avoit six canons de fonte, & plus de quatre cens hommes armés. Cinq autres Caricoles, qui venoient à la suite portoient environ mille hommes. Le Roi fit demander au Capitaine un Otage pour sa sûreté. On lui envoya le Chirurgien du Vaisseau, [homme de résolution & d'une figure gracieuse.] Ensuite le Roi n'ayant pas fait difficulté de monter à bord, avec un petit nombre de ses gens, les Anglois s'efforcèrent de répondre à l'opinion qu'il avoit marqué de leur politesse & de leur bonne-foi, On lui servit ce qui restoit de plus délicat sur le Vaisseau après une si longue navigation. [Il mangea sans défiance, en faisant l'éloge de quelques liqueurs de l'Europe qui s'étoient fort bien conservées. Dans le cours du festin, il prit plaisir à raconter par la bouche de l'Interprête toutes les circonstances de son mariage, & la guerre qu'il avoit eue à soûtenir

Le Roi fait demander aux Anglois la liberté de les voir à bord.

Il est traité galamment.

☞ (*e*) Cette Isle, qui n'est pas éloignée du Sud-Est de Célèbes, est vrai-semblablement celle dont il est parlé dans le paragraphe précédent. Il y a apparence que Purchass ayant oublié de la nommer auparavant, il aura encore omis quelque chose du Texte de son Auteur.

Middleton. 1608.

tenir pour se mettre en possession de sa femme.] Middleton lui fit demander à son tour quelles étoient les productions de son Isle. Il répondit qu'il avoit des perles, de l'écaille de tortue, & du drap de ses propres manufactures, qui étoit apparemment de cotton; mais que n'étant venu dans cette partie de son Isle que pour y chercher de l'amusement, & ne s'étant point attendu à rencontrer des Etrangers, il n'avoit aucune de ces marchandises avec lui; que cependant si le Capitaine vouloit s'avancer jusqu'à sa Ville Capitale, qui n'étoit éloignée que d'un jour & une nuit, il lui feroit voir de grands amas de perles & d'autres richesses. Il lui offrit un Pilote pour le conduire par les plus sûres voies dans un lieu qui lui étoit inconnu.

Il les engage à se rendre dans sa Capitale.

Cette offre méritoit l'attention du Capitaine & des Facteurs. Après avoir considéré qu'un voyage si court ne les détournoit pas de leurs vûes, & que la fortune leur offroit peut-être l'occasion de s'enrichir, ils firent présent au Roi d'un mousquet, d'une épée & d'une belle piéce d'étoffe, en lui promettant de se laisser conduire par le Pilote qu'il leur promettoit. Dans le regret qu'il ressentit de n'avoir rien à leur offrir pour s'acquiter de leur présent, il se défit de sa robe (*f*) qu'il força Middleton d'accepter; [& s'étant revêtu de celle d'un Officier de sa suite,] il rentra dans sa Caricole avec des civilités que les Anglois admirèrent dans un Monarque Indien. Vers le soir il envoya une Barque pour leur servir de guide jusqu'à Button, avec un présent de quelques poules & d'un chevreau pour le Capitaine. L'ancre fut levée à l'entrée de la nuit, pour suivre la Barque. Mais un calme qui survint, & la marée que les Anglois avoient contre eux, les empêchant de tourner à l'Ouest, ils s'arrêtèrent encore jusqu'au lendemain. Cependant la Barque Indienne étoit retournée au Port avec le Contre-Maître du Vaisseau, qui n'avoit pas balancé à s'y mettre. Il revint le jour suivant, sur les dix heures, chargé de poules & de cocos. Son récit augmenta la curiosité de Middleton, quoiqu'il fût mêlé de peintures tragiques. Il avoit trouvé le Roi dans la débauche, avec les Nobles de sa Cour; ce qui n'avoit point empêché ce Prince de les recevoir fort agréablement. Mais il n'avoit pû voir sans effroi l'ornement de la grande sale du Palais. C'étoient les têtes des Ennemis que le Roi avoit tués de sa propre main dans la dernière guerre. Elles étoient encore si fraîches, qu'on voyoit, au-dessous, les traces du sang qui en avoit dégouté. Ce spectacle avoit fait tant d'impression sur le Contre-Maître, que refusant de passer la nuit avec le Roi, il avoit mieux aimé retourner au Port & passer la nuit dans sa Caricole qui l'avoit apporté. Le matin il demanda instamment d'être reconduit à bord. Comme le vent n'avoit pas cessé d'être foible dans les Détroits, Middleton, sans donner dans les frayeurs du Contre-Maître, prit le parti de faire précéder le Vaisseau par la Chaloupe qui le conduisoit à force de rames. Cet expédient le fit avancer si vîte, qu'il jetta l'ancre vers midi à la vûe de Button. [Cette Ville, comme la plûpart de celles des Indes, avoit autant de jardins que de maisons; ce qui lui donnoit en apparence une fort grande étendue; mais le nombre des Habitans y répondoit si peu, que de l'aveu même du Roi, il ne

Le Contre-Maître Anglois s'y rend le premier.

Horrible spectacle dont il est frappé.

Etat de l'Isle de Button.

(*f*) *Angl.* Il fit présent à Middleton de deux piéces de l'étoffe de son pays. R. d. E.

Middleton. 1608.

ne surpassoit pas douze ou treize cens personnes. Cependant l'Isle étoit assez peuplée, par la multitude de Villages & de Hameaux qui étoient répandus dans toutes ses parties, sans compter les Gardes ou les Troupes ordinaires du Roi, qui étoient logées ensemble à un quart de lieuë de Button, & qui depuis la dernière guerre montoient au nombre de trois mille.]

Middleton entre dans la Rade.

MIDDLETON attendit à l'ancre les ordres de la Cour. Il n'en reçut point le même jour, parce que le Roi fatigué de sa débauche, demeura enseveli jusqu'au soir dans un profond sommeil. Mais il vint à bord un grand nombre d'Insulaires, qui apportèrent toutes sortes de provisions. Le lendemain après-midi, la Rade se trouva remplie d'une multitude de Caricoles qui firent plusieurs fois le tour du Vaisseau, en déployant leurs enseignes & d'autres ornemens de diverses couleurs. Celle du Roi s'étant fait reconnoître à plusieurs marques, Middleton salua ce Prince d'une volée de mousqueterie & d'une décharge de sa grosse artillerie. Ensuite étant descendu dans sa Chaloupe avec Siddal & ses principaux Facteurs, il suivit le cortège du Roi jusqu'à la Ville. [L'artillerie de Button se fit entendre aussitôt, soit pour rendre aux Anglois leur salutation, soit pour relever la fête du Roi.] Ce Prince reçut le Capitaine sur le rivage, & lui renouvella toutes ses offres; mais comme il s'étoit proposé une partie de chasse pour ce jour-là, il remit au lendemain à lui faire voir son Palais. Middleton retourna sur son Vaisseau qui continuoit d'être à l'ancre fort près de la terre. Il arriva, dans l'après-midi, un Jonc de Java, qui venoit d'Amboyne avec sa garnison de girofle.

Plaintes d'un Capitaine Javan, contre les Hollandois.

Le Nackada, ou le Capitaine, fort mécontent des Hollandois, eut avec Siddal un long entretien, dans lequel il [lui offrit toute sa cargaison, & lui] [marqua autant de regret que d'étonnement de voir les forces Hollandoises si supérieures à celles des Anglois, tandis qu'il n'ignoroit pas combien le Roi d'Angleterre étoit au dessus du Comte de Hollande. Il parloit du Comte Maurice, dont tous les Marchands Hollandois répétoient sans cesse le nom. Siddal lui répondit que jusqu'alors le Roi d'Angleterre s'étoit peu mêlé des interets du commerce, & que laissant ce soin à quelques-uns de ses Sujets, il employoit ses forces à se faire respecter en Europe; au lieu que les Hollandois, n'étant qu'une société de Marchands, qui ne prétendoient point à d'autre gloire, se tournoient entièrement vers cet unique objet; ce qui n'empêchoit point que les Anglois dans leur petit nombre, ne se fissent respecter des Flottes nombreuses que les Hollandois envoyoient aux Indes, parce que le Roi d'Angleterre étoit toûjours capable de se venger, en Europe, des moindres offenses qu'on pouvoit faire à son nom ou à ses Sujets.]

Middleton dine avec le Roi de Button.

LE 24, Middleton reçut du Roi une invitation à descendre librement dans sa Ville, [avec une suite aussi nombreuse qu'il la voudroit amener. Il se laissa conduire au Palais, accompagné seulement de Siddal, & suivi de six hommes armés; moins par précaution pour sa défense, que pour se donner un air de considération par son cortège. Il ne trouva rien d'admirable à la Cour du Roi de Button. Les édifices n'étoient différens des autres que par leur grandeur. Il fut introduit dans la Sale où le Contre-Maître avoit vû avec tant de frayeur une douzaine de têtes sanglantes, qui étoient suspendues aux murs. Elles y étoient encore, & le Roi les fit considérer à ses Hôtes avec un air de complaisance.] On servit sur le champ un dîner fort grossier, dans des plats de bois, couverts d'étoffe, pour conserver la chaleur des mets.

Les

Middleton. 1608.

Les viandes étoient en abondance, mais sans ordre, & mal préparées. La seule boisson fut l'*irea pote*, liqueur douce & agréable, quoiqu'assez forte pour communiquer bientôt ses vapeurs au cerveau. Le Roi, qui en buvoit sans ménagement, parut s'en ressentir par la gaïeté de son humeur. Il n'avoit admis à dîner avec lui que Middleton & Siddal.

Trésor du Roi.

Après le festin, il conduisit ses Hôtes dans un appartement intérieur, ✠ [où il leur fit voir un assez grand nombre de belles perles (*g*). Mais il marqua moins d'envie de s'en défaire, que d'une infinité de petits ouvrages d'os & de bois, fort curieusement travaillés.] Il dit à Middleton qu'avant les propositions d'échange & de commerce, il vouloit voir les Marchandises, ✠ & sur-tout le drap qu'il avoit sur son Vaisseau. [Comme les deux Anglois ne se sentoient d'avidité que pour les perles du trésor Royal, ils furent charmés de la liberté qu'on leur laissoit; &] remerciant le Roi de ses bontés, ils retournèrent à bord pour l'attendre.

Visite des Princes.

Le lendemain, ils y virent arriver l'oncle du Roi qui n'étoit amené que par la curiosité de visiter le Vaisseau. Ils le reçurent avec beaucoup de distinction. A peine fut-il rentré dans sa Caricole, que le frére du Roi parut dans la sienne. Middleton, qui le connoissoit déja, le retint à dîner. Le Roi ne vint pas le même jour, mais il envoya, dans l'après-midi, le Prince son neveu, avec deux de ses principaux Officiers, pour voir le drap. Ils en parurent fort satisfaits. Cependant il se retirèrent sans avoir expliqué leurs intentions.

Le Roi de Button dîne sur le Vaisseau Anglois.

Enfin le Roi fit avertir Middleton, le jour suivant, qu'il se proposoit non-seulement de lui rendre visite sur son bord, avec les trois Princes de son ✠ sang, mais d'y dîner avec les Anglois. [Il y fit porter en même-tems quantité de volaille, & quelques porcs gras. Middleton mit sur son Vaisseau tout l'ordre & tout l'agrément qu'il put s'imaginer pour cette fete. Le festin fut préparé suivant l'usage d'Angleterre. A l'heure du dîner, le Roi parut dans une Caricole fort ornée, avec un cortége si peu nombreux, qu'il sembloit vouloir se faire honneur de sa confiance. Cependant, comme la précaution n'abandonne jamais les Orientaux, on s'apperçut que l'entrée du Port étoit gardée par plusieurs Caricoles.] Le Roi & les Princes applaudirent beaucoup aux mets de l'Europe, & se livrèrent sans réserve à la joie. Middleton fit danser ses Matelots. On but jusqu'au soir avec si peu de mesure, que le Roi ne put rentrer dans sa Barque sans y être porté par ses gens. Pendant la fête, un Roi (*h*) de quelque Isle voisine, s'approcha du Vaisseau dans une Caricole, accompagné de sa femme & de quelques Seigneurs. Il observa le Bâtiment Anglois avec beaucoup d'admiration; mais quoiqu'il fût informé que le Roi de Button étoit à bord avec une partie de sa famille, il refusa constamment d'y monter. Middleton lui envoya quelques rafraîchissemens qu'il accepta volontiers.

Les Anglois tirent peu de fruit de ces caresses.

Tous ces témoignages d'estime & d'affection, n'eurent pas l'effet que les Anglois en avoient espéré. Ils vendirent au Roi de Button quelques piéces de

(*g*) *L'Original, sans parler de perles, dit simplement* que l'Entretien des Anglois avec le Roi, roula sur le girofle qu'il leur fourniroit. R. d. E.

(*h*) *L'Anglois dit que* ce Roi s'approcha du Vaisseau le lendemain de la fête donnée au Roi de Button. R. d. E.

MIDDLETON. 1608.

de drap; [mais ils le trouvèrent obstiné à garder ses perles.] Le seul bien qu'ils tirèrent pour échange se réduisit à quelques Esclaves que Middleton crut devoir préférer à des bagatelles d'os & de bois, dont il n'avoit à faire aucun usage. Cependant il tira un avantage considérable de la visite qu'il avoit rendue au Roi. Le Nackada Javan, qu'il avoit rencontré dans le Port, lui vendit toute sa cargaison de girofle. La nuit suivante, un des Esclaves qu'il avoit achetés du Roi, s'étant échappé du lieu où il étoit gardé avec ses Compagnons, se jetta brusquement à la nâge, & regagna l'Isle. Spalding, qui fut envoyé pour en faire des plaintes, obtint la permission d'en choisir un autre.

Le 2 de Mai, après avoir salué le Port de Button, d'une décharge de son artillerie, il mit à la voile pour se rendre incessamment à Bantam. Dès le lendemain, il eut la vûe des Détroits de Célèbes, & le 22, il mouilla l'ancre dans la Rade de Bantam. Il ne s'y trouvoit aucun Vaisseau de l'Europe; mais il y étoit arrivé depuis peu de jours quatre Jones de la Chine, avec des taffetas, des damas & d'autres marchandises. Middleton ne laissa point de s'y arrêter près d'un mois & demi, dans l'espérance d'y voir arriver l'Hector & le Dragon, qui étoient alors occupés dans d'autres lieux. Enfin la saison commençant à s'avancer, il partit le 15 de Juillet, & sa navigation fut heureuse jusqu'en Angleterre.

LATITUDES.

Isle devant la Baye de Saint-Augustin	23	48	S
Isle d'Inganna	5	20	
Variation	4	13	

CHAPITRE VI. (a)

Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey. en 1608.

SHARPEY. 1608. Situation des Anglois par rapport au commerce des Indes Orientales.

[AVEC la liberté de traverser les Mers & de porter leurs marchandises aux extrémités de l'Inde, il manquoit aux Anglois un avantage dont quelques autres Nations jouissoient depuis long-tems, & que d'autres travailloient tous les jours à se procurer. Les Portugais & les Espagnols avoient des Ports dont ils étoient les maîtres, des Villes qu'ils avoient rangées sous leur empire, des Provinces entières dont ils s'étoient mis en possession par l'artifice ou par la force, & dans lesquelles ils étoient indépendans. Les Hollandois, à leur exemple, avoient commencé à se fortifier dans plusieurs Isles, dont ils avoient réduit les Habitans à la soûmission. Le commerce avoit autant de facilité & d'agrément que d'utilité, pour des Marchands qui l'éxerçoient ainsi sur leur propre fond, ou qui étoient à portée de l'exercer tranquillement dans les Pays voisins. Ils n'avoient guères d'autre embarras qu'à

(a) C'est le Chap. VII. de l'Original. R. d. E.

Sharpey. 1608.

qu'à faire transporter en Europe les richesses qu'ils rassembloient continuellement, dont ils avoient presque toûjours de vastes magasins dans leurs Colonies. Au lieu que les Anglois, bornés encore à des voyages incertains, réduits à n'obtenir l'entrée des Ports Indiens qu'à force de prières & de compositions, obligés d'acheter fort cher la liberté d'y former des Comptoirs, qui ne s'y soûtenoient que par l'adresse ou l'humiliation de leurs Facteurs, étoient encore aux élémens du commerce, & ne dépendoient pas moins des Européens établis aux Indes, que des Indiens qui s'étoient maintenus contre les invasions de l'Europe. Dans leurs premiers voyages, ils avoient affecté de n'en vouloir à la liberté d'aucune Nation, & de ne paroître nulle part avec la qualité d'Ennemis & de Conquérans. Mais ils reconnoissoient de jour en jour que ce désintéressement leur réussissoit mal, & que pour les vûes mêmes du commerce, il ne suffit pas toûjours de se présenter avec le simple titre de Marchands. Ils ne pouvoient pas être arrêtés d'ailleurs par le scrupule d'employer la force aux Indes Orientales, & de s'y emparer des terres d'autrui; lorsque dans le même tems ils se formoient en Amérique quantité d'établissemens par cette voie. Ainsi leurs réfléxions sur l'éxemple d'autrui, leur propre méthode dans d'autres lieux, l'honneur, l'intérêt, tout les portant à se repentir de leurs premières maximes, ils pensèrent sérieusement à prendre une autre conduite. Le spectacle que les Hollandois avoient donné à Middleton aux Isles de Banda & les dégoûts qu'il y avoit essuyés, ne servirent pas peu dans la suite à les confirmer dans cette résolution.

Projet de la Compagnie Angloise des Indes Orientales.

Cependant il falloit pour une si grande entreprise, des forces que la Compagnie de Londres n'avoit point encore. La Cour d'Angleterre, quoique portée à soûtenir l'intérêt du commerce, étoit trop occupée de ses affaires en Europe pour entrer tout-d'un-coup dans les vûes des Marchands. En attendant d'autres occasions, la Compagnie se borna, dans le voyage de l'année 1608, à jetter les fondemens de son projet, par des observations dont elle remit la pratique à d'autres tems.] *Alexandre Sharpey*, qui fut choisi pour Commander le Vaisseau l'*Ascension* avec la qualité d'Amiral, & *Richard Rowles*, Capitaine de l'*Union*, reçurent ordre de faire leurs remarques sur les Pays & les lieux particuliers où l'Angleterre pouvoit aspirer à quelque établissement.

A quoi elle est forcée de se borner.

Mais la tempête qui sépara malheureusement ces deux Commandans aux environs du Cap de Bonne-Espérance, & les autres disgraces de leur voyage, ne leur permirent guères d'éxécuter cette partie de leur commission. On peut dire qu'ils firent deux navigations différentes. Aussi nous en a-t-on donné deux Relations; l'une composée par Robert *Coverte* qui étoit dans l'Ascension, l'autre par Rowles, Capitaine de l'Union. Elles trouveront place ici successivement.

Remarques sur les deux Relations suivantes.

Le voyage de l'Ascension a paru aussi sous différentes formes, qui venoient d'autant d'Ecrivains différens. Outre la Relation de Coverte, on a celle de *Thomas Jones* & de *Henri Morris*. Mais la ressemblance qui s'y trouve dans les principaux faits, ne doit pas laisser d'incertitude sur l'inutilité qu'il y auroit de les placer ici toutes trois. On prendra soin seulement d'extraire, des deux dernières, quelques circonstances qui ne se lisent point dans celle de Coverte; comme on a soin d'avertir ici que dans toutes les trois, ce

SHARPEY. 1608.

ce qui regarde les avantures de l'Equipage, après le naufrage de l'Ascension sur la Côte de Cambaye, est renvoyé au Recueil général des *Voyages par terre*.

PURCHASS n'a point inséré la Relation de Coverte dans sa Collection; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elle étoit alors sous (*b*) presse. Elle ne parut effectivement qu'en 1612, *in* 4°. dédiée à *Robert*, Comte de Salisbury, grand Trésorier d'Angleterre, avec un titre des (*c*) plus singuliers. [Il s'est contenté d'en extraire assez imparfaitement quelques particularités du Voyage par terre (*d*). La Préface ne contient rien d'intéressant; excepté que l'Auteur dit, que de soixante & quatorze personnes qui firent naufrage avec lui sur les Côtes de Cambaye, il fut le seul qui ôsat prendre un parti aussi désespéré que celui de s'en retourner dans son pays par terre. Au reste il proteste qu'il ne dit rien qu'il n'ait vû ou souffert. Sa préface qui n'est que d'une vingtaine de lignes, est destinée uniquement à assûrer ses Lecteurs de la fidélité de sa Relation.

Départ de la Flotte.

LES deux Vaisseaux étant partis de Woolwich le 14 de Mars (*e*), s'arrêtèrent aux Dunes jusqu'au 25, & se rendirent des Dunes à Plymouth, d'où ils mirent à la voile le 31. On ne nous apprend point leur grandeur, ni le nombre des hommes; mais les circonstances feront connoître que c'étoient deux Bâtimens considérables.

ILS arrivèrent le 10 d'Avril aux *Salvages*, c'est-à-dire, presqu'à cinq cens lieuës de l'Angleterre; & le matin du jour suivant, ils se trouvèrent à la vûe de la grande Canarie. Le soir en jettant l'ancre près de cette Isle, ils tirèrent un coup de Canon, dans l'espérance d'attirer quelques Barques du Pays. Mais les Espagnols s'imaginant qu'ils pouvoient être d'une Escadre de douze Vaisseaux Hollandois, dont ils avoient appris l'arrivée dans cette Mer, se disposèrent moins à les recevoir qu'à les éloigner. Ils rassemblèrent aussi-tôt cent cinquante hommes de Cavalerie & d'Infanterie, pour leur défense; & la crainte les fit demeurer dans cette prévention jusqu'à l'arrivée de deux Facteurs que Sharpey leur envoya dans son Esquif, pour les assûrer que les deux Bâtimens étoient Anglois, & qu'ils n'avoient point d'autres vûes que d'acheter d'eux quelques provisions.

Allarme des Espagnols dans l'Isle de Canarie.

LE lendemain, on répondit du Château, par un coup de canon, à celui que les Anglois avoient tiré la veille; & le Gouverneur envoya quelques Officiers dans une Barque, pour sçavoir de l'Amiral même ce qu'il desiroit.

Sharpey

(*b*) *Angl. C'est qu'elle étoit imprimée.* Sur quoi les Auteurs de cette Collection remarquent que c'est-là une mauvaise raison, qui n'a pas empêché Purchass de publier plusieurs autres Relations imprimées avant lui. *De Bry* a mieux fait; il nous a donné une Traduction Latine de ce Voyage de Coverte, *Voyez Indiæ Orient. Part.* XI. pag. 11.

(*c*) Voici ce Titre „ Rélation fidèle & „ presque incroyable d'un Anglois, qui, après „ avoir fait naufrage avec un bon Vaisseau „ nommé l'Ascension, sur les Côtes de Cambaye, la partie la plus reculée des Indes „ Orientales, a traversé par terre plusieurs „ Royaumes & grandes Villes inconnues. Avec une Description de tous ces Royaumes, de ces Villes, & de leurs Habitans, „ de leurs Marchandises, de leur Commerce; & de ce qui est d'usage, parmi eux „ dans les diverses saisons de l'année : le „ tout rapporté fidèlement, avec la découverte d'un puissant Empereur nommé le grand „ Mogol, Prince inconnu jusqu'à présent à la „ Nation Angloise. *Par le Capitaine Robert* „ *Coverte.*

(*d*) Voyez Pilgrim. Lib. V. Cap. 7. Sect. V.

(*e*) L'Original dit ici, aussi bien que dans la Relation de Jones qu'on partit de Woolwich le 14 Mars, 1607, & des Dunes le 25 du même mois de 1608. R. d. E.

Sharpey 1608.

Sharpey s'étant expliqué sur ses besoins, on lui répondit que ce qu'il demandoit ne pouvoit être accordé s'il n'entroit dans le Port. En effet les Espagnols se tenoient tellement sur leurs gardes, qu'ils n'auroient pas permis à la moindre de leurs Barques de porter, hors du Port, des secours à leurs propres Vaisseaux. Ce procédé n'ayant pas laissé de choquer l'Amiral, qui en ignoroit la cause, il n'entra point sans donner quelque marque de mécontentement; & lorsqu'il eut appris les raisons qui rendoient les Espagnols si défians, il se plaignit de deux Capitaines Anglois, qui se trouvant dans le Port avec leurs Bâtimens, ne l'avoient point informé assez-tôt de l'usage, pour lui épargner le chagrin qu'il avoit fait éclater. Le scrupule du Gouverneur alloit si loin, qu'un Pêcheur n'auroit pas quitté le rivage, sans une permission de sa main, enregistrée au Conseil.

Les Anglois sont reçus dans le Port.

Pendant cinq jours que les Anglois passèrent dans le Port, il leur vint continuellement des Espagnols, qui mangeoient avec eux comme autant d'affamés, que rien ne pouvoit rassasier. Sharpey fit présent au Gouverneur, de deux fromages, d'un excellent jambon, & de quelques barils d'huitres marinées, qu'il reçut comme une faveur du Ciel. Les Anglois furent surpris des témoignages de sa joie pour un présent si simple; sur-tout lorsque leur ayant envoyé par reconnoissance trois chevreaux & un mouton, avec quantité d'oignons, il eut fait connoître que ce n'étoient pas les vivres qui lui manquoient. Ils achetèrent d'ailleurs à fort juste prix, du vin de Canarie, des oranges, des limons & d'autres rafraîchissemens, avec une espèce de pain, mêlé d'anis, qu'ils trouvèrent excellent, & que les Espagnols appellent du *pain de Nonnes*.

Présens mutuels.

Le 18 d'Avril, ils se remirent en mer avec un bon vent, qui, leur manquant néanmoins trois heures après, laissa les deux Vaisseaux immobiles jusqu'au lendemain. Mais se levant presque tout-d'un-coup, il les mit le 24 à la vûe de l'Isle Mayo, qui est à trois cens lieuës des Canaries. Ils se déterminèrent à faire de l'eau, dans celle de *Bonavista*. Ensuite l'éloignement du ruisseau, qui n'est pas à moins de trois milles dans les terres, leur fit changer de résolution; mais ils trouvèrent d'autres commodités à Bonavista. A peine y eurent-ils jetté l'ancre, que deux Négres qui se présentèrent à bord, leur offrirent gratis autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que Sharpey marqua de cette offre, les Négres répondirent, qu'il n'y avoit que douze personnes dans l'Isle entière; [que les boucs & les chèvres s'y étoient multipliés jusqu'à devenir fort incommodes, & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivoient les hommes avec une sorte d'obstination, comme des animaux domestiques.] Ils ajoutèrent que le sel étoit si commun dans l'Isle, qu'en divers endroits il sortoit naturellement de la terre, & que les Anglois n'avoient pas besoin de plus d'un jour ou deux pour en charger leurs deux Bâtimens. En effet Sharpey vérifia leur témoignage par ses propres yeux. Le sel étoit aussi clair & aussi bon que le meilleur de France & d'Angleterre. A l'égard des boucs il en fit prendre deux cens pour les deux Vaisseaux. De cette Isle, on découvre aisément celle de *San-Jago*, qui n'en est qu'à sept ou huit lieuës. [On ne se plaindra point, dit l'Auteur, que la terre est trop petite pour le nombre des hommes, lorsque tant d'Isles demeurent sans Habitans & sans culture.]

Isle Mayo remplie de boucs & de sel.

Elle n'a que douze Habitans.

SHARPEY. 1608.

Comment les Anglois se garantissent du scorbut.

LE 4 de Mai, les Anglois levèrent l'ancre, & le 20, ils passèrent la Ligne, à trois cens quarante-huit lieuës de l'Isle Mayo. L'abondance des limons qu'ils avoient pris aux Canaries, & la viande fraîche qu'ils avoient emportée de Bonavista, les avoient préservés si heureusement du scorbut, qu'il ne se trouva que deux Matelots qui en eussent ressenti quelque légère atteinte. Ainsi les deux Equipages arrivèrent fort sains dans la Baye de (f) Saldanna, où les autres n'entrent ordinairement qu'épuisés de fatigues & de maladies. Avant que d'entrer dans la Baye, ils avoient découvert le Cap de Bonne-Espérance, à quinze ou seize lieuës de la Côte.

Leur gaïeté dans la Baye de Saldanna.

L'ABONDANCE des rafraîchissemens qu'ils trouvèrent à Saldanna leur fut d'autant plus agréable qu'ils étoient en état d'en goûter toute la douceur. La joie qui régnoit dans les deux Vaisseaux, ne leur faisant chercher que de l'amusement, ils se familiarisèrent avec les Habitans de la Baye plus qu'aucune autre Flotte ne l'avoit jamais fait dans le même voyage. Aussi tirèrent-ils de ces Barbares, une prodigieuse quantité de moutons, d'agneaux, de bœufs, de veaux, de volaille & de poisson. C'étoit un festin continuel, où la gaïeté répondoit à la bonne chère. Dans l'Isle des *Pengoins*, qui est à cinq ou six lieuës de la terre, ils trouvèrent une si grande abondance d'oiseaux & de veaux marins, qu'en ayant rempli deux fois leurs Chaloupes, ils en firent de l'huile pour leurs lampes. Ils enlevèrent aussi du même lieu vingt brébis grasses, que les Hollandois y avoient laissées; & pour n'être point accusés de vol, ils mirent à la place huit veaux qui devoient avoir le tems de s'y engraisser.

Les Anglois équipent une Pinasse.

MAIS un de leurs premiers soins fut de composer leur Pinasse, dont ils avoient apporté tous les matériaux. Elle fut en état d'être lancée à la Mer le 1 de Septembre; &, sept jours après, il ne lui manqua rien pour faire voile avec la Flotte.

Caractère des Sauvages de Saldanna.

LES Habitans de la Baye de Saldanna sont si grossiers, qu'ils différent peu des animaux dont leurs pâturages sont remplis; mais ils sont brutes sans être féroces. Ils parurent même sensibles aux divertissemens que les Anglois prenoient entr'eux; & leur curiosité pour voir les festins & les danses, sembloit marquer qu'ils en avoient le goût. Cependant rien n'est si révoltant que leur nourriture. Ils mangeoient les issues, & jusqu'aux excrémens des bestiaux qu'ils vendoient aux Anglois; de sorte qu'un tas d'intestins puans, & quelquefois pourris, où les magots & les vers commençoient à s'attacher, dans les lieux dont les Anglois faisoient leurs boucheries, étoit pour ces Barbares un mêt délicieux. Outre les bêtes qu'ils nourrissent pour leur commerce, le Pays est rempli d'une infinité d'animaux farouches, dont ils ont beaucoup de peine à se garantir. Les Anglois entreprirent d'en tuer quelques-uns à la chasse; mais le malheur de deux Matelots, qui éprouvèrent leurs dents terribles, fit perdre aux autres le goût de cet amusement. On tira des Barbares quantité d'œufs & de plumes d'autruches. Ils sont fort avides de fer, & c'est presque la seule commodité

☞ (f) La Relation dit ici qu'ils entrérent dans cette Baye le 4 de Juillet, & dans un autre endroit, elle porte qu'ils y arrivérent le 14. Dans la relation de *Jones* on trouve qu'on y entra le 13.

Sharpey. 1608.

modité qu'ils demandent en échange. Le fer le plus vieux est toûjours celui qu'ils préfèrent.

La Flotte se remet en mer.

Après avoir pris jusqu'au 20 de Septembre pour se radouber & se fournir de toutes sortes de provisions, les deux Vaisseaux & la Pinasse mirent à la voile avec un vent qui leur promettoit beaucoup de facilité à doubler le Cap. Cependant il changea si subitement, qu'étant devenu tout-à-fait contraire, & la nuit se trouvant fort obscure, l'*Ascension* perdit de vûe l'*Union*, & la Pinasse. Sharpey eut beaucoup de peine à se défendre de l'orage, qui le repoussoit impétueusement vers la terre. Il essuya jusqu'au jour tout ce que la Mer a de plus terrible. [Son inquiétude ne fut pas moindre pour ses deux autres Bâtimens, qui ne reparurent point avec la lumière. Mais le tems s'étant adouci vers dix heures, il retrouva la Pinasse. Il se flatta que l'Union profiteroit comme lui de cet heureux changement pour doubler le Cap de Bonne-Espérance, & qu'ils ne manqueroient pas de se rejoindre dans une Mer plus tranquille. Il doubla le Cap, sans l'appercevoir.] Pendant plus d'un mois, les vents changèrent tant de fois, & les calmes furent si fréquens, qu'il n'arriva que le 27 d'Octobre à la hauteur de Madagascar, vers le 26e. degré de latitude. Il perdit alors toute espérance de rejoindre l'Union; & continuant sa course jusqu'au 22 de Novembre, avec les mêmes variations dans les calmes & dans les vents, il découvrit l'après-midi, les Isles de *Comore*, après en avoir apperçu le matin, deux ou trois petites, [dont il ne trouva point le nom sur ses Cartes.]

Elle est séparée par un orage.

Sharpey perd l'Union.

Il arrive à l'Isle de Comore.

Il jetta l'ancre à deux milles de Comore. Sa Chaloupe qu'il envoya aussitôt vers la Côte, trouva sur le rivage cinq ou six Insulaires, qui la reçurent avec beaucoup d'humanité. Les Matelots qui la conduisoient ayant rapporté cette nouvelle à l'Amiral, il les renvoya le lendemain, au même lieu, avec ordre de reconnoître mieux le Pays, & quelles provisions l'on y pourroit espérer. En approchant du rivage, ils virent un Canot & deux hommes qui étoient à la pêche. Il se mirent entre eux & la terre; mais quoiqu'il leur fût aisé de les arrêter par la force, ils leur montrèrent un couteau & quelques autres bijoux, qui les engagèrent à s'approcher volontairement de la Chaloupe. Alors, s'étant saisis d'eux sans violence, ils les menèrent à bord du Vaisseau, où l'Amiral les reçut avec beaucoup de caresses. Il fit présent à l'un d'un [mouchoir rouge, dont il prit la peine de lui ceindre la tête, en forme de] turban; & à l'autre d'un petit miroir. Ensuite il leur fit boire un verre d'eau de vie; & leur en ayant donné une petite bouteille, qui contenoit un quart de pinte, il les renvoya au rivage.

On lui amène deux Insulaires.

Vers le soir, Sharpey se crut menacé d'un si gros tems, que désespérant de pouvoir demeurer à l'ancre en pleine mer, il se détermina, sans attendre plus d'éclaircissemens, à s'avancer vers une ouverture qu'il avoit prise pour une Baye, & qui n'étoit qu'un Détroit entre deux Isles. Il y jetta l'ancre à l'entrée de la nuit, sur dix-sept brasses de fond, derrière une pointe qui le mettoit entièrement à couvert. Le lendemain, il fit descendre *Jordan*, son principal Facteur, accompagné seulement de quatre Matelots, avec des présens pour le Roi. Il se trouvoit déja sur le rivage dix ou douze Insulaires, qui ne donnèrent aucune marque de crainte à son arrivée. Loin de marquer plus d'embarras, Jordan sortit seul de la Chaloupe, & leur fit entendre par des signes que voulant porter ses présens à leur Roi, il leur demandoit

Il approche de l'Isle & députe Jordan au Roi.

SHARPEY. 1608.

mandoit des Otages. Sa propofition fut fi bien entendue, que lui voyant prendre les préfens de la main de fes Matelots, deux Infulaires pafferent dans la Chaloupe, & parurent fort contens d'y demeurer.

Jordan fe préfente au Roi qui permet aux Anglois de defcendre.

JORDAN fe mit en marche avec une troupe de ces Barbares, qui comprirent où il fouhaitoit d'etre conduit. La Ville, ou plutôt l'habitation n'étoit pas éloignée. Il préfenta au Roi deux couteaux, un grand mouchoir pour fervir de turban, un miroir & un peigne : c'eft-à-dire, que tous les préfens enfemble ne furpaffoient pas la valeur de quinze ou feize fchellings. Le Roi les reçut d'un air affez dédaigneux, & les remit entre les mains d'un de fes Officiers. Cependant il fit entendre au Deputé que les Anglois étoient libres de defcendre au rivage, & qu'ils pouvoient fe fournir des provifions du Pays. Sans doute qu'après le départ de Jordan, il confidéra les préfens avec plus d'attention, & qu'il y prit plus de goût ; car dans l'après-midi il envoya un veau gras à l'Amiral. Ses Députés reçurent des Anglois deux petits peignes (g) d'un fol, qu'ils regardèrent comme une récompenfe royale.

L'Amiral rend vifite au Roi & dîne en fa préfence.

Le jour fuivant, Sharpey defcendit à terre, accompagné de douze de fes gens, avec un petite provifion de bifcuit, de viande & de vin. S'étant préfenté devant le Roi, il ne fit pas difficulté de fe faire fervir les alimens qu'il avoit apportés. Le Roi n'y toucha point ; mais les Courtifans qu'il avoit autour de lui mangèrent & burent avidement. Après ce feftin, L'Amiral, qui avoit trouvé le moyen de fe faire entendre en mélant à fes fignes quelques mots de Portugais, expliqua fes befoins. Il conçut par les réponfes du Roi qu'il avoit effectivement quelques relations avec les Portugais ; ce qui n'empêcha point que toutes les provifions qu'il demandoit ne lui fuffent accordées.

Difficulté d'entendre les langues d'Afrique.

LES Anglois n'étoient point fans Interprête : [mais la différence eft fi grande entre la plûpart des langues d'Afrique, qu'ils faifoient fouvent beaucoup plus de fond fur les lumières qu'ils fe procuroient par leurs propres fignes, que fur les interprétations d'autrui.] Le Roi avoit promis à Sharpey de l'aller voir à bord, le 28. On l'attendit pendant tout le jour. Il ne parut point. L'Interprête jugea que fon Confeil l'avoit fait changer de réfolution. *Coverte*, Auteur de cette Relation, defcendit vers le foir, fous prétexte de vifiter les Matelots qui étoient à couper du bois ; mais, en effet, pour obferver les mouvemens des Infulaires. Il ne remarqua que leur curiofité ordinaire à regarder les Travailleurs. Le lendemin il retourna au rivage avec les Trompettes du Vaiffeau. Le bruit de ces Inftrumens ayant raffemblé un grand nombre de Négres, il s'avança vers l'habitation, d'où le Roi fortit auffitôt, comme s'il étoit venu au devant de lui. Ce Prince avoit pour gardes fept ou huit hommes armés de couteaux larges & fort tranchans, d'un pied de longueur. Il prit long-tems plaifir à faire fonner les trompettes.

Caractère des Infulaires de Comore.

TOUTE cette Nation eft fort douce & fort civile. Un Matelot Anglois ayant laiffé derrière lui fon épée, elle tomba entre les mains d'un Infulaire, qui fe hâta de la porter au Roi. Comme il n'étoit pas incertain qu'elle appartenoit aux Etrangers, le Roi protefta que fi celui de qui il la recevoit fe l'étoit procurée par d'autres voyes que celle du hazard, il le feroit punir de mort.

(g) *Angl.* deux petits couteaux. R. d. E.

mort. Le lendemain, quelques Anglois ayant paru sur le rivage, il leur fit porter l'épée, avec des excuses de l'avoir gardée si long-tems. Coverte crut remarquer aussi que les Habitans observoient entre eux certaines régles de politesse. Lorsqu'ils se rencontrent le matin, ils se frappent dans la main, & se parlent avec une douceur qui semble marquer un compliment de salutation. Leur contenance est modeste. Ils ont la jambe fort grosse, mais la taille droite & bien prise. Leur Religion est le Mahométisme. Ils sont nuds, à l'exception de la tête, sur laquelle ils portent un turban; & des reins qu'ils ceignent d'une piéce d'étoffe. Les femmes ont non-seulement les reins, mais tout le devant du corps, depuis la poitrine jusqu'aux genoux, couverts du même drap, qui leur couvre aussi les fesses; de sorte qu'elles n'ont de nud que le dos, les bras & les jambes. L'étoffe qui les enveloppe ainsi de la ceinture jusqu'aux genoux, a la forme d'un jupon un peu élargi des deux côtés, & leur donne fort bonne grace. [Elles sont si libres, que leurs maris ne paroissoient point allarmés de les voir rire & badiner avec les Anglois.] Toute la Nation, hommes & femmes, a les pieds sans chaussures, excepté le Roi, qui porte une espéce de *babouches*, ou de sandales. Pour habillement, il a une robe d'écarlate, avec des manches, mais ouverte par devant; de sorte qu'elle ne le dispense point de porter comme tous ses sujets, une piéce d'étoffe à la ceinture. De ses épaules, tombe une autre piéce, qui lui descend jusqu'aux talons, en forme de manteau. Sa tête est couverte d'un fort beau turban, enrichi d'or & de broderies.

Leurs vétemens.

PENDANT le séjour que les Anglois firent sur la Côte, les Habitans ne cessérent point de leur apporter toutes sortes de rafraîchissemens. Leurs noix de cocos sont si belles, qu'il s'en trouve d'aussi grosses que la tête d'un homme. Elles ont au dedans une certaine quantité d'eau, proportionnée à leur grosseur. Une seule auroit pû suffire pour le dîner du Matelot le plus affamé. Mais on présentoit sans cesse au Vaisseau, quantité de chevreaux, de volailles, de limons, de ris, de lait, de poisson, & d'autres alimens. Deux poules se vendoient pour un couteau d'un sol; un limon & une noix de coco, pour un clou. Il ne manque dans l'Isle que de l'eau fraîche. Elle y est si rare que l'usage des Habitans est de faire des trous dans la terre, d'où ils tirent une eau bourbeuse à laquelle les Anglois ne purent s'accoutumer. Aussi partirentils sans avoir renouvellé leur provision.

Prodigieuses noix de cocos.

Abondance de leurs Provisions.

(*b*) ILS remirent à la voile le 29 de Novembre. La navigation fut douce jusqu'au 10 du mois suivant, qu'ils apperçurent tout-d'un-coup, à moins de deux lieuës, une terre fort basse, bordée de grands arbres. Ils se crurent délivrés d'un péril d'autant plus redoutable, qu'ayant d'abord pris cette terre pour l'ombre de la Lune, ils auroient pû s'y briser sans défiance.

Danger qu'évitent les Anglois.

ILS se figurèrent que c'étoit Zanzibar; mais un Habitant du Pays, qu'ils surprirent dans un Canot, leur apprit qu'ils touchoient à l'Isle de Pemba. L'Interprête entendit si facilement la langue, qu'il se fit expliquer de quel côté étoit la meilleure Rade. On y jetta l'ancre à la pointe du jour. Dans le besoin que les Anglois avoient d'eau, ils envoyèrent aussi-tôt la Pinasse au rivage. Quelques Insulaires, qui la virent approcher, demandèrent en Portugais,

Ils arrivent à Pemba.

(*b*) Ici commence la 2e. Section du Chap. VII. de l'Original. R. d. E.

SHARPEY. 1608.

Allarme qu'on leur donne.

Portugais, de quelle Nation étoient ses Conducteurs? *Elmore* répondit qu'il étoit Anglois. On lui demanda encore ce qu'il venoit faire dans une Isle qui appartenoit au Portugal. Il protesta qu'il ignoroit à qui l'Isle appartenoit, mais que manquant d'eau, il se fondoit sur le droit des gens pour en demander. Cependant n'ayant ôsé se déterminer sans la participation de l'Amiral, il retourna vers le Vaisseau pour y porter ses informations.

SHARPEY ne balança point à lever l'ancre; & s'approchant de quelques petites Isles à demi-abîmées, qui touchent à celle de Pemba, il y mouilla contre le rivage, à 5 degrés 20 minutes de latitude. Il se disposa pendant la nuit à toute sorte d'événemens; &, le lendemain, il envoya Jordan à terre dans l'Esquif, pour s'assûrer de ce qu'il avoit à espérer ou à craindre. Les explications qu'il tira de quelques Habitans ne s'accordèrent point avec le récit d'Elmore. Ils l'assurèrent que l'Isle étoit gouvernée par un Roi Malabare. Dans le doute de ce qu'il devoit croire, Jordan leur dit qu'à la vérité le Vaisseau étoit Anglois, mais qu'il appartenoit à des Marchands Portugais, & que les marchandises étoient aussi de la même Nation. Alors prenant un visage plus ouvert, ils lui promirent que rien ne lui seroit refusé dans l'Isle; & sur le champ, ils lui donnèrent un Négre pour le conduire au pied d'une colline, où il trouva une source fort abondante. En retournant au Vaisseau, il emmena le Négre qu'on fit boire & manger avec beaucoup de caresses. Il fut ensuite renvoyé à terre, où le temoignage qu'il rendit de la civilité des Etrangers, disposa tout le monde à les bien recevoir.

Jordan feint d'être Portugais.

JORDAN, Coverte, & les principaux Officiers du Vaisseau, y retournèrent le lendemain avec les tonneaux, & des Matelots pour les remplir. A leur arrivée, ils trouvèrent des poules & des noix de cocos, dont ils s'accommodèrent à très-vil prix. Tandis qu'ils étoient à la source, il y vint deux Cavaliers, suivis d'un Esclave Négre, qui leur demanda s'il y avoit parmi eux quelque Officier du Vaisseau. Coverte répondit qu'il en étoit un. Après quelques discours, l'un des deux Cavaliers parut douter qu'il fût Portugais, & le pria de satisfaire là-dessus sa curiosité. La feinte étoit d'autant plus inutile que les deux Mores parlant fort bien la Langue Portugaise, il ne falloit point espérer de les tromper plus long-tems. Coverte confessa naturellement qu'il étoit Anglois, & que Jordan n'avoit pris une autre qualité que pour se procurer des secours qui lui étoient nécessaires. Le Cavalier les assûra que la connoissance de leur Nation ne changeroit rien à l'accueil qu'ils devoient espérer, & continua de leur tenir des propos obligeans, dont chaque mot néanmoins n'étoit qu'une perfidie.

Deux Cavaliers Mores interrogent les Anglois.

LES Anglois se crurent en droit de lui demander à leur tour qui il étoit. Il répondit qu'il étoit le Frère du Roi; & leur montrant sa bague, sur laquelle étoit gravé le nombre des Villages & des Maisons qui étoient dans l'Isle, il ajoûta que le Roi son Frère l'avoit fait Gouverneur de tous ces lieux. Coverte lui demanda encore s'il y avoit des Portugais dans le Pays. Non, répondit-il; nous les avons chassés, parce qu'ils prétendoient s'y établir par la force, & nous rendre esclaves de leur pouvoir. Loin de les recevoir pour maîtres, nous n'avons pas cessé de leur faire la guerre depuis leur arrivée.

L'un est le Frère du Roi de Pamba.

PENDANT cet entretien, la Pinasse qui avoit été envoyée dans un autre endroit de l'Isle pour y acheter des bestiaux, revint au rivage; & le Capitaine Elmore,

Sharpey. 1609.

Elmore, qui la commandoit, descendit à terre pour venir joindre Coverte à la source. Il lui raconta, comme une nouvelle dont il venoit d'être informé, que quinze Vaisseaux Hollandois s'étoient saisis depuis peu de Mozambique, & qu'ils y avoient passé tous les Portugais au fil de l'épée. Les deux Cavaliers Mores affectèrent d'entendre gayement ce récit; mais c'étoit un nouvel artifice pour faire tomber plus sûrement les Anglois dans le piége.

Trahison de ce Prince sous le voile de l'amitié.

La nuit commençant à s'approcher, Elmore & Coverte priérent civilement les deux Mores de se rendre avec eux sur le Vaisseau. Ils acceptèrent cette proposition pour le lendemain. Sharpey leur envoya quatre Anglois pour ôtages; après quoi ils ne balancèrent point à se laisser conduire à bord. On n'épargna rien pour les traiter. A leur départ, l'Amiral leur fit présent de quelques galanteries de l'Europe, & d'une boëte de poudre. Jordan, qui fut renvoyé avec eux, pour ramener les ôtages Anglois, n'eut point à se plaindre de l'accueil qu'il reçut au rivage; mais il fut extrémement surpris de trouver les quatre ôtages au milieu de cinquante ou soixante Mores, armés d'arcs & de fléches, d'épées & de boucliers, de dards & de coutelas. Cependant on ne fit pas difficulté de les lui remettre; après quoi il fut reconduit jusqu'à sa Chaloupe, avec des civilités qui ne paroissoient pas se démentir. [Il invita le Frère du Roi à se rendre avec lui à bord: celui-ci s'y rendit. On le traita avec la même politesse qu'auparavant. Comme il étoit sur le point de s'en retourner on lui offrit un couteau, avec quelques autres bagatelles. Il refusa ce présent avec mépris. Cela donna quelque défiance aux Anglois, qui résolurent d'être mieux sur leurs gardes dans la suite.]

Les Anglois échappent au premier danger.

Le 19, Sharpey envoya de grand matin la Chaloupe au rivage, pour y prendre de l'eau, & trouvant le jour fort serain, il donna ordre que les voiles du Vaisseau fussent tendues, pour les faire sécher au Soleil. Les Mores se figurant à cette vûe qu'on se préparoit au départ, firent là-dessus diverses questions à ceux qui remplissoient les tonneaux. L'Auteur ne doute point que dès ce moment ils n'eussent fait main-basse sur les Anglois, & qu'ils ne se fussent saisis de la Chaloupe, si la Pinasse ne s'étoit approchée dans le même tems du rivage. Elle amenoit quelques Facteurs, qui vouloient faire un essai de commerce avec les Habitans; &, par une simple précaution de la prudence, Sharpey avoit pris soin de la bien armer. *White*, un des Facteurs, descendit seul, pour s'informer si les Marchands de l'Isle étoient arrivés. En passant près d'une Maison, il la vit remplie de gens armés, entre lesquels il distingua six Portugais. Comme il s'étoit arrêté, en méditant sur cette découverte, un More vint lui dire que les Marchands de l'Isle étoient arrivés, mais qu'étant fatigués du chemin qu'ils avoient fait pour se rendre au bord de la mer, ils prioient les Facteurs Anglois de descendre dans l'habitation avec leurs marchandises. White n'eut l'obligation de sa vie qu'à l'espérance que ces perfides avoient encore qu'il s'acquitteroit de leur commission. Il regagna effectivement la Pinasse, mais ce fut pour avertir les Facteurs qu'ils étoient menacés d'une trahison.

Ils succombent ensuite à la trahison.

Dans cet intervalle, le Frère du Roi, qui se promenoit à cheval au long du rivage, donna ordre à quelques Négres de ramasser des noix de cocos pour l'Amiral, & fit appeller *Churchman*, Chef des Matelots qui étoient à la source, pour le charger de ce présent. Ce malheureux Anglois s'étant ren-

SHARPEY. 1608.

du fans défiance auprès du Prince, fut tiré à l'écart, & fans doute massacré, car il ne reparut point. Le Prince, s'appercevant alors que personne ne sortoit de la Pinasse, & que la garde s'y faisoit soigneusement, donna le signal de l'attaque, avec un cornet qu'il tenoit pendu au bras. Dix Anglois, qui étoient à la source, furent accablés en un instant d'une nuée de fléches. *Harrington* y périt. *Buckler* mourut aussi de neuf ou dix blessures (*i*). Les autres ne se seroient pas sauvés plus heureusement, si ceux qui étoient restés à la garde de la Chaloupe n'eussent tiré quelques coups de mousquet, qui jettèrent l'effroi parmi les Mores. La Pinasse faisant alors un mouvement pour tourner son canon vers le rivage, cette vûe acheva de leur faire perdre courage & de les mettre en fuite; tandis que les dix Matelots qui restoient vivans, quoique percés de plusieurs coups, se traînèrent les uns sur leurs pieds, d'autres en rampant, jusqu'à la Chaloupe.

Anglois tués & blessés.

Le jour suivant, il ne parut aucun More sur le rivage. Elmore s'en rapprocha avec sa Pinasse, pour faire prendre les tonneaux & un bois d'ancre, qu'on avoit résolu de ne point abandonner à ces perfides Insulaires. Vingt Anglois, qui descendirent bien armés, & soûtenus par quelques piéces de canon braquées sur la Pinasse, trouvèrent les deux corps de Harrington & de Buckler (*k*), déja dépouillés par leurs lâches assassins, qui étoient revenus apparemment pendant la nuit. Ils furent enterrés dans une des petites Isles qui sont voisines de Pamba. Sharpey mit en délibération s'il n'entreprendroit pas de se venger. Mais l'Habitation étoit à couvert de son artillerie; & quoique ses gens fussent assez braves pour tenter une descente, il avoit à craindre que les Portugais ne se trouvassent dans l'Isle en assez grand nombre pour lui causer d'autres embarras. D'ailleurs, l'Ecrivain remarque que la haine des Anglois ne devoit pas tomber sur les Insulaires. Ils avoient averti Coverte & Jordan par divers signes, tels que de porter la main à leur gorge, qu'il y avoit peu de sûreté pour eux dans leur Isle. Malheureusement ces témoignages de compassion & de bonne-foi ne furent entendus qu'après l'événement.

Ils enterrent leurs morts & se retirent.

L'Auteur excuse les Mores.

(*l*) On remit à la voile le 20, en vomissant des imprécations contre les Portugais. La nuit suivante, dans un profonde obscurité, le Vaisseau donna sur les bas-fonds de Mélinde, ou de Pamba, car le Pilote, qui ne les connoissoit point, ne put les distinguer. On s'en tira, par la faveur du Ciel. Le jour fit découvrir trois petits Bâtimens, à la suite d'un autre, qui sembloit avoir pris les devans pour se hâter de gagner la terre. Sharpey fit tendre toutes ses voiles pour les poursuivre. Ils furent arrêtés tous trois vers midi. D'environ quarante personnes qu'ils avoient à bord, les Anglois crurent en reconnoître six pour des Portugais. La blancheur, ou plutôt la paleur de leur visage, les rendoit fort différens de tous les autres qu'on distinguoit clairement pour des Mores. Cependant ils répondirent à toutes les questions, qu'ils

Le Vaisseau donne sur les bas-fonds de Mélinde.

Il se saisit de trois Bâtimens Mores.

(*i*) L'Original ne dit point que Buckler mourut, mais que foible comme il l'étoit par toutes ses blessures, il se traina jusqu'à l'endroit où étoient ses compagnons, & même il est dit positivement dans la Relation de Jones, qu'on parvint à le guérir. R. d. E.

(*k*) Il n'est pas parlé dans l'Original du corps de Buckler, qui, comme on l'a dit dans la note précédente, n'avoit pas été tué. R. d. E.

(*l*) La 3e. Section de l'Original commence ici. R. d. E.

Sharpey. 1608.

qu'ils étoient Mores. Ils firent voir leurs épaules & leur dos, qui étoient couverts de caractères, suivant l'usage de cette Nation. Enfin, ils donnèrent encore une preuve moins équivoque, en montrant qu'ils étoient circoncis. Cependant Sharpey, qui ne pouvoit revenir de ses doutes, leur parla de la trahison qu'il venoit d'essuyer dans l'Isle de Pamba. Ce récit parut les allarmer. Ils tinrent entr'eux quelques discours dans leur Langue. Comme on les avoit fait entrer dans le Vaisseau, il étoit à craindre qu'ils ne fussent capables de quelque entreprise désespérée. Toutes les épées de l'Equipage étoient rangées nues, dans un endroit qui ne pouvoit échapper à leurs yeux. Le Pilote Anglois, qui se nommoit *Grove*, ayant fait descendre avec lui dans sa chambre un des Pilotes Mores, pour l'entendre raisonner sur ses instrumens astronomiques, s'apperçut de l'attention avec laquelle il observoit tout ce qui étoit autour de lui, & crut reconnoître, en le quittant, qu'il avertissoit ses compagnons du signal auquel ils devoient commencer leur révolte. Sur ce premier soupçon, Sharpey donna ordre à ses gens de veiller sur la Sale d'armes. Ensuite jugeant que les Mores pouvoient avoir des couteaux cachés, quoiqu'ils fussent sans épées & sans autres armes, il voulut qu'ils fussent fouillés avec rigueur. On s'adressa d'abord au Pilote, qui portoit effectivement un couteau. Il le prit d'une main, avec une adresse qui trompa celui qui visitoit ses habits; & lorsque l'Anglois, s'en étant apperçu, voulut lui saisir le bras, il passa si adroitement cette arme dans son autre main, qu'il en perça le ventre à l'Anglois, en jettant un grand cry qui servit de signal à tous les autres. Le combat devint alors général. Mais Sharpey, & plusieurs Officiers qui se trouvoient sur le pont, eurent bientôt abattu les plus furieux. Le carnage fut fort grand vers la Sale d'armes, où ils s'étoient tous précipités, dans l'espérance de se saisir des épées & des piques. Ceux qui avoient des couteaux blessèrent quelques Anglois, & se jettant au milieu d'eux avec plus de résolution, furent tués presque tous dans des lieux différens. Les autres, qui se poussoient en foule vers la Sale d'armes, furent assommés les uns sur les autres. Il en périt trente-deux. Le reste, au nombre de douze (*m*), se jetta dans les flots, où quatre se noyèrent. Mais les huit autres profitèrent avec tant de promptitude & d'adresse du trouble qui régnoit sur le Vaisseau, qu'étant rentrés dans une de leurs Pangaies, ils gagnèrent le rivage. [Enfin de cette multitude de furieux, il ne resta que deux Prisonniers, si terribles encore dans l'agitation de leurs esprits, qu'on fut obligé de les charger de chaînes.] Un moment avant leur révolte, l'Amiral s'étoit proposé de leur demander s'ils pouvoient lui procurer à juste prix des pois & d'autres alimens du Pays, & de leur accorder la liberté à cette condition. Mais leur trahison, dit l'Auteur, mit les Anglois dans la nécessité de se défendre & justifia l'emportement de leur vengeance. Cinq (*n*) d'entr'eux furent dangereusement blessés.

Entreprise désespérée des Prisonniers Mores.

Furieux carnage.

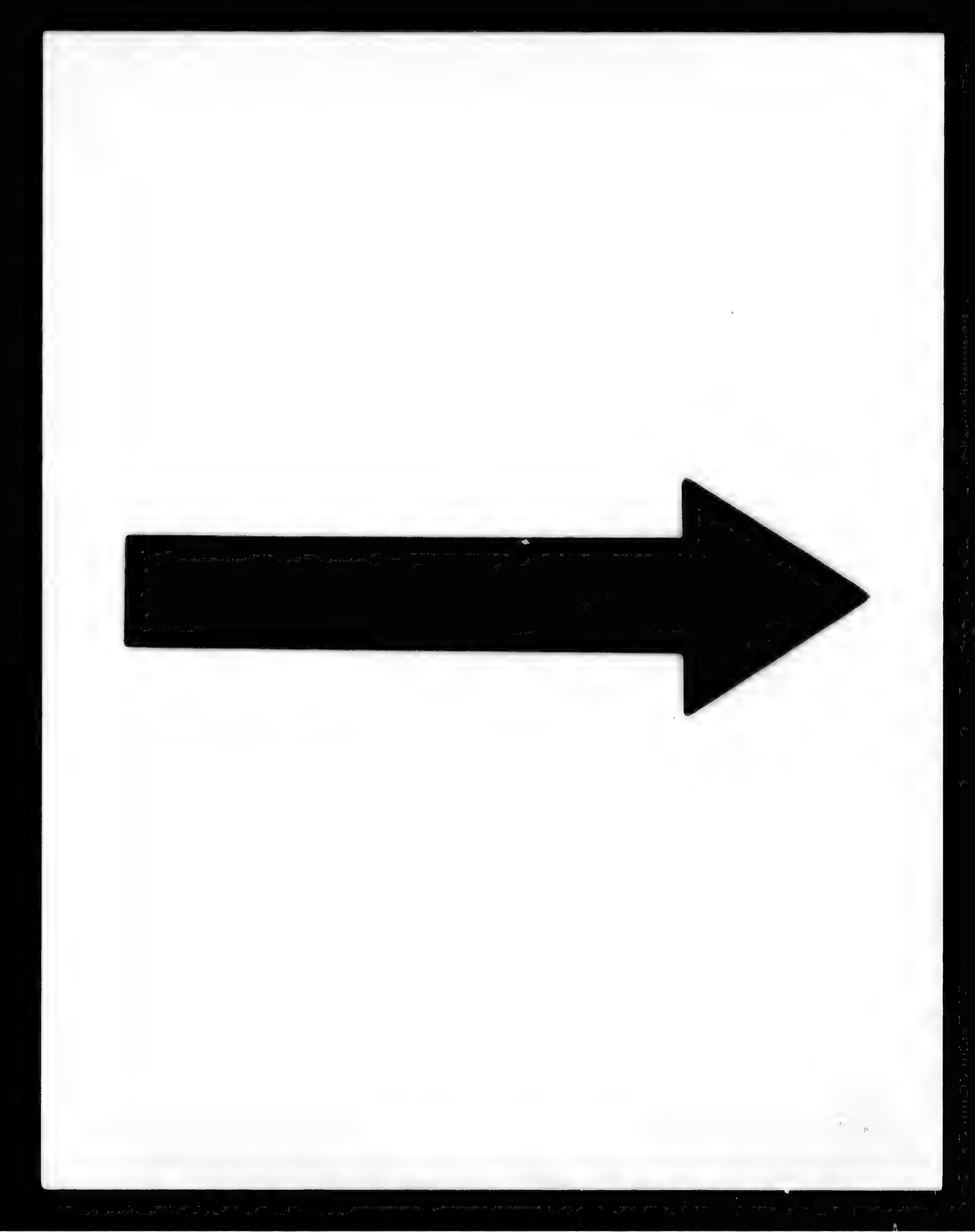
Les Mores sont tués ou soumis.

Le 19 de Janvier, ils arrivèrent à la hauteur de plusieurs Isles que les Portugais nomment *Almirantes*, & qui sont toutes inhabitées. On en compte jusqu'à neuf. La Pinasse fut envoyée pour y chercher de l'eau. Elle n'en trouva point dans la première; mais les Tourterelles y étoient en si grand nombre,

1609. Isles Almirantes.

(*m*) *Angl.* de cinq ou six. R. d. E.

(*n*) *Angl.* trois. R. d. E.





SHARPEY. 1609.

Fertiles sans être habitées.

bre, & si faciles à prendre, qu'elle en rapporta quelques douzaines. Dans une autre Isle, dont elle fit le tour, sans cesser d'avoir douze ou treize brasses d'eau, elle trouva non-seulement des sources, mais encore des noix de Cocos, des Palmiers, des Pigeons & du Poisson en abondance. [Il parut surprenant aux Anglois qu'une Isle si riante & naturellement si fertile demeurât déserte. Quelques traces d'hommes qu'ils apperçurent en divers endroits, leur avoient fait juger d'abord que les Habitans se cachoient pour éviter leur rencontre. Mais après beaucoup de recherches, ils ne trouvèrent que deux petits murs de pierres, qui paroissoient avoir été ceux d'une maison, & dont l'ancienneté faisoit clairement connoître que c'étoit l'ouvrage d'un autre siécle. Elmore fit ouvrir la terre entre ces deux murs. Il n'en tira que d'autres pierres, qu'il prit pour les ruines du même édifice. Les vestiges humains qu'il avoit apperçus venoient apparemment des gens de mer, que la curiosité ou le besoin avoit fait relâcher aussi dans ces Isles. Sur le récit d'Elmore, Sharpey s'approcha du rivage, & s'y arrêta jusqu'au premier de Février.]

Côte de Melucidey.

Timidité des Habitans.

Ayant remis à la voile, avec un vent favorable qui dura jusqu'au 19, il découvrit le matin du même jour une pointe de terre qui appartenoit au Continent, derrière laquelle il jetta l'ancre, avec l'espérance d'y trouver de l'eau & des provisions. La perspective en est charmante. L'Auteur nomme cette Côte *Melucidey*. Comme on ne trouve nulle part aucune trace de ce nom, on seroit porté à croire que c'est une erreur de stile, au lieu de Mélinde, s'il ne falloit supposer que le Vaisseau étoit retourné en arrière. L'ancre fut jettée sur douze brasses de fond, à deux lieuës du rivage. Jordan, qui partit aussi-tôt dans la Chaloupe, descendit à terre sans obstacle. Mais quoiqu'en approchant il eût apperçu plusieurs Habitans qui sembloient l'observer, il ne s'en présenta point un seul à sa rencontre. [Le Pays étoit fort couvert. Après avoir marché une partie du jour au long des bois qui faisoient face à la mer, il prit le parti de retourner à bord, sans y avoir ôsé pénétrer. Cependant Sharpey, qui ne put s'imaginer qu'un si beau Pays contînt des Habitans si timides ou si farouches, le renvoya mieux accompagné, avec ordre d'observer les traces des Négres & de les suivre. Le cortège de Jordan étoit de vingt hommes bien armés. Il s'attacha, comme un Chasseur, à découvrir les routes des Bois; ce qui n'étoit pas facile dans un terrain dur, & couvert d'une pelouse fort unie. Enfin trouvant un sentier dans le sable, il s'avança l'espace d'une lieuë. Quelques bestiaux, qu'il vit paître tranquillement, & deux ou trois Négres qui se montrèrent plusieurs fois, lui firent juger qu'il n'étoit pas loin d'une Habitation. Il ne put lui en rester aucun doute, lorsqu'il eût apperçu de la fumée au-dessus des arbres. Trente ou quarante Cabanes qu'il découvrit tout-d'un-coup le firent avancer avec plus de précaution. Les Sauvages qui l'avoient fait observer pendant toute sa marche, abandonnèrent leurs maisons à son arrivée, en se jettant confusément de l'autre côté du Bois, mais sans s'y enfoncer assez pour le perdre de vûe. Ils avoient leurs arcs & leurs fleches. Dans la précipitation avec laquelle ils s'étoient retirés, plusieurs enfans qui n'avoient pû les suivre du même pas, couroient encore après eux pour les joindre. Jordan fit arrêter les Anglois à cent pas de l'Habitation. Deux des plus hardis acceptèrent la commission de s'avancer sans armes, avec des couteaux & les autres bagatelles

Les Anglois entreprennent de lier commerce avec eux.

qui

SHARPEY. 1609.

qui excitent l'avidité des Afriquains. Ils n'eurent pas plutôt paru seuls, à quelque distance de leurs compagnons, que les Sauvages comprenant leur dessein, détachérent aussi deux hommes de fort belle taille, qui firent deux ou trois cens pas au-devant d'eux. L'un des deux Anglois étoit l'Interprête. Quelque différence qu'il y eût entre les Langues, on s'entendit assez pour se traiter bientôt en amis.

Les Négres refusent d'approcher des Anglois.

Il sembloit qu'après cet heureux prélude, toute la Nation dût marquer moins de crainte, & sortir du Bois sur le témoignage de ses députés. Mais quoiqu'ils eussent laissé cette espérance aux deux Anglois, ils revinrent immédiatement, pour leur déclarer qu'ils n'avoient pû disposer personne à prendre confiance à leurs discours; que si les Anglois vouloient se retirer dans leur Vaisseau, on leur porteroit volontiers les provisions dont ils avoient besoin, & que les échanges se feroient sans difficulté; mais que rien ne les engageroit à s'approcher avec leurs femmes & leurs enfans d'une Troupe d'Etrangers dont ils ignoroient les intentions. Jordan, qui étoit fort éloigné de penser à la violence, consentit à se retirer, après s'être fait instruire des lieux où l'on pouvoit trouver de l'eau. Il fit quelques petits présens aux deux Sauvages, en leur promettant que s'ils apportoient des provisions au Vaisseau, ils auroient à se louër de l'accueil des Anglois. Tant de douceur, joint à ces apparences de timidité dans les Négres, lui fit juger qu'ils avoient été maltraités par quelque Vaisseau de l'Europe. Il retourna au rivage, sans être entré dans l'Habitation. Sharpey, sur son récit, ne balança point à s'approcher de la Côte pour faire prendre de l'eau. Pendant deux jours que les Matelots furent occupés de ce travail, il ne parut aucun Sauvage. Mais lorsque les tonneaux furent à bord, & que la Chaloupe eut quitté le rivage, on vit approcher deux Barques, menées par quatre Négres & chargées du plusieurs sortes de provisions. L'une portoit deux Veaux gras, quatre Moutons & quatre Chevreaux. L'autre étoit remplie de volailles, de racines & de noix de cocos. Sharpey tenta inutilement d'engager les Sauvages à monter à bord. Ils acceptérent tout ce qu'on leur offrit pour échange; mais les Anglois s'attachérent à leur y faire trouver de l'avantage. Lorsqu'ils se diposoient à partir, fort contens de leur marché, Sharpey joignit à ce qu'ils avoient reçu, une bouteille de liqueur & quelques morceaux d'étoffe.]

On convient de quelques conditions.

Provisions apportées au Vaisseau.

On découvre un crime infâme sur le Vaisseau.

Ce fut dans cette Baye qu'on découvrit sur le Vaisseau un crime qui ne demeura pas long-tems sans punition. Philippe Grove, Pilote Hollandois, qui avoit mérité par ses services la confiance & l'estime de l'Amiral, étoit depuis long-tems dans un commerce infâme avec un jeune Matelot. On s'étoit assez apperçu qu'il marquoit pour lui des attentions extraordinaires, & qu'il le prenoit souvent à l'écart. Mais l'opinion qu'on avoit de son mérite & de sa sagesse avoient écarté les soupçons, jusqu'à faire juger, qu'il ne pensoit qu'à se faire un Eléve; d'autant plus que le jeune Angois avoit beaucoup de vivacité & d'ouverture d'esprit. Cependant leur indiscrétion augmentant tous les jours par la facilité, ils furent enfin surpris avec des circonstances qui feroient indignes de la gravité de l'Histoire. Sharpey, dans le besoin qu'il avoit du Pilote, se contenta de l'humilier par des reproches. Mais il ne put résister au cry public, qui demandoit un châtiment éxemplaire. Tous les Matelots se rappellant avec frayeur les périls qu'ils avoient courus, ne manquérent pas de les regarder comme une marque du courroux du Ciel, & se crurent

Tout l'Equipage demande qu'il soit puni.

SHARPEY. 1609.

crurent trop heureux d'être échappés jusqu'alors à sa vengeance. Enfin Sharpey consentit que le coupable fût jugé suivant l'usage d'Angleterre. On choisit des Pairs-Jurés, qui vérifièrent le crime par des preuves manifestes, & la Sentence de mort fut prononcée avec l'applaudissement de tout l'Equipage. Elle fut néanmoins plus douce qu'on ne devoit l'attendre d'un déchaînement si géneral. Le jeune-homme fut condamné à perdre la vie dans l'eau, [ce qui fut éxécuté d'une manière fort bizarre. On lui attacha deux boulets aux pieds; & l'ayant suspendu par-dessous les bras, on le fit descendre dans la mer, en lâchant insensiblement la corde jusqu'à ce qu'il eût la tête cachée sous l'eau. On le laissa une heure entière dans cette situation; & lorsqu'on ne put douter qu'il ne fût expiré, on le tira de la mer, pour le laisser suspendu à l'air pendant le reste du jour.] Cette Exécution se fit le Vendredi, troisième jour de Mars.

Châtiment du coupable.

Le beau tems, dont on jouit pendant le reste du mois, passa dans l'esprit des Matelots pour une récompense de cet acte de justice. Le 21, on découvrit, à la latitude de 12 degrés 17 minutes, une Isle qui parut d'abord assez considérable; mais on s'apperçut bientôt que ce qui lui donnoit cette apparence de grandeur, au point d'où l'on avoit commencé à la reconnoître, étoit quatre grands rochers, qui en sont éloignés d'environ trois lieuës. Après avoir employé tout le jour & une partie de la nuit pour s'approcher du rivage, l'Esquif, qu'on y envoya, ne tarda point à rapporter que l'Isle étoit déserte. Cette nouvelle ayant fait perdre l'envie d'y relâcher, on s'avança vers trois autres Isles, dont les deux premières ne paroissoient éloignées entr'elles que d'une lieuë, à 12 degrés 29 minutes. Comme la troisième étoit la plus grande, on se hâta d'y arriver avant la nuit. C'étoit l'Isle de *Socotora*, à 12 degrés 14 minutes de latitude. On y jetta l'ancre le 29 de Mars, dans une Baye fort commode.

Isles sans nom.

Isles de Socotora.

Les Insulaires, ayant apperçu le Vaisseau, firent des feux, soit pour observer ses desseins, soit pour faciliter son entrée dans la Baye; ce qui n'empêcha point, qu'à l'approche de la Chaloupe, ils ne prissent la fuite avec de grandes marques de frayeur. Ils avoient reçu depuis peu quelques insultes d'un Bâtiment qui avoit passé sur leurs Côtes. Les Anglois tentèrent inutilement de les attirer sur le rivage; & désespérant enfin de les faire revenir de leurs craintes, ils levèrent l'ancre pour chercher autour de l'Isle le principal Port. En suivant ce projet, ils rencontrèrent un Vaisseau Guzarate, chargé de cotton, de calicos & d'autres toiles de la Chine, qui faisoit voile vers Aden; & sur le témoignage du Capitaine, qui lui représenta cette Ville comme un lieu fort célèbre par le commerce, ils prirent la résolution de s'y rendre avec lui. Mais ils trouvèrent la vérité fort différente de ce récit, car Aden n'étoit alors qu'une Ville de guerre, défendue par une forte garnison. Le Château, qui est à l'entrée du Port, a été coupé de la terre, & se trouve environné de la Mer. Il est bordé de trente-deux piéces de canon, & la Ville en a plus de cinquante.

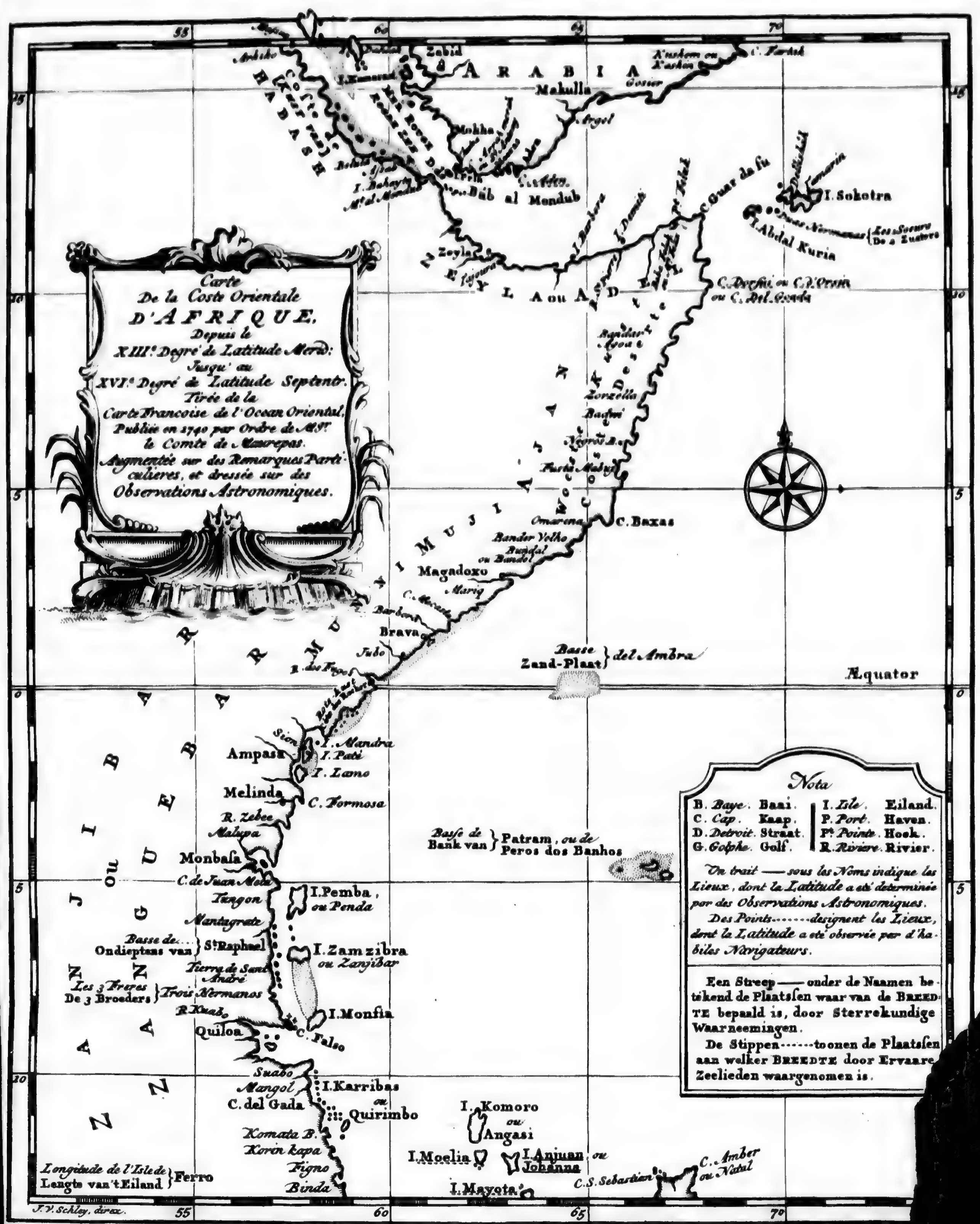
Les Anglois se rendent à Aden, avec un Vaisseau Guzarate.

Quoique Sharpey ne vît pas sans étonnement la force de cette Place, il étoit si éloigné de soupçonner la bonne-foi des Guzarates, qu'étant convenu avec eux qu'ils entreroient les premiers dans le Port, il attendit leurs informations, pour se régler par leur exemple. Ils avertirent le Gouverneur Turc qu'ils étoient suivis d'un Vaisseau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à deux milles

Ils sont trahis par les Guzarates.



outrage, ils resolurent de s'avancer jusqu'à Mocka, Ville d'un commerce



KAART van de OOSTKUST van AFRIKA, van den XIII.e Graad Zuiderbreedte tot den XVI.e Graad Noorderb
Gemaakt na de Fransse Kaart van den Ooster-Oceaan, uitgegeeven, A.o 1740, op Bevel van den H.re Grave de Maurepas.
Vermeerderd op byzondere Aanmerkingen; en geschikt volgens Sterrekundige-Waarneemingen.

qu'ils étoient suivis d'un Vaisseau Anglois, qui avoit jetté l'ancre ...

les

SHARPEY. 1609.

les du Port. Un Officier de la Ville fut envoyé auſſitôt dans une Barque, pour engager les Anglois à s'approcher ſans défiance. Sharpey trop facile à ſe laiſſer tromper par les apparences de la ſincérité, deſcendit imprudemment ſur le rivage, accompagné d'un petit nombre de ſes gens. Il y trouva quatre chevaux, qui paroiſſoient préparés pour lui faire honneur. On le preſſa civilement de ſe rendre à la Ville; & dans le chemin qui lui reſtoit à faire, il fut traité avec toutes ſortes de reſpects & de ſoins. A ſon arrivée, le Gouverneur lui demanda d'un air incertain, ce qui l'avoit amené dans ſon Port. Sa réponſe ayant été que ſur la réputation du commerce d'Aden, il y apportoit diverſes marchandiſes de l'Europe, on lui fit d'autres queſtions auxquelles il ſatisfit avec la même ſimplicité. Enfin le Gouverneur, ſans expliquer ſes intentions, l'envoya dans une maiſon voiſine, ſous la garde d'un Chiaoux & de quelques Janiſſaires. Sharpey ouvrit les yeux ſur ſon imprudence; mais ſans voir encore aucun moyen d'y remédier.

L'Amiral eſt arrêté priſonnier.

Il demeura comme oublié dans ſa priſon pendant ſix ſemaines. Coverte Auteur de cette Relation, & deux autres de ſes gens qui étoient avec lui, le preſſèrent beaucoup de faire entendre hautement ſes plaintes. [Dans la confuſion de s'être fié trop légèrement à des perfides, ou dans l'eſpérance de les gagner par la ſoûmiſſion & la douceur, il s'obſtina tellement au ſilence, qu'il employa même ſon autorité pour y forcer auſſi ſes Compagnons. On ne leur refuſoit d'ailleurs aucune ſorte de ſervices & de beſoins. Les Turcs de leur garde les amuſoient par le ſon de leurs inſtrumens & quelquefois par des danſes.] A la fin, un Officier du Gouverneur vint prier civilement Sharpey d'envoyer des ordres à ſon Vaiſſeau pour faire débarquer du fer, de l'étain & du drap, juſqu'à la valeur de deux mille cinq cens dollars, en promettant de payer ces marchandiſes. Elles furent amenées au rivage. Mais, en y arrivant, elles furent ſaiſies par les Officiers de la Douäne, qui prétendirent qu'elles leur appartenoient pour leurs droits. Alors le Gouverneur, ſatisfait apparemment de ce vol, fit paroître Sharpey devant lui; & l'exhortant à ne pas s'offenſer des uſages du Port, il lui déclara qu'il étoit libre de retourner ſur ſon Vaiſſeau. Cependant, lorſqu'il ſe diſpoſoit à partir, on arrêta deux hommes de ſa ſuite; & ſur les plaintes qu'il en fit, on l'aſſûra qu'il devoit être ſans allarmes pour leur ſûreté, mais que l'uſage étant auſſi de payer deux mille dollars pour l'ancrage, les deux Anglois étoient gardés pour caution de cette ſomme, & qu'il ſeroit le maître de la faire payer auſſi promptement qu'il le ſouhaiteroit. C'étoit joindre la raillerie à la trahiſon. Sharpey ſe rendit à bord ſans repliquer. On y délibéra ſur le payement de la ſomme. L'avis du Conſeil fut de faire par écrit des repréſentations au Gouverneur, & de le rappeller aux principes de la bonne-foi & de l'équité naturelles. Ce Mémoire fut porté dans un Eſquif, par deux Matelots, qui reçurent ordre de le remettre à l'Officier qui avoit gardé l'Amiral dans ſa priſon. Le Gouverneur parut le recevoir ſans colère: mais pour réponſe, il ordonna que les deux Anglois priſonniers fuſſent conduits dans une Ville nommée *Zenan*, ou *Saana*, à huit journées de la Mer, pour être inſtruits des intentions du Bacha, qui y faiſoit alors ſa réſidence.

Artifices qu'on employe pour le tromper.

L'Amiral eſt renvoyé, mais on retient deux de ſes gens.

Il fait des repréſentations au Gouverneur.

[Une tyrannie ſi cruelle auroit forcé les Anglois à la vengeance, ſi leurs forces avoient égalé leur reſſentiment. Mais dans la néceſſité de dévorer cet outrage, ils réſolurent de s'avancer juſqu'à Mocka, Ville d'un commerce floriſſant,

SHARPEY. 1609.

Résolution qu'il prend d'aller à Mocka.

florissant, dans l'espérance d'y trouver plus de faveur pour des Etrangers, & d'obtenir une juste satisfaction.] Ils levèrent l'ancre le 3 de Juin, & s'engageant dans les Détroits, ils arrivèrent trois jours après dans la Rade de Mocka. Leurs espérances redoublèrent en y voyant un grand nombre de Vaisseaux de différentes Nations, parce qu'ils s'imaginèrent que l'intérêt du commerce engageroit tant d'Etrangers à favoriser leurs justes plaintes. D'ailleurs étant chargé d'étain, de fer, de plomb, de drap, de lames d'épées, & d'autres marchandises Angloises, il ne doutoit pas que des biens si recherchés dans ces Régions, ne lui procurassent un heureux accueil. Mocka est un marché si considérable, qu'il ne se passe point de semaine où l'on n'y reçoive des Caravanes de Zenan, de la Méque, du grand Caire & d'Alexandrie. Il s'y tient tous les jours un grand marché de toutes les productions de l'Afrique, & de l'Asie. Les provisions de bouche n'y sont pas moins en abondance. On y trouve une quantité surprenante d'abricots, de coins, de dates, de raisin, de pêches, de limons; ce qui parut d'autant plus surprenant aux Anglois, que les Habitans leur racontèrent qu'on n'avoit eu depuis six ans aucune pluie dans ce Canton. Le bled même ne laissoit pas d'y être à fort bon marché. Il y avoit un si grand nombre de bestiaux, qu'un bœuf gras ne se vendoit que trois dollars, & les autres animaux à proportion. Pour le poisson, avec trois sols, on en pouvoit acheter de quoi nourrir dix hommes. La Ville est gouvernée par les Turcs. Leur empire est si rigoureux sur les Arabes, qu'ils ont toujours des galères & d'autres supplices préparés pour leur châtiment; sans quoi il seroit impossible de les contenir dans la soumission.

Commerce & propriétés de Mocka.

Les Anglois entrent dans Mocka.

[SHARPEY fit demander la permission d'entrer dans le Port à titre de Marchand de l'Europe, qui desiroit également de vendre & d'acheter. Il fut reçu avec des caresses & des offres qui ne pouvoient être suspectes dans une Ville de commerce. On commença par éxiger de lui le droit d'ancrage, mais sans violence, & suivant l'usage établi pour tous les Marchands étrangers. Ensuite, étant entré dans la Ville, il y obtint la liberté de s'y loger commodément. On lui demanda l'état de ses marchandises; & sur le premier Mémoire qu'il en donna, on se seroit accommodé sur le champ de toute sa cargaison, s'il n'eût été obligé d'en réserver la meilleure partie pour le terme de son voyage. On n'éxigea point qu'il fît rien débarquer avant la vente. Les Négocians Turcs ou Arabes se contentèrent des essais qu'il avoit apportés de son bord; & concluant le marché à terre, ils envoyoient prendre les marchandises dans leurs propres Barques, à mesure qu'elles étoient achetées & payées. De son côté, il prit en échange, des provisions ou de l'argent, suivant ses conventions. Quelques jours se passèrent ainsi dans le mouvement du commerce, avant qu'il s'ouvrît sur le sujet qui l'avoit amené. Lorsqu'il crut sa réputation bien établie dans la Ville, il consulta ses Correspondans sur l'outrage qu'il avoit reçu du Gouverneur d'Aden. Mais au lieu de leur trouver la chaleur qu'il avoit espérée pour ses intérêts, il les vit tous d'accord à condamner la témérité qu'il avoit eue d'entrer dans une Ville de guerre. On lui représenta que si les Guzarates l'avoient trahi, c'étoit de lui-même qu'il devoit se plaindre, & qu'un Marchand ne devoit point ignorer la différence d'un Port libre & ouvert pour le commerce, d'avec une Ville où les Turcs ne s'étoient fortifiés que pour en éloigner les Etrangers. On lui conseilla

Il est content pour le commerce, mais ses plaintes sont mal reçues.

Sharpey. 1609.

conseilla même d'étouffer ses plaintes, s'il n'aimoit mieux faire revivre une querelle ensevelie, & qui pouvoit en renaissant, l'exposer à de nouvelles peines. Il prit le parti de suivre ce conseil.] Mais n'ayant plus rien qui dût le retenir à Mocka, il en sortit le 18 de Juillet aussi librement qu'il y étoit entré. Pour augmenter le regret d'un voyage inutile, il perdit deux ancres en repassant les Détroits.

Ils partent de Mocka.

Cependant il auroit trouvé un sujet de consolation dans le bonheur qu'il eut de rejoindre sa Pinasse, dont il étoit séparé depuis long-tems, si cet avantage même n'eût été mêlé d'un autre sujet de chagrin. *Jean Lusken*, Pilote de la Pinasse, étant mort depuis plusieurs jours, Sharpey apprit par différentes informations la cause de cet accident, qu'on s'étoit proposé de lui cacher. Lusken avoit reçu un coup de marteau à la tête, d'un Anglois nommé *Thomas Clarke*, qui s'étoit appuyé, pour cette violence, du secours de trois autres Anglois; *François Driver*, *André Evans*, & *Edouard Hilles*. Leur querelle étoit venue du refus de quelques liqueurs que le Pilote gardoit soigneusement pour des nécessités plus pressantes. Sharpey crut, non-seulement la discipline, mais sa propre vie intéressée à la punition de ce crime. Il fit faire le procès aux Meurtriers, suivant les loix de leur Patrie; & sur la pleine conviction du meurtre, il fit pendre dans la Pinasse, Driver & Clarke, qui avoient été les principaux Acteurs. Les deux autres n'échappèrent pas à la justice, quoique leur punition vînt plus tard & par d'autres voies. Hilles fut dévoré dans la suite par des Cannibales (*o*), & l'autre étant mort dans un lieu désert, fut trouvé pourri & presque mangé des insectes.

Accident tragique & sa punition.

La Pinasse demandant de promptes réparations, Sharpey résolut de relâcher dans l'Isle de Sokotora, malgré les obstacles qu'il y avoit trouvés quelques mois auparavant. Il jetta l'ancre le 15 d'Août, devant (*p*) *Sajah*, Ville où le Roi fait sa demeure. Un Marchand du Pays, qui se présenta sur le rivage, n'annonça rien de sinistre aux Anglois; Mais après avoir reçu un présent de l'Amiral, il lui fit entendre qu'il ne seroit pas vû de bon œil à Sajah, sur-tout par les femmes, qui se ressentoient vivement de quelques insultes que leur séxe avoit reçu de l'Equipage d'un Vaisseau étranger. L'Auteur assûre que les Insulaires mêmes ignoroient de quelle Nation. Mais plusieurs Matelots, qui étoient descendus à terre avoient enlevé de jeunes filles, & les avoient forcées brutalement. Ils avoient tué une Mère, qui s'étoit efforcée d'appeller du secours par ses cris. Enfin le Marchand conseilla aux Anglois de gagner une Rade qui étoit plus éloignée de cinq lieuës, où sans craindre aucune résistance du petit nombre des Habitans, ils trouveroient dans les lieux voisins toutes sortes de rafraîchissemens. [Il promit même à Sharpey de s'y rendre par terre avec quelques autres Négocians de Sajah, & de lui porter quelques perles, dont ils pourroient faire l'échange pour d'autres marchandises.]

Les Anglois relâchent à Sokotora.

Raison qui leur fait quitter la Rade de Sajah.

Ils allèrent mouiller dans cette Baye. L'eau fraîche, les bestiaux, l'aloes, les socotrines (*q*), le sang de dragon leur furent offerts en grande abondance.

(*o*) Il fut laissé à Madagascar, où l'on supposa apparemment qu'il avoit été mangé par des Cannibales.

(*p*) Dans la suite, on trouve que ce Prince tenoit sa Cour à Tamarin. R. d. T.

(*q*) *Angl.* l'Aloes Socotrin. R. d. E.

SHARPEY. 1609.

Ils y sont bien reçus des hommes, & maltraités des femmes.

abondance. [Mais quoiqu'ils n'y trouvassent que de la douceur & de la civilité dans les Habitans, ils s'apperçurent que la frayeur & la haine des femmes de Sajah, s'étoient répandues dans cette partie de l'Isle. Il ne s'en présenta point une seule à leur vûe; & Sharpey même qui cherchoit à se les concilier par quelques politesses, ne put découvrir leurs traces. Le Marchand de Sajah parut dès le lendemain avec quelques-uns de ses associés. Il apporta une douzaine de fort belles perles, pour lesquelles il accepta volontiers du drap & du fer. Sharpey le pria de s'employer à rétablir sa Nation dans l'estime des femmes; mais à peine en fit-il consentir deux ou trois à paroître, pour recevoir de la main de l'Amiral quelques petits miroirs, avec des rubans & des peignes. Cependant la renommée de leur galanterie & de leurs agrémens est si bien établie, qu'elle est passée comme en proverbe dans tous les Pays voisins. On prétend que celles qui n'ont point d'enfans de leurs maris, ne font pas difficulté de se livrer aux passans, pour remédier à la stérilité de leur mariage, & qu'elles employent même des sortilèges qui les attirent dans leur Isle. Sharpey, qui avoit lu cette observation dans quelque Ecrivain Portugais, n'en eut que plus d'empressement à rechercher leur commerce; mais la force de leur prévention, l'emporta sur tous ses soins.] Cette Baye s'appelle *Saub*.

Ils relâchent à Moa.

APRÈS avoir rétabli la Pinasse, le 18 on partit pour Cambaye, avec un si bon vent, que le 28 on relâcha heureusement à Moa. Comme on ne s'arrêtoit dans ce Port que pour y faire de l'eau, Sharpey eut le tems d'y prendre des informations sur les dangers qui le menaçoient. Il sçavoit par ses cartes & par cent récits, que la Côte est remplie de rocs & de bancs de sable. Les Habitans de Moa lui offrirent, pour vingt dollars, un Pilote expérimenté, qui s'engageoit à le conduire jusqu'à la Barre de Surate. Mais dans la confiance qu'il avoit à ses propres lumières, il rejetta toutes les offres.

Imprudence de l'Amiral.

LE 29, en sortant du Canal de Moa, le Vaisseau, qui portoit sur plus de vingt-cinq brasses, se trouva tout-d'un-coup sur dix; ensuite sur sept & sur six & demi. On retomba sur quinze; mais bientôt on se retrouva sur cinq. Quelques Matelots effrayés, demandèrent au Pilote à quoi il pensoit. Au même moment le Vaisseau donna contre le fond. Coverte, qui tressaillit à ce mouvement, accourut sur le Pont pour avertir le Pilote de ce qu'il venoit de remarquer. Mais le Pilote demanda fièrement qui osoit dire que le Vaisseau eût touché? A peine eut-il fini cette insolente question, qu'il toucha encore, & si violemment, que le gouvernail se brisa, & fut emporté. On jetta l'ancre aussi-tôt; & pendant deux jours, on chercha la cause du mal & le remède. Tandis que tout le monde étoit occupé de ce soin, non-seulement le Vaisseau toucha encore avec un nouvelle violence; mais on s'apperçut sensiblement qu'il commençoit à s'enfoncer. Il étoit six heures du soir, le second jour de Septembre. Bien-tôt l'eau gagna de toutes parts, sans qu'on pût découvrir précisement quels étoient ses plus dangereux passages; & le travail continuel des pompes, depuis sept heures jusqu'à onze, ne servit point à la diminuer. Enfin Sharpey ne conservant plus d'espérance (r), exhorta tout

Son Vaisseau fait naufrage.

(r) Coverte laisse entendre que le naufrage des Anglois ne doit être attribué qu'à la vengeance de Grove, Pilote Hollandois, dont on ne peut avoir oublié le mécontentement. Mais il

Sharpey. 1609.

Circonstances de ce [illegible] accident.

tout l'Equipage à s'entresecourir dans l'usage qui restoit à faire de la Chaloupe & des Esquifs. On avoit eu soin de faire placer sur le tillac, environ dix mille livres sterling, qui appartenoient aux Marchands. L'Amiral déclara que chacun pouvoit prendre ce qu'il se croyoit capable de porter. On en prit environ trois mille, les uns se hatant d'abord de remplir leurs poches, & rejettant ensuite un poids qui surpassoit leurs forces; les autres se contentant d'une fort petite somme, dans la pensée qu'ils pourroient être obligés de se sauver à la nage; d'autres enfin, négligeant tout-à-fait des richesses qui ne leur paroissoient plus d'aucun prix, lorsqu'ils avoient la mort devant les yeux. Ils abandonnérent ainsi le Vaisseau, sans emporter même aucun aliment. Ce triste départ commença vers minuit; & par les secours qu'on se prêta mutuellement, tout le monde trouva place dans la Chaloupe ou dans l'Esquif. La Côte étoit presqu'éloignée de vingt lieuës à l'Est. On vogua pendant tout le reste de la nuit & le jour suivant, sans avoir la moindre provision de vivres pour se soûtenir. Enfin, vers six heures du soir, on aborda dans une petite Isle, à l'entrée de la Baye qu'on s'efforçoit de gagner. Mais lorsqu'on se croyoit à la fin du péril, un coup de vent brisa tout-d'un-coup le mât de la Chaloupe, qui contenoit cinquante-cinq hommes. Cependant ils trouvérent le moyen d'entrer dans la Baye; & le vent s'étant affoibli, ils gagnérent heureusement la rivière de Gandevi.

Les Anglois gagnent terre dans leurs Barques.

Les Habitans du Pays, qui virent paroître tant d'Etrangers à l'embouchure de leur Rivière, batirent le tambour & coururent aux armes pour leur défense. Ils ne doutèrent point que ce ne fut un détachement de quelque Flotte Portugaise, qui venoit piller leurs Villes. Sharpey s'apperçut de leur erreur. Il avoit avec lui un Guzarate, qu'il leur envoya pour les informer de sa disgrace & de la nécessité où il étoit d'implorer leur secours. Ce récit parut les toucher. Ils s'approchèrent des Anglois avec beaucoup d'humanité, & les conduisirent à Gandevi, Capitale du Canton, où ils reçurent tous les secours dont ils avoient besoin dans leur infortune.

Ils sont reçus à Gandevi.

L'Auteur termine ici sa Relation, mais c'est pour commencer dans un autre livre, le récit de son voyage terrestre au travers d'une infinité de Pays qui étoient alors peu connus. Le reste de son ouvrage appartient, dans ce Recueil, à l'article des Voyages de terre.

LATITUDES.

Isles près de Pemba.	5	20S.
Isle de Sokotora.	12	24N.
Isle voisine de Sokotora.	12	17
Trois autres Isles aussi près de Sokotora.	12	29

il n'ajoûte rien néanmoins qui ait l'air de preuve. Il est toûjours assez surprenant que Sharpey n'eût pas cessé de prendre confiance aux services d'un homme qu'il avoit outragé, & qu'il eût refusé de prendre un Pilote à Moa. R. d. T.

CHAPITRE VII. (a)

Autres circonstances du même Voyage par Thomas Jones.

SHARPEY. 1608. Explication de cet Appendix.

[C'EST pour m'attacher à l'ordre & aux vûes des Ecrivains Anglois que je fais paroître ici dans un article séparé la Relation de *Thomas Jones*, telle que Purchass l'a publiée. Il étoit plus naturel d'en extraire les principales circonstances, pour les insérer dans le récit de Coverte, & de ne faire qu'un seul article de deux Mémoires qui regardent le même voyage. Mais ce seroit priver Jones d'une partie de sa gloire. Dans le plan des Auteurs de ce Recueil, il suffit qu'un Voyageur ait écrit quelque chose qui lui soit propre, pour avoir droit (*b*) de figurer ici sous son propre nom.] Thomas Jones étoit, comme Coverte, un des Officiers de l'Ascension (*c*), sous le commandement de l'Amiral Sharpey.

Départ.

HEURE infortunée, s'écrie-t-il en commençant, que celle où l'*Ascension* & l'*Union*, mirent à la voile, le 14 de Mars 1608. On relâcha le 6 de May dans l'Isle de *Mayo*, pour y prendre des rafraîchissemens. Ensuite ayant passé la Ligne, on tomba sous le vent du commerce, qui soufle continuellement entre le Sud-Est & le Sud-Est quart à l'Est; de sorte que plus on avance vers le Sud, plus on trouve le vent à l'Est, comme on ne manque pas de s'en appercevoir entre la Ligne & le Tropique du Capricorne. Le 11 de Juin, à vingt-six degrés de latitude, on rencontra une Caraque, nommée *Nave Palma*, qui faisoit voile aux Indes, mais qui eut bientôt le malheur d'échouër sur la Côte de Sofala, à douze lieuës de Mozambique. L'Auteur apprit dans la suite l'infortune de ce Bâtiment, du Capitaine même qui l'avoit commandé.

Observation sur le vent.

LE 13 de Juillet, les deux Vaisseaux Anglois jettèrent l'ancre dans la Baye de Saldanna. Ils s'y arrêtèrent à construire leur Pinasse, jusqu'au 25 de Septembre, qui est le tems où les Moussons de l'Ouest étant finies, le vent souffle beaucoup plus au Sud & au Sud-Est. Le lendemain de leur départ une furieuse tempête sépara de l'Amiral, l'Union & la Pinasse. Il chercha inutilement ce Vaisseau, que le sien étoit condamné à ne plus revoir; mais la Pinasse le rejoignit dans la suite. Comme il avoit laissé passer la saison, il battit long-tems la Mer au gré des vents, jusqu'au 18 de Novembre, qu'il découvrit enfin l'Isle de Madagascar. Ses efforts furent inutiles pour gagner le Cap de *Saint-Roman*. [Cependant on entra dans une Rivière, d'où l'on fut bientôt

Séparation des deux Vaisseaux.

(*a*) C'est le Chapitre VIII. de l'Original. R. d. E.

(*b*) On observera néanmoins de ne pas répéter les détails qu'on a lûs dans la Relation précédente. R. d. T.

(*c*) Il paroît par sa Relation qu'il a été le Bootsman ou le Charpentier du Vaisseau. Voici le Titre qu'il a donné à son ouvrage, *Courte Relation d'un quatriéme Voyage, fait aux Indes Orientales, avec deux bons Vaisseaux dont l'un nommé l'Ascension etoit l'Amiral, & l'autre, appelle l'Union, étoit Vice-Amiral, sous le commandement du Général Alexandre Sharpey, & du Lieutenant general Richard Rowles; avec la decouverte de la Mer Rouge faite par l'Ascension.* Voyez *Purchass's Pilgrims.* Vol. I. pag. 228.

L'Ascension aborde à Saint-Laurent, à Comore & à Pamba.

bientôt obligé de sortir par la trahison de quelques Insulaires: ce qui n'empêcha point qu'on ne trouvât le moyen de faire de l'eau & de se procurer quelques provisions dans plusieurs endroits de la Côte. Mais, avec si peu de sureté pour s'y radouber,] on prit le parti de gagner les Isles de Comore, qui sont entre Madagascar & le Continent, à 11 degrés du Sud. On y aborda heureusement. Le Roi & les Habitans reçurent les Anglois avec beaucoup d'humanité, & ne les laissèrent point manquer de limons, de volailles, ni de noix de cocos. Mais l'Isle n'ayant point d'eau fraîche, on leva l'ancre le dernier jour du mois, pour chercher celle de Zanzibar.

On eut le malheur de la manquer, par la faute de *Philippe Grove*, Pilote Hollandois; & l'on découvrit Pamba, après s'en être approché si imprudemment dans les ténèbres de la nuit, qu'on faillit d'échouër sur la Côte. Le vent étoit Est-Nord-Est. On jetta l'ancre jusqu'au jour, dans le lieu où l'on se trouvoit; & le lendemain, qui étoit le sept de Décembre, on s'avança à l'extrémité Sud-Ouest de l'Isle, ayant à l'Est une chaîne de rocs. On y mouilla sur sept ou huit brasses d'eau, au 6e. degré de latitude du Sud. Le 8, Jones accompagna ceux qui furent commandés pour chercher de l'eau. Les Habitans se présentèrent avec beaucoup de familiarité; mais ils cachoient sous ce voile une détestable perfidie.

Les Anglois sont exposés à la perfidie des Mores.

Le 18, après avoir achevé la provision d'eau, à l'exception de cinq ou six tonneaux, Jones se rendit au rivage pour faire remplir ce reste. Il y fut surpris par une embuscade de deux cens hommes, qui fondirent sur lui & sur ses gens. Cependant ils eurent le bonheur d'échapper tous, à la reserve de Jean Harrington & d'un Domestique de Jean Elmore (*d*), qui furent tués d'un grand nombre de coups. Un peu avant cette trahison, le Chef des Mores avoit prié Jones de lui envoyer un de ses gens, sous prétexte de le charger d'un présent pour l'Amiral Anglois. *Edouard Churchmen*, qui fut choisi pour cette commission, ne reparut point; & Jones apprit dans la suite qu'il étoit mort à Mombassa. Pendant le séjour que Sharpey fit à Pamba, les Portugais armèrent un *Hulk* Hollandois, qui avoit passé l'hiver à Mombassa, pour l'employer contre le Vaisseau Anglois; mais apprenant qu'il étoit capable de se défendre, ils abandonnèrent ce dessein. [Les habitans de cette Isle sont fort timides, & ils n'oseroient rien entreprendre d'eux-mêmes, s'ils n'étoient pas excités par les Portugais.]

Ils perdent quelques hommes.

On partit de Pamba le jour suivant, dans l'intention de prendre entre cette Isle & la Côte de Mélinde, où l'on espéroit de trouver moins de force (*e*) au Courant. La nuit d'après on fut extrêmement surpris de se voir échouer sur un banc de sable; mais le vent ayant heureusement secondé le travail & l'art des Matelots, on se dégagea sans avoir rien souffert de cet accident. Alors on porta jusqu'au jour à l'Est. Les premiers rayons du soleil firent découvrir d'autres bancs, qui sont à la pointe Orientale de Pamba: ce qui obligea de tourner tout-d'un-coup au Nord. Dans l'après-midi, on apperçut trois de ces Barques qui se nomment *Pangaies*, dans le langage du Pays. Malgré leur éloignement, Sharpey entreprit de leur donner la chasse; & s'en étant

Bancs de sable.

Prise de deux Barques Mores.

(*d*) L'Original dit que le Domestique d'Elmore, fut guéri de ses blessures; comme nous l'avons déja remarqué dans la Relation précédente. R. d. E.

(*e*) *Angl.* plus de force. R. d. E.

SHARPEY. 1608.

tant approché, il fut surpris d'en voir deux qui baissoient leurs voiles, pour se garantir apparemment du feu de l'artillerie par une prompte soûmission. La troisiéme, qui étoit la moins chargée, gagna le rivage (*f*).

Révolte & chatiment des Mores.

Les deux autres portoient cinquante Mores, qui ne se rendirent avec cette facilité que pour former l'entreprise de s'emparer du Vaisseau. Leur Chef se trouvant seul dans une cabine, avec Philippe Grove, William Revet & Jones Auteur de cette Relation, assassina Grove d'un coup si dangereux, qu'on douta long-tems qu'il pût se rétablir. Mais contre l'attente des Mores, dit Jones, je tuai sur le champ cet infame meurtrier. Les autres commencèrent aussitôt leur tragédie par la mort du Ministre Anglois, & par celle d'un Marchand & de quelques Matelots; mais ils furent repoussés avec tant de vigueur qu'il n'en échappa que cinq ou six. Lorsqu'ils avoient commencé leur révolte, les Anglois n'étoient pas plus de seize ou dix-sept à bord, tout le reste de l'Equipage travaillant dans la Chaloupe & dans les Esquifs. L'Auteur fut informé dans la suite par les Portugais mêmes, que la plûpart de ces Mores étoient ou du sang royal de Mélinde, ou des plus nobles familles, & que leur perte avoit coûté des larmes à toute la Nation.

Peine que les Anglois ont à surmonter les vents.

Après avoir pillé les Pangaies, [qui étoient chargées de quantité de choses précieuses,] les Anglois résolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems au Nord de Pamba. Ils regagnèrent le côté de l'Ouest, dans le dessein de s'avancer vers Sokotora. Mais comme le vent se soûtenoit entre l'Est & l'Est-Sud-Est, & qu'ils étoient peu secondés par les courans, il leur fut impossible de suivre ce projet. Ils se déterminèrent à s'éloigner de deux ou trois cens lieuës au Sud, dans l'espérance d'y trouver les vents à l'Est-Sud-Est. Ce parti ne leur réussit pas mieux; car ils trouvèrent le vent Est-Nord-Est, & Nord-Est quart à l'Est. Ainsi, depuis le 20 de Décembre jusqu'au 26 de Janvier, ils se virent condamnés à battre la Mer comme au hazard. Cependant leur bonne fortune les fit tomber entre certaines Isles, qu'ils nommèrent *Desolate Islands*, parce qu'elles sont désertes; mais que les Portugais appellent Isles *Almirantes*. On n'en compte pas moins de douze ou treize, dont la fertilité devroit attirer les Vaisseaux dans ce passage. On y trouve non-seulement de l'eau excellente, mais une grande abondance de dates, de cocos, de poisson & de tourterelles, qui sont si privées qu'elles se laissent prendre avec la main. Il y a peu de Pays au monde, qui représentent si parfaitement le Paradis terrestre. Les Anglois y passèrent quelque tems à se rafraîchir. Ensuite brûlant d'avancer, malgré l'opposition du vent, ils eurent encore à les combattre jusqu'au 30 de Mars, que les Moussons d'Ouest commençant, ils arrivèrent enfin à l'Isle de Sokotora. Là, ils rencontrèrent un Vaisseau qui faisoit voile vers Aden, & qui se fit passer pour un Bâtiment de Surate, quoiqu'il appartînt aux Mores de Diu. S'étant laissés persuader de l'accompagner, dans la vûe de tirer un grand avantage du commerce de la Mer rouge, ils jettèrent l'ancre le 8 d'Avril, devant le Port d'Aden. Cette Ville qui est de la dépendance des Turcs, passe pour la clef de toute l'Arabie heureuse. Dès le premier jour, l'Amiral fut reçu à terre avec toutes sortes d'honneurs, & conduit comme en triomphe jusqu'au Palais du Gouverneur, sur un beau cheval

Isles Almirantes, leur fertilité & leur agrément.

Suite de leur navigation.

(*f*) L'Original ne dit point que la troisiéme Barque s'échapât; & il paroît, par la Relation précédente qu'elle fut prise avec les autres.

Sharpey. 1609.

Les Anglois maltraités à Aden.

val Arabe, escorté de douze Janissaires. Ensuite le Gouverneur apprenant que les Anglois avoient une Lettre du Roi d'Angleterre pour le Bacha de *Zenan*, envoya deux d'entre eux jusqu'à la résidence de ce Bacha, qui étoit à plus de quinze (g) journées dans les terres. Le Bacha leur demanda s'ils avoient une permission du Grand-Seigneur pour entrer dans une Ville de sa domination. Comme ils n'en avoient point, & qu'ils furent obligés de le confesser, il leur déclara qu'il ne pouvoit leur accorder aucune permission de commerce au Port d'Aden; mais qu'il prendroit le drap qu'ils y avoient débarqué, comme un présent d'autant plus agréable, qu'ils étoient les premiers Anglois qu'on eût jamais vûs dans cette Mer; & que pour témoignage de reconnoissance, il leur laissoit la liberté de partir d'Aden, & d'aller faire leur commerce dans d'autres lieux. ✠ [Jones qui rapporte ces circonstances du voyage des deux Marchands Anglois, & qui le place comme Coverte après le départ du Vaisseau, n'explique pas bien comment ils rejoignirent l'Amiral, & n'est pas moins obscur sur les injustices que Sharpey avoit essuyés de la part des Turcs. Mais en comparant les deux Relations, on trouve dans celle de Coverte l'explication des injustices, & dans celle de Jones le récit du voyage.]

Différence des deux Relations.

(h) Sharpey, fort mécontent du Gouverneur d'Aden, résolut de porter ses plaintes à Mocka, qui est plus haut, d'environ quarante milles, dans le Golfe Arabique. Il eut beaucoup de peine à gagner ce Port, parce que la Mousson de l'Ouest étant arrivée, les courans prennent alors leurs cours hors de cette Mer. Cependant il traversa les Détroits, qui n'ont pas plus d'un mille & demi de largeur, & le 11 de Juin, il mouilla l'ancre dans la Rade de Mocka. Les Anglois reconnurent la différence qu'il faut mettre chez les Turcs, entre une Ville de guerre & une Place de commerce. Mocka étant comme l'entrepôt du commerce de l'Inde avec le grand Caire & Alexandrie, est habitée par un grand nombre de Marchands, qui aiment à partager humainement avec les Etrangers la liberté & les priviléges dont ils jouissent. S'ils n'offrirent point de réparation à l'Amiral pour les torts qu'il avoit essuyés à Aden, ils lui firent trouver quelque avantage dans le séjour qu'il fit avec eux pendant plus d'un mois. Il partit le 26 de Juillet, pour s'avancer vers Cambaye. La plûpart de ses Officiers n'approuvoient pas ce nouveau dessein; & le Ciel même y parut contraire, en permettant que dès la première nuit on perdît deux ancres.

Sharpey se rend à Mocka, où il est bien traité.

Il part pour Cambaye.

Le 7 d'Août (i), après avoir rejoint la Pinasse, & puni de mort quelques Anglois de ce Bâtiment qui avoient tué leur Pilote, Sharpey entra dans une Baye de l'Isle de Sokotora, où les avis qu'il reçut ne lui permirent point de s'arrêter long-tems. Il fut mieux reçu dans une autre; mais les vents y souflèrent avec tant de violence au Sud & au Sud-Sud-Est, que le Vaisseau ne put trouver d'abri contre le rivage, & que la Pinasse fut jettée en pleine mer sans avoir de vivres pour plus de deux ou trois jours. Enfin, tandis que Sharpey entreprenoit de se radouber, il vint un orage si violent du Sud-✠ Ouest, que deux de ses ancres furent encore brisées. [Peut-être auroit-il évité

Vents terribles.

(g) C'est-à-dire, pour aller & revenir; car il paroît certain que Zenan n'est pas si intérieur. R. d. T.

(h) Ici commence la 2de. Section du Chap. VIII. de l'Original. R. d. E.

(i) Suivant l'Original Sharpey avoit rejoint la Pinasse le 10 de May, avant que d'arriver à Aden. R. d. E.

SHARPEY. 1609.

évité une partie de ces infortunes, s'il s'étoit hâté de pourvoir à ses besoins, au lieu d'employer le tems à se faire admirer des femmes de l'Isle par ses galanteries.]

Les Anglois refusent un Pilote pour leur sûreté.

AYANT remis à la voile le 20 d'Août, il tomba le 2 de Septembre sur la Côte de Diu, neuf ou dix lieuës à l'Est de cette Ville. On s'avança au long du rivage l'espace de sept lieuës, & l'ancre fut jettée sous une pointe de terre. Le trois on envoya l'Esquif au rivage, pour acheter, des Habitans, quelques moutons & d'autres alimens. Sur la nouvelle que le Vaisseau faisoit voile à Surate, un More du Païs vint demander le passage à l'Amiral. Il l'assûra que le reste de la navigation étoit dangereux; &, pour sa propre sûreté, autant que pour celle des Anglois, il offrit d'amener à très-bas prix un Pilote qui répondroit du Vaisseau jusqu'au Port. Mais l'Amiral qui avoit une confiance aveugle pour son Pilote Hollandois, rejetta cette proposition. Le 4, on leva l'ancre à trois heures après-midi, presqu'au dernier quartier de la marée. L'eau manquant dans le cours de la nuit, on toucha le fond, comme on devoit s'y attendre; au lieu qu'en partant au premier quartier, on auroit trouvé infailliblement assez d'eau pour se dégager des Basses & des Ecueils.

Ils font naufrage.

Après avoir perdu le gouvernail, & touché plusieurs fois, on se vit forcé, par la ruine du Vaisseau, à se sauver dans la Chaloupe & dans l'Esquif; heureux encore, au nombre où l'on étoit, de pouvoir gagner, avec un si foible secours, une Baye assez commode, dont on étoit presqu'éloigné de 20 lieuës.

AINSI la témérité & l'obstination d'un seul homme firent perdre à la Compagnie des Indes, un de ses meilleurs Vaisseaux, & aux Matelots toutes leurs espérances. Les marchandises, & la plus grande partie de l'argent qui étoit à bord, furent abandonnés avec le Bâtiment. On fut deux jours à lutter contre les vents & les flots, jusqu'au 6 à quatre heures après-midi, qu'ayant apperçu la terre, on s'en approcha, dans l'espérance de pouvoir gagner la Rivière de Surate. Mais on reconnut que c'étoit celle de Gandevi, qui en est à cinq ou six lieuës vers le Sud. Ce qui fut regardé d'abord comme un nouveau sujet d'affliction, passa bientôt pour une faveur du Ciel, car les Portugais, qui étoient informés de l'approche du Vaisseau, étoient à l'attendre avec cinq Frégates, à l'entrée de la Rivière de Surate, où les deux Barques n'auroient pû se garantir de tomber entre leurs mains.

Ils arrivent à Gandevi, & sont reçus humainement.

A GANDEVI, les Anglois apprirent que leur Pinasse ayant abordé sur la même Côte, y avoit été enlevée par deux Vaisseaux Portugais; mais que l'Equipage s'étoit sauvé heureusement, & qu'il avoit pris par terre le chemin de Surate. Le Gouverneur de Gandevi fut touché de leur infortune. Il les reçut avec humanité, jusqu'à leur offrir un établissement dans le Canton. Il étoit Banian. Cette Secte rend un culte aux vaches, [suit les principes ✠ de Pythagore] & conserve l'ancien usage de brûler les morts. Autrefois, les femmes se faisoient une gloire de ne pas survivre à leurs Maris, & de se livrer aux flammes dans le même bucher. La plûpart sont revenues de cette barbare superstition; mais la force de l'ancien préjugé attache encore une sorte de honte à celles qui prennent le parti de vivre. On les oblige de se faire couper les cheveux, & de demeurer dans cette humiliation, [jusqu'à ✠ ce qu'il se présente quelqu'un pour les épouser, ou pour les prendre à quelqu'autre titre.]

Superstition Baniane.

LES Anglois ayant quitté Gandevi, se rendirent par terre à Surate, qui n'en

n'en

SHARPEY. 1609.

Les Anglois se rendent par terre à Surate.

Finch, célèbre Géographe.

n'en est qu'à quarante milles. Ils firent ce voyage en trois jours. William *Finch*, qui étoit à la tête du Comptoir de leur Nation dans cette Ville, leur accorda tous les secours qui convenoient à leur malheureuse situation. Personne ne lira le nom de *Finch*, sans se souvenir des services que cet illustre Voyageur a rendu à la Géographie, par les remarques qu'il nous a laissées sur la plus grande partie des Indes, après en avoir visité les principaux Royaumes. Il étoit arrivé depuis quelques mois à Surate un Vaisseau Anglois, commandé par *Hawkins*; mais ce Capitaine avoit été appellé par des intérêts de commerce à la Cour d'*Agra*, qui est à trente journées de Surate. Sharpey, avec le plus grand nombre de ses Compagnons entreprit le même voyage, dans la vûe de retourner (*k*) en Europe au travers de la Perse. Il partit à la fin de Décembre. Jones qui se trouva sans goût pour une route si pénible, demeura au Comptoir de Surate, avec Jean *Elmore* ancien commandant de la Pinasse, Richard *Mellis*, & Robert *Fax*. Ils cherchoient ensemble par quelle voie ils pouvoient espérer de revoir leur Patrie, lorsque le hazard fit lier connoissance à Jones avec un Religieux Portugais de l'ordre de Saint-Paul, qui arrivoit de Cambaye. Ce Père, qui étoit un homme de mérite, crut trouver dans le caractère de Jones une juste raison de le traiter avec autant d'amitié que d'estime. Il lui promit de le conduire du moins jusqu'en Portugal, & ce fut à sa considération qu'il accorda la même faveur aux trois autres.

Jones revient avec un Religieux Portugais.

Ils partirent le 7 d'Octobre, pour se rendre à la célèbre Forteresse de *Daman*, ou Elmore revit encore une fois sa Pinasse, dont les Portugais s'étoient saisis. Ensuite ayant gagné *Chaul*, ils prirent le chemin de Goa, où ils arrivèrent le 18 de Novembre.

☩ [Il est étrange qu'un Voyageur, tel qu'on doit se figurer Jones, après les sentimens d'estime & de zèle qu'il avoit inspirés au Père Portugais, ait pû passer six semaines à Goa, sans y faire aucune observation qu'il ait jugé digne de son Journal.] Il s'embarqua le 9 de Janvier 1610, à bord d'une Caraque, nommée *Notre-Dame de pitié*, qui étoit l'Amirale d'une Flotte Portugaise de quatre voiles. Le 28, il passa la Ligne sur la Côte de l'Inde; &, le 21 de Mars, il tomba au Continent de l'Afrique, à 33 degrés ½ de latitude, environ cinq lieuës du Cap des Aiguilles. Après y avoir été retenu par les vents contraires jusqu'au 2 d'Avril, il essuya un affreux orage de l'Ouest-Sud-Ouest, qui lui fit voir, pendant six heures, la mort inévitable au milieu des flots. Le 4, il se rapprocha de la terre, à 34 degrés 40 minutes; &, sans perdre la vûe du rivage, il fut si bizarrement le jouët de la mer, qu'ayant été poussé quatre ou cinq fois à deux ou trois lieuës du Cap de Bonne-Espérances, il ne put le doubler avant le 19 d'Avril. Le désespoir étoit extrême sur la Flotte Portugaise, parce qu'on s'y croyoit menacé de passer l'Hyver à Mozambique.

1610. Il va s'embarquer à Goa.

Le 27, elle passa le Tropique du Capricorne; & le 9 de May, elle jetta l'ancre à Sainte Hélène, qui est à 15 degrés de latitude du Sud. Elle s'y arrêta jusqu'au 15. Ensuite, ayant passé la Ligne le 21, elle se trouva le 26 sous le Tropique du Cancer, avec le vent au Nord-Est, que les Portugais nomment

(*k*) On verra dans la suite qu'il ne l'éxécuta point. R. d. T.

SHARPEY. 1610. Vent général.

nomment le *Vent général*. Le 16 de Juillet, elle eut dans un grand éloignement, la vûe de plusieurs Isles à l'Ouest, que les Pilotes prirent pour les Açores, parce qu'ils se trouvoient à 40 degrés & quelques minutes de latitude, sans avoir apperçu aucune autre terre depuis qu'ils avoient quitté Sainte Hélène. Enfin, le 3 d'Août, ils découvrirent les Côtes du Portugal, à deux lieuës du Roc de Lisbonne, & le même jour ils jettèrent l'ancre à Cascais. Jones & ses Compagnons, toûjours conduits par leur Guide, trouvèrent le moyen de gagner secrétement le rivage dans un Esquif, & de se garantir ainsi des embarras auxquels ils devoient s'attendre de la part des Portugais. Ils demeurèrent cachés à Lisbonne jusqu'au 13, qu'ils s'embarquèrent sur un Bâtiment Anglois qui retournoit à Londres. Jones n'explique pas quelles étoient ses craintes, ni pourquoi il se croyoit moins libre en Portugal qu'un Vaisseau de sa Nation. Mais il assûre qu'étant parti de la Baye de *Vayers*, les Portugais, qui apprirent son évasion, envoyèrent une Frégate bien armée pour arrêter son Vaisseau, sous le seul prétexte qu'il y étoit avec les trois compagnons de son Voyage: ce qui ne les empêcha point d'achever heureusement leur course, & d'arriver à Londres le 17 de Septembre 1610, après une absence de deux ans & demi.

Jones arrive à Lisbonne d'où il retourne en Angleterre.

L A T I T U D E S.

Isle de Comorre	11	00S.	Isle de Pamba.	6	00
Rade de Ste. Hélène	15	00			

CHAPITRE VIII. (a)

*Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'*Union.

ROWLES. 1609.

Ce Voyage, qui n'est qu'une continuation, ou, si l'on veut, une division du précédent, porte dans Purchass un titre conforme à l'idée qu'on a déja dû s'en former sur les deux Relations de Coverte & de Jones. Le Vaisseau l'*Union*, aussi malheureux que celui de l'*Ascension*, avec lequel il étoit parti, fut non-seulement séparé de son Amiral par une affreuse tempête, mais, étant condamné par le Ciel au même sort, il n'acheva plus heureusement le voyage de l'Inde, que pour venir faire à son retour un triste naufrage sur les Côtes de France. Aussi Purchass l'a-t'il publié sous le nom de *Voyage infortuné* (*b*). La première partie, c'est-à-dire, sa course jusqu'à *Priaman* dans l'Isle de Sumatra, est d'un Officier Anglois nommé *Moris*, qui sans avoir été témoin de ce qu'il raconte, en garantit la vérité sur des témoignages auxquels il a cru devoir sa confiance. Le récit du retour de l'Union

Eclaircissement préliminaire.

(*a*) C'est le Chap. IX. de l'Original. R.d. E.

☞(*b*) Voici le Titre entier. *Voyage infortuné du Vice Amiral l'Union, jusqu'à son arrivée à Priaman, rapporté dans une lettre de Samuel Bradshaw, dattée de Priaman le 11 Mars, 1609, & dont Humphry Bidulphe a été le porteur. Ecrit par Henri Moris, à Bantam le 14 Septembre 1610.* Voyez *Purchas's Pilgr.* Vol. I. pag. 232.

Rowles. 1609.

nion & de son naufrage sur la Côte de France, est tiré de plusieurs Lettres autentiques.

L'Union est séparé de l'Amiral & perd son mât.

La tempête qui sépara l'Union de son Amiral, presqu'à la vûe du Cap de Bonne-Espérance, lui avoit fait perdre aussi son grand mât, qui fut non-seulement brisé par la fureur des vents, mais emporté hors du Vaisseau avec une impétuosité que l'Ecrivain n'entreprend point de représenter. [Cependant, comme s'il n'eût manqué à l'orage que ce furieux coup pour le calmer, les flots devinrent aussi-tôt si tranquilles, que *Rowles* ne désespéra point de retrouver son mât, qui ne pouvoit être encore fort éloigné. Il fut le premier qui l'apperçut heureusement;] & les moyens ne manquèrent pas pour le pêcher sans effort. On n'eut pas moins d'adresse à le rendre capable de service; de sorte qu'après avoir réparé ce malheur, & retrouvé un tems favorable, il ne resta aux Anglois de l'Union que le regret d'avoir vû disparoître l'Ascension & la Pinasse. La tempête les ayant jettés au-delà du Cap, [ils ne doutèrent pas que l'Amiral ne l'eût doublé de même; & sans penser à la Baye de Saldanna dont ils le croyoient fort éloigné, ils se persuadèrent que pour le rejoindre, c'étoit à Madagascar qu'il le falloit chercher.] Ils prirent leur course vers la Baye de Saint-Augustin. Vingt jours qu'ils y passèrent à l'attendre n'ayant servi qu'à leur faire trouver de l'eau & des provisions, ils en partirent pour Zanzibar avec de meilleures espérances. A leur arrivée dans cette Isle, ils furent reçus avec plus d'humanité qu'ils n'en avoient jamais trouvé dans les Négres: mais, sans s'imaginer la cause de leur changement, ils les trouvèrent le lendemain si mal disposés que *Richard Kenu*, Trésorier du Vaisseau, étant descendu au rivage avec quelques Marchands, eut le malheur d'être tué dans une embuscade, & *Wickam*, un des Marchands, celui d'être fait prisonnier. Le reste ne se sauva pas sans peine avec la Chaloupe.

Rowles va chercher l'Amiral à Madagascar, Et à Zanzibar.

Il fallut s'éloigner sur le champ d'un lieu si funeste. On en partit le mois de Février, avec les vents au Nord & au Nord-Est, c'est-à-dire, absolument contraires au dessein qu'on avoit de gagner l'Isle de Socotora. On battit long-tems la mer, sans avancer. La plus grande partie de l'Equipage étoit attaquée du scorbut. Rowles, cédant enfin à la nécessité, se laissa conduire par le vent à la Partie septentrionale de Madagascar. Son intention étoit de relâcher dans la Baye d'Antongil; mais il tomba du côté de l'Ouest, dans une fort grande Baye, que les Habitans nomment *Kauquomorra*, [ou *Bomora*] dont les bords & les pays voisins sont également fertiles & agréables.

Ils sont forcés de retourner à Madagascar.

Baye de Kauquomorra.

Après tant de fatigues & de dangers, la vûe de ce beau séjour fut une consolation pour les Anglois. Ils résolurent d'y attendre le changement de la Mousson, & de tirer du moins un fruit de leur disgrace, en rétablissant leur santé. Les Habitans leur parurent d'abord fort civils, & ne marquèrent point d'éloignement pour lier commerce avec eux. Le Roi même donna l'exemple à ses Sujets, par la bonté & les caresses avec lesquelles il reçut plusieurs fois les Marchands.

Les Anglois sont trahis par les Négres, & perdent leur Capitaine.

Rowles se fiant trop aux apparences, voulut rendre une visite à ce Prince, accompagné de *Richard Reve*, principal Facteur, de *Jeffery Carlet* & de trois autres. *Samuel Bradshaw*, qui avoit été plusieurs fois employé à cette Cour barbare, eut le bonheur de se trouver occupé par d'autres soins qui ne

ROWLES. 1609.

ne lui permirent pas de suivre le Capitaine. Ce fut une faveur singulière de la Fortune, car les Insulaires avoient médité une trahison qu'ils étoient prêts de faire éclater. A peine Rowles & son cortège eurent touché le rivage, qu'ils furent enveloppés par une troupe de Barbares, qui les enlevèrent sans résistance. Les Matelots de la Chaloupe, perdant l'espérance de les secourir, n'eurent rien de si pressant que de s'éloigner à force de rames ; mais il ne leur fut pas même aisé de regagner le Vaisseau. Une multitude de Pares & de grandes Barques sortant de la Rivière, avec de grands cris, s'avancèrent impétueusement pour leur couper le passage, & ne balancèrent pas même à s'approcher du Vaisseau, dans la résolution de l'attaquer. Les flèches & les dards formèrent aussi-tôt une épaisse nuée. Dans la confusion des premiers mouvemens, les Anglois craignirent d'être forcés sans pouvoir s'en garantir. Mais ayant enfin disposé leur artillerie, ils coulèrent à fond dès les premiers coups six ou sept des plus grandes Barques. Cette exécution réfroidit bien-tôt toutes les autres, qui se retirèrent plus promptement qu'elles ne s'étoient avancées.

Leur Vaisseau est attaqué.

CEPENDANT le Capitaine demeuroit prisonnier, avec ses trois compagnons. Loin d'espérer leur liberté, Bradshaw, qui devenoit après lui le Commandant du Vaisseau, conçut que les Sauvages s'étant soulevés sans prétexte, il n'y avoit que de nouvelles perfidies à se promettre d'eux, & que la plus sûre ressource étoit la fuite la plus prompte. Une autre disgrace, qui survint pour accabler les Anglois, ne leur permit pas de délibérer plus longtems. Sept hommes moururent presque subitement, [sans qu'on en pût ‡ soupçonner d'autre cause que la force de quelque poison, que les Négres avoient lancé avec leurs fléches & leurs dards.] On prit donc le parti de lever l'ancre, dans l'intention néanmoins de chercher une autre Baye de la même Isle, & des Habitans plus traitables; car le vent ne permettoit point encore de s'abandonner à la haute mer. Mais avant qu'on fût prêt à partir, les Sauvages se firent voir encore dans une multitude de Barques, & s'approchèrent si subitement du Vaisseau, qu'ils eurent le tems d'y faire pleuvoir une grêle de fléches avant que l'artillerie pût être appareillée. Cependant la crainte de ces terribles armes les fit retourner au même instant vers le rivage. Ils y descendirent avec la même précipitation, comme si la vûe de la terre & le soin qu'ils eurent aussi-tôt de se rassembler, les eût rendus plus hardis & plus forts. Bradshaw bien instruit de leur malignité, & ne doutant point qu'ils ne lui préparassent quelque nouvel outrage pendant la nuit, résolut d'employer l'artifice à son tour. Il s'approcha de la Côte par un mouvement presqu'imperceptible; &, lorsqu'il se crut à la portée du canon & de la mousqueterie, il fit une décharge, qui éclaircit aussi-tôt leurs rangs par de larges ouvertures. L'effroi dont ils furent saisis, à la vûe de tant de morts & de blessés qui tombèrent parmi eux, leur fit abandonner le rivage en poussant d'affreux hurlemens.

Mort subite de sept Anglois.

Nouvelle attaque des Négres.

L'artillerie les met en fuite.

APRÈS ces nouvelles hostilités, les Anglois désespérèrent de trouver dans l'Isle, une retraite où la terreur & la haine de leur nom ne fussent pas répandues. Ils mirent en mer, au mépris de tous les dangers ; &, de quelque fortune qu'ils fussent menacés, ils dirigèrent leur course vers Socotora. Mais tous leurs efforts ne purent résister aux vents, qui les jettèrent après une infinité d'agitations, sur la Côte d'Arabie. Ils y mouillèrent le 4 de Juin.

Les Anglois sont jettés sur la Côte d'Arabie.

Juin. La Mousson de l'Hyver étoit arrivée. Il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent gagner Cambaye; &, la Côte, où ils se trouvoient, ne leur présentoit aucun Port qui pût leur servir d'azile dans cette saison. Après avoir passé quatre jours à délibérer sur leur situation, sans cesse allarmés par des orages dont rien ne les mettoit à couvert sur leurs ancres, il suivirent le conseil de Griffon Maurice leur Pilote, qui leur proposa de tourner leurs voiles vers Achin. Ce Port ne pouvant être sans quelques Guzarates, Bradshaw se promit d'y vendre ses marchandises. On y arriva le 27 Juillet, après une navigation moins dangereuse que pénible. Bradshaw fut sept jours entiers, sans pouvoir obtenir audience du Roi, & cette faveur lui fut comme vendue pour un riche présent. Les obstacles vinrent des Hollandois, qui dans la vûe de s'attirer tout le commerce de l'Inde, n'épargnèrent rien pour nuire aux Anglois. [L'Auteur, avec l'indifférence ordinaire des Marchands pour tout ce qui n'a point de rapport à leurs intérêts, négligea de prendre des informations sur les affaires du Pays, quoique l'occasion s'en offrit si naturellement.] Bradshaw, dit-il en peu de mots, parut à la Cour, eut quelques conférences avec les Marchands d'Achin, & fit ensuite son commerce avec les Guzarates, auxquels il donna des étoffes d'Angleterre & du plomb, pour du *Basta* blanc & noir, qui est le drap de l'Isle.

Rowles. 1609.

Jalousie des Hollandois.

Commerce d'Achin.

Après avoir passé quelque tems dans le Port d'Achin, les Anglois se rendirent à Priaman, où la facilité & les avantages qu'ils trouvèrent dans le Commerce, devinrent un heureux dédommagement pour toutes les peines qu'ils avoient essuyées. Ils firent leur cargaison de poivre; & la seule difficulté, qui prolongea un peu leurs affaires, fut une mutinerie de leurs Matelots, dont Bradshaw ne put arrêter l'insolence que par des excès de ménagement. Le Pilote du Vaisseau, moins tempérant qu'il n'étoit convenable à son âge & à son emploi, mourut d'une maladie qui fut attribuée à ses excès. Aussi-tôt que le Bâtiment fut chargé, Bradshaw fit partir *Biddulph* & *Smeth* pour Bantam, dans un Jonc Chinois, avec un reste de marchandises de l'Europe, dont il n'avoit pû se défaire à Priaman ni à Tekou. A leur retour, il leva l'ancre pour retourner en Angleterre. On étoit alors au mois de Février 1610; [c'est-à-dire, que pendant plus de sept mois que les Anglois passèrent dans l'Isle de Sumatra, l'Auteur de cette Relation, qui est Bradshaw même, ne fait pas la moindre remarque pour enrichir son Journal.]

Commerce de Priaman.

1610.

(c) On n'a point d'autres lumières sur le retour & l'infortune du Vaisseau Anglois que celles qu'on peut tirer de deux Lettres, l'une de Morlaix en France, l'autre d'Andierne, toutes deux publiées dans le Recueil de Purchass.

Retour de l'Union en Europe.

La première, dattée du 21 de Février 1611, est de *Bernard Couper*, qui écrivoit à *Thomas Hide* son beau-frère, Marchand de Londres. Il lui marque que se trouvant alors à Morlaix, il avoit reçu, le même jour, d'un lieu nommé (d) *Odwen*, une Lettre de *Guillaume Badget*, Irlandois habitué dans ce lieu, par laquelle il apprenoit que „ l'*Union*, Vaisseau de la Compagnie d'An„ gleterre, avoit échoué sur cette Côte; que les Habitans y ayant envoyé „ deux

Lumières qu'on a sur son infortune.

(c) La 2e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(d) C'est Andierne. R. d. T.

ROWLES. 1610.

„ deux Barques, l'avoient trouvé richement chargé de poivre & d'autres „ marchandises des Indes; qu'il n'y restoit que quatre hommes en vie, dont „ l'un étoit Indien, & qu'ils étoient si foibles qu'à peine pouvoient-ils par- „ ler: que les deux Barques Françoises étoient parvenues à conduire le Bâ- „ timent dans la Rade d'Odwen; que les Habitans après avoir débarqué u- „ ne partie des marchandises, s'étoient chargés de faire tenir sa Lettre aux „ Marchands Anglois de Morlaix, pour les presser d'aller prendre possession „ de ces richesses au nom de la Compagnie d'Angleterre „. Couper ajoûtoit que cette nouvelle ayant été confirmée par une Lettre du Bailli de Quimper, il s'étoit hâté, pour en rendre l'avis plus certain, de faire partir trois copies de celle de Badget, par autant de Barques, parce que le moindre délai devoit faire craindre que les Paysans de la Basse-Bretagne ne s'attribuassent le droit de s'emparer des marchandises; qu'il falloit nécessairement s'adresser à la Cour de France, & que cette affaire lui paroissoit fort épineuse; qu'il étoit résolu de se rendre à Odwen, avec un autre Anglois nommé *Richard Roberts*, pour s'assûrer de l'état du Vaisseau par leurs propres yeux, & rendre à la Compagnie tous les services qui dépendroient d'eux; qu'on prétendoit que le Bâtiment étoit de quatre cens tonneaux & de trois ponts; qu'il apprehendoit beaucoup de le trouver déja tout-à-fait dépouillé; qu'il entreprenoit le voyage d'Odwen sur les instances de Badget & du Bailli de Quimper, mais plus ardemment encore par la considération qu'il croyoit devoir à la Compagnie: qu'aussi se flatoit-il qu'elle auroit égard aux frais dans lesquels il alloit s'engager, d'autant plus qu'il avoit déja fait avancer de l'argent, & mis en mouvement quelques amis pour récompenser ceux qui avoient sauvé le Vaisseau, & qui devoient veiller à la conservation des marchandises: que malgré les sages mesures qu'il avoit prises, il ne laissoit pas de souhaiter qu'on envoyât quelqu'un de Londres, par la voye de Rouen, avec les fonds nécessaires; parce que Morlaix n'étoit point une Ville où la communication de l'argent fût aisée par des Lettres de Change: enfin que les noms des quatre personnes vivantes étoient *Edmond White*, *Thomas Duckmanton*, *Samuel Smith*, & l'Indien; que leur vie étoit encore fort mal assûrée; qu'ils manquoient d'argent, & qu'ils n'avoient pas le pouvoir de disposer de leurs propres marchandises.

Détail tiré d'une Lettre de Couper.

Détail d'une Lettre de Wotton.

LA seconde Lettre, dattée du mois de Mars 1611, est de *William Wotton*, qui s'étoit trouvé à Andierne, tandis que l'Union étoit dans cette Baye. Voici ses propres termes. „ Le 8 de Février, je partis de Bordeaux sur le „ *Polo-Hend*, & le 11, je perdis mon mât d'avant & mon gouvernail. La „ nuit du même jour je relâchai à *Oldesycarre*. Le 13, deux Barques Fran- „ çoises sauvèrent l'*Union*, qui avoit échoué sur des rocs. Le 14, je me ren- „ dis à bord de ce Bâtiment, & j'en amenai au rivage *Samuel Smith*, *Thomas* „ *Duckmanton* & M. *Edmond White*. Le 15, j'engageai *Guillaume Badget*, mon „ Marchand, à donner avis de cette triste nouvelle aux Anglois de Morlaix. „ La Lettre partit le 18, & je payai deux écus pour le port. Un Indien, „ qui étoit avec les trois Anglois sur le Vaisseau, mourut le 11, & je le fis „ enterrer le même jour. Le 21, M. White mourut aussi, & je lui rendis „ le même office. Le 22, MM. *Roberts & Couper* arrivèrent de Morlaix, [& „ le 4 de Mars ils furent suivis par *Guillaume Coarey* leur hôte. Le 5 je me „ rendis à bord dans ma Chaloupe, & *Coarey* y vint pendant la basse marée: „ je

ROWLES. 1610.

„ je descendis à fond de cale, & j'en rapportai un échantillon de mauvais „ poivre. Le 6 je partis d'*Oldesycarre*. Le 8 je vins à Morlaix. Le 17 Mr. „ *Hide* y arriva aussi.] Je partis le 22, & j'arrivai la nuit suivante à l'Isle ☞„ de Whigt; [le 24 je me rendis à *Hampton*, & le 28 à *Londres*.]

Autres explications recueillies.

Ces deux Lettres sont suivies d'une explication que Purchass se procura sans doute par ses propres soins. Après les dommages que le Vaisseau avoit essuyés en Bretagne, il y resta deux cens tonneaux de poivre, une certaine quantité de benjoin, & quelques étoffes de soye de la Chine, que Bradshaw avoit achetées à *Tekou*, dans l'Isle de Sumatra, d'un Bâtiment Chinois que la tempête y avoit jetté. En allant aux Indes, l'Union avoit touché à Saldanna, où il s'étoit arrêté pour construire sa Pinasse. Il avoit perdu son Capitaine dans l'Isle de Madagascar, & plusieurs de ses gens à Zanzibar. Il avoit fait sa cargaison de poivre à Achin, à Priaman, à Passeman & à Tekou. A son retour, il avoit rencontré le Capitaine Henri Middleton, à qui il avoit remis plusieurs caisses d'argent monnoyé. Il n'avoit alors que trente-six hommes en bonne santé. Ensuite, ayant manqué l'Isle de Sainte Helène, la plus grande partie de son Equipage avoit été emportée par diverses maladies, après avoir passé le Cap-Verd. Dix Anglois & quatre Guzarates, qui étoient à l'extrémité, avoient demandé instamment d'être reçus sur une Barque de Bristol qu'ils avoient rencontrée, & ce changement leur avoit sauvé la vie. On a vû à quel nombre le reste étoit réduit en arrivant sur la Côte de Bretagne. M. Simonson, habile Constructeur de Vaisseaux, qui fut envoyé de Londres pour examiner l'Union & pour le radouber, s'il étoit possible, le déclara incapable de servir plus long-tems. On n'en sauva que l'artillerie, les marchandises & les meubles. De soixante-dix-sept Anglois qui composoient l'Equipage à son départ de Londres, il n'en revint que neuf en Angleterre, & trois Guzarates; en y comprenant ceux qui étoient passés sur la Barque de Bristol, & qui étoient échappés à la mort.

Tristes restes de l'Union.

CHAPITRE IX. (*a*)

Voyage du Capitaine David Middleton à Java & à Banda, en 1609. (b).

DAVID MIDDLETON. 1609. Raisons de ce voyage.

✠[DANS les vûes qui avoient fait équiper l'*Ascension* & l'*Union*, si l'on étoit fort éloigné de s'attendre à leur naufrage, on ne comptoit pas non plus de les revoir aussitôt que les Bâtimens ordinaires de la Compagnie; comme il étoit important de leur fournir des prétextes pour s'arrêter long-tems aux Indes, & pour chercher les moyens d'exécuter leur principale Commission, la Compagnie, sans même attendre le retour de *Keeling*, mit en mer l'*Expédition*, sous la conduite du Capitaine David Middleton, & le chargea de marchandises qu'il devoit porter à Sharpey, avec ordre, s'il avoit épuisé les siennes, de faire le commerce de ce supplément dans les Pays & les Ports qu'il

(*a*) C'est le Chap. X. de l'Original. R. d. E.

☞(*b*) La relation de ce Voyage, qui est le cinquiéme qui a été entrepris pour le compte de la Compagnie, est extraite d'une lettre même de Middleton à quelques Marchands. Voyez *Purchas's Pilgr.* Vol. I. pag. 238.

David Middleton. 1609.

qu'il n'auroit point encore visités. L'Ascension approchoit alors de sa catastrophe ; & l'Union, trop abbatu par la séparation de son Amiral, par la perte de son Capitaine & par les disgraces de sa navigation, pour oser former des entreprises incertaines, se hatoit de finir ses affaires, dans une aveugle impatience de venir chercher le précipice qui l'attendoit en Europe. Mais la confiance de la Compagnie ne laissant pas d'être établie sur des fondemens raisonnables, elle fit partir Middleton le 24 d'Avril 1609.]

Depart du Vaisseau l'Expedition.

Dès le 13 de Mai, il eut la vûe de *Forte ventura* & de *Lancerote*. Le 10 d'Août, il relâcha dans la Baye de Saldanna, où il ne s'arreta que jusqu'au 18, pour renouveller ses provisions. Enfin, il arriva au Port de Bantam le 7 de Décembre, après avoir manqué pendant la nuit l'Amiral Keeling, qui devoit avoir passé fort près de lui entre Madagascar & le Continent.

Il se hâte de quitter Bantam, pour éxecuter sa Commission.

Dans l'étonnement de ne recevoir aucune nouvelle de l'Ascension & de l'Union, il ne perdit point un moment pour débarquer le fer qu'il apportoit au Comptoir de Bantam ; &, sans se donner même le tems de construire sa Pinasse, il résolut d'aller chercher des informations plus heureuses jusqu'aux Moluques. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir usé du pouvoir qu'il avoit reçu de la Compagnie, pour laisser M. Hensworth à la tête du Comptoir. Et comprenant que dans un nouvel office, parmi des Anglois qu'il ne connoissoit pas plus que les Javans, il avoit besoin de quelques personnes de confiance, il lui donna, quoiqu'à regret, trois de ses propres amis pour conseil & pour cortège. Ce changement ne supposoit pas que la Compagnie fût mécontente de Spalding ; mais comme il avoit fait un long séjour dans l'Inde, & qu'il en sçavoit fort bien la langue, Middleton se crut intéressé, pour le succès de sa Commission, à se l'associer en qualité de Conseiller & d'Interpréte. Ainsi, dans ce partage, Hensworth, loin de regarder l'emploi dont il étoit revêtu comme une préférence, s'affligea de ne pouvoir rendre, sur le Vaisseau, les services qu'on y attendoit de Spalding. D'ailleurs l'état du Comptoir n'étoit pas tranquille. Le Ministre de Bantam, sans cesse excité par les Hollandois, avoit augmenté les droits d'entrée pour les marchandises Angloises. Hensworth fut chargé par Middleton de déclarer à la Cour, qu'il ne se soûmettroit pas volontairement à cette injustice ; & que le Roi pouvoit user de son autorité pour contraindre les Anglois ; mais qu'il ne devoit jamais compter sur leur consentement.

Il prend Spalding pour Interpréte.

Middleton remit à la voile, le 18 de Décembre, dans le dessein de se rendre droit aux Moluques. Le vent lui fut si favorable jusqu'au 27, que le même jour il passa les Détroits de *Desolam*. Mais il fut ensuite arrêté, pendant dix jours entiers, par un calme d'autant plus insupportable qu'étant sous la Ligne il y essuya des ardeurs excessives ; sans compter que doutant de la Mousson d'Ouest, il se voyoit menacé, si elle lui manquoit, de ne pouvoir continuer sa navigation. Cependant il fut assez heureux pour arriver le 8 de Janvier devant la Ville de *Button*. Après l'accueil favorable que les Anglois avoient reçu tant de fois dans cette Isle, il ne balança point à faire demander des nouvelles du Roi & de la Famille royale. On lui apprit que ce Prince étoit engagé dans une furieuse guerre avec ses voisins, & qu'ayant rassemblé toutes ses forces, il avoit laissé peu d'Habitans dans sa Capitale. Loin d'y jetter l'ancre, la crainte de s'exposer à des propositions de secours qu'il auroit été difficile de refuser, fit faire tant de diligence aux Anglois, qu'ils

1610.

Il arrive à Button qu'il trouve en guerre.

qu'ils passèrent les Détroits avant la fin du jour. Cependant ils ne purent éviter, le lendemain, la rencontre du Roi de Button avec toute son armée. Ce Prince ayant apperçu le Vaisseau, détacha une petite Pare pour s'informer de quelle Nation il étoit. Middleton ne cacha point qu'il étoit Anglois; mais parlant de ses affaires avec la chaleur d'un homme fort empressé, il demanda seulement s'il y avoit de l'eau dans quelque lieu voisin. On lui montra un endroit de la Côte où elle étoit en abondance. Il fut surpris, en s'en approchant, de se voir suivi de toute la Flotte Indienne. A peine eut-il jetté l'ancre, qu'une nouvelle Pare vint lui faire un compliment de la part du Roi, & le prier d'envoyer quelqu'un à ce Prince, pour l'entretenir des affaires de l'Europe. Spalding, qui se rendit aussi-tôt sur la Caricole royale, revint une heure après. Le Roi faisoit prier Middleton de ne pas précipiter son départ, & promettoit de le venir voir à bord le jour suivant.

David Middleton. 1610. Les Anglois rencontrent la Flotte du Roi de Button.

Il y vint effectivement, & les Anglois le reçurent avec un grand festin, lui & tous les Nobles de son cortège. Ensuite lui ayant fait un présent assez considérable, ils paroissoient se disposer à lever l'ancre, lorsque le Roi se mit à pleurer avec d'autres marques d'une vive affliction. Middleton lui demanda la cause de son chagrin. Il répondit que les Anglois l'accuseroient sans doute de mauvaise-foi, en voyant qu'il n'avoit point de marchandises à leur offrir, qu'il y avoit quatre mois que sa maison, où il avoit ramassé une grande quantité de noix & de fleur de muscade, de girosle, de bois de sandal, & d'étoffes du Pays, avoit été détruite jusqu'aux fondemens par un incendie; qu'il y avoit perdu, avec tant de richesses, une grande partie de ses femmes; mais que toutes ces pertes le touchoient moins que de ne pouvoir éxécuter la parole qu'il avoit donnée aux Anglois de tenir des marchandises prêtes pour leur arrivée, sur-tout lorsqu'il faisoit réflexion qu'il avoient équipé un Vaisseau à grands frais & traversé les mers dans cette espérance; qu'il étoit actuellement occupé d'une grande guerre avec toutes ses forces, ce qui ne lui permettoit pas d'employer ses Sujets à ramasser de nouvelles provisions; que si le Vaisseau Anglois n'étoit point arrivé la veille, il auroit livré bataille le même jour à son Ennemi; enfin qu'il juroit par la tête de Mahomet qu'il n'avoit pas dépendu de lui d'éxécuter plus fidèlement ses promesses. Après toutes ces excuses, il fit voir à Middleton de quel côté la principale Ville de son Ennemi étoit située, & supposant que son Vaisseau n'en passeroit pas fort loin, il le conjura d'y lâcher, en passant, quelques bordées de son artillerie. Middleton lui répondit que les Anglois étoient Etrangers dans l'Inde, & que ne connoissant pas même ses Ennemis, ils ne pouvoient les attaquer sans se rendre coupables d'une injustice; mais que si quelqu'un entreprenoit de nuire à ses Sujets tandis que le Vaisseau étoit sur ses Côtes, les Anglois employeroient toutes leurs forces pour la défense d'une Nation dont ils connoissoient la justice & la bonté. Cette réponse parut satisfaire le Roi. Il retourna sur sa Flotte, qui étoit composée d'environ quatre-vingt Caricolles, avec une infinité de Pares. Au même instant, les Anglois levèrent l'ancre.

Visite qu'ils reçoivent de ce Prince, & son entretien avec Middleton.

Prière qu'il fait aux Anglois.

Leur réponse.

Le 24 Janvier 1610, ils arrivèrent à l'Isle de *Bangaie*, d'où la crainte de quelque Ennemi avoit chassé le Roi & la plûpart de ses Sujets. Middleton ne put se procurer des informations certaines sur cet évènement. Cependant le Directeur d'un Vaisseau Hollandois, qui se trouvoit dans le Port, lui

Ils arrivent dans l'Isle de Bangaie.

DAVID MIDDLETON. 1610.

lui dit qu'autant qu'il en avoit pû juger par diverses circonstances, l'Ennemi de cette Isle étoit le Roi de *Macassar*, & que la raison qui avoit fait fuir le Roi de Bangaie, qui étoit Gentil, étoit la crainte d'être forcé à recevoir le Mahométisme. Middleton se persuada au contraire que c'étoient les Hollandois mêmes qui avoient rendu l'Isle déserte par leurs menaces, & par l'entreprise d'y bâtir un Fort. A la vérité ils avoient abandonné ce dessein, lorsqu'après la fuite des Insulaires il n'étoit resté presque personne à soûmettre. Mais quoiqu'ils n'eussent point alors de Vaisseaux dans le Port, & que le Comptoir ne fût composé que de quatre Marchands, ce seul Directeur avoit pris un tel ascendant, qu'aucun Indien n'auroit eu la hardiesse de lui déplaire. Il avoit deux maisons remplies de femmes, qu'il avoit choisies entre les plus jolies de l'Isle, & un grand nombre d'Esclaves des deux séxes. Son caractère d'ailleurs étoit d'aimer toutes sortes d'amusemens; &, pendant quelques jours que les Anglois passèrent dans l'Isle à se rafraîchir, ils lui trouvèrent l'humeur fort agréable. Il passoit les jours entiers à se réjouir au milieu de ses femmes. La danse & le chant étoient ses passions favorites après celles de la bonne-chere & de l'amour. Comme il étoit de fort belle taille, il prenoit plaisir à se tenir presque nud, suivant l'usage du Pays. Sa puissance étoit si bien établie, qu'il s'étoit rendu comme indépendant des Hollandois mêmes. Le lieu de sa demeure étoit assez voisin d'Amboyne: mais si le Gouverneur Hollandois de cette Ville avoit besoin de lui parler, il falloit qu'il lui envoyât deux Facteurs en ôtage jusqu'à son retour. Cette excessive autorité venoit particulièrement de la confiance que le Roi de Ternate avoit eue pour lui. Ce Prince l'avoit chargé de lever les Tributs en son nom dans toutes les Isles de sa dépendance, & souvent le petit Monarque Hollandois ne lui remettoit que ce qu'il jugeoit à-propos.

Raison qui en avoit fait fuir le Roi.

Autorité & caractère singulier d'un Directeur Hollandois.

LES Anglois trouvèrent dans l'Isle de Bangaye des rafraîchissemens délicieux. Ils étoient en état de les goûter. Les maladies avoient tellement respecté leur Vaisseau, qu'après une si longue navigation, ils se portoient mieux qu'à leur départ d'Angleterre. Ils remirent à la voile le 29 de Janvier. Le vent étoit assez favorable; mais toute la nuit ils furent emportés au Sud par des courans si impétueux, qu'ils perdirent quinze lieuës sans avoir pu se reconnoître. Ce contre-tems obligea le Capitaine d'abandonner son dessein, pour les Moluques, & de porter vers les Isles de Banda, qu'il découvrit le 5 de Février. On redoubla les efforts pour y aborder avant la nuit. Mais en approchant du rivage, Middleton se fit précéder par son Esquif, pour recevoir des informations de quelques Habitans attachés aux Anglois. Ils lui firent répondre que les Hollandois ne laissoient entrer aucun Vaisseau étranger dans la Rade; que s'il s'exposoit à tomber entre leurs mains, ils prendroient sur son Vaisseau tout ce qui conviendroit à leurs besoins, & se feroient eux-mêmes les arbitres du prix: que lorsqu'il arrivoit quelques Jones avec des marchandises propres à ces Isles, ils les arretoient, sans leur permettre de parler aux Habitans, & les conduisoient derrière le Château, sous leur propre artillerie; de sorte qu'il n'en sortoit pas un Matelot sur lequel on ne tirât presqu'à coup sûr, & qu'il y avoit alors quinze grands Jones, qui étoient retenus dans cet esclavage.

Les Anglois sont trompés par les courans.

Tyrannie des Hollandois à Banda.

UN si triste récit, joint au chagrin de n'apprendre aucune nouvelle de l'*Ascension* & de l'*Union*, fit regrêter à Middleton d'avoir pénétré si loin dans ces Mers.

David Middleton. 1610.

Mers. On n'avoit pas manqué de l'informer à Bantam de tous les outrages que Keeling avoit essuyés à Banda; [mais il s'étoit flatté que s'il y trouvoit Sharpey & Rowles, leurs trois Vaisseaux réunis seroient en état de se faire respecter.] Cependant il n'en prit pas moins la résolution de se présenter dans la Rade, en bonne posture. Le Gouverneur du Château jugeant à cette hardiesse que c'étoit quelque Bâtiment Hollandois, envoya au devant de lui une Pinasse de trente tonneaux. Mais aussi-tôt qu'elle l'eut reconnu pour un Anglois, elle s'arrêta vis-à-vis de lui, & retournant sur ses traces, elle ne lui laissa pas même le moyen d'entrer dans la moindre explication.

Sage conduite de Middleton.

Après avoir passé le reste du jour à l'ancre, il s'avança vis-à-vis de Lantor. Son intention étoit de feindre qu'il ignoroit la conduite & les dispositions des Hollandois. Il salua la Ville de toute son artillerie; & sans marquer aucune défiance, il alla mouiller si proche de leurs Vaisseaux, qu'il étoit à la portée du canon. Il lui vint aussi-tôt une Barque du Gouverneur, qui lui proposa d'entrer dans le Port, & de descendre ensuite au rivage, pour y montrer sa Commission. Middleton répondit qu'il ne faisoit qu'arriver dans cette Mer, & qu'en se présentant aux Isles de Banda, il avoit cru se trouver dans un Pays libre, mais que ne dépendant en effet de personne, il ne vouloit montrer sa Commission & s'ouvrir sur ses affaires, ni au Gouverneur, ni à personne au monde. On lui demanda si son Vaisseau étoit en marchandise ou en guerre. Sa réponse fut qu'il payeroit fidélement tout ce qu'il prendroit. A quelques menaces qu'on ôsa lui faire, il répondit encore que rien ne l'empêcheroit de demeurer sur ses ancres, & que si l'on entreprenoit de s'y opposer, il prendroit le parti de se défendre. Les Hollandois le quittèrent avec de vives marques d'indignation & de colère.

Sa réponse aux Députés du Gouverneur.

Les Insulaires reçoivent bien le Vaisseau Anglois.

A peine furent-ils partis qu'il vint à bord une multitude d'Insulaires, qui félicitèrent les Anglois de leur arrivée. Middleton apprit d'eux l'état des affaires du Pays. Les Habitans auroient souhaité d'entrer en commerce avec lui, s'ils n'eussent été rétenus par la crainte des Hollandois, avec lesquels ils vivoient alors tranquillement. Mais ceux de Puloway & de Pulorin étoient moins d'accord avec le Gouverneur. Middleton croyant pouvoir tirer quelque avantage de cette mésintelligence, chargea Spalding d'entretenir en particulier un Insulaire de Puloway, qui se trouvoit à bord avec les autres, & de lui offrir une récompense, s'il vouloit assûrer les Habitans de son Isle que les Anglois payeroient les épices en marchandises ou en argent, qu'ils prendroient sur eux le soin de les transporter dans leur Bâtiment, & que n'ayant pas beaucoup de mesures à garder avec les Hollandois, ils trouveroient le moyen d'achever leur cargaison. En effet, ne reconnoissant point d'autres droits que ceux du commerce, Middleton étoit résolu de les exercer sans ménagement.

Disputes fort vives des Hollandois avec Middleton.

Le matin du jour suivant, il vit arriver deux Barques; l'une venoit du Château, & l'autre de la part du Vice-Amiral, avec des ordres absolus pour le Capitaine Anglois, d'entrer dans le Port. Middleton retint les Hollandois à dîner. Après les avoir traités civilement, il leur déclara qu'il ne changeroit point de poste, & qu'il étoit résolu d'en courir tous les risques; que les deux Nations étant amies en Europe, il ne pouvoit craindre raisonnablement que les Hollandois voulussent commencer la guerre aux Indes, & que s'ils avoient réellement cette vûe, ce n'étoit pas un particulier tel que lui qui devoit

DAVID MIDDLETON. 1610.

voit se conduire dans cette supposition. Malgré ces discours, l'Officier qui commandoit la Barque du Gouverneur, lui dit ouvertement qu'il ne devoit pas s'arrêter dans le lieu où il avoit jetté l'ancre, & que s'il continuoit d'y demeurer, on étoit résolu de l'en chasser par force. „ J'y demeurerai, repliqua Middleton, aussi-long-tems que le lieu me paroîtra commode, parce que je n'ai pas d'autre régle à suivre que ma commodité ; & lorsque je commencerai à me trouver mal ici, j'irai me placer dans le meilleur endroit du Port. „ Les Hollandois répondirent que le Pays leur appartenoit. „ Eh bien! leur dit Middleton, j'en suis donc ici plus en sûreté, car je suis dans le Pays des amis du mien. „ Ils le quittèrent fort mécontens.

Préparatifs des Anglois pour se défendre.

AVANT la fin du jour, il débarqua quelques piéces d'artillerie pour les faire conduire sur le penchant d'une colline, derrière le Vaisseau; & se proposant d'y faire quelques retranchemens, il comptoit d'être en état de se défendre avec ce double soûtien. Mais comme il avoit donné ordre en même-tems de sonder la Rade autour de lui, il y trouva tant de rocs, & le fond si dangereux, que cette découverte le fit changer de pensée. Il fit rentrer à bord deux piéces de canon, qui étoient déja sur le rivage; &, le lendemain, il envoya Spalding, dans l'Esquif, au Gouverneur du Château, avec une Lettre, à laquelle il lui défendit de rien ajoûter de bouche. Elle a paru digne d'être conservée:

Middleton écrit au Gouverneur.

„ SI vous considérez avec un peu de réflexion que vous avez ici beaucoup d'Ennemis & peu d'amis, que je suis Chrétien, & que vous avez besoin de quantité de choses que j'ai sur mon Vaisseau, vous ne rejetterez pas l'offre que je vous fais de vous accommoder de ce qui vous est nécessaire. Nos Princes étant amis en Europe, je serois fâché que leurs sujets eussent ici quelque différend. A l'égard de l'ordre que vous m'avez envoyé d'aller jetter l'ancre sous le canon de votre Château, je crois avoir ici le privilége que nos Princes accordent mutuellement à leurs sujets, d'aller & de venir sans obstacle dans les lieux où ils s'attribuent quelque pouvoir, & de s'arrêter dans les Rades, quand il ne leur plaît pas d'entrer dans les Ports. Par rapport à ma Commission, que vous souhaitez de voir, je suis homme d'une naissance qui ne doit rien à la vôtre; & quand vous voudrez me traiter avec égalité, je ne refuserai pas de vous montrer ma Commission. Convenons seulement de nous trouver, ou sur l'eau, chacun dans une Barque également armée, ou dans tout autre lieu qui ne m'éloigne pas plus de mes forces que vous ne le serez des vôtres. Mais pourquoi tant d'embarras dans nos préliminaires ? S'il est vrai, comme on me l'a dit, que vous ayez un Traité de commerce avec les Habitans de *Lantor*, supposez que je suis du nombre, & traitez-moi comme un Indien pour mon argent; je vous en aurai de l'obligation, car il me sera toûjours plus agréable de commercer avec vous qu'avec eux. D'ailleurs, comme vous êtes en guerre avec les Isles de Puloway & de Pulorin, vous comprenez bien que j'en puis tirer des épices, sans que vous ayez aucun moyen de vous y opposer. Je vous demande réponse sur tous ces articles, & je l'attens par les mains du Porteur de ma Lettre. En attendant rien ne m'empêche d'être avec amitié, votre très-humble, &c. *Signé* Middleton, sur mon Vaisseau, le 7 Février 1610.

SPALDING

David Middleton. 1610.

On refuſe de répondre à ſa Lettre; mais on fait des menaces terribles.

Spalding & ſon cortége furent reçus civilement au Château, & conduits au Gouverneur, qui étoit alors à délibérer avec ſon Conſeil. La Lettre de Middleton fut ouverte & lue dans l'Aſſemblée. On refuſa d'y répondre par écrit, mais le Gouverneur ne fit pas difficulté d'apprendre à Spalding quelles étoient les réſolutions du Conſeil. Les Hollandois avoient dans le Port trois grands Bâtimens, chacun de mille tonneaux, & trois Pinaſſes, chacune de trente. Un des trois Vaiſſeaux, nommé *le grand Soleil*, étant déſormais hors d'état de ſervir, ils devoient le faire approcher du Vaiſſeau Anglois juſqu'à l'abordage, y mettre le feu dans cette ſituation, & le faire ſauter avec trente barils de poudre qu'ils y avoient déja portés. Dans cette vûe, ils avoient nommé les gens qui devoient le conduire hors du Port, & préparé les chaînes qu'ils devoient employer en abordant les Anglois. Pluſieurs Barques étoient prêtes à le ſuivre, pour recevoir ceux qui devoient le conduire, auſſi-tôt qu'ils l'auroient bien embraſé & qu'ils verroient le feu prêt à gagner la poudre. Pendant cette éxécution, les deux autres Bâtimens devoient s'approcher des Anglois à la portée du mouſquet, pour les battre de leur artillerie; & pluſieurs grandes Barques avoient ordre de voltiger à l'entour, en les harcelant encore avec les fléches & les bales.

Middleton ſe laiſſe effrayer & deſcend à terre.

Quoiqu'il y eût peut-être plus d'affectation que de réalité dans ce récit, on ne manqua point de le confirmer par divers mouvemens qui pouvoient lui donner de la vrai-ſemblance. Spalding voyant les préparatifs qui ſe faiſoient ſur le grand Soleil, ſe hâta de porter toutes ces nouvelles à bord. Middleton en fut ſérieuſement allarmé. Il crut devoir renoncer à ſa fierté, & deſcendre promptement au rivage, pour s'expliquer avec le Gouverneur, avant que les hoſtilités fuſſent commencées. Il prit ſa Commiſſion; & s'étant mis dans ſa Chaloupe, avec le Pavillon d'Angleterre, il fit avertir le Gouverneur, en touchant à terre, qu'il lui demandoit quelques momens d'entretien. Au même moment, il fut ſurpris de le voir ſortir du Château, & venir à ſa rencontre avec ſes principaux Officiers. Trois cens Soldats qui formoient la garniſon, ſe rangérent en haie juſqu'à la Mer. Le canon du Château ſe fit entendre, & la garniſon fit trois décharges de ſa mouſqueterie. Ce fut avec cette pompe que Middleton fut conduit à la maiſon du Gouverneur, qui lui avoit fait prendre la droite en marchant, & qui lui avoit rendu tous les honneurs. Ils s'aſſirent tous deux dans la chambre du Conſeil, ſur deux fauteuils, qui ſembloient avoir été préparés, car tout le reſte de l'Aſſemblée fut placé ſur des bancs. Le Gouverneur abuſa de la facilité qu'il avoit à parler, pour faire quantité de complimens aux Anglois ſur leur arrivée, mais ſans toucher au ſujet de leur querelle. Middleton impatient l'interrompit; &, tirant ſa Commiſſion, il lui dit que n'ayant pû lui perſuader qu'il n'étoit point un Pirate, il avoit pris le parti de lui en apporter des preuves. Alors il montra le papier qui contenoit ſes pouvoirs, il en lut rapidement la première ligne, & comme s'il n'eût pu douter qu'on ne fût ſatisfait de cet éxorde, il remit le papier dans ſa poche.

Accueil qu'il reçoit.

On s'accorde en apparence.

Toute l'Aſſemblée ſe récria auſſitôt, & demanda la lecture entière de la Commiſſion. Middleton répondit d'un air ferme, qu'il n'y conſentiroit pas, tant qu'il lui reſteroit un ſoufle de vie: qu'il lui ſuffiſoit d'avoir lu ſon nom & fait voir le Sceau d'Angleterre. Enſuite il ſe leva comme s'il n'eût plus penſé qu'à retourner au Vaiſſeau; mais on le pria de demeurer quelques

David Middleton. 1610.

ques momens. On entra dans quelques discours, les uns fort civils, d'autres moins mesurés. A la fin les Hollandois s'adoucirent, & firent apporter des rafraîchissemens. On but à la prospérité des deux Nations; après quoi le Gouverneur fit voir aux Anglois les logemens & les fortifications du Château. Tout y étoit en fort bon ordre, & bien fourni d'armes & de munitions.

Middleton promet d'entrer dans le Port.

(c) Middleton n'ignorant pas que l'argent & les promesses, applanissent les plus grandes difficultés; prit adroitement l'occasion d'offrir mille livres sterling pour obtenir la liberté de faire sa cargaison, & promit une chaîne d'or, qu'il portoit autour du col, à celui qui lui procureroit cette faveur. Il ajoûta qu'il payeroit les épices au dessus du prix ordinaire. Après avoir jetté ce fondement, il dit au Gouverneur que les Hollandois devant être enfin persuadés que son Bâtiment n'étoit point un Vaisseau de guerre, il ne feroit plus difficulté d'entrer dans le Port. On lui répondit qu'on étoit prêt à lui rendre toutes sortes de services. Comme la nuit approchoit, il prit congé de l'Assemblée. Tandis qu'il rentroit dans sa Chaloupe, on fit une décharge de toute l'artillerie du Château, & les Vaisseaux qui étoient dans le Port le saluèrent aussi à son passage.

Il y entre.

Le lendemain qui étoit le 8 de Février, il conduisit son Vaisseau entre le Chateau & les Batimens Hollandois. Il les salua de plusieurs décharges, auxquelles on répondit avec usure. Aussitôt qu'il eut mouillé l'ancre, le Gouverneur & ses principaux Officiers lui rendirent leur visite à bord. Ils y acceptèrent un dîner, qui fut accompagné de tous les témoignages possibles de confiance & de joie. On parla ensuite de cargaison; mais ni les raisons, ni les offres, ne purent faire obtenir aux Anglois la permission d'acheter une seule livre d'épices. La réponse du Gouverneur fut toûjours qu'il n'accorderoit pas cette permission pour racheter sa vie. Middleton perdant l'espérance de se la procurer ouvertement, résolut de commencer par faire sa provision d'eau, & de tenter ensuite la fortune. Mais on ne lui permit pas même d'envoyer ses tonneaux au rivage, sans qu'ils fussent accompagnés d'un Hollandois, pour observer si les gens du Vaisseau ne parloient point aux Habitans. Lorsque les tonneaux furent remplis, Spalding reçut ordre d'aller dire au Gouverneur que Middleton étoit résolu de partir. Les Hollandois parurent fort surpris; &, le vent étant Ouest, ils ne purent s'imaginer quelle route les Anglois alloient prendre. Cependant, étant en effet sortis du Port, ils furent suivis par deux Barques Hollandoises, dont l'une s'approcha d'eux, & leur déclara de la part du Gouverneur qu'il leur défendoit d'aller dans aucune des Isles. Middleton répondit qu'il ne connoissoit point de droit au Gouverneur pour lui envoyer des ordres, & que loin de les recevoir, il alloit se rendre aussi vîte qu'il lui seroit possible à *Pulovay*, d'où il consentoit que les Hollandois vinssent le chasser s'ils croyoient le pouvoir. La Barque ne fût pas plûtôt rentrée dans le Port avec cette réponse, qu'il en sortit une Frégate, à voiles déployées. Middleton, résolu de combattre, assembla tous ses gens pour leur inspirer la même résolution. Il leur dit que s'ils vouloient le seconder avec un peu de cou-

Il en fort mécontent.

Les Hollandois le poursuivent.

(c) La 2de. Section de l'Original commence ici. R. d. E.

courage, il se proposoit de visiter toutes les Isles en dépit des Hollandois. Et joignant les libéralités aux exhortations, il leur promit, non-seulement de leur donner tout ce qui étoit à lui sur le Vaisseau, mais d'assûrer pour toute leur vie une subsistance honnête à ceux qui auroient le malheur d'être estropiés.

Sa fermeté les oblige de se retirer.

L'Ardeur du Capitaine en répandit une si vive dans l'Equipage, que tout le monde jura de hazarder sa vie pour l'intérêt de la Compagnie des Indes, & l'honneur de la Nation. Mais la Frégate voyant qu'on se préparoit à la bien recevoir, prit le parti de rentrer dans le Port. Tandis que les Anglois luttoient avec assez de difficulté contre le vent, l'Amiral, le Vice-Amiral & le Lieutenant du Château s'agitèrent beaucoup sur les Bâtimens qui étoient dans le Port, sans que Middleton pût sçavoir quelles étoient leurs intentions. Lorsque le Vaisseau eut gagné le vent, & qu'il se trouva secondé par le courant qui alloit à l'Est-Nord-Est, il avança de si bonne grace, qu'étant bien-tôt proche de Puloway, Spalding fut envoyé dans la Chaloupe, avec cinq hommes, pour assûrer les Habitans que les Anglois étoient partis du Château en querelle avec le Gouverneur & qu'ils venoient leur offrir d'acheter leurs épices, argent comptant, s'ils n'aimoient mieux des marchandises en échange. Il leur promit aussi que le Capitaine descendroit lui-même dans leur Isle, aussitôt qu'il auroit trouvé quelque endroit sûr pour jetter l'ancre. Pendant l'absence de Spalding, il arriva deux Barques de Lantor, qui demandèrent aux Anglois pourquoi ils avoient abandonné leur Côte. On leur répondit que la force du courant avoit emporté le Vaisseau, & qu'on n'avoit pas eu dessein d'ailleurs d'aller plus loin qu'à Puloway, où l'on avoit déja député un Facteur, pour disposer cette Isle au commerce; que si les Habitans de Lantor vouloient vendre leurs épices aux Anglois, plûtôt qu'aux Hollandois qui n'étoient venus que pour s'emparer de leur Pays, on prendroit tout ce que cette Ville avoit actuellement dans ses magasins, & l'on n'épargneroit rien pour la rendre contente du marché. Les Indiens des deux Barques partirent fort satisfaits de cette promesse.

Il se rend à Puloway.

Regrets des Habitans de Lantor.

Spalding avoit été reçu dans l'Isle de Puloway avec de grands témoignages de joie. Mais quoique tous les Habitans se fussent assemblés pour le combler de caresses, ils n'avoient pas voulu convenir du prix des épices avant que le Capitaine Middleton fût arrivé. Cependant ils avoient offert d'en livrer à compte une certaine quantité. Middleton, sur cet avis, donna ordre à Spalding de lui chercher, s'il étoit possible, un Pilote Indien, qui fût capable de situer son Vaisseau dans un lieu sûr & commode. Spalding en parla aux Habitans. Il s'en trouva deux qui furent loués à frais communs; c'est-à-dire, que les Insulaires donnèrent à l'un vingt piéces de huit, & Middleton la même somme à l'autre. S'étant rendus à bord la même nuit, ils tournèrent la proue vers Seran & conduisirent le Vaisseau dans un lieu nommé *Gelogula*, où la Rade est assez bonne, à trente lieuës de Banda. Les Anglois se hâtèrent d'y prendre une maison. Ils commencèrent par fréter leur Pinasse; ce qu'ils n'avoient point encore eu le tems de faire. Mais la saison étoit si avancée & les Moussons si proches de leur fin que tous les momens demandoient d'être employés. La Pinasse fut achevée en deux jours, & nommée le *Hopewell*. Elle fut envoyée le 27 de Mars à Puloway, où elle n'arriva que le 31.

Les Anglois se rendent dans l'Isle de Seran.

DAVID. MIDDLETON. 1610.

Ils commencent leur cargaison à Puloway.

Il restoit à régler le prix des épices. Les Habitans demandèrent quantité de droits & de gratifications. Enfin, l'on convint que les épices seroient payées au même prix qu'elles l'avoient été par le Capitaine Keeling, & que les Chefs recevroient quelques présens. Il fallut même accorder en secret d'autres libéralités, car les Indiens ne cessent pas de demander; &, dans les circonstances que j'ai représentées, il étoit important de ne pas les chagriner par des refus. Aussitôt que le prix fut réglé, ils s'empressèrent de charger le *Hopewell*, qui revint à Gelogula avec d'excellentes marchandises. Mais comme il n'étoit que de dix tonneaux, & que la répétition des voyages entraînoit des longueurs, Middleton fut forcé de louër à Puloway une grande Pare, qui fut chargée de noix muscades, & qui arriva heureusement à Gelogula. On entreprit de la rendre beaucoup plus haute; &, dans l'espace de peu de jours, elle se trouva capable de porter vingt-cinq tonneaux. Douze des plus habiles Matelots furent nommés pour la conduire. Enfin rien ne manquoit aux espérances qu'on s'en étoit formées. Mais après avoir fait un voyage, elle disparut, sans qu'on ait jamais (*d*) eu la moindre information de son sort. Le Hopewell, qui continua de faire plusieurs fois le même voyage, n'ayant pû s'en procurer aucune nouvelle, on conclut qu'elle avoit péri dans une tempête qui s'étoit fait sentir jusqu'à Seran, & dont le Hopewell même ne s'étoit sauvé qu'avec peine. Middleton ressentit un chagrin extrême de voir la saison prête à finir, sans aucune apparence que sa cargaison pût être achevée. Il n'ôsoit aborder à Puloway avec le Vaisseau, parce qu'il y avoit peu de sûreté sur la Côte. Ainsi se voyant rejetté à plus de six mois, il tourna ses soins à chercher d'autres Bâtimens. Ayant appris qu'il y avoit à Lantor un vieux jonc, qui n'étoit pas fort éloigné des Vaisseaux Hollandois, il trouva le moyen de l'acheter secrétement, & l'habileté de ses Matelots le mit en état d'être de quelque secours.

Ils font une perte qui les afflige beaucoup.

Mais la perte des douze hommes qui avoient disparu dans la tempête causoit beaucoup plus de peine aux Anglois. La plus grande partie de l'Equipage étant affligée par des maux de jambe, qu'on attribuoit au mauvais air de la Rade, il ne restoit presque personne pour faire les voyages de Puloway dans le Hopewell; ou, du moins, ceux qui l'entreprenoient après s'être imparfaitement rétablis, ne manquoient point, à leur retour, de retomber dans des maladies beaucoup plus dangereuses. Il s'en trouvoit plusieurs qui avoient eu jusqu'à trois ou quatre rechutes. Au milieu de tant d'embarras, Middleton se voyoit presque sans ressource. L'Isle d'ailleurs étoit ouverte aux attaques des Hollandois, qui ne pouvoient avoir perdu le dessein de faire périr son Vaisseau. Il n'ignoroit pas qu'ils avoient déja gagné par de grandes promesses une partie des Habitans, & qu'ils avoient poussé la haine jusqu'à offrir une somme considérable à quelques Brigands, pour se défaire de lui par le poison ou par d'autres voyes. A la vérité, il avoit entre les Insulaires, des amis fidéles, qui l'avertissoient de ces perfides desseins, & qui l'exhortoient sans cesse à la défiance. L'Isle avoit assez d'Habitans, dans une fort petite étendue, pour être capable de résistance, si les Indiens eussent voulu réunir leurs forces. Les Anglois leur proposèrent de se fortifier par quelques ouvrages

Embarras extrême des Anglois.

Ils sont exposés à diverses perfidies.

(*d*) *Angl.* sans qu'on put avoir de ses nouvelles pendant trois mois. R. d. E.

ouvrages dont ils leur tracèrent le plan. Ils leur offrirent même d'y travailler avec eux; [mais leurs conseils firent peu d'impression sur un peuple également lâche & paresseux.

David Middleton. 1610.

Secours qu'on leur procure.

Cependant un Chef fort âgé, qui s'étoit attaché aux Anglois par inclination, se chargea de parcourir toutes les Isles & de rassembler les plus braves sur leurs Caricoles. Il avoit une famille nombreuse, dont il confia le soin à Middleton dans son absence. Entre plusieurs filles, il s'en trouvoit une assez jolie, qui inspira des desirs déréglés à quelques Matelots. Le plus emporté fit naître aux autres le dessein de la tirer à l'écart, pour abuser de sa foiblesse. Cette infâme entreprise n'auroit pû manquer de réussir, sans la rencontre imprévue de Spalding, qui se promenant alors dans le même lieu, sauva la jeune Indienne, & reconnut les trois coupables malgré la promptitude avec laquelle ils prirent la fuite. Il ne balança point à déclarer leur nom; & tout l'Equipage, qui sentoit de quelle importance il étoit de se concilier les Insulaires, marqua la même ardeur à demander que le crime fût puni. Middleton résolut de faire un éxemple. Les trois Matelots furent condamnés à recevoir le fouet dans la place même de Gelogula, & tous les Habitans invités à voir ce spectacle. Cette preuve d'estime & d'amitié pour leur Nation en reconcilia un grand nombre aux Anglois. Plusieurs mêmes de ceux que les Hollandois avoient gagnés par leurs artifices, vinrent confesser à Middleton ce qu'on leur avoit proposé pour le perdre, & lui promirent autant de fidélité que de zèle contre les ennemis communs de leur Isle & des Anglois.

Ils tâchent de se concilier les Indiens.

Le vieux Chef revint heureusement, avec tout le succès qu'il avoit espéré de sa négociation.] Il avoit engagé les Habitans de plusieurs Isles à s'unir contre la tyrannie des Hollandois, du moins pour se défendre de leurs invasions, & repousser le joug qui les menaçoit. Leurs Caricoles n'ayant pas tardé longtems à paroître, ils formèrent une petite Flotte, qui prit d'abord conseil des Anglois; mais la tranquillité qu'ils virent à leurs Ennemis ayant échauffé leur courage, ils oublièrent les bornes dans lesquelles Middleton s'efforçoit de les contenir, jusqu'à tenter une descente dans l'Isle de Nera & se saisir de plusieurs Hollandois. [Le Gouverneur du Château se persuada qu'ils n'avoient pas poussé si loin l'outrage, sans être soûtenus & peut-être conduits par les Anglois. Il se resserra dans sa place, & députant un de ses Officiers à Middleton, il lui fit demander s'il devoit le regarder désormais comme l'ennemi de la Hollande. Il ne fut pas difficile au Capitaine de former sa réponse. Loin de se connoître en guerre, il protesta qu'il ne souhaitoit que des prospérités à l'établissement Hollandois, & qu'il n'avoit point de part aux entreprises des Indiens; mais qu'étant venus aux Isles de Banda, par le droit commun de toutes les Nations, pour y éxercer honorablement le commerce, & n'ayant pas trouvé dans les Hollandois la faveur qu'il avoit espérée, il étoit naturel qu'il tournât vers les lieux d'où il pouvoit tirer plus d'avantage: que ses vûes n'alloient pas plus loin; & que si le traitement qu'il avoit reçu du Gouverneur le dispensoit de prendre parti contre les Indiens, il promettoit qu'aussi longtems que les Hollandois ne recommenceroient point à l'insulter, il n'accorderoit aucun secours aux Indiens contre eux. Après ce discours qu'il affecta de prononcer avec beaucoup de modération, il ne cacha point au Député qu'il avoit trouvé dans les Isles ennemies

Les Indiens insultent les Hollandois.

Réponse de Middleton aux plaintes du Gouverneur.

mies de la Hollande, toutes les facilités qu'il avoit desirées pour son commerce. Il prit même plaisir à lui faire voir que sa cargaison étoit riche & fort avancée. Mais il se garda bien de lui apprendre la perte de ses douze Matelots, & le misérable état des autres, à quoi l'air continuoit d'être si funeste, qu'à peine en restoit-il neuf en bonne santé.

Les Hollandois prennent le parti de la patience.

A juger de l'effet de sa réponse par la conduite des Hollandois, il y a beaucoup d'apparence que le Gouverneur n'ôsant porter ses ressentimens à l'extrêmité, ou craignant peut-être d'affoiblir trop le Château s'il en faisoit sortir une partie de sa garnison pour monter ses deux Vaisseaux, prit le parti de fermer les yeux sur le commerce des Anglois, en remettant sa vengeance contre les Insulaires après le départ de Middleton.] On ne vit plus paroître un seul Hollandois hors des murs; & si les besoins de la Place obligeoient quelque Barque de sortir du Port, elle étoit toûjours si bien armée que les Indiens n'ôsoient s'en approcher.

[Le Fort que les Habitans de l'Isle avoient bâti au côté d'une montagne, ☞ d'où il tiroient sur le Château des Hollandois, ne laissoit pas d'incommoder beaucoup ces derniers; il les empêcha même d'exécuter le dessein qu'ils avoient tenté souvent, & qui étoit d'enlever la Pinasse. Ce qui leur auroit été facile, car dans neuf voyages qu'elle fit, tout son équipage ne put être composé que de sept hommes; le reste étant malade, à l'exception de cinq personnes qu'on avoit laissé à Puloway; & ce qui augmentoit l'embarras des Anglois, étoit la cherté des vivres, & des pluies continuelles qui les incommodoient fort.]

Middleton fait amener le Jonc de Lantor.

Cependant Middleton se vit forcé de faire amener, pendant la nuit, le Jonc qu'il avoit acheté à Lantor, sans avoir trouvé même le tems d'y faire quelques réparations indispensables Les Hollandois ayant appris qu'il l'avoit acheté, & voyant ses Ouvriers qui se disposoient à le radouber, tenoient un Vaisseau prêt pour le mettre en piéces aussitôt que les Anglois auroient fini leur travail. Spalding, chargé de le conduire à Puloway dans les ténébres, s'acquitta heureusement de sa commission; mais il y avoit peu d'utilité à tirer d'un Bâtiment qui manquoit de voiles, & qui étoit presque nud. Middleton se trouvant alors à Puloway, envoya le Hopewell au Vaisseau, pour en apporter tout ce qu'on pourroit retrancher à ses propres besoins, Trois semaines se passèrent sans qu'on vît arriver Davis, qui avoit été nommé pour ce voyage. On s'allarma beaucoup de ce retardement, sur-tout lorsqu'on eut appris que les Hollandois s'étoient saisis de plusieurs grandes Barques qui portoient des vivres à la Flotte Indienne. Dans l'inquiétude que Middleton conçut pour sa Pinasse, il résolut de profiter d'un assez beau tems pour se mettre dans un Esquif, seul Bâtiment qu'il eût alors à Puloway; car la prudence ne lui permettoit pas de se hazarder dans le Jonc. Cinq matelots qu'il avoit près de lui se trouvoient si malades, qu'il fut obligé de louër deux Indiens pour suppléer à leurs fonctions.

Allarmes de Middleton pour sa Pinasse.

Il s'expose en mer sur l'Esquif.

A peine eut-il perdu la vûe de la terre, qu'il s'éleva une tempête furieuse, contre laquelle il n'eut point d'autre ressource que de s'abandonner à la violence des flots. Il arriva néanmoins à la vûe de Seran; mais la Mer battoit contre le rivage avec tant d'impétuosité, qu'il perdit l'espérance de pouvoir aborder. Comme la nuit approchoit, il résolut avec ses deux Indiens, & ses cinq Malades, d'employer tous ses efforts pour se soûtenir en mer jusqu'au

David Middleton. 1610.

qu'au lendemain. La violence des vents n'ayant fait qu'augmenter, il fut poussé, au commencement des ténèbres, contre une chaîne de rochers, au travers desquels la faveur du Ciel lui fit trouver un passage. Dans le trouble d'une si dangereuse situation, il ne pensa qu'à gagner le rivage qui étoit derrière les rochers. Il y réussit avec le même bonheur. L'Esquif étoit si plein d'eau, & quelques marchandises, qu'il y avoit apportées, dans un état si triste, que les premiers soins furent donnés à ces deux objets. Mais tandis que les malades mêmes n'y épargnoient pas leur travail, un des deux Indiens fit remarquer à l'autre qu'on étoit tombé dans un autre péril. Leur frayeur s'étant déclarée par des exclamations, le Capitaine, qui leur demanda ce qui les allarmoit après le bonheur qu'ils avoient eu d'éviter la mort, apprit d'eux, que loin d'être dans l'Isle de Seran, comme il se l'étoit figuré, il se trouvoit dans une Isle de Cannibales, qui ne les reconnoîtroient le lendemain à la lumière du jour, que pour les tuer & les dévorer. Il ajoutèrent que ces barbares Insulaires ne prenoient jamais de rançon pour leurs Prisonniers, & que dans le ressentiment qu'ils conservoient de quelques injures des Portugais, ils faisoient rôtir les Chrétiens tout vifs, pour en tirer cette cruelle vengeance avant que de les manger. [Que si on ne vouloit pas se remettre promtement en Mer, ils iroient chercher quelqu'endroit où ils pussent se cacher; car il étoit sûr que dès que le matin seroit arrivé, les Cannibales ne manqueroient pas de se transporter sur le rivage pour aller à la découverte des Pêcheurs, qui auroient pu s'y être arrêtés pendant la nuit.]

Dangers qu'il y essuye.

Quoique Middleton mît ce récit au nombre des fables que les Indiens se plaisent à raconter de leurs ennemis, il conçut que les Habitans de l'Isle étoient fort mal avec ceux de Puloway & de Seran, & qu'il n'étoient pas mieux disposés pour les Européens. La Lune commençoit à luire, & le vent à perdre sa force; & la marée venant encore le favoriser, il ne balança point à quitter ce dangereux rivage. Il fallut beaucoup d'adresse & d'efforts pour se conduire pendant le reste de la nuit. Cependant le jour fit appercevoir une Côte que les deux Indiens reconnurent pour la partie occidentale de Seran. Comme ils s'en approchoient à force de rames, ils découvrirent une Barque (e) échouée, dans laquelle il furent extrêmement surpris de reconnoître deux Anglois, qui ne marquèrent pas moins d'admiration en reconnoissant leur Capitaine. Il apprit d'eux qu'étant partis avec Herniman, Contre-Maître du Vaisseau, dans l'inquiétude où l'on étoit pour les affaires de Puloway, ils avoient été poussés fort loin par la tempête; & qu'ayant regagné cette Côte, où ils avoient jetté l'ancre, un coup de vent avoit rompu leur cable & les avoit fait échouer sur le rivage. Herniman étoit allé dans la Ville voisine, pour en appeller quelques Hommes à son secours. En effet le rivage fut couvert, en un moment, d'Insulaires, que la curiosité ou l'espérance du pillage attiroit. La vûe du Capitaine servit à les contenir. Il descendit pour se rendre à la Ville, & parler lui-même au Chef des Indiens. Il trouva qu'Herniman avoit pris le parti de retourner par terre au Vaisseau, qui n'étoit qu'à douze milles, [dans la Rade de Gelogula.] Le Chef des Indiens ne lui avoit pas refusé son assistance; mais il l'avoit remis à deux ou trois jours,

Ils reviennent à Seran, où ils trouvent d'autres Anglois en danger.

Ils trouvent peu de secours dans les Indiens.

(e) Cette Barque se nommoit la *Diligence*: il est surprenant qu'il n'en soit pas parlé auparavant.

DAVID MIDDLETON. 1610.

jours, pendant lesquels il ne falloit qu'un coup de vent pour submerger la Barque. Un Indien de Gelogula, qui se trouvoit par hazard dans ce lieu, déclara ouvertement à Middleton que le Chef souhaitoit de la voir perir, pour se faire une Pare de ses débris. Espérant peu d'etre secouru, il prit la résolution de suivre par terre Herniman, avec un seul de ses cinq Anglois, qui se crut assez rétabli pour l'accompagner. Il louä des Guides. Le chemin étoit facile pendant deux ou trois lieuës; mais il arriva au bord d'une rivière qu'il falloit traverser. Son Compagnon n'étant point en état de nager, il le renvoya sur leurs traces, & lui donna ses habits à porter dans la Barque, [à l'exception d'un petit manteau d'écarlatte, dont il chargea un de ses guides] Pour lui, que l'eau n'effrayoit point, & qui demeuroit aussi nud que les Indiens, il se disposoit à se jetter à la nage, lorsque ses Guides l'avertirent que la rivière étoit remplie d'Alligators, & qu'il ne devoit pas s'y exposer sans quelque arme pour se défendre. Ils avoient leurs couteaux, que leur usage, en nageant, est de porter dans la bouche; [& souvent ils n'arrivent à l'autre rive qu'après avoir tué deux ou trois de ces monstres. Un d'entre eux offrit le sien au Capitaine, & prit un baton dont il espéroit le meme secours pour se défendre.] Non-seulement la rivière étoit assez large, mais le courant étoit devenu fort rapide par la pluie du jour précédent. La difficulté fut si grande au milieu du Canal, que les Guides conseillèrent à Middleton de retourner au bord qu'il venoit de quitter. Pendant qu'il leur répondoit, pour les assûrer de son courage & de ses forces, il fut touché par le baton de celui dont il avoit le couteau (*f*); & se figurant que c'étoit un Alligator, il se donna des mouvemens qui lui firent perdre toute attention à la force du courant; de sorte que manquant de force pour résister, il fut emporté jusqu'à la Mer, où la violence des vagues le jetta fort rudement contre un angle de la Côte. Les Indiens plus accoutumés que lui à ces périlleuses avantures, ne furent pas longtems à le réjoindre, Ils lui trouvèrent les épaules & le corps brisés ou meurtris dans plusieurs endroits. Cependant, après avoir pris quelques heures de repos, il se vit en état de gagner le Vaisseau. On y fut extrêmement surpris de le voir arriver dans cet équipage. Herniman dont le voyage s'étoit fait plus heureusement, avoit déja fait partir les secours nécessaires pour la Barque & l'Esquif. Les Matelots qu'il avoit chargés de cette commission, revinrent fort mécontens du Chef de la Ville Indienne, qui, dans l'espérance de profiter de la disgrace des Anglois, leur refusa jusqu'à la moindre assistance.

Périls auxquels Middleton s'expose.

Il arrive à son Vaisseau.

(*g*) ON fut consolé le jour suivant par l'arrivée de l'Hopewell qui revint à Gelogula chargé d'épices. Il avoit été jetté par un furieux orage à trente lieuës de Banda; &, le vent n'ayant point changé pendant plusieurs jours, il n'avoit pas eu peu de peine à se rendre maître de sa course. On le déchargea dès la nuit suivante, & Middleton y monta aussitôt, pour se rendre à Puloway avant que le chagrin de n'y voir arriver personne, fît prendre à Davis la résolution de partir, à toutes sortes de risques, avec le jonc de Lantor. Il n'y avoit que le désespoir qui pût lui inspirer ce dessein, car le Jonc n'avoit pas un clou; & les Serruriers du Pays n'ayant pas l'art d'en forger,

La Pinasse échappe à la tempête.

(*f*) *Angl.* de celui qui portoit son manteau. R. d. E.

(*g*) La 3e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

ger, Davis n'avoit pu tirer d'eux qu'une sorte d'épingles de fer qu'il avoit employées dans les endroits les plus nécessaires.

David Middleton. 1610.

Autres périls de Middleton

Middleton fut exposé encore une fois à périr dans cette course. Les vents mirent sa Pinasse sur le côté, & les courans augmentèrent beaucoup le danger; car leur violence redoubla toûjours avec celle du vent. Ayant été poussé à l'Ouest, il ne put gagner Puloway qu'après s'être rapproché du rivage de Seran. Dans les réflexions qu'il fit sur tant de disgraces, il observa que lui-même & ses gens avoient toûjours été jettés à l'Ouest par les orages. Cette remarque lui fit chercher sur le Nord-Est de Puloway, une Rade où ses Bâtimens pussent tirer parti des orages mêmes, pour se rendre droit au Vaisseau.

Défiance que les Insulaires conçoivent des Anglois.

Le long séjour que les Anglois avoient fait à Seran, n'avoit pas tourné à leur avantage dans l'esprit des Insulaires de Nera & de plusieurs Isles voisines. Les Indiens de tous ces lieux s'étoient imaginé que la seule crainte des Hollandois avoit chassé Middleton; & ceux mêmes de Puloway, qui continuoient d'être en guerre avec la Colonie Hollandoise, paroissoient étonnés qu'ayant tant d'intérêt à les soûtenir, il se contentât de venir acheter leurs épices, sans prendre part à leur querelle. Ceux-ci lui avoient demandé plus d'une fois, pourquoi il balançoit à se mettre à leur tête, pour aller forcer avec eux les Hollandois dans leur Fort. Il leur avoit répondu qu'étant sujet d'un puissant Roi, il ne lui appartenoit pas de commencer la guerre sans la participation de son Maître. Mais les autres, à qui l'éloignement ne permettoit pas de donner les mêmes explications, ou de les faire paroître si vraisemblables, étoient d'autant plus portés à le mépriser, que les Hollandois ne manquoient pas d'échauffer cette disposition, en publiant autour d'eux que la Nation Angloise n'employoit que l'artifice pour faire réussir son commerce, & que dans les occasions de guerre elle ne connoissoit point d'autre expédient que la fuite. Ces discours acquirent tant de force en se répandant d'Isle en Isle, qu'ils infectèrent jusqu'à celle de Puloway. Les Habitans s'imaginèrent qu'on pouroit insulter sans péril des gens si lâches, se saisir de ceux qui étoient dans leur Isle, & leur imposer des loix dont ils ne se racheteroient que par la perte de leurs marchandises. Dans cette vûe, ils firent avertir le Scha Bandar de Nera, que s'il vouloit les seconder ils se mettroient en possession de tous les biens, & peut-être du Vaisseau des Anglois. Cet Officier ne balança point à saisir l'occasion. Il se hâta de venir à Puloway. Davis (b) qui s'étoit déja ressenti de la mauvaise humeur des Habitans, crut lui devoir porter ses plaintes. Mais au lieu de trouver la faveur qu'il espéroit, sa surprise fut extrême de n'en recevoir que des reproches, & de découvrir à plusieurs marques le dessein qui l'avoit amené.

Les Hollandois travaillent à l'augmenter.

Les Indiens forment le dessein d'arrêter & de piller les Anglois.

Middleton dissipe ces nuages par son arrivée à Puloway.

Telles étoient les dispositions, lorsque le Capitaine se fit voir avec sa Pinasse. Son arrivée ferma la bouche aux plus mutins, & détermina le Scha Bandar même à se contraindre. [Les Chefs de l'Isle avoient conçu pour Middleton, une estime mêlée de frayeur & d'amitié, qui les avoit toûjours contenus devant lui dans un profond respect. C'étoit la longueur de son absence qui avoit donné à ces sentimens le tems de s'altérer.] Aussi n'eut-il pas plutôt

(b) *Angl.* Spalding. R. d. E.

DAVID MIDDLETON. 1610.

tôt sçu de Davis le complot qui s'étoit formé contre lui, qu'il assembla les principaux Habitans de l'Isle. Il leur reprocha la facilité qu'ils avoient eue à se laisser séduire. Il les assura que loin de manquer d'affection pour eux, ou de craindre les Hollandois, il auroit déja trouvé plus d'un moyen pour embarrasser beaucoup le Gouverneur dans son Fort, s'il n'avoit été retenu par des principes dont il ne devoit pas légèrement s'écarter avec une Nation qui étoit amie de la sienne en Europe. Il les rappella eux-mêmes à la bonne-foi qu'il lui voyoient exercer dans son commerce, en les priant de juger par cet éxemple, des motifs qui lui faisoient ménager les Hollandois. Enfin pour leur persuader qu'il étoit aussi éxempt de crainte que de défiance, & qu'il ne renonçoit point à l'envie de leur être utile, il leur dit que sa cargaison étant presqu'achevée, & que se proposant de retourner en Europe au commencement de la nouvelle saison, il pensoit à laisser quelques-uns de ses gens dans leur Isle, autant pour cultiver leur amitié, que pour entretenir un commerce qui leur deviendroit de jour en jour plus avantageux. A l'égard de l'éloignement où il avoit tenu son Vaisseau, il lui fut aisé de s'excuser sur la difficulté de trouver une bonne Rade à Puloway, & de justifier ses intentions par les soins qu'il avoit déja pris pour en découvrir une au Nord-Est de l'Isle. Le Scha Bandar même, qui avoit écouté ce discours avec tous les Chefs, ne put se défendre de l'impression qu'il fit sur son cœur. Il ne déguisa point à Middleton les bruits qui s'étoient répandus au désavantage des Anglois, ni même le dessein qui l'avoit amené à Puloway: [qu'il ne devoit pas les blâmer, de ce qu'ils se défioient des Chrétiens; puisque depuis plusieurs années les Portugais & les Hollandois, sous des apparences d'amitié, n'avoient cherché qu'à s'emparer de leur Pays] mais il lui promit de rendre désormais plus de justice à la Nation Angloise, & d'aider même à ses projets d'établissement, sans aucun égard pour le mécontentement des Hollandois. [Ici l'Auteur de cette Relation, sans s'expliquer nettement sur les ordres dont Middleton étoit chargé par la Cour de Londres & par la Compagnie des Indes, laisse entrevoir que s'il eût rencontré l'*Ascension* & l'*Union*, Puloway étoit un des premiers endroits de l'Inde où ses propres desirs l'auroient porté à construire un Fort. C'étoit vraisemblablement les vûes qu'il formoit là-dessus pour l'avenir, qui lui avoient déja fait chercher sur les Côtes de cette Isle une Rade sûre & commode. D'ailleurs, quoique le rivage eût ses dangers dans le lieu où la Pinasse & les Barques avoient tant de fois abordé, il ne lui paroissoit pas impossible, avec un peu d'art & de travail, d'y former un Port où dix Vaisseaux pussent être fort bien à couvert.

Il resserre l'amitié avec les Indiens.

Remarque sur le dessein des Anglois.

Ils achevent avantageusement leur cargaison.

APRÈS cette réconciliation, le commerce fut poussé plus vivement que jamais, sans que les Hollandois, dans un si long intervalle, entreprissent de le troubler autrement que par leurs insinuations & leurs discours. Le Jonc fut réparé à force de soins. Peu de jours après, la cargaison du Vaisseau se trouva complette; mais comme il restoit à Middleton quelques marchandises de l'Europe, il crut ne les pouvoir mieux employer qu'à grossir sa provision d'épices. Il en mit trente tonneaux de plus dans le Jonc; & se déterminant tout-à-fait à laisser Spalding dans l'Isle, avec *Chapman* pour Facteur, & dix Matelots, il acheta un autre Jonc de quarante tonneaux, qu'il devoit leur laisser à son départ. Le Hopewell étoit à la fin de ses services. Comme ses planches n'avoient qu'un demi-pouce d'épaisseur, elles avoient été percées si

DAVID MIDDLETON. 1610.

si généralement par les vers, qu'il falloit travailler sans cesse à la pompe; & dans des occupations, ou des maladies si continuelles, on n'avoit trouvé ni le tems ni le moyen de les calfeutrer. On sauva de ses débris tout ce qu'on en put tirer pour fortifier les deux Joncs.

Spalding & Chapman, demeurent à Puloway avec dix Matelots.

Middleton aussi satisfait de l'affection des Indiens que du succès de son commerce, ne pensa plus qu'à faire ses adieux aux Habitans de Puloway, & qu'à les attacher à Spalding par des bienfaits & des promesses. Ils s'engagerent, non-seulement à le traiter avec tous les égards qu'ils devoient à sa qualité de Marchand & d'Etranger, mais à lui laisser la liberté de vivre familièrement au milieu d'eux, [sans lui rien déguiser de leurs pratiques & de leurs usages. C'étoit la plus grande preuve qu'ils pussent lui donner de leur confiance, & le point où les Hollandois étoient affligés de n'être point encore parvenus à Banda. Il semble qu'après cette remarque, on devroit trouver dans la Relation quelque détail de ces usages, dont la communication étoit permise à Spalding. Mais j'ai fait remarquer assez souvent que la curiosité des Marchands Anglois ne s'étend point au-delà de leur commerce.]

Le Vaisseau Anglois & le Jonc quittent les Isles de Banda.

Middleton partit de Puloway, le 7 de Septembre, avec le Jonc de Lantor. Il arriva le 10, au Vaisseau, qu'il ne trouva pas tout-à-fait chargé, comme il se l'étoit figuré, parce que dans le trajet de Puloway à Seran, l'eau avoit altéré sept tonneaux de muscades. Il y suppléa des épices du Jonc. Enfin, après avoir fait un plus long séjour aux Isles de Banda qu'aucun Anglois avant lui, il quitta la Rade de Gelogula, que d'autres nomment la *Baye de Keeling*, sans voile de perroquet. Il l'avoit perdue dans son premier passage de Puloway à Seran, & divers obstacles l'avoient empêché de réparer cette perte. Comme c'étoit assez pour lui faire croire que le Jonc iroit plus vîte que lui, il chargea le Patron, qui se nommoit *Musgrave*, d'une Lettre pour Bantam, en lui recommandant de faire toute la diligence possible. Cependant lorsqu'il eut suppléé par l'adresse aux voiles qui lui manquoient, il rejoignit le Jonc, qui ne se trouva point alors capable d'avancer aussi vîte que lui, sans mettre plus de voiles qu'il n'en pouvoit porter. Le Capitaine, craignant que dans l'état où il étoit, il ne s'y fit quelque voie d'eau, lui donna ordre de le suivre doucement jusqu'à Bantam. Comme il étoit résolu d'y calfeutrer son Vaisseau, il prévoyoit que cette opération lui donneroit assez de tems pour l'attendre. Ainsi, portant droit à l'Isle de Java, il entra le 9 d'Octobre dans la Rade de Bantam.

Ils arrivent à Bantam.

Les premières nouvelles qu'il y reçut lui causèrent beaucoup de chagrin. *Hensworth* & *Neetles*, tous deux Chefs du Comptoir, étoient morts depuis son départ. Toutes les marchandises qu'il leur avoit laissées étoient encore à vendre. Les Chinois ne trouvant personne dans le Comptoir à qui ils pussent prendre confiance, s'étoient tournés presque tous vers celui de Hollande; & les plus fidéles amis des Anglois, sembloient avoir oublié jusqu'au nom de l'Angleterre. D'un autre côté, l'Equipage de Middleton étoit accablé de maladies. En arrivant dans la Rade, il fut obligé par le grand nombre de ses malades, de les laisser à bord sous la conduite de son Chirurgien; & s'étant approché du rivage dans le Jonc, il ne trouva point aux Javans cet air de satisfaction avec lequel ils recevoient ordinairement les Anglois. [Cependant il descendit sans aucune marque de défiance. Les Domestiques qui restoient

DAVID MIDDLETON. 1610.

Trifte état du Comptoir Anglois.

toient dans le Comptoir, lui firent une trifte peinture de leur fituation. Ils ne manquoient pas de fidélité, puifqu'ils avoient confervé les marchandifes; mais ils avoient manqué de hardieffe ou d'induftrie, & le commerce Anglois étoit dans une langueur dont il paroiffoit fort difficile de le relever. Middleton fe hâta de voir les Officiers du Roi. Il reçut d'eux un accueil fi froid, qu'il en conçut de fort mauvais augures.

Middleton regagne le Scha Bandar.

DANS une fi facheufe perfpective, il eut recours au Scha Bandar, ancien Protecteur du Comptoir Anglois. Il le trouva fort picqué d'avoir été négligé fi long-tems, & fes premiers difcours furent un reproche d'ingratitude. Mais après l'explication de plufieurs circonftances qu'il ignoroit, il prit un vifage plus ouvert. Middleton lui fit quelques préfens, qui achevèrent de lui rendre fes anciennes difpofitions. Il promit d'envoyer au Comptoir les Chinois qui étoient dans fa dependance; & pour premier fervice, il confeilla au Capitaine de faire quelque fête, qui reveillât dans la Ville l'idée qu'on y avoit autrefois de la Nation Angloife.

Il fe réconcilie avec les Hollandois.

BURMAN, Facteur Hollandois, à qui Middleton rendit une vifite, lui marqua beaucoup d'étonnement de la négligence que les Anglois avoient eue pour leur Comptoir. Mais l'intérêt qu'il affectoit d'y prendre, n'étoit qu'un artifice, pour pénétrer leurs vûes. Il s'étoit imaginé qu'il n'avoient abandonné fi longtems leurs affaires à Bantam, que dans le deffein de former d'un autre côté quelque meilleur établiffement; &, voyant le Vaiffeau Anglois fi bien chargé des épices de Banda, il alloit jufqu'à craindre qu'il n'eût trouvé le moyen d'y chaffer les Hollandois de leur Fort. Middleton, qui démêla une partie de ces foupçons, le raffûra par le récit de ce qui s'étoit paffé dans fon voyage. Il y joignit des plaintes fi naturelles fur la conduite que le Gouverneur Hollandois avoit tenue avec lui, que l'ayant perfuadé de fa bonne-foi il le fit rentrer infenfiblement dans les vûes de paix & d'union qui avoient régné fi longtems entre les deux Comptoirs.]

[DANS ce tems-là on vit arriver un petit Vaiffeau qui après avoir été à ☞ la Chine, au Japon, à Ternate, à Makian, à Coromandel, à Patane, & à Jor, étoit allé à Amboyne & à Banda, pour y faire fa charge; mais n'ayant pas pû y réuffir, il avoit été forcé de fe rendre à Bantam pour y charger du Poivre. En paffant près de Puloway, il avoit fait une décharge de toute fon artillerie; un boulet qui avoit traverfé la Maifon d'un Indien, pénétra dans le Comptoir Anglois, où il perça quelques bales de Marchandifes & bleffa dangereufement un homme. Middleton avoit fi bien pris fes mefures pour établir fon commerce à Banda, que quoiqu'avant fon arrivée les Hollandois y euffent deux Vaiffeaux déja à moitié chargés, depuis qu'il y avoit été, ils n'avoient pas pû acheter une feule livre d'Épices. Irrités du fuccès des Anglois, ils avoient réfolu d'enlever toute leur cargaifon, & dans cette vûe, les deux Vaiffeaux s'étoient avancés dans un tems où il leur auroit été aifé d'éxécuter leur entreprife, mais un calme qui furvint (a) la leur fit manquer

☞ (a) Ce récit nous prouve que le fuccès des Anglois doit moins être attribué à la prudence de Middleton, qu'à un effet du Hazard. Car que devenoient toutes leurs marchandifes, fi le vent avoit été favorable aux Hollandois & peut-être même que ceux-ci leur avoient permis de négocier fi fort à leur aife dans l'efpérance de faire une plus riche prife.

David Middleton. 1610.

quer, après quoi ils furent obligés de prendre la route de Bantam pour s'y charger de Poivre. En chemin ils découvrirent un Vaisseau, qu'ils prirent pour celui de Middleton; aussi-tôt ils résolurent de lui enlever sa charge. Mais il se trouva que c'étoit le Vaisseau nommé la *Province de Hollande*, qui alloit à Banda, & qui venoit des Moluques, où il n'avoit pas pû se fournir d'épices. Ayant appris des deux autres qu'il n'y avoit pas plus de profit à faire à Banda, il vint avec eux à Bantam.]

Tandis que Middleton s'efforçoit ainsi de rétablir les affaires des Anglois, il arriva dans le Port de Bantam une Flotte Hollandoise de huit Vaisseaux, qui se proposoit d'employer l'année entière à faire sa cargaison. Comme elle devoit aller aux Moluques & à Banda, elle prit à Bantam quantité de planches & d'autres matériaux, pour les Forts de Hollande. [L'Amiral apprenant que les Anglois ne faisoient qu'arriver de Banda, s'informa curieusement de l'état où ils avoient laissé cette Colonie. Loin de lui déguiser leurs idées, Middleton & Davis, qui ne prévoyoient point que l'Angleterre dût jamais entreprendre de troubler les Hollandois dans leurs possessions, lui communiquèrent tout ce qu'ils avoient observé sur les fortifications du Château de Nera & sur les commodités du Port.

Il donne une fête, malgré la maladie de ses gens.

Ainsi, par sa complaisance & son adresse, Middleton parvint à réparer le désordre de son Comptoir. Il n'oublia point le conseil du Scha Bandar. La seule difficulté qui retardoit sa fête étoit le triste état de ses gens, & le petit nombre de ceux qu'il y pouvoit employer.] Davis même fut atteint d'une maladie si dangereuse, qu'on désespéra long-tems de sa vie. Un des Quartier-Maîtres, mourut dans les plus affreuses douleurs. Trois Matelots eurent le même sort, & les deux tiers de l'Equipage s'en croyoient sans cesse menacés. [Cependant, de trente ou quarante hommes qui restoient sains, la moitié suffisant pour la garde du Vaisseau & du Jonc, tout le reste reçut ordre de se rendre au Comptoir, où l'on commença les préparatifs d'une réjouissance solemnelle. Le Scha Bandar & plusieurs autres Seigneurs du Pays furent invités le 27 d'Octobre à se trouver le lendemain au spectacle, avec les Chinois amis de l'Angleterre & les principaux Hollandois du Comptoir & de la Flotte. La fête consistoit dans une illumination, qui fut suivie d'un grand souper, & d'une danse où les Javans prirent beaucoup de plaisir. Middleton pour faire sa cour au Roi de Bantam, avoit fait écrire le nom de ce Prince en caractères du Pays sur un grand nombre de cartons, ornés de fleurs & de figures, avec diverses devises qui exprimoient ses vertus. Cette galanterie fut si goûtée au Palais, que le Scha Bandar fit demander le lendemain tous les cartons pour les présenter au Roi, qui avoit desiré impatiemment de les voir.]

Galanterie que Middleton fait au Roi de Bantam.

Il pense à retourner en Europe, malgré les maladies de ses gens.

Middleton balança s'il ne devoit pas demeurer lui-même à Bantam, pour se charger de la direction du Comptoir. Mais, n'ayant plus que *Davis* & *Clayborne*, à qui il pût confier la conduite du Vaisseau, l'état de langueur où il les voyoit réduits lui fit craindre qu'ils ne mourussent dans le voyage. Le reste de ses malades ne se trouvoit pas mieux de l'air de Bantam. Il en périssoit quelqu'un tous les jours. [Un des nouveaux Facteurs qui avoient été nommés pour le Comptoir, après avoir conservé une santé ferme depuis son départ d'Angleterre, fut attaqué du mal qui affligeoit les autres depuis si long-tems, & n'y résista que 24 heures. C'étoit une sorte de scorbut intérieur, qui

DAVID MIDDLETON. 1610.

qui ne se manifestoit au dehors qu'aprés avoir corrompu presque insensiblement tous les viscéres, & qui commençoit à se déclarer par une enflure douloureuse des cuisses & des jambes. Il n'y avoit rien à craindre de plus funeste des incommodités de la plus longue navigation.] Enfin, Middleton n'eut pas plûtôt calfeutré son Vaisseau, & mis l'ordre nécessaire au Comptoir, qu'il se crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de mettre promptement à la voile.

Les Hollandois transportent des femmes aux Indes.

TROIS jours avant son départ, quatre Bâtimens d'une nouvelle Flotte Hollandoise [composée de neuf Vaisseaux] entrèrent dans la Rade. Ils apportoient un grand nombre de femmes, pour servir à peupler leurs Colonies. La plûpart de ces malheureuses créatures étoient si affoiblies par la fatigue du Voyage, qu'il fallut les transporter du rivage à la Ville sur des brancards. Le même jour, il arriva un Vaisseau Hollandois de Ternate, avec des lettres qui portoient avis que l'Amiral de cette Nation avoit eu la tête emportée d'un coup de canon dans un combat contre les Espagnols, en allant aux Manilles; que son Vaisseau avoit été pris avec deux autres, & qu'un quatriéme avoit mieux aimé se faire sauter que de se rendre. Ces quatre Bâtimens étoient chacun de mille tonneaux. On avoit appris peu auparavant, de Manille même, que Paul *Van Cardan*, autre Général Hollandois, qui commandoit depuis quatre ans dans les Indes, étoit tombé entre les galères Espagnoles qui l'avoient fait prisonnier, & que tout son l'Equipage avoit été mis à la chaîne. Les Hollandois offrirent une grosse rançon pour tant de Captifs. Mais on leur imposa pour condition, d'abandonner les Forts qu'ils avoient élevés dans ces Isles; & rien n'ayant pû les engager à retirer leurs troupes, ils eurent l'humiliation de voir leur Géneral en prison pendant quinze mois. Ensuite, deux Vaisseaux de Hollande, prirent un Gouverneur Espagnol, dans son passage de Manille aux Moluques; ce qui leur donna l'occasion d'obtenir la liberté de Paul Cardan par un échange. Mais cet infortuné Général eut le malheur de retomber entre les mains des Ennemis de sa Nation, qui le renfermèrent, pour la seconde fois, dans une étroite prison.

Disgraces qu'ils essuyent contre les Espagnols.

Woodles est laissé pour Facteur à Bantam.

LE seul Facteur que Middleton fut en état de laisser à Bantam se nommoit *Richard Woodles*, [homme à qui son esprit & son courage auroit acquis une réputation brillante dans toute autre profession que celle du commerce. Il avoit eu jusqu'alors peu d'occasions d'exercer ces deux qualités; mais le Capitaine qui les lui connoissoit, se figura qu'elles pouvoient n'être pas inutiles dans la situation où il venoit de rétablir le Comptoir; & ce qu'il lui recommanda seulement fut d'y joindre dans la même proportion, la douceur & la prudence. Il lui donna un Domestique fidéle, & six Matelots, qui sans être entièrement guéris sembloient promettre de se retrouver bientôt en meilleure santé.] Enfin il laissa des ordres pour Spalding, qui le chargeoient à son retour des Isles de Banda, d'entreprendre le voyage de *Sukkadania*, dans l'Isle de Borneo, pour le commerce des diamans. Etant parti le 16 de Novembre, il eut un passage fort heureux jusqu'à la Baye de Saldanna. Il y jetta l'ancre le 20 de Janvier. Des informations, [que l'Auteur n'explique point, mais qui étoient contenues apparemment dans quelqu'une de ces inscriptions dont j'ai fait remarquer l'usage,] lui apprirent que le Chevalier Henri Middleton son frère étoit arrivé dans cette Baye le 24 de Juillet,

Diamans de Sukkadania. Middleton arrive à Saldanna. Informations qu'il y trouve.

DAVID MIDDLETON. 1611.

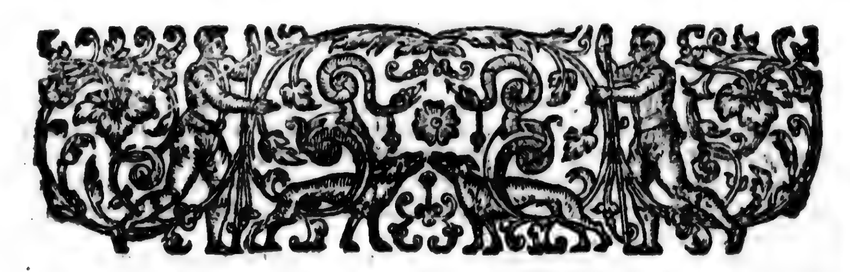
Juillet, & qu'il en étoit parti le 10 du mois suivant. Il y trouva de même, c'est-à-dire sans qu'on nous apprenne entre les mains de qui, la copie d'une Lettre que son frère avoit écrite à la Compagnie de Londres le jour d'après son arrivée, & qu'il avoit envoyée par un Bâtiment Hollandois qui partoit de la même Baye. L'Auteur observe que cette Lettre n'ayant jamais été remise à la Compagnie, il seroit imprudent de se fier aux Hollandois pour des services de cette nature.

Heureuse fin de son voyage.

[Middleton acheva son voyage avec le même bonheur qui l'avoit accompagné dans toutes ses entreprises. S'il n'avoit pas rencontré l'Ascension & l'Union, qui avoient eu l'un & l'autre un sort bien différent, il n'avoit pas laissé d'exécuter la principable partie de sa Commission; non-seulement par l'habileté avec laquelle il avoit conduit son commerce, mais encore par le soin qu'il avoit eu de rapporter ses observations au but de la Cour de Londres & de la Compagnie. Au reste, il n'est pas surprenant que des secrets de cette nature ne soient pas expliqués plus clairement dans la Relation.] [Il avoit tant sur son Vaisseau, que sur le Jonc qu'il avoit laissé sous le commandement de Herniman, pour la valeur de 25071¼ Réales, en noix Muscades & autres épiceries.]

Fin du Livre Troisième.





HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV[e]. SIÉCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE QUATRIÈME.

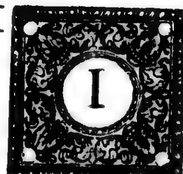
PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS AUX INDES ORIENTALES, ENTREPRIS PAR UNE COMPAGNIE DE MARCHANDS.

CHAPITRE PREMIER. (*a*)

Voyage de Sir Henri Middleton à la Mer Rouge & à Surate, en 1610.

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

Motifs de ce Voyage.



IL seroit inutile de ſuppoſer à l'Auteur de ce Voyage des vûes plus myſtérieuſes qu'il ne s'en attribue lui-même. Il étoit homme de naiſſance; mais aſſez mal avec la Fortune, pour ne pas rougir, à l'éxemple de ſon Frère, d'employer ſon habileté & ſon courage au ſervice de la Compagnie des Indes Orientales. Il fut nommé pour commander, avec le titre d'Amiral, trois Vaiſſeaux que la Compagnie envoyoit aux Indes, & lui-même s'eſt fait l'Hiſtorien de ſon Voyage.

(*a*) C'eſt le Chap. XI. du 3e. Livre de l'Original. R. d. E.


Vüe du Cap Verd.
les Mamelles
de Mammen.
Gezigt van Kabo Verde.
Autre Vüe du Cap Verd. dans l'eloignement
les Mamelles
de Mammen.
Zydelings-Gezigt van Kabo Verde.

Voyage. V
treprise.]

Les trois
croissement d
mandé par l
quante, &
de cent cin
vres & d'au

La Flott
sous une Isle
beaucoup d
paroissant d
rent furent
que si le te
Sir Henri f
chercher de
qu'il en fit
obtenir la
miral. On

Le 15,
les ordres f
sulta *Dount*
te qu'il dev
beauté du
sions, panc
que les Ma
[Les Négre
prétendoien
seaux Espa
sons avoien
ment famil
but & les
pliquer la
lentes, non
sur-tout en
de nourritu
tage de s'é
maines; n
ses ordinai
rin, il n'e
vision d'ea
dans leur
gers. Ce
lots, sur c

☞ (b)
Titre de ce
Purchass. V

Sir Henri Middleton. 1610.

Voyage. Voilà les seuls éclaircissemens qu'il donne sur les motifs de son entreprise.]

Nom des Vaisseaux de la Flotte.

Les trois Vaisseaux se nommoient *The Trade's Increase*, c'est-à-dire, *l'Accroissement du Commerce*; le *Pepper-Corn*, & le *Darling*. Le premier, commandé par l'Amiral, étoit de mille tonneaux; le second de deux cens cinquante, & le troisième de cent nonante. Ils avoient à leur suite une Pinasse de cent cinquante tonneaux, nommée le *Samuel*, qui étoit chargée de vivres & d'autres provisions. (*b*)

Elle relâche au Cap-Verd, & se fournit de mâts.

La Flotte mouilla le premier de Juin 1610 dans la rade du Cap-Verd, sous une Isle où l'Equipage d'un Batiment François de Dieppe travailloit avec beaucoup d'ardeur à fréter une petite Pinasse. Le grand mât de l'Amiral paroissant demander quelque réparation, les Charpentiers qui s'y employèrent furent surpris de le trouver si vermoulu, trois pieds au-dessus du pont, que si le tems eût été plus mauvais, il n'auroit pû résister au moindre orage. Sir Henri fit descendre quelques-uns de ses gens au rivage, avec ordre de chercher des arbres qui convinssent à ses besoins. Il s'en trouva de si bons, qu'il en fit couper plusieurs, pour les occasions pressantes. Mais il fallut obtenir la permission du Chef des Négres, qui vint dîner à bord avec l'Amiral. On lui fit présent d'une piéce de drap & de quelques bagatelles.

Le séjour du Cap-Verd est regardé comme un préservatif contre le scorbut.

Le 15, après avoir calfeutré soigneusement les Chaloupes & les Esquifs, les ordres furent donnés pour lever l'ancre le lendemain. Sir Henri consulta *Dounton*, Capitaine du Pepper-Corn, & ses autres Officiers, sur la route qu'il devoit tenir jusqu'au passage de la Ligne. La plûpart frappés de la beauté du Pays, de l'excellence de la Rade, & de l'abondance des provisions, panchoient à demeurer plus long-tems dans un lieu où l'on prétendoit que les Matelots acqueroient de la force pour résister à l'air & aux maladies. [Les Négres mêmes racontoient là-dessus des choses presqu'incroyables. Ils prétendoient avoir appris par le témoignage d'un grand nombre de Vaisseaux Espagnols & Portugais, que ceux que leurs nécessités ou d'autres raisons avoient fait demeurer plus d'un mois sur leur Côte, s'y étoient tellement familiarisés avec l'air d'Afrique, qu'ils n'avoient jamais connu le scorbut & les autres maladies de mer. Quoiqu'ils fussent peu capables d'en expliquer la raison, ils assûroient que leurs eaux avoient des propriétés excellentes, non-seulement dans l'usage actuel, mais long-tems après en avoir bû, sur-tout en y mêlant la poudre d'une racine qui leur servoit communément de nourriture. Sir Henri conçut fort bien qu'on pouvoit tirer quelque avantage de s'être accoutumé au climat d'Afrique par un séjour de plusieurs semaines; mais ne voyant aucun rapport entre la racine des Négres & les causes ordinaires du scorbut, qui sont les viandes salées & l'âcreté de l'air marin, il n'entra dans ces idées que pour faire renouveller entièrement sa provision d'eau. Il s'imagina même que la vûe des Négres étoit de le retenir dans leur Rade, par l'utilité qu'ils tiroient du séjour de trois Vaisseaux étrangers. Cependant le départ fut différé jusqu'au 18, pour satisfaire les Matelots, sur qui les discours des Négres avoient fait beaucoup d'impression; & l'Amiral

☞ (*b*) Ces circonstances sont tirées du Titre de ce Voyage, tel qu'il se trouve dans Purchass. Vol. I. pag. 247. Ce Voyage, est le Sixième qui a été entrepris pour le Compte de la Compagnie des Indes Orientales.

Sir Henri Middleton.
1610.
Tempête furieuse.

l'Amiral ne refusa pas même d'acheter une provision de racines séches, pour en faire du moins l'expérience. Le plus grand avantage que la Flotte tira de ce délai, fut d'éviter une affreuse tempête, qui s'éleva la nuit du seize, & qui dura dix heures entières avec la même violence. Mais elle se fit peu sentir dans la Rade; & tandis que la mer étoit dans une agitation extraordinaire, le tems ne perdit presque rien de sa sérénité sur la terre.

Vaisseau Hollandois fort maltraité par la Mer.

Il arriva le 17 un Bâtiment Hollandois, qui avoit été forcé de couper ses mâts, & qui venoit se radouber au Cap après avoir évité le naufrage. L'image de la mort sembloit peinte encore dans les yeux de tout l'Equipage. Le Capitaine, qui se nommoit *Van Tryden*, avoit fait jetter une partie de sa cargaison dans la mer; & faisant eau de toutes parts, il n'auroit pas conservé un seul balot si la tempête avoit duré deux heures de plus. Dans le besoin où il étoit de toutes sortes de provisions, les Anglois lui fournirent ce qu'ils avoient de prêt pour eux-mêmes. Ils aidèrent même au travail de son Vaisseau.

Différend entre les Anglois & les Hollandois pour quelques vols.

Cependant ils furent mal payés de leurs bienfaits & de leurs services. Quoique la nécessité justifie certains excès, ils ne purent souffrir que les Hollandois abusassent de la facilité qu'ils avoient à les recevoir sur la Flotte, pour y enlever tout ce qui leur paroissoit utile à leurs besoins. Sur les premières plaintes, l'Amiral ordonna de fermer les yeux, & défendit même qu'on redemandât plusieurs instrumens qui avoient été dérobés. Mais cette indulgence même augmenta tellement le désordre, que plusieurs Matelots Anglois qui s'étoient vû enlever jusqu'à leurs ustenciles, employèrent ouvertement la violence. Quatre Hollandois qui avoient été pris sur le fait dans le Pepper-Corn, furent jettés brusquement dans la mer. Van Tryden porta ses plaintes à l'Amiral. Les Matelots Anglois furent punis, moins pour s'être défendus contre le vol, que pour avoir manqué d'obéissance, & s'être attribué le droit d'éxercer la Justice. Mais l'Equipage des trois Vaisseaux goûta si peu cette distinction, que s'étant soulevé ouvertement, il menaça de tailler les Hollandois en piéces & brûler leur Vaisseau. Van Tryden prit le parti de venir demander grace pour les Matelots Anglois, & de faire restituer tout ce que ses gens avoient enlevé.

Espèce de Licorne.

Quelques Anglois, qui s'étoient éxercés à la chasse, apportèrent sur la Flotte une espèce de Licorne; du moins si tous les animaux qui n'ont qu'une corne doivent porter ce nom. Elle avoit d'ailleurs plus de ressemblance avec le Cheval qu'avec toute autre sorte de bêtes à quatre pieds. Sa couleur étoit brune, ses dents pointues & sa queue fort courte. Sir Henri conserva précieusement sa corne, qui étoit de la longeur de trois pieds & demi, sur sept pouces de tour dans sa plus grande épaisseur.]

Avant que de lever l'ancre, on revint à délibérer sur la route que la Flotte devoit tenir jusqu'au passage de la Ligne. Il fut résolu de porter pendant quarante lieuës (e) au Sud-Sud-Ouest, & puis au Sud-Sud-Est, jusqu'à ce qu'on se fût approché de la Ligne; ensuite d'avancer directement à l'Est. On renvoya de-là le Samuel.

Ils arrivent à la Baye de Saldanna; ce qu'ils y trouvent.

Le 24 de Juillet, la Flotte entra dans la Baye de Saldanna, où elle trouva trois

(e) *Angl.* soixante lieuës. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1610.

trois Vaiſſeaux Hollandois qu'elle ſalua de cinq coups de canon. Ils y étoient pour y faire de l'huile de Veau marin (*d*), dont ils avoient déja rempli trois cens pipes. Les Anglois prirent terre le même jour. Le nom du Capitaine Keeling, qu'ils apperçurent ſur les rocs, avec la datte du mois de Janvier 1609, qui étoit celle de ſon retour, & celui de David Middleton, frère de l'Amiral, qui étoit parti de Saldanna au mois d'Août de la même année, leur firent chercher quelque Lettre aux environs, comme on étoit convenu à Londres d'en laiſſer pour l'inſtruction mutuelle. Il s'en trouva une, enſevelie dans la terre, directement au-deſſous du nom de Keeling; mais le caractère en étoit ſi altéré, qu'il fut impoſſible d'en lire un ſeul mot. Pendant le ſéjour qu'on fit dans la Baye, il n'arriva rien de plus remarquable que la guériſon des malades.

Difficulté de trouver des vivres dans la Baye de Saint-Auguſtin.

Le 6 de Septembre, à 23 degrés 30 minutes de latitude, on eut la vûe de Madagaſcar, & l'on jetta l'ancre avant la nuit dans la Baye de S^t. Auguſtin. On y trouva l'*Union*, qui étoit dans une grande diſette de vivres. L'Amiral ayant gagné le rivage dans la Pinaſſe, ne fut pas plus heureux à ſe procurer des proviſions. On n'emporta de cette Côte que de l'eau & du bois.

Le 10, après avoir ſuivi long-tems la terre avec un bon vent Sud-Eſt, on compta d'avoir fait au moins vingt-ſix lieuës; mais on ne ſe trouva guères plus avancé que de vingt, parce qu'on avoit été porté vers le Sud par les courans. On eut à les combattre, avec une défiance & des efforts continuels, juſqu'au 19e. degré de latitude, où l'on trouva d'autres ennemis dans les calmes. Le 20 à midi, la latitude ſe trouva d'onze degrés 40 minutes; & la variation, de 12 degrés 40 minutes. Dans le cours de l'après-midi, on apperçut les Iſles du Queriba (*e*), qui ſont baſſes, & dangereuſes par la quantité de petits rocs & de bas-fonds dont elles ſont environnées.

Iſles de Queriba.

Avec des vents aſſez favorables, les combats furent continuels contre les courans, & les erreurs fréquentes, juſqu'au 6 d'Octobre, qu'on ſe trouva à 2 degrés 30 minutes de latitude du Nord. La variation y étoit de 14 degrés 2 minutes. On ne ceſſa point juſqu'au 16 d'eſſuyer encore les mêmes difficultés, avec des erreurs & des variations perpétuelles (*f*). Le 17, ayant porté droit au Nord, on fit dix-ſept lieuës, & l'on découvrit le matin les Iſles *duas Hermanas*, ou *les deux Sœurs* (*g*). Enfin, le 18 au ſoir, on entra dans une Baye fort ſabloneuſe de l'Iſle de Socotora, au 12e. degré 25 minutes de latitude. ☞ [Des Matelots étant deſcendus ſur le rivage, firent une ✠ pêche très abondante.] [Il n'y avoit que la néceſſité de faire de l'eau qui pût arrêter les Anglois dans un lieu ſi déſert & ſi ſtérile.] Auſſi levèrent-ils l'ancre le 21, pour gagner la rade de Tamerin, principale Ville de l'Iſle

☞ (*d*) Mr. *Laurent Femel*, dans une Lettre que j'ai entre les mains, dit Purchaſſ, & qui eſt écrite de cette Baye, parle de deux Vaiſſeaux François qui étoient occupés à la même choſe, mais qu'il ſoupçonnoit être là pour donner la chaſſe aux Vaiſſeaux qui viendroient des Indes.

☞ (*e*) Dans les Cartes elles ſont appellées *Quirimbu*.

(*f*) Ici le Traducteur a abrégé la rélation du Voyage, qui eſt dans l'Original un Journal éxact de la route que tinrent les Anglois depuis le 6 de Septembre juſqu'au 17 d'Octobre. Mais comme ce Journal ne contient abſolument rien d'intéreſſant, nous avons cru que le Lecteur nous ſauroit gré de l'avoir ſupprimé auſſi. R. d. E.

☞ (*g*) Quelques-uns les appellent *Hermanos* c'eſt-à-dire *Frères*.

Sir Henri Middleton. 1610.

Rade de Tamerin dans l'Isle de Socotora.

le. Cependant le vent, qui étoit à l'Est, les empêcha d'y arriver jusqu'au 25. La latitude de Tamerin est de 12 degrés 30 minutes; & la variation de 19 degrés 18 minutes.

La Ville est située au pied d'une montagne fort haute & fort escarpée. La Rade s'ouvre entre Est quart au Nord & Ouest-Nord-Ouest. On y mouilla sur dix brasses d'eau & sur un excellent fond. Le 25, l'Amiral fit descendre Femel, avec un cortège honorable, pour offrir au Roi quelques présens. Ils consistoient dans une pièce de drap, un gobelet d'argent, & une lame d'épée, qui furent reçus avec des témoignages de reconnoissance & des offres de service.

L'Amiral visite le Roi.

Sir Henri se rendit lui-même à terre, le jour suivant, accompagné de ses principaux Marchands, & d'une Garde bien armée. Quelques Insulaires, qui s'étoient présentés pour le recevoir, le conduisirent au Palais du Roi. Ce Prince parut à la porte de sa chambre, à l'arrivée des Anglois; & les faisant entrer fort civilement, il pressa l'Amiral de s'asseoir près de lui. Après d'autres complimens, Sir Henri lui fit diverses questions sur le commerce de la Mer rouge, auxquelles il répondit par de grands éloges du Pays & des Habitans, mais sur-tout d'Aden & de Mocka. Il ajoûta que le Vaisseau Anglois l'*Ascension*, ayant porté ses marchandises dans ces deux lieux, s'en étoit défait avec tant d'avantage, qu'il étoit revenu entièrement à vuide, & qu'à son retour il avoit été obligé, pour la sûreté de sa navigation, de se lester à Socotora; [ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût péri malheureusement. On peut donc compter cette raison entre celles qui causèrent son naufrage.] L'Amiral, échauffé par les espérances qu'on lui donnoit pour le Commerce, demanda au Roi la permission de calfeutrer sa Pinasse. Elle lui fut refusée dans la Rade où il étoit, parce que le Roi craignoit beaucoup que la présence d'une Flotte Angloise n'éloignât les Etrangers de sa Capitale; mais la première Rade où il étoit entré lui fut offerte, avec l'assurance de toutes sortes de secours. Enfin ce Prince voyant l'Amiral peu disposé à profiter de cette offre, s'efforça d'adoucir son refus par d'autres faveurs. Il lui accorda de l'eau sans la lui faire payer, quoique tous les Etrangers la payassent fort cher. Il lui dit qu'il ne lui restoit point d'aloes à lui offrir, parce qu'il avoit envoyé toute sa provision à son Père, qui étoit Roi de Fartak dans l'Arabie heureuse, & qui faisoit sa résidence à *Kuschem*; mais lui faisant appréhender ne n'y être pas reçu favorablement, il lui conseilla de tourner ses vûes de Commerce du côté de la Mer rouge; [il lui confirma la perte de l'Ascension & de sa Pinasse. Middleton lui demanda si le Commandant de ce Vaisseau ne lui avoit point laissé quelque lettre; il lui répondit qu'oui, mais qu'un de ses domestique l'avoit égarée.] L'Amiral & tout son cortège eurent l'honneur de dîner avec le Roi.

Circonstances de cette visite.

Fartak dans l'Arabie heureuse.

Le 7 de Novembre, la Flotte ayant levé l'ancre, prit à l'Ouest quart au Sud & à l'Ouest-Sud-Ouest en suivant la Côte. A peine étoit-il dix heures du matin, lorsqu'elle apperçut une terre haute, qu'elle prit pour Aden. C'étoit dans l'éloignement une sorte de Promontoire, qui s'élevoit comme *Abba del Curia.* Le soir, à six heures, on jetta l'ancre sur vingt brasses de fond, à la vûe d'une Ville située dans une Vallée au pied d'une montagne; ce qui forme une perspective fort agréable. [Elle est environnée d'une muraille de pierre, & défendue par des Forts & des Boulevards placés de distances en distances;

Sir Henri Middleton. 1610.

La Flotte Angloise se rend à Aden.

ces;] On fut assûré dès le même jour que c'étoit Aden. Une Barque, partie du Port, vint s'informer des intentions de l'Amiral, & lui offrir tout ce qui convenoit à ses besoins s'il étoit amené par le Commerce. Mais tandis qu'il écoutoit ces offres, le vent qui s'éleva à l'Est-Sud-Est, & la force extraordinaire du courant, l'emportèrent à plus de vingt lieuës. Cependant s'étant rapproché le 8, il lui vint une seconde Barque, montée par trois Arabes, qui portoient le Pavillon du Gouverneur, & qui lui demandèrent, de sa part, de quelle Nation il étoit, quelles vûes l'avoient amené, & s'il se proposoit de s'arrêter long-tems dans le Pays. Ils ajoûtèrent, que s'il étoit Anglois, il seroit reçu volontiers; que l'année d'auparavant, le Capitaine Sharpey étoit venu dans leur Port, & que de-là il s'étoit rendu à Mocka, où il avoit trouvé à se défaire de toutes ses marchandises.

Bachas Turcs & leur caractère.

L'Amiral leur demanda le nom & le caractère du Bacha. Ils répondirent que son nom étoit *Jaffar*; que son Prédecesseur avoit été un fort méchant homme; que celui-ci n'étoit pas beaucoup meilleur, & qu'en géneral les Turcs ne valoient rien

Sir Henri envoya sa Pinasse au rivage, sous les ordres de *Jean Williams*, un de ses Facteurs, qui parloit Arabe. Elle fut reçue civilement; mais on refusa au Facteur un Pilote qu'il demandoit pour conduire la Flotte jusqu'à Mocka. On voulut du moins qu'il restât trois Marchands Anglois pour ôtages. Cependant cette difficulté fut terminée par une autre voye. A la vûe des trois Vaisseaux qui levoient l'ancre pour se rendre à Mocka, les Marchands de la Ville demandèrent en grace à l'Amiral de leur en laisser un; promettant d'en acheter toutes les marchandises, & d'accorder aux Anglois toutes les faveurs qu'ils pouvoient desirer. Il consentit à leur laisser le *Pepper-Corn*, sans abandonner le dessein qu'il avoit de se rendre à Mocka. Mais le Pilote qu'il attendoit ne paroissant point aussi-tôt qu'il l'auroit souhaité pour profiter du vent, il mit à la voile le 12 sans ce secours.

Les Anglois laissent un Vaisseau à Aden.

Son espérance étoit de suivre un petit Bâtiment Indien, qui faisoit la même route. Après avoir côtoyé le rivage pendant le reste du jour, tantôt Ouest-Sud-Ouest, tantôt Ouest quart au Nord, en trouvant toûjours vingt-huit à trente brasses de fond, vers le soir il perdit de vûe son guide. Le 13 il continua de suivre la Côte, portant entre Ouest quart au Nord, & Sud, quoique son véritable point dût être l'Ouest. Le jour suivant, il découvrit de grand matin, à trente lieuës d'Aden, le Promontoire qui est à l'entrée de la Mer rouge, & qui s'éleve avec l'apparence d'une Isle. A l'opposite est une Isle basse & platte, qui se nomme *Babelmandel*. Elle a du côté du Sud un Canal assez large, qui sert d'entrée. L'Amiral passa ce Détroit. Ensuite il envoya sa Pinasse pour demander un Pilote, dans un Village qui est sur la Côte du Nord, à l'entrée d'une Baye sabloneuse. Il lui vint deux Arabes, dont on lui vanta beaucoup l'habileté. La profondeur de l'eau dans le Détroit est entre huit & onze brasses. Ayant suivi la Côte, Nord quart à l'Ouest & Nord-Nord-Ouest, sur dix-huit & vingt brasses de fond, il découvrit vers quatre heures après-midi la Ville de Mocka; & dans l'espace d'une heure il arriva proche du Port; mais le vent devint si gros, que ses deux grands mâts se fendirent, & que le Pilote Arabe qui conduisoit le Trade's Increase, le fit échouër, avec autant d'imprudence que de malheur, sur un grand banc de sable. Comme l'orage ne diminuoit pas, & que les flots étoient fort

Entrée de la Mer Rouge.

Un Vaisseau Anglois échoue près de Mocka.

Sir Henri Middleton. 1610.

fort agités, on craignit beaucoup de ne pouvoir se délivrer d'un embarras si pressant.

Au milieu du péril, & lorsque l'arrivée des ténébres sembloit devoir l'augmenter, on vit paroître une Barque qui venoit du Port, avec un Turc de fort bonne mine, que le Gouverneur envoyoit à la découverte. L'Amiral répondit à ses questions, qu'il étoit Anglois, & qu'il venoit pour le commerce. On l'assûra qu'il seroit vû de bon œil à ces deux titres, & que pour l'accident du Navire échoué, il devoit peu s'allarmer, parce qu'il n'arrivoit guéres de grand Bâtiment à Mocka, qui ne courût le même péril & qui n'en sortît heureusement. Après ces explications, le Turc se hâta de retourner au Port, dans l'impatience d'informer l'Aga de ce qu'il avoit appris; mais il promit de revenir le lendemain avec des Barques, pour soulager le Vaisseau. On le nommoit en Arabe *Amir al Bahr*, c'est-à-dire, *Seigneur de la Mer*, & son office consistoit à visiter les Vaisseaux, pour empêcher les fraudes du commerce, & pour faire décharger les marchandises. Malgré le faste de son titre, ses appointemens se réduisoient à certains droits d'entrée & de sortie.

Premières explications avec les Turcs.

Il revint le 14, avec trois ou quatre autres Turcs, deux desquels parloient la Langue Italienne. Ils apportèrent à l'Amiral un présent de la part de l'Aga, & l'offre de tout ce qui pouvoit être utile à ses besoins. Il pouvoit s'assûrer, lui dirent-ils, de trouver à Mocka les mêmes commodités qu'on vante à Constantinople, à Alep & dans les meilleurs Ports de l'Empire Ottoman. Quatre ou cinq Barques légéres, dont ils furent suivis, s'approchérent du Vaisseau échoué pour recevoir les marchandises qu'on y voudroit décharger. Les Anglois y jettérent d'abord tout ce qui se trouva sous leurs mains: Femel, sans consulter l'Amiral, y mit tout ce qui lui appartenoit, & prit le parti de se rendre au rivage avec les Turcs. L'argent, les dents d'éléphans, la poudre & le plomb furent transportés sur le Darling. Ensuite, on employa toute la soirée à donner quelque mouvement au Vaisseau, en le tirant à force de bras avec tous les cables; mais tous les efforts furent inutiles.

On décharge le Vaisseau échoué.

On continua le lendemain de décharger tout ce qui pouvoit augmenter le poids d'une si grosse masse, & d'envoyer successivement les balots & les tonneaux au rivage. L'Amiral reçut une lettre de Femel, qui lui rendoit compte des civilités qu'il avoit reçues de l'Aga, & d'un Traité qu'il avoit fait avec lui, suivant lequel les Anglois devoient payer cinq pour cent de tout ce qui seroit vendu, avec la liberté de remporter à bord les marchandises dont ils ne pourroient se défaire. L'Aga lui écrivit aussi, pour lui renouveller ses offres par une lettre de sa propre main, & signée de son sceau. La fin de cette journée fut heureuse. On réussit enfin, par le secours des Cabestans, à tirer le Vaisseau du sable; & l'on eut avant la nuit la satisfaction de le voir à flot.

Traité avec les Turcs.

Le Vaisseau est remis à flot.

Le 19, on vit arriver deux Barques avec une lettre de Femel, qui demandoit du fer à l'Amiral. En lui envoyant ce qu'il désiroit, Sir Henri lui déclara par écrit qu'il ne permettoit plus qu'on transportât des marchandises à terre, avant que celles qui s'y trouvoient déja fussent entiérement vendues. A cette réponse, Femel en fit une autre qui surprit beaucoup tous les Anglois de la Flotte. Il marquoit à l'Amiral que s'il pensoit à faire quelque commerce, il falloit, suivant l'usage du Pays, qu'il descendît lui-même au rivage; sans

L'Aga éxige que l'Amiral descende.

fans quoi les Infidéles ne se persuaderoient jamais qu'il ne fût pas venu avec de mauvaises intentions. L'Interprête étoit chargé de lui déclarer aussi par l'Ordre de l'Aga, que s'il étoit ami des Turcs & disposé à commercer de bonne-foi, il ne devoit pas faire difficulté de descendre. Il lui cita l'exemple de Sharpey & de tous les Capitaines Indiens, qui n'avoient pas refusé aux Turcs ce témoignage d'estime & de confiance. [Malgré la résistance de son propre cœur & les allarmes de ses gens,] Sir Henri se détermina le 20 à se rendre à terre avec une suite moins nombreuse que choisie. Il trouva sur le rivage plusieurs personnes de distinction assemblées pour le recevoir, & des Musiciens qui le conduisirent au bruit de leurs instrumens jusqu'à la maison de l'Aga. Il y fut reçu avec toutes les marques possibles d'amitié & de considération. On le fit asseoir près de l'Aga, tandis que tout le reste de l'Assemblée étoit debout. Il présenta la Lettre du Roi, avec un présent qu'il avoit apporté pour le Bacha, & qu'il pria qu'on lui fit remettre incessamment. Il fit aussi un présent à l'Aga, qui le reçut avec beaucoup de satisfaction, en l'assurant qu'il ne seroit pas troublé dans l'exercice de son commerçe, & que ceux qui entreprendroient de le chagriner seroient punis sévèrement. Après ces complimens, l'Aga le pria de se lever, & l'ayant fait revêtir d'une robe de soye pourpre, brochée d'argent, il lui protesta qu'étant désormais sous la protection du Grand-Seigneur, il n'avoit à craindre aucune insulte. En sortant de l'Audience, on lui présenta un beau cheval, richement paré, & conduit par un homme d'apparence. Il monta dessus, pour se rendre au logement des Anglois, couvert de sa nouvelle robe, & toûjours escorté par les Musiciens de la Ville. Après avoir dîné avec les gens de sa Nation, il partit pour se rendre à bord. Mais l'Aga le fit presser fort instamment de s'arrêter sur le rivage. Il y consentit pour voir calfeutrer sa Pinasse, d'autant plus que le tems devint fort mauvais.

Sir Henri Middleton. 1610.

Accueil qu'il y reçoit.

Il retourne au rivage où il s'arrête.

(b) Il ne se passa point un jour où l'Aga ne fit quelque civilité ou quelque présent à l'Amiral. Le 28 il le fit prier deux fois de se réjouir, & de se préparer, après le jeûne des Turcs, qui étoit prêt d'expirer, à l'accompagner dans une promenade qu'il vouloit faire à sa maison de campagne & dans d'autres lieux de plaisir. Le même jour, Pemberton, qui étoit logé dans la Ville, étant venu se promener au rivage, Sir Henri le retint à souper; après quoi l'envie leur prit à tous deux de retourner à bord. Les Turcs qui leur servoient de cortège, les prièrent de remettre leur départ au lendemain, sous prétexte que la nuit étoit trop avancée. L'Amiral, quoiqu'offensé de cet obstacle, n'en conçut aucune défiance; & supposant qu'ils agissoient sans ordre, il résolut d'en faire le lendemain ses plaintes à l'Aga. Le matin, tandis qu'il prenoit l'air à sa porte avec Femel & Pemberton, il lui vint un Janissaire avec quelque commission de l'Aga. Comme il ignoroit la langue Turque, il fallut attendre quelques momens, jusqu'à l'arrivée de l'Interprête. Le sujet du Message étoit un nouveau compliment. L'Aga le prioit de se livrer à la joie, sur les réponses favorables qu'il avoit reçues du Bacha, à qui il avoit envoyé les présens. Au même instant un Anglois de la suite de l'Amiral accourut avec effroi,

Les Turcs commencent à l'inquiéter.

Ils attaquent les Anglois.

(b) La 2e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1610.

effroi, pour l'avertir qu'il étoit trahi, & que les Turcs étoient aux mains avec les Anglois de l'autre côté de la maison. Le Messager de l'Aga, qui étoit encore présent feignit beaucoup de surprise, & se fit montrer le lieu du combat. Il s'y rendit aussi-tôt. Les Anglois le suivirent; & l'Amiral s'avança lui-même, en appellant ses gens à haute voix, & les exhortant à se rassembler autour de lui, pour se défendre dans la maison.

Tandis qu'il parloit avec cette chaleur, il reçut de quelques Turcs, qui s'avancérent près de lui, un coup furieux qui le fit tomber sans connoissance. Mais la douleur qu'on lui fit souffrir, en lui liant les mains derrière le dos, lui fit bientôt rappeller ses esprits. Lorsqu'on le crut capable de marcher, deux Turcs, l'escortant de chaque côté, le conduisirent dans cet état à la Ville, où il trouva plusieurs de ses Compagnons traités avec la même barbarie. En chemin on lui prit son argent & trois bagues de prix, dont l'une étoit son cachet. Il fut enfermé dans une étroite prison avec sept autres Anglois qui étoient échappés au carnage, & chargé de chaînes fort incommodes & fort pesantes, [deux Soldats qu'on avoit laissé avec eux pour les garder, eurent pitié de leur état; ils relachèrent un peu leur chaînes qui les serroient si fort que le sang étoit sur le point de sortir par l'éxtrêmité de leurs doigts.] Ses gens lui apprirent qu'ayant été surpris sans défense, par une troupe de Turcs bien armés, huit d'entre eux avoient été tués des premiers coups, quatorze blessés dangereusement, & le reste faits prisonniers.

Perte des Anglois, & traitement qu'ils essuyent.

Aprés le succès de cette première trahison, les Infidéles cherchèrent le moyen de se saisir des Vaisseaux & des marchandises. Ils mirent dans trois grandes Barques, cent cinquante Soldats, pour surprendre d'abord le *Darling*, qui étoit à peu de distance du rivage. Ils ôtèrent leur turban, dans l'espérance de n'être pas reconnus & de passer pour des Chrétiens. A la faveur de cette ruse, ils abordèrent en effet le Bâtiment; & la plûpart y étant montés avant que les Anglois se fussent défiés du péril, ils firent main-basse sur les premiers. Cependant les autres sautant sur leurs armes, se mirent en état de disputer courageusement leur vie. Un Matelot eut la présence d'esprit de prendre un baril de poudre, qu'il jetta au milieu des traîtres, avec une méche allumée si juste, que plusieurs furent brûlés sans pouvoir être secourus. Les autres effrayés de cette éxécution, se retirèrent vers la poupe pour se reconnoître. Mais la mousqueterie & d'autres barils de poudre qui furent jettés parmi eux avec le même succès, augmentèrent tellement leur consternation, que la plûpart se précipitèrent dans les flots, tandis que le reste descendant autour du Vaisseau pour regagner leurs Barques, demandoient quartier avec de grands cris. Il se flattoient en vain de l'obtenir. Les Anglois massacroient sans pitié tout ce qui tomba sous leurs coups. Il n'en échappa qu'un, qui avoit eu l'adresse de se cacher, & qui obtint grace après la fin du carnage.

Les Turcs attaquent un Vaisseau Anglois.

Ils sont fort maltraités.

Pendant cette furieuse action, une des Barques, qui sur quelques ordres mal conçus étoit retournée d'abord au rivage, y avoit déja publié que l'Emir al Bahr s'étoit saisi du Vaisseau. On y fit de grandes réjouissances, & l'Aga fit partir aussi-tôt d'autres Barques pour amener une si belle prise jusqu'à la Ville. La surprise de ses gens fut extrême, en voyant venir à leur rencontre quelque reste de Turcs qui étoient échappés à la vengeance des Anglois

Sir Henri Middleton. 1610.

glois (*i*). Malgré le chagrin que l'Aga ressentit de cette nouvelle, il fit dire à l'Amiral, par son Interpréte, que les Musulmans avoient jugé à-propos de s'emparer d'un de ses Vaisseaux, & le lendemain il se le fit amener avec les sept autres prisonniers.

L'Aga se fait amener l'Amiral & les autres Prisonniers.

En les voyant paroître, il s'avança au-devant d'eux d'un air irrité ; &, d'un ton qui ne l'étoit pas moins, il demanda à l'Amiral comment il avoit eu la hardiesse de venir dans le Port de Mocka, si voisin de la sainte Ville de la Mecque ? L'Amiral répondit que son arrivée n'avoit pas été inconnue, puisqu'il avoit pris soin d'en donner avis aux Turcs, & qu'il n'avoit consenti d'ailleurs à descendre au rivage, qu'après des instances redoublées & sur l'engagement qu'ils avoient pris de traiter favorablement les Anglois. L'Aga reprit, qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens d'approcher de la sainte Ville, dont Mocka étoit le Port ou la Clé ; & que le Bacha avoit ordre du Grand-Seigneur de faire esclaves tous ceux qui ôseroient entrer dans cette Mer. Sir Henri répliqua que c'étoit sa propre faute, puisqu'il avoit arrêté ☞ les Anglois par ses instances & par de belles promesses. [L'Aga lui remit une lettre du Capitaine *Downton*, dattée d'Aden, il lui donnoit avis que deux de ses Marchands, avec le pourvoyeur du Vaisseau, (*k*) étoient retenus à terre, & qu'ils ne seroient pas relachés avant qu'on eut débarqué les Marchandises, ou qu'on eut payé 1500 *Venetianos* pour le droit d'Ancrage, sur quoi il prioit Sir Henri de lui mander ce qu'il avoit à faire. L'Aga voulut sçavoir le contenu de cette Lettre ; & quand on l'en eut informé, il dit que depuis qu'elle avoit été écrite, le Vaisseau étoit parti d'Aden, & qu'ayant fait voile pour Mocka, il s'étoit brisé contre un roc, & qu'on n'en avoit pû sauver ni hommes ni marchandises.] Ensuite il pria Sir Henri d'écrire à bord du Darling, pour sçavoir combien il y restoit de Turcs prisonniers. L'Amiral lui dit que c'étoit prendre un soin fort inutile, puisque ce Vaisseau étoit entre les mains des Turcs. Il est vrai, répondit l'Aga, que mes gens s'en sont saisis, mais votre grand Vaisseau est venu me l'enlever. Cet artifice, par lequel il s'efforçoit de déguiser la vérité, servit du moins à consoler Sir Henri de la première nouvelle. Après avoir varié plus d'une fois dans ses discours, l'Aga lui proposa enfin d'envoyer par écrit au grand Vaisseau l'ordre de se rendre, & lui promit de lui accorder l'autre pour se retirer avec tous ses gens. Une proposition si ridicule ne pouvoit causer que de l'indignation à l'Amiral. Il se fit violence pour répondre tranquillement, que ses gens n'étoient pas des insensés, qui fussent capables sur un ordre simple, de venir se précipiter volontairement dans l'esclavage. Je suis sûr, reprit l'Aga, que si vous leur écrivez, ils n'ôseront pas vous désobéir. Eh bien, répondit Sir Henri d'un ton ferme, je ne veux pas leur écrire.

Propositions & menaces de l'Aga.

Constance de l'Amiral.

L'Aga voyant toutes ses instances inutiles, lui demanda quelle somme d'argent il avoit sur ses Vaisseaux. L'Amiral répondit qu'il avoit peu d'argent, & que ce qu'il avoit apporté étoit moins pour achêter des marchandises que des vivres. L'Aga continua de demander si les deux Vaisseaux avoient à bord beaucoup d'eau & de provisions. L'Amiral répondit qu'ils en

(*i*) *Angl.* en voyant le Vaisseau qui avoit ses voiles déployées. R. d. E.

☞ (*k*) Outre ces trois hommes, il y eut encore vingt Anglois arrêtés à Aden par trahison.

en avoient assez pour deux ans. Cette réponse étoit peu vrai-semblable; [mais il parut qu'elle n'en faisoit pas moins d'impression sur les Turcs, car avec beaucoup de mauvaise-foi ils étoient assez grossiers pour croire les autres plus sincères.] Enfin l'Aga revenant à ses premières vûes, menaça l'Amiral de lui faire couper la tête, s'il refusoit d'écrire au grand Vaisseau. J'y consens, lui répondit Sir Henri. Les fatigues de la mer & les désagrémens du Commerce me rendent la vie fort ennuyeuse. Les offres faisant aussi peu d'impression sur lui que les menaces, l'Aga donna ordre qu'il fût séparé de ses compagnons, & chargé de nouvelles chaînes, avec les fers aux pieds & aux mains. On le logea pendant le reste du jour, dans une étable à chiens, fort obscure & fort sale. La nuit, sur les instances de *Schermal*, Consul des Banians, il fut conduit dans un lieu plus commode, avec un de ses Matelots qui parloit la Langue Turque. Cependant il n'eut que la terre pour lit, & qu'une pierre pour chevet; [& s'il lui arrivoit de fermer l'œil il étoit aussi-tôt réveillé par un très grand nombre de rats qui couroient autour de lui.]

Il est traité avec beaucoup de barbarie.

Vers le milieu de la nuit, il reçut la visite du Lieutenant de l'Aga, & du *Drogueman*, ou de l'Interprête, qui le prièrent avec beaucoup de douceur d'écrire à bord, pour sçavoir le nombre & les noms des prisonniers Turcs. Mais ils lui recommandèrent absolument de ne rien dire dans sa Lettre de sa propre situation, & des violences qu'il avoit essuyées. Au contraire ils exigèrent qu'il se louât du traitement qu'il avoit reçu, & que pour colorer son retardement, il leur écrivît qu'il attendoit la réponse du Bacha dans une maison où l'on prenoit soin qu'il ne lui manquât rien. Il consentit à faire cette Lettre; mais il y donnoit ordre à ses gens de veiller sur les deux Vaisseaux, & de n'en laisser sortir personne pour venir au rivage. Elle fut montrée séparément à plusieurs des prisonniers, avec des observations pour reconnoître si elle étoit conforme aux instructions du Lieutenant.

On l'engage à faire une Lettre sincère pour ses gens.

Il se passa quelque tems, sans qu'elle pût être envoyée à bord, parce qu'il ne se trouvoit personne qui eût la hardiesse de la porter. A la fin, un homme de Tunis en Barbarie, qui parloit fort bien la Langue Italienne, s'offrit pour cette entreprise, à condition que l'Amiral écrivît à ses gens de le bien traiter. Sir Henri ne se fit pas presser pour y consentir. Cette seconde Lettre fut examinée avec autant de soin que la première, & partit le jour suivant. On reçut pour réponse que tous les Turcs avoient été tués ou noyés, à la réserve d'un seul, qui se nommoit *Rusuan*; & que les Anglois des deux Vaisseaux apprenoient avec d'autant plus de joye des nouvelles de leur Amiral, que Rusuan les avoit assûrés de sa mort & de celle de tous les gens de sa suite. Ce prisonnier Turc étoit un Soldat du commun.

Réponse des gens de l'Amiral.

Sir Henri & les sept Anglois de sa suite demeurèrent dans cette misérable situation jusqu'au 15 de Décembre, sans recevoir aucune nouvelle des deux Vaisseaux, & sans pouvoir les informer de leur misère. L'Aga visita plusieurs fois l'Amiral, en renouvellant toûjours ses promesses ou ses menaces, pour tirer de lui l'ordre qu'il desiroit. Ses réponses furent les mêmes. [On lui demanda comment il prétendoit faire sa charge, ayant si peu de marchandises avec lui, il répondit que quand même il n'en auroit point apporté, les Comptoirs de sa Nation, qui étoient en différens endroits des Indes, pouroient aisément lui fournir sa cargaison; mais que d'ailleurs il en avoit assez pour

Sir Henri Middleton. 1610.

Leur embarras dans la Rade.

pour se charger de poivre, qu'on a à bon marché dans les Indes.] On le pressa particulièrement sur la quantité des provisions, parce que l'Aga comprenant enfin que les deux Vaisseaux n'en pouvoient être fournis pour deux ans, se promettoit que la nécessité forceroit les Anglois de se rendre. Le vent ne leur permettoit pas de quitter cette mer avant le mois de Mai, & les Côtes sont si stériles qu'ils avoient peu de secours à tirer des lieux voisins. En effet, quoiqu'ils fussent libres dans une Rade fort large & fort ouverte, l'eau commençoit à leur manquer; d'autant plus qu'ils avoient été forcés de se défaire de cinquante tonneaux, pour soulager les deux Bâtimens dans leur première disgrace. D'ailleurs ne recevant aucune nouvelle de la terre, ils avoient autant d'embarras sur la conduite que sur la course qu'ils devoient tenir. Après beaucoup d'incertitudes, un Matelot, nommé Jean Shambert, entreprit de se rendre à terre, pour éclaircir aux risques de sa vie le sort de ses compagnons & le sien. Il se mit dans une Chaloupe, avec un Indien de son Vaisseau pour lui servir d'Interprête; & gagnant à la rame une petite Isle qui est à la vûe de la Ville, il y arbora le Pavillon de paix. Une Barque Turque vint le prendre au même moment. L'Aga, qui se le fit amener, lui demanda brusquement d'où lui venoit l'audace d'approcher du rivage sans sa permission. Il répondit qu'il étoit chargé d'une Commission; & qu'avec la qualité de Messager & l'Enseigne de paix qu'il avoit arborée, il se croyoit en droit de pénétrer jusqu'au milieu de ses Ennemis. On l'interrogea beaucoup sur l'état des deux Vaisseaux. Ses réponses s'accordèrent heureusement avec celles de l'Amiral; & pour le sujet de sa Commission, il protesta qu'il n'en avoit point d'autre que de s'informer par ses propres yeux de la situation de l'Amiral.

Hardiesse d'un Matelot Anglois.

Etat de l'Amiral dans sa prison.

On ne fit pas difficulté de le conduire dans la chambre obscure où Sir Henri n'avoit pas cessé d'être lié fort étroitement. Sortant du grand jour, il fut long-tems sans pouvoir le distinguer. Il lui remit, les larmes aux yeux, une Lettre qu'il avoit apportée pour lui. L'Amiral apprenant de quelle manière il étoit venu & toutes les interrogations qu'il avoit essuyées, douta beaucoup qu'on lui permît de retourner à bord. Quelques jours auparavant le Capitaine du Pepper-Corn lui avoit envoyé d'Aden un Messager, que l'Aga avoit retenu dans les fers. Shambert répondit que si l'on portoit la perfidie jusqu'à l'arrêter, lui qui s'étoit mis à couvert sous le droit des gens, il étoit venu dans la résolution de partager les souffrances de son Maître & de son Amiral. Cependant, contre son attente, il obtint, le 16, la liberté de retourner à son Vaisseau, & même la permission de revenir le lendemain, si Sir Henri demandoit quelque chose qu'on lui voulût envoyer. C'étoit un artifice pour se saisir de quelques bagatelles dont l'Amiral avoit besoin. Shambert les ayant apportées le jour suivant, elles lui furent enlevées à son approche, & l'Aga les prit pour son usage.

Le Bacha prend connoissance des Prisonniers Anglois.

Il sembloit que cette tyrannie dût être perpétuelle, lorsqu'on vit arriver de Zenan (*l*) un Aga, Chef des Chiaoux, avec des ordres du Bacha, pour éclaircir l'affaire des Prisonniers Anglois. A peine fut-il entré dans la Ville, qu'il se fit amener l'Amiral & ses compagnons. Il avoit fait placer dans sa chambre

(*l*) Ou *Sanaa*.

Sir Henri Middleton. 1610.

Discours d'Ismael Aga.

chambre trois siéges, sur lesquels deux autres Agas, *Reghis & Jaffar*, parurent avec lui. Il se nommoit *Ismael*. Sa premiére question fut celle qui avoit été renouvellée tant de fois. Il voulut sçavoir comment les Anglois avoient été assez hardis pour venir si près de la sainte Ville sans un passeport du Grand-Seigneur. L'Amiral répondit que le Roi son Maître avoit un Traité d'Alliance avec la Turquie, suivant lequel il étoit permis aux Anglois d'exercer le Commerce dans tous les Etats du Grand-Seigneur, dont Mocka faisoit une partie. Il ne faut que les lumières de la raison, lui dit l'Aga, pour excepter de toutes sortes de Traités, la sainte Ville, dont les Profanes ne doivent jamais approcher. Ne sçaviez-vous pas, reprit-il, que l'épée du Grand-Seigneur est fort longue. Vous ne m'avez pas pris par l'épée, repliqua l'Amiral, mais par trahison; sans quoi je n'aurois craint ni vos épées ni celles de personne. L'Aga se plaignit qu'il parloit avec trop d'orgueil. Ensuite il le pressa, comme Jaffar, d'envoyer à ses gens l'ordre de livrer les deux Vaisseaux.

L'Amiral & les autres Prisonniers sont conduits au Bacha.

Tous ces discours ayant produit peu d'effet, Ismael les interrompit, pour déclarer à l'Amiral qu'il étoit venu de la part du Bacha, avec l'ordre exprès de le conduire à Zenan. En même-tems il lui conseilla de faire venir de son Vaisseau des habits plus épais, parce qu'il sentiroit le froid en traversant les Montagnes. Sir Henri ne marqua point d'éloignement pour ce voyage; mais offrant de se contenter d'un fort petit cortège, il demanda en grace que ses gens fussent renvoyés à bord. Ismael répondit qu'il doutoit si cette faveur ne surpassoit pas son pouvoir, parce que l'ordre du Bacha étoit de le conduire avec tous ses gens; mais qu'il prenoit sur lui de le satisfaire en partie, & qu'il ne l'obligeoit à se faire accompagner que de cinq Anglois, tandis que les autres demeureroient à Mocka jusqu'à nouvel ordre. Ainsi quelques malades qui n'étoient point en état de supporter le voyage, furent dispensés de cette fatigue. Avant le départ, Sir Henri reçut une Lettre de Dounton, Capitaine du Pepper-Corn, qui lui apprenoit son arrivée dans la Rade de Mocka. Il lui fit réponse aussi-tôt, pour lui donner des ordres & des conseils propres aux circonstances.

Pemberton s'échappe dans la Rade.

(*m*) Ismael fit partir ses Prisonniers, le 22 de Décembre. [On leur ôta à ☞ tous leurs fers, excepté aux Ouvriers nécessaires pour mettre la Pinasse en état, & à quelques malades.] La Caravane étoit de trente-quatre hommes, [tous montés sur des Anes, à l'exception de l'Amiral & de Femel qui avoient ☞ des chevaux.] Dès le soir du même jour, Pemberton trouva le moyen de s'échapper, sans avoir communiqué son dessein à l'Amiral. Il s'étoit imaginé que le terme d'un tel voyage ne pouvoit être que la mort ou la servitude. [Ses Compagnons s'apperçurent bientôt de sa fuite, mais sans en rien témoi- ☞ gner, ils firent des vœux en sa faveur. Quand on fut arrivé à une Ville nommée *Mowsi* on fit la revûe de la Troupe, mais on ne remarqua point qu'il manquât quelqu'un.] Le lendemain, en montant à cheval, l'Aga fit encore la revûe de sa Troupe, & croyant trouver un Anglois de moins, il demanda ce qu'il étoit devenu. L'Amiral lui répondit que n'ayant pas compté ses gens à son départ, il ne sçavoit s'il lui manquoit quelqu'un.

Malgré

(*m*) Ici commence la 3e. Section dans l'Original. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1610.

Honnêtes gens parmi les Turcs.

Malgré les injustices des Turcs, Sir Henri avoit trouvé à Mocka plusieurs honnêtes-gens qui l'avoient traité avec amitié. Un Aga, nommé *Hamed*, lui avoit fait divers présens dans sa prison, en l'exhortant à ne pas se décourager, parce que sa cause étoit bonne. Le jour de son départ, le même Aga lui avoit envoyé, pour lui & pour ses compagnons, une provision de pain, avec des Lettres de recommandation adressées à *Chelabi-Abdallah*, un des principaux Officiers du Bacha. Le Consul des Banians n'avoit pas laissé passer un jour sans le visiter dans sa prison, & ses visites avoient toûjours été accompagnées de quelque présent. *Touckar*, riche Négociant, avoit aussi marqué de la considération pour les Anglois & de la pitié pour leurs peines; ☞[& quoiqu'ils fussent plus de cinquante, il leur avoit envoyé tous les jours à chacun deux gâteaux de pain blanc, avec une certaine quantité de dattes.] Etant parti de Mocka pour Zenan, deux jours avant eux, il leur avoit promis de leur rendre service auprès du Bacha, & l'Amiral rend témoignage qu'il éxécuta fidellement ses promesses (*n*).

Route des Anglois.

La Caravane arriva le jour de Noël dans une Ville nommée *Tayes*, à quatre journées de Mocka. L'Amiral & ses gens furent regardés avec admiration d'une foule de Peuple, qui vint assez loin au-devant d'eux; & l'Aga prenant un air de triomphe, les fit ranger deux à deux en entrant dans la Ville, comme s'il eût voulu les faire passer pour des Prisonniers de guerre. Il observa la même méthode dans toutes les Villes qui se trouvoient sur la ☞route. Un jeune homme [qui appartenoit à Pemberton, &] qui servoit de Sécretaire à l'Amiral, étant tombé malade à Tayes, fut laissé à la garde du Gouverneur; & cet accident fit interrompre pendant plusieurs jours le Journal de la route. Mais Sir Henri se souvient qu'il trouva l'air très-froid jusqu'à Zenan, & que dans tous les lieux où l'on passa la nuit, il n'eut point d'autre lit que la terre. Comme la plûpart de ses gens avoient des habits fort légers, il fut obligé de leur acheter des robes fourrées, sans quoi ils seroient morts de froid. Il étoit lui-même assez mal couvert, parce qu'ayant pris à Mocka le conseil de l'Aga pour une raillerie, il n'avoit pû se persuader que l'air fût si rude dans les Montagnes. Chaque jour au matin, la terre étoit couverte de frimats; & dans les environs de Zenan, qui est à 16 degrés 15 minutes de la Ligne (*o*), la glace avoit chaque nuit l'épaisseur d'un doigt. Sir Henri ne l'auroit pas cru, s'il ne l'avoit éprouvé.

1611. Ils arrivent à Zenan.

Il y a quinze journées de route entre Mocka & Zenan. Le 5 de Janvier 1611, on arriva deux heures avant le jour à deux milles de cette Ville, où les Anglois furent gardés à terre jusqu'au lever du Soleil, & souffrirent un froid si vif, qu'au départ ils pouvoient à peine se remuer. A quelque distance de la Ville, ils rencontrèrent un Officier du Bacha, à la tête de deux cens hommes, avec leurs trompettes & leurs tymbales. On s'arrêta quelque tems

☞ (*n*) Cela prouve que les Mahométans sont susceptibles d'humanité & de justice; & que tous les Turcs ne sont pas également cruels & avides. Les défauts ne se trouvent guères que parmi ceux qui sont à la tête du Gouvernement & parmi les Soldats; & encore ceux-ci les ont-ils en commun avec ceux des autres Nations.

☞ (*o*) Sir Henri observa la latitude de cette Ville, avec un Instrument qu'il y fit; & il jugea qu'elle étoit éloignée de 180 milles de Mocka au Nord-Nord-Ouest. Mais il doit y avoir une erreur dans cette observation, car Zenan est au Nord-Est de Mocka.

Sir Henri Middleton. 1611.

tems encore, pour former l'ordre de la Marche. La Troupe de Zenan se divisa en deux parties, dans l'intervalle desquelles les Anglois furent placés. On leur ôta leurs robes & leurs chevaux, pour les faire marcher à pied. L'Amiral & Femel furent les seuls qui conservèrent leurs montures, mais ils furent forcés de suivre l'ordre de la Marche. Ils traversèrent ainsi toute la Ville jusqu'au Château, en essuyant les regards d'une foule d'Habitans qui rendoient le passage fort étroit. A la première porte, ils trouvèrent une Garde nombreuse. La seconde étoit défendue par deux grosses piéces d'artillerie sur leurs affûts, & la cour qui étoit entre deux leur parut fort spacieuse. Les Soldats qui les avoient escortés firent une décharge de leur mousquets à la première porte; après quoi ils se mêlèrent avec le reste de la Garde. L'Amiral & Femel furent avertis de mettre pied à terre, en entrant dans la cour, & de se placer à la tête de leurs gens. Il n'y furent pas long-tems sans être appellés par quelques Officiers qui les conduisirent devant le Bacha. C'étoit un jour de Divan, ou de Conseil. On leur fit monter à l'extrémité de la cour un escalier de douze marches, au sommet duquel deux hommes d'une taille extraordinaire prirent l'Amiral par les bras, en les serrant de toute leur force, & l'introduisirent dans une longue gallerie où le Conseil étoit assemblé. Il y avoit de chaque côté un grand nombre de spectateurs assis; mais le Bacha étoit dans l'enfoncement, seul sur un sopha, avec un certain nombre de Conseillers qui étoient à quelque distance de lui. Le plancher étoit couvert de tapis fort riches; & tous ces objets ensemble formoient une assez belle perspective.

Réception des Anglois à Zenan.

L'Amiral est conduit devant le Bacha.

A cinq ou six pas du Bacha, les deux Guides de l'Amiral l'arrêtèrent brusquement. Il demeura pendant quelques minutes exposé aux regards de l'Assemblée. Enfin le Bacha lui demanda d'un air sombre & dédaigneux de quel Pays il étoit & ce qu'il venoit chercher dans celui des Turcs. L'Amiral répondit qu'il étoit un Marchand Anglois, & que se croyant ami du Grand-Seigneur en vertu des Traités du Roi son Maître, il étoit venu pour exercer le Commerce. Il n'est permis à aucun Chrétien, lui dit gravement le Bacha, de mettre le pied dans cette Contrée; & j'ai moi-même averti le Capitaine Sharpey de déclarer là-dessus les ordres du Grand-Seigneur aux Marchands de sa Nation. L'Amiral répliqua que le Capitaine Sharpey ayant eu le malheur de périr par un naufrage sur la Côte de l'Inde, n'avoit pû communiquer cet avis aux Marchands d'Angleterre; & que pour lui, s'il eût été mieux informé, il n'auroit pas pris plaisir à se précipiter dans la situation où son malheur l'avoit conduit. Il ajoûta que l'Aga de Mocka l'avoit trompé, en l'assûrant que les Anglois seroient vûs de bon œil dans le Pays, & qu'ils y seroient aussi libres que dans tout autre lieu de la Turquie; qu'il leur avoit fait quantité d'autres promesses par rapport à leur sûreté; mais que violant aussi-tôt sa parole, il les avoit fait attaquer par des gens armés, il en avoit massacré plusieurs, & l'avoit fait prisonnier lui-même avec le reste.

Circonstances de l'Audience.

Le Bacha répondit que l'Aga n'étoit que son Esclave, & n'avoit pas eu droit de prendre des engagemens sans sa participation: mais que tout ce qu'il avoit entrepris contre les Anglois s'étoit fait par ses ordres, ou plûtôt suivant ceux du Grand-Seigneur même, qui vouloit que les Chrétiens fussent châtiés lorsqu'ils ôsoient approcher de la sainte Ville. Nous ne le sommes que trop, repartit l'Amiral; & si vous nous accordez la liberté de remonter

sur

Sir Henry Middleton. 1611.

fur nos Vaiſſeaux, cette avanture nous ſervira de leçon pour l'avenir. Non, lui dit le Bacha, vous demeurerez ici, d'où vous pourrez écrire à l'Ambaſſadeur que vous avez à Conſtantinople (*p*), & de mon côté j'écrirai au Grand-Seigneur, pour conſulter ſes volontés ſur votre ſort, & ſçavoir s'il vous permet ici le Commerce.

Sentence du Bacha.

Les Anglois rentrent en priſon.

L'Amiral fut congédié après cette explication, & conduit avec cinq ou ſix de ſes gens dans une priſon aſſez commode, tandis que tous les autres furent précipités dans un noir cachot & chargés de chaînes. Un jeune homme de ſa ſuite, s'étant imaginé en le voyant conduire devant le Bacha, qu'il y alloit recevoir la mort, & qu'on ne lui feroit pas attendre long-temps le même ſort après ſon Maître, tomba dans un évanouiſſement ſi profond qu'il n'en revint que pour expirer peu de jours après.

Faveurs qu'ils reçoivent du Kiahia.

Le 6 de Janvier, Sir Henri fut étonné de recevoir un Meſſager du Kiahia, ou du Lieutenant-Général du Bacha, qui l'invitoit à déjeûner avec lui. Les portes de ſa priſon lui furent ouvertes. Après avoir déjeûné familièrement avec ce Seigneur, il lui raconta dans des termes fort touchans les trahiſons & les injuſtices qu'il avoit eſſuyées à Mocka. Le Kiahia l'exhorta beaucoup à prendre courage, en lui faiſant eſpérer que ſes affaires prendroient bientôt une meilleure face, & lui promettant du moins tous ſes ſervices. *Schermal*, Conſul des Banians de Mocka, avoit mis cet honnête Turc dans les intérêts d'Angleterre. L'Amiral s'en apperçut encore plus aux civilités qu'il reçut de ſon Geolier, & aux nouvelles commodités qu'on lui fournit dans ſa priſon.

Eſpérances qu'on leur donne, & ſecours qu'ils reçoivent de pluſieurs amis.

Deux jours après, il fut invité par le Kiahia à l'accompagner avec Femel, dans une promenade à ſa maiſon de campagne. Là, ce génereux Muſulman l'aſſûra ſans reſtriction qu'il obtiendroit bientôt la liberté avec tous ſes compagnons, & qu'il ſeroit renvoyé à Mocka, où ſes Ennemis ſeroient forcés de réparer tous les outrages qu'il en avoit reçus. Il lui promit que ſon amitié pour les Anglois ſe ſoûtiendroit avec conſtance; & prenant à témoins quelques Turcs & quelques Arabes, qui compoſoient ſon cortége, il proteſta que tout ce qu'il avoit fait juſqu'alors, n'étoit que dans la vûe de plaire à Dieu. Sir Henri n'en jugea pas moins que ſon premier motif étoit l'eſpérance d'un préſent conſidérable. Hamed Aga, qui avoit écrit en faveur des Anglois, les avoit prévenus ſur les principes de la Cour de Zenan. Le même jour il y arriva un More du Caire, qui étoit ancien ami du Bacha, & qui lui avoit prêté des ſommes conſidérables avant ſa fortune. Ce More avoit eu dans la Rade de Mocka un Vaiſſeau prêt à faire voile pour les Indes lorſque les Anglois avoient été trahis; & s'attendant à quelque effet de leur reſſentiment, il n'avoit pas douté que la vengeance ne les portât d'abord à ſe ſaiſir de ſon Bâtiment. Mais ils l'avoient laiſſé partir avec tant de liberté, que dans la reconnoiſſance qu'il avoit cru leur devoir, il leur avoit offert ſolemnellement ſon amitié. Il avoit écrit en leur faveur au Bacha; &, ne

☞ (*p*) Cette Ville eſt appellée dans la relation *Stambol*, par corruption des mots grecs ἰς τὴν πόλιν, Mots dont les Grecs ſe ſervoient ordinairement quand ils vouloient dire qu'ils alloient à Conſtantinople, qu'ils nommoient *la Ville*, par excellence. C'eſt ainſi qu'encore à préſent Athènes eſt appellée *Satines*, par corruption de ἰς Ἀθήνας. *Poſtel. Comp. Coſ. & Fr. Port. Cret. Purchaſſ.*

Sir Henri Middleton. 1611.

ne ménageant point les termes, il lui avoit représenté qu'il s'exposoit au risque de ruiner le Pays, en y détruisant le Commerce. Dans la visite qu'il lui faisoit à Zenan, il joignit toutes sortes d'instances à cette raison; &, personne n'osant parler avec la même liberté, il lui conseilla de renvoyer les Anglois avec toutes leurs marchandises. L'Amiral confesse dans sa Relation qu'il fut redevable de son salut à de si puissantes sollicitations. Il apprit ensuite de Schermal & de Hamed que le dessein du Bacha, en le faisant amener à Zenan, avoit été de lui faire couper la tête, & de réduire tous ses gens à l'esclavage. Hamed, surnommé *Vaddi*, étoit un riche Négociant d'Arabie, qui faisoit sa demeure ordinaire à Zenan, & qu'on appelloit le Marchand du Bacha. Son amitié se soûtint avec la même fidélité jusqu'au départ des Anglois.

Requête hardie de l'Amiral.

L'Amiral encouragé par tant de motifs, fit présenter au Bacha une Requête assez hardie. Il exposoit qu'en se rendant à Mocka il avoit donné ordre aux Commandans de ses Vaisseaux de suspendre les hostilités pendant vingt-cinq jours, & d'en user ensuite à leur gré, si dans cet espace ils ne recevoient aucune nouvelle de lui. Le tems étant expiré, il prenoit la liberté d'en avertir le Bacha, afin qu'il daignât se hâter de terminer son affaire, ou de lui donner quelques favorables assûrances qu'il pût communiquer à ses gens; sans quoi il ne pouvoit répondre que se voyant sans Chef, ils ne se portassent à la violence. Cette ruse produisit tant d'effet, que deux jours après on déclara positivement à l'Amiral que toutes les difficultés étoient finies; & que s'il étoit encore retenu à Zenan, c'étoit pour attendre l'arrivée de quelques Anglois qui avoient été arrêtés aussi à Aden, & que le Bacha faisoit venir, dans le dessein de les renvoyer tous ensemble à Mocka.

Les Prisonniers Anglois d'Aden sont envoyés à Zenan.

En effet on vit arriver le 17 M. Fowler & dix-huit autres Anglois, qui sortoient des prisons d'Aden. Ils furent présentés au Bacha, qui leur fit les mêmes questions qu'à l'Amiral, & qui les envoya dans une prison sans les y faire maltraiter. Quelques jours après, le Kiahia fit inviter l'Amiral à l'accompagner dans ses Jardins. Il lui dit que le Bacha avoit dessein de le voir aussi dans sa maison de plaisance, & qu'il lui conseilloit d'employer des termes doux & soûmis pour l'appaiser entièrement. Sir Henri lui demanda s'il croyoit que le Bacha lui rendît ses marchandises & sa Pinasse. Il répondit qu'il l'ignoroit; mais que si les Anglois suivoient son conseil, ils ne toucheroient point à cet article, pendant leur séjour à Zenan. Ecrivez-moi de Mocka, ajoûta-t'il, & je vous servirai de tout mon crédit. On a déja fait remarquer que le motif du Kiahia étoit l'espérance d'une grosse somme d'argent. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit engagé Schermal à prévenir l'Amiral par ses bienfaits, & l'on avoit déja délibéré à quoi la somme devoit monter. Le Kiahia ne fit aucune difficulté d'en parler ouvertement. Il éxigea une promesse de 500 écus Vénitiens; & l'ayant obtenue, il partit à cheval, après avoir chargé l'Interprête d'amener sur ses traces l'Amiral & Femel au Jardin du Bacha.

Récompense promise au Kiahia.

On les fit attendre une heure à la porte. Enfin l'Interprête ayant reçu ordre de les introduire, ils trouvèrent le Bacha dans un cabinet d'Eté avec le Kiahia debout à sa droite, & dix ou douze autres Turcs derrière lui. L'Amiral fut conduit par deux hommes, qui tenoient les deux côtés de son habit; & Femel, qui le suivoit, eut la liberté de s'avancer sans Guide. Le Bacha

Sir Henri Middleton. 1611.

Bacha, les voyant à deux pas de lui, leur fit signe de s'arrêter: mais prenant un visage riant, il fit diverses questions à l'Amiral, sur sa santé, sur la vie qu'il menoit à Zenan, & sur le goût qu'il avoit pour les usages du Pays. Enfin il l'assûra que dans peu de jours il seroit renvoyé à Mocka avec tous ses gens, & que la plus grande partie auroit la liberté de retourner à bord, tandis qu'il attendroit dans la Ville, avec les autres [au nombre de 29], que les Vaisseaux de l'Inde fussent entrés dans le Port: après quoi il seroit libre lui-même de remonter sur les siens, & de tourner ses voiles où il voudroit. L'Amiral [le pria de ne pas retenir un si grand nombre de ses gens, mais il eut ces mots pour réponse, *je l'ai dit*, trente d'entre vous resterez ici: ensuite] malgré le conseil du Kiahia, il voulut sçavoir si ses marchandises & sa Pinasse lui seroient rendues. On lui répondit qu'elles ne le seroient pas, parce qu'elles avoient été confisquées au profit du Grand-Seigneur. Il demanda si quelques matériaux du moins qu'il avoit à Mocka, & qui lui étoient nécessaires pour la navigation, seroient restitués. On lui promit de les rendre; & l'on s'engagea par de nouvelles promesses à lui accorder la liberté de rentrer dans son Vaisseau lorsque ceux de l'Inde seroient arrivés.

Promesses que le Bacha fait aux Anglois.

Ensuite le Bacha prétendant justifier ce qui s'étoit passé, loua beaucoup son propre caractère & la douceur avec laquelle il avoit traité les Anglois. Il les félicita même du bonheur qu'ils avoient eu de tomber entre ses mains, les assûrant que sous un Gouverneur aussi rigide que son prédécesseur, il leur en auroit coûté la tête pour s'être approchés de la sainte Ville. Il leur déclara qu'il ne leur étoit rien arrivé que par l'ordre exprès du Grand-Seigneur, à qui les Bachas du Caire & de Swaken, aussi-bien que le Cherif de la Mecque, avoient représenté que le Vaisseau Anglois l'*Ascension* avoit acheté à Mocka les plus fines marchandises de l'Inde; ce qui avoit fait un tort considérable au Commerce de la Turquie; sur quoi le Grand-Seigneur avoit envoyé à tous ses Commandans l'ordre de confisquer tous les Vaisseaux Anglois ou des autres Pays Chrétiens, qui viendroient dans cette Mer, & de tuer ou faire Esclaves tous les hommes qui tomberoient entre leurs mains. Le Bacha voulut persuader à l'Amiral que c'étoit le traiter avec beaucoup de bonté, malgré des ordres si sévères, que de lui accorder la permission de retourner sur ses Vaisseaux. Il ajoûta que les Anglois & les autres Nations Chrétiennes apprendroient sans doute à ne pas s'approcher désormais de la sainte Ville.

Eloge qu'il fait de lui-même.

Le premier de Février, l'Amiral fut averti par le Kiahia que les Anglois devoient un compliment au Bacha sur le choix que le Grand-Seigneur avoit fait de lui pour son Visir. En effet ce Gouverneur venoit de recevoir les plus hautes marques de distinction & de faveur. Outre la Lettre du Grand-Seigneur, qui étoit dans des termes fort honorables, on lui avoit apporté de Constantinople une épée fort riche & les autres marques de sa nouvelle dignité. Il reçut ces présens avec beaucoup de solemnité. Etant allé au-devant, jusqu'à deux lieuës de la Ville, on y dressa une tente où il se revêtit du Caffetan & des autres ornemens qu'on lui apportoit. Il revint ensuite à la Ville, accompagné de tout ce qui pouvoit donner de l'éclat à sa marche. L'Amiral & ses principaux compagnons eurent des places marquées pour assister à ce spectacle. De-là, ils furent conduits par leur Interprete au Palais du Visir, où ils furent admis à l'Audience sans l'avoir long-tems attendue.

Le Bacha de Zenan est créé Visir.

Il reçoit les présens du Grand Seigneur.

Sir Henri Middleton. 1611.

due. Sir Henri lui protesta qu'il n'avoit point d'autre vûe dans cette visite que de prendre une vive part à sa joye & de lui souhaiter toutes sortes de prospérités. Le Visir le remercia fort affectueusement, & l'assûra que toutes ses promesses seroient bientôt remplies. Il parut si sensible au compliment des Anglois, qu'il leur accorda, comme une insigne faveur, la permission de baiser sa main.

Les Anglois sont élargis.

(q) Cependant la plus grande partie des Prisonniers se ressentoit de la misère de leur situation. L'ennui, le froid, la pesanteur des fers, le mauvais air & la mauvaise nourriture en avoient fait tomber plusieurs dans des maladies dangereuses. A force de sollicitations, Sir Henri obtint qu'ils fussent délivrés de cette affreuse prison. On lui donna dans la Ville une assez grande maison, pour les y rassembler tous, avec la permission de prendre l'air & de se promener. Pour comble de faveurs le Kiahia lui envoya six bœufs, & d'autres rafraîchissemens, qui rendirent la santé & les forces aux Malades. [Il l'avertit aussi que l'Aga Rhegis avoit écrit au Bacha qu'il étoit à propos d'envoyer tous les Anglois à Aden, où ils pourroient s'embarquer sur leurs Vaisseaux; que par-là on préserveroit la Ville de Mocka, & les Vaisseaux des Indes, qui passoient par le Détroit de *Bâb* (r), de tous les effets du ressentiment de Sir Henri. Mais il lui apprit en même-tems qu'il avoit empêché que cet avis ne fut suivi.]

Ils obtiennent la liberté de retourner à Mocka.

Enfin l'ordre, ou la permission du départ arriva le 17. Le Kiahia se chargea lui-même de conduire l'Amiral & Femel à l'Audience du Bacha. Ils en furent reçus avec des marques extraordinaires de bonté, mais qui furent accompagnées d'avis & de menaces. Il leur répéta qu'ils ne devoient leur salut qu'à sa clémence; que l'épée du Grand-Seigneur étoit longue, & qu'il lui avoit rigoureusement défendu de souffrir les Chrétiens [& les (s) Luthériens] dans ces Mers: que la porte seroit fermée désormais au pardon, & que c'étoit aux Anglois à donner cet avis aux autres Nations Chrétiennes. L'Amiral le supplia du moins que s'il arrivoit quelques Vaisseaux Anglois dans le Pays avant qu'il eût le tems d'avertir sa Nation des ordres du Grand-Seigneur, on ne les trahît point par de fausses promesses, & qu'on leur déclarât nettement qu'ils ne devoient espérer aucun commerce avec les Turcs. Cette prière fut rejettée. Il se réduisit à demander que le Bacha prît la peine d'écrire à Mocka, pour donner plus de force à ses ordres; dans la crainte que l'Aga, dont la haine étoit connue pour les Anglois, ne recommençât ses injustices. Tout l'orgueil du Vizir s'émut à cette proposition. Un mot de ma bouche, répondit-il, n'est-il pas suffisant pour renverser une Ville de fond en comble? Si l'Aga vous fait tort, je le ferai écorcher jusqu'aux oreilles, & je vous ferai présent de sa tête. N'est-il pas mon Esclave?

Orgueilleuse réponse du Bacha.

Cependant

(q) La 4e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(r) Ou *Bâbs* c'est-à-dire le Détroit de *Bâb Almondub*, ou comme les Européens l'appellent, de *Babel Mandel*.

(s) Il n'est pas aisé de deviner ce qu'a voulu dire le Bacha; à moins qu'on ne suppose qu'il a distingué les Protestans d'avec les Catholiques, distinction qui ne paroîtroit pas d'abord favorable aux premiers, puisqu'ils seroient mis ici en opposition avec les Chrétiens. Mais il faut considérer que les Mahométans de ces quartiers, ne connoissant que les Portugais ou d'autres Européens Catholiques qui adorent les Images, confondoient le mot de Chrétien avec celui d'Idolâtre; ainsi en distinguant les Protestans, ils évitoient de charger ceux-ci d'une épithéte odieuse.

Sir Henri Middleton. 1611.

Cependant, après ce transport d'orgueil & de colère, il donna ordre au Kiahia d'écrire quelques mots favorables à l'Amiral; mais il fut plus constant dans le refus qu'il fit de répondre à la Lettre du Roi d'Angleterre. En sortant de l'Audience, l'Amiral dit au Kiahia qu'il étoit sans épée, & qu'il demandoit la permission d'en acheter une, afin de ne pas retourner dans la condition d'un Prisonnier; comme il étoit venu. Cette demande alla jusqu'aux oreilles du Bacha, qui lui envoya une de ses propres épées. Le Kiahia jugeant que sa bourse étoit mal remplie après un si long séjour à Zenan, lui prêta cent sequins d'or, pour payer les frais de sa prison & d'autres dettes. Ce qu'on a dit des vûes intéressées du Kiahia n'empéchoit point qu'il ne fût capable d'une action libérale; au lieu que l'avarice du Bacha étoit extrême. Les riches Négocians avoient besoin de s'observer beaucoup pour ne lui donner sur eux aucune prise. Il avoit fait tuer depuis peu un Aga qui avoit amassé d'immenses trésors; &, sans aucune forme de Justice, il s'étoit mis en possession de ses richesses.

Son Avarice.

Enfin l'Amiral prit congé de ses Bienfaiteurs, & reçut deux Lettres du Kiahia; l'une pour le Gouverneur d'Aden, qui lui ordonnoit de restituer la Chaloupe du *Pepper-Corn*, l'autre pour celui de Tayes, qui portoit ordre de rendre aux Anglois le jeune homme qu'ils avoient laissé malade dans cette ✠ Ville, & qui avoit été forcé d'embrasser le Mahométisme. [Quoique le chagrin de leur situation ne leur eût pas laissé beaucoup de goût pour les objets de curiosité, ils avoient fait quelques observations qu'ils nous ont conservées.] Zenan, que d'autres nomment *Sina*, leur parut un peu plus grand que Bristol. Les maisons y sont de pierres liées avec du ciment. Il ne s'y trouve que de l'eau de puits, & le bois y est fort cher; parce qu'il y est apporté de loin. La Ville est entourée de murs; & pour Forteresse, elle n'a qu'un Château à l'Est, où le Bacha fait sa demeure. Au long des murs, & fort près de la prison où l'Amiral avoit été enfermé, on a ménagé un grand enclos, dans lequel on tient, sous une sûre Garde, les femmes, les enfans & les proches parens de ceux dont la fidélité est suspecte au Gouverneur. Les femmes & ☞ les enfans ont la liberté de courir dans cet espace; [ces derniers courent la plûpart du tems nuds; excepté quand le froid est fort grand; alors ils se couvrent d'une peau de brebis; ils sont aussi sauvages & aussi endurcis que s'ils habitoient dans les montagnes:] si les raisons qu'on a de les retenir durent assez long-tems pour leur laisser le tems de croître, on les met alors aux fers dans une prison plus étroite, pour y demeurer aussi long-tems qu'il plaît au Bacha.

Observations sur la Ville de Zenan.

Les Anglois partirent de Zenan le 18 de Février, montés sur des ânes ou des chameaux, à l'exception de l'Amiral & de Femel qui obtinrent des chevaux. Ils avoient pour Conducteurs deux Chiaoux, l'un à cheval l'autre à pied. Dans une si longue route, ils ne rencontrèrent que treize lieux habités, dont l'Amiral écrivit les noms. *Siam*, petite Ville avec un Château sur le revers d'une montagne, à 16 milles de Zenan. *Surago*, Village, 18 milles plus loin. *Damare*, petite Ville, 20 milles au delà. *Ermin*, Village, 15 milles. *Nakhel Sammar*, Caravanseras ou Hôtellerie, sur une montagne du même nom, 14 milles. *Mohader*, Village, 13 milles. *Rabatamaine*, Ca- ☞ ravanseras, 16 milles. *Merfadin*, [Maison à Caffé] 16 milles. *Tayes*, Ville moins grande que Zenan de la moitié. *Eufras*, Ville, 16 milles. *Assambine*, Caravanseras,

Retour des Anglois à Mocka.

Sir Henri Middleton. 1611.

Caravanseras, 11 milles. *Akkamot*, Caravanseras, 13 milles. *Mousa*, Ville, 17 milles. *Mocka* (1).

Haine des Arabes contre les Turcs.

On s'arrêta deux jours à Damare, par l'ordre d'Abdalla Chelabi, Lieutenant du Bacha dans cette Province. Les montagnes escarpées qu'on traverse dans cette route, ont pour habitans des Arabes qui ne peuvent souffrir l'orgueil & l'insolence des Turcs, qui ne les laisseroient pas voyager sans insulte, s'ils n'apportoient un passeport de la Province d'où ils sont partis. A Mohader, un des Chiaoux ayant pris quelques ânes pour suppléer à ceux qui étoient fatigués du voyage, les Arabes s'attroupèrent aussitôt à la suite de la Caravane, & reprirent ces animaux, sans qu'aucun Turc eût la hardiesse de s'y opposer. On passa deux jours à Tayes, pendant lesquels Sir Henri n'épargna rien pour délivrer le jeune Anglois des mains du Gouverneur. On l'avoit forcé par toutes sortes de menaces d'embrasser la Religion de Mahomet. Un Matelot Anglois, qui parloit la langue du Pays, obtint la permission de le voir dans une chambre où il étoit avec plusieurs jeunes gens de son âge. Ce malheureux jeune homme versa beaucoup de larmes à la vûe de son Compatriote, & protesta qu'il n'étoit pas Mahométan dans le cœur. Il ajoûta qu'il avoit été trompé par de fausses assûrances de la mort des Anglois à Zenan, & qu'on ne lui avoit laissé que le choix du Turban pour sauver sa vie, ce qui ne l'auroit pas même ébranlé, si plusieurs Domestiques de l'Aga ne l'eussent mené malgré lui dans un bain chaud, où l'ayant dépouillé avec violence, ils l'avoient circoncis. L'Amiral eut en vain recours à la Lettre du Kiahia. Elle portoit bien qu'on eût à rendre le jeune Anglois, mais supposé qu'il n'eût pas changé de Religion. Ainsi dans l'état où il se trouvoit, elle devenoit au contraire un ordre pour le retenir. Sir Henri s'étoit défié en la recevant, qu'elle étoit conçue dans ces termes; & cette raison l'avoit porté à ne la montrer qu'après avoir employé inutilement toutes les autres voyes.

Un jeune Anglois se fait Mahométan.

Civilité d'un Gouverneur Turc.

L'Amiral avoit été traité fort civilement à son premier passage par le Gouverneur d'Eufras, qui étoit néanmoins Turc de naissance & de Religion. Il en reçut les mêmes civilités à son retour, jusqu'à trouver à six milles de ce lieu un Messager de sa part, qui venoit le féliciter de la fin de ses peines, & qui ne le quitta point jusqu'à la Ville, où les Anglois furent bien logés & bien servis. Ils mirent seize jours dans cette pénible route [qui est fort peuplée]. Le 5 de Mars, [après s'être arrêtés deux ou trois heures à *Dabuli* qui est un Caffé, bâti par un Marchand de Dabul,] ils arrivèrent à Mocka vers huit heures du matin, au milieu d'une foule d'Habitans Arabes, qui marquèrent beaucoup de joie de leur retour. Quelques Anglois qui y étoient restés prisonniers, avoient été mis en liberté le jour d'auparavant, & ne manquèrent point de venir au devant de leurs Compagnons & de leurs Chefs. L'Amiral apprit d'eux que le Ciel avoit favorisé la hardiesse de Pemberton. Il étoit rentré heureusement dans Mocka, où il avoit trouvé le moyen de se saisir sur le rivage d'un Canot, dans lequel il étoit retourné à bord.

Les Anglois arrivent à Mocka.

La Caravane alla descendre à la porte de l'Aga, qui consentit sur le champ à recevoir l'Amiral & ses principaux Compagnons. Après avoir lû les Lettres qu'ils

(1) On réserve une plus ample Description de cette route pour les Voyages par terre.

Sir Henri Middleton. 1611.

Dissimulation de l'Aga.

qu'ils lui avoient apportées, il composa son visage à la dissimulation, & ses complimens furent aussi vifs que l'amitié les auroit pû dicter. Il protesta qu'il étoit charmé de leur retour, qu'il en remercioit le Ciel, & qu'il avoit autant de chagrin que de honte de tout ce qui s'étoit passé. Il pria l'Amiral de lui pardonner, & de le mettre au nombre de ses amis. Enfin rejettant sa conduite sur l'ordre de ses Maitres, il jura qu'il avoit fait violence à son inclination. Sir Henri feignit de le croire sincère, & lui demanda si les ordres du Bacha seroient éxécutés. Les protestations recommencèrent avec la même chaleur. Elles furent même soûtenues d'un dejeûner, que l'Aga le força d'accepter & qu'il prit avec lui [en l'exhortant à avoir l'esprit tranquille à l'avenir, & qu'il pouvoit être assûré qu'il n'avoit plus rien à craindre de sa part, puisqu'ils avoient mangé ensemble du pain & du sel.] Ensuite le faisant conduire avec tous ses gens dans une maison voisine du rivage, il lui laissa autant de liberté que de repos pendant le reste du jour. Mais [soit qu'il eût manqué de bonne-foi dès le premier moment, ou qu'il fût échappé quelqu'indiscrétion aux Anglois,] il les mit le lendemain dans un lieu plus éloigné du Port, & presqu'au centre de la Ville, comme s'il eût craint qu'ils ne pensassent à s'échapper. Il leur donna des Soldats pour Gardes pendant la nuit; & lui-même, il se promenoit autour de leur maison pendant le jour, comme s'il ne s'étoit fié qu'à ses propres yeux pour les observer.

Grandeur & situation de Mocka.

Mocka est d'un tiers moins grand que Tayes. Ce n'est point une Ville défendue par des Fortifications, mais elle est extrêmement peuplée. Sa situation est sur le bord de la Mer, dans un terrain fort sabloneux. La maison du Gouverneur touche au rivage, & n'a, plus loin, qu'une grosse jettée qui s'avance beaucoup dans la Mer. C'est où les Vaisseaux sont obligés d'aborder pour empêcher la contrebande. La tête de la jettée est une plate-forme, sur laquelle on a placé une douzaine de canons. Du côté de l'Ouest on a rebâti un Fort qui avoit été détruit par les Anglois dans le premier voyage qu'ils firent dans cette Mer; [&, dans l'état même où l'on s'est efforcé de le rétablir, il n'est pas capable d'une longue défense.]

L'après-midi du 5, le *Darling* entra audacieusement dans la Rade, & vint assez près de la jettée pour faire assûrer l'Amiral par quelques Anglois qui se trouvoient sur le rivage, que tout étoit en bon état sur les trois bords. Le lendemain, Nakada Maleck Ambar, Capitaine d'un grand Vaisseau de Dabul, qui étoit arrivé dans la Rade deux jours avant les Anglois, prit terre avec un grand nombre de Marchands, & fut conduit solemnellement dans la Ville. L'Aga s'étant préparé à le traiter, invita l'Amiral à cette fête. Là, devant toute l'Assemblée, il se fit apporter l'Alcoran, qu'il baisa d'abord avec beaucoup de respect; & de son propre mouvement, il jura qu'il ne souhaitoit pas de mal aux Anglois, qu'il feroit tout ce qui dépendoit de lui pour le succès de leurs affaires, & qu'il avoit beaucoup de regret des peines qu'ils avoient essuyées. l'Amiral lui fit des remercimens fort vifs, en laissant au Ciel à juger de sa bonne-foi. Le jour suivant, l'Aga donna une autre fête aux Marchands de Dabul dans sa maison de campagne, où l'Amiral fut encore invité. Les Dabuliens étoient montés sur des chevaux d'une beauté admirable, & parés fort richement, tandis que Sir Henri & Femel avoient peine à marcher sur ceux qu'ils avoient amenés de Zenan.

Serment de l'Aga en faveur des Anglois.

Le huit, tous les Anglois qui étoient à Mocka, reçurent ordre de s'assembler

Sir Henri Middleton. 1611.

Une partie des Anglois est renvoyée à bord.

bler chez l'Aga. Ils étoient au nombre de soixante-six, dont trente furent réservés avec l'Amiral pour attendre l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde, & le reste eut la liberté de retourner à bord. Le Darling qui les vint prendre au rivage, obtint la permission d'acheter diverses commodités; & mettant aussi-tôt à la voile, il alla rejoindre les deux autres Bâtimens qui s'étoient retirés dans une fort bonne Rade, nommée *Assab* (v), sur la Côte des Abyssins. Ils y avoient trouvé du bois & de l'eau en abondance. Les Habitans du Pays sont aussi noirs que les Négres de Guinée. Sur les bords de la Mer, ils sont tous Mahométans; mais dans l'intérieur des terres il ne se trouve que des Chrétiens, Sujets du Prête-Jean (x). Ils vont nuds jusqu'à la ceinture, où ils sont couverts d'une sorte de pagne qui leur tombe sur les genoux. L'arrivée des Anglois leur causa d'abord beaucoup de frayeur. Mais lorsqu'on eût formé quelque liaison, & qu'elle fût ensuite confirmée par des sermens mutuels, ils s'empressèrent de paroître avec des bœufs, des moutons & des chèvres. Les payemens se firent pendant quelques jours en argent. A la fin ils demandèrent eux-mêmes, pour échange, de la toile grossière que les Anglois avoient achetée à Mocka, & ce commerce devint fort avantageux aux trois Vaisseaux. [Leur procédé à l'égard des Anglois fut plein de franchise, quoique les Turcs qui passoient & repassoient continuellement dans de petites barques, fissent tous leurs efforts pour leur faire changer de conduite.] Le Prince du Pays, sous l'autorité du Monarque des Abyssins, fait sa résidence dans une Ville peu éloignée de la Côte, à quarante milles au Sud d'Assab; c'est-à-dire, assez proche du Détroit. Cette Ville se nomme *Rabaita*, & passe pour une des plus peuplées du Canton. La Langue qu'on y parle n'est point entendue des Arabes, quoique tous les gens au-dessus du commun entendent celle d'Arabie. Les Commandans des trois Vaisseaux furent surpris de voir arriver des Députés du Prince qui leur envoyoit des présens, avec l'offre de tout ce que le Pays produisoit. Ils témoignèrent une profonde vénération pour un Prince si généreux, & leur reconnoissance se signala par diverses galanteries dont ils chargèrent ses Messagers.

Les trois Vaisseaux se retirent à Assab.

Projet de l'Amiral pour s'échapper.

En partant de Mocka, le Darling avoit obtenu la permission d'y retourner tous les dix jours, pour donner aux yeux des Infidèles, cette marque de respect & d'attachement à l'Amiral. Il ne parut point impossible aux Prisonniers Anglois de profiter de cette occasion pour se mettre en liberté; [Sir Henri auroit déja pu s'échapper seul; mais la crainte de laisser ses compagnons exposés au ressentiment des Turcs le retint.] Tandis qu'ils s'occupoient d'un projet si hardi, ils eurent le spectacle continuel d'un grand nombre de Bâtimens, qui arrivoient de toutes les parties de l'Afrique & de l'Inde. Ce détail peut faire prendre quelque idée du commerce de Mocka. Il arriva le 2 d'Avril, un second Vaisseau de Dabul, extrêmement chargé d'hommes & de marchandises. Le Capitaine ou le Nakada, fit une marche solemnelle dans la Ville, en robe peinte, suivant l'usage. Ces robes qui

Détail du commerce de Mocka.

(v) Ce mot peut signifier un lieu qui abonde, ou un lieu qui manque de pâturages. Mais il faut le prendre ici dans le premier sens, parce qu'il paroît par la relation que cet endroit étoit rempli de bestiaux.

(x) C'étoit le nom qu'on donnoit alors à l'Empereur des Abyssins.

Sir Henri Middleton. 1611.

qui se gardent à Mocka pour ces occasions, sont louées un certain prix, & rendues fidèlement après la fête. Le 3, il arriva d'Aden une sorte de Bâtiment nommée *Jelba*, qui amenoit la Chaloupe du Pepper-Corn. Le 4, on vit entrer dans le Port un troisième Vaisseau de Dabul, qui revenoit d'Achin avec sa cargaison de poivre. Ces trois gros Bâtimens de la même Ville appartenoient au Gouverneur, qui étoit Persan, & fort célèbre par l'étendue & le succès de son commerce. Capitaines & Matelots, tous les hommes qu'il employoit à son service étoient ses Esclaves. Maleck Ambar qui commandoit les trois Vaisseaux, & que l'Aga traitoit avec tant de distinction, n'étoit pas d'une condition plus relevée. Il n'avoit pas coûté plus de quinze ou seize piéces de huit à son Maître : mais ayant mérité son amitié & sa confiance, il disposoit de toutes ses richesses, & jamais on ne le voyoit partir sans une suite aussi nombreuse que celle d'un Bacha. ☞ [Le 6 Sir Henri envoya au Kiahia *Chelabi-Abdallah* un mousquet bien travaillé, avec un petit baril de poudre qu'il lui avoit promis.] Le 7 il arriva de l'Inde un Vaisseau chargé de coton. Le 11, deux grandes & riches Barques des Maldives, dont le Commandant rendit plusieurs visites à l'Amiral. Le 12, deux autres ☞ Barques de la Côte de Malabar, [par un Vent d'Ouest, qui après avoir duré cinq jours, revint au Sud-Sud-Est.] Le 14, une Barque chargée de coton, pour les Banians, & le lendemain une autre Barque de Cananor. Le 17, il vint par terre une nombreuse Caravane de Marchands de Damas, de Suez & de la Mecque, pour commercer avec ceux de l'Inde. Le 19, un Vaisseau & une Barque de Cananor. Le Capitaine de ce Vaisseau ayant marqué de l'empressement pour voir l'Amiral Anglois, cette politesse déplût si fort à l'Aga qu'au milieu de la visite il leur fit défendre par un de ses gens de continuer leur correspondance. Le 20, il arriva un Vaisseau de Calecut; ☞ [qui fut suivi du Darling;] le 23, une grande Barque qui appartenoit au Roi de Sokotora, & qui revenoit de Goa.

L'Amiral se sert d'un Guzarate pour écrire en Angleterre.

Sir Henri cherchoit depuis long-tems l'occasion de faire passer des Lettres en Angleterre, pour informer sa Compagnie du traitement qu'il avoit reçu à Mocka. Le 2 de May, un Guzarate qui entreprenoit le voyage du Caire, se chargea des deux copies de la même Lettre, l'une pour le Consul ☩ François du Caire, l'autre pour le Consul Anglois d'Alep. [Son espérance étoit que l'un ou l'autre passeroit heureusement : mais c'étoit se fier beaucoup au hazard.] Le 10 il arriva une Barque de Suabell ou Magadoxo, chargée de dents d'éléphans, d'ambre & d'autres richesses de l'Afrique. Chaque année il venoit quatre Barques du même Pays; mais il étoit alors troublé par la guerre, & les Portugais y avoient brûlé tant de Bâtimens, que le courage avoit manqué aux Marchands pour en faire partir un plus grand nombre. L'ambre venoit de Kankamara dans l'Isle de Madagascar, c'est-à-dire, du même lieu où le Capitaine Rowles, qui commandoit l'*Union*, avoit été lâchement trahi. L'Amiral s'informa de son sort, mais sans pouvoir obtenir d'éclaircissement.

(y) Le Darling étoit déja venu au Port de Mocka, dans l'unique vûe d'en reconnoître la situation, & de recevoir les ordres de l'Amiral. Il y revint

(y) Ici commence la 5e. Section de l'Original. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1611.

vint le 10 de May vers midi; & suivant sa coûtume, il tira un coup de canon, pour avertir qu'on lui envoyât une Chaloupe à bord. Le boulet glissa sur l'eau, du côté de la Ville; ce qui déplût beaucoup à l'Aga. Cependant il ne refusa point à Sir Henri la permission d'envoyer au Vaisseau. Mais il fit porter au Capitaine Pemberton la défense de revenir dans la Rade, & celle même d'envoyer sa Chaloupe au rivage, sans avoir reçu de nouveaux ordres.

L'Amiral Anglois pense sérieusement à se sauver.

Le lendemain au point du jour, l'Aga étant parti pour sa maison de campagne avec les principaux Habitans de la Ville, Sir Henri résolut de saisir cette occasion pour exécuter le projet qu'il méditoit depuis long-tems de se mettre en liberté. Hamed Aga, & d'autres Turcs aussi-bien disposés pour les Anglois, lui avoient dit plus d'une fois que le Bacha n'exécuteroit point ses promesses s'il n'y étoit forcé. Enfin, l'ennui de sa prison fortifiant son courage, il écrivit à Pemberton qu'il croyoit pouvoir se sauver dans un coffre vuide, & qu'il le prioit de lui envoyer promptement la Chaloupe, avec quelques Matelots résolus, & des liqueurs fortes pour enyvrer ses Gardes. Avant que de communiquer son dessein à Femel, il le fit jurer, non-seulement de garder le secret, mais de ne faire aucune objection contre une entreprise à laquelle il étoit déterminé. Ensuite lui ayant lû ce qu'il écrivoit à Pemberton, il le chargea de faire la garde, avec quelques autres, dans un certain endroit du rivage; avec promesse de les attendre, s'il pouvoit gagner la Chaloupe, & de les prendre avec lui. D'un autre côté, il donna ordre à ses Charpentiers & à d'autres Artisans de sa suite, de se saisir d'une Barque qui étoit au Sud de la Ville, & qui ne manquoit de rien pour mettre à la voile; mais il leur défendit absolument de s'y embarquer avant qu'ils eussent vû la Chaloupe s'éloigner de la jettée.

Mesures qu'il prend pour son évasion.

Tout parut d'accord à favoriser l'entreprise de l'Amiral. L'Officier qui le gardoit s'arrêta long-tems à boire dans un Cabaret de la Ville; ce qui étoit sans exemple, car les yeux de cet incommode Géolier ne s'étoient pas fermés un moment sur le Chef des Anglois. On laissoit aux autres la liberté de se promener & d'aller jusqu'au rivage sans être observés; mais Sir Henri l'étoit si continuellement que le tems de son sommeil n'étoit pas excepté. Il profita de l'absence de l'Officier pour distribuer entre ses autres Gardes les liqueurs fortes qu'il avoit reçues de Pemberton. Ils ne furent pas long-tems à s'enyvrer. L'Officier étant revenu à minuit se retira dans sa chambre qui n'étoit séparée de celle de l'Amiral que par un mur. Ce fut alors que les Anglois du complot sortirent deux à deux pour se rendre aux lieux que Sir Henri leur avoit marqués. Pour lui, se mettant dans le coffre qu'il tenoit prêt, il fut porté directement au rivage, où il sortit de cette cage pour entrer heureusement dans la Chaloupe. Onze personnes qui l'avoient suivi avec le même bonheur, & qui avoient servi à le porter y entrèrent avec lui. Mais Femel & ceux de sa troupe perdirent trop de tems à vouloir se charger de mille choses moins précieuses qu'embarrassantes. Le bruit de leur fuite se répandit dans la Ville, & mit en mouvement quantité de Turcs pour les poursuivre. Cependant les Traîneurs auroient pu se sauver, si se hâtant moins de gagner la Chaloupe, ils eussent été l'attendre à la pointe de la jettée; mais avant qu'elle pût se mettre en état de les recevoir, les Turcs eurent le tems de s'approcher.

Il se fait porter au rivage dans un coffre.

L'Amiral

Sir Henri Middleton. 1611.

Malheur d'une partie de ses gens.

Femel est arrêté avec ses Compagnons.

L'Amiral déſeſpéré de voir ſes gens à la merci des Infidèles, fit tous les efforts imaginables pour les ſecourir, juſqu'à retourner fort près du rivage. Leur malheur voulut que dans cette précipitation, il heurta rudement contre le ſable; ce qui l'empêcha de s'avancer plus loin: mais il fit mettre quelques-uns de ſes gens à la nage, pour ſauver du moins Femel. Ils n'étoient plus éloignés de la terre que de la longueur d'une pique, lorſqu'ils virent les Turcs qui ſe ſaiſiſſoient de lui & de ſes Compagnons. Femel, vivement pourſuivi par un homme fort vigoureux, lui tira au viſage un coup de piſtolet, qui le bleſſa mortellement. Sir Henri conçut alors qu'il n'y avoit rien à ſe promettre de la force ni de l'adreſſe. Il voyoit toute la Ville en allarme & le rivage couvert de gens armés. D'ailleurs, il avoit encore à traverſer un eſpace dangereux, & ſi reſſerré par la petite Iſle qui partage le Port, qu'il y auroit eu de la folie à s'arrêter plus long-tems. Il donna ordre à ſes Rameurs de gagner le grand Canal; & ſe trouvant bientôt en pleine eau, il ne lui reſta plus rien à craindre de ſes ennemis.

L'Amiral & d'autres Anglois échappent aux Turcs.

Pendant ce tems-là, on veilloit éxactement ſur le Darling; & lorſqu'on vit approcher la Chaloupe, on ſe mit en état de la ſecourir, ſi elle étoit pourſuivie. Les Artiſans qui s'étoient ſaiſis de la Barque, ayant conduit leur entrepriſe avec beaucoup de bonheur, parurent preſqu'en même tems, & n'eurent pas plus de peine à gagner le Vaiſſeau. Tolbot fut le ſeul qui périt à la vûe de ceux qui s'éloignoient du rivage. Il s'étoit arrêté trop long-tems; & les autres ayant mis à la voile, ſans s'être apperçu qu'il manquoit, il n'eût pas d'autre reſſource que de ſe jetter à la nage pour les rejoindre. Mais ſes habits, ou d'autres obſtacles, cauſèrent ſa perte & le firent diſparoître en un moment.

Sir Henri ne laiſſa pas de conſerver juſqu'au jour l'eſpérance de voir arriver quelques-uns des malheureux qu'il laiſſoit derrière lui. On découvrit en effet un Canot qui s'avançoit lentement, & qui portoit deux hommes: mais c'étoient deux pauvres Arabes, & la crainte cauſoit leur lenteur. Ils parurent balancer long-tems à s'approcher du Vaiſſeau. Enfin le plus hardi s'étant déterminé à monter à bord, préſenta une Lettre, dont on reconnut auſſitôt le caractère. Elle étoit de Femel, qui exprimoit avec beaucoup de force le péril qu'il avoit eſſuyé, & celui dont il ſe croyoit encore menacé. Ceux qui l'avoient arrêté, avoient voulu d'abord lui ôter la vie; mais quelques Soldats, qui avoient été careſſés par les Anglois, s'étoient empreſſés de le ſecourir, & l'avoient conduit avec ſes Compagnons dans la maiſon de l'Aga, dont il attendoit le retour en tremblant.

Triſte ſituation de Femel & des autres Priſonniers.

On apprit enſuite que l'Aga, trouvant à ſon arrivée cette troupe de Priſonniers, devint auſſi pâle que ſon Turban, & que dans le premier tranſport de ſa colère, il proteſta qu'il leur en coûteroit la tête. Il leur demanda comment ils avoient eu la hardieſſe de vouloir le tromper. Femel répondit qu'étant venu d'Angleterre ſous l'autorité de leur Amiral, ils n'avoient rien entrepris que par ſes ordres, auxquels il ne leur étoit pas permis de déſobéir. Cette réponſe ne l'ayant point appaiſé, il les fit charger de chaînes, en répétant qu'il leur feroit abbatre la tête. Mais il parut s'appaiſer dès le lendemain, à la prière de Nakada Maleck Ambar, & des autres Capitaines Etrangers, qui ſe portoient à ſervir les Anglois par la crainte qu'ils n'attaquaſ-

ſent

Sir Henri Middleton. 1611.

sent leurs Vaisseaux dans la Rade. Cependant ils furent gardés plus étroitement que jamais.

Fierté de l'Amiral Anglois.

D'un autre côté l'Amiral fit déclarer à l'Aga que s'il continuoit malgré l'ordre du Bacha, de retenir ses gens, & ce qui appartenoit à ses Vaisseaux, il brûleroit tous les Bâtimens qui étoient dans le Port, & qu'il étendroit sa vengeance jusqu'à la Ville. Il fit avertir en même-tems tous les Capitaines étrangers de n'envoyer aucune Chaloupe à leurs Vaisseaux qu'elle ne se présentât au sien, pour y rendre compte de leur commission, & de n'en rien faire venir sans son consentement ou sans son ordre. Un procédé si ferme jetta le trouble & la consternation dans la Ville. L'Aga fort embarrassé lui-même craignit qu'il ne lui en coûtât la tête. L'Officier, qui avoit été chargé de la garde de l'Amiral, étoit encore plus allarmé. L'Emir al Bahr accusé d'avoir consenti à la fuite des Anglois, fut obligé de se mettre à couvert; & leur Géolier ne trouva point d'autre azile qu'une Mosquée, d'où il ne voulut sortir qu'après avoir obtenu sa grace. La plûpart des Capitaines & les Marchands, fort inquiets pour leurs Navires, envoyèrent des vivres & d'autres présens à Femel, [& à ses compagnons, auxquels ils ne daignoient pas parler auparavant.]

La Flotte Angloise se rend dominante dans le Port.

La nuit suivante, Sir Henri envoya sa Chaloupe à la Rade d'Assab, pour faire venir les deux autres Vaisseaux. Ils arrivèrent le lendemain (z) dans celle de Mocka; & dès la première marée, toute la Flotte s'approcha du Port. [Sir Henri se rendit à bord de l'Increase, où il fut reçu avec de grandes marques de joie.] Le 12, Mohammed, Capitaine d'un Vaisseau de Cananor, vint à bord de l'Amiral, avec des Lettres de Femel, & l'ordre de l'Aga, pour lui déclarer que l'Aga étoit extrêmement affligé de la manière dont il étoit parti; que son dessein avoit été de lui rendre la liberté; qu'il étoit encore disposé à lui restituer ce qui appartenoit à ses Vaisseaux; mais qu'il ne pouvoit lui envoyer le reste de ses gens sans la permission du Bacha; qu'il lui demandoit quinze jours de délai, & que, si dans cet intervalle tous les Prisonniers n'étoient pas à bord, il ne souhaitoit aucune grace. L'Amiral répondit qu'il vouloit d'abord sa Pinasse, parce qu'il ne pouvoit s'éloigner autrement de la Rade. Cependant il se rendit aux instances du Nakada pour accorder le terme qu'on lui demandoit; & sans s'expliquer sur ses desseins, il remit à prétendre des satisfactions, après qu'on lui auroit rendu ses gens & sa Pinasse.

Convention entre l'Amiral & les Turcs.

Mohammed étant retourné à la Ville, rassûra les Habitans par la réponse des Anglois. Cependant l'Aga parut fort irrité de se voir redemander la Pinasse. Il se fit amener Femel, pour apprendre de sa bouche quelles pouvoient être les intentions de l'Amiral, lorsque par ses conventions avec le Bacha, la Pinasse & ses marchandises devoient rester au Grand-Seigneur. Femel répéta ce qu'il sçavoit que l'Amiral avoit répondu; c'est-à-dire, que les Anglois ne pouvoient partir sans leur Pinasse: mais il ajoûta que jamais ils ne redemanderoient les marchandises. L'Aga consentit le lendemain à faire transporter sur la Flotte les cables, les ancres, le goudron & d'autres biens qui appartenoient au Darling. Ensuite affectant de marquer plus de satisfaction, il laissa

Variations de l'Aga.

(z) *Angl.* le 13. R. d. E.

Sir Henri. Middleton. 1611.

laissa passer peu de jours sans envoyer à l'Amiral des vivres & d'autres rafraîchissemens: ce qui n'empêcha point qu'une Chaloupe partie du rivage ayant voulu se rendre à quelque Bord étranger sans s'approcher des Anglois, l'Amiral ne lui fit tirer deux coups de canon qui la forcèrent de venir prendre ses ordres. Il menaça les Matelots de les faire pendre, s'ils avoient la hardiesse de retomber dans la même faute.

Hauteur avec laquelle les Anglois se conduisent.

Il arriva le 18 un Vaisseau de Diu, chargé de marchandises des Indes, qui appartenoient à ce même Schermal, dont les Anglois avoient reçu plusieurs services. L'Amiral le força de jetter l'ancre près de la Flotte; mais respectant le nom de son Ami, il traita l'Equipage avec douceur, & laissa la liberté de gagner la terre à ceux qui la demandèrent. Cette fermeté fit sans doute une vive impression sur les Infidéles; car Mohammed fut envoyé le 25 pour déclarer que le Bacha consentoit à restituer les Prisonniers & la Pinasse. Il s'engagea même à cette restitution pour le lendemain. [A son départ l'Incréase le salua de trois coups de Canon.] Cependant les Anglois qui étoient à terre furent enchaînés le soir du même jour par le col, & délivrés le lendemain de leurs chaînes, sans qu'on ait pû sçavoir la cause de cette bizarrerie.

Nouvelles Propositions de la part de l'Aga.

Dans le cours du 26, Mohammed fut renvoyé à l'Amiral, pour lui dire que la Pinasse étoit prête à partir du rivage, mais que l'Aga ne pouvoit la rendre, non plus que les Prisonniers, sans un écrit signé de l'Amiral & de quatre ou cinq des principaux Anglois, par lequel ils s'engageassent à conserver la paix avec les Turcs, sujets de l'Aga, & avec les Indiens du Port, à ne troubler la navigation d'aucun Vaisseau qui arriveroit à Mocka, ou le repos de ceux qui étoient déja dans le Port & dans la Rade; enfin, à ne demander aucune satisfaction pour les peines qu'ils avoient essuyées, ni pour les marchandises qu'on leur avoit enlevées. Cette promesse devoit être confirmée par un serment solemnel. L'Amiral répondit qu'il se trouvoit fort offensé de cette variation continuelle, qui l'exposoit tous les jours à recevoir de nouvelles demandes; qu'après l'engagement où l'on s'étoit mis, la veille, de lui renvoyer ses Gens & sa Pinasse, il avoit dû s'attendre à plus de fidélité; mais que Mohammed observant si mal ses promesses, les Anglois pour leur sûreté, prenoient le parti de l'arrêter avec tout son cortége, sans aucun dessein de leur nuire, mais comme autant d'Otages jusqu'à l'éxécution du Traité. Il lui conseilla là-dessus de donner avis à l'Aga de la résolution des Anglois. Mohammed, après avoir marqué autant de confusion que d'embarras, eut recours aux supplications. Il représenta qu'étant entré dans cette affaire par le seul desir d'obliger l'Amiral, il ne devoit pas porter la peine des infidélités de l'Aga; qu'il ne pouvoit donner l'avis qu'on lui conseilloit, sans s'exposer à la raillerie du Public. Enfin, qu'il n'y avoit point de périls ni de mauvais traitemens qui pussent l'y faire consentir: mais que si l'Amiral vouloit donner l'écrit qu'il lui demandoit & le renvoyer à terre il promettoit de lui amener sa Pinasse & ses Gens avant la nuit.

Conduite de l'Amiral.

Il employe l'artifice pour délivrer ses Gens.

Après quelque délibération, Sir Henri, n'espérant pas d'autre fruit de la violence que de nouvelles longueurs, prit le parti d'employer l'artifice. Il feignit de céder aux raisons de Mohammed, & de consentir à lui donner l'écrit: mais, au lieu de la promesse qu'on éxigeoit, il fit l'exposé des outrages & des sujets de plainte qu'il avoit reçus des Turcs. Ce Mémoire fut signé de

Sir Henri Middleton. 1611.

de sa main, & de celle de quatre ou cinq Anglois, qui prirent la qualité de Témoins. En même-tems il écrivit à Femel ce qu'il avoit à dire pour l'expliquer. A l'égard du serment, il rejetta une proposition dont il se plaignit d'être offensé, en disant que sa parole valoit mieux que tous les sermens des Turcs. Mohammed retourna au rivage; mais il laissa les principales personnes de sa suite en ôtage; & renouvellant sa promesse, il dit à l'Amiral qu'il étoit le maître de les faire pendre, s'il ne lui ramenoit pas ses Compagnons avant la nuit.

Le reste des prisonniers Anglois est renvoyé à l'Amiral.

(a) En effet il pressa si vivement l'Aga, que vers la fin du jour il obtint la liberté des Prisonniers, & la permission de les conduire lui-même sur la Flotte. Ils étoient au nombre de neuf. *Femel*, *William* & *Cunningham* reçurent de l'Aga chacun leur caffetan. Mohammed fut chargé d'en porter un à l'Amiral, & lui dit, en le présentant, qu'il venoit de la part du Bacha. Mais l'Amiral, ne se contentant pas de le refuser, protesta d'un ton méprisant, qu'il ne vouloit rien de la part d'un misérable, sans foi & sans honneur, ennemi de sa Nation, par l'ordre duquel il avoit essuyé tant d'outrages. Mohammed prit le parti de laisser le caffetan à quelques gens de l'Equipage. On lui rendit le Prisonnier Turc, qui avoit été gardé jusqu'alors sur l'Increase. Il ne restoit à restituer que la Pinasse, qu'il promit d'amener lui-même le lendemain.

Il redemande le jeune Prisonnier de Tayes.

Elle parut enfin le 27. Mohammed fort satisfait de sa négociation demanda aux Anglois s'il n'étoit pas fidéle à ses promesses. L'Amiral répondit qu'il lui manquoit encore un jeune homme qui étoit resté à Tayes, & que les Turcs avoient forcé de changer de Religion. En même-tems il déclara que si ce Prisonnier n'étoit pas rendu, les Anglois ne relâcheroient pas les Vaisseaux dont ils s'étoient saisis. La réponse de Mohammed fut qu'il en parleroit à l'Aga, & qu'il reviendroit avec des explications. Après son départ, Sir Henri assembla son Conseil & mit en délibération s'il rendroit la liberté aux Vaisseaux Indiens, ou s'il les retiendroit jusqu'à la restitution du jeune Prisonnier. On conclut de relâcher les Vaisseaux des Indes, parce qu'ils appartenoient aux amis de la Nation Angloise, & de se dédommager par la prise du Vaisseau que les Turcs attendoient de Suez. On éxamina aussi quelle étoit la meilleure voye pour hâter la restitution du jeune homme. Les uns persuadés que toutes les instances seroient inutiles, proposérent d'arrêter quelque Turc de distinction, dont on offriroit de faire une échange. L'Amiral fut d'un avis opposé, & jugea qu'il valoit mieux prendre le parti des sollicitations dans un tems où les Anglois avoient à Mocka des amis qui les secondoient. On s'arrêta donc à la résolution d'insister sur le retour du jeune Prisonnier, & de ne pas parler de la restitution des marchandises.

Promesse des Turcs.

Le 28, on apporta, de la part de l'Aga, un Ecrit par lequel Nakada Mohammed & Schermal consentoient à la perte de leurs Vaisseaux & de leur cargaison, si le jeune homme n'étoit pas délivré dans douze jours, à la seule condition que les Vaisseaux fussent relâchés sur le champ. Sur cette promesse l'Amiral leur permit de décharger le Vaisseau de Diu, & de visiter librement les autres. La nuit suivante Femel mourut de la *calenture*, ou suivant

Mort de Femel.

(a) La 6e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Sir Henry Middleton. 1611.

vant l'opinion des Chirurgiens, de quelque dose de poison que les Turcs lui avoient fait avaller par surprise.

Vents brûlans dans la Mer Rouge.

Au commencement du mois de Juin, le vent devint si chaud, que les Anglois ne pouvant le supporter, furent obligés pendant plusieurs jours de se tenir renfermés sous leurs écoutilles. On raconte d'étranges effets de ces vents enflammés, qui régnent quelquefois assez long-tems sur cette Mer. Ils coupent la respiration & portent dans les entrailles une chaleur que tous les rafraîchissemens ne sont pas capables d'éteindre. Après avoir évité ce danger, Sir Henri écrivit en Italien une Lettre au Bacha. Il lui demandoit la restitution des marchandises Angloises, & des satisfactions pour tant de dommages qu'il avoit essuyés. On lui repondit que faute d'Interprête le Bacha ne pouvoit entendre sa Lettre. Mais il crut cette réponse peu sincère, & n'écoutant plus que son ressentiment, il fit reprendre le Vaisseau de Diu, dont on n'avoit encore déchargé que quelques balots de coton, en déclarant qu'il n'en sortiroit plus rien avant que le Bacha eût payé aux Anglois, pour dédommagement, soixante dix milles piéces de huit. Il s'étoit persuadé qu'il n'y avoit plus d'autre voye pour obtenir quelque satisfaction, & qu'il y avoit peu de fond à faire sur le Vaisseau de Suez, parce qu'au moindre avis qui pouvoit être donné par terre, il ne falloit plus compter sur son arrivée.

Les Anglois demandent des satisfactions.

Députation d'Aly Kaskins.

Aly Kaskins, qui avoit servi d'Interprête à l'Amiral pendant son séjour à Zenan, vint un jour à bord, avec des complimens de la part du Bacha. Il protesta que son Maître avoit été fort affligé de la fuite précipitée de l'Amiral, parce qu'il s'étoit proposé de lui donner toutes sortes de satisfactions & de le congédier avec honneur. Aly apportoit aussi des complimens du Kiahia, qui faisoit prier Sir Henri de ne pas employer la violence, & d'avoir plûtôt recours à la Justice de Constantinople, parce qu'ayant rendu tant de services aux Anglois, il appréhendoit beaucoup qu'on ne lui fît payer leurs hostilités de sa tête. Enfin le même Aly déclara qu'il avoit amené de Tayes, par ordre du Bacha, le jeune Prisonnier Anglois; & que si l'Amiral laissoit au Vaisseau de Diu la liberté de décharger ses marchandises, ce jeune homme seroit amené à bord le jour suivant. Sir Henri fit une réponse civile aux politesses; mais il assûra le Député que les marchandises de Diu ne seroient relâchées qu'après la restitution des siennes.

Deux jours après on reçut un autre Messager de la part de l'Aga, qui faisoit demander une tréve de douze jours, pour communiquer au Bacha les prétentions de l'Amiral; & le lendemain, Aly Kaskins accompagné d'un Banian nommé *Tokorsi*, & de plusieurs autres, vint prier les Anglois de lui donner un Mémoire de leurs dommages, sur lequel on pût faire des réflexions dans la Ville. Il leur accorda leur demande, & dans le Mémoire qu'il leur donna, il faisoit monter ses pertes à 70 mille piéces de huit. Mais les douze jours étant expirés, sans qu'il eût reçu la moindre réponse, il fit dire de son côté à l'Aga, qu'après avoir été capable de le trahir, malgré ses invitations & ses promesses, de tuer plusieurs de ses gens qui ne l'avoient point offensé, de l'emprisonner lui-même avec les derniers outrages, de se saisir de ses marchandises jusqu'à la valeur de 70 milles piéces de huit, & de lui causer d'autres dommages, dans lesquels il ne comprenoit point la perte du tems, il ne devoit pas être surpris que sur le refus qu'il faisoit aux Anglois de leur accorder des satisfactions, ils prissent la résolution de battre sa

Menaces des Anglois portées à l'Aga.

 Ville

Ville à ses yeux, d'enlever les marchandises du Vaisseau de Diu, & de brûler tous les Vaisseaux qui se trouvoient dans la Rade. Il fit ajoûter que les Turcs ne l'accuseroient pas d'avoir violé sa parole, puisque le tems de la tréve étoit expiré, & qu'ils devoient eux-mêmes se reprocher d'avoir mal rempli leurs promesses.

Réponse fiére de l'Aga.

Tous les Anglois attendirent avec impatience comment cette déclaration seroit reçue. La réponse fut beaucoup plus ferme qu'ils ne l'avoient jugé. L'Aga leur fit demander d'où leur venoit le droit d'entrer dans ces Mers; & prétendant qu'ils n'avoient pû le recevoir de personne, il fit ajoûter nettement qu'il ne leur étoit arrivé aucune disgrace qu'ils n'eussent bien méritée. A l'égard des marchandises qu'ils se plaignoient d'avoir perdues, il déclara qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre du Bacha. Si les Anglois se croyoient blessés, ils n'avoient qu'à porter leurs plaintes à Constantinople. Etoient-ils résolus de battre la Ville? il ne manquoit pas d'artillerie pour battre aussi leurs Vaisseaux. Les Bâtimens & les Marchandises qui étoient dans la Rade n'appartenoient ni au Bacha ni à lui. Mais si la Flotte Angloise attaquoit la Ville ou les biens qui étoient sous la protection des Turcs, le Grand-Seigneur, qui en seroit bientôt informé, trouveroit mille moyens de s'en faire raison.

Replique de l'Amiral Anglois.

L'Amiral repliqua que pour entrer dans ces Mers, il ne lui falloit pas d'autre permission que celle de Dieu & de son Roi: mais que pour descendre sur la Côte, l'Aga lui avoit donné la sienne en y joignant les plus fortes priéres; qu'à l'égard des marchandises, ne devant rien au Bacha, n'étant point son Facteur, ne lui ayant fait aucun tort, & n'ayant jamais rien reçu de lui, il ne voyoit pas quelle raison il avoit eue pour se saisir de son bien par voye de réparation: qu'il devoit par conséquent redemander ses marchandises dans le lieu où elles étoient, & se faire rendre justice où il avoit reçu l'outrage; qu'il doutoit d'ailleurs que le Bacha ou l'Aga ôsassent paroître à Constantinople quand leurs injustices y seroient connues, & répondre à ses plaintes devant le Sultan: mais que s'ils se croyoient offensés l'un ou l'autre, il leur conseilloit de porter leurs griefs à la Cour d'Angleterre.

Dans l'intervalle de ces déclarations, Sir Henri envoya le Capitaine Pemberton dans la Rade d'Assab, pour en apporter des rafraîchissemens. La plûpart de ses gens étoient malades à bord, & les amis qu'il avoit à Mocka l'avoient averti de se défier des provisions de la Ville, qui pouvoient être empoisonnées.

Accommodement proposé par les Turcs.

Enfin le 18 de Juin, Schermal, Aly, Tokorsi & plusieurs Chefs des Banians vinrent à bord de l'Amiral, pour lui proposer des voies d'accommodement. Ils amenoient le Prisonnier de Tayes, décemment vêtu à la Chrétienne, par la générosité de Schermal qui avoit fait volontairement la dépense de ses habits. Après quelques honnêtetés mutuelles, Schermal pria Sir Henri de se rappeller les marques d'estime & d'affection qu'il avoit toûjours données à la Nation Angloise. Il avoit vû les chagrins des Anglois avec autant de douleur que s'il eût été question de ses propres gens. Mais c'étoit de ce sentiment même, & des services qu'il leur avoit rendus, qu'on lui faisoit un crime. Le Bacha lui avoit ordonné de trouver quelque moyen de les satisfaire, & l'avoit menacé de le faire étrangler s'il ne réussissoit pas dans cette entreprise. Il se remit là-dessus à la générosité de Sir Henri, en

lui

Sir Henri Middleton. 1611.

lui protestant que ses vûes étoient sincères & qu'il n'y entroit aucune feinte. Enfin il le supplia de lui déclarer ses véritables intentions, avec plus d'ouverture & de bonne-foi qu'il n'en devoit avoir pour le commun des Turcs.

Il est accepté, après de longues discussions.

L'Amiral, après l'avoir remercié des sentimens qu'il avoit pour lui & pour sa Nation, lui répondit qu'il ne devoit pas ignorer ses demandes, puisqu'elles avoient été portées au rivage en Langue d'Arabie. Je les connois, lui dit Schermal; mais si vous insistez sur des prétentions si excessives, il faut donc renoncer à toute espérance d'accommodement; car il est impossible qu'elles soient accordées. Sir Henri touché de sa tristesse consentit à faire avec lui-même un second état de ses pertes, & une nouvelle estimation des marchandises dont les Turcs s'étoient saisis. La somme totale fut réduite à 18 mille piéces de huit, avec une stipulation particulière pour le fer & le plomb, qui devoit être restitué en nature. On conclut sur ces fondemens une paix de deux ans entre les Anglois & les Turcs, depuis Mocka, jusqu'à Cananor sur la Côte de l'Inde; mais à condition que le Bacha la confirmeroit par un Ecrit signé de sa main & scellé de son sceau. Schermal partit fort satisfait de ce Traité; & pendant quelques jours, qui furent employés, sans doute à le communiquer au Bacha, les apparences furent si paisibles du côté de la Ville, que l'Amiral ne douta plus du succès de ses articles. Les Anglois commençoient à sentir vivement la nécessité de quitter une Côte si pernicieuse à leur Nation. Il s'étoit répandu sur les trois Vaisseaux une maladie dangereuse, dont presque personne ne fut exempt. Elle commençoit par de violentes douleurs de tête & d'estomac, & par une insomnie qui duroit nuit & jour. La fiévre, qui ne tarda point à succéder, achevoit d'abbatre les Malades. Cependant il en mourut peu; mais ceux qui n'avoient pas recours d'abord aux vomitifs & à la saignée, languirent long-tems dans un état fort triste.

Maladie dangereuse.

Conclusion du différend des Anglois avec les Turcs.

Le 2 de Juillet, Sir Henri reçut de Schermal le dernier payement de la somme dont on étoit convenu, & termina tous les comptes avec lui. On ne manqua pas de lui faire demander les mille écus Vénitiens qu'il avoit promis au Kiahia. Mais il se crut dispensé de sa parole par les infidélités perpetuelles des Turcs; [& il persista dans son refus, quoique Schermal lui représentât, qu'ayant été sa Caution, il seroit obligé de les payer (*b*) pour lui.] Schermal & son cortège l'ayant quitté vers la nuit, il les salua de trois coups de canon pendant qu'ils retournoient au rivage. Le lendemain Tokorsi & Aly revinrent à bord, pour acheter du vermillon, qu'on ne fit pas difficulté de leur donner à crédit. Ils promirent de se rendre sur la Flotte avant quinze jours, dans la Rade d'Assab, où elle se proposoit de retourner, & d'y porter, avec l'argent qu'ils devoient, une petite provision de grain que l'Amiral les avoit chargés de lui acheter à Mocka, & la ratification du Traité par le Bacha. Dans le cours de l'après-midi, on leva l'ancre pour retourner à la Rade d'Assab; mais on n'y put arriver que le 5 au matin. Le jour suivant on commença par vuider & nettoyer les puits, sur quelques avis que l'Amiral avoit reçus que les Turcs avoient proposé aux Habitans de cette Rade d'empoisonner les eaux.

Ils quittent la Rade de Mocka.

Pendant

☞ (*b*) Ce Procédé étoit dur pour le pauvre Schermal.

SIR HENRI MIDDLETON. 1611.

Politesse d'un Prince Abyssin.

PENDANT que les Anglois profitoient d'un station si commode, pour se fournir de toutes sortes de provisions, le Prince du Pays qui n'avoit point ignoré les injustices des Turcs, envoya trois de ses principaux Officiers à l'Amiral, avec une escorte de trente Soldats, pour le féliciter de son heureuse délivrance & lui porter divers présens. Il lui faisoit offrir toutes les productions de son Pays, [sans que les Anglois pussent juger s'ils devoient tant de politesse & de générosité à la haine des Abyssins pour les Turcs, ou à la qualité de Chrétiens, que le Prince faisoit profession de respecter.] L'Amiral traita les Messagers avec autant d'affection que de magnificence, & les chargea pour leur Maître d'un habit de fort beau drap & d'un grand miroir.

Projet des Anglois pour se venger des Turcs.

LE 17, on vit arriver de Mocka, Tokorsi avec un autre Banian, qui apportoit à l'Amiral la provision qu'il leur avoit demandé & l'argent qu'ils lui devoient; mais n'ayant point la ratification du Bacha, ils s'excusèrent sur la multitude de ses affaires, qui ne lui avoit pas laissé le tems d'écrire. Les Anglois en conclurent qu'il ne vouloit garder aucune mesure avec leur Nation. Il n'y en eut pas un qui n'applaudit au dessein de l'Amiral, lorsqu'il leur proposa le 24 de s'avancer jusqu'à l'Isle de Camaran, & d'y attendre le grand Vaisseau qui vient tous les ans de Suez, dans cette saison, avec une riche cargaison pour Mocka. C'étoit la plus sûre vengeance qu'ils pussent tirer de tous les outrages des Turcs; & leur empressement augmentoit par la certitude que l'Amiral même avoit eue à Zenan & à Mocka, que le Bacha & l'Aga étoient intéressés dans la meilleure partie de cette cargaison. Ils s'employèrent jusqu'à la fin du mois à l'éxécution de leur projet. Mais le vent leur fut toûjours si contraire, que dans une Mer fort étroite, ils eurent sans cesse à se défendre contre toutes sortes de dangers; [& toutes les peines qu'ils se donnoient n'empêchèrent pas que le Vaisseau qu'ils attendoient, ne leur échapât pendant la nuit, ce qu'ils n'apprirent qu'à leur retour.] S'ils faisoient voile pendant le jour, ils étoient obligés de mouiller l'ancre à l'entrée de chaque nuit; & fort souvent, dans les lieux mêmes qu'ils avoient crû les plus sûrs, ils se trouvoient exposés dans les ténébres à quelques malheurs qu'ils n'avoient pas prévus (c). Enfin, reconnoissant qu'ils n'avoient que des disgraces à se promettre sans un Pilote du Pays, ils retournèrent vers les Détroits, où ils jettèrent l'ancre le 9 d'Août, à trois lieuës de Bal-al-Mandul, ou Mandel. Le 10, le Darling & l'Increase sortirent par le Canal de l'Ouest, qui est beaucoup plus commode & plus profond que les Turcs & les Indiens ne le publient, dans la vûe de porter tous les Navigateurs à prendre l'autre passage, parce qu'il est si étroit qu'en le fortifiant, ils pourroient le commander par leur artillerie. En effet il n'a pas plus d'un mille & demi de largeur depuis le rivage d'Arabie jusqu'à l'Isle; & du côté de la terre il est parsemé de rocs & de basses, qui s'étendent assez loin. Cependant l'Increase & le Pepper-Corn prirent cette voye, de concert avec les deux autres Bâtimens, & pour se mettre en état de juger des deux passages. Ils se rejoignirent tous hors des Détroits, à quatre heures après-midi, sur dix-neuf brasses de fond, sans être à plus de quatre milles de la Côte d'Arabie. Pendant la nuit suivante, ils firent

Ils abandonnent leur entreprise.

Ils repassent les Détroits.

(c) La 7e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

firent voile au long de la terre. Depuis le 12 jusqu'au 27, ils eurent beaucoup de vent, mais presque toûjours contraire; & souvent des calmes, avec un courant si rapide que dans le calme même il les emportoit quelquefois au Sud-Ouest l'espace de quatre milles en moins d'une heure: ce qui retarda extrêmement leur navigation. Le 27, un vent favorable les servit si bien qu'à six heures du soir ils eurent la vûe du Mont Felix, Promontoire à l'Ouest du Cap de Guardafu.

A dix heures ils furent arrêtés par un calme qui dura deux heures, quoique la Mer fût fort grosse; d'où ils conclurent qu'ils avoient passé la hauteur du Cap de Guardafu, car ils n'avoient pas trouvé de Mer si forte tandis qu'ils avoient été couverts de ce côté-là par la terre.

La Flotte entre dans la Rade de Dellischa.

Le 30, ils entrèrent dans la Rade de Dellischa (*d*), où ils jettèrent l'ancre vers midi. Il s'y trouvoit un grand Navire de Diu, & deux petits Bâtimens de l'Inde, qui étoient partis pour la Mer Rouge, mais qui avoient manqué la Mousson. Le Capitaine de Diu vint à bord de l'Amiral, & lui raconta que les Anglois étoient fort bien traités à Surate; qu'on y attendoit de jour en jour plusieurs Vaisseaux d'Angleterre; que le Capitaine Hawkins étoit dans une grande distinction à la Cour, où le Roi le considèroit beaucoup & lui avoit fait une grosse pension; enfin que ce Prince avoit donné au Capitaine Sharpey une somme d'argent pour se construire un Vaisseau qui devoit être lancé au premier jour. Quoique ces nouvelles fussent trop agréables pour être crues légèrement, l'Amiral accepta les civilités & les offres du Capitaine. Il employa même ses services, pour se procurer de l'eau, & pour former quelque liaison avec le Prince du Pays, dont il espéroit de tirer de l'aloes. Mais il le paya plus cher que le Capitaine Keeling, parce que les Indiens en avoient enlevé de grosses provisions, & que la rareté en augmentoit le prix. Il laissa une Lettre au Prince pour le premier Navire Anglois qui relâcheroit dans cette Rade.

Les politesses & les services du Capitaine de Diu n'avoient pas d'autre motif que de faire hâter leur départ aux Anglois; mais l'Amiral, qui pénétroit ses intentions, en profita fort adroitement pour obtenir de lui un Pilote Indien. Ce secours, dont il sentoit le besoin depuis long-tems, le fit partir avec beaucoup de joye le 3 de Septembre. Il arriva heureusement le 26 dans la Rade de Surate, où il jetta l'ancre sur sept brasses de fond, à côté de trois Vaisseaux de l'Inde. Il voyoit dans la même Rade, à la distance d'un mille, sept autres Bâtimens qu'il reconnut bientôt pour des Vaisseaux de l'Europe. Mais sa surprise fut extrême en apprenant qu'ils étoient Portugais, & qu'il y en avoit actuellement treize autres dans la rivière de Surate. Dom Francisco de Soto-Major, Commandant Portugais, qui portoit le titre de Grand Amiral du Nord, avoit appris depuis long-tems que les Anglois étoient dans la Mer Rouge, & s'étoit rendu à Surate dans le seul dessein de s'y opposer à leur commerce. Il y tiroit de grands avantages du droit qu'il s'attribuoit de visiter tous les Bâtimens étrangers, & de confisquer ceux qui entroient dans la Rade sans passeport. Cependant Sir Henri, se croyant à couvert de toute insulte, dans un tems où l'Espagne n'avoit pas de guerre avec les Anglois, prit

Elle se rend à Surate.

Elle y trouve une nombreuse Flotte de Portugais.

Sir Henri écrit à l'Amiral de cette Nation.

(*d*) Le véritable nom de cette Place est sans doute *Dellisbâb*; & il y a apparence qu'elle a été fondée par un Roi de *Delli*, ou par quelqu'un de ses Ministres allant à la Mecque.

Sir Henri Middleton. 1611.

prit le parti de lui écrire une lettre civile, dont il chargea son Pilote Indien. Il lui donna aussi quelque commission pour les Anglois de Surate; car ayant pris peu de confiance au récit du Capitaine de Diu, il souhaitoit impatiemment de sçavoir quel étoit leur nombre & leur situation dans cette Ville.

Réponse qu'il en reçoit.

Le 29, il vit venir de l'Armada une petite Frégate, chargée de plusieurs Portugais, qui lui apportoient la réponse de leur Chef à sa lettre. Après quelques complimens, elle portoit en substance que le Grand Amiral se réjouissoit beaucoup de l'arrivée d'une Flotte Angloise, & qu'il étoit disposé à lui rendre toutes sortes de services; à condition néanmoins qu'étant venue, pour le commerce, elle eût quelque passeport ou quelque ordre du Roi d'Espagne; sans quoi il étoit obligé de garder un Port dont la défense étoit commise à ses soins, parce que le Roi son Maître y entretenoit un Comptoir.

Replique de Sir Henri.

Sir Henri répondit de bouche qu'il n'avoit aucun passeport du Roi d'Espagne ni de ses Vice-Rois; mais qu'il ne croyoit pas en avoir besoin, parce qu'il étoit envoyé au Grand Mogol, de la part du Roi d'Angleterre, avec des Lettres & de riches présens, pour établir dans ces Régions un commerce que les Anglois y avoient déja commencé; qu'il ne pensoit pas à nuire au Comptoir Portugais, mais qu'il ne connoissoit point au si de raison qui dût porter les Portugais à traverser l'établissement des Anglois, puisque l'Inde étoit un Pays libre, & que le Grand Mogol ni ses Sujets n'avoient aucune dépendance du Portugal. Sir Henri ajoûta qu'il demandoit au Grand Amiral, pour les Anglois qui étoient à Surate, la liberté de venir sur la Flotte de leur Nation, & qu'il se flattoit qu'on ne le mettroit point dans la nécessité d'employer la force pour se procurer une satisfaction si juste, parce qu'à toute sorte de prix il étoit résolu de les voir. Ensuite il fit présent au Messager Portugais, d'un habit de drap d'Angleterre.

Il reçoit des informations de Surate.

Le soir du même jour, il reçut une Lettre de Nicolas Bangham, Anglois de Surate, qui lui apprit que la Nation Angloise n'avoit pas de Comptoir dans cette Ville. Bangham y avoit été envoyé d'Agra par le Capitaine Hawkins, pour y recevoir quelques sommes qui lui étoient dûes. Il ne parloit point des marchandises Angloises, ni de ce qu'étoient devenus les anciens Facteurs; mais il ajoûtoit qu'étant chargé de quelques Lettres du Capitaine Hawkins, il n'osoit les envoyer sur la Flotte, dans la crainte qu'elles ne fussent interceptées par les Portugais. Sir Henri lui répondit sur le champ qu'il pouvoit envoyer les Lettres, parce que n'ayant aucun dessein de nuire aux Portugais, il comptoit de les trouver dans la même disposition. Le 3 d'Octobre, Koja Nassan Gouverneur de Surate & Frère du Gouverneur de Cambaye, envoya un Mogol à l'Amiral Anglois avec des rafraîchissemens & des offres de service. Il fit ajoûter que du côté de son Pays, on desiroit beaucoup d'entrer en commerce avec les Anglois, mais qu'il y avoit peu d'apparence de le pouvoir, aussi long-tems que l'Armada Portugaise seroit si près de leur Flotte; qu'il leur conseilloit par cette raison de se rendre à Gogo, qui étoit un lieu plus commode & plus voisin de Cambaye, où les Négocians étoient en plus grand nombre qu'à Surate, les marchandises de meilleure qualité, & le débarquement plus sûr. Après cette explication, le Messager souhaita de sçavoir à quel parti les Anglois vouloient s'arrêter. L'Amiral répondit qu'il

On conseille aux Anglois de se rendre à Gogo.

n'avoit

Sir Henri Middleton. 1611.

Ce qui les arrête.

n'avoit point encore reçu les Lettres qu'il attendoit du rivage, & qu'ignorant ce qu'étoient devenus ses Compatriotes, & les marchandises Angloises qu'il y avoit laissées dans un autre tems, il ne pouvoit former aucune résolution; mais que si le Mogol vouloit conduire ses Vaisseaux près de la Ville, & faciliter à quelque Anglois de Surate la liberté de venir à bord, il s'expliqueroit plus positivement. Ce Messager & son Interpréte furent renvoyés avec un petit présent.

Sir Henri reçoit des Lettres de Surate.

Deux jours après, l'Interpréte qui étoit un Bramine, c'est-à-dire, un Prêtre des Banians, reparut dans une Chaloupe, avec des Lettres de Nicolas Bangham, & celle du Capitaine Hawkins, écrite d'Agra au mois d'Avril, qui contenoit la manière dont il étoit parvenu à la faveur du Grand Mogol, qu'il avoit perdue ensuite par l'inconstance de ce Monarque, & par l'adresse des Portugais à se procurer tous les droits du commerce. Le même Messager apporta deux autres Lettres d'une datte plus récente, écrite de Lahor, par William Finch; l'une au Commandant du premier Vaisseau Anglois qui arriveroit à Surate; l'autre à la Compagnie en Angleterre. Finch y rendoit compte de sa conduite & de l'entreprise qu'il avoit formée de retourner par terre en Europe; de l'inconstance du Roi & de la Nation; des intrigues des Portugais, & de quantité d'autres circonstances. Il avertissoit les Capitaines de ne pas débarquer leurs marchandises, & de prendre peu de confiance au commerce dans tous ces Cantons, parce que le Roi & le Peuple, qui étoient également légers & inconstans, craignoient beaucoup d'offenser les Portugais.

Précautions qu'il prend contre les Portugais.

Sir Henri, après avoir lû ces Lettres, perdit l'espérance de faire aucun commerce à Surate. Cependant il résolut de tout tenter dans cette vûe, avant que de quitter la Rade. Il avoit appris par les Lettres de Bangham, que le Capitaine Sharpey, Jordayne, & d'autres Anglois qui étoient à Cambaye, s'étoient mis en chemin pour le venir voir à bord. Il se promit du moins la satisfaction de les y recevoir. Ce fut pour s'en assûrer plus facilement qu'il refusa au Bramine la liberté de faire rentrer dans la rivière les trois Vaisseaux Indiens auprès desquels il avoit jetté l'ancre, & qui ayant manqué la Mousson s'étoient déterminés à renoncer au voyage du Sud. Il le chargea de dire au Gouverneur que sans aucun dessein de leur nuire, il étoit important pour lui de les retenir près de sa Flotte, parce que les Portugais interceptant ses Messagers & ses Lettres, l'éloignement de ces trois Vaisseaux lui feroit perdre tous les moyens de recevoir des nouvelles de Surate & d'y donner des siennes.

Les Anglois sont attaqués & s'échappent heureusement.

Mais le dessein des Portugais n'étoit pas de se borner à de si légers outrages. Le 22, ayant vû partir une Frégate Angloise pour gagner la terre, deux de leurs Vaisseaux qui se tenoient en embuscade l'attaquérent avant que tous les Anglois fussent débarqués. A juger du nombre des Ennemis par le bruit de leur mousqueterie, ils devoient être plus de trois cens. Les Anglois qui étoient déja descendus & ceux de la Frégate leur rendirent leur décharge. De part & d'autre il n'y eut aucun coup mortel. La Frégate Angloise rejoignit sa Flotte, en suivant de fort près le rivage; & l'Ennemi se retira vers le gros de la sienne. Mais cinq autres Vaisseaux Portugais, cachés derrière une petite montagne qui s'avançoit en forme de Cap, s'approchèrent bientôt pour canoner les Anglois qui étoient demeurés à terre; entreprise inutile, &

Sir Henri Middleton. 1611.

& tentée uniquement pour leur inspirer de la frayeur. Aussi ne leur fut-il pas difficile d'éviter les coups, & de gagner au long de la Côte un endroit où leur Frégate vint les reprendre, & d'où elle rejoignit heureusement la Flotte. [Là-dessus l'Amiral tint conseil avec le Capitaine Downton & Jordayne, pour délibérer sur la course qu'il falloit tenir ; on convint de ne pas rester plus longtems dans cet endroit, mais d'aller rejoindre l'Incréase dans la Rade de Surate, & prendre là des mesures ultérieures.]

Le 8 de Novembre, Bangham vint de Surate dans une Barque Indienne, pour visiter l'Amiral, & lui apporter quelques rafraîchissemens. On apprit de lui que Moghreb Kam, Gouverneur de Cambaye étoit attendu dans peu de jours à Surate. Avant la nuit, on vit entrer dans la rivière environ cent petites Frégates, dont la plûpart étoient Marchandes & faisoient voile à Cambaye. Elles avoient à leur tête le Fils du Vice-Roi. Quoiqu'elles n'eussent menacé les Anglois d'aucune insulte, Sir Henri rappella autour de lui un de ses Bâtimens qui avoit jetté l'ancre à quelque distance, dans la crainte qu'il n'eût quelque chose à souffrir dans l'obscurité. Le lendemain, Koja Nassan parut sur le bord du rivage; & Sir Henri se détermina aussi-tôt à s'approcher de lui avec deux Chaloupes soûtenues d'une Frégate. Leur conférence fut courte, mais civile. Le Gouverneur promit aux Anglois d'envoyer, dans deux ou trois jours au plus tard, des marchandises sur le rivage, pour y commencer le commerce, & de faire apporter aux Anglois par les gens du Pays, tous les rafraîchissemens dont la Flotte avoit besoin. Cependant il ne vint rien jusqu'au 18, que l'Amiral reçut une Lettre de Bangham, dans laquelle il trouva de nouveaux avis sur l'inutilité de ses espérances. Cette confirmation, jointe à l'oubli que Nassan marquoit de ses promesses, lui fit conclure qu'on n'avoit pensé jusqu'alors qu'à l'amuser, dans la double crainte d'offenser les Portugais, en lui permettant le commerce, & de le désobliger lui-même par un refus trop ouvert. Après cette réflexion, il résolut de partir; & dans cette vûe il écrivit à Bangham de se rendre à bord. Mais Koja Nassan lui en refusa la permission. Bangham, après l'avoir envoyé solliciter, se déroba secrétement & trouva le moyen de sortir de la Ville. Une démarche de cette nature faisant connoître au Gouverneur que le départ des Anglois étoit certain, il se hâta d'envoyer à l'Amiral un Marchand Indien, nommé *Jadda*, avec deux Lettres, l'une de sa propre main, l'autre de Moghreb Kam son frère, par lesquelles ils lui promettoient tous deux de lui rendre bientôt une visite sur son bord. L'offre d'une faveur si extraordinaire eut la force de faire suspendre sa résolution à l'Amiral, quoiqu'il eût appris à compter peu sur la parole des deux Frères.

Arrivée d'un grand nombre de Frégates Marchandes à Surate.

L'Amiral est amusé par le Gouverneur.

Dans l'intervalle, les Portugais qui étoient entrés dans la rivière n'ayant point entrepris d'insulter les Anglois sur leur Flotte, s'efforcèrent de leur dresser un piége sur le rivage. Ils se cachèrent derrière quelques monts de sable, proche du lieu où ils les voyoient souvent aborder; & paroissant tout d'un-coup, au moment qu'ils touchoient la terre, ils se flattèrent de les surprendre & de les accabler. Mais ils furent reçus de si bonne grace par des Ennemis bien armés, & préparés à tout évènement, qu'ayant été forcés de prendre la fuite, ils laissèrent sur le sable un de leurs gens blessé à mort, que les Anglois transportèrent sur leur Flotte.

Piége que les Portugais dressent aux Anglois.

(e) Le

Sir Henri Middleton. 1611.

Conférence sur le rivage entre l'Amiral Anglois & les Gouverneurs de Cambaye & de Surate.

(e) Le 23, qui étoit un Dimanche, Jadda vint à bord de l'Amiral, & lui annonça que Moghreb Kam étoit dans la Rade. Aussi-tôt les Anglois firent divers préparatifs; & Sir Henri, se mettant dans sa Frégate avec un cortège honnête & quelques présens, se hâta de se rendre au rivage. Il y trouva le Gouverneur de Cambaye & celui de Surate, qui attendoient tous deux son arrivée. On s'embrassa de part & d'autre, avec de grands témoignages d'estime & d'amitié. Les Vaisseaux Anglois firent en même-tems une décharge de toute leur artillerie, & les deux Frères parurent fort sensibles à cet honneur. L'Amiral leur ayant offert ses présens, ils s'assirent tous sur un grand tapis, étendu par terre. La conférence dura jusqu'au soir. Enfin, Sir Henri voyant le Soleil prêt à se coucher, leur proposa de venir passer cette nuit sur son bord. Moghreb Kam y consentit, avec son fils & celui de Koja Nassan, accompagnés tous trois de plusieurs personnes de distinction: mais Nassan déclara que ses affaires le rappelloient à la Ville. Les Anglois furent charmés de recevoir une si glorieuse marque de confiance de la part d'un homme aussi distingué que le Gouverneur de Cambaye. Ils le traitèrent avec toute la magnificence dont ils furent capables dans un espace si court. Les Indiens firent honneur au festin par leur bonne humeur & leur appétit. Après qu'ils eurent cessé de boire & de manger, l'Amiral présenta au Gouverneur une Lettre du Roi d'Angleterre qui lui étoit adressée, & lui en expliqua le sens. Il parut extrêmement flatté de l'honneur qu'il recevoit d'un grand Roi; & dans le mouvement de sa reconnoissance, il promit de rendre toute sorte de services aux Anglois, non-seulement dans les affaires présentes du commerce, mais pour leur procurer même un Etablissement dans la Ville ou le Port qu'ils voudroient choisir, avec la permission d'y bâtir un Fort. Enfin, l'Amiral n'auroit fait, dans ce moment de faveur, aucune demande qui ne lui eût été accordée. Mais il comprit ce qu'il devoit rabattre de cet excès d'offres & de promesses. La nuit étant fort avancée, il laissa au Gouverneur la liberté de se reposer.

Le Gouverneur de Cambaye va passer la nuit sur la Flotte Angloise.

Caresses qu'il y reçoit, & son avidité.

Le 25 au matin, Moghreb Kam se fit un agréable amusement d'acheter des couteaux, des miroirs, & d'autres bijoux qui se trouvoient entre les Anglois de l'Equipage. L'Amiral lui fit voir toutes les parties du Vaisseau, dont il admira l'ordre & la propreté. Tout ce qui parut lui plaire lui fut offert gratuitement; & quoique de lui-même il fut assez porté à marquer du goût pour quantité de bagatelles, Sir Henri qui vouloit aller au devant de tous ses desirs, acheta de ses gens plusieurs choses de cette nature qu'il lui fit accepter. Il lui montra des essais de toutes ses marchandises; &, pour satisfaire sa curiosité, il fallut ouvrir toutes les armoires & tous les coffres. On lui servit ensuite un grand dîner, après lequel il souhaita de visiter de même les autres Vaisseaux.

Les Anglois sont mal récompensés.

⊕ [Il sembloit que sans former des prétentions téméraires, on pouvoit se flatter, sur de si belles apparences, d'obtenir du moins les avantages ordinaires du commerce.] Le 30 & le 31, Sir Henri envoya Fowler, Jordayne, & d'autres Facteurs de sa Flotte pour examiner les marchandises que les deux Gouverneurs avoient promis de mettre en vente. Ils rapportèrent des essais,

(e) La 8e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

essais, auxquels tous les prix étoient attachés. Les Anglois marquèrent leur choix, & jusqu'où ils vouloient aller pour la quantité & pour le prix. Il pressèrent les Marchands Indiens de faire la même chose pour les marchandises de la Flotte. Mais ils s'apperçurent bientôt qu'en les remettant d'un jour à l'autre, on ne pensoit point à conclure. On n'offroit rien pour leurs marchandises, & l'on ne vouloit rien rabatre du prix de celles de l'Inde. Les Anglois avoient vendu à Moghreb Kam un grand nombre de lames d'épées, & les avoient laissées à fort bon marché, parce qu'ils se flattoient que dans la multitude, les médiocres passeroient avec les bonnes. Mais après les avoir reçues, il eut grand soin de les faire éxaminer rigoureusement & de renvoyer les mauvaises; ce qui rendit presque sans valeur celles qui furent renvoyées; & loin de les faire payer sur le champ, il ne fixa même aucun terme pour le payement. Ensuite, paroissant lui-même choqué de la lenteur des Anglois, il fit remporter à Surate les marchandises qu'ils avoient présentées; & pour comble d'infidélité, il publia, sous de grosses peines, une défense (*f*) de porter des vivres ou d'autres commodités à l'Amiral. Tel fut le salaire de toutes ses libéralités & de ses politesses.

Le commerce se fait sur le rivage.

Cependant, le 8 de Décembre au matin, Moghreb Kam revint au rivage avec une suite nombreuse & quarante bales de marchandises. L'Amiral s'y rendit, bien escorté, & fut conduit sous sa tente. Les civilités & les caresses ne lui furent point épargnées; mais il abrégea les siennes pour traiter sérieusement. On convint de prix pour le plomb, le vif-argent & le vermillon. Il fut reglé de même pour les marchandises qui devoient se prendre en échange. Celles de Surate n'appartenoient pas uniquement aux deux Gouverneurs: le Scha Bandar & divers autres Négocians y avoient beaucoup de part; mais Koja Nassan ne laissoit pas de se rendre l'arbitre de tous les prix, parce que sa permission étoit nécessaire pour acheter & pour vendre. Il abusoit de cette autorité pour hausser à son gré le prix des marchandises de la Ville, & pour diminuer celui des Anglois, sans paroître ému des murmures mêmes de ses gens, qui voyoient à regret combien cette tyrannie étoit nuisible à la vente.

Disgrace des Gouverneurs de Cambaye & de Surate.

L'Amiral ne laissa pas de faire débarquer le 9, une partie de son plomb. Il reçut aussi quelques marchandises dont les échanges avoient été réglées. Moghreb Kam assistoit à ce commerce, avec une ardeur & des témoignages de joye qui faisoient assez connoître combien il croyoit y trouver d'avantages; lorsqu'on lui apporta, de la part de son Roi, une Lettre qui changea tout-d'un-coup sa bonne humeur dans une profonde tristesse. Il s'assit d'un air pensif. Ensuite s'étant levé brusquement, il quitta Sir Henri qui étoit assis à son côté, sans lui dire un mot, ni jetter les yeux sur lui. Cependant avant que de monter à cheval, il parut revenir à lui-même; & se tournant vers le Général, il l'embrassa en lui disant qu'il étoit son frère, & qu'il le prioit d'excuser un départ si brusque, parce qu'il étoit appellé par des affaires de la dernière importance. Il ajoûta qu'il laissoit Koja Nassan, pour recevoir & délivrer les marchandises sur lesquelles on étoit déja d'accord, & pour faire

☞(*f*) Il y a apparence que l'Amiral a mal interprété cette proclamation, & que ce n'étoit autre chose qu'un ordre donné par le Gouverneur à tous les gens de sa suite, de se tenir prêts à partir dans un certain tems.

Sir Henri Middleton. 1611.

re de nouveaux marchés. Peu de jours après, les Anglois furent informés qu'il avoit été dépouillé de ſon Gouvernement de Cambaye, comme Naſſan ſon frère le fut bientôt auſſi de celui de Surate; ce qui leur fit juger que c'étoit la nouvelle de ſa diſgrace qu'il avoit reçue pendant la conférence qu'ils avoient avec lui. Dans ces Pays barbares, rien n'eſt ſi gliſſant que la faveur. Moghreb Kam, qui s'étoit vû Gouverneur d'une grande Province, ſe trouva réduit à l'Office de Directeur de la Douäne à Surate.

Le nouveau Gouverneur de Surate viſite la Flotte Angloiſe.

Le nouveau Gouverneur de Surate eut la curioſité de ſe rendre à bord du Pepper-Corn, pour viſiter la Flotte Angloiſe. Pendant qu'il s'occupoit de ce ſoin avec l'Amiral qui lui ſervoit de Guide, les Facteurs Anglois étoient au rivage pour y faire peſer le plomb, dont une partie étoit deja débarquée, & l'autre prête à l'être, dans les Chaloupes qui l'avoient apporté. Ils demandoient qu'on ſe ſervît des poids Anglois; mais Koja Naſſan, [qui paroiſſoit conſerver encore la même autorité dans le commerce,] ne vouloit pas d'autres poids que ceux de Surate, & les avoit fait apporter dans cette vûe. Ils furent obligés d'y conſentir; mais après quelques eſſais, ils ſouhaitèrent du moins qu'on leur accordât la liberté d'éxaminer la différence des poids, parce que rien ne les obligeoit de ſe fier aux Indiens, qui pouvoient donner les noms qu'il leur plaiſoit à leurs propres poids. En effet ayant peſé avec les poids Anglois ce qui l'avoit déja été avec ceux de Surate, ils trouvèrent dans cinq quintaux une différence de dix ou onze *mandes*, c'eſt-à-dire de plus de trente-trois livres Angloiſes (g). Naſſan qui avoit ſes avantages à tirer de cette inégalité, commença d'autres chicanes, & demanda d'être payé, moitié en argent, moitié en échanges de marchandiſes, ſans quoi il proteſta que les Anglois n'avoient rien à prétendre. Il donnoit déja ordre aux Voituriers de retourner à la Ville avec leurs charges, en déclarant qu'il ne vouloit rien non plus de ce qui appartenoit aux Anglois. Les Facteurs ſe hâtèrent de faire avertir l'Amiral, qui étoit encore à bord avec le Gouverneur & le Scha Bandar. L'expérience avoit déja fait connoître à Sir Henri que Naſſan étoit capable d'éxécuter ſes menaces. Il ſçavoit auſſi que l'uſage du Pays, & d'une grande partie de l'Inde, eſt que les Traités de commerce peuvent être révoqués dans l'eſpace de vingt-quatre heures, en rendant les arrhes, & même les marchandiſes après qu'elles ont été livrées. C'étoit dans la crainte de ce traitement qu'il avoit envoyé Fowler & d'autres Facteurs au rivage, pour ſçavoir de Naſſan s'il vouloit ſe tenir aux conditions, & pour lui déclarer que les Chaloupes ne partiroient pas ſans cette certitude. Naſſan s'étoit engagé devant pluſieurs Témoins à remplir toutes ſes promeſſes, & n'avoit marqué d'empreſſement que pour l'arrivée des Chaloupes.

Chicanes de Koja Naſſan dans le commerce.

Les Anglois arrêtent ſur leur Flotte le Gouverneur de Surate.

Dans le chagrin d'être trompé, Sir Henri, après avoir conſulté les Anglois qui reſtoient autour de lui, ne vit pas de moyen plus ſûr pour mettre les Indiens à la raiſon, que d'arrêter ſur ſon Vaiſſeau le Gouverneur de Surate & le Scha Bandar. Il leur expliqua civilement les ſujets de plainte qu'il recevoit de Naſſan, & le regret, qu'il avoit de ſe voir forcé, par tant d'injuſtices, de les retenir pour garans du Traité. Le Gouverneur, ſans condamner la conduite des Anglois, les pria d'envoyer ordre de ſa part à Koja Naſſan

(g) *Angl.* chaque mande étant de trente-trois livres Angloiſes. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1611.

Naſſan de le venir trouver ſur la Flotte. Il n'ôſa refuſer d'obéir. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé, le Gouverneur s'adreſſant à l'Amiral, lui dit qu'il avoit entre les mains l'Auteur des difficultés, & qu'il lui conſeilloit de ſe faire rendre juſtice. Le ſens de ce diſcours ne parut obſcur à perſonne. L'Amiral laiſſa au Gouverneur & au Scha Bandar la liberté de retourner à terre, après lui avoir fait un préſent, & garda pour ôtages, ſur le Pepper-Corn, Koja Naſſan & pluſieurs perſonnes de ſon cortège.

Ils le relâchent & gardent Naſſan pour Otage.

Quelques jours après, le Scha Bandar, qui ſe nommoit Haſſan Aly, vint à bord de l'Amiral, & lui montra deux Lettres du Vice-Roi de Goa; l'une adreſſée à lui-même, l'autre qui étoit venue ſous ſon enveloppe, & qui étoit pour le Grand Amiral du Nord, commandant la Flotte Portugaiſe. Le Vice-Roi écrivoit dans celle-ci au Grand Amiral, qu'il avoit reçu la ſienne, où il avoit lû avec beaucoup de ſatisfaction le ſervice qu'il venoit de rendre à l'Eſpagne, en forçant l'Amiral Anglois & ſes gens de ſe jetter à la nage pour regagner leurs Vaiſſeaux, ſans quoi il les auroit fait priſonniers. Il relevoit cette action par de grands éloges; & pour la récompenſer avec éclat, il lui faiſoit préſent de quelques Frégates qu'il avoit enlevées depuis peu ſur la Côte de Malabar. En même tems il lui donnoit avis qu'il avoit envoyé ſon Fils ſur ſa Flotte, pour y apprendre le métier des armes; & le recommandant à ſes ſoins, il le prioit de lui enſeigner le chemin de la gloire. Cette Lettre, que le Scha Bandar prenoit plaiſir à faire lire aux Anglois avant que de la remettre au Grand Amiral, marquoit combien le Vice-Roi étoit trompé par les fauſſes relations & les vaines bravades de ſes Officiers. Dans celle qui étoit adreſſée au Scha Bandar, il le remercioit d'avoir employé ſes ſoins pour empêcher le commerce des Anglois à Surate, & le prioit de les continuer avec le même zéle, en l'aſſûrant que la Cour de Portugal le récompenſeroit libéralement de ſes ſervices.

Lettres du Viceroi de Goa lues à l'Amiral Anglois.

[La fermeté de Sir Henri avoit produit plus d'effet que ſes civilités & ſes préſens.] Il vint le même jour au rivage pluſieurs chariots de proviſions que Bangham avoit eu la liberté d'acheter à Surate. Toutes les affaires du commerce furent terminées le 24, & les comptes réglés à la ſatisfaction des Parties. Alors Sir Henri ne fit pas difficulté de renvoyer ſes Otages, qui lui promirent plus de fidélité.

La fermeté plus utile aux Anglois que la politeſſe.

Le 27, il vint à bord un Juif de Maſſulipatan, qui en apportoit une Lettre, dattée le 8 de Septembre, d'un Dantzikois, nommé *Peter Floris*, qui étant employé par la Compagnie d'Angleterre, donnoit avis à l'Amiral de ſon heureuſe arrivée au commencement de Septembre. Il étoit parti de Londres au mois de Février.

Arrivée de Floris à Maſſulipatan.

Il y avoit long-tems que Sharpey étoit arrivé ſur la Flotte. Sir Henri le chargea, avec Hugues Fraine & Hugues Greet, de faire le voyage d'Agra, pour rendre au Capitaine Hawkins une Lettre qu'il ſe crut obligé de lui écrire. Il étoit peu ſatisfait de la conduite d'Hawkins, & ſa qualité d'Amiral le mettoit en droit de lui expliquer ſes ſentimens (*b*). Sharpey partit le 2 de Janvier,

Sharpey eſt envoyé à Agra par l'Amiral.

(*b*) *Angl.* Il lui écrivoit pour l'engager à prendre une autre route que celle qu'il ſembloit avoir réſolu de ſuivre; & il lui recommandoit d'acheter de l'Indigo, & quelques autres marchandiſes, ſi on pouvoit les avoir à un prix raiſonnable. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1612.

Janvier, avec ordre aussi d'acheter quelques étoffes des Indes, & d'autres commodités, s'il s'en trouvoit à des prix raisonnables.

Son retour avec le Capitaine Hawkins.

Il revint [plutôt qu'on ne s'y étoit attendu, & la surprise des Anglois fut extréme de le voir sur le rivage] le 26, avec le Capitaine Hawkins. Ils avoient laissé leurs voitures à cinq milles de la mer, dans la crainte qu'elles ne fussent enlevées par les Portugais. Sir Henri se rendit lui-même à terre avec deux cens hommes armés, pour les mettre à couvert. Elles furent amenées jusqu'au rivage, & transportées sur les Vaisseaux, sans que les Portugais s'en apperçussent. [Le 27 l'Amiral envoya *Jean Williams* avec un des Facteurs, à Surate, pour quelques affaires.]

Moghreb change de sentiment pour les Anglois & les force de partir.

Moghreb Kam [avoit conservé depuis sa chûte, une sorte d'autorité qui le faisoit encore respecter de ceux qui avoient été témoins de sa grandeur.] Etant sorti de la Ville pour aller au devant d'un Général qui revenoit des guerres du Dekan, & qui devoit passer par Surate, il avoit chargé à son départ Jordayne de faire des civilités, de sa part, à Sir Henri, & de lui dire qu'il partoit pour revenir incessamment, disposé à remplir avec fidélité les promesses qu'il avoit faites aux Anglois pour leur Comptoir. A son retour il changea extrémement de langage, car ayant fait appeller Jordayne, il lui demanda d'un air sombre, ce qu'il faisoit à Surate, & pourquoi tous les Anglois n'étoient pas partis. Jordayne répondit qu'ils étoient arrétés par la confiance qu'ils avoient à sa parole, & par l'espérance d'établir un Comptoir, sans quoi ils n'auroient pas tardé à mettre à la voile. Moghreb protesta qu'ils n'obtiendroient jamais de Comptoir à Surate, & se plaignit que le long séjour qu'ils avoient fait dans la Rade, avoit fait perdre à sa Douäne plus d'un million de manureys; après quoi il leur ordonna de la part du Roi de partir immédiatement. Cet ordre surprit l'Amiral sans lui causer beaucoup de chagrin. Il rappella aussi-tôt tous les Facteurs qu'il avoit à Surate, dans la résolution de mettre promptement à la voile. [Williams revint ce même jour, & l'on reçut quelques provisions de Surate.]

Rade de Soually & sa latitude.

(*i*) La Rade où les Anglois étoient depuis si longtems n'étoit pas celle de Surate, qu'ils avoient quittée après avoir vû arriver le Fils du Vice-Roi. Ils s'étoient retirés dans celle de Soually au 20e. degré 57 minutes de latitude, 16 degrés 30 minutes de variation. Mais étant déterminés à partir, ils levèrent l'ancre le 11 de Février, & se rapprochant de la Rade de Surate [pour faire connoître que la crainte n'avoit point de part à leur résolution,] ils mouillèrent le soir, près d'un Vaisseau de la Ville qui avoit été lancé nouvellement, & qui étoit sorti le même jour de la rivière, pour faire voile vers la Mer Rouge. La latitude de cette Rade, est de 20 degrés 42 minutes. Enfin s'étant mis en mer le 12, ils allèrent jetter l'ancre à deux lieuës de la Rade, près d'un Vaisseau de Calecut, qui arrivoit à Surate, & qui leur accorda un Pilote pour les conduire à Dabul. Le 13 ils avancèrent avec toutes leurs voiles Ouest quart au Sud, l'espace d'environ dix lieuës; mais alors [ils se trouvèrent sur un fond de huit brasses, & un moment après sur un fond de six; cela les obligea de faire environ un mille à l'Est, & à l'Est quart au Sud,

Latitude de la Rade de Surate.

(*i*) La 9e. Section commence ici. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1612.

Sud, par cette manœuvre ils revinrent sur un fond de vingt brasses: ensuite ils dirigèrent leur course Sud-Ouest quart au Sud, jusqu'à une heure après-minuit, ayant presque toûjours la marée contraire & en neuf heures de tems, ils firent environ sept lieuës & demi. Alors] le vent leur manquant tout-à-fait, ils demeurèrent immobiles pendant trois heures sur un fond de vingt brasses. A peine l'air eut-il recommencé à s'agiter que portant au Sud-Sud-Ouest, ils découvrirent la terre, avec deux petites montagnes, qui leur firent juger qu'ils étoient proches de Daman. A six heures du soir, un calme qui les surprit encore, leur fit passer une partie de la nuit dans l'immobilité. Ils employèrent plus heureusement le reste en se laissant conduire par le vent qui les portoit au Sud quart à l'Ouest. Le matin ils se trouvèrent à 19 degrés 50 minutes de latitude, éloignés d'environ cinq lieuës du rivage. Le vent les servit peu jusqu'à midi; mais il devint plus favorable jusqu'au soir, que se trouvant sur treize brasses de fond à quatre ou cinq lieuës du rivage, ils jugèrent à l'entrée de la nuit qu'ils étoient vis-à-vis de Chaul. Ils portèrent au Sud pendant toute la nuit avec un fort bon vent. Le 16, ils dirigèrent leur course au long de la Côte, Sud, & quart à l'Est, jusqu'à six heures après-midi, ne trouvant nulle part moins de dix brasses; enfin ils entrèrent avant la nuit dans la Rade de Dabul, qui est à 17 degrés 42 minutes de latitude; 16 degrés 30 minutes de variation.

Les Anglois arrivent à Dabul, & y sont bien reçus.

Le jour suivant, l'Amiral envoya au rivage, dans une Barque de Pêcheur, le Pilote qu'il avoit reçu du Vaisseau de Calecut, avec une Lettre pour le Gouverneur, qu'il avoit obtenue à Mocka, de Maleck Amber, Capitaine d'un grand Vaisseau de Dabul. Il se trouva heureusement que ce Capitaine étoit arrivé depuis quelque tems avec son Vaisseau. Dans le cours de l'après-midi, l'Amiral reçut de sa part & de celle du Gouverneur quelques rafraîchissemens, avec des assûrances d'amitié, des offres de service, & la permission d'envoyer au rivage, s'il avoit dessein d'y faire quelque commerce. Les Anglois ne balancèrent point à faire descendre deux Facteurs, qui furent reçus avec beaucoup de caresses, & traités fort civilement pendant le séjour qu'ils firent dans la Ville.

Ils y font peu de commerce.

Les trois jours suivans furent employés à vendre une petite quantité de marchandises; mais l'Amiral s'appercevant qu'il ne pouvoit se promettre un commerce plus considérable, prit dès le 24 la résolution de partir. Il assembla le Conseil pour délibérer s'il feroit voile à Priaman, à Bantam, & dans d'autres parties de l'Inde; ou s'il devoit retourner dans la Mer Rouge, dans l'espérance d'y faire un commerce plus utile avec les Vaisseaux Indiens. Il représenta qu'ayant trouvé jusqu'alors si peu de facilité à se défaire des marchandises que la Flotte avoit apportées, il ne falloit pas compter qu'on en trouvât davantage dans des lieux plus éloignés; & que personne ne les accuseroit d'injustice, lorsque pour prix d'un si long & si pénible voyage, ils forceroient les Vaisseaux Indiens de leur donner en échange les marchandises de l'Inde, pour celles qu'ils leur offriroient. Ce raisonnement parut si bien fondé, qu'on se détermina pour la Mer Rouge par cette seule raison, à laquelle néanmoins Sir Henri voulut qu'on joignit l'obligation de tirer vengeance des outrages des Turcs. [C'étoit déclarer ouvertement qu'on alloit prendre la qualité de Pyrates avec celle de Marchands. Mais pour la dégui-

Raison qui les détermine à retourner dans la Mer Rouge.

ser

Sir Henri Middleton. 1612.

ser un peu,] on apprit par la voye de Massulipatan, que le Vaisseau Anglois qui y étoit arrivé quatre mois auparavant sous la conduite du Capitaine Floris, étoit parti dans le dessein de gagner aussi la Mer Rouge, & l'on se crut autorisé à ne rien épargner pour le sauver de la trahison des Turcs, entre les mains desquels il alloit se jetter imprudemment.

Ils prennent un Bâtiment Portugais, & s'accommodent de ses provisions.

Depuis ce jour jusqu'au 27, on ne s'occupa qu'à renouveller la provision d'eau. [Les Indiens avoient acheté tout le Vermillon, & on le leur avoit déja livré; mais ils se repentirent de leur marché, & le rapportèrent à bord.] Le soir du 26 on apperçut un Vaisseau à quelque distance; & deux ou trois petits Bâtimens Malabares qui étoient venus du même côté, assurèrent l'Amiral que c'étoit un Vaisseau Portugais de Cochin, qui étoit parti pour Chaul. Le Pepper-Corn, le Darling, & la Frégate furent envoyés aussi-tôt à sa rencontre, & n'eurent pas de peine à s'en saisir. Mais les gens de la Frégate excédant leur ordres, pillèrent l'Equipage Portugais. L'Amiral fit restituer aux Matelots ce qui leur avoit été enlevé, & se contenta de prendre ce qu'ils avoient de meilleur & de plus frais dans leurs provisions, pour se dédommager un peu des pertes que la Flotte Portugaise de Surate avoit fait essuyer à la sienne. La Lettre du Vice-Roi, dont le Scha Bandar avoit procuré la lecture aux Anglois, leur avoit fait assez connoître que si l'Amiral Soto Major ne leur avoit pas causé plus de mal, c'étoit moins l'inclination que le pouvoir qui lui avoit manqué. Cependant Sir Henri eut soin de faire signer aux Commandans de l'Equipage, un Mémoire éxact de ce qu'il leur avoit enlevé. [Ce Vaisseau étoit chargé de noix muscades, & de quelques autres marchandises en petite quantité.]

Calmes & dangereux courans près de Sokotora.

Le 25 Mars, la Flotte Angloise eut la vûe de l'Isle de Sokotora. A quatre ou cinq lieuës de la pointe de Dellischa, la variation se trouva de 16 degrés. [Depuis le midi du jour précédent, on avoit fait route au Nord-Ouest & quart à l'Ouest, & à l'Ouest-Nord-Ouest, & à l'Ouest durant toute la Nuit: quand le jour fut arrivé on crut avoir cottoyé la partie Occidentale de l'Isle, mais on trouva qu'au contraire on avoit à peine doublé sa pointe, quoique le vent eût été assez fort; ce qui prouve qu'on avoit eu à manœuvrer contre un courant rapide]. Depuis midi jusqu'à quatre heures au matin du jour suivant, on suivit la Côte avec fort peu de vent; & le calme survenant tout-d'un-coup, on fut emporté par le courant sur un Roc qui est à quatre ou cinq lieuës de la partie Occidentale de l'Isle, où l'on fut forcé de mouiller, pour attendre le vent. Il se leva deux heures après à l'Est; de sorte que vers midi on se trouva éloigné du Roc d'environ quatre lieuës, après lesquelles on retomba dans un autre courant, qui n'étoit pas moins impétueux vers le Nord. Le 27, en portant à l'Ouest-Sud-Ouest, on trouva encore un courant, dont la direction étoit aussi vers le Nord. Mais après s'en être dégagé aussi heureusement que des deux autres, on se trouva le matin, vis-à-vis d'Abba del Kuria, & le soir, on eut la vûe du Cap de Guardafu, à sept ou huit lieuës de distance. Depuis le midi du jour précédent jusqu'à l'heure où l'on étoit, on avoit fait environ vingt-huit lieuës, Ouest-Sud-Ouest; quoique la véritable direction fût à l'Ouest, en tirant beaucoup moins vers le Sud (*k*). L'Amiral fit jetter l'ancre

(*k*) *Angl.* en tirant un peu vers le Sud. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1612.

cre jusqu'à minuit. Le lendemain à huit heures, il se trouva entre les deux Caps de *Guardafu* & *Felix*.

Informations touchant l'arrivée d'une nouvelle Flotte Angloise dans la Mer Rouge.

Le Darling s'étoit arrêté à Sokotora, [avec les ordres de Sir Henri.] Pemberton qui commandoit ce Vaisseau, revint le 2 d'Avril, & rapporta qu'il avoit vû entre les mains du Roi un Ecrit de Jean Saris, Commandant de trois Vaisseaux Anglois, qui contenoit le tems de son départ d'Angleterre, le nom des lieux où il avoit relâché dans sa route, son arrivée à Sokotora & le dessein dans lequel il étoit parti de pénétrer dans la Mer Rouge, pour y éxercer le commerce. Pemberton ajoûta qu'on avoit fait lire à Saris l'Ecrit que Sir Henri avoit laissé dans la même Isle, & les raisons qui devoient le faire renoncer au voyage de la Mer Rouge; mais que se fiant au Passeport qu'il avoit du Grand-Seigneur, il espéroit d'être reçu plus favorablement que Sir Henri. Sur ce récit, le Conseil fut assemblé; &, sans la moindre opposition de sentimens, on se confirma dans la résolution d'éxécuter le dessein qu'on s'étoit proposé. D'ailleurs, il auroit été difficile d'en former un autre. Le vent ne permettoit plus de retourner en arrière, jusqu'à la Mousson de l'Ouest qui ne devoit revenir qu'au mois de May. Ainsi l'Amiral prit le parti de laisser le Capitaine Dounton avec le Pepper-Corn, pour croiser aux environs d'Aden; tandis qu'avec l'Incréase & le Darling, il s'avanceroit lui-même jusqu'aux Détroits de Babelmandel. Ils allèrent ensemble jusqu'à sept lieuës du Promontoire d'Aden, & lorsqu'ils se crurent vis-à-vis de cette Ville, à 12 degrés 47 minutes de latitude, Pemberton demeura derrière l'Amiral qui continua sa navigation. La variation fut, cet après-midi, de 13 degrés 40 minutes.

Résolution de l'Amiral.

Depuis quatre heures du soir jusqu'à trois heures du matin, l'Amiral eut peu de vent, Il suivit le Canal en portant à l'Ouest quart au Nord & à l'Ouest-Nord-Ouest. Vers le milieu du jour, un bon vent, qui se leva tout-d'un-coup, le fit avancer si légèrement jusqu'au soir, qu'au soleil couchant il jetta l'ancre à quatre lieuës de Babelmandel. Le 4, à huit heures du matin, il remit à la voile pour entrer dans le Détroit. Deux heures après, il se trouva dans Babelmandel même, entre l'Isle de ce nom & l'Arabie. Il y mouilla sur un fond de huit brasses. Le Canal n'a pas plus d'une demi-lieuë de largeur. A peine y fut-il arrêté qu'il vit venir à son bord une Barque conduite par un Turc & trois ou quatre Soldats Arabes. Ce Turc étoit le Commandant d'un Château voisin, sous l'autorité de l'Aga de Mocka. Il offrit à l'Amiral de se charger de ses Lettres pour Mocka, s'il y vouloit écrire, & de lui remettre les réponses dans l'espace de trois jours. L'occasion étoit trop belle, par quelque motif qu'elle fût offerte. L'Amiral prit le parti d'écrire au Capitaine Saris, pour lui communiquer les raisons qui le ramenoient dans cette Mer.

Il jette l'ancre dans les Détroits.

Le 6, il lui vint de Zeyla, Ville maritime du Détroit, sur la Côte d'Abyssinie, une Jelbe qui alloit à Mocka, chargée de nattes. Il acheta du Patron douze moutons; & loin de l'arrêter dans sa route, il lui recommanda de publier qu'il avoit rencontré des Anglois. Le 7 avant le jour, il vit passer un Vaisseau de Basanor, [qui sembloit fort empressé pour l'éviter.] Il le força de jetter l'ancre près de lui, en le menaçant de le couler à fond, s'il résistoit à ses ordres. Le même jour, *Richard Wickam*, un des Capitaines de Saris, lui apporta des Lettres dont le sujet n'est pas marqué dans la Relation.

Il reçoit des lettres du Capitaine Saris, alors à Mocka.

Sir Henri Middleton. 1612.

lation. Mais l'Amiral retint Wickam, de peur que les Turcs ne se crussent en droit de l'arrêter, lorsqu'ils apprendroient à son retour que les Vaisseaux Indiens ne passoient plus librement dans le Détroit. Il ne laissa pas de faire réponse à Saris, mais par un Turc qui avoit accompagné Wickam. Le huit, après-midi, il arriva un Vaisseau de Diu, qui fut fort surpris de recevoir des Anglois, l'ordre de jetter l'ancre auprès d'eux. C'étoit le même Bâtiment que Sir Henri avoit arrêté l'année précédente dans la Rade de Mocka. Il fit prendre sur les deux Navires Indiens toutes les marchandises qui convenoient à ses vûes, & les fit transporter à bord de l'Increase. Le 9, il se saisit d'une petite Frégate arrivée de Sael (*l*), & chargée d'ollibanum, dont les Anglois achetérent une partie, qu'ils payérent à la satisfaction des Infidelles. Deux jours après, ils arrêtérent une Barque de Sinde.

L'Amiral commence à se saisir des Vaisseaux Indiens.

Il est remarquable que depuis le jour qu'ils étoient entrés dans les Détroits jusqu'au 12, le vent demeura constamment au quart du Sud-Est, & qu'ensuite il changea au Nord-Ouest. L'année d'auparavant, il avoit tourné aussi le même jour au Nord-Ouest, où il étoit demeuré trois jours. Ce changement arrive tous les ans avec la même régularité.

Observation sur le vent dans les Détroits.

Le 14, Saris arriva sur les huit heures du matin à la vûe de Sir Henri avec ses trois Bâtimens. Après qu'ils se furent salués de toute leur artillerie, Saris, accompagné du Capitaine Towtson, & de Cox son principal Facteur, se rendit à bord de l'Increase, où il passa tout le jour avec l'Amiral. Il l'invita, pour le jour suivant, à dîner sur son Vaisseau, qui se nommoit le *Clove*. Sir Henri s'y étant rendu avec ses meilleurs amis, pria le Capitaine de lui faire lire le Passeport du Grand-Seigneur ; sur quoi Saris lui déclara que s'étant promis un heureux Commerce à Mocka, il n'attribuoit la perte de ses espérances qu'à la détention des Vaisseaux Indiens. L'Amiral, quoique fort persuadé qu'il s'étoit flatté mal-à-propos, crut devoir le consoler par une offre dont les avantages devoient surpasser beaucoup ceux du commerce ordinaire. Il convint par un Ecrit formel que le Capitaine auroit le tiers de toutes les marchandises qui seroient prises aux Indiens, en payant comme lui le prix en argent ou par des échanges, & que les Bâtimens demeureroient ensuite à la disposition de celui qui avoit cru devoir cette conduite à sa vengeance. [Etrange Traité, par lequel ils disposoient du bien d'autrui sans aucun droit. Saris ne se crut point obligé d'en examiner la justice, parce qu'il regarda les fruits qu'il en devoit tirer, comme un salaire bien acquis par les services qu'il alloit rendre à l'Amiral.]

Saris joint l'Amiral Middleton.

Etrange traité pour piller le bien d'autrui.

En effet, deux Vaisseaux ayant paru le 16, l'un de Calecut, chargé de ris, [pour Mocka] l'autre de Karapatan près de Dabul, chargé de poivre, [& qui étoit parti d'Achen pour se rendre à Aden] Saris fut le plus ardent à les forcer de jetter (*m*) l'ancre. Le 18, il en vint un de Cananor, à Mocka; [la plus grande partie de sa charge consistoit en poivre.] Le lendemain, on en arrêta deux de Surate, l'un nommé le *Hassani*, qui appartenoit à

Grand nombre de Vaisseaux Indiens arrêtés par les deux Chefs Anglois.

(*l*) Cette Ville est nommée *Shahr* dans la Relation, & *Shaher* dans Purchass; c'est d'après les Portugais qu'on la nomme *Sael* ou *Xael*; elle est dépendante de *Kushem* ou *Kashin*.

(*m*) *Angl.* Sir Henri leur envoya sa frégate, pour les forcer à jetter l'ancre. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1612.

à Abdal Hassan, & qui alloit à Joddah (*n*); l'autre à Koja Nassan, cet ancien ami de l'Amiral. Ils furent forcés de mouiller près de son Vaisseau, sur lequel il fit monter les Commandans Indiens, pour les faire garder sous ses yeux. Il apprit d'eux que le principal Navire du grand Mogol, nommé le *Rhemi*, devoit bientôt arriver. Le 20, il prit un Vaisseau de Diu, chargé de marchandises Indiennes; & le même jour, une grande Barque de Dabul qui lui auroit échappé si la Pinasse n'eût fait beaucoup de diligence pour la joindre. L'Amiral fit conduire à terre, le lendemain, tous les Passagers des deux Vaisseaux de Surate. Vers midi, il arriva un Vaisseau de Calecut, qui fut arrêté avec tous les autres. Le 22, on arrêta une Frégate de Sael, qui apportoit à Joddah de l'ollibanum, qu'elle avoit été charger à Goa. Dans le même tems, le Darling poursuivit un grand Vaisseau de Diu, chargé de marchandises Indiennes pour Suaken, qui avoit pris sa route par le grand Canal, mais que cette précaution ne put garantir du sort commun.

Arrivée du Vaisseau du Grand Mogol.

Enfin le 23, on vit arriver le Rhemi de Surate, Vaisseau du Grand Mogol, qui étoit chargé pour la Reine, Mère de ce puissant Monarque. Il comptoit de se rendre à Joddah; mais il fut arrêté avec tous les autres. Son Equipage étoit de quinze cens personnes. Sir Henri, satisfait d'une proye si riche, donna ordre à cette multitude de Captifs de se préparer pour le suivre le lendemain dans la Rade d'Assab, où il se proposoit de faire la distribution de son butin. Il partit en effet le 24, en laissant derrière lui le Darling, & le Thomas, Vaisseau de Saris, pour croiser dans les Détroits.

L'Amiral se retire avec sa proye dans la Baye d'Assab.

Il jetta l'ancre, à l'entrée de la nuit, sous l'Isle de Crabbes; & le jour suivant il entra dans la Rade, accompagné de tous ses Captifs, [& jetta ✠ l'ancre sur sept brasses & demi d'eau. Le 27 on tira une grande quantité d'Indigo des Vaisseaux de Surate & de Diu. Cependant le Clove qui n'avoit pas remarqué dans quel endroit étoit la Flotte, ne sçavoit quelle route tenir. On l'avertit du lieu du rendez-vous, par un coup de canon; il y répondit par un autre coup, & peu de tems après on le vit arriver.]

Remarque.

[On doit trouver fort étrange que l'Amiral interrompe ici sa Relation, ✠ sans nous apprendre comment il usa de l'ascendant qu'il avoit sur les Indiens, & quelles bornes il mit à sa vengeance. On ne comprend pas mieux sur quels principes il se croyoit en droit de punir les Indiens des outrages qu'il avoit reçu des Turcs. Mais le voyage suivant étant lié au sien, par la dépendance où le Capitaine Dounton étoit de ses ordres en qualité de son Lieutenant, on fait remonter ici le Lecteur jusqu'à l'année de leur départ commun, pour tirer du Journal de Dounton quantité d'éclaircissemens qui manquent à la Relation de l'Amiral. Ce n'est pas néanmoins sans avoir eu l'attention de recueillir les latitudes.]

✿ (*n*) Purchass appelle cet endroit *Zidda*. C'est le Port de la Mecque.



LATITUDES

LATITUDES.

Isles de Quériba..........	11	10	S.	Rade de Surate....................	20	42
Baye sabloneuse de Sokotora.........				Rade de Dabul....................	17	42
....	12	25	N.	Variation....................	16	30
Ville de Tamarin........	12	30		Aden en Arabie....................	12	47
Variation.............	19	18		Variation....................	13	40
Ville de Zenan............	16	15				
Rade de Soually...........	20	57				
Variation.............	16	30				

JOURNAL (a)

De Nicolas Dounton, *Capitaine du Pepper-Corn, dans la Flotte de* Sir Henri Middleton. (*b*)

Dounton. 1610. Voyage lié avec le précédent.

Le 22 de Juillet, 1610, à quatre heures après-midi, on eut la vûe de *la Table*, Montagne fort élevée, & celle de la Baye de Saldanna, à la distance d'environ douze lieuës. Mais les calmes & la variété des vents ne permirent point d'entrer dans la Rade avant le 24. On y trouva trois Bâtimens Hollandois, dont l'un faisoit voile à Bantam, commandé par Peter Gat (*c*), qui étoit parti de Hollande avec treize Vaisseaux que la tempête avoit dispersés, & qu'il attendoit dans cette Baye. Les deux autres étoient venus faire leur provision d'huile dans l'Isle des Pengouins, & devoient retourner directement en Europe.

Situation de la Baye de Saldanna.

La Baye de Saldanna est à (*d*) quatre lieuës (*e*), Nord-Nord-Est, du Cap de Bonne-Espérance; &, Nord quart à l'Ouest, à dix lieuës du ☞ Cap (*f*) *Falso*, [qui est à l'Est du précédent.] Ces deux Caps qui peuvent être vûs de Saldanna, sont divisés par une autre grande Baye, entre laquelle & celle de Saldanna, il n'y a qu'un espace de trois lieuës, d'un terrain bas & marécageux, qui s'étend Sud & Nord, & qui des deux côtés est environné de hautes montagnes. Quand on est assez avancé pour avoir la pointe de la Baye de Saldanna à l'Ouest-Nord-Ouest, au Nord-Ouest & quart à l'Ouest, vis-à-vis la terre qui est entre les deux hautes montagnes de la Table, & du Sugar Loaf, ou du pain de sucre, on se trouve dans une situation sûre & commode, sur un fond de six, cinq, & quatre brasses, suivant l'eau que prend le Bâtiment. L'Isle des Pengouins en est à trois lieuës, portant Nord-Nord-Ouest, demi-Ouest, & s'étendant au Nord par

☞ (a) Purchass a inséré un Extrait de ce Journal dans sa Collection. Voyez *Pilgrims. Vol. I. pag.* 274.

(*b*) Dans l'Original le Chapitre XII. du III. Livre commence ici R. d. E.

(*c*) *Angl.* Peter But. R. d. E.

(*d*) Les Relations ne s'accordent pas sur cette distance, mais voyez la Carte. R. d. T.

(*e*) *Angl.* quatorze lieuës. R. d. E.

☞ (*f*) Si la Baye de Saldanna est à quatorze lieuës du Cap de Bonne-Espérance, elle doit être plus éloignée du Cap Falso.

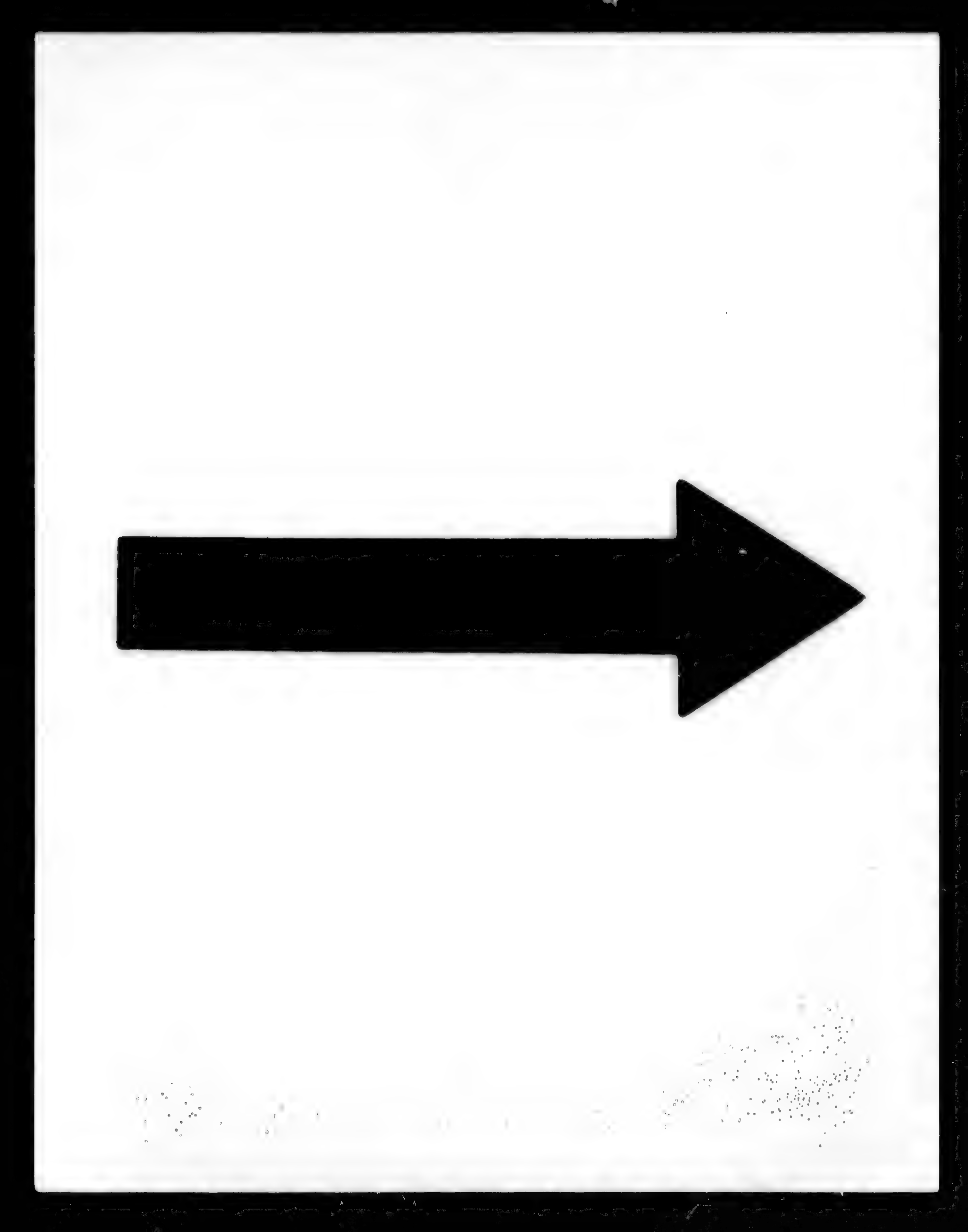
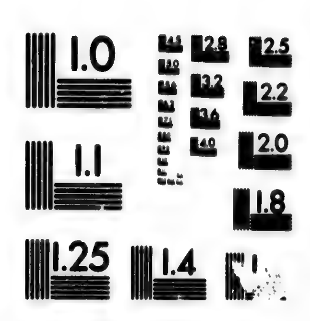


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

DOUNTON. 1610.

par Oueſt de l'endroit de la Rade où vous êtes (*g*). Le Continent du fond de la Baye, quoiqu'éloigné de 13 lieuës, ſert auſſi à couvrir cette ſtation, parce que tirant ſur le Nord, Oueſt quart à l'Oueſt, il ne laiſſe guères plus de trois points ouverts du côté de la Mer du Nord-Oueſt, d'où viennent les plus grandes tempêtes.

Changemens arrivés dans cette Baye.

LA Baye de Saldanna avoit été juſqu'alors une retraite favorable pour les Anglois. Outre la bonté de l'air, qui les rétabliſſoit de toutes leurs maladies, ils y avoient toûjours trouvé une grande abondance de bœufs & de moutons; qu'ils achetoient à fort bon compte. Un bœuf ne leur coûtoit qu'un crochet de fer de douze ou quinze pouces de longueur, [& ils paſſoient un mouton à proportion.] Mais le Capitaine Dounton trouva beaucoup de changement, ſans pouvoir en pénétrer la cauſe, parce que la Flotte Angloiſe n'avoit perſonne qui entendît les langues du Pays. Ses conjectures ſont, que le mal avoit pû venir des Hollandois, qui, ſans faire attention à l'avenir, ravageoient & détruiſoient tout, dans les lieux où le hazard les faiſoit arriver: ou que les beſtiaux qu'on y avoit vûs en ſi grand nombre, n'étoient pas une production du Pays; mais qu'étant pris dans les guerres que les Habitans avoient alors, & qui leur faiſoient rechercher avec tant d'avidité les moindres morceaux de fer, pour armer leurs dards & leurs lances, la paix qui avoit peut-être ſuccédé à leurs diviſions, leur avoit fait perdre tout-à-la-fois le goût du fer & l'occaſion d'enlever des beſtiaux. Ils ne laiſſoient pas de venir chaque jour aux tentes des Anglois; mais les prières & les préſens ne purent tirer d'eux que quatre vaches & ſix brebis, pour le ſoulagement des Malades de la Flotte. Ces vaches étoient même ſi vieilles & ſi maigres, que leur chair ne faiſoit point un mets fort picquant. Et ce ne fut pas du fer que les Sauvages demandèrent en payement; ils ne voulurent prendre que de petites plaques de cuivre, de ſix pouces quarrés; pour chacune deſquelles ils donnoient volontiers une brebis. On fut obligé de couper en piéces un chaudron de cuivre, dont ils regardoient les morceaux avec admiration. Ils s'en font des ornemens pour leur parure, avec un ſoin extrême de les rendre clairs & luiſans; & Dounton en vit pluſieurs qui portoient ſix ou ſept de ces précieux bijoux au long des bras.

Cauſes du changement.

Uſages & caractère des Afriquains de Saldanna.

CES Afriquains ſont les plus ſales Créatures que l'Auteur ait jamais vûes. A la malpropreté naturelle de leurs corps, qui vient de la ſueur ou d'autres cauſes, ils joignent une onction, qui eſt apparemment le jus de quelques herbes, mais qui reſſemble beaucoup à la fiente de vache; & leur chevelure, ou plutôt la laine de leur tête, qu'ils ont ſoin de bien enduire de cette affreuſe pomade, a l'air d'une pâte compoſée d'herbes pilées. Pour habits, ils ont des peaux de bêtes, qui leur tombent juſqu'au milieu des cuiſſes, mais ſans être liées par aucune couture; & leurs parties naturelles ſont couvertes, dans les deux ſéxes, d'une queuë de chat, ou de quelque autre petit animal. Leurs moutons, au lieu de laine, ont une ſorte de poil qui reſſemble à celui des veaux, & qui eſt auſſi de diverſes couleurs. Ils ont les jambes plus longues, & le corps plus gros que les moutons d'Angleterre; mais ils ſont beaucoup moins gras.

LES

(*g*) L'Editeur Anglois remarque qu'il faut qu'il y ait ici quelque erreur, & que cette Deſcription ne peut convenir qu'à la Baye de la Table. Elle eſt d'ailleurs fort obſcure & ſemble ſe contredire. R. d. T.

Dounton. 1610.

Les Chefs de la Nation font diftingués par une plaque d'yvoire mince & fort poli d'environ feize pouces de grandeur, qui leur couvre le bras au deffus du coude; & depuis le coude jufqu'au poignet, ils portent fix, huit, & jufqu'à douze petites piéces de cuivre; qui font ou féparées, ou jointes enfemble, fuivant la facilité qu'ils trouvent à les ajufter, avec des bracelets de verre bleu, & de nacre de perles, qui leur viennent des échanges qu'ils font avec les Matelots Hollandois pour des œufs d'autruche & des porc-épics. Ils ont une autre forte de parure, qui eft peut-être ce qu'il y a de plus dégoutant dans l'Univers; ce font les boyaux des Bêtes qu'ils ont tuées, ou qu'ils voyent tuer aux Anglois. Ils fe les paffent autour du col, en les faifant defcendre jufqu'à la ceinture au long de l'eftomac; ce qui joint à l'horreur du fpectacle une odeur que les Européens ont peine à fupporter. Ils ont l'ufage des fléches & des arcs; mais lorfqu'ils s'approchent des Voyageurs de l'Europe, ils laiffent ces armes dans quelque buiffon, pour ne conferver qu'une forte de lance fort courte, ou de dard armé d'une petite pointe de fer; & quelques plumes d'autruche, dont ils fe fervent comme d'évantails, contre la chaleur du Soleil. Ils ont la taille fort belle, & le corps extrêmement dégagé. On croit avoir remarqué qu'ils changent de tems en tems d'Habitations, pour la commodité des pâturages. Les lieux qu'ils préférent font les vallées entre les montagnes. De la Baye, on découvre dans l'éloignement, des fommets chargés de neige; mais les monts qui font vers la Côte, n'ont rien qui fente l'Hiver, malgré leur extrême hauteur.

Monts chargés de neige, en Afrique.

Dounton, [plus capable d'obfervations que la plûpart des Marchands Anglois,] remarqua différentes efpéces de ferpens & d'araignées (*b*), mais fans entreprendre d'en laiffer la defcription. Il vit quantité de bêtes farouches. Les Hollandois l'affurèrent qu'ils avoient vû des lions; mais il chercha inutilement l'occafion d'en voir. Les chevreuils, les antilopes, les porcs-épics, les tortues de terre, les finges, les oyes, les canards, les pélicans, les *paffeas*, les *flemingos*, les corbeaux, qui ont tous un collier blanc autour du col, quantité de petits oifeaux de différentes efpéces, fans parler de ceux de mer [tels que les Pengouins les Mouettes, & plufieurs autres,] dont la variété eft innombrable, rempliffent tellement l'air, les arbres & la terre, qu'on ne peut fe remuer fans en faire partir un grand nombre. Les cormorans font en troupes au long des Côtes, & ne l'emportent pas néanmoins par la multitude, fur certains oifeaux gris, avec les aîles noires, que les Portugais appellent *alcantraffes*.

Obfervations de Dounton fur les animaux.

Le poiffon n'y eft pas moins abondant. On y trouve la plûpart des efpéces qui font connues en Europe. Mais Dounton parle avec étonnement de la multitude des veaux marins, & des petites baleines qu'il vit plufieurs fois autour de l'Ifle des Pengouins. [On y pêcha une très grande quantité de poiffons de la groffeur d'une Truite, & qui reffembloient à des Barbeaux, auffibien que d'Eperlans, de Rayes, de Chiens de Mer; fur les Rocs on trouva abondance de moules & d'autres Coquillages.] L'air, fur toute la côte, eft fort fain, & l'eau excellente. On voit defcendre des montagnes une infinité de petits ruiffeaux, qui fe réuniffent dans plufieurs endroits, & qui fourniffent abondamment à la provifion des Vaiffeaux.

Un

(*b*) *Angl.* & de Vipères.

DOUNTON. 1610.

Voyage téméraire & infructueux de l'Amiral Anglois.

Un jour au matin, le Capitaine Dounton & l'Amiral accompagnés de treize hommes, entreprirent de chercher quelque lieu d'où ils pussent faire apporter du bois. Après avoir fait trois milles sans en découvrir aucune apparence, à la réserve de quelques feuilles vertes, que la nécessité fit couper aux gens du Pepper-Corn. Sir Henri qui cherchoit en même-tems quelques rafraîchissemens pour ses malades, prit la résolution de s'avancer autour de la Table (*i*), dans l'espérance d'y trouver quelques bestiaux qu'il se proposoit d'acheter. Il ne prévoyoit pas dans quelles difficultés il alloit s'engager. Ils traversèrent d'abord un grand terrain pierreux, inégal, sans aucune trace de chemin, obligés fort souvent de descendre & de remonter, pour franchir un grand nombre de ravines que les torrens, formés par la pluie, n'avoient pas cessé de former depuis un grand nombre de siécles, en se précipitant du sommet de la Table. Enfin, ils trouvèrent un sentier battu, au long duquel ils marchèrent quelque tems, guidés par quelques plumes qu'ils rencontroient d'espace en espace & par d'autres traces d'oiseau ou de bétail. Cependant, [en ayant trouvé la fin, ils jugèrent que cette route avoit été frayée par les équipages de divers Vaisseaux.] ✝ Ils la quittèrent, pour prendre sur la droite, où ils recommencèrent à marcher dans un lieu triste & fatiguant, jusqu'à ce qu'ils découvrirent un autre sentier, qui sembloit conduire vers la rade au long des montagnes. Ils le suivirent assez long-tems, au travers des rocs & des ravines; & se trouvant avec beaucoup de surprise entre le Pain-de-sucre & la Table, ils découvrirent le rivage, au long duquel ils avoient marché, entre des monts qui leur en déroboient la vûe. Ils continuèrent d'avancer entre le Nord du Pain-de-sucre & la Table, [sans qu'on nous dise quelle étoit ✝ leur ressource contre la faim & la fraîcheur de la nuit.] Enfin, après s'être fortifiés le matin, en faisant un peu de feu, ils marchèrent encore une partie du jour, & vers le soir ils arrivèrent à leurs tentes. Une si longue absence y avoit déja répandu l'allarme. Pemberton, inquiet pour le sort de son Amiral, se disposoit à partir avec un corps d'Anglois bien armés, pour le chercher d'un côté de la Montagne, tandis que Thornton en feroit le tour du côté opposé avec une autre troupe. La joye de le voir arriver fut si vive, qu'elle éclata dans toute la Flotte par une fête publique. Sir Henri, dans cette marche, avoit eu pendant tout le jour la *Table* à sa droite; & sur sa gauche, des marais, qui étant près des montagnes, se trouvoient remplis de rocs, tombés en divers tems du sommet. Le fond en est humide, & paroît propre à faire d'excellens pâturages. On y voit par intervalles des arbres fort bas, quoique larges & touffus par leurs branches, qui portent un fruit de la figure & de la grosseur des pommes de pin, mais dont la peau n'est pas si rude: les oiseaux se nourrissent de la semence. Les feuilles ont à peu près la forme de celles du Houx; mais elles sont moins épaisses.

Son retour, & ses observations.

Utilité de porter des semences dans les voyages de mer.

Cette saison étant le printems du Pays, l'herbe & les arbres étoient en fleurs de tous côtés. Dounton, charmé de ce spectacle, regrêta de n'avoir pas apporté les meilleures semences de nos jardins, pour les laisser dans une terre qui lui paroissoit fort propre à les recevoir. Quoique les Sauvages eussent pû ruiner une partie de son travail, il jugea qu'il s'en feroit sauvé quelque

(*i*) La Montagne de la Table est près de la Baye qui porte ce nom, cela prouve encore qu'il ne s'agit pas ici de la Baye de Saldanna.


1. Logemᵗ du Gouverneur... Huis des Gouverneurs.
2. Logemᵗ du Sous-Gouvern. Huis des 2ᵉ Persoons.
3. Logemᵗ du Capitaine... Kaptyns Huis.
4. Logemᵗ du Lieutenant. Luitenants Huis.
5. Porte voutée... Verwulfde Toren.
6. Boutique du Serrurier. Smits-Winkel.
7. A. Mont: du Diable... Duivels-Berg.
8. B. Mont: de la Table... Tafel-Berg.
9. C. Mont: du Lion... Leeuwen-Berg.
10. D. Queue du Lion... Leeuwen-Staart.
11. E. Le Fort... De Vesting.
F. Jardin de la Comp... Kompᵉ Tuin.
G. Cabanes des Hottentots. Hutten der Hottentotten.
12. H. Maisons des Hollandᵗ. Huizen der Hollanders.
I. Eglise... De Kerk.
K. Hopital... 't Gasthuis.
13. L. Pont de débarquemᵗ. 't Hoofd, voor de Sloepen.
14. M. Lieu de l'Aiguade... Waterplaats.
Roces cachés... Blinde Klippen.
Fort
Baye de la Table.
Tafel-Baai.
Lieu de mouillage.
Ankerplaats.
Vuë du Cap de Bonne Esperance
GEZIGT van de KAAP DE GOEDE-HOOP.
J. V. Schley direx.

que partie
la Baye,
ple à soût
mer des g
Pays froid
après lui.
pas appar
pas moins
eux provi
tous les li
caution d'
Après
rafraîchis
dans l'abo
se dispoſa
jusqu'au 1
de Bonne-
ou des Aig
qu'au 6 de
dagaſcar,
ſoir, on j
de Londre
retenoit da
prit du Ca
Cap de Bo
la moindre
pour les c
laiſſé enga
cette Iſle;
eu beaucou
leur Chalou
ne lui perm
le beſoin d'
Baye d'Ant
mis dans la
Oueſt de l'
les careſſes
çu une ſi b
rer de l'amb
rivage avec
avoit ſouha
ces trois h
ayant refuſ
ges armés d

(k) Pur
les noms de

Downton. 1610.

que partie ; & que les Commandans de chaque vaisseau, qui seroient entrés dans la Baye, recueillant le fruit de ses soins, auroient été portés par son exemple à soûtenir & à perfectionner son entreprise. [Il auroit aussi voulu y semer des glands ; persuadé que les Arbres croissant-là plus vîte que dans les Pays froids, il auroit rendu un très grand service à ceux qui y seroient venus après lui. On le traita de visionaire de penser à semer là où il n'y avoit pas apparence qu'il pût jamais profiter de son travail : cependant il n'en étoit pas moins persuadé que les Anglois feroient fort sagement d'apporter avec eux provision de diverses semences, & de travailler à les faire croître dans tous les lieux où ils verroient un terrain propre : & que ce seroit-là une précaution d'une très grande utilité pour l'avenir.]

Départ des Anglois.

Après avoir renouvellé la provision d'eau ; & rétabli les malades avec des rafraîchissemens d'une bonté médiocre, puisqu'ils consistoient principalement dans l'abondance du poisson & dans une prodigieuse quantité de moules, on se disposa le 9 d'Août, à remettre à la voile. Mais le vent devint contraire jusqu'au 13, que soufflant au Sud-Sud-Est il fit doubler avant la nuit le Cap de Bonne-Espérance. On ne passa pas moins heureusement celui *das Agulhas* ou des Aiguilles. Les jours suivans furent variés par des tems fort divers, jusqu'au 6 de Septembre qu'on découvrit à trois heures après-midi l'Isle de Madagascar, ou de Saint-Laurent, à 23 degrez 38 minutes de latitude. Vers le soir, on jetta l'ancre dans la Baye de Saint-Augustin, où l'on trouva l'*Union* de Londres, Vice-Amiral du quatriéme voyage, que le défaut de provisions retenoit dans cette Baye avec beaucoup d'embarras & d'inquiétude. On apprit du Capitaine qu'il avoit été séparé de son Amiral & de la Pinasse entre le Cap de Bonne-Espérance & la Baye de Saldanna, sans avoir pu se procurer la moindre information sur leur sort, & qu'il étoit entré dans cette Baye, pour les chercher. Ensuite ayant fait voile vers l'Isle de Zanzibar, il s'étoit laissé engager par les fausses caresses des Portugais à tenter le commerce dans cette Isle ; mais quelques-uns de ses gens, qu'il leur avoit envoyés, avoient eu beaucoup de peine à se sauver de leurs mains, & n'avoient pû regagner leur Chaloupe qu'en perdant trois de leurs compagnons. Les vents contraires ne lui permettant point de choisir un Port commode, il avoit été forcé par le besoin d'eau, de retourner vers Madagascar, dans le dessein de gagner la Baye d'Antongile, qui est sur la Côte Est-Nord-Est : divers obstacles l'avoient mis dans la nécessité d'entrer dans celle de Konkomorre (*k*) au coin Nord-Ouest de l'Isle. Il s'y étoit arrêté quelques jours, excité à la confiance par les caresses & les offres du Roi. Le principal Facteur du Vaisseau avoit conçu une si bonne opinion de ce Prince barbare, que dans l'espérance d'en tirer de l'ambre-gris & d'autres richesses, il s'étoit déterminé à descendre au rivage avec plusieurs Marchands du Vaisseau. Il s'étoit présenté au Roi qui avoit souhaité de voir aussi le Chirurgien, le Trompette, & le Tambour. Mais ces trois hommes, qui avoient accompagné les Marchands dans la Chaloupe ayant refusé d'en sortir, on vit aussitôt paroître un grand nombre de Sauvages armés de dards, de fléches & de lances, qui entreprirent de forcer la Chaloupe.

Ils rencontrent l'Union à Madagascar. Ses avantures.

(*k*) Purchas donne encore à cette Baye les noms de *Jungomar*, de *Vingomar*, & de *Boamora*.

Dounton. 1610.

Chaloupe. Les Matelots Anglois repoussèrent ces furieux à coups d'arquebuses, mais il en sortit d'autres de la rivière dans une multitude de Canots, qui eurent la hardiesse de s'avancer jusqu'au Vaisseau, d'où le bruit de l'artillerie les éloigna bientôt. Cependant, ils formèrent le dessein, quelques jours après, d'attaquer le Vaisseau même, qui attendoit des nouvelles de son Capitaine & de ses Marchands. Plus de cent Canots s'approchèrent en forme de croissant, & mirent les Anglois dans la nécessité de se retirer. Ils avoient repris leur course vers l'Inde ; & n'ayant pû gagner Sokotora, ils avoient fait voile au Port d'Achin, où ils avoient trouvé quelque avantage à commercer avec les Guzarates. De-là, ils s'étoient rendus à Priaman, pour y charger du poivre; mais après y avoir fait leur convention pour le prix, à treize piéces de huit le *babar*, [qui est-là de cent douze livres] on leur avoit livré la marchandise dans l'Isle de Tékou, qui est à trois lieuës de Priaman.

Secours accordés à l'Union.

Sir Henri se chargea volontiers de procurer des vivres à l'Union, par les mêmes moyens qu'il employa pour lui-même, & cette entreprise rendit son séjour plus long dans la Rade. Il accorda aussi les différends qui s'étoient élevés dans l'Equipage. Pendant quatre jours qu'il passa dans cette Baye, il observa que l'eau y est par-tout fort profonde, mais inégale dans sa profondeur, qui surpasse quelquefois deux cens brasses. Tout le rivage du Sud, depuis la pointe de l'Ouest jusqu'aux montagnes, est parsemé de rocs & de basses, que le retour de la marée laisse à découvert. L'Amiral avoit fait jetter l'ancre à l'extrémité de ces rocs proche des montagnes, sur douze brasses de fond; mais il auroit pu s'approcher encore plus de la terre, sur sept brasses. Il étoit entré dans la Baye avec un vent très-fort qui souffloit au Sud-Sud-Ouest, & qui cessa tout-d'un-coup lorsqu'on fut près de la terre. Cependant il recommença tous les jours, jusqu'à la nuit, qui étoit toûjours fort calme. L'Auteur remarque qu'on avoit alors la nouvelle Lune, ce qui rend le tems plus difficile dans ces contrées; de sorte qu'il ne put juger de ce qu'il est dans un autre cas. Il lui parut que la chaleur est toûjours extrême sur ces terres, sur-tout lorsque le Soleil est au Sud de la Ligne.

Propriétés de la Baye de Saint Augustin.

Arbres & plantes.

Les Anglois trouvèrent, dans cette partie de l'Isle, des arbres aussi résineux que le sapin jaune. Ayant essayé d'y mettre le feu, ils furent surpris de le voir gagner avec une vîtesse prodigieuse de la racine jusqu'aux branches. Le bois de ces arbres est aussi fort tendre; mais ils en trouvèrent une autre espéce dont le bois est aussi dur que le *lignum vitœ*, & la couleur très-blanche jusqu'au cœur, qui tire un peu sur le brun; [peut-être est-ce une sorte de Bois de Sandal blanc]. Les arbres qu'on coupa pour le chauffage des Vaisseaux, furent de ceux qui parurent les plus communs, & dont les branches sont chargées d'un fruit qu'on appelle tamarin, Il est dans des cosses, de la grandeur de celle de nos féves. Le goût en est fort aigre, les Apothiquaires le croyent bon contre le scorbut. On trouve aussi dans le même lieu une grande quantité de cette herbe, dont on fait l'espéce d'aloes qu'on appelle *Sokotrine*. Pour la forme, on auroit peine à la distinguer de la *Semper-vive*. Mais l'Auteur ne put être informé si les Habitans de l'Isle la connoissent, & s'ils en font usage. Il ne découvrit pas mieux pourquoi ils marquoient tant d'éloignement à converser avec les Anglois. On eut beaucoup de peine à se procurer des rafraîchissemens. Un bœuf se donnoit autrefois dans cette Baye pour une piéce de huit; & l'Amiral en pouvoit à peine obtenir pour le double. Il y a beaucoup d'apparence

Dounton. 1610.

parence que c'étoit l'Union même qui avoit causé ce changement, depuis qu'étant sans Chef, & cherchant peut-être à se venger, tout l'Equipage avoit commis divers désordres sur la Côte. On prétend que les Insulaires de Madagascar sont naturellement perfides; mais leur entreprise à Konkomorre, & l'ordre dans lequel ils s'étoient avancés pour combattre, doit faire juger aussi qu'ils sont braves, & qu'ils n'ignorent pas la discipline militaire. Leurs armes sont l'arc & les fléches, la lance & de petits dards qu'ils portent en faisceaux & qu'ils jettent fort adroitement.

Changement de manières dans les Habitans.

(*l*) Le 9 de Septembre, à quatre heures après-midi, la Flotte leva l'ancre; & laissant l'Union dans la Baye, elle en sortit avec un fort bon vent. Le 21, entre 10 & 11 degrez de latitude, le vent étant à l'Est-Sud-Est, & les Courans au Sud-Ouest, on se trouva fort près d'une Côte très-basse au milieu d'une infinité de petits rocs, qui ne s'apperçoivent que par le battement de la mer. On distingua plusieurs petites Isles, qui sont celles de *Quériba*, & l'on employa six jours à s'en dégager. [Elle s'étend au Nord tirant à l'Est, & au Sud tirant à l'Ouest.] La Côte, dont on avoit été surpris de se trouver si proche, est, au jugement de Dounton, environ 70 lieuës au Nord de Mozambique: [Ces Isles sont fort sabloneuses, & la plûpart sont couvertes d'arbres.] Comme le soin d'éviter les rocs occupoit uniquement les Anglois, ils ne firent point d'observations sur la terre qu'ils avoient devant les yeux, ni sur la distance des Isles entr'elles. Le plus grand danger venoit des Courans, qui étant d'une grande violence, empêchoient de jetter l'ancre au milieu des rocs, & même d'approcher du rivage quoiqu'ils ne fussent qu'à deux lieuës; [& d'ailleurs la mer étoit si profonde qu'à cent cinquante brasses, ils ne pouvoient pas trouver de fond.] Tous les soirs ils voyoient des feux allumés par les Habitans; mais ces foibles secours ne diminuoient pas le péril, & ne leur inspiroient pas l'envie de s'approcher. Ce qui leur causa un nouvel étonnement, ce fut qu'après s'être dégagés des rocs, ils se trouvèrent jettés au Nord par les Courans, presqu'au même point d'où ils étoient venus.

Départ de la Flotte.

Isle de Quériba.

Rocs & Courans dangereux.

Enfin les Courans cessèrent le 9, ou du moins la Flotte s'en trouva délivrée, sans pouvoir distinguer de quel côté ils prenoient leur direction. [Mais le 10, le 11, & le 12, elle s'apperçut que les Courans l'emportoient de nouveau.] Le 17, au lever du Soleil, on découvrit les Isles qui se nomment *duas Hermanas*, ou les deux Sœurs, & qui doivent ce nom de leur parfaite ressemblance. Leur situation, l'une à l'égard de l'autre, est Ouest quart au Sud, & Est quart au Nord. Elles sont à sept ou huit lieuës de la pointe Ouest de Sokotora, vers laquelle on continua de s'avancer. La sonde fit trouver, à trois lieuës & demi de cette pointe, vingt-trois, vingt-quatre & ving-six brasses d'eau. Mais le vent, qui avoit été très-favorable dans cet espace, venant tout-d'un-coup à manquer, on ne put surmonter le Courant pour s'approcher des Côtes. L'Amiral & le Darling jettèrent l'ancre sur douze brasses de fond, près d'une Ville nommée *Gallanza*. A la fraîcheur du soir, le Capitaine Dounton gagna dans la Pinasse une pointe sabloneuse, pour en tirer quelques rafraîchissemens de poisson ou d'autres vivres. [Il y fit une pêche assez abondante, pour fournir deux repas à toute la Flotte.] Il y apprit, comme il le craignoit

Isles nommées les duas Hermanas.

On aborde à l'Isle de Sokotora.

(*l*) Dans l'Original la 2e. Section du XII Chapitre commence ici. R. d. E.

DOUNTON. 1610.

craignoit déja, que la Mousson de l'Est étoit arrivée, & par conséquent qu'il falloit renoncer pour neuf mois à l'espérance de se rendre à Cambaye. Cependant il leur restoit celle de recevoir à Tamarin des informations plus certaines de la bouche du Roi.

Villes de Gallanza & de Tamarin.

Le 20, qui étoit un Samedi, ils allérent mouiller le soir contre une pointe, à six lieuës de Tamarin (*m*), & cinq de Gallanza. Mais au lieu d'y passer la nuit, s'étant flattés de pouvoir avancer à la faveur d'un petit vent frais de terre, ils furent entraînés avec tant de force par le Courant, que le lendemain ils se retrouvérent vis-à-vis de Gallanza, mais à beaucoup de distance du rivage. Le 22, l'Amiral & le Darling se rapprochérent de la terre dans un lieu que les rocs & les basses rendoient assez dangereux; & vers midi, le Pepper-Corn qui avoit failli d'être tout-à-fait écarté de l'Isle, mouilla aussi dans la Baye, à l'Ouest de Gallanza sur un fond de six brasses. Dounton se rendit aussi-tôt au rivage dans la Pinasse, où il avoit mis quantité de barrils pour rapporter de l'eau. Il s'étoit muni d'une enseigne de paix, dans l'espérance que les Habitans viendroient à lui avec quelques boucs & d'autres rafraîchissemens. Il en vit effectivement plusieurs troupes, qui s'étoient rassemblés à quelque distance: mais personne n'osant s'approcher, il jugea que ces pauvres Insulaires étoient arrêtés par la crainte de déplaire au Roi, qui ne vouloit pas que ses Sujets eussent la moindre intelligence avec les Etrangers, ni qu'ils leur fournissent aucun secours de vivres sans sa permission. Dounton se contenta de remplir d'eau treize de ses barrils, & revint tranquillement à bord.

La Lune étant pleine & la marée haute à neuf heures du soir, on trouva par diverses observations que l'eau s'étoit élevée de douze pieds. Elle se retira directement au Nord, c'est-à-dire, en suivant le rivage. Un vent frais, qui prit le même cours, servit encore à faire avancer les Anglois au long des Côtes, jusqu'à l'entrée d'une Baye sabloneuse, où ils employérent le reste de la nuit à la pêche; & s'appercevant que le Courant les repoussoit à l'Ouest, ils mouillérent l'ancre, pour attendre la marée suivante ou le secours d'un autre vent. Le 25, ils obtinrent le vent qu'ils avoient desiré; & vers le milieu du jour ils jettérent l'ancre, [sur huit brasses d'eau,] à moins d'un mille du rivage, vis-à-vis de Tamarin, où le Palais du Roi se fait voir sur une éminence au-dessus de la Ville. L'Amiral salua ce Prince de six coups de canon, le Pepper-Corn de trois, & le Darling d'un seul. Femel, un des principaux Marchands de la Flotte, fut envoyé au rivage dans la Pinasse, avec un présent, qui consistoit dans une coupe d'argent doré du poids de dix onces, une lame d'épée & trois aunes de beau drap. Le Roi le reçut sur le bord de la mer, dans une tente couleur d'orange, où il étoit assis avec ses principaux Courtisans & une garde de quelques Arquebusiers. Il entretint Femel pendant plus d'une heure. Il marqua beaucoup d'envie de voir l'Amiral, en promettant de lui accorder gratuitement de l'eau, & la liberté du Commerce; quoique la sécheresse & la stérilité qui régnoient depuis deux ans dans son Isle, en eussent tellement banni l'abondance, qu'ayant envoyé dans la Mer Rouge, sur sa propre Frégate, tout ce qu'il avoit pû recueillir d'aloës, il ne lui en restoit pas une livre. Il ajoûta que le Vaisseau Anglois, l'*Ascension*

Les Anglois jettent l'ancre à Tamarin.

Visite qu'ils font au Roi; informations qu'ils en reçoivent.

(*m*) Quelques Cartes au lieu de *Tamarin*, ont *Tamarese*.

l'*Ascension* étoit arrivé pour la première fois sur sa Côte au mois de Février; & qu'ayant trouvé dans la Rade de Tamarin un Bâtiment Guzarate, il étoit parti avec lui pour la Mer Rouge; que sa Pinasse, qui étoit arrivée quelques jours après, avoit suivi la même route; qu'au mois de Juillet, l'Ascension & la Pinasse étoient revenus de la Mer Rouge, & qu'après avoir fait de l'eau à Sokotora, ils avoient fait voile vers Cambaye; mais que sa Frégate se trouvant au Port de Bazaïn, près de Daman, avoit été informée que pour s'être trop hâtés d'arriver sur cette Côte avant la fin de l'Hyver & du mauvais tems, ces deux malheureux Bâtimens avoient péri, sans qu'on en eût pu sauver autre chose que l'Equipage.

Le Roi joignit à ses civilités un présent [de deux Chèvres] pour l'Amiral, qui ne fit pas difficulté de descendre le lendemain avec une bonne Escorte, au bruit de son artillerie. Il fut reçu de ce Prince avec des marques particulières de distinction; mais on lui fit entendre que sa Flotte étant capable d'effrayer les Vaisseaux Indiens qui étoient attendus dans le Port, il n'y devoit pas faire un trop long séjour. Dounton s'imagina que cet avis pouvoit venir d'une autre cause. Le Roi, qui vouloit donner une haute idée de sa puissance aux Anglois, avoit fait assembler de toutes les parties de l'Isle, un grand nombre de ses Sujets Arabes & autres, qu'il étoit obligé d'entretenir à ses frais, pendant qu'il les retenoit près de lui; & le retardement des Anglois lui auroit rendu cette dépense fort incommode. Ils achevèrent, deux jours après, de se fournir d'eau, d'un étang formé par quantité de ruisseaux qui descendent des montagnes, & le 7, qui étoit un Dimanche, la plus grande partie des Matelots eut la permission de descendre à terre pour s'y réjouir.

Le Roi se lasse du séjour des Anglois.

Le nom du Roi de Sokotora étoit *Muley Amar Eben Sayd*. Ce Prince n'étoit proprement que le Lieutenant de son Pére, qui régnoit à Fartack en Arabie, vers le Canton d'Aden, & dont les terres touchoient à la Mer du côté de *Carasem* (*n*), autrement nommé Kushem ou Cassan. Il raconta aux Anglois que le Roi son Père étoit alors en guerre avec les Turcs d'Aden; & ce fut l'excuse qu'il leur apporta pour se dispenser de les recommander par une Lettre au Gouverneur de cette Ville. Il n'a que des Arabes pour sa garde & pour la défense de l'Isle. Les anciens Habitans du Pays, [qui sont des Chrétiens Jacobites,] vivent dans le dernier esclavage.

Nom & naissance de ce Prince.

Les principales Marchandises de l'Isle sont les Sokotrines, qui se font au mois d'Août, du suc d'une herbe fort semblable à la *Semper-vive* d'Espagne: mais ce qu'on en fabrique tous les ans ne va guéres plus loin qu'un tonneau. On y trouve aussi une petite quantité de *Sang de Dragon*, dont les Anglois achetérent quelques livres, à douze sols de leur monnoye; des dattes, dont les Habitans composent leur pain, & que le Roi vend aux Etrangers cinq reaux de huit le quintal; des bœufs & des vaches, qui se vendent jusqu'à douze reaux de huit; des boucs & des chèvres, pour une réale; des moutons & des poules, pour une demie réale. Toutes ces espéces d'animaux sont de petite stature, à cause de la sécheresse du terroir. Le bois y est si cher

Principales propriétés de l'Isle de Sokotora.

(*n*) Il y a dans l'Original *Camricam*; & les Editeurs Anglois remarquent, que Purchass a mis en marge *le Roi de Fartack* ou *Canacaym*; ce qui n'éclaircit rien, à moins qu'on ne suppose qu'il faut lire *Carasem*. R. d. E.

DOWNTON. 1610.

cher que la charge d'un homme revient à douze sols d'Angleterre. Downton ne put découvrir si l'Isle produit d'autres richesses; mais tout ce qui s'offrit à ses yeux lui ayant fait juger qu'elle n'est composée que de rochers & de pierres, il prit fort mauvaise opinion de sa fécondité.

Distance de cette Isle au Cap de Guardafu.

La Flotte Angloise partit de Sokotora le 7 d'Octobre, & tourna ses voiles vers Aden, dans la Mer Rouge. Elle prit sa course par Abba del Kuria (o), pour gagner le Cap de Guardafu, qui fait la pointe la plus Orientale de l'Abyssinie, à trente-quatre lieuës de la pointe Occidentale de Sokotora. On compte de cette extremité de Sokotora jusqu'à la pointe Orientale d'Abba del Kuria quatorze lieuës. La longueur d'Abba del Kuria qui est une Isle longue & étroite, a cinq lieuës de l'Est à l'Ouest; & de cette pointe Ouest jusqu'au Cap de Guardafu, il n'y a pas moins de quinze lieuës. Le Roi de Sokotora a dans l'Isle d'Abba del Kuria, quelques Pâtres qui lui nourrissent des troupeaux de chèvres. A trois lieuës au Nord du centre, on voit deux grands rochers blancs, fort près l'un de l'autre, qui ont un demi-mille de longueur. Ce n'est pas la nature qui les a rendus blancs; mais la fiente d'un prodigieux nombre d'oiseaux dont ils sont couverts.

Route des Anglois jusqu'au Port d'Aden.

Le 31, à dix heures, on étoit vis-à-vis la pointe Occidentale de Sokotora. A deux heures après-midi on laissa le rocher blanc, qui se nomme *Saboyra*, quatre lieuës Nord-Ouest quart à l'Ouest de cette pointe. A trois heures on avoit à dix lieuës, Ouest-Sud-Ouest, les deux plus hautes montagnes d'Abba del Kuria. Le 1 de Novembre au lever du Soleil, on étoit entre Abba del Kuria & les deux rocs. A midi, la latitude étoit de 12 degrez 17 minutes du Nord, & la variation de 17 degrez 35 minutes. Dans l'après-midi, [l'on fut emporté du côté du Sud par un Courant &] l'on découvrit le Cap de Guardafu; mais comme il étoit nuit lorsqu'on s'en approcha, on le passa sans y pouvoir faire aucune observation. Le 2, au matin, on se trouva vis-à-vis d'une haute montagne, neuf lieuës à l'Ouest du Cap; entre laquelle & une autre pointe qui en est à cinq lieuës, Ouest quart au Sud, on apperçoit une basse langue de sable qui s'avance environ cinq quarts de lieuës dans la Mer. On jetta l'ancre trois lieuës plus loin à l'Ouest, & les Chaloupes furent envoyées à terre pour couper du bois. Les Ouvriers y trouvèrent quelques Habitans, de qui ils apprirent que le dernier mont qu'ils avoient passé se nommoit *Baba-Feluc* (p), quoique les Portugais l'ayent nommé le mont Felix. Mais ces Barbares prirent la fuite en apprenant qu'ils parloient à des Chrétiens.

Baba-Feluc, ou Mont Felix.

Le 3, on descendit encore au rivage, & l'on y trouva le bois en plus grande abondance. L'après-midi, on tourna les voiles vers la Mer Rouge. Le 5, à dix heures, on découvrit à douze lieuës la Côte d'Arabie, Nord-Nord-Ouest & Nord quart à l'Est. A midi, la latitude étoit de 13 degrez 28 minutes. On se trouva le soir à douze lieuës du rivage. Toutes les montagnes dans les terres, paroissoient fort hautes, & fort escarpées, sans aucune trace d'herbe, de bois & d'autre verdure. On prit alors au long de la Côte, Ouest quart au Sud, dans l'attente de découvrir bientôt Aden. Lorsque

(o) Quelques-uns appellent cette Isle *Abba del Curia*, d'autres *Abdel Curia* & le Capitaine Hamilton la nomme peut-être avec plus de raison *Abdal Kuria*, ou *Abdal Kuri*.

(p) Le Capitaine Hamilton dit que les Arabes l'appellent Baba Filek.

DOUNTON. 1610.

Lorsque Dounton recommença à s'approcher de la terre, il compta de n'être pas à plus de vingt-quatre lieuës de cette Ville, supposant que la course de son Vaisseau dans le Golphe étoit Nord-Ouest quart au Nord ; mais la force imperceptible des Courans l'avoit porté presqu'entiérement au Nord, de sorte qu'en tombant vers la terre on se trouvoit encore à soixante lieuës d'Aden. On continua de suivre la Côte pendant tout le jour ; & vers la nuit, on ferra les voiles, de peur de manquer le Port dans l'obscurité. On eut dans la plus grande partie de cet espace vingt-cinq, vingt, quinze, douze, dix, & huit brasses d'eau.

Ils arrivent dans la Rade d'Aden.

Le Mercredi au soir, on se trouva fort près de la montagne d'Aden, d'où l'on apperçut tout-d'un-coup la Ville, qui est située au pied. Cette montagne est si rude & si stérile (q) qu'on ne s'imagineroit pas qu'il y eût une Ville si près ; mais on a choisi apparemment cette situation pour en faire un lieu de défense. En effet la Place est très-forte ; & Dounton ne croit pas qu'elle puisse être prise aisément du côté de la Mer, quoique les environs soient à sec dans les basses marées. Elle est défendue par un rocher fort haut, qui n'est pas beaucoup plus gros que la Tour de Londres ; mais dont l'approche est très-difficile. Comme il n'y a point d'autre ouverture, pour gagner le Fort, qu'un chemin fort étroit & composé de degrez tortueux, quatre hommes seroient capables d'y arrêter une Armée. Ce rocher est taillé avec tant d'avantage, & muni d'une si bonne artillerie, qu'il paroît commander la Ville & la Rade. Cependant on peut jetter l'ancre sur neuf brasses, hors de la portée du canon. Un peu au Nord de ce roc, la nature en a placé un autre presqu'à fleur d'eau, où l'on a bâti un Fort. Dounton ne put être informé quelle étoit la Garnison d'Aden ; mais il apprit que suivant les besoins, on y tire des gens de guerre des Villes qui sont dans les terres. Elle reçoit ses provisions, partie des Cantons voisins, partie de Barbara, qui est une Ville à l'opposite, sur la Côte d'Abyssinie, d'où elle se fait apporter dans ses Barques, des bestiaux & des fruits, outre de la myrrhe, de l'encens & d'autres marchandises. Aden est à 12 degrés 35 minutes de latitude. La variation de 12 degrés 40 minutes, Ouest. Dans les marées, l'eau s'éleve entre six & sept pieds, le jour du changement de la Lune. La montagne au pied de laquelle Aden est située est une Péninsule, qui s'avance assez dans la Mer. L'Isthme, qui la joint à la terre, n'est qu'une langue de sable, au bout de laquelle on trouve un vaste espace de marais sabloneux, qui s'étendent jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire, l'espace de 18 ou 20 milles.

Situation de cette Ville.

D'où elle tire ses provisions.

Accueil que les Anglois reçoivent des Turcs.

Aussi-tôt que les Anglois eurent mouillé l'ancre, ils virent approcher, dans un Canot, un Arabe qui observa leurs Vaisseaux, mais qui refusa de venir à bord. Le jeudi au matin, le même Arabe vint se présenter à l'Amiral, de la part de l'Emir (r), ou du Gouverneur, pour lui demander qui il étoit, & lui déclarer que s'il étoit ami des Turcs il seroit bien reçu au rivage. L'Amiral fit préparer aussi-tôt un présent, qui consistoit dans

☞ (q) Cette Description ne répond guères au nom de cette Ville : car *Aden* paroit être le même mot qu'*Eden*, qui signifie un *Endroit agreable*.

☞ (r) Purchass l'appelle *Mir* ; par contraction au lieu d'*Amir*, qui est un mot fort en usage chez les Persans, D'*Amir* on a fait le Mot Amiral, qui a commencé à être en usage dans le tems des Croisades.

DOUNTON. 1610.

dans un mousquet curieusement travaillé & une lame d'épée. William & Walter, qui sçavoient les langues Turque & Arabe, furent chargés de la députation. Ils n'obtinrent point la permission d'entrer dans la Ville; mais l'accueil qu'ils reçurent sur le rivage fut civil & plein d'affection. Les Turcs firent l'éloge de la Nation Angloise, avec laquelle ils témoignèrent qu'ils étoient fort liés à Constantinople, à Alep, & dans d'autres Villes. Cependant, au lieu de parler de commerce, ils firent entendre adroitement qu'ils attendoient bientôt dans Aden un Corps de trente mille hommes. Il parut si peu vrai-semblable aux Anglois qu'un lieu tel qu'Aden pût recevoir une Armée si nombreuse, que prenant ce discours pour une marque de crainte, ils se hâtèrent de répondre, qu'ils demandoient pour toute grace, au Gouverneur, un Pilote qui fût capable de les conduire à Mocka, & qui seroit payé libéralement. Les Turcs s'excusèrent sur l'absence du Gouverneur. Il étoit sorti de la Ville & n'y devoit retourner que le lendemain. Ils promirent d'envoyer sa réponse à l'Amiral; &, pour présent, ils lui firent porter deux moutons, avec quelques fruits.

Artifices que les Turcs employent pour les tromper.

(s) LE lendemain l'Amiral renvoya de bonne heure les deux Interprétes, pour demander un Pilote. Ils furent conduits à la Maison de l'Emir; mais le Gouverneur n'étant point encore revenu à la Ville, on les amusa par de belles promesses, & l'Emir (t) fâché que la Flotte eut ses voiles tendues, comme si elle eût marqué de l'empressement pour partir, envoya prier l'Amiral de laisser du moins un de ses Vaisseaux dans la Rade, pour fournir la Ville de plusieurs commodités dont elle avoit besoin. Quoiqu'il ne parût point de Pilote, cette amorce prit merveilleusement parmi les Anglois, qui étoient échauffés par l'espérance d'obtenir de l'indigo, de l'olibanum, de la myrrhe & d'autres richesses. Cependant, avant que le Député de l'Emir arrivât sur la Flotte, elle avoit déja doublé la pointe de la Rade; & le Courant ne lui permettant point de revenir, elle jetta l'ancre vis-à-vis la Baye, au Sud de la Ville (v).

L'Emir s'offense de la hardiesse de l'Amiral.

L'AMIRAL découvrit de ce lieu [divers Pêcheurs dans la Baye, &] plusieurs personnes de distinction qui l'observoient. Il ne fit pas difficulté de se mettre dans sa Pinasse, & de se rendre au rivage, pour leur demander quand le Courant changeroit, dans la vûe de retourner à son premier poste. L'Emir parut mécontent de cette hardiesse, & prétendit que le dessein des Anglois étoit de reconnoître les forces de la Ville. Mais le Gouverneur, qui étoit enfin revenu, prit leur curiosité dans un sens plus favorable; ou du moins, employant la dissimulation, il s'en expliqua avec plus de douceur & leur accorda un Pilote pour Mocka. En même-tems il les pria de laisser un de leurs Vaisseaux dans la Rade, en se plaignant de ses prédécesseurs qui avoient ruiné le Commerce d'Aden par la rigueur avec laquelle ils avoient traité les Etrangers, & témoignant beaucoup d'envie de le rétablir. Il ajoûta que si la Flotte Angloise partoit sans avoir fait quelque

(s) La 3e. Section du XII Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(t) Ou plûtôt elle jetta l'ancre à l'Ouest de la pointe ou Cap d'Aden, hors de la vûe de la Ville.

(v) Celui que le Traducteur nomme ici Emir, est appellé dans l'Original un Lieutenant du Gouverneur. R. d. E.

Dounton. 1610.

quelque commerce avec la Ville, il feroit blâmé par le Bacha, fon Supérieur, qui l'accuferoit d'avoir maltraité les Anglois.

Les Anglois consentent à laiffer un de leurs Vaiffeaux dans la Rade.

L'Amiral qui n'ignoroit pas que la première partie de ce difcours étoit vraye, s'imagina facilement que la dernière l'étoit auffi, & ne fit pas d'autre objection à la demande du Gouverneur, que de repréfenter la néceffité d'un ancrage fûr pour fes Vaiffeaux contre la Mouffon de l'Eft qui eft fort dangereufe au long de cette Côte. Comme on penfoit bien moins à fa fûreté qu'à fa ruine, on s'efforça de le guérir de fes craintes. Le Pilote n'étoit pas venu, malgré l'ordre du Gouverneur. Williams ayant été renvoyé, [le lundi matin,] pour preffer fon arrivée, on lui répondit que la femme du Pilote refufoit de laiffer partir fon mari, à moins que les Anglois ne laiffaffent pour caution jufqu'à fon retour, quatre de leurs principaux Marchands. Ce changement leur donna quelque défiance de l'inconftance des Turcs; cependant l'Amiral, plus fidèle à fes promeffes, réfolut de laiffer le Pepper-Corn dans la Rade. Mais au lieu de permettre qu'il déchargeât une partie de fes Marchandifes au rivage, pour la facilité du commerce; il déclara que les Turcs manquant de confiance pour fa bonne-foi jufqu'à lui refufer un Pilote, il n'en auroit pas plus pour eux. En effet il donna ordre fur le Pepper-Corn, que fi les Turcs étoient férieufement difpofés à faire quelque commerce, on attendît leurs Marchands à bord, & qu'on ne leur livrât rien qui ne fût payé fur le champ, [& que s'ils demandoient des ôtages, on ne leur en livrât que dans le même nombre & de la même qualité, que ceux qu'on recevroit de leur part;] il ajoûta une recommandation expreffe au Capitaine Dounton de lever l'ancre immédiatement pour fuivre la Flotte à Mocka, s'il fe voyoit chagriné par quelque mauvaife objection. Il partit enfuite avec fes deux autres Vaiffeaux. En mettant à la voile il apperçut un Bâtiment qui entroit dans la Baye, & qu'il prit pour un Guzarate. Il lui fit demander un Pilote; mais fans être plus heureux à l'obtenir.

Précautions de l'Amiral.

Le Capitaine Dounton demeure feul dans la Rade d'Aden.

Ainsi Dounton demeura feul dans la Baye d'Aden, expofé à toutes les perfidies des Turcs. Il eut d'abord beaucoup de peine à fe rapprocher de la Rade, contre la double oppofition du vent & du courant. Enfin, ces deux obftacles étant furmontés, [le Mardi,] l'Emir d'Aden lui fit témoigner qu'il fouhaitoit de parler aux Marchands du Vaiffeau, pour apprendre d'eux-mêmes quelle forte de commerce ils vouloient faire avec la Ville. Trois Marchands, Fowler, Williams, & le Tréforier fe rendirent à terre, & déclarèrent leurs intentions. L'Emir parut peu fatisfait de la méthode qu'ils lui propofèrent. Tant de précautions lui faifant connoître qu'on étoit en garde contre fes artifices, il ne douta point qu'au premier fujet de plainte, le Vaiffeau ne levât l'ancre; & dans cette crainte il réfolut d'arrêter les trois Marchands pour tirer du moins quelque avantage de leur captivité. Son prétexte fut le droit d'ancrage & quelques autres droits qu'il fit monter à cinq cens (x) *Venetianos* d'or; chaque pièce de cette monnoye valant une réale & demi de huit.

L'Emir arrête trois Marchands Anglois.

La furprife de Dounton fut extrême. Cependant comme on ne le menaçoit d'aucune violence, il continua de recevoir civilement plufieurs Turcs, qui

(x) *Angl.* quinze cens. R. d. E.

DOUNTON. 1610.

qui venoient l'exhorter à faire décharger ses marchandises au rivage. L'Emir, loin de paroître choqué de ses refus, affectoit d'envoyer à Mocka Messager sur Messager, pour obtenir la permission de l'Amiral. Il lui faisoit dire qu'Aden se remplissoit de Marchands qui venoient de tous les Cantons voisins dans cette espérance, & que l'opiniâtreté de Dounton faisoit perdre aux Anglois des avantages considérables. Dounton, qui n'espéroit plus de bonne-foi ni d'honnêteté de la part des Turcs, ne laissoit pas de tenir ses marchandises prêtes pour ceux qui viendroient les acheter à bord, & ne manquoit pas de les faire voir à ceux qui le visitoient; mais l'expérience prouva qu'ils ne pensoient à rien moins qu'au commerce.

Embarras de Dounton.

AVEC la défiance continuelle de quelque trahison, il eut à craindre jusqu'au 16 de Décembre, les orages qui sont fréquens dans toutes les parties de cette Mer pendant cette Mousson. Il envoyoit, de deux jours l'un, sa Pinasse à terre, avec deux hommes, pour s'informer de la situation & de la santé de ses Marchands. Ils étoient toûjours reçus civilement. Les gens de guerre, sur-tout, s'empressoient de les bien traiter; & si, dans le besoin qu'ils avoient d'acheter des rafraîchissemens, quelque Juif ou quelque Banian entreprenoit de leur surfaire ou de les tromper, on étoit toûjours disposé à leur rendre justice. Dounton jugea que ces apparences de sincérité étoient autant d'artifices pour le faire tomber dans le piége. Les Marchands prisonniers n'étoient pas moins caressés. Ils recevoient continuellement les visites des Turcs, c'étoit de ceux que l'Emir avoit chargés de conduire son intrigue. D'un autre côté, il avoit expressément défendu qu'aucun Arabe s'approchât du Vaisseau Anglois, depeur que le Capitaine n'en tirât des informations.

Observations sur l'état de la Ville d'Aden.

LES deux Matelots, qui alloient à terre dans la Pinasse, observèrent que la Ville d'Aden avoit été beaucoup plus grande & plus peuplée, mais qu'elle étoit alors assez déserte, & qu'une partie des maisons tomboit en ruine dans tous les quartiers. Il n'y avoit pas même de boutiques où l'on trouvât des marchandises de prix, ni le moindre Négociant qui entendît le commerce. L'argent y étoit si rare, que si les Anglois avoient besoin de changer une piéce de huit pour des âpres, il falloit qu'elle courût longtems dans la Ville, où tout le monde la regardoit avec admiration.

Adresse de l'Emir pour tromper les Anglois.

LE Gouverneur, qui étoit à la veille de quitter son Emploi, souhaitoit beaucoup, avant son départ, de tromper les Anglois par quelque artifice. Il leur faisoit souvent l'éloge du Capitaine Sharpey, qui avoit abordé au même lieu, six mois auparavant, & qui s'étoit fié sans réserve à la bonne-foi des Turcs. Il avoit fait débarquer ses marchandises, disoit-il, sans aucune précaution. Il avoit pris plaisir à faire retentir de ses trompettes les murs de la Ville. Ses gens étoient descendus librement au rivage, comme des Marchands qui n'ont pas d'autre vûe que le commerce; & puisque les Anglois qui étoient alors dans la Rade faisoient difficulté de les imiter, on devoit conclure qu'ils n'étoient pas venus avec les mêmes intentions. Le Capitaine ne cessa point de regarder ces discours comme autant de piéges. Il ne put se persuader que Sharpey eut été plus imprudent que lui; & s'il avoit eu le malheur de l'être, il jugea qu'il avoit eu sujet de s'en repentir. Les circonstances lui avoient déja fait pénétrer le dessein des Turcs. Ils s'étoient flattés d'abord, non-seulement de pouvoir acheter les marchandises Angloises sans argent & par des échanges avantageux, mais qu'aussitôt qu'elles seroient débarquées, ils se rendroient

Espérances des Turcs.

maîtres

maîtres de toutes les conditions. Ensuite voyant que les Anglois répondoient mal à leurs espérances, ils avoient souhaité qu'un de leurs Vaisseaux demeurât dans la Rade, parce qu'ils se promettoient plus de facilité contre un seul, & que les Turcs de Mocka en maltraiteroient deux plus facilement que trois; car les deux Villes étoient d'intelligence pour le profit du Bacha, dont elles dépendoient également. L'Emir étoit persuadé d'ailleurs, que des Etrangers, tels que les Anglois, ne pouvoient sçavoir que cette Mer est fort dangereuse, & si peu favorable au commerce pendant l'Hyver, que les Vaisseaux n'y peuvent passer cette saison sans le secours des Turcs, ne fût-ce que pour en recevoir de l'eau, qu'on ne peut s'y procurer qu'avec leur consentement. Ils s'attendoient que dans l'endroit où le Pepper-Corn avoit jetté l'ancre, quelque coup de vent le forceroit tôt ou tard de s'approcher sous le canon du Château, d'où il lui seroit impossible de se retirer sans s'exposer à sa perte. Cependant, comme toutes ces suppositions dépendoient d'un avenir incertain, il avoit pris le parti de caresser les Anglois, dans la vûe d'en attirer un grand nombre au rivage, & de s'en saisir, pour les mettre dans la néceffité de se racheter avec les marchandises de leur Vaisseau. Dounton confesse qu'il auroit évité difficilement quelqu'un de ces dangers, si l'Emir ne s'étoit pas trahi lui-même, en se hâtant trop de faire arrêter les trois Marchands.

DOUNTON. 1610.

[LE Samedi Dounton écrivit pour la première fois à l'Amiral, & il remit sa lettre à un Soldat d'Aden, qui ayant reçu des instructions du Gouverneur, ne rapporta aucune réponse : il allégua pour prétexte que l'Aga de Mocka, s'étoit chargé de faire tenir la lettre à son adresse, & que lui, ayant été obligé de revenir promptement, il n'avoit pas pû s'arrêter assez longtems pour recevoir la réponse.]

Feintes caresses & autres dissimulations.

LE Gouverneur d'Aden sortit de la Ville [le Jeudi suivant,] & fut absent jusqu'au premier jour de Décembre. Après son départ, les Prisonniers Anglois furent resserrés plus étroitement & traités avec plus de rigueur. Ils demandèrent la liberté de porter leurs plaintes à l'Emir. On leur répondit qu'il étoit aussi à la campagne (y). Cependant il parut deux jours après, & se transportant à leur prison, il leur tint un langage fort civil. Il leur accorda la permission de se procurer toutes sortes de soulagemens à leurs propres frais. Il leur promit qu'aussi-tôt que le commerce seroit commencé, les Anglois n'auroient qu'à se louër de ses manières, & qu'il les rendroit tous libres, sans autre condition que le payement des quinze cens Venetianos. Il ajoûta que les droits de la Douäne n'iroient qu'à cinq pour cent, que toutes les autres charges seroient aussi modérées, & que toutes les marchandises seroient payées argent comptant. Enfin il les pria d'écrire à l'Amiral, en les assûrant qu'il l'avoit déja fait lui-même sans en recevoir de réponse, mais qu'un Messager de leur part seroit sans doute plus heureux.

Les Anglois commencent à donner dans le piége.

DOUNTON feignoit de se préparer au départ, lorsqu'il fut informé de ce détail par une lettre des Prisonniers. Ils le pressoient de prendre sur lui-même le soin d'écrire à l'Amiral, & de lui demander la permission de débarquer les marchandises. [Il répondit qu'il l'auroit déja fait de son chef, s'il avoit vû

(y) *Angl.* On leur répondit qu'il étoit parti, & qu'un autre viendroit à sa place. R. d. E.

DOUNTON. 1610.

vû la moindre apparence de commerce ou de bonne-foi de la part des Turcs.] Mais quoiqu'il fût persuadé que les discours & la conduite de l'Emir couvroient quelque nouvel artifice, il fit réflexion que la Mousson de l'Est durant jusqu'au mois de Mai il ne pouvoit se rendre plûtôt à Mocka; & comme il ne souhaitoit pas moins d'apprendre des nouvelles de l'Amiral que de lui donner des siennes, [le Lundi] il lui dépêcha par terre un de ses Anglois qui se nommoit *Caulker*, avec une lettre, qui devoit être pour lui, dit-il dans son Journal, une nouvelle source de peines. Pendant l'absence du Courrier, les Turcs redoublèrent leurs caresses, & marquèrent un extrême empressement de le voir revenir, pour commencer aussi-tôt un heureux commerce.

Ils sont trahis & perdent vingt hommes, qui sont arrêtés par les Turcs.

MALGRÉ tant de réflexions & de défiance, Dounton fut enfin trompé par cette dissimulation. Il manquoit de gros & de petits cordages. [Le Samedi] ses gens lui représentèrent que dans leur oisiveté ils pouvoient en faire eux-mêmes sur le rivage, au long des murs de la Ville, [& que ce travail n'ayant point de rapport avec les affaires du commerce, les Turcs n'auroient aucun prétexte pour s'y opposer.] Il en fit demander la permission à l'Emir, qui assigna lui-même un lieu commode pour les Ouvriers, & qui leur donna, dans le voisinage, une maison, où leurs instrumens devoient être à couvert pendant la nuit. [Cependant il fit préparer des fers pour les Prisonniers qu'il comptoit d'avoir; & meme quelques Anglois en furent avertis par des signes qu'on leur fit; mais croyant qu'on vouloit badiner, ils n'y firent aucune attention. Le Mercredi] ils descendirent l'après-midi (z) avec une parfaite confiance. Mais à peine furent-ils à terre qu'ils se virent saisis par un grand nombre de Soldats. Ils furent maltraités, pillés, chargés de fers, & conduits dans une obscure prison. La Pinasse tomba aussi entre les mains des Turcs. Il y eut vingt Anglois de pris dans cette occasion, entre lesquels se trouvoient deux Marchands, le Trésorier, & l'Apothiquaire, qui étoient descendus par curiosité, ou par amusement. Les autres étoient les Ouvriers les plus nécessaires au Vaisseau, tels que le Charpentier, le Canonier, &c; [& ils étoient en tout au nombre de vingt.]

Dounton sort de la Rade d'Aden.

UNE si triste avanture fit prendre au Capitaine la résolution de lever l'ancre. [Le Lundi suivant] il sortit de la Rade, du côté le plus Méridional, pour tourner ses voiles vers Mocka par les détroits de Bal-al-Mandel, qui forment l'entrée de la Mer Rouge à trente-deux lieuës d'Aden, [Ouest quart au Sud.]

(a) LE Jeudi, vers quatre heures du matin, il y eut une éclipse de Lune. On passa le Détroit dans l'après-midi du même jour. La longueur du Canal est d'environ deux milles. [On trouve au milieu dix brasses d'eau, & suivant qu'on s'approche, plus ou moins des côtés, huit, six ou quatre: les

☞ (z) C'étoit une grande imprudence de la part de Dounton, de remettre ainsi ses gens au pouvoir du Gouverneur, après les justes raisons qu'il avoit de soupçonner qu'on ne cherchoit qu'à en avoir un bon nombre à terre. Et qui plus est, il leur ordonna d'aller travailler près des remparts de la Ville; cela suffisoit pour allarmer le Gouverneur: car les Turcs ne veulent pas permettre qu'on vienne éxaminer de près leurs Fortifications; & Dounton lui-même sçavoit qu'ils avoient vu de fort mauvais œil que l'Amiral se fut approché du rivage, quoiqu'il fut encore à une grande distance de la Ville.

(a) La 4e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

les Marées y sont assez fortes. En le passant on eut à stribord une Montagne & un roc qui formoit une presqu'Isle, adhérente à la Côte d'Arabie, qui est un Pays bas, & qui s'avance en une pointe étroite & sabloneuse. A basbord on vit une terre couverte de rochers, qui s'étend de l'Est à l'Ouest environ la longueur de cinq lieuës (*b*). Entre son extrémité occidentale, & la Côte d'Abyssinie, il y a un beau Canal, qui, autant que le Capitaine en put juger, paroît avoir trois ou quatre lieuës de largeur. Mais il est peu fréquenté, parce que la profondeur de l'eau empéche qu'on y puisse jetter l'ancre commodément; & d'ailleurs l'autre chemin est plus court.] Comme il ne se trouvoit personne à bord qui sçût combien Mocka en est éloigné & qui connût sa situation, on prit au long de la Côte d'Arabie sur neuf & dix brasses de fond. Le soir on jetta l'ancre sur huit brasses, à neuf lieuës du Détroit, vis-à-vis un petit mont qui se présente seul sur le rivage.

Il arrive à Mocka & joint l'Amiral.

Le lendemain on s'approcha de Mocka, qui n'est qu'à dix-huit lieuës des Détroits, situé dans un terrain bas, sabloneux & stérile. Dounton découvrit bientôt l'Amiral, qui étoit seul à l'ancre, environ quatre milles en mer, avec sa Pinasse au long de son Vaisseau. Le tems étoit si mauvais que Thornton, qui commandoit la Pinasse, n'ôsa s'éloigner de son poste, dans la crainte de ne pouvoir regagner le dessus du vent & des courans. Mais à la vûe du Pepper-Corn, qui continuoit de s'approcher, les gens de l'Amiral baissèrent leur pavillon; ce qui fit comprendre à Dounton qu'ils avoient essuyé quelque disgrace. Aussitôt qu'il eut jetté l'ancre, Thornton vint à bord. Leurs premiers discours furent des témoignages de douleur. Je ne répéterai point ici ce qu'on a lu dans la Relation de Sir Henri; mais il se trouve dans celle-ci diverses circonstances qui peuvent jetter du jour sur la première.

Récit que Thornton lui fait des disgraces de l'Amiral.

Thornton raconta que le passage de l'Increase & du Darling avoit été fort prompt depuis Aden jusqu'à Mocka; ils n'y avoient mis que trente heures. Mais un de ces deux Vaisseaux ayant eu le malheur de donner sur le banc de sable, à l'entrée de la Rade, & le secours du vent, joint à tous les efforts de l'Equipage, n'ayant point été capable de le dégager, il avoit fallu le soulager d'une partie de sa cargaison, & se fier aux Turcs, qui n'avoient rien épargné pour inspirer de la confiance aux Anglois. Femel, aveuglé par la crainte, avoit été le plus ardent à transporter à terre tout ce qu'il avoit de précieux sur le Vaisseau. Cette partie de l'Arabie, depuis l'Est d'Aden jusqu'à Camaran dans la Mer Rouge c'est-à-dire, environ soixante-dix lieuës au-delà du Détroit de Bal-al-Mandel (*c*), s'appelle la Terre d'Yaman, & se trouvoit alors gouvernée par un Bacha, qui faisoit sa résidence à Zenan, Ville dans les terres à quinze journées de Mocka. C'est ce Bacha qui choisit annuellement les Gouverneurs particuliers de Mocka & d'Aden. Regib Aga, qui l'étoit alors de Mocka, l'avoit été d'Aden l'année d'auparavant, lorsque le Capitaine Sharpey y étoit venu avec l'Ascension. Il étoit esclave du Bacha; mais ayant obtenu son affection & sa confiance par toutes sortes de lâchetés, il s'élevoit ainsi chaque année à quelque nouveau degré de puissance & de considération.

A l'arrivée des Anglois, Regib Aga avoit dépêché à Zenan, pour sçavoir les

(*b*) Si l'Auteur parle ici d'une Isle, il faut lire cinq milles.

(*c*) Dounton ne pût pas sçavoir combien ce Pays s'étend avant dans les terres.

DOUNTON. 1610.

les intentions de son Maître. Dans l'intervalle, il avoit dressé ses batteries contre des Etrangers dont son avidité lui faisoit déja dévorer en idée toutes les marchandises. Ayant fait venir des Cantons voisins un nombre de Soldats convenable à ses vûes, il les avoit remplis des plus odieuses préventions, en leur représentant les Anglois comme des Pyrates & des Chrétiens ennemis de la Religion de Mahomet, qui n'étoient venus que pour détruire les Temples de la Mecque & de Médine. Il leur avoit persuadé que la destruction d'une Flotte Chrétienne étoit un service qu'ils devoient à Dieu & à leur Patrie. Enfin, pour exciter leur avarice avec leur haine, il les avoit assûrés que les deux Vaisseaux Anglois étant remplis de richesses, il y auroit de quoi payer libéralement ceux qui contribueroient à leur ruine.

Confiance imprudente des Anglois.

PENDANT ce tems-là, les Anglois qui ne se défioient de rien, avoient loué une Maison, & préparoient toutes leurs marchandises pour le retour du Courrier qui avoit été dépêché à Zenan. L'Aga les flattoit de toutes sortes d'espérances, & leur promettoit des facilités extraordinaires pour le commerce. Cependant il employoit aussi l'adresse, pour leur faire débarquer de jour en jour quelque nouvelle partie de leurs richesses. Il paroissoit étonné que deux Vaisseaux si grands ne continssent pas plus de marchandises qu'il n'en avoit vû transporter au rivage, & lorsqu'on lui répondoit que le nombre en étoit beaucoup plus grand, il se plaignoit de la crainte qui empêchoit l'Amiral de les débarquer. Pour soûtenir cette comédie, il déclara, de son propre mouvement, que c'étoit l'usage du Grand-Seigneur, lorsqu'il vouloit favoriser les Etrangers, de leur donner par les mains de ses Gouverneurs, une robe, que les Turcs nomment Caffetan; & que c'étoit en effet la seule marque de protection qui pût les mettre à couvert des insultes du Peuple. Ensuite faisant entendre qu'il étoit résolu d'accorder cette faveur à l'Amiral, il feignoit d'être surpris qu'il ne pensât pas lui-même à la solliciter. Il ajoûta quelle ne pouvoit être accordée qu'à terre, qu'apparemment l'Amiral avoit peu d'affection pour les Turcs, puisqu'il ne daignoit pas descendre pour la recevoir; que sa froideur sur un point de cette importance devoit faire douter de ses intentions; enfin qu'il sentoit quelque scrupule à lui accorder la liberté du commerce, parce que répondant, sur sa tête, de tous les maux qui pouvoient arriver aux Sujets du Grand-Seigneur, il ne sçavoit si la prudence lui permettoit de se fier aux Anglois.

Artifices étudiés & bien conduits par les Turcs.

L'AMIRAL ne se laissa pas persuader tout-d'un-coup par cet artificieux langage. Cependant ses Vaisseaux étoient engagés dans un lieu, d'où il y avoit peu d'apparence qu'ils pussent sortir avant sept ou huit mois. Il ne s'en appercevoit point encore, par une autre imprudence, qui avoit été jusqu'alors commune aux Anglois, & qui les avoit amenés dans cette Mer sans être bien informés de la direction des vents & des courans. D'un autre côté Femel, qui étoit dans la Ville, où l'on n'épargnoit rien pour gagner son esprit, lui rendoit compte de tous les discours de l'Aga, & le sollicitoit même de profiter de ses offres. Sur toutes ces raisons, l'Amiral, quoique bien informé du caractère des Turcs & de leur haine pour les Chrétiens, se crut obligé, pour l'intérêt du commerce, de descendre à terre, où sa présence lui paroissoit nécessaire; [Mais ce fut très malgré lui; il fit même beaucoup de difficultés pour entrer dans la Chaloupe, soit parce qu'il conçut quelque soupçon en voyant des Turcs se parler à l'oreille, soit par un mouvement subit de crainte, très naturelle dans les circonstances

constances

Dounton. 1610.

constances où il se trouvoit.] Ainsi, Dounton s'efforça de justifier Sir Henri, sur le témoignage de ses Compagnons mêmes, qui n'auroient pas été si ardens à faire l'apologie de sa conduite, s'ils l'avoient cru coupable de leurs pertes & de leurs infortunes. Il y avoit alors environ trois semaines qu'ayant été arrêté par les Turcs, avec les violences qu'on a lues dans sa propre Relation (*d*), il étoit prisonnier à Mocka, où Chambers, matelot de son Vaisseau, avoit eu la hardiesse de le visiter depuis peu, & d'où il étoit revenu le 17, c'est-à-dire, deux jours avant l'arrivée du Pepper-Corn.

Dounton envoye de ses nouvelles à l'Amiral.

Le 21, Dounton renvoya Chambers à Mocka, pour apprendre à l'Amiral toutes les disgraces qu'il venoit d'essuyer à Aden. Sir Henri lui fit aussi le récit des siennes, dans une Lettre fort courte. Il lui conseilloit en même-tems de sortir, à toutes sortes de prix de la Mer Rouge, & de se retirer aux environs d'Aden, où il le croyoit moins en danger. Il ajoûtoit que devant partir pour Zenan avec quelques autres Anglois, il lui avoit envoyé le Darling, dans la seule vûe de prévenir son arrivée à Mocka.

Etrange résolution de Pemberton.

Ce fut dès le lendemain, que l'Amiral fut conduit à Zenan. Il étoit gardé par un grand nombre de Soldats, qui avoient ordre de veiller soigneusement sur lui & sur les gens de sa suite. Cependant toute leur attention n'empêcha point que le même soir, Pemberton ne se dérobât de la Caravane, & que foible & malade comme il étoit, il n'eût le bonheur de regagner furtivement le rivage, où il trouva encore plus heureusement un Canot, dans lequel il ne fit pas difficulté de s'abandonner aux flots. Il employa toutes ses forces à s'éloigner de la terre avec la rame: & ce pénible éxercice, qui l'occupa toute la nuit, le jetta dans un tel abbatement, que n'ayant rien pour se remettre, il ne trouva point d'autre ressource que d'avaller son urine. A la pointe du jour, les gens de l'Increase apperçurent le Canot, qui sembloit venir vers eux; & le vent étant assez doux, ils envoyèrent la Pinasse, qui leur causa une surprise extrême en leur amenant Pemberton. Il étoit si foible, qu'il passa plusieurs heures sans pouvoir ouvrir la bouche pour leur raconter le départ de l'Amiral & sa propre avanture.

Depuis ce jour jusqu'au 27, le tems fut sans cesse orageux. Le Darling, qui avoit eu beaucoup à souffrir en s'efforcant d'éxécuter les ordres du Général, revint dans la Rade de Mocka, après avoir perdu une de ses ancres avec le cable. (*e*) Mais l'air devint si tranquille au commencement de Janvier, que les trois Vaisseaux prirent la résolution de retourner vers Bal-al-Mandel. Ils avoient deux vûes, l'une de chercher de l'eau, qui commençoit à leur manquer; l'autre d'arrêter les Vaisseaux Indiens qui arriveroient dans cette Mer, pour forcer les Turcs de relâcher leur Amiral & leurs marchandises. Ils s'arrêtèrent d'abord sur la Côte des Abyssins. Ensuite laissant derrière eux le Darling, qui vouloit chercher son ancre & son cable dans le lieu où il l'avoit perdu, l'Increase & le Pepper-Corn passèrent de l'autre côté vers le rivage de l'Arabie, où ils mouillèrent à trois lieuës de Mocka, & quatre milles en mer. Le 3 au matin, ils remirent à la voile avec la marée; & s'avançant jusqu'au

1611. Les trois Vaisseaux Anglois souffrent beaucoup de la Tempête.

(*d*) Ici le Traducteur a supprimé les circonstances de la réception que l'Aga fit à Sir Henri, & celles de son emprisonnement, qui ne contiennent absolument rien que ce qu'on a vu dans la Relation précédente. Ainsi nous n'avons pas cru devoir suppléer à cette omission, pour éviter une répétition inutile. R. d. E.

(*e*) La 5e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Dounton. 1611.

jusqu'au soir, [par un grand vent, qui fit perdre au Pepper-Corn ses deux voiles de Perroquet,] ils s'arrêtèrent [sur quinze brasses d'eau, & à ce qu'ils croyoient sur un bon fond], pour attendre le Darling. Mais le vent devint si violent pendant la nuit, que l'Incréase ayant été enlevé de dessus ses ancres fut séparé du Pepper-Corn, & courut les derniers dangers. Le 4 de Janvier, le Pepper-Corn fut poussé lui-même avec tant de violence, qu'il perdit aussi une de ses ancres. Il apperçut dans l'après-midi l'Incréase qui étoit entrainé vers Mocka; & vers le soir, le Darling qui étoit tranquille à l'ancre, dans le premier lieu où il l'avoit laissé. Il ne lui auroit pas été difficile de se rapprocher du Darling; mais jugeant que l'Incréase pouvoit avoir besoin de son secours, il s'efforça de le suivre, avec des vents si furieux qu'une de ses voiles fut presqu'emportée (*f*). Il arriva ainsi, à l'entrée de la nuit, dans la Rade de Mocka, où il trouva effectivement l'Incréase si maltraité, qu'il fut obligé de lui envoyer la plûpart de ses Ouvriers. Depuis le 6 jusqu'au 12, les deux Vaisseaux reçurent continuellement des nouvelles de la Ville, par quelques Canots que les Prisonniers Anglois leur envoyèrent avec la permission de l'Aga, [qui leur faisoit toûjours donner de faux avis, & qui ne s'opposoit pas à cette correspondance, parce que les Messagers Turcs, qui y étoient employés, étoient ordinairement régalés par les Anglois de quelques verres de vin ou de bierre.]

Ils se rejoignent dans la Rade de Mocka.

Le Darling profita d'un vent favorable pour revenir le 12 dans la Rade de Mocka. Il brûloit d'informer les deux autres Bâtimens qu'il avoit non-seulement retrouvé son cable & son ancre, mais découvert une Rade extrêmement commode, avec un lieu pour faire de l'eau. Tandis qu'il contribuoit aussi à réparer les désordres de l'Incréase, il leur vint de la Ville quelques rafraîchissemens, mais sans la moindre nouvelle de l'Amiral, qui étoit toûjours à Zenan. Ils se déterminèrent encore à lever l'ancre pour retourner sur la Côte des Abyssins; & le soir, ils mouillèrent à trois lieuës de cette Côte, sous une Isle qu'ils nomment l'Isle des Crabbes, parce qu'ils y en apperçurent un grand nombre. Le 19 ils entrèrent dans la Baye d'Assab, qui étoit celle que le Darling leur avoit vantée, & les trois Vaisseaux y jettèrent l'ancre à un mille du rivage, vis-à-vis le lieu même d'où ils espéroient de l'eau. Dounton envoya quelques-uns de ses gens au rivage, pour tenter quelque liaison avec les Habitans. A peine eurent-ils touché la terre, qu'ils virent paroître environ cent hommes, armés de lances. Un de ces Barbares s'étant approché sans aucune marque de crainte, parla civilement aux Anglois & demanda d'être conduit sur leur Flotte. En montant à bord, il apprit au Capitaine, que les Turcs avoient fait informer tous les Habitans du Canton de la manière dont ils avoient traité les Anglois; avec des exhortations à ne pas traiter mieux tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Cet Abyssin étoit un jeune homme de distinction, qui ne relâcha rien de ses civilités & de ses bons offices pendant le séjour que les trois Vaisseaux firent dans la Baye. Il passa cette nuit à bord de l'Incréase, où l'on n'épargna rien pour le confirmer dans les sentimens qu'il avoit déclarés.

Ils se rendent ensemble à la Baye d'Assab.

Civilité d'un jeune Abyssin.

Le

(*f*) *Angl.* que ses deux nouvelles voiles de Perroquet se déchirèrent, parce que sans doute elles étoient cousues avec du fil pourri, de même que la plûpart des autres. R. d. E.

Dounton. 1611.

Le 21, Dounton descendit au rivage avec la plus grande partie de ses gens. Les uns furent employés à creuser des puits, & d'autres à couper du bois, tandis que le reste faisoit la garde autour d'eux sous les armes. Il leur vint un Prêtre Abyssin, avec le père & les frères du jeune homme qui marquoit tant d'inclination à les servir. Ils présentèrent un bouc au Capitaine, qui leur offrit en retour quatre chemises. Ils promirent de revenir le lendemain & d'apporter d'autres rafraîchissemens. Dounton trop bien instruit par sa propre expérience & par celle de l'Amiral, pour se fier légèrement aux apparences, fit continuer la garde pendant la nuit, & veiller sur-tout à la sûreté des puits, que les Turcs étoient capables de faire empoisonner. Le lendemain il fit recommencer le travail, en attendant le retour des Abyssins; mais le tems fut si mauvais qu'il ne fut pas surpris de n'en voir paroître aucun. Ils revinrent le jour suivant, accompagnés de plusieurs Pâtres qui conduisoient des boucs & d'autres bestiaux. Le Capitaine acheta d'eux tout ce qu'ils avoient amené, sans contestation pour le prix. Ils continuèrent pendant quelques jours de lui fournir toutes sortes de provisions.

La Flotte ne peut gagner les Détroits.

Le 29, après avoir renouvellé entièrement leur eau, trois Vaisseaux profitèrent d'un vent Nord-Nord-Ouest pour tourner leurs voiles vers les Détroits, dans le dessein d'arrêter tous les Bâtimens Indiens qui entreroient cette année dans la Mer Rouge: mais à la hauteur de l'Isle des Crabbes, ils furent surpris par le calme. [Le Capitaine qui étoit résolu de profiter du tems, descendit à terre avec plusieurs matelots, pour y couper du bois.] Dans l'après-midi, ils apperçurent deux Jelbes qui traversoient le Golphe; & lorsqu'ils se disposoient à faire quelque mouvement pour les arrêter, ils en virent une qui venoit directement vers l'Increase. Elle apportoit à la Flotte une Lettre de l'Amiral, dattée le 15 de Janvier, qui contenoit le récit de son voyage à Zenan. Il parloit de son élargissement avec beaucoup d'incertitude, malgré les promesses qu'on ne cessoit pas de lui faire tous les jours. [Il témoignoit beaucoup d'inquiétude sur le sort de Pemberton, il souhaitoit fort de sçavoir s'il étoit arrivé à bord ou non; il craignoit qu'il n'eut été massacré par les Arabes, à cause de l'âne sur lequel il étoit monté.] Mais il ajoûtoit que Fowler & les autres Anglois du Pepper-Corn, qui avoient été retenus par l'Emir d'Aden, étoit arrivés à Zenan, & que le Ciel au milieu de tant de disgraces, lui avoit procuré quelques amis puissans, dont il espéroit beaucoup de services auprès du Bacha. Il prioit aussi les Commandans de la Flotte de suspendre leurs entreprises contre les Vaisseaux Indiens, parce qu'il étoit encore important pour sa sûreté & pour l'avantage même du commerce d'Angleterre dans la Méditerranée, de ne pas donner aux Turcs de justes sujets de plainte avant qu'ils eussent confirmé ouvertement leurs injustices. Enfin il apprenoit à ses Commandans que le Bacha de Zenan avoit justifié l'Aga, en déclarant qu'il n'étoit rien arrivé à Mocka que par ses propres ordres. Dounton écrivit, pour réponse à cette Lettre, que la Flotte avoit trouvé une Rade commode & de l'eau sur la Côte des Abyssins, vis-à-vis de Mocka, à treize lieuës de distance; [& que Pemberton avoit eu le bonheur de s'échaper sans aucun accident.]

Il lui vient une Lettre de l'Amiral.

Elle reçoit d'heureuses informations.

Le 7 de Février, Thornton, qui avoit été envoyé vers l'Aga pour lui demander des nouvelles de l'Amiral, revint avec une Lettre de l'Amiral même. Il recommandoit encore à Dounton de suspendre sa vengeance, & lui

Dounton. 1611.

apprenant enfin que ses affaires étoient dans une situation plus heureuse, il paroissoit compter de quitter Zenan peu de jours après, pour retourner à Mocka. Il se passa néanmoins jusqu'au 1 de Mars avant qu'on reçût la nouvelle de son retour. [Ce jour-là Dounton envoya la Pinasse à la Ville avec le Trésorier & *Ali* (*g*); dans sa route elle trouva un endroit où l'on pouvoit se pourvoir de fort bonne eau, qui descendoit des montagnes lorsqu'il pleuvoit dans l'intérieur du Pays. Après y avoir acheté quelques chèvres & quelques moutons, elle revint. Le soir on vit une Barque qui venoit de Mocka: le lendemain elle s'approcha de l'Increase, & remit une lettre du Général à Dounton. Elle portoit que son voyage avoit été différé à cause d'une Fête que les Turcs devoient célébrer, mais que cela même lui procureroit le plaisir de revenir avec le Scha-Bandar de Mocka. Il prioit encore Dounton de suspendre les effets de son ressentiment, & il l'avertissoit de ne plus faire travailler à la Pinasse, parce que le Bacha la vouloit garder pour lui.] Le Darling fut envoyé le 5 dans la Rade de Mocka, pour apprendre des nouvelles de l'Amiral [qui y arriva ce même jour avec toute sa suite.] Il y trouva un grand Vaisseau de Dabul, nommé le *Mohammed*, [& les civilités qu'il reçut des Turcs, apprirent bientôt aux Anglois que les dispositions étoient changées en leur faveur.] Cependant l'avis qu'il en fit donner aux deux autres Vaisseaux ne les empêcha point de le suivre le 11, dans la crainte qu'il ne fût menacé de quelque nouvelle perfidie. Mais avant qu'ils eussent doublé l'Isle des Crabbes, ils l'apperçurent à la voile; & retournant ensemble à la Baye d'Assab, ils résolurent d'y attendre de nouveaux ordres de l'Amiral. Thornton fut envoyé dans la Pinasse pour observer les environs de la Ville. On le vit revenir le soir, avec vingt-deux des Prisonniers de Mocka & quatorze du Pepper-Corn. La surprise des Anglois fut aussi grande que leur joye. Thornton leur offrit avec les Prisonniers, une Lettre de l'Amiral, qui parloit des nouvelles assurances que les Turcs lui avoient données de le rendre libre, aussi-tôt que les Vaisseaux annuels de l'Inde seroient entrés dans la Rade. Il consultoit aussi Dounton sur le dessein qu'il avoit formé de s'échapper par la fuite; en le priant, s'il l'approuvoit, d'envoyer le Pepper-Corn dans la Rade de Mocka, pour favoriser son évasion. Dounton ne balança point à louër son projet. Il mit à la voile aussi-tôt pour Mocka; mais un calme qui le surprit à trois lieuës de la Baye d'Assab, & la marée qui se trouvoit contraire à sa course, l'obligèrent de jetter l'ancre contre un banc où il passa la nuit.

Projet de l'Amiral pour se sauver par la fuite.

(*h*) Le 19 au matin, il entra dans la Rade, où il n'étoit encore arrivé que le grand Vaisseau de Dabul. Mais sans avoir eu le tems de jetter l'ancre, il reçut une Lettre de l'Amiral qui lui conseilloit de retourner sur le champ à la Baye d'Assab, parce que son arrivée ayant effrayé les Dabuliens, l'Aga même en paroissoit mécontent. Cet ordre déplût à Dounton, qui étoit parti avec de meilleures espérances. Il prit le parti d'écrire deux Lettres, qu'il envoya par un de ses gens dans sa Pinasse. L'une qui étoit pour l'Amiral, exposoit non-seulement les besoins de la Flotte, mais l'opinion

Dounton s'approche de Mocka avec le Pepper-Corn.

Deux Lettres à double sens.

(*g*) Comme il n'est point parlé de cet Ali auparavant; il y a apparence qu'il y a ici quelque chose d'omis, sans doute par Purchass.

(*h*) La 6e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Dounton. 1611.

nion que les Anglois devoient prendre des Turcs, après tant de trahisons & d'infidélités. L'autre, composée dans une autre sens, devoit être montrée à l'Aga. Dounton feignoit de ne vouloir plus reconnoître l'autorité de l'Amiral. Il lui déclaroit qu'étant prisonnier, son pouvoir ne pouvoit plus s'étendre sur des hommes libres, & par conséquent que tous ses ordres n'empêcheroient point la Flotte Angloise d'entrer dans la Rade de Mocka & dans tout autre lieu où elle seroit appellée par ses affaires ou par ses besoins. L'Amiral fit la réponse suivante à ces deux Lettres.

Réponse de l'Amiral à Dounton.

„ Capitaine Dounton, l'excès de votre prudence peut vous causer „ beaucoup de mal sans m'apporter aucun avantage. Ne poussez donc „ pas vos soins au-delà du nécessaire. Je n'ai eu jusqu'à présent que trop de „ peines, & je n'en suis point encore délivré. Vous seriez fâché, dites-„ vous, de quitter cette Rade sans moi: mais vous ne devez pas douter „ qu'il ne fût bien plus triste pour moi d'y rester après vous, si ce malheur „ devenoit nécessaire. Je me suis vû forcé de convenir avec le Bacha de „ Zenan, que notre Flotte ne demeureroit point à l'ancre trop proche de „ Mocka jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde; & qu'à la Mousson de „ l'Ouest, je serois mis en liberté avec tous mes Compagnons. Si l'on man-„ que à l'observation de ce Traité, je vous demande alors secours & ven-„ geance. Mais jusqu'au tems de l'exécution, il faut que vous preniez pa-„ tience comme moi. Je serois fâché qu'un engagement si solemnel fût „ violé de notre part, sans que les Turcs nous y eussent autorisés par leur „ exemple. Ne soyez pas surpris de n'avoir pas reçu les provisions que l'A-„ ga vous a fait espérer. C'est ma faute de ne l'avoir pas pressé, & j'aurai „ soin de la réparer. [Si vous partez demain, comme je vous en prie, je fe-„ rai charger sur des Jelbes les provisions dont vous avez besoin, & vous „ les aurez dans trois jours. J'ai promis que nos Vaisseaux n'entreroient „ pas dans la Rade avant l'arrivée des vents d'Ouest que nous aurons en moins „ d'un mois; cependant vous recevrez de mes nouvelles par les Jelbes, ou „ les Barques que je vous enverrai.] Enfin je ne doute pas que les Turcs „ ne remplissent leurs promesses, parce que mon Traité est avec le Bacha, „ & non avec l'Aga. Si je me défiois de quelque nouveau stratagême, j'en-„ treprendrois de m'échapper avant le tems. J'en ai trouvé plusieurs moyens, „ que je pourrois tenter encore, si je ne craignois de laisser la vie de mes „ gens fort en danger. Mais si la parole du Bacha demeure sans exécution „ après l'arrivée des vents de l'Ouest, je vous assûre que je profiterai des oc-„ casions. Et je vous confesse même que je l'aurois déja tenté, si j'avois pû „ faire entrer dans mon projet (*i*) Femel, qui ne veut rien hazarder jusqu'au „ terme, parce qu'il est persuadé qu'on nous rendra libres à la Mousson de „ l'Ouest, lorsque vous viendrez nous redemander. Vous pouvez demeurer „ tranquillement à l'ancre dans votre Rade jusqu'à cet heureux jour, à moins „ que le vent ne vous permette d'envoyer un de vos Bâtimens jusqu'aux Dé-„ troits, pour observer ce qui s'y passe. Je comprends que vous manquez „ de

(*i*) Puisqu'il ne doutoit point que les *Turcs* ne tinssent la parole qu'ils lui avoient donnée de le relâcher, ce projet étoit très imprudent, & il fait même peu d'honneur à la bonne-foi de l'Amiral.

DOUNTON. 1611.

„ de quantité de choses; mais j'espère que je me trouverai bientôt en état de „ vous les procurer.„

Raison qui empêchoit l'Amiral de s'échapper.

[ON a cru devoir ici rapporter cette Lettre, pour faire voir qu'au milieu de toutes ses espérances, l'Amiral avoit des soupçons qui lui auroient fait prendre tout-d'un-coup le parti de la fuite s'il n'avoit été retenu par les craintes & les représentations de Femel.] Le 27, Dounton retourna dans la Rade d'Assab, où il trouva des provisions assez abondantes, par le soin que les Habitans du Pays avoient eu d'en apporter dans son absence. Le Darling [qui continuoit d'aller à Mocka, de deux jours l'un, suivant l'accord qu'on avoit fait avec les Turcs;] [revenant le 4 d'Avril, fut obligé, parce que le vent ne souffloit pas assez fort, de s'arrêter au Nord de la Rade jusqu'au 6. Alors le vent s'étant augmenté, il vint mouiller près de l'Incréase, auquel il remit les provisions, qui avoient été retenues long-tems par les Turcs. Il remit aussi au Capitaine une lettre de l'Amiral.

LE 7 le Darling pour se faire caréner vint à une Isle, où étoit le Pepper-Corn, & qu'on appella *Criane-Island*, ou l'Isle des Grues, à cause du grand nombre de ces Oiseaux qu'on y tua. Depuis ce jour, jusqu'au 12 on fut occupé à décharger le Vaisseau & à le défuner. Le 21 le Roi de Rahayta envoya une Vache & un Esclave à Dounton, par un de ses parens, qui passa la nuit à bord. Le 30 on radouba l'Incréase le mieux qu'on put, & l'on remplit vingt-neuf tonneaux de bonne eau. Le 4 & le 5 de Mai on garnit toutes les chaloupes; le vent fut ce jour-là Est Sud-Est. Le 7 & le 9 les Badwis amenèrent grand nombre de moutons & de chèvres, mais parce qu'on n'avoit pas de la toile à leur donner, on se contenta d'acheter trois bœufs, qu'on paya en argent.] Cependant les Vaisseaux de l'Inde ayant commencé à paroître sans que les Turcs marquassent plus d'empressement pour l'exécution du Traité, l'Amiral prit enfin le parti de s'échapper le 11 de Mai, dans le Darling, avec quinze de ses Compagnons; & le jour suivant, il envoya la Pinasse à Dounton, pour le presser de le venir joindre dans la Rade de Mocka, avec les deux autres Vaisseaux; [ce qui fut exécuté sur le champ].

Il s'y détermine enfin.

CET événement fit changer de face aux affaires. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la Mer, jusqu'à défendre aux Vaisseaux Indiens, qui étoient arrivés dans la Rade, d'entretenir aucune communication avec la Ville, Regib Aga se vit forcé de changer de ton, & de chercher les moyens de se réconcilier avec les Anglois. Il employa la médiation de Nackada Mohammed & de plusieurs autres Etrangers. Il envoya des présens à l'Amiral, avec la promesse de lui rendre incessamment Femel, qui n'avoit pas eu le même bonheur dans sa fuite. S'il le retint pendant quelques jours, ce fut pour le traiter à sa maison de campagne, où il ne dédaigna plus de boire & de manger avec lui. A son départ, l'Aga lui dit en souriant, qu'ils pourroient se revoir à Constantinople. Ce discours sembloit se rapporter à la menace que Femel lui avoit faite autrefois, de porter ses plaintes à la Cour du Grand-Seigneur; [mais l'effet montra bientôt qu'il renfermoit une noire & funeste ironie.] Femel étant retourné à bord parut extrêmement joyeux les deux premiers jours. Le troisiéme au matin, il mourut presque subitement; & les Chirurgiens, qui ouvrirent son corps, jugèrent qu'il avoit été empoisonné. Dans la douleur d'un si cruel soupçon, l'Amiral se saisit aussi-tôt de tous les Vaisseaux Indiens qui étoient dans la Rade.

Les Turcs sont forcés à leur tour d'appaiser les Anglois.

[LE

Downton. 1611.

[Le 1 de Juin, on eut vers le soir un vent très violent & si chaud qu'il étoit presque la respiration: il enleva une si grande quantité de sable dans l'air qu'on avoit peine à voir.] Le 2, on vit arriver à bord quelques Députés de l'Aga, qui venoient demander aux Anglois quelles étoient leurs intentions. L'un étoit Aly Haskins, Portugais d'origine, qui avoit abandonné le Christianisme pour obtenir la dignité de Capitaine. Comme il avoit servi d'Interpréte à l'Amiral pendant son séjour à Zenan, & qu'il avoit fait avec lui une liaison fort étroite, l'Aga l'avoit choisi pour négocier la paix. Il étoit accompagné d'un jeune Banian nommé Tokorsi. L'Amiral leur déclara que pour réparation de toutes les pertes qu'il avoit essuyées, il demandoit aux Turcs la somme de cent mille piéces de huit. [Le 8 au matin, Sir Henri envoya le Darling à *Belaula*, place située sur les Côtes d'Abyssinie, à dix lieuës au Nord d'Assab, pour y faire provision d'eau, & de quelques rafraîchissemens, pour les gens de la Flotte: ils commençoient à être attaqués d'une maladie de langueur; contre laquelle les meilleurs remédes étoient la saignée & la purgation. Elle se terminoit par des espéces d'ulcéres; personne n'en fut éxemt.] Le 19, Schermal, Scha Bandar de Mocka, accompagné d'Aly Haskins, de Tokorsi & de plusieurs riches Marchands Indiens, s'approcha de l'Increase dans une Barque fort ornée, au bruit des instrumens de musique, pour terminer l'affaire des satisfactions. On conclut enfin qu'outre la restitution du plomb & du fer, qui avoient été saisis, & celle des présens mêmes qui avoient été faits à l'Aga, les Turcs payeroient aux Anglois la somme de dix-huit mille piéces de huit. L'Amiral se réduisit à cette somme, [parce qu'il vit bien qu'il n'y avoit pas moyen d'en obtenir une plus grande, &] parce qu'il n'ignoroit pas qu'elle devoit sortir de la bourse du Scha Bandar des Banians, de qui il avoit reçu beaucoup de secours & de consolation dans sa captivité. Comme une si grosse somme ne put être payée tout-d'un-coup, l'Aga fit prier les Anglois de prendre dans le Vaisseau de Diu une certaine quantité de marchandises pour caution, & promit de les racheter par degrés, à mesure qu'il pourroit faire de l'argent dans l'espace de quatorze jours. L'Amiral facilita beaucoup le payement, en prenant, pour ses Vaisseaux une grosse provision de ris & d'autres grains. Après cet heureux accommodement, il se rendit le 3 de Juillet avec ses trois Vaisseaux & sa Pinasse, dans la Rade d'Assab, où la bonté de l'eau & les rafraîchissemens, qu'il acheta des Badwis servirent à rétablir un grand nombre de ses gens. Les civilités & les présens qu'il reçut du Roi de Rahayta, pays voisin de la Baye, & du Prince Abdalla son neveu, contribuèrent aussi à lui rendre ce séjour fort agréable jusqu'à la fin du mois. [Le jeune Prince le pria fort obligeamment de s'approcher du Détroit dans un endroit où il trouveroit une bonne Rade, & où étant plus proche de Rahayta, le Roi son Oncle seroit plus à portée de lui donner des témoignages de son affection. L'Amiral répondit comme il le devoit à toutes ses politesses, & ne se sépara de lui, qu'après l'avoir régalé, & lui avoir fait quelques présens.]

Négociations des Turcs avec l'Amiral.

Convention qui termine leurs différends.

Il mit à la voile, le 24, vers Camaran, Isle sur la Côte d'Arabie, à quarante lieuës au Nord de Mocka, vers le 15e. degré de latitude. Comme elle a une Ville & une Forteresse, les Anglois s'imaginèrent que le Vaisseau de Suez, qui vient chaque année à Mocka, auroit choisi cette retraite pour attendre le départ de leur Flotte. Il y a peu de Bâtimens qui ôsent faire voile

La Flotte Angloise met à la voile vers l'Isle de Camaran.

DOUNTON. 1611.

voile dans cette Mer, vers le Nord, pendant la Mousson de l'Ouest, [qui dure pour l'ordinaire jusqu'à la fin de Juillet.] L'Amiral avançoit pendant le jour, & ne manquoit pas de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit. Cette précaution ne l'empêcha point de donner sur des basses fort dangereuses, dont il ne se dégagea qu'avec une peine extrême. Il passa deux jours dans cette allarme. La Flotte n'avoit pas de Pilotes qui connussent ces Mers, & le Courant étant incertain, on ne pouvoit avancer sans témérité pendant la nuit. L'Amiral que tous ses gens avoient prié plusieurs fois d'abandonner la poursuite du Vaisseau Turc, se crut obligé lui-même de renoncer à cette entreprise.

Isles de Jubal Suckar & de Jubal Arry.

On prit vers l'Isle de *Jubal Suckar* (*k*), qui est assez grande & fort élevée. Elle a au Sud une autre grande Isle, qui n'est pas moins haute, & qui se nomme *Jubal Arry*. Toutes deux sont environnées d'un grand nombre de petites Isles du côté du Sud, &, dans plusieurs endroits, par des chaînes de petits rocs qui ne se découvrent que par le battement de la mer. Cette rangée d'Isles [qui s'étend Nord & Sud,] peut avoir dix lieuës de longueur. Elles sont au Nord-Nord-Ouest de Mocka, d'où elles peuvent être facilement apperçues dans le beau tems. Mais rarement l'est-il assez pour cela. Depuis la partie Ouest de Jubal [Suckar] jusqu'à Beloula, la distance est de douze lieuës, Sud-Ouest quart au Sud, au long des mêmes Isles. Il se trouve dans cette direction deux rochers abysmés, que le battement des flots fait reconnoître. Au Sud quart à l'Ouest de Jubal Arry, on apperçoit deux Isles & un roc, entre lequel & la Côte d'Afrique, au Sud-Ouest, sont quatre autres petits rocs plats, éloignés du premier d'environ quatre milles & demi. Il n'y a point de péril à s'en approcher, parce que l'eau est fort profonde jusqu'à celui qui est le plus Sud-Ouest & le plus proche de la Côte d'Afrique.

Les Anglois reviennent dans la Rade de Mocka.

Le 6 d'Août, à quatre heures du matin, on revint jetter l'ancre dans la Rade de Mocka, où l'on apperçut le Vaisseau de Suez, qui avoit trouvé le moyen de passer fort heureusement. Il étoit amarré fort proche de la Ville, & déja déchargé. Dounton apprit qu'il étoit arrivé cinq jours auparavant, accompagné d'une Galère, & qu'au premier jour il devoit en arriver trois autres. La Flotte Angloise s'approcha le 7, aussi près de la Ville qu'il fut possible, pour terminer quelques restes d'affaires & pour se mettre à portée de commander tous les Vaisseaux qui étoient dans la Rade. Tokorsi, l'ancien ami des Anglois, & Sabrago vinrent à bord, avec un présent de la part de Schermal.

Ils repassent les Détroits pour retourner à Sokotora.

(*l*) Le 10, vers onze heures du matin, la Flotte repassa le Détroit de Bal-al-Mandel, en se divisant par les deux Canaux. [On trouva au milieu de celui qui est à l'Est neuf ou dix brasses d'eau, & sept, six, ou cinq vers les bords, le Darling & l'Increase qui avoient pris par le Canal qui est au Sud-Ouest, ne remarquèrent pas que ce passage fût dangereux; il a environ quatre lieuës de longueur, & l'autre n'a qu'un mille & demi. L'Increase fit route au long du côté Sud-Ouest de l'Isle de Bal-al-Mandel sur douze brasses d'eau.]

(*k*) Ou *Jabal Sukhar*. Jabal signifie une Montagne.

(*l*) La 7e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Dounton. 1611.

d'eau.] Le lendemain on découvrit la haute tour d'Aden, à la distance d'onze lieuës; & suivant les calculs, on se crut à trente-six lieuës des Détroits. On avança peu jusqu'au 21, puisqu'on n'apperçut que ce jour-là le Mont Felix qui se présentoit Est quart au Nord à dix lieuës de distance; [ce qui prouva qu'on avoit été fort trompé par les Courans.] Les calmes retardèrent la Flotte jusqu'au 26, qu'un vent de terre lui servit à remettre à la voile.

Le 27, on fit quatorze lieuës Est-Nord-Est, & vers quatre heures après-midi on se trouva seize lieuës à l'Ouest du Cap de Guardafu. Le soir, en s'approchant de la pointe du Cap, on remarqua dans le mouvement de la mer une différence sensible, qui annonçoit l'ouverture de l'Océan Méridional. Le 29, on découvrit l'Isle de Sokotora. Dans ce passage d'Aden à Sokotora, les Courans ne cessent pas de rendre la navigatian fort incertaine, car on se trouve entraîné en arrière lorsqu'on croit avancer.

Ils y laissent des avis pour les Capitaines Anglois.

L'Amiral fit relâcher à Sokotora, pour y prendre des rafraîchissemens & tout l'aloës qu'on y avoit ramassé depuis son passage. Il laissa entre les mains du Roi des Lettres d'avis pour tous les Capitaines Anglois, qui viendroient dans cette Isle avec le dessein de pénétrer dans la Mer Rouge. Le 4 de Septembre, il partit de la Rade de Delischa; mais étant arrêté presqu'aussi-tôt par un calme, qui fut suivi d'une continuelle variété de vents, il n'arriva que le 23 à la hauteur de Soually. La vûe des arbres qui se présentent au Nord & au Sud de la Baye, lui servit de direction pour avancer avec la marée; & s'approchant toûjours de la terre au Nord, il se garantit de plusieurs écueils dangereux. Enfin il jetta l'ancre sur un fond limoneux. [Dans cet endroit les Marées courent Est-Nord-Est quart au Nord, & Ouest quart au Sud. Quand ils y arrivèrent, le flux étoit de cinq heures, & le reflux de sept; variété qui étoit causée par les vents de l'hiver, qui n'avoient pas encore entièrement cessé. Dans un autre tems, le flux & le reflux sont égaux & durent chacun six heures.] Pendant les mois de Juin, de Juillet, & d'Août, qui sont l'hyver de ce Pays, Dounton est persuadé qu'il n'y a point d'ancres ni de cables, qui puissent y résister à la violence des marées.

La Flotte prend vers Surate.

L'Amiral envoya aussi-tôt sa Pinasse au rivage; mais elle rencontra une Barque, qui venoit de Surate, chargée de ris pour Gogo; & l'ayant amenée à l'Amiral, il apprit de ceux qui la conduisoient, qu'il avoit passé de sept ou huit lieuës le Port de Surate. Il retint cette Barque, pour se servir du Patron en qualité de Pilote. Le 24, il lui vint du rivage une autre Barque, dont le Patron ne consentit pas moins volontairement à lui rendre le même service. Les Anglois apprirent de ces deux Indiens qu'il se trouvoit actuellement à la Barre de Surate, quinze Frégates Portugaises, dans le dessein apparemment d'interrompre le commerce [de toutes les autres Nations, car la paix qui régnoit entre l'Angleterre & l'Espagne ne permettoit pas de croire que cet armement regardât directement les Anglois. Cependant] l'Amiral se croyant obligé de garder des précautions, employa jusqu'au 25 à s'approcher de Surate; & vers sept heures du soir il mouilla tranquillement à une lieuë de la Rade, au Sud de la Barre, où il découvrit trois Vaisseaux Indiens à l'ancre.

Elle entre dans la Rade.

Le 26 au matin, il entra dans la Rade avec la marée, & il jetta l'ancre fort près des trois Indiens. C'étoient des Bâtimens de Surate même, qui avoient été

DOUNTON. 1611.

été chargés pour Sumatra, mais qui, sur le bruit & par la crainte de l'approche des Anglois, autant que par la tyrannie des Portugais, avec lesquels ils n'avoient pû s'accorder pour les passeports, avoient abandonné le dessein de leur voyage. L'Amiral reconnut, suivant l'information de ses nouveaux Pilotes, qu'il y avoit dans la Rade jusqu'à dix-huit Frégates, qui se faisoient voir en plus ou moins grand nombre. Elles avoient pour Commandant Dom Francisco de Soto Major, Amiral de Daman & de Chaul, accompagné de l'Amiral & des forces de Diu. Cette armée fit pendant quelque tems une garde fort éxacte à l'embouchure de la Rivière, pour empêcher qu'il ne vint aux Anglois des lettres ou des provisions; & sous prétexte de visiter les Barques, elle pilloit indifféremment tout ce que les Indiens y apportoient sans une permission par écrit de l'Amiral Soto.

Elle y trouve une Armée Portugaise.

CETTE inaction, où les Anglois furent long-tems, sans pouvoir se procurer aucune sorte de rafraîchissemens, fit naître parmi eux des maladies dangereuses. Le scorbut devint celle de tout le monde sur les trois Bords. Enfin la Chaloupe d'un des Vaisseaux de Surate leur apporta de la Ville des informations fort obscures, dans une lettre de Nicolas Bangham, que l'Hector y avoit laissé pour veiller à la conservation de quelques marchandises Angloises. Quelques jours après, ils reçurent par lui deux autres lettres; l'une du Capitaine Hawkins qui étoit alors à Agra; l'autre de William Finch à Lahor, [qui s'en retournoit en son pays par terre.] L'Amiral apprit par ces deux voyes qu'il n'y avoit pas beaucoup d'espérance pour le commerce, dans une Nation qui avoit peu de fidélité pour ses engagemens. Bangham lui écrivoit encore que le Capitaine Sharpey, Jean Jordayne & quelques autres Anglois étoient attendus de jour en jour à Surate, par la voye de Cambaye, qu'ils avoient prise pour revenir d'Agra. Cette nouvelle jetta beaucoup de joye dans la Flotte.

Maladies qui affligent les Anglois.

LE 30, Dounton, par l'ordre de l'Amiral s'avança avec le Pepper-Corn & le Darling vers l'embouchure de la Rivière, dans la vûe de chercher le passage de la Barre; mais la vigilance des Portugais à couper les Chaloupes qui sondoient devant les deux Vaisseaux, & la multitude des bas-fonds, que les Anglois ne connoissoient pas, firent manquer cette entreprise. Dounton pensant retourner dans la Rade, fut jetté vers l'Ouest à quatre milles, par le vent & la marée; de sorte qu'il ne put rejoindre l'Amiral que le 3 d'Octobre. Le Conseil s'assembla pour délibérer sur les embarras d'une si fâcheuse situation. On résolut d'écrire à l'Amiral Portugais, pour lui demander du moins la permission de prendre à bord les Anglois qui étoient à Surate, en lui promettant de quitter aussi-tôt la Côte. Mais les Portugais rejettèrent même cette prière, & répondirent qu'ils se chargeoient de conduire ces Anglois à Goa, d'où ils auroient la liberté de retourner en Europe. [Cependant Jordayne, croyant que le meilleur moyen de revoir sa Patrie étoit de passer en Portugal, travailla à gagner l'amitié de quelques Prêtres Catholiques, qui étoient à Angra & à Cambaye, & il en obtint des Lettres de recommandation pour le Vice-Roi de Goa. Mais l'Amiral douta du succès du son entreprise, persuadé qu'un homme qui resteroit attaché à sa Religion & aux intérêts de son pays, n'avoit aucun traitement favorable à attendre de telles gens.] Dans le tems qu'ils affectoient tant de fierté, le Capitaine Sharpey, qui étoit arrivé à Surate, s'étoit adressé dans cette Ville à quelques-uns

Ils s'efforcent inutilement de passer la Barre de Surate.

Dounton. 1611.

uns de leurs principaux Négocians, pour obtenir de l'Amiral Soto Major un ſauf-conduit juſqu'à la Flotte. Cette grace lui fut accordée, mais à condition qu'il ſeroit tranſporté ſur une Galiotte Portugaiſe. Sharpey auroit pû ſe fier à cette propoſition, ſi l'on n'y eut ajoûte l'offre de le mener à Goa, en lui promettant d'un ton ironique qu'il y ſeroit regardé d'auſſi bon œil que les Turcs, les Mores & les Juifs. Il comprit à quoi il devoit s'attendre, s'il ſe livroit à des ennemis qui ne cherchoient pas même à déguiſer leur mépris & leur haine.

Réponſe que les Portugais font au Capitaine Sharpey.

L'Amiral Anglois, dans l'impatience de procurer la liberté à ſes Compatriotes, leur écrivit de ſe mettre en chemin par terre, & de le venir joindre à Dabul. Mais cette route étoit trop pénible, ſans compter que les guerres du Dekan la rendoient fort dangereuſe. Le tems ſe perdoit ainſi, avec autant d'incommodité que de chagrin pour les Anglois. L'eau & les vivres leur manquoient, ſans aucune eſpérance d'en envoyer prendre ou de s'en faire apporter, Sharpey avoit acheté pour eux à Surate diverſes ſortes de rafraîchiſſemens; mais il n'ôſoit en riſquer le tranſport à la vûe des Portugais, qui obſervoient continuellement le paſſage. L'ayant tenté néanmoins, il eut le chagrin de voir enlever ſa Barque; & Soto Major, joignant l'inſulte à l'injuſtice, fit dire aux Anglois qu'il les remercioit beaucoup de lui avoir procuré des proviſions ſi fraîches.

Sir Henri Middleton, fort inquiet de la ſituation de ſa Flotte, leva l'ancre le 11, pour chercher vers le Nord, au long de la Côte, quelqu'endroit où non-ſeulement il pût ſe faire une retraite commode, mais d'où il pût commander aſſez la terre pour aſſûrer le paſſage de ſes Chaloupes juſqu'au rivage. Il fut forcé par le vent de s'arrêter vers la fin du jour à la pointe du Nord, vis-à-vis la Barre. [Ce jour-là *Allonſo Granſillio* mourut.] Le 12 au matin, il remit à la voile avec la marée. Comme le Courant étoit fort rapide, & qu'il ne connoiſſoit pas la Côte, il fit toûjours avancer devant lui le Bâtiment qui prenoit le moins d'eau, avec ordre de tenir les ancres prêtes, pour les jetter à la première apparence de bas-fond. Il s'apperçut bientôt que la Flotte Portugaiſe avoit mis auſſi à la voile, & qu'elle le ſuivoit avec tous ſes pavillons déployés, & faiſant entendre quelquefois ſon artillerie, comme ſi elle s'étoit préparée à l'attaque. On découvrit Soto Major qui alloit de Vaiſſeau en Vaiſſeau dans une petite Frégate, pour encourager ſes gens. Enfin, la Chaloupe du Darling étant à ſonder vers la terre à quelque diſtance de ſon Bâtiment, deux Frégates Portugaiſes des plus légères, entreprirent de lui couper le paſſage dans ſa retraite. Le Capitaine du Darling, qui vit ſa Chaloupe & ſes gens en danger, ne balança point à faire feu. Une des Frégates ſe retira heureuſement; mais la ſeconde, ayant eſſuyé quelques coups qui la mirent en déſordre, ſe fit échouer ſur le rivage, & ſes gens ne réſiſtant point à leur frayeur ſautèrent à terre pour ſe ſauver par la fuite. L'Armada parut faire quelque mouvement, dans le deſſein de s'approcher à leur ſecours. Cependant comme ſes forces ne conſiſtoient point en artillerie, elle n'ôſa s'expoſer à celle des Anglois, & la Frégate demeura ainſi entre leurs mains. Ils y trouvèrent une petite quantité d'indigo, de canelle, de coton, de mirabolans, dépouilles d'une Barque Baniane dont les Portugais s'étoient ſaiſis nouvellement. Cet avantage en procura un autre aux Anglois, par l'occaſion qu'ils en prirent de s'avancer juſqu'à l'embouchure de la Rivière de Surate, & ſi près de

La Flotte Angloiſe cherche à s'approcher de la terre.

Petit combat où les Anglois ſe ſaiſiſſent d'une Frégate.

DOUNTON. 1611.

Bravade de quelques Portugais.

de la terre qu'ils jettèrent l'ancre ſur cinq braſſes, à la portée du mouſquet.

(m) Le 13 au matin, s'étant encore avancés plus près du rivage, ſur ſix braſſes de fond, ils apperçurent à terre pluſieurs perſonnes vers leſquelles ils ne firent pas difficulté d'envoyer une Chaloupe avec le pavillon de paix. Jeſſe & Bragge, qui furent chargés de cette députation, reconnurent en s'approchant que c'étoient des Portugais, & s'en crurent encore plus certains lorſqu'ils leur virent tirer l'épée avec des ſignes fort menaçans. Ces bravades furent ſi mal ſoûtenues, qu'à l'arrivée des Anglois, qui n'en parurent point effrayés, leurs ennemis prirent le parti de ſe retirer. L'Increáſe étant reſté à quelque diſtance, dans la Rade, Sir Henri lui envoya ſes ordres par le Darling, qui revint preſqu'auſſi-tôt avec une Barque Indienne qu'il avoit rencontrée, & ſur laquelle dix-ſept Indiens, qui avoient été envoyés ſucceſſivement à Surate avec des lettres pour le Capitaine Sharpey, avoient eu la hardieſſe de riſquer le paſſage à la vûe des Portugais. Sir Henri les récompenſa noblement, & leur promit, à ſon retour, d'autres marques de ſa reconnoiſſance. [Cinq furent renvoyez le même ſoir avec des Lettres; ils promirent de s'acquiter ſoigneuſement de leur commiſſion; ſans cependant avoir intention de tenir parole.

Le 16, l'Amiral envoya reconnoître deux Frégates, qu'on découvrit du côté du Nord. Mais le vent n'ayant pas favoriſé les Anglois, ils furent obligés d'abandonner leur deſſein, & de s'arrêter à la pointe méridionale de Soually. Ils y voulurent pêcher, mais l'eau s'étant trouvée trop profonde, l'Amiral prit le parti de s'avancer dans la rivière avec ſa Galiote. Au même inſtant, un vent qui venoit du côté de la Mer s'étant levé, on vit entrer les deux Frégates, ſuivies de deux autres, qui ne faiſoient que d'arriver de la barre de Surate. Il y avoit à bord de l'une, le Capitaine de celle qui avoit été priſe le jour auparavant, qui, après s'être ſauvé avec peine à travers la boue, s'étoit courageuſement offert à courir le même danger pour venir reprendre ſon Bâtiment, comme on le ſçut enſuite. Elles avoient le vent favorable au lieu qu'il étoit contraire aux Anglois, qui avoient outre cela à craindre les bas fonds: Cependant s'étant préparés au combat, dans l'eſpérance que l'Increáſe qui n'étoit pas éloigné, pourroit les ſecourir, ils virent les Portugais qui s'approchoient, & qui firent même quelques décharges ſur eux: Mais bientôt ils perdirent courage, & prirent la fuite: les Anglois leur donnèrent la chaſſe, mais ſans pouvoir les atteindre.]

Entrepriſe des Anglois pour ſe procurer des vivres.

Le 20 au matin, il envoya au rivage, dans la Pinaſſe, Thomas Glenam, pour engager les Payſans du Canton à lui apporter des vivres. Glenam avoit ordre de faire tirer trois coups de mouſquet, pour avertir la Flotte du ſuccès de ſa négociation. En abordant, il fit monter un de ſes gens ſur la hauteur, dans la vûe d'aſſûrer ſa marche par de ſages obſervations. Elles étoient ſi néceſſaires, que dès la première vûe, l'eſpion découvrit une troupe de Portugais, qui ſortirent tumultueuſement de leur embuſcade. Il eut beſoin d'employer toute ſa légèreté pour regagner la Pinaſſe, qui s'éloignant auſſi-tôt, jetta l'ancre à quelque diſtance du rivage. Les Portugais n'accoururent pas moins juſqu'au bord de l'eau, d'où ils firent leur décharge ſur la Pinaſſe; mais elle fut moins

(m) Ici commence la 8e. Section dans l'Original. R. d. E.

DOUNTON. 1611.

moins heureuse que celle des Anglois, qui leur blessèrent quelques hommes. Les Ennemis s'étant retirés, on apperçut de la Pinasse un homme à cheval, qu'on prit pour un Indien. On lui fit quelques signes, qui le firent avancer jusqu'au rivage; & Glenam persuadé que c'étoit l'occasion qu'il cherchoit pour se procurer des vivres, fit tirer les trois coups dont il étoit convenu avec l'Amiral. La Frégate dont les Anglois s'étoient saisis, & qu'ils avoient rendue propre à leurs usages, fut envoyée aussi-tôt pour seconder la Pinasse. Mais le Cavalier Indien se retira dans cet intervalle, sans qu'on pût juger du motif qui l'avoit amené. Seulement, vers le soir, il se présenta quelques pauvres Habitans du Canton, avec certains fruits que l'Amiral fit acheter. Tandis que les Anglois rentroient dans la Frégate, il leur vint trois Déserteurs de l'Armée Portugaise; l'un né à Lisbonne, mais Hollandois d'origine; les deux autres, Portugais & mécontens de leurs Chefs.

Ils sont interrompus par les Portugais.

L'Amiral s'étant approché de la terre le jour suivant, y reçut, par le ministère d'un Indien, une lettre du Capitaine Sharpey, qui lui donnoit avis que le 22 il étoit résolu de faire transporter toutes les marchandises Angloises au rivage, sous une escorte de cent Cavaliers bien armés. [Il le prioit de seconder son entreprise par l'adresse ou par la force, car il ne doutoit pas qu'étant observé par les Portugais, il ne dût trouver quelqu'obstacle du côté de la terre ou de la mer.] Un jeune Malabare, qui avoit été cinq ou six ans leur esclave, vint se rendre aux Anglois dans le même lieu, & leur demander la liberté ou des Maîtres plus humains.

Avis qu'ils reçoivent de l'arrivée de Sharpey.

Le 22, à la pointe du jour, Sir Henri se rapprocha du rivage avec la Frégate & la Pinasse, pour attendre Sharpey & les marchandises. Il débarqua trente hommes, armés de sabres & de mousquets, dont l'un fut placé d'abord au sommet de la hauteur pour n'y pas interrompre un moment ses observations, tandis que tous les autres se postèrent avantageusement sur le rivage. L'Espion découvrit bientôt deux Banians, qui venoient du côté du Nord. Ils apportoient à vendre du tabac & d'autres bagatelles. Etant conduits à l'Amiral, ils lui apprirent que la nuit précédente cinq Anglois s'étoient rendus de Surate dans un Village à quatre milles de la mer, & que vrai-semblablement ils arriveroient dans le cours de l'après-midi. Pendant que l'Amiral recevoit ces informations, sept Compagnies Portugaises se firent voir entre deux Collines, enseignes déployées. A cette vûe les Anglois se disposèrent au combat. Mais l'inégalité du nombre porta Sir Henri à les faire rentrer dans leurs Bâtimens; & les Portugais, qui s'étoient d'abord arrêtés, ne balancèrent point alors à s'approcher du rivage. Il avoient avec eux cinq ou six petites piéces de campagne, dont ils firent quelques décharges inutiles. Les Anglois à qui il étoit plus facile d'ajuster leurs coups, firent plus de ravage dans leurs rangs, & les forcèrent enfin de se mettre à couvert: l'inquiétude de l'Amiral n'en fut pas moindre pour le convoi qu'il attendoit. Après avoir passé plusieurs heures dans l'impatience, il jugea que l'arrivée des Portugais avoit fait abandonner son dessein au Capitaine Sharpey; & retournant à bord du Pepper-Corn, il pensoit à remettre le soir à la voile pour rejoindre l'Increase: mais lorsqu'on se disposoit à lever l'ancre, on découvrit quelques hommes, qui venoient du côté du Nord. L'Amiral se rapprocha aussi-tôt de la terre, où sans voir paroître les Portugais, il eut la satisfaction de recevoir trois Anglois qui lui annoncèrent, pour le lendemain, l'arrivée de Sharpey & de son convoi.

Nouvelle attaque des Portugais.

DOUNTON. 1611.

Sharpey amene heureusement les marchandises à bord.

convoi. En effet on apperçut, le jeudi, cent Cavaliers armés d'arcs & d'épées, qui conduisoient les marchandises au centre de leur Troupe ; & Sharpey, qui faisoit l'arrière-garde avec quelques autres Anglois. Le convoi fut transporté à bord sans aucune opposition.

Le Gouverneur de Surate accorde une conférence aux Anglois.

Avec les marchandises & quelques provisions, Sharpey apportoit à Sir Henri l'heureuse nouvelle d'un changement fort imprévu dans les dispositions du Gouverneur de Surate. Khoja Nassan, qui occupoit cet emploi, avoit promis de se rendre lui-même au rivage pour conférer avec l'Amiral Anglois sur les intérêts du commerce. Cette faveur n'étant remise qu'au lendemain, on fit des préparatifs pour la recevoir avec éclat. L'Amiral se mit dans la Frégate, avec ses principaux Officiers, & s'approcha de la terre au bruit des instrumens. Khoja Nassan, qui s'y étoit déja rendu, l'envoya prendre à la descente du Vaisseau, par quatre de ses gens, qui le transportèrent sur leurs épaules dans un Palanquin. Un superbe tapis, que les Indiens avoient étendu dans un lieu commode, servit de siége pour la conférence. Après quelques discours, sur les motifs qui avoient amené l'Amiral à Surate, & sur le chagrin que les Habitans ressentoient, de se voir tirannisés dans leur propre Ville par les forces supérieures des Portugais, Khoja Nassan conseilla aux Anglois de se rendre à Gogo, Port de la partie Occidentale du Golphe, & plus voisin de Cambaye, en leur offrant des Pilotes pour les conduire. Il leur restoit à se faire expliquer les motifs de ce conseil, lorsqu'une pluye violente, qui survint tout-d'un-coup, mit Khoja Nassan dans la nécessité de se retirer. La conférence fut remise au jour suivant.

Le 26, Khoja Nassan envoya au Général Anglois, dans une de ses Chaloupes, un présent de quelques provisions, & deux Pilotes pour le conduire à Gogo On se rejoignit sur le rivage, pour recommencer la conférence. Les Pilotes mêmes ayant représenté, que Gogo n'étoit pas un Port aussi commode pour les Anglois que Nassan l'avoit prétendu, on convint qu'ils mettroient en mer pendant cinq ou six jours, en feignant de quitter tout-à-fait la Côte, dans l'espérance, que les Portugais la quitteroient aussi après leur départ ; & Nassan promit de les faire avertir. Suivant cette résolution, l'Amiral fit lever l'ancre pour rejoindre l'Increase, & partit dès le lendemain dans ce Bâtiment : Mais s'étant arrêté au-dessus de la Rade, pour attendre le reste de sa Flotte, il écrivit dans cet intervalle à Dom Francisco de Soto Major. En faisant comprendre aux Portugais qu'il étoit prêt à s'éloigner, il rappelloit dans sa lettre tous les sujets de plaintes qu'il avoit reçûs d'eux, tels que de s'être opposés à son débarquement, d'avoir empêché les Anglois qui étoient à Surate de se rendre sur sa Flotte, d'avoir intercepté ses lettres & saisi ses provisions. Il leur reprochoit particulièrement d'avoir coupé le passage à ses Chaloupes & de les avoir forcées d'employer la violence pour s'échapper de leurs mains. Il ajoûtoit qu'ayant terminé toutes ses affaires, il étoit disposé à leur restituer leur Frégate, s'ils vouloient envoyer quelqu'un à qui les Anglois pussent la remettre.

Les Anglois feignent de partir, pour tromper les Portugais.

Reproches qu'ils font à leur Commandant.

Après avoir attendu inutilement leur réponse, il mit à la voile le 29 ; mais il fut surpris de se voir suivi, à quelque distance, par l'Armée Portugaise ; ce qui ne l'empêcha point d'arrêter une Barque chargée de cocos pour Cambaye. Il en acheta soixante-dix mille, qu'il distribua entre ses gens. Le 31, s'appercevant que les Portugais ne cessoient pas de le suivre, il prit la résolution

Dounton. 1611.

solution de ne pas pousser plus loin sa course, & de retourner, en dépit d'eux, pour achever ses affaires. En effet, [le 1 de Novembre,] il reprit brusquement vers le Nord; & gagnant la Rade de Soually il descendit aussi-tôt au rivage; mais sans pouvoir s'y procurer aucunes nouvelles de Surate. Les Portugais, qui s'étoient rapprochés en même-tems de la Rivière, firent entendre la même nuit un grand bruit d'artillerie, & publièrent parmi les Indiens que c'étoit pour se réjouir de l'approche d'une nouvelle Flotte qui venoit à leur secours. Ils se flattoient d'inspirer de la frayeur aux Anglois, dont ils avoient jusqu'alors éprouvé la résolution, & qui étoient mieux disposés que jamais à les recevoir.

Ils reviennent à Soually.

Le 5, Sir Henri ayant envoyé Pemberton, Capitaine du Darling, avec son Vaisseau & la Frégate pour chercher une autre Rade vers le Nord, eut la satisfaction d'apprendre à son retour qu'il en avoit trouvé une, avec une Barre, sur laquelle non-seulement les petits Vaisseaux, mais l'Incréase même, en le soulageant un peu, pouvoient passer sûrement dans la haute marée, & jetter l'ancre à dix toises du rivage. Toute la Flotte partit le 6 pour gagner cette nouvelle Rade, & passa heureusement la Barre avec la marée. Elle fut immédiatement suivie par douze Frégates Portugaises, qui mouillèrent vis-à-vis d'eux, mais hors de la portée du canon. Sir Henri, accompagné du Capitaine Dounton & de quarante Fusiliers, descendit à terre dans le cours de l'après-midi, pour chercher de l'eau fraîche. Il fut obligé de parcourir un terrain marécageux, dans lequel il découvrit enfin une sorte d'eau mêlée, dont la nécessité le força de se contenter. Mais ce désagrément fut compensé par l'occasion qu'il trouva d'acheter cinq ou six chèvres, une brebis & quelques fruits pour le soulagement de ses malades. Comme il étoit résolu de ne rien épargner pour les rétablir, & que sa Pinasse demandoit d'ailleurs des réparations qui ne pouvoient se faire que sur le rivage, il y fit élever une tente, où le Capitaine Dounton s'établit avec une garde nombreuse, pour se précautionner contre les Portugais. Il y reçut de Surate des rafraîchissemens que l'Amiral y fit acheter par Bangham. Les Paysans du Canton s'empressèrent aussi de lui apporter tout ce qu'ils pouvoient retrancher à leurs propres besoins. Quelques jours après, on reçut avis, par la Flotte, qu'il étoit arrivé dans la Rivière deux Galères & huit Frégates. Cette nouvelle fit changer de résolution à l'Amiral, qui se crut obligé, pour sa sûreté, de réunir toutes ses forces. Il fit rentrer tous ses gens à bord, & les réparations de la Pinasse furent différées. On repassa aussi-tôt la Barre, pour retourner dans la Rade de Soually, où la résolution de l'Amiral étoit de reconnoître les intentions de la nouvelle Flotte Portugaise. Il y entra le premier; & dès le lendemain, il vit arriver de Surate Khoja Nassan, au-devant duquel il s'empressa de descendre sur le rivage. Cette entrevûe fut remplie d'affection & de civilité. Le Gouverneur Indien lui promit qu'aussi-tôt que ses autres Vaisseaux seroient entrés dans la Rade, les Négotians de la Ville apporteroient des marchandises sur le bord de la Mer, & qu'ils y établiroient un Marché où les Anglois pourroient se fournir de toutes sortes de commodités. Il apprit aussi à l'Amiral que les Frégates qui étoient arrivées dans la Rivière, étoient un *Kaffilath*, c'est-à-dire, une Flotte de Marchands Portugais, qui faisoit voile à Cambaye. Pour confirmation de ses promesses, le Gouverneur emmena Bangham avec lui jusqu'à Surate.

Autre Rade qu'ils découvrent.

Arrivée d'une nouvelle Flotte Portugaise.

Elle n'est composée que de Marchands.

Trois jours après, on vit naître en effet sur le rivage, un Marché de toutes

DOUNTON. 1611.

Marché ou Foire des Indiens sur le rivage.

Les Portugais viennent l'interrompre.

les provisions qui sont propres au Pays; [consistant en farine, pain, bœufs, chèvres, moutons, poules, beure, fromage, sucre, sucre-candi, limons, noix de cocos, melons d'eau, concombres, lait, pois, gindus, petit fruit qui a un noiau rond, cannes de sucre, tabac, poissons secs, & vin de Palmier, nommé par les Habitans Taddy.] Les Anglois descendirent librement, pour satisfaire leurs besoins ou leurs goûts à des prix fort raisonnables. Mais la tranquillité de ce commerce fut interrompue par un Espion qu'ils avoient placé sur une hauteur, & qui ayant découvert environ cinq cens Portugais, vint répandre l'allarme dans le Marché. On ne pensa plus qu'à regagner les Chaloupes, pendant que l'Ennemi désespéré d'avoir été reconnu, s'avançoit tumultueusement pour couper la retraite à ceux qu'il voyoit fuir. Cependant, comme la plûpart étoient bien armés, ils ne rentrèrent point dans leurs Chaloupes sans avoir fait une décharge, qui devint funeste à plusieurs Portugais. Quelques-uns furent blessés; & ne pensèrent qu'à se retirer. Les autres se trouvant arrêtés par une ravine, qui leur fit craindre d'essuyer une seconde grêle de mousquetterie, se hatèrent aussi de retourner sur leurs pas. Dans une retraite si précipitée, ils laissèrent derrière eux Antonio de Souza, Gentilhomme de Chaul, qui étoit tombé d'un coup mortel à la tête: les Anglois, plus pitoyables que ses Compatriotes, ne virent pas plutôt le champ libre, qu'ils allèrent le relever; & l'ayant transporté à bord, tous leurs secours ne l'empêchèrent point de mourir avant la nuit. Ils l'enterrèrent honorablement sur le rivage. On apprit ensuite du Mockadan, ou du Gouverneur de Soually, que les Portugais avoient eu neuf de leurs gens tués ou blessés dans cette occasion.

Le Gouverneur de Cambaye rend visite à l'Amiral Anglois.

(n) LES Indiens prenoient si peu de part à toutes ces violences, que le 24 après-midi, Mokrib Kham, Gouverneur de Cambaye, vint au rivage avec cent chevaux, & de l'Infanterie en plus grand nombre, cinq éléphans, plusieurs chameaux & des chariots pour le transport de ses provisions. Il avoit aussi plusieurs léopards dressés à la chasse, pour faire montre de sa grandeur. On vit aussi-tôt élever une Ville de tentes. Sir Henri, qui descendit à terre pour faire honneur à Mokrib, y fut reçu avec une décharge de la mousquetterie Indienne, tandis que l'artillerie de ses Vaisseaux faisoit retentir aussi le rivage. Ensuite l'Amiral présenta au Gouverneur de Cambaye, la Lettre & les présens du Roi d'Angleterre, qui furent acceptés avec de grandes apparences d'amitié. Il le pressa de lui faire l'honneur de monter sur son Vaisseau. Mokrib y consentit sans aucune marque de défiance; & laissant sur le bord de la Mer Khoja Nassan, Khoja Arsan Aly, & les autres Seigneurs de son cortège, il se rendit hardiment sur l'Incréase avec six (o) hommes choisis. Les Anglois s'efforcèrent de le bien traiter. Il y passa la nuit & la moitié du jour suivant, occupé à considérer les bijoux & les bagatelles qui pouvoient plaire au Roi son maître, mais écartant les propositions sérieuses de commerce, ou les remettant à d'autres occasions. Après avoir satisfait sa curiosité sur le Vaisseau de l'Amiral, il souhaita aussi de visiter les autres, sur lesquels il continua de jouër le même rôle. Cependant il y acheta toutes les caisses de lames d'épées, & son ardeur fut si grande pour s'en assûrer la possession, qu'il

(n) La 9e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(o) *Angl.* seize. R. d. E.

Downton.
1611.
Les mauvais procédés succèdent à sa politesse.

qu'il les fit transporter sur le champ au rivage. Quelques jours après, ayant mis à part celles qui lui parurent moins belles, il les renvoya d'un air dédaigneux, suivant l'usage de ces Nations, où l'on ne fait pas difficulté de rompre un marché après l'avoir conclu. L'Amiral lui renouvella ses propositions de commerce, qu'il remit encore à d'autres tems, sous divers prétextes. Enfin, dans l'incertitude de ce qu'on devoit s'en promettre, le Conseil s'assembla sur l'Incréase, & l'on prit la résolution de s'expliquer avec autant de force que de netteté. Le 26, l'Amiral retourna au rivage dans cette vûe; mais il y apprit que Mokrib étoit parti; & que, pour garder quelque ménagement avec les Anglois, il avoit déclaré qu'il alloit travailler à les mettre en bonne intelligence avec les Portugais. Sir Henri jugea fort bien que c'étoit une comédie, & qu'après avoir tiré des présens de la Flotte Angloise, il alloit employer les mêmes artifices sur la Flotte Portugaise. Cependant, comme Nassan étoit demeuré au rivage, & qu'il témoignoit quelque envie d'acheter les marchandises, on y mit le prix. Le reste du jour fut employé à cet arrangement, & le commencement du commerce fut remis au lendemain.

Incertitudes de part & d'autre pour le commerce.

Le 27 au matin, Mokrib envoya au Général Anglois un de ses principaux Officiers & son Facteur, avec une Lettre, pour le prier de lui accorder quelques bijoux (p) qu'il avoit vus à bord & qu'il regretoit de n'avoir pas emportés. Il demandoit aussi que les Serruriers de la Flotte fissent pour lui, le modèle d'une chaîne de pompe. [Sir Henri refusa honnêtement la première de ces deux demandes (q), & se rendit volontiers à la seconde.] Il se passa plusieurs jours, pendant lesquels Sharpey & Jordayne conférèrent souvent avec les Facteurs Indiens sur le prix des marchandises. Mokrib & Nassan firent plusieurs fois le voyage de Surate, allant & revenant avec diverses marques de mécontentement ou d'incertitude. [Le 28, Nassan laissa son Gendre, Khoja *Jellardin*, pour avoir soin des affaires en son absence; mais dès le lendemain celui-ci partit. Un charpentier Anglois s'étant rendu ce jour-là à Surate pour y acheter des planches, qu'on lui avoit promises, ne put rien obtenir de ce qu'il étoit allé chercher, & se trouva même dans la crainte de ne pas obtenir la permission de s'en retourner à bord le même jour. Jourdayne, Fraine, & quelques autres personnes allèrent à terre pour examiner les marchandises, que Nassan leur offroit en troc: ils trouvèrent qu'il faisoit monter ses prix excessivement haut.

Le 1 de Décembre, les Indiens voyant que Sir Henri ne vouloit pas accepter leurs propositions, firent transporter à Surate les marchandises qu'ils avoient au Village de *Damka*, à trois milles de distance; & ils défendirent de vendre aucune provision aux Anglois.

Le 6, on avertit Sir Henri que Mokrib & Nassan ne tarderoient pas à revenir.] Enfin, le 8 de Décembre, ils arrivèrent tous deux au rivage, suivis d'un grand nombre de chariots, qui déchargèrent d'abord quarante ou cinquante bales de calicots. Ils en étalèrent ensuite jusqu'à cent vingt. Les Marchands Indiens marquèrent beaucoup d'empressement pour le vif-argent & le

(p) Ces bijoux, *suivant l'Original*, se reduisoient à une veste parfumée & à un épagneul, qu'on avoit déja refusé à Mokrib le jour d'auparavant. R. d. E.

(q) *Suivant l'Original*, il ne la refusa point, car il y est dit que le 28, Nassan revint à Surate en apportant avec lui, la veste & le chien qu'on avoit demandé. R. d. E.

DOUNTON. 1611.

Les Indiens font plusieurs insultes aux Anglois.

le vermillon des Anglois; & Mokrib Kam, pour leur velours. Mais ne pouvant obtenir que ces marchandises fussent vendues séparément, ils consentirent à prendre en même-tems du plomb. Leur injustice fut telle, qu'ils s'obstinèrent à vouloir gagner cinquante pour cent sur les biens qu'ils mettoient en vente à leur porte, tandis qu'ils n'accordoient aux Anglois qu'un profit médiocre pour ceux qu'ils avoient apportés de si loin. Cependant le 9 au matin, Sir Henri revint à terre, & s'étant fait confirmer par les Indiens qu'ils s'en tiendroient du moins aux prix convenus, il commença sérieusement à faire décharger son plomb. Mais, vers midi, Mokrib Kam reçut des Lettres du Grand Mogol, qui le jettèrent dans une profonde consternation. A peine lui échappa-t'il une parole; & partant presqu'aussi-tôt, il laissa Khoja Nassan & les Facteurs pour achever le commerce. L'Amiral, à qui cet incident fit naître de fâcheux soupçons, ne retourna sur son bord que pour se donner plus de liberté à faire demander encore à Koja Nassan s'il étoit fidèle à ses engagemens. La réponse fut si nette & si positive que les Anglois ne pouvant plus conserver de défiance s'empressèrent de décharger leurs marchandises. [Ce même jour *Villiam Johnson* de l'équipage du Darling, *Jean Coverdale* Trompette, & *Jean Pattison* désertèrent, & le dernier prit la route de Surate & les deux autres se rendirent à l'Armade Portugaise.]

LE nouveau Gouverneur de Surate se rendit le lendemain sur la Flotte avec Khoja Arsan Aly, pour satisfaire leur curiosité. Tandis qu'ils étoient à bord de l'Incréase, l'Amiral fut averti par un Exprès dépeché du rivage, que Khoja Nassan, après avoir reçu le velours & quelques autres marchandises qu'il avoit desirées, avoit commencé à faire de nouvelles chicanes aux Anglois; qu'il avoit entrepris de les tromper sur les poids; & que pour réponse à leurs plaintes, il les avoit menacés de faire remporter ses marchandises à la Ville. Cette conduite causa tant d'indignation à l'Amiral, que n'écoutant plus que son ressentiment, il arrêta sur le champ le Gouverneur de Surate & Khoja Arsan Aly. Cependant il continua de les traiter si civilement, que le Gouverneur entrant dans ses intérets, lui conseilla d'envoyer de sa part au rivage, pour y porter à Nassan l'ordre de le venir joindre sur la Flotte Angloise. Nassan n'osa désobéir. Mais à peine fut-il arrivé, que le Gouverneur s'adressant à l'Amiral, lui dit qu'il pouvoit garder pour caution celui qu'il accusoit d'injustice, & ne lui rendre la liberté qu'après l'éxécution des articles. Ainsi Nassan fut humilié jusqu'à demeurer captif sur l'Incréase, du consentement même de son Gouverneur, à qui les Anglois permirent aussi-tôt de retourner au rivage. On continua la vente des marchandises avec plus de tranquillité & de succès. Cependant, pour ne refuser aucune satisfaction aux Indiens, l'Amiral leur donna de son côté deux Otages, qui furent Jean Williams & Henri Boothby.

L'Amiral arrête à bord le Gouverneur de Surate.

[LES Portugais ne purent ignorer long-tems que le commerce s'éxerçoit enfin avec beaucoup de franchise entre les Négocians de Surate & la Flotte Angloise. N'ayant pu l'empêcher, ils résolurent de l'interrompre.] L'Amiral, qui ne quittoit plus son bord, reçut avis qu'on découvroit du côté du Sud, cinq Compagnies Portugaises, qui s'approchoient avec leurs enseignes déployées. Il ne put douter que leur dessein ne fût de s'approcher de la Mer, pour se saisir de ses marchandises & brûler les Chaloupes. Il fit transporter aussi-tôt sur le rivage, dans la Frégate & la Pinasse, deux cens hommes armés

Le commerce est interrompu par les Portugais.

més de mousquets & de piques, avec ordre de ménager si peu les Ennemis, que cette avanture devînt pour eux une leçon. Mais à la vûe de tant de monde, qui étoit disposé à les recevoir, ils prirent le parti de se retirer. Les Anglois, ayant marché quelque tems à leur poursuite, rencontrèrent près de Soually plusieurs Négocians de Surate, qui venoient à la Mer avec vingt nouvelles bales de marchandises.

Downton. 1611. Ils se retirent en désordre.

[Le 19, *Pierre Rosemary*, qui étoit Portugais de Nation, & un Pilote de l'Incréase désertèrent & passèrent du côté des Portugais. Le 27 Nassan revint de Surate pour voir de nouveau s'il y auroit moyen de faire quelque commerce avec les Anglois; mais il s'en retourna sans avoir pu convenir des prix: Ce même jour] Sir Henri reçut, par un Juif, une Lettre de *Peter Floris*, Capitaine Hollandois au service de la Compagnie d'Angleterre. Elle étoit dattée de Masulipatan, où la Compagnie avoit un Comptoir; & Floris y donnoit avis à l'Amiral qu'il étoit parti trois Vaisseaux d'Angleterre, dont l'un étoit destiné pour la Mer Rouge. Cette nouvelle lui causa d'autant plus de chagrin, qu'après les différends qu'il avoit eus avec les Turcs, espérant peu de faveur de la Nation pour tout ce qui paroîtroit dans cette Mer avec le nom Anglois, il craignoit que la Compagnie d'Angleterre ne lui reprochât d'avoir attiré la tempête sur son commerce. [Cependant, comme il ne doutoit point que le Capitaine ne relachât dans l'Isle de Sokotora, il le crut assez averti du péril, par la Lettre qu'il avoit laissée entre les mains du Roi.

Lettre de Peter Floris.

Quoique le commerce eût été poussé avec assez d'avantage sur le bord de la Mer,] Jordayne fut envoyé le 30, à Surate, pour engager les Indiens à mettre en vente une plus grande quantité de leurs étoffes, & pour leur faire prendre d'autres marchandises de la Flotte. [Il avoit l'esprit insinuant; & le long séjour qu'il avoit fait dans les Indes, depuis le naufrage de l'Ascension, lui ayant donné l'occasion d'apprendre la langue du pays, il se lia fort étroitement avec un Marchand d'Esclaves, qui s'étoit fort enrichi par ce commerce. Dounton, Auteur de cette Relation, & depuis long-tems ami de Jordayne, regréte qu'il n'eût point employé le talent qu'il avoit de plaire, à se mettre aussi-bien dans l'esprit de quelques Négocians, dont l'amitié pût être plus utile aux Anglois. Il raconte, sur le témoignage de son ami, que le Marchand d'Esclaves porta la confiance & l'affection jusqu'à vouloir l'associer à son commerce, & qu'il lui en découvrit tous les ressorts. Il avoit à Surate une fort grande maison, qui ressembloit par la distribution des logemens, aux Couvents de l'Eglise Romaine, dans laquelle il entretenoit plus de cent jeunes filles, qu'il achetoit en sortant du berceau, & qu'il faisoit élever suivant le jugement qu'il portoit de leur beauté, à mesure qu'elles avançoient en âge. Les Esclaves de l'autre séxe étoient en beaucoup plus grand nombre, mais logés & nourris comme il convenoit à leur misérable sort; au lieu qu'il ne manquoit rien aux filles pour les commodités de la vie & pour l'instruction. Le Marchand fournissoit non-seulement les principaux Sérails d'Agra & des plus grandes Villes de l'Indostan; mais quantité de Turcs qui venoient prendre tous les ans, dans son séminaire, de quoi fournir eux-mêmes les Sérails du Caire & de Constantinople. Il fit voir à Jordayne des beautés de divers prix, depuis cent piéces de huit jusqu'à douze & quinze mille. Mais; ce qui doit paroître assez étrange, il en tiroit

Jordayne se lie avec un Marchand d'Esclaves.

Détail de ce commerce.

DOWNTON. 1611.

roit des Marchands Turcs pour les divers pays de l'Inde, comme il vendu celles de l'Inde pour la Turquie.]

Hawkins est tenté de passer à Goa.

L'AMIRAL reçut le même jour une Lettre du Capitaine Hawkins, qui étoit retourné à Cambaye, & qui lui marquoit qu'après avoir fait des réflexions sérieuses sur les offres des Portugais, il étoit résolu de se rendre à Goa avec toute sa famille, pour retourner de-là en Angleterre. De quelque source que pût venir ce dessein, Sir Henri se crut obligé de lui représenter avec force, qu'une entreprise si téméraire l'exposoit à perdre ses biens & sa vie. En lui faisant cette réponse par le même Messager, il l'exhortoit à prendre l'occasion de sa Flotte, pour retourner dans sa Patrie avec plus de douceur & de sûreté. Ce ne fût néanmoins qu'après des instances redoublées, qu'Hawkins prit cette résolution. 1612. Il arriva le 26 de Janvier, à Soually, avec le Capitaine Sharpey, Fraine & quelques autres Anglois qui l'avoient accompagné à Cambaye; & l'Amiral alla trois milles audevant de lui avec un corps de deux cens hommes, pour le garantir de l'insulte des Portugais, qui n'étoient pas éloignés de son passage avec leur armée.

Les Anglois se flattent en vain d'obtenir un Comptoir à Surate.

PENDANT le séjour de Jordayne à Surate, ses manières douces & insinuantes sembloient avoir disposé le Gouverneur à lui accorder pour sa Nation un Comptoir dans cette Ville. Il donna lui-même cette espérance à l'Amiral, qui avoit déja nommé ceux qui devoient être chargés de cet établissement. Mais ayant envoyé le 27 Jean Williams, pour sçavoir les dernières résolutions du Gouverneur, il le vit revenir le 29 avec un refus & des marques d'éloignement qui ne regardoient pas moins le fond du commerce que la proposition du Comptoir. [Ce changement ne put être attribué qu'à la jalousie & aux pratiques des Portugais.] Après une déclaration si rigoureuse, il ne restoit aux Anglois de Surate qu'à prendre les ordres de leur Amiral, sur le tems de leur retour à la Flotte. Il leur écrivit, dès le jour suivant, de partir sans délai; de sorte qu'ils furent rendus à bord le 31 avec toutes leurs marchandises.

Kafilath de 500 voiles.

LE 6 de Février, les Anglois virent passer un Kafilath, c'est-à-dire une Flotte Marchande, d'environ cinq cens Frégates Portugaises qui alloient à Cambaye. [Il leur étoit venu sur leurs trois Vaisseaux quelques Déserteurs de cette Nation, qui n'y avoient été reçus que par le seul mouvement de l'humanité; mais ils éprouvèrent à leur tour que la Religion & l'amour de leur Patrie ne sont pas toûjours capables de retenir les Anglois; car plusieurs Matelots, gagnés apparemment par des caresses & des offres, abandonnèrent leur bord pour se rendre sur la Flotte Portugaise. On accusa de leur désertion le Portugais nommé Pierre *Rosemary*, qui étant passé du Portugal en Angleterre pour y embrasser la Religion Protestante, avoit offert à l'Amiral de l'accompagner dans son voyage. Ils avoit servi d'Interpréte dans tous les lieux où l'on avoit eu besoin des Langues Portugaise & Arabe, & celle-ci lui étoit presqu'aussi familière que l'autre. Ensuite étant arrivé dans la Rade de Surate, il n'avoit pu se voir si près d'une Flotte de sa Nation sans rappeller les idées & les sentimens de sa naissance, qui l'avoient porté à rejoindre ses Compatriotes. Mais quoiqu'il fût parti seul, dans une occasion qu'il trouva sur le rivage, pendant que les Indiens y tenoient leur marché, on fut surpris de voir déserter après lui tous les Matelots avec lesquels il avoit eu quelque familiarité; com[illegible] peinture qu'il leur avoit apparem-

Déserteurs Anglois, débauchés par Pierre Rosemary.

ment

Dounton. 1612.

ment tracée de sa Nation & des avantages qu'ils y pouvoient espérer, leur avoit fait perdre l'amour & le goût de leur propre Patrie. Dans la première indignation que l'Amiral ressentit de leur fuite, il fut tenté de les faire redemander à Dom Soto Major, en lui offrant pour échange les Portugais qui étoient passés sur la Flotte Angloise : mais il craignit qu'on ne l'accusât d'avoir violé, à l'égard des derniers, sa parole & le droit sacré des aziles.]

[Le 9 on vit arriver *Nicolas Uphet*, Domestique du Capitaine Hawkins, qui avoit été laissé comme un ôtage à Cambaye, & qu'on avoit attendu depuis l'expulsion des Anglois hors de Surate. Le soir Dounton mit à la voile, & s'étant approché de la Barre, il jetta l'Ancre sur huit brasses de fond, à un mille de distance de l'Amiral, qui s'étoit rendu le matin dans cet endroit.]

Cause des obstacles que les Anglois avoient trouvé à Surate.

(r) La Flotte Angloise avoit passé dans ce pays, l'espace de cent trente-huit jours, pendant lesquels elle avoit essuyé de la part des Gouverneurs de Surate, des infidélités & des délais fort pernicieux à son commerce. Le refus d'un Comptoir, après lui avoir fait espérer si long-tems cette faveur, étoit une autre injustice dont elle étoit d'autant plus blessée, qu'ayant reçu l'ordre de partir immédiatement, il ne lui restoit aucun moyen de se faire payer de plusieurs sommes qui lui étoient dûes par les Marchands de la Ville. L'Amiral apprit ensuite, d'où venoit cette mauvaise disposition des Indiens. Pendant qu'ils délibéroient s'ils devoient lui accorder la permission d'établir un Comptoir, Mokrib Kam avoit reçu une Lettre de *Dangier*, Banian de Cambaye, qui lui déclaroit, à l'instigation des Missionnaires Jésuites, que s'il souffroit l'établissement des Anglois à Surate, les Portugais étoient résolus de brûler toutes les Villes de la Côte & de se saisir de tous les Vaisseaux Indiens qui tomberoient entre leurs mains. Sur quoi Mokrib avoit jugé que la prudence devoit lui faire rejetter toutes sortes de liaisons avec l'Angleterre.

Position de la Rade de Soually.

La Rade de Soually, où les Anglois étoient à l'ancre, est au 20e. degré 55 minutes de latitude du Nord, & la variation de 16 degrés 40 minutes à l'Ouest. Dounton observa que dans les marées de la pleine-lune, la hauteur de l'eau, [qui est de 24 pieds,] surpasse de quatre pieds celle des marées communes; & qu'ordinairement les marées de nuit sont plus hautes de trois pieds que celles du jour, [selon le vent qui souffle; & que les Côtes, suivant la Boussole, sont situées à peu près Sud & Nord; c'est-à-dire, si l'on a égard à la variation, Nord quart à l'Est & moitié Est; & Sud quart à l'Ouest, moitié Ouest.]

Les Anglois se payent par leurs propres mains, & quittent Surate.

Le 10, après avoir réglé tous les comptes du commerce, avec deux Facteurs de la Ville, nommés *Jaddan* & *Narran*, l'Amiral se saisit d'une Frégate Indienne, qui faisoit voile à Gogo; & s'étant accommodé d'une partie de sa cargaison, qui étoit composée de chandelles faites d'un mélange de ris & de poix, il donna aux Patrons, des billets payables par ses Débiteurs de Surate. La Flotte leva l'ancre, le 11, avec la marée; & s'étant avancée au Sud de la Barre de Surate, près d'un Vaisseau Indien, nommé le *Hassani*, qui étoit prêt à faire le voyage de la Mer Rouge, elle prit aussi quelques

(r) La 10e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

DOWNTON. 1612.

ques marchandiſes, dont elle lui aſſigna le payement ſur ce qui reſtoit dû aux Anglois par les Négocians du pays. Le 14, à une heure du matin, elle tomba ſur un grand banc, où l'eau ſe trouva toûjours aſſez haute pour ne pas lui cauſer beaucoup d'inquiétude; après quoi, ſuivant la terre à la diſtance d'environ dix lieuës, & forcée par le vent de porter au Sud-Sud-Eſt, elle ſe trouva le lendemain à 19 degrés 37 minutes de latitude. [A une heure, elle paſſa près de trois Vaiſſeaux de Malabar, chargés pour Surate, qui étoient ſur quatorze braſſes d'eau, à neuf lieuës de terre; & enſuite elle en vit ſept autres au Sud-Eſt.] Depuis midi juſqu'au ſoir, elle ne fit que cinq lieuës, au Sud-Eſt, avec beaucoup d'embarras pour ſe dégager d'un dangereux Courant. Un calme, qui dura une partie de la nuit ſuivante, lui fit entendre fort diſtinctement pluſieurs coups de canon, dont le bruit venoit du rivage; & le matin, ſans appercevoir aucun Vaiſſeau, ils découvrirent la terre, qui préſentoit un mélange de montagnes & de vallées fort agréables. La latitude à midi étoit de 19 degrés 4 minutes. Vers le ſoir, ils ſe trouvèrent à trois lieuës du rivage ſur un fond de douze braſſes, qui diminua juſqu'à ſix. Enfin, le 16 à midi, ils virent une terre haute, diviſée par pluſieurs Bayes, qui ſembloient offrir d'excellentes Rades, avec un fond excellent de cinq ou ſix braſſes à quatre milles du rivage, & de neuf ou dix braſſes à trois lieuës en Mer; la latitude de 18 degrés une minute. Ils ne purent douter, ſur les indications de leurs Cartes, qu'ils ne fuſſent proches de Dabul. En effet, ils jettèrent l'ancre près de la Barre, à l'entrée de la nuit, ſur un fond de ſept braſſes.

Leur route juſqu'à Dabul.

Situation de Dabul.

L'AMIRAL, qui s'étoit propoſé de ſe défaire dans ce Port de quelques marchandiſes Angloiſes, s'avança le lendemain dans ſa Frégate, pour ſonder la profondeur de la Barre. Il trouva cinq braſſes à la pointe du Sud; mais un peu plus loin Nord, vers le milieu de la Barre, il ne trouva que deux braſſes. La latitude de cette pointe du Sud eſt de 17 degrés 34 minutes; & la variation, 15 degrés 34 minutes.

Politeſſes & offres du Gouverneur.

LE même jour, après-midi, on vit arriver, de la part du Gouverneur, deux Barques, dont l'une ramenoit le Meſſager que les Anglois lui avoient envoyé pour l'informer de leur arrivée (s), & l'autre apportoit à l'Amiral un préſent de trois veaux, & d'un mouton, avec quelques fruits & des melons d'eau. [Le Vaiſſeau de Dabul que les Anglois avoient trouvé à Mocka, étant revenu dans le pays,] le Capitaine faiſoit témoigner à l'Amiral la ſatisfaction qu'il avoit de ſon arrivée; & joignant, à la manière des Indiens, beaucoup de complimens aux promeſſes d'amitié, il ajoûtoit; que pour les marchandiſes Angloiſes, les Négocians de Dabul donneroient ou de l'argent comptant, ou de l'indigo, des étoffes & du poivre. C'étoit plus qu'ils n'avoient deſſein d'éxécuter & que les Anglois ne s'étoient promis; car tout l'indigo, les étoffes & le poivre du pays s'embarquent ordinairement ſur leurs propres Vaiſſeaux pour être tranſportés dans la Mer Rouge. Cependant, ſur de ſi belles offres, l'Amiral ne balança point à faire deſcendre ſes Facteurs, avec un préſent pour le Gouverneur & des eſſais de leurs marchandiſes. Ils furent traités civilement, mais à peine vendirent-ils quelques

(s) *Angl.* amenoit ceux qui étoient envoyés pour reconnoître la Flotte & ſçavoir ce qu'elle avoit à faire dans ces quartiers. R. d. E.

Dounton. 1612.

ques piéces de drap & d'étamine. Le Gouverneur, après avoir acheté une certaine quantité de plomb, ne fit pas difficulté de le renvoyer à bord, & de rompre son traité, suivant l'usage de Surate, dont les Anglois avoient déja fait une triste expérience. A l'égard du bled, de l'eau & des autres provisions, ils obtinrent facilement tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils changèrent une de leurs ancres contre un gros cable Indien, de dix-huit pouces d'épaisseur, & long de 96 brasses, qui fut estimé douze livres sterling. Dounton déclare qu'il ne put juger si toutes ces facilités venoient de l'inclination du Gouverneur à favoriser les Etrangers, ou de la crainte que lui pouvoit inspirer le récit de tout ce qui s'étoit passé à Mocka.

Le Commer ce se réduit presqu'à rien.

Outre plusieurs Bâtimens Malabares, qui étoient à l'ancre dans la Rade, les Anglois virent arriver, le 26 après-midi, un grand Vaisseau Portugais accompagné d'une Frégate. L'Amiral envoya, deux heures avant la nuit, le Darling pour le reconnoître; & craignant ensuite qu'il ne trouvât le moyen de s'échapper dans les ténèbres, il fit avancer aussi le Pepper-Corn & sa Frégate, avec ordre de s'en saisir. On s'apperçut bientôt que cette précaution avoit été nécessaire; car à l'entrée de la nuit, les deux Bâtimens levèrent l'ancre & commencèrent à s'éloigner. Mais un coup de canon les força de baisser leurs voiles. Ils se hâtèrent d'envoyer un canot avec trois hommes, pour faire les excuses de leur Capitaine, à qui son âge & ses infirmités, dirent-ils, n'avoient pas permis de venir lui-même à bord. Ils ajoûtèrent que leur grande Chaloupe étoit si chargée, qu'ils n'avoient pû la détacher du Vaisseau pour la mettre en mer. Là-dessus, Dounton se trouva obligé de faire avancer sa Pinasse, avec quelques-uns des principaux Marchands & plusieurs Soldats, mais contre son inclination, parce qu'il prévoyoit combien il seroit difficile d'empêcher le pillage. Il défendit fort rigoureusement au Patron de laisser monter aucun Soldat dans le Vaisseau Portugais, s'il n'y étoit forcé par les circonstances; son dessein n'étant que de s'en assûrer, & d'attendre l'Amiral à qui il vouloit laisser l'honneur d'y entrer le premier. D'un autre côté, la Frégate Angloise, qui, après avoir tué un Portugais du coup de canon qu'elle avoit tiré, avoit poursuivi leur Frégate, la ramena comme en triomphe, & vint prendre les ordres de Dounton. Il fit passer sur son bord une partie de l'Equipage, & donna ordre au reste d'entrer dans la Rade. Mais s'appercevant qu'ils prenoient un détour, & craignant que s'ils gagnoient le vent, il ne lui fut impossible de les rejoindre avec toutes ses voiles, non-seulement il les fit arrêter, mais s'étant fait apporter leurs voiles, il les força de jetter l'ancre près de lui. Ensuite il prit dans sa chambre leur Patron pour se faire expliquer en quoi leur cargaison consistoit.

Les Anglois se saisissent de deux Bâtimens Portugais.

Dounton ne peut empêcher le pillage.

Pendant ce tems-là, le Patron de la Pinasse, feignant de douter si les Portugais du Vaisseau étoient disposés à la soûmission, monta sur leur bord avec quelques Soldats, qui ne balancèrent point à piller tout ce qui excita leur avarice. Dounton, qui n'en étoit pas assez éloigné pour ne pas s'appercevoir du désordre, les fit rappeller plusieurs fois sans leur trouver beaucoup d'obéissance pour ses ordres. Enfin, les voyant revenir, il chargea quatre de ses principaux Officiers de se tenir prêts à la lanterne, pour les fouiller l'un après l'autre à leur retour. Tout le butin qu'ils apportoient fut jetté successivement dans la Chaloupe, & Dounton le renvoya sur le champ aux Portugais, en leur faisant dire que s'il leur manquoit quelque chose de plus, on leur accorderoit

Il restitue aux Portugais ce qu'on leur avoit pris.

DOUNTON. 1612.

deroit toutes sortes de satisfaction, aux dépens de ceux qui étoient montés sur leur bord, sans aucun ordre. Mais tandis qu'il en usoit si généreusement, la Frégate Angloise, qui n'avoit alors pour Commandant qu'un certain *Terrie*, valet de Thornton, se rapprocha de la Frégate Portugaise; & les Matelots Anglois montant à bord brisèrent les armoires, forcèrent les coffres, & prirent tout ce qu'ils jugèrent à propos. Dounton, fort irrité de ce brigandage, pressa Pemberton, Capitaine du Darling, d'en informer promptement l'Amiral.

Le désordre augmente & l'Amiral y remédie.

IL paroissoit assez difficile d'arrêter un penchant si général au pillage. Cependant l'Amiral, sans perdre un moment, envoya des ordres sévères à tous les Anglois, de rentrer chacun sur son bord. Ensuite s'étant mis dans sa Chaloupe avec les principaux Marchands du Navire Portugais, il fit la visite de tous les Vaisseaux de sa Flotte, avec une ardeur extrême à fouiller dans les coins les plus détournés. Après avoir donné cette satisfaction aux Officiers Portugais, il fit mettre à leur yeux, dans sa Frégate, tout ce qui leur avoit été enlevé, & le fit transporter avec eux sur leur Bâtiment. Ils venoient de Cochin, pour se rendre à Chaul. Leur Navire, qui étoit d'environ trois cens tonneaux, se nommoit le Saint-Nicolas. Sa cargaison consistoit principalement en noix séches de cocos, noix de Racka, sucre noir, étain, étoffes & porcelaines de la Chine, cayro, sacs d'alun, & divers cordages. En vain les Anglois pressèrent le Capitaine de leur communiquer le Mémoire de toutes ses marchandises. Ils ne purent ni l'obtenir, ni le trouver par toutes leurs recherches. Mais après lui avoir fait restituer ce qui lui avoit été pris sans ordre, l'Amiral se crut en droit de prendre lui-même de quoi se dédommager d'une partie des pertes que les Portugais lui avoient causées à Surate. Il fit transporter, du Saint-Nicolas sur l'Increase, quelques bales de soie crue de la Chine, plusieurs caisses de girofle & de canelle, avec une certaine quantité de belle cire; foible réparation, dit l'Auteur, pour tous les outrages, & les torts que la Flotte Angloise avoit reçus des Portugais.

Il prend lui-même une partie des marchandises Portugaises.

LA Frégate appartenoit aux Portugais de Chaul, & faisoit voile pour Ormuz. Sa charge étoit d'environ 60 tonneaux, & ses marchandises consistoient en ris & en tamarins. L'Amiral prit quelques sacs de ris pour sa provision. Il consentit à laisser passer sur les deux bords Portugais, les Déserteurs de cette Nation, qu'il avoit reçus à Surate, & qui lui demandèrent volontairement cette faveur. Ensuite ayant fait quelques présens aux deux Capitaines, [& aux Marchands à qui appartenoit la soie qu'il avoit fait transporter à son bord] il leur accorda la permission de continuer leur course.

CET incident avoit interrompu le commerce des Anglois avec Dabul [jusqu'au 1 de Mars]; ce qui n'empêcha point le Gouverneur de les faire avertir que le grand Kafilath, qui avoit passé le 6 de Février aux environs de Surate pour se rendre à Cambaye, devoit repasser le lendemain ou la nuit suivante, en retournant à Goa. Les Anglois n'en découvrirent aucune trace. Mais l'Amiral assembla son conseil, pour délibérer sur plusieurs partis qu'il avoit à choisir. Il proposa d'abord de faire voile à Goa, pour demander des réparations aux Portugais; dans le dessein de se faire un droit de leur refus pour exercer des représailles sur tous les Vaiseaux de cette Nation qui tomberoient entres ses mains. Cette proposition parut fort raisonnable à l'Assemblée; mais comme c'étoit s'exposer à des délais, & à des subterfuges; en un mot, à quantité

Délibération des Anglois.

tité

DOUNTON. 1612.

tité de nouveaux artifices, dont le seul effet certain seroit de faire perdre un tems qui pouvoit être mieux employé, on conclut qu'il valoit mieux retourner vers la Mer Rouge, non-seulement pour tenter de se remettre en possession de tout ce qu'on avoit perdu, mais par trois autres raisons, dont la plus foible n'étoit pas sans force: 1°. Pour se dédommager sur les Sujets du Grand-Mogol, des pertes qu'on avoit essuyées dans les Rades de Soually & de Surate. 2°. Pour tirer quelque vengeance de la trahison des Turcs à Aden & à Mocka. 3°. Pour garantir ou sauver du péril le Vaisseau Anglois qui devoit arriver dans cette Mer, comme on l'avoit appris de Masulipatan, par la Lettre du Capitaine Floris. [Malgré les excuses & les déguisemens de l'Auteur, il faudroit ici s'aveugler pour donner à l'entreprise des Anglois un autre nom que celui de pyraterie. C'est une remarque que j'ai faite à l'occasion du même voyage, dans la Relation précedente.]

Motifs qui les déterminent à retourner dans la Mer Rouge.

(t) Le 5 Février, à six heures du matin, la Flotte mit à la voile, en suivant la Côte au Nord-Nord-Ouest. L'Amiral, qui vouloit garder au fond quelques mesures avec les Portugais, étoit bien aise de voir le Vaisseau de Cochin en sûreté, & de lui servir comme d'escorte jusqu'à Chaul contre les Malabares, alors ennemis de la Nation Portugaise. Il mouilla l'ancre, le soir, à une lieuë de la terre, à six de Dabul, & neuf de Chaul.

Le lendemain, ayant remis à la voile avec un vent favorable, la Flotte éprouva de jour en jour qu'elle étoit poussée plus loin au midi qu'elle ne devoit s'y attendre suivant la direction de sa course, sur-tout après avoir passé l'embouchure du Golphe Persique. Dounton croit que cette erreur ne peut être attribuée qu'aux Courans, quoiqu'ils ne soient pas toûjours sensibles. Le 20 de Mars, étant à la vûe de l'Isle de Sokotora, l'Amiral envoya devant lui Pemberton, dans le Darling, pour s'informer, si le Vaisseau Anglois qui devoit entrer dans la Mer Rouge, avoit déja paru sur cette Côte. Pour lui, continuant sa course, [il découvrit l'extrémité occidentale de Sokotora, qui étoit éloignée de 8 lieuës, & qui portoit Ouest-Sud-Ouest; Il y vit quatre montagnes de sable.] Il se trouva, le 25 au matin, devant la pointe de Delischa; & le jour suivant, un calme, dont il fut tout-d'un-coup surpris, le força de mouiller l'ancre sur vingt brasses de fond, à un mille du roc de Saboyna, pour se garantir du Courant, qui l'auroit poussé au Nord sur ce roc. L'abondance de poissons, dont la Flotte se vit environnée, servit à l'amusement des Anglois. [Entre neuf & dix heures, ils remirent à la voile, avec un vent de Sud, &] le 27, ils passèrent les rocs, qui sont à trois mille au Nord d'Abba Kuria, &, suivant le calcul de Dounton, à vingt lieuës Ouest quart au Sud de la pointe Occidentale de Sokotora. [Ils y trouvèrent seize, dix-sept, & dix-huit brasses d'eau; & le jour étant venu ils virent l'Isle d'Abba Kuria.] Le matin du 28, ils se trouvèrent à sept lieuës du Cap de Guardafu, & à neuf du mont Felix. Vers trois heures après-midi, le vent, qui devint contraire, leur fit prendre le parti de jetter l'ancre sur un fond de sept brasses, mais fort rude à un mille & demi du mont Felix. L'amiral reconnut toute cette Côte avec sa Frégate. Trois Habitans, qui ne se firent pas presser pour venir à bord, se chargèrent d'une Lettre pour le Darling s'il s'approchoit

L'Amiral envoye le Darling à Sokotora.

(t) La 11e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

DOUNTON. 1612.

s'approchoit de la même Côte. Ils apprirent à l'Amiral que trois jours avant son arrivée, ils avoient vû passer quatre Vaisseaux Indiens vers la Mer Rouge.

Il relâche sur la Côte de l'Arabie heureuse.

L'ESPÉRANCE de voir paroître le Darling retint l'Amiral à l'ancre jusqu'au 29, & ce délai lui procura des rafraîchissemens, qui lui furent apportés de toutes les parties du Canton. Il acheta même, à juste prix de l'ollibanum & diverses sortes de gommes Arabiques. Les Habitans le prirent pour un Mahométan, & lui répétèrent plusieurs fois, qu'ils ne l'auroient pas si bien traité s'ils l'avoient cru *Franghis*; c'est le nom qu'ils donnent aux Chrétiens. Enfin ne comptant plus de voir arriver le Darling, on tourna les voiles vers Aden. Le 30, on découvrit la Côte de l'Arabie Heureuse, qu'on ne perdit plus de vûe que la nuit, jusqu'au 1 d'Avril, que se trouvant à dix-huit lieuës d'Aden, on tint Conseil sur la séparation de la Flotte. Il fut résolu que le Pepper-Corn demeureroit à croiser devant le Port d'Aden, pour empêcher les Bâtimens Indiens d'y entrer, & leur faire prendre le parti de s'avancer vers la Mer Rouge, où l'Amiral seroit prêt à les recevoir avec le *Trade-Incréase*, sa Frégate & les Pinasses.

Le Darling apporte des informations à l'Amiral.

LE jour suivant, à huit heures du matin, lorsqu'ils étoient prêts de se séparer, ils trouvèrent le Darling à l'ancre, au dessus d'Aden, à la distance d'environ sept lieuës. Leur retardement sur la Côte d'Arabie lui avoit donné le tems de les devancer de deux jours. Pemberton, qui le commandoit, avoit reçu du Roi de Sokotora une lettre que le Capitaine Saris avoit laissée au Prince, en passant dans son Isle avec trois Vaisseaux, le *Clove*, *l'Hector* & le *Thomas*. Quoiqu'il y eût trouvé la Relation des disgraces que ses Compatriotes avoient essuyées dans la Mer Rouge, il s'étoit obstiné à suivre la même route avec ses trois Bâtimens, par la seule raison qu'étant muni d'un Passeport du Grand-Seigneur, il se flattoit d'être reçu plus favorablement. L'Amiral partit immédiatement avec le Trade-Incréase, le Darling & la Frégate, laissant Dounton à l'ancre pour exécuter ses ordres.

Dounton demeure seul à croiser près d'Aden.

LE 3 au matin, Dounton mit à la voile & s'avança au Sud pour donner plus d'étendue à ses observations. Il découvrit bientôt trois Navires [qui alloient à Aden;] mais le vent, qu'il avoit contraire, ne lui permit pas de les joindre; & le tems n'ayant pas changé vers le soir, il lui fut impossible de jetter l'ancre pendant toute la nuit. Le 4, il s'approcha jusqu'à trois milles d'Aden; & trouvant un fond commode, il y mouilla sur douze brasses. [Huit jours qu'il passa dans cette situation, lui étoient devenus fort ennuyeux, lorsque] le 12 au matin, il apperçut un gros Bâtiment, qui n'épargna rien pour éviter sa rencontre. L'effort des Anglois pour lui couper le passage ne l'auroit point empêché de gagner le Port, s'ils n'eussent pris le parti de lui lâcher quelques boulets, qui lui firent baisser aussi-tôt ses voiles. Il envoya sa Chaloupe, avec quelques Indiens, de qui Dounton apprit qu'ils appartenoient au Samorin de Calecut; & qu'étant partis de cette Ville pour Aden, ils avoient employé quarante jours dans leur voyage. Ils avoient passé à Sokotora, & s'étant ensuite arrêtés sur la Côte du mont Felix, ils avoient vû la Lettre que l'Amiral y avoit laissée pour le Darling; [& un Vaisseau de Dabul, qui venoit d'Achen.] Leur Capitaine, ou leur Nackada, se nommoit *Ibrahim Abba Sinda*. Leur cargaison qui étoit de deux cens tonneaux, consistoit, suivant leur déclaration, en trois tonneaux de tamarins, deux mille trois cens quintaux

Il arrête un Vaisseau de Calecut.

Dounton. 1612.

taux de ris, quarante bahars de Jagazza ou de sucre brun, sept bahars de cardamome, quatre quintaux & demi de gingembre sec, un tonneau & demi de poivre, & trente & une bales de coton. L'Equipage étoit composé de soixante-treize personnes pour les usages suivans: vingt pour le service des pompes & la manœuvre intérieure, huit pour le gouvernail, quatre pour les mats & vingt pour les alimens & la cuisine. Le reste étoit des Passagers, Pélerins ou Marchands.

Sa conduite à l'égard de ce Bâtiment.

Comme ils étoient d'une Ville qui n'avoit jamais causé de tort aux Anglois, Dounton n'eut aucune envie de les chagriner, & borna ses demandes à deux barils d'eau qu'ils lui accordèrent volontiers. Cependant, sur la défense qu'il leur fit d'entrer dans le Port d'Aden, ils parurent si mécontens, que pour se faire obéir, il les menaça de les couler à fond, & de ne leur laisser que leur Chaloupe pour sauver leur vie. Leurs objections continuant encore, il ajoûta que s'ils ne partoient avant qu'il parût quelqu'autre Bâtiment, il seroit forcé de les abysmer, pour empêcher leurs correspondances avec les Turcs ses ennemis. Ils se déterminèrent enfin à mettre à la voile, mais en portant vers la Côte; de sorte que les Anglois prirent la résolution de les suivre nuit & jour, de peur qu'ils ne profitassent des ténébres pour se glisser dans le Port. Dounton fait observer qu'à chaque Vaisseau qui paroissoit à la vûe d'Aden, les Turcs se hâtoient de donner avis qu'il y avoit un Vaisseau de l'Europe sur leur Côte. Ils avoient voulu rendre le même service au Navire de Calecut; mais quelques Arabes & deux Soldats Turcs qu'ils avoient envoyés dans une Barque, tombèrent comme lui entre les mains des Anglois. Leur frayeur fut égale à leur surprise lorsque paroissant devant le Capitaine, ils le reconnurent pour celui qu'ils avoient traité l'année précédente avec tant de mauvaise foi & de barbarie. Ils se seroient jettés à la nage, s'ils avoient été moins éloignés de la terre, sur-tout lorsque Dounton leur rappella leur ancienne conduite, avec des reproches de leur injustice & de leur cruauté. Cependant, après les avoir effrayés, il leur dit que malgré de si justes sujets de ressentiment, il vouloit leur faire connoître que sa Nation étoit plus capable d'humanité que les Turcs, & les renvoyer dans leur Ville sans leur nuire. Ils partirent fort satisfaits, en promettant d'apporter des vivres & des rafraîchissemens. En effet, ils envoyèrent une Barque chargée de poisson, qui devoit être suivie le lendemain de beaucoup d'autres provisions. Mais le Pepper-Corn étant alors à la suite du Bâtiment de Calecut, ils n'ôsèrent se hazarder si loin pour le joindre.

Traitement qu'il fait à quelques Turcs.

Divers Bâtimens arrêtés par les Anglois.

Le 14 au matin, Dounton découvrit un autre Vaisseau de la même grandeur, qui s'avançoit aussi vers Aden. L'ayant forcé de mettre à l'ancre, il s'en fit amener quelques Indiens, tandis qu'il faisoit faire la visite de leurs marchandises. Il apprit d'eux qu'ils étoient de *Pormean*, Ville peu éloignée de Kuts-Nagone (*v*) & Tributaire du Grand-Mogol, qui avoit maltraité la Nation Angloise, Le Capitaine étoit Banian. Dounton, sans prendre la ☞peine d'éxaminer plus long-tems leur Commission, [dans la crainte que d'autres Vaisseaux qui pourroient arriver sur ces entrefaites, ne profitassent de ☞l'occasion pour s'échaper,] fit enlever quelques bales [des Marchandises dont il

☞(*v*) C'est un lieu dans la presqu'Isle de Guzarate, & peu éloigné de sa pointe Occidentale.

DOUNTON. 1612.

il avoit besoin, & quant à celles] de coton & de calicos, [qui faisoient la plus précieuse partie de leur cargaison,] [il différa jusqu'au lendemain à les examiner,] [& leur accorda la liberté de porter le reste aux Turcs.] Cette violence n'empêcha point que le même jour Maharim, Aga d'Aden, ne lui envoyât, par quatre Arabes, un présent d'œufs, de poules & de fruits. Mais il ne daigna pas même le regarder. Après avoir laissé pendant quelques momens les Messagers sans leur répondre, il leur déclara que c'étoit le ressentiment des outrages que sa Nation avoit reçus des Turcs qui l'avoit ramené dans cette Mer, pour en tirer vengeance par tous les chagrins qu'il trouveroit l'occasion de leur causer; qu'étant si éloigné de vouloir mériter leurs faveurs, il méprisoit aussi leurs artificieuses politesses; enfin qu'ayant égorgé les Anglois lorsqu'ils étoient venus chez eux avec la qualité d'amis, ils n'en devoient point attendre des témoignages d'affection, lorsqu'ils venoient avec le dessein de se venger. A l'égard du présent, il consentit que ses gens le prissent pour leur usage, mais en payant la valeur; afin qu'ils ne s'engageassent à rien par une autre acceptation. Il en usa de même pour des rafraîchissemens de poissons qui lui furent envoyés; c'est-à-dire, que faisant payer tout ce que les Turcs lui apportoient, il les retenoit encore pour manger avec ses gens une partie de ce qu'ils avoient apporté.

Fierté de Dounton à l'égard des Turcs.

Le 26, il apperçut au Sud d'Aden un Bâtiment qui faisoit voile vers l'Est. La Pinasse qu'il envoya aussi-tôt à sa poursuite, le lui amena dans l'après-midi. C'étoit une Jelbe de Xaer ou Schaer, [dans laquelle il y avoit plusieurs Pélerins de la Mecque, & qui étoit] chargée de grains, d'opium & d'autres commodités. [Il en tira ce qui convenoit à ses besoins; & s'il le paya, comme il affecte de le répéter, il y a peu d'apparence que le payement répondît à la valeur des marchandises.] [Le 27 il vit une Jelbe, entre le rivage & lui. La Pinasse lui donna la chasse, mais il la laissa continuer sa route, lorsqu'on la reconnut pour une de celles qui avoient déja passé dans le même endroit quelques jours auparavant. Le 28 au matin, il mit à la voile & croisa devant Aden, par un vent d'Est.] Le 29, il vit tomber entre ses mains deux grandes Barques qui venoient d'une Ville des Abyssins, nommée *Bandar Zeada*. Leur cargaison, en marchandises, n'étoit composée que de nattes; mais elles portoient aussi soixante-huit moutons à grosse queuë, qu'il acheta, [sans consulter apparemment ceux à qui il en fit agréer le prix.

Il abandonne Aden pour se rendre aux Détroits.

Il ne paroît pas que dans ces petites expéditions, le Pepper-Corn eut répondu fort avantageusement aux espérances de l'Amiral.] Mais le vent devint si favorable pour gagner les Détroits, que Dounton ne pouvant résister à l'occasion, tourna ses voiles vers Bal-al-Mandel. Après avoir découvert à dix heures du matin la Côte d'Abyssinie, qui se présente dans l'éloignement avec l'apparence d'une Isle, il porta au Nord-Ouest vers les Détroits, dont il se jugea éloigné d'environ dix lieuës; &, vers quatre heures après-midi, il commença distinctement à les appercevoir. Ayant jetté l'ancre à l'entrée pour y passer la nuit, il vit arriver, le jour suivant, un petit Vaisseau dont sa Pinasse se saisit sans résistance. Le Nackada qui lui fut amené, se déclara Sujet du Grand-Mogol, & parti d'une Ville nommée *Larri*, ou *Lourri Bandur*, à l'embouchure de la rivière de Sinde. Il en tira plusieurs bales d'étoffes précieuses, de l'huile & du beurre pour l'usage de son propre Vaisseau, après quoi il lui laissa la liberté de continuer sa course vers Mocka.

Diverses prises qu'il y fait.

Mais

Dounton. 1612.

Mais à peine avoit-il fait transporter des marchandises qui lui coûtoient si peu, qu'il vit paroître, à l'Est du Détroit, un Navire de deux cens tonneaux, immédiatement suivi d'un autre Bâtiment beaucoup plus gros, dont le grand mât avoit quarante-trois (x) *verges* de longueur. Ces deux Vaisseaux n'ayant été découverts que de fort près, parce qu'ils étoient cachés par la situation de la terre, le premier, qui avoit pour lui le vent & la marée, passa si légérement, que Dounton n'ayant pû le couper, fut réduit à lui donner la chasse par derrière. En le suivant d'assez près, Dounton le reconnut pour le Vaisseau de Mahammed de Dabul, l'ami des Anglois. C'étoit perdre l'espérance d'en faire sa proye. Cependant il se ressouvint de la fierté de ce Nackada, qui avoit refusé de visiter l'Amiral Anglois sur son bord, pendant le séjour qu'il avoit fait à Mocka & à Dabul, & cette pensée lui auroit fait souhaiter de pouvoir éxercer sur lui quelque autorité. Mais, le Navire ayant trop d'avance, il se contenta de lui envoyer une volée de canon, dans la crainte de manquer aussi celui qui le suivoit. En effet, celui-ci, qui avoit vû les Anglois attachés à la poursuite du premier, jetta l'ancre aussi-tôt, avec l'espérance de pouvoir s'échapper à la faveur des ténèbres. La nuit n'étoit pas éloignée; mais c'étoit dans la même idée que Dounton avoit abandonné son autre chasse; de sorte que s'étant bientôt rapproché, il n'eut point de peine à se saisir d'une proye qu'on ne pensoit point à lui disputer. S'il y a quelque chose d'étonnant dans cette multitude de prises, c'est la facilité avec laquelle on voit abandonner aux Indiens leurs Vaisseaux & leurs marchandises. Ce dernier Bâtiment que les Anglois avoient pris pour un Navire de Diu, étoit de *Kuts-Nagone*, chargé de coton, de calicos, de beurre & d'huile. Dounton, qui vouloit se donner le tems de le visiter, fit passer sur son bord les principales personnes de l'Equipage; & le conduisant sur la Côte d'Arabie, dans un lieu parsemé de basses, il attendit le matin pour ne laisser rien échapper à ses observations. Les richesses qu'il en tira, furent la plus grande partie des étoffes, avec quelques provisions d'huile & de beurre. [Cependant comme il étoit naturel qu'il rendît en échange quelques marchandises Angloises, ne fut-ce que pour faire place sur son bord à tant de richesses dont il s'étoit déja saisi, il fut surpris de voir rejetter ses offres aux Indiens, sous prétexte qu'ils n'avoient aucun usage à faire des marchandises qu'il vouloit leur faire accepter. Ce qui n'étoit apparemment dans ces Infidelles qu'un effet de leur dépit ou de leur haine, ne laissa pas de tourner à leur avantage, par le scrupule que Dounton se fit de prendre leur bien sans aucune sorte de compensation.] Il leur rendit quelques bales, avec une partie de leur beurre & de leur huile; après quoi remettant sur leur bord les Pélerins & les Passagers qu'il en avoit fait sortir, il leur donna une Lettre pour l'Amiral, dans la persuasion qu'ils ne manqueroient pas de le rencontrer. Mais avant leur départ les Anglois apperçurent une Jelbe, qui venoit vers eux de Bal-al-Mandel, & que leur seule chaloupe arrêta. Le Patron apprit au Capitaine qu'il appartenoit à Bandar Zeada, Ville de la Côte d'Abyssinie, éloignée d'une demie journée à l'Ouest de Bandar Kassum; qu'il alloit à Mocka avec des nattes; que rangeant la Côte

Il manque un grand Vaisseau.

Il en prend un beaucoup plus grand.

Scrupule de Dounton.

(x) Mesure Angloise, qui revient à l'aune de France. R. d. T.

DOUNTON. 1612.

Dounton apprend des nouvelles de l'Amiral.

Côte au passage du Détroit il avoit appris d'un homme du Canton que l'Amiral Anglois s'étoit retiré dans la Baye d'Assab avec huit ou neuf Vaisseaux Indiens, & lui avoit laissé une Lettre pour le Capitaine Dounton; mais qu'il ne vouloit la remettre à personne, parce qu'espérant que Dounton retourneroit au Détroit, il comptoit d'en recevoir une récompense. Sur cet avis, le Capitaine mit à la voile le même jour; mais le vent, qui changea tout-d'un-coup, l'obligea de remettre à l'ancre (y). Comme il se disposoit à partir le jour suivant, il vit arriver, dans une Pinasse, Gilles Thornton, Lieutenant de l'Increase, qui venoit le féliciter de la part de l'Amiral sur son heureuse arrivée, & l'informer que la Flotte étoit effectivement dans la Baye d'Assab avec celle de Saris & quantité de Vaisseaux Indiens dont les deux Flottes Angloises s'étoient saisis. Il lui nomma le *Rehemi*, de cinq cens tonneaux; le *Hassani*, de six cens; le *Mahmudi* de Surate, de cent cinquante; le *Sallamita*, de quatre cens cinquante; le *Kadri*, de deux cens; l'*Azum Khani*, de deux cens; tous Bâtimens de Diu; outre trois Vaisseaux Malabares, de deux à trois cens; le *Kadri*, de Dabul, de quatre cens, & le grand Navire de Cananor. Dounton ayant levé l'ancre aussi-tôt, Thornton ajoûta qu'il lui seroit difficile de gagner assez promptement la Baye d'Assab, pour assister à la réception du Roi de *Rahita*, qui devoit venir le même jour au rivage avec sa Noblesse & ses Gardes, & que les deux Généraux Anglois se proposoient de traiter magnifiquement. En effet le Pepper-Corn n'entra dans la Baye qu'au retour des deux Généraux, qui revenoient souper ensemble sur l'Increase. Dounton apprit d'eux que par une convention mutuelle ils étoient venus à Assab pour y faire l'échange de toutes leurs marchandises Angloises contre les richesses Indiennes dont ils s'étoient saisis; [ou, si l'on veut des termes plus clairs, pour y faire ensemble le partage de leur proye.]

Il en reçoit directement par un député, & le rejoint à Assab.

Propositions du Gouverneur de Mocka.

PENDANT que toutes les forces des Anglois étoient rassemblées dans cette Baye, le Gouverneur de Mocka leur envoya *Mammi*, un de ses principaux Officiers, & quelques autres Turcs, pour capituler avec l'Amiral; c'est-à-dire, pour lui demander à quoi se borneroient enfin les satisfactions qu'il continuoit d'éxiger. Sir Henri insistant sur cent mille piéces de huit, les Députés le priérent de leur accorder du tems, pour faire connoître ses prétentions au Bacha de Zenan. Lorsqu'ils furent partis, les deux Généraux Anglois détachérent chacun un Vaisseau de leurs Flottes, le Darling & le Thomas, pour les envoyer à Tekou. Sir Henri congédia le même jour l'Azum Khani, en faveur de Schermal, Scha Bandar de Mocka, à qui ce Navire appartenoit.

Adresse des Turcs pour se dispenser du payement.

LE 30, tandis que tous les Officiers des deux Flottes étoient à dîner sur l'Increase, où ils s'étoient assemblés pour le Conseil, on vit arriver de Mocka le Scha Bandar, avec Manci & un Aga, députés tous trois par le Gouverneur, pour conférer avec l'Amiral Anglois. Le trouvant déterminé à ne rien rabattre de ses prétentions, ils lui demandérent la liberté d'entretenir particuliérement les Capitaines des Vaisseaux Indiens. L'Amiral pénétra leur dessein, qui étoit de faire entrer ces Capitaines dans le payement d'une partie

(y) La 12e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

tie de la fomme; & loin de nuire à leurs vûes, il fit dreffer fur le rivage une Tente pour leur conférence. Mais les Nakadas, qui avoient eux-mêmes des plaintes à faire contre les Turcs, & qui ne craignoient plus que leur fort pût empirer entre les mains des Anglois, fermèrent l'oreille à toutes fortes d'inftances & de propofitions. Il fut impoffible aux Députés de déguifer leur chagrin. Cependant ils promirent encore à l'Amiral de lui faire fçavoir la réponfe du Bacha, auffi-tôt que leur Gouverneur l'auroit reçue. Les Anglois s'occupèrent, jufqu'au neuf de Juin, à choifir entre les richeffes Indiennes celles qui leur convenoient le mieux, à les nettoyer, les embaler, en faifant tranfporter à leur place différentes parties de leurs propres marchandifes qu'ils donnoient en échange.

Dounton. 1612.

Le 11, Sir Henri Middleton, avec l'Incréafe, & le Capitaine Saris avec le Clove & l'Hector, quittèrent la Baye d'Affab pour retourner dans la Rade de Mocka. Ils menèrent comme en triomphe tous les Vaiffeaux Indiens qu'ils avoient dépouillés; & le Pepper-Corn refta feul dans la Baye, avec un petit Bâtiment de Surate, nommé le *Jungo*, dont les échanges n'étoient point encore achevées. Après cette opération, [il mit à la voile le lendemain; mais le vent & la marée lui ayant été contraires, il fut obligé de jetter l'ancre à trois lieuës de la Rade, le 13] il rejoignit la Flotte, qui attendoit impatiemment la réponfe des Turcs à la vûe de leurs propres murs. Comme il s'étoit paffé plus d'un mois depuis qu'ils l'avoient fait efpérer, & qu'abufant de la patience des Anglois, ils ne paroiffoient occupés qu'à décharger un Vaiffeau de Kuts-Nagone, qui avoit trouvé le moyen d'échapper aux deux Flottes, Sir Henri prit la réfolution de troubler du moins leur travail jufqu'à l'arrivée de la réponfe du Bacha. Il fit avancer le Capitaine Dounton, avec ordre de leur envoyer quelques volées de fon artillerie, qui les forcèrent bientôt de fe retirer.

Les Anglois rentrent dans la Rade de Mocka.

Après avoir encore attendu jufqu'au 26, les deux Généraux Anglois ne pouvant plus réfifter à leur indignation, fe rendirent à bord du Mahmudi de Dabul, où ils firent affembler tous les Nakadas des autres Vaiffeaux Indiens. Là, Sir Henri, après avoir répété les juftes fujets de plaintes qui l'animoient contre les Turcs, déclara ouvertement que tout fatisfait qu'il croyoit être pour les injures qu'il avoit reçues dans l'Inde, il ne permettroit point aux Indiens de commercer dans la Mer Rouge avant qu'il eût reçu la fatisfaction qu'il éxigeoit du Bacha; & que fa réfolution étoit, par conféquent, d'emmener avec lui tous leurs Vaiffeaux hors de cette Mer, pour faire du moins perdre aux Turcs le profit du commerce de cette année. En effet il ne lui reftoit plus d'autre moyen de leur nuire. Mais les Nakadas n'étoient pas difpofés à retourner chez eux avec leurs marchandifes, fans avoir tiré aucun fruit de cette Mouffon. Ils propofèrent à l'Amiral une autre forte de compofition, qui feroit de payer une fomme pour chaque Vaiffeau, & d'acheter ainfi la liberté du commerce. [Peut-être n'avoit-il pas d'autre vûe que de les amener à cette réfolution. Il fe fit preffer néanmoins pour y confentir; mais] dès le même jour il convint avec Mir Mohammed Takkey, Nakada de Zehemi, pour la fomme de quinze mille pièces de huit. Tous les autres Vaiffeaux confentirent à ce Traité. Une partie de la fomme ayant été payée le 6 d'Août, Saris fit partir immédiatement Towtfon, fon Vice-Amiral, avec l'Hector, & ne remit à le fuivre que jufqu'au 13. Sir Henri & Dounton abandonnèrent

Déclaration de l'Amiral Anglois aux Capitaines Indiens.

Accommodement entre les Anglois & les Indiens.

DOWNTON. 1612.

bandonnèrent aussi la Rade de M[illegible]ka, trois jours après, & repassèrent les Détroits dès le lendemain. [Le 19, ils furent à 8 lieuës d'une grande montagne qui est sur les côtes d'Arabie. Toute la nuit, & l'après-midi du lendemain, le vent fut si variable qu'ils avancèrent très peu. Le 21 au matin, ils s'apperçurent que le vent contraire leur avoit fait perdre au moins deux lieuës à l'Est. Mais un vent frais s'étant levé avec le soleil, ils trouvèrent à midi qu'ils avoient fait près de 9 lieuës Est-Sud-Est; le soir ils furent à 7 lieuës d'Aden, qu'ils avoient au Nord-Nord-Est. Le 22, depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil, ils firent quinze lieuës, & alors ils eurent Aden au Nord-Ouest moitié au Nord, & à cinq lieuës de distance. Le 23, ils découvrirent les Côtes d'Abyssinie, dont ils étoient éloignés de quinze lieuës. Le 26 ils furent retardés par un Courant qui les portoit au Sud, pendant qu'ils faisoient route du côté du Nord.]

Les deux Flottes Angloises sortent de la Mer Rouge.

Ils n'arrivèrent que le 29 à la hauteur du Cap de Guardafu (z). Ensuite, ayant tourné leurs voiles vers l'Inde, ils se trouvèrent le premier de Septembre, à 13 degrés 35 minutes de latitude, trompés souvent dans leur course par l'action continuelle des Courans. La pluie fut continuelle pendant les huit jours suivans. Le 12, ils apperçurent plusieurs serpens, qui nâgeoient sur la surface de l'eau; ce qui n'arrive guères dans les tems orageux, & qui marque toûjours dans ces mers, qu'on n'est pas éloigné de la terre. Le 13, ils en découvrirent encore un plus grand nombre, & le fond se trouva de cinquante-cinq à quarante brasses. Enfin, le 14, au lever du Soleil, ils reconnurent la terre, qui leur parut fort haute, à la distance d'environ seize lieuës. Ils portèrent Est quart au Sud jusqu'à quatre heures après-midi qu'ils découvrirent plus distinctement la Côte à huit lieuës. Ayant pris le parti de la suivre, ils trouvèrent assez long-tems l'eau épaisse & bourbeuse, avec quelques taches claires par intervalles. La profondeur en portant Est quart au Sud étoit de vingt à trente brasses; mais vers le Sud, ils ne la trouvoient que de seize à vingt-cinq.

Elles prennent leur course vers l'Inde.

Le 15, ils cessèrent d'appercevoir des serpens. Le 16, en continuant de suivre la Côte de Malabare, sur vingt & seize brasses de fond, ils se trouvèrent au milieu du jour à l'Ouest d'une haute montagne, qui s'avance en pointe dans la Mer, & qui est entourée de terres basses. Au côté du Sud, on découvre une Baye. La plus haute partie de la montagne est à 12 degrés 10 minutes de latitude; & cette position fit juger aux Anglois que ce devoit être la terre de Magisilan. Le lendemain, ils eurent le vent si contraire avec un tems si sombre & si pluvieux, qu'ils perdirent pendant quelques heures la compagnie de l'Amiral; mais l'ayant retrouvé avant-midi, ils portèrent directement au Sud. Le 18, la terre se couvrit d'un brouillard si épais, que pendant tout le jour ils ne purent l'appercevoir. Le fond étoit toûjours entre vingt-cinq & vingt-neuf brasses. Le 19, ils furent poussés par un vent Sud-Ouest, à quatorze lieuës de la terre, où ils ne trouvèrent pas de fond à moins de quarante brasses. [Le 20, par un beau tems ils eurent le vent variable,

(z) *Angl.* Le 29 ils virent une Terre, qu'à cause de sa hauteur, ils prirent d'abord pour les côtes du Cap de Guardafu, mais bientôt ils la reconnurent pour la même terre qu'ils avoient vûe le jour précédent; ce qui prouve qu'ils avoient été fort trompés par les Courans, qui suivant les observations du Capitaine, portent au Sud-Ouest. R. d. E.

Dounton. 1612.

ble, & pendant tout le jour ils furent sur 44 ou 45 brasses d'eau, fond limoneux. Le 21, ils eurent peu de vent jusqu'à trois heures de l'après-midi; mais alors le vent s'étant mis au Nord-Nord-Ouest, ils avancèrent de façon que] le 22, ils découvrirent avant-midi le Cap de Comorin, [dont les Côtes, suivant les observations du Capitaine, s'étendent au Sud-Est.] Le jour suivant, ils apperçurent la terre haute qui est [à 18 lieuës] à l'Est de ce Cap [& qui s'étend Nord-Nord-Ouest.] Le 24, ils eurent la vûe de Ceylan; & le 26 ils en reconnurent la pointe méridionale, qui porte le nom de Cap de Galle. Sa latitude est de 5 degrés 40 minutes. Ils continuèrent leur course Est-Sud-Est, avec un vent qui ne cessa point de se soûtenir entre Sud-Ouest & Ouest-Sud-Ouest. La pluie les abandonna si peu, qu'une partie de leurs grains se trouva corrompue par l'humidité, [& qu'ils eurent plus de vingt pièces de Calicos pourries.]

Cap de Comorin.

(a) Enfin le 19, à trois heures après-midi, ils jettèrent l'ancre dans la Rade de Tékou, où ils trouvèrent le Darling, qui y étoit arrivé dès le mois de Juillet, Pemberton qui le commandoit, avoit eu le chagrin d'y perdre trois de ses Marchands & trois Matelots. Le reste de son Equipage étoit accablé de maladies. Il s'étoit trouvé peu de poivre dans l'Isle, avec peu d'espérance d'en recueillir davantage jusqu'à la saison suivante, qui ne devoit arriver qu'aux mois d'Avril & de Mai. D'ailleurs les guerres civiles mettoient un fâcheux obstacle au commerce. Le *Thomas*, Vaisseau de Saris, étoit aussi dans le même Port: il étoit revenu depuis peu de Priaman, où il n'avoit pas mieux réussi que le Darling à Tékou. [Ils y apprirent des bonnes nouvelles de David Middleton, & le Capitaine Castleton, qui étoit arrivé-là quelque tems avant eux, les informa qu'on attendoit quinze bâtimens Hollandois chargés de Munitions, & deux François qui venoient pour négocier. Cette nouvelle dissipa les espérances qu'ils avoient conçues de se dédommager de tout ce qu'ils avoient souffert dans leur voyage.]

Les Anglois arrivent à Tékou; ils y retrouvent le Darling.

Le 22, Sir Henri peu satisfait de cet endroit, mit à la voile sur le Pepper-Corn, pour se rendre à Bantam, & laissa l'Increase à Tékou, sous le commandement de Dounton, pour y demeurer jusqu'au 16 du mois suivant. Cette Ville devint fort déserte au mois de Novembre, par l'ordre que tous les Habitans reçurent le 2 de se rendre à l'Armée. Raja (b) Buncha (c'étoit le nom de leur Prince) étoit en guerre contre un Raja voisin, [dont l'Auteur vante le courage & l'habileté, sans nous apprendre quelle étoit la cause de leur division.] Le 20, après avoir trouvé beaucoup de mauvaise-foi dans les Négocians du Pays qui avoient livré du poivre aux Anglois, [& qui y avoient mis des petits sacs de ris, & même des pierres pour en augmenter le poids,] Dounton sortit du Port à la clarté de la Lune, avec un vent Nord-Est. Il eut besoin de beaucoup de précautions, pour éviter deux rocs fort connus, qui sont à trois lieuës de l'Isle; l'un Sud quart à l'Ouest, l'autre Sud quart à l'Est; & qui ne sont jamais sans danger, quoique dans l'espace qui les sépare le fond soit par-tout de vingt-six brasses. [Les mêmes vents qui sont favorables pour sortir du Port, & les Courans, dont la violence est presque toûjours égale, exposent les Vaisseaux à se briser contre l'un ou l'autre

L'Amiral part pour Bantam sur le Pepper-Corn.

Dounton part après lui; dangers qu'il essuye.

(a) La 13e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(b) *Angl.* Raja Bûnesû, ou Boonesoo. R. d. E.

DOUNTON. 1612.

tre de ces deux écueils.] [Les Anglois furent fort surpris quand malgré la manœuvre qu'ils avoient faite, pour aller au Sud-Ouest, quart à l'Ouest, ils se trouvérent tout-d'un-coup sur quatre brasses d'eau, & s'apperçurent que leur Vaisseau étoit arrêté sur un Rocher. Ils y restérent près de deux heures; & ils firent tous les efforts possibles pour se tirer de ce péril.] Heureusement pour Dounton, le tems devint si calme & la mer si tranquille, que la seule action du Courant le mit bientôt en sûreté; &, pour comble de bonheur, un vent frais d'Ouest, qui se leva aussi-tôt, l'éloigna tout-d'un-coup des deux rocs. Il jetta l'ancre à deux milles, pour attendre sa Chaloupe, qui apportoit quelque reste de marchandise après lui; mais il reconnut la faveur du Ciel dans le parti qu'il avoit pris de s'arrêter, lorsque profitant de cet intervalle pour visiter son Bâtiment, il découvrit une voie d'eau, que la précipitation de l'Amiral à partir pour Bantam lui avoit fait négliger. Le mal, qui parut d'abord assez léger, augmenta tout-d'un-coup avec tant de violence, que tout l'Equipage fut assemblé pour délibérer sur une situation si pressante. On considéra le danger sous plusieurs faces. Premiérement, l'ouverture étoit déja si grande, qu'elle employoit continuellement un grand nombre de personnes, dont le travail n'empêchoit pas l'eau de gagner avec beaucoup de vîtesse. 2°. Le Vaisseau étant sans fer, on ne trouvoit rien qui pût suppléer à la chaîne de la pompe, qui s'étoit déja brisée plusieurs fois; & l'eau d'ailleurs commençoit à s'élever avec tant de force qu'il paroissoit impossible de porter le travail au bas des pompes. 3°. La plus grande partie de l'Equipage étoit dans un état de foiblesse & de langueur, causée par la mauvaise qualité des alimens, qui ne permettoit pas d'en espérer beaucoup de secours. 4°. La bonté du Vaisseau & la richesse de sa Cargaison méritoient toutes sortes de soins pour le conserver. Enfin le naufrage de l'Ascension, les infortunes de Sharpey, & les mauvais procédés de son Equipage, étoient des exemples capables d'allarmer.

Dounton est forcé de retourner à Tekou.

APRÈS avoir pesé des raisons si fortes, Dounton jugea que le seul parti qu'il eut à prendre étoit de retourner à Tekou, pour s'y procurer des secours qu'il ne pouvoit espérer au milieu des flots. Le vent seconda ses intentions. Ayant abordé au rivage vers la fin du jour, avec une peine incroyable à faire jouër continuellement les deux pompes, il n'eut rien de pressant que de soulager le Vaisseau en déchargeant une partie de sa cargaison. La réparation des voies d'eau dura jusqu'au 8 de Décembre; après quoi l'Increase remit à la voile, avec la précaution de se faire précéder par sa Chaloupe pour sortir du Port. Les deux rocs furent évités d'autant plus heureusement que la Mer étant fort tranquille, les gens de la Chaloupe eurent peine à les appercevoir. [Comme on s'étoit éloigné de l'Isle par un vent frais de Nord-Nord-Est, & ensuite de Nord-Nord-Ouest, & qu'ainsi on avoit dû faire route vers le Sud-Sud-Ouest, & Sud quart à l'Ouest, on se crut près du Roc contre lequel on avoit donné auparavant. Cela fut cause qu'on avança encore avec plus de précaution.] On porta ensuite, pendant toute la nuit, au Sud, & au Sud quart à l'Ouest, avec un petit vent frais, qui rendit la navigation fort légère. Le lendemain au lever du Soleil, on suivit directement le Sud-Ouest quart au Sud, l'espace d'environ dix lieuës, après lesquelles on découvrit du même côté quelque partie d'une grande Isle, & l'on recommença à porter au Sud. La pluie & l'orage furent terribles la nuit suivante; ce qui n'empêcha point de faire huit lieuës avant le jour; & la clarté du Soleil naissant fit découvrir la haute

Il se remet en mer.

te terre de Sumatra, à vingt lieuës de distance, [du côté de l'Est; & en même-tems on avoit, à huit lieuës au Sud-Est, la partie de l'Isle qu'on avoit vue le jour auparavant.] La latitude, à midi, étoit de 2 degrés 11 minutes du Sud. On arriva le 20 à Pulo Panian.

Pulo Panian.

Downton rejoint l'Amiral dans cette Isle.

Sir Henri Middleton, que la nécessité de radouber le Pepper-Corn avoit arrêté dans cette Isle, n'eut pas moins d'inquiétude en apprenant le malheur qui étoit arrivé à l'Increase, que de satisfaction à la vûe de ce précieux Vaisseau. Il assembla aussi-tôt le Conseil pour délibérer sur les moyens de le garantir du même danger. Le résultat fut qu'il devoit être fortifié & caréné avant que de retourner en Europe. Mais comme cette entreprise demandoit beaucoup de tems, on résolut aussi de renvoyer immédiatement le Pepper-Corn en Angleterre, pour donner quelque satisfaction à la Compagnie. La séparation des deux Vaisseaux devint funeste à Sir Henri qui mourut le 24 de May à *Machian*, du chagrin d'avoir vû échouër le sien & d'avoir perdu une partie de son Equipage. On lira cette triste avanture dans les Relations de Floris & de Saris.

1613. Le Pepper-Corn est renvoyé en Angleterre.

Ainsi, Dounton, après avoir achevé de charger le Pepper-Corn à Pulo Panian, mit à la voile pour l'Europe le 4 de Février. Il mouilla le 10 de Mai dans la Rade de Saldanna, où il s'attendoit de trouver tous les Bâtimens Anglois qui étoient partis de l'Inde pour reprendre la même route. Mais il n'y trouva que l'Hector & le Thomas, deux Vaisseaux du Capitaine Saris, & l'*Expédition*, commandé par le Capitaine Newport, qui étoit parti de Londres depuis six semaines, pour le douzième voyage de la Compagnie. Le Thomas & l'Hector devant lever l'ancre dans peu de jours, Dounton aima mieux se priver des rafraîchissemens & du repos, qu'il étoit venu chercher dans la Baye, que de manquer l'occasion de retourner avec eux. [Il se contenta de se pourvoir d'eau, avec toute la diligence possible,] Ils levèrent l'ancre le 15, tandis que l'Expédition alloit doubler le Cap de Bonne-Espérance, pour relâcher dans sa course au Golphe Persique, où il devoit laisser Sir Robert Sherly & Sir Thomas Powell avec leurs femmes.

Vaisseaux qu'il trouve dans la Baye de Saldanna.

Les vents contraires retardèrent long-tems cette nouvelle Escadre, & la poussèrent ensuite vers le Sud. Le Pepper-Corn, qui étoit bon voilier, profita si adroitement des premiers souffles dont il put tirer le moindre avantage, que laissant les deux autres fort loin derrière lui, il les perdit enfin de vûe; [Pour les rejoindre, il fit voile vers le Sud, & se rapprocha de terre, il les attendit inutilement jusqu'au 19. Ce jour-là il se trouva à dix-sept lieuës de Saldanna. Le tems étoit fort couvert & il resta tel pendant les trois jours suivans.] Le 6 Juin, étant à la hauteur de la pointe du Nord-Est, il s'approcha de l'entrée de la Baye, dans le dessein d'y jetter l'ancre pour les attendre. Mais il y apperçut deux Caraques Portugaises, dont le premier mouvement d'une juste défiance ne lui permit pas d'approcher. Il tint quelque tems contre le vent, pour délibérer sur les périls de cette rencontre. Cependant il prenoit la résolution d'en courir les risques, persuadé que les Portugais ne le croiroient pas seul; lorsqu'il se sentit entraîné par les Courans avec tant de violence, qu'il n'y trouva pas d'autre remède que de tourner sa proue vers l'Angleterre. Il perdit ainsi la double espérance de rafraîchir ses gens, qui étoient accablés de maladies, & de rejoindre le Thomas & l'Hector. Le 15 & le

Il rencontre deux Caraques Portugaises.

Dounton. 1613.

le 16, il essuya des pluies d'une grosseur surprenante. Le 18, il passa la Ligne.

[Le reste de sa navigation n'auroit eu que de l'agrément, avec le plus beau tems du monde & la flateuse idée d'une riche cargaison, si le scorbut & d'autres maladies n'eussent continué de troubler l'Equipage.] Le 10 de Septembre, après avoir doublé les Caps d'Espagne, le vent devint si difficile à gouverner, que Dounton n'espérant point de pouvoir aborder dans aucune partie Méridionale de l'Angleterre, dirigea sa course au Nord-Est, pour gagner Milford-Haven dans le Pays de Galles, d'où il se promettoit plus de facilité à donner de ses nouvelles à la Compagnie. Le lendemain, à cinq heures après-midi, on découvrit tout à la fois la Côte de Galles & celle d'Irlande, qui se présente par une haute montagne entre Wexford & Waterford. On passa la nuit à l'ancre, dans la crainte d'être jetté contre les rocs, par un vent qui étoit encore devenu plus impétueux. Il continua, le jour suivant, avec tant de furie, que perdant toute espérance de pouvoir s'approcher de Milford Haven, Dounton se détermina tout-d'un-coup à se réfugier dans la Rivière de Waterford. Le 13 au matin, il reconnut la Tour de Whooke, seule marque à laquelle on distingue cette Rivière, qui n'en est qu'à trois lieuës. A huit heures, on apperçut une petite Barque, qui sortoit de la Rivière, à qui l'on fit signe de venir à bord. C'étoit une Barque Françoise, qui alloit à Wexford, & que le Capitaine louä pour aller porter la nouvelle de son arrivée au Commandant du Fort de Dunganon, parce que l'entrée du Canal étant fort étroite, il craignoit que son Vaisseau ne souffrît du moindre retardement, s'il étoit forcé de jetter l'ancre. A midi, il remonta la Rivière jusqu'au lieu qui se nomme *Passage*, où il trouva un Pêcheur de Lime, nommé Stephen *Bonner*, qui vint au-devant de lui dans sa Barque avec quelques autres Matelots, & qui entreprit avec beaucoup de zéle de rendre toutes sortes de services aux malades du Vaisseau.

Il arrive à Waterford en Irlande.

Le 18, Dounton dépêcha Bonner à Londres, avec une lettre à la Compagnie, par laquelle il lui rendoit compte de son arrivée & de ses besoins. Il reçut, le même jour, la visite du Docteur Lancaster, Evêque de Waterford, qui signala sa politesse par un grand festin qu'il fit préparer à bord, & son zéle par un sermon qu'il prêcha devant l'Equipage.

[Le 21 on eut aussi la visite du Capitaine Jean Burrell qui offrit de prêter à Dounton l'argent dont il avoit besoin, pourvu qu'on envoyât avec lui quelqu'un à Cork: on choisit Mullineux pour cela]. Le 22, il arriva au Capitaine Dounton une disgrace, [qui non-seulement lui rappella les trahisons & la barbarie des Turcs, mais qui lui fit douter si c'est avec raison que ses Compatriotes s'attribuent l'honneur d'être plus humains & de meilleure foi que ces Infidéles.] Il avoit congédié (c) un de ses Matelots pour quelques crimes notoires. Ce misérable, qui devoit se croire heureux d'avoir évité le dernier supplice, s'engagea au service de Stratford, Commandant du Fort de Dunganon, & ne tarda point à lui raconter toutes les expéditions de son Vaisseau dans la Mer Rouge. Stratford n'étoit point assez riche pour vivre content de sa fortune, ni assez honnête-homme pour rejetter l'occasion

Dounton est arrêté en qualité de Pyrate.

(c) *Angl.* Il avoit fait mettre en prison à Waterford. R. d. E.

sion de s'enrichir par une injustice. Il crut pouvoir abuser du Statut contre la Pyraterie, pour arrêter le Pepper-Corn, & se saisir de toutes les marchandises au nom du Comte d'Ormond, dont il eut l'adresse d'obtenir un plein pouvoir. Il vint à Passage avec cette autorité; & faisant dire à Dounton qu'il avoit dessein de le visiter sur son Bord, il le pria de lui envoyer sa Chaloupe. Elle lui fut envoyée sur le champ; mais il fit arrêter ceux qui la conduisoient, & prenant ses propres Matelots avec quelques gens armés pour se rendre sur le Vaisseau, il arrêta aussi le Capitaine & son Bâtiment à titre de Pyraterie. Dounton fut renfermé dans le Fort de Dunganon, avec des ordres rigoureux pour lui retrancher toutes sortes de communication; ou si quelqu'un obtint la liberté de le visiter, ce ne fut que pour se voir forcé, en le quittant, de répéter sous la foi du serment, tous les entretiens qu'il avoit eus avec le Prisonnier. Ses gens furent éxaminés avec la même rigueur, & l'on employa les détours les plus captieux pour rendre leurs dépositions nuisibles au Capitaine. Sa prison dura près d'un mois, sans qu'il eût la liberté de se défendre ni de se plaindre. Cependant le cry public s'étoit fait entendre en sa faveur, & le Comte d'Ormond mieux instruit par les informations de quantité d'honnêtes-gens, envoya à Passage Sir Lawrence Esmond pour approfondir cette affaire. Dounton fut délivré de la tyrannie de Stratford, & conduit à Passage, où dans la présence de l'Evêque de Waterford & d'Esmond, il prouva aisément la vérité de sa Commission & la justice de sa conduite; & il fut remis en possession de son Vaisseau. ☩[Le 23 Mullineux expédia à la Compagnie les lettres par lesquelles le Capitaine lui donnoit avis de cette désagréable affaire; & revint de Cork avec de l'argent.] Dounton vit arriver le 26 de Septembre, dans un petit ☩Bâtiment de Bristol, Benjamin Joseph, [député de la Compagnie des Indes Orientales,] qui lui apportoit de l'argent avec des hommes & des provisions pour achever son voyage.

Dounton. 1613.

Il est renfermé dans le Fort de Dunganon.

Il sortit, le 6 d'Octobre, de la Rivière de Waterford. Le 12 au matin, il étoit à la hauteur de Beachy, & quelques heures après il entra dans la Rade de Douvres. Il en partit le 13 pour aller jetter l'ancre aux Dunes, où se trouvant près d'un Vaisseau de guerre, nommé *l'Assûrance*, il eut encore le chagrin, sur diverses indiscrétions de ses gens, de se voir arrêté par les Officiers de ce Bâtiment jusqu'à l'arrivée des ordres de l'Amirauté. Son Contre-maître, qu'il dépêcha aussi-tôt à la Compagnie des Indes, apporta ☩immédiatement l'ordre de le relâcher; [mais l'opinion même qu'on sembloit avoir prise, en Angleterre, de son voyage & de la nature de son commerce, justifie quelques réfléxions qui me sont échappées sur son propre récit. Ajoûtons qu'en reconnoissant, dans sa Relation, qu'il fut accusé de Pyraterie, il rapporte bien qu'il se mit à couvert de cette imputation; mais il ne ☩prétend nulle part qu'elle fût sans fondement.] [Le 18 il mit à la voile, & le même jour il jetta l'ancre dans la Rade de Gorend. Le lendemain il arriva à Tilbury. Le 20 il se rendit à Blackwall. Et l'après-midi, il eut la visite des Députés de la Compagnie, qui le déchargérent de sa commission.]

Il obtient la liberté & retourne en Angleterre.

Remarque sur son voyage.



LATITUDES.

Aden en Arabie..........	12	35	Dabul(entrée de la Rade)...	17	34
Variation Oueſt......	12	40	Variation............	15	34
Iſle de Cameran..........	15	00	Maſigilan................	12	10
Baye de Soually..........	20	55	Cap de Galle dans l'Iſle de Ceylan................	5	40
Variation Oueſt......	16	40			

CHAPITRE II. (*a*)

Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam & à Siam en 1611.

HIPPON. 1611. Remarques préliminaires ſur cette Relation.

ON trouve dans Purchaſſ deux Relations de ce Voyage, l'une par Nathaniel *Marten* (*b*), Contre-maître du Vaiſſeau nommé *le Globe*, qui fut envoyé ſeul dans l'Inde, en 1611, ſous le commandement du Capitaine Hippon, l'autre par Floris. Celle-ci, qui eſt de Marten, ne contient guéres que des remarques nautiques & des obſervations de latitude, lecture plus utile qu'agréable, & qu'on offre ici preſqu'uniquement aux Navigateurs & aux Géographes. Auſſi Purchaſſ même a-t'il ſupprimé (*c*) une grande partie du Journal de Marten, & n'y a-t'il joint celui de Floris que pour dédommager le Lecteur de la ſéchereſſe du premier. Cependant, comme le deſſein de ce Recueil eſt de donner un corps de tous les Voyages, ceux qui prennent la peine de le compoſer ne doivent pas craindre qu'on leur faſſe un reproche d'avoir apporté trop de ſoins à le rendre complet; ſur-tout lorſqu'avec une fidélité conſtante pour leur plan, ils n'y admettent rien qui ne porte le caractère de la vérité. Qu'on y faſſe réfléxion: ce ne ſont pas les voyages les plus eſtimés dont la lecture a le plus d'agrément. Les premiers Navigateurs de chaque Nation ſe ſont d'abord attachés à découvrir des Côtes inconnues, & n'ont guères écrit que pour l'inſtruction de ceux qui viſiteroient les mêmes lieux, dans la vûe d'y faire d'autres ſortes de découvertes. C'eſt ce qui rendra bientôt les Relations plus agréables, à meſure que les années vont augmenter. [Dailleurs il faut ſe rappeller ce qu'on a pris ſoin de répéter ici pluſieurs fois, & ce que chaque Lecteur doit avoir vérifié lui-même; que les Marchands Anglois, dans l'origine de leur commerce, étoient conduits par l'unique eſpoir du gain, ſans aucune vûe de curioſité ou de plaiſir, &, j'ôſe dire, avec auſſi peu de lumières que de goût. L'avidité des richeſſes a fait entreprendre aux Anglois les voyages de commerce; & le ſuccès du commerce, qui a produit avec les richeſſes le goût des ſciences & du plaiſir, les a fait penſer enſuite à tirer de leurs voyages autant d'agrément que d'utilité.

Réfléxion ſur les premiers Navigateurs Anglois.

ON

(*a*) C'eſt le XIII. Chapitre du III. Livre de l'Original. R. d. E.

(*b*) Voyez Vol. I. pag. 314. de la Collection de Purchaſſ.

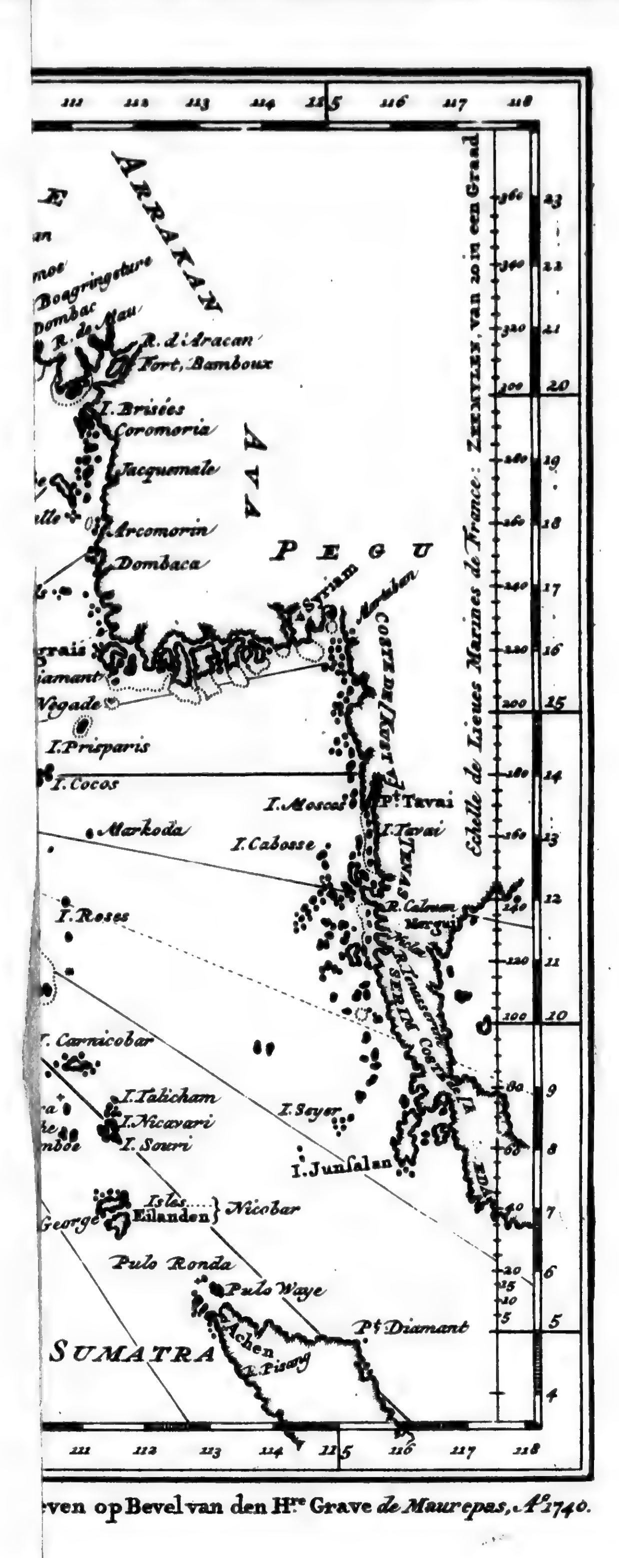
(*c*) Au lieu de ſupprimer des articles entiers, qui interrompent le fil de la Narration, il auroit mieux fait d'abréger chaque paragraphe, en donnant éxactement la route du Vaiſſeau.

17 34
15 34
12 10

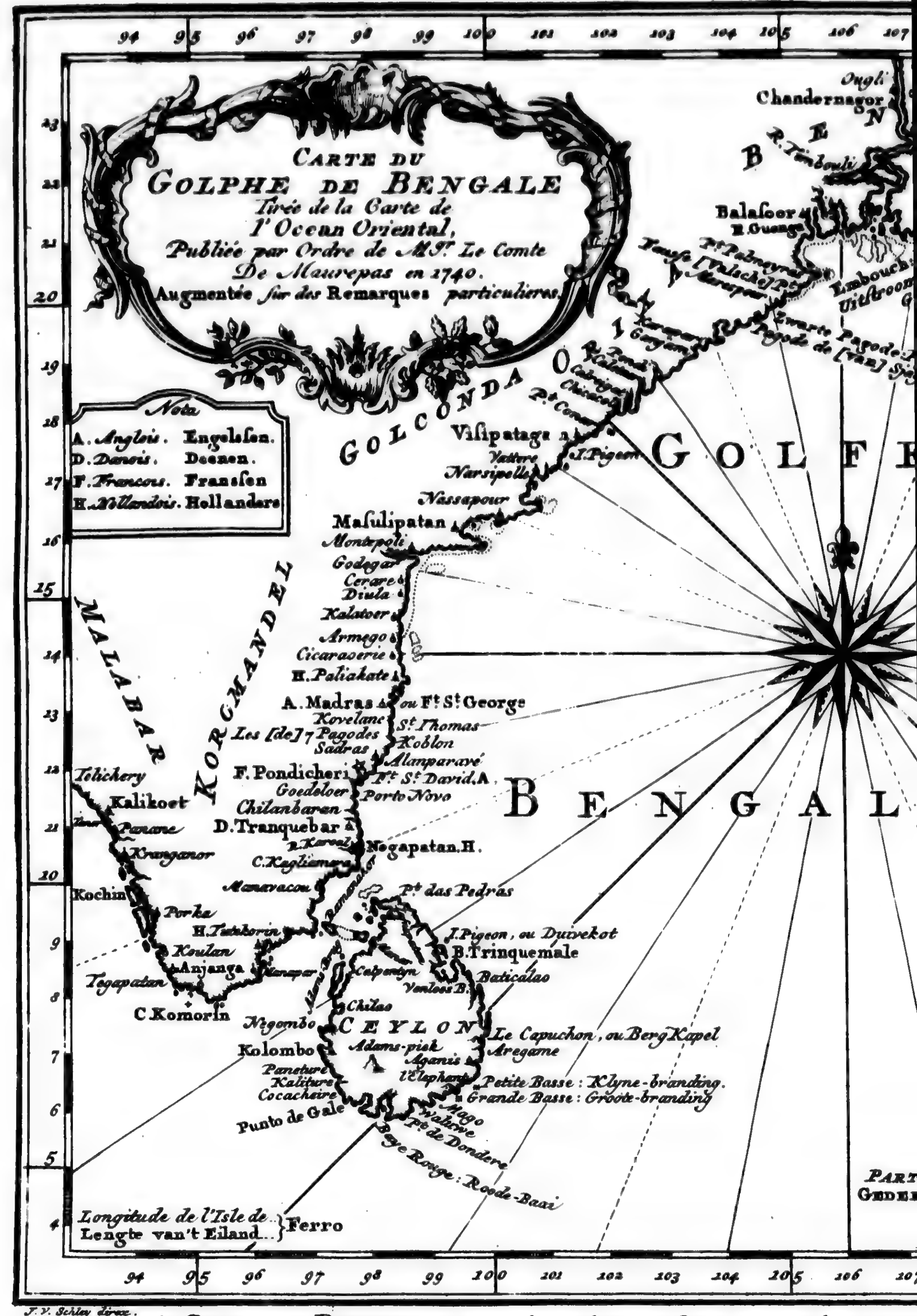
5 40

r Natha-
ui fut en-
Hippon,
e des re-
qu'agréa-
Géogra-
du Jour-
er le Lec-
de ce Re-
ennent la
reproche
'avec une
te le ca-
voyages
ers Navi-
es Côtes
qui visite-
découver-
nesure que
on a pris
voir véri-
commer-
ie de cu-
e de goût.
de com-
es le goût
oyages au-
On

la Narration,
chaque para-
la route du

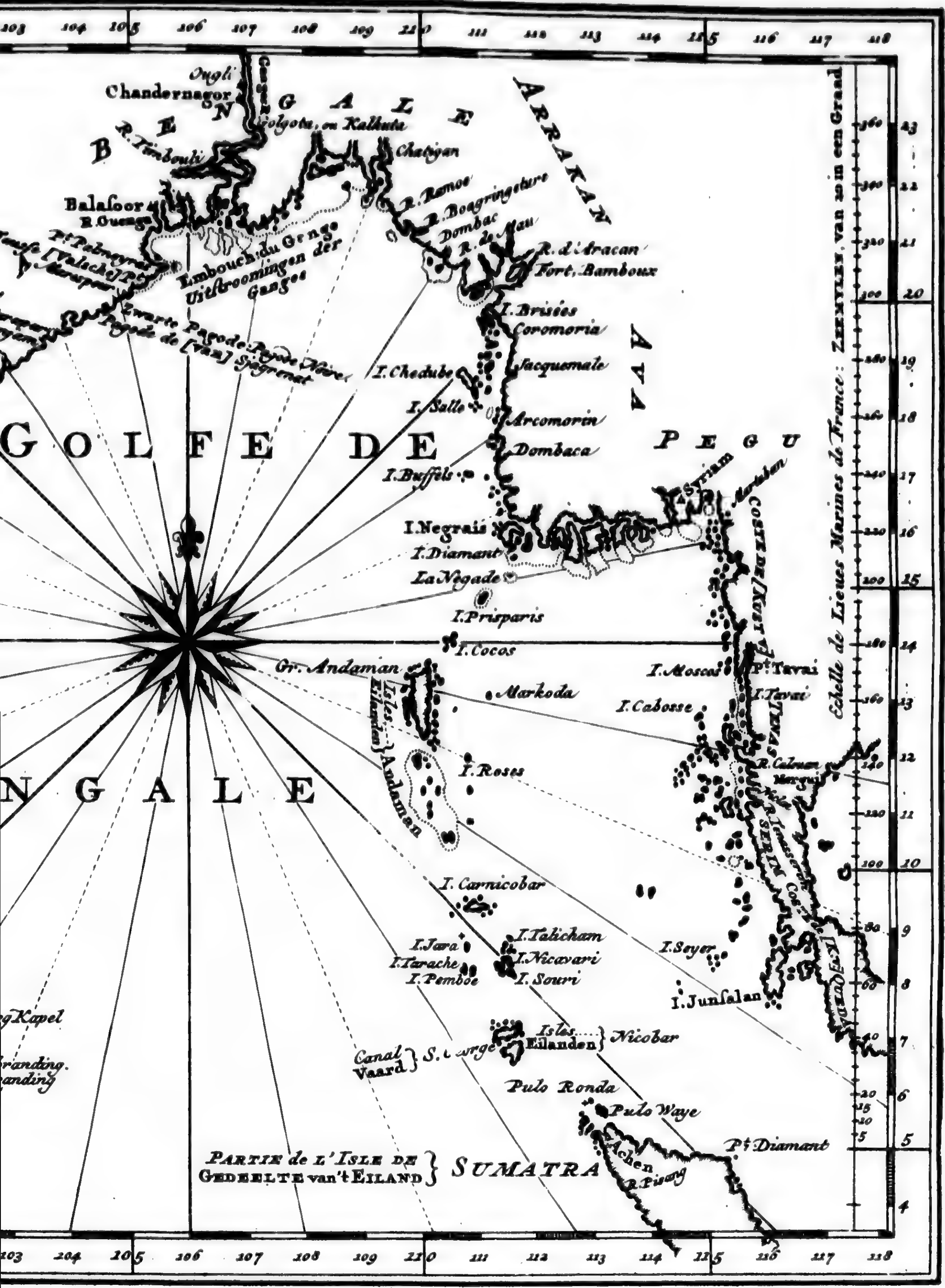


...even op Bevel van den Hre Grave *de Maurepas*, Ao 1740.



KAART van de GOLF van BENGALE, gemaakt na de Fransse-Kaart van den *Oost*...

Vermeerderd *op byzondere* Aa...



...nsse-Kaart van den *Ooster-Oceaan*, uitgegeven op Bevel van den Hr. Grave *de Maurepas*, A°. 1740.
...derd *op byzondere* Aanmerkingen.

I

On ne
nuyeuse r
Janvier 1
de Mai.
zambique
dans l'Isle
4 d'Août
minutes.
voit distin
trois lieuë
Côte se p
Le 6,
Courant,
depuis les
lieuës; ca
jusqu'à de
cheurs, c
de risque
huit lieuë
tourna la
remplissoi
Tour de
mouilla s

Hippo
seize lieuë
fond qui
11 degrés
Nord qua
re, qui s'
Thomé.
liapor à c
haute, qu
un banc,
Nord-Est
jusqu'à m
ne en se
midi, on
a, au No
vage; ma
trouvant
cre sur h
bord de l
dre au Ri
renversée
ne de no
l'Auteur

Le 15
vernante

On ne se plaindra point de trouver, dans la Relation de Marten, une ennuyeuse répétition de la route d'Afrique.] Etant parti de Blackwall le 3 de Janvier 1611, [sur un Vaisseau nommé le *Globe*, il arriva à Saldanna le 21 de Mai. Il quitta cette Baye le 6 de Juin & ayant dirigé sa course par Mozambique, Comore & Pemba,] il se transporta à la hauteur du Cap de Galle, dans l'Isle de Ceylan, où il se trouva le dernier jour du mois de Juillet. Le 4 d'Août au matin, l'Auteur observe que la variation étoit de 13 degrés 7 minutes. A Midi, le Vaisseau étant à six lieuës de la terre, qu'on appercevoit distinctement du tillac, on eut pour latitude 9 degrés 15 minutes. A trois lieuës du rivage, on trouva neuf brasses de fond, & l'on jugea que la Côte se présente Nord-Ouest, & Nord-Ouest quart au Nord.

Hippon. 1611. Départ & route d'Hippon.

Le 6, au matin, on s'apperçut que le Vaisseau étoit engagé dans un grand Courant, dont la direction étoit Nord quart à l'Ouest. [A midi on trouva que depuis les quatre heures du soir, du jour précédent, on avoit fait dix-sept lieuës; car alors on avoit pour latitude 10 degrés 31 minutes. Depuis midi jusqu'à deux heures, on porta Nord-Ouest.] Cependant la vûe de plusieurs Pêcheurs, qu'on découvrit du haut des mâts, fit juger aussi qu'il y avoit peu de risque à les suivre; & la terre qui se fit voir presqu'aussi-tôt à sept ou huit lieuës vers l'Ouest-Nord-Ouest, acheva de rassûrer les Matelots. On y tourna la proue, sur vingt brasses de fond. A mesure qu'on avança, l'eau se remplissoit de rocs & de basses. Vers trois heures après-midi, on apperçut la Tour de Négapatan, & un Vaisseau, qui étoit à l'ancre au Nord-Ouest. On mouilla sur huit brasses, à trois lieuës du Rivage.

Tour de Négapatan.

Hippon, qui n'explique point ses projets, remit à la voile, le soir, & fit seize lieuës jusqu'au lendemain à midi, portant Nord quart à l'Est, sur un fond qui se soûtint sans cesse entre douze & quatorze brasses. La latitude, de 11 degrés 57 minutes. Depuis le 7 jusqu'au 8 à midi, il continua de porter Nord quart à l'Est, & l'on fit environ vingt lieuës, à la vûe de la haute terre, qui s'éleve de collines en collines. On prit ce jour-là une Barque de Saint Thomé. Le 9 à midi, on découvrit au Nord-Nord-Ouest la Ville de Méliapor à deux lieuës. La marque, pour la reconnoître, est une montagne fort haute, qui est dans les terres. A deux lieuës au Sud de Paleakate, on trouve un banc, qui n'est guères à plus d'un mille du Rivage, mais dont la pointe Nord-Est s'en écarte de plus d'une lieuë. On s'en approcha imprudemment jusqu'à ne trouver que trois brasses de fond; ce qu'on peut éviter sans peine en se tenant toûjours sur dix ou douze brasses. Le 9, à quatre heures après-midi, on mouilla vis-à-vis la Ville, [qui s'étend à l'Ouest quart au Nord.] Elle a, au Nord, une croix qui peut être apperçue à deux ou trois milles du Rivage; mais, de ce lieu, on ne peut découvrir la Ville même. Hippon, ne trouvant point cette Rade commode, s'avança plus au Nord, & jetta l'ancre sur huit brasses. Le 10 à midi, ils virent paroître une Barque, qui vint à bord de la part du Gouverneur. Browne & Floris prirent le parti de descendre au Rivage, mais dans la Chaloupe du Vaisseau, qui fut malheureusement renversée par une vague en passant la barre, sans qu'il y eut néanmoins personne de noyé. Paleakate est située au 13. degré 13 minutes de latitude. Le 13 l'Auteur trouva la variation d'un degré 15 minutes par le demi-cercle.

Méliapor.

On arrive à Paleakate, qu'on quitte aussi-tôt.

Le 15, Hippon descendit lui-même à terre, pour conférer avec la Gouvernante; mais il revint à bord le jour suivant, sans avoir pû s'accorder sur les

HIPPON. 1611.

les articles du commerce. Dès le même jour il leva l'ancre pour gagner Petapoli. Il s'avança l'espace de trente lieuës jusqu'au 17 à midi, à la latitude de 14 degrés 15 minutes, en portant sans cesse Nord quart à l'Est. Du 17 au 18, il fit environ vingt-trois lieuës, vers le Nord, mais d'un si mauvais tems qu'il fut obligé de renoncer aux observations. Le 18 au matin, [il découvrit à quatre milles de la terre une galiotte, qui étoit sur sept brasses d'eau; elle se tint tranquille jusqu'à ce qu'il fut fort près d'elle; mais alors elle s'engagea entre des bancs de sable. Ensuite] il changea sa course du Nord-Nord-Est à l'Est-Nord-Est & à l'Est quart au Nord; mais trouvant peu d'eau jusqu'au-delà d'une ouverture d'environ deux lieuës, qui forme une petite Baye dans les terres. Le 18, depuis midi jusqu'à cinq heures, il porta Nord-Est quart à l'Est, pour trouver plus d'eau, parce que la Côte s'avance ici beaucoup plus à l'Est. A cinq heures, on apperçut, à la distance d'environ six lieuës, une touffe d'arbres, qui est proche de Petapoli, la terre est fort haute au Nord-Ouest de cette Ville. A sept heures on mouilla sur neuf brasses. Le lendemain au matin on s'avança vers les arbres; & vers neuf heures, on jetta l'ancre sur cinq brasses, à deux milles du Rivage.

Hippon entre dans la Rade de Petapoli.

DEUX Barques, qui portent dans ce lieu le nom de *Gingathes*, apportèrent à bord une lettre des Marchands de la Ville. Elles furent suivies presqu'aussitôt d'une autre Barque & d'un Messager de la part du Scha-Bandar. C'étoient des invitations à descendre pour le commerce. On y répondit civilement, & le lendemain, Hippon reçut un présent du Scha-Bandar, avec deux nouvelles Barques pour les Facteurs du Vaisseau qui voudroient descendre à terre. Cinq Anglois, Floris, Lucas, Essington, Adam Dounton & Leman, s'offrirent les premiers. Ils furent si bien reçus par le Scha-Bandar & les Marchands, qu'ayant renvoyé à bord le 21, pour marquer leur satisfaction, le Capitaine ne fit pas difficulté d'entrer le même jour dans la Rade, [où il jetta l'ancre sur neuf brasses & demi d'eau.] La marque, pour passer la Barre sans danger, est un petit Palmier sur le bord de la Côte, vers la pointe Nord de la colline. L'Auteur trouva la variation de 12 degrés 27 minutes.

Il est invité au commerce.

Il se rend à Masulipatan.

LE 28, Floris & Essington revinrent à bord; & le soir, on partit pour Masulipatan, avec le vent au Sud-Est: On y arriva le 30. Je supprime les observations de la route, parce qu'elles ne regardent que les vents (*d*), qui ne sont pas toûjours les mêmes. On ne trouva nulle part plus de cinq brasses dans ces deux jours de navigation; & la Rade de Masulipatan, où l'on jetta l'ancre à cinq heures, n'a pas plus de trois brasses & demi. [Un grand Arbre, qui sert de marque pour entrer dans la Rade, est situé Ouest quart au Nord, tirant à l'Ouest. La Côte méridionale court au Sud quart à l'Ouest, tirant au Sud, & la Côte septentrionale s'étend au Nord-Est, tirant à l'Est.] Le 31, les Facteurs descendirent à terre, pour y demeurer au nombre de cinq; Floris, Essington, Simon Evans, Cuthbut, Whitfield & Arthur-Smith. L'Auteur observa le 28 de Décembre que la variation étoit de 12 degrés 22 minutes.

ON

(*d*) C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir suppléer ce que le Traducteur a supprimé ici. La seule chose qui mérite peut-être d'avoir place ici, c'est que l'Auteur de cette Relation remarque que le pays qui est à l'Est de Petapoli s'étend Est quart au Sud, & Ouest quart au Nord. R. d. E.

Hippon. 1612.

On remit le 30 à la voile pour retourner à Petapoli, où l'on arriva le même jour à 8 heures du soir, après être parti à 7 du matin. [Sur la route on vit à midi, du côté du Sud, une Pointe qui s'étend Sud quart à l'Oueſt; & dont la latitude étoit 25 degrés 57 minutes.] Marten obſerva, le 4 de Janvier, la latitude de cette Rade, qu'il trouva de 15 degrés 36 minutes (e). Le 15 & le 26 ayant renouvellé ſes obſervations, il trouva 15 degrés 49 minutes.

Il revient à Petapoli, & part après ſon commerce.

Le 7 de Février, les Facteurs revinrent à bord avec les marchandiſes qu'ils avoient achetées; &, le 11 à ſix heures du matin, on ſortit de la Rade de Petapoli avec le vent au Nord-Nord-Oueſt. On eut ſi peu de vent juſqu'au 14, que la crainte des Courans, qui portoient au Nord-Eſt, fit demeurer à l'ancre à ſix lieuës de la Rade. [Le 12 on fit voile par un vent de Sud-Eſt, ou de Sud-Eſt quart à l'Eſt, juſqu'à trois heures après-midi; & alors on jetta l'Ancre ſur neuf braſſes d'eau. Suivant le calcul de l'Auteur, on s'étoit éloigné de ſix lieuës de la Rade, en tirant au Sud-Oueſt quart au Sud; & l'on avoit à l'Oueſt moitié Sud, les Terres hautes qu'on avoit à l'Oueſt moitié Nord, quand on étoit dans la Rade.] Le 14, à quatre heures du matin, on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Eſt, & l'on porta avec aſſez de peine au Sud-Eſt & au Sud-Eſt quart au Sud. [Il y a beaucoup d'apparence qu'Hippon reprit vers Maſulipatan, & qu'ayant paſſé quelques ſemaines dans ce Port, il y reprit les Facteurs qu'il y avoit laiſſés; car la Relation nous transporte tout-d'un-coup au 20 de Mars, ſans aucune trace de ce qui s'eſt paſſé dans l'intervalle, & les mêmes Facteurs reparoiſſent pluſieurs fois dans le voyage.]

Le 20 de Mars, on fut ſurpris par le calme. Le lendemain à midi, après avoir fait ſept lieuës [au Sud-Sud-Oueſt], on ſe trouva à 2 degrés 26 minutes de latitude. La variation étoit le ſoir de 13 degrés 57 minutes par le demi-cercle; & l'amplitude, de 4 degrés 27 minutes, qui étant ſouſtraits de 13 degrés 57 minutes, faiſoient, pour la variation, 9 degrés 25 minutes. Depuis le 21 à midi, juſqu'au 22 à la même heure, on fit quinze lieuës, & la latitude ſe trouva d'un degré 34 minutes. Au ſoir, la variation étoit de 20 degrés 10 minutes; ce qui fit voir qu'on avoit été emporté à l'Oueſt par un grand Courant. Le lendemain à midi, après avoir fait ſept lieuës Sud quart à l'Eſt, on trouva la latitude de 57 minutes, &, le ſoir, la variation de 10 degrés. L'Azimuth magnétique étoit de 15 degrés 15 minutes; & l'amplitude, 5 degrés 13 minutes. Depuis le 23 juſqu'au 24 à midi, on fit vingt-trois lieuës Sud quart à l'Eſt, avec le vent entre Oueſt & Sud-Oueſt; après quoi, ſuivant les informations, on ſe trouva ſous la Ligne.

Continuation de la route & des obſervations.

Depuis le 24 juſqu'au 25 à midi, on avança au Sud-Sud-Eſt, l'eſpace de vingt & une lieuës, juſqu'à 57 minutes de latitude du Sud. L'Auteur ayant obſervé la variation trouva l'Azimuth magnétique de 17 degrés 40 minutes, & l'amplitude de 6 degrés; ce qui donnoit pour la variation 9 degrés 40 minutes.

Depuis

(e) Il faut qu'il y ait ici une erreur; car la Rade dont il s'agit eſt plus au Nord que la pointe dont il vient d'être parlé. Peut-être qu'au lieu de Petapoli, on devroit lire ici Maſulipatan.

Hippon. 1612.

Depuis le 25 à midi jusqu'au 26 à la même heure, on fit quinze lieuës au Sud-Sud-Est, avec un vent variable entre le Nord-Nord-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. La latitude se trouva d'un degré 30 minutes. Au soir, l'Azimuth magnétique portoit 15 degrés 5 minutes; & l'amplitude, 6 degrés 21 minutes: par conséquent la variation 8 degrés 54 minutes.

(*f*) Depuis le 31 à midi jusqu'au premier d'Avril à midi, le vent demeura Sud & très-foible. On fit douze lieuës en portant à l'Est-Sud-Est, & la latitude fut de 4 degrés une minute. Du premier au second, vingt & une lieuës & deux tiers Sud-Est quart à l'Est, & la latitude 4 degrés 24 minutes. Suivant le calcul de l'Auteur, qui se trouva d'accord avec ses observations, on avoit douze lieuës Est-Sud-Est, & deux lieuës (*g*) Sud & quart à l'Est. Au matin, l'Almicanter & l'Azimuth magnétique portoit un degré 30 minutes, l'amplitude 8 degrés 47 minutes; ce qui faisoit pour la variation 7 degrés 27 minutes. Vers deux heures du matin, la mort enleva un Marchand, nommé Adam Douglas. Du 2 au 3, on fit trente-deux lieuës, & l'on se trouva vis-à-vis la partie la plus Occidentale de l'Isle d'Engam (*h*). Le 26, à quatre heures après-midi, on jetta l'ancre dans la Rade de Bantam, sur quatre brasses & demi de fond. Pulo-Panian porte Nord, Pulotando Nord-Ouest quart au Nord, Puloduo Est-Sud-Est, & la pointe la plus Occidentale de Puloranzo Nord-Ouest quart au Nord. La pointe la plus Orientale de Pulolimo touche presque à la pointe Occidentale de Java. Aussi-tôt qu'Hippon eut mouillé l'ancre, Spalding, Facteur Anglois de Bantam, vint à bord avec deux autres Anglois du Comptoir.

Isles voisines de Bantam.

Le 31 de May, à quatre heures après-midi, les Marchands qui étoient descendus à terre, rentrèrent dans le Vaisseau; & vers neuf heures, on remit à la voile en portant au Nord-Nord-Est avec le vent au Sud. Le premier de Juin, on eut un si mauvais tems, qu'on prit le parti de mouiller contre l'Isle de Pulotando, sur un fond de dix-neuf brasses. Le lendemain, on partit avec le vent au Sud-Est, & l'on ne trouva bientôt que cinq brasses, qui diminuèrent encore jusqu'à quatre. L'Isle est couverte de bois, & sa longueur paroît d'environ quatre milles. On apperçoit à peu de distance une chaîne de rocs & de sables. Depuis six heures au matin qu'on avoit mis à la voile, jusqu'à midi, on fit sept lieuës Nord quart à l'Ouest. Vers huit heures, on découvrit du haut des mâts Lukapara, à huit ou neuf lieuës de distance. Le 7, on fit encore sept lieuës jusqu'à midi, en portant au Nord-Ouest. Vers dix heures on apperçut la montagne de Mompine, au Nord-Est, à la distance au moins de huit lieuës; après quoi l'on ne trouva jamais moins de dix brasses aux langues basses de Sumatra. Le 9 à cinq heures du matin, on porta au Nord-Ouest quart au Nord, comme la Côte s'étend elle-meme, mais on ne s'approcha pas à plus de trois ou quatre lieuës de la pointe de Mompine, parce qu'il se présente une chaîne de rocs à deux lieuës de la pointe Orientale de Sumatra, qui est la septième pointe des Détroits. [Ces Rocs s'étendent de l'Est à l'Ouest.] ☞ La profondeur de l'eau augmenta de dix jusqu'à quatorze brasses. Quand on a Mompine

Lukapara.

Montagne de Mompine.

(*f*) La 2de. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(*g*) *Angl.* dix lieuës. R. d. E.

☞ (*h*) Cette Isle est au Sud-Ouest de Sumatra.

pine au Sud-Est, on est délivré des rocs. La latitude étoit ce jour-là d'un degré 39 minutes.

Le 10, vers trois heures du matin, on découvrit à trois lieuës au Nord-Nord-Ouest, une Isle de petite étendue. Depuis midi jusqu'à six heures du soir, on fit six lieuës au Nord; & depuis six heures du soir jusqu'au lendemain à midi, on fit dix-huit lieuës en continuant la même course. On se trouva alors à un degré de latitude du Nord, à la vûe de deux Isles; l'une éloignée de sept lieuës au Sud-Ouest quart à l'Ouest; l'autre de sept lieuës aussi, mais à l'Ouest-Sud-Ouest. Le fond étoit de vingt-cinq brasses. L'Auteur découvrit du haut des mâts une haute terre à douze lieuës, qu'il prit pour la haute terre de Bantam (*i*). Depuis midi jusqu'à six heures, on fit sept lieuës Ouest quart au Nord. Le fond se trouva de vingt-cinq brasses, & la haute terre de Bantam ne parut plus alors qu'à six lieuës. On apperçoit trois petites Isles à l'extrémité Sud-Est de cette Isle.

Isles diverses, fonds & latitudes.

Le 12, on fit cinq lieuës, Nord quart à l'Est. La latitude se trouva d'un ☞ degré 35 minutes & le fond de vingt-cinq brasses, [& à dix lieuës Ouest Nord-Ouest de la Côte septentrionale de l'Isle de Bantam.] Dans l'après-midi, l'Auteur découvrit à neuf lieuës au Nord-Ouest, une Isle assez haute. Le 13, depuis six heures du soir jusqu'au 14 à midi, on avança neuf lieuës au Nord-Ouest quart au Nord, à cause du Courant. Les calmes, qui étoient fréquens, servoient non-seulement à retarder la navigation, mais à rendre l'action des Courans plus difficile à surmonter. On se crut pendant cette nuit dans un grand danger, lorsqu'ayant jetté la sonde on ne trouva qu'une brasse de fond. Mais après s'être avancé en tremblant, on se retrouva sur dix & onze brasses. Depuis six heures au matin du 15 jusqu'à midi, on fit dix lieuës Nord-Nord-Est. La latitude étoit de 4 degrés 48 minutes, & le fond de trente brasses. A huit heures, on apperçut une Isle au Nord-☞ Ouest, à quatre milles, [& à cinq lieuës du Continent suivant le calcul de l'Auteur, elle étoit à 4 degrés, 35 minutes.] La nuit ayant été fort calme, on n'avoit remarqué qu'un Courant, qui alloit vers le Nord. Depuis midi jusqu'à six heures du soir, on porta au Nord-Nord-Ouest, & l'on fit huit lieuës, après lesquelles on découvrit une autre Isle à l'Ouest quart au Nord. On n'étoit qu'à cinq ou six lieuës du Continent, dont cette Isle n'est éloignée que d'une lieuë. Depuis le 16 à midi jusqu'au dix-sept à la même heure, on fit douze lieuës au Nord-Nord-Ouest; mais on découvrit tout-d'un-coup devant le Vaisseau un roc abîmé, qui dans l'effroi dont on ne put se défendre, quoiqu'on eût encore onze brasses d'eau à moins d'une lieuë du Rivage, fit prendre le parti de tourner promptement au Nord-Est; sans compter qu'on voulut éviter deux petites Isles à l'Est, qui ne paroissoient pas non plus sans danger. La latitude étoit ce jour-là de 5 degrés 54 minutes.

Danger du Vaisseau Anglois.

Depuis le 17 à midi, jusqu'au lendemain à la même heure, on fit huit lieuës Nord-Ouest; & le même nombre depuis le 18 jusqu'au 19, dans la même

☞(*i*) Nous avons déja eu occasion d'avertir que nous ne changerions rien à l'Ortographe que Mr. Prévost a trouvé-à-propos de suivre dans les noms de lieux; ainsi nous conservons ici le nom de Bantam, quoiqu'il ne s'agisse pas de Bantam dans l'Isle de Java, mais de la petite l'Isle de Bintam, ou Bintang, dont il a déja été parlé cy-devant Vol. I. page 136.

HIPPON. 1612.

Roc dangereux & sa situation.

me direction. Le matin à sept heures, Marten apperçut un petit roc à trois lieuës du Vaisseau. Comme on s'en trouva fort près vers midi, il descendit dans la Chaloupe pour s'assûrer du fond, qu'il trouva de 12 brasses à la portée d'un jet de pierre, & de 6 brasses contre le roc. Cet écueil est entre la pointe Ouest & la pointe Sud de la terre, à trois ou quatre lieuës de la première, & à deux ou trois lieuës de l'autre. Depuis le 20 jusqu'au 21 à midi, on porta au Nord-Ouest pendant six lieuës. Le calme obligea de mouiller deux fois dans le cours de la nuit. Depuis le 21 jusqu'au 22, on côtoya le Rivage, avec le vent à l'Ouest; après quoi l'on apperçut la basse pointe de sable de la Rade de Patane, à deux lieuës au Sud du Vaisseau.

On s'arrêta dans cette Rade jusqu'au 4 d'Août, qu'on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Ouest; & l'on porta successivement au Nord-Ouest, au Nord-Ouest quart à l'Ouest, & au Nord-Ouest quart au Nord. Suivant le calcul de l'Auteur, depuis neuf heures jusqu'à midi, on fit dix lieuës Nord-Ouest, [& alors on eut les terres hautes de la Rade au Sud-Ouest. On trouva depuis trois, jusqu'à sept, huit & dix brasses de profondeur.] depuis midi jusqu'à six heures, dix lieuës; & huit lieuës, Nord-Nord-Ouest, jusqu'à six heures du matin. Les vents furent variables dans cet espace. Le matin on découvrit la terre à dix lieuës.

Suites d'observations nautiques.

Depuis le 6 au matin jusqu'à midi, on fit cinq lieuës Nord-Nord-Ouest, & la latitude étoit de 8 degrés 7 minutes. Le fond de dix-sept brasses. [& l'on avoit à dix lieuës de distance les terres hautes qui s'étendoient à l'Ouest & au Nord.] Depuis midi jusqu'au 7 à la même heure, on porta au Nord-Nord-Ouest avec fort peu de vent. L'Auteur juge qu'on ne fit pas plus de six lieuës: cependant la latitude se trouva de 8 degrés 3 minutes. Du 7 au 8, le vent fut encore très-foible; ce qui n'empêcha point de faire huit ou dix lieuës Nord-Nord-Ouest, sur dix-huit & vingt brasses de fond. [Depuis le 8 jusqu'au 9, à midi, le vent fut encore foible & variable, & la] latitude fut 9 degrés 40 minutes. Au matin, l'on apperçut deux Isles. Depuis le 9 jusqu'au 10 à midi, le calme rendit le Vaisseau presqu'immobile. [On eut vingt & vingt-deux brasses de profondeur. Depuis le 10 jusqu'au 11 à midi, on n'eut presque aucun vent], on fit néanmoins deux lieuës au Nord-Nord-Ouest, dans cet espace. Le vent recommença le jour suivant, mais pour devenir fort variable, & l'on ne fit jusqu'au 12 que huit lieuës Nord quart à l'Ouest, sur vingt-cinq & vingt-six brasses. Du 12 à midi jusqu'au 13, on fit Nord quart à l'Est, vingt-quatre lieuës, avec le vent au Sud-Sud-Ouest. On n'étoit qu'à sept ou huit lieuës du Rivage [& l'on eut vingt-six & vingt-huit brasses d'eau].

Du 13 au 14, on fit seize lieuës Nord quart à l'Ouest, avec un vent Sud-Ouest, & depuis vingt-deux jusqu'à vingt-cinq brasses de fond, à cinq ou six lieuës du Rivage. Du 14 au 15, on fit seize lieuës Nord quart à l'Ouest avec le vent à l'Ouest, & le même fond, à six lieuës de la Côte. Du 15 au 16, dix lieuës Nord quart à l'Ouest; mais le fond diminua jusqu'à neuf & huit brasses à quatre lieuës du Rivage. Ensuite on porta jusqu'à minuit à l'Est & à l'Est-Sud-Est, jusqu'à ce que la sonde ne faisant trouver que quatre brasses, on se hâta de baisser les voiles; mais le fond diminuant encore jusqu'à trois brasses, on prit le parti de jetter l'ancre jusqu'au jour suivant. Le 18, on avança sur cinq brasses, ayant au Sud quart à l'Ouest la partie la plus

plus Méridionale de l'Isle (*k*), & l'embouchure de la Rivière de Siam (*l*) au Nord. Hippon. 1612.

Le 3 de Novembre on quitta cette Baye, & l'on prit au Sud-Sud-Est pour se dégager de l'Isle. Le 4 à midi, la latitude étoit de 12 degrés 33 minutes, après avoir fait vingt-cinq lieuës dans l'espace de vingt-trois heures. On porta ensuite au Sud quart à l'Ouest, & l'on arriva le 11 à Patane.

Conclusion & remarque de Purchass.

Purchass, se lassant ici de suivre l'Auteur dans ce détail, abrége tout-d'un-coup sa Relation. Il ajoûte seulement que le Capitaine retourna de Patane à Siam, où il avoit laissé quelques-uns de ses gens, & de Siam à Patane; qu'il fit un second voyage de Masulipatan à Bantam en 1614, & qu'il retourna en Angleterre [où il arriva le 20 d'Août 1615, après avoir employé environ quatre ans & huit mois à son Voyage.] La seule remarque qu'il ait conservée, & qui paroît assez importante, c'est que l'Isle de Sainte-Hélène est cent lieuës plus à l'Ouest qu'elle n'est marquée dans les Cartes.

L A T I T U D E S.

Paléakate	13	30	
Masulipatan, Pointe du Sud	15	30	(*m*)
Variation	12	22	
Petapoli	15	49	

(*k*) *Angl.* Ayant au Sud quart à l'Ouest l'Isle la plus méridionale, & à l'Est quart au Sud l'Isle la plus Orientale. Sur cela les Auteurs Anglois remarquent que Purchass auroit bien dû dire quelles étoient ces Isles. R. d. E.

(*l*) Comme rien n'a dû paroître si informe que cette Relation de *Marten*, on ne doit pas être surpris qu'elle ne soit pas moins obscure pour le terme que pour le progrès du Voyage. Peut être ce défaut vient-il de l'Abbréviateur, à qui on le reproche dans plusieurs autres Journaux. R. d. T.

(*m*) *Angl.* 57. R. d. E.

CHAPITRE III.

Journal de Peter Williamson Floris, premier Facteur du Capitaine Hippon dans le même Voyage.

Floris. 1611. Remarque sur ce Journal.

Si la Relation de Marten est entièrement nautique, celles de Floris se borne presqu'uniquement aux transactions, aux avantures, en un mot, aux faits historiques qu'il a pris soin de recueillir dans le cours du voyage. Purchass avoue néanmoins qu'il en a supprimé une partie, & n'appelle ce qu'il a conservé qu'un extrait, en nous apprenant que c'est la traduction de l'Original Hollandois; mais il n'explique point si cet Original étoit imprimé ou manuscrit, ni si c'est lui-même qui a pris soin de le traduire. Pour la personne de Floris, il observe que c'étoit un Négociant Hollandois, qui suivit Hippon avec la qualité de premier Facteur, & qu'étant revenu en Angleterre en 1615, il mourut à Londres deux mois après son retour. Les Anglois estiment

Floris 1611.

ment sa Relation (a), non-seulement parce qu'elle contient des particularités intéressantes, mais encore parce que la liberté avec laquelle Floris censure les Hollandois, ses Compatriotes, est une preuve continuelle de sa bonne-foi.

Départ du Globe.

Le Globe ayant mis à la voile le 5 de Février 1611, arriva le 21 de May dans la Baye de Saldanna. Il y trouva trois Vaisseaux, deux desquels commandés par Isaac Le Maire, & par Henryk Brouwer, l'envoyèrent saluer par leurs Chaloupes. Il n'y avoit pas beaucoup de rafraîchissemens à se promettre dans cette saison, qui étoit l'Hyver du Pays, sur-tout après des pluyes violentes, dont les traces paroissoient encore dans les campagnes, quoique les monts fussent couverts de neige. Les Anglois firent beaucoup de recherches, pour découvrir la racine de Ginseng, dont les deux Vaisseaux Hollandois avoient apporté la connoissance dans ce pays, en revenant du Japon où les Européens avoient commencé à connoître cette plante. Mais les nouvelles feuilles ne faisant alors que pousser sans être encore développées, ils n'auroient pas tiré beaucoup de fruit de leurs recherches, s'ils n'eussent reçû des explications plus capables de les instruire. La véritable saison, pour recueillir le Ginseng, est le mois de Décembre, & ceux de Janvier & de Février, parce que c'est le tems de sa maturité. Les Habitans de la Baye le nomment Karena (b).

Le Ginseng apporté à Saldanna par les Hollandois.

Après avoir pris sa provision d'eau, [& s'être chargé de huit moutons, & vingt bœufs] le Globe se remit en Mer, & continua sa navigation jusqu'au 10 de Juin, qu'une furieuse tempête, accompagnée d'un tonnerre épouvantable, faillit de le submerger près de *Tierra* de Natal. Le premier d'Août, il se trouva à la hauteur de la pointe de Galle dans l'Isle de Céylan. Il suivit la Côte jusqu'à Négapatan, dont il eut la vûe le 6. Mais les observations firent trouver dans ce lieu une erreur de 28 lieuës sur la carte. Les Hollandois qu'on avoit rencontrés dans la Rade de Saldanna, avoient remarqué la même chose. On ne trouva pas non plus l'Isle de Céylan aussi large que les Géographes le prétendent. M. Mulleneux a placé le Cap ou la Pointe de Galle à 4 degrés de latitude, au lieu de 6, qui est sa véritable position. Vers le soir, on passa devant la Rade de Négapatan, & l'on apperçut distinctement la Ville & les maisons.

Erreur des cartes sur l'Isle de Ceylan.

[Le 7 on passa Lanagapatan, où les Hollandois se sont lassés d'avoir un Comptoir, à cause du peu de commerce qui s'y fait.]

Paléakate. Les Anglois y descendent.

Le 8, on se trouua vis-à-vis Saint Thomé, & le 9 à Paléakate, où l'on n'aborda qu'après avoir passé sur une basse d'un demi-mille (c) de longueur, qui n'a guères que trois brasses de fond. Il vint deux Chaloupes au-devant du Vaisseau, l'une de la part des Hollandois, l'autre du Scha-Bandar, avec un sauf-conduit pour s'approcher du Rivage. L'Auteur descendit avec M. Brown; mais la mer devint si grosse, que leur Chaloupe fut renversée par une vague, si heureusement

(a) Elle se trouve dans le Vol. I. pag. 319. de *Purchass's Pilgrims.*

(b) Il y a dans l'Original *Kanna*, sur quoi les Auteurs Anglois remarquent qu'on suppose que cette racine (qu'ils ont nommée auparavant *Ningim*, & non Ginseng, comme le Traducteur l'appelle) est la même que la Racine Ginseng, qui est si fort estimée des Chinois, à cause de la propriété qu'elle a de fortifier l'estomac. Les Hottentots ajoutent-ils, lui attribuent la même vertu, & elle est aussi rare au Cap de Bonne-Espérance, que dans la Tartarie Orientale. R. d. E.

(c) *Angl.* Sur une basse qui a plus d'une portée de mousquet en longueur. R. d. E.

Floris 1611.

heureusement néanmoins qu'il ne se noya personne. Le Scha Bandar étant venu lui-même à leur secours, leur offrit une maison pour les loger, & leur promit une lettre du Roi pour la Gouvernante Konda Maa. Le 11, Jean Van Wersicke, Président Hollandois de la Côte de Coromandel, leur fit voir un *Kaul*, c'est-à-dire, un ordre de Venkapati Raja, Roi de Narsingue, qui défendoit le commerce à tous les Vaisseaux de l'Europe, s'ils n'avoient une Commission du Comte Maurice. Ils répondirent que celle du Roi d'Angleterre leur suffisoit; sur quoi les expressions devinrent si vives, que le Scha Bandar employa tous ses efforts pour calmer les esprits, en assûrant que la Gouvernante devoit arriver dans trois jours.

Ils n'obtiennent rien du Gouvernement.

En effet, Konda Maa fit son entrée dans la Ville le 17, & le Capitaine Anglois descendit au Rivage pour lui faire sa cour. Mais lorsqu'il s'avançoit vers elle, il reçut l'ordre de remettre sa visite au lendemain. Les Anglois attribuèrent cet incident aux mauvais offices des Hollandois, & n'ayant pas reçu le nouvel ordre qu'ils attendoient le jour suivant, ils en firent demander la raison au Scha-Bandar, qui leur fit répondre que les Hollandois avoient reçu du Roi un privilége exclusif, & qu'il falloit par conséquent s'adresser à ce Prince pour obtenir la liberté du commerce. Comme cette négociation demandoit plus de deux mois, & leur auroit fait perdre la Mousson pour Patane, sans compter l'incertitude du succès contre des ennemis qui préparoient déja pour le Roi de Narsingue un présent de deux Eléphans, ils résolurent de continuer leur course vers Petapoli & Masulipatan.

Ils se rendent à Petapoli.

Ils arrivèrent le 20 à Petapoli. Le Gouverneur leur ayant envoyé un Kaul, ils convinrent avec lui que les droits de la Douäne se réduiroient à trois pour cent; & sur cette convention ils ne firent pas difficulté de décharger quelques marchandises, dans la résolution de laisser deux Facteurs pour le commerce, & de conduire leur Vaisseau à Masulipatan, où la Rade est beaucoup plus commode. [Ils y arrivèrent sur la fin d'Août, Zaldkhar Khan, leur fit avoir un Kaul]. Ils résolurent d'envoyer un présent à Mir Sumela, un des principaux Officiers du Roi, & Président de ses Revenus à Kondapoli, pour s'assûrer de sa protection contre la mauvaise foi des Officiers inférieurs. Le 20 de Janvier, on apprit la mort de Kotohara, Roi de Badaga [ou Lollongana] & de Masulipatan. Il étoit à craindre quelle ne fût suivie de beaucoup de désordres; mais ils furent prévenus par la prudence de Mir Masunim, qui fit élire aussi-tôt Mahmud-Unim Kotohara, neveu du Roi, mort sans enfans. Sous le dernier régne, les Persans avoient eu dans le Royaume une autorité sans bornes, par l'infidélité de Mir Sumela, qui aspiroit à la Tyrannie (*d*). Le jeune Monarque prit une conduite tout-à-fait opposée.

1612. Mort d'un Roi Indien & ses suites pour les Anglois.

Le Gouverneur trompa les Anglois dans un marché de draps & de plomb. Il prétendit s'être accordé avec Floris pour la somme de quatre mille pagodes, & sa seule preuve contre ce Marchand qui désavouoit le traité, fut qu'étant Mir & descendu de Mahommed, son témoignage devoit l'emporter sur celui d'un Chrétien. Floris, qui n'avoit pas le tems de porter [à Golconde] ses plaintes au nouveau Roi, auroit eu peine à se garentir de cette injustice, si les Marchands du Pays n'eussent employé leur intercession en sa faveur.

Les

(*d*) *Angl.* qui étoit la cause de ce Gouvernement tyrannique. R. d. E.

FLORIS. 1612.

Ils se rendent à Bantam, & profitent du mécontentement des Hollandois.

Les affaires du commerce étant terminées à Petapoli, & la Mousson devenant favorable, on mit à la voile pour Bantam, où l'on arriva le 26 d'Avril 1612. Les nouvelles exactions qui s'introduisoient dans cette Ville, avoient fait prendre aux Hollandois la résolution de se retirer à Jakatra, & les préparatifs se faisoient pour leur départ: ce qui n'empêcha point les Anglois, qui n'avoient pas alors de Maison à Bantam, de s'accorder avec le Gouvernement pour le droit d'Entrée, qui fut reglé à trois pour cent. David Middleton avoit entrepris, dans ce tems-là, d'établir un Comptoir à Sukkadonia, & Spalding travailloit encore à le soûtenir; mais on reconnut ensuite que l'intérêt particulier avoit eu plus de part à cet établissement que le zéle du bien public.

Ils vont à Patane.

Audience de la Reine.

On partit de Bantam le premier de Juin, & l'on arriva le 22 dans la Rade de Patane, où se trouvoit alors le *Bantam*, Navire d'Enckuysen, qui apprit aux Anglois les usages du Pays. Ils descendirent à terre le 26, avec beaucoup d'appareil, & un présent de six cens piéces de huit, dont la lettre du Roi d'Angleterre devoit être accompagnée. On n'épargna rien pour leur faire un accueil honorable. La lettre fut mise dans un bassin d'or, & portée sur un Eléphant couvert de riches parures, [& suivi de Musiciens, & de plusieurs personnes qui portoient des lances & de petits étendarts]. La Cour de la Reine étoit d'une magnificence étonnante. Cette Princesse ne se fit pas voir aux Anglois; mais elle lut leur lettre & leur accorda la permission d'éxercer le commerce en payant les mêmes droits que les Hollandois. Après [cette mystérieuse audience,] ils furent conduits chez Daton Laxmena, Scha-Bandar, dont l'office étoit de traiter avec les Etrangers, & qui leur fit servir un rafraîchissement de fruits. Ils virent ensuite Oran Raja Sirnona, qui ne les reçut pas avec moins de politesse. Le jour suivant, la Reine leur envoya des vivres & des fruits en abondance. Le 3 de Juillet, une Pinasse Hollandoise nommée le *Lévrier*, qui avoit apporté des lettres de Bantam aux Anglois, mit à la voile pour le Japon, sans ôser confier son dessein à d'autres qu'à Floris (e), parce que les Japonois étoient alors en guerre avec Patane, & l'avoient brûlée deux fois dans l'espace de six ans. Cette haine d'une Nation si puissante & si hardie fit délibérer aux Anglois s'ils devoient user de la liberté que la Reine leur accordoit de bâtir un Magazin dans la Ville. Il falloit du moins le faire à l'épreuve du feu, ou dans quelque lieu dont il ne pût approcher. Ils demandèrent une place qui leur fut accordée, proche du Comptoir Hollandois, mais qui leur fut vendue bien cher. Quatre mille piéces de huit, que leur coûta le terrain, joint aux frais d'un bâtiment de quatre-vingt toises (f) de long sur quatre de largeur, leur auroient paru une somme exorbitante, si leur courage n'eût été soûtenu par l'espérance d'en recueillir les fruits. Les maladies qui se répandirent dans le Vaisseau, y causèrent beaucoup de ravage. Le Capitaine Hippon fut une des premières victimes de cette contagion. [Il mourut le 9 de Juillet.] Les boëtes furent ouvertes suivant la méthode dont on a déja

Les Anglois bâtissent un Magazin à Patane.

Il leur coûte fort cher.

Malheurs qu'ils essuyent.

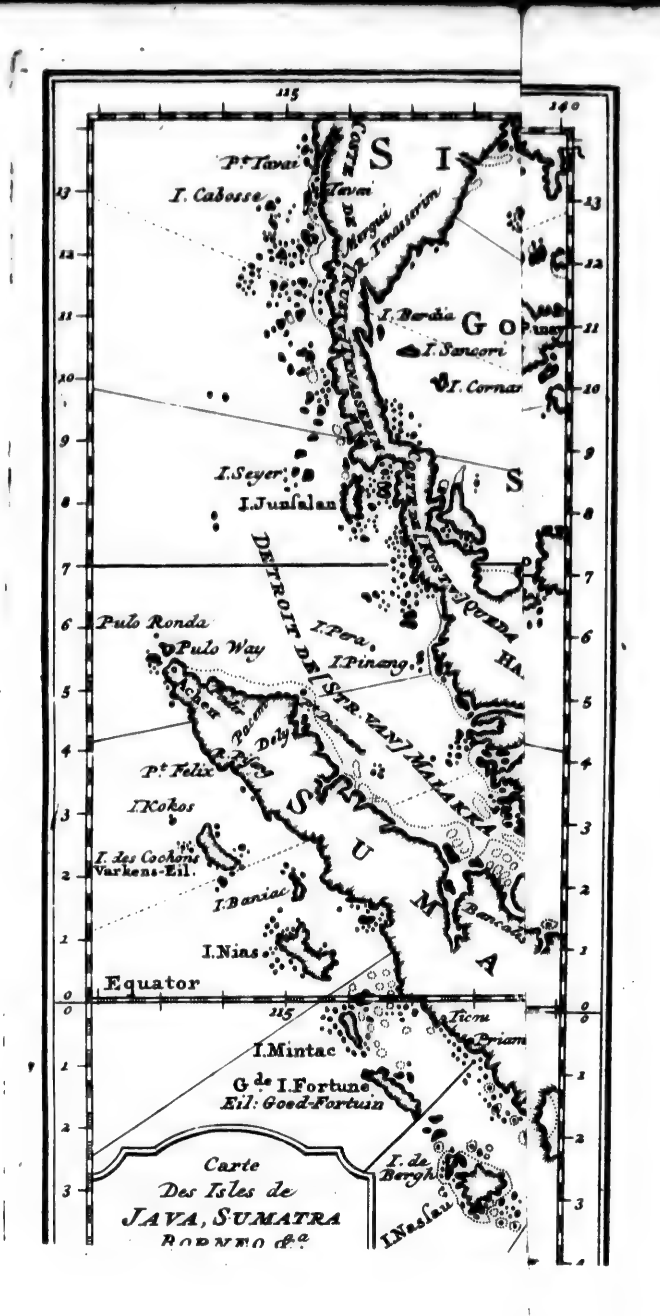
(e) *Angl.* qui avoit apporté des Lettres de William Adams aux Anglois de Bantam, mit à la voile pour le Japon. Elle portoit la réponse de la Compagnie, qu'elle avoit promis de remettre elle-même sans quoi cette Lettre n'auroit pas pû parvenir. R. d. E.

(f) *Angl.* huit toises. R. d. E.

n deve-
d'Avril
avoient
es pré-
ois, qui
averne-
ddleton
nia , &
ue l'in-
du bien

a Rade
apprit
aucoup
du Roi
eur fai-
& por-
ens, & ☞
s]. La
ceſſe ne
orda la
que les
ts chez ✠
les E-
ent en-
politeſ-
n abon-
qui a-
Japon,
Japo-
ois dans
e fit dé-
accor-
'épreu-
ndèrent
nais qui
a le ter-
ſur qua-
courage
lies qui
Le Ca-
Il mou- ☞
dont on
a déja

te Lettre



a déja
déja m
session
nouvell
ze; ils
gleterr
vât deu
traordin
qu'on n
FLO
pour la
seau ren
de Siam
n'avoit
étoit in
ne perm
être bic
PEN
Jahor,
qui cau
ans aup
venoit d
alors, p
fournir
A peine
La raiso
laca une
dois en
res faiso
& à Tar
peine à
sits mon
te carga
Persons.
LE 9,
ne Esling
Siam, &
vient de
puis que
guées po
tane les
d'autres
tam, &
tenoit à
ne. L'Au

a déja vû l'éxemple. Brown, qui se trouvoit nommé dans la première, étoit déja mort. La seconde nommoit Thomas Essington, qui prit aussi-tôt possession de son Emploi. Pour augmenter la consternation des Anglois, leur nouvelle Maison fut volée pendant la nuit. Ils y étoient au nombre de quinze; ils avoient une lampe allumée, un homme armé, & deux dogues d'Angleterre, qui faisoient la garde; ce qui n'empêcha point qu'on ne leur enlevât deux cens quatre-vingt-trois piéces de huit. Mais un événement si extraordinaire fit soupçonner que le vol venoit de quelqu'Anglois même, quoiqu'on n'en ait jamais pû découvrir les Auteurs. Floris. 1612.

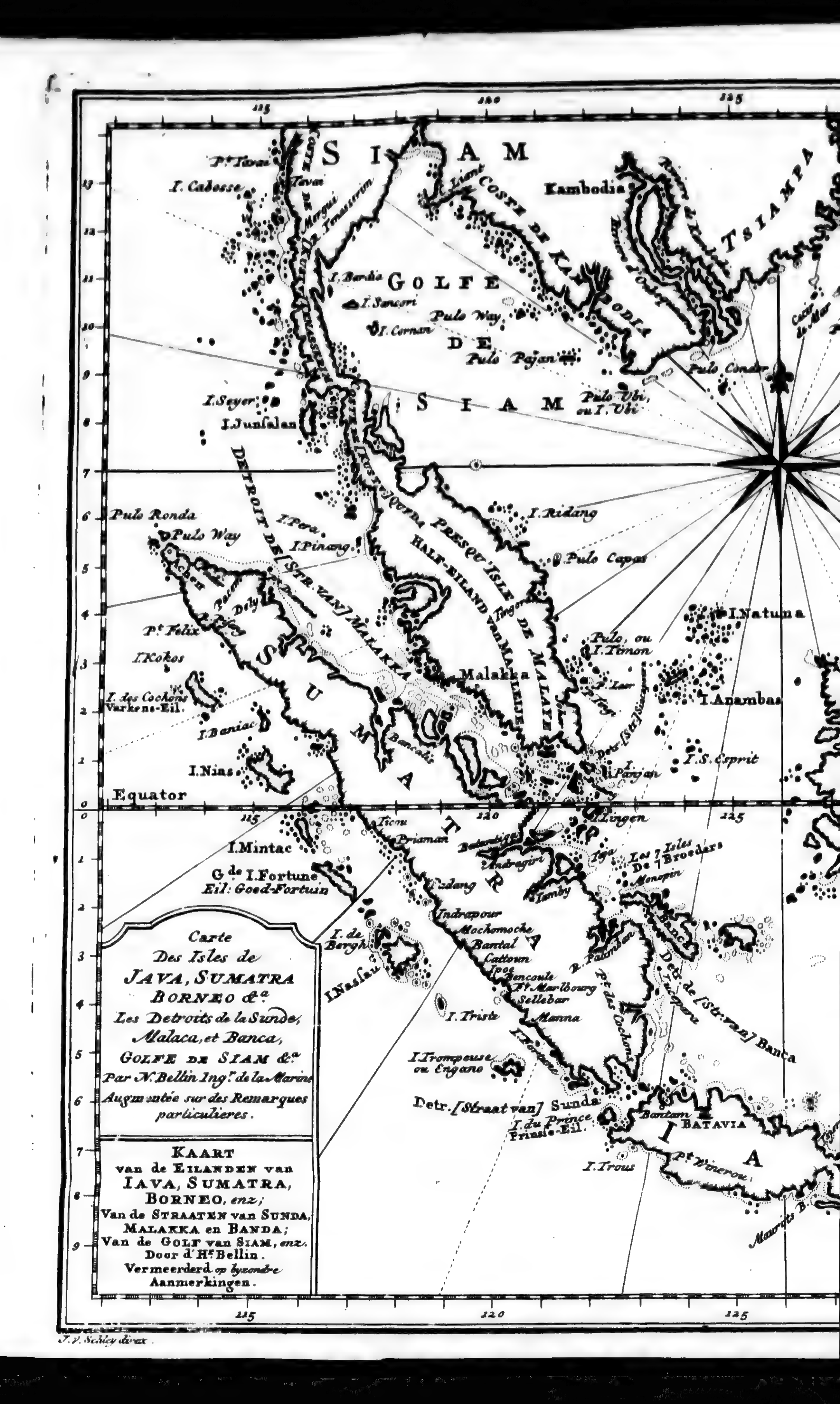
Floris, Jean Persons, & six autres Marchands furent laissés à Patane pour la vente des marchandises & le soutien du Comptoir, tandis que le Vaisseau remit à la voile au mois d'Août, dans la résolution de faire le voyage de Siam. Essington avoit pensé à s'en ouvrir les voyes par ses lettres; mais il n'avoit point eu d'occasion pour les envoyer par mer; & la route, par terre, étoit infestée par les tygres, & traversée par un grand nombre de Rivières, qui ne permettoient point aux Habitans mêmes du Pays de l'entreprendre, sans être bien accompagnés. Le Globe part pour Siam. Floris est laissé à Patane.

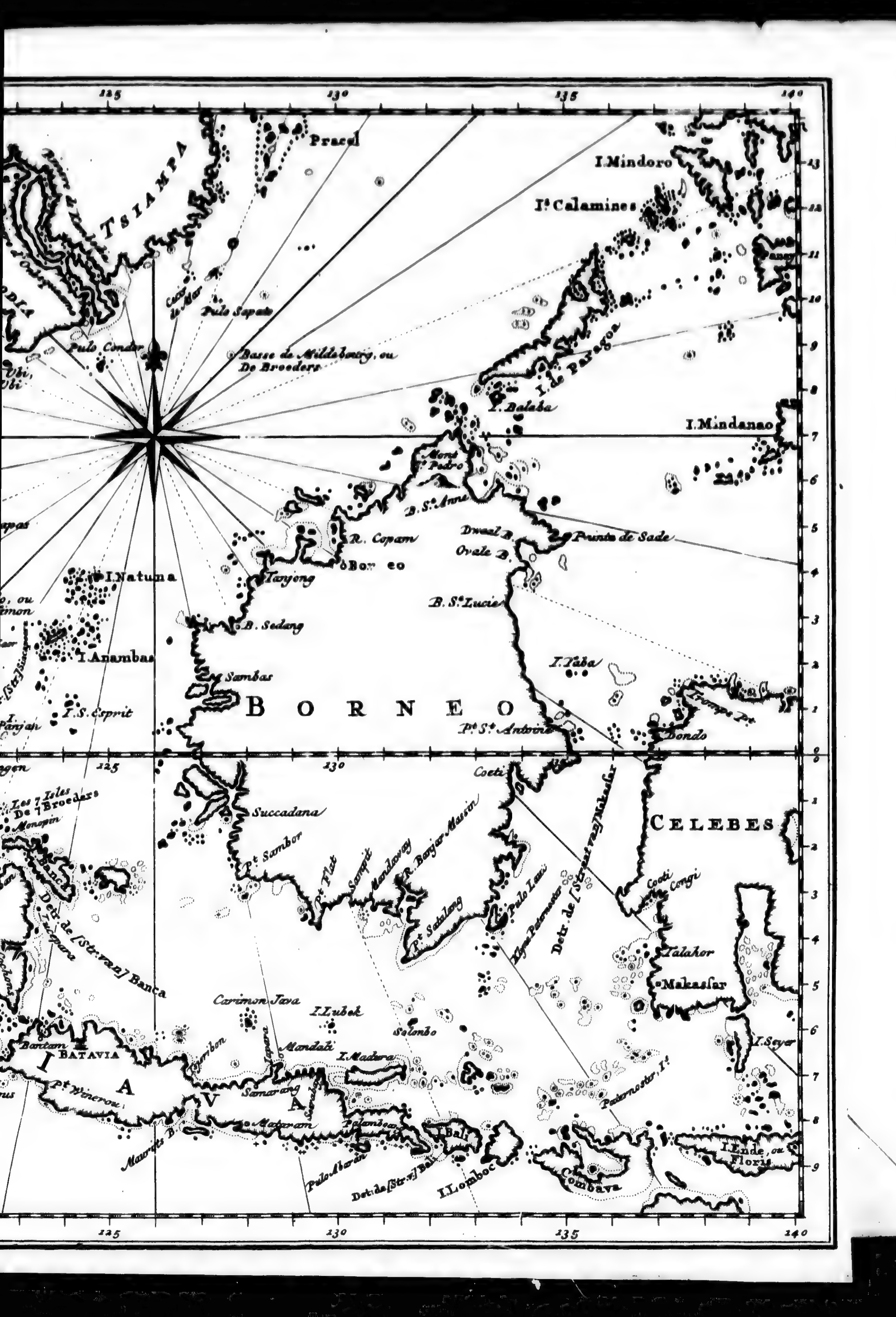
Pendant son absence, qui dura jusqu'au mois de Novembre, le Roi de Jahor, ou de Jor, vint brûler les fauxbourgs de Pahan & Camponsina; ce qui causa une disette extrême dans tout le Pays. Floris qui avoit fait, quatre ans auparavant, le voyage de Patane sur un Vaisseau de sa Nation, se souvenoit d'avoir vendu si promptement toutes ses marchandises, qu'il sembloit alors, pour me servir de ses expressions, que l'Europe entière n'auroit pû fournir de quoi rassasier l'avidité des Indiens. Mais les tems étoient changés. A peine la curiosité lui amenoit-elle des spectateurs, au lieu de Marchands. La raison qu'il en donne, est que les Portugais apportoient tous les ans de Malaca une quantité régulière de marchandises de l'Europe, & que les Hollandois en avoient rempli Bantam & les Moluques; sans compter que les Mores faisoient eux-mêmes une partie de ce commerce à Tanasserim, à Siam, & à Tarangh, Port nouveau dans le voisinage de Queda (g). Floris avoit peine à faire cinq pour cent de ses marchandises, tandis qu'autrefois ses profits montoient à quatre cens pour cent. Il envoya le 8 d'Octobre une petite cargaison à Macassar, sur un jonc d'Empan, & sous la conduite de Jean Persons. Changement du commerce.

Le 9, deux joncs arrivés de Siam, lui apportèrent une lettre du Capitaine Essington, qui lui peignoit fort vivement les peines qu'il avoit essuyées à Siam, & qui se louoit fort peu de son commerce. Outre les raisons qu'on vient de lire, il attribuoit sa disgrace aux guerres qui ravageoient ce Pays, depuis que les forces de Camboya, de Laniam, & de Jangoman s'étoient liguées pour y faire diverses invasions. Le 25, Floris vit sortir du Port de Patane les joncs destinés pour Borneo, Jambi, Java, Macassar, Jorthan, & pour d'autres lieux. Entre ces Bâtimens il s'en trouvoit un qui partoit pour Bantam, & qui devoit aller de-là à Macassar, à Amboyne & à Banda. Il appartenoit à Orankaja Raja Indramouda, un des plus riches Négocians de Patane. L'Auteur admire que les Hollandois accordent ainsi la liberté du commerce Départ des Jones de Patane.

ce

☞ (g) Queda est sur la Côte de Malaca.


Carte
Des Isles de
JAVA, SUMATRA
BORNEO &c.a
Les Detroits de la Sunde,
Malaca, et Banca,
GOLFE DE SIAM &c.a
Par N. Bellin Ingr. de la Marine
Augmentée sur des Remarques
particulieres.
KAART
van de EILANDEN van
IAVA, SUMATRA,
BORNEO, enz;
Van de STRAATEN van SUNDA,
MALAKKA en BANDA;
Van de GOLF van SIAM, enz.
Door d'Hr. Bellin.
Vermeerderd op byzondre
Aanmerkingen.
SIAM
GOLFE DE SIAM
Kambodia
COSTE DE KAMBODIA
TSIAMPA
PRESQU'ISLE DE MALAYE
HALF-EILAND van MALEYE
DETROIT DE [STR. VAN] MALAKKA
SUMATRA
Malakka
Pulo Ronda
Pulo Way
I. Pinang
I. Ridang
Pulo Capas
I. Natuna
I. Anambas
I. S. Esprit
I. Nias
I. Mintac
Gde I. Fortune
Eil: Goed-Fortuin
I. Seyer
I. Junsalan
I. Cabosse
Pulo Condor
Pulo Ubi, ou I. Ubi
Pulo Way
Pulo Pajan
I. Cornan
I. Sancori
I. Bardia
I. Kokos
I. des Cochons
Varkens-Eil.
I. Baniac
Equator
Priaman
Indrapour
Bencoule
Ft Marlbourg
Sellebar
Manna
I. Triste
I. Nassau
I. de Bergh
I. Trompeuse ou Engano
Detr. [Straat van] Sunda
I. du Prince
Prinsle-Eil.
I. Trous
Bantam
BATAVIA
Banca
Detr. de [Str. van] Banca
Les 7 Isles
De 7 Broeders
Lingen
Andragiri
Jamby
R. Palimban
Pt des Cochons
Pulo, ou I. Timon
I. Panjan
Tenasserim
Mergui
Tavai
Pt Tavai
Pt Felix
Achem
Pedir
Dely
Bancalis
Mauritz B.
Pt Wineroue
Zeedang
115
120
125
J. V. Schley direx.



Pracel
I. Mindoro
Is. Calamines
TSIAMPA
Pulo Sapata
Pulo Condor
Basse de Mildelbourg, ou De Broeders
I. de Paragoa
I. Balaba
I. Mindanao
Mont St. Pedro
B. St. Anne
R. Copam
Borneo
Tanjong
Dwaal B.
Ovale B.
Pointe de Sade
I. Natuma
B. St. Lucie
B. Sedang
I. Anambas
Sambas
I. Taba
BORNEO
I. S. Esprit
Pt. St. Antoine
Bondo
Les 7 Isles De 7 Broeders
Monopin
Succadana
Coeti
CELEBES
Banca
Pt. Sambor
Pt. Flat
Sampit
Mendawey
R. Banjar Massin
Pt. Satalang
Pulo Laut
Detr. de [Str. van] Makassar
Detr. de [Str. van] Banca
Coeti
Congi
Talahor
Makassar
Carimon Java
I. Lubek
Solombo
I. Seyer
Bantam
BATAVIA
Mandalé
I. Madera
Samarang
Mataram
Palamboan
Bali
Paternoster I.
J A V A
Pt. Winerou
Maurits B.
Pulo Aboran
Detr. de [Str. v.] Bali
I. Lomboc
Combava
I. Ende, ou Floris
125
130
135
140

FLORIS. 1612.

ce aux Malayens, aux Chinois, aux Mores, & qu'ils leur prêtent même leur assistance; tandis que, non-seulement ils refusent la même faveur aux Nations Chrétiennes, à leurs amis, à leurs frères, mais qu'ils l'interdisent même sous peine de confiscation & de mort; terrible effet, dit-il, de l'avarice ou de l'envie; [& qui est un signe (*b*) que les jugemens de Dieu tomberont bientôt ☞ sur eux.] Il ne faut pas oublier, en lisant cette réflexion, que Floris étoit Hollandois.

Réflexion sur les principes des Hollandois.

Le Globe revint de Siam vers le milieu de Novembre. Il y étoit arrivé le 15 d'Août, [après avoir été 8 jours en route;] &, jettant l'ancre à quatre ☞ milles de la Barre, Eslington avoit été surpris de s'y trouver sur trois brasses de fond pendant la haute marée. [Le lendemain pendant 13 heures que dura ☞ le reflux, il n'eut que 6 pieds d'eau, sur un fond bourbeux, & qui par cela même n'étoit pas fort dangereux.] Il se hâta d'entrer dans la Rade, qui est sûre & commode, excepté pendant les vents Sud-Sud-Ouest. La Ville est à trente lieuës dans la Rivière. Il y envoya la nouvelle de son arrivée. Le Scha Bandar, & le Gouverneur de Bankok, Place située à l'embouchure de la Rivière Menan, accompagnèrent les Députés Anglois à leur retour, pour recevoir les lettres & les présens du Roi d'Angleterre. Eslington consentit à se rendre à la Ville avec eux. Il y fut présenté au Roi, qui lui promit la liberté du commerce, & qui lui fit présent d'une petite coupe d'or, avec une piéce d'étoffe du Pays. Les Mandarins, qui sont les Seigneurs & les Officiers de l'Etat, respectèrent si peu l'ordre du Prince, qu'ils voulurent fixer arbitrairement le prix des marchandises & ne payer que suivant leur commodité ou leur caprice. Les Anglois n'avoient encore vû dans l'Inde aucun éxemple d'une si odieuse tyrannie. Mais ils trouvèrent le moyen de faire pénétrer leurs plaintes jusqu'aux oreilles du Roi, qui établit en leur faveur des régles plus fermes & mieux éxécutées; il leur accorda, près du Comptoir Hollandois, une Maison de briques, la meilleure qu'il y eût à Siam, où leurs marchandises furent transportées.

Eslington arrive à Siam. Il y fait le commerce.

On étoit malheureusement dans la saison des pluyes, qui sont d'une abondance & d'une force extraordinaire à Siam. Tout le pays se trouva couvert d'eau. Le 26 d'Octobre, il s'éleva une tempête si furieuse, que les Habitans n'avoient rien vû qui leur eût causé tant de frayeur. Les arbres furent enlevés jusqu'aux racines. Un magnifique monument que le Roi avoit élevé pour honorer la mémoire de son Père, fut renversé de fond en comble. Le Vaisseau Anglois ne fut sauvé que par une faveur du Ciel. Il avoit été détaché de dessus deux ancres, & poussé à moins d'un mille de la terre, où il ne pouvoit se garantir d'un triste naufrage; mais Skinner, au risque de sa vie qu'il faillit de perdre dans les flots, trouva le moyen de jetter une troisième ancre, qui le fixa derrière une colline, où l'on se trouva un peu à l'abri. Il étoit tombé, avec cinq hommes qui l'aidoient à ce travail, & qui périrent tous sans pouvoir être secourus. On ne douta point qu'une baleine, qui parut au même instant, n'en eût dévoré un. Skinner fut le seul qui échappa au péril, avec autant d'adresse & de résolution qu'il en avoit eu à sauver le Vaisseau.

Tempête furieuse.

Adresse & courage de Skinner.

☞(*b*) Ces jugemens ne sont cependant pas encore tombés; ce qui prouve la témérité de ce que l'Auteur de la Relation a avancé ici. Cependant il faut convenir avec lui que le procédé dont il s'agit paroît étrange.

Floris. 1612.

Vaisseau. La tempête dura quatre ou cinq heures ; après lesquelles la mer redevint aussi calme que si elle n'eut jamais souffert d'agitation. Mais il s'éleva une autre sorte d'orage sur le Vaisseau, par la perversité du Contre-maître, qu'on fut obligé de charger de fers, en nommant Skinner à sa place. Du côté du commerce, le calme ne fut que trop profond, pour une Ville qui tenoit le troisième rang dans les Indes après Bantam & Patane. Floris a pris soin d'expliquer les causes de ce changement.

Révolution de Siam.

(i) Siam étoit un ancien & puissant Royaume; mais il avoit été conquis depuis peu & rendu tributaire du Pégu. Cette première révolution néanmoins n'avoit pas duré long-tems. Le Roi de Siam avoit laissé, en mourant, deux Fils, qui furent élevés à la Cour de Pégu. L'aîné, qui se nommoit en langue Malayenne Raja Api, c'est-à-dire, le Roi terrible, & que les Portugais ont nommé le Roi Noir, trouva le moyen de s'échapper & de remonter sur le Trône de ses Pères. Le Roi de Pégu fit marcher contre lui une armée redoutable, commandée par son propre Fils, qui périt malheureusement dans cette guerre, & dont la mort attira dans le Pégu tous les ravages dont Siam avoit été menacé. Le Roi désespéré de la mort de son Fils, tourna sa vengeance sur ses principaux Officiers & sur un grand nombre de Soldats, qu'il accusoit de l'avoir mal défendu. Cette sévérité fit tant de mécontens & de rebelles, qu'il se vit abandonné de jour en jour par les Rois tributaires de sa Couronne (k), qui étoient au nombre de vingt. L'affoiblissement de ses forces encouragea le Roi Noir à lever une grosse armée, avec laquelle il ✡s'avança devant [la Ville de Uncha, ou] Pégu. Cependant, après deux mois d'un siége pénible & sanglant, il fut obligé de retourner à Siam sans avoir exécuté ses desseins. Ensuite le Roi de Pégu se voyant épuisé de Sujets & de munitions, & menacé de tomber entre les mains du Roi d'Artakan qui venoit contre lui avec toutes ses forces, prit le parti de se soûmettre au Roi de Tangu avec tous ses trésors: ce qui n'empêcha point que le Roi d'Artakan ne se rendît maître de sa Capitale & d'une partie de ses Etats, où il porta la désolation & la famine (l). Ce furieux vainqueur menaçoit ensuite le Roi de Tangu, qui lui envoya des Ambassadeurs pour lui offrir une partie des trésors de Pégu, l'Eléphant bleu (m), & la Princesse Fille du Roi. L'Auteur rend témoignage qu'il avoit vû en 1608, la Princesse & l'Eléphant. A ces offres, le Roi de Tangu joignoit celle de livrer le Roi même, ou de lui donner la mort. Floris ne rapporte point comment ces propositions furent reçues du Roi d'Artakan; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en profita pour établir son pouvoir ; car l'Auteur ajoûte que le Roi de Tangu tua celui de Pégu d'un coup de pilon, afin qu'il ne parût aucune marque de son crime par les traces du sang & les blessures; que le Roi d'Ar-

Ruine du Royaume de Pégu.

(i) Ici commence la 2de. Section dans l'Original. R. d. E.

✡ (k) *De Faria* rapporte à peu près la même chose; la seule circonstance en quoi il diffère d'avec l'Auteur de cette Relation, c'est qu'il n'attribue pas la Rébellion de ces Rois tributaires, à la sévérité du Roi de Pégu, mais à une peste qui fit de grands ravages dans le Pays. Voyez *Portug. Asia.* Vol. III. pag. 121.

(l) *Angl.* où la désolation & la famine régnoient par tout. R. d. E.

(m) Cet Eléphant bleu, est suivant l'Original, le fameux Eléphant blanc de Siam. R. d. E.

FLORIS. 1612. Présent mal récompensé.

d'Artakan donna le Fort de Siriam (*n*), situé sur la même Rivière que Pégu, à Philippe Brito de Nicote & aux Portugais, en accordant à Brito le titre de *Changa* (*o*); faveur néanmoins qui fut si mal récompensée dans l'espace de deux ou trois ans, que les Portugais se saisirent du Fils du Roi, & l'obligèrent de payer pour sa rançon onze cens mille tangans & dix Barques chargées de ris. Brito s'étoit acquis une autorité dont il jouissoit encore tandis que Floris étoit aux Indes.

AINSI, la destruction de Pégu avoit servi à rétablir Siam dans toute sa puissance & son éclat. Le Roi Noir s'étoit assujetti les Royaumes de Camboya, de Laniang, de Jangoma, de Lugor, de Patane, de Tanassérim & plusieurs autres. Etant mort en 1605, sans laisser d'enfans, il eut pour Successeur son Frère, qu'on appella le Roi Blanc. Ce Prince se rendit odieux par son avarice; ce qui ne l'empêcha point de jouir d'un régne tranquille. Il mourut en 1610, laissant après lui plusieurs enfans, qui donnèrent naissance à de nouveaux désordres; car dans son lit de mort il en fit tuer l'aîné, à l'instigation de Jockromeoua, un des principaux Seigneurs de Siam, qui soûtenu par un prodigieux nombre d'Esclaves, aspiroit lui-même au Trône. Cependant le second fils du Roi Blanc avoit été couronné avec les acclamations de la plus grande partie de ses Sujets; & c'étoit lui qui régnoit à Siam en 1612, âgé d'environ vingt-deux ans. Il s'étoit défait de l'ambitieux Jockromeoua; mais ce perfide avoit entre ses Esclaves deux cent quatre-vingt Japonois, qui entreprirent de venger sa mort. Ils coururent au Palais, dont ils eurent l'audace de se saisir; &, forçant le Roi de leur livrer quatre de ses principaux Mandarins, qu'ils accusoient d'avoir contribué à la mort de leur Maître, ils les tuèrent avec des circonstances cruelles. Ensuite, après avoir profité quelque tems de l'éloignement des troupes & de la consternation du Peuple, pour commettre toutes sortes de désordres, ils forcèrent le Roi de signer de son propre sang un certain nombre de conditions qu'ils lui imposèrent; ils emmenèrent les principaux Talapoins pour ôtages, & partirent chargés de trésors, au prix desquels les Siamois se crurent trop heureux d'acheter le repos & la liberté. Mais le plus fâcheux effet de ce brigandage, fut d'avoir porté quelques Royaumes tributaires à se révolter. Le Roi de Laniang entra dans les Etats de Siam, & croyant la Capitale encore troublée par les Japonois, il s'en approcha si brusquement qu'il n'en étoit plus qu'à deux journées. Deux autres Rois devoient le joindre avec leurs forces. Mais ne s'étant pas donné le tems de les attendre, sa précipitation devint un avantage pour le Roi de Siam; qui ne balança point à marcher au-devant de lui avec les troupes qu'il put rassembler. Cette vigoureuse résolution démonta le rebelle, & lui fit prendre le parti de la retraite. Telle étoit la situation des affaires de Siam, lorsqu'Essington y étoit arrivé: des conjonctures si tumultueuses n'avoient pû faire trouver aux Anglois beaucoup de facilité pour le commerce.

Hardiesse singulière d'une troupe de Japonois.

Siam troublé par des guerres.

ON

(*n*) Ou Siriangh. De Faria dit que *Shilimi Shâh*, Roi d'Artakan, (ou plûtôt suivant l'Original, Arrakan) donna ce Port aux Portugais, pour les récompenser des services qu'il en avoit reçus. Voyez *Portug. Asia.* Vol. III. pag. 127.

☞ (*o*) Ce Titre signifie *Honnête-Homme*, ou *Homme de bien*; Faria dit qu'il fut donné à Brito, à cause de ses heureux succès dans la guerre, & de ses manières polies.

Floris 1612.

La Reine de Patane favorise les Anglois.

On prit la résolution de passer l'Hyver à Patane ; & l'on s'y trouvoit forcé par diverses raisons. Le 31 de Décembre, la Reine, accompagné de six cens Pras, sortit pour se procurer de l'amusement. Elle s'arrêta d'abord à Sabrangh, où les Anglois se rendirent pour la saluer, de concert avec les Hollandois. C'étoit une femme de fort belle figure, âgée d'environ soixante-ans, grande & pleine de Majesté. Floris en avoit peu vû, dans l'Inde, qui eussent l'air aussi noble. Elle avoit près d'elle sa Sœur, qui étoit destinée à lui succéder, & la fille d'une autre Sœur, mariée au Raja Siack, Frère du Roi de Jahor. Cette Sœur, que le droit de succession faisoit déja nommer la jeune Reine, n'avoit jamais été mariée, quoiqu'elle n'eût pas moins de quarante-six ans. Après une courte audience, où la Reine se laissa voir à découvert, un rideau qui la déroba tout-d'un-coup, fit connoître aux Anglois qu'ils devoient se retirer ; mais on leur dit qu'ils avoient la liberté de revenir le jour suivant. Ils ne manquèrent pas d'accepter cette faveur, & l'on n'épargna rien pour les bien traiter. Douze femmes & [douze] enfans dansèrent devant eux, avec tant d'art & de grace qu'ils furent charmés de cette galanterie. Ensuite les Nobles du cortège reçurent ordre de danser à leur tour. Les Anglois & les Hollandois, invités aussi à danser, ne purent refuser cette marque de respect à la Reine, qui parut prendre beaucoup de plaisir aux danses de leurs Pays. Il y avoit sept ans qu'elle n'étoit sortie de son Palais. Elle alloit à la chasse des busles & des taureaux sauvages, qui sont en grand nombre, aux environs de Patane. Dans son passage entre les Vaisseaux & la Maison des Anglois, elle fut saluée de quelques coups de canon à bord, & de la mousqueterie sur le Rivage.

Elle leur procure des amusemens.

1613.

Pendant l'Hyver, qui tombe dans ce Pays aux mois de Novembre & de Décembre, la pluye rendit les eaux si grosses, qu'elles emportèrent quantité de Maisons, & firent périr un grand nombre de bestiaux. Le 25 de Janvier 1613, on reçut avis par un Bâtiment Hollandois, arrivé de Siam, que les Facteurs Anglois, qu'Essington y avoit laissés, avoient vendu plus de la moitié de leurs marchandises, & que le Roi même en avoit acheté une grande partie. Ce Prince avoit porté ses soins, pour la sûreté des Facteurs, jusqu'à défendre que ses propres Officiers emportassent, sans une permission de sa main, les marchandises mêmes dont ils avoient déja payé le prix. On apprit aussi par la voye de Quéda, que les Portugais de Saint Thomé, au nombre de quinze-cens, s'étoient saisis de la Maison des Hollandois à Paléakate ; qu'ils avoient fait main-basse sur tout ce qu'ils y avoient rencontré, & qu'ils en avoient enlevé tous les effets. Au mois de Mars, Essington, laissant Floris à Patane, se remit en mer pour Siam, avec de nouvelles marchandises.

Tristes avis qu'ils reçoivent de Quéda.

Guerre entre Patane & Pahan.

Pendant son voyage, le Roi de Pahan épousa la seconde Sœur de la Reine de Patane, après l'avoir fait enlever sans doute avec quelque violence ; car la Reine la redemanda par des Ambassades solemnelles (p), & n'ayant pû l'obtenir, elle prit le parti non-seulement de faire arrêter tous les Joncs de Siam,

(p) Le Roi de Pahan avoit épousé la Sœur cadette de la Reine de Patane. Cette Reine qui n'avoit pas vû sa Sœur depuis vingt-huit ans, envoya divers Ambassadeurs, pour demander la permission de la revoir.

FLORIS. 1613.

Siam, de Camboia, de Bordelongh, de Lugor & les autres Navires chargés de ris pour Pahan, mais encore de mettre en Mer toutes ses forces, qui étoient composées de plus de soixante & dix Voiles & d'environ quarante mille (q) hommes, sous la conduite de Maha Raja, de Daton Bassar & d'Oran Raja Sirnora. Dans l'excès de son ressentiment, elle avoit donné ordre que par force ou par adresse sa Sœur fût ramenée [morte ou vive;] de sorte qu'au jugement de l'Auteur, il y avoit peu d'apparence que le Roi de Pahan, déja fort embarassé par la perte de ses provisions & par ses guerres avec le Roi de Jahor, fût capable de se défendre contre une attaque si puissante. [Le Roi de Jahor se préparoit à venir en personne contre lui; tandis que d'un autre côté, le Roi de Borneo, levoit des troupes, pour lui donner du secours.]

Heureuses nouvelles de Siam.

Au mois d'Avril 1613, il arriva plusieurs Jones de Camboya & de la Chine. Dans le cours du mois de Maï, Floris reçut des Lettres de Siam, avec avis que le Globe y étoit arrivé fort heureusement, & que le commerce s'y faisoit avec le même bonheur. Cette agréable nouvelle augmenta l'empressement avec lequel il travailloit à charger un Bâtiment pour le Japon; & jugeant qu'il y avoit beaucoup d'avantage à tirer des marchandises de la Chine, il emprunta de la Reine de Patane trois mille piéces de huit, à six pour cent d'intérêt pour trois ou quatre mois, dans la vûe de remplacer celles dont il espéroit de se défaire au Japon. Mais sa joye fut modérée par les tristes avis qu'il reçut de Bantam. Campon China ayant essuyé deux incendies, la Maison des Anglois, qui étoit remplie d'étoffes, & celle des Hollandois, n'avoient pû échapper aux flammes. D'un autre côté, le Trade-Increase, grand Vaisseau Anglois commandé par Sir Henri Middleton, avoit beaucoup souffert à Pulo-Panian, & la moitié de l'Equipage avoit été enlevé par les maladies. Enfin, les Achinois avoient assiégé Jahor.

Fâcheux avis de Bantam.

Réconciliation du Roi de Pahan avec la Reine de Patane.

Le 12 de Juillet, on vit arriver à Patane, [avec autant de joye que de surprise,] le Roi de Pahan, sa femme, Sœur de la Reine, [avec ses deux fils.] Ce prince cédoit à la nécessité plûtôt qu'à son inclination. Il avoit laissé son Pays en proye au feu, à la guerre, à la famine, & aux trahisons de ses principaux Sujets, qui avoient formé contre lui diverses conspirations. Il raconta que la Flotte d'Achin s'étoit emparée de Jahor, après vingt-neuf jours de siége; qu'elle en avoit emporté l'artillerie, les esclaves, & tout ce qu'elle y avoit trouvé de précieux; que Raja Bunghsum un des principaux Seigneurs du Pays avoit été fait prisonnier avec ses femmes & ses enfans; que le Roi n'ayant trouvé de ressource que dans la fuite, étoit allé chercher une retraite à Bantam (r), enfin, que plusieurs Hollandois qui étoient dans la Ville, avoient été massacrés par les Vainqueurs.

[Quelque satisfaction que la Reine eût ressenti à l'arrivée du Roi de Pahan, elle affecta de le recevoir avec froideur; vengeance pardonnable, après la dépense & les chagrins qu'il lui avoit causés.] Elle ne voulut pas même que les Seigneurs de sa Cour parussent trop empressés à le visiter. Cependant elle eut la complaisance de faire tuer tous les chiens de la Ville, parce qu'il avoit de l'aversion pour ces animaux. Les Anglois, qui n'avoient reçu

(q) *Angl.* quatre mille. R. d. E.

(r) *Angl.* Bintam. R. d. E.

Floris. 1613.

reçu d'elle aucun ordre, se crurent obligés de faire honneur à l'arrivée du Roi, par une décharge de leur artillerie. Il parut si sensible à cette politesse, que s'étant arreté quelques momens pour les entretenir, il les pria de le voir souvent, & de se disposer dans la suite à porter une partie de leur commerce dans ses Etats.

Fête que la Reine donne à ce Prince.

[Le 16 de Juillet, on reçut des Nouvelles du Capitaine Saris qui étoit à Machian, en route pour le Japon. On apprit aussi que le Chevalier Henri Middleton étoit mort de chagrin, le 24 de Mai: que le Vaisseau l'Increase étoit à sec, sans mat, & en fort mauvais état : qu'il n'y restoit que trente hommes, dont la plus grande partie étoit malade: qu'une maladie extraordinaire y avoit enlevé cent Anglois, un plus grand nombre de Chinois, qu'on avoit loués, & huit Hollandois. Que le Capitaine Schot s'étoit emparé sur les Hollandois du Château & de l'Isle de Solor, où il avoit trouvé une grande quantité de bois de Sandal, & que dans les Moluques les Hollandois avoient aussi remporté des avantages considérables sur les Espagnols. Le 31, le Roi de Pahan se rendit au logement des Anglois avec une grande suite; & il les encouragea fort à négocier dans son pays.]

La Reine s'étant enfin réconciliée avec son Beau-Frère, fit faire les préparatifs d'une grande fête qui fut célébrée le premier jour d'Août. Elle fit l'honneur aux Marchands Anglois de les y inviter. Il y eut une Comédie représentée par des femmes, à la manière des Javans; [c'est-à-dire, sur un sujet de l'Antiquité,] avec des habits tels qu'on suppose dans l'Inde, que l'usage étoit anciennement de les porter. Le 9, le Roi de Pahan quitta Patane, après y avoir passé plus d'un mois. Sa femme, à qui la Reine offrit la liberté de demeurer avec elle, se détermina volontairement à retourner avec son mari, [& justifia par cette constance la facilité, avec laquelle il paroissoit qu'elle avoit consenti à son enlevement.]

La guerre nuisible au commerce.

Le 16, Floris reçut une lettre de Thomas Bret, à Macassar, qui lui peignoit le commerce de cette Ville avec de tristes couleurs. La guerre avoit causé dans l'Isle de Célèbes les mêmes désordres qu'à Patane. Jean Persons y étoit devenu fol. Les Anglois rebutés du mauvais succès de leurs entreprises, y avoient acheté un Jonc, dans le dessein de quitter l'Isle; mais, dans le même tems, le Darling y étoit arrivé avec sa cargaison de draps, dans le dessein d'y établir un Comptoir.

Le 18 de Septembre, Raja Indramonda revint à Patane, d'où il partit le 25 d'Octobre pour se rendre à Macassar & de-là aux Isles de Banda, où il fit un commerce si avantageux, qu'il en apporta deux cens sockes de fleur de muscade avec une grande quantité de noix. Il s'étoit chargé pour Floris d'une lettre de Richard Walden, qui contenoit la situation présente de Banda. Peter de Bot, Général des Hollandois, ayant traité ses gens avec trop de rigueur, jusqu'à faire pendre sur une Galère voisine (s) du Château, quelques Sentinelles, pour s'être endormis dans leur poste, plusieurs Hollandois avoient pris le parti de déserter chez les Bandanois & d'y embrasser le Mahométisme. Tous les efforts du Général avoient été inutiles pour les rappeller, parce que n'ayant aucune autorité sur les Habitans de l'Isle, tout son pouvoir se bornoit à forcer les Jones & les autres Bâtimens de venir jetter l'ancre sous le Château. Enfin, quoique

Situation des Hollandois à Banda.

(s) *Angl.* à un gibet voisin. R. d. E.

Floris. 1613.

quoique les Hollandois fussent les maîtres de la Mer aux environs de ces Isles, ils n'ôsoient entreprendre d'éxercer leur empire sur les Habitans.

Brito Nicote est empalé à Siriang.

Le 23, le Globe arriva de Siam, avec une lettre des Facteurs pour Floris. Ils lui marquoient qu'ils n'avoient appris aucune nouvelle de la cargaison qui étoit partie pour Jangoma, parce que la guerre qui étoit allumée entre Ova & Laniang, avoit fermé tous les passages. On racontoit que le Roi d'Ova s'étoit emparé de Siriang, & qu'il avoit fait empaler Brito de Nicote & son fils. La poudre (t) ayant manqué aux Portugais de Siriang, ils avoient été forcés de se rendre, & le Vainqueur, après s'etre défait de Brito par un cruel supplice, avoit voulu mettre sa femme au rang de ses concubines; mais sur le refus quelle avoit fait de se rendre à ses desirs, il lui avoit fait écorcher les jambes, & l'avoit réduite à la condition des Esclaves. Cette femme avoit à se reprocher sa propre disgrace & celle de son mari. Elle vivoit depuis longtems dans un commerce scandaleux avec un Officier de sa Nation; & tous les Portugais de la Garnison de Siriang ayant tenu des discours trop libres sur une intrigue dont l'éclat leur paroissoit choquant, elle avoit persuadé à son mari, qui ignoroit seul sa honte, qu'une si grosse Garnison étoit inutile, & qu'il pouvoit s'en épargner les frais; de sorte que le Roi d'Ova l'avoit trouvé presque sans défense. Les ambitieux projets de ce Prince sembloient menacer aussi le Royaume de Siam. Mais il trouva les frontières de cet Etat si bien gardées, qu'il n'eut point la hardiesse de s'en approcher.

Sort de sa femme.

Terrible Incendie à Patane.

Le 4 d'Octobre, qui étoit le premier jour du Carême des Mahométans, le feu prit avec une violence extrême dans la Ville, ou plutôt dans le Fort & le Palais Royal de Patane. La cause de cet accident venoit d'une foule d'Esclaves Javans révoltés, qui n'avoient pas trouvé de moyen plus sûr que l'Incendie pour se venger de leurs Maîtres. Ils étoient environ cent, qui coururent vers la grande porte, nommée *Punta Gorbangh*, en mettant le feu des deux côtés à tous les édifices; de sorte, qu'à la réserve de quelques Maisons, [parmi lesquelles fut le Palais de la Reine,] tout fut consumé par les flammes. ☞ Dans leur passage ils enlevèrent les plus belles femmes, qu'ils emmenèrent avec eux. Le désordre dura depuis le milieu de la nuit jusqu'à deux heures après-midi, sans que personne ôsât s'approcher des Rebelles.

Les Anglois & les Hollandois délivrent Patane.

Pendant ce tems-là, les Anglois n'étoient pas sans inquiétude dans leur quartier. Ils étoient informés que le dessein de ces furieux étoit de tomber sur les Etrangers; & leur premier soin fut de se garantir d'abord par une forte garde. Mais, lorsqu'ils se furent assûrés contre toutes sortes de surprise, ils résolurent, de concert avec les Hollandois, de marcher au devant d'un ennemi si méprisable; & s'étant armés de fusils & de sabres, ils s'avancèrent en bon ordre. Les Esclaves, informés par leurs espions, de l'attaque qui les menaçoit, pensèrent moins à la résistance qu'à la fuite. Ils se retirèrent à travers-champs au Village de Qualbouka, & de-là jusqu'à Bordolong & Sagnora dans l'intérieur des terres. Ainsi, sans essuyer aucune perte, les Marchands des deux Nations méritèrent le titre de défenseurs du Pays. La Reine fit poursuivre les fugitifs, dont on ne prit que cinq ou six traîneurs, arrêtés par la maladie. Floris ignora ce que devint le reste; mais cet Incendie étoit le troisième qui avoit

☞(t) Ce détail est tiré de l'Asie Portugaise de Faria Vol. III. pag. 191.

FLORIS. 1613.

avoit affligé Patane depuis un petit nombre d'années; [Les Japonois y avoient mis le Feu deux fois, & les Javans, une].

Départ des Anglois.

Le 21, les Anglois prirent congé de la Reine, qui fit présent à l'Auteur & au Capitaine Essington, d'un poignard d'or à chacun. Ils laissèrent trois Facteurs dans leur Magasin, William Ebert, Robert Lilttleworld, & Ralph Cooper avec des lettres pour John Lucas, qui étoit demeuré à Siam. Le même jour, les Hollandois virent arriver leur Vaisseau *Le Hope*, qu'ils attendoient de Jahor pour remettre aussi à la voile. Ils s'étoient déja rendus au Rivage, lorsque la Flotte d'Achin, qui venoit assiéger Patane, entra dans la Rivière, & leur coupa le passage avant qu'ils eussent pû se rendre à bord. Dans le désespoir d'un si fâcheux contretems, ils écrivirent aux gens du Vaisseau de faire descendre à terre trente hommes bien armés, & de s'avancer dans la Rivière, aussi loin qu'il leur seroit possible, pour combatre les Achinois. Mais le Vaisseau ne trouvant point assez de fond, ne put ni s'avancer, ni débarquer un seul homme. Douze des Hollandois du Rivage trouvèrent le moyen d'aller à bord, tandis que les autres, au nombre de vingt-trois, furent obligés de rentrer dans la Ville. Elle se rendit par composition après vingt-neuf jours de siége, & les vingt-trois Hollandois furent faits prisonniers. Le Capitaine du Vaisseau tenta mille moyens pour les secourir; mais au milieu de ses efforts il s'éleva un orage qui le poussa sur le banc de Borneo, d'où il fut jetté par un autre vent vers Pulo Kondor. Ayant perdu l'espérance de regagner Patane, il alla chercher des rafraîchissemens dans la Baye de Varellas, Rade assez commode, mais dont il tira peu de secours, parce qu'il y trouva les Habitans mal disposés pour lui. Son Vaisseau étoit chargé de quinze mille piéces de huit, & de vingt-neuf bales d'étoffes des Indes.

Patane est assiégée par la Flotte d'Achin, & les Hollandois faits prisonniers.

Route du Vaisseau Anglois.

(v) Les Anglois, en quittant Patane, avoient trouvé le vent si favorable, que le 25 ils étoient à la vûe des Isles de Ridangh, qui sont au nombre de dix-huit ou vingt, au sixiéme degré de latitude. Ils passèrent le soir au long des trois Isles de Kapas, à treize lieuës de celles de Ridangh & deux du Continent. Le 26, ils virent Pulo Tiama à vingt-huit lieuës au Sud [& Sud quart à l'Est] des Isles Kapas. Le 29, ils arrivèrent à Pulo Tingi, où il furent surpris par le calme: il n'y a point de danger dans toute cette course, lorsqu'on se tient constamment sur dix-huit brasses de fond.

Le premier de Novembre, on vit la Pointe de Jantana, ou Jahor, [& une Montagne de l'Isle de Bintam.] Le lendemain, on eut la vûe de Pedra Bianca; & vers dix heures, on se trouva contre la dangereuse chaîne de rocs qui s'étend, de la Pointe de Jahor, l'espace de quatre lieuës dans la Mer. Linschoten, Voyageur Hollandois, a fait une description fort éxacte de cet écueil, après l'avoir passé avec beaucoup de danger. [La pointe avec trois petites Isles qui sont auprès, porte Ouest-Sud-Ouest. Pour se tirer de-là, il est bon de prendre le large, jusqu'à ce qu'on ait Jahor, les trois petites Isles & Pedra Bianca, sur une même ligne, en laissant Bintam en dehors].

Roc de Pedra Bianca.

Pedra Bianca est un roc, couvert d'oiseaux de Mer, dont la fiente en a tellement blanchi le sommet qu'il en a tiré son nom. Les Anglois employèrent jusqu'au 7 à combattre les Courans, jusqu'à ce qu'ils eurent passé l'embouchure de la Rivière de Jahor & qu'ils furent à deux lieuës de Sincapur. Le

(v) La 3e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

FLORIS. 1613.

Le 8, il leur vint plusieurs Pares, conduites par des Sujets du Roi de Jahor, qui n'ont pas d'autre habitation avec leurs femmes & leurs enfans, & qui s'y nourrissent de leur pêche. Floris apprit d'eux, que le Roi d'Achin avoit renvoyé avec beaucoup d'honneurs Raja Bounysoc, Frère de leur Roi, pour rebâtir le Fort & la Ville de Jahor, & que lui ayant donné sa Sœur en mariage, il vouloit le placer sur le trône au lieu de l'ancien Roi. Les Anglois prirent ici un Pilote pour les conduire au travers des Détroits.

Rétablissement de Jahor.

Le 19 de Décembre, ils arrivèrent à Masulipatan, où ils trouvèrent un Vaisseau de leur Nation & deux Hollandois. L'Anglois, qui se nommoit *le James*, avoit été envoyé pour les seconder dans leur voyage. Marlou, Davis, Gumeg, & Cob, ses principaux Facteurs, vinrent à bord du Globe, & remirent au Capitaine & à ses gens quantité de lettres dont ils étoient chargés. Le 21, Floris descendit au Rivage. Il y trouva le gouvernement changé par une révolution, qui avoit dépossédé Mirsadardi, & qui lui avoit fait donner pour successeurs Armaban & Busebulleran. Wentakadra, fils de Busebulleran, vint au-devant de lui, avec le Scha Bandar & d'autres Mores. Ils lui firent divers présens, entre lesquels étoit un fort beau cheval, qu'il refusa d'accepter, dans la crainte que cette apparence de générosité ne fût le voile de quelque trahison. Mais il y fut forcé par les instances de Wentakadra, de qui il obtint aussi un Kaul, ou une permission pour le débarquement de quelques marchandises, en payant cinq pour cent.

Changement à Masulipatan.

1614.

Le 25 de Janvier 1614, le James mit à la voile pour Petapoli, dans le dessein de se rendre ensuite à Bantam. Floris partit le 18 pour Narsapur Peka. Le 19, il entra dans la Rivière, où il trouva neuf brasses d'eau, & jusqu'à dix & demi, contre le rapport de quelques personnes qui cherchoient à refroidir les Anglois par de fausses descriptions. Le 23, l'Auteur revint à Masulipatan, & dépêcha un *Peon*, c'est-à-dire un Courrier Indien, à Surate, pour y porter de ses nouvelles au Facteur Alworth. Le même jour, il arriva un petit Bâtiment de Pégu, sur lequel étoit Cornelius Franke, Marchand Hollandois, qui confirma la prise de Siriang par le Roi d'Ova, le massacre des Portugais, & la mort tragique de Brito. Le Roi avoit donné des ordres pour faire relever Pégu de ses ruines. Ensuite s'étant avancé vers Tenassérim, il y avoit été joint par Banga Dela, à la tête de cinquante mille Péguriens (x), qui l'avoient reconnu pour leur Vainqueur & leur Maître. Cette conquête avoit causé beaucoup de joye aux Mores de Masulipatan, parce qu'ils se flattoient que le commerce de Pégu tomberoit bientôt entre leurs mains; & dans cette espérance, ils firent équiper deux Vaisseaux, pour les y envoyer au mois de Septembre.

Narsapur Peka.

Rétablissement de Pégu.

Dans le cours du mois de Mars, les Anglois apprirent qu'il étoit arrivé onze Vaisseaux à Goa, huit de la Chine & trois de Malaca. Cette abondance de marchandises auroit causé beaucoup de préjudice à l'Auteur, s'il n'eût déja vendu la plus grande partie des siennes. Au mois d'Avril, Atmakan partit pour Golkonde, où le tems étoit venu d'aller rendre ses comptes; & ce voyage ne pouvoit tomber dans une conjoncture plus heureuse, parce que Maleck Tusa, son ami, fut alors nommé par le Roi à l'office de Grand Trésorier.

(x) Ces Péguriens sont des Péguans. R. d. E.

Floris. 1614.

forier. Les Anglois y trouvèrent aussi des avantages considérables, non-seulement par la faveur d'Armakan, qui leur étoit affectionné, mais encore parce que les dettes d'un Gouverneur Indien sont mal assûrées, lorsqu'il perd son emploi.

Avantages pour les Anglois.

Le 18 de Mai fut un jour funeste aux Anglois, par la mort du Capitaine Essington, dont le caractère étoit généralement estimé. Il fut emporté par une fiévre subite, qui le prit en sortant de table, [& dont on attribua la cause à quelques cloux qu'il avoit sur le Corps, & sur-tout à un qu'il avoit sur l'épaule, & qui n'avoit pas pû s'ouvrir. Cette sorte d'incommodité est fort commune dans cette saison.] Floris prit soin aussitôt de mettre le Vaisseau en bon ordre; mais quoique tout l'Equipage le pressât d'accepter le commandement, il refusa cet honneur (y), & consentit seulement à nommer M. Skinner, en laissant espérer qu'il pourroit quelque jour reprendre cette place. Sa vûe, dans une promesse si vague, étoit de soûtenir & l'Equipage & le nouveau Capitaine dans l'exercice de leur devoir. Etant retourné au Rivage, il trouva dans la Ville trois députés de la Reine de Paléakate, & des lettres de cette Princesse, [de Jaga Raja, Gouverneur de St. Thomé, & de Apa Kandia, Sécretaire du grand Roi Wankatad Raja,] pour l'inviter à faire le commerce dans sa Ville, avec promesse de lui donner un terrain vis-à-vis le Fort, & de lui accorder plusieurs faveurs. Floris, qui se ressouvenoit de la manière dont il y avoit été reçu l'année précédente, ne fit pas beaucoup de fond sur ces offres. Cependant il convint avec les Députés qu'un d'entr'eux demeureroit près de lui à Masulipatan, & que les deux autres retourneroient à Paléakate avec Vengali, un de ses gens, qu'il chargeroit de sa réponse [aux diverses personnes qui lui avoient écrit, & d'une lettre pour le Roi même.] Dans sa lettre il rappelloit à la Reine (z) le mauvais accueil qu'elle avoit fait aux Anglois; & si elle étoit résolue de les traiter mieux, il la prioit de lui envoyer un Kaul, ou un sauf-conduit, qui pût faire renaître leur confiance.

Mort du Capitaine Essington.

Divers Princes invitent les Anglois au commerce.

Vengali revint à la fin de Juillet, accompagné de quatre nouveaux Députés, l'un du Roi de Narsingue, qui apportoit un Kaul à Floris, avec l'*Abestiam* de ce Prince, faveur Indienne, qui consiste dans un morceau d'étoffe blanche, sur lequel la main du Roi est empreinte en sandal, ou en saffran. Le second Député [apportoit aussi le Kaul] de la Reine de Paléakate: & les deux autres étoient chargés des lettres de [quelques petits Princes, tels que] Jaga Raja, Time Raja, Apokandora Raja, &c. qui invitoient les Anglois au commerce. La lettre du Roi de Narsingue étoit écrite sur une feuille d'or. Il faisoit des excuses à Floris, du traitement qu'il avoit reçu à Paléakate, & le pressant de se rendre dans ses Etats, il lui offroit le choix d'un lieu pour bâtir une Maison ou un Fort, avec d'autres priviléges. Enfin, pour gage de sa bonne-foi, il faisoit présent à Floris d'une petite Ville, dont le revenu annuel étoit d'environ quatre cent livres sterling, en lui promettant à son arrivée, d'autres marques de son affection. Les Hollandois, jaloux d'une faveur si éclatante, s'efforcèrent d'en écarter les suites; mais leur influence étoit

Députation du Roi de Narsingue à Floris.

(y) *Angl.* Il crut qu'il étoit au dessous de lui de succéder à un sous-Marchand. R. d. E.

(z) *Angl.* au Roi. R. d. E.

FLORIS. 1614.

étoit trop foible à la Cour du Roi. Ses propres Sujets, affligés de voir passer chaque année sur leur Côte tant de Vaisseaux Anglois, sans en tirer aucun fruit, avoient fait retentir son Palais de leurs plaintes, & s'étoient rendus comme les Avocats de la Nation Angloise. Cependant une juste précaution porta Floris à retenir le Député du Roi, qu'il entretint aux frais de la Compagnie jusqu'à l'arrivée de son Vaisseau dans la Rade. Ses défiances achevèrent de se dissiper, lorsqu'il eut appris que Vengali avoit été reçu avec autant d'affection que de civilité, & que le Roi pour confirmer ses promesses, avoit mis solemnellement la main sur sa tête.

Inondation à Narsapur Peka.

Au mois d'Août, Narsapur Peka & tous les lieux voisins furent désolés par une si furieuse inondation, que le ris, les salines, les bestiaux, les hommes & les villes entières, furent enveloppées dans la même ruine. Dans les grands chemins, l'eau s'élevoit de six pieds au-dessus de la terre. A Golkonde, qui est joint à ce Canton par une branche de la même Rivière, il y eut plus de cinq mille Maisons entraînées. Deux Ponts de pierre, l'un de 19 arches, l'autre de 15, aussi-bien bâtis qu'il y en ait en Europe, se trouvèrent couverts de 3 pieds d'eau, quoiqu'au jugement de Floris leur hauteur fût ordinairement de 18 pieds au-dessus de la surface; & 6 arches des 19 furent emportées par le torrent.

Le 4 d'Octobre, les Anglois prirent congé du Roi de Narsingue, [après lui avoir trouvé toute la fidélité qu'il leur avoit fait espérer dans ses promesses.] Floris ayant pris occasion de tant de faveurs pour supplier ce Prince de lui faire toucher quelques sommes, dont le payement commençoit à traîner en longueur (*a*), le Secrétaire de la Cour eut ordre d'en écrire à Mir Mahmud Raja & au Scha Bandar. Mais le 25, c'est-à-dire, peu de jours après (*b*) le retour du Vaisseau à Masulipatan, on y reçut la triste nouvelle de la mort de Wankatad Raja, Roi de Narsingue. Il avoit regné cinquante-cinq ans. Ses trois femmes, dont Obiama, Reine de Paléakate étoit une, se brûlèrent avec son corps. On appréhenda que cet incident ne produisît de grands troubles; & les Hollandois particulièrement, craignirent beaucoup pour le nouveau Fort qu'ils avoient obtenu la permission de construire à Paléakate. [Ils en renforcèrent la garnison par soixante-six Soldats, qui vinrent sur le Vaisseau le Lion. Ce Vaisseau arriva de Bantam le 1 de Novembre, & il apporta la Nouvelle que le Bantam avoit été jetté dans le Téxel, & le Lion blanc à St. Hélène; que le James étoit arrivé heureusement à Bantam, & qu'il en étoit parti pour se rendre à Patane.] Floris s'appercevant que la mort du Roi faisoit chercher au Gouverneur de Masulipatan des prétextes pour différer le payement de ses dettes, & craignant d'être renvoyé au-delà de l'année, prit la résolution de l'enlever, lui ou son Fils, & de le garder à bord aussi long-tems qu'il refuseroit de payer. L'entreprise étoit dangereuse, mais tout l'Equipage lui promit de le seconder. Il envoya la Chaloupe à bord, pour en amener six mousquetaires, qui vinrent enveloppés dans des voiles, parce qu'il n'étoit pas permis aux Etrangers de descendre à terre avec des armes, & qui se cachèrent d'autant plus facilement

Mort du Roi de Narsingue. Ses trois femmes se font brûler avec son corps.

Etrange projet de Floris.

(*a*) *Angl.* Floris, ayant passé heureusement la barre, fit redemander de nouveau ce qui lui étoit dû, & en écrivit pour la troisième fois en Cour, en insistant sur ce qu'on eut à lui en payer les intérets. R. d. E.

(*b*) *Angl.* deux jours après. R. d. E.

Floris. 1614.

ment dans un endroit obfcur de la Douäne, que ce bâtiment touchoit prefqu'au Rivage. Il donna ordre en même-tems aux gens qu'il avoit près de lui, de fe tenir prêts à le fuivre, lorfque le Gouverneur, ou fon Fils, prendroient le chemin de la Douäne; ce qui ne pouvoit tarder long-tems, fuivant l'habitude qu'ils avoient d'y aller tous les jours. Le foin dont il chargea fes gens, fut de fe faifir des piques de la garde, qui demeuroient négligemment appuyées contre un mur, tandis que le Gouverneur étoit occupé dans le bâtiment. Avec quelque fecret que ce deffein eût été formé, il alla jufqu'aux oreilles des Hollandois; mais le regardant comme une menace peu férieufe, ils ne furent pas tentés de le découvrir.

☞ [Le 21 de Novembre, les Gentils célébrèrent une fête, qui revient trois fois dans une année, quand la nouvelle lune tombe un lundi: Dans ce tems-là, les hommes & les femmes viennent fe laver dans la Mer, parce qu'ils croyent que c'eft-là un moyen très efficace pour les purifier de tout péché. Les Bramines & les Kometis font la même chofe.]

Cependant Floris étant allé voir, le 24, le Gouverneur, prit un ton fort emporté pour lui demander fon argent & pour fe plaindre qu'on le lui fit attendre depuis fept mois. Il vit auffi Mir Mahmud Raja, pour lui reprocher d'avoir eu fi peu d'égard aux ordres de la Cour. Ils lui répondirent tous deux, avec quelques railleries, qu'on parleroit d'affaires à la Douäne, lorfque fa colère feroit paffée. Floris reprit qu'il n'étoit pas d'humeur à fe laiffer jouër plus long-tems, & que s'il ne recevoit pas fur le champ une promeffe formelle, avec des affûrances pour l'éxécution, il fçauroit prendre quelque parti qui conviendroit à fes intérêts & à l'honneur du Roi fon Maître. On ne fit que foûrire de fa menace. Il fe rendit fur le champ à la Douäne, où il fçavoit que le Fils du Gouverneur étoit déja, avec une garde peu nombreufe. Les piques étoient dreffées contre la porte, & la marée haute, deux circonftances dont il avoit toûjours jugé que le fuccès de fon deffein pourroit dépendre. Auffi fe confirma-t'il dans la réfolution d'en profiter. Ses gens, qui le fuivoient à l'œil, à l'exception de trois, qu'il avoit laiffés pour garder fa maifon, fe faifirent des piques entrèrent dans la Douäne, & fermèrent la porte fur eux. Les Moufquetaires parurent auffi-tôt. Floris prenant lui-même le fils du Gouverneur par le bras, le remit à trois ou quatre de fes gens, qui le conduifirent à la Chaloupe, tandis que lui & le refte des Anglois faifant l'arrière-garde, écartèrent le peuple qui commençoit à s'affembler, & gagnèrent ainfi le Rivage. Le Gouverneur & Mir Mahmud Raja arrivèrent immédiatement, mais la Chaloupe avoit déja quitté la terre. Cependant comme le vent étoit affez fort, & qu'elle fut obligée de fuivre quelque tems le Rivage, à peu de diftance, pour arriver au grand Canal, les Indiens fe hâtèrent d'entrer dans quelques Canots, & fe mirent à la pourfuivre. Il étoit déja trop tard. Floris, qui n'avoit pas manqué de prendre fes plus habiles rameurs, avoit paffé la Barre avec une légèreté incroyable; & deux ou trois coups de moufquets, qu'il fit tirer dans l'air, réfroidirent ceux qui auroient entrepris de le fuivre plus loin. Chancey, un des trois Anglois, qu'il avoit laiffés dans la Ville pour juftifier fa conduite & recevoir l'argent qui lui étoit dû, eut l'imprudence de fortir de la maifon, par un mouvement de curiofité. Il tomba dans un gros d'Indiens, qui le maltraitèrent beaucoup. Mais le Gouverneur, craignant des repré-

Il l'éxécute & fe faifit du Fils du Gouverneur.

Vains efforts des Indiens pour le tirer de fes mains.

 failles

Floris. 1614.

failles sur son Fils, se le fit amener aussi-tôt & le prit sous sa protection.

Fermeté de Floris.

Dans le cours de l'après-midi, Wérner van Berchem, Marchand Hollandois, vint à bord du Globe avec l'Interpréte du Gouverneur, pour demander la cause d'une entreprise si violente. Floris leur répondit qu'il trouvoit surprenant qu'ils parussent l'ignorer, après avoir été si souvent témoins de ses plaintes; & que d'ailleurs il avoit laissé trois de ses gens dans la Ville pour expliquer ses intentions. Ensuite apprenant que celui qu'il avoit chargé principalement de ses ordres, avoit été maltraité par le peuple, il feignit de vouloir s'en venger sur le Fils du Gouverneur; & quoiqu'à la prière de Berchem, il promît de suspendre les effets de son ressentiment, il jura de faire étrangler ce jeune homme, si le moindre de ses gens recevoit quelque injure. Non-seulement il écrivit la même chose au Gouverneur, mais il lui déclara, que s'il venoit au Vaisseau Anglois quelque Barque de la Ville, sans une lettre de Chancey, elle seroit coulée à fond sans pitié.

Van Berchem revint le jour suivant avec l'Interpréte. Il apportoit la dette du Gouverneur. Floris lui répondit que pour satisfaire les Anglois, il falloit que le Gouverneur leur fît payer ou leur payât lui-même la dette de Kalipa Marchand Indien, dont il s'étoit rendu caution, & qu'il envoyât sur le Vaisseau, les autres Marchands qui refusoient de les payer. Berchem choqué de cette fermeté, protesta contre le procédé de Floris, en ajoûtant que les Anglois répondroient du tort que leur conduite avoit causé & qu'elle pouvoit causer encore aux Hollandois. Mais Floris, sans paroître embarrassé de cette protestation, y répondit par un acte public qu'il fit signer à tous ses Facteurs. Le Bâtiment Hollandois partit la même nuit pour Patane.

Floris insiste sur ses prétentions.

Pendant ce tems-là, le Fils du Gouverneur étoit demeuré à bord sans prendre aucune sorte de nourriture, parce qu'étant Bramine, il ne lui étoit pas permis de boire ni de manger chez autrui, s'il n'avoit préparé ses alimens lui-même. Floris ayant pitié de sa situation, offrit de le rendre à son Père, pourvu que deux Mores de qualité vinssent prendre sa place. Mais il ne se trouva personne qui fût tenté d'accepter cette condition. Enfin le Gouverneur consentit à payer la dette de Kalipa, & força les autres Marchands de payer, à l'exception de Miriapeck & de Datapa, deux Indiens qui faisoient leur résidence à Golkonde. Ainsi le prisonnier fut remis en liberté le 30 de Novembre.

Accommodement avec le Gouverneur.

Après cet accommodement, plusieurs Mores, qui visitèrent Floris sur son Vaisseau, lui promirent de rendre un compte fidéle au Roi de tout ce qui s'étoit passé, & le prièrent de n'en pas prendre droit de nuire aux Bâtimens de leur Nation. Il leur répondit qu'il se bornoit à la satisfaction qu'il avoit reçue, mais qu'à l'avenir il leur conseilloit de prêter plus facilement l'oreille aux plaintes des Anglois, ou plûtôt de ne leur donner aucun sujet d'en faire. Il écrivit dans le même sens au nouveau Roi. Les différends qu'il avoit eus avec les Officiers de Masulipatan ne lui avoient pas permis de profiter des bienfaits de son prédécesseur; mais il se crut obligé d'en faire des excuses au nouveau Gouvernement & de promettre dans une autre occasion plus d'empressement pour de si grandes faveurs. Il laissa aussi des lettres à quelques Marchands fidéles & affectionnés pour l'instruction des Anglois, qui viendroient dans le même Port après lui.

Excuses de Floris au Roi de Narsingue.

Le 7 de Décembre, Chancey revint à bord avec les deux autres Anglois, &

& Floris ordonna auffitôt que l'ancre fût levée la nuit fuivante. Il offrit de defcendre encore une fois au Rivage pour faire civilement fes adieux ; mais le Gouverneur appréhendant qu'il ne pensât à lui rendre quelque mauvais office à la Cour par le moyen des Mores, lui fit répondre avec une modeftie affectée, qu'après les fujets de plainte qu'il avoit donnés aux Anglois, il n'auroit pas la force de foûtenir fes regards.

Le Globe fe rend à Bantam.

On mit à la voile avant la fin de la nuit ; &, le 3 de Janvier, on arriva au Port de Bantam, où l'on trouva le James, venu nouvellement de Patane, le Hofiander & la Concorde. Floris defcendit à terre. Jordayne, alors premier Facteur de Bantam, lui remit plufieurs lettres de différens Comptoirs, tels que ceux de Macaffar, de Paléakate, de Siam, &c. Dans tous ces lieux, on paroiffoit encore allarmé par les défordres de la guerre ; mais comme le Darling y devoit paffer fucceffivement, Floris fe flatta que les Facteurs de chaque Pays en recevroient quelque confolation. Il convint avec Jordayne que les marchandifes de l'Hofiander feroient tranfportées fur le Globe, & que les deux Capitaines, Edouard Chriftian & Skinner, prendroient auffi la place l'un de l'autre ; que le Globe auroit cinquante hommes d'équipage ; le James cinquante-cinq ; le Hofiander, qui devoit refter aux Indes, vingt-huit (c), & la Concorde vingt-quatre (d). Le James partit le 30, avec ordre de s'arrêter au Cap de Bonne-Efpérance ou à Ste. Hélène, pour y attendre les autres. Comme l'Hofiander ne pouvoit être prêt affez-tôt pour les entreprifes auxquelles il devoit être employé, on prit le parti d'envoyer la Concorde à Amboyne, avec Georges Bale pour Facteur, & Georges Chancey, qui devoit s'arrêter à Macaffar. Avant leur départ, le Vaiffeau Hollandois *la Zélande*, arrivant du Japon, apporta des lettres de Cocks, qui apprirent aux Comptoirs des deux Nations, que M. Peacok, Anglois, & tous les Hollandois qui étoient à la Cochinchine, avoient été maffacrés par les Habitans du Pays, & que cinq Anglois, échappés au carnage, s'étoient retirés à Siam.

Séparation de plufieurs Vaiffeaux Anglois.

Effroi de David Middleton en apprenant la mort de fon Frère.

Le 14 de Février, le Capitaine David Middleton arriva au Port de Bantam avec trois Vaiffeaux, *le Samaritain*, *le Thomas & le Thomaffin*, qui par un bonheur prefque fans exemple, n'avoient point un feul malade dans les trois Equipages. Middleton apprenant la mort de Sir Henri fon Frère, & la perte de fon Vaiffeau, fut fi troublé par cette nouvelle, qu'il prit la réfolution de retourner en Angleterre. Le Confeil s'affembla pour régler la route des quatre Bâtimens qui fe trouvoient à Bantam. Le Samaritain fut nommé pour retourner avec Middleton ; le Thomas, pour Sumatra ; le Thomaffin, pour joindre la Concorde à Amboyne ; & l'Hofiander pour Patane & le Japon.

Il retourne en Europe avec Floris.

Le Globe & le Samaritain mirent à la voile le 22 de Février. Ils arrivèrent le 30 d'Avril dans la Baye de Saldanna, où ils trouvèrent, avec le James, l'Advice & l'Attendant, deux Vaiffeaux Anglois qui faifoient le voyage de l'Inde. Le 17 de Mai, ils quittèrent Saldanna, accompagnés du James ; & le premier de Juin il relâchèrent à Sainte Hélène.

(c) *Angl.* vingt. R. d. E.

(d) *Angl.* & trois ou quatre pour garder la Concorde. R. d. E.

CHAPITRE IV. (a)

Voyage de Samuel Castleton à Priaman, en 1612.

CASTLETON. 1612.

Remarques préliminaires

[ENTRE les voyages qui se faisoient au nom de la Compagnie des Indes, il s'en trouve toujours quelques-uns qui n'étoient que les entreprises de divers particuliers, sans qu'on soit informé de qui ils recevoient leur commission, & s'ils étoient autorisés par le Gouvernement, ou par la Compagnie.] Celui-ci dont John Tatton, Pilote du Vaisseau, nous a laissé la Relation, paroît ne s'être fait qu'aux dépens du Capitaine Castleton, & de Georges Bathurst son Lieutenant. Mais on ignore quelle étoit leur cargaison, & de quel nombre d'hommes leur Equipage étoit composé. Aussi Purchass (b), qui nous a conservé le Journal de Tatton, déclare-t'il qu'il n'a pris ce soin que pour l'utilité de la navigation. Il semble même qu'il en ait retranché quelques endroits, qui lui ont paru sans doute moins convenables à cette vûe.

Départ.

CASTLETON, Capitaine de la *Perle*, partit de Blackwall le 22 d'Août 1612; mais les vents lui devinrent si contraires, qu'ayant relâché de Port en Port au long des Côtes d'Angleterre, il ne put gagner Landsend avant le 5 de Novembre. Le 27, il arriva devant Lancerota, une des Canaries, sans pouvoir entrer avant le 3 de Décembre dans la Rade de Lauratavi qui appartient à cette Isle. Il y trouva un petit Bâtiment de Londres, que le mauvais tems avoit aussi forcé de s'y mettre à couvert. Le 5, ils en furent chassés tous deux par la force du vent, & pendant le reste du mois, ils se virent contraints d'errer aux environs de cette Isle & de celle de Ténérife, d'où ils trouvèrent pourtant le moyen de tirer seize pipes de vin. Le 31, Castleton, qui avoit perdu de vûe le petit Bâtiment depuis le jour précédent, l'apperçut à l'ancre, près d'un Vaisseau de guerre Hollandois, qui s'en étoit saisi; mais les Matelots de Hollande s'étant enyvrés pendant toute la nuit, il fut facile aux Anglois de se dérober dans les ténébres, quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de trois. Castelon leur donna deux hommes de plus, avec un Facteur, qu'il les pria de mettre à terre dans la Grande Canarie. Le vent n'ayant pas cessé de les en écarter, il convint avec eux qu'ils le suivroient jusqu'à l'Isle de Palme, où il promit de leur faire trouver de meilleures provisions; & tous deux se trouvèrent fort bien de s'être arrêtés à ce parti.

L'yvresse des Matelots Hollandois leur fait perdre un Bâtiment qu'ils avoient pris.

1613.

Rofisko au Cap-verd.

LE 15 de Janvier, Castleton mouilla dans la Rade du Cap-Verd, où il se procura quelques bœufs, avec une nouvelle provision d'eau. Le 21 ayant remis à la voile, il s'avança jusqu'à Rofisko, dans l'espérance d'y trouver des bestiaux en plus grand nombre. Il y jetta l'ancre à cinq heures du soir, sur onze brasses, profondeur qui est à peu près la même dans toutes les parties de la Rade, sur-tout à l'Est quart au Nord, qui est la position de Rofisko à l'égard de l'Isle qui forme la Rade du Cap-Verd. Les Anglois s'y procurèrent

(a) C'est le XV. Chap. du III. Livre de l'Original. R. d. E.

(b) Voyez Pilgrims. Vol. I. pag. 328.

ndes , ♱
ses de
mmif-
gnie.]
, pa-
thurst
ombre
a con-
l'utili-
roits ,

1612 ;
ort au
ovem-
entrer
te Isle.
i forcé
rce du
virons
moyen
e petit
seau de
s'étant
ans les
donna
e dans
nt avec
e trou-
s'être

où il se
ant re-
ver des
ir , sur
parties
sisko à
rocurè-
rent



GEZIGT van KABO VERDE, op DRIE-MYLEN in ZEE, ten ZUID-ZUID-OOSTE.

rent sept
un bon v
[Là, ils
de Févrie
Le 15 d'
avec un
plusieurs
rent du
rent la te
toute la
pointe de
Sud du C
brasses su
grés; &
qu'ils se t
eurent ta
matin, il
de la terr
le part m
Sud-Est d
& l'autre
Le 18
revint au
traitable.
bestiaux.
croc de f
les Anglo
excellent
Baye par
de Saldan
que les H
prendre p
pas d'aut
le rivière
le de me
[Le 1
ils levère
22, à mi
Le lende
Table. L
Le 24
tir le Va
de ces de

(c) An
trouvèrent
trois lieuës
(d) Le

Castleton. 1613.

rent fept bœufs. Le 23 au matin, ils quittèrent Rofisko, & faifant voile avec un bon vent, ils fe trouvèrent le 28, à 6 degrés 32 minutes de latitude. ☞ [Là, ils eurent à effuyer un Ouragan, qui dura près de deux heures.] Le 20 de Février, ils paffèrent la Ligne, & prirent leur courfe au Sud-Sud-Eft. Le 15 d'Avril, étant à 32 degrés 39 minutes, ils portèrent à l'Eft-Sud-Eft, ☞ avec un vent Sud-Oueft. A mefure qu'ils continuèrent d'avancer, [ils virent plufieurs de ces Herbes que les Portugais appellent *Trombos*, &] ils remarquèrent du changement dans l'eau, jufqu'à cinq heures du foir, qu'ils découvrirent la terre entre l'Eft-Sud-Eft & l'Eft-Nord-Eft. Ils fuivirent l'Eft pendant toute la nuit jufqu'à fept heures du matin, qu'ils fe trouvèrent vis-à-vis la pointe de Sainte-Lucie à quatre lieuës en mer. Cette pointe eft un peu au Sud du Cap de Saint-Martin. Ils jettèrent la fonde, qui leur fit trouver 43 braffes fur un fond fort pierreux. Le 16 à midi, la latitude étoit de 33 degrés; & vers cinq heures après-midi, il furent jettés fi loin dans la Baye, qu'ils fe trouvèrent contre une chaîne de rocs qui eft au Sud-Sud-Oueft. Ils eurent tant de peine à s'en dégager, que le jour fuivant à fept heures du matin, ils n'étoient avancés que de trois lieuës au Sud (*c*). A deux milles de la terre, qu'ils côtoyèrent pendant le refte du jour, ils ne trouvèrent nul- ☞ le part moins de neuf braffes. [Ils jettèrent l'ancre fur fept braffes, au côté Sud-Eft de la Baye; ayant une pointe au Nord-Nord-Eft à environ fept lieuës, & l'autre au Nord-Oueft. Ce jour-là leur latitude fut de 33 degrés.]

Dangereufe chaîne de rocs.

Le 18 au matin, ayant envoyé la Chaloupe & l'Efquif au rivage, l'Efquif revint auffi-tôt pour leur annoncer que les Habitans étoient d'un caractère traitable. Vingt de ces Barbares s'étoient préfentés avec diverfes fortes de beftiaux. Caftleton renvoya l'Efquif à terre avec plufieurs morceaux d'un croc de fer coupé en pièces, & quelques haches. Pour un morceau de croc, les Anglois achetèrent un veau; & pour une petite hache, ils obtinrent un excellent mouton. Il eft étrange que l'Auteur ne faffe pas connoître cette ☞ Baye par fon nom; mais, [ce qui ne permet pas de croire que ce fût celle de Saldanna (*d*),] c'eft qu'on n'y trouva point d'eau, à la referve de celle que les Habitans montrèrent dans quelques marais bourbeux, en faifant comprendre par leurs fignes qu'ils en faifoient ufage, & que le pays n'en avoit pas d'autre. La Chaloupe remonta, l'efpace de plus d'un mille, une fort belle rivière qui eft au fond de la Baye; mais l'eau en étoit auffi falée que celle de mer. Tous les environs parurent fort ftériles.

Baye avantageufe que l'Auteur néglige de nommer.

☞ [Le 19 à deux heures du matin, le vent s'étant mis au Nord-Nord-Oueft, ils levèrent l'Ancre & firent route fur dix, neuf, huit, & fept braffes. Le 22, à midi, ils fe trouvèrent à 33 degrés 53 minutes, à 6 lieuës du rivage. Le lendemain au matin, ils eurent à cinq lieuës de diftance la montagne de la Table. La nuit fuivante ils n'avancèrent point à caufe du calme.]

Le 24 d'Août, la Relation nous transporte à Priaman, d'où elle fait partir le Vaiffeau pour Tékou; mais ce n'eft pas fans obferver que la première de ces deux Villes eft à 38 minutes du Sud, & que la variation y eft de 4 degrés

(*c*) *Angl.* le jour fuivant au matin, ils fe trouvèrent à fept lieuës de la terre, ayant fait trois lieuës au Sud. R. d. E.

(*d*) Les Auteurs Anglois font d'un avis contraire à celui du Traducteur: ils avertiffent dans une note, qu'il y a apparence que c'étoit la Baye de Saldanna. R. d. E.

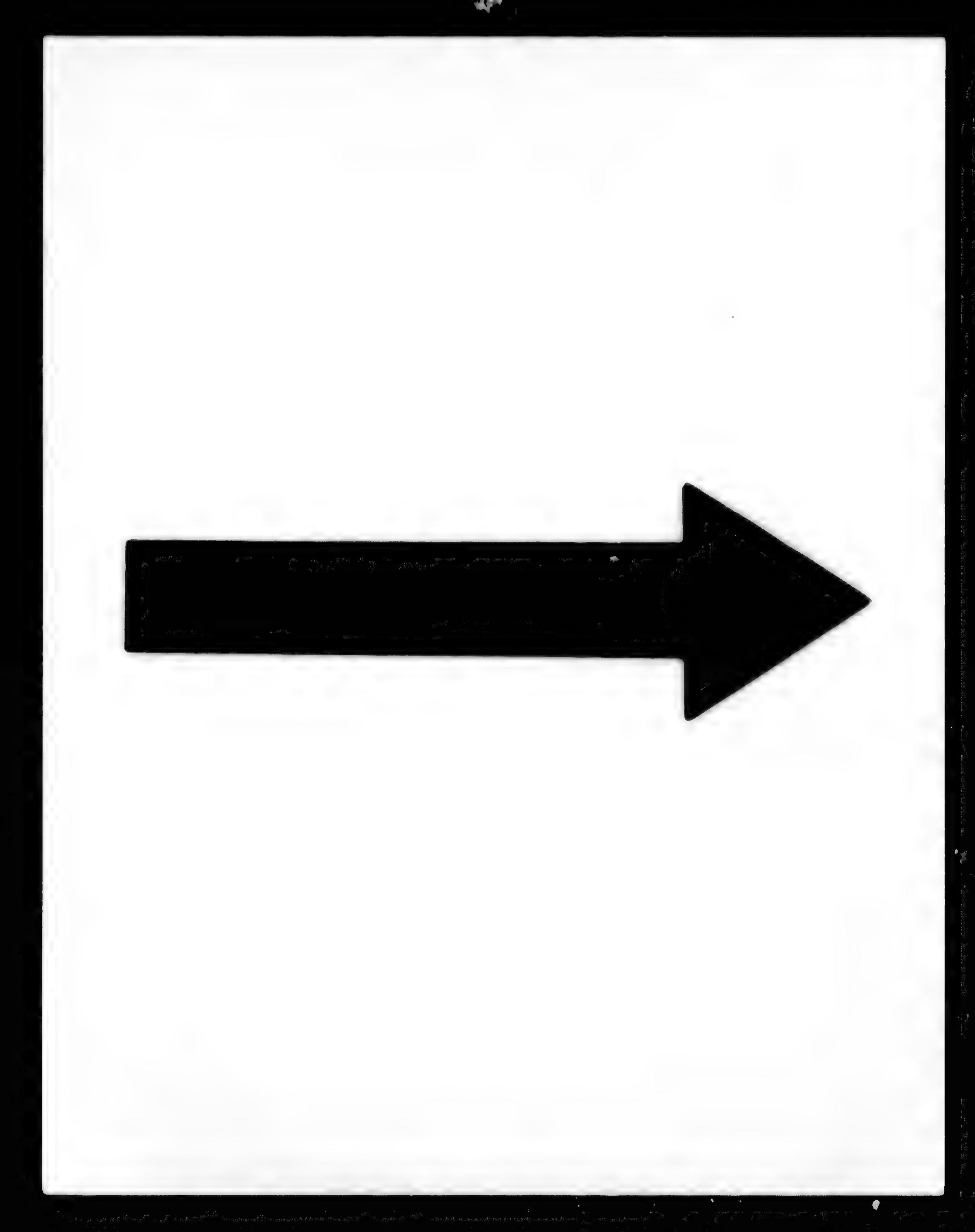
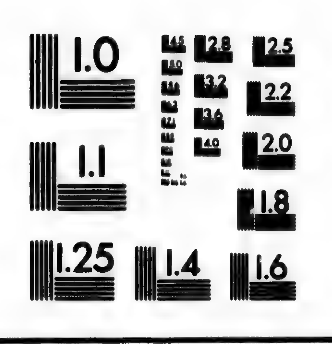


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



CASTLETON. 1613.

degrés 50 minutes Nord-Oueſt. La latitude de Tékou eſt de 25 minutes du Sud. On rencontre entre ces deux Places trois ou quatre Baſſes qui ſont ſans danger pour ceux qui ſe tiennent au large, à quatre lieuës du rivage. Le 31, Caſtleton entra dans une Baye qui ſe nomme Ayre-Bangye, du nom d'une petite Ville qui en eſt fort proche au Sud. La latitude de cette Baye eſt de huit minutes du Nord. A deux mille du rivage, vis-à-vis la pointe Oueſt, c'eſt-à-dire au Nord d'Ayre-Bangye, il ſe trouve une chaîne de rocs, ſur leſquels l'eau n'a pas plus de huit ou neuf braſſes; mais plus loin, entre la terre & une longue Iſle qui en eſt à ſept lieuës, on n'a guéres moins de vingt-huit ou trente braſſes.

Baye d'Ayre-Bangye.

Iſle de Pattahan & ſa ſituation.

Le 10 de Septembre, on jetta l'ancre à deux milles de Pattahan, parce qu'on avoit à combattre le vent qui venoit du rivage. Le lendemain au matin, on s'avança à l'extrémité Sud-Oueſt de cette Iſle, où l'on mouilla ſur 14 braſſes; & vers deux heures après-midi, s'étant approché de la Rivière, on y mouilla ſur cinq braſſes. Le fond, ſur toute cette Côte, eſt fort bourbeux au long du rivage, excepté ſur quelques Baſſes qui paroiſſent d'un ſable fort pur. L'eau de la rivière eſt excellente, & l'on y trouve ſix ou ſept pieds de fond au-delà de la Barre. Elle eſt à 28 minutes du Nord. Le 14 on partit de Pattahan avec deux Pilotes du pays, pour s'avancer vers Barons & Achin. On ſe trouva, le 16, fort près d'une grande Iſle qui eſt à vingt-cinq ou vingt-ſix lieuës de Pattahan vers le Nord, qui n'eſt qu'à deux milles du Continent, [& au Sud de laquelle on voit deux petites Iſles.] Sa latitude eſt un degré 40 minutes. Elle a du côté Nord-Oueſt un torrent qui tombe d'un mont eſcarpé, & qui eſt ſi blanc de ſon écume, qu'il ſe fait appercevoir de ſept ou huit lieuës. Du côté du Nord, on découvre une belle Baye, près de laquelle le fond eſt bourbeux ſur trente braſſes. Au Sud-Oueſt, [ou à l'Oueſt Sud-Oueſt] à quatre lieuës de l'Iſle, on rencontre une Baſſe qui demande des précautions.

Grande Iſle que l'Auteur ne nomme pas.

Le dernier jour d'Octobre, la Relation fait partir le Vaiſſeau de Nicobar, ſans nous avoir appris qu'il y fût arrivé. C'eſt la méthode inſuportable de Purchaſſ, quand il entreprend d'abréger. Il ſupprime une partie de ſon texte au lieu de le reſſerrer par des extraits. Le deſſein des Anglois étant de ſe rendre à Ceylan, où les Habitans de Nicobar ne font pas difficulté d'aller dans leurs canots, comme s'ils en étoient fort voiſins, ils ſe trouvèrent le 12 de Novembre à 5 degrés 35 minutes de latitude; & ſuivant cette obſervation, l'Auteur conclut qu'en deux jours le Vaiſſeau étoit avancé, de quarante lieuës au Sud plus qu'il n'avoit pû juger par ſa navigation. On avoit eu le même jour, à huit heures du matin, la vûe de la haute terre du Cap de Galle, à plus de douze lieuës du rivage. Dans cet endroit, la ſonde ne trouva point de fond. Le 13 à midi, la latitude étoit de 5 degrés 32 minutes; & le ſoir, la variation de 13 degrés 24 minutes. Ayant porté au Nord pendant la nuit, avec des vents fort variables & beaucoup de pluye, la terre ſe préſentoit le matin à l'Eſt-Nord-Eſt. A midi, la latitude étoit de 6 degrés, & l'on avoit à l'Eſt la partie méridionale de Ceylan, qui s'appelle *Dondera* (*e*).

Les Anglois arrivent dans l'Iſle de Ceylan.

Le

(*e*) De Liſle l'appelle Tannidar.

Castleton. 1613.

Baye de Billigam, ou Velagam.

Le 16 après-midi, on entra dans la Baye de Billigam (*f*), avec le dessein d'y faire de l'eau, & l'on y jetta l'ancre sur un fond de sept brasses, d'excellent sable, à un quart de mille du rivage. Des deux pointes de cette Baye, l'une est à l'Ouest-Nord-Ouest; & l'autre, au long de laquelle on entra, est au Sud-Sud-Ouest. Castleton envoya, le soir, son Esquif au rivage, avec un Pavillon de paix; mais aucun de ses gens ne hazarda d'y descendre, parce que les Habitans leur firent connoître par des signes, qu'il n'entendoient pas la langue Portugaise. Le 17, la Chaloupe s'étant approchée de la terre de l'autre côté de la Baye, où les Portugais avoient plusieurs maisons, un Insulaire qui s'avança dans l'eau, parla fort bon Portugais. Quoiqu'il fût vêtu à la mode du Pays, les Anglois jugèrent qu'il n'en étoit pas. Il répondit à leurs questions, qu'il ne pouvoit leur donner ancune assûrance positive, jusqu'à ce que le Roi fût instruit de leur arrivée; & que s'ils vouloient revenir le lendemain au même lieu, ils y apprendroient les intentions de ce Prince. Leur résolution n'en étoit pas moins de descendre; mais appercevant les Portugais qui commençoient à se rassembler, ils prirent le parti de retourner au Vaisseau. Le 22, Castleton ne pouvant se persuader qu'on lui refusât la liberté de chercher de l'eau, renvoya au même rivage sa grande Chaloupe & son Esquif. La Chaloupe avoit ordre de ne pas s'approcher trop de la terre, mais de se tenir à portée de secourir, s'il en étoit besoin, l'Esquif, qui étoit conduit par six hommes. Il ne parut sur le rivage qu'un seul Insulaire, à qui les Anglois demandèrent s'ils pouvoient obtenir de l'eau. Il leur répondit qu'ils en obtiendroient en la payant. Leur Capitaine, repliquèrent-ils, consentoit à donner le prix qui seroit demandé. Ils ajoûtèrent qu'ils alloient à Matikalo (que d'autres appellent Batikala,) une des principales Villes de l'Isle. Pendant cet entretien, l'Espion des Portugais s'avançant vers l'Esquif, affecta de la timidité, & dit aux Anglois qu'ils avoient sans doute des armes à feu, dont il craignoit qu'ils ne se servissent contre lui. Ils l'assûrèrent qu'ils étoient sans armes, & Castleton effectivement n'avoit fait armer que la Chaloupe. L'Espion continua de leur parler, avec de grandes apparences de bonne-foi. Mais s'étant retiré brusquement, une décharge surprenante de mousquets, qui ne pouvoient être moins de deux cens, blessa les six Anglois, & leur fit regarder comme un bonheur extrême d'en être quittes pour des blessures. Au même instant, il sortit d'entre quelques bruyères un grand nombre de Portugais mêlés d'Indiens, dont plusieurs s'avancèrent dans l'eau jusqu'au cou, pour se saisir de l'Esquif. Mais deux Matelots Anglois, suppléant aux quatre autres, qui ne pouvoient se servir de leurs bras, s'éloignèrent de la terre à force de rames; tandis que la Chaloupe, avec quelques petites piéces de canon & sa mousqueterie, força leurs Ennemis de regagner leur embuscade.

Ils confèrent avec un Insulaire.

Trahison des Portugais.

Les Anglois s'en sauvent heureusement.

Le 24, Castleton alla jetter l'ancre sept lieuës à l'Est de Dondera, qui forme la pointe méridionale de l'Isle. [La nuit, dans une paix profonde, tout l'Equipage fut reveillé par un bruit effroyable, qu'on auroit pris pour les cris d'une multitude d'animaux, si l'on eût été moins éloigné de la terre. Les Sentinelles du Vaisseau ne distinguant rien autour d'eux à la seule lueur de la

(*f*) Il y a dans l'Original Velagam, & les Auteurs Anglois avertissent dans un note, que c'est peut-être la Baye de Billigam. R. d. E.

CASTLETON. 1613.

Secours qu'ils accordent à des malheureux.

la lanterne, Castleton effrayé lui-même d'un bruit qui n'étoit point interrompu, fit allumer quantité de feux, qui devoient jetter une grande lumière dans une nuit fort obscure. C'étoit plûtôt, comme il commençoit à le concevoir, pour être de quelque secours à des malheureux, que pour éloigner ses propres dangers; car le bruit devenant plus distinct à mesure qu'il s'approchoit, tout le monde croyoit entendre des voix d'hommes & de femmes qui étoient apparemment dans quelque extrêmité pressante. Enfin la lumière du Vaisseau les attira bientôt à si peu de distance, qu'on les reconnut pour une troupe d'Indiens qui étendoient les bras en demandant d'être assistés. Ils étoient quinze dans une Barque de l'Isle. Quoiqu'ils ne sçussent pas le Portugais, leur crainte, qui s'exprima d'une manière sensible, & la vûe même de leur situtiou, apprirent aux Anglois, que passant le soir d'un endroit de l'Isle à l'autre, ils avoient été jettés en mer par un vent impétueux, & poussés contre un roc qui avoit fait plusieurs ouvertures à leur Barque. L'eau qui les gagnoit sans cesse étoit un mal d'autant plus dangereux, que n'ayant ni pompe ni pelles, ils étoient réduits au secours de leurs mains, dont le service ne pouvoit être si prompt que l'augmentation du péril. Aussi fut-il impossible de sauver la Barque. Mais la plûpart s'étant jettés à la nage pour monter sur le Vaisseau Anglois, évitèrent la mort à la faveur de la Chaloupe, que Castleton envoya au devant d'eux.]

Rivière de Vallouay.

(g) LE lendemain, les Anglois s'approchèrent du rivage, & jettèrent l'ancre à midi, devant la Rivière de Vallouay (h), sur huit brasses de fond. Elle leur parut fort large; mais l'entrée en est défendue, par un roc, contre lequel l'eau bat avec beaucoup de violence, [& qui avoit causé vrai-semblablement le malheur des quinze Insulaires. Castleton les fit mettre à terre dans la Chaloupe. A peine leur avoit-on rendu ce dernier service, que] le vent devenant orageux, força non-seulement la Chaloupe de retourner à bord, mais le Vaisseau même de faire une manœuvre fort difficile pour éviter plusieurs rocs qui se présentoient au long de la Côte. On s'en éloigna jusqu'à six milles; & l'on fut obligé de jetter trois ancres, & de passer le reste du jour & la nuit suivante à cordes & à mâts.

Orage & périls de mer.

LE 28, après s'être avancés cinq ou six lieuës à l'Est, en se tenant toûjours à six ou sept milles du rivage, on rencontra un autre écueil, qui consiste en plusieurs petits monts de sable; mais à la distance de deux ou trois milles, où le Vaisseau les laissa, le fond ne cessa point de donner cinq ou six brasses. En se rapprochant du rivage, on apperçut quelques rocs, qui faisoient la pointe d'une belle rivière, & l'on mouilla sur neuf brasses à l'Est de cette pointe, qui se présente au Sud-Ouest quart au Sud. Là, Castleton fit descendre sur les rocs trente hommes armés de mousquets, pour garantir ceux qui furent occupés à prendre de l'eau. Il leur vint plusieurs Habitans, qui donnèrent d'abord quelques marques d'effroi, mais qui s'apprivoisèrent ensuite jusqu'à devenir fort caressans. [Ils ressembloient peu à ceux qui avoient été secourus par le Vaisseau; c'est-à-dire, qu'au lieu d'avoir, comme eux, les cheveux courts & les oreilles percées d'un grand trou,] ils avoient les oreilles entières

Belle rivière où les Anglois font de l'eau.

(g) La 2e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(h) Dans les Cartes de De Lisle elle est appellée *Welebe* ou *Walue*.

Castleton. 1613.

res (i), & les cheveux noués sur le haut de la tête, à la manière des Chinois. Les uns & les autres étoient nuds, avec un grand pagne, composé d'une piéce d'étoffe qui leur tomboit jusqu'aux genoux. Il s'en trouva deux qui parlant fort bien la Langue Portugaise ne firent pas difficulté d'aller à bord. Ils y firent beaucoup de promesses qu'ils n'éxécutèrent pas. Les Anglois se voyant trompés dans l'espérance d'obtenir quelques rafraîchissemens, en retinrent un, & renvoyérent l'autre à terre, avec un mélange de promesses & de menaces. Ils reçurent le lendemain un mouton & deux veaux, [au grand contentement de leur prisonnier qui étoit fort inquiet, de ce que son Camarade tardoit tant à revenir].

Le Vaisseau de Castleton n'étoit qu'un Pyrate.

[Pendant plus de deux mois que les Anglois passèrent sur les Côtes de Ceylan, on est embarrassé à découvrir le motif qui pouvoit les avoir amenés dans un région si éloignée.] On ne les voit occupés qu'à changer de station, à mesurer les profondeurs, à tenir compte des basses & des rocs, à s'écarter & à se rapprocher de la rivière de Vallouay, de Dondera, & de la pointe de Galle. [Il ne paroît pas la moindre trace de commerce dans leur Journal, & l'Auteur n'annonce nulle part d'autres vûes. Il y a beaucoup d'apparence que leur voyage n'étoit qu'une entreprise de Pyrates, & qu'ils pensoient moins à s'enrichir par le commerce que par les dépouilles de ceux qui l'exerçoient. Tatton confesse du moins que] le 19 de Janvier, ayant découvert un Vaisseau qui passoit sans défiance, ils lui donnèrent la chasse, & le prirent dans l'espace de trois heures. La Nation n'est pas nommée. Ensuite ayant jetté l'ancre à deux milles du rivage, dans un lieu où ils se crurent bien à couvert, ils déchargèrent leur prise. Ce Bâtiment devoit être d'une grandeur & d'une richesse extraordinaire, puisqu'après être comblés de ses dépouilles, les Anglois lui laissèrent encore près de cent tonneaux de poivre, & je ne sçais quelle quantité de bois de Sandal. [A juger par ce récit, & par la longueur de leur retardement, ils attendoient cette proye, qui étoit peut-être quelque Vaisseau annuel des Indes ou des Portugais; & soit que leurs desirs fussent remplis d'un-seul-coup, soit que ce ne fut pas leur unique brigandage, ils ne pensèrent ensuite qu'à retourner en Europe.]

1614.

Il fait une prise fort riche.

Ils partirent le 3 de Février, immédiatement après avoir fait passer leur butin à bord; [ce qui confirme encore qu'ils n'avoient cherché que cette occasion de s'enrichir.] A six heures du soir, ils étoient déja vis-à-vis d'une Isle qui est à sept ou huit lieuës, au Sud, du Fort Portugais de Céylan, qui se nomme Columbes. La précipitation de l'Ecrivain ne le céde point ici à celle de la course; car se transportant tout-d'un-coup au 20 du mois de Mars, il dit qu'on se trouva ce jour-là à 13 degrés 7 minutes de latitude, & que la variation étoit de 24 degrés 26 minutes. Il ajoûte que cette variation est la plus grande qu'il ait trouvé dans le voyage. A la même hauteur, on porta au Sud-Ouest, sans s'appercevoir d'aucun Courant: sur quoi Tatton fait observer, que depuis 4 degrés 30 minutes de latitude, jusqu'à 13 degrés sans minutes, on avoit trouvé quantité de Courans & de tournans, sur-tout dans les parallelles de Pedras Biancas, du côté de l'Ouest. Les tournans y produisoient quelquefois un bruit semblable à celui de l'eau qui s'abîme tout-d'un-coup en terre.

Son retour en Europe.

Courans & tournans.

Le

(i) *L'Anglois dit au contraire que* la plûpart d'entr'eux avoient les oreilles percées d'un grand trou. R. d. E.

CASTLETON. 1614.

LE 24, 16 degrés 50 minutes de latitude, & 23 degrés 10 minutes de variation. On continua de porter au Sud-Ouest. Le 27, étant au 21e. degré, on découvrit à quatre lieuës de distance, Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest quart à l'Ouest, une Isle dont la terre parut fort haute. A six heures du soir, on jetta l'ancre à un mille du rivage, sur dix brasses d'un fond d'excellent sable, & l'on s'apperçut avec étonnement que près du rivage même, le fond varie depuis quarante jusqu'à quatre brasses. La Chaloupe, qui fut envoyée à terre, y trouva une prodigieuse quantité de tortues, dont chacune feroit la charge d'un homme. C'est une nourriture fort agréable & fort saine. La pointe Nord-Est de l'Isle est très-haute; mais, un peu au Sud-Est, la terre est basse & arrosée d'une belle eau qui a l'apparence d'une rivière. Quoiqu'une chaloupe n'y puisse point entrer, on peut y faire aisément sa provision. [A une certaine distance du Rivage, l'Isle paroit être une forêt; aussi l'Auteur l'appella-t-il *la Forêt d'Angleterre*, & les gens de l'Equipage lui donnérent le nom du Vaisseau, c'est-à-dire qu'ils l'appellèrent *l'Isle de la Perle*.]

Isle Mascarenhas, aujourd'hui l'Isle de Bourbon.

CETTE Isle, que les Portugais ont appellée Mascarenhas, & que les François nomment aujourd'hui l'Isle *de Bourbon*, étoit alors inhabitée; mais elle étoit remplie d'oiseaux de terre de toutes les espéces, de pigeons, de grands perroquets, d'une autre sorte d'oiseaux de la grosseur d'une oye, fort gras, avec des ailes courtes qui ne lui permettent pas de voler. On l'a nommé depuis le géant; & l'Isle Maurice, [aujourd'hui l'Isle Françoise,] en produit aussi beaucoup. Il est blanc, & naturellement si privé qu'il se laissoit prendre à la main; ou du moins, s'effrayant peu de la vûe des Matelots, il leur étoit aisé d'en tuer un grand nombre à coups de bâtons & de pierres. En général, les oiseaux sont en si grande abondance dans cette Isle, que dix hommes en peuvent ramasser dans un jour pour la nourriture de quarante.

Agrémens & propriétés de cette Isle.

Quelques Anglois s'étant répandus dans les terres y trouvèrent une autre rivière, couverte d'oyes & de canards, & remplie de grosses Anguilles, du meilleur goût du monde. Tatton admirant leur grosseur, eut la curiosité d'en peser une, qui se trouva du poids de 25 livres. Lorsqu'elles sont frappées d'un coup de pique, elles fuyent l'espace de deux ou trois brasses, après quoi s'arrêtant d'elles-mêmes, elles se laissent prendre aisément. L'Auteur répete avec complaisance que c'est le plus agréable poisson qu'il ait jamais mangé. Comme il n'y a d'ailleurs aucun danger pour les Bâtimens aux environs de l'Isle, il conclut que c'est un lieu admirable pour le rafraîchissement des Voyageurs.

LE premier d'Avril, on remit à la voile, & doublant la pointe Nord-Est dont on a parlé, les yeux des Anglois se promenèrent avec une satisfaction extrême sur la Côte du Nord, qui est une belle terre, couverte d'arbres, & dont la perspective est beaucoup plus agréable que celle de la Côte du Sud. Le lendemain, étant à cinq lieuës de l'Isle qu'on laissoit au Sud-Est quart à l'Est, la latitude se trouva de 20 degrés 58 minutes. Le soir, la variation étoit de 22 degrés 48 minutes. Le premier de Mai, à 38 degrés 47 minutes de latitude, qui étoit la plus grande qu'ils eussent jamais eue au Sud, ils commencèrent à porter Ouest-Nord-Ouest. Le 11 à midi, la latitude étoit de 33 degrés 58 minutes. L'Auteur, par cette observation, découvrit un Courant au Nord, & trouva qu'on étoit à l'Ouest du Cap de Bonne-Espérance.

LE

Castleton. 1614.

Combat à Sainte-Hélène.

Le premier de Juin, sans avoir parlé de l'Isle de Sainte-Hélène, il nous apprend qu'il en partit un Vaisseau Anglois, nommé le *Salomon*, & quatre grands Bâtimens Hollandois. Quatre heures après leur départ, & lorsqu'ils étoient encore à la vûe de l'Isle, il y arriva deux grandes Caraques Portugaises. Castleton n'avoit pas dix hommes à bord. La plus grande partie de son Équipage, qui étoit arrivée fort malade, se rafraîchissoit dans l'Isle, où elle s'étoit dispersée. Cependant il envoya aussi-tôt la Chaloupe au rivage d'où elle ramena seize hommes, de cinquante qui étoient à terre. On se hâta de dépêcher après l'Amiral Hollandois, pour l'avertir de l'occasion que la fortune leur offroit. Le plus gros Vaisseau de l'Escadre Hollandoise & le plus capable de défense & d'attaque, s'étoit déja éloigné avec le Salomon; ce qui n'empêcha point l'Amiral [Jean Derickson Lamb] de revenir avec les trois qui lui restoient, & de se joindre à Castleton dans la Rade.

Un Vaisseau Hollandois saute & les autres prennent la fuite avec Castleton.

Vers midi, l'Amiral fut le premier qui allant jetter l'ancre au flanc de la principale Caraque, commença par une canonade si vigoureuse qu'il l'auroit coulée à fond, si l'avarice ne l'eût fait penser à conserver sa proye. Mais les Portugais, qui avoient été surpris d'une attaque si brusque, se remirent bientôt de leur effroi. Ils étoient beaucoup mieux en artillerie que des Vaisseaux Marchands. Ils firent à leur tour un feu si terrible, que l'ardeur des Anglois & des Hollandois ne fut pas long-tems à se réfroidir, & le Ciel, qui les favorisoit, permit qu'une piéce du Lion blanc, un des Vaisseaux Hollandois, crevant sur la chambre des poudres, y mit le feu, fit sauter le Bâtiment en piéces & l'abîma sur le champ. Les deux autres, assez maltraités par l'artillerie Portugaise, n'eurent point d'autre ressource que de sortir successivement de la Rade; & Castleton, contraint d'abandonner dans l'Isle quinze de ses gens, qui étoient dispersés sur les montagnes, quoique la Chaloupe eût ramené le reste pendant le combat, se hâta aussi de gagner la Mer & de prendre le large avec toutes ses voiles. [Henri Bacon, & Henri Teddyman, & quarante neuf Hollandois sautèrent en l'Air avec le Lion blanc].

Mare de Sargosso ou Mer des herbes.

Le 28 de Juillet, les Anglois & les Hollandois réunis se trouvèrent dans une Mer couverte d'herbes à longues feuilles, qui portent un petit fruit blanc de la grosseur d'un grain de poivre. Un Pilote Hollandois, qui avoit pénétré plus loin du côté de l'Ouest, assûra que dans plusieurs endroits, l'eau en est assez chargée pour retarder la navigation des plus gros Vaisseaux. Cette Mer, qui est entre les Açores & le Cap-Verd, ou pour la marquer avec plus de précision, entre le 22e. & le 32e. degré de latitude, est nommée par les Espagnols *Mare de Sargosso*, & par d'autres la Mer Verte, ou la Mer des herbes. Le 19, nos Voyageurs passèrent le Tropique du Cancer.

LATITUDES.

Priaman	0	30	S	Baye d'Ayre Bangye	0	8	N.
Variation Nord-Ouest	4	50		Rivière de Pattahan	0	28	
Tekou	0	25		Grande Isle sans nom	1	40	
				Isle Mascarenhas ou de Bourbon	21	0	S.

CHAPITRE V. (a)

Voyage du Capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Moluques, & au Japon, en 1611.

Saris. 1611.

Introduction.

CE Voyage qui tient le huitième rang entre ceux de la Compagnie, mérite d'autant plus de curiosité, qu'il est le premier que les Anglois ayent fait au Japon: on doit entendre, sur un Vaisseau de leur Nation; car William Adams étoit arrivé quelques années plûtôt dans cette Isle, sur un Navire Espagnol. L'Auteur de la Relation, qui est Saris même, n'ayant jamais publié son ouvrage, Purchass (b), entre les mains duquel il étoit tombé, nous en a conservé le fond dans un extrait. Les observations en sont généralement curieuses, sensées, & d'une variété fort agréable. Saris étoit Facteur à Bantam en 1608. Il nous a laissé la continuation des événemens de cette Ville, depuis le tems où Scot finit son Journal. Dans ce voyage, il avoit trois vaisseaux sous ses ordres; *le Clove* qu'il commandoit lui-même, *l'Hector* & *le Thomas*.

Départ.

Etant parti des Dunes le 18 d'Avril 1611, il passa la Ligne le 6 de Juillet; & le premier d'Août, il mouilla dans la Baye de Saldanna, où s'étant rafraîchi pendant huit jours, il leva l'ancre le 9, & vers quatre heures après-midi, il doubla le Cap de Bonne-Espérance [dont il se trouva éloigné de cinq lieuës.] Le 2 de Novembre, [faisant route à l'Est quart au Nord,] il se vit à 24 degrés 21 minutes de latitude du Sud. Il observe que depuis le Cap, il ne trouva point de Moussons de vents d'Ouest, comme on l'en avoit averti; mais au contraire des vents Nord-Est, Sud-Est, & Est, avec de violents orages, des pluyes, du tonnerre & des éclairs surprenans. Cependant le tems étoit si beau, ce jour-là, & la chaleur si excessive, qu'on se crut menacé d'un long calme.

Route de la Flotte Angloise.

Le 3 la latitude étoit de 23 degrés 50 minutes. [& la route Sud quart à l'Ouest.] Vers le soir, on découvrit l'Isle de Madagascar, & la Baye de Saint-Augustin à six lieuës Est quart au Nord. On porta au Nord-Nord-Est. La variation se trouva le soir de 15 degrés 11 minutes Ouest. La sonde n'y donna pas de fond à cent brasses. [La terre n'y est pas haute, mais elle est sabloneuse.] On passa ensuite le Tropique du Capricorne, & le 10 de Septembre, on eut pour latitude 17 degrés 3 minutes. Ayant porté de-là au Nord-Nord-Est, la variation se trouva, au lever du Soleil, de 13 degrés 54 minutes Ouest. Un Courant impétueux emporta les trois Vaisseaux au Sud-Sud-Ouest, & dans l'espace d'un petit nombre d'heures, ils ne firent pas moins de vingt-quatre lieuës; mais ayant avancé peu dans leur direction, ils se trouvèrent, le Soir, à quatre lieuës Ouest quart au Nord de l'Isle Primeiras. [Le 11, leur latitude fut de 17 degrés, 33 minutes. Leur course fut au Sud quart à l'Est, &

(a) C'est le Chapitre XVI. du III. Livre de l'Original. R. d. E.

(b) Voyez sa Collection Vol. I. pag. 334. R. d. E.

Saris. 1611.

& moitié à l'Est. Le vent étant au Nord-Est quart à l'Est, ils eurent un orage à essuyer. Ayant pris pendant très peu de tems à l'Est, les Courans les emportèrent 30 minutes plus au Sud, qu'ils ne l'étoient la dernière fois qu'ils observèrent leur latitude. Cela les engagea à se tourner vers la Terre au Nord-Nord-Ouest, dans l'espérance que près des Côtes le vent seroit plus favorable, & le Courant moindre. Là l'eau changea tout-d'un-coup, & ils ne purent pas trouver de fond à cent brasses.] Ils s'approchèrent le soir, du Nord de l'Isle Primeiras, d'où elle leur parut plus longue qu'auparavant, car son étendue est du Nord-Ouest au Nord. La sonde donna vingt & trente brasses. Comme l'impétuosité du vent pouvoit faire craindre l'approche du rivage, & que les besoins de la Flotte n'étoient pas pressans, on continua de voguer jusqu'au 15, que se trouvant à 16 degrés 46 minutes de latitude, on remarqua que la violence du Courant étoit fort diminuée. Saris en donne pour raison qu'entre le Courant & la Flotte, il avoit l'Isle de Juan de Nueva, à dix-huit lieuës Est quart au Nord, suivant son calcul. La variation étoit, le soir, de 12 degrés 8 minutes Ouest. [Le 16 la latitude fut de 16 degrés & environ 9 minutes. La route fut au Nord-Est quart au Nord, par un vent foible de Sud-Ouest quart au Sud, mais avec un Courant rapide. Au lever du Soleil la variation fut de 13 degrés & environ 3 minutes à l'Ouest.] Le 17 au matin, on découvrit à la distance de 7 lieuës, les Isles d'Angadoxa au Sud de Mozambique. Le côté Occidental de ces Isles parut fort blanc. On porta Nord-Est quart à l'Est, & l'on apperçut, le soir, la terre du Continent qui s'étendoit au Nord. Elle sembloit couverte d'arbres vers la Mer. Ici le Courant prenoit sa direction au Nord-Nord-Ouest, car à la vûe de la terre on remarqua que sans beaucoup de vent, la Flotte étoit emportée fort rapidement vers le Nord. La sonde ne donna point de fond à cent brasses. Après avoir combattu deux jours contre le Courant, on se trouva le 21, fort près de la plus Septentrionale des Isles d'Angadoxa, à 16 degrés 20 minutes de latitude du Sud. Ces Isles, suivant l'observation redoublée de Saris, ont été placées mal-à-propos dans les Cartes à 15 degrés 40 minutes. La variation y étoit de 13 degrés Ouest.

Isle Primeiras.

Embarras causé par les courans aux Isles d'Angadoxa.

Fausse position de ces Isles dans les Cartes.

Dans la difficulté de se dégager des Courans, [& d'une basse dangereuse, qu'on avoit découvert à l'Est de l'extrémité Septentrionale de l'Isle,] Saris profita, le 22, d'un vent favorable, pour retourner vers l'Isle de Madagascar, en observant avec soin, l'Isle de Juan de Nueva, dont Van Linschoten avertit les Matelots de se défier beaucoup, & de ne pas trop approcher dans les petites lunes.

Cependant il fallut en courir tous les dangers, pour se délivrer des Courans. [Le 23 à 16 degrés 24 minutes de latitude, on fit route à l'Est-Nord-Est, pour se tirer des Courans. Au coucher du Soleil la variation fut de 13 degrés 16 minutes Ouest. Le 24, à la latitude de 16 degrés 16 minutes, on courut à l'Est Nord-Est, par un Vent de Sud-Ouest, & de Sud-Sud-Est, qui dura jusqu'à 8 heures du matin; après quoi il se tourna au Nord.] Le 25 au matin, après s'être crus fort avancés à l'Est-Nord-Est, les Anglois des trois Vaisseaux furent extrêmement surpris de revoir la terre à cinq lieuës vers l'Ouest. A mesure que le jour s'éclaircît, ils reconnurent la même Isle d'Angadoxa qu'ils avoient quittée le 22; ce qui causa tant de chagrin & d'épouvante aux Matelots, qu'ils désespérèrent de trouver un passage par cette voye.

Erreur surprenante.

Saris. 1611.

voye. Ils jugèrent que la cause de leur erreur venoit d'un Contre-courant, qui [dans le déclin de la Lune] part Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest de la pointe du rivage, & qui rencontrant le Courant Nord-Nord-Est, les avoit jettés à l'Ouest avec beaucoup de violence, malgré le vent qui les avoit fort bien servis, & qui fut suivi ce jour-là d'un profond calme.

Observations curieuses & utiles de Saris.

Si l'Isle de Juan de Nueva éxiste, dit Saris, elle doit être bien moins à l'Ouest qu'on ne l'a placée dans les Cartes [de Daniel,] & beaucoup plus proche de l'Isle de Madagascar; sans quoi il lui paroît impossible qu'il ne l'eut point apperçue dans cette course. Les Anglois qui avoient fait le quatrième voyage de la Compagnie dans le Vaisseau de l'Ascension, comptoient d'avoir passé vers l'Est, entre cette Isle & celle de Madagascar; ce que les Portugais de ce tems-là, soûtenoient impossible, parce qu'ils prétendoient que l'Isle de Juan de Nueva est si proche de Madagascar, qu'elle n'en est séparée que par un canal fort étroit. Cependant comme ils l'ont placée ensuite, fort à l'Ouest, dans leurs Cartes, Saris en conclut qu'ils ont eu dessein de tromper les Navigateurs des autres Nations, & de les faire tomber dans ces Courans impétueux, qui suivant ses observations, tournent beaucoup plus à l'Ouest qu'au Nord-Est & au Sud-Est. Il exhorte par conséquent ceux qui doivent naviguer de ce côté-là, à se rendre sur la Côte de Madagascar, pour le premier de Juin; &, du Cap de Saint-Augustin jusqu'au 12 degré, à porter vers l'Est, en se gardant bien de prendre leur route à l'Ouest du Nord ou au Nord quart à l'Ouest; dans la crainte des Courans du Sud-Ouest, qui, avec les calmes & 14 degrés 2 minutes de variation Ouest, les jetteroient infailliblement sur la Côte de Sofala, fond brisé, Mer profonde, où l'on n'est guères le maître de garder ses latitudes. D'un autre côté, si l'on veut prendre au dessus de Madagascar, on ne le peut guères, sans courir le danger de tomber sur les basses de l'Inde, sur-tout si l'on passe au Nord de ces basses, parce que le Courant prend les Vaisseaux en flanc, sur-tout au mois d'Août & Septembre où l'on trouve des vents de Nord-Ouest fort violens.

Avis important pour les Navigateurs.

La Flotte mouille entre Sofala & Mozambique.

Le 3 d'Octobre, la Flotte Angloise alla jetter l'ancre, avec beaucoup de difficultés, entre Sofala & Mozambique, sur treize & quatorze brasses. La latitude de 16 degrés 32 minutes; la longitude de 76 degrés 32 minutes (c), & la variation d'onze degrés 50 minutes Ouest. On mouilla sous une Isle qui est proche de la Côte, mais si déserte & si stérile, qu'on n'y trouva point d'Habitans ni d'eau, quoiqu'on y fit de profondes ouvertures dans le sable. L'inquiétude des Anglois ne faisant qu'augmenter, Saris prit la résolution de gagner Madagascar, au dessus de l'Est quart au Nord, dans l'espérance de se dégager des Courans par cette voye. Il remit à la voile; mais après avoir été fort embarrassé jusqu'au 26 [par des vents variables, &] par un Courant qui venoit du Nord-Est, il se trouva heureusement à Moyella, une des Isles de Comore, à 12 degrés 13 minutes de latitude du Sud. Les rafraîchissemens y étant en abondance, il y passa huit jours, pendant lesquels, avec quelque mercerie & peu d'argent, il se procura des cabris, des veaux, des poules, des limons, des cocos, des cannes de sucre, des tamarins, du ris, du lait, d'excellentes racines, des œufs & du poisson. Le soin qu'il eut sans cesse de

Moyella, une des Isles de Comore.

(c) *Angl.* 10 minutes. R. d. E.

Saris. 1611.

de tenir ses gens sur leurs gardes, soûtint les Habitans dans la disposition de le servir avec beaucoup de civilité & d'affection.

Le Roi de Moyella visite Saris à bord.

Il invita le Roi de l'Isle, qui étoit Mahométan, à le visiter à bord, où il le reçut au bruit des trompettes & de plusieurs instrumens. Ce Prince refusa de toucher aux viandes des Anglois, parce qu'il étoit au carême de sa Religion, qu'il nommoit *Ramadan*, comme les Turcs. Mais il en prit ce qu'il trouva de meilleur pour le porter à la Reine sa Mère, en promettant d'en manger lui-même, après le coucher du Soleil. Il se nommoit Cherif-Abubeker; & la Reine Sultane, Manangalla. A son retour au rivage, le Roi pria Saris de lui laisser une Lettre, qui rendît témoignage de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Anglois, afin qu'il pût la montrer aux Bâtimens de leur Nation, qui viendroient après eux. Il en avoit une de l'Amiral Hollandois Stephen Verhagen, dattée de l'année 1604, qu'il fit voir avec complaisance, & que Saris accompagna de la sienne; mais avec un avis aux gens de sa Nation de ne pas se fier trop à ces Insulaires, s'ils n'étoient les plus forts.

Caractère du Roi & des Habitans.

Les Habitans de l'Isle Moyella sont Négres. Leurs cheveux sont naturellement frisés, & leur unique habillement est une piéce d'étoffe peinte, qui leur couvre le milieu du corps. Sur la tête, les uns ont un bonnet blanc ou rayé, d'autres un turban. Cependant avec le turban & le pagne, le Roi avoit les épaules couvertes d'un manteau de coton. Sa taille étoit fort basse, son visage maigre, & presqu'aussi noir que celui de ses plus vils sujets. Il parloit peu; mais il sçavoit quelques mots d'Arabe, qu'il avoit appris dans un pélerinage de la Mecque, d'où il avoit aussi rapporté le nom de Chérif (*d*). Il donna au Général Anglois un certificat d'amitié, signé de sa main, dont Purchass nous a conservé les caractères. Les Habitans aimérent mieux recevoir le payement de leurs denrées en argent qu'en marchandises. Cependant pour du drap écarlate, des calottes rouges, des étoffes de Cambaye & des lames d'épée, on est sûr de tirer de l'Isle, toutes les provisions dont on a besoin.

Baye Formosa, sur la Côte de Mélinde.

Le 4 de Novembre, on leva l'ancre; & le 7 au matin, on découvrit la terre de Mélinde, & la Baye, ou le Golphe, qui s'appelle *Formosa*. La Côte s'étend au Nord-Est & au Sud-Ouest. A quatre lieuës du rivage, la sonde donna trente brasses d'eau. La direction des Courans étoit au long du rivage vers le Nord-Est. On eut pour latitude 2 degrés 10 minutes; & le soir, pour variation, 12 degrés 37 minutes Ouest. Cette terre est plus à l'Est qu'elle n'est placée dans les Cartes, sans quoi on n'auroit pû l'appercevoir si-tôt; car suivant les calculs fondés sur les Cartes, Saris s'en croyoit encore à plus de quarante-huit lieuës. Le 29, la latitude étoit de 4 degrés 44 minutes du Sud, & la variation de 17 degrés 34 minutes Ouest. A la distance d'environ douze lieuës des Basses, nommées par les Portugais Baxos de Malhina, Est quart au Sud, on trouva un grand tournant, ou un gouffre d'eau, auprès duquel la sonde ne trouva point de fond à cent brasses.

Baxhos de Malhina.

En portant au Nord-Est, on se vit le, premier de Décembre, à trois degrés 40

(*d*) Le nom de Chérif, qui signifie Gentil-homme, est un titre qu'on donne à ceux qui sont de la Postérité de Mahomet.

SARIS. 1611.

40 minutes du Sud, & l'on apperçut un autre tournant d'une grandeur & d'une violence surprenantes. La variation étoit de 16 degrés 15 minutes Ouest. Le 6, 5 degrés 5 minutes de latitude. Depuis le 31 de Novembre jusqu'à ce jour, on avoit fait, Sud-Est quart au Sud, suivant les calculs, soixante-douze lieuës, malgré la force d'un Courant qui alloit au Sud, & la frayeur continuelle dont on ne pouvoit se défendre à la vûe des Tournans. On étoit averti pendant la nuit par le bruit de l'eau; & cet indice même devenoit un sujet d'épouvante, parce qu'étant loin de la terre, on ne pouvoit concevoir la cause de ce Phénomene. On eut aussi des pluies, des tonnerres, & des éclairs épouvantables, avec une déluge de vapeurs soudaines qui coupoient la respiration (e). Saris y joint des calmes fréquens, qui achevoient de désespérer les Matelots.

Tournans terribles.

[Le 10, la latitude fut de 4 degrés, 12 minutes; & depuis le 6, on avoit fait 50 lieuës Nord-Est quart à l'Est. La variation se trouva être de 20 degrés 57 minutes à l'Ouest.]

Observations nautiques.

Le 25, étant à une minute de latitude du Nord (f), & fort près du rivage, on trouva, par le calcul du tems & de la navigation, qu'on avoit été reculé de 5 degrés 26 minutes. Sur quoi l'Auteur observe que ceux qui vont à Sokotora dans cette saison, doivent tenir course l'espace d'environ deux cens lieuës vers l'Est de Pemba, où la variation augmente sans cesse à l'Ouest; ce qui ne manquera point de les avancer plus au Nord. Ainsi, tenant toûjours l'Isle de Sokotora ouverte entre le Nord quart à l'Est & le Nord-Nord-Est, ils tireront le meilleur parti qu'on puisse espérer de tous ces vents, qui près du Continent se soûtiennent sans interruption entre Est quart au Nord & Nord quart au Sud, mais qui ne cessent point en Mer de souffler au Nord-Est, au Nord, & quelquefois au Nord-Ouest, à l'Ouest quart au Sud, avec des mélanges, néanmoins de calmes, de tournans, de tonnerres & d'éclairs. Et quoique les vents Nord-Est & Nord ne soient pas d'un grand secours pour ceux qui vont au Nord, on en tire néanmoins cet avantage, qu'à proportion qu'on avance plus à l'Est, on s'approche plus du Nord de la Ligne, avant que de rencontrer le Continent, dont Saris recommande sur-tout qu'on se tienne hors de vûe autant qu'il est possible, pendant ce tems de la Mousson d'Est, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à 10 degrés de latitude du Nord. Au contraire, dans la Mousson de l'Ouest, suivez hardiment le rivage, car il est par-tout fort sûr; mais il est beaucoup plus à l'Est qu'il n'est représenté dans les Cartes.

1612. Incertitude de la navigation, dans certaines saisons.

Le premier de Janvier, à 3 degrés 58 minutes de latitude du Nord, on découvrit la terre de Magadoxa, & le Cap das Baxas, à la distance de huit lieuës; [la terre y est basse, sabloneuse & stérile. Le 2, la latitude fut de 2 degrés 31 minutes, Sud.] Le 18, après avoir été fort tourmenté par un Courant, on eut, à six degrés 27 minutes du Nord, la vûe des terres de Doara qui parut sabloneuse & fort stérile. Quoiqu'il y ait peu de régularité dans la variation, on trouva par l'expérience, qu'en avançant vers l'Est, elle

(e) *Angl.* avec des tourbillons qui survenoient tout-d'un-coup, mais qui ne duroient pas long-tems. R. d. E.

(f) *Angl.* le 25, on fut à 5 degrés, 25 minutes de latitude Sud; & comme un mois & cinq jours auparavant on avoit été à une minute de latitude Nord. R. d. E.

Saris. 1612.

elle augmente à l'Oueſt, & qu'en ſuivant le rivage au Nord-Oueſt, elle diminue au contraire fort ſenſiblement à l'Oueſt : de ſorte qu'en conſultant les Cartes, on ſe croyoit toûjours plus loin de la terre qu'on ne l'étoit effectivement, au lieu que la variation en faiſoit juger ſans aucune erreur. Ainſi c'eſt une régle ſur laquelle on peut faire fond ; & l'on n'en doutera pas, quand les obſervations ſeront faites par un homme d'expérience, avec un inſtrument éxact. Saris acquit cette connoiſſance à force d'être repouſſé ſur cette Côte. La variation étoit le 18, au Soleil levant, de 17 degrés 36 minutes Oueſt, & le ſoir de 17 degrés 20 minutes.

Cap Dorful.

Le premier de Février, on eut la vûe du Cap Dorful, à ſept lieuës de diſtance; terre haute & fort ſtérile en apparence au long de la Mer. Le 9, à 13 degrés 37 minutes du Nord, on apperçut encore le même Cap, contre l'attente de tout le monde; mais il portoit Nord-Oueſt, au lieu que la première fois c'étoit Nord-Eſt quart au Nord. La cauſe de l'erreur fut un Courant Oueſt-Nord-Oueſt, dont on ſe défioit ſi peu, qu'on ſe croyoit à 45 ou 50 lieuës de la terre. La ſonde, à cinq lieuës du rivage, donna cinquante braſſes, ſur un fond de beau ſable. On n'apperçut que des terres hautes & quantité de montagnes. Le 10, à onze degrés 20 minutes du Nord, après avoit fait ſeize lieuës Nord-Eſt quart à l'Eſt, on vit la haute terre du Cap de Guardafu, dont on n'étoit guères qu'à la diſtance de huit lieuës. Saris fit faire l'eſſai du Courant, avec la Pinaſſe, & l'on trouva que ſon cours étoit Nord quart à l'Eſt. Vers le ſoir du même jour, on eut la vûe de l'Iſle d'Abda del Kuria, d'environ dix lieuës. C'eſt une terre haute, qui préſente l'apparence de deux Iſles. Le 14, à 11 degrés 32 minutes du Nord, on crut appercevoir de ſix lieuës la plus Orientale des Iſles Hermannas, dont la terre parut baſſe. Le 15, à 11 degrés 27 minutes, n'ayant fait que ſix lieuës à l'Eſt-Sud-Eſt, on ſe perſuada qu'une Iſle qu'on découvroit de huit lieuës, étoit encore la plus Orientale des deux Hermannas ; mais on reconnut que c'étoit Abda del Kuria, & que les deux Hermannas (g) étoient à douze lieuës au Nord-Eſt. La variation ſe trouva le ſoir de ☞ 17 degrés 23 minutes Oueſt. [Pendant la nuit, on fut emporté par un Courant à l'Eſt, ce qui étoit contraire aux Relations des Voyageurs, qui avoient fait cette route auparavant.] Le lendemain à la pointe du jour, on vit de ſix lieuës l'Hermanna occidentale, qui ſe préſentoit Eſt-Sud-Eſt ; & l'on découvrit Sokotora à dix lieuës de diſtance. A midi la latitude étoit de 12 degrés 19 minutes; la variation de 17 degrés 32 minutes Oueſt. On s'approcha de la pointe occidentale de l'Iſle de Sokotora. Vers le ſoir, on eut la vûe du rocher blanc qui eſt à l'extrémité de cette pointe. Mais quoiqu'on n'en fût qu'à quatre lieuës, un Courant impétueux, qui ſuivoit la terre, ne permit que le lendemain au ſoir de jetter l'ancre à une lieuë & ☞ demi de Tamerin, Ville où le Roi fait ſa réſidence. [Ce jour-là, la latitude fut de 12 degrés 47 minutes; & au coucher du Soleil la variation ſe trouva de 17 degrés, 22 minutes Oueſt.] Le 18, on entra dans la Rade, & Saris ne fit pas difficulté de mouiller vis-à-vis du Palais Royal, ſur un fond ☞ de ſable d'environ neuf braſſes, [& à une lieuë du rivage.]

Erreurs de lieux.

Rade de Tamerin dans l'Iſle de Sokotora.

(h) Il

☞ (g) Ces deux petites Iſles ſont entre Abda del Curia, & Sokotora.

Vv 2

SARIS. 1612.

(*b*) IL envoya immédiatement dans l'Esquif, Richard Cockes son principal Facteur, pour informer le Roi de quelle Nation étoient ses trois Vaisseaux, quels étoient les motifs de leur voyage, & pour lui demander des rafraîchissemens. Cockes & ceux qui l'accompagnoient, furent reçus avec affection. Le Roi fit porter aussi-tôt des provisions fraîches à la Flotte, avec une Lettre (*i*) de Sir Henri Middleton, dattée le premier Septembre 1611, à bord du Trade-Incréase, dans la Rade de Delischa. Saris garda l'original de cette Lettre, & pour l'utilité des Anglois qui viendroient après lui, il en fit tirer une copie qui fut renvoyée au Roi.

Saris passe la nuit avec le Roi.

LE 19, il descendit au rivage avec beaucoup de pompe, & le Roi l'ayant traité pendant toute la nuit, ils ne se séparèrent que le matin. Ce Prince étoit vêtu d'une robe de velours cramoisi, brodée en or. Le Palais est bâti de pierres de taille, & présente l'apparence d'un Fort. De plus de cent hommes qui composoient le Cortége Royal, il n'y en avoit pas plus de cinquante qui fussent vêtus honnêtement à la façon des Mores. Tout le reste paroissoit une troupe de [misérables] Insulaires, [dont la plûpart étoient presque nuds.] Le Roi qui se nommoit Sultan Amir Ebensaid, étoit Fils du Roi de Caschem sur la côte d'Arabie.

Cherté des provisions.

LES Habitans de l'Isle, accoutumés depuis long-tems au passage des Vaisseaux de l'Europe, avoient pris aussi l'habitude de leur faire payer les rafraîchissemens fort cher. Un bœuf coûta aux Anglois douze piéces de huit, un mouton, trois schellings, & chaque chevreau, une piéce de huit. Mais la cherté leur parut encore moins rebutante que la saleté de ces viandes, qui se vendant toutes préparées par les Insulaires, étoit capable de dégoûter les Matelots les plus affamés. Le ris se vendoit trois sols la livre; les dattes, le même prix; les poules, jusqu'à deux & trois schellings (*k*). Le tabac, une piéce de huit pour soixante-dix feuilles; les œufs, un sol piéce. Le Roi, pour ses marchandises particulières, ne voulut pas recevoir d'autre monnoye que des piéces de huit.

Saris assemble le Conseil pour délibérer sur sa route.

LE 27, Saris assembla le Conseil, pour lire en commun les instructions de la Compagnie & la Lettre de Middleton. Après quoi représentant, que d'un côté il n'y avoit pas d'espérance d'obtenir de l'aloës à Sokotora, parce que le Roi qui en étoit absolument dépourvu, ne promettoit d'en fournir qu'au mois d'Août, & que d'une autre part la Lettre de Sir Henri Middleton ne leur conseilloit pas d'entrer dans la Mer Rouge, où leur dessein avoit été de s'arrêter, s'ils ne trouvoient pas la Mousson favorable pour Surate, il sembloit qu'on fût réduit à la nécessité de passer six mois dans la Rade où l'on étoit, ou dans celle de Delischa, pour attendre la saison. Cependant quelle apparence de perdre un tems si considérable, sans aucun espoir de former la moindre entreprise; car il ne falloit pas se promettre de pouvoir gagner la Côte de Cambaye avant la fin de Septembre. Saris revint donc, malgré les avertissemens de Sir Henri, à proposer le voyage de Mocka, parce

Ses motifs pour entrer dans la Mer Rouge.

(*b*) La 2de. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

☞ (*i*) Cette Lettre contenoit un détail de tout ce que *Henri Middleton* avoit eu à souffrir par la perfidie des Turcs; avec avis à tous les Anglois de se tenir sur leurs gardes; & d'avoir recours, en cas de besoin, à la Rade d'Assab, dont il indiquoit la position.

(*k*) Monnoye d'Angleterre, qui vaut douze sols du Pays. R. d. T.

Saris. 1612.

parce qu'on avoit du moins un Passeport du Grand-Seigneur; ce que les autres Vaisseaux n'avoient jamais eu. Il ajoûta, pour fortifier son opinion, que c'étoit le seul moyen de reconnoître une fois, s'il y avoit quelque fond à faire sur ces Passeports; qu'on en seroit quitte pour se tenir continuellement sur ses gardes, & pour ne risquer la sûreté de personne sans une bonne caution; de sorte qu'on pourroit se tenir tranquillement à l'ancre, & sans descendre au rivage, éxercer le commerce avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit aucun Port d'où l'on pût faire sortir assez de forces pour allarmer la Flotte: que si les voyes du commerce leur étoient fermées, il étoit résolu en vertu de la Commission du Roi, de tirer vengeance des outrages que Sir Henri avoit essuyés de la part des Turcs, soit en les forçant d'acheter les marchandises Angloises, soit par la ruine de leur propre trafic, en fermant l'entrée de la Mer aux Bâtimens Indiens qu'ils attendoient vers le 5 de Mars. Enfin, il conclut que cette résolution devoit plaire à tout le Conseil, parce qu'elle ne demandoit pas que les trois Vaisseaux se séparassent, & que pouvant faire voile ensemble de la Mer Rouge à Surate, ils en seroient plus capables de resister à toutes les entreprises de leurs ennemis. L'assemblée goûta de si fortes raisons, & le jour du départ fut fixé au premier de Mars. Le Roi de Sokotora, qu'ils consultèrent sur leur route, leur conseilla de prendre au Sud d'Abda del Kuria, parce qu'en prenant au Nord, ils s'exposoient à se voir jettés sur le rivage d'Arabie, d'où ils auroient beaucoup de peine à gagner le Cap de Guardafu. En effet ils trouvèrent par l'expérience qu'il vaut mieux suivre le rivage des Abyssins.

Avis utile du Roi de Sokotora.

Ils quittèrent Tamerin le jour qu'ils s'étoient proposé. Cette Baye est à 12 degrés 35 minutes de latitude du Nord, & la variation y est de 18 degrés 42 minutes Ouest. [Depuis qu'ils y avoient jetté l'ancre, les vents avoient été ordinairement pendant le jour, Nord-Est quart à l'Est, ou Est-Nord-Est; & pendant la nuit, ils avoient eu un fort beau tems, par un vent qui souffloit d'entre le Sud & le Sud-Est. Ils s'étoient avancés sur quatre brasses jusqu'à un coup de mousquet du rivage; & ils avoient même poussé plus loin jusqu'à n'avoir que trois brasses. Le rivage qui est au long de la Baye est bon & sûr; il est couvert de sables & a peu de pierres. Le château dont ils n'étoient pas éloignés, n'est presque d'aucune défense.] Le 4 au matin, on apperçut, à huit ou neuf lieuës à l'Ouest, le Cap de Guardafu, sans trouver de fond dans cet endroit, (12 degrés une minute de latitude), à plus de cent brasses. Le soir, on s'approcha du rivage pour chercher la Baye du mont Felix, & l'on y trouva un fort bon fond sur vingt-six, dix-huit & dix-sept brasses. Ce fut-là qu'après avoir consideré qu'Aden étoit une Ville de guerre, où le commerce étoit peu considérable, sans compter les droits & les éxactions, qui n'ont pas de bornes, on prit la résolution de se rendre à Mocka. La Baye du mont Felix fournit aux Anglois d'excellent poisson, qu'ils se firent un amusement de prendre à la ligne. Ils y trouvèrent aussi plusieurs sortes de gommes odoriférantes, qui leur étoient apportées à bord par les Habitans, & quantité de ces belles nattes qui sont recherchées à Aden, à Mocka & dans toutes les Indes. Les moutons, le beure & les autres vivres sont à si bon marché dans la Baye du mont Felix, que les Vaisseaux Indiens y relâchent exprès, comme dans le lieu d'où Aden & Mocka tirent la plus grande partie de leurs provisions. Mais les Habitans ne veulent recevoir que du

Départ pour la Mer Rouge.

Abondance de vivres au mont Felix.

SARIS. 1612.

du linge en échange. La Ville de Félix (c'eſt le nom qu'elle porte dans toutes les Relations de l'Europe, par corruption de Feluk qui eſt ſon véritable nom,) eſt ſituée ſi avantageuſement pour l'approche des Vaiſſeaux, qu'il en peut paſſer trois de front ſans danger, dans le Canal qui eſt entre une baſſe Pointe de ſable & une Colline aſſez élevée. L'eau & le bois ſont en abondance aux environs de la Ville; mais il ne s'en trouve point au fond de la Baye. [Les Pilotes réſolurent-là de faire voile à l'Oueſt quart au Nord, au long du rivage juſqu'à Demeti, & de paſſer enſuite à la vûe d'Aden.]

LE 9, on fit vingt-cinq lieuës à l'Oueſt, en ſuivant le rivage à la diſtance de ſept ou huit lieuës. Le 10 au matin, en portant Oueſt quart au Nord, on eut la vûe de deux petites Iſles, à une lieuë de la haute terre de Demeti, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieuës. Le lendemain, on vit à huit lieuës la haute terre de Darſina en Arabie, [qui portoit Nord quart à l'Eſt. Au lever du Soleil la variation fut de 15 degrés 2 minutes, Oueſt.] Un Courant d'Eſt cauſa quelque embarras à la Flotte, & la porta contre ſon attente au Nord quart à l'Oueſt, au lieu du Nord-Nord-Oueſt qui étoit ſa direction; mais lorſqu'elle eut été pouſſée à douze lieuës du rivage, elle fut délivrée de cet obſtacle; ce que Saris attribua au Cap ou à la Pointe d'Aden qui rompoit le Courant.

Courant.

Inſtruction de Saris à ſes Officiers.

EN s'approchant des Détroits, il donna des inſtructions par écrit au Capitaine Towtſon & à Davis pour régler leur conduite en arrivant dans la Rade de Mocka. Elles avoient deux vûes; l'une de ſe concilier les Turcs par de bons procédés; l'autre de ſe garantir de leurs trahiſons, dans l'idée que les Anglois devoient avoir d'une Nation ſi perfide. Le 13 au ſoir, ils ſe trouvèrent à quatorze lieuës à l'Eſt de l'entrée des Détroits, & ſeize à l'Oueſt d'Aden. On y jetta l'ancre, parce qu'on ne croyoit pas connoître aſſez la Côte; & par la même raiſon on l'avoit ſuivie pendant tout le jour à trois ou quatre lieuës de diſtance, la ſonde ſans ceſſe à la main, pour ne rien donner au hazard. Le fond s'étoit trouvé de ſable, depuis quarante juſqu'à quinze braſſes. Le ſoir du jour ſuivant, après une pluye abondante, qui étoit la première depuis quatre mois, on ſe crut ſi près des Détroits, que l'obſcurité faiſant tout paroître dangereux, on aima mieux s'avancer vers la Côte d'Arabie, [où l'on ne trouva point de fond à cent braſſes de profondeur.] Le 15, on fit ſix lieuës Oueſt quart au Sud, & l'on apperçut à une lieuë & demi à l'Eſt trois petites Iſles, [qui portoient au Nord-Nord-Oueſt, &] dont la plus grande & la plus Orientale étoit défendue par un Château. Il fallut des ſoins & des efforts pour ſe dégager d'un Courant, qui venoit du Sud-Eſt. Enfin, vers midi, on entra dans les Détroits, en trouvant depuis trente juſqu'à neuf & ſept braſſes; & vis-à-vis une Maiſon blanche qu'on découvre dans une petite Baye ſabloneuſe au Nord-Eſt, [& un Roc, ou une Pointe baſſe, qui eſt du même côté à l'Eſt-Nord-Eſt.] On eut ſix braſſes ſur un fond de ſable fort blanc (*l*). La latitude fut de 12 degrés 56 minutes. Le fond n'ayant pas ceſſé d'être excellent, on jetta l'ancre le ſoir, ſur quinze braſſes & demi, à trois lieuës du rivage d'Arabie, & dix de celui des Abyſſins; car le tems ſe trouvant fort clair, on diſtinguoit parfaitement les deux Côtes.

Pluye rare.

La Flotte paſſe les Détroits.

(*l*) *Angl.* ſable noir. R. d. E.

Saris. 1612.

Côtes. Le 16 au matin, on porta Nord quart à l'Oueſt, ſur dix-huit, ſeize & quinze braſſes, juſqu'à quatre lieuës de Mocka. Enſuite on prit Nord & Nord quart à l'Eſt, ſur neuf, dix, huit & ſept braſſes. Mais découvrant une Baſſe, ou plûtôt un Banc, qui eſt au Sud-Eſt de la Ville, ils avancèrent Nord-Nord-Oueſt, tirant vers le Sud, juſqu'à ce qu'ils eurent mis la Ville Eſt quart au Sud à l'égard de la Flotte. Là, ils jettèrent l'ancre, à la vûe du Minaret de la grande Moſquée, qu'il faut avoir Eſt-Nord-Eſt pour être tout-à-fait délivré du banc. C'eſt le ſeul danger qu'il y ait en entrant dans la Rade; mais il eſt ſi redoutable qu'il y a peu de Bâtimens qui l'évitent, quoiqu'avec un peu d'attention, cet écueil puiſſe être apperçu à la couleur de l'eau. ☞[Le Vaiſſeau nommé l'Increáſe y fut arrêté pendant plus de 24 heures.]

Danger de la Rade de Mocka.

Aussi-tôt que la Flotte fut à l'ancre, le Gouverneur de la Ville envoya un pauvre vieil Eſclave dans un petit Canot, pour s'informer des motifs qui l'avoient amené. On le reçut civilement. Il déclara de ſon propre mouvement qu'un Général Anglois qui étoit venu depuis peu dans ce Port, y avoit été fort maltraité par Regib Aga; mais que le Gouverneur, qui ſe nommoit Ider Aga, Grec de Nation, étoit ami des Etrangers & du commerce. Saris fit donner deux piéces de huit à l'Eſclave, & répondre au Gouverneur par ſa bouche, que lui & ſes gens étoient Anglois, amis du Grand-Seigneur, & que s'il vouloit leur envoyer quelqu'un avec qui ils puſſent confèrer, ils expliqueroient mieux les cauſes de leur arrivée. Preſqu'auſſi-tôt il leur vint un Renégat Italien, vêtu proprement, qui leur renouvella les mêmes queſtions, & qui leur demanda s'ils avoient un Paſſeport du Grand-Seigneur. Saris répondit que non-ſeulement ils avoient ce Paſſeport, mais encore des Lettres du Roi d'Angleterre pour le Bacha. L'Italien ſouhaitant de les voir, Saris refuſa de les lui montrer, par mépris pour un homme qui avoit abandonné ſa Religion (*m*), mais il le chargea de faire ce récit au Gouverneur, & de lui dire que pour faire honneur à leur Paſſeport, les Anglois alloient ſaluer la Ville d'une décharge de cinquante piéces de canon. En le congédiant, il ☞lui fit donner cinq piéces de huit, [& une à ceux qui conduiſoient la Chaloupe.] Auſſi-tôt l'artillerie de la Flotte s'étant fait entendre, celle de la Ville lui répondit de cinq coups; & deux Galères, qui étoient dans le Port, en tirèrent ſix. Ces deux Bâtimens étoient bien équipés; leur Commandant ☞ſe nommoit Maami, [& le Capitaine de la Ville s'appelloit Mohammed Rey.]

La Flotte y jette l'ancre. On vient la reconnoître.

Le 17, Saris reçut d'Ider Aga (*n*) un préſent de trois veaux, vingt poules, un panier de fruits & deux de limons, avec beaucoup de complimens, par leſquels il le prioit de deſcendre au rivage. Il lui envoya de ſon côté un bon fuſil de chaſſe, en lui faiſant dire par le Meſſager Turc qu'il deſcendroit volontiers, pourvû qu'on lui donnât des ôtages convenables, & que les motifs qui l'obligeoient à cette précaution, ne pouvoient être inconnus au Gouverneur. Il arriva au même moment un autre Meſſager avec une Lettre d'Ider Aga, par laquelle il demandoit aux Anglois quelle réponſe ils avoient faite au Renégat Italien, qui ſe nommoit Muſtafa Tarziman, parce qu'ayant reçu d'eux

Préſens mutuels des Turcs & des Anglois.

☞(*m*) Par une conduite ſi peu à ſa place, les Anglois pouvoient déranger toutes leurs affaires. C'étoit moins-là un effet de leur Zèle, que de leur Superſtition.

☞(*n*) Ou Haydar Aga. Haydar eſt un des mots Arabes qui déſignent le Lion; & il ſe trouve ſouvent joint au nom des Deſcendans d'Aly.

SARIS. 1612.

d'eux une bouteille de vin, il s'étoit tellement enyvré avant que de retourner à la Ville, qu'il se trouvoit hors d'état de parler. Ce nouveau Messager Turc étoit un Sécretaire de la Ville ou du Gouverneur. Son titre & sa suite marquant un homme de quelque distinction, Saris lui proposa de demeurer à bord, tandis qu'il feroit descendre deux de ses gens, Cocks & Bolton, qui sçavoient la langue du Pays. Cette proposition fut acceptée. Le Sécretaire ne se fit pas presser pour manger les alimens que les Anglois lui offrirent, mais il voulut qu'ils fussent préparés par les gens de sa suite.

Députation des Anglois à l'Aga Turc.

COCKS & Bolton furent reçus à terre avec de grands témoignages de joye, & conduits dans la Ville au son des instrumens, pour faire connoître au Peuple qu'ils étoient amis du Grand-Seigneur. Ils avoient ordre de déclarer au Gouverneur que le Général Anglois étoit amené par des vûes de commerce, & qu'il étoit prêt à venir dans la Ville, lorsqu'il auroit reçu des ôtages pour la sûreté de son retour. Ils devoient ajoûter que les Anglois n'ignoroient pas les torts que Sir Henri Middleton avoit reçus de Regib Aga; mais que s'ils trouvoient les Turcs mieux disposés, ils promettoient d'ensevelir le passé dans l'oubli, & de faire avec eux, suivant le passeport du Grand-Seigneur, un commerce également avantageux aux deux Nations. Le Gouverneur leur fit une courte réponse, & leur donna pour le Général Saris une Lettre où ses intentions étoient mieux expliquées. Avant que de quitter la Ville, on leur ôta les robes dont ils avoient été revêtus pour la cérémonie de leur marche. A leur retour, Saris apprit du Sécretaire que cet usage s'observoit à l'égard de tous les Etrangers. Il affecta d'en user plus généreusement, en lui faisant présent d'une demi piéce de camelot violet; ensuite, remettant à lire la Lettre du Gouverneur après son départ, il le congédia avec beaucoup de politesses. Purchass nous a conservé cette Lettre, dont on lira volontiers la traduction: (*o*)

Lettre de l'Aga, écrite d'après les paroles de sa propre bouche.

Lettre de l'Aga à Saris.

» TRES-DIGNE & très-honorable Ami, j'ai parlé à ceux que vous m'avez envoyés, & je les ai reçus avec tous les honneurs possibles, suivant les usages de ce Pays, les ayant fait revêtir de robes & conduire avec la musique de la Ville, afin que les Habitans pussent reconnoître que vous arrivez & que nous vous recevons avec des sentimens d'amitié. Si votre plaisir est de me venir voir demain, je vous offrirai tous les divertissemens qui pourront se trouver ici, avec un cœur exempt d'artifice & de dissimulation, & je vous envoyerai pour ôtage mon Sécretaire, ou toute autre personne qu'il vous plaira de me faire nommer par mon Interpréte, que je charge, dans cette vûe, de se rendre sur votre bord avec les vôtres. Faites-moi dire aussi à quelle heure vous souhaitez de descendre à terre. J'écrivis hier à Jaffar Bacha, mais il se passera quatorze ou quinze jours avant que je puisse recevoir sa réponse. Cependant, s'il vous » plaît,

(*o*) Purchass a conservé aussi la figure du cachet, qui n'étoit pas de cire, mais d'un papier sur lequel on avoit tracé quelques caractères [avec de l'encre. Il a donné aussi deux ou trois lignes d'une lettre écrite à Saris par le Scha Bandar de Mocka; Cette Lettre est en caractères & en langage Banian; langage qui se parle dans la plus grande partie des Indes.] R. d. E.

Saris. 1612.

„ plaît, dans cet intervalle, d'envoyer vos gens au rivage, pour acheter „ des provisions fraîches, ou toute autre chose que vous desirerez dans cet- „ te Ville, ils y seront bien reçus & n'y recevront aucun sujet de plainte. „ Ainsi, je finis en attendant votre réponse. De Mocka, le 25 de Moha- „ ram, 1021 de Mohamed. Ous como bono amico, (p) Haydar Aga, „ Aga de Mocka.

Les Turcs envoyent des Otages sur la Flotte.

[Malgré le silence de la Relation, il faut supposer que Saris fit sur le champ, une réponse convenable à cette lettre; car] le lendemain on vit arriver à bord Mohamed Aga, Amiral de cette Mer & Commandant particulier de la Rade, avec Nasuf, Turc d'un âge avancé & d'une figure fort grave, qui venoient, accompagnés de quelques Esclaves, pour servir d'Otages. Saris se prépara aussi-tôt à descendre avec tous ses Marchands, dans les trois Esquifs, qui furent ornés de ce qu'il y avoit de plus galant sur la Flotte. On fit, à son départ, une décharge générale de l'artillerie. Il trouva sur le Rivage le Capitaine des Galères & plusieurs autres Officiers, qui le conduisirent dans la Ville au travers d'une prodigieuse foule de peuple, précédés des trompettes & des instrumens de musique, tandis que les canons du Château se firent entendre à plusieurs reprises. Après avoir passé deux gardes, à l'entrée du Château, il fut introduit dans la Maison du Gouverneur, qui est bâtie de fort belles pierres, avec un fort bel & grand escalier, & reçu dans une chambre, dont le plancher étoit couvert d'un riche tapis. Les fenêtres étoient à l'Angloise, [depuis le séjour apparemment que Sir Henry Middleton avoit fait à Mocka, pendant lequel il avoit pû communiquer aux Turcs quelques-uns de nos usages.] On étendit aussi-tôt sur le tapis un autre drap de soye beaucoup plus précieux, sur lequel on mit deux grands coussins, & les Anglois furent priés de s'asseoir. Mais le Gouverneur sortit bientôt d'une chambre voisine, accompagné de cinq ou six personnes, richement vêtues, & paré lui-même d'une robe de brocard d'or, bordée de martre. Il prit le Général par la main, & baisant la sienne, qu'il mit sur sa tête, il le conduisit vers la fenêtre, où ils s'assirent ensemble. Après quelques complimens, Saris lui présenta les lettres du Roi d'Angleterre. Elles furent lues par Cocks, & expliquées par Bolton au Commandant des Galères, qui les rendoit ensuite à l'Aga. Le Passeport du Grand-Seigneur fut donné à lire au Sécretaire; après quoi, le Gouverneur le prit respectueusement, le baisa & le mit sur sa tête. Purchass a cru nous devoir conserver la traduction de ce Passeport. (q).

Maison de l'Aga & cérémonies de l'Audience.

Passeport du Grand-Seigneur.

„ A Vous mes très-dignes, mes heureux, mes riches & grands Vice- „ Rois & Beglierbeys, qui êtes établis par Mer & par Terre depuis „ mon

(p) Il est étonnant qu'ayant cette signature pour régle on ait mis dans le texte Ider au lieu de Haydar, d'autant plus que Haydar est connu pour un mot Arabe qui signifie *Lyon*. R. d. T.

NB. Il est plus surprenant encore que le Traducteur, qui fait cette Remarque, ait préféré dans sa Traduction le nom Ider, qui est dans Purchass, & non dans l'Original Anglois, où l'on trouve constamment Haydar. R. d. E.

(q) Purchass, qui a eu l'Original de ce Passeport, en a inséré dans sa Collection, quelques lignes du commencement, avec la figure du Sceau du Grand-Seigneur. Toutes les lettres Capitales étoient en Or, & les autres en azur, avec du rouge entremêlés très proprement.

SARIS. 1612.

„ mon trône impérial & glorieux, jusqu'aux confins des Indes Orientales, „ qui êtes en possession de quelque portion de notre dignité, & à qui il ap„ partient de donner aide & secours, au premier signe de notre volonté, „ dans la cause de Dieu & de la Religion Musulmane, dont la puissance & „ la grandeur puissent durer à jamais. A vous mes très-dignes & vaillans Sangiacs, Beys, subordonnés ausdits Beglierbeys, qui êtes dans la possession & l'attente de grandes dignités & charges, &c. A vous, mes très„ dignes, très-sages & très-prudens Juges & Ministres de Justice, qui êtes „ sous l'autorité desdits Sangiacs, Beys, & de qui la sagesse, la prudence & „ la justice coulent comme d'une source (r); que la grandeur & le méri„ te de votre fonction puissent à jamais continuer. A vous, mes renom„ més, mes grands, mes très-dignes Capitaines & Beys de mes Navires & „ Bâtimens qui nâgent sur la surface de l'eau. A vous, mes très-dignes „ Commandans des Châteaux, Villes & Cités. A vous, dignes Officiers „ de nos Douänes, demeurans sur les Côtes de Mer, sur les Rivières, Ponts, „ & autres parts de nos domaines & des pays appartenans. A vous tous „ enfin, qui sur la vûe de mon impérial commandement êtes obligés par le „ plus étroit devoir, de vous lever pour lui rendre l'obéissance & le respect „ qui lui appartiennent.

„ Cette Lettre est pour vous faire entendre, que l'Ambassadeur de la „ Grande-Bretagne, résidant actuellement à notre très-heureuse & très-su„ blime Porte, nous a fait les représentations suivantes; Que quelques Su„ jets du Roi de la Grande-Bretagne ayant, avec beaucoup de dépense & „ de travail, découvert un commerce aux Indes Orientales, & d'ailleurs „ étant informés qu'il y a dans quelques parties de nos domaines de gran„ des richesses & des espérances de commerce, souhaitent, dans leur passa„ ge, de pouvoir visiter ces Places pour l'utilité & l'aggrandissement dudit „ commerce; & dans cette vûe, afin que lesdits Sujets du Roi de la Gran„ de-Bretagne puissent obtenir toutes sortes de faveurs & d'assistance dans une „ si bonne & si louable entreprise, ledit Ambassadeur nous a prié, au nom „ de son Maître, le Roi de la Grande-Bretagne, de daigner leur accor„ der notre sauf-conduit & notre recommandation. En conformité de cet„ te demande, & en considération de ce que nous & nos prédécesseurs, de„ puis l'espace d'un grand nombre d'années, sommes & avons été dans une „ alliance & une amitié très-étroite avec ledit Roi de la Grande-Bretagne „ & les Sujets de ce Royaume, qui ont actuellement, comme ils ont eu de„ puis long-tems, la permission & la liberté du trafic dans tous nos domai„ nes & nos provinces des Mers Méditerrannées; nous vous enjoignons & „ ordonnons très-expressément, à vous tous nos Sujets & Officiers cy-des„ sus mentionnés, non-seulement de recevoir & traiter avec amitié & ci„ vilité les Marchands & Sujets de la Grande-Bretagne venans & passans dans „ nos domaines, sur-tout avec l'intention de commercer dans les Cantons „ d'Yaman, d'Aden & de Mocka, ou pays appartenans, en les aidant & „ les secourant de tout ce qui leur est nécessaire pour leurs personnes & „ pour leurs Vaisseaux, mais encore de leur laisser la liberté de passer par „ mer

(r) *Angl.* & de qui la justice, les jugemens, & les discours coulent comme d'une source de sagesse & de prudence. R. d. E.

entales ,
qui il ap-
volonté ,
ſſance &
vaillans
a poſſeſ-
nes très-
qui êtes
dence &
le méri-
renom-
avires &
s-dignes
Officiers
, Ponts,
ous tous
és par le
e reſpect

ur de la
très-ſu-
ques Su-
penſe &
d'ailleurs
le gran-
ur paſſa-
nt dudit
a Gran-
dans une
au nom
r accor-
é de cet-
eurs , de-
dans une
Bretagne
t eu de-
domai-
nons &
cy-deſ-
té & ci-
ſans dans
Cantons
idant &
nnes &
ſſer par
„ mer
. d. E.



FESTIN du GOUVERNEUR de MOCKA.

GASTERYE van den GOEVERNEUR van MOKHA.

Cochin fil. invenit. *J. v. Schley sculp.*

Saris. 1612.

„ mer & par terre, d'aller, de revenir, ſuivant que leurs affaires & leurs
„ beſoins peuvent le demander, & de s'arreter dans nos Domaines, nos
„ Villes & nos Cités, en leur accordant toutes ſortes de privilèges & de li-
„ berté raiſonnables pour le commerce, ſans leur cauſer, ou ſouffrir qu'on
„ leur cauſe aucun empêchement, aucune injure & aucun trouble. Au con-
„ traire, vous leur rendrez tous les bons offices & tous les témoignages de
„ bienveillance & d'humanité qu'il eſt juſte & convenable d'accorder à d'hon-
„ nêtes Etrangers, qui auront entrepris un ſi long & ſi pénible voyage. Et
„ ſi nous apprenons que, contre nos ordres, & contre l'alliance & l'amitié
„ qui eſt entre nous & le Roi de la Grande-Bretagne, vous faſſiez le moindre
„ tort ou vous cauſiez la moindre peine & le moindre ſujet de plainte aux-
„ dits Marchands dans leur commerce, ou autrement, apprenez certainement
„ que non-ſeulement vous encourerez notre indignation, mais que vous ſerez
„ punis pour l'exemple des autres. Obéiſſez donc à notre impérial comman-
„ dement, & reconnoiſſez ici notre ſeing impérial. Donné à Conſtantinople
„ le 15e. jour de la Lune nommée Zulbajjah, l'an 1019 (s).

Diſcours obligeans du Gouverneur.

(t) Le Gouverneur remit l'original de ce paſſe-port à Saris, après en avoir fait tirer une copie & l'aſſûra que ſon arrivée étoit agréable à tous les Turcs. Il le pria d'oublier tout ce qui s'étoit paſſé à l'égard de Sir Henri Middleton, cette querelle n'étant venue que de deux perſonnes yvres, & le Gouverneur de ce tems-là, qui n'en avoit pas mieux ménagé les ſuites, ayant été déplacé pour cette faute. A l'égard du commerce, il lui dit qu'on ne pourroit pas l'avancer beaucoup, avant la réponſe qu'il attendoit du Bacha de Zénan, & qu'il ne pouvoit recevoir que dans dix ou douze jours; mais que les Anglois n'en auroient pas moins la liberté de venir au Rivage, d'acheter tout ce qui leur ſeroit néceſſaire, & de régler d'avance une partie des affaires, afin que les Habitans de la Ville s'apperçuſſent qu'on étoit dans une paix parfaite & que tous les anciens reſſentimens étoient oubliés. Saris jugea que les politeſſes du Gouverneur venoient de la crainte de perdre les droits du commerce, ſoit avec les Anglois, ſoit avec les Indiens, à qui la Flotte Angloiſe pouvoit fermer l'entrée du Port. Auſſi Saris avoit eu deſſein de cauſer cette inquiétude aux Turcs en approchant ſi près du Rivage; &, maître de la Rade comme il étoit, il ne crut pas qu'il y eût beaucoup de péril à laiſſer deſcendre quelques-uns de ſes gens dans les Eſquifs, pour acheter leurs beſoins.

Sa politique.

Feſtin que l'Aga donne aux Anglois.

Le Gouverneur les traita magnifiquement à dîner, avec toutes ſortes de gibier, de volaille, de groſſe viande, de confitures & de pâtiſſeries. On fut ſervi en vaiſſelle d'étain, & tous les mêts furent préſentés dans un ſeul ſervice, ☩ avant qu'on ſe fut mis à table. [Il eſt aſſez difficile de comprendre quel en étoit l'arrangement, lorſque] l'Auteur ajoûte que tous les plats furent placés l'un ſur l'autre, ſans qu'on y touchât moins librement, & qu'ils formoient une pyramide de quatre ou cinq pieds de hauteur. Il ajoûte à la vérité qu'ils ☩ avoient tous un pied, comme nos ſoucoupes; [ce qui peut faire juger qu'il reſtoit quelque vuide dans l'intervalle; mais dans l'abondance de mêts qu'il repréſente,

✿(s) Cette année de l'Hégire, répond à l'année 1610 de l'Ere Chrétienne, & commence au 15 de Mars.

(t) La 3e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS. 1612.

représente, & servis tout à la fois, la hauteur de la pyramide devoit surpasser la mesure qu'il lui donne.] On ne présenta, pour liqueur, que de l'eau simple, ou bouillie avec du caffé, que les Anglois ne connoissoient point encore, & dont le goût leur parut fort amer. Les convives étoient assis à terre, avec les jambes croisées, sans table & sans siéges.

Cérémonie des parfums.

APRÈS le festin, Saris fut conduit dans une chambre intérieure, où le Gouverneur & lui étoient attendus par quatre jeunes garçons, dont l'un tenoit un réchaud avec du charbon allumé, le second quelques serviettes, & les deux autres un plat couvert d'ambre-gris, de bois d'aloës & d'autres parfums. Le Gouverneur ayant fait asseoir Saris sur un riche tapis, le pria de recevoir le service des quatre enfans. Il lui mirent une serviette sur la tête, & tinrent dessous pendant quelques momens le réchaud parfumé, dont l'odeur lui parut fort agréable. Ils rendirent ensuite le même office au Gouverneur & à deux de ses principaux Officiers. Cette cérémonie est en usage parmi toutes les personnes riches du pays.

Présens du Grand-Seigneur à Saris.

LA conférence ayant duré quelque tems entre le Gouverneur & Saris, trois des quatre enfans revinrent chargés, l'un d'une robe, ou d'un caffetan, de drap d'or, enveloppé d'un taffetas teint dans le saffran, pour conserver la couleur de l'or; l'autre d'un turban broché d'or; [& fait d'une piéce d'étoffe qui avoit vingt-deux verges en longueur;] & le troisième d'un sabre de Damas monté en argent. Le Gouverneur revêtit lui-même Saris de la robe & lui mit le sabre au côté, en lui déclarant que ce présent ne venoit pas de lui, mais du Grand-Seigneur. Ensuite il le pria de faire un tour de promenade dans la Ville avec le Cadi, qui est le chef de la Justice parmi les Turcs, & le Commandant des Galères, afin que le Peuple n'ignorât point qu'on étoit liés d'une sincère amitié. On amena sur le champ un cheval richement équipé; mais Saris demanda la liberté d'aller à pied, pour se procurer plus aisément la vûe de la Ville. Il se promena ainsi pendant plus d'une heure, & il choisit même une Maison pour en faire un Comptoir. A son retour, le Commandant des Galères lui fit accepter des rafraîchissemens avec beaucoup de galanterie & de magnificence; après quoi il retourna chez le Gouverneur, qui vint le recevoir sur son escalier. On s'y renouvella mutuellement la promesse d'oublier tout ce qui s'étoit passé dans le voyage de Sir Henri, & le Gouverneur en demanda pour preuve, à Saris, d'envoyer souvent les Anglois au Rivage. Enfin, l'on ne se sépara que le soir, au bruit du canon de la Flotte & de la Ville. Saris étant retourné à bord, renvoya aussi-tôt les Otages Turcs, après leur avoir fait divers présens.

Il se promène dans la Ville.

Hypocrisie du Gouverneur Turc.

LE 21, Cocks fut envoyé au Rivage, avec quelques flacons de *Rosa-solis*, ou *Rossolis*, que le Gouverneur avoit demandés à Saris, mais qu'il l'avoit prié de lui faire apporter avec tant de précautions, qu'ils ne pussent être apperçus des Turcs. On lui envoya de même deux robes de drap violet pour ses Ennuques. Cocks avoit ordre de s'informer des droits d'entrée & de sortie, des poids, des mesures, de la valeur des monnoyes, du prix des toiles Indiennes, des étoffes de coton, & des autres marchandises dont la Flotte pouvoit se charger. Il devoit aussi tâcher adroitement d'engager un Juif, qui s'étoit trouvé sur l'Ascension, lorsque ce Bâtiment avoit fait naufrage, à venir à bord pour y faire quelque liaison avec les Anglois, & leur apprendre les circonstances du séjour de Sir Henri à Zénan & à Mocka.

[REMARQUONS

Saris 1612.

[Remarquons en passant que la Rade de Mocka est dangereuse, sur-tout pendant les vents d'Ouest; car elle est découverte; & à un mille de la Ville, il y a des bas-fonds; & la terre est au niveau de la mer. Les habitans disent qu'à la fin de Mai la chaleur fait tomber ces vents; mais cela même rend ce séjour encore plus dangereux, à cause des maladies qui régnent dans ce tems-là.]

Faux avis que les Turcs donnent aux Anglois.

Le 31, Saris apprit du Commandant des Galères, que le Gouverneur avoit reçu la réponse du Bacha; & qu'elle lui ordonnoit non-seulement de permettre le commerce aux Anglois, mais de leur faire toutes sortes de caresses. Cette heureuse nouvelle leur parut d'autant plus suspecte, que deux heures auparavant Cocks avoit vû le Gouverneur, qui ne lui en avoit rien dit. Le Commandant des Galères, à qui ils ne manquèrent pas de faire cette objection, répondit que le Gouverneur avoit eu des raisons pour se taire, parce qu'une Jelbe, qui se trouvoit dans le Port, devant partir au même instant pour la Mecque, il avoit craint que si cette nouvelle étoit portée à la Mecque, le Chérif de cette Ville ne se hâtât d'écrire au Grand-Seigneur, pour faire révoquer la faveur du Bacha. Cependant un Arabe, nommé Ashraf, qui avoit toûjours eu de l'affection pour les Anglois, fit avertir Saris qu'il devoit bien se garder de descendre à terre, sans avoir éxigé des ôtages; qu'il ne falloit pas se fier au Gouverneur, quand il auroit juré par l'Alcoran, que lui & toute sa Cour étoient des Soldats, qui respectoient peu les sermens; que jusqu'alors la réponse du Bacha n'étoit pas favorable aux Anglois; mais que le Passe-port du Grand-Seigneur ne pouvant encore être arrivé à Zénan, la prudence les obligeoit d'attendre cinq ou six jours, après lesquels tout seroit éclairci.

Ils sont exhortés à la défiance.

Arrivée d'une Caravane & de deux Vaisseaux Indiens.

Le 2 d'Avril, la Caravane du Grand Caire arriva dans la Ville, avec un grand nombre de Marchands, [qui furent charmés de trouver une Flotte Angloise au Port de Mocka.] Le 3, deux Vaisseaux Indiens entrèrent dans la Rade, l'un de Chaul, l'autre de Cananor, chargés tous deux d'indigo, de calicos & d'autres toiles des Indes, d'ambre gris, d'étoffes de coton, & d'environ quatre cens Passagers, qui apportoient d'immenses richesses. La Flotte Angloise les salua de neuf coups de canon, auxquels ils répondirent de trois coups, parce qu'entre eux deux ils n'avoient que trois pièces d'artillerie. Saris leur envoya son Esquif, pour s'informer de ce qui se passoit sur la Côte de Surate; mais on apprit d'eux seulement qu'il y étoit arrivé trois Vaisseaux Anglois pour le commerce. Vers le soir, le Commandant des Galères, accompagné de cinq Janissaires, vint déclarer pour la seconde fois, que le Gouverneur avoit reçu ordre du Bacha de traiter favorablement les Anglois, & de leur accorder la liberté du commerce; sur quoi il invita Saris à descendre le lendemain au Rivage, en lui promettant qu'il y recevroit des explications dont il seroit satisfait. Le souvenir des avis d'Ashraf rendit le Général Anglois fort défiant. Il promit néanmoins de descendre, mais à condition qu'on lui envoyât des Otages; & ne relâchant rien de ses civilités pour le Commandant, il fit tirer vingt coups de canon à son départ. Cet Officier fut si sensible à l'accueil des Anglois, qu'il leur fit promettre sur le champ ses plus ardens services dans toutes sortes d'occasions.

Le 4 au matin, dans l'impatience d'apprendre les intentions du Bacha, le Capitaine Toutson se rendit à terre sans attendre l'arrivée des Otages; il se fioit à la seule garantie des deux Vaisseaux Indiens, qui avoient jetté l'ancre près de la

Flotte,

SARIS 1612.

Flotte, & qui étoient commandés par l'artillerie Angloife. Le Gouverneur parut charmé de le voir, lui fit préfent d'une robe; mais l'affaire principale n'étoit pas terminée. Cependant, on lui confeilla d'engager Saris à faire partir pour Zénan deux de fes principaux Facteurs avec la lettre & les préfens du Roi d'Angleterre, en faifant entendre que c'étoit le feul moyen d'abréger les difficultés. Saris approuva ce confeil, & fe difpofa à l'éxécuter le jour fuivant. Mais lorfque fes Députés furent prêts à partir, il reçut, par les foins du Commandant des Galères, trois lettres de Sir Henri Middleton & du Capitaine Sharpey, qui croifoient alors aux Détroits de Bal-al-Mandel. Ils lui marquoient qu'après avoir tenté le commerce à Surate, avec peu d'avantage & de fatiffaction, ils avoient pris le parti d'abandonner cette Côte; que le Capitaine Hawkins, fa femme, & tous les Anglois qui étoient à Agra, où ils avoient effuyé les mêmes dégoûts, s'étoient déterminés à s'embarquer fur la Flotte à l'exception d'un feul, qui avoit entrepris de retourner par terre en Europe; qu'ils s'étoient rapprochés de la Mer Rouge, pour chercher l'occafion de fe venger des Turcs, & qu'ils le prioient, s'il n'étoit pas trop engagé, de faire rentrer à bord tous fes gens & fes marchandifes. Un avis de cette importance fit changer toutes fes vûes à Saris. Il dépécha fur le champ un de fes Facteurs aux Anglois de Bal-al-Mandel pour leur rendre compte de fon voyage & de l'accueil qu'il avoit reçu à Mocka. La députation de Zenan fut fufpendue. Enfin la réfolution à laquelle on s'arrêta, fut d'attendre les explications des Turcs, & de fe régler fur leur conduite.

Lettres de Sir Henri à Saris, & confeil qu'il lui donne.

Cargaifon de deux Vaiffeaux Indiens.

LES deux Vaiffeaux Indiens déchargèrent fur le Port foixante quintaux de bois d'aloës & fix cens churles d'indigo; cent cinquante bahars de canelle de Ceylan, chaque Bahar revenant à trois churles & demi; de l'osfar, qui eft une teinture rouge; du girofle, des toiles & des étoffes des Indes, [qui valoient depuis vingt jufqu'à quarante Réaux la Gorge; chaque Gorge étant de vingt piéces;] le prix de l'indigo étoit de trente à trente-cinq réaux le churle.

LE bruit s'étant répandu que Sir Henri avoit arrêté deux ou trois Jelbes, qui venoient de la Côte des Abyffins avec des vivres, on en conçut tant d'effroi dans la Ville, qu'il n'y avoit plus une Barque ni un Canot qui ôfaffent quitter le rivage; ce qui n'empécha point Saris d'écrire au Gouverneur que s'il vouloit lui procurer des marchandifes Indiennes à des prix raifonnables, il en chargeroit un de fes Bâtimens. Il ajoûta que cette marque d'intelligence ferviroit à convaincre Sir Henri de la bonne-foi des Turcs & pourroit lui faire ceffer les hoftilités. Mais pour réponfe à fa Lettre, il en reçut une qui lui apprenoit les intentions du Bacha. Elles étoient fi favorables en apparence, que pour faire fentir aux Anglois toute l'étendue de cette grace, le Gouverneur lui envoyoit la copie des ordres mêmes qu'il avoit reçus:

Ordres du Bacha de Zenan.

„ Haydar Aga, vous m'avez écrit qu'il eft arrivé à Mocka trois Vaiffeaux „ Anglois avec le Paffeport du Grand-Seigneur. Mon plaifir eft que vous „ leur engagiez ma parole pour leur fûreté, & que vous leur accordiez la „ liberté de prendre une maifon dans la Ville, pour y éxercer le commer- „ ce pendant cette Mouffon. Vous m'écrivez auffi qu'ils veulent m'en- „ voyer ici deux de leurs gens; donnez-leur tout ce qui eft convenable pour „ le voyage. „

A l'égard de la propofition de Saris, on lui répondoit, qu'il obtiendroit tout

Saris. 1612.

tout par amitié, rien par force; & qu'on étoit aussi disposé à charger ses trois Vaisseaux qu'un seul. Saris eut en même-tems l'information qu'il avoit desirée pour les poids. L'*inen* contient deux *rottales*, & le rottale est une livre de Mocka. Dix inens, qui font vingt livres, reviennent un peu plus qu'à vingt-trois livres Angloises, & même à vingt-quatre avec un peu de faveur. Un churle d'indigo fait cent cinquante livres de leur poids; &, de celui d'Angleterre, entre cent soixante-six & cent septante. Le coton se vend par bahard, à dix-huit réaux chaque bahar, quand il est bon & bien nettoyé; & le bahar fait trois [cens] rottales, c'est-à-dire, entre trois-cens quarante-quatre & quatre-cens trente-deux livres du poids Anglois. La mesure de Mocka, pour les longueurs, s'appelle *Pik*, & contient vingt-sept pouces, ou trois quartiers de la verge Angloise; ce qui revient à l'aune de Flandres.

Proportions des poids de Mocka à ceux des Anglois.

Le Gouverneur envoya le 9 un Canot à bord, pour proposer à Saris de faire descendre quelques-uns de ses gens au rivage, où il promettoit de faire voir l'original des ordres du Bacha, & de leur donner un ordre en vertu duquel tous les Jones Indiens qui échapperoient à Sir Henri seroient obligés d'entrer dans le Port de Mocka pour y commercer tranquillement avec les Anglois. Il ajoûtoit que si Saris pensoit sérieusement au commerce, il ne devoit pas faire difficulté d'envoyer ses Facteurs à terre, parce que les Marchands Turcs & Indiens, effrayés des hostilités de Sir Henri, n'avoient pas la hardiesse de se rendre sur la Flotte. Cocks descendit le lendemain. Il eut une conférence avec le Gouverneur & le Capitaine Maami, qui lui déclarérent encore qu'aucun Marchand ne vouloit risquer d'aller sur la Flotte, & que le Cadi même s'y opposoit depuis que les Turcs étoient offensés par la conduite de Sir Henri; que les Facteurs du grand Caire, arrivés avec la Caravane pour acheter les marchandises des Indes, ne commenceroient pas le commerce avant que de sçavoir combien il en viendroit cette année dans le Port; que les Banians, Facteurs ordinaires des Vaisseaux Indiens, ne se presseroient pas non plus de vendre, parce qu'ils prévoyoient infailliblement une cherté; enfin que si les Anglois vouloient vendre leurs propres marchandises, il ne falloit pas moins nécessairement les apporter au rivage.

Objections & difficultés du Gouverneur de Mocka.

Outre le motif de la crainte, qui faisoit souhaiter au Gouverneur de connoître les intentions de Saris, il avoit celui de l'intérêt; car, suivant l'aveu qu'il fit à Cocks, la Douäne de Mocka valoit alors chaque année quinze cens mille sequins, qui, évalués à cinq schellings piéce, faisoient la somme de trente-sept mille cinq cens livres sterling.

A quoi monte le revenu de la Douäne à Mocka.

Saris assembla son Conseil, pour délibérer sur les conjonctures. Après avoir considéré qu'il n'y avoit rien d'heureux à se promettre pour le commerce, tandis que Sir Henri continueroit d'arrêter les Vaisseaux Indiens, on résolut de demeurer dans l'inaction jusqu'au retour de la Mousson, pour se rendre dans quelque autre lieu avec de meilleures espérances, & de vivre néanmoins en bonne intelligence avec la Ville, comme on l'avoit fait jusqu'alors. Mais le 12, Saris reçut une Lettre de Sir Henri, avec des témoignages si vifs de son affection & du desir qu'il avoit de lui communiquer ses desseins, que ne pouvant se défendre de tant d'instances, il résolut de profiter du premier vent pour gagner Bal-al-Mandel. Cependant il communiqua sa résolution

Saris se détermine à joindre Sir Henri.

SARIS. 1612.

tion au Gouverneur; &, pour entretenir l'amitié, il prit une Lettre de lui pour Sir Henri.

Il le trouve aux Détroits.

IL arriva le 14 aux Détroits, où il trouva le Trade-Incréase & quatre Vaisseaux Indiens. Après avoir conféré avec Sir Henri, il assembla son Conseil, pour lui représenter que les différends de Sir Henri avec les Turcs & les Cambayens ne lui laissant pas plus d'espérance pour le commerce à Surate & à Cambaye qu'à Mocka, le parti qu'il croyoit le plus avantageux étoit de faire croiser l'Hector & le Thomas entre Aden & Bal-al-Mandel, tandis qu'avec le Clove il garderoit le Canal des Abyssins, pour couper le passage aux Bâtimens Indiens pendant la nuit; qu'à mesure qu'ils en arrêteroient quelques-uns, ils se déferoient de leurs draps, de leur plomb, de leur étain, de leur fer & de leurs dents d'éléphans, en les faisant prendre aux Indiens pour des épices & des étoffes des Indes. Il ajoûta que Sir Henri lui avoit annoncé l'arrivée de deux grands Vaisseaux, nommés le *Rhemi* & le *Hassani*, dont le moindre avoit assez de richesses pour charger entiérement l'Hector. Cette proposition ayant été approuvée de tout le monde, on ne pensa plus qu'à l'exécuter au premier vent favorable.

Etrange traité qu'ils font ensemble.

CEPENDANT il restoit un Traité à faire entre les deux Généraux Anglois pour le partage des marchandises échangées. On convint que les deux Flottes s'attacheroient également à fermer le passage aux Bâtimens de l'Inde; que les deux tiers des marchandises appartiendroient à Sir Henri, & la troisiéme part à Saris; & que les droits du Grand-Seigneur seroient payés fidélement. Cette convention fut écrite & signée respectivement. On y ajoûta une défense rigoureuse à tous les Anglois des deux Flottes de s'attribuer particuliérement la moindre part au butin, & de commettre la moindre injustice ou la moindre violence.

Saris retourne à Mocka. Espérances qu'on lui donne.

LE 18 au soir, il arriva un Vaisseau de Cananor, chargé d'épices, de drogues & d'autres commodités. Saris, [qui ne vouloit pas quitter Mocka sans sçavoir sur quoi il pouvoit compter de la part des Turcs,] retourna le même jour dans la Rade; & le Gouverneur surpris de le revoir, le fit prier de lui envoyer son Interpréte, pour l'informer de ce qui se passoit aux Détroits. [On ne lui dissimula rien. Cette ouverture, qui sembloit devoir l'irriter, servit au contraire à le rendre plus traitable.] Le 20, il envoya aux Anglois quantité de rafraîchissemens, & leur fit demander des essais de leurs marchandises, que Saris lui fit porter sur le champ. Il marqua du goût pour des draps de diverses couleurs, promit d'en prendre, avec de l'étain & du plomb, jusqu'à la somme de mille piéces de huit: mais il ajoûta que plusieurs Négocians de la Ville souhaitoient du plomb & du fer; sur quoi il pria instamment les Facteurs Anglois d'en faire débarquer une certaine quantité, parce qu'à peine auroient-ils commencé, leur dit-il, que le commerce prendroit une meilleure forme & se continueroit à la satisfaction de tout le monde. Il envoya de son côté sur la Flotte trois essais d'indigo, mais dont aucun n'étoit de Lahor, qui passe pour le meilleur terroir. Il mit le prix du churle à cent piéces de huit, ce qui étoit fort au-dessus de l'estimation des Anglois, qui ne croyoient pas qu'aucune des trois espèces valût plus de trente, quarante & quarante-cinq piéces le churle.

[CE même jour Mohamed, Secrétaire des Galéres se chargea de faire parvenir par terre une lettre à Sir Henri, & à Toutson.] Cependant Saris [s'imagina

gina

gina qu'un excès de défiance étoit fort souvent nuisible au commerce; & dans cette idée, il] consentit à faire transporter au rivage huit bales de drap, une tonne de fer, une tonne de plomb & deux caisses d'étain du poids de six-cens livres. Les Turcs offrirent pour le meilleur drap trois demi-piéces de huit le pik, [qui est ordinairement de vingt-sept pouces, mais qui auroit été de trente un, parce qu'on vouloit se servir d'une mesure particulière, faite exprès]; pour le bahar d'étain, cent-vingt pièces de huit; douze, pour le bahar de fer, & quinze pour le plomb. Ces prix n'ayant pas satisfait les Facteurs de la Flotte, ils prirent le parti de retourner le soir à bord, avec leurs Marchandises.

Saris. 1612. Il tente le commerce avec les Turcs.

Les espérances de Saris s'évanouirent entièrement après cette tentative. Il mit à la voile dès le 25 pour la Baye d'Assab, où il trouva l'Increase & l'Hector, avec onze Bâtimens Indiens de divers Cantons. [Lors qu'on entre dans cette Rade, il faut se ranger du côté du Nord, en laissant à stribord un petit Roc, qu'on apperçoit facilement. Par cette manœuvre, on trouve depuis douze jusqu'à sept brasses d'un fond sabloneux, où l'on peut jetter l'ancre à un mille du rivage.] En arrivant dans la Rade, Saris envoya ordre aux Indiens de ne pas s'en écarter sans sa permission. De leur côté, ils le supplièrent de s'accommoder promptement de ce qui lui conviendroit dans leurs marchandises, & de ne pas les exposer par de trop longs délais à manquer la Mousson pour Jeddah. Ils lui offrirent même de lui apporter à bord les bales qu'il voudroit avoir. Cette satisfaction leur fut accordée. Saris eut la curiosité de faire mesurer leurs deux plus grands Vaisseaux. Le Rhemi, dans toute sa longueur, avoit cent cinquante-trois pieds; quarante-deux de largeur, & trente-un de profondeur. Le Mahmudi étoit long de cent trente-six pieds, large de quarante & un, & profond de vingt-neuf. La hauteur du grand mât, dans le Rhemi (*u*), étoit de cent [huit pieds; & la longueur de sa grande vergue, de cent] trente-deux pieds. [Les autres Bâtimens égaloient à peu-près ces deux.] Le 10 de Mai, Maami arriva dans la Rade d'Assab, chargé par le Gouverneur de Mocka d'une espèce de négociation avec Sir Henri. Il vint d'abord sur le Clove, où Saris, qui ne lui devoit que de la reconnoissance, le reçut avec beaucoup d'amitié. Ensuite s'étant rendus ensemble à bord de l'Increase, Maami présenta deux Lettres à Sir Henri, l'une du Bacha de Zenan l'autre du Gouverneur de Mocka, qui demandoient quelle pouvoit être la cause de tant d'hostilités, auxquelles ils prétendoient n'avoir pas donné d'occasion; car, s'ils avoient offensé les Anglois, disoient-ils, ils leur avoient donné des satisfactions. Là-dessus ils prioient Sir Henri de rendre la liberté aux Vaisseaux Indiens.

Il se rend à la Baye d'Assab.

Mesure des Vaisseaux Indiens.

Plaintes des Turcs.

Il répondit que loin d'avoir reçu des satisfactions, c'étoit le ressentiment de n'avoir pû les obtenir qui l'avoit ramené dans ces Mers; & qu'il en demandoit d'éclatantes pour le meurtre de ses gens, pour les outrages personnels qu'il avoit essuyés, & pour la perte de la Mousson qui avoit ruiné toutes les espérances de son voyage. Maami le pria de mettre ses prétentions par écrit, en promettant que dans l'espace de quinze jours, il lui apporteroit la réponse du Bacha. Sir Henri le satisfit aussi-tôt.

Réponse des Anglois.

Les

(*u*) *Angl.* dans le Mahmudi. R. d. E.

Saris. 1612. Visite comique d'un Prince Abyssin.

Les Anglois eurent, le 15, un spectacle qui ne fut pas sans agrément au milieu de tant de chagrins & de fatigues. Le Roi de Rahaita, petit Prince sur la Côte d'Abyssinie, vint les visiter avec son cortège Afriquain. Il étoit monté sur une Vache; nud, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle il portoit un fort beau pagne d'étoffe des Indes; & de la tête, qui étoit couverte d'un turban, avec une grande nacre de perle qui lui tomboit sur le front. Sa Garde étoit composée de quinze hommes (x), armés de dards, d'arcs & de fléches, d'épées & de targettes. Les deux Généraux Anglois allèrent au-devant de lui, avec cent Mousquetaires & un bon nombre de Piquiers; car ils n'étoient pas sans défiance; & n'ignorant pas que les Turcs avoient employé divers artifices pour soulever contre eux les Habitans du Pays, ils doutoient si cette civilité du Roi ne couvroit pas quelque trahison. D'un autre côté, ils ne pouvoient se dispenser de lui rendre des honneurs, parce qu'ils avoient besoin des rafraîchissemens de la Rade d'Assab qui étoit sous sa domination. Aussi le traitèrent-ils suivant son goût, en lui offrant quelques bouteilles d'eau-de-vie, dont il but jusqu'à ne pouvoir plus se soûtenir sans secours. [Ce prince dépendoit de l'Empereur des Abyssins, quoique trop éloigné de sa résidence pour en recevoir des loix fort gênantes.] Il fit présent aux Généraux de cinq veaux gras, [& leur promit tous les secours qui dépendroient de lui. Ses sujets sont Mahométans. Ils sont laids, & ont les cheveux frisés.]

(y) Le même jour, Sir Henri eut la satisfaction de voir arriver le Pepper-Corn, un des Vaisseaux de sa Flotte, pour lequel il n'étoit pas sans inquiétude. Dounton, qui le commandoit s'étoit saisi près d'Aden, d'un Jonc de Sindi, chargé de beurre, d'huile & d'étoffes de Cambaye. Il raconta que le grand Navire de Diu, commandé par Maleck-Amber, lui étoit échappé, quoiqu'il lui eût donné quelque-tems la chasse & qu'il lui eût envoyé quelques volées de canon. C'étoit précisément le Vaisseau qu'il avoit ordre d'arrêter, & que le Thomas & le Darling avoient attendu si long-tems aux Détroits. [Ce même jour, Saris reçut une note des prix des marchandises à Surate. Une piéce de drap large, pesant vingt-trois livres, y valoit vingt Mahmudis, c'est-à-dire quatre piéces de huit: les créseaux quatrevingt-quatre Mahmudis; ce qui étoit au dessous de ce qu'on en avoit payé en Angleterre. Le grand Maund de plomb, pesant trente-trois livres, sept Mahmudis & un tiers. Le petit Maund d'étain, pesant ving-cinq livres, cinq piéces & demi de huit. A Dabul, le Bahar de fer contenant cent soixante livres, se vendoit vingt-un réaux: les dents d'Eléphants soixante-cinq Mahmudis le grand Maund. Le prix de l'Indigo de Sirkesa (z) varioit suivant la sorte: la meilleure se vendoit quatorze roupies; faisant une demi piéce de huit; la seconde espèce, douze roupies; & le grand Maund de la troisième espèce, se donnoit pour huit. La valeur de l'Indigo de Lahor, qui est le meilleur de tous, varioit aussi suivant la sorte, & il se vendoit depuis vingt-quatre jusqu'à trente-six roupies le Maund, de cinquante-cinq livres.

Le

(x) *Angl.* Il étoit accompagné de cent cinquante hommes. R. d. E.

(y) La 4e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(z) Purchass écrit Cirkesa, & d'autres disent Serkes ou Sherkes. C'est un Village près de Ahmed-Abâd, Capitale de Cambaye.

Saris. 1612.

Accommodement des Anglois avec les Turcs.

Le 23, quarante-neuf hommes s'embarquèrent sur le Thomas, & prirent la route de Sokotora, pour y acheter de l'Aloës; & delà ils devoient aller charger du poivre à Priaman & à Tekou, dans l'Isle de Sumatra.] Tous les jours suivans furent employés aux échanges des marchandises Indiennes, jusqu'au 31, que le Messager du Bacha de Zenan, le Scha Bandar des Banians de Mocka, & le Capitaine Maami arrivèrent dans la Rade, pour terminer les différends de Sir Henri avec les Turcs. Il est inutile de répéter ici les conditions de cet accommodement, qu'on peut lire dans les Relations précédentes.

☞ [Le 23 de Juin, l'Incréase quitta la Rade d'Assab pour se rendre devant Mocka; & la nuit suivante, le Clove prit le même chemin. Les Anglois qui montoient ces deux Vaisseaux virent des Feux de joye, qu'on faisoit à Mocka; & ils les regardèrent comme une bravade des Turcs qui cherchoient à les insulter.

Le 26, Saris envoya son Esquif à terre avec des Lettres pour l'Aga, le Scha Bandar & le Capitaine Maami. Il leur demandoit ce qu'ils pourroient lui donner en argent, pour liquider les comptes qu'ils avoient avec les Vaisseaux Indiens. Le 29, il reçut une Réponse du Gouverneur, remplie de complimens, mais où il n'étoit presque pas parlé de l'affaire dont il étoit question. Le 30, on retourna à la Rade d'Assab. Le 5 de Juillet, Mir Mahmud Tûki, Capitaine du Rhemi, Vaisseau qui étoit au moins de douze cens tonneaux, vint à bord du Clove, suivi de ses principaux Marchands: ils y furent tous bien régalés. Le 11, l'Incréase & le Pepper-Corn firent voile pour Mocka, avec sept des Vaisseaux Indiens. Le 12, ils jettèrent l'ancre devant la Ville. Le 15, le Clove & le Pepper-Corn s'avancèrent près d'un Jonck, qui leur avoit paru s'approcher trop du rivage; ils le virent environné de Jelbes qui travailloient à le décharger. Ils les écartèrent bientôt par quelques coups de canon, qu'on ne leur rendit point ni de la Ville, ni du Château, quoique la chose eût pû se faire.

Le 7 d'Août, on eut avis de l'arrivée du grand Vaisseau de Suez, & de celle de quatre grandes Galères à Bogo, Ville sur la Côte d'Abyssinie; & d'où un Vaisseau peut se rendre en un demi jour à Mocka. Le Gouverneur de cette dernière Place écrivit ce même jour à Saris, pour lui dire que les Turcs célèbroient une fête, dans laquelle ils avoient coûtume de tirer le canon. Il lui donnoit cet avis, pour qu'il ne regardât pas cette marque de réjouissance, comme une bravade par laquelle on cherchoit à l'insulter; & qu'il ne pensât pas à s'en venger. Sur le midi, on fit effectivement une décharge de dix-sept piéces de canon du Château & de quelques autres qui étoient ailleurs. Cela apprit aux Anglois qu'on les avoit mal instruit, lorsqu'on leur avoit dit qu'il n'y avoit dans la Place que deux piéces de Canon en état de servir.

Le 8, l'Hector fit voile pour Priaman & pour Tékou. Il étoit monté de quatre-vingt huit hommes, qui se portoient tous bien. Ce jour-là, les Capitaines des Joncs Indiens demandèrent à Saris des Passeports, qui les missent à couvert de ce qu'ils avoient à craindre de la part des Vaisseaux Anglois qu'ils pourroient rencontrer: la chose leur fut accordée.

Le 10, on régla les comptes avec trois de ces Joncs, qui étoient le Hassani, le Kaderi, & le Mahmudi. Le lendemain, on en fit autant avec le Rhemi

SARIS. 1612.

Rhemi & le Salameti. Toute la cargaiſon dont on ſe fournit dans cet endroit, ne monta qu'à 46174 piéces de huit.

POUR qu'on puiſſe ſe former une idée du commerce qu'on y fit, nous joindrons ici les deux Quittances ſuivantes (a).

Quittances des Marchands Indiens.

A la Rade de Mocka, dans la Mer Rouge, le 10 d'Août 1612. Moi Mohammed Hashen Komal Adin Ashen, Capitaine du Haſſani de Surate, ai vendu ou échangé au Capitaine Jean Saris, Général dans le huitième Voyage aux Indes Orientales, pour la ſomme de ſept mille quatre cens 11/48 Réaux, en marchandiſes dont voici le détail.

	Reaux.
Indigo de deux ſortes; 86 bales, montant avec profit à . .	3046 7/48.
Etoffes de Cambaye; 316 Gorjes, 7 piéces & demie, à	4136.
Trois Tapis évalués à	20.
Deux Matelas de Kottonia à 80 Reaux le Gori.	8.
Ris, Beurre, Gingembre & Sucre, pour la valeur de	57 7/24.
Dix-huit Verges d'étoffe large, ...	96.
Quatre bales de Gomme-lacque.	40 18/24.
Somme totale.	7400 11/48.

En payement de ces Marchandiſes j'ai reçu,

28 & 1/2 Piéces d'étoffe large, montant à	4574 30/48.
10 Piéces de Creſeau.	501 1/3.
30 Bahars de Plomb . . . . , , ...	720.
20 Bahars de Fer	480.
4 & 1/2 Bahars d'Etain	679 1/2.
15 Fuſils de chaſſe.	445.
Somme totale.	7400 11/48.

En foi dequoi j'ai appoſé ici ma main & mon Cachet, au jour & année ſuſdits.

AUTRE QUITTANCE.

A la Rade de Mocka dans la Mer Rouge, ce 10 d'Août 1612. Moi Narkada Haſſan, Capitaine du grand Vaiſſeau, nommé le Kawdrie de Diu, ai vendu & échangé, au Capitaine Jean Saris, Général dans le huitième Voyage aux Indes Orientales, pour la ſomme de deux mille neuf cens quarante ſept & 9/16 Réaux de huit, en marchandiſes dont voici le détail.

Indigo de deux ſortes, 31 bales, montant avec profit à . . . 1994 11/16.

Spicnard,

(a) Ces Piéces ſemblent avoir été ajoûtées par Purchaſſ.

Spicnard, 1 bale. Turbith. 1 bale Canelle. 5 bales	$64\frac{1}{4}$.	Saris. 1612.
Etoffes de Cambaye, 137 Gorjes, & trois piéces.	$1188\frac{1}{2}$.	
Somme totale.	$2947\frac{9}{16}$.	

En payement j'ai reçu les Marchandises suivantes.

6 Piéces d'Etoffes larges	$890\frac{3}{4}$.
10 Piéces de Creseau	$477\frac{1}{3}$.
31 & $\frac{1}{4}$ Bahars de Plomb	$762\frac{11}{48}$.
10 Bahars de Fer	240.
1 Bahar & $\frac{1}{4}$ d'Etain	$226\frac{2}{3}$.
14 Fusils de chasse	350.
En argent pour solde de compte.	$\frac{11}{16}$.
Somme totale.	$2947\frac{9}{16}$.

En foi de quoi j'ai apposé ici ma main & mon Cachet, au jour & année susdits.

Les Anglois vendirent peu de leurs Marchandises au Port de Mocka, parce que les Naturels du Pays sont pauvres, & que les Turcs ne vouloient pas négocier avec eux.]

Enfin les deux Flottes Angloises [firent voile de Mocka le 13, &] repassérent les Détroits, aussi satisfaites de leur butin que de leur vengeance, chaque Vaisseau prit une course différente, suivant les vûes & les ordres de leurs Généraux, pour se rassembler à Bantam. [Saris arriva le 3 de Septembre à Sokotora dans la Rade de Delischa; après avoir été retardé dans son Voyage par un Courant qui portoit à l'Ouest & au Nord-Ouest. Il apprit là que le Thomas, qui y avoit été trois mois auparavant, ne s'y étoit pas arrêté long-tems, parce qu'il n'avoit pas pû s'accorder pour le prix de l'Aloës.

Saris se rend à Sokotora.

Le 4, les Marchands descendirent à terre, où ils furent fort bien reçus; mais sans pouvoir non plus convenir du prix de l'Aloës. Le Roi ne vouloit pas le donner à moins de quarante piéces de huit, le quintal de 140 livres. Il disoit qu'il n'en avoit plus qu'une petite provision, pour laquelle les Portugais le sollicitoient déja depuis longtems. Saris ennuyé de perdre le tems à marchander, convint qu'on payeroit une certaine quantité d'Aloës à raison de trente Réaux le quintal, & une autre à raison de trente-huit; & sur ce pied il en acheta 4067 livres. Il ne fut pas content du Roi, qui chercha à le tromper en diverses occasions; cependant il ne lui en témoigna rien, pour ne pas nuire par-là au commerce qu'il pourroit faire dans ce même lieu à son retour.

Le 8, on fit voile pour Bantam. Le 22, à 8 degrés 12 minutes de latitude le vent étant à l'Ouest-Sud-Ouest, on porta Est quart au Sud. Environ minuit, on vit un spectacle qui intimida tout l'Equipage, pour lequel il étoit absolument nouveau. La Mer parut toute en Feu, & répandoit une si grande lumière autour du Vaisseau, qu'on pouvoit lire aisément. On craignoit d'a-

La Mer paroît en Feu.

Saris. 1612. bord de tomber dans quelque danger; mais la crainte se dissipa à mesure qu'on avançoit, & l'on découvrit que l'on dévoit chercher la cause de ce Phénomène dans cette espèce de Poissons qu'on nomme Séches. Le 27 au matin, on vit l'Isle de Ceylan, & le 29 on se trouva à 141 lieuës du Cap Comorin, qui portoit Est quart au Sud. Les Terres étoient hautes, & paroissoient doubles du côté du Nord. Ce Cap est mal-placé dans les Cartes qui le mettent à 6 degrés 10 minutes; sa véritable latitude est de 7 degrés 42 minutes au Nord. On jetta la sonde dans cet endroit; mais sans pouvoir trouver de fond à cent brasses. Saris continuant sa route, ne vit aucune des Isles qui sont marquées dans les Cartes; il ne découvrit pas même une seule des Isles Maldives qu'on dit être en si grand nombre.

Le 15 d'Octobre, à 4 degrés, 49 minutes Sud, on se trouva à la vûe de Sumatra, dont la partie Orientale s'étend Est-Nord-Est. On fut éloigné de la Côte par un violent Courant qui portoit au Sud. Lorsque ceux qui font voile vers le Détroit de la Sonde, sont parvenus à un degré 30 minutes de latitude Sud, où commencent les Courans, ils doivent suivre la Côte de Sumatra, en s'en tenant éloignés de 30 lieuës: & il faut qu'ils soyent toûjours sur leurs gardes pour ne pas donner dans des bas-fonds que les Courans empêchent de voir.] Le 24, Saris arriva au Port de Bantam. Il y revit les autres Bâtimens, qui n'avoient pas fait moins heureusement leur course. [L'arrivée de tous ces Vaisseaux augmenta considérablement le prix des marchandises. La valeur, par éxemple, d'un Pikul de Cloux de girofle, étoit montée de seize Réaux de huit, à quarante, & même au dessus.

Le 26, Saris se rendit à la Cour, accompagné de plusieurs marchands, & fit au Gouverneur, nommé Pangranlhamarra, divers présens qui furent bien reçus. Ce Pangran, ou Seigneur, avoit toute l'autorité entre les mains, & il étoit comme le Tuteur du Roi, qui étoit cependant assez âgé pour pouvoir s'en passer. On lui demanda la permission de décharger les marchandises; il l'accorda, à condition que les Officiers de la Douäne seroient instruits de tout ce qu'on transporteroit à terre, pour ne rien perdre de leurs Droits.

Le 28] une Lettre de William Adams, où les richesses du Japon & la facilité du commerce dans cette grande Isle, étoient représentées avec beaucoup d'avantage, fit prendre à Saris la résolution d'entreprendre un si long Voyage. [Il voyoit qu'il n'y avoit rien à faire, en prenant un autre parti. Les Hollandois étoient presque les seuls maîtres des Molucques & de Banda; l'Air de Bantam étoit fort mal-sain, & produisoit de très mauvais effets parmi les Anglois, qui se ménageoient peu. Saris donc résolut que l'Hector retourneroit promtement en Angleterre, & qu'on acheteroit quatorze mille sacs de poivre, pour faire sa charge & celle du Thomas; & dans la crainte que la nouvelle de l'arrivée des Vaisseaux qu'on attendoit, ne fit hausser encore le prix de cette marchandise; on en acheta d'abord deux mille sacs, à 127½ Réaux de huit; mille sacs, à 122 Réaux; & trois mille, à 150 pour les cent sacs.

Le 15 de Novembre, 80 Anglois sous les armes, passérent en revûe, devant la Cour; & cela à la requête du Gouverneur, qui célébroit ce jour-là la fin du Carême des Mahométans. Il avoit demandé la même chose aux Hollandois, qui la lui avoient refusée.

Le

re qu'on
Phéno-
atin, on
rin, qui
ent dou-
mettent
utes au
r de fond
font mar-
Maldives

a vûe de
gné de la
font voi-
de latitu-
Sumatra,
s fur leurs
êchent de
Bâtimens,
e tous ces ☞
a valeur,
Réaux de

hands, &
rent bien
nains, &
pour pou-
archandi-
oient in-
e de leurs

n & la fa-
vec beau-
n fi long
tre parti. ☞
de Banda;
effets par-
l'Hector
orze mille
s la crain-
fit hauffer
mille facs,
a 150 pour

revûe, de-
ce jour-là
fe aux Hol-

LE



KAART van de FILIPPYNSE, CELEBES, en MOLUKSE-EILANDEN.

Saris. 1612.

Le 17, Saris fit encore marché pour quatre mille facs de Poivre, à 16 Réaux pour chaque dixaine de facs, mais avec un rabais de 3 pour 100. Le 18, on vit arriver onze grands Vaiſſeaux Hollandois, & le Thomas, qui revenoit de Priaman d'où il ne rapportoit que 312 Bahars de poivre, & 20 Taels d'or. Le 22, les Hollandois armés très proprement vinrent en bon ordre devant le Palais, où ils firent trois décharges de leur mouſqueterie. Après quoi le Gouverneur leur fit dire que le Roi les remercioit, & qu'ils pouvoient s'en retourner chez eux avec leurs chapeaux de fer; c'eſt le nom que les Javans donnoient à leurs caſques. Le 28, trois Vaiſſeaux Hollandois firent voile pour l'Europe, & cinq pour Banda & les Molucques. Le 4 Decembre, il en arriva un de Coromandel. Le 11, l'Hector ſe rendit à *Morough*, Place fort commode pour s'y rafraîchir; & y attendit le Thomas. Le 28, un des principaux Marchands Chinois régala à dîner les Officiers Anglois, & leur donna le plaiſir d'une Comédie, jouée par des Acteurs Chinois, & qui réuſſit fort bien. Le 12 de Janvier, le Thomas, monté de trente ſix Anglois & trois Indiens, fit voile pour l'Angleterre.] Saris s'étant parfaitement radoubé, partit le 14 dans le Clove, pour aller faire l'eſſai d'un commerce qui n'étoit point encore connu des Anglois.

1613.

Il entreprend le voyage du Japon.

(*b*) Il avoit pris, avec ce qui lui reſtoit de marchandiſes d'Angleterre, ſept cens facs de poivre à Bantam. Son Equipage n'étoit compoſé que de vingt-quatre Anglois, un Eſpagnol, un Japonois & cinq Indiens. Le matin du jour ſuivant, il porta Eſt quart au Sud & Eſt-Sud-Eſt, en laiſſant à droite Pulo-Lack, & dix ou onze petites Iſles à gauche. Mais en s'avançant entre deux autres Iſles, qui ſont à l'Eſt de Pulo-Lack, il donna malheureuſement ſur une Baſſe, où il demeura plus de trois heures dans un étrange embarras; & lorſqu'il s'en fut dégagé avec le ſecours d'un vent fort impétueux, il s'apperçut d'une voye d'eau ſi terrible, que toutes les mains du Bâtiment ſuffirent à peine pour en arrêter les progrès. Cependant l'habileté du Charpentier répara le déſordre. Une triſte expérience apprit à Saris, que pour éviter cet écueil, il faut ſuivre l'Iſle auſſi près qu'il eſt poſſible.

Civilités qu'il fait & qu'il reçoit à Jakatra.

Le 16, il mouilla contre le rivage, ſur cinq braſſes près d'un lieu nommé *Tingo-Java*, où l'eau eſt excellente, à quatorze lieuës de Bantam, & trois & demi à l'Oueſt de Jackatra. Il envoya de-là quelques préſens au Roi de Jackatra & à ſon Scha Bandar, en leur faiſant demander la permiſſion d'acheter ce qui lui étoit néceſſaire. Cette politeſſe fut ſi bien reçue, que le lendemain il vit arriver un des principaux Officiers de cette Cour, avec des remercîmens & des préſens de la part du Prince. Il uſa, pour ſes beſoins, de la liberté de deſcendre qui lui fut accordée; & le 21, il remit à la voile, en portant Eſt-Nord-Eſt, près de la plus Orientale des deux Iſles qui ſont vis-à-vis Tingo-Java. Bientôt il trouva un Courant ſi impétueux, qu'il fut obligé de mouiller vers le ſoir, trois petites lieuës à l'Eſt de Jackatra.

Iſles de Cherribon.

Après s'être mis au large le lendemain, ſur quatorze braſſes, on reprit à l'Eſt-Nord-Eſt, & le 23 au matin, on eut la vûe des Iſles de Cherribon, à ☞ 6 degrés 10 minutes de latitude du Sud. [Le 24 au matin, on découvrit trois montagnes

(*b*) La 5[e]. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original R. d. E.

Saris. 1613.

montagnes pointues & l'on eut la pointe de Java au Sud-Est quart au Sud, l'on avança 28 lieuës à l'Est, sur vingt brasses d'eau.] Le 26, à la pointe du jour, on eut la vûe de Pulo-Labuk, éloignée d'environ huit lieuës. On porta Est quart au Sud sur trente-cinq brasses, & vers cinq heures après-midi, (*c*) on découvrit le Continent, qui se présentoit Sud-Est & Sud-Est quart au Sud. [La latitude fut de 6 degrés 12 minutes, & l'on fit 22 lieuës à l'Est, & à l'Est quart au Nord.] Le 27, à 6 degrés 4 minutes du Sud, on apperçut une Isle au Nord-Nord-Est, [& l'on fit 28 lieuës à l'Est tirant au Nord.]

Le 30, la latitude se trouva de 5 degrés 57 minutes, & l'on se crut par les calculs, à deux cens vingt-quatre lieuës de Bantam. Vers trois heures après-midi, on vit à cinq ou six lieuës une Isle basse & plate, qui parut couverte d'arbres. On continua de porter Est quart au Sud; [à quatre heures, on tourna au Nord quart à l'Est moitié Nord, & l'on eut la vûe de deux autres Isles basses, dont l'une étoit à l'Est & l'autre à l'Ouest; vers six heures du soir l'on eut au Nord moitié à l'Est l'Isle couverte d'arbres. Ces trois derniers jours, on eut toûjours la sonde à la main: mais on trouva par-tout assez de profondeur.] Le 31 au matin, on reconnut l'Isle Célèbes, dont la pointe Occidentale s'éleve comme une Isle séparée. [A midi, on fut à 5 degrés 50 minutes Sud. Après qu'on eut avancé 16 lieuës à l'Est tirant au Nord, l'on trouva un Courant qui portoit au Nord-Ouest.] Le soir, on serra les voiles pour s'approcher des Détroits de Desolam, que les Habitans du Pays nomment *Solar*; pendant toute la nuit on eut la sonde à la main, dans la crainte d'une Basse qui n'est qu'à deux tiers de lieuë de Célèbes, & sur laquelle on voit battre l'eau dans la basse marée. Tout le côté de Célèbes est fort dangereux, par la multitude de Basses ou de terres abîmées qu'on y rencontre; mais quoique le plus sûr soit de se jetter du côté de Desolam, on peut sans crainte suivre le Nord entre les deux Isles, elles sont éloignées l'une de l'autre de cinq petites lieuës, qui font la largeur du Détroit.

Isle Célèbes & son Détroit.

Le 2 de Février, à 5 degrés 52 minutes, lorsqu'on ne voyoit plus que la partie Méridionale de Desolam éloignée d'environ dix lieuës, on porta librement à l'Est quart au Nord. Le 3, au matin, on vit la pointe Sud de l'Isle Cambine, à neuf lieuës; & le lendemain après-midi, une Terre qu'on prit pour l'Isle Button ou Botun. Le 5, étant à trois ou quatre lieuës de Cambine, on trouva que le Courant portoit au Nord, [mais à la faveur de l'Isle même, on s'en dégagea facilement.] [Le 7 à la pointe du jour, l'on eut au Nord quart à l'Est, la pointe Nord de cette Isle; & au Sud-Est, une petite terre haute, qui est à 6 ou 7 lieuës de Button.] Le 8 au matin, on apperçut une autre Isle, nommée *Tingabasse*. Le 9, on rencontra deux Batimens Indiens, qui portent le nom de *Kurrekures* ou *Caricoles*. L'Esquif, qui leur fut envoyé, amena aussi-tôt deux hommes, qui se firent connoître, l'un pour un Anglois, nommé *Welden*, de l'Equipage du Vaisseau Anglois *l'Expédition*, & l'autre pour un Flamand. Welden s'étant arrêté dans l'Isle de Button, faisoit

Isle de Tingabasse.

Deux Européens au service du Roi de Button.

(*c*) *L'Original dit* qu'on découvrit le Continent vers neuf heures; c'est-à-dire vrai-semblablement vers neuf heures du matin, car immédiatement après il ajoûte, que, vers quatre heures de l'après-midi, on fut à 9 lieuës de Pulo Labuk, qui portoit Ouest quart au Nord. R. d. E.

Saris. 1613.

faiſoit le commerce du Roi aux Iſles de Banda, & commandoit actuellement les deux Caricoles. [Il ſe louë beaucoup de ſa ſituation & de ſes eſpérances de fortune. Son deſſein, après s'etre enrichi, étoit de retourner en Europe ſur le premier Vaiſſeau Anglois qui relâcheroit à Button. Le Flamand, moins heureux que lui, ne ſe ſoutenoit à cette Cour que par ſa protection. Il y étoit venu de Makaſſar, où s'étant attiré la haine d'un puiſſant Facteur Hollandois, il avoit mieux aimé ſe retirer dans une Iſle peu fréquentée des Européens, que de demeurer expoſé aux perſécutions de ſon Ennemi.]

On étoit à 5 degrés 20 minutes du Sud. Saris raconte que voyant encore la pointe Orientale de Button, il remarqua que cette terre s'affaiſſe tout-d'un-coup & s'ouvre au Nord-Oueſt par deux ou trois grandes Bayes, qui avec trois Iſles qu'elles ont au Nord, forment les Détroits de Button. Ces Détroits n'ont pas plus d'une lieuë de largeur. [Leur entrée eſt au côté Nord de Button en venant du côté Oueſt, quand on eſt vis-à-vis de la pointe Nord-Oueſt de cette Iſle, il faut tirer à l'Eſt-Nord-Eſt & à l'Eſt quart au Nord; & lorſqu'on eſt parvenu à l'extrémité Oueſt on trouve deux longues Iſles qu'il faut laiſſer à droite. Le 11, on fut à 4 degrés 8 minutes Sud; & l'on fit 24 lieuës au Nord-Nord-Eſt.]

Détroits de Button.

Le 13 au matin, à 3 degrés 41 minutes, on vit l'Iſle de Burro, qui eſt une haute terre, [mais peu habitée, parce que le fond en eſt extrêmement ſabloneux & que l'eau y eſt fort rare.] Elle a au Sud-Oueſt une autre Iſle nommée *Sula* (*d*), qui en eſt à 14 lieuës.

Iſle de Burro & de Sula.

[Le 17, la partie ſeptentrionale de Button portant à l'Eſt quart au Sud, on découvrit du haut du grand mât trois Iſles au Nord-Eſt quart au Nord. Le 18 au matin, on fut à trois lieuës de la plus Orientale de ces Iſles, qui ſe trouva être celle de Sula. Le 20, à la latitude d'un degré 30 minutes du Sud, on fit ſept lieuës au Nord-Eſt.] Le 21 au matin, on étoit à quatre ou cinq lieuës de Boa de Bachian, que les Mariniers nomment *Haleboling*, Iſle fort haute, & ronde dans ſa forme. La latitude eſt d'un degré 16 minutes du Nord. Sept lieuës plus loin au Nord quart à l'Eſt, on apperçut le 22, de la 55e. minute de latitude, l'Iſle de Bachian. La variation, au ſoir, étoit de 4 degrés 12 minutes.

Le lendemain, étant à trois lieuës de la pointe Oueſt de Bachian, Saris découvrit trois ou quatre autres Iſles à l'Eſt, qu'on ne peut diſtinguer aiſément ſi l'on n'en n'eſt fort près. Elles ſont face à l'Eſt-Sud-Eſt; mais la terre s'ouvre à la pointe du Sud, qui eſt éloignée d'environ quatre lieuës de la pointe de l'Oueſt. Enſuite il ſe préſente au Nord-Eſt une grande Baye, qui eſt environnée de tous côtés par la terre, & qui a par-tout beaucoup de profondeur. L'Iſle de Bachian eſt abondante en girofle. Mais Saris la trouva ruinée par les guerres civiles, que les artifices des Flamands & des Eſpagnols y entretenoient, dans la vûe d'affoiblir une Nation qu'ils vouloient réduire à l'eſclavage. Le 24, à deux mille de la pointe, Saris envoya ſa Chaloupe au rivage, pour chercher de l'eau. On n'en trouva point, & le beſoin preſſant qu'il en avoit, lui fit prendre le parti d'entrer dans la Baye, où il découvrit tout-d'un-coup

Situation de l'Iſle de Bachian.

(*d*) *Angl.* La partie Occidentale de Burro eſt ſituée Sud moitié à l'Oueſt, & Nord moitié à l'Eſt, à 14 lieuës de Sula. R. d. E.

Saris. 1613.

Fort & Ville des Hollandois.

Saris est bien reçu d'eux.

coup la Ville (e) & le Fort des Hollandois. Le Fort est bâti régulièrement. Il commande la Ville, qui paroît fort petite. Les Anglois jettèrent l'ancre à la portée du canon de la terre. La Rade se nomme *Amasan*.

Il étoit venu à bord, en entrant dans la Baye, un Officier du Roi, qui offrit aux Anglois, de la part de son Maître, toutes les productions du Pays. Les Hollandois de leur côté, saluèrent le Vaisseau de cinq coups de canon, qu'on leur rendit dans le même nombre; & Saris dit à l'Officier Indien que cette décharge se faisoit à l'honneur du Roi. L'Amiral & plusieurs autres Nobles de l'Isle vinrent aussi visiter les Anglois au nom de ce Prince. Ils avouèrent que la crainte des Hollandois les tenoit dans un assujettissement si continuel, qu'à peine osoient-ils faire sortir de l'Isle un kati de girofle. Saris leur ayant néanmoins déclaré qu'il venoit dans l'espérance de lier commerce avec eux & de laisser même un Comptoir dans leur Isle, ils répondirent qu'ils ne desiroient rien avec tant d'ardeur, mais qu'ils doutoient s'ils auroient le pouvoir de le satisfaire, & qu'ils en parleroient au Roi leur Maître.

Etat de leurs forces. Femmes guerrières.

Le Commandant du Fort Hollandois ne s'empressa pas moins de rendre visite à Saris sur son bord. Il lui parla, sans défiance, de l'état présent de ses forces, qui n'étoient pas capables d'inspirer aux Habitans toute la terreur dont ils étoient remplis; mais les Flottes Hollandoises, qui étoient venues successivement dans l'Isle, y avoient laissé cette impression. Il n'y avoit dans le Fort que treize pièces d'artillerie fort médiocres, & trente Soldats, dont la plûpart étoient mariés à des femmes du Pays, & quelques-uns à des Hollandoises. A la vérité ces femmes de Hollande, qui étoient au nombre d'onze, faisoient le service militaire comme leurs maris, & n'auroient pas balancé dans l'occasion à combattre les armes à la main. Elles étoient d'une taille & d'une force extraordinaires, mais d'une physionomie d'ailleurs aussi basse que leurs manières. Elles ne tardèrent point à suivre leur Commandant sur le Vaisseau; & se plaignant beaucoup de leur misère, elles commencèrent bientôt à vivre dans la dernière familiarité avec tous les Matelots de l'Equipage.

Saris fait sonder la Baye.

Le 3 de Mars, Saris envoya l'Esquif pour sonder tout le côté Oriental de la Baye; & vers l'entrée, près d'une petite Isle, on trouva un lieu commode pour y jetter l'ancre sur douze, seize & vingt brasses d'un fond de corail, hors de la portée du canon Hollandois. On observa aussi une Basse, au Sud, de deux ou trois cables de longueur. La latitude de la Baye est de cinquante minutes du Sud. Le lendemain, Saris reçut un présent du Roi [de Ternate,] par les mains d'un Prêtre Indien. Un More, qui vint à bord après le départ du Prêtre, avec des essais de cloux de girofle, offrit aux Anglois de leur en vendre une quantité considérable, s'ils vouloient se rendre à Machian. Il étoit chargé de cette commission par un Négociant fort riche de cette Isle, qui se trouvoit alors dans celle de Bachian. Saris ouvrit l'oreille en apprenant que celui de la part duquel il recevoit ces offres, étoit Frère du Roi de Ternate. Il se nommoit Ray Malladaja.

Proposition qu'on lui fait pour l'Isle de Machian.

Cet honnête & noble Indien vint lui-même à bord le lendemain, & promit à Saris, non-seulement de lui donner deux de ses gens pour lui servir de

(e) Purchass l'appelle toûjours *Bachan*.

Saris. 1613.

de Pilotes jusqu'à [un endroit, nommé Tahanni, dans l'Isle de] Machian, mais de l'accompagner dans ce voyage. Cependant il le pria de partir avant lui, pour l'attendre dans une Isle qui se trouvoit sur la route. Il ajoûta de bonne-foi que les Hollandois ne payoient que cinquante piéces de huit pour le bahar, mais que les Anglois en payeroient soixante. Saris ne fut pas rebuté du prix, & trouvant au contraire un motif de confiance dans cette déclaration, il promit de payer ce qu'on lui demandoit.

Saris part de la Baye d'Amasan.

(*f*) Il fortit le 7 de la Rade d'Amasan, en portant Ouest & Ouest quart au Nord, sous la direction de ses deux nouveaux Pilotes. Le 10, on découvrit Machian, qui est une Isle fort élevée au Nord-Est de Tidor. On en trouve plusieurs entre celles de Bachian & de Machian, ce qui forme différens Détroits. Celui de Namurat, qui se présente le premier, est à neuf lieuës de la Rade d'Amasan. Un Courant, qui alloit au Sud, força les Anglois de mouiller le soir cinq lieuës au-delà de Namurat, à l'entrée d'un autre Détroit. Le jour suivant, quoique le vent fût au Sud-Sud-Est, on passa heureusement sur 29 & 30 brasses. Ensuite, portant à l'Ouest, on eut la vûe de Geylolo, qui est une longue terre, couverte de plusieurs Isles à l'Est & à l'Est-Sud-Est. L'Isle qui forme le Détroit, de ce côté-là, se nomme Tavalli-Bachian; [à l'Ouest on en découvre une autre, appellée Tamata, & à quelque distance de la pointe qu'elle forme, on voit un Roc qu'on prendroit de loin pour une voile.] On jetta l'ancre trois lieuës au-delà, fort près d'une autre Isle nommée simplement Tavalli, où Ray Malladaja s'étoit engagé à rejoindre les Anglois. On y trouva du bois en abondance, mais nulle apparence d'eau fraîche. [On s'y pourvut de Rottins, qui sont très bons pour faire des Cercles de tonneau, & qu'on peut avoir-là fort aisément.]

Détroits.

Diverses Isles & leur situation.

On attendit Malladaja jusqu'au 14, avec assez d'étonnement de sa lenteur. Mais par le conseil de ses propres Pilotes, qui attribuèrent son retardement à quelques soupçons des Hollandois, Saris se détermina le lendemain [à quitter *Lattetatte*, qui est l'endroit où l'on avoit jetté l'ancre, &] à continuer sa course vers Machian, dont on étoit encore à dix lieuës. Il se trouve dans cet espace un grand nombre d'Isles, [telles que l'Isle de Grochie, à 4 lieuës de l'extrémité Nord de Tadalli; & celles de Motiere;] mais le fond est fort libre entre Bachian & Geylolo, c'est-à-dire au Sud-Est & au Nord-Ouest. On compte six lieuës de largeur dans la plus étroite partie du Canal, qui est entre Bachian, Machian, Tidor & Ternate. Sa situation est Nord quart à l'Ouest & Sud quart à l'Est.

Batta-China, Geylolo, Kaja.

Le 15 au matin, on passa entre Batta-China (*g*) sur la Côte de Geylolo & Kaja, un peu troublés par le Courant qui alloit au Sud. Sa latitude étoit de 17 minutes, & la variation de 4 degrés 58 minutes Nord-Est. L'Isle de Machian n'est pas bien placée dans les Cartes; elle y est coupée par la Ligne Equinoxiale, quoique dans la vérité, elle soit cinq lieuës plus au Nord.

Racine de Sago.

Le 16 au matin, assez près de l'Isle de Kaja, on vit du côté du Nord, un Vaisseau qui avançoit à pleines voiles, & qu'on reconnut pour un Hollandois qui alloit de Machian à Tidor, chargé de sago, qui est une racine dont les Insulaires font leur pain. On passa le 17, près d'un Fort Hollandois,

(*f*) La sixième Section de ce Chapitre, commence ici dans l'Original. R. d. E.

(*g*) C'est-là proprement le nom de la partie Orientale de Gilolo.

SARIS. 1613.

dois, nommé *Tabolola*, & l'on mouilla l'après-midi dans la Rade de Pelabry, proche de Tabanne (*b*), sur cinquante brasses, à la portée de la voix du rivage. Cette Rade de Machian n'est qu'à cinq lieuës de l'Isle de Kaja, [mais on conçoit que c'étoit toûjours l'espérance de voir arriver Kay Malladaja qui avoit rendu la navigation si lente.] Quelques Insulaires apportèrent la nuit suivante une petite quantité de girofle à bord, & le prix fut fixé à soixante piéces ou réaux de huit pour chaque bahar de deux cens katis, chaque kati étant de trois livres, qui ne revenoient guères à moins de cinq livres Angloises. Saris reçut le lendemain une Lettre de Malladaja, que cet Indien lui écrivoit de Bachian, pour excuser un retardement qu'il n'avoit pas été libre d'éviter, & dont il espéroit de voir bientôt la fin; mais il ajoûtoit qu'ayant envoyé des ordres à ses gens, Saris pouvoit commencer le commerce avec eux.

Commencement de commerce.

IL vint à bord un Saniaka, qui fit de grandes promesses aux Anglois. Mais il étoit accompagné de deux Hollandois, dont la curiosité parut fort vive pour sçavoir qui avoit découvert cette Rade à Saris. Ils prétendirent que ce ne pouvoit être qu'un Habitant du Pays, & que s'ils parvenoient à le connoître, ils le couperoient en piéces aux yeux des Anglois. Ils ajoûtèrent que Saris offensoit la Hollande, en s'attribuant le droit de venir dans un lieu que les Hollandois avoient conquis à la pointe de l'épée. Mais il les renvoya dans leur Fort, pour dire à leurs Commandans que s'ils avoient besoin de quelque chose, que les Anglois pussent se retrancher, il les en accommoderoit volontiers à des prix raisonnables, & préférablement aux Indiens, parce qu'il les reconnoissoit pour ses voisins & pour ses Frères dans la même Religion; que d'ailleurs il ne voyoit pas quel droit ils avoient plus que les Anglois sur un Pays qui étoit ouvert à tous les Négocians du Monde. Ils partirent fort mécontens; & leur chagrin se tournant vers quelques Indiens qui étoient à bord, ils ne les menacèrent de rien moins que la mort s'ils portoient la moindre quantité de girofle aux Anglois. Mais cette menace les effraya si peu, qu'ils en apportèrent le même jour trois cens katis, qu'ils échangèrent pour des étoffes de Cambaye, & quelque partie pour de l'argent comptant.

Oppositions des Hollandois & leurs menaces.

LE 19, les deux Hollandois revinrent à bord, & commencèrent à prendre sur leurs tablettes les noms des Insulaires qu'ils y trouvèrent occupés du commerce. Saris choqué de cette audace, les congédia sans ménagement, avec défense de retourner sur le Vaisseau. Il envoya dès le même jour au rivage quelques-uns de ses gens, pour éprouver quel accueil ils y recevroient du Peuple. Ils allèrent hardiment jusqu'aux Villes de Tabanne & de Pelabry, où ils furent traités avec beaucoup d'affection. Les Habitans leur dirent que Ray Chilli Sadang, Fils du Roi de Ternate, arrivé nouvellement dans l'Isle, s'étoit laissé gagner par les artifices des Hollandois, jusqu'à défendre sous peine de mort le commerce du girofle avec les Anglois; sans quoi tous les Insulaires se seroient empressés à leur en offrir. Vers le soir, ce jeune Prince passant près du Vaisseau dans sa Caricole, Saris envoya sa Chaloupe, ornée fort galamment d'un tapis de Turquie & de rideaux de soye brochés d'or, pour

Arrivée du jeune Prince de Ternate.

(*b*) *Angl.* Tahanne; & c'est-là le véritable nom de ce lieu. R. d. E.

Saris. 1613.

pour le prier de venir à bord. Il parut sensible à cette politesse; mais s'excusant pour ce jour-là, il remit sa visite au lendemain.

Le 21, un Oran-Kay ou Kaya étant venu à bord, raconta aux Anglois qu'une Caricole du Fort avoit visité fort rigoureusement trois ou quatre Canots Indiens qui apportoient du girofle au Vaisseau; qu'elle avoit enlevé leur cargaison, en menaçant de mort ceux qui entreprendroient le même commerce; que le Commandant du Fort avoit dispersé toute sa Garnison dans l'Isle, pour contenir les Habitans par la frayeur, & qu'ils avoient envoyé à Tidor, où ils avoient deux grands Vaisseaux de leur Nation, pour les faire venir à Machian, dans la résolution de chasser les Anglois de la Rade. En effet, dès le jour suivant, on vit paroître à la pointe de la Rade un des Vaisseaux Hollandois, & cette vûe inspira tant d'effroi aux Habitans, que le commerce fut entièrement interrompu. Le Navire de Hollande qui se nommoit le *Lion rouge*, & qui portoit trente piéces de canon, vint mouiller contre celui de Saris, qui n'en parut pas fort effrayé; cependant les Insulaires, à qui les Hollandois du Fort avoient promis fièrement que l'arrivée de leur Vaisseau suffiroit pour faire prendre aux Anglois le parti de la retraite, attendoient avec impatience quel seroit le succès de ce différend. Kay Malladaja étoit enfin revenu de Bachian; mais l'étonnement qu'il eut de trouver tant d'agitation dans son Isle, ne l'empêcha point d'envoyer un présent au Capitaine Anglois. Le jeune Prince de Ternate n'en eut pas aussi moins d'empressement à rendre la visite qu'il avoit promise aux Anglois. Il fit avertir Saris de ses intentions, & l'on n'épargna rien pour lui faire une réception fort galante.

Un Vaisseau Hollandois vient s'opposer au commerce.

Il parut le jour suivant, accompagné de plusieurs Caricoles, avec lesquelles il fit trois fois le tour du Vaisseau avant que de monter à bord. On le salua de cinq coups de canon. Saris le conduisit dans sa chambre, qu'il avoit fait orner de ce qu'il avoit de plus précieux. Le festin qu'il lui donna n'auroit pas été indigne du Roi même de Ternate. Il fut accompagné d'un concert de musique; sur quoi l'Auteur observe que c'est une précaution fort utile pour les Vaisseaux Marchands, d'avoir à bord quelques instrumens de l'Europe. Le Prince charmé de cette fête & des civilités du Capitaine, promit d'accorder aux Habitans la liberté d'apporter du girofle, & ne demanda qu'un jour ou deux pour recevoir l'avis de son Frère, qui étoit alors à Tidor. Saris lui fit plusieurs présens, & son départ fut célébré par une décharge de l'artillerie.

Le Prince de Ternate visite les Anglois à bord.

Le 25 au matin, une Caricole de Flamands vint à la rame autour du Vaisseau, riant & chantant une chanson qu'ils avoient composée pour railler les Anglois. Ils s'efforcèrent en même tems de précipiter au fond de l'eau quelques seaux qui étoient suspendus. Saris ne balança point à faire équiper sa Pinasse, dont il avoit déja rassemblé toutes les piéces, & mettant quelques-uns de ses plus braves gens à bord, il leur donna ordre de couler les Hollandois à fond s'ils recommençoient leurs insultes. Ils revinrent en effet: la Pinasse fondit sur eux si impétueusement, qu'elle les couvrit d'eau en l'abordant. Ils avoient à leur tête deux Capitaines de leur Fort, qui étoient armés, comme le reste, de mousquets & de dards. Mais les Anglois n'étoient pas moins en état de se défendre; & les ayant tenus quelque-tems en respect, ils leur conseillèrent de prendre cette avanture pour leçon, s'ils ne vouloient en recevoir une plus rigoureuse. Vers le soir du même jour, un de leurs

Railleries des Hollandois.

SARIS. 1613.

Protestation qu'ils font aux Anglois.

leurs Marchands vint à bord, avec un Ecrit revêtu de formalités légales, pour signifier à Saris : „ Que tous les Habitans des Moluques avoient fait „ avec eux un Contrat perpétuel pour le girofle, à cinquante piéces de huit „ le Bahar, par reconnoissance pour les services que les Hollandois leur a„ voient rendus, en les délivrant de l'esclavage des Espagnols au prix de „ leur sang & de leurs trésors. Les Anglois par conséquent ne devoient pas „ entreprendre de corrompre la fidélité d'une Nation, que la Hollande avoit „ conquise à la pointe de l'épée, & pour laquelle ses dépenses avoient été si „ excessives, qu'elle n'avoit pas trouvé d'autre moyen de se faire payer des „ Habitans qu'en girofle & en marchandises du Pays. Saris répondit qu'il n'entroit point dans les affaires & les intérêts d'autrui; qu'étant venu pour le commerce, il ne pensoit qu'à l'éxercer, avec ceux qui avoient des marchandises à lui offrir, sans examiner quel rapport ils avoient avec les Hollandois ou les Espagnols.

CEPENDANT les Officiers du Fort engagèrent le jeune Prince de Ternate à se tenir sur la Côte dans sa Caricole, pour empêcher les Habitans de porter des épices aux Anglois. Quelques Canots, qui étoient partis dans cette vûe, reçurent du Prince l'ordre de retourner au rivage. Mais il se lassa bientôt de cette complaisance; & s'éloignant vers une pointe qui le fit disparoître, il laissa le champ libre aux Insulaires & aux Anglois. Saris envoya la Pinasse à sa suite, pour lui proposer à lui-même quelques échanges. Block, qui conduisoit la Pinasse, n'ayant pû rejoindre le Prince, descendit au rivage, où plusieurs Habitans s'empressèrent de le venir recevoir, & lui apportèrent diverses sortes de rafraîchissemens. Deux jours après, on revit le Prince dans son premier poste; mais c'étoit pour se trouver à l'arrivée d'un Navire Hollandois, nommé *la Lune*, qui venoit de Tidor, & qui jetta l'ancre près du Lion rouge. Il étoit de trente-deux piéces de canon, quoiqu'il n'eût pas plus de cinquante hommes d'Equipage. Alors le Prince envoya faire des excuses à Saris, de ce qu'il ne pouvoit retourner sur le Vaisseau Anglois, comme il l'avoit promis. Il y eut le jour suivant quelques démêlés fort vifs entre les Hollandois & les Anglois. Mais, le premier d'Avril, environ cent cinquante hommes, rassemblés de tous les Forts, parurent sur le rivage, Enseignes déployées & tambour battant. Dans quelque vûe qu'ils eussent pris les armes, Saris conçut qu'il falloit renoncer à l'espérance du commerce, sur-tout lorsqu'après de si longs délais il se persuada que Malladaja ne se souvenoit plus de ses promesses. L'ordre fut donné pour lever l'ancre au premier vent. La latitude de la Rade de Pelabry ou Pelebere, est de 26 minutes du Nord, & la variation de 3 degrés 28 minutes.

Saris prend le parti d'abandonner l'Isle de Machian.

ON mit à la voile le 5, & l'on sortit de la Rade en se laissant conduire au Courant, qui alloit vers le Sud. Les deux Vaisseaux Hollandois suivirent quelque tems; mais le vent les jetta si loin au Sud-Est, que plusieurs Canots de l'Isle se hâtèrent de joindre les Anglois & leur apportèrent encore une fort bonne quantité de girofle. Il leur vint même un Oran-Kaya, qui leur en offrit beaucoup davantage, s'ils vouloient se rapprocher de la terre pendant la nuit. En effet Saris ayant mouillé le soir à la distance d'un demi-mille, envoya sa Chaloupe pour recevoir l'éxécution de cette promesse. Mais une Caricole Hollandoise, qui parut au long de la Côte, jetta tant d'épouvante parmi les Indiens, qu'ils se retirèrent avec leurs marchandises. Enfin les Anglois

Il reçoit encore du girofle des Insulaires.

Saris. 1613.

Anglois prirent le parti de s'éloigner. Le 7 au matin, ils étoient à la hauteur de Motir, qui est éloignée de quatre lieuës, Nord quart à l'Est, de la pointe Occidentale de Machian. Du côté du Nord ils virent à 3 lieuës, l'Isle de Marro, & celle de Tidor qui en est à deux lieuës. Le passage entre ces Isles est sans danger. [Là on vit les deux Vaisseaux Hollandois du côté du Sud; qui s'obstinoient encore à suivre les Anglois.] Le 8, on ouvrit la pointe Est de Tidor & la pointe Ouest de Bachian, qui sont Nord & Sud l'une à l'égard de l'autre. Entre Marro & Batta-China, il se trouve une longue Basse, qui s'étend au Nord-Est & au Sud-Ouest. La surface est blanchâtre en pleine eau; mais après la marée, le sable demeure à découvert; [pour l'éviter, il faut s'approcher du rivage, au long duquel on trouve assez de profondeur.]

Basse dangereuse.

Le Fort Espagnol de Marro est sur la Côte Orientale de l'Isle du même nom. Tandis que les Anglois l'observoient à quelque distance, le vent leur manqua si subitement, que ne pouvant résister à la force du Courant, ils furent poussés tout-d'un-coup jusqu'au rivage. On leur tira aussi-tôt du Fort, quelques volées de canon, auxquelles ils répondirent. Mais Saris fit mettre l'Esquif en mer, avec le Pavillon de paix. Il vit sortir immédiatement du Port une Barque avec deux Espagnols, qui furent reconnus de Hernando, Marchand de la même Nation, que les Anglois avoient amené de Bantam. Ils étoient envoyés par le Capitaine Général Dom Fernando Byscere, pour s'informer de quelle Nation étoit le Vaisseau, & pourquoi il venoit jetter l'ancre si près du Fort Royal. Saris les pressa de monter à bord; mais ils s'excusèrent sur des ordres contraires. On leur offrit du vin & du pain, qu'ils mangèrent avidement, sans vouloir sortir de leur Barque, quoiqu'il fit une pluye fort violente. Saris répondit à leurs questions qu'il étoit Sujet de la Grande-Bretagne, comme ils pouvoient le reconnoître à son Pavillon, & que le Roi son Maître étant ami de l'Espagne, il demandoit au Capitaine Général la permission de faire de l'eau sur la Côte. Les deux Espagnols répliquèrent que le Pavillon étoit une marque équivoque, parce que les Flamands, avec qui l'Espagne étoit en guerre, prenoient souvent celui d'Angleterre ou d'Ecosse, pour se procurer les avantages qu'on leur refusoit; que c'étoit par cette raison que l'artillerie du Fort avoit tiré sur le Vaisseau; mais que ne pouvant douter qu'il ne fût Anglois, ils l'assûroient que son arrivée seroit agréable aux Espagnols. En effet, à peine furent-ils rentrés dans le Port que Francisco Gomez, Pilote des Galères, vint leur offrir de la part du Capitaine Général toutes sortes de rafraîchissemens, & la liberté de jetter l'ancre dans le lieu qu'ils voudroient choisir. Comme la nuit commençoit à devenir fort noire, il se chargea lui-même de les conduire dans une petite Rade qui est à une lieuë & demie du Fort; & s'étant arrêté familièrement à souper avec eux, il les quitta dans le cours de la nuit, sous prétexte d'aller prendre des Lettres que le Capitaine Général vouloit écrire à Ternate.

Saris est jetté contre l'Isle de Marro.

Saris fut surpris de découvrir, avec le jour, qu'il étoit sous le commandement de huit grosses piéces d'artillerie. Il se hâta de lever l'ancre, pour s'avancer une lieuë plus loin au Sud. Gomez n'ayant pas manqué de revenir, avec deux Espagnols de fort bonne apparence, [se défendit agréablement du reproche d'avoir trompé les Anglois, en protestant qu'il n'avoit pensé qu'à leur propre sûreté.] Il leur apportoit des rafraîchissemens au nom du Capitaine

Accueil qu'il reçoit des Espagnols.

SARIS. 1613.

Capitaine Général. Saris les reçut avec reconnoiffance, & fit offrir à fon tour aux Efpagnols du Fort, tout ce que fon Vaiffeau pouvoit avoir d'utile à leurs befoins, en confentant à prendre du girofle pour payement. Dans cet intervalle, il apperçut les deux Vaiffeaux Hollandois, qui paroiffoient fe difpofer à venir jetter l'ancre près de lui. Cependant, après avoir affecté une efpèce d'incertitude, ils allèrent mouiller fous leur nouveau Fort de Maricko.

Sa confiance renait.

Le jour fuivant, Saris reçut du Capitaine Général une invitation à demeurer plus long-tems dans l'Ifle, avec promeffe de lui rendre le lendemain une vifite à bord, & de lui mener le Sergent Major de Ternate, qui arrivoit avec des Lettres du Meftre de Camp Dom Geronimo de Sylva, extrêmement favorables aux Anglois. Elles leur permettoient le commerce, du moins dans quelques parties. Saris fort fatisfait de cette liberté, prit la réfolution de s'arrêter (*i*). Le lendemain, lorfqu'il attendoit le Capitaine Général, il fut étonné d'entendre neuf coups de canon qu'on tiroit du Fort. Cependant il s'imagina que le but de cette décharge pouvoit être de lui faire honneur. Mais il fçut bientôt que c'étoit pour l'arrivée du Prince de Tidor, qui revenoit de la guerre à la tête d'environ cent hommes. Il avoit battu & tué depuis deux jours Kay Chilly Sadang, ce même Prince, fils du Roi de Ternate, qui s'étoit laiffé perfuader par les Hollandois de défendre aux Infulaires de Machian tout commerce avec le Vaiffeau de Saris. L'artifice n'avoit pas eu moins de part à ce fuccès que la valeur. Ayant attendu Kay Chilly Sadang à fon retour, il avoit fait d'abord avancer deux petites Barques de Pêcheurs, auxquelles les Ternatiens avoient voulu donner la chaffe. Mais ils étoient tombés dans l'embufcade du Prince de Tidor, qui avoit fait main-baffe fur [cent] foixante hommes dont le cortège de Sadang étoit compofé. [Il lui avoit ôté la vie de fa propre main, par l'emportement d'une vieille haine dont on a vû les caufes dans plus d'une Relation précédente.] Il lui avoit coupé la tête, qu'il rapportoit en triomphe [à fa Femme, qui étoit la Sœur de ce Prince.] A la vérité, la fortune avoit commencé à fe ranger de fon côté, en faifant tomber quelques étincelles de feu fur un baril de poudre que le malheureux Sadang avoit acheté des Anglois à Machian, & qui avoit fauté au milieu de fes gens. Un autre Prince de fes Frères & le Roy de Geylolo avoient péri dans la même occafion. [Vers le foir, le Sergent-major & le Sécretaire de Ternate vinrent à bord, & invitèrent Saris à paffer chez eux, en lui promettant tout le girofle qu'ils pourroient raffembler. On confentit à leur propofition, parce que leur Ifle étoit fur la route qu'il falloit tenir.]

Défaite du Prince de Ternate par le Prince de Tidor.

Le 12, Saris reçut un Député du Prince de Tidor, qui lui faifoit faire des excufes de ne l'avoir point encore vifité, & l'offre d'une groffe provifion de poivre (*k*) qu'il avoit réfervé, difoit-il, pour les Anglois. Il ajoûtoit qu'il les iroit voir à bord le jour fuivant, Saris répondit par des remercîmens fort vifs; mais dans la crainte de quelque trahifon, il doubla la garde fur le Vaiffeau. Le Prince de Tidor paffoit pour un Guerrier déterminé, qui s'étoit rendu terrible aux Hollandois par divers exploits. Il avoit furpris un de

Caractère du Prince de Tidor.

(*i*) La 7e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(*k*) *Angl.* de girofle. R. d. E.

Saris. 1613.

de leurs Vaiſſeaux pendant la nuit, & les Moluques retentiſſoient encore du bruit de cette action. Les allarmes des Anglois augmentèrent le ſoir à l'arrivée d'une Galère Eſpagnole qui revenoit de Batta-China, & qui fut près d'eux avant qu'ils euſſent pû s'en appercevoir. Cependant on répondit au *Qui vive? Eſpagnols, vos amis*; & la Galère n'ayant de chaque côté que quatorze Rameurs, ceſſa bientôt de leur paroître redoutable.

Poids, état & production des Moluques.

Saris obſerve ici que dans toutes les Iſles Molucques un Bahar de girofle pèſe deux cens katis de cette Contrée, & qu'un kati revient à trois livres cinq onces Angloiſes; de ſorte que le bahar monte à ſix cens ſoixante-deux livres huit onces. Les Hollandois, en vertu de ce qu'ils nomment leur Contrat perpetuel, ne le payent que cinquante piéces de huit. Mais Saris trouvant encore beaucoup de profit à le payer ſoixante, étoit convenu de ce prix pour hâter ſa cargaiſon; ce qui rendoit les Inſulaires ſi ardens à lui vendre leur girofle, que s'ils n'avoient point été retenus par les menaces & les obſervations continuelles des Hollandois, le Vaiſſeau Anglois n'auroit pas eu beſoin d'un mois pour ſe charger entièrement.

La plûpart de ces Iſles produiſent le girofle en abondance. Mais les principales, qui ſont fort bien habitées, n'en rapportent pas moins, l'une portant l'autre, que trois mille neuf cens ſoixante-dix-ſept bahars dans les années communes. Ternate en produit mille; Machian, mille nonante; Tidor, neuf cens; Bachian, trois cens, Motir ou Motières, ſix cens; Miaou, cinquante, & Batta-China trente-cinq. Il eſt remarquable que chaque troiſiéme année eſt beaucoup plus féconde que les deux autres. Les Habitans la nomment la grande moiſſon (*l*). Mais ils avoient ſouffert tant de ravages par les guèrres civiles, qu'une grande partie des richeſſes qu'ils doivent à la nature avoit péri faute de mains pour les recueillir. Saris revint perſuadé qu'il ne falloit eſpérer de paix que par la ruine entière de l'un des deux Partis. C'étoit dit-il, un ſpectacle lamentable que l'état où la guerre avoit réduit toutes ces Iſles. Il en apprit l'origine à la ſource même. Les Portugais dans le tems de leur première découverte avoient trouvé la guerre fort allumée entre les Rois de Ternate & de Tidor, dont toutes les autres Iſles étoient alliées ou ſujettes. Ils avoient évité de prendre parti contre l'un ou l'autre de ces deux Princes; mais pour aſſûrer leur établiſſement, ils avoient profité de la diviſion des Inſulaires, en conſtruiſant des Forts dans les deux Iſles; & par degrés ils étoient parvenus à ſe mettre en poſſeſſion de tout le commerce du girofle. Cet avantage étoit demeuré entre leurs mains juſqu'en 1605, que les Flamands ayant paru dans ces Mers avec des forces conſidérables, les chaſſèrent de leurs Forts & s'y établirent à leur place. Mais ils n'y jettèrent pas des fondemens aſſez ſolides pour s'y ſoûtenir long-tems. Les Eſpagnols, à qui la donation du ſaint Siége en faveur des Portugais, avoit juſqu'alors ſervi de frein, ſe crurent diſpenſés des mêmes ménagemens pour les Ennemis de leur Religion. Ils vinrent des Philippines, chaſſèrent les Hollandois, firent priſonnier le Roi de Ternate, qu'ils envoyèrent aux Philippines, & ſe rendirent les maîtres abſolus à Ternate & à Tidor. Cependant les Hollandois trouvèrent le moyen de rentrer dans quelques parties de leurs anciennes poſſeſſions, & d'y bâtir les Forts ſuivans.

Origine des déſordres qui ont regné dans ces Iſles.

Trois

(*l*) *Angl.* la grande Mouſſon. R. d. E.

Saris. 1613. Ils rentrent auxMoluques. Forts qu'ils y ont bâtis.

Trois à Ternate. Celui de Melagou, qui est environné d'un mur & défendu par trois boulevards. Toluko, qui a deux boulevards & une grosse tour. Tokone, avec quatre boulevards & un mur.

A Tidor, ils ont le Fort de Maricko, muni de quatre boulevards. Dans l'Isle de Machian, 1°. le Fort de Tafasoa, qui commande avec quatre boulevards la Capitale de l'Isle, ville assez peuplée, & nommée aussi Tafasoa. On compte mille Habitans dans la Ville, quatre-vingt Soldats Hollandois dans le Fort, & seize piéces de canon sur les boulevards. 2°. Deux Forts près de la Ville de Nefokia, qui en est aussi commandée; & de l'autre côté, un troisième Fort sur le sommet d'une Colline qui commande la Rade, avec cinq ou six piéces d'artillerie, & une Garnison de trente Soldats. 3°. Deux Forts près de la Ville de Tabalola, montés de huit piéces de canon, qui la commandent. Leur situation naturelle les rend capables d'une si bonne défense que dix Hollandois suffisent pour les garder.

Les Habitans de Nefokia ne passent pas pour bons Guerriers, mais ils ont l'habileté de se ranger toûjours du côté des plus forts. On regarde comme les meilleurs Soldats des Isles Molucques ceux de Tabalola, qui sont venus anciennement de Kayoa. Ils étoient autrefois mortels Ennemis des Portugais & des Espagnols, & l'on prétend qu'ils ne souffrent pas plus volontiers la domination Hollandoise. Cette Isle de Machian est la plus riche en girofle. Tous les Habitans assûrent que dans la grande moisson elle rapporte plus de dix-huit cens bahars.

Dans l'Isle de Bachian, les Hollandois ont le Fort de Motières qui est considérable par son étendue & par les ouvrages qui le défendent.

Méthode du commerce aux Moluques.

La méthode du commerce aux Isles Moluques consistoit alors dans des échanges de plusieurs sortes d'étoffes pour des cloux & de la fleur de girofle. Les Habitans aimoient sur-tout les étoffes de Cambaye & de Coromandel. Saris nous donne un Etat des prix, qui n'est utile qu'à nous faire connoître les noms des marchandises, tels du moins qu'il nous les a transmis. Pour les kandaquins de Barrochie, six katis de cloux. Kandakins Papangs, trois katis. Sclas, ou petits Bastas, sept & huit katis. Patta chere Mallayo, seize katis. Dragam chere Mallayo, seize. Cinq Kassas, douze. Betellias & Tankoulos rouges, quarante-quatre & quarante-huit. Sarassas chere Mallayo, quarante-huit & cinquante. Sarampouri, trente. Chelles, Tapsiels & Matafons, vingt & vingt-quatre. Kassas ou Tankoulos blancs, quarante & quarante-quatre. Dongerigus les plus fins, douze; les plus gros, huit & dix. Pontis Kastellas, dix. Ballachios les plus fins, trente. Patta chere Mallayo de deux brasses, huit & dix. Grands Potas de quatre brasses, seize. Parkellas blancs, douze. Salalos Itam, douze & quatorze. Turias & Tappe Turias, un & deux. Patolas de deux brasses, cinquante & soixante. Les Velours, les Satins, les Taffetas & autres étoffes de soye de la Chine, se vendent aussi fort bien aux Moluques. Le riz & le sago se payent ordinairement avec la Monnoye courante. Vingt-huit livres de ris valent une piéce de huit. Le sago, qui est une racine dont les Insulaires font leur pain, & qui est leur principale nourriture, hausse & baisse suivant l'abondance des années.

La défiance fait lever l'ancre à Saris.

La défiance prévalut enfin sur tous les intérêts du commerce, & fit prendre à Saris le parti de lever l'ancre. Les Espagnols & le Prince de Tidor lui répétèrent

Saris 1613.

pétèrent en vain que s'il vouloit attendre seulement vingt-quatre heures, il recevroit du girofle en abondance. La vûe de plusieurs Galères, de quelques Frégates & d'un grand nombre de Caricoles qui se rassembloient autour du Fort ne lui permit pas de douter qu'on ne méditât quelque trahison. Il mit à la voile le 13, avec un Courant qui le portoit au Sud. A son départ on le salua de cinq coups de canon, auxquels il répondit par le même nombre. En s'approchant de la pointe de Tidor; il vit quatre Vaisseaux Hollandois, qui croisoient devant le Fort de Maricko, & qui firent quelque mouvement pour le suivre. Mais il porta droit au Fort de Ternate, dont il s'approcha jusqu'à la portée du canon. Une Barque qui lui fut envoyée aussi-tôt, avec un Espagnol fort bien mis, lui fit les mêmes offres qu'il venoit de recevoir à Marro. Il balança sur la confiance qu'il y devoit prendre : mais les précautions qu'on éxigeoit lui parurent si excessives, que ne pouvant les croire dictées par la bonne-foi, il remit à la voile.

Il passa à Ternate.

Il avança peu les quatre jours suivans, parce que la Mousson étoit contre lui. Le 18, il résolut de gagner l'Isle de Sayem, qu'il avoit vûe le jour d'auparavant, & d'y relâcher à l'Ouest, pour attendre un tems plus favorable. Mais le vent s'étant mis tout-d'un-coup à l'Ouest, il porta au Nord & au Nord quart à l'Est. Le 20, après-midi, il tourna vers une grande Isle, que les Habitans nomment Doy, dans le dessein d'y chercher des rafraîchissemens. Le 21, il s'en trouva fort près, vers la pointe du Nord, qui est fort basse; & l'Esquif s'étoit déja mis en mer, pour chercher un lieu propre à l'ancrage. ☞ Mais le courant [qui n'avoit pas discontinué depuis Tidor,] devint si impétueux à l'Est, qu'il fut impossible de s'approcher du rivage. On découvrit seulement une grande Baye, avec une Basse fort large, qui est située à la pointe du Nord, à deux milles de la terre. Cependant, après avoir passé la nuit à lutter contre l'effort du Courant, on entra le lendemain dans la Baye, où l'on mouilla sur vingt-quatre brasses.

Isle de Sayem.

Le 23, Saris envoya l'Esquif, pour chercher de l'eau, & pour dresser une Tente, où ceux qui descendroient pussent être à couvert. Letter, qui fut chargé de ce soin, trouva un lieu commode, vis-à-vis du Vaisseau, avec des traces de Daims, de Sangliers & d'autres animaux. Le Pays étoit couvert d'arbres, tels que des Cocotiers, des Penangs, des Series & des Palmiers. Les Bécasses, les Faisans, & quantité d'autres oiseaux, s'y présentèrent aussi en abondance; mais il ne paroissoit aucun Habitant. Saris descendit avec les Facteurs. Il fit creuser plusieurs fosses, pour prendre des Sangliers au piége. Ses gens s'exercèrent à la pêche, entre les rocs; mais, quoique le poisson n'y manquât pas, ils trouvèrent beaucoup de difficulté à le prendre. On en eut moins à tuer quelques Faisans & deux Pigeons ramiers qui étoient de la grosseur d'une Poule. Quelques Anglois passèrent la nuit sur le rivage, pour observer les Sangliers qui s'approcheroient des trappes.

Isle de Doy. Ce que les Anglois y trouvent.

Le 24, on vit plusieurs Sangliers d'une taille surprenante; mais on n'eut pas la satisfaction d'en prendre un seul. D'ailleurs cette occupation fut troublée par une éclypse de Lune, qui dura trois heures & demie, & qui parut ☞ fort terrible aux Anglois. [Le 25 des Matelots apportèrent quelques oiseaux, & des têtes de Palmier, qui boullies sont aussi bonnes que des choux (m).] Les jours

☞ (m) C'est pour cela qu'on les appelle choux palmistes.

SARIS. 1613.

jours suivans furent employés à faire la provision d'eau & de bois. Le premier de May, quelques Matelots furent envoyés dans l'Esquif jusqu'à la pointe Ouest de la Baye, où ils trouvèrent l'eau fort profonde. Ayant pris terre; ils apperçurent des ruines de maisons, & d'autres vestiges de societé humaine, qui leur firent juger que l'Isle n'avoit pas toûjours été déserte, & que la guerre en avoit détruit ou chassé les Habitans.

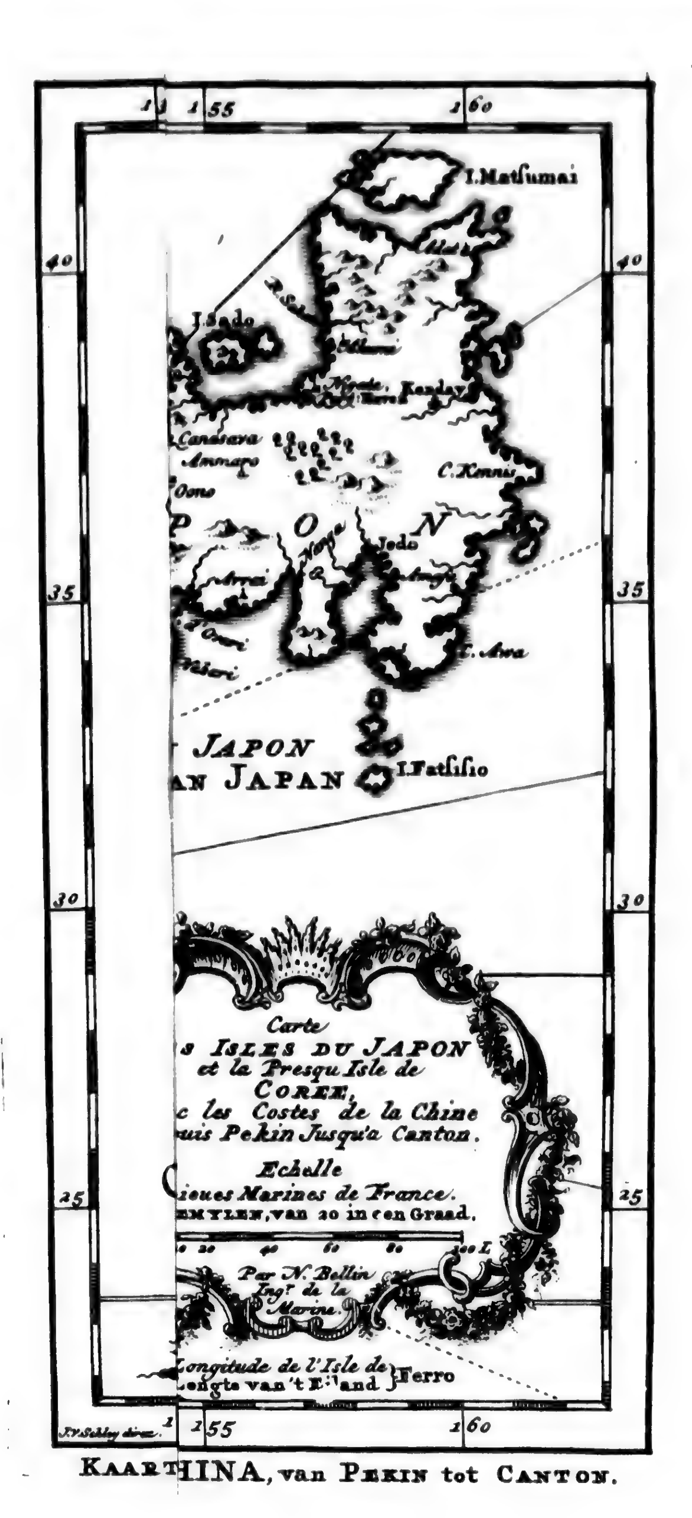
Saris entreprend de se rendre droit au Japon.

LE 12, on quitta l'Isle de Doy, qui est la dernière au Nord-Est de Batta-China ou de Geylolo. Sa latitude est de 2 degrés 35 minutes du Nord. La variation de 5 degrés 20 minutes Est. Saris prit de-là sa course pour le Japon, avec soixante-onze personnes à bord, [tant Anglois & Espagnols, qu'Indiens ramassés dans les divers lieux qu'il avoit parcourus.] Sa navigation fut heureuse jusqu'au 2 de Juin, qu'étant à 25 degrés 44 minutes de latitude, il trouva par ses calculs que depuis l'Isle Doy il avoit fait trois cens cinq lieuës au Nord-Est. Il crut découvrir, dans l'après-midi du même jour, les Isles dos Reys Magos, ou des Rois Mages; mais en approchant de la terre, il reconnut qu'il s'étoit trompé. La Côte qu'il apperçut étoit celle d'une Isle basse & déserte, qui ne lui fit pas naître l'envie d'y relacher. Le lendemain, il eut la vûe de dix ou onze autres Isles, qui sont rangées du Nord-Est au Sud-Ouest, à si peu de distance l'une de l'autre, qu'il fut embarrassé pour trouver un passage. Il prit le parti, vers le soir, de porter à l'Est; & le 3, il relâcha dans une de ces Isles, qui lui parut la plus agréable qu'il eût rencontrée depuis son départ de l'Europe. Elle ne manquoit ni d'hommes ni d'animaux. Son dessein étoit de s'arreter à la pointe Nord-Est; mais le vent lui devint si incommode dans cette station, que n'ayant pû s'approcher de deux Barques, qui firent aussi des efforts inutiles pour s'approcher de lui, il continua sa navigation au Nord-Ouest. Il eut bientôt à l'Ouest-Nord-Ouest, la vûe d'une autre Isle, d'où il en apperçut encore une, à sept ou huit lieuës au Nord-Est. S'étant avancé vers celle-ci, il découvrit plusieurs rocs, qui sont à deux milles du rivage, l'un qui s'éleve au-dessus de l'eau, d'autres à demi-submergés, contre lesquels l'eau se brise avec beaucoup d'écume. Il porta de-là au Nord-Ouest, pour éviter le Courant qui alloit au Sud. Le 7, il se crut à vingt-huit ou trente lieuës de Tonan. [Mais il reconnut le lendemain son erreur,] à la vûe [d'une Isle ronde, située à l'Est, &] de plusieurs autres Isles qu'il découvrit à cinq ou six lieuës vers l'Ouest. [Depuis le 3, il avoit parcouru, suivant son Calcul 51 lieuës Nord-Nord-Est. Alors il fut obligé d'avancer du côté Nord-Ouest, & il vit quatre autres petites Isles stériles. Ensuite] ayant repris au Nord quart à l'Est, il eut, à quatre ou cinq lieuës Est quart au Sud, la vûe d'une Isle qui présente trois Collines rondes, de la forme d'un pain de sucre. Vers le soir il vit celle d'Uszideke, qui s'éleve comme en deux parties au Nord-Est, mais qui est fort platte du côté opposé. Le lendemain, à douze lieuës Nord-Est & Sud-Ouest d'Uszideke, il découvrit Amaxay, ou Legue, & six grandes Isles qui sont sur une même ligne. Amaxay en a un grand nombre de petites au long de ses Côtes. Un peu plus loin à l'Est, les Anglois virent pleinement la haute terre de l'Isle, qui est nommée Xima dans les Cartes, mais que les Habitans appellent Mashma.

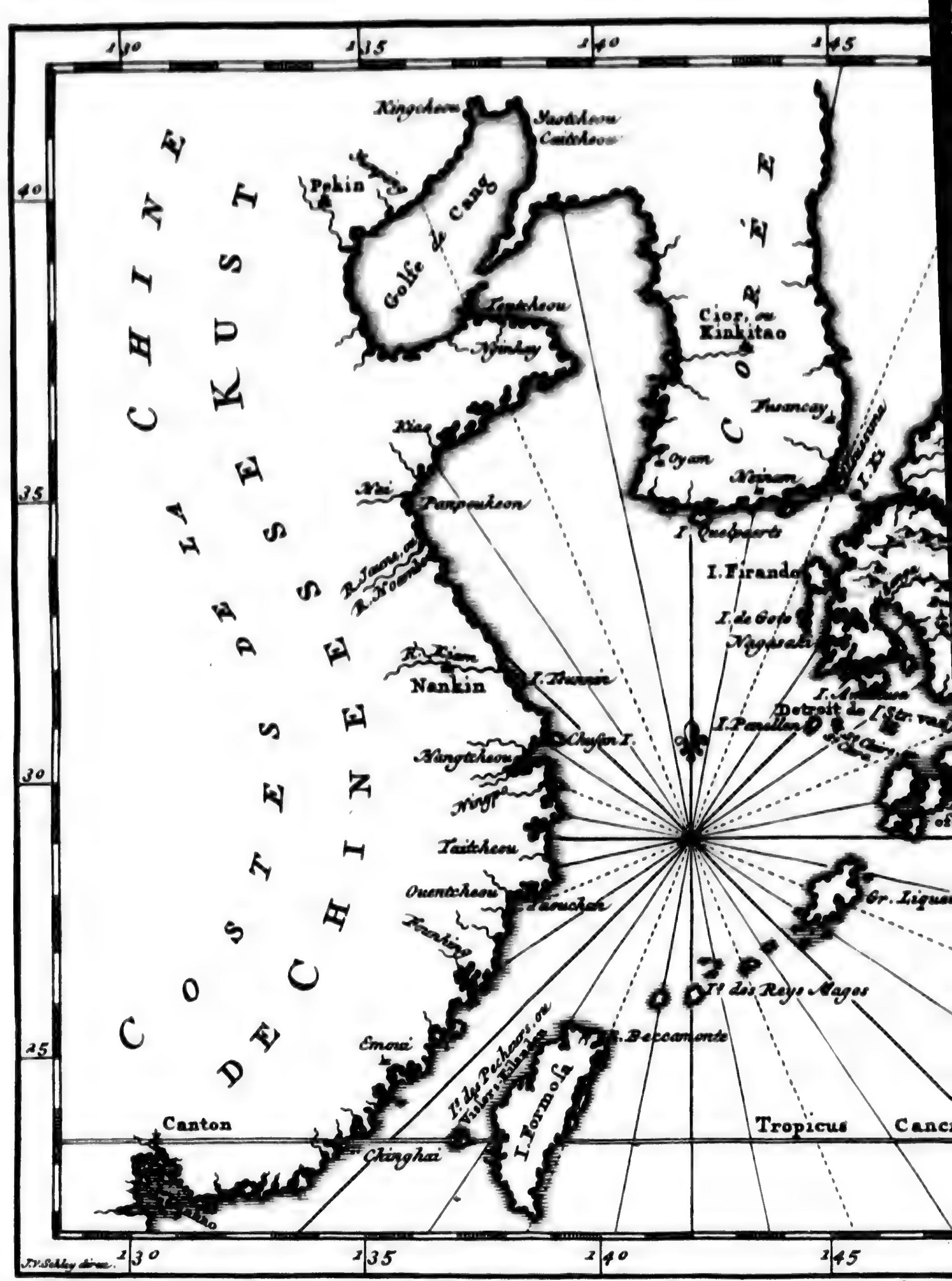
Sa route.

Barques Japonoises.

LE 10, à neuf heures du matin, en s'approchant de la terre qui ne leur avoit paru qu'à dix lieuës, au lever du Soleil, ils virent approcher d'eux quatre grandes Barques de Pêcheurs, dont chacune n'étoit pas moins que de cinq



KAARTHINA, van PEKIN tot CANTON.



KAART van de EILANDEN van JAPAN, en van't HALF-EILAND KORÉA;



-EILAND KORÉA; met de KUSTEN van CHINA, van PEKIN tot CANTON.

cinq ou
diens q
vis-à-v
més pa
le des l
fit marc
lotes ju
ques ap
verti de
pinion
porter
(*n*)
vent fi
de Fira
à la fin
bord le
gouvern
ou peti
plus gr
donna
avec fo
fifte à c
tre & à
nant le
Les deu
voient
blables
Katans,
l'autre
leur têt
étoient
net ni t
fon nev
toient a
leurs Ef
SAR
reçu de
cert, q
Majefté
ques de
vouloit
noife,
par la M
volte de
ans. [

(*n*) La

Saris. 1613.

cinq ou six tonneaux, avec quatre Rameurs de chaque côté. A l'aide des Indiens qu'ils avoient amenés pour Interprétes, ils apprirent enfin qu'ils etoient vis-à-vis le Port de Nangazaqui, & dans les Détroits d'Arima, qui sont formés par l'Isle d'Uszideke. L'ancrage est excellent à l'extrémité septentrionale des Détroits; & du côté opposé on trouve l'entrée de Cochinock. Saris fit marché avec deux Maîtres des Barques Japonoises, pour lui servir de Pilotes jusqu'à Firando, qui étoit encore à trente lieuës. Une des quatre Barques appartenoit aux Portugais de Nangazaqui; & l'équipage, qui étoit converti depuis peu au Christianisme, avoit suivi le Vaisseau Anglois, dans l'opinion qu'il arrivoit de Macao. Mais reconnoissant sa méprise, il se hata de porter cette nouvelle à ses Maîtres.

Les Anglois arrivent devant Nangazaqui.

(n) Les deux Pilotes Japonois portérent Nord quart à l'Ouest avec un vent si favorable, que le 11 de Juin après-midi, on jetta l'ancre à une lieuë de Firando. Il fut impossible de s'avancer plus loin, parce qu'on arrivoit à la fin de la marée. Mais on n'y fut pas long-tems sans voir arriver à bord le vieux Roi de l'Isle, Foyne Sama, avec Tone Sama son neveu, qui gouvernoit sous son autorité. Ils étoient accompagnés de quarante Barques, ou petites Galères, les unes conduites par dix Rameurs, d'autres par un plus grand nombre. Lorsqu'ils se furent approchés du Vaisseau, le Roi donna ordre au cortège de demeurer à quelque distance, & montant à bord avec son seul neveu, il salua Saris à la mode du Pays. Cette salutation consiste à quitter d'abord leurs sandales, ensuite à frapper d'une main dans l'autre & à les baisser toutes les deux jusqu'à leurs genoux; après quoi reprenant leurs sandales ils s'avancent à petits pas, en prononçant *augh*, *augh*. Les deux Princes étoient en robe de soye brochée d'or, sous laquelle il avoient une chemise qui leur touchoit la peau, & des haute-chausses fort semblables aux nôtres. Mais ils étoient sans bas. Chacun portoit au côté deux Katans, qui sont les épées du Pays, l'une de la longueur d'une demi-aulne, l'autre moins longue de la moitié. Ils avoient le col nud. Le devant de leur tête étoit razé jusqu'au sommet; & le reste de leurs cheveux, qui étoient fort longs, formoit un nœud par derrière. Ils n'avoient ni bonnet ni turban. L'âge du Roi étoit environ soixante-douze ans, & celui de son neveu vingt-quatre. Pour unique escorte, en montant à bord, ils étoient accompagnés chacun d'un Officier, qui avoit le commandement de leurs Esclaves.

Ils se rendent à Firando.

Visite que Saris reçoit du Roy.

Salutation & habillement de ce Prince.

Saris les conduisit dans la chambre de Pouppe, où sur l'avis qu'il avoit reçu de leur visite, il avoit fait préparer un somptueux festin, avec un concert, qui parut les amuser beaucoup. Il présenta au Roi les Lettres de Sa Majesté Britannique. Elles furent reçues de ce Prince avec de grandes marques de satisfaction; mais il remit à les ouvrir au retour d'*Ange*, dont il vouloit se servir pour Interpréte. Ange, qui signifie Pilote en Langue Japonoise, étoit un Anglois, nommé William Adams, qui étant venu au Japon par la Mer du Sud dans un Navire Hollandois, avoit pris occasion d'une révolte des Matelots pour demeurer dans ces Isles, où il étoit depuis douze ans. [Les Lettres qu'il avoit trouvé le moyen d'écrire aux Facteurs Anglois de

William Adams, Anglois établi au Japon depuis douze ans.

(n) La 8e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Saris. 1613.

de Bantam, avoient été le principal aiguillon qui avoit fait entreprendre ce voyage à Saris,] Il étoit alors à près de trois cens lieuës de Firando, [sans que l'Auteur nous apprenne ici où il pouvoit-être (*o*) dans un si grand éloignement.]

Empressement des Japonois à voir le Vaisseau.

Après avoir passé plus d'une heure sur le Vaisseau, le Roi rentra dans sa Galère, & retourna au Rivage; mais toute la noblesse qui l'avoit accompagné voulut visiter aussi les Anglois. La plûpart des Seigneurs Japonois portoient avec eux quelque présent de gibier ou de venaison, & Saris s'efforça d'abord de répondre à leurs politesses; mais les Soldats se présentant à leur tour, par un simple mouvement de curiosité, il fut bientôt si fatigué de cette multitude de visites, qu'il envoya prier le Roi de l'en délivrer. Un des principaux Officiers de la garde vint aussi-tôt à bord, avec ordre d'y demeurer, pour mettre les Anglois à couvert de toutes sortes d'insulte. Il se fit dans la Ville une proclamation dans la même vûe. La nuit suivante, Henrick Brouwer, Chef du Comptoir Hollandois de Firando, rendit une visite à Saris, ou plûtôt chercha l'occasion d'apprendre ce qui s'étoit passé entre le Roi & les Anglois. Mais, déguisant sa jalousie sous de grandes apparences de civilité & de zèle, il leur promit d'écrire le lendemain à William Adams, pour l'informer de leur arrivée. En effet, leur ayant tenu parole, sa lettre fut envoyée par le Roi à Osakkag premier Port du pays, où William Adams étoit à voyager. L'Auteur le nomme ici *Edoo*, si l'on ne veut que ce soit une erreur, & qu'on doive lire (*p*) Jedo. [Il donna aussi avis à l'Empereur des raisons qui les avoient amenés dans ses états.]

Les Japonois ne laissèrent manquer aucune sorte de rafraîchissemens au Vaisseau de Saris. Les bêtes fauves & le poisson y étoient portés en si grande abondance, que ne pouvant être qu'à très-bon marché, [les gens de l'Equipage se faisoient un amusement continuel de traiter ceux de qui ils les achetoient.] Comme ils n'avoient pas cessé de demeurer à l'ancre dans leur première station, le Roi leur envoya un jour 60 Barques bien équipées, pour les amener dans la Rade. Saris, un peu allarmé de cette multitude, alloit les faire prier de ne pas s'approcher trop de son Bord; mais le Roi qui étoit à leur tête, fit signe de son mouchoir au plus grand nombre de ne pas s'avancer; & montant lui-même à bord, il dit au Général qu'elles étoient venues par son ordre, pour aider le Vaisseau à passer une pointe que la marée rendoit fort dangereuse. En effet, l'eau se trouva si forte, que malgré le vent, qui étoit favorable, on auroit été poussé sur les rocs de la pointe, si l'on n'eût accepté le secours des Barques pour tirer le Vaisseau à force de rames. Pendant ce travail le Roi étoit à déjeûner avec Saris, qui voulut récompenser les Japonois de leur peine; mais ce Prince leur défendit de rien prendre des Anglois pour un service d'amitié. On mouilla devant Firando, sur cinq brasses d'un fond bourbeux, si près du Rivage qu'on pouvoit par-

Les Anglois entrent dans le Port.

(*o*) On a lieu d'être surpris de cette addition du Traducteur, puisqu'il est dit expressément dans l'Original que William Adams étoit alors à Edoo, qu'on nomme autrement Yedo & Jedo. R. d. T.

(*p*) Voilà donc le Traducteur qui reconnoît ce qui a été dit dans la note précédente; c'est que William Adams étoit à Edoo: mais cependant il a mal rendu ce passage, car l'Original dit que la lettre de Brouwer fut d'abord envoyée à Osakkag, ou Osakkay, premier Port de l'Isle; & qu'ensuite elle fut expédiée par la poste jusqu'à Edoo, ou Jedo. R. d. E.

parler aux Habitans dans leurs maisons. Saris salua la Ville de neuf coups de canon, auxquels les Japonois ne purent répondre faute d'artillerie. Firando est sans canon & sans Fort. La seule défense consiste dans quelques barricades, qui seroient à peine capables de résister à la mousqueterie.

Redoublement de visites.

A si peu de distance de la Ville, on fut plus exposé que jamais aux visites continuelles de la Noblesse & du Peuple. [On eut entr'autres celle de deux Seigneurs dont l'un s'appelloit Nobusane, & l'autre Simmàdone: comme ils étoient d'un rang très distingué, on les traita avec tous les égards possibles. A leur départ l'un resta à bord, jusqu'à ce que l'autre fut à terre. Leurs enfans & les principales personnes de leur suite se retirèrent en observant la même cérémonie.] Quoiqu'on ne reçût que les plus distingués, on ne pouvoit empêcher qu'il n'y eût sans cesse autour du Vaisseau un grand nombre de Barques, remplies de toutes sortes de gens qui considéroient avec admiration la proue & la pouppe. Saris ne se fit pas presser pour accorder à plusieurs femmes de condition la liberté de venir le visiter dans sa chambre. Il y avoit un tableau de Venus & de Cupidon, dans un état assez libre. Les Dames Japonoises, qui avoient été converties au Christianisme par les Jésuites Portugais, se jettèrent à genoux pour faire leurs dévotions devant cette peinture, [qu'elles prirent pour un portrait de la Vierge Marie, & de l'Enfant Jesus,] sans que les Anglois ôsassent les avertir de leur erreur, dans la crainte de se faire reconnoître pour ennemis de ce culte, & par conséquent des Jésuites (*q*). Le Roi voulut procurer le même spectacle à ses femmes. Il vint à bord avec ses quatre favorites, qui étoient vêtues de plusieurs robes de soye fort légères, tellement passées l'une sur l'autre qu'on pouvoit les distinguer toutes, & liées avec un ruban vers la ceinture. Elles avoient les jambes nues, mais elles portoient aux pieds une sorte de demi-sandale, liée aussi avec un ruban de soye, qui montoit par plusieurs tours au-dessus de la cheville. Leurs cheveux, qu'elles avoient noirs & fort longs, étoient noués galamment sur leur tête. Il ne manquoit rien à leur taille, à la beauté de leurs traits, ni même à la blancheur de leur peau; mais n'ayant aucun teint naturel, elles y suppléent par l'art. Communément les femmes sont fort petites au Japon, extrémement grasses, & d'une politesse, qui fait l'admiration des Européens. Elles savent faire les distinctions du rang, de l'âge & des qualités. Le Roi parut souhaiter que Saris & l'Interpréte fussent les seuls qui demeurassent dans la chambre de pouppe avec lui & ses femmes. Cet Interpréte, que les Anglois avoient amené de Bantam, étoit né au Japon; & sçachant le Malayen, il répétoit à Saris dans cette langue, ce que le Roi lui avoit dit en Japonois. Les femmes du Roi parurent d'abord un peu réservées; mais à la prière de ce Prince elles prirent un air plus libre & plus gai. Elles chantèrent diverses chansons, elles jouèrent de certains instrumens qui ressemblent beaucoup au luth de l'Europe; mais qui, avec le même ventre, ont le co plus long & ne sont montés que de quatre cordes. Elles touchoient fort agilement les cordes avec les doigts de la main gauche, tandis que de la main droite elles les frappoient d'un petit bâton d'yvoire. Cet éxercice paroissoit leur plaire beaucoup, Elles battoient la mesure.

Femmes Japonoises; leur habillement & leur figure.

Elles chantent & jouent des instrumens.

(*q*) *Angl.* Sans qu'elles ôsassent s'avouër Chrétiennes, qu'à voye basse, pour n'être pas entendues des personnes qui les accompagnoient, & qui n'étoient pas dans les mêmes sentimens. R. d. E.

SARIS. 1613.

Musique Japonoise.

ſure. Elles chantoient & jouoient ſur un livre où les airs étoient notés en lignes & en eſpâces, à peu près comme notre muſique de l'Europe. Saris leur fit une réception fort galante, & leur offrit pluſieurs bijoux, qui ſe trouvoient entre ſes marchandiſes. Enſuite il prit cette occaſion pour demander au Roi une Maiſon dans la Ville. Elle lui fut accordée ſans objection. Le Roi prit, à ſon départ, deux Facteurs, auxquels il fit voir, en rentrant dans la Ville, deux ou trois Maiſons dont il leur laiſſa le choix, après avoir ordonné aux propriétaires de s'accommoder avec les Anglois pour le prix.

Feſtin que le Roi de Firando donne aux Anglois.

LE 13, Saris deſcendit au Rivage, accompagné de ſes Officiers & de ſes Marchands, avec les préſens qu'il deſtinoit au Roi, & qui montoient à la valeur de cent quarante livres ſterling. Il fut reçû avec des marques extraordinaires d'eſtime & d'affection, traité avec toutes ſortes de gibier & de fruits, & réjoui par une infinité d'amuſemens. Au milieu du feſtin, le Roi ſe fit donner une coupe, qui avoit été apportée entre les préſens. Quoiqu'elle ne tînt pas moins d'une pinte & demie, il la fit remplir du vin de ſon pays, qui eſt une diſtillation de ris auſſi forte que l'eau-de-vie de France, & déclarant au Général Anglois qu'il falloit la vuider à l'honneur du Roi d'Angleterre, il en donna l'éxemple, que Saris s'empreſſa d'imiter. Enſuite faiſant paſſer la coupe dans une ſale voiſine, où les Nobles étoient à dîner avec les Facteurs Anglois, il donna ordre qu'elle y fût vuidée à la ronde. Les Japonois mangent à terre, aſſis ſur des nattes, & les jambes croiſées à la manière des Turcs. Mais ces nattes étoient richement bordées; les unes de drap d'or, d'autres de velours, de ſatin & de damas. [Les deux jours ſuivans furent employés à préparer & à faire des préſens.] ☞

Saris prend une maiſon à Firando.

LE 16, Saris convint du prix d'une Maiſon avec le Capitaine du quartier Chinois, dont le nom étoit Andaſſi, pour la ſomme de quatre-vingt-quinze piéces de huit, pendant la Mouſſon, c'eſt-à-dire, l'eſpace de ſix mois. Andaſſi s'engageoit, non-ſeulement à fournir aux Anglois le logement qu'ils avoient déja choiſi, mais à l'entretenir de nattes & des autres commodités du pays, en leur laiſſant la liberté d'y faire, à leurs propres frais, les changemens qui leur feroient convenables. Le jour de ce traité, il vint ſur le Vaiſſeau une ſi prodigieuſe foule de peuple, que Saris fut obligé de faire demander des ordres au Roi pour ſa tranquillité: on lui avoit dérobé quantité de choſes; mais ſes ſoupçons tombèrent plus ſur ſes gens que ſur les Japonois. Le même jour, on vit revenir de l'Iſle de Xima, ou Mashma, un Flamand qui s'y étoit rendu dans une Barque du pays, avec quelques bales de draps, du poivre, & des dents d'élephans. Quoiqu'il revînt ſans aucun reſte de ces marchandiſes, il affecta de ſe plaindre beaucoup des diſgraces qu'il avoit eſſuyées, en faiſant entendre que ſa petite cargaiſon avoit été moins vendue que pillée; mais l'Interpréte des Anglois apprit des Matelots qui l'avoient conduit, qu'il avoit échangé fort avantageuſement ſes marchandiſes pour des lingots d'argent, & que les Hollandois vouloient cacher à Saris cette heureuſe eſpéce de commerce.

Artifices des Hollandois.

LE Roi de Firando avoit promis de procurer aux Anglois de nouveaux amuſemens ſur leur Vaiſſeau. Il s'y rendit le 21, avec une troupe de femmes, arrivées nouvellement dans la Ville pour y repréſenter des comédies, à peu près comme nos Comédiens d'Europe, qui courent de Villes en Villes pour le divertiſſement des Provinces. Elles étoient fournies d'habits & de décorations

Comédiennes Japonoiſes.

Saris 1613.

corations conformes à leurs Piéces, dont les sujets étoient des avantures de guerre ou d'amour. Ces femmes dépendent d'un seul homme, dont elles sont esclaves, & qui les envoye dans divers Cantons, avec défense, sous peine de mort, d'éxiger plus que le prix qui leur est fixé pour les plaisirs qu'elles donnent au Public. Leur état, quoique propre à les faire mener une vie douce & aisée, passe pour infâme. Après avoir vêcu dans la meilleure compagnie, & servi même de Maîtresses aux premiers Seigneurs du Japon, qui les préfèrent quelquefois à d'honnêtes-femmes, on leur met après leur mort une bride de paille dans la bouche, avec laquelle on les traîne ignominieusement dans les ruës, & l'on abandonne ensuite leurs cadavres sur un fumier, aux chiens & aux oiseaux de proye.

Rigueur à la Chine pour le commerce étranger.

Le 23, on apprit à Firando qu'il étoit arrivé à Nangazaqui, deux Joncs Chinois chargés de sucre, malgré les rigoureuses défenses de l'Empereur de la Chine, qui avoit condamné nouvellement au dernier supplice cinq mille personnes & confisqué tous leurs biens, pour avoir éxercé le commerce étranger contre ses ordres. Les Marchands des deux Joncs avoient corrompu par leurs présens divers Officiers de la Côte, successeurs de ceux mêmes, qui avoient été enveloppés dans la Sentence de l'Empereur.

Les Hollandois prennent le nom d'Anglois.

Le 29, il arriva au même Port un Jonc de Siam, chargé de Hollandois qui apportoient au Japon du bois du Brézil & des peaux de différentes sortes. Saris apprit avec étonnement qu'ils prenoient le nom d'Anglois, & que les Marchands de la même Nation étoient depuis long-tems dans cet usage; non que les Anglois fussent dans une réputation fort glorieuse au Japon, car les Portugais n'avoient pas manqué de les y faire connoître comme des Pyrates & des Ennemis de la Religion Romaine; mais ils y étoient regardés comme des guerriers redoutables, sur-tout depuis qu'un seul Vaisseau Anglois s'étoit rendu maître de plusieurs Navires Espagnols aux environs des Philippines. Le bruit de cet événement s'étoit répandu dans les Isles du Japon. Il y avoit été célébré par une chanson, qui portoit le nom de *Krofonia*, & que Saris prit plaisir à se faire répéter. Les Japonois la chantoient avec des gesticulations effrayantes, qui faisoient assez d'impression sur les enfans & les ☞ femmes, pour leur donner une idée terrible du courage des Anglois; [de la même manière qu'autrefois en France, on intimidoit les gens par le seul nom du Lord Talbot.

Le 1 de Juillet, il arriva que deux d'entr'eux prirent querelle & furent sur le point de s'aller battre; ce qui les auroit tous jetté dans un très grand danger; car la loi du Pays ordonne qu'un Homme qui prendra des armes dans un mouvement de colère, soit mis en pièces sur le champ, quoiqu'il n'en ait fait aucun usage; & que s'il en a blessé tant soit peu quelqu'un, non-seulement lui, mais encore toute sa famille soit mise à mort].

Le 2, Saris s'établit enfin dans sa Maison de Firando. Il y mit vingt-six hommes, assez armés pour se défendre dans les occasions de surprise, mais trop peu pour inspirer de la défiance au Roi & de la frayeur aux Habitans. A son arrivée, il trouva que les Hollandois avoient beaucoup diminué le prix de leurs draps, dans la vûe apparemment de s'en défaire avant que les Anglois en eussent fait décharger. Il se procura une conférence avec Brouwer, Chef de leur Comptoir, pour lui représenter que c'étoit faire un tort égal aux deux Nations, & lui proposer de convenir d'un prix fixe & cons-

SARIS. 1613.

tant. Brouwer parut consentir à cette proposition. Mais dès le même soir, il fit déclarer aux Anglois qu'il n'avoit pas reçû de ses Maîtres le pouvoir de faire des traités. Le lendemain, il embarqua une grosse quantité de draps pour différentes Isles, avec ordre à ses Facteurs de s'en tenir à leur diminution.

[LORSQUE les Anglois arrivèrent dans cet endroit; le Poivre non criblé de Bantam, qui coûtoit à Bantam même, une Réale & trois quarts le sac, valoit dix Tayes le Pikol; chaque Pikól est de cent Katis, ce qui fait cent-trente livres, poids d'Angleterre. Un Taye est cinq schellings. Une Réale de huit n'a cours-là dans les payemens ordinaires, que pour sept Mas, c'est-à-dire trois schellings six sols, monnoye d'Angleterre. Car un Mas est une Réale de Plata ou d'argent. L'Etain valoit trente Tayes le Pikol; les Dents d'Eléphant, quatre-vingt; le Fer en piéces, six; la Poudre, vingt-trois; l'Aloës socotorin, six Tayes le Kati; un Fusil, vingt Tayes; les Calicos & autres Marchandises de Coromandel & de Guzaratte, n'avoient point de prix fixe, elles se vendoient à proportion de leur bonté.]

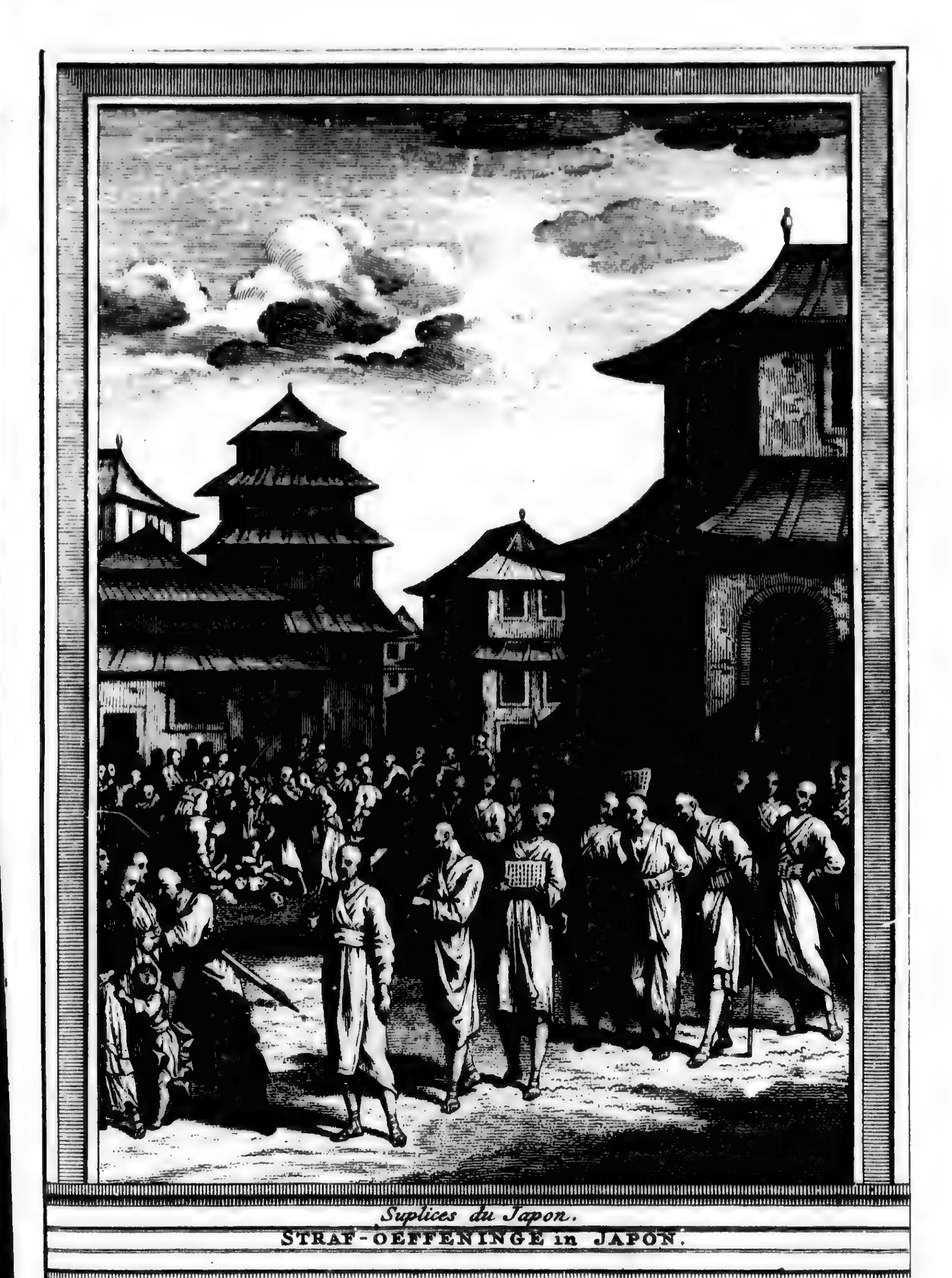
Le Roi de Goto vient visiter les Anglois.

LE 7, le Roi de l'Isle de Goto, qui n'est pas éloignée de Firando, vint rendre une visite au Roi Toyna (r), son parent, & son Allié. Il étoit moins amené par l'empressement de l'amitié, que par la curiosité de voir le Vaisseau Anglois, dont tous les Japonois parloient avec admiration. Toyne fit prier le Général de recevoir civilement un Prince dont la satisfaction lui étoit chère. Les Anglois reçurent ordre à bord, de ne rien ménager pour rendre la fête éclatante. Ils traitèrent le Roi de Goto avec autant de pompe & de respect qu'ils en auroient employé pour faire honneur à leur propre Souverain. L'artillerie fut déchargée plusieurs fois, [le Vaisseau paré de rideaux & de tapis magnifiques, tous les Matelots vêtus galamment, & le festin digne d'une Fête royale. Saris, qui avoit l'art de joindre beaucoup de grace à ses civilités,] causa tant de plaisir & d'admiration aux deux Rois, que celui de Goto, dans le mouvement de sa reconnoissance, le pressa de venir lui-même ou d'envoyer quelques Anglois dans son Isle.

Exécution de trois criminels, & forme de ces châtimens au Japon.

LE 8, l'exécution de trois Japonois, deux hommes & une femme, qui avoient été condamnés à mort par la bouche même du Roi Foyne, donna aux Anglois un spectacle terrible. Ils n'eurent d'abord que la tête coupée. Mais les spectateurs s'approchant ensuite pour essayer la bonté de leurs katans ou de leurs sabres, taillèrent les cadavres en piéces; après quoi, plaçant les morceaux l'un sur l'autre, ils recommencèrent encore cette sanglante boucherie, pour voir qui couperoit le plus de morceaux à la fois. [Saris ne trouva pas moins d'injustice dans la Sentence que de barbarie dans l'exécution.] La femme, dans l'absence de son mari qui étoit allé faire quelque voyage, avoit donné un rendez-vous aux deux hommes, à différentes heures. Celui qui devoit venir le dernier, trouvant le tems trop long, s'étoit présenté assez tôt pour la surprendre avec l'autre; & dans la rage de se voir trompé, il s'étoit vangé à coups de sabre. Le bruit avoit attiré les voisins, qui s'étoient saisis des trois criminels; & sans mettre aucune distinction entre leur crime, le Roi les avoit condamnés sur le champ à la mort. Les restes des trois cadavres furent abandonnés aux chiens

(r) Le Roi Toyna, est le Roi Foyne. R. d. E.



Suplices du Japon.

STRAF-OEFFENINGE in JAPON.

Cochin fil. delin. J. v. Schley sculp.

chiens
deux ét
vendue
spectac
les prés
hache s
la fosse
sième p
vés. L
corde d
crime e
côté, &
Soldats
la tête p
chapper
admira l
la mort
ris qui n
dant qu'
nulle-par
[Le
Le 19, l
on la lu
sa qualit
le reste d
jours. I
chargé d
Le 29
heureusen
go. Dans
lui dit qu
qu'il ne d
pussent y
cédés. Il
pris beauc
Le 13
par l'ordr
propre m
avoir entr
Firando,
étoient de
précédent
le séjour
Mousson q

(s) L'Au
ce Prince pa
dats qu'il y e

chiens & aux oiseaux de proye. [Le 10, on éxécuta encore trois hommes dont deux étoient frères, qui avoient enlevé une Femme de Firando, & l'avoient vendue à Nangazaqui il y avoit déja du tems.] Autant que la fin de ces spectacles est tumultueuse, autant l'on observe d'ordre & de gravité dans les préliminaires. La marche commence par une homme seul, qui porte une hache sur l'épaule. Il est suivi d'un autre, qui porte une pioche, pour ouvrir la fosse du coupable, lorsque la Sentence permet qu'il soit enterré. Un troisième porte une petite planche, sur laquelle le crime & la Sentence sont gravés. Le quatrième est le patient, les mains liées derrière le dos avec une corde de soye, & portant sur la tête une petite bannière de papier, où son crime est encore écrit en fort gros caractères. Le Bourreau suit, le katan au côté, & tenant d'une main le bout de la corde dont le criminel est lié. Deux Soldats marchent, la pique à la main, de chaque côté du criminel, & tiennent la tête panchée sur son épaule pour lui ôter toute espérance de pouvoir s'échapper. Saris, qui en vit conduire plusieurs avec ces tragiques cérémonies, admira leur résolution, & confesse qu'en Angleterre même on ne va point à la mort avec cette fermeté. Il en vit éxécuter un pour avoir volé un sac de ris qui ne valoit pas plus de trente sols, [dans la maison de son Voisin, pendant qu'elle étoit en feu.] [Le vol est commun au Japon, mais il n'est puni nulle-part si sévèrement.]

Saris. 1613.

[Le 11, trois Joncs Chinois, chargés de soye, arrivèrent à Nangazaqui. Le 19, le Roi Foyne (s) pria Saris de lui donner une piéce de Serpillière. on la lui envoya; & aussi-tôt il s'en fit faire un justeau-corps, que malgré sa qualité & son grand âge, il portoit appliqué immédiatement sur sa peau; le reste de la piéce fut employé à des mouchoirs dont il se servit tous les jours. Le 20, il arriva encore à Nangazaqui un Jonc de la Cochin-Chine, chargé de soye, & de très beau Benjoin.]

Arrivée de William Adams.

Le 29, William Adams, qu'on attendoit depuis quarante-huit jours, arriva heureusement à Firando, après avoir employé dix-sept jours à venir de Sorongo. Dans les entretiens qu'il eut avec Saris sur les intérets du commerce, il lui dit que les conjonctures n'étoient pas toûjours également favorables, mais qu'il ne doutoit pas qu'avec un peu d'habileté & de constance, les Anglois ne pussent y trouver leurs avantages, comme d'autres Nations qui les avoient précédés. Il fit d'ailleurs de grands éloges du Pays, pour lequel il sembloit avoir pris beaucoup d'affection.

Crime & supplice d'un Gouverneur.

Le 13 au matin, un des Gouverneurs du jeune Prince fut coupé en piéces par l'ordre du Roi, pour avoir entretenu un commerce trop familier avec sa propre mère. Un Esclave du coupable eut le même sort que son Maître, pour avoir entrepris de le défendre. Le même jour, quelques Espagnols, arrivés à Firando, vinrent prier Saris de leur accorder le passage jusqu'à Bantam. Ils étoient de l'Equipage d'un Amiral d'Espagne, qui avoit été envoyé l'année précédente pour tenter de nouvelles découvertes au Nord du Japon. Pendant le séjour que leur Vaisseau étoit obligé de faire à Jedo, pour attendre la Mousson qui commence à la fin de May, ils s'étoient révoltés contre leur Chef; &

Espagnols qui abandonnent leur Amiral.

(s) L'Auteur de la Relation remarque que ce Prince passoit pour un des meilleurs Soldats qu'il y eut dans tout le Japon, à cause de la bravoure qu'il avoit témoignée, & des heureux succès qu'il avoit eu dans les Guerres de Corée.

SARIS. 1613.

& l'ayant abandonné avec la dernière perfidie, ils cherchoient à se rapprocher de l'Europe. Mais Saris leur déclara, que ne pouvant prendre plus de confiance que d'estime pour des gens de leur caractère, il n étoit pas disposé à les recevoir.

Le dessein des Anglois, tel qu'ils l'avoient communiqué au Roi de Firando, étant de se rendre à la Cour de l'Empereur du Japon, ils convinrent avec le Roi, des présens qu'ils devoient offrir à ce grand Monarque & à ses principaux Officiers, du nombre d'hommes qu'ils devoient envoyer à Méaco, & des préparatifs qui convenoient à leur députation. Les présens furent bornés aux sommes suivantes, [sans que l'Auteur nous apprenne si c'étoit en argent monnoyé, ou en valeur de marchandises.]

Présens destinés à l'Empereur du Japon.

	liv. sterl.	schel.	sols.
Pour l'Empereur Ogoxosama	87	7	6
Pour Xongosama, fils de l'Empereur	43	15	0
Pour Kodskedona, Sécretaire d'Etat	15	17	6
Pour Saddadona, fils du Sécretaire (t)	14	3	4
Pour Jhokora, Juge de Meaco	4	10	6
Pour Fongo-Dona, Amiral d'Orongo	3	10	0
Pour Goto-Shoravero, Maître de la Monnoye	11	0	0

[Ce détail n'a de curieux que le nom de l'Empereur & ceux de ses principaux Ministres, car il n'est pas fait pour donner une haute idée de l'Ambassade Angloise.] Cependant (v) le Roi Foyne, qui avoit pris beaucoup d'affection pour Saris, lui fit préparer une belle Galère, avec vingt-cinq Rameurs de chaque côté, & soixante autres Japonois pour cortége. Elle fut ornée fort galamment. Dix Anglois, choisis pour accompagner Saris, s'équipèrent particulièrement de ce qu'ils avoient de plus riche. Ils partirent le 2 du mois d'Août, & Saris nous a laissé une Relation fort éxacte de ce voyage.

Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur.

Ils passèrent entre plusieurs Isles, dont la plûpart leur parurent extrêmement peuplées, & remplies de fort belles Villes. Celle qui se nomme Fukkate, est défendue par un Château de pierres de taille, mais sans artillerie & sans garnison; ce qui parut d'autant plus étrange à Saris, que l'ayant observé de près, il le trouva bien entretenu, avec un fossé profond de cinq brasses, & trois fois (x) plus large, un pont-levis & plusieurs guérites. On fut obligé de relâcher au Port de Fukkate, parce que le vent & la marée l'emportoient sur les efforts des Rameurs. La Ville ne parut pas moins grande à Saris, que celle de Londres, considérée dans l'enceinte de ses murs. [Elle est bien bâtie, & les rues sont si droites qu'on peut voir d'un bout à l'autre.] Elle est plus peuplée qu'on ne peut se l'imaginer, & les Habitans en sont fort civils. Cependant les enfans & la vile populace s'assemblèrent autour des Anglois & des

Fukkate, grande Ville.

(t) *Angl.* Sécretaire du Fils de l'Empereur. R. d. E.

(v) La 5e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(x) *Angl.* deux fois. R. d. E.

Saris. 1613.

des Japonois de la Galère, en criant avec un bruit épouvantable, *Koré, koré, kokoré, waré*, c'est-à-dire, *Coréens, cœurs perfides*. On fut exposé au même traitement dans toutes les Villes où la Galère relâcha, & dans quelques-unes on essuya quelques volées de pierres, sans y trouver d'autre remède que de passer en silence. Au long de toute cette Côte, jusqu'à la Ville d'Ozaka, Saris remarqua un grand nombre de femmes qui habitent sur l'eau, dans des Barques, avec leurs enfans, tandis que les maris s'occupent sur le rivage à diverses sortes de travail, [comme cela se voit souvent en Hollande.] L'occupation des femmes est de pêcher du poisson en plongeant jusqu'à sept ou huit brasses de profondeur. Mais cet exercice leur rend les yeux aussi rouges que du sang, & leur profession se reconnoît à cette marque. On mit deux jours depuis Firando jusqu'à Fukkate. A dix ou douze lieuës, dans le Détroit de Xemina Seki, les Anglois observèrent une grande Ville, près de laquelle ils virent à l'ancre un Jonc de neuf cens ou mille tonneaux, revêtu de plaques de fer, avec une garde pour le garantir du feu & de toutes sortes d'accidens. Il étoit fort bien construit, à peu-près comme on nous représente l'Arche de Noé. Les Japonois dirent à Saris qu'il étoit destiné à transporter des Soldats dans les Isles, lorsqu'on étoit surpris par la guerre ou par quelque révolte.

Jonc de mille tonneaux.

Après qu'on eut passé les Détroits, il ne se présenta rien d'extraordinaire jusqu'aux environs d'Ozaka, où l'on arriva le 27 d'Août. La Galère ne pouvant s'approcher de la Ville, il vint à sa rencontre une Barque légere, qui apportoit le Maître de la maison où les Anglois devoient être reçus à leur arrivée. Il leur présenta des rafraîchissemens de vin & de fruits. Pour remonter le fleuve, la Barque fut tirée par des Matelots, avec une corde attachée au sommet d'un mât. Ozaka est une Ville de la même grandeur que Fukkate. Elle a plusieurs ponts de bois, sur une rivière qui n'est pas moins large que la Tamise. Ses maisons ne sont pas également belles, mais il s'en trouve plusieurs d'une beauté extraordinaire. Ozaka est un des principaux Ports du Japon. Son Château est d'une grandeur considérable, fortifié par de larges & profonds fossés, avec plusieurs ponts-levis à chaque porte. Les murailles ont douze ou quinze pieds d'épaisseur, avec des ouvertures par intervalles pour lancer des flèches, des dards & des pierres. Elles sont de belles pierres de taille, & soûtenues par un large rampart. Chaque pierre est taillée si éxactement pour remplir sa place, que sans aucun besoin de ciment, un peu de terre suffit pour remplir les jointures.

Ozaka, grande Ville du Japon.

Ce Château étoit la demeure de Ticosama, Fils du dernier Empereur, qui se trouvant dans l'enfance à la mort de son Père, avoit été laissé sous la tutelle de quatre Seigneurs, dont Ogoxosama étoit le Chef. L'ambition de régner leur avoit bientôt fait violer tous les droits; mais Ogoxosama, feignant de prendre les armes en faveur du jeune Prince, avoit défait ses trois rivaux dans plusieurs batailles. Il en avoit tué deux, & forcé le troisiéme de chercher son salut par la fuite. Enfin lorsqu'il s'étoit vû sans concurrent, il s'étoit fait proclamer Empereur, à l'extrême étonnement de ceux qui ne l'avoient pas soupçonné de cette vûe; & s'étant saisi du légitime héritier de la Couronne, il l'avoit marié à sa fille, comme le seul moyen dont on pût espérer une parfaite reconciliation. Mais il avoit confiné les deux jeunes époux dans le Château d'Ozaka, & placé près d'eux, pour Garde continuelle,

Usurpation de l'Empire par Ogoxosama.

Saris. 1613.

tinuelle, un certain nombre de jeunes gens qu'il avoit fait élever depuis le berceau, dans un dévouement absolu à toutes ses volontés. Ainsi n'ignorant pas les démarches & les plus secrettes pensées du Prince, il gouvernoit l'Empire avec une parfaite sécurité.

Ville de Sakay.

Vis-à-vis d'Ozaka, de l'autre côté de la rivière, on découvre une autre Ville, nommée Sakay, qui est fort inférieure en étendue, mais qui entretient un grand commerce avec les Isles voisines.

Ville de Fuchimi & sa garnison.

Ordre de la Milice Japonoise.

Le 28, après avoir laissé, à quelques Négocians d'Ozaka, des essais de marchandises & leur prix, Saris partit sur une Barque pour Fuchimi, où il arriva le 29. Cette Ville, qui est fortifiée suivant la méthode du Pays, a pour sa garde trois mille Soldats, que l'Empereur y entretient dans la seule vûe de tenir en respect Ozaka & Meaco. On renouvelloit la Garnison à l'arrivée des Anglois. Ils virent sortir les vieilles Bandes, & les nouvelles prendre leur place. Elles marchoient sur cinq hommes de front & dix de hauteur. A chaque division, elles avoient un Officier, [nommé Capitaine de cinquante,] qui les entretenoit dans un ordre exact. La première étoit armée de *Calivers*, car les Japonois n'ont pas de mousquets & n'en veulent pas prendre l'usage. La seconde l'étoit de piques; la troisième de katans, ou de sabres, & de targettes; la quatriéme d'arcs & de fléches; la dernière, d'une sorte de bâtons ou de crocs garnis de fer, qui se nomment dans le Pays Waggadashes. Ces cinq divisions, avec leurs différentes armes, formoient une Compagnie, après laquelle une autre suivoit dans le même ordre. Mais il n'y avoit ni enseignes, ni tambours, ni trompettes, ni d'autres instrumens de guerre. La première file des katans avoit des fourreaux d'argent; & la dernière, des fourreaux d'or [ou dorés.] Toutes les Compagnies n'étoient pas composées du meme nombre d'hommes. L'une étoit de cinq cens, une autre de trois cens, & les autres de deux cens cinquante. Au milieu de chacune, trois chevaux en bride & en selle richement caparaçonnés, avec les housses de velours brodé ou de pelleterie précieuse, étoient conduits chacun par trois Esclaves, qui les tenoient avec des longes de soye. Les Capitaines marchoient à cheval, à la queuë de chaque Troupe, mais les jambes croisées sur deux paniers, où leur lit & le reste de leur bagage étoit renfermé. Les plus vieux avoient derrière eux une sorte de dossier, contre lequel ils étoient appuyés dans une posture assez commode. Saris & les Anglois rencontrèrent le Commandant de la Garnison deux jours après avoir vû la première Troupe; car chaque Compagnie marchoit à deux ou trois lieuës de distance, pour la commodité des logemens & des vivres. [Celles qui suivoient étoient toûjours mieux équipées que celles qui les précédoient; & la dernière étoit la plus belle de toutes.] Le Commandant étoit distingué par la richesse de son équipage. Il prenoit en chemin le divertissement de la chasse & du vol. Outre ses chevaux de bagage, il en avoit six de main, qui surpassoient, au jugement de l'Auteur, [illegible] plus beaux Genets d'Espagne. [Ils étoient de petite taille, & bien-faits; ils avoient la tête fine & étoient pleins de feu.] Son palanquin, de velours cramoisi, étoit porté devant lui par deux hommes; mais il y en avoit six, qui se relevoient tour-à-tour pour cet emploi.

Marche du Commandant.

Il régnoit un si bel ordre dans la marche de cette petite armée, qu'on n'entendoit parler d'aucune injure ni d'autres sujets de plainte. Comme chacun payoit pour ses besoins, tous les Soldats étoient reçus volontiers dans les



Marche Militaire du Japon.

KRYGS-TOGT der JAPONNERS.

Cochin fil. delin. J. v. Schley sculp.

les li
tes pu
berge
☞qu'on
Les a
lesque
tes fo
bier d
dance
vés.
n'ont
Leur
rougeâ
Angloi
pour u
un coch
ris, un
chausse
les vers
que l'e
Elle n'e
ils sont
Le 3
de l'Em
suite.
un palan
Roi de
dre Imp
toit char
convoy
Le ve
jour. C
l'applani
fort unie
deux côt
min, que
n'est que
te une qu
campagne
de nouvel
les & des
Couvens d
& bâtis,
Prêtres, c
quent pas
virons de
été punis
dre obstacl

les lieux de leur passage. Il n'y a point de Villes ni de Villages sur les routes publiques qui ne soient bien pourvûs de Cuisiniers, de Traiteurs & d'Auberges, où l'on peut se faire servir sur le champ ce que l'on desire, au prix qu'on y veut employer, [depuis un Sol, jusqu'à deux Schellings par tête.] Les alimens communs dans tout le Pays sont le ris, de diverses sortes, entre lesquels néanmoins le blanc est le plus estimé; le poisson frais ou salé; toutes sortes d'herbes, de pois, de racines; de la volaille, des oiseaux & du gibier de toute espéce, car l'Europe n'a pas d'animaux qui ne soient en abondance au Japon. Mais les Japonois n'aiment point la chair des animaux privés. Il ont différentes espéces de fromages, & ne font pas de beurre. Ils n'ont pas non plus l'usage du lait, parce qu'ils le considèrent comme du sang. Leur froment ne le céde point à celui d'Angleterre; mais la couleur en est rougeâtre. Ils employent les bœufs & les chevaux à labourer la terre. Les Anglois ne payèrent que trois sols pour une poule grasse, & le même prix pour un faisan. Un excellent cochon de lait ne leur couta que douze sols; un cochon gras, cinq schellings; un bœuf, seize; un chevreau, trois; & la livre de ris, un demi-sol. La boisson commune du peuple est l'eau pure, qu'ils font un peu chauffer, & qu'ils regardent dans cet état comme un souverain préservatif contre les vers. Leur unique liqueur est une distillation de ris, qui est presque aussi forte que l'eau-de-vie de France, & qui ressemble en couleur au vin de Canarie. Elle n'est pas chère. Cependant après avoir tiré la meilleure & la plus forte, ils font encore sur le marc une liqueur plus foible, qui est à l'usage des Pauvres.

Saris. 1613. Abondance de vivres dans les routes publiques.

Le 30, on fournit à l'Ambassade Angloise dix-neuf chevaux, aux dépens de l'Empereur, pour transporter les présens à Suragon, avec Saris & sa suite. Outre le cheval qui devoit lui servir de monture, il y avoit pour lui un palanquin, & six hommes nommés pour le porter. L'Officier, que le Roi de Firando lui avoit donné pour guide, prenoit soin, en vertu d'un ordre Impérial, de louër ces porteurs & ces chevaux de Ville en Ville. Il étoit chargé aussi de la dépense & du logement; & suivant l'usage du Pays, le convoy étoit précédé d'un Esclave à pied, qui couroit la pique à la main.

Saris fait une partie du voyage par terre.

Le voyage dura jusqu'au 6 de Septembre, à quinze ou seize lieuës par jour. Cette route est la principale du Japon, Les soins qu'on a pris pour l'applanir en coupant jusqu'aux montagnes, l'ont rendue fort commode & fort unie. Elle est divisée en lieuës, à chacune desquelles on a placé des deux côtés une petite pyramide, moins pour avertir de la longueur du chemin, que pour régler le prix des chevaux & des porteurs de louäge, qui n'est que d'environ trois sols pour chaque lieuë. On trouve sur toute la route une quantité surprenante de Voyageurs. Les métairies & les maisons de campagne sont en si grand nombre, qu'on n'avance point sans en découvrir de nouvelles. On rencontre une infinité de Villages, plusieurs grandes Villes & des pontons commodes sur chaque rivière. Il se présente aussi des Couvens dans quantité de lieux, ou des temples environnés d'un petit bois, & bâtis, la plûpart, dans les plus agréables parties de chaque Canton. Les Prêtres, qui font le service de la Religion, habitent ces lieux, & n'y manquent pas plus qu'en Europe de toutes les commodités de la vie. Aux environs de chaque Ville, on trouve des croix chargées de criminels qui ont été punis par ce supplice. [Le préjugé de cet usage n'a pas été le moindre obstacle à la propagation de l'Evangile dans toutes les Isles du Japon.]

Beauté admirable de la route.

Obstacle au Christianisme.

La

Saris.
1613.

Suronga, séjour de l'Empereur.

La Ville de Suronga où l'Empereur du Japon tenoit sa Cour, est aussi grande que Londres avec tous ses Fauxbourgs. On n'y souffre point d'artisans dans l'intérieur, pour ménager le repos de l'Empereur & des Grands, qui ont leurs Palais au centre de la Ville. Aussi ne trouve-t'on à l'entrée que des boutiques, des magasins, & d'autres lieux de travail, où l'on ne voit paroître que des Marchands & des Ouvriers.

Saris est conduit à l'Audiance.

Aussi-tôt que Saris fut logé, il envoya William Adams à la Cour, pour déclarer son arrivée & demander une prompte expédition. On lui répondit qu'il étoit le bien-venu, & qu'après s'être reposé un jour ou deux, il seroit admis à l'Audiance de l'Empereur. Le jour suivant fut employé à préparer les présens & à se procurer de petites tables du pays, avec des parfums, pour s'en faire accompagner suivant l'usage. Le 8, Saris fut conduit dans son palanquin au Château de Suronga, précédé de ses Facteurs, qui portoient les présens, Il passa plusieurs ponts, dont chacun avoit son corps de garde. Ensuite ayant monté un grand escalier de pierres choisies, il vit venir à sa rencontre deux personnages d'une figure fort grave & fort imposante, Kodskedona, Sécretaire de l'Empereur, & Fungondona Amiral, qui l'introduisirent dans une chambre nattée, où ils s'assirent les jambes croisées. Après quelques momens de repos, ils le firent entrer dans une autre chambre qui se nomme en langage du pays, la sale de présence. On y voit le fauteuil, ou le Trône de l'Empereur, qui est de drap d'or, élevé d'environ cinq pieds & fort richement orné, mais sans dais au dessus. Saris & ses Anglois furent avertis de le saluer; après quoi ils furent reconduits dans la première chambre, où ils n'attendirent pas moins d'une heure. Enfin, quelques Officiers de la Cour étant venus annoncer que l'Empereur avoit paru, le Sécretaire & l'Amiral prirent Saris sous les bras & le conduisirent à la sale de présence; mais ils le quittèrent à la porte, en lui faisant signe d'entrer, & sans oser eux-mêmes jetter les yeux dans la sale. L'Auteur observe que les présens, c'est-à-dire, ceux du Roy d'Angleterre & ceux que l'Ambassadeur offroit en son propre nom, suivant l'usage du Pays, avoient été placés sur des nattes, dans la sale d'Audiance, avant l'arrivée de l'Empereur.

Il est traité favorablement.

Saris accompagné du seul Adams, qui lui servoit d'interpréte, s'avança respectueusement vers le Trône, [où l'Auteur ne nous apprend pas si l'Empereur estoit assis, ni s'il étoit environné d'un nombreux cortège.] Après un compliment fort court, Saris présenta au Monarque du Japon la lettre du Roi d'Angleterre. Il la reçut de sa propre main, & l'ayant portée à son front, il donna ordre à son Interpréte qui étoit assis derrière lui, de dire à William Adams, qu'il voyoit les Anglois avec plaisir, & que lorsqu'ils auroient pris deux ou trois jours pour se remettre des fatigues d'un si long voyage, il leur feroit donner la réponse qu'il vouloit faire au Roi leur maître. Ensuite il demanda au Général Anglois s'il n'avoit pas dessein d'aller voir son Fils, qui étoit à *Jedo*. Saris ayant répondu que c'étoit son intention, l'Empereur donna ordre qu'on lui fournît des hommes & des chevaux pour ce voyage. [L'Audiance finit par un signe de tête du Monarque, qui fit connoître aux Anglois qu'il étoit temps de se retirer.] Saris retrouva le Sécretaire & l'Amiral à la porte. Ils le conduisirent jusqu'à l'escalier, où il rentra dans son palanquin pour retourner à son logement.

Le 9, il porta au Sécretaire les présens qui lui étoient destinés. Mais cet Officier

Saris. 1613.

Officier refusa constamment de les recevoir, en protestant qu'il étoit lié par une défense expresse de l'Empereur son maître, & qu'il y alloit de sa tête. Cependant il accepta quelques livres de tablettes d'Aloës, comme un grand remède pour sa santé. Saris lui remit un Mémoire contenant les articles du commerce. Il y en avoit quatorze; Kodskedona, qui les trouva trop longs, demanda qu'ils fussent abrégés, par la seule raison que les Japonois n'aiment pas les longueurs.

Réglement des articles du commerce.

Le 10, Adams fut chargé de porter un abrégé des articles au Sécretaire, qui les communiqua aussi-tôt à l'Empereur. Ce Prince les approuva tous, à l'exception d'un seul qui regardoit les Chinois. Les Anglois n'ayant pû obtenir la liberté du commerce à la Chine, Saris demandoit qu'il leur fût permis d'amener dans les Ports du Japon les prises qu'ils feroient sur cette Nation, & d'en vendre les marchandises aux Japonois. L'Empereur n'avoit marqué d'abord aucun éloignement pour cette proposition; mais après en avoir conféré avec un Ministre de la Chine, qu'il avoit à sa Cour, il déclara que cet article ne seroit jamais accordé. Tous les autres passèrent sous le grand sceau, qui n'est pas de cire, comme en Europe, mais qui consiste seulement dans quelques caractères gravés en couleur rouge. Le Maître de la monnoye ne fit pas les mêmes difficultés que le Sécretaire, pour recevoir les présens des Anglois; mais il en marqua sa reconnoissance à Saris, en lui envoyant deux robes de taffetas du Japon. Avec l'Intendance de la monnoye, il avoit la qualité de Marchand Impérial, ce qui le mit dans une correspondance plus étroite avec les Anglois, qui lui communiquèrent divers essais de leurs marchandises. Il étoit fort estimé de l'Empereur; & ce qui augmentoit beaucoup son crédit, il s'étoit engagé par un vœu solemnel à se tuer à la mort de son maître, pour se délivrer de la douleur de lui survivre.

Refus d'un article.

Saris fait le voyage de Jedo.

(y) L'Equipage qui devoit conduire Saris à Jedo, ayant été préparé suivant l'ordre Impérial, il partit le 12, avec son cortège. Le pays qu'il traversa lui parut fort peuplé. Il admira sur-tout un grand nombre de Fotaquis ou de Temples, entre lesquels il en vit un fort célèbre par la statue d'une Divinité nommée *Dabis*. Elle étoit de cuivre, & creuse intérieurement; mais si grande qu'elle n'avoit pas moins de vingt & un ou vingt-deux pieds de hauteur, quoiqu'elle fût dans la posture d'un homme à genoux & les fesses appuyées sur ses talons. Tous les membres étoient d'une grosseur proportionnée. Elle étoit couverte d'une robe, pour augmenter la vénération du peuple, par la richesse de l'habillement. On ne refusa point aux Anglois la permission d'entrer dans l'intérieur du corps, avec d'autres Voyageurs, qui regardoient cette circonstance comme une partie de leur dévotion. Le retentissement de la voix y causoit un bruit terrible. Chacun prenant la liberté de graver quelques caractères sur le cuivre, les Anglois y écrivirent leur nom & l'année de leur passage. Ce Temple est situé sur le grand chemin qui conduit à Tenkaday, autre lieu de pélerinage, où les Grands & le Peuple se rendent avec le même empressement de superstition. William Adams, qui avoit eu la curiosité de faire ce voyage, raconte que tous les mois on amene au Temple de Tenkaday une des plus belles filles du pays,

Idoles & superstition du pays.

(y) La 10e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS. 1613.

pays, qu'on place avec beaucoup de bienséance, dans une chambre fort ornée. Là, pendant certaines nuits, l'Idole Tenkaday se présente à elle & la traite avec toute la familiarité d'un mari. Il lui explique toutes les difficultés que les Bonzes, (c'est le nom des Prêtres), la prient de lui proposer. Mais lorsqu'il la quitte, & qu'elle fait place à celle qui doit lui succéder, elle se trouve couverte d'écailles, qui ressemblent à celle d'un poisson. On ignore ensuite ce qu'elle devient. L'Auteur paroît persuadé que c'est le Diable qui se joue ainsi de la crédulité des Japonois, sans faire réfléxion que l'intervention des esprits est inutile au milieu des Bonzes.

Saris arrive à Jedo. Beauté de la Ville.

L'AMBASSADE Angloise arriva le 14 à Jedo, Ville, non-seulement plus grande que Suronga, mais beaucoup plus admirable par la magnificence de ses bâtimens. La plûpart sont [bâtis de belles pierres, &] dorés dans plusieurs endroits de la façade & du toit. [Les montans des portes sont aussi dorés ou vernissés.] Les fenêtres ne sont pas de verre, mais elles n'en sont pas moins grandes; & les planches légères, dont les volets sont composés, sont chargées de dorures & de peintures. La principale rue de la Ville est formée par une chaussée qui régne continuellement au-dessus d'une rivière, avec une ouverture de cinquante en cinquante pas, pour la commodité de l'eau. Les Villes de l'Europe ont peu de rues qui soient aussi larges que cette chaussée.

Rue singulière.

APRÈS avoir fait avertir le Sécretaire d'Etat de son arrivée, Saris fut conduit le 17, à l'Audience du Roi. Ce Prince tient sa Cour dans le Château de Jedo, qui est beaucoup plus fort & plus beau que celui de Suronga. Sa garde est aussi plus nombreuse. Saddudona, son Sécretaire, étoit père de Kodskedona Sécretaire de l'Empereur. Son mérite & son expérience l'avoient fait choisir pour Gouverneur du jeune Prince, qui paroissoit âgé néanmois d'environ quarante-deux ans. Saris fut reçu avec les mêmes cérémonies & les mêmes témoignages de bonté qu'à Suronga. Le Roi parut sensible à la lettre & aux présens du Roi d'Angleterre. Il ordonna des rafraîchissemens pour les Anglois, & leur promit que sa réponse & ses présens pour leur Maître seroient prêts dans peu de jours.

Age & situation du Roi de Jedo.

LE 19, il leur envoya deux armures complettes pour le Roi d'Angleterre; & une épée pour Saris, de celles que les Japonois appellent *Tach*, & qui ne sont à l'usage que des guerriers du premier ordre.

[CE même jour, trente-deux hommes ayant été renfermés pour dettes, le Feu prit pendant la nuit à la maison, où ils étoient; ils périrent tous dans les flammes.]

Retour de Saris à Suronga.

LES Anglois quittèrent Jedo le 21; [depuis cette Ville jusqu'à la partie la plus Septentrionale du Japon, on compte que la distance est telle qu'il faut trente-deux jours à un Cavalier pour aller de l'une à l'autre.] Au lieu de revenir à Suronga par le même chemin, les Anglois se laissèrent volontiers conduire dans une Barque du Roi jusqu'à Oringa, Ville maritime, d'où ils n'arrivèrent que le 29, à la Ville Impériale. Avec quelque empressement qu'ils eussent demandé leur congé, ils furent obligés d'attendre jusqu'au 9 d'Octobre, les lettres & les présens de l'Empereur. Cependant on ne diminua rien des civilités qu'ils avoient reçues jusqu'alors, & le Sécretaire d'Etat fit plusieurs fois l'honneur à Saris de le visiter dans son logement. Enfin il lui remit la lettre de l'Empereur, que Purchass a conservée dans les caractères du Japon. Il suffira d'en joindre ici la traduction.

Saris. 1613.

Au Roi de la Grande Bretagne.

Lettre de l'Empereur du Japon au Roi d'Anglere.

„ Je reçois avec plaisir la lettre obligeante de Votre Majesté, qui m'est „ apportée par votre sujet le Capitaine Jean Saris, le premier Anglois „ de ma connoissance qui soit arrivé dans une partie de mes Domaines, „ & je n'ai pas peu de joye d'apprendre quelle doit être la grandeur de vo- „ tre sagesse & de votre pouvoir pour réunir trois puissans Royaumes sous „ votre redoutable commandement. Je remercie Votre Majesté de la bon- „ té extrême qui l'a portée, sans aucune raison de ma part, à m'envoyer un „ présent de plusieurs choses rares, telles que mon pays n'en produit point „ & qu'on n'en n'a jamais vû. Je les reçois, non comme d'un Etranger, mais „ comme d'un Prince que j'estime autant que moi-même, & dont je desire „ que l'amitié me soit continuée. Je souhaite aussi que votre Hautesse per- „ siste dans la bonne intention d'envoyer ses Sujets dans les parties ou les „ Ports qu'il lui plaira de ma domination, où j'ordonnerai qu'ils soient très- „ bien reçus; louänt beaucoup leur habileté dans la connoissance admirable „ de la Navigation, qui leur a fait découvrir facilement un pays si éloigné, „ sans que l'étendue d'un si grand gouffre, & la crainte d'une infinité de tem- „ pêtes & d'orages, leur ait fait abandonner l'entreprise des découvertes & „ du commerce, dans laquelle ils me trouveront toûjours prêts à les favo- „ riser suivant leurs desirs. J'envoye de mon côté à Vôtre Hautesse, par „ votre même Sujet, un petit témoignage de mon affection, en vous priant „ de le recevoir comme de celui qui se réjouit beaucoup de Votre Amitié. „ Comme les Sujets de Votre Majesté ont desiré certains privilèges pour le „ commerce, & la permission d'établir un Comptoir dans mes Etats, non- „ seulement je leur ai accordé cette faveur, mais pour la rendre plus solide, „ je l'ai confirmée par mon grand Sceau. Donné dans mon Château de Su- „ ronga, le 4 du neuviéme mois, dans la VIII[e]. année de (z) notre Dary (a), „ suivant notre manière de compter: demeurant l'ami de Votre Majesté, le „ plus haut Commandant dans ce Royaume du Japon. *Signé plus bas.* Minna „ Monttonno. Yei. Ye. Yeas.

Caractères & écriture du Japon.

Avec cette lettre, on remit à Saris la Patente des Privilèges pour le commerce du Japon. Il laissa l'original à Cocks, qui devoit demeurer dans le pays avec la qualité de premier Facteur. Les caractères de cette piéce, comme ceux de la lettre, différent beaucoup des caractères Chinois. Les lettres de chaque mot sont écrites l'une sur l'autre, & les lignes prennent du haut du papier jusqu'en bas, en commençant à droite & continuant à gauche jusqu'à la dernière, au bas de laquelle est le Sceau.

Privilèges accordés par Ogoxosama, Empereur du Japon, à Sir Thomas Smith, Gouverneur, & aux honorables Associés de la Compagnie des Indes Orientales.

Patentes & Privilèges du commerce.

„ Premièrement, nous accordons & donnons liberté perpetuelle aux „ Sujets du Roy de la Grande Bretagne, c'est-à-dire, à Sir Thomas „ Smith

(z) *Angl.* dans la XVIII[e]. Année. R. d. E. (a) ou Régne.

Saris. 1613.

„ *Smith* Gouverneur, & à la Compagnie de Marchands des Indes Orientales, „ de venir dans tous les Ports de notre Empire du Japon, avec leurs Vaisseaux & leurs marchandises, sans aucun empêchement pour leurs personnes & pour leurs biens, d'y résider, de vendre, d'acheter, de faire des échanges avec toutes sortes de Nations, d'y demeurer aussi long-tems qu'ils le jugeront-à-propos & d'en partir suivant leur inclination & leurs besoins.

„ Item. Nous les délivrons des droits de la Douäne pour toutes les marchandises qu'ils ont apportées & qu'ils pourront apporter dans nos Royaumes, ou qu'ils voudront en transporter dans d'autres pays; & nous autorisons les Navires qui arriveront d'Angleterre à procéder à la vente de leurs marchandises, sans avoir besoin de venir ou d'envoyer davantage à notre Cour.

„ Item. Nous déclarons, que, si quelque Vaisseau d'Angleterre étoit en danger de faire naufrage dans notre pays ou sur nos Côtes, notre volonté est non-seulement que nos Sujets leur prêtent de l'assistance, mais que les Marchandises qui auront été sauvées soient rendues au Capitaine, ou au premier Marchand; ou à ceux qui auront leur Commission. Nous voulons aussi qu'ils ayent la liberté de bâtir pour la commodité de leur commerce une ou plusieurs maisons, dans quelque Port de nôtre Empire qu'ils en ayent besoin; & qu'à leur départ ils puissent la vendre.

„ Item. Si quelque Marchand ou quelque autre Anglois sort de cette vie dans l'étendue de notre Empire, les biens du mort demeureront à la disposition du principal Facteur. Si quelque Anglois commet une offense, le droit de la justice & de la punition appartiendra au principal Facteur, & nos Loix ne regarderont ni leurs biens ni leurs personnes.

„ Item. Nous vous commandons, à vous, nos Sujets, qui trafiquerez avec les Anglois pour quelque partie de leurs marchandises, de les payer fidélement, suivant les conventions, sans délai, sans remise, & sans qu'il vous arrive de leur renvoyer les marchandises achetées.

„ Item. A l'égard des marchandises propres à notre usage, qu'ils ont apportées, ou qu'ils apporteront à l'avenir, notre volonté est qu'elles ne soient jamais arrêtées ou confisquées, mais que suivant les conventions de prix qui seront faites avec les Marchands, elles soient payées au moment qu'elles seront délivrées.

„ Item. Si dans leurs entreprises pour découvrir d'autres pays, ou pour le retour de leurs Vaisseaux, ils ont besoin d'hommes ou de vivres, notre volonté est que vous, nos Sujets, vous leur fournissiez, pour leur argent, les commodités dont ils auront besoin.

„ Conclusion. Nous voulons que sans autre Passeport, ils puissent travailler à la découverte de *Yeadzo*, ou de tout autre pays dans l'étendue & aux environs de nôtre Empire.

„ De notre Château de Suronha, ce premier jour du neuvième mois, dans la VIII[e]. année (*b*) de notre Dary, suivant notre manière de compter. „ Scellé de notre grand Sceau.

Signé plus bas. Minna Monttono. Yei. Ye. Yeas. (*c*).

En

(*b*) *Angl.* dans le XVIII[e]. jour; & il faut lire sans doute dans la XVIII[e]. année. R. d. E.

☞ (*c*) Kempfer écrit ce nom de cette manière *Jiejas*.

Saris. 1613.

Excellence du Port d'Oringa.

En passant par Oringa, Saris observa que ce Port est excellent, & que les Vaisseaux n'y sont pas moins en sûreté que dans la Tamise au milieu de Londres. L'entrée par la mer est aussi très-sûre & très-facile. D'où il conclut que les Bâtimens Anglois doivent le préférer à celui de Firando, d'autant plus qu'il n'est qu'à quatorze ou quinze lieuës de Jedo. A la vérité, les bestiaux & leurs autres provisions ne s'y trouvent point dans la même abondance qu'à Firando; mais cette raison même ne doit point empêcher qu'on ne lui donne la préférence.

Les Anglois, en rentrant à Suronga, trouvèrent dans cette Ville un Ambassadeur Espagnol, arrivé des Philippines, qui avoit obtenu sa première audience de l'Empereur, & qui lui avoit présenté quelques piéces de damas de la Chine, avec cinq gros flacons de vin de l'Europe, mais qui ne put ensuite se procurer d'autre accès à la Cour Impériale. Il venoit demander que tous les Portugais & les Espagnols qui étoient au Japon, sans y être autorisés par le Roi d'Espagne, lui fussent remis pour être transportés aux Philippines. Mais l'Empereur rejetta cette demande, en déclarant que le Japon étoit un pays libre, d'où il vouloit que personne ne fût forcé de sortir. Cependant il ajoûta que si l'Ambassadeur pouvoit persuader à quelqu'un de le suivre, la même raison l'empêcheroit de s'y opposer. L'occasion de cette Ambassade étoit le besoin que les Espagnols avoient d'hommes, pour défendre les Moluques contre les Hollandois, qui faisoient de grands préparatifs pour la conquête de ces Isles. [Cet Ambassadeur ayant attendu inutilement pendant tout le tems prescrit à son Ambassade, prit enfin congé de la Cour, fort mal satisfait du succès de sa négociation. Quand il fut prêt à s'embarquer, on lui envoya un petit présent de cinq Robes du Japon, & de deux Katans.]

Liberté établie au Japon.

Saris partit le 9 d'Octobre, pour retourner à Firando. Après son départ (*d*), l'Empereur, qui avoit peu d'inclination pour la Religion Chrétienne, ordonna par une proclamation, que tous les Chrétiens se retirassent à Nangazaqui, Ville maritime, éloignée de Firando d'environ huit lieuës, & que sous peine de mort, il n'y en eût point d'assez hardis pour faire célébrer la Messe à moins de dix lieuës de sa Cour. Quelques jours après, vingt-sept Japonois, tous gens de quelque distinction, s'étant assemblés en secret pour l'entendre dans un Hôpital que les Chrétiens avoient fondé pour les Lépreux, l'Empereur, informé de leur hardiesse, les fit arrêter, & ne remit leur supplice qu'au lendemain. Tandis qu'ils passoient la nuit dans une même prison, le hazard y fit amener un Idolâtre, arrêté pour dettes. Le matin, lorsque les Officiers de la Justice vinrent appeller les Chrétiens pour les conduire à la mort, en offrant la vie à ceux qui renonceroient à leur religion, cet homme, qui avoit eu le bonheur de recevoir des instructions pendant la nuit, sortit courageusement avec les autres, & fut crucifié avec eux.

Persécution contre les Chrétiens.

En suivant la route de Suronga à Méaco, les Anglois essuyèrent une si grosse pluye, que n'ayant pû traverser les rivières, ils n'arrivèrent dans cette Ville que le 16 d'Octobre. Méaco est la plus grande Ville du Japon, & n'est

Méaco, Ville très grande.

(*d*) *Angl.* environ un mois avant son arrivée. R. d. E.

SARIS. 1613.

Temple célébre.

n'est presque composée que de Marchands. On y voit le principal Temple du Pays, bâti de pierres de taille, & peu différent de Saint Paul de Londres pour la grandeur. Il est orné d'arches & de colomnes. Un grand nombre de Bonzes y sont entretenus aux dépens du Peuple, [comme les Prêtres parmi les Catholiques.] Les offrandes, [qui se mettent sur un Autel,] consistent en ris & en petites piéces de monnoye, nommées Kondrijus, dont vingt font le schelling d'Angleterre. La principale Idole, est une Statue colossale de cuivre, à peu près semblable à celle de Dabis, dont on a vû la description, mais incomparablement plus grande, car elle s'éleve jusqu'à la voute. Ce Temple, qui avoit été commencé par Tikosama, venoit d'être achevé par son Fils. Saris, curieux de sçavoir ce que c'étoit qu'une masse de pierres qu'il vit dans l'enceinte, avec une pyramide au-dessus, apprit qu'on y avoit renfermé les oreilles & les nez de trois mille Coréens, qui avoient été massacrés à la fois. On nourrissoit soigneusement près du Temple le dernier cheval que Tikosama avoit monté; & comme il étoit entretenu sans aucun exercice, cette inaction l'avoit rendu d'une grosseur monstrueuse. L'avenue qui conduit au Temple, a de chaque côté un grand nombre de piliers (*e*) de pierre, à dix pas l'un de l'autre, sur lesquels on a placé des lampes qui brûlent nuit & jour. Les Jésuites Portugais avoient dans Méaco un fort beau Collége, où plusieurs Religieux Japonois du même Ordre prêchent [avec autant de zèle que de liberté.] Ils ont traduit le Nouveau-Testament en langue vulgaire. On comptoit sept ou huit mille Chrétiens Japonois dans la Ville; mais les Idolâtres mêmes ne faisant pas difficulté d'abandonner leur enfans aux instructions chrétiennes, il y avoit beaucoup d'apparence que l'Evangile y feroit insensiblement beaucoup de progrès. Outre le Temple principal, la religion du Pays en a beaucoup d'autres à Méaco. Les artisans des différentes professions y sont resserrés chacun dans leurs quartiers & dans leurs rues, sans qu'on leur permette le mélange qui est en usage dans nos Villes d'Europe.

Collége de Jésuites Portugais.

Présent pour le Roi d'Angleterre.

C'ETOIT à Méaco qu'on devoit remettre aux Anglois, les présens destinés pour le Roi leur Maître. Ils passèrent quelques jours à les attendre, parce qu'il manquoit encore quelque chose à la perfection du travail. C'étoient dix grandes peintures, que les Japonois appellent Beobes, pour tendre une chambre au lieu de tapisseries.

Les Anglois sont insultés en retournant à Firando.

LE 20, étant parti de Méaco, on arriva le soir à Fuschinis. Le lendemain à midi, ils étoient à Ozaka, où la populace encore plus insolente qu'à leur premier passage, les suivit en leur jettant des pierres, & criant *Tossin! Tossin!* c'est-à-dire, *Chinois*, *Chinois*; & d'autres, *Koré*, *Koré*, ou *Coréens*. La Galère qu'ils y avoient quittée n'ayant pas cessé de les attendre, aux frais du Roi de Firando, ils y rentrèrent le 24, & le 6 de Novembre, ils arrivèrent à Firando, où le Roi parut charmé de les revoir.

Raison de la langueur du commerce.

PENDANT leur absence, les Facteurs qu'ils avoient laissés dans cette Ville avoient tiré peu d'avantage du commerce. Saris en apporte deux raisons: l'une, que n'ayant point encore la permission de l'Empereur, on n'ôsoit exposer librement les marchandises en vente; l'autre, que les Hollandois avoient

(*e*) *Angl.* cinquante piliers. R. d. E.

Saris. 1613.

voient donné de fausses impressions de leur valeur, en affectant, pour nuire aux Anglois, d'en rabaisser le prix. Il ajoûte que les Japonois se prévenoient d'ailleurs contre les draps de l'Europe, en voyant que les Anglois en faisoient eux-mêmes peu d'usage; car les Marchands, comme le Capitaine & les autres Officiers, étoient vêtus de soye, & le commun des gens de l'Equipage ne portoit que des étoffes grossières. Vous louez, leur disoient les Japonois, des marchandises pour lesquelles il paroît au fond que vous avez du mépris. Saris prend occasion de ce préjugé, pour recommander à ses Compatriotes d'employer constamment à leur propre usage les principales matières de leur commerce, & tout ce qu'ils veulent mettre en vente aux yeux des Etrangers.

Querelles entre les Anglois.

[Malgré l'inclination que le Roi Foyne avoit conçue pour les Anglois, le zéle de l'ordre & de la justice lui fit condamner sans ménagement les querelles qui s'élevoient souvent parmi eux, & qui alloient quelquefois jusqu'aux combats les plus sanglans.] Le 8 (*f*), André Polmer, Controlleur du Vaisseau, & William Marnell, Canonier, ayant passé la nuit à terre, se querellerent avec tant d'emportement, qu'ils en vinrent aux armes dans un duel régulier, dont ils furent rapportés tous deux mortellement blessés. Saris, à qui le Roi s'en plaignit amèrement, se rendit aussi-tôt à bord & fit assembler tout l'Equipage. Ses reproches & ses menaces y répandirent la honte & la consternation. Il ne dissimula point que le Roi, déterminé à ne pas souffrir dans les Anglois, ce qui étoit sévèrement défendu aux habitans du pays, lui avoit protesté qu'il feroit tailler en piéces à coups de sabre ceux qui donneroient cette sorte de scandale aux Japonois. Et pour inspirer plus de terreur aux coupables, il fit paroître un Interpréte du Roi, qui fit la même déclaration de la part de ce Prince. A son retour, le Roi lui rendit une visite dans sa maison, & ne reprit ses manières caressantes qu'après s'être fait assûrer qu'il avoit inspiré plus de retenue à tous ses gens. [Il lui dit aussi que la piéce de Serpillière, dont il lui avoit fait présent, avoit été consumée, dans l'incendie de sa Maison. C'étoit-là en redemander une autre; aussi Saris lui promit-il de réparer cette perte].

Désertion de sept Anglois.

[Cependant il se trouva quelques Anglois, si effrayés, ou si choqués de la menace du sabre, qu'ayant abandonné le Bâtiment, au nombre de sept, ils trouvèrent le moyen de se rendre à Nangazaqui, où ils s'engagèrent sans doute au service des Espagnols. Saris fut quelques jours sans pouvoir se procurer les moindres lumières sur leur retraite. Mais ayant appris la route qu'on leur avoit vû prendre, il fit des plaintes si éclatantes, qu'elles allèrent jusqu'à Domingo Francisco, Chef des Espagnols à Nangazaqui.] On fut surpris à Firando de voir arriver Jean Comas, Marchand de cette Nation, avec deux lettres, l'une pour Saris, l'autre pour le Facteur Cocks, & des présens de confitures, qui ne surpassoient point en douceur, suivant l'expression de l'Auteur, les termes emmiellés des deux lettres. Domingo Francisco témoignoit beaucoup de chagrin de ce que les sept déserteurs étoient arrivés dans son absence, & partis du Japon, sans que lui ni les Jésuites en eussent la moindre connoissance. Il s'excusoit aussi d'avoir jamais dit que les Anglois fussent des hérétiques & des Pyrates. A l'égard des sept hommes, il croyoit que trois avoient pris la route des Manilles sur quelque Jonc Japonois, & que les quatre autres étoient montés sur un

(*f*) L'Onzième Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

un Bâtiment Portugais. Mais Saris comprit bien que ces excuſes, qui faiſoient tomber la faute ſur autrui, étoient autant de fables. Il ſçavoit que les Eſpagnols haïſſent les Portugais, n'aiment point les Japonois, & ne ſont pas plus aimés des uns & des autres.

Les Anglois s'accordent bien avec les Japonois.

La bonne intelligence régnoit ſi conſtamment entre le Roi Foyne & les Anglois, que ce Prince faiſoit ſouvent demander à Saris du bœuf & d'autres proviſions du Vaiſſeau, préparées à la manière Angloiſe. Ses deux Miniſtres rendoient auſſi de fréquentes viſites au Comptoir. Un jour qu'ils ſe procurèrent l'amuſement d'aller à bord avec le Facteur Cocks, le ſeul deſir d'entretenir la paix & l'amitié leur fit répéter à l'Equipage toutes les raiſons qui devoient faire éviter les querelles, ſur-tout les combats. Non-ſeulement les loix du pays condamnoient à mort ceux qui prenoient des armes pour ſe battre, mais elles ordonnoient ſous la même peine à ceux qui les rencontroient, de ſe réunir pour les tuer ſur le champ à coups de ſabre. [L'Auteur loue beaucoup la bonté du Seigneur Japonois, nommé Nobezane, ſans expliquer les ſervices qu'il rendit aux Anglois, ni le rang qu'il tenoit dans l'Etat.]

Saris ſe procure des Matelots du Japon.

Le 14, Saris envoya ſon Interpréte aux deux Rois, pour leur demander une douzaine de Matelots habiles, qu'il ſe propoſoit de mener juſqu'en Angleterre. Les deux Princes étant alors engagés dans d'autres affaires, l'Interpréte ne put parler qu'aux Sécretaires, qui lui répondirent qu'une demande de ſi peu d'importance ne méritoit pas l'attention de leurs Maîtres, & qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de gens déſœuvrés qu'on trouveroit toûjours diſpoſés à partir. Ils ajoutèrent que les Hollandois en avoient emmenés pluſieurs, mais qu'on ignoroit quel avoit été leur ſort, & celui même du Vaiſſeau.

Danſe d'Ours.

Le 18, les Anglois reçurent la viſite du Roi, qui leur avoit fait offrir le ſpectacle d'une danſe d'Ours. Il n'y eut perſonne au Comptoir qui ne s'attendit effectivement à voir des Ours apprivoiſés. Mais c'eſt un nom que les Japonois donnoient à trois Courtiſannes & à quelques Comédiens, [qui danſoient avec des peaux d'Ours.] Ils amuſèrent long-tems l'Aſſemblée par une muſique & des figures de danſes, qui cauſèrent peu d'admiration aux Anglois.

Grace accordée à Saris.

Le 19, Saris fut vivement ſollicité par le Chinois de qui il louoit ſa maiſon, & par un Facteur Portugais, nommé Georges Duras, de s'employer auprès du Roi pour la liberté de deux honnêtes Japonois, dont tout le crime étoit d'avoir exhorté un Voleur à ſe ſauver par la fuite. Il n'étoit queſtion que d'un petit morceau de cuivre, qui ne valoit pas trois ſols. Cependant le Voleur n'ayant pû éviter d'être pris, fut condamné à mort; & ceux qui lui avoient conſeillé de fuir auroient ſubi le même châtiment, ſi Saris n'eût demandé grace pour eux avec beaucoup d'inſtances.

Viſite du Roi de Krats, & galanterie de Saris.

Le 20, Samedon, Roi de Krats, qui étoit venu rendre une viſite d'amitié au Roi Foyne, fit prier les Anglois de le recevoir à bord, pour admirer toutes les curioſités de leur Vaiſſeau. Comme il devoit être accompagné des deux Princes de Firando, Saris ſe crut obligé de leur faire une réception d'autant plus galante, qu'il commençoit à n'être pas éloigné de ſon départ. Elle commença par une décharge de l'artillerie, qui fut ſuivie d'un magnifique feſtin, d'un concert de muſique, & de pluſieurs danſes à l'Angloiſe. La fête finit, à la priére du Roi de Samedon, par un éxercice des Canoniers Anglois, qu'on fit tirer à la marque pour un prix qui leur fut propoſé.

poſé.

posé. Les trois Princes furent si satisfaits de la galanterie de Saris, qu'ils lui envoyèrent chacun deux piques Japonoises & un Katan.

[Le 22, Saris envoya au Roi de Krats un présent, qui lui fut rendu dans le tems qu'il étoit à déjeuner dans la maison du jeune Roi. Il le reçut avec politesse, & il fit dire à Saris qu'il lui avoit une double obligation, tant pour la manière dont il l'avoit régalé à bord, que pour le présent considérable qu'il venoit de lui faire: Qu'il n'avoit pas mérité cette faveur, & que pour en témoigner sa reconnoissance, il feroit charmé de voir les Anglois dans les terres de sa dépendance. Le 26, on fit mourir avec les cérémonies décrites ci-devant un Japonois convaincu de vol, ou suivant d'autres, pour avoir mis le feu à une maison.]

Dettes des Anglois payées.

Les préparatifs des Anglois pour leur départ ne pouvant être cachés aux habitans de Firando, il s'en présenta plusieurs à Saris, avec de grandes marques d'inquiétude pour les dettes de quelques particuliers de l'Equipage. Leurs plaintes allarmèrent les Officiers du Vaisseau, parce qu'elles pouvoient avoir d'autres suites. On prit le parti de payer sur le champ, tout ce qui étoit dû, en se réservant le droit de déduction sur les gages des débiteurs: & pour arrêter la défiance des Japonois, Saris fit déclarer, qu'à l'éxemple des Hollandois, il laisseroit dans son absence un Comptoir à Firando. En effet, quoiqu'il n'eût pas d'ordre exprès de la Compagnie pour cet Etablissement, il considéroit que d'autres Capitaines en avoient formé de la même nature à Siam & à Patane; que la Patente de l'Empereur lui en accordoit la liberté; & qu'il lui restoit assez de marchandises pour fournir à l'entretien des Facteurs, jusqu'à l'arrivée de quelqu'autre Vaisseau de la Compagnie. Le Conseil, qu'il assembla pour délibérer encore sur une affaire de cette importance, s'étant trouvé de même avis, il choisit pour composer le Comptoir, huit Anglois & cinq Japonois; trois avec la qualité d'Interprétes; deux avec celle de Domestiques. Richard Cocks, nommé pour les commander, reçut ordre non-seulement de joindre aux lumières qu'on s'étoit déja procurées sur le commerce du Japon, toutes celles qu'il pourroit tirer de l'expérience, mais encore d'étendre ses recherches jusques dans la Corée, le Tushmay & les autres pays voisins, pour observer s'il n'y avoit point des avantages plus considérables à s'y promettre.

Saris établit un Comptoir à Firando.

Derniers adieux & noms des Facteurs.

Le 5 de Décembre, Cocks & ses compagnons vinrent faire leurs adieux à bord. On nous a conservé leurs noms: William Adams, qui ne se lassoit pas de vivre au Japon, après y avoir déja passé douze ans. Tempest Pencok, Richard Wickam, William Eaton, Walter Carwarden, Edouard Sares, & William Nelson. Leurs appointemens annuels (*g*) étoient de cent livres sterling. Saris, déterminé à mettre à la voile dès le même jour, fit la revûe de son Equipage, qui se trouvoit réduit à quarante-six Anglois, cinq Swarts (*h*), quinze Japonois & trois Passagers. [Depuis son arrivée dans cet endroit, il lui étoit mort deux hommes; un troisième avoit été tué, & il en avoit perdu sept par la désertion.] Par les observations, qu'il renouvella fort éxactement, il trouva l'Isle de Firando au 33e. degré 30 minutes de latitude du Nord; & pour variation, 2 degrés 50 minutes, Est.

Le

(*g*) *Angl.* Les appointemens annuels de William Adams. R. d. E.

(*h*) Ces Swarts sont vrai-semblablement des Indiens. R. d. E.

SARIS. 1613. Le Vaisseau Anglois quitte le Japon.

Le plan de la navigation étoit de se rendre à Bantam, en suivant les Côtes de la Chine. On eut d'abord le vent si favorable, qu'ayant porté au Sud quart à l'Ouest, on se trouva le lendemain à soixante-neuf lieuës de Firando. Ce ne fut pas sans avoir senti le grand Courant, qui sort entre la Corée (i) & la Chine, ni sans avoir éprouvé la violence de cette Mer. Etant au 29e. degré, on porta à l'Ouest-Sud-Ouest, pour doubler le Cap de Lambor, [sur les Côtes de la Chine.] La Mer étoit si grosse & le vent si impétueux, que les Matelots eurent besoin d'employer tout leur art.

Le 12 avant le jour, la sonde donna trente-cinq brasses sur un fond bourbeux. Le matin, lorsqu'on se jugeoit fort proche des Côtes de la Chine, on s'apperçut que ce qu'on avoit pris pour la terre n'étoit qu'une Flotte de plus de trois cens Joncs, dont les moindres paroissoient de vingt ou trente tonneaux. Il en vint deux assez près du Vaisseau. On ne fut pas tenté de les arrêter, après les avoir reconnus pour des Pêcheurs: mais on fit inutilement toutes sortes de signes pour engager quelques-uns de leurs Matelots à venir à bord. Avant midi, on découvrit, à quatre lieuës, deux Isles qui se nomment *les Pêcheurs*, vers le 25e. degré 55 minutes (k) de latitude du Nord. Ensuite on porta au Sud-Sud-Est, en suivant la terre avec un très-gros vent. A sept heures du soir, la lumière de la Lune fit reconnoître un roc, qui se trouvoit directement dans la course du Vaisseau, & qui doit être, suivant le calcul de Saris, à douze lieuës des Isles des Pêcheurs. On s'en approcha d'environ deux fois la longueur du Vaisseau, sans trouver moins de trente brasses. Saris fit porter de-là au Sud, avec le vent constamment en poupe.

Route depuis Firando, jusqu'à Bantam.

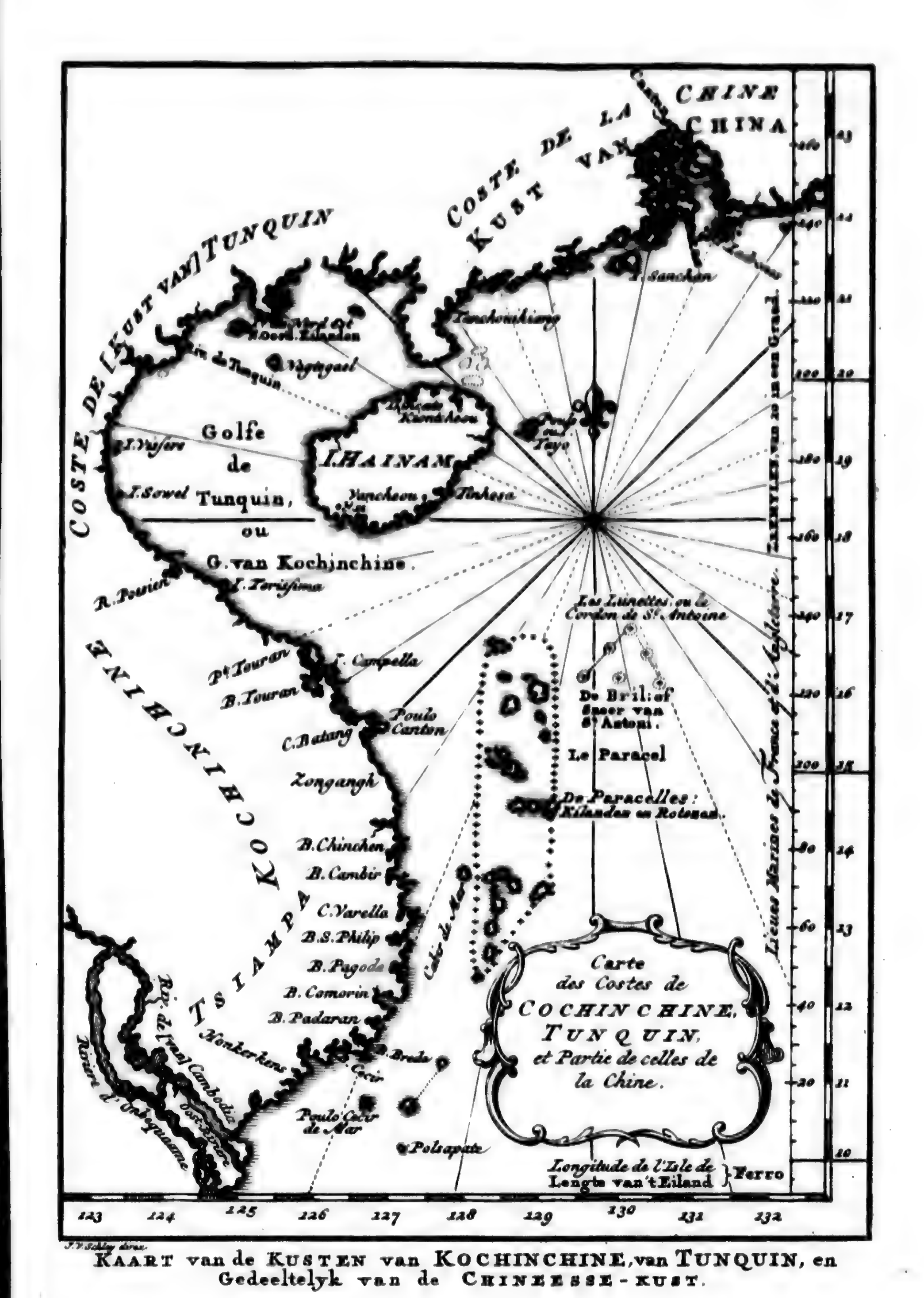
Le 13, on tourna au Sud-Ouest, en suivant à cinq lieuës les Isles qui sont au long des Côtes de la Chine. Le 14, on tint la même course; & le jour suivant, on apperçut quantité de Bâtimens pêcheurs, auxquels la violence du vent ne permit pas de parler; mais ils firent signe au Vaisseau de porter à l'Ouest. Ce fut du moins le sens qu'on crut devoir donner à leurs signes, parce qu'on n'étoit alors qu'à trois lieuës de la terre. La latitude étoit ce jour-là de 21 degrés 40 minutes du Nord; & depuis le 12, on crut n'avoir pas fait moins de cent-quarante lieuës. Les Isles qui bordent les Côtes de la Chine sont plus au Sud qu'on ne les a placées dans les Cartes. Vers trois heures après-midi, on eut la vûe de l'Isle San-cha; & s'en étant approché jusqu'à deux lieuës, on porta de-là vers le Sud-Ouest au long de la terre.

Erreur des Cartes.

Le 18, la latitude étoit de 15 degrés 43 minutes du Nord; & depuis le 15, on crut avoir fait cent-quarante lieuës Sud-Ouest quart au Sud. A cinq heures après-midi, on eut la vûe de Pulo-Kotan, à cinq lieuës de distance. Cette Isle, qui paroît fort haute, est à vingt lieuës, vers l'Ouest, d'un fameux rocher, nommé Plaxel. La sonde ne trouva point de fond dans cette grande mer. Mais le matin du jour suivant, on eut la satisfaction de reconnoître à deux lieuës la Côte de Kamboya, qu'on suivit Sud quart à l'Est, sans perdre la terre de vûe. On se trouvoit à midi, au 13 degré 31 minutes du Nord, après avoir fait quarante-quatre lieuës depuis le midi du jour précédent. [Comme

(i) Il y a dans l'Original l'*Isle de Corée*, surquoi les Auteurs Anglois remarquent que ce Pays a passé effectivement pour une Isle, encore longtems après que cette Rélation a été écrite. R. d. E.

(k) *Angl.* 59 minutes. R. d. E.



KAART van de KUSTEN van KOCHINCHINE, van TUNQUIN, en Gedeeltelyk van de CHINEESSE-KUST.

me o
Sud-
ftam
car l
Côte
Nord
tant
elle n
Saris
ge. I
quant
d'une
qui fe
en co
de de
latituc
trente
fuivan
l'Oueſ
là au

Le
n'étoit
les cal
puis le
depuis
demie
vers la
fieurs
Détroi
qui av
Angloi

Le
ta la fo
roc affe
fort élo
fe, ma
La latit
Sud qu
découv
fort bo

Le 3
voile à
Saris ap
Trade-
& l'on

(l) La

me on se croyoit à la hauteur de Varella,] on continua d'avancer au Sud-Sud-Ouest, sans trouver de fond à cinquante brasses, quoiqu'on se tînt constamment à deux lieuës du rivage. Les Cartes placent Kamboya trop à l'Est; car la course qu'on est obligé de prendre à quelque distance pour suivre les Côtes, fit connoître à Saris que cette terre est Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est. Elle est bordée de quantité de rocs, qui se présentent comme autant d'Isles, l'une à la distance d'une lieuë, l'autre d'une lieuë & demie. Mais elle n'a point d'autres dangers, de ceux du moins qui peuvent s'appercevoir. Saris observe encore qu'on trouve les vents de commerce au long du rivage. Le 20, on étoit au 10e. degré 53 minutes du Nord, après avoir fait cinquante-quatre lieuës Sud quart à l'Ouest. Deux heures après, on eut la vûe d'une petite Isle, qu'on prit pour celle qui est à l'extrémité des Basses, & qui se nomme Pulo-Siti. On porta au Sud-Ouest, pour doubler cette Isle; en consultant toûjours le Journal de Linschoten, qu'on avoit pris pour guide depuis Firando, & qui s'étoit trouvé fort éxact (l). Le 21, on eut pour latitude 9 degrés 43 minutes du Nord; &, suivant les calculs, on avoit fait trente-quatre lieuës. Pulo-Kondor se fit voir à cinq lieuës le matin du jour suivant, & l'on crut avoir fait quarante-une lieuës, Sud-Ouest quart à l'Ouest, en se trouvant à midi au 8e. degré 20 minutes du Nord. On porta delà au Sud-Sud-Ouest, vers la terre qui se nomme les Sept-Points.

Saris. 1613.

Autre erreur des Cartes.

Le 25, à quatre heures du matin, on apperçut Pulo-Timon, dont on n'étoit qu'à cinq lieuës. La latitude, 2 degrés 38 minutes du Nord; & par les calculs, on crut avoir fait cent-une lieuës Sud-Sud-Ouest ¼ Ouest, depuis le 22. Le 28, après avoir fait quatre-vingt-deux lieuës Sud-Sud-Est depuis le 25, on crut pouvoir juger à la vûe, qu'on n'étoit qu'à une lieuë & demie de China-Bata, qui est une terre basse, couverte d'arbres & de ronces vers la pointe Sud-Ouest. En portant l'après-midi, au Sud-Sud-Est, entre plusieurs petites Isles qui forment les Détroits de China-Bata, on trouva que ces Détroits sont éxactement placés dans la Carte de Janson Mole, Hollandois, qui avoit fait présent de ce fruit de ses observations au Capitaine Hippon, Anglois, de qui la Compagnie des Indes l'avoit reçu.

On approche de China-Bata.

Le 29, un peu avant midi, l'eau changeant tout-d'un-coup de couleur, on jetta la sonde, qui ne trouva que sept brasses & demi. Bientôt on apperçut un roc assez élevé, qui paroît triangulaire & fort aigu du côté du Sud. Il n'est pas fort éloigné, à l'Ouest, de l'entrée des Détroits. Sa situation est dangereuse, mais il est placé fort éxactement dans les Cartes, avec ses profondeurs. La latitude de ce jour, étoit de 4 degrés 6 minutes du Nord; & la course au Sud quart à l'Ouest, de trente lieuës. La multitude de Basses que la sonde fait découvrir de tous côtés, obligea de jetter l'ancre le soir sur sept brasses d'un fort bon fond de sable.

Ecueil fort dangereux.

Le 30 au matin, on vit paroître le Vaisseau Anglois le Darling, qui faisoit voile à Coromandel. Son Equipage étoit de vingt-un Anglois, & neuf Swarts. Saris apprit d'eux la mort de Sir Henri Middleton & la perte du Vaisseau le Trade-Incréase. On porta pendant le jour au Sud-Sud-Ouest, demi-Ouest, & l'on fit quinze lieuës. La nuit suivante, tandis qu'on avançoit avec toutes les

(l) La 12e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS. 1613.

Dangers que les Anglois évitent.

les voiles, quelques Matelots prêtèrent heureuſement l'oreille au bruit des flots, qui battoient ſur une chaîne de rocs abîmés. On laiſſa auſſi-tôt couler l'ancre, ſur un fond de dix-ſept braſſes & demi. Cette précaution ſauva le Vaiſſeau d'un péril d'autant plus preſſant, que la marée commençant à baiſſer, il auroit pû demeurer engagé au milieu de cet écueil. Le matin du jour ſuivant, on eut la vûe de la haute terre de Sumatra, & celle d'une Iſle. On paſſa enſuite au long d'une chaîne de rocs, qui n'étoient qu'à un mille ſur la droite, en laiſſant de l'autre côté à deux lieuës, trois petites Iſles, qui préſentent la forme d'un triangle. Cependant le fond ſe trouvant depuis neuf juſqu'à vingt-deux braſſes, on ſe ſeroit approché de la Côte de Java, qu'on voyoit à ſept ou huit lieuës, ſi l'on n'eût été fixé tout-d'un-coup par un calme, qui

1614. dura toute la nuit & tout le jour ſuivant. Le 2 de Janvier, on eut un peu de vent, à l'aide duquel on remit à la voile. Mais on ne regretta point d'avoir été retenu plus de vingt-quatre heures, lorſqu'entre huit & neuf heures du matin, on rencontra l'Expédition, Vaiſſeau Anglois, qui retournoit en Europe. Il n'y eut point d'Anglois, dans l'Equipage de Saris, qui ne profitât de cette occaſion pour écrire à ſes amis d'Angleterre.

Ils relâchent à Bantam.

LE 3, on entra heureuſement dans la Rade de Bantam. Mais la ſatisfaction de Saris fut troublée, par le chagrin de n'y trouver rien de prêt pour ſa cargaiſon. L'excuſe de ceux qu'il y avoit laiſſés dans cette vûe, fut qu'ils ne s'étoient point attendus à le revoir ſi-tôt. Cette négligence cauſa beaucoup de tort aux Anglois; car lorſqu'on fut à Bantam, & qu'étant prêts de retourner en Europe, ils vouloient charger du poivre, on en fit monter le prix à l'excès. Kevi, Marchand Chinois, le déclara ouvertement à Saris, [& refuſa de lui en vendre pour douze Réaux & demi, les 10 ſacs.] ☞

Etat du Comptoir de Bantam, & réparations de Saris.

DE dix hommes dont le Comptoir de Bantam étoit compoſé, au départ des Anglois pour le Japon, il ne s'en trouvoit que cinq de vivans. Saris n'en avoit perdu qu'un dans le voyage de Firando à Bantam. L'état du Comptoir lui fit juger combien il étoit néceſſaire de ſe ménager la faveur du Gouvernement. Il rendit des devoirs aſſidus au Gouverneur de Bantam, & lui offrit divers préſens. Mais il n'apporta pas moins de ſoins à rétablir l'ordre dans les magaſins & dans leur adminiſtration. La dépenſe du Comptoir, qui étoit exceſſive en liqueurs fortes, fut réduite à de juſtes bornes, & le nombre des Eſclaves Indiens diminué. Avec beaucoup d'attention à ſatisfaire tout le monde, Saris obtint que le prix du poivre fût modéré. Il en acheta mille ſacs, de Kevi & de Lakmoy, deux des plus riches Négocians de la Ville, à treize piéces de huit pour dix ſacs. Dans le poids, il s'apperçut de quelques différences, qui n'étoient point à ſon avantage. Loin d'en prendre droit de faire des plaintes trop dures, il n'employa que des politeſſes pour faire remarquer cette injuſtice; & ſes reproches furent accompagnés d'un préſent de cinq piéces de huit, qu'il fit au premier Commis. Il en fut dédommagé par des témoignages efficaces de zéle & de reconnoiſſance. Au milieu de tant de ſoins, il eut à ſe défendre d'un accident terrible, qui lui fut cependant moins funeſte qu'aux habitans de Bantam. Le 16, étant ſur

Terrible Incendie.

ſon Vaiſſeau, il vit toute la Ville en flammes, & l'ardeur du feu déchaînée avec tant de furie, qu'il jugea toutes ſortes de remédes impoſſibles. Il ſe hâta d'envoyer ſes gens au rivage, pour donner au Comptoir des ſecours qu'il ne croyoit que trop inutiles. Ils trouvèrent la Ville entièrement

Saris. 1614.

ment brûlée; mais, par une faveur extraordinaire du Ciel, les Comptoirs d'Angleterre & de Hollande avoient eu le bonheur d'échaper aux flammes.

Deux Chinois traduisent la Lettre du Roi de Firando.

Le 20, Saris pria Lakmoy & Lan-chinq, deux Négocians Chinois, de traduire en langue Malayenne la Lettre du Roi de Firando au Roi d'Angleterre. Elle étoit en caractères de la Chine. La voici, telle que l'Auteur a cru devoir la conserver.

„ Tres puissant Roi, je ne puis assez vous exprimer combien votre „ Lettre affectionnée & votre noble présent, qui m'ont été rendus par „ votre Sujet le Capitaine Jean Saris, ont répandu de joye dans mon cœur, „ ni combien je m'estime heureux de jouir de l'amitié de Votre Hautesse. Je „ vous en fais mes remercîmens, & je vous en demande la continuation. Ma „ joye est extréme d'avoir vû arriver vos Sujets dans ma petite Isle, après un „ si long & si dangereux voyage. Ma bonne volonté & mon secours ne leur „ manqueront point dans leur digne & louäble entreprise de découvrir de „ nouvelles terres & d'éxercer le commerce. Je ne puis trop éxalter leur „ diligence & leur zèle. Ainsi me rapportant à eux-mêmes du récit de ce que „ j'ai fait pour eux & des bons traitemens qu'ils ont reçus de moi, j'envoye „ à Votre Hautesse une petite marque de mon estime, & je lui souhaite une „ longue vie. De mon Château de Firando, le 6 de notre dixiéme mois. „ Votre affectionné ami, le Commandant de l'Isle de Firando au Japon. „ Foyne-Sam-Masam.

Remarque sur le nom.

Les deux Chinois ne s'accordèrent point sur la prononciation du nom du Roi. Lanching vouloit que ce fût Foyne-Foschi-Siam; & Lakmoy le prononçoit comme il est ici. L'Auteur observe que cette différence vient d'un défaut des caractères Chinois, & que pour exprimer les noms propres, on est obligé à la Chine, d'emprunter les caractères des autres mots qui ont le même son ou qui en approchent le plus; ce qui cause beaucoup d'erreurs. On trouve la même remarque dans Joseph Acosta.

Le 22, Bantam fut affligé d'un nouvel Incendie, qui consuma quelques restes de maisons échapées aux dernières flammes. Mais les Comptoirs de Hollande & d'Angleterre furent encore préservés.

Sédition sur un Vaisseau Hollandois.

Le 26, il arriva un Bâtiment de mille tonneaux, dont l'Equipage s'étoit révolté dans l'Isle Mayo, jusqu'à prendre les armes pour égorger ses Officiers. Cet horrible complot avoit été découvert par un Ecossois, qui en avoit averti le Capitaine. Les chefs de la sédition avoient été surpris au moment marqué pour l'éxécution de leur crime, [& jettés sur le champ dans la mer.] Il se trouvoit sur le même Vaisseau plusieurs soldats Anglois & Ecossois.

Le premier de Février, on fut surpris au Comptoir Anglois, de voir revenir le Darling, qu'une tempête furieuse avoit mis dans la nécessité de se radouber. Il fut résolu, dans une assemblée de tous les Chefs, qu'il remettroit à la voile incessamment pour Sokadana, dans l'Isle de Borneo, & que de-là il iroit à Siam & à Patane.

Départ de Saris pour l'Europe.

Enfin Saris, ayant achevé sa cargaison, leva l'ancre le 13 de Février. Il observa dans les Détroits de la Sonde, que la marée y monte pendant douze heures à l'Est, & que le reflux à l'Ouest dure aussi douze heures. Le

SARIS. 1614.

16 de May, il arriva dans la Baye de Saldanna, où il trouva un Vaisseau de Londres, nommé *la Concorde*. Avant qu'il en eut pû recevoir des informations, quelques Habitans du Pays s'approchant dans leurs Barques, lui firent des plaintes fort vives par leurs signes. Ils accusoient l'Equipage de la Concorde de les avoir insultés sans raison, & de leur avoir enlevé deux hommes. A la vérité ces malheureux Négres s'étoient défendus, & reconnoissoient même qu'ils avoient blessé quelques Anglois, mais n'ayant pas commencé la querelle, ils demandoient que les deux Prisonniers leur fussent restitués, & que si les Européens n'avoient pas besoin de leurs services, ils ne vinssent pas troubler leur repos. Saris s'employa volontiers pour terminer ce différend. Il en eut plus de facilité à se procurer des rafraîchissemens, pendant vingt-trois jours qu'il passa dans la Baye ; &, prenant le parti de faire saler une grosse provision de chair de bœuf, il trouva, contre l'opinion commune, que le sel y prenoit aussi-bien qu'en Europe. Un Vaisseau Hollandois, qui faisoit voile à Bantam, sous la conduite du Capitaine Cornelis Van-Harte, vint jetter l'ancre le 19, à la portée de la voix du Vaisseau Anglois.

Il appaise les Négres de Saldanna.

LE 27 de Septembre, Saris arriva heureusement à Plymouth, ☞ [où il eut à essuyer, pendant cinq ou six semaines, un tems fort orageux ; & se trouva dans un danger plus grand qu'aucun de ceux où il avoit été, durant tout son Voyage.]

Remarques ajoûtées à son Journal.

ON trouve à la fin de son Journal quelques remarques détachées, dont il vante la certitude. Yedzo, dit-il, en faisant remonter ses Lecteurs à l'année 1613, est une Isle éloignée du Japon d'environ dix lieuës au Nord-Ouest. Ses Insulaires sont blancs, & de fort bon caractère, mais si couverts de poil, qu'à la première vûe, on les prend pour des singes. Ils n'ont point d'autres armes que l'arc, mais leurs fléches sont empoisonnées. L'Isle produit de la poudre d'or, que les Habitans donnent en échange aux Japonois pour les nécessités de la vie. Ils ne connoissent l'usage des poids & des mesures que sur le bord de la mer, où se font ces échanges. Le plomb, le fer & le ris sont les principales marchandises qu'ils reçoivent du Japon. Leur Ville Capitale, ou plûtôt celle qui est connue par le commerce, se nomme Machma. Les Japonois y ont plus de cinq-cens familles, & un Fort dont le Gouverneur porte le nom de Machmadona. C'est-là que la plus grande partie des Insulaires vient tous les ans, sur-tout au mois de Septembre, pour y faire leurs provisions. Au mois de Mars, ils y apportent du saumon & d'autre poisson sec. Les Japonois n'ont de commerce réglé qu'avec cette Ville. Plus loin au Nord, on trouve d'autres Peuples d'une si petite stature, qu'ils ne sont connus que sous le nom de Nains ; ☞ [mais ceux qui habitent les Côtes Méridionales, sont de la taille des (*m*) Japonois.] Entre l'Isle d'Yedzo & le Japon, il y a un Courant fort impétueux, qui part de la Corée, & qui a sa direction à l'Est-Nord-Est. Les vents sont ici généralement, comme au Japon, Nord depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, & Sud pendant l'autre partie de l'année.

Ville de Machma dans l'Isle d'Yedzo.

☞ (*m*) Tout ce qu'on dit de cette race de Pigmées, & de ces Hommes velus, est pure fiction. Les contes que les Chinois débitent sur ces Habitans de Yedzo, sont encore plus fabuleux. Voyez *la Description de la Chine par du Halde*, Vol. II. pag. 248.

LATITUDES

SARIS. 1614.

LATITUDES.

Isles d'Angoxas	16	20 S.	Bachian	0	50 S.
Variation	13	00	Variation Est	4	48
Isle près de Mozambique	16	32	Pelebère	0	26
Longitude	76	10	Variation	3	28
Variation Ouest	11	50	Fort Espagnol à Tidor	0	5c
Isle de Moyella	12	13	Isle Doy	2	35
Baye de Tamarin	12	35N.	Variation Est	5	20
Variation Ouest	18	42	Firando	33	30
Cap de Comorin	7	42	Variation Est	2	50
Machian	0	15			

CHAPITRE VI. (*a*)

Divers événemens arrivés à Bantam & dans d'autres Parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, jusqu'au même mois 1609.

✠ [CET article est annoncé dans le précédent, comme une suite utile & curieuse du même Journal. Mais il semble au contraire que si l'on considère la fortune de Saris dans ses différens degrés, son voyage au Japon avec la qualité d'Amiral, & même l'ordre simple des années, il auroit dû faire l'ouverture de cette longue Relation. Aussi les Auteurs de ce Recueil n'apportent-ils pas d'autre raison pour justifier un renversement si manifeste, que le respect qu'ils ont cru devoir aux intentions de] l'Auteur. C'est Saris même. Il étoit Facteur au Comptoir Anglois de Bantam, lorsqu'il prit la peine de recueillir toutes ces observations, qui peuvent servir de supplément à celles d'Edmond Scot. (*b*)

SARIS 1605. Remarques préliminaires.

LE 7 d'Octobre 1605, l'Amiral Henri Middleton, & le Capitaine Christophe Colthurst, partirent de Bantam pour retourner en Angleterre. Les Anglois du Comptoir tuèrent le 8, un Esclave de Keygno Varo, Seigneur de Bantam, dans l'entreprise actuelle de brûler leur maison.

Les Anglois accusés de violence.

LE 23, quelques Hollandois, arrivés sur un Jonc de Priaman, racontèrent indiscrétement que Sir Edouard Michelburne & le Capitaine Davis étoient sur

(*a*) C'est le Chapitre XVII. du III. Livre de l'Original. R. d. E.

☞ (*b*) Voici le Titre que Purchass Vol. I. pag. 384. a mis à la tête de ces Remarques, *Observations du Capitaine Jean Saris faites pendant son séjour à Bantam, sur divers Evènemens arrivés dans les Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre* 1605, *jusqu'au même mois* 1609; *& sur les Marchés & les Marchandises de ces Contrées. Le tout rapporté d'après sa propre Expérience, ou des Rélations d'autrui; Extrait de son grand Livre & ajoûté ici comme un supplément à son premier Voyage, & à la Rélation de Scot. A quoi on a ajoûté quelques Remarques du-dit Auteur sur les Villes les plus marchandes, & les Marchandises du plus grand débit dans cette partie du Monde.*

SARIS. 1605.

fur cette Côte, & qu'ils avoient pris dans les Détroits un Jonc de Guzarate, qui venoit de Bantam à Priaman. Sur le bruit de cette nouvelle, les Anglois du Comptoir furent appellés le 25, à la Cour. On leur demanda s'ils connoiffoient Michelburne, & s'il étoit vrai qu'il eût commis une telle violence contre les amis du Roi, qui ne lui avoient fait aucun mal? Ils répondirent qu'à la vérité ils connoiffoient un Anglois de ce nom, mais qu'ils ignoroient s'il étoit dans ces Mers, & s'il s'étoit faifi d'un Bâtiment Guzarate; ou que ne l'ayant appris que par le récit des Hollandois, ils y ajoûtoient fi peu de foi, qu'ils foupçonnoient au contraire de cette injuftice un Vaiffeau de Hollande qui étoit forti de la Rade de Bantam deux jours avant le départ du Guzarate. Leur apologie fit fufpendre du moins les réfolutions de la Cour jufqu'à d'autres éclairciffemens. Le 26, Verhagen, Amiral Hollandois, partit pour la Hollande avec deux Vaiffeaux; [les Anglois profitèrent de cette occafion pour écrire à la Compagnie l'état des affaires dans ces quartiers.] Michelburne arriva le 29. On s'attendoit à voir renouveller la querelle du Guzarate; mais foit que la Cour eût réfolu de fe borner à fes premières plaintes, ou quelle craignît une réponfe trop ferme, cette affaire fut enfevelie dans le filence. Cependant Saris & Towtfon prièrent Michelburne de ménager les amis du Roi de Bantam. Il s'y engagea par une promeffe, que les deux Facteurs ne manquèrent pas de communiquer à la Cour; &, le 2 de Novembre, il partit pour les Détroits de Pallingban.

Ils fe juftifient à la Cour.

LE 13, à l'arrivée d'un petit Bâtiment Hollandois, nommé *le Petit-Soleil*, [qui venoit des Moluques,] il en partit un autre pour aller à la découverte d'une *Ifle* qu'on nommoit, fans la connoître, l'Ifle de la nouvelle Guinée, où l'on prétendoit, fur divers bruits, qu'il fe trouvoit de l'or en abondance. [Le 24, Vanfoult fit voile pour Coromandel.] Ce fecours auroit été néceffaire aux Hollandois dans les triftes circonftances, où leur Comptoir étoit réduit à Patane. Il y avoit été confumé depuis peu par les flammes, avec toutes leurs marchandifes. Leur Amiral Warwick répara néanmoins une partie de cette perte, par la prife d'une riche Caraque Portugaife, qui faifoit voile à Macao avec fa cargaifon de foye crue & d'autres richeffes.

Les Hollandois vont à la découverte d'une nouvelle Ifle.

1606.

LE 2 de Janvier 1606, un Jonc de Bantam, frété par les Chinois de cette Ville, mit à la voile pour Tamor. Sa cargaifon étoit compofée de plaques d'argent fort minces, de la grandeur de la main, de fer d'Angleterre, de porcelaine groffière, de taffetas, de paons de la Chine (*c*) & de petites cloches. Mais les Chinois revinrent bientôt (*d*) en faifant retentir leurs plaintes contre Michelburne, qu'ils accufoient de leur avoir enlevé ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils en demandèrent la reftitution au Comptoir, [qui allégua pour fa défenfe que le Vaiffeau de Michelburne n'appartenoit point à la Compagnie des Indes Orientales, & que n'ayant aucune relation avec les Anglois de Bantam, ils ne devoient pas répondre de fa conduite.]

Plaintes des Chinois de Bantam contre les Anglois.

L'AMIRAL & le Scha Bandar, qui étoient affez bien difpofés pour les Anglois, trouvèrent des moyens de conciliation [Mais la vengeance tomba fur] une Frégate Hollandoife, qui revenoit alors (*e*) des Moluques. Elle en apportoit

(*c*) Ces Paons de la Chine, font dans l'Original des poëles, ou d'autres utenfiles à la Chinoife. R. d. E.

(*d*) *Angl.* le 20, on vit arriver un Jonc Chinois. R. d. E.

(*e*) Ce mot alors doit s'entendre du 23 de May. R. d. E.

Saris. 1606.

toit les Marchands de cette Nation, que Bastianson y avoit laissés, & qui avoient été dépouillés & chassés par les Espagnols, [qui avoient aussi enlevé le Roi de Ternate qu'ils vouloient envoyer en Espagne, à ce qu'on disoit.] Ayant rencontré à dix lieuës de Jakatra la Flotte de Bantam, qui revenoit de Pallingban, où elle avoit porté la guerre, les malheureux Hollandois n'y trouvèrent que des Ennemis & des Voleurs, qui achevèrent de les ruiner par le pillage. En vain s'efforcèrent-ils d'obtenir la restitution de leurs biens à la Cour de Bantam. On écouta leurs plaintes, mais sans leur accorder la moindre satisfaction. La Flotte Javane arriva le 29, [de May,] & ne fit qu'insulter à leur disgrace.

Les Hollandois en portent la peine.

Le 15 de Juin, un Capitaine Chinois de Bantam, arrivé de Banda avec une riche cargaison de fleur & de noix de muscade, apprit à Saris que les Hollandois avoient découvert l'Isle de la nouvelle Guinée, & que le Vaisseau qui avoit formé cette entreprise étoit actuellement à Banda. Mais les gens de l'Equipage racontoient qu'étant descendus au rivage pour lier commerce avec les Habitans, ils avoient été reçus avec une nuée de fléches, qui avoient tué neuf Hollandois. Ces riches Insulaires n'étoient que des Payens barbares, & même Antropophages. Ainsi les Avanturiers Hollandois étoient revenus sans avoir tiré aucun fruit de leur course.

Le 6 d'Août, il y eut une Eclipse de Lune, qui dura deux heures. Elle commença vers huit heures du soir. Les Chinois & les Javans firent un bruit horrible avec leurs mortiers & leurs poeles, en criant de toutes leurs forces que la Lune étoit morte.

Eclipse de Lune.

Le 4 d'Octobre, un furieux Incendie consuma le Quartier des Chinois, mais les Anglois eurent le bonheur de s'en garantir. Dans le cours de la même nuit, une Caraque Hollandoise, chargée de [quinze] mille sacs de poivre, de soye crue & de sucre de la Chine, mit à la voile pour la Hollande. Le 5, les Hollandois virent arriver des Moluques leur Vaisseau le *Ouest Frisland*, qui en avoit été chassé par les Espagnols, & qui n'étoit qu'à demi-chargé de fleur de girofle, de cloux & de coton. Le 9, il arriva de Sukadona une petite Frégate, nommée *le Simonson* (*f*), avec sa cargaison de cire & un grand nombre de diamans. Le 13, à minuit, il y eut un tremblement de terre qui dura peu, mais qui fut terrible.

Tremblement de terre.

Le 13 de Décembre, deux Joncs Hollandois, arrivés de Jor, racontèrent qu'il y avoit onze Vaisseaux de la même Nation devant Malaca. Leur Amiral, nommé l'Orangia, étoit commandé par le jeune Matteleese (*g*), [les autres Vaisseaux étoient l'Amsterdam Vice-Amiral; le Middleton, le Maurice, l'Erasme, le Grand Soleil, le Petit Soleil, le Nassau, les Provinces, le Lion Blanc, & le Lion Noir. Le 22 de Mai,] dans le dessein d'attaquer cette Ville, ils avoient jetté l'ancre à l'entrée de la Rade, où les Portugais leur avoient brûlé depuis peu une Caraque & quatre Joncs, & Matteleese fit débarquer une partie de ses gens. Mais il reçut avis presqu'aussi-tôt (*h*) par un de ses Bâtimens, qu'il avoit laissé à la garde d'une petite Isle, nommée Cap

Les Hollandois attaquent Malaca.

(*f*) *Angl.* dont le Marchand s'appelloit *Claes Simonson*. R. d. E.

(*g*) Il faut lire Matelief. R. d. E.

(*h*) *Angl.* Mais, le 25 d'Août, il reçut avis. R. d. E.

SARIS. 1606.

Cap Rochado, qu'on voyoit paroître une Flotte Portugaise de seize grands Vaisseaux, commandée par le Viceroi même. L'embarras des Hollandois fut extrême. Ils avoient à terre la moitié de leur monde & presque toute leur artillerie. Cependant les Portugais, qui s'étoient approchés, leur offrirent vingt-quatre heures pour faire rentrer à bord leurs gens & leur canon, avec la liberté de se retirer. Matteleese en profita; mais étant sorti de la Rade, il se mit en ordre de combat, & l'engagement commença bientôt avec une extrême fureur. On se battit pendant quarante heures. Les Hollandois perdirent deux Vaisseaux, les Portugais trois; & l'Orangia, percé de toutes parts, fut obligé de se retirer avec le reste de la Flotte dans la Rade de Jor, dont le Roi étoit alors uni fort étroitement avec les Hollandois. Ils y employèrent un mois à se radouber; & retournant vers Malaca, ils y trouvèrent six Vaisseaux Portugais, qu'ils pressèrent si vivement, qu'après en avoir brûlé trois, ils forcèrent les trois autres à se brûler eux-mêmes. Ils se rendirent ensuite aux Isles de Nicobar, où ils sçavoient que le Viceroi s'étoit retiré avec sept Vaisseaux; mais il s'y étoit fortifié contre le rivage avec tant de précautions, qu'ils perdirent l'envie de l'attaquer. Le 20, Matteleese arriva dans la Rade de Bantam, avec toute sa flotte, & partit le 29, pour les Moluques.

Combat naval entre eux & les Portugais.

1607.

Le 14 de May 1607, un Jonc Malayen, arrivé de Grese, rapporta qu'un Marchand Hollandois, nommé Julius, & cinq autres Marchands de la meme Nation, qui étoient partis de Bantam le 13 Novembre 1606, avoient souffert la mort à Banjarmassin, dans l'Isle de Borneo, pour avoir parlé sans respect de la personne du Roi. Ce Prince informé de quelques expressions indiscrétes, qui leur étoient échappées contre lui, leur fit dire qu'il avoit quelques affaires de commerce à leur proposer; ils ne balancèrent point dans cette confiance, à se rendre à la Cour; mais ils furent massacrés en chemin, & tous leurs biens confisqués.

Hollandois tués à Banjarmassin.

Il arriva le 17 d'Août, un Bâtiment Hollandois de Coromandel, nommé *le Grand Soleil*, & commandé par le Capitaine *Peter Isacson*, qui revenoit chargé d'un riche butin. Il avoit pris vers l'Isle de Ceylan, un grand Vaisseau Portugais en course pour Malaca, d'où il avoit tiré quatrevingt balles d'étoffes précieuses, & huit cens caisses de sucre. Il s'étoit saisi, dans la Rade de Masulipatan, d'un autre Vaisseau de la même Nation, richement chargé de toutes les marchandises qui sont propres au commerce de cette Côte. C'étoient des cloux de girofle, de la fleur de muscade & des noix, des taffetas de la Chine, des velours & des damas de couleurs vives, car les blancs ne sont point en usage dans ce Pays; de la porcelaine de la Chine, & sur-tout de la plus grande. Isacson, [fier de tant d'avantages,] racontoit que les Hollandois avoient trois Comptoirs sur la même Côte, dans trois Villes différentes, qui ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre; à Masulipatan, à Petapoli & à Belligat; que la situation de Masulipatan est à 17 degrés de latitude; que les provisions y sont en si grande abondance, que trente-deux poules ne s'y achetent qu'une piéce de huit, & un bœuf au même prix; mais qu'au mois de May, lorsque le vent souffle à l'Ouest, il y fait si chaud, que l'air y est insupportable, sans qu'on puisse suër néanmoins jusqu'au coucher du Soleil, après lequel tout le monde est pris d'une sueur fort abondante; que

Pyrateries d'un Vaisseau Hollandois.

Chaleurs extraordinaires à Masulipatan.

Saris. 1607.

que dans tout le cours de ce mois, personne ne quitte sa maison qu'à l'entrée de la nuit, & que ceux qui risquent de paroître pendant le jour ne manquent point d'être suffoqués (*i*).

Isle de Sainte Lucie près de Madagascar.

Le 7 de Septembre, il arriva une grosse Pinasse Hollandoise d'une petite Isle, nommée Sainte Lucie, à 24 degrés & demi de latitude du Sud, & si près de l'Isle de Madagascar qu'on y compte à peine un mille. Les Hollandois avoient été forcés d'y relâcher, pour se mettre à couvert d'une Caraque Portugaise, qui étoit partie de Madagascar le 4 d'Octobre 1606, & qui ayant fait plusieurs voyes d'eau, s'étoit vue dans la nécessité de jetter trois mille sacs de poivre & d'autres marchandises précieuses. Ils racontèrent aux Anglois de Bantam que l'Isle de Sainte Lucie est un lieu fort commode pour les rafraîchissemens; que les Insulaires n'y connoissent pas l'argent ni d'autre monnoye; que pour une cueillière d'étain, on obtenoit d'eux un bœuf, & un mouton pour un petit morceau de cuivre; que l'ancrage y est fort bon sur sept ou huit brasses, quoique le fond soit un peu rude.

Le 14 de Novembre, David Middleton, Capitaine du Consent, arriva de Londres à Bantam.

Les Hollandois rebutés à la Chine.

(*k*) Le 17, Matteleese, Amiral Hollandois, revint des Côtes de la Chine, où l'espérance du commerce l'avoit exposé aux plus grands dangers. En vain s'étoit-il présenté aux Chinois, qui avoient rejetté toutes ses propositions, & jusqu'à l'offre de cent mille piéces de huit par lesquelles il avoit tenté de gagner leur confiance & leur affection. Six Caraques Portugaises, parties de Macao, l'avoient forcé de gagner le large avec perte de sa Pinasse qu'elles lui avoient enlevé. A son retour, il avoit touché à Kamboya & à Pahang, mais sans y pouvoir obtenir rien de plus que des vivres.

Isle Mayotta, une des Comores.

Le 17 de Décembre, on vit arriver le Gelderland, grand Vaisseau de Hollande. Il étoit venu entre l'Isle de Saint-Laurent & la Côte d'Afrique. Le premier endroit où les Hollandois avoient relâché pour se procurer des rafraîchissemens, avoit été l'Isle Mayotta, une des Comores. Ils y avoient frété leur Pinasse, dans une Rade à la vérité fort commode, mais dépourvûe de vivres, & sur-tout de bestiaux. De-là ils avoient fait voile à Calecut, Ville qui leur avoit paru si grande, qu'ils ne lui donnoient pas moins de cinq mille de longueur. Le Samorin, qui est le Roi du Pays, leur avoit rendu une visite à bord, vêtu fort richement, avec une couronne d'or sur la tête, & l'épée nue à la main. Il leur offrit toutes sortes de faveurs & la permission d'établir un Comptoir dans sa Capitale; mais dans la crainte des Portugais, qui étoient alors fort bien avec lui, ils avoient refusé ses offres. En avançant vers Calecut, ils s'étoient saisis d'une Barque de la Mecque, chargée de ris & d'un grand nombre de Passagers, auxquels ils avoient fait payer leur rançon.

Arrivée de Paulus Van Carle à Bantam.

Le 27, l'Amiral Hollandois, Paulus Van Carle, mouilla dans la Rade de Bantam, avec sept grands Vaisseaux & une Frégate Portugaise dont il s'étoit saisi dans sa course. Il avoit pris des rafraîchissemens au Cap de Lope Gonsalve-

(*i*) *l'Anglois dit simplement* qu'on ne risque pas de paroître pendant le jour, parce que plusieurs personnes ont été suffoquées par la chaleur. R. d. E.

(*k*) La Seconde Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS. 1607.

salve (l), sur la Côte de Guinée, où il avoit trouvé de l'eau & du poisson en abondance. Après avoir passé six semaines, pour attendre le changement du vent qui étoit au Sud-Est quart à l'Est, il s'étoit rendu à l'Isle d'Annaban sur la même Côte. Le 30 de Mars, il étoit venu mouiller au Port de Mozambique, malgré le feu continuel de l'artillerie du Château; & sans perdre le tems d'abord à répondre à cette insulte, il avoit pris le parti d'attaquer à la vûe des Portugais, une Frégate de leur Nation & deux Navires Guzarates qui étoient dans le Port. Après s'en être saisi & leur avoir enlevé toutes leurs marchandises, il avoit brûlé les deux Guzarates; mais la Frégate Portugaise lui avoit paru si bonne, qu'il l'avoit conservée pour son propre usage. Le lendemain, ayant fait la revûe de ses forces, qui se trouvèrent composées de neuf cens quatrevingt-quinze hommes; il en mit à terre sept cens, avec sept piéces d'artillerie, qui commencèrent aussi-tôt à battre le Château. Cette attaque lui promettant peu de succès, il poussa ses tranchées si près de l'Ennemi, que ses gens pouvoient jetter des pierres dans le Château. Mais lorsqu'il comptoit d'employer la mine pour faire sauter les murs, une furieuse pluye l'obligea d'abandonner cette entreprise. Les Assiégés profitèrent du découragement des Hollandois pour lancer sur eux quantité de pots à feu, qui les incommodèrent beaucoup. Une sortie, qu'ils firent en même tems, acheva de rebuter les Assiégeans, & les força de se retirer après six semaines d'un Siége inutile, qui leur avoit coûté quarante hommes, sans compter un grand nombre de blessés. Ils rentrèrent dans leurs Vaisseaux, pour sortir de la Rade. Mais à la pointe d'un angle funeste, où ils ne pouvoient éviter le canon du Château, ils furent si maltraités de plusieurs coups, qu'un de leurs Bâtimens fut coulé à fond, & deux autres percés dangereusement.

Il avoit attaqué Mozambique.

Circonstances du Siége.

VAN Carle se rendit à l'Isle de Mayotta, pour réparer le désordre de sa Flotte. La Rade qu'il choisit pour y jetter l'ancre se trouva si bien fournie de bestiaux, qu'il y acheta six cens vingt bœufs & trente-six moutons dans l'espace de six semaines. Les Insulaires connoissent si bien l'usage de l'argent, qu'on ne peut rien obtenir d'eux que pour des piéces de huit. A l'arrivée des Hollandois, le Roi défendit à tous ses Sujets, sous de rigoureuses peines, de vendre les moindres provisions avant qu'il se fut défait de toutes les siennes. Aussi-tôt que les Hollandois se crurent parfaitement rétablis, ils retournèrent vers Mozambique, pour recommencer l'attaque du Château. Mais en entrant dans la Rade, ils apperçurent trois Caraques, nouvellement arrivées de Portugal. Cette vûe refroidit leur courage, & leur fit prendre le parti de continuer leur course vers les Indes. A trente lieuës de Goa, ils mirent à terre les Guzarates qu'ils avoient pris à Mozambique. Le lieu qu'ils choisirent, pour se délivrer de ce fardeau, se nomme Seperdon, [à 18 degrés de latitude du Nord. Ses habitans sont des Mores grands Ennemis des Portugais.] Ils y trouvèrent toutes sortes de rafraîchissemens à bon marché, mais nulle autre marchandise qu'une petite quantité de poivre. De-là s'étant avancés vers les Isles Commodo, à sept lieuës de Goa, ils se saisirent d'une Caraque qui retournoit à Lisbonne, chargée presqu'uniquement de piéces de huit. Ils la brûlèrent après s'être emparés de toutes ses

Pyrateries de Paulus Van Carle.

(l) Ce Cap est à peu près à un degré de latitude Sud, sur les Côtes de Leango que quelques-uns disent être une partie de la basse Guinée.

ses richesses. L'amorce d'un si précieux butin les fit demeurer pendant plus d'un mois dans le même lieu, pour attendre les trois Caraques qu'ils avoient rencontrées à Mozambique. Mais se voyant trompés dans cette espérance, ils se rendirent à Calecut, dans l'intention d'y parler au Samorin. Dix Galères, qui y étoient arrivées de Goa, leur ôtérent l'envie de s'approcher du rivage. Cependant ils envoyèrent au Samorin un présent de deux piéces ☞ d'artillerie [de fer, & d'une] de fonte, en le faisant prier de leur accorder de l'eau. Cette faveur ne leur fut pas refusée; mais l'eau se trouva si mauvaise, qu'ils n'en purent faire aucun usage. Ils tournèrent vers le Cap de Comorin, sans en pouvoir trouver de meilleure; & leurs besoins étant devenus fort pressans, ils s'efforcèrent de gagner les Détroits de Malaca. Mais les vents & les Courans leur furent si contraires, qu'ils n'eurent point de ressource plus prompte que de se rendre à Bantam. Il y avoit près de vingt-deux mois qu'ils étoient partis de Hollande. Van Carle, dont la haine ne se rallentissoit pas contre les Portugais, remit à la voile le 13 de Décembre, pour aller croiser dans les Détroits de Malaca, où il se promettoit de rencontrer les Vaisseaux de Macao. Mais la fortune le servit si mal dans cette entreprise, qu'il revint le 4 de Janvier à Bantam, d'où il partit le 5, pour faire voile aux Moluques.

Sabis. 1607.

Il n'ose s'approcher de Calecut.

1608.

Le 18, Matteleese leva l'ancre aussi, pour retourner en Hollande. Sa cargaison étoit composée de douze mille sacs de poivre, quatre cens sacs de noix muscades, de sucre, de bois d'ébéne, & de soye crue.

Départ & arrivée de divers Vaisseaux.

Dans le cours de l'année 1608, il arriva un prodigieux nombre de Jones de la Chine & des autres parties des Indes. Le premier Bâtiment de l'Europe fut *l'Erasmus*, Vaisseau Hollandois, qui retournoit d'Amboyne en Hol- ☞ lande, chargé de sept cens bahars de girofle, [qu'il avoit acheté à Hitto.] Le premier de Septembre, une petite Pinasse de la même Nation, arrivée de Machian, rapporta que deux grands Vaisseaux, *la Chine* & *le Pigeon*, avoient été submergés sur leurs ancres devant cette Ville, par un vent d'Ouest, qui ne paroissoit point assez violent pour produire un effet si terrible. Mais le moindre orage qui vient de ce côté-là, cause des agitations extrêmes dans un Port où le fond est fort mauvais & n'a pas moins de 70 ou 80 brasses. La perte des Hollandois avoit été compensée par la prise de Machian & de Taffasal, qui ne leur avoit pas coûté un seul homme. Ils avoient mis dans chacune de ces deux Places cent vingt Soldats. C'étoit de la même manière & par la même voye qu'ils s'étoient fortifiés dans le Château de Malayo.

Invasions des Hollandois.

Le 10, une Pinasse Hollandoise partit pour Sukadana, dans la seule vûe de ramener les Négocians de cette Nation, qui y étoient accablés de maladies, & qui ne pouvoient se faire payer de ce qui restoit dû à leur Compagnie depuis le voyage de Claes Simonson.

☞ [Le 23, le Vaisseau nommé la Zélande, arriva de Banda, à moitié chargé de fleur de muscade, & de noix; son port étoit de cent cinquante Lasts (*m*). Le 25, on vit arriver le Hay, venant de Coromandel; il apportoit diverses sortes d'étoffes de Malayo, & de Cheara Java.]

Le 2 d'Octobre, Keeling, Amiral Anglois, arriva de Priaman dans le Dragon, & se rendit le 7 à la Cour, avec une Lettre du Roi d'Angleterre &

L'Amiral Keeling arrive à Bantam.

☞ (*m*) ou 192 Tonneaux.

SARIS. 1608.

& des présens, qui consistoient dans cinq piéces d'artillerie, une aiguière & un bassin d'argent, & deux barrils (n) de poudre. Il fut témoin, avec tous les Anglois du Comptoir, d'un fort triste spectacle. Les Pangavas, le Scha Bandar, l'Amiral, Kay Depatti, Utennagera, & plusieurs autres Seigneurs, irrités depuis long-tems contre le Gouverneur du jeune Roi, qui abusoit quelquefois de son autorité, se réunirent pour le perdre. Ayant choisi la nuit du 13, pour s'assembler chez Kay Mas Patti, ils se rendirent secrétement au Palais, où ils commencèrent par s'assurer de la personne du Roi & de la Reine Mère. Ils coururent ensuite à l'appartement du Gouverneur, qu'ils espéroient de surprendre dans son lit; mais il eut le tems de se sauver par la ruelle, après avoir reçu une blessure à la tête, & de se retirer chez le Grand-Prêtre, qui se nommoit Kay Finkkey. Le respect d'un azile si sacré n'arreta point ces furieux. En vain Finkkey paroissant lui-meme s'efforça de les arrêter par ses prières & ses menaces. Ils forcèrent l'entrée de sa maison, & le Gouverneur périt de mille coups entre leurs mains. [Le 18, la Pinasse Hollandoise revint de Sukadana; & elle ramenoit les Négocians qu'elle étoit allé chercher, & qui avoient été obligés de partir sans pouvoir se faire payer de ce qui leur étoit dû. Le 6 de Novembre, le Vice-Amiral de Van Carle fit voile pour retourner en Hollande, avec cinq Vaisseaux, chargés de cloux de girofle, de fleur de muscade, de noix, de poivre & de diamans. Le 8, il arriva une petite Pinasse Hollandoise de Malaca, par laquelle on apprit qu'il y avoit dans ces Mers, treize Vaisseaux, qui s'étoient emparés dans leur route, de deux Caraques. Le 9, Samuel Plummer, partit pour se rendre à Sukadana.] Keeling leva l'ancre le 4 de Décembre, pour retourner en Angleterre: mais le mauvais tems & les vents d'Ouest le repoussèrent vers la Rade. Il remit à la voile le 10, & l'on fut surpris de le revoir encore le 13. Il avoit rencontré dans les Détroits l'Hector, dont presque tout l'Equipage étoit réduit à l'extrémité par le scorbut; [& l'intéret de la Compagnie l'avoit obligé de prêter son secours à ce malheureux Vaisseau. Il y avoit fait passer une partie de ses gens pour suppléer à la manœuvre. Enfin sans cette rencontre imprévue, les Anglois de l'Hector n'ayant plus la force de porter la main aux voiles, couroient risque à tous momens de se briser contre les rocs ou d'échouër dans quelque Isle du Sond.] Ils avoient essuyé d'autres malheurs à Surate, où les Portugais [de Daman] leur avoient pris leur Chaloupe, avec dix-neuf de leurs gens, & des draps d'Angleterre pour la valeur de neuf mille piéces de huit. Mais ils s'étoient un peu dédommagés de cette perte, en se saisissant d'une Frégate de Columbo, dans laquelle ils avoient trouvé, entre autres marchandises, onze balles d'étoffes des Indes (o), & treize petites piéces d'Artillerie. [Leur arrivée à Bantam fit changer de vûe à Keeling.] [Le 16 de Décembre, on vit arriver de Hollande un petit Bâtiment, qui avoit été en route 8 mois & dix jours. Il avoit rencontré, un peu au Nord du Cap de Bonne-Espérance deux Vaisseaux qu'il croyoit être Anglois. Il s'étoit rafraîchi à Pulo Lamone, une des Isles Comores, où il avoit acheté quantité de bœufs & de chèvres, pour des vieux couteaux & des cuillières d'étain. Le 22, il fit voile pour

Mort tragique du Gouverneur.

Disgraces du Vaisseau l'Hector.

(n) *Angl.* un barril. R. d. E.

(o) *Angl.* où il y avoit treize piéces de ces étoffes qu'on nomme poulings. R. d. E.

pour Malaca, afin d'aller porter ordre à la Flotte Hollandoise de lever le Siége de cette Place.] SARIS. 1609.

Le 23, le Capitaine Towfon partit pour l'Angleterre dans le Dragon. Le 1 de Janvier 1609, Keeling monta dans l'Hector, pour se rendre aux Isles de Banda.

[Le 7, il arriva de Coromandel, deux Vaisseaux Hollandois & une Pinasse, dont la charge consistoit en Etoffes, en partie prises & en partie achetées. Ces mêmes Batimens s'étoient aussi emparés à Mozambique d'une Caraque. Le 15, ces deux Vaisseaux partirent avec le Grand Soleil.]

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

Le 3 de Février; les Hollandois, à qui le retardement de leurs Vaisseaux commençoit à causer de l'impatience, eurent la satisfaction de voir arriver de Malaca Williamson Verhoof, leur Amiral, avec une Flotte de douze grands Vaisseaux, dont sept partirent immédiatement pour les Moluques. Le 9 de Mars, les Officiers qui restoient à Bantam, accompagnés de tous les Facteurs de leur Comptoir, demandérent une assemblée des Pungavas, sous prétexte d'une affaire importante qu'ils avoient à leur communiquer. Cette faveur leur étant accordée, ils déclarérent [avec beaucoup de faste, dans un Conseil si nombreux,] qu'ils avoient reçu des Lettres de leur Roi, titre qu'ils affectoient de donner au Comte Maurice pour se procurer plus de considération, par lesquelles ils apprenoient que la paix avoit été conclue entre eux & les Portugais. Ils ajoûtérent qu'ils se croyoient obligés d'en informer la Cour de Bantam, parce que devant vivre désormais en bonne intelligence avec le Portugal, ils ne pouvoient plus accorder de secours aux Javans contre les insultes des Vaisseaux de cette Couronne. Les Pungavas reçurent ce discours avec de grands éclats de rire. Ils connurent tout-d'un-coup que le dessein des Officiers Hollandois, étoit de les prévenir par des jalousies & des craintes, contre ceux dont ils se reconnoissoient les amis, afin de rendre la Cour de Bantam plus réservée sur tous les Priviléges qui pouvoient nuire au commerce de Hollande. Aussi répondirent-ils que les Javans étoient sans inquiétude, & que les Hollandois pouvoient suivre leur inclination.

Les Hollandois s'attirent la raillerie du Conseil de Bantam.

[Le 20, le Feu prit à la Maison d'un Chinois; mais heureusement il n'atteignit point le Magazin des Anglois qui étoit à côté.]

Embarras que les Hollandois suscitent à Saris.

Le 21, Saris fut appellé à la Cour par le nouveau Gouverneur, qui se nommoit *Pangram Arcumgalla*. Il se hata d'obéir à cet ordre, avec la précaution ordinaire de porter un présent. Le Gouverneur lui dit qu'ayant appris par des informations certaines, que les Anglois retenoient dans leur maison deux Prisonniers pour dettes, & qu'ils les avoient même chargés de chaînes, il vouloit sçavoir sur quel fondement ils s'attribuoient cette autorité. La réponse de Saris fut qu'ils avoient obtenu la permission du Roi; & produisant les billets des Prisonniers pour prouver la réalité & la justice de la dette, il demanda instamment qu'ils ne fussent pas déchargés sans avoir donné une caution ou d'autres assurances pour le payement. Le Gouverneur repliqua qu'il supposoit la vérité de la dette, mais que pour la permission d'enchaîner les Prisonniers, il sçavoit que les Anglois ne l'avoient jamais obtenue du Roi, & qu'il vouloit par conséquent qu'ils fussent relachés. Enfin Saris obtint, après beaucoup d'instances, qu'ils demeureroient en prison, jusqu'à ce que l'un, qui se nommoit Tanyomges, & qui devoit au Comptoir cinq cens piéces de huit

(p),

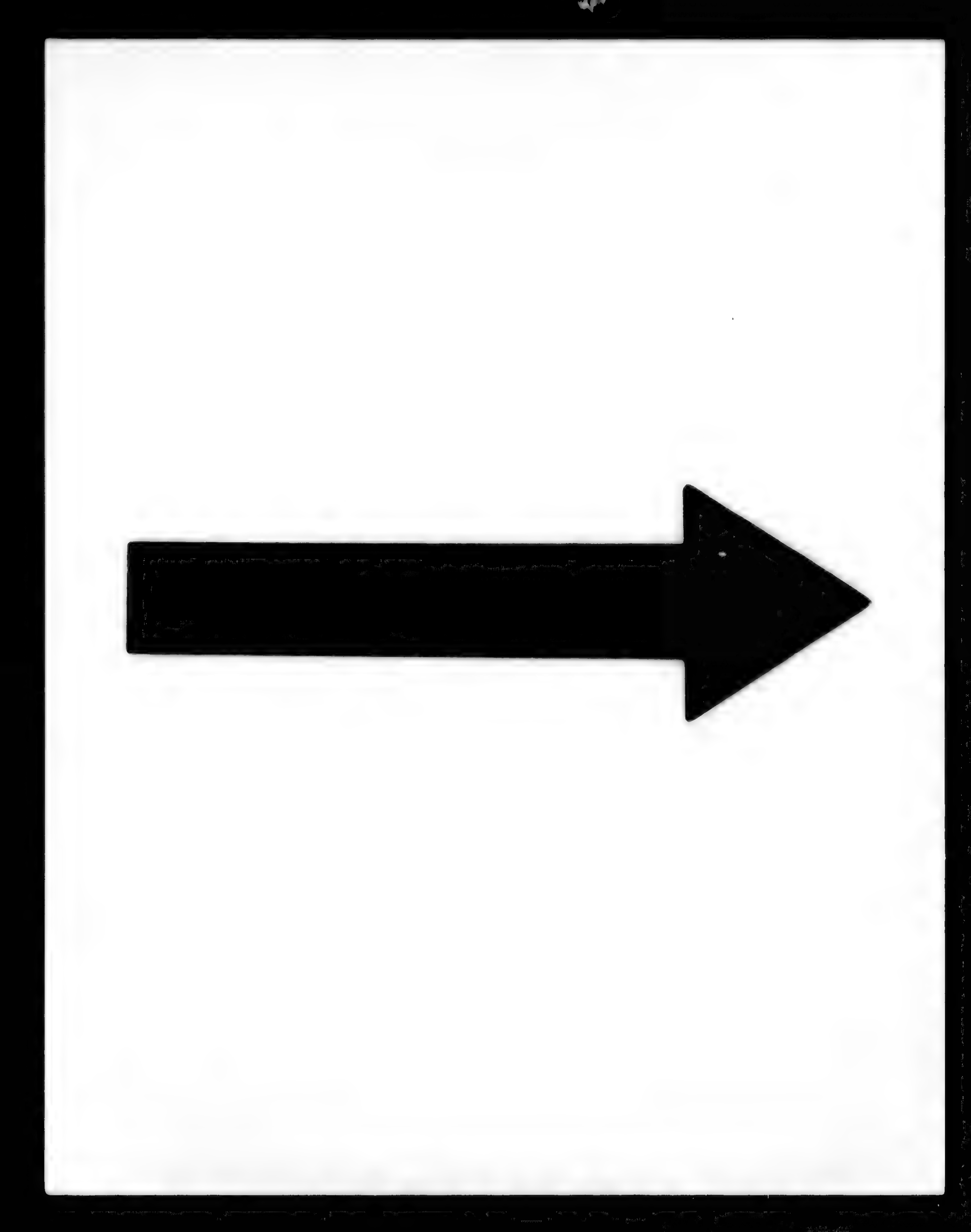
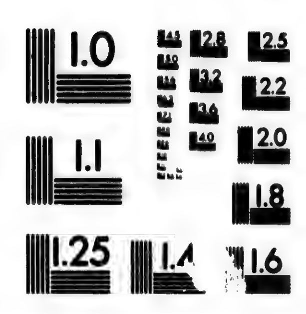


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

SARIS. 1609.

(p), en eût du moins payé cent, & que l'autre, nommé Bungum, qui devoit, avec la même somme, cent sacs de poivre, eût payé cent piéces & vingt sacs. Sur cette convention, le Gouverneur envoya un de ses gens avec Saris, pour déclarer aux Prisonniers à quelles conditions ils pouvoient obtenir la liberté. Cependant, le 24, il vint à Saris un nouvel ordre de se rendre à la Cour. Il y trouva les Facteurs Hollandois qui y avoient été mandés comme lui, & vers lesquels le Gouverneur se tourna d'abord, pour leur demander si c'étoit l'usage en Europe de mettre un homme en prison pour ses dettes, sans en avoir reçu la permission du Roi ou de ses Ministres. Les Hollandois ayant répondu que non, il donna ordre que les deux Prisonniers fussent relâchés sur le champ. En vain Saris lui représenta les conditions dont on étoit convenu trois jours auparavant, un des Esclaves du Roi fut envoyé aussi-tôt pour les délivrer. Saris ne douta point que cette mortification ne lui eût été suscitée par les Hollandois, [qui avoient été poussés à cela par Lak-moy. Cet Homme espéroit que les Anglois n'ayant aucune justice à attendre, n'ôseroient plus se fier aux Chinois, & que ceux-ci par conséquent viendroient à lui; & qu'ainsi il s'empareroit de tout le commerce. Les Hollandois y trouvoient aussi leur compte, parce qu'ils lui fournissoient la plûpart des marchandises dont il avoit besoin.] Ils reçurent à leur tour un sensible chagrin, en apprenant par une Pinasse, arrivée le 23 d'Avril, que Paulus Van Carle, un de leurs Amiraux, avoit été pris à Ternate. Mais, sur quelques récits de l'Isle de Borneo, le 21 de Mai, ils firent partir un petit Bâtiment pour Banjarmassin, dans la résolution de faire parcourir toutes les Criques & tous les coins de cette grande Isle où ils avoient appris qu'on trouvoit de l'or & du bézoar en abondance pour des grains de verre & pour les plus viles merceries.

Espérances des Hollandois à Borneo.

Le 26 d'Août, Keeling revint de Banda, chargé de douze mille quatre cens quatrevingt-quatre katis de fleur de muscade, & de cinquante-cinq mille huit cens quarante-quatre (q) katis de noix, qui lui revenoient à neuf, dix & onze piéces de huit le bahar. Un kati, dans les Isles de Banda, répond à treize onces & demi d'Angleterre. Le petit bahar de fleur de muscade est composé de dix katis; & le petit bahar de noix, de cent katis. Le grand bahar contient cent katis de fleur, & mille de noix. Si quelqu'un vous doit dix katis de fleur, & qu'il vous offre en payement cent katis de noix, la Loi du Pays vous oblige d'y consentir.

Poids & mesures de Banda.

Le 4 d'Octobre, Keeling, qui avoit achevé sa cargaison à Bantam, en y joignant quatre mille neuf-cens sacs [& trois katis] de poivre, leva l'ancre pour retourner en Angleterre. Saris, Auteur de cette Relation, monta sur le même Vaisseau, après avoir passé quatre ans, neuf mois, onze jours au Comptoir de Bantam. [Sans s'arrêter aux circonstances de son retour, il joint à son Journal quelques observations curieuses sur diverses sortes de drogues & de marchandises, & sur les lieux d'où les Européens tirent ces productions.]

Saris retourne en Angleterre avec Keeling.

(r) Le bois d'Aloës, comme l'appellent les Anglois, est nommé *Garu* par les

(p) *Angl.* 429 ½ piéces de huit. R. d. E.

(q) *Angl.* 59846 Katis. R. d. E.

(r) La 3e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Saris. 1609.

Observations sur diverses marchandises, parfums, gommes, &c.

les Malayens. La meilleure espèce vient de Malaca, de Siam & de Cambaye (s). Il faut choisir celui qui est en gros bâtons ronds, fort massif, noir, avec des veines couleur de cendre, un peu amer au goût, d'une odeur agréable, & qui brûle au feu de charbon comme un morceau de poix; c'est-à-dire, que s'il est bon, il ne cesse pas d'éprouver une sorte de friture, en jettant une odeur fort douce, jusqu'à ce qu'il soit consumé.

Benjoin.

Le Benjoin est une gomme, que les Malayens nomment *Minnian*. La meilleure espèce vient de Siam. Elle est pure, claire, blanche, avec de petites rayes couleur d'ambre. Sumatra en produit une autre sorte, qui n'est pas méprisée, quoique moins blanche. Une troisième espèce, qui vient de Priaman & de Burrouse, est rejettée des Anglois, parce qu'ils la trouvent trop grossière; mais elle est fort estimée à Bantam.

Civette.

La Civette, si l'on veut choisir la meilleure, doit être d'un jaune foncé qui tire sur celui de l'or. Celle qui est blanchâtre se vend beaucoup moins, parce qu'elle est ordinairement altérée avec de la graisse. Cependant la Civette, en général, est blanchâtre quand elle est fraîche, & ce n'est qu'en vieillissant qu'elle devient jaune.

Musc.

Le Musc est connu par trois espèces; la noire, la brune & la jaune. La première n'est point estimée. La seconde est bonne. La troisième est la meilleure. ☞ Celle-ci doit être couleur d'ambre foncé, [comme le Spicnard,] & revêtue d'une simple peau; car si elle en a deux, comme il arrive souvent, c'est un défaut. Elle ne doit point être trop humide, ce qui la rend pesante; ni trop séche, ce qui diminue quelque chose de son prix. Elle doit être sans pierres, sans filamens (t), & d'une odeur douce & forte. Elle est nuisible à quantité de personnes, non-seulement par l'odorat, mais même par le palais, car Saris a connu des gens qui ne pouvoient en goûter sans qu'elle pénétrât jusqu'au cerveau. Elle ne doit pas se fondre trop tôt dans la bouche, ni demeurer trop long-tems dans la main sans se dissoudre. On doit bien se garder de la tenir près d'aucune autre sorte d'épice, si l'on ne veut pas qu'elle perde bientôt son odeur.

Bezoar.

Le Bezoar: il y en a de deux sortes, l'une qui vient des Indes Occidentales, l'autre des Indes Orientales. Celle-ci vaut le double de l'autre. Les pierres de l'une & l'autre sorte ne se ressemblent point dans leur forme. Les unes sont rondes; d'autres longues comme des noyaux de dattes; d'autres comme des œufs de pigeon; d'autres comme les roignons d'un chevreau; enfin d'autres ont la figure d'un gland. Mais il y en a peu qui se terminent en pointe. Leur couleur n'est pas moins variée: car il s'en trouve d'un rouge clair, de couleur de miel & de couleur de cendre. Mais la plûpart sont d'un verd pâle. Les bezoars de l'Inde Orientale sont composés de plusieurs robes ou de plusieurs peaux, comme l'oignon, & ne sont pas moins luisans que si l'art s'étoit employé à les polir. Qu'on en ôte une peau, la suivante est plus luisante & plus claire que la première. Ces peaux sont plus ou moins épaisses, suivant la grosseur des pierres. Les plus gros bezoars sont les plus chers. Saris donne une méthode certaine pour les mettre à l'épreuve. Qu'on prenne,

☞(s) Purchass remarque qu'il en vient aussi de Sumatra, Potannie, Cauchau-chene. Note, qui de même que plusieurs autres, paroît être de l'Auteur même de la Relation.

☞(t) *Angl.* sans plomb; avec quelques poils. R. d. E.

SARIS 1609.

prenne, dit-il, le poids éxact de la pierre, & qu'on la mette dans l'eau pendant quatre heures. Qu'on éxamine ensuite si elle ne s'est pas fendue; & qu'après l'avoir bien essuyée, on la pese une seconde fois. Si l'on trouve la moindre différence dans le poids, on peut être sûr que la pierre n'est pas bonne. La plûpart des bezoars contrefaits viennent de Sukadana dans l'Isle de Borneo. Il s'y en trouve néanmoins d'excellens, comme à Patane, à Banjarmassin, à Macassar, & dans l'Isle das Vaccas, qui est à l'entrée de la Rade de Kambaya.

Ambre.

L'AMBRE: il y en a de différentes couleurs, tels que le blanc, le noir, le brun & le gris. Le noir est le moins recherché & le gris passe pour le meilleur. De cette dernière sorte, choisissez celui qui est le plus clair, le plus pur, qui tire sur le blanc & qui est mélé de veines couleur de cendre ou blanchâtres. Il doit flotter sur la surface de l'eau; & quoiqu'il y ait de l'ambre contrefait qui flotte de même, on peut s'assûrer que le véritable ne s'enfonce jamais. Il vient en abondance du Mozambique & de Sofala.

Marché de Bantam.

(v) BANTAM est le grand Marché d'une infinité de Nations pour quantité de marchandises. Cette Ville, qui est située dans la grande Isle de Java, est au 6e. degré de latitude du Sud; variation Ouest 3 degrés. Mais le Pays ne produit guéres, de son propre fonds, que des vivres, du coton, de la laine & du poivre. La récolte du poivre, qui se fait au mois d'Octobre, donne ordinairement trente ou trente-deux mille sacs. Chaque sac contient quarante-neuf katis & demi de la Chine. Les Javans nomment le sac un timbang. Deux timbangs font un pikul; trois pikuls composent le petit bahar; & quatre pikuls & demi le grand bahar, qui fait quatre cens quarante-cinq katis & demi. Les Javans ont encore un poids qu'ils nomment kulak, & dont l'usage est fort commun à Bantam. Sept kulaks font le timbang. Mais quelque expérience qu'on puisse acquérir dans tous ces poids, les Commis Indiens, qui sont toûjours des Chinois, donnent beaucoup d'avantage aux Marchands du Pays, parce qu'ils ont l'art de diminuer ou de grossir à leur gré les poids & les mesures.

Poids & mesures.

AUX mois de Décembre & de Janvier, il vient à Bantam un grand nombre de Joncs & de Pares, chargés de poivre de Cherringin & de Jamby, de sorte qu'à la fin de Janvier cette Ville a toûjours de quoi fournir à la cargaison de trois grands Vaisseaux. [La monnoye qui y a cours vient de la Chine. Ce sont de petites piéces de plomb, rondes & minces: on les appelle Cashes. Ces piéces ont un trou par où l'on fait passer une fil. Mille de ces Cashes ainsi enfilées, se nomment un Peku, dont la valeur varie suivant que la valeur des Cashes hausse ou baisse. Dix Pekus font un Laksau; dix Laksaus font un Kati; dix Katis font un Uta, & dix Utas un Bahar.

IL y a deux manières d'enfiler les Cashes: l'une qu'on appelle Chuchuck China, & l'autre qu'on nomme Chuchuck Java. Cette dernière est plus avantageuse que l'autre; parce que sur le même fil on enfile 200 Cashes; au lieu que suivant la manière Chinoise, on n'en enfile que 160, ou 170: & comme cinq de ces Chuchucks font un Peku, quand il s'agit d'une somme considérable, on peut perdre beaucoup si l'on est payé en Chuchucks Chinois. Lorsque

(v) La 4e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Saris. 1609.

que les Joncs sont sur leur départ, on peut avoir pour une Réale 34 ou 35 Pekus, qu'on peut revendre avant l'année suivante de façon que 22 ou 20 valent une Réale. Ainsi il y a la-dessus un grand profit à faire.]

Taël Malayen.

Le poids pour le bezoar, la civette & l'or, se nomme taël, & revient à deux piéces de huit un quart, ou à deux onces d'Angleterre. Un taël Malayen pese une piéce & demie de huit, ou une once & un tiers d'Angleterre. Un taël Chinois est le poids d'une piéce & sept vingtièmes de huit, ou une once & un cinquième d'Angleterre; de sorte que dix taëls de la Chine font précisément six taëls de Java.

Marchandises propres à Bantam.

Les marchandises Angloises qui se vendent à Bantam, sont le Fer en barres longues & minces, à six piéces de huit le Pikul.

☞ Le Plomb en petites masses, à cinq piéces [& demi] le Pikul.

De la Poudre à tirer, vingt-cinq piéces le Barril.

☞ Draps larges, de couleur rouge, [trois piéces de huit la Gasse, qui est ☞ de trois quarts d'aune.] Opium de Mesri (x) qui est le plus estimé, [huit ☞ piéces le Kati.] Ambre en gros grains, [six piéces le Wamg & le demi Taël ☞ de Mallaya.] Corail à grandes branches, [cinq & six piéces le Taël.]

Mais les piéces de huit sont la meilleure marchandise qu'on puisse porter à ✠ Bantam, [parce qu'avec de l'argent comptant, il n'y a rien qu'on ne se pro- ☞ cure fort au dessous de son prix.] [Aux mois de Février & de Mars, il y arrive trois ou quatre Joncs Chinois richement chargés de soye crue, & travaillée; de cashes, de porcelaine; d'étoffes de coton. La soye crue de Nanking y est la plus estimée, & s'y vend cent quatrevingt-dix piéces de huit le Pikul. Celle de Kanton, qui est la plus grossière s'y donne pour quatrevingt piéces le Pikul.] On s'y défait aussi fort avantageusement des taffetas, des velours, des damas de toutes sortes de couleurs, des satins blancs, du musc, du fil & du trait d'or, du sucre blanc, du sucre de Candie, des bassins de porcelaine, du benjoin, du bois d'aloës, de l'alun, & de toutes sortes de drogues.

Les étoffes de Coromandel (y) sont fort en recommandation à Bantam, & sur-tout celle qui se nomme Gubar. Les calicos, les pintades, les ballachos, les beaux tapis de Saint-Thomé, le *muris*, qui est une sorte de drap fort cher; toutes les étoffes Malayennes, & généralement toutes celles de coton qui ont ☞ de la largeur & de la longueur; [pour mesurer la plûpart de ces étoffes on se sert du Hosta, qui est une demi-aune, mesurée depuis le coude, jusqu'à l'extrémité du doigt du milieu.]

Droits du Roi.

Les droits du Roy sont 1°. le chuckey, qui est de huit pour cent sur le poivre. 2°. le billabilian; c'est-à-dire, que s'il arrive dans la Rade quelque Vaisseau chargé de draps ou d'autres marchandises de cette nature, le Roi doit être informé de la quantité & du prix avant qu'on en puisse rien débarquer. Ensuite il envoye ses Officiers, qui achetent tout ce qui est nécessaire à son

☞ (x) Purchass écrit Opium de Misserée; c'est-à-dire du Caïro. Le véritable nom Arabe de cette drogue est Afiün. Il y a dans l'Asie Mineure une Ville fameuse par la quantité qu'elle en produit qui s'appelle Afiun Karchissar, ou la Ville noire de l'Opium.

☞ (y) Les Portugais appellent cet endroit Charamandel; les François & les Italiens l'écrivent Cara, ou Coromandel, par corruption de Toromandolun, ou Toromandora; qui est proprement le titre qu'on donne au Roi, & dont les Portugais ont fait un nom de pays.

Saris. 1609.

à son usage, pour la moitié du prix, [ou pour quelque chose de plus] c'est-à-dire, que si vous mettez le prix de votre drap à vingt piéces de huit le gori, on ne vous en donne pas plus de quinze ou seize. L'usage des Hollandois est de faire présent au Roi, de sept ou huit cent piéces de huit à leur arrivée, pour se délivrer de tous les droits. Le Ruba-ruba est un droit pour l'ancrage, qui monte à cinq cens piéces de huit pour six mille sacs de poivre. Le droit du Scha Bandar pour la même quantité de poivre, est de deux cens cinquante piéces de huit; celui des Commis pour les poids & les mesures, d'une piéce de huit sur cent sacs. Les Jerotulis, qui sont les Gardes de la Douäne, ont aussi le droit d'une piéce de huit sur cent sacs.

Pays divers d'où Bantam tire ses richesses.

Bantam tire beaucoup de vivres, de coton & de bois (z), du Canton de Jorrain, [ou Serebaya], qui est situé à l'Est de Jakatra. Il lui vient de Jamby un grand nombre de Joncs, chargés de poivre. Banda lui fournit une petite quantité de fleur & de noix de muscade, qu'on envoye prendre dans quelques Joncs du Roi & de la Ville. Macassar (a) lui fournit de même des pierres, du bezoar, du ris & d'autres vivres. Bali qui est une Isle à l'Est (b) de celle des Célèbes, vers huit degrés & demi de latitude du Sud, envoye beaucoup de ris & de coton, des Esclaves, & des étoffes grossières. Timor, qui est à l'Est de Bali, à dix degrés quarante minutes de latitude du Sud, produit une abondance de Chindanna, que les Anglois nomment *white sanders* (c). Il vaut à Bantam jusqu'à vingt piéces de huit le pikul. Les Indiens sont capables de beaucoup d'artifice pour contrefaire cette marchandise ou pour l'altérer par divers mélanges; de sorte qu'il est toûjours à propos de la rompre en piéces pour éviter l'imposture. On porte pour échange à Timor, des couteaux, de petites merceries, de la porcelaine grossière, des taffetas de diverses couleurs, excepté les noirs, des poëles de la Chine, de petites plaques d'argent battu, aussi minces que des oublies, & de la grandeur de la main. Ce commerce est fort avantageux, car les Anglois y ont gagné jusqu'à quatre cens pour cent.

Macassar, Bali & Tymor.

Isles de Banda.

Banda, qui est à cinq degrés de latitude du Sud, fournit avec la fleur & la noix de muscade, de l'huile de l'une & de l'autre. Cette Isle n'a point de Roi; mais elle est gouvernée par un Scha Bandar, qui est allié des Scha Bandars de Nera, de Lantor, de Puloway, de Pulorin, & de Labatake, autres Isles qui sont comprises sous le même nom, & qui dépendoient autrefois du Roi de Ternate. Toutes ces Isles ont trois moissons chaque année, dans les mois de Juillet, d'Octobre & de Février; mais celle de Juillet qui se nomme la moisson (d) d'*Areputi*, est la plus considérable. Les marchandises qui conviennent aux Insulaires, sont les étoffes de Coromandel, & toutes celles de Cheremalla, du drap d'Angleterre, les espèces d'or, les piéces de huit, avec cette différence, que pour la valeur de soixante-dix piéces de huit en or, vous aurez ce qui coûteroit quatrevingt-dix piéces en argent; les grands bassins de la Chine, les damas de couleurs vives, les taffetats, les velours, les boëtes de la Chine, les jettons dorés, les chaînes d'or, la vaisselle dorée, telles que des assietes

(z) *Angl.* de coton & de laine filée, & non filée. R. d. E.

☞(a) Macassar a passé pendant quelque tems pour une Isle, & même elle est representée comme telle dans les vieilles Cartes, mais ensuite on a découvert que c'étoit une partie de l'Isle de Célèbes.

☞(b) Il faudroit plûtôt dire au Sud-Ouest.

(c) C'est-à-dire Sandal blanc. R. d. E.

(d) *Angl.* la Mousson. R. d. E.

Saris. 1609.

assietes, des plats & des soucoupes, les armes de tête damasquinées & bien luisantes; les mousquets, les lames d'épée, mais retroussées à la pointe. Le ris est encore une marchandise sur laquelle on trouve de grands profits dans les Isles de Banda, sur-tout dans certaines années où la racine de sagio, dont on y compose le pain, manque presque entièrement.

Isles Moluques.

Les Isles Moluques, qui sont au nombre de cinq, fort près de la Ligne Equinoctiale, se nomment *Molukko*, *Ternate*, *Tidor*, *Geylolo* & *Machian* (e), & produisent une grande abondance de girofle; mais chaque année n'est pas également fertile. C'est la troisième qui donne toûjours une riche moisson. Le kati aux Moluques est de trois livres cinq onces Angloises. Le bahar contient deux cens katis. Dix-neuf katis de Ternate, en font cinquante de Bantam. Les marchandises qu'on demande aux Moluques, sont les étoffes de Coromandel & de Cheremalla, les ceintures de Siam, les falolos, les ballachos & les chellis, les taffetas de la Chine, les velours, les damas, les grands bassins, les jettons vernis, les draps écarlate, l'opium & le benjoin.

Siam.

Siam, dont la situation est à 14 degrés & demi de latitude du Nord, fournit une grande abondance d'excellent benjoin, & beaucoup de belles pierreries, ☩[tant de son propre fond, que de celles] qu'on y apporte de Pegu. Le Taël de Siam pese deux Piéces de huit & un quart. On y trouve beaucoup d'argent en lingots, mais il y vient du Japon; ce qui n'empêche pas que les Piéces de huit n'y soient si recherchées, que deux & demi, avec le coin, en valent presque trois en lingots. Le drap d'Angleterre de couleur éclatante, le fer & les beaux Miroirs, sont dans une haute estime à Siam. Toutes les marchandises de la Chine s'y vendent beaucoup moins cher qu'à Bantam. Les Jones Guzarates viennent à Siam aux mois de Juin & de Juillet, après avoir touché aux Maldives & à Ténasserim, où l'on trouve en tous tems cinq & six brasses d'eau. De Ténasserim, on peut se rendre par terre à Siam, dans l'espace de vingt jours.

Borneo.

Banjarmassin.

Borneo est à trois degrés de latitude du Sud. Cette grande Isle produit beaucoup d'or & de bezoars, de la cire, des *Rotans* (f), du Kaijulacka, & du Sang de Dragon, dont le principal commerce se fait dans la Ville de Banjarmassin. Les marchandises qu'on y demande sont les étoffes de Coromandel, la soye de la Chine, les damas, les taffetas, les velours de toutes couleurs, excepté la noire; les draps de l'Europe & les Piéces de huit. ☞[Les pierres de Bezoar s'y vendent cinq ou six piéces de huit le Taël, qui est le poids d'une piéce & demie de huit, ou une once & un tiers d'Angleterre]. Sukadana est une autre Ville de l'Isle de Borneo (g), dont la latitude est d'un degré & demi du Sud; on y compte cent soixante lieuës de Bantam. Le grand commerce de cette Ville est celui des Diamans, qui s'y trouvent en abondance, & qui passent pour les meilleurs de l'univers. Elle en a beaucoup dans tous les tems de l'année, mais sur-tout aux mois de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre, où l'usage est de les aller chercher dans des Pares, au long de la Rivière de Lavi, en plongeant comme l'on fait pour les Perles. Cependant il arrive quelquefois aux mois de Juillet & d'Octobre, que les

Sukadana.

Diamans de la rivière de Lavi.

☞(e) Les Isles *Bachian*, & *Monil* sont omises ici.

(f) Ou plûtôt des Rotins; ce sont des espèces de Joncs. R. d. E.

☞(g) Sur la Côte Occidentale.

Saris. 1613.

les pluyes grossissent excessivement cette Rivière; au lieu que n'ayant dans les deux autres mois que trois ou quatre brasses de profondeur, on y plonge plus facilement.

[Les Marchandises de débit dans cet endroit, sont les Pintados de Malaca, les fines Sarrasses, les Gubares, les Poulings, les charas de Java, les toiles de Calico, les soyes de la Chine, les draps de couleur éclatante, les Cashes Chinoises, les piéces de huit, & sur-tout celles d'Or.] Lorsqu'on se propose d'aller à Sukadana, le meilleur parti est de se rendre d'abord à Banjarmassin, où sans beaucoup d'embarras on peut se procurer du bezoar & des diamans pour de l'or. On y compte quatre sortes de diamans, qui sont distingués par leur eau, que les Indiens appellent *Verna*. Verna ambon est le blanc [couleur qui est la plus estimée]; Verna loud, le verd; Verna sakkar, le jaune; & Verna bessi, une couleur entre le verd & le jaune. Les poids se nomment *Sa Mas*, *Sa Kupang*, *Sa Busuks*, *Sa Pead*. Quatre Kupangs font un Mas; trois Busuks un Kupang; un Pead & demi fait le Busuk, Ils ont aussi le *Paba*, qui fait quatre Mas; & seize Mas font un Taël. C'est avec ces poids qu'on pese l'or & les diamans.

Quatre sortes de Diamans.

Marchandises de la Chine.

Les marchandises de la Chine, sont la soye crue. La meilleure se fait à Nanking, & s'appelle dans le Pays *How-sa*. Elle se vend quatrevingt piéces de huit le pikul. Les taffetas, que les Chinois nomment *Tue*: les meilleurs se font dans une petite Ville nommée Hock-chu. Ils se vendent trente piéces de huit le gori. Les damas qu'on appelle Towne: c'est à Canton que se font les meilleurs, à cinquante piéces le gori.

La soye à coudre, nommée Kou-swa, à cent piéces de huit le pikul. Les étoffes brodées nommées *Pocy*, qui servent pour Tapisseries: les meilleures se vendent dix piéces.

Le fil d'or à coudre & à broder, nommé Kim-swa, qui se vend par chip-pao, c'est-à-dire par paquets, dont chacun contient dix papiers, & chaque papier cinq écheveaux, ou cinq nœuds. Trois chip-paos se payent deux piéces de huit.

Satins, nommés *Lin*, les meilleurs une piéce de huit.

Grands Bassins, nommés *Cho-pao*, trois pour une piéce de huit.

Le Sucre blanc, nommé *Pe-tong*, le meilleur une piéce le pikul.

La Porcelaine de même espèce, nommée *Poa*, la meilleure une piéce de huit le Kati.

Les boëtes à perles, nommées *Cha-nab*, les meilleures une piéce de huit (*b*).

Les Velours, nommés *Tan-go Jounck*, de neuf aunes de long, cinq piéces de huit.

La soye de manche, nommée *Jounck*, la meilleure cent-cinquante piéces le pikul.

Le musc, nommé *Sa-hu*, sept piéces le Kati.

[Les Cashes, soixante Pekus pour une piéce de huit].

Les Draps larges, nommés *To-lo-ney Sa-soko*, c'est-à-dire, larges de trois quarts, sept piéces de huit.

Les

(*b*) *Angl.* les meilleures cinq pièces de huit. R. d. E.

Saris. 1609.

Les Miroirs de la plus grande largeur, nommés *Kea*, dix piéces chacun.

L'Etain, nommé *Sea*, quinze piéces le pikul.

La Cire, nommée *La*, quinze piéces le pikul.

Mousquets, nommés *Kau-ching*, vingt piéces le barril.

Dents d'Eléphans, les plus grosses & les meilleures, deux-cens piéces le pikul.

Les petites, nommés *Ga*, à la Chine, & par les Portugais *Screvelias*, cent piéces le pikul.

Les sables (*i*) du Japon, nommés *Sam-to*, huit piéces de huit.

☞ [Le Sandal blanc nommé *Twa-whi*, quarante piéces le pikul].

Le Droit sur le Poivre, dans l'intérieur du Pays, est d'un Taël sur chaque pikul.

Commerce de la Chine aux Manilles.

Au mois de Mars, les Joncs qui doivent faire voile aux Manilles, partent ensemble de Chan-chu; c'est-à-dire, que d'environ quarante qui font ce Voyage tous les ans, il y en a toûjours sept ou huit, ou dix qui s'associent, à mesure qu'ils sont prêts au départ. Leur cargaison est de soye crue & travaillée, mais beaucoup meilleure que celle qui se porte à Bantam. On compte dix jours de navigation entre Canton & les Manilles. Les Joncs reviennent au commencement de Juin, chargés de piéces de huit. Ils sont sans armes & sans aucune autre défense; de sorte qu'on n'a besoin que d'une Chaloupe armée pour les arrêter, & pour les prendre.

1613. Marchandises propres au Japon.

☞ [Saris n'a pas laissé des observations moins éxactes sur les marchandises qui sont recherchées au Japon. Il suffira de les nommer, sans en marquer les prix.] Les draps (*k*) larges de toutes sortes de couleurs, sans en excepter les noirs, mais sur-tout les rouges & les jaunes. Les soyes, les bouracans simples & doubles, les étoffes de soye à gros grains; les gros grains de Turquie, les camelots, les satins, les taffetas & les damas de l'Inde. Le fil de toutes sortes de couleurs. Les tapis de table. Les cuirs dorés ou peints, à fleurs & à figures. Les tableaux, & toutes sortes de peintures, sur-tout celles qui représentent des histoires lascives, & des batailles sur mer ou sur terre, les plus grandes formes sont toûjours les plus estimées.

Le vif argent, le vermillon, le rouge pour le visage. Le cuivre en plaques, le plomb en lingots, le plomb en feuilles. L'étain en lingots. Le fer en masse, en barre & en plaques. L'acier de toutes sortes de formes. Les tentures de tapisserie. La civette. Le fil d'or à coudre, de la Chine. La cassonade ou le sucre en poudre de la Chine. Le sucre de Candie. Les velours de toutes couleurs. Les velours à fleurs. Les gazes. La soye crue. Le fil tors. Les verres à boire de toute espèce, les bouteilles, les cruches, & toutes sortes de vases & de vaisselles, simples ou dorés, le papier, les Livres de Comptes & les tablettes de poche. Le savon d'Espagne. L'ambre en grains. Les bas de soye, de toutes couleurs. Le cuir d'Espagne, & toutes sortes de peaux bien passées. Les Kandicks bleus & noirs de la Chine. La cire pour les bougies. Le miel. Le poivre. Le samel de la Cochinchine. La muscade. Le camphre ☞ de Barous & de Borneo. [Le bois de Sandal de Solier.] Le bois de Kalamba (*l*). Le

(*i*) Le mot de l'Original signifie aussi sabre, & il n'est pas difficile de voir que c'estcette dernière signification qu'il doit avoir ici. R.d.E.

(*k*) La 5e. Section de ce Chapitre, commence ici dans l'Original. R. d. E.

☞ (*l*) C'est le bois d'Aloës.

SARIS. 1613.

Le fapon, forte de bois rouge. Les dents d'éléphans. Les cornes de Rhinoceros & de Cerfs. L'alun de roche. Il eft en telle eftime, que Saris vendit pour cent florins ce qui ne lui en avoit coûté que trois.

Ce qu'il y a de meilleur au Japon.

CE qu'on trouve de meilleur au Japon eft une abondance d'excellentes teintures, bleues, rouges, noires & vertes. Les vernis, fur-tout en or & en argent, y font meilleurs qu'à la Chine. Le foufre, le falpêtre, le ris, le [chanvre] & le coton abondent auffi dans la plûpart de ces Ifles.

LATITUDES.

Mafulipatan	17	00 N.		Variation Oueft	3	00
Ifle Sainte Lucie, proche Madagafcar	24	30 S.		Ifle de Bali	8	30
Seperdone, près de Chaule	18	0 N.		Ifle de Timor	10	40
Bantam	6	0 S.		Ifle de Banda	5	00
				Sukadana, dans l'Ifle de Borneo	1	30

CHAPITRE VII. (a)

Relation de ce qui fe paffa dans l'Ifle de Firando pendant le Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur du Japon.

COCKS. 1613. Le Facteur Cocks eft chargé d'écrire les événemens.

[ON s'apperçoit par degrés que l'attention des Marchands Anglois pour les événemens hiftoriques, & leur curiofité pour le caractère & les ufages des Nations étrangères, augmentent avec l'étendue & le fuccès de leur commerce. Cocks, deftiné à gouverner le Comptoir de Firando, ne demeura point oifif dans cette Ville pendant le voyage que Saris avoit entrepris à Suronga. Avec le foin des marchandifes & des autres intérêts de la Nation, il étoit chargé de recueillir, dans un Journal éxact, tout ce qui fe pafferoit d'intéreffant fous fes yeux. C'eft fa Relation qu'on va lire.]

Départ du Général.

LE 7 d'Août, Saris, Général Anglois, partit avec William Adams pour la Ville Impériale dans une Barque du Roi montée de quarante Rameurs. Il prit avec lui douze perfonnes de confiance; Tempeft, Pencock, Richard Wickam, Edouard Saris, Watter Corwarden, Diego Fernandos, John Williams, Tailleur; John Head, Cuifinier; Edouard Bartan, Chirurgien; John Japan, Interpréte; Richard Dale & Antoine Ferrea, Matelots; fans compter quatre Valets, deux à lui & deux à William Adams. On fit honneur à fon départ, en tirant treize coups de canon.

L'AUTEUR fe rendit auffi-tôt chez les deux Rois, comme par ordre du Général, pour les remercier des ordres qu'ils avoient donnés en fa faveur. En effet ces deux Princes avoient pouffé leurs attentions jufqu'à faire porter à Saris cent taëls, en monnoye du Japon, pour lui épargner les embarras du change dans une fi longue route. Cette fomme fut acceptée, mais comme un prêt.

Quelques

(a) C'eft le XVIII. du III. Livre de l'Original. R. d. E.

Cocks. 1613.

Quelqu : Anglois ayant causé du désordre la nuit d'auparavant, le Roi Foyne pria Cocks, autant pour son honneur que pour celui de sa Nation, d'avoir l'œil ouvert sur la conduite de ses gens.

Un jeune Japonois s'engage à suivre les Anglois en Europe.

Le 9, un jeune Japonois, nommé Juan, qui parloit fort bien la Langue Espagnole, vint offrir ses services à Cocks pour neuf ou dix ans, sans en excepter le voyage d'Angleterre, qu'il promettoit de faire avec le Vaisseau: [il n'éxigeoit aucun appointement fixe; se contentant de ce qu'on voudroit lui donner.] Miguel, l'Interpréte qu'Adams avoit procuré au Comptoir, étant d'un esprit fort lourd, & sujet d'ailleurs à s'absenter souvent, le désagrément qu'on avoit sans cesse de le voir manquer au besoin, fit accepter les offres de Juan. C'étoit un nouveau Chrétien, qui avoit la plus grande partie de sa famille à Nangazaqui, & un Cousin à Firando. Quoiqu'il eût servi pendant trois ans un Espagnol aux Manilles, il en étoit revenu sans avoir embrassé le Christianisme, & les Jésuites l'avoient baptisé à Nangazaqui. [La curiosité de voir l'Europe parut être le seul motif qui le faisoit tourner vers les Anglois.]

[Le 13, l'Auteur montra diverses marchandises Angloises à des Marchands de Méaco (*b*); mais ils n'achetèrent rien, & même ils regardèrent le tout avec assez d'indifférence, excepté la poudre à canon.]

Grande Fête des Japonois pour leurs parens morts.

Le 19 au soir, on vit commencer à Firando la grande Fête des Japonois, qui consiste à se réjouir & à faire bonne chère toute la nuit sur les tombeaux de leurs parens, qu'ils invitent à ce festin. Leurs réjouissances durent trois nuits consécutives. On publia l'ordre de parsemer les rues de sable & d'allumer des lanternes devant chaque porte. Il en coûta la vie à un pauvre homme pour avoir négligé d'obéir. Cocks ne fit pas difficulté de se conformer aux usages du Pays. Non-seulement il suspendit à sa porte deux belles lanternes; mais étant informé que les deux Rois devoient se promener dans les rues, & s'arrêter à sa maison, il leur fit préparer un souper digne d'eux. Cependant, après les avoir attendus jusqu'à minuit, il fut averti que d'autres occupations leur avoient fait changer de dessein. Il ne laissa point de leur envoyer des présens, suivant l'usage de la Nation. Plusieurs Seigneurs Japonois, qui prirent l'occasion des Fêtes pour visiter le Comptoir, y furent reçus & traités avec autant de générosité que de politesse.

Vols des Matelots Anglois.

Le 23, les Anglois cessèrent de débarquer leur poudre, dont ils avoient déja transporté cinquante-neuf barrils au rivage. L'avidité du Roi à s'en procurer & sa facilité à leur en donner le prix qu'ils avoient demandé, sembloit leur avoir fait oublier qu'ils en devoient conserver du moins leur provision. Mais le Lieutenant du Vaisseau se crut obligé de faire transporter, au Comptoir, quantité de petites merceries, que les Matelots commençoient à dérober pour fournir à leurs débauches. On étoit au dernier jour des trois Fêtes. Trois Compagnies de Danseurs se promenèrent dans toutes les rues avec des banières, & des poëles pour instrumens de musique; s'arrêtant aux portes des Grands, comme aux Sépultures & aux Pagodes, [avec des transports de joye, & des cris aussi extravagans que leurs danses.]

Mascarades Japonoises.

Le 24, il y eut une autre illumination, à l'honneur du jeune Roi & de son Frère,

(*b*) C'est une Ville dans l'intérieur du Pays, & l'une des principales du Japon.

SARIS. 1613.

Frère, qui allèrent en Mascarade chez le vieux Roi Foyne, avec un cortège fort nombreux. Les deux Princes étoient à cheval, & le reste de la Troupe à pied. Nabesone, Gouverneur du jeune Roi, jouoit du fifre pendant la marche, & cette musique étoit accompagnée de celle que j'ai deja représentée. Cocks ayant appris que les Princes se proposoient, à leur retour, de visiter le Comptoir Anglois, prépara un grand festin. Mais ils ne s'en approchèrent qu'après minuit, avec beaucoup de confusion, & meme quelques marques de mécontentement. Ils ne se présentèrent pas pour entrer. Brouwer, Facteur Hollandois, s'avança jusqu'à la porte, en affectant de les regarder peu. Ils feignirent aussi de ne l'avoir point apperçu.

[Le 27, les Anglois mirent à terre trois Couleuvrines; outre six qu'ils y avoient déja. Dans le tems qu'ils étoient occupés à cela, le vieux Roi vint les voir travailler; comme ils n'étoient que vingt-sept, il leur offrit une centaine de Japonois pour les aider. Mais il fut bien surpris de les voir expédier tout l'ouvrage en fort peu de tems: il avoua que cent Japonois n'en seroient pas venus à bout si aisément. Il fut si content de cela, qu'il fit venir une barrique de vin, & quelques poissons, qu'il distribua aux Matelots.]

Lettres arrivées à Cocks.

Cocks reçut le 28, deux Lettres du Général, l'une du 19, l'autre du 20, par le Gouverneur Schimonasco, qui suivant quelque cérémonial inconnu aux Anglois, ne les envoya point au Comptoir, mais les fit porter au Vaisseau. Comme l'une des deux Lettres étoit pour le Roi Foyne, Cocks se rendit au Palais, accompagné de Melsham & de Hernando. Le Roi donna un katan au premier, une dague d'Espagne à l'autre, & à tous trois quelques bottes d'ail, [galanterie ordinaire au Japon.] Il leur accorda aussi la permission de faire sécher leur poudre au sommet du Fort, en leur offrant le secours de ses gens pour ce travail. [Ce même jour l'Auteur reçut vingt-deux barres de plomb, & cent vingt-cinq boulets qu'il fit mettre dans le Magazin.]

Le premier de Septembre, le vieux Roi & toute sa Noblesse, se donnèrent le divertissement d'une nouvelle Mascarade, & rendirent visite le soir au jeune Prince. Les rues étoient éclairées par un nombre infini de lanternes. Cocks, qui s'attendoit d'autant plus à recevoir le Roi, que deux jours auparavant, ce Prince lui avoit fait l'honneur de le surprendre chez lui, & d'y passer une partie de la nuit dans la joye, fit préparer pour la troisième fois un festin, qui eut le sort des deux précédens. Le cortège royal étoit si nombreux, que ce fut apparemment cette raison qui empecha Foyne d'entrer chez les Anglois.

Le lendemain, les Arpenteurs de la Cour mesurèrent toutes les maisons de la rue où les Anglois avoient leur Comptoir, pour les faire contribuer, suivant leur grandeur, aux frais de quelques nouveaux Forts que le Roi vouloit entreprendre. Celle des Anglois ne fut point exemptée de cette taxe. Cependant le dessein de ces ouvrages fut abandonné à l'occasion d'un Ouragan, qu'on appelle Typhon dans ces Mers, le plus furieux qu'on se souvînt d'avoir jamais vû aux Isles du Japon. Il renversa plus de deux cens maisons. Il en découvrit un beaucoup plus grand nombre, sans épargner le Palais Royal, dont non-seulement tous les toîts, mais les murs mêmes de circonvallation furent abbatus. La mer fut agitée par des secousses si violentes, qu'elle mina un grand Quai, sur lequel étoit situé le Comptoir Hollandois, ruina un mur de grosses pierres, entraîna les degrés, mit en pièces deux grandes

Ouragan sans exemple au Japon.

Cocks. 1613.

grandes Barques, & submergea quarante ou cinquante autres petits Bâtimens dans la Rade. Le mur de la Cuisine des Anglois, avec un four extrêmement épais qu'ils avoient bâti nouvellement, furent mis au niveau de la terre. Cette horrible tempête s'étant élevée pendant la nuit, la confusion & le bruit du Peuple, qui couroit éperdu dans toutes les parties de la Ville, augmenta beaucoup le désordre. La plûpart portoient des brandons de feu pour s'éclairer. Les étincelles qui voloient de toutes parts devinrent bientôt la cause d'une disgrace encore plus affreuse; car le feu prit à plusieurs maisons, & ne pouvoit manquer de se repandre dans toute la Ville, si par un autre accident, qui n'accompagne jamais néanmoins les Typhons, il n'étoit tombé une pluye si prodigieuse, qu'on se crut menacés de périr par l'eau, après l'avoir été d'être écrasés par la chûte des maisons, ou d'être enveloppés dans les flammes. Le Vaisseau Anglois, quoiqu'à l'abri par sa situation, se soûtint à peine sur cinq cables, dont il y en eut un de rompu. La Chaloupe & l'Esquif furent emportés, & ne purent être retrouvés que deux jours après. On apprit que le Port de Nangazaqui avoit beaucoup plus souffert. Vingt Jones Chinois y furent submergés; & le Vaisseau, qui avoit apporté l'Ambassadeur Espagnol des Manilles, fut misérablement fracassé.

Les Typhons ne sont jamais accompagnés de pluye.

Ces fléaux du Ciel n'empêchèrent pas les Matelots Anglois de se livrer à des désordres si crians, que pour l'honneur de leur Nation, les Auteurs de ce Recueil ont cru devoir les supprimer. Mais ils ne font pas difficulté de publier ceux qui ne regardent que la discipline nautique, pour apprendre à l'Angleterre même, que ce n'est pas toûjours par l'injure des élemens, ou par les fatigues d'un métier pénible, qu'elle perd un si grand nombre de Matelots. Il se passoit peu de jours où l'ardeur de la débauche ne fît naître quelques querelles entre les Anglois. Elles étoient presque toûjours sanglantes, & quelquefois mortelles. Après avoir éxercé leur fureur l'un sur l'autre, ils commencèrent à la tourner vers les Japonois. Un Matelot, nommé Francis Williams, s'étant enyvré au rivage, prit un bâton, sans y être excité par aucune injure, & maltraita un Domestique du Roi Foyne. Quatre Japonois témoins de cette brutalité, eurent la sagesse d'engager l'offensé à se rendre au Comptoir Anglois avec eux; & faisant leur plainte aux Facteurs, ils protestèrent que s'ils n'obtenoient pas une juste satisfaction, ils les porteroient jusqu'au Roi. Cocks apprit au même moment que Williams s'étoit retiré à bord. Il y envoya un de ses gens, pour exhorter le Lieutenant du Vaisseau à donner un éxemple de sévérité; & déclarant ses intentions aux Japonois, il leur conseilla de se rendre eux-mêmes à bord, pour reconnoître le coupable. Ils y allèrent. Mais Williams, interrogé par le Lieutenant, eut l'audace de nier le fait, & l'impiété de soûtenir son désaveu par un faux serment. N'en étant pas moins condamné à des peines rigoureuses, les Japonois se crurent satisfaits par la Sentence, & demandèrent grace pour lui en faveur de l'yvresse. Alors, ce furieux Matelot, plus sensible à la honte de l'obligation qu'à la crainte du châtiment, sauta sur un croc de fer, dont il auroit assommé les cinq Japonois s'il n'eût été retenu. [Il ne ménagea pas même son Lieutenant, ni le Député de Cocks. Enfin, ne s'étant rendu qu'à la force, il aima mieux demeurer à fond de cale, les fers aux pieds & aux mains jusqu'au départ du Vaisseau, que de réparer son offense par des marques de repentir.]

Corruption & désordre des Matelots Anglois.

Brutalité furieuse d'un Matelot.

Cocks. 1613.

Maladie du Roi.

Le 13, Cocks apprenant que le vieux Roi étoit tombé malade, lui envoya l'Interpréte avec divers présens qui convenoient à sa situation. C'étoit un grand flacon d'excellent vin, que Saris avoit fait conserver précieusement, & quelques boëtes de confitures. Ces petits soins, & l'attention que les Chefs avoient continuellement de prévenir les Japonois par toutes sortes de politesses, réparoient le tort que les Matelots faisoient à leur Nation. Le lendemain au matin, Cocks reçut avis du Lieutenant, à qui Saris avoit recommandé de ne pas s'éloigner de son bord, qu'une partie de l'Equipage avoit passé la nuit dans la Ville sans sa permission, & dans un tems où tous les Matelots étoient d'autant plus nécessaires sur le Vaisseau, que la marée l'avoit laissé presqu'à sec. Cocks, accompagné de Melsham & de l'Interpréte, entreprit aussi-tôt de les rappeller à leur devoir. Il en trouva plusieurs dans divers lieux de débauche, & ne ménageant ni les reproches ni les coups, il les força de retourner à bord. La plûpart de ceux qu'il n'avoit pas découverts, ne laissèrent pas de suivre l'éxemple des autres, & de rentrer dans la soûmission. Mais il en resta quatre, sur lesquels l'autorité ne fit pas plus d'impression que le devoir & l'honneur. Ils continuèrent leur débauche pendant le reste du jour & la nuit suivante; jusqu'à ce qu'ayant pris querelle entr'eux, ils se battirent avec tant de fureur, qu'ils furent portés au Vaisseau à demi morts de leurs blessures. Ils se nommoient Lambert, Colphax, Boles & Evans.

Autres excès des Matelots Anglois.

Cocks employe l'autorité du Roi de Firando pour les contenir.

Le 17, Cocks apprit qu'un Japonois, que les Matelots avoient nommé Bastian, & qui tenoit une maison de débauche, s'étoit vanté que si les Officiers Anglois reparoissoient chez lui, pour en chasser leurs gens, il feroit main-basse sur eux avec tous les siens. Cette menace obligea les Facteurs de porter leurs plaintes au jeune Prince, parce que la maladie du vieux Roi duroit encore. Ils l'engagèrent à faire publier une Ordonnance, qui défendoit sous de rigoureuses peines à tous les Habitans de la Ville, de recevoir les Anglois chez eux après la fin du jour; qui permettoit à Cocks & à ses Ministres d'entrer dans toutes les maisons pour y chercher ses gens; qui ordonnoit aux Japonois de lui prêter main-forte dans le besoin; enfin qui l'autorisoit à faire enfoncer les portes, lorsqu'on lui refuseroit de les ouvrir. Le Prince fit déclarer en même-tems à Bastian, que s'il arrivoit le moindre désordre par sa faute, ou s'il entreprenoit de s'opposer aux recherches de Cocks, il lui en coûteroit aussi-tôt la vie. Malgré tant de précautions & de loix, les Matelots Anglois protestèrent qu'ils vouloient boire; qu'ils boiroient en plein champ, s'ils n'avoient pas la liberté d'entrer dans la Ville; & que s'il ne se trouvoit personne pour leur apporter de l'arrack, ils prendroient la peine eux-mêmes d'en aller chercher dans les Villages, à quelque distance qu'ils fussent du Port. Cependant il arriva, peu de jours après, que le vieux Roi étant rétabli & se promenant à pied dans la Ville, rencontra deux Anglois qui étoient à boire à la porte d'un Chinois. [Il prit la peine de s'arrêter; & ✠ d'un air menaçant,] il détacha vers eux quelques gens de sa suite. [Son des- ✠ sein n'étoit que de leur faire demander s'ils avoient la permission de leurs Officiers. Mais dans la crainte d'un traitement plus sévère, ils prirent le parti de s'éloigner en fuyant.] Cette avanture ayant servi à leur persuader que le Roi même avoit les yeux ouverts sur leur conduite, ils commencèrent à s'observer davantage.

Le

Cocks. 1613.

Les Prêtres Japonois s'opposent à l'enterrement d'un Anglois.

Le 27, Williams Paulin, Contre-Maître, mourut au Comptoir, d'une maladie de langueur. A la prière de Cocks, le Roi permit qu'il fut transporté au cimetière des Chrétiens. Mais cette permission n'empêcha point les Prêtres Japonois de s'opposer au passage du corps dans les rues de Firando, & sur-tout devant leurs Pagodes. On fut obligé de le transporter par eau. Il fut suivi d'un grand nombre de Japonois, malgré les représentations des Prêtres, qui leur faisoient un crime de leur curiosité. Mais lorsqu'on fut au lieu de la sépulture, il ne s'en trouva pas un qui voulût prêter ses mains ni ses instrumens pour ouvrir la fosse.

Ordre pour l'embellissement des rues.

On publia le 29, un ordre du Roi, pour nettoyer & embellir les rues. Comme elles ne sont pas pavées à Firando, cet embellissement consiste à répandre du sable & du gravier chacun devant sa porte, à vuider deux petits canaux qui sont de chaque côté pour l'écoulement des eaux, & à les parer de larges pierres, enfin à ne laisser aucune trace de saleté à la face des maisons. La diligence des Habitans est admirable dans ces occasions. Il ne fallut qu'un jour pour achever l'ouvrage, & les Officiers du Roi commencèrent leur revûe dès le lendemain. Le Capitaine Chinois, de qui les Anglois louoient leur maison, prit ce soin pour eux.

Typhon prédit par les Bonzes.

Le 30, quelques Négocians de Méaco arrivés pour le commerce, vinrent au Comptoir & demandèrent seulement à voir les principales marchandises. Après avoir tout observé, [avec autant de curiosité que d'intelligence,] ils s'arrêtèrent aux draps, pour lesquels ils n'offrirent néanmoins qu'un prix fort médiocre. [On refusa leurs offres; mais il fut aisé à Cocks de reconnoître à leur langage qu'ils s'étoient laissés prévenir par les intrigues des Hollandois.] Le marché fut interrompu par le bruit d'un vent d'Est si violent, qu'on le prit pour l'avant-coureur d'un nouveau Typhon. Chacun s'étant retiré chez soi, ne fut occupé qu'à se garantir des malheurs dont on croyoit la Ville menacée. Cette opinion paroissoit d'autant mieux fondée, que peu de jours auparavant, un Bonze avoit prédit au Roi que le Typhon recommenceroit bien-tôt ses ravages. Le Chirurgien Anglois se trouvant dans une maison, où le même Bonze prédisoit à quelques femmes le retour de leurs maris, lui offrit trois sols pour apprendre aussi quand le Général Saris & ses Compagnons reviendroient à Firando. Le Bonze l'assûra qu'ils seroient dans la Ville dix-huit jours après. Il prétendoit que cette connoissance lui venoit d'une voix qui lui parloit à l'oreille, & qui ne se faisoit entendre qu'à lui. Cependant la Ville en fut quitte pour des vents orageux, qui durèrent deux jours sans y causer aucun désordre.

Sept Anglois désertent avec l'Esquif.

Le 2 d'Octobre, Cocks reçut avis du Vaisseau, qu'il en étoit parti sept Matelots dans l'Esquif. Il auroit envoyé sur le champ après eux, si l'Interpréte des Hollandois ne l'eût assûré qu'il les avoit vûs dans une maison de la Ville, où ils étoient à se réjouir; mais il se trouva que ceux qu'il avoit vûs, étoient une autre bande, & son témoignage ayant empêché qu'on ne fît courir après les autres, leur donna le tems de s'éloigner sans être poursuivis. La nuit suivante fut marquée par une autre disgrace. Le vieux Roi Foyne avoit de l'autre côté de l'eau, une maison [de campagne où il prenoit souvent plaisir à passer quelques jours dans la solitude. Il avoit prié les Facteurs Anglois d'y faire transporter quelques belles étoffes qu'il vouloit examiner à loisir, &, dans la confiance qu'ils avoient à l'amitié de ce bon Roi, ils n'avoient pas

fait

Cocks. 1613.

Palais du Roi consumé par le feu.

fait difficulté d'y consentir.] Tandis qu'il satisfaisoit sa curiosité (*c*), avec des cannes allumées qu'il tenoit à la main, quelques étincelles tombées sur les nattes mirent le feu à la maison & la réduisirent en cendres avant le jour. Cocks l'ayant visité le lendemain, le trouva moins affligé de sa propre perte [que de celle des Anglois. Cependant comme elle n'étoit point assez considérable pour affliger beaucoup les Facteurs, Cocks se borna pour dédommagement à prier le Roi de lui faire retrouver ses Déserteurs.] L'ordre fut donné aussi-tôt de les chercher, avec d'autant plus d'espérance, qu'on prétendoit les avoir vûs dans une Isle déserte à deux lieuës de Firando. Le Roi, dans l'empressement d'obliger Cocks, ordonna qu'ils fussent ramenés morts ou vifs.

Autre prédiction des Bonzes.

(*d*) Le 4 d'Octobre, sur une prédiction des Bonzes, qui menaçoient la Ville de Firando d'un Incendie général, dont il ne devoit pas se sauver une seule maison, il se répandit dans toutes les rues un grand nombre de Crieurs, pour avertir le Peuple, avec des expressions lamentables, d'éteindre soigneusement tous les feux. C'étoit la nuit suivante que ce désastre étoit attendu. Tous les Habitans, & les Anglois mêmes pour qui la superstition étoit contagieuse, la passèrent dans des allarmes continuelles. Mais l'événement vérifia que le Diable est toûjours l'esprit de mensonge.

Arrivée du Gouverneur de Nangazaqui.

Le Roi Foyne étant venu le 5, au Comptoir Anglois, dit à Cocks qu'il avoit envoyé deux Barques bien armées à la poursuite des Fugitifs. Il lui apprit aussi que le Gouverneur de Nangazaqui (*e*), nommé Ben Diu, & Frère de l'Impératrice, devoit arriver le lendemain à Firando; sur quoi il lui conseilla de le faire saluer de quelques coups de canon à son passage; [Il ajouta qu'il verroit aussi un autre Roi ou Gouverneur d'une Ville, nommée Seam.] Pendant leur entretien, il arriva un homme à cheval, avec une Lettre de la Cour Impériale pour le Roi, & des nouvelles du Général Saris, qui devoit être dans huit ou dix jours à Firando. Le même jour, James Foster, que les Facteurs avoient député à Nangazaqui, revint avec l'Esquif, mais sans avoir pû obtenir la restitution des sept déserteurs, qui s'étoient mis sous la protection de la Ville. On sçut par des informations certaines que Miguel l'Interprete, dont Foster s'étoit fait accompagner, loin de se rendre utile au succès de son voyage, avoit conseillé aux Fugitifs de persister dans leur désertion. Cocks prévit que leur dessein étoit de passer aux Manilles sur quelque Navire Espagnol, & qu'il lui seroit impossible de s'y opposer, s'il ne se faisoit point un ami de Ben Diu. Il ordonna qu'il fût salué de quatre coups de canon. Dès le même jour, ce Gouverneur étant à se promener dans la Ville avec le jeune Prince de Firando, Cocks sortit du Comptoir pour lui faire son compliment. Ben Diu s'arrêta quelques momens pour répondre à cette civilité, & ne reçut pas avec moins d'affection le présent que les Anglois lui envoyèrent le soir. Il leur offrit ses services à la Cour de l'Empereur, & de son propre mouvement, il leur parla des Déserteurs. Son intention étoit qu'ils fussent pardonnés; mais Cocks demandoit que les Chefs fussent punis. Enfin, sur les instances du Gouverneur, on convint qu'ils obtiendroient grace sans exception. Cocks s'y engagea par

Convention pour les 7 Déserteurs.

(*c*) *Angl.* tandis qu'il montoit & descendoit. R. d. E.

(*d*) La 2de. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(*e*) Le véritable nom de cette Ville est Nagazaki.

Cocks. 1613.

par un écrit de sa main, & promit de le faire confirmer par Saris au premier instant de son arrivée; sans quoi Ben Diu protesta qu'il ne se préteroit à rien, parce qu'il ne vouloit contribuer à la mort de personne. Quelques jours après, il fit l'honneur aux Anglois de les visiter dans leur Comptoir, & d'y examiner leurs marchandises; mais sans en rien acheter. Il fit présent à Cocks d'un katan, qui lui fut payé avec avantage par quelques flacons d'excellent vin & par quelques drogues médicinales dont il emporta une bonne provision pour (f) sa santé. [Il ne se retira qu'après qu'on lui eût offert une colation].

Cocks ayant appris que Ben Diu, & son Frère, qui étoient à se baigner chez les Hollandois, où il y avoit un bain chaud, se proposoient de visiter le Bâtiment, se rendit lui-même à bord pour les y recevoir. Ben Diu lui fit présent de deux katans, & les Anglois firent une décharge de sept piéces à l'arrivée de ces deux Seigneurs. A peine furent-ils retournés au rivage, fort satisfaits de l'accueil qu'ils avoient reçu, que le Frère revint à bord, pour demander un petit singe qu'il y avoit vû, & qu'il vouloit porter à sa Belle-Sœur (g). Cocks se crut obligé de l'acheter du Maître-Canonier, à qui il appartenoit, & le paya cinq piéces de huit; mais il se réserva le mérite de le présenter luimême à Ben Diu. Le Roi Foyne, par des raisons que les Anglois ne purent pénétrer, envoya demander au Comptoir quels étoient les présens qu'ils avoient faits aux deux Frères, & prit soin d'en conserver un mémoire. Il n'y joignit point la lunette d'approche que Ben Diu avoit demandée avec beaucoup d'instances, mais qu'il renvoya presqu'aussi-tôt, parce qu'il ne la trouva point à son gré; ce qui n'empêcha pas que dans la reconnoissance de tant de civilités qu'il avoit reçues de la Nation Angloise, il ne fît porter au Comptoir deux barrils de vin de Méaco. Son Frère y en envoya deux aussi, avec les mêmes remercîmens.

Politesses forcées des Anglois.

Le 10, deux jeunes Japonois, fils d'un autre Gouverneur, visitèrent les Anglois dans leur Comptoir. Ils étoient nouvellement convertis au Christianisme, [& fort affectionnés pour tout ce qui portoit le nom d'Européen.] Cocks leur fit voir toutes ses marchandises, & leur offrit une colation délicate, qui fut accompagnée d'un concert de musique. Pendant la fête, le Roi Foyne surprit agréablement l'assemblée en y paroissant tout-d'un-coup, & prit part de bonne grace au divertissement. Son goût s'étoit déclaré pour un mets dont l'apprêt n'est pas difficile, mais qui n'en est pas moins agréable à ceux qui le connoissent. C'est du bœuf & du porc aux navets & aux oignons. Après en avoir mangé beaucoup, il pria Cocks de lui en faire préparer un autre plat par le Cuisinier Anglois, en lui avouänt qu'il le trouvoit délicieux. Cocks prit cette occasion pour le faire souvenir des Déserteurs, & lui envoya le lendemain son mets, qui fut reçu avec des transports de joye & mangé de même.

Autres civilités dont ils ne peuvent se dispenser.

Le 12, Cocks rendit une visite à ce Prince, [qu'il trouva endormi; & de là il passa chez le jeune Roi] qui le remercia de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Gouverneurs de Nangazaqui & de Seam; vers le soir le vieux Roi lui fit dire

Adresse des Japonois pour tirer d'eux des présens.

(f) *Angl.* il fit présent d'un petit Katan à Cocks, qui de son côté lui donna deux flacons de verre, deux pots de fayance, & environ un demi Kati de cloux de girofles choisis, & qu'il vouloit garder pour s'en servir dans l'occasion comme d'un reméde. R. d. E.

(g) *Angl.* aux Enfans de Ben-Diu. R. d. E.

COCKS. 1613.

dire qu'ayant appris qu'ils avoient acheté au Comptoir quelques marchandises dont ils avoient réglé le prix à leur gré, il vouloit sçavoir si les Anglois ne se plaignoient pas de cette injustice. Cocks répondit qu'il ne pouvoit désavouër la vérité du fait; mais que la même chose se pratiquant à Nangazaqui à l'égard des Chinois & des Portugais, il avoit cru que c'étoit l'usage du Japon; & qu'il n'étoit question d'ailleurs que de quelques bagatelles, qui ne méritoient pas beaucoup d'attention. Foyne repliqua que l'usage de Nangazaqui n'étoit pas une régle pour Firando; que les Chinois étoient une Nation avec laquelle on gardoit moins de ménagemens, parce qu'il leur étoit défendu par leurs propres loix de faire le commerce au Japon, mais qu'il prétendoit que les Européens ne souffrissent aucun tort dans les terres de son Domaine, surtout de la part de ceux qui n'y avoient aucune autorité. Cocks l'ayant remercié vivement de la justice qu'il faisoit rendre aux Etrangers, lui envoya le mémoire des marchandises qui avoient été enlevées à des prix arbitraires. L'Auteur fait observer que s'il entre dans ces détails, c'est pour faire connoître qu'au fond les Anglois étoient des duppes, qui se laissoient tromper par des apparences de civilité & d'affection. Foyne ne leur faisoit aucune offre de service qu'ils ne se crussent obligés de payer par des présens; & toutes ces belles promesses demeuroient presque toûjours sans effet. Le 13, il pria Cocks & deux autres Facteurs à dîner chez les Hollandois, en leur recommandant d'y apporter quelques flacons de leur vin, qu'il trouvoit excellent. Le dîner fut très-bien servi, aux dépens du Comptoir de Hollande & du vin des Anglois. Le Roi étoit à la première table, accompagné des Princes ses petits enfans. Nabesone, son Frère, se mit à la seconde, & fit placer Cocks entre lui & Semidone, [autre Frère du vieux Roi.] Après eux étoit le Ministre de Firando; &, de l'autre côté, plusieurs Japonois de la première Noblesse. Brouwer, Chef du Comptoir Hollandois, ne s'assit point, & se borna au soin de couper les viandes, tandis que tous ses gens servoient les deux tables à genoux; & lui-même, à la fin du repas, servit à boire aux Convives dans la même posture. Cocks surpris de cette formalité, lui en demanda la raison. Sa réponse fut que le Roi faisoit le même honneur aux Etrangers, lorsqu'il leur donnoit à dîner. En sortant de table, toute l'assemblée se rendit au Comptoir Anglois, où le Roi se fit un amusement d'en visiter toutes les parties. Cocks lui offrit une colation, qui fut acceptée.

Festin que le Roi se donne aux dépens des Etrangers.

Le 16, deux hommes de mer, l'un Vénitien, l'autre Flamand, arrivés ensemble de Nangazaqui, apprirent à Cocks que les sept Déserteurs avoient été conduits secrétement à Méaco dans une petite Barque. L'espérance de ces deux hommes étoit de se faire recevoir sur le Vaisseau Anglois pour retourner en Europe. Le Flamand avoit été pendant vingt-quatre ans au service des Espagnols. Il étoit venu d'Acaspulco aux Manilles, & les occasions ne lui ayant pas manqué pour amasser beaucoup d'argent, il demandoit la permission de le mettre à bord. Cocks lui répondit que dans l'absence du Général, il n'osoit accorder une faveur de cette nature; mais il consentit volontiers à faire assûrer le Roi que ces deux Etrangers n'étoient point Espagnols, ni Sujets du Roi d'Espagne; sans quoi, ce Prince ne les auroit pas soufferts à Firando, depuis qu'il étoit arrivé au Japon un Ambassadeur Espagnol des Manilles, pour demander à l'Empereur la permission d'emmener tous les Sujets de l'Espagne.

Cocks est trompé par le Gouverneur de Nangazaqui.

COCKS,

Cocks, à la prière du Vénitien & du Flamand, se rendit le lendemain avec eux au Palais de Foyne. Ils lui apprirent en chemin que les Déserteurs Anglois s'étoient vantés à Nangazaqui, de n'être pas les seuls qui eussent pris la résolution d'abandonner le Vaisseau. Ils avoient publié que la plûpart des Matelots étoient dans le même dessein, parce que leurs Officiers les traitoient cruellement; & joignant la perfidie aux plaintes, ils avoient assûré les Espagnols, qu'avec une Barque ou deux, il leur seroit aisé de s'emparer du Vaisseau d'Angleterre. Le Roi Foyne reçut humainement les deux Etrangers qui lui furent présentés par Cocks. Il leur demanda des informations sur la guerre qui s'étoit élevée aux Moluques entre les Espagnols, & les Hollandois. Mais lorsqu'il apprit d'eux que les Déserteurs étoient passés de Nangazaqui à Méaco, sa surprise fut si vive qu'à peine voulut-il s'en rapporter à leur témoignage. Il répeta plusieurs fois, avec douleur, qu'il n'auroit pas cru Ben Diu capable de violer ses promesses. Le Flamand, qui connoissoit par un long usage, les dispositions des Espagnols, assûra Cocks qu'il n'avoit pas d'autre vengeance à desirer de la trahison de ses gens, que le traitement qu'ils recevroient de leurs nouveaux Maîtres.

Cocks. 1613. Perfidie des Déserteurs Anglois.

Le 18, entre dix & onze heures du soir, il y eut une Eclipse totale de Lune; & dans le tems que ce phénomene allarmoit assez les Habitans de Firando (b), le feu prit, avec tant de violence, à quelques maisons voisines du jeune Prince, que si le vent, qui étoit au Nord-Est, ne s'étoit appaisé tout-d'un-coup, la plus grande partie de la Ville auroit été réduite en cendres. Elle dût son salut à la diligence des Anglois, qui ne put empêcher néanmoins la ruine de quarante maisons. Les flammes se rallumèrent trois ou quatre fois, & furent éteintes avec le même succès. Le vieux Roi, qui ne cessa point, pendant toute la nuit, de se promener à cheval, dans les rues, conseilla aux Anglois de mettre toutes leurs marchandises dans les caves, & d'en boucher la porte avec du fumier; mais le danger n'étoit plus assez pressant pour les obliger de suivre ce conseil. On ne put découvrir quelle avoit été l'origine de cet Incendie. Cependant le Peuple se persuada que les Bonzes l'avoient prédit; & peut-être l'avoient-ils commencé eux-mêmes, pour donner du crédit à leurs prédictions.

Accidens fâcheux.

Le 20, au soir, Hernando Ximénes Espagnol, que les Anglois avoient amené de Bantam, arriva de Nangazaqui où Cocks l'avoit envoyé pour l'affaire des Déserteurs. Il avoit fait ce voyage avec un Facteur Anglois nommé Edouard Markes; mais quoiqu'à leur arrivée les Déserteurs fussent encore dans la Ville, ni l'un ni l'autre ne put se procurer la liberté de les voir. Un Espagnol, homme de distinction, dit à Markes qu'ils ne seroient pas rendus, & que si les autres Matelots vouloient aussi déserter, ils seroient reçus volontiers, sur-tout s'ils amenoient avec eux le Vaisseau. Les Japonois, qui avoient accompagné Markes & Hernando, ne permirent point à Markes de sortir de son logement pendant deux jours. Enfin Cocks ne put douter qu'il n'y eût quelque artifice dans cette conduite, & désespèra d'obtenir ses sept Déserteurs. Le Roi Foyne l'assûra, pour le consoler, qu'il ne perdroit plus de Matelots, s'ils ne trouvoient moyen, comme les premiers, de s'enfuir avec

Continuation de l'affaire des Déserteurs.

(b) *Angl.* la nuit suivante à la même heure. R. d. E.

Cocks. 1613.

vec l'Esquif. En effet, il fit défendre à tous les Japonois, par une Proclamation publique, de conduire ou de transporter aucun Anglois sans sa permission & celle de Cocks.

Fête de Religion à Firando.

Le 23, on célébra dans Firando une grande Fête de Religion, pour laquelle on dressa devant la Pagode un magnifique pavillon, où le Roi, toute sa Noblesse & quantité d'Etrangers s'assemblérent. Chaque Seigneur étoit accompagné de ses Esclaves, les uns armés de piques, les autres de mousquets, & les autres avec l'arc & les fléches. Ces préparatifs étoient le prélude d'une course qui devoit se faire dans la grande Place. On avoit suspendu un bouclier de paille, contre lequel tous les Acteurs lancèrent des traits & des fléches en courant à toutes brides. Au milieu de ces réjouissances, le Roi informé d'une prédiction de quelques Bonzes qui menaçoient la Ville d'un Incendie, donna ordre que chaque maison se pourvût d'un tonneau d'eau pour la nuit suivante. Les Anglois se défiant plus de la malignité des Prêtres Japonois, que de leurs prédictions, se conformèrent volontiers aux loix de cette Police. Ils entendirent, à l'entrée de la nuit, mille voix qui crioient d'un ton lugubre, gardez-vous du feu. Mais les Bonzes, & l'esprit qui les inspiroit, furent convaincus d'imposture.

[Le 25, le Roi se plaignit de l'Espagnol Hernando, qu'il disoit être un joueur, qui avoit gagné beaucoup d'argent à diverses personnes qu'il avoit sollicité à jouër avec lui. Il l'accusoit aussi d'avoir cherché à se sauver la dernière fois qu'il avoit été à Nangazaqui. Cocks qui sçavoit qu'il n'y avoit aucune apparence dans cette accusation, en conclut que les habitans de Firando n'étoient amis ni des Espagnols ni des Portugais.

La nuit suivante, quelques personnes mal intentionnées tâchèrent de mettre le Feu en trois endroits de la Ville; mais heureusement on l'éteignit avant qu'il eut fait aucun progrès considérable.

Dans ce tems-là, Melsham étant malade, il eut la visite de Zanzebar, suivi d'un Bonze ou Docteur. Par leur avis, & avec le consentement du Chirurgien Anglois, il prit un remède, qui devoit le guérir d'abord, mais qui ne produisit cependant aucun effet. Le 26, on renvoya à bord tout ce qui étoit nécessaire pour la réception de Saris, qui devoit arriver dans peu. Pendant la nuit, on mit encore le Feu à une maison, mais bientôt l'Incendie fut arrêté. Le lendemain, Melsham ennuyé de son remède Indien, n'en fit plus usage; ce qui déplut très fort à Zanzebar & à son Docteur.]

Présens des Anglois à cette occasion.

Le 30, les Anglois, pour se conformer aux usages du Pays, envoyèrent au Roi divers présens. L'expérience leur avoit appris ceux qui étoient les plus agréables à ce Prince. C'étoient plusieurs mets à l'Angloise, deux poules & un cochon de lait rôti, avec deux flacons de vin d'Espagne, qui devoient servir le jour suivant pour l'acte le plus brillant d'une Fête. On avoit fait les préparatifs d'une Comédie, qui devoit être suivie d'un grand festin. Le jeune Prince fit demander le soir aux Anglois une paire de hautes-chausses, pour un Acteur qui n'avoit pû s'en procurer. Cocks l'ayant fait assûrer qu'il n'y avoit rien au Comptoir dont il ne pût disposer librement, les deux Princes le firent inviter à la Comédie pour le lendemain.

Comédie Japonoise représentée.

Il s'y rendit avec deux de ses principaux Facteurs. Le vieux Roi, qui avoit eu soin de leur faire préparer une place commode, s'approcha d'eux à la vûe de tout le peuple, & leur fit servir une colation fort galante. Semi-

done

Cocks. 1613.

donc leur en offrit une autre, au nom des jeunes Princes. Divers Seigneurs du cortège du Roi vinrent ensuite, & leur en firent accepter une troisième. Les Acteurs de la Comédie étoient le Roi même, les Princes & les premiers Seigneurs. Ils avoient pris pour sujet, les plus célèbres actions de leurs Ancêtres, depuis l'établissement de leur Etat, avec divers intermédes pour l'amusement du Peuple. L'assemblée étoit extrémement nombreuse. Chaque maison de la Ville apporta un présent au Roi, & tous les Habitans de l'Isle vinrent lui rendre successivement le même hommage.

Poësie, musique & danse des Japonois

La Poësie, la Musique & la Danse eurent peu d'agrément pour les Anglois. Cependant ils y trouvèrent de l'harmonie & de la justesse. Les instrumens de musique étoient une sorte de petits tambours, de la forme des sables qui marquent les heures. On bat dessus d'un côté avec la main, tandis que de l'autre, on serre la corde qui lie l'instrument, & qui en éleve ou rabaisse le ton. On l'accompagne de la voix, ou de la flute, ou du fifre. Quoique tout le spectacle fût assez grossier, Cocks assûre qu'il n'en avoit jamais vû qui l'eût tant affecté, par un air de véritable grandeur que chaque rôle tiroit de la réalité des personnages. Non-seulement c'étoient des actions réelles qui étoient représentées avec toutes leurs circonstances, mais tous les Acteurs étoient réellement ce qu'ils représentoient, c'est-à-dire, Rois, Capitaines, Ministres, suivant la distribution du Sujet. Les Hollandois n'avoient pas été invités à la Fête; ce qui passa dans l'esprit même des Japonois (*i*) pour une marque honorable de la préférence que le Roi donnoit aux Anglois.

Proposition d'un Hollandois.

Cocks, à son retour, trouva trois Hollandois qui l'attendoient avec impatience. L'un vêtu à la Japonoise, étoit arrivé nouvellement d'une Ville nommée Kushma, où il avoit vendu du poivre & d'autres marchandises. Il se vantoit d'avoir jetté les fondemens d'un commerce secret avec la Corée, ou d'en avoir du moins des espérances certaines; & se croyant redevable de cette ouverture à William Adams, il venoit offrir aux Facteurs Anglois de leur accorder quelque part à son entreprise. Il n'étoit pas aisé de juger s'il étoit sincère; car Hernando, qui l'avoit déja vû au Comptoir Hollandois, ayant demandé à quelques-uns de leurs Facteurs d'où cet homme arrivoit, Brouwer, Chef du Comptoir, s'étoit offensé de sa demande & lui avoit répondu qu'il n'avoit de compte à rendre à personne.

Suite de l'affaire des Déserteurs.

A l'entrée de la nuit, André Bulgarain, Génois, & Benito de Palais, Pilote Major d'un Vaisseau Espagnol qui avoit fait depuis peu naufrage sur la Côte du Japon, arrivèrent de Nangazaqui & firent prier les Facteurs Anglois de leur envoyer leur Interpréte. Cocks leur ayant refusé cette grace, ils lui rendirent sur le champ une visite, accompagnés du Chinois Zanzebar dans la maison duquel il étoit logé. Leur entretien fut d'abord assez froid; mais ils tombèrent enfin sur l'affaire des Déserteurs, qui parut avoir été le principal motif de leur voyage; & justifiant les Jésuites, sur lesquels ils n'ignoroient pas que les Anglois avoient fait tomber leurs soupçons, ils prétendirent qu'il ne falloit rejetter la fuite des Déserteurs, que sur le Peuple de Nangazaqui, dont on connoissoit la méchanceté. Cocks, loin de se prêter à leur apologie, s'imagina que ces deux hommes étoient venus avec le dessein de débaucher

(*i*) *Angl.* dans l'esprit de Cocks. R. d. E.

Cocks. 1613.

débaucher les autres Matelots. Il recommanda au Lieutenant d'avoir les yeux ouverts sur le Vaisseau & sur l'Esquif, & d'observer la moindre apparence de liaison entre les Matelots & les deux Espagnols. Cependant on reconnut à la fin, que le Pilote Major ayant quelques marchandises entre les mains de William Adams, étoit à Firando pour ses comptes, & que s'il avoit d'autres vûes, elles étoient à couvert sous un prétexte si juste. Les Facteurs Anglois ne firent pas difficulté dans la suite de le recevoir & de manger même avec lui, quoique dans le premier repas qu'ils firent ensemble, leur défiance allât jusqu'à prendre des mesures contre le danger du poison. Les deux Espagnols avoient apporté des Lettres de l'Evêque & des Jésuites aux deux Etrangers que j'ai déja nommés, pour leur persuader de retourner à Nangazaqui.

Incendies, meurtres & vols.

Le 2 de Novembre, on retomba dans la crainte des incendies, des vols, des meurtres & des crimes les plus noirs. Le feu commença pendant le jour, [dans la rue aux poissons, mais sans faire beaucoup de mal: & ceux qui l'avoient mis, s'échapèrent. Les soupçons tombèrent sur trois personnes de Méaco, sans que cependant on put trouver contr'elles des preuves convaincantes. Le Feu recommença peu de tems après,] par la maison d'une pauvre famille, & fut bientôt éteint. [Le Voleur qui avoit fait le coup, se sauva dans un bois qui fut dabord environné par plus de 500 hommes, mais cela n'empêcha pas qu'il ne trouvât le moyen de s'évader.] A l'entrée de la nuit, on entendit un bruit épouvantable de gens qui crioient au meurtre, au vol & au feu. On vint même avertir les Anglois qu'il y avoit des Voleurs au sommet de leur maison. Cocks y monta bien armé, & n'y trouva personne. Il vit de ce lieu tous les Japonois des maisons voisines dans les mêmes allarmes. Les cris continuoient sans interruption. Enfin lorsqu'on commençoit à se persuader que c'étoient de fausses terreurs, on vît les flammes s'élever dans divers endroits de la Ville, & l'on apprit que dans le tumulte, quelques maisons avoient été volées, deux hommes assassinés, & plusieurs personnes de l'un & de l'autre séxe maltraitées avec beaucoup de violence. Cependant le feu ne fit pas de grands progrès, par l'attention que tous les honnêtes-gens apportèrent à la préservation de leurs quartiers. Comme on soupçonnoit de tous ces désordres une troupe de Vagabonds, qui étoient arrivés depuis peu de Méaco, l'ordre avoit été publié pour tous les Habitans de se retirer chacun dans sa rue, & d'observer les Etrangers. On découvrit dans celle des Anglois un de ces scélérats qui mettoit le feu à la maison la plus proche du Comptoir. Il fut poursuivi par un grand nombre de gens armés, dont la multitude même ne servit qu'à faciliter sa fuite. Etant sorti de la Ville, il se jetta dans un Bois voisin, où le Roi se rendit avec quantité de Seigneurs. Mais toutes les recherches furent inutiles, & Cocks ne douta point que l'Incendiaire n'eût trouvé le moyen de se mêler dans la foule, en criant au voleur & au feu comme les autres. Le lendemain, raisonnant avec le Roi sur la cause de tant de malheurs ou de crimes, il apprit à ce Prince que la méthode des grandes Villes en Europe, est d'entretenir des Gardes, pendant la nuit, pour la sûreté du Public. Cette ouverture fut si bien reçue, que dès le même jour, les ordres furent donnés pour l'établissement d'une Patrouille, qui devoit marcher en plusieurs Troupes, & veiller continuellement dans les ténèbres. On ordonna aussi, par le conseil de Cocks,

Fuite d'un Incendiaire.

Cocks, qu'après une certaine heure, tous les Habitans qui sortiroient de leurs maisons seroient obligés de porter de la lumière à la main, afin que tout le monde pût être reconnu.

Le 5, Cocks reçut deux Lettres, l'une de Domingo Francisco, Ambassadeur Espagnol des Manilles, dattée de Ximonasaque; l'autre d'un Négociant Portugais, nommé Georges [Spallo.] On lui demandoit, au prix courant, certaines marchandises dont les Espagnols n'ignoroient pas qu'il étoit bien fourni. [Après quelques délibérations, il ne se crut point autorisé par ses mécontentemens à leur refuser ce qui étoit exposé au Public. Mais il fut plus incertain s'il devoit satisfaire la curiosité d'un] Jésuite Espagnol, qui étoit venu dans la même Barque avec les gens de l'Ambassadeur, & qui demanda la permission de visiter le Bâtiment Anglois. Cependant il consentit enfin, non-seulement à lui laisser la liberté d'aller à bord, mais à donner ordre qu'il y fût reçu civilement. Il sçavoit, [ajoûte-t-il en bon Protestant,] qu'il est quelquefois nécessaire d'allumer une chandelle au Diable.

Un Jésuite demande à voir le Vaisseau Anglois.

Le 6, à dix heures, le Général Saris arriva de la Cour Impériale, avec toute sa suite, fort satisfait de l'accueil qu'il avoit reçu de l'Empereur & des avantages qu'il avoit obtenus pour le commerce. Il envoya aussi-tôt Cocks au Roi Foyne, pour lui communiquer la joye qu'il rapportoit de son voyage. Mais elle fut troublée par un différend, qui chagrina beaucoup les Anglois pendant plusieurs jours. Quelques Marchands de Méaco étant venus acheter diverses marchandises au Comptoir, se retirèrent après s'être accordés pour le prix, & demandèrent seulement qu'on prît la peine de les transporter chez eux. On y consentit volontiers. Ils les reçurent sans explication; mais au lieu de les payer argent comptant, ils donnèrent la valeur à prendre sur Semidone, qui étoit parti depuis quelques jours pour un long voyage. Saris leur fit déclarer aussi-tôt, qu'il vouloit être payé sur le champ, ou retirer ses marchandises. Leur réponse fut qu'il n'obtiendroit d'eux ni l'un ni l'autre. Cocks, chargé d'en faire des plaintes au Roi, commença par faire arrêter les marchandises, qu'on avoit déja pris soin d'embarquer & qui étoient prêtes à partir. Le Roi répondit d'abord que Semidone étoit capable de satisfaire pour ses dettes, mais sans consentir néanmoins à se faire sa caution. [L'affaire traîna pendant quatre jours, avec la seule consolation pour les Anglois d'avoir fait arrêter la Barque des Marchands. Mais outre que la violence pouvoit être employée à tous momens pour la tirer de leurs mains, ils étoient obligés à de grands frais pour l'entretien des Gardes.] Enfin le Roi Foyne, sensible à cette injustice, ordonna que les marchandises fussent restituées ou payées. Les Marchands, à qui l'argent manquoit, n'eurent pas d'autre ressource que d'employer la caution de leur hôte, & les Anglois prirent le parti de l'accepter.

Différend des Anglois avec quelques Marchands de Méaco.

[Le départ de Saris ayant suivi de fort près son retour à Firando, Cocks demeura chargé de l'administration des affaires, avec la qualité de premier Facteur ou de Chef du Comptoir. On ignore s'il continua son Journal, & Purchass rend témoignage qu'après quantité de recherches, il n'a pû le découvrir. Mais ayant écrit du Japon plusieurs Lettres qui sont tombées entre les mains des Auteurs de ce Recueil, ils y ont trouvé des observations assez curieuses pour se croire obligés d'en recueillir la substance, & de les faire entrer

Remarque sur les articles suivans.

Lettres de Cocks.

Cocks. 1614.

trer ici dans l'ordre des années.] La première (*k*) Lettre est dattée de Firando le 10 Décembre 1614, c'est-à-dire, près d'un an après le départ du Général Saris; c'est à lui même qu'on la croit adressée, quoique l'enveloppe en soit perdue. La seconde, qui est de la même datte, est écrite à Thomas Wilson, qui fut élevé ensuite à la dignité de Chevalier. La troisième, dattée le 15 Février 1617, est au Capitaine Saris. Il paroît par cette Lettre qu'elle avoit été précédée d'une autre, en datte du 5 Janvier 1616; mais celle-ci n'a pas été conservée. La quatrième, qui est sans datte & dont il n'est resté qu'une partie, paroît adressée, comme la précédente, au Capitaine Saris. La dernière est encore à Thomas Wilson; & par l'effet du tems, qui a consumé les caractères (*l*), on ne lit pour datte que le 10 de Mars 1610, ce qui fait douter si c'est le nombre 2 ou le zero qui est altéré, & s'il faut entendre 1619 ou 1620. Mais je passe à la narration.

Cocks achete un grand Jonc, pour l'envoyer à Siam.

QUELQUES jours après le départ du Vaisseau, Cocks apprit que dans un Village, nommé Kochi, éloigné d'un mille de Firando & situé sur la même Rivière, on avoit mis en vente un Jonc d'environ deux cens tonneaux. Il se hâta de l'acheter, pour l'envoyer à Siam, sous la conduite de William Adams avec Wickam & Sayer (*m*) pour Facteurs. [Au moment qu'il mettoit à la voile, on apprit par la voye de Nangazaqui, que] M. Peacock avoit été massacré à la Cochinchine, & qu'on ignoroit le sort de Walter Carwarden, qui étoit demeuré avec lui dans ce Comptoir.

Les Prêtres Chrétiens sont bannis du Japon.

Mort du Roi Foyne.

Guerres civiles au Japon.

AVANT la Lettre dont on donne ici l'extrait, [Cocks avoit été témoin d'un spectacle auquel sa qualité de Protestant ne l'avoit point empêché d'être vivement sensible.] L'Empereur avoit banni du Japon tous les Prêtres, Jésuites, Moines, & les avoit fait embarquer sur divers Bâtimens, les uns pour Macao, d'autres pour les Manilles. Il avoit détruit toutes les Eglises Chrétiennes & tous les Monastères. Enfin dans sa haine pour le Christianisme, il avoit fait publier les plus rigoureux Edits contre le nom Chrétien. Le Roi Foyne étoit mort dans le même intervalle. Uschandono, son plus ancien Ministre, & deux autres de ses plus fidèles serviteurs s'étoient ouvert le ventre avec leurs katans, pour l'accompagner dans une meilleure vie. Leurs corps avoient été brulés dans le même bucher, & leurs cendres renfermées dans le même tombeau. Le Japon étoit alors menacé d'une furieuse guerre, entre Oguxozama, l'ancien Empereur, & Fidaia Sama son gendre, fils de Ticosama. Ce jeune Prince s'étoit fortifié dans le Château d'Ozaka, où près de cent mille hommes s'étoient rassemblés autour de lui, avec des provisions pour trois ans. Le viel Empereur, résolu de marcher en personne à la tête de trois cens mille hommes, s'étoit rendu au Château de Fuschima, où ses gardes avancées avoient eu quelques escarmouches qui avoient déja coûté la vie

(*k*) Le Chapitre XIX du III. Livre de l'Original commence ici. R. d. E.

(*l*) *L'Original dit simplement qu*'il y a une erreur dans la date de cette Lettre. R. d. E.

☞(*m*) Sayer, dans une Lettre dattée du 5e. Décembre 1615, rend compte à Saris du mauvais succès de ce Voyage. Il lui dit que peu de tems après avoir mis en mer, ils eurent à essuyer un si violent orage, que le Jonc fit eau de tout côté. Pour se radouber, on porta vers les Isles Lucayes, où l'on s'arrêta si longtems qu'on perdit le tems de la Mousson; & avec tout cela on ne put pas venir à bout de boucher toutes les voyes d'eau du Jonc; de façon qu'on fut obligé de revenir à Firando. Là on remit le Jonc en état, & quand Sayer écrivit sa Lettre il étoit prêt à s'y embarquer de nouveau, pour se rendre à Siam.

Cocks. 1614.

vie à quantité de braves Guerriers (n). Ozaka venoit d'être brûlé jusqu'aux fondemens. Zaton, Facteur Anglois, qui s'y étoit établi, avoit été forcé de se retirer à Sackay, sans être beaucoup plus à couvert dans cette Ville, dont une partie avoit été consumée aussi par les flammes.

Ruine d'un Palais & de plusieurs Villes.

Cocks ajoûte que le Palais Impérial, qui étoit bâti nouvellement, & dont tous les dehors étoient dorés depuis la terre jusqu'au sommet, ayant été renversé par un terrible Ouragan (o), les Japonois Idolâtres attribuèrent cette disgrace aux enchantemens des Jésuites bannis; [tandis qu'avec plus de lumières & de raison] les Japonois Chrétiens la regardoient comme un châtiment du Ciel, pour le bannissement de leurs Prêtres & de leurs Ministres. Jedo s'étoit ressenti de la même tempête par la ruine presqu'entière de ses magnifiques édifices. On n'y avoit jamais vû d'exemple d'un Typhon si terrible. Les flots de la mer avoient inondé toute la Ville & forcé les Habitans de chercher une retraite dans les Montagnes.

A l'égard du commerce, l'Empereur sans tourner ses menaces sur les Marchands, s'étoit saisi de quelques piéces d'artillerie que Saris avoit laissées au Comptoir Anglois, [avec une grande quantité de plomb, & dix barrils de poudre.] Il avoit acheté une partie de leurs draps, en les payant à juste prix; mais il avoit rejetté les couleurs rouges, & son goût s'étoit déclaré pour les jaunes & les blanches. [Les Anglois auroient cependant pû gagner davantage sur leurs draps, s'ils n'avoient pas été obligés de se conformer aux Hollandois, qui vendoient les leurs, au dessous de ce qu'ils auroient pû en avoir. Ils se défirent aussi fort avantageusement de leurs étoffes de Cambaye & d'une partie de leur Poivre de Bantam; ils auroient même vendu le tout, sans les bruits de guerre qui commençoient alors à se répandre.] Cocks avoit conçu l'espérance de pousser son commerce à la Chine, par l'entremise d'un Capitaine Chinois, nommé Andreas, [& vrai-semblablement Chrétien,] qui se flattoit, avec le secours de ses deux Frères, de faire recevoir trois Vaisseaux Anglois dans un Port qui avoit des correspondances établies avec la fameuse Ville de Nankin, & qui, dans une saison favorable, n'étoit éloigné que de trois ou quatre jours de navigation. [Cependant Mrs. Cocks, Vickham, Eaton, Nealson & Sayer tombèrent malades, mais bientôt ils furent rétablis, à l'exception d'Eaton qui eut pendant quelque-tems la fiévre tierce. Dans ce tems-là, on vit revenir Jacob Speck; on croyoit qu'il avoit fait naufrage en allant aux Moluques; parce qu'ayant eu le vent & les Courans contraires, il avoit été obligé de faire un grand tour, pendant lequel on n'avoit eu aucune nouvelle de lui. Il revenoit comme Capitaine du Vaisseau la Zelandia, & d'une Pinasse nommée Jakatra.]

Projet de commerce à la Chine.

Les

(n) Sayer, dans la Lettre qui vient d'être citée, dit un mot de l'issue de cette guerre. Il remarque qu'en 1615, il y eut de grands troubles dans le Japon, causés par la guerre qu'il y eut entre l'Empereur, & Fidaia Sama. Celui-ci, ajoute-t-il, perdit la bataille; sans qu'on pût savoir s'il avoit été tué, ou s'il s'étoit sauvé. Cette même Lettre dit aussi que des deux côtés, il y eut quatre cens mille hommes de tués: mais en marge ce nombre est réduit à quarante mille.

(o) *Angl.* Cocks ajoûte dans sa seconde Lettre, que quant au Palais Impérial, qui étoit un bâtiment superbe, & dans l'intérieur duquel il y avoit une nouvelle forteresse, il fut exposé à une si violente tempête, que toutes les Tuiles qui étoient dorées en dehors, furent enlevées par un tourbillon, & dispersées si fort au loin, qu'on n'en put retrouver aucune. R. d. E.

Cocks. 1614.

Plaintes des Chinois contre les Hollandois.

Les Chinois avoient fait retentir leurs plaintes contre les Hollandois, qui avoient arrêté leurs Jones & pillé leurs marchandises. L'Empereur avoit pris parti pour eux, jusqu'à refuser un présent qui lui avoit été offert par les Facteurs du Comptoir de Hollande. Il avoit traité avec le même dédain les Portugais d'un grand Vaisseau, qui étoit arrivé de Macao. Les présens des Anglois furent acceptés. Saris s'étoit imaginé que le commerce pouvoit se soûtenir au Japon sans les renouveller; mais l'expérience apprit à Cocks que l'Empereur attendoit un présent à l'arrivée de chaque Vaisseau. Comme un Jonc, ou tout autre Bâtiment Japonois, n'auroit ôsé partir sans la permission de la Cour, on éxigeoit des Etrangers, qui étoient exempts d'une loi si rigoureuse, quelques témoignages de reconnoissance pour cette faveur.

La Corée, & son commerce.

Cocks avoit employé inutilement toutes sortes de voyes pour établir la communication de son commerce de Fuschima avec la Corée; mais il n'avoit pû obtenir plus de liberté que les Habitans mêmes de Fuschima, à qui il n'étoit pas permis de pénétrer au-delà d'une petite Ville sur la frontière. Cependant son ardeur s'enflammoit de jour en jour par les récits qu'on lui faisoit des richesses du Pays & d'une multitude de grandes Villes qui s'y rencontrent à chaque pas. On ajoûtoit qu'à la vérité, il étoit coupé par un grand nombre de marécages, qui ne permettoient pas d'y voyager à cheval, ni même à pied; mais que l'industrie des Habitans y suppléoit par de grands chariots à voiles (p), qui servoient dans certaines saisons à transporter les hommes & les marchandises; que les damas, les satins, les taffetas & les autres étoffes de soye se faisoient dans la Corée avec autant d'art qu'à la Chine; que Ticosama, dernier Empereur du Japon, s'étoit proposé de faire pénétrer une armée jusqu'à Pékin sur ces chariots à voiles, pour surprendre l'Empereur de la Chine dans sa Capitale; mais qu'il avoit été prévenu par un Seigneur Coréen, qui l'avoit empoisonné; & que le ressentiment de ce projet avoit fait interdire l'entrée de la Corée à tous les Japonois, [où ils étoient établis ☞ depuis plus de vingt ans.

Il est assez ordinaire de voir dans le Japon des Femmes qui tuent leurs enfans. l'Auteur en cite un éxemple; une fille avoit été engrossée par un homme de l'Equipage du Vaisseau. Cocks lui donna deux Tais en argent pour qu'elle élevât son Enfant: ce qui n'empêcha pas quelle ne le tuât, dès qu'il fut né.]

Espérance d'union entre les Compagnies de Hollande & d'Angleterre.

Dans la seconde Lettre de Cocks, qui est adressée à Thomas Wilson, on trouve une Relation des injustices que les Anglois avoient essuyées aux Moluques, de la part des Hollandois. Les Facteurs de Hollande au Japon, ne laissoient pas de se flatter que les Compagnies des Indes d'Amsterdam & de Londres s'uniroient bientôt, pour chasser de ces Isles les Espagnols & les Portugais: sur quoi l'Auteur observe, que si les deux Nations prenoient effectivement ce parti, il leur deviendroit fort aisé de s'emparer absolument du commerce des Indes Orientales, & de ruiner tous les autres Etablissemens. Les Espagnols étoient déja fort affoiblis aux Moluques; [& ils craignoient ☞ encore que les Hollandois ne les chassassent des Isles Philippines.] Les Portugais

☞(p) Ces chariots sont une fiction des Japonois, qui, de même que les autres peuples d'Asie, sont très fertiles en pareilles inventions.

gais d'Ormuz, de Goa, de Malaca & de Macao ne craignoient pas moins d'etre surpris, & demandoient tous les jours en Europe des secours qu'ils accusoient de lenteur. Cependant Cocks repéte sans cesse que les Hollandois s'étoient rendus fort odieux aux Chinois, par l'obstination qu'ils avoient à se saisir de leurs Jones & de leurs marchandises. Outre le ressentiment de se voir exclus, comme les Anglois, de tous les Ports de la Chine, ils étoient portés à cette pyraterie par de si grands avantages, que des richesses qu'ils en tiroient tous les ans, ils auroient pû fournir à l'entretien d'une Flotte nombreuse. Il ne leur manquoit qu'un lieu propre à leur fournir des provisions, car avec cette ressource, ils auroient pû se rendre assez forts pour enlever les Vaisseaux mêmes des Japonois, si l'Empereur eût entrepris de leur ôter la liberté du commerce. Leur fierté augmentoit de jour en jour jusqu'à mépriser les Anglois, dont ils avoient reçu les premiers principes de la Navigation, & que tout le monde reconnoissoit pour leurs Maîtres. A la vérité, ils s'étoient mis en possession de quelques Forteresses près de Malaca (*q*); mais Cocks rend témoignage sur des informations certaines, qu'ils étoient moins aimés des Indiens que les Espagnols. Quoique la hauteur insupportable des Officiers de l'Espagne eût fait desirer aux Peuples des Indes, l'arrivée des Hollandois, ils s'étoient bientôt apperçus de la diminution des piéces de huit, qui leur venoient en abondance des Espagnols, Nation que sa fierté n'empêche pas d'être galante & libérale; au lieu que les Hollandois, qui servoient aux Indes en qualité de Soldats, n'avoient qu'une paye modique, à peine suffisante pour leur nourriture & leur habillement. Les Commandans de Hollande leur retranchoient jusqu'aux profits qui devoient leur revenir de leurs prises & de leurs conquêtes, en répétant sans cesse que tout devoit retourner aux Etats ☞Généraux. [& aux Directeurs de la Compagnie.]

Cocks 1614.

Remarques sur les progrès des Hollandois & sur leur caractère.

Cocks ne prétend pas décider à quoi cette conduite pouvoit aboutir; mais il étoit persuadé, que si les Hollandois ne changeoient pas de méthode, ils devoient renoncer à l'espérance d'établir jamais leur commerce à la Chine. Au contraire, il s'imaginoit que cette entreprise pouvoit réussir d'autant plus facilement pour les Anglois, qu'ils ne demandoient que la liberté d'y envoyer tous les ans trois Vaisseaux, & d'y laisser un petit nombre de Facteurs pour l'administration de leurs affaires, sans y mener des Prêtres ou des Ministres, que les Chinois, dit-il, ne recevoient pas volontiers (*r*). Il se flatoit aussi, que depuis l'arrivée des Anglois dans ces contrées, l'Empereur de la Chine avoit pris une fort bonne opinion de leur caractère, surtout en apprenant que le Roi de Firando & l'Empereur même du Japon les avoient comblés de caresses, & que la Nation Angloise s'accordoit mal avec les Espagnols. Les Marchands Chinois qui entretenoient Cocks dans ces idées, ajoûtoient que leur Empereur & les principaux Seigneurs de sa Cour prenoient plaisir à se faire raconter tout ce qui appartenoit au caractère & au commerce des Anglois. Ils demandèrent à Cocks, si dans la supposition que le commerce lui fût accordé à la Chine, il empêcheroit que les Hollandois ne pillassent plus long-tems

Raisons qui faisoient espérer le commerce de la Chine aux Anglois.

(*q*) *Angl.* de quelques Forteresses dans les Isles Moluques & aux environs. R. d. E.

(*r*) *Angl.* sans y mener des Jésuites, ou comme on les appelle des Pères, que les Chinois ne peuvent souffrir; parce qu'ils fourmillent dans ces quartiers, & qu'ils vont par tout gueusant avec tant d'impudence, que leur effronterie a tourné en proverbe. R. d. E.

COCKS. 1614.

tems les Jones Chinois. Cette question étoit embarassante. Cependant il leur répondit, que le Roi son Maître donneroit des ordres que les Hollandois seroient forcés de respecter.

Circonstances de la mort de Peacoks à la Cochinchine.

On apprit enfin au Comptoir de Firando, les circonstances tragiques de la mort de Peacoks, qui avoit été tué l'année précédente à la Cochinchine. Il s'y étoit rendu sur un Bâtiment Indien, avec des Lettres du Roi d'Angleterre & des marchandises, [jusqu'à la valeur de sept-cens trente livres sterling.] Il avoit été fort bien reçu à Quinham, Port commode, où il s'étoit proposé d'éxercer le commerce. Carwarden, qui l'accompagnoit en qualité de Facteur, descendit à terre, offrit des présens, qui furent agréés, & vendit même au Roi plusieurs piéces de draps d'Angleterre. [Les Hollandois témoins de la bonne réception qu'on lui faisoit, voulurent aussi renouër commerce avec les Cochinchinois: ce qui leur réussit d'abord si bien, que] la confiance ayant paru bien établie, Peacoks ne fit pas difficulté de descendre à son tour, [avec un de leurs principaux Marchands,] pour recevoir le payement des Marchandises. Mais lorsqu'il étoit prêt à sortir de l'Esquif, plusieurs Indiens fondirent sur lui armés de crocs de fer, & le massacrérent avec son Interpréte & quelques autres gens de sa suite. Carwarden, qui étoit demeuré sur le Jonc, sortit heureusement du Port; mais on ignoroit encore ce qu'il étoit devenu. Les Chinois & les Japonois parurent également persuadés, que cette trahison du Roi de la Cochinchine, étoit venue du ressentiment qu'il conservoit contre les Hollandois, depuis qu'ils avoient brûlé sa Capitale & fait main-basse sur tous les habitans. Leur querelle avoit commencé par l'infidélité de quelques Facteurs de Hollande, qui avoient répandu quelques années auparavant de fausses piéces de huit à Quinham & qui les avoient donnés en payement pour diverses Etoffes de soye. Le peuple Indien, qui s'en étoit apperçû, avoit poussé la vengeance jusqu'à piller le Comptoir des Hollandois & tuer un de leurs Facteurs; après quoi les Vaisseaux de Hollande s'étoient crus en droit d'éxercer toutes sortes d'hostilités sur cette Côte, de brûler la Ville, & de passer au fil de l'épée jusqu'aux femmes & aux enfans.

Fausse monnoye employée par les Hollandois.

1617. Bornes des Anglois au Japon.

(s) Dans la lettre de l'année 1617, Cocks raconte qu'il s'étoit rendu à la Cour impériale, pour faire donner plus d'étendue aux priviléges de commerce que Saris avoit obtenus. Ils étoient bornés aux Ports de Firando & de Nangazaqui; ou du moins les Vaisseaux ne pouvoient aborder dans aucun autre lieu, par la seule raison que c'étoient les premiers Ports où Saris étoit arrivé. Toutes les sollicitations de Cocks ne pûrent obtenir que cette ordonnance fut changée. L'année d'auparavant, Edouard Sayer avoit fait le voyage de la Cochinchine sur un Jonc Japonois, avec une riche cargaison. Mais à son retour, il avoit été volé par quelques Chinois, qui lui avoient enlevé tout le profit de son commerce. Son argent étoit dans sa chambre, d'où il se préparoit à le faire transporter au rivage. Les voleurs trouvérent le moyen de percer une planche du Jonc, & de tirer avec des crochets une partie des sacs, sans que la garde en eût conçû le moindre soupçon. Quoique les auteurs du vol ne fussent pas connus, on avoit des preuves si fortes que c'étoit des Chinois, qu'avec l'approbation même de la Cour & des Habitans de Firando, Sayer intenta un procès aux Marchands Chinois de cette Ville; ce qui ne l'empêcha point,

Vol adroit de quelques Chinois.

(s) La 2de. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

point, après avoir mis sa cause entre les mains d'un Japonois fort éclairé, d'entreprendre un autre voyage, pour réparer encore plus sûrement sa disgrace. Le grand Jonc, que Cocks avoit acheté à Kochi revint cette année de Siam, où il avoit déja fait deux voyages fort heureux. Cocks. 1617.

Les Hollandois envoyèrent des Moluques une flotte aux Manilles, pour attaquer celle d'Espagne, [qu'ils s'étoient lassés d'attendre dans le lieu même qui faisoit le sujet de la guerre.] Ils la tinrent bloquée pendant cinq ou six mois, sans qu'elle ôsât faire le moindre mouvement pour se dégager de cet esclavage. Enfin perdant l'espérance de la forcer dans ses Ports, ils remirent à la voile pour donner la chasse aux Joncs Chinois, avec l'indigne artifice de se couvrir du nom Anglois. Ils en prirent jusqu'à trente-cinq, dont l'un étoit chargé de précieuses richesses. Cependant les Espagnols étant enfin sortis de leurs retraites & les trouvant séparés, fondirent sur cinq ou six de leurs Vaisseaux, dont ils brûlèrent & coulèrent à fond trois des plus gros, entre lesquels on comptoit l'Amiral. La victoire ne pouvoit leur être contestée, & peut-être en auroient-ils recueilli d'autres fruits, s'ils n'eussent pas eu l'imprudence de se séparer à leur tour. Mais leur Vice-Amiral rencontra deux gros Vaisseaux Hollandois, qui n'avoient point encore essuyé de combat, & qui le firent échouër après un combat fort opiniâtre. Les Espagnols aimérent mieux brûler de leurs propres mains ce malheureux Bâtiment, que de le voir tomber entre les mains de leurs ennemis.

Les Hollandois pressent les Espagnols aux Moluques.

Combat entre ces deux Nations.

Les deux Hollandois vinrent ensuite à Firando, avec deux autres Vaisseaux de leur nation, qui avoient attendu long-tems le Navire Portugais de Macao, & qui étoient désespérés de l'avoir manqué. L'un des deux, nommé le Lion Rouge, se brisa dans un grand orage, en entrant dans la Rade de Firando; mais toutes ses marchandises furent sauvées, quoiqu'avec beaucoup d'altération. L'Empereur ayant déclaré justes toutes les prises qu'ils avoient faites sur les Chinois, ils envoyèrent un des quatre Vaisseaux, chargé de soye crue & d'autres dépouilles de la Chine, à leur comptoir de Bantam; un autre chargé d'argent & de provisions, au comptoir de Malaca (t), & les deux autres sur les Côtes de la Chine, pour y enlever tout ce qui sortiroit des Ports & retourner à la Mousson suivante. La hardiesse qu'ils avoient eue de couvrir leurs pyrateries du nom Anglois, étant venue jusqu'aux oreilles de Cocks, il se crut obligé de faire avertir les Chinois de cette imposture.

Dans sa quatrième lettre, il raconte l'arrivée de deux Jésuites sur un Vaisseau Espagnol, avec la qualité d'Ambassadeurs du Vice-Roi de la nouvelle Espagne, & des présens pour l'Empereur. Mais ce Prince, obstiné dans la haine qu'il portoit aux Chrétiens, refusa de les voir, & se servit de William Adams, pour leur faire déclarer qu'ayant banni tous les Prêtres & les Religieux de ses Etats, il n'avoit pas changé de résolution. Il fit joindre à cette déclaration l'ordre de sortir immédiatement de ses Etats. On prétendoit que Fidaia-Sama, son gendre & son ennemi, avoit promis aux Jésuites la liberté de revenir au Japon, si la fortune favorisoit ses armes. Ainsi, conclut Cocks, il est fort heureux pour les Anglois & les Hollandois que la victoire ne se soit pas déclarée pour lui; car nous aurions été pour jamais exclus du commerce du Japon.

1618. Deux Jesuites arrivent au Japon avec la qualité d'Ambassadeurs.

[L'année

(t) *Angl.* aux Moluques. R. d. E.

COCKS. 1618.

[L'ANNÉE précédente un Espagnol nommé Damian Marina (u) s'étoit engagé au service des Anglois, & s'étoit mis à bord du dernier Jonc qu'ils avoient fait partir. Juan de Lievana, aussi Espagnol, s'étoit embarqué comme passager sur le meme Jonc, qui n'ayant pas réussi dans son voyage, étoit rentré dans le Port de Nangazaqui. Peu de tems après, il arriva dans le même endroit une Caraque de Macao, qui se saisit de ces deux hommes, & les mit aux fers, comme des Traîtres, qui servoient les Ennemis de leur Prince. Cocks ayant appris la chose, obtint de l'Empereur un ordre, en vertu duquel ces deux hommes furent relâchés; & envoyés ensuite comme passagers à Bantam; cette affaire fut un sujet de mortification pour les Espagnols aussi bien que pour les Portugais.

DANS ce tems-là, le Comptoir Anglois fut obligé de faire transporter ses Marchandises de lieu en lieu, pour les mettre en sûreté durant la Guerre.

CETTE même année, William Adams partit encore pour Siam, accompagné de Sayer.]

COCKS parle ici (x) d'une autre lettre, dans laquelle il avoit écrit à Thomas Wilson, les procédés impérieux des Hollandois contre la Nation Angloise; mais ils n'avoient jamais approché de ceux que le Comptoir Anglois essuya cette année, par les emportemens d'Adam Westerwood, Amiral, ou comme il se faisoit nommer au Japon, Seigneur Commandat d'une Flotte Hollandoise de sept Vaisseaux, qui étoit alors dans la Rade de Firando. Ce furieux Amiral, fit déclarer solemnellement la guerre aux Anglois sur tous les Bâtimens de sa Flotte, avec ordre à tous ses gens de prendre leurs Vaisseaux, de se saisir de leurs marchandises, de les poursuivre & de les tuer comme leurs plus mortels Ennemis. Après une démarche si éclatante, les Hollandois de la Flotte ne cessèrent pas de renouveller sans cesse leurs outrages & de venir braver Cocks jusqu'à la porte de son Comptoir. Ils y feroient entrés plus d'une fois, dans l'intention de le massacrer, lui & tous les Anglois, qui n'étoient pas un contre cent, s'il n'eût pris le parti d'implorer le secours des Japonois. La violence leur réussissant mal au Comptoir, ils se saisirent d'un Esquif, qui appartenoit à Cocks & qui étoit marqué aux armes d'Angleterre. Ils chargèrent de chaînes un Anglois qu'ils y trouvèrent, & l'ayant conduit dans leur Comptoir, ils le menacèrent de le poignarder à coups de couteau. Le jour d'après, ils bracquèrent quelques pièces d'artillerie contre deux barques Angloises qui rentroient dans la Rade; & les ayant manquées avec le canon, ils se saisirent de la mousqueterie, dont ils tuèrent deux Japonois (y), employés au service des Anglois. Le Roi de Firando avoit reçû de l'Empereur, l'ordre exprès d'arrêter ces excès de fureur; mais les craintes dont il étoit rempli lui-même, ne lui permettoient guères d'employer le ton de l'autorité; [& la seule grace qu'il fit à Cocks, fut de souffrir que les habitans de Firando prissent sa défense.]

Les Hollandois déclarent la guerre aux Anglois de Firando.

Autres outrages des Hollandois.

ENTRE les Vaisseaux de la Flotte Hollandoise, les Anglois en reconnurent deux qui avoient été pris sur leur Nation dans les Mers de l'Inde. Ce n'étoit pas

(u) Dans la lettre on trouve ici les mots suivants. *Ce fut ce même homme qui pensa aller une fois avec vous, & avec George Peterson* De là nous concluons que cette lettre a été écrite à Saris.

(x) C'est ici que commence la 5e. Lettre de Cocks écrite en 1619, ou 1620.

(y) *Angl.* un Japonois. R. d. E.

Cocks. 1618.

pas le seul outrage qu'ils eussent essuyé de cette nature. La même Flotte leur avoit enlevé deux autres Vaisseaux dans le Port de Patane, où ils avoient un Comptoir. John Jordain, premier Président de la Compagnie Angloise dans les Indes, avoit été tué dans cette occasion (z), avec plusieurs matelots; & de quantité d'autres, qu'ils avoient arrêtés pour les engager à leur service, il ne s'en étoit sauvé que six, qui avoient gagné fort heureusement la terre. Westerwood eut la hardiesse de les faire redemander aux Anglois de Firando. Mais Cocks répondit, d'un air ferme, qu'il falloit commencer par lui faire voir en vertu de quelle commission les Hollandois avoient ôsé se saisir des biens de sa Nation & tuer les sujets du Roi son Maître. Sur cette réponse, ils poussèrent l'impudence jusqu'à s'adresser à Tono, Roi de Firando, pour le presser de leur faire rendre leurs Esclaves Anglois (a). Il leur conseilla de s'adresser à l'Empereur, en leur promettant que ses ordres seroient éxécutés; mais il prit soin d'ajoûter qu'on étoit fort éloigné de croire au Japon que les Anglois fussent esclaves de la Hollande. Cocks vivement pénétré de tant d'insultes, implore la justice & l'honneur du Roi Jacques, en faveur de ses propres sujets, contre une race ingrate & perfide, telle, dit-il, qu'étoient alors les Hollandois des Indes Orientales, qui ne connoissoient point d'autres loix, que la fraude, la violence & le pillage, & qui maltraitoient indifféremment leurs alliés & leurs ennemis.

L'Amiral Hollandois met la tête de Cocks à prix.

Westerwood, ne mettant point de bornes à sa fureur, alla jusqu'à promettre cinquante piéces de huit à qui lui apporteroit la tête de Cocks, & trente pour la mort de chaque Anglois. Cette cruelle ordonnance coûta quelques blessures mortelles (b) à plusieurs personnes du Comptoir, que les Matelots Hollandois observoient continuellement pour les poignarder. Il se trouvoit néanmoins sur la Flotte quantité d'honnêtes-gens qui gémissoient de la conduite de leur Amiral. Il y en eut même quelques-uns, qui cherchèrent le moyen de parler secrettement aux Anglois & qui désavouèrent ses emportemens au nom de leur Nation. Ils apprirent à Cocks que ce superbe Amiral étoit fils d'un vil artisan d'Amsterdam, & que tous les Capitaines qu'il avoit sous ses ordres n'étoient pas d'une naissance plus relevée. Mais comme tout dépendoit de la force & qu'elle étoit entre leurs mains, il résolut de faire le voyage de Méaco, pour représenter à l'Empereur, qui faisoit alors sa résidence dans cette Ville, les indignes traitemens que les Anglois essuyoient dans ses Etats, au mépris des graces & des priviléges qui leur avoient été accordés par sa Majesté Impériale. Il fut reçu avec beaucoup de caresses. On lui promit toutes sortes de protections, & l'Empereur lui fit dire qu'il avoit envoyé là-dessus des ordres au Roi de Firando. Mais les Hollandois n'en furent pas moins insolens, ni le Roi de Firando moins timide.

Cocks a recours à l'Empereur du Japon.

Hardiesse d'un Hollandois confondue.

Pendant que Cocks étoit à la Cour, plusieurs Marchands Espagnols & Portugais y vinrent rendre leurs hommages à l'Empereur, cérémonie qui s'observe toûjours à l'arrivée des Vaisseaux étrangers. Il y avoit à Méaco dans le Palais même, un Hollandois qui ayant passé près de vingt ans au Japon, parloit

☞ (z) On dit qu'il fut tué en trahison, pendant qu'on négocioit un Traité.

☞ (a) Purchass remarque ici, que les Anglois rachetèrent ces gens de leur esclavage.

(b) *Angl.* quelques blessures qui ne furent pas mortelles. R. d. E.

Cocks. 1618.

parloit facilement la langue du pays, [& vivoit familièrement avec les prémiers Seigneurs de la Cour; homme d'ailleurs qui n'avoit rien de plus recommendable que son effronterie & quelque bien qu'il avoit amassé.] Se trouvant avec Cocks & les Députés Espagnols, en présence de quelques Seigneurs Japonois qui prenoient plaisir à les voir, il eut la hardiesse de relever par de grands éloges le Roi de Hollande, & de le représenter comme le plus grand Monarque de l'Europe. Cocks entendoit la langue du Japon, quoiqu'il affectât toûjours d'employer un interpréte. Dans l'indignation de tant d'impostures, qui ne lui avoient d'abord causé que de la surprise, il les interrompit tout-d'un-coup pour répondre en Japonois, que c'étoit autant de mensonges; que la Hollande étoit un Pays de fort petite étendue, qui n'avoit pas de Roi; qu'elle étoit gouvernée par un Comte, où plûtôt que le Comte étoit gouverné lui-même par les Hollandois; & que s'il y avoit quelque Roi dont elle dût faire l'éloge, c'étoit celui d'Angleterre, sans la protection duquel il n'éxisteroit point un petit Etat, qui se nommoit la Hollande. Cette réponse couvrit le Hollandois de confusion, & réjouit également les Japonois (c) & les Espagnols.

Persécutions contre le Christianisme.

L'Empereur ne se relâchoit pas dans sa haine contre les Chrétiens, surtout contre les Japonois qui étoient demeurés attachés à l'Evangile. Tous ceux qui étoient découverts recevoient immédiatement la sentence de mort. Cocks en vit éxécuter tout à la fois cinquante-cinq à Méaco, [pour n'avoir pas voulu renoncer à la Foi (d) Catholique,] & dans ce nombre, plusieurs enfans de cinq ou six ans, qui étoient brûlés vifs dans les bras de leurs mères en invoquant le nom de Jesus. Cinq furent brûlés à Nangazaqui; onze décapités; leurs corps coupés en pièces, liés dans des sacs & précipités au fond de la mer. [Les Jésuites pêchèrent leurs Corps, & en firent des Reliques.] Les prisons de Firando & plusieurs autres Villes en contenoient une multitude, qui attendoient à tous momens le supplice; & la rigueur de cette persécution en ramenoit fort peu à l'Idolâtrie. Malgré la ruine d'une infinité d'Eglises, il en étoit resté quelques-unes à Nangazaqui. Le Monastère de la Miséricorde avoit été épargné aussi dans cette Ville, avec les cimetiéres & les autres lieux de sépulture. Mais par de nouveaux ordres de l'Empereur, on recommença cette année les démolitions. Les Tombeaux furent ouverts, les os des morts brûlés, & leurs cendres répandues dans les champs. Enfin pour effacer jusqu'au souvenir du Christianisme, on forma de nouvelles rues & l'on bâtit des maisons dans les lieux où les Eglises avoient éxisté. On y joignit des Pagodes, avec des fondations de Prêtres Idolâtres, & des établissemens les plus opposés à la Religion Chrétienne. Il y avoit près de Nangazaqui un lieu consacré par la dévotion des Chrétiens, où plusieurs Jésuites & d'autres Fidèles (e) avoient souffert la mort pour la défense de la Foi. On y avoit élevé un Autel, & la crainte du supplice n'empêchoit pas qu'un grand nombre de Japonois n'y allassent tous les jours offrir au Ciel leur sang &

(c) les Portugais. R. d. E.

☞ (d) Ce ne fut pas simplement à cause de leur croyance qu'ils furent mis à mort; mais parce qu'on découvrit que leur Religion tendoit au renversement du Gouvernement & de la Religion des Japonois. On en verra la preuve dans les Relations de Kempfer & de quelques autres, qu'on inférera dans la suite.

(e) *Angl.* d'autres Chrétiens. R. d. E.

Cocks. 1618.

& leurs priéres. L'Empereur affecta de le faire détruire avec des circonstances terribles. Les Arbres, les Edifices, l'Autel, tout fut renversé & réduit en cendre. La terre fut renouvellée & changée en plaine où l'on fit passer la charrue.

Résolution d'Etat au Japon.

A la fin de l'année précédente, l'Empereur avoit dépouillé Tay-Fruschama, un des plus grands Princes du Japon, de plus de soixante ou quatrevingt Terres qu'il possédoit, en lui laissant pour toute retraite un petit canton du côté du Nord. On s'attendoit que cet événement produiroit de grands troubles, parce que tous les Vassaux de Tay-Fruschama ayant pris les armes, s'étoient fortifiés dans la Ville de son nom, avec des munitions pour une longue défense. Mais le Tay se trouvant encore arrêté avec son fils à la Cour de l'Empereur, ce Prince les força d'écrire à leurs sujets, pour leur persuader de quitter les armes. Cette démarche réussit, & l'Empereur pardonna aux Rebelles, mais il n'en donna pas moins les biens du Tay à deux de ses propres Parens; &, pour signaler encore plus sa vengeance, il fit abbatre le Château de Fruschama qui étoit d'une beauté & d'une grandeur extraordinaires. Toutes les pierres & les autres matériaux furent transportés à Ozaka, dans la vûe de rebâtir le Château de cette Ville qui avoit été détruit dans la dernière guerre. Les Rois Tributaires reçurent ordre de contribuer chacun dans quelque partie aux frais de cette entreprise; ce qui les chagrina d'autant plus, qu'étant retournés depuis peu dans leurs Etats, dont ils avoient été long-tems éloignés pendant la guerre, ils se voyoient dans la nécessité de revenir à la Cour Impériale, & de s'engager dans de nouvelles dépenses. Mais on ne leur laissoit pas de troisième choix entre ce parti & celui de s'ouvrir le ventre. Cependant ils conçurent quelques espérances sur le bruit qui se répandit que Fidaia-Sama, fils de Tico-Sama, n'étoit pas mort comme on l'avoit publié, & qu'il vivoit caché à Méaco, dans le Palais du Dairi (*f*), ou du Chef de la Religion. Ces faux rapports, qu'on avoit pris plaisir à semer plusieurs fois, avoient toûjours été reconnus pour des impostures. Mais ils jettoient du moins des allarmes dans l'esprit de l'Empereur; & tandis qu'il étoit livré à ses inquiétudes, il laissoit à ses Vassaux le tems de respirer. On ne doutoit pas que Fidaia, s'il étoit vivant, ne lui causât beaucoup d'embarras; car cet usurpateur étoit moins guerrier que politique.

Cométes au Japon.

Dans le cours de Novembre & de Décembre 1618, il parut deux Cométes au Japon. La première s'étant levée à l'Est sous la forme d'une grande poutre de feu, prit sa direction vers le Sud, & disparut avant la fin du mois. L'autre venant aussi de l'Est, avec l'apparence d'une grande étoile enflammée, prit vers le Nord, & disparut près de la grande Ourse. Les Pretres du Japon firent regarder ces deux Phénomenes comme les présages d'une infinité de malheureux événemens; mais il n'arriva rien de plus éclatant que la déposition du Tay-Fruschama.

Fable inventée par les Espagnols.

Les Espagnols & les Portugais publièrent au Japon, qu'on avoit vû en Angleterre une croix sanglante au dessous des nuës, qu'un Prédicateur Protestant qui avoit eu la hardiesse d'en parler sans respect, avoit perdu tout-d'un-coup l'usage de la langue; & que le Roi effrayé de ce miracle avoit fait demander au Pape,

☞ (*f*) C'est l'Empereur Ecclésiastique du Japon.

Cocks. 1619.

Pape, des Cardinaux & d'habiles Eccléfiaftiques pour rétablir dans fes Etats, la Religion Romaine. Cocks raille beaucoup les Efpagnols & les Portugais fur la facilité avec laquelle ils avoient reçu cette hiftoire, jufqu'à foûtenir, dit-il, que c'étoit lui-même à qui les premieres informations en etoient venues d'Angleterre. [Il termine fa lettre en difant qu'il fe propofoit de profiter de la première occafion pour retourner en Angleterre.]

Deux Lettres de Sayer ajoûtées à cette Relation.

Purchass ajoute aux Relations de Saris & de Cocks deux Lettres d'Edouard Sayer, dattées de Firando au Japon. Sayer étoit un des Facteurs du Comptoir Anglois de cette Ville. La première de ces deux Lettres eft du 5 Décembre 1615, & la feconde du 4 Décembre 1616. Quoique l'adreffe ne fe foit pas confervée, on conclut de quelques expreffions, qu'elles furent toutes deux écrites à Saris. Il n'y a rien dans la première qui ne fe trouve dans [les notes ajoûtées à] la Relation de Cocks. La feconde contient quelques circonftances d'un voyage de Sayer à Siam, dans un Jonc de la Compagnie commandé par William Adams. Il raconte qu'ayant acheté à Siam plus de marchandifes que le Jonc n'en pouvoit recevoir, il en avoit fretté un autre dont il avoit pris la conduite (*g*). L'année étant déja fort avancée, il avoit effuyé depuis le 1 de Juin jufqu'au 17 de Septembre un fort mauvais tems entre Siam & Schachmar, avec d'autant plus de danger qu'il étoit fort mal en Pilote. Le Chinois, qu'il avoit été obligé de prendre pour cet office, ignoroit la navigation, jufqu'à ne pouvoir reconnoître où il étoit, lorfqu'il avoit perdu de vûe la terre. Enfin ce mauvais guide étant tombé malade, Sayer, fans s'attribuer beaucoup plus d'habileté, s'étoit vû dans la néceffité de prendre lui-même le gouvernail, au hazard d'être mille fois fubmergé. Il eut néanmoins le bonheur de conduire fon Jonc à Schachmar, où il arriva le 17 de Septembre, après avoir perdu vingt hommes par la maladie & le befoin d'eau. En rentrant dans la Rade de Firando, il ne lui en reftoit que cinq qui fuffent capables de fe foûtenir fur leurs jambes. [Comme il étoit arrivé fi tard, il ne put pas retourner cette année à Siam; mais le Jonc remit à la voile, fous le commandement de William Eaton, qui étoit accompagné de Robert & Jean Burges, deux Pilotes Anglois.]

Raifons qui font publier la Lettre fuivante au Roi de Hollande.

[A la fin de cet article, les Auteurs du Recueil n'ont pas cru devoir fupprimer une Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande, qui n'eft pas moins curieufe par le fond que par fon titre. L'original fut apporté en 1610 fur le Vaiffeau le *Lion Rouge*, qui arriva au Téxel le 22 de Juillet. [On ne nous apprend pas comment elle eft paffée entre les mains des Anglois; mais leur vûe, en la publiant, eft de la faire fervir de preuve à quelques obfervations fur les Hollandois, qu'il eft inutile de répéter.]

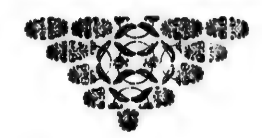
Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande.

„ MOI, l'Empereur du Japon, je fouhaite au Roi de Hollande qui en-
„ voye de fi loin pour me vifiter, toutes fortes de profpérités.
„ Je me réjouis beaucoup de la volonté que vous avez eûe de m'écrire &
„ d'envoyer vos gens vers moi. Je fouhaiterois que nos Pays fuffent plus
„ proches

(*g*) *Angl.* un autre où Benjamin Fary, principal Facteur du Comptoir de Siam, crut qu'il devoit s'embarquer pour prendre foin des Marchandifes. R. d. E.

Cocks. 1619.

„ proches l'un de l'autre, afin que l'amitié commencée entre nous, pût con-
„ tinuer & s'accroître plus facilement. Cependant le souvenir de votre Ma-
„ jesté ne m'est pas moins agréable, depuis la libéralité & l'affection qu'elle
„ m'a marquée sans me connoître, en me faisant offrir quatre présens; &
„ quoique je n'en eusse aucun besoin, je n'ai pas laissé de les recevoir avec
„ une joye & une considération extraordinaires, parce qu'ils viennent de vous.
„ Et comme les Hollandois, sujets de Votre Majesté, desirent d'éxercer le
„ commerce dans mon Pays avec leurs Vaisseaux, & d'avoir un lieu de ré-
„ sidence près de ma Cour, dans la vûe de tirer plus d'avantages de ma pro-
„ tection, j'assûre Votre Majesté que si je ne puis les satisfaire actuellement
„ dans toute l'étendue de mes desirs, à cause des troubles qui nous agitent,
„ je ne veux néanmoins rien négliger pour leur témoigner mon affection,
„ comme j'ai fait jusqu'à présent, & je donnerai ordre à tous mes Gouver-
„ neurs & Sujets de les traiter avec faveur & amitié, eux, leurs Vaisseaux
„ & leurs marchandises, dans quelques Ports & quelque lieu de mes Etats
„ qu'ils arrivent. A cet égard, Votre Majesté, & tous ses Sujets n'ont à crain-
„ dre aucune contravention; ils peuvent arriver ici aussi librement que dans
„ les Ports & le Pays de Votre Majesté. Ils peuvent rester dans les miens
„ pour éxercer le commerce, & se persuader que l'amitié qui est commen-
„ cée avec vous par moi & mes Sujets, loin d'être jamais altérée de ma part,
„ ne fera qu'augmenter & se fortifier à l'avenir. Je ressens de la confusion de
„ ce que Votre Majesté, qui est si connue & si renommée dans le monde par
„ ses nobles exploits, a bien voulu condescendre à me faire visiter de si loin
„ par ses Sujets, dans un Pays aussi indigne de son attention que le mien, &
„ à m'offrir des témoignages d'amitié que je mérite si peu. Mais considérant
„ que ce soin procéde de votre affection, je ne puis me dispenser de bien re-
„ cevoir vos Sujets & de consentir à leurs demandes. Aussi cette Lettre leur
„ sera-t'elle caution que dans tous les lieux, les Pays & les Isles de mon Etat,
„ ils peuvent trafiquer & bâtir des Maisons propres à leurs marchandises & à
„ leur commerce; ils peuvent, à présent comme à l'avenir, vaquer au soin de
„ leurs affaires avec une entière liberté, s'assûrer qu'on ne leur fera point de
„ tort ni d'injure, & compter que je les supporterai & les défendrai comme
„ mes propres Sujets. Je promets aussi que les personnes qui doivent être ici
„ laissées, comme on me le fait entendre, me seront à présent & à l'avenir
„ dans une particulière recommendation & que ma protection & ma fa-
„ veur ne leur manquant jamais, elles trouveront en moi les mêmes senti-
„ mens que dans les voisins & les amis de Votre Majesté. A l'égard des au-
„ tres affaires, qui ont été traitées entre moi & les Sujets de Votre Ma-
„ jesté, comme il seroit trop long d'en parler ici, je m'en rapporte à leur
„ propre récit. „



CHAPITRE VIII. (a)

Voyage & Avantures de William Adams, Pilote Hollandois, aux Isles du Japon.

ADAMS. 1598. Observations préliminaires.

CE voyage s'étant fait par la voye du Sud-Ouest, il sembloit devoir être placé naturellement avec ceux de la même espèce, suivant l'ordre qu'on s'est proposé dans ce Recueil. Mais le nom de l'Auteur est revenu si souvent dans les Relations de Saris & de Cocks, qu'on s'est déterminé à ne pas le séparer de deux Voyageurs avec lesquels il se trouve joint par les mêmes affaires & les mêmes intérêts. William Adams étoit né à Gillingham, dans la Province de Kent, à deux milles de Rochester, & un mille de Chatam, principale station des Vaisseaux du Roi. Dès l'âge de douze ans, il fut amené à Lime House, près de Londres, où il apprit pendant onze ou douze ans le métier de la Mer, sous Nicolas Digines. Ensuite, ayant servi en qualité de Pilote sur les Vaisseaux de la Reine Elizabeth, il fut employé par la Compagnie des Marchands de Barbarie, jusqu'à ce que les Hollandois commencèrent le commerce des Indes. Adams, passionné pour connoître les méthodes de navigations qui sont propres à ces Mers éloignées, se loua pour premier Pilote au service de la Flotte Hollandoise qui devoit faire voile à la Mer du Sud en 1598. La nécessité ayant fait relâcher les Hollandois au Japon, il y parvint à la faveur particulière de l'Empereur, qui lui accorda une pension, dans la suite une Terre suffisante pour l'entretien d'un homme de distinction. Mais Adams éloigné de sa femme & de deux enfans qu'il avoit laissés à Londres, étoit moins sensible aux avantages de sa fortune qu'au chagrin d'être séparé de ce qu'il avoit de plus cher. Enfin trouvant l'occasion de quelque Jonc Indien pour écrire dans l'Isle de Java, où il sçavoit que les Anglois avoient quelques Marchands, il y envoya comme au hazard une Lettre datée le 22 d'Octobre 1611, avec cette étrange suscription, dans la langue de son Pays: *A mes Amis & mes Compatriotes inconnus, que je prie de faire tenir cette Lettre, ou une simple copie, ou seulement les nouvelles qu'elle contient, à quelques personnes de ma connoissance, soit à Limehouse, soit à Gillingham.* [Cette Lettre qui se trouve dans Purchass (b), est suivie d'une autre Lettre écrite par l'Auteur (c) à sa femme, & qui contient des particularités qui ne se trouvent pas dans la première; c'est du contenu de ces deux Lettres qu'on a tiré cette Relation.]

Naissance, éducation & progrès d'Adams.

Adresse singulière d'une Lettre.

UNE des vûes d'Adams, en écrivant aux Anglois de Bantam, étoit sans doute d'exciter les Anglois au commerce du Japon. Mais il semble qu'ils avoient déja tourné les yeux de ce côté-là, puisque le Capitaine Saris étoit parti de Londres, six mois avant la date de la Lettre, pour entreprendre ce dangereux voyage. L'Angleterre continua d'envoyer tous les ans plusieurs Vaisseaux

(a) C'est le XX Chapitre du IIIe. Livre de l'Original. R. d. E.

(b) *Pilgrims.* Vol. I. pag. 125.

(c) Cette lettre s'étend jusqu'à l'emprisonnement d'Adams à Ozaka. Purchass prétend que le reste a été supprimé par la malice de ceux qui en furent les porteurs.

Adams. 1598.

Vaisseaux au Japon; & William Adams fit de-là diverses courses dans les Pays voisins, en qualité de Capitaine ou de Pilote. Cependant, étant toûjours retourné au Japon comme à son centre, & remettant sans cesse à partir pour l'Angleterre, la mort le surprit à Firando en 1620 ou 1621. Du moins Purchass assûre qu'on apprit à Londres en 1621, la nouvelle de sa mort, par le James, Vaisseau de la Compagnie.

Mort d'Adams.

La Flotte Hollandoise étoit composée de cinq Bâtimens, équipés par Peter Vanderhach & Hans Vander Vikes Chef de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. L'Amiral étoit un Marchand, qui se nommoit Jacques Mayhay, & qui reçut William Adams pour son Pilote. Ils partirent du Texel le 24 de Juin 1598; & perdant de vûe les Côtes d'Angleterre le 1 de Juillet, ils arrivèrent le 21 d'Août à St. Jago, une des Isles du Cap-Verd, où ils s'arrêtèrent vingt-quatre jours. Pendant ce long séjour, ils eurent un grand nombre de malades, & l'Amiral même ne fut point à couvert de cette disgrace commune. La raison qui les arrêta si long-tems dans ces Isles fut une fausse espérance d'y trouver beaucoup de chèvres & d'autres rafraîchissemens, sur la parole d'un Capitaine qui avoit déja fait cette course, mais qui comptoit mal-à-propos sur sa mémoire. Adams, ayant été appellé au Conseil avec les autres Pilotes, ne fit pas difficulté de condamner hautement le parti qu'on avoit pris sans l'avoir consulté; ce qui fut si mal reçu par tous les Capitaines, qu'ils prirent entr'eux la résolution de ne plus admettre les Pilotes au Conseil.

Départ de la Flotte Hollandoise dont il étoit Pilote.

Les Pilotes sont exclus du Conseil.

Le 15 de Septembre, on quitta l'Isle de St. Jago. Mais les maladies n'ayant fait qu'augmenter après qu'on eut passé la Ligne, on eut le chagrin de perdre l'Amiral à trois degrés de latitude du Sud. Les vents, la pluye, les orages, & toutes les disgraces de la navigation forcèrent la Flotte de relâcher sur les Côtes de la basse Guinée, au Cap de Spirito Sancto. On reconnut que la cause de tant de malheurs venoit d'être partis dans une saison trop avancée. Le nouvel Amiral résolut de gagner le Cap de Lope Gonsalves sur la Côte de Loango, dans la vûe de s'y procurer des rafraîchissemens. Mais quoiqu'il fut arrivé avec beaucoup de bonheur, l'air s'y trouva si mauvais, & les vivres si rares, qu'il lui mourut un grand nombre de malades. Il remit à la voile le 29 de Septembre, déterminé à passer directement les Détroits de Magellan. Cependant à la vûe de l'Isle d'Annobon, sur laquelle il tomba sans s'y être attendu, il ne put résister à l'espérance d'y trouver d'utiles secours. Mais il fallut employer la force & se rendre maître de l'Isle, pour y faire débarquer tous ses malades. La Ville ne contenoit pas plus de vingt maisons. Le Pays fournit en abondance des Bestiaux, des Oranges & d'autres fruits; mais l'air y est si mal sain qu'à mesure qu'un Matelot se rétablissoit, deux étoient attaqués de la même maladie. D'ailleurs le biscuit, le vin & l'eau commençant à manquer, on fut forcé de lever l'ancre le 22 Décembre (*d*), avec la triste nécessité de réduire tous les gens de l'Equipage à une livre de pain pour quatre jours, en gardant la même proportion pour l'eau & le vin. La disette ne fit qu'augmenter, & les vents ne cessèrent pas de souffler au Sud quart à l'Est & au Sud-Sud-Est jusqu'au quatriéme degré de latitude du Sud qu'ils tournèrent au

Fâcheuse navigation.

Côte de Loango dans la basse Guinée.

Isle d'Annobon.

(*d*) *Angl.* de Novembre. R. d. E.

ADAMS. 1599.

au Sud-Est, à l'Est-Sud-Est & à l'Est. Dans une navigation si languissante, qui fit employer près de quatre mois depuis l'Isle d'Annobon jusqu'au Detroit de Magellan, quantité de Matelots affamés mangèrent jusqu'aux cuirs qui couvroient les Cables. Enfin le 29 de Mars, on eut la vûe de la terre à cinquante degrés de latitude.

La Flotte arrive aux Détroits de Magellan.

Le 3 d'Avril, on tomba au Port Santo, & l'on entra le 6 dans le premier Détroit de Magellan. Le 18, on passa le second avec un fort bon vent. Ici l'on jetta l'ancre contre l'Isle des Pengoins, où les Chaloupes furent bientôt chargées de ces Oiseaux, qui sont plus gros que des Canards. Toute la Flotte se trouva fort soulagée par ce rafraîchissement. Le 10, elle remit à la voile, avec un vent capable de la dégager bientôt des Détroits. Mais l'Amiral voyant les Côtes garnies de bois & trouvant l'ancrage excellent dans plusieurs endroits, ne voulut pas aller plus loin pour faire sa provision. Il pensoit aussi à former une Pinasse de quinze ou seize tonneaux. Cette double vûe lui fit choisir le premier endroit favorable pour relacher. L'hiver se faisoit déja sentir dans ces contrées. Il y tomba beaucoup de nége. Les Matelots ayant également à souffrir du froid & de la faim s'affoiblissoient de plus en plus. Après avoir manqué l'occasion de sortir des Détroits avec un vent qui souffla au Nord-Est pendant cinq ou six jours, on ne retrouva pas la même facilité lorsqu'on voulut l'entreprendre. Le vent étoit tourné au Sud, & le mois d'Avril tirant vers sa fin, il tomba une prodigieuse quantité de pluye & de nége, qui fut suivie de gelées & de vents impétueux. On se trouva dans la nécessité de chercher un Port commode, pour y passer l'hiver, & l'on rencontra heureusement, à quatre lieuës au Nord, la Rade ou la Baye d'Elisabeth. L'hiver, dans ce quartier du Monde, qui est à cinquante-deux degrés trente minutes du Sud, dure pendant les mois d'Avril, de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. Ce long intervalle ne se passa point sans quelques bons vents, dont la Flotte auroit pû profiter pour sortir des Détroits; Mais l'Amiral s'y opposa toûjours. On demeura dans la Baye d'Elisabeth jusqu'au 24 d'Août (e), & les provisions étant presqu'entièrement épuisées, plusieurs Matelots moururent de faim.

Difficultés pour en sortir.

Orages & Courans dans la Mer du Sud.

En entrant dans la Mer du Sud, on trouva des Courans fort impétueux, qui jettèrent les Hollandois jusqu'au cinquante-quatrième degré du Sud, dans un tems où le froid étoit encore fort vif. Enfin les vents étant devenus favorables, on avança vers la Côte du Pérou. Mais au bout de cinq ou six jours, un orage plus furieux qu'on n'en avoit encore éprouvé, dispersa la Flotte, & la repoussa jusqu'au 54e. degré & demi du Sud. L'Amiral perdit pendant quelques jours la vûe des autres Vaisseaux, & ce ne fut que le 9 de Septembre, qu'il recommença à les découvrir. Sept ou huit jours après, un autre orage lui enleva sa voile d'avant, & lui fit perdre encore la compagnie des autres. Alors William Adams prit le parti de porter vers la Côte du Chili, au quarante-sixième degré. C'étoit le rendez-vous dont on étoit convenu, dans les plus fâcheuses suppositions. Il y arriva heureusement le 29 de Septembre.

Adams relâche sur la Côte de Chili.

Les Habitans de ce Pays étant d'un fort bon caractère, on obtint d'eux des

(e) Dans la première Lettre, l'Auteur dit jusqu'au 24 de Septembre.

Adams. 1599.

des rafraîchiſſemens, par des échanges de peu de valeur. Cependant aprés avoir donné avec plaiſir quelques Moutons & des Patates pour des ſonnettes & de petits coûteaux, la crainte des Eſpagnols leur fit abandonner tout-d'un-coup le rivage, ſans que rien fût capable de les rappeller. L'Amiral profita de ce repos, pour faire équiper la Pinaſſe qu'il avoit apportée [de Londres] en quatre parties. On paſſa vingt-huit jours ſur cette Côte, ſuivant le terme qui avoit été réglé dans un Conſeil; aprés quoi levant l'ancre on s'avança juſqu'à l'entrée de la Baye de Baldivia. Mais le vent devint ſi fort qu'on fut obligé de tourner vers l'Iſle Mocha, où l'on arriva le jour ſuivant, qui étoit le premier de Novembre. Elle eſt au 38ᵉ. degré de latitude du Sud. N'y trouvant aucun Vaiſſeau de la Flotte, on porta vers l'Iſle de Sainte Marie, & le lendemain, on mouilla au deſſous du Cap, à une lieuë & demi de l'Iſle du côté du Sud; mais le rivage paroiſſant couvert de monde, ſans qu'on pût deviner quelle étoit l'intention de ces Inſulaires, on prit le parti de doubler le Cap & d'aller jetter l'ancre ſur quinze braſſes, dans une Baye d'excellent fond.

Baldivia. Iſle Mocha.

On envoya la Chaloupe à terre, pour lier commerce avec les Habitans, qui ne s'étoient pas aſſemblés avec moins de promptitude qu'aux environs du Cap. Mais ils reçurent les Hollandois à coups de fléches, & dans la premiére ſurpriſe ils en bleſſérent pluſieurs. Cependant, comme les vivres recommençoient à manquer, l'Amiral fit débarquer trente hommes biens armés, qui écartérent bientôt les Sauvages. Les ſignes d'amitié & les témoignages de paix furent employés pour leur faire comprendre qu'on n'en vouloit ni à leurs biens ni à leur liberté. On leur montra de loin du fer, de l'argent & du drap. Ils comprirent enfin ce qu'on leur demandoit, & la plûpart apportérent au rivage du vin, des patates & des fruits. Enſuite s'expliquant à leur tour par des ſignes, ils promirent de revenir le lendemain avec des vivres & d'autres proviſions. Comme il étoit fort tard, les Hollandois retournérent à bord; & quoiqu'il y en eut peu qui fuſſent éxempts de bleſſures, la joye d'avoir parlé aux Habitans & l'eſpérance des rafraîchiſſemens ſervirent à les conſoler. Le lendemain, qui étoit le 9 de Novembre, pluſieurs Officiers du Vaiſſeau ſe mirent dans la Chaloupe, avec les plus braves gens de l'Equipage. Ils étoient convenus de s'approcher du rivage, mais de n'y débarquer que deux ou trois hommes, parce que les Habitans étant en grand nombre, il y avoit de juſtes raiſons de s'en défier. Lorſqu'ils furent proches de la terre, ils furent invités à deſcendre par des ſignes. Leur Chef déclara d'abord par les ſiens, qu'il ne venoit pas avec cette intention. Mais alors quelques Habitans s'avancérent dans l'eau juſqu'à la Chaloupe, avec un viſage riant & des vaſes remplis d'une eſpéce de vin, en le preſſant de ſe fier à leur Nation, & lui faiſant entendre qu'ils avoient à peu de diſtance pluſieurs ſortes de Beſtiaux. Le Chef Hollandois, tenté par l'eſpérance des proviſions, que les beſoins du Vaiſſeau lui auroient fait preferer à tout l'or du monde, oublia ſes réſolutions & fit débarquer vingt-trois hommes, armés de ſabres & de mouſquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maiſons, qui n'étoient pas éloignées. Mais à peine eurent-ils fait deux cens pas, que plus de mille Sauvages ſortant d'une embuſcade, tombérent ſur eux avec les armes dont ils ont l'uſage, & les maſſacrérent juſqu'au dernier. Thomas Adams, frére de l'Auteur, étoit malheureuſement de ce nombre. Ceux qui étoient

Iſle Sainte Marie.

Trahiſon qui fait perdre vingt-trois hommes aux Hollandois.

ADAMS. 1599.

toient restés dans la Chaloupe n'eurent pas d'autre ressource que de retourner promptement à bord, pour y porter cette triste nouvelle.

Rencontre d'un Vaisseau de la Flotte dans l'Isle de Sainte Marie.

On leva l'ancre dès le lendemain; & gagnant l'Isle de Sainte-Marie, à trente-sept degrés douze minutes de latitude du Sud, on y trouva un des Vaisseaux de la Flote, qui étant parti de Mocha un jour avant l'arrivée de l'Amiral, n'y avoit pas été reçû avec plus de faveur. Le Capitaine & tous les Officiers y avoient été blessés à terre (*f*). Cependant les deux Bâtimens se consolérent par le bonheur qu'ils avoient de se rencontrer. On tint Conseil sur le moyen de se procurer des vivres; car les besoins devenoient pressans, & la plus grande partie des deux Equipages étant accablée de maladies, il y avoit peu d'apparence de pouvoir se faire respecter par la force. Tandis qu'on étoit à délibérer, il vint à bord un Espagnol qui obtint la permission de voir le Vaisseau. Il revint le jour suivant, & l'on ne fit pas plus de difficulté de le laisser retourner à terre. Le troisiéme jour, il en arriva deux, qui montérent sur le Vaisseau avec aussi peu de précaution. L'Amiral, sans aucun dessein de leur nuire, prit la résolution de les arrêter; & leur protestant qu'il ne croyoit blesser aucun droit, puisqu'ils étoient venus sans sa permission, il leur déclara que pour obtenir la liberté il falloit fournir aux deux Vaisseaux Hollandois, qui manquoient de toutes sortes de provisions, un certain nombre de moutons & de bœufs. La nécessité les força d'y consentir, & les Bestiaux furent amenés à bord au tems dont on étoit convenu. Ce secours rendit le courage aux Hollandois. [Cependant un certain Hudcope, jeune homme qui n'avoit aucune connoissance, & dont tout le mérite étoit d'avoir servi l'Amiral, fut fait Général, & Jacob Quaternak, Commandant du Vaisseau où étoit Adams, fut nommé Vice-Amiral.] Hudcope proposa de brûler l'un des deux Vaisseaux, parce qu'il n'y restoit point assez de monde pour les conserver tous deux; mais la difficulté de décider sur lequel des deux tomberoit cette sentence, en fit retarder l'exécution. Alors Adams, & Timothy Schotten, autre Pilote Anglois, qui avoit fait le voyage autour du monde avec Thomas Candish, furent appellés au Conseil pour donner leur avis sur la situation des deux Bâtimens & sur le projet du voyage. Outre les embarras présens, on sçavoit que les Espagnols avoient mis en Mer quelques Vaisseaux pour les chercher, & la suite vérifia cette information, car un des trois autres Bâtimens de la Flotte, fut pris quelques-jours après à San-Jago. Il étoit donc fort dangereux de s'arrêter plus long-tems dans cette Mer. On avoit à bord beaucoup de draps. Un matelot nommé Derrick Gerritson, qui avoit fait le voyage du Japon avec les Portugais, fut le premier Auteur d'un conseil qui fût approuvé de tout le monde: il représenta que les Draps de l'Europe étoient fort recherchés dans cette Isle, & qu'indépendamment des autres raisons, il y avoit plus d'avantage à s'y promettre qu'aux Moluques & dans les autres parties des Indes Orientales, où la chaleur ne permettoit pas de croire que les Draps de laine fussent de si bon usage.

Adresse que les Hollandois employent pour se procurer des vivres.

Raisons qui conduisent les deux Vaisseaux au Japon.

Il resta si peu d'incertitude après cette ouverture, qu'on ne pensa plus qu'à quitter l'Isle de Sainte-Marie. L'Ancre fut levé le 27 de Novembre, & tournant

(*f*) Dans la seconde Lettre, l'Auteur dit que le Général & vingt-sept hommes furent tués à Mocha.

Adams, 1600.

tournant directement les voiles au Japon, on passa la Ligne avec un bon vent, qui ne se démentit point pendant plusieurs mois. Dans une si longue course, on tomba vers le seizième degré de latitude du Nord, au milieu de certaines Isles, dont les habitans sont Antropophages. Sept ou huit hommes de l'Equipage s'étant approchés de la terre dans un Esquif, furent surpris par ces Barbares, & mangés, comme on le suppose, sans pouvoir être délivrés de leurs mains. On prit néanmoins un Insulaire, qui fut conduit à bord de l'Amiral; [mais on ne lui trouva qu'une stupidité féroce, qui ne permit d'en tirer aucune lumière.] Dans toute l'étendue du 27 & du 28e degré de latitude, les vents furent extrêmement variables, & le tems orageux, que le 24 de Février, l'Amiral fut perdu de vûe, pour ne plus reparoître. [Adams avoit changé de Vaisseau dans l'Isle de Sainte-Marie.] Il continua sa course jusqu'au 24 de Mars, qu'il découvrit une Isle nommée Una Colonna. Les maladies faisoient tant de ravage dans son Bâtiment, qu'il y étoit mort quantité de personnes, & qu'entre ceux que la mort avoit épargnés, il n'en restoit que neuf ou dix qui pussent se servir de leurs jambes & de leurs mains. A la hauteur de trente degrés, Adams chercha, suivant les Cartes, le Cap Nord du Japon, mais inutilement, puisqu'il est à trente-cinq degrés trente minutes, & que toutes les Cartes particulières, les Globes, les Mappe-Mondes se sont également trompés sur sa situation.

Isles habitées par des Antropophages.

Fausse position du Japon dans les Cartes.

Enfin, le 19 d'Avril, à trente-deux degrés & demi, on eut la vûe de l'Isle, après une navigation de quatre mois & vingt-deux jours, depuis le Cap de Sainte-Marie. En arrivant sur la Côte, le Vaisseau n'avoit plus que six hommes, avec William Adams, qui pussent se soûtenir sur leurs jambes. On laissa tomber l'Ancre à deux milles d'un lieu nommé Bungo. Il vint aussitôt quantité de Barques, qui ne marquèrent aucune intention de nuire au Bâtiment. Cependant après avoir reconnu la foiblesse de l'Equipage, les Matelots Japonois montèrent à bord sans attendre l'ordre du Capitaine, & firent divers vols qu'on leur fit ensuite payer bien cher. Le lendemain, un Officier du Roi vint à la tete de quelques Soldats, pour mettre les biens des Hollandois à couvert par une garde continuelle. Deux ou trois jours après, le Vaisseau fut conduit dans un excellent Port, pour y demeurer en sureté, jusqu'à ce que le Roi principal, ou l'Empereur du Japon fut informé de son arrivée, & lui fit déclarer ses intentions. Mais dans l'intervalle, les Hollandois obtinrent la liberté de débarquer leurs malades, & de se procurer une maison, où ils ne manquèrent d'aucun rafraîchissement. De vingt-quatre, sains ou malades, qu'ils étoient en arrivant, il en mourut trois le jour d'après, & trois autres dans la suite; mais le reste se rétablit parfaitement.

Triste état du Vaisseau à son arrivée au Japon.

Il se passa cinq ou six jours, après lesquels il vint de Nangazaqui (g) un Jésuite accompagné d'un autre Portugais. Ce fut un malheur pour les Hollandois qu'on leur eut envoyé le Jésuite pour interpréte, parce que l'aversion qu'il ne manqua pas de concevoir pour des Protestans, le porta aussitôt à publier que c'étoient des Pirates, dont il falloit se défier. Les Japonois qui avoient été nommés pour la garde du Vaisseau, étant aussi Catholiques, toute la Ville reçut bientot les mêmes impressions, & la haine devint un sentiment si général

Embarras que les Portugais suscitent au Vaisseau.

(g) Cette Ville est appellée dans Purchass Langasacke; conformément sans doute à la prononciation des Portugais de ce tems-là.

ADAMS. 1599.

si général que les Hollandois s'attendoient à tous momens d'être crucifiés. C'est le supplice en usage au Japon pour les vols & quelques autres crimes (*b*). Mais leur crainte fut encore augmentée par la désertion de deux de leurs gens, qui s'engagèrent au service du Roi de Bungo, & qui se joignirent aux Portugais pour la ruine du Vaisseau. L'un qui se nommoit Gibert Conning, de Middelbourg, se donna pour le principal Marchand du Vaisseau; & de concert avec l'autre, dont le nom étoit Jean Abelson Van Owater, non-seulement il s'efforça de se mettre en possession de toutes les marchandises, mais il découvrit aux Portugais tout ce qui s'étoit passé dans le cours du Voyage.

Adams est envoyé à la Cour Impériale.

NEUF jours après l'arrivée du Vaisseau, l'Empereur envoya cinq Frégates, pour faire amener les Chefs des Hollandois à Ozaca, où il tenoit sa Cour. [Le Capitaine, qui avoit reconnu de l'esprit & de la fermeté à William Adams, le pria de se charger de la députation, & lui donna deux Matelots pour cortége.] En arrivant à la Cour, Adams fut présenté à l'Empereur. Ce Prince ne lui parla d'abord que par divers signes, qu'il n'entendit pas également. [Les Hollandois ayant dispensé le Jésuite de leur servir plus long-tems d'interpréte, il n'avoit pas voulu s'obstiner à suivre Adams malgré lui.] Cependant on fit venir un Japonois qui parloit assez bien la langue Portugaise, & l'Empereur s'en servit pour faire quantité de questions au Député des Hollandois. Il leur demanda quel étoit l'état présent des Royaumes de l'Europe & particulièrement du sien; quelle route il avoit prise pour venir au Japon, quelle espèce de Marchandises il avoit apportée &c. Adams répondit que son Pays étoit alors en guerre avec l'Espagne & le Portugal, mais qu'il étoit ami de toutes les autres Nations. A l'égard de la route, il prit une Mappe-Monde, qu'il avoit apportée; & lui faisant remarquer la disposition de toutes les parties du Globe terrestre, il lui traça la course du Vaisseau par les Détroits de Magellan. Toutes ces idées furent si nouvelles pour l'Empereur, qu'il parut douter si ce n'étoit pas autant de fables. Adams lui apprit ensuite quelles étoient les marchandises du Vaisseau; & lorsqu'après un long entretien, il le vit prêt à se retirer, il lui demanda pour ses Compatriotes la même liberté de commerce qu'il accordoit aux Espagnols & aux Portugais. L'Empereur lui fit une réponse qu'il n'entendit point & qui ne lui fut pas expliquée. Mais en sortant de l'audience il fut renfermé, avec ses deux Matelots, dans une Prison où il fut fort bien traité.

Son entretien avec l'Empereur.

Il est emprisonné.

Autre entretien avec l'Empereur.

DEUX jours après, il fut rappellé à la Cour; & l'Empereur lui demanda quels pouvoient être les motifs qui l'avoient amené dans un Pays si éloigné du sien. Adams répondit qu'il étoit venu par le penchant commun à toute sa Nation, de cultiver l'amitié & le commerce avec les autres Peuples du Monde, en faisant, à leur avantage mutuel, des échanges de marchandises & d'autres richesses. La curiosité de l'Empereur se réveilla fort vivement sur les guerres des Anglois contre l'Espagne & le Portugal. Il en demanda la cause & les divers événemens. Adams reprit les différends de l'Europe dans leur origine, & fit un récit auquel le Monarque du Japon parut très attentif, mais qui ne l'empêcha point de renvoyer l'Orateur en prison. Cependant le lieu fut changé, & les

(*b*) La 2e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Adams. 1600.

les traitemens beaucoup plus favorables. Cette captivité dura trente-neuf jours, pendant lesquels Adams n'apprit aucune nouvelle du Vaisseau, & s'attendoit sans cesse au dernier supplice.

Mauvais offices des Portugais.

Les Portugais s'efforcèrent dans cet intervalle de prévenir l'esprit de l'Empereur par toutes sortes d'accusations contre les Anglois. Ils les représentèrent comme des voleurs & des brigands, rassemblés de toutes les Nations, à qui la justice impériale ne pouvoit laisser la vie, sans exposer le Japon aux derniers malheurs. Leur éxemple, disoient-ils, alloit exposer les Japonois à l'invasion de toutes sortes de Corsaires; au lieu qu'une punition rigoureuse ôteroit aux ennemis des Japonois l'envie de troubler leur repos. Ces noires sollicitations étoient secondées par le crédit de tous les amis que les Portugais avoient à la Cour. Cependant leur malignité demeura sans effet. L'Empereur, après les avoir écoutés long-tems, leur répondit enfin, que jusqu'alors ces Etrangers, qu'on lui peignoit avec de si odieuses couleurs, n'avoient causé aucun mal ni à lui ni à ses sujets, & qu'il ne pouvoit par conséquent leur ôter la vie, sans blesser la raison & la justice; que si les Anglois étoient en guerre avec l'Espagne, il ne voyoit rien qui obligeât les Japonois de s'y intéresser; & bien moins qui l'obligeât lui-même de condamner au supplice des Etrangers qui ne l'avoient point offensé. Cette réponse confondit les Ennemis d'Adams, & les força désormais au silence.

L'Empereur prend parti pour les Hollandois.

Depuis qu'il étoit prisonnier, le Vaisseau avoit été conduit aussi près d'Ozaka qu'il étoit possible; [& si l'Equipage étoit gardé soigneusement, on ne lui refusoit aucune sorte de commodité.] L'Empereur, s'étant fait ramener Adams le quarante-uniéme jour de sa prison, lui demanda s'il souhaitoit de revoir ses Compagnons. Sur la réponse à laquelle il avoit dû s'attendre, il lui déclara qu'il étoit libre & qu'il pouvoit satisfaire son empressement. Adams, sans prétendre à d'autres explications, ne douta pas qu'une faveur qu'on ne limitoit par aucune défense, n'eût des effets encore plus heureux, qu'il espéra de l'avenir. Il se mit dans une Barque, qui le conduisit au Vaisseau. Le Capitaine & le reste de l'Equipage étoient rétablis dans une parfaite santé; mais l'incertitude de leur sort, & la crainte où ils avoient été long-tems, de ne jamais revoir leur Député, avoient rendu leur vie si triste, que, dans le premier mouvement de la joye commune, tout le monde versa des larmes de plaisir & d'admiration. Tout ce qui appartenoit au Vaisseau & à la Compagnie, avoit été transporté à terre par les Japonois, jusqu'aux instrumens mathématiques d'Adams. Mais l'Empereur, qui n'avoit point eu de part à cette injustice, ordonna que la restitution se fît immédiatement, avec des peines rigoureuses pour ceux qui seroient convaincus d'avoir soustrait la moindre partie des marchandises ou des meubles. Cependant comme les effets se trouvoient dispersés dans un nombre infini de mains, l'impossibilité de les rassembler entièrement porta ce Prince à faire donner au Vaisseau cinquante mille piéces de huit, à titre de dédommagement. Il se fit rendre compte de l'éxécution de cet ordre; & ne dédaignant pas d'autres détails, il fit publier dans la Ville de Sackay, où le Bâtiment étoit à l'ancre, que ceux qui abuseroient de l'ignorance des étrangers pour les tromper ou pour leur nuire, seroient punis fort sévèrement.

Faveurs qu'il leur accorde.

Il y avoit trente jours que le Vaisseau étoit à Sackay, grande Ville à deux ou trois lieuës d'Ozaka. Il fut conduit par l'ordre de l'Empereur à celle d'Eddo, dans la Province de Quanto, partie Orientale de l'Isle, éloignée d'environ cent-

Le Vaisseau Hollandois est conduit à Eddo.

ADAMS. 1600.

cent-vingt lieuës d'Ozaka. Les vents contraires rendirent ce passage fort long & fort ennuyeux; de sorte que l'Empereur, étant parti long-tems après les Hollandois, pour faire le même voyage par terre, arriva beaucoup plutôt qu'eux. [Ils avoient pris jusqu'alors la qualité d'Anglois; & ne tirant que de l'avantage de cette supposition, ils n'auroient pas pensé à détromper les Japonois, si quelques Portugais les ayant reconnus à la différence du langage, n'eussent découvert de quelle Nation ils étoient. Ce fut alors que dans la vûe de soûtenir leur crédit & l'opinion qu'Adams avoit donné d'eux, ils jettèrent les fondemens de la Royauté du Comte Maurice, & de toutes les fables qu'ils augmentèrent dans la suite à mesure que leur considération s'accrut dans ces Mers.] Aussi-tôt qu'ils furent arrivés à Eddo, ils adressèrent leurs supplications à l'Empereur, pour obtenir l'usage libre de leur Vaisseau, & la permission de se rendre dans les lieux où ils espéroient trouver quelque établissement de leur Nation. Cette demande leur coûta beaucoup de tems & d'argent; [mais dans l'intervalle, ils eurent l'occasion d'apprendre la langue Japonoise & de se lier avec les Habitans par diverses entreprises d'industrie & de commerce. Un de leurs artisans, qui, avec plus de génie que d'expérience, se souvenoit d'avoir vû travailler en Hollande à la construction des Canaux, offrit ses services à l'Empereur pour conduire de l'eau dans son Palais & dans les Places de la Ville. Divers essais qu'il fit dans les maisons particulières donnèrent tant de confiance à ses offres, qu'il fut mis à la tete d'un grand nombre d'ouvriers, avec une autorité fort étendue & des appointemens considérables. Il trouva le moyen non-seulement d'embellir le jardin du Palais par des canaux & des cascades, mais d'introduire des tuyaux dans les Appartemens & d'y fournir mille commodités que les Japonois ignoroient. De-là il fut envoyé à Ozaka & à Méaco, pour y rendre les mêmes services. Un autre Hollandois rendit ses connoissances utiles en perfectionnant les voitures. L'Empereur surpris de l'habileté de ces étrangers, ne douta pas qu'ils ne fussent capables d'exécuter tout ce qu'il leur feroit entreprendre.] Il fit un jour appeller William Adams, pour lui ordonner de construire un Vaisseau. Cette proposition embarrassa beaucoup Adams, qui n'avoit aucune teinture d'un art si difficile. Il déclara naturellement qu'il n'étoit pas Charpentier, & qu'il ignoroit les régles de la Construction. Mais l'Empereur, insistant sur ses ordres, lui dit qu'il vouloit un Vaisseau, de quelque manière qu'il fût construit. Dans la nécessité d'obéir, il prit ses plus habiles ouvriers, quoiqu'il n'y en eût pas un qui fut capable d'une si grande entreprise, & réunissant tous leurs efforts, ils composèrent un petit Bâtiment à l'Angloise, d'environ quatrevingt tonneaux. L'Empereur parut charmé de cet ouvrage; il le visita plusieurs fois, il l'éxamina soigneusement, & la dépense ne fut point épargnée pour l'embellir. La faveur d'Adams ne fit qu'augmenter de jour en jour. Outre l'honneur d'être appellé souvent à la Cour & de se voir consulté dans toutes les occasions, il obtint des présens considérables, qui furent suivis à la fin, d'une Terre du revenu annuel de quatrevingt ducats (*i*), avec deux livres de ris par jour. Il profita de la familiarité dans laquelle il commençoit à vivre avec l'Empereur, pour inspirer à ce Prince le

Adams en demande la liberté & ne l'obient pas.

Industrie des Hollandois pour s'attirer de la considération.

Adams construit un Vaisseau sans en sçavoir l'art.

Faveur où il parvient auprès de l'Empereur.

(*i*) *Angl.* soixante & dix ducats. R. d. E.

Adams. 1600.

le goût des Mathématiques; il lui en apprit quelques parties; & ne se faisant pas moins goûter par son caractère & sa politesse, il s'acquit tant de considération à la Cour qu'il ne s'y faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Les Portugais & les Jésuites mêmes, qui l'avoient vû d'abord de si mauvais œil, commencèrent à le traiter avec autant de respect que d'admiration. Ils se crurent heureux de pouvoir obtenir sa protection auprès de l'Empereur; & dans plus d'une affaire importante, ils se trouvèrent bien de l'avoir employée.

Dispersion de l'Equipage Hollandois.

Il y avoit déja plus de deux ans, que les Hollandois sollicitoient la liberté de partir dans leur Vaisseau. Mais tout ce qu'ils avoient fait pour l'obtenir n'ayant servi qu'à les rendre plus necessaires à l'Empereur, ils eurent le chagrin de s'entendre enfin déclarer qu'il falloit demeurer au Japon pour le service de sa Majesté Impériale. Ils demandèrent du moins que la somme qui leur avoit été accordée fût divisée entr'eux, pour la faire servir à rendre leur situation plus douce. Quoique cette libéralité dût retourner à la Compagnie Hollandoise des Indes, dont les marchandises avoient été dissipées, le Capitaine du Vaisseau jugea, comme Adams, que dans l'état où l'Equipage avoit été réduit, la première loi étoit de vivre. La somme fut distribuée, & l'Empereur y joignit pour chaque Matelot deux livres de ris par jour, avec une pension annuelle de douze ducats. Mais à peine les Hollandois eurent-ils touché leur argent, qu'à la persuasion de deux ou trois mutins de l'Equipage, la plûpart s'échapèrent par différentes voyes; quelques-uns pour s'établir dans d'autres Villes du Pays, où la bonté de l'Empereur voulut encore qu'ils fussent suivis de leurs pensions. [D'autres cherchèrent le moyen de sortir du Japon; & de ce nombre, étoient les sept qui s'adressèrent ensuite à Saris pour obtenir leur passage.

Adams sollicite inutilement sa liberté.

Adams & le Capitaine continuèrent de vivre à la Cour, avec assez d'agrémens pour rendre leur condition fort heureuse, si le repos & l'abondance avoient pû leur faire oublier leur Patrie.] Mais Adams languissoit de revoir sa femme & ses enfans. Après cinq ans d'une mortelle impatience, il résolut de renouveller ses sollicitations, [en y joignant la promesse de revenir avec sa famille.] L'Empereur irrité de cette demande lui répondit nettement qu'il devoit avoir renoncé depuis long-tems à sa Patrie, & qu'il s'étonnoit que toutes les faveurs, dont il étoit comblé au Japon, ne lui eussent point encore fait perdre cette pensée. Malgré des refus si formels, quelques Hollandois ayant appris que leurs Compatriotes avoient commencé à s'établir dans les Ports d'Achin & de Patane, Adams prit occasion de cette nouvelle pour demander encore la permission de partir, en promettant d'engager les Anglois & les Hollandois à tourner leur commerce vers le Japon. L'Empereur répondit qu'il souhaitoit beaucoup de voir une liaison bien établie entre son Pays & ces deux Nations; mais qu'il suffisoit de leur écrire, & qu'Adams ne partiroit pas.

Il obtient celle du Capitaine.

Enfin désespérant d'obtenir jamais la liberté, il se réduisit à la demander pour le Capitaine Hollandois, dans l'espérance de donner du moins des nouvelles de son sort à sa famille, & d'inspirer peut-être aux Anglois, par ses Lettres, le desir de porter leur commerce aux Isles du Japon. L'Empereur ayant consenti tout-d'un-coup à sa prière, il ne fut plus question que de faciliter

ADAMS. 1602.

liter le départ du Capitaine. Tous les restes de l'Equipage étoient dispersés, & ce n'étoit pas sur le Vaisseau de Hollande qu'il falloit espérer d'entreprendre un si long voyage. On trouva des Matelots Japonois qui avoient déja fait celui de Patane, & qui s'offrirent à le recommencer sur un Jonc de leur Pays. Le Capitaine accoutumé à leurs usages, ne fit pas difficulté de se livrer aux vents sous leur conduite. Il partit avec des Lettres d'Adams, & leur navigation fut heureuse. Mais n'ayant pas trouvé les Bâtimens Hollandois à Patane, ils y passèrent toute l'année a les attendre inutilement. De-là ils se rendirent à Jor, où non-seulement ils eurent le bonheur de rencontrer une Flotte Hollandoise de neuf Vaisseaux, sous le commandement de l'Amiral Mataleese; mais un des Capitaines étant mort à leur arrivée, son employ fut donné à celui que la fortune sembloit avoir amené pour le remplir. Mais peu de jours après, il fut tué près de Malaca, dans un combat contre les Portugais. Adams ne recevant pas de ses nouvelles, & doutant que ses Lettres pûssent être rendues fidellement, écrivit par d'autres Jones Japonois; voye moins sûre encore, & dont l'incertitude lui fit prendre le parti de recourir à l'étrange expédient que j'ai rapporté dans l'Introduction.

Le Capitaine trouve à Jor une Flotte Hollandoise, & périt dans un combat.

Adams construit un second Vaisseau.

LE Vaisseau qu'il avoit fait pour l'Empereur ayant été mis à l'essai dans deux voyages consécutifs, il reçut ordre d'en faire un plus grand sur le même modéle. Cette seconde entreprise ne lui réussit pas moins heureusement. Le nouveau Bâtiment qu'il construisit étoit de cent-vingt tonneaux. Il l'éprouva lui-même, en faisant le voyage de Meaco à Eddo, & l'Empereur fut extrêmement satisfait de son ouvrage. En 1609, ce Prince le prêta au Gouverneur des Manilles, qui ne fit pas difficulté d'y mettre quatrevingt hommes pour les envoyer à Acapulco, & qui pria l'Empereur de lui en accorder la propriété au retour de ce voyage, en lui offrant la valeur en marchandises & en argent. Il l'obtint, comme une marque particulière de considération; & dans le tems que l'Auteur écrivoit la Lettre dont on recueille ici les circonstances, les Espagnols se servoient encore de ce Bâtiment aux Manilles.

1609.

[DANS ce tems-là, un grand Vaisseau nommé le St. Francisco, d'environ mille tonneaux, fit naufrage sur les Côtes du Japon, à la latitude de trente-cinq degrés, cinquante minutes. Après avoir perdu son grand mât, il avoit été obligé de porter sur le Japon; mais pendant la nuit, ayant donné contre le rivage plûtôt qu'on ne s'y attendoit, il se brisa, & de 486 hommes, dont son équipage étoit composé, il y en eut 136 de noyés. Le Gouverneur de Manille, étoit sur ce Vaisseau & retournoit comme passager à la Nouvelle Espagne.]

Il obtient une Seigneurie de l'Empereur du Japon.

CE fut dans la même année, que l'Empereur revêtit Adams d'une Seigneurie considérable, qui lui assujetissoit plus de quatrevingt Fermes, avec des droits & des honneurs dont il n'y avoit pas d'éxemple en faveur d'un Etranger. [Il paroît surprenant que Saris & Cocks n'en ayent rien rapporté dans leurs Journaux. Mais ils y parlent du moins de cet heureux Pilote, avec une distinction extraordinaire; & la reconnoissance dont ils font profession pour ses services, ne laisse pas douter du pouvoir qu'il avoit eu de les rendre. Pour lui, qui n'avoit aucun intérêt dans sa Lettre, à grossir ses avantages, aux dépens

Adams. 1609.

pens de la vérité, puisque le bonheur de sa situation ne l'empêchoit pas d'en gémir, il confesse que sans les justes raisons qui portoient la tendresse de son cœur vers l'Angleterre, il y auroit eu peu d'hommes au monde qui eussent dû se louër autant que lui de la fortune. Il avoit des Terres, de l'Argent, des Esclaves; & ce qui le flattoit encore plus, il jouissoit d'une faveur si constante à la Cour Impériale, que les Seigneurs mêmes du Japon avoient quelquefois recours à son crédit. En parlant si souvent de l'Empereur & de ses bontés, il a négligé de nous apprendre le nom de ce Prince; mais il semble que ce ne pouvoit être que Tico-Sama, puisqu'à l'arrivée de Saris l'usurpateur Ogoxama étoit depuis peu sur le Trône, & venoit de s'y établir solidement, en faisant épouser sa fille au jeune Prince fils de son prédecesseur. Il en faut conclure qu'Adams ayant eu le crédit de servir Saris à la Cour d'Ogoxama, il n'avoit rien perdu de sa considération après la mort de son premier bienfaicteur.

Ses Remarques sur le Japon.

Il s'étend peu sur les propriétés du Pays, quoiqu'il dût les connoître, après ✠ y avoir demeuré si long-tems.] L'Isle du Japon, dit-il, est fort grande; [mais il semble, à ce langage, qu'il n'ait pas sçû qu'on en compte plusieurs.] La partie du Nord, ajoûte-t-il est au 48e. degré de latitude; & la partie la plus Méridionale, au trente-cinquième. Il remarque que l'Isle est presque quarrée. Sa longueur (*k*) Nord & Ouest quart au Sud (car telle est sa position) n'a pas moins de deux cent vingt lieuës Angloises; & sa largeur, du Sud au Nord, contient treize degrés, qui en les comptant à vingt lieuës, font deux cent soixante lieuës. Les Habitans, suivant son témoignage, sont d'un excellent naturel, généreux, polis, vaillans à la guerre. La justice s'éxerce au Japon avec autant d'intégrité que de rigueur. La politique y est fondée sur les plus judicieuses maximes. Adams ne croit pas qu'il y ait au monde de Pays mieux gouverné. Mais la superstition y combat la prudence; & sous les influences d'une prodigieuse multitude de Prêtres, qui sont divisés en ✠ plusieurs sectes, [mais qui se ressemblent tous par la malignité & l'emportement, il est impossible que la sagesse des Conseils ne soit pas troublée souvent ☞ par l'artifice ou la violence.] [Il y a dans cette Isle plusieurs Jésuites, & plusieurs Moines de l'Ordre de Saint-François: ils ont fait un grand nombre de Profélytes; & ont plusieurs Eglises.]

Origine du commerce des Hollandois au Japon.

Les premiers Vaisseaux Hollandois qu'Adams vit arriver au Japon, entrèrent dans la Rade de Firando en 1609, après avoir attendu inutilement sur les Côtes de la Chine le Vaisseau Portugais de Macao. Ils étoient deux. Les Capitaines se rendirent à la Cour Impériale, où ils furent reçus avec beaucoup de caresses. Adams n'épargna rien pour leur faire obtenir la permission qu'ils demandèrent à l'Empereur, d'envoyer tous les ans un ou deux Vaisseaux dans ses Ports; & si le Gouvernement la fit attendre pendant quelques semaines, ce fut dans l'unique vûe de la faire desirer avec plus d'ardeur. Cependant les Hollandois n'envoyèrent pas de Vaisseaux en 1610, mais l'année d'après il en arriva un, chargé de draps, de plomb, de dents d'Eléphans, de damas, de taffetas blancs, de soye crue, de poivre & d'autres commodités. Les Marchands firent des excuses de n'être pas venus l'année précédente, & furent extrêmement caressés. Adams observe qu'il n'est pas besoin

☞(*k*) Est quart au Sud.

ADAMS. 1609.

Marchandises qui s'y vendent le mieux.

besoin d'apporter, de l'Europe, de l'argent & de l'or au Japon: parce qu'avec des Marchandises on y en trouve assez pour le besoin qu'on en a dans d'autres Pays. Il ajoûte que les marchandises dont on y tire le plus d'avantage, sont la soye crue, les damas, les taffetas noirs, les beaux draps, noirs & rouges, le plomb & les autres commodités d'usage. A la vûe des Vaisseaux Hollandois, son espérance étoit toûjours de trouver l'occasion de partir avec eux. [Mais l'Empereur, qui se défioit de ses intentions, ne manquoit point alors de l'attacher plus particulièrement à sa Cour par diverses commissions qui l'approchoient de sa personne. Cette contrainte ne dura vrai-semblablement que jusqu'au régne d'Ogoxama, puisqu'on ne voit pas dans le journal de Saris, qu'on lui ait refusé la permission de se rendre à Firando, sur les premières nouvelles qu'il reçut de l'arrivée des Anglois. Il paroît même incroyable, qu'après tant de soupirs poussés vers l'Angleterre, après des impatiences si vives de revoir sa femme & ses deux enfans, la pensée de partir l'ait comme abandonné au moment qu'il en avoit le pouvoir. Mais tous les détails qu'on vient de lire étant tirés de ses Lettres, qui avoient précédé l'arrivée de Saris, & qui avoient même été le motif de son voyage, on ignore ce qui put le retenir encore; sur-tout lorsque dans la relation de Cocks, on lui voit entreprendre le voyage de Siam avec une liberté à laquelle on n'apporte aucun obstacle, & qu'on le voit retourner ensuite au Comptoir Anglois & dans sa Terre, aussi librement qu'il en étoit sorti. Peut-être l'ardeur de servir sa Nation, dans l'origine de cet établissement, l'emporta-t-elle sur la tendresse conjugale & sur l'affection paternelle.]

Remarques sur le sort d'Adams.

LATITUDES.

Isle de Sainte-Marie dans la Mer du Sud...........	37	12 S.	Isle Mocha........................	38	00
			Cap Nord du Japon............	35	30

Fin du Livre Quatrième & de la Seconde Partie.



TABLE

TABLE
DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE III.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

LIVRE IV.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU II. VOLUME.



De L'Imprimerie de Pierre Vos, *à la Haye.*

AVIS AU RELIEUR
POUR PLACER LES FIGURES
DU SECOND VOLUME.

Fin de la Seconde Partie.

R

E.